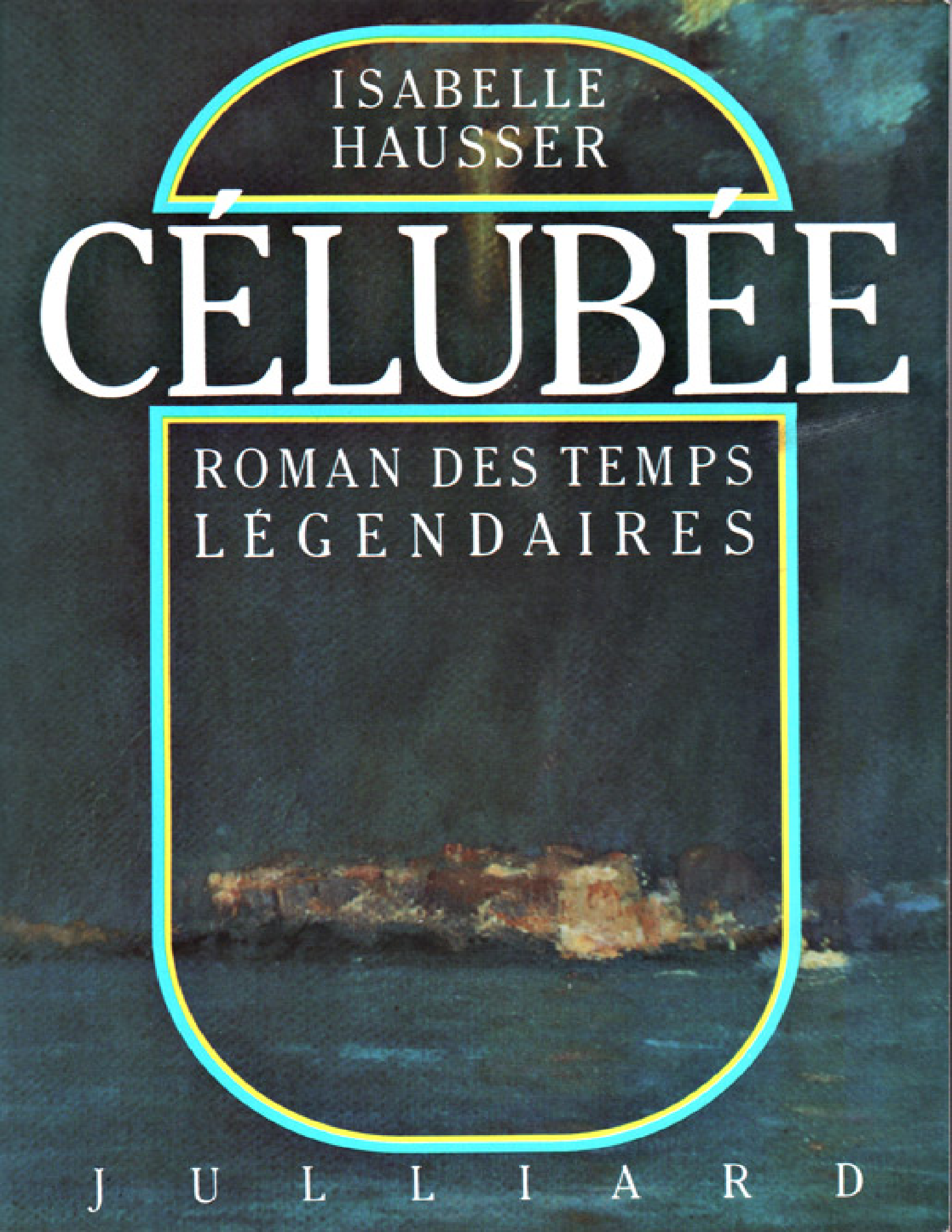
ISABELLE HAUSSER

CÉLUBÉE

ROMAN DES TEMPS LÉGENDAIRES



JULLIARD

ISABELLE HAUSSER

CÉLUBÉE

Roman des temps légendaires

Roman

JULLIARD
8, rue Garancière
PARIS

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

OceanofPDF.com

I

S’il me fallait choisir un jour pour dater le début des temps nouveaux, c’est celui où un étranger s’arrêta devant notre porte, que je retiendrais. On était aux derniers jours du printemps, à cette heure du crépuscule où les cigognes traversent le ciel. Étrangement, celui des domestiques qui faisait office de portier dans la maison de Nagar était absent. C’est moi qui, entendant les coups redoublés que l’on frappait à la porte et que les couloirs avaient répercutés et amplifiés jusqu’à la galerie où je me tenais, allai ouvrir.

Un homme inconnu se tenait là. Il était flanqué d’un portefaix, chargé de ses effets. À en juger par la poussière qui recouvrait la tunique du voyageur et le pagne du portefaix, ils avaient fait à pied le chemin du port à la villa. En raison de la chaleur de la journée, qui, malgré l’approche de la nuit, s’alourdissait sans cesse sur la presqu’île, cette longue marche ne pouvait se justifier que par le peu de ressources du visiteur. Cela ne m’aida pas à dissiper les préjugés qui, comme à tous ceux de ma race, me viennent naturellement à la vue d’un étranger. Je l’inspectai de la tête aux pieds et, quand je relevai enfin les yeux, je m’aperçus que, dans le même temps, il m’avait, de son côté, longuement dévisagée. Je fus embarrassée et contrariée de l’effronterie de cet homme que je ne connaissais pas. Mais avant que j’aie pu l’éconduire, il me dit :

« Je suis Anticléridès, le poète, et je viens voir Nagar. »

Il acheva ainsi de me décontenancer et au lieu de lui claquer la porte au nez, je m’effaçai pour le laisser entrer. Tandis que je le menais vers Nagar, à travers les sombres couloirs, je me reprochai ma timidité et je songeai qu’elle allait se débarrasser rapidement de l’intrus et me blâmer de ma faiblesse.

Mais Anticléridès s’installa sur la presqu’île. Au début, comme Nagar ne m’avait rien dit, je supposai qu’il ne passerait que quelques jours chez

elle avant de quitter le Royaume à bord du navire qui l’avait amené. Il ne repartit pas.

— Je n’y arriverai jamais. Si je dois arracher de moi chaque mot, chaque nom, si chacun de ces souvenirs doit me déchirer, je n’y arriverai pas. Il s’est écoul*é trop peu de temps pour que ma douleur se cicatrise. Je ne peux pas. Je ne peux pas te dicter le récit de tous les événements qui commencèrent après l’arrivée d’Anticléridès.*

— Si tu me parlais de l’époque qui précéda cette arrivée ? Si tu me disais comment s’écoulait la vie là-bas, dans cette maison ? Si tu me décrivais ta maîtresse ? Remonte doucement le cours du temps. Ne le brusque pas. Immerge-toi peu à peu dans tes souvenirs. Alors, tout reprendra sa place naturellement et ta souffrance s’apaisera.

OceanofPDF.com

II

Il s’écoula en réalité assez peu de temps entre le moment où j’entrai au service de Nagar et celui de l’arrivée d’Anticléridès sur la presqu’île, mais cette époque-là fut si calme par rapport à celle qui suivit, qu’elle me semble avoir duré toute une autre vie.

Quand je repasse dans ma mémoire ces jours que nous avons vécus – ceux que je vais raconter – il me semble en avoir tenu l’exacte comptabilité. Je pourrais, sans hésiter, dire de manière précise ce que nous avons fait chacun de ces jours-là. Mais des précédents, ceux où le temps était immobile, je ne garde plus qu’un souvenir confus. Je les mélange et ils se superposent dans ma mémoire. Ils se ressemblent tous. Ils ont tous ce goût affadi du bonheur paisible que l’on n’a pas encore reconnu. Je m’imaginais alors inconsidérément vivre dans l’angoisse et la passion et je n’avais encore appris ni l’exaltation des jours d’espoir ou la folie démesurée du bonheur, ni la révolte contre l’irrémédiable ou l’abrutissante douleur du désespoir.

Au souvenir de ces instants passés, de leur douceur incomprise, je regrette d’avoir laissé échapper ce temps. Parfois, je voudrais qu’il soit encore à venir, intact. Mais je sais bien que s’il m’était donné de le revivre, je ne saurais pas mieux le savourer. À nouveau, je le gaspillerais à attendre… J’ai touché à l’intensité, à celle du bonheur et donc aussi à celle du malheur. Après tous ces moments inoubliables, les jours passés semblent médiocres et les jours à venir sans attrait.

Mais alors je ne le savais pas et je me tourmentais d’un rien pour rendre ma vie supportable.

Ainsi je me désespérais de ne savoir presque rien du passé de Nagar. Je n’en sais pas plus, mais cette idée aujourd’hui m’est agréable. J’aime ce mystère. J’aime qu’il existe et que je ne sache pas si je le résoudrai un jour.

Nagar avait la passion du mystère et l’entretenait à dessein. Ainsi conservait-elle le secret sur sa famille. Le hasard l’aidait qui lui avait donné

cette énigmatique apparence.

Il est souvent impossible de se souvenir des traits de ceux qui nous ont quittés. Il m'arrive de me réveiller la nuit en pleurant parce qu'enfin, à travers un rêve, j'ai, pour un instant, retrouvé leur insaisissable image. Mais le visage de Nagar, je ne peux l'oublier.

On ne pouvait reprocher à son visage anguleux de manquer de fermeté. Mais il était si changeant que ses traits paraissaient inachevés et à peine suggérés, comme une esquisse hâtivement abandonnée. Phoil lui dit un jour qu'on attendait vainement que son visage se stabilise. C'est vrai qu'il était à son image, incernable.

On se souvenait toujours de ses yeux : sombres, bien sûr, comme ceux des habitants de la Cité, mais avec une nuance imperceptible qui donnait parfois le sentiment que leur couleur n'était pas définitive. Ses paupières s'étiraient, finement bridées, comme celles des statues des divinités du Temple. Aucune femme dans la Cité ne possède ces yeux d'où filtre un regard qu'on devine tout à la fois perçant et alangui.

Je me souviens de sa silhouette fragile. Son ossature longue et légère, aux grâces adolescentes, la privait de la démarche assurée que donne normalement la maturité. Ses robes flottantes cachaient souvent la beauté de ses lignes. Mais, nue, elle avait un corps troublant de jeune fille en escapade fugitive dans le monde des femmes. Cette hésitation entre deux formes aux charmes spécifiques le rendait émouvant et aussi insoupçonnablement harmonieux. Je ne peux m'empêcher de penser avec tristesse à ce qu'est devenu ou à ce que va devenir bientôt ce corps si désirable.

La famille de Nagar est très ancienne. Si loin qu'on remonte dans l'histoire du Royaume, elle semble avoir toujours existé. Elle est aussi très illustre parce que depuis les commencements, depuis la fondation – et, disait-on, plus encore – tous les Grands-Prêtres du Royaume en étaient issus.

Le Grand-Prêtre est l'autorité religieuse du Royaume, le représentant des dieux. Il sait les rites et les procédures, le langage à employer avec les divinités. Il sait aussi ce qui fut et ce qui sera. Il conduit les destinées, car il n'ignore rien de leur but. Il est surtout investi du destin éternel des choses et

des êtres. On le disait infaillible et tout-puissant et je l'ai cru jusqu'à ces jours troublés.

Le père de Nagar fut l'avant-dernier Grand-Prêtre du Royaume et sans doute l'un des plus remarquables. On lui reprochait sa réserve qui n'était ni distance ni indifférence, mais plus vraisemblablement de la distraction. Il paraissait cependant à chacun d'entre nous comme façonné par les dieux eux-mêmes. Immense, le visage austère, que sa chevelure grise et épaisse, haut plantée sur le front, aurait adouci sans l'éclat pénétrant des yeux, lorsqu'il surgissait, les jours de cérémonie, dans sa longue robe blanche, les jeunes enfants le prenaient pour un dieu. Et les adultes qui l'observaient du bas du Temple, décidés à ne plus se laisser séduire cette fois par l'enchantement de la danse magique en laquelle il transformait, par la grâce de sa silhouette, les mouvements rituels, oubliaient leurs résolutions aussitôt qu'il déployait l'étoffe blanche de ses manches devant le ciel. Les plus obstinés abandonnaient toute résistance dès que sa voix profonde vibrait dans le Temple. Son timbre et sa musicalité auraient déjà emporté la conviction du plus rebelle des hommes. Il aurait pu s'amuser à dire n'importe quoi, nous aurions été sans doute également subjugués. Mais ses discours procédaient d'une inspiration si élevée qu'en l'écoutant, nous nous sentions parfois comme des dieux. Certains jours, au contraire, il trouvait des accents désespérants pour nous convaincre que nous n'étions que des jouets dérisoires entre les mains imprévisibles du destin. Sa présence, nous le savions, suffisait pourtant à nous protéger : elle était comme un manteau tendu entre le ciel et nous.

Il habitait non loin de nous, dans un vieux palais proche du Temple. Sa maison était fermée de hauts murs par-dessus lesquels retombaient les branches épaisses de quelques arbres très sages qui défendaient le palais d'un rempart supplémentaire.

Il paraissait y vivre simplement, car il sortait toujours seul, sans escorte, mais aussi sans cheval et sans char. Les allées et venues quotidiennes de sa discrète et peu nombreuse domesticité ne nous éclairaient pas davantage. Peut-être ne nous serions-nous guère émus de sa détermination à tenir notre curiosité à l'écart des abris où se déroulait l'ordinaire de sa vie, sans le mystère irrésolu que constituait sa femme.

Personne ne l'avait jamais vue. Tout le monde connaissait son existence. Le Grand-Prêtre n'avait jamais caché qu'il était marié.

L’attachement qu’il portait à sa fille unique et sa fierté à se montrer avec elle l’en auraient de toute manière empêché. Cependant si l’on vit Nagar à ses côtés dès son plus jeune âge, jamais il ne parut où que ce fût avec son épouse. Bien sûr, aussitôt que l’on sut qu’il avait une compagne légitime dans sa maison, les bruits les plus divers et sans doute les plus contradictoires coururent dans la Cité. Il ne sembla pas les remarquer. Du moins, ne fit-il rien pour les démentir.

On racontait que la mère de Nagar était étrangère et qu’il la cloîtrait pour cette raison. Les habitants de la Cité sont plutôt xénophobes. Ils tolèrent par nécessité les équipages descendus des pays du Nord pour leur apporter les biens que ne produit pas le Royaume. Ces marins ne restent pas longtemps, aussi supportent-ils leur présence. Mais, eux qui ne voyagent pas et qui, vraisemblablement, n’aimeraient pas y être contraints, n’apprécient guère qu’un étranger s’attarde dans la Cité. Je ne pense pas qu’ils auraient osé s’en prendre à la femme du Grand-Prêtre s’il s’était avéré qu’elle ne venait pas de la Cité, mais ils auraient été fâchés de savoir que le maître du Temple avait dédaigné les femmes de son pays pour une étrangère. Est-ce pour cela qu’il ne dissipait pas le secret qui entourait son épouse ?

De Nagar, je n’appris pas grand-chose. Elle me dit un jour que sa mère était morte pendant son enfance. Elle ignora mes autres questions. Elle est fondée, je crois, la rumeur qui faisait de sa mère une étrangère. Mais alors d’où venait-elle ? Et surtout comment est-elle entrée dans la Cité sans que personne ne l’ait remarquée ?

La tradition veut que l’un des fils du Grand-Prêtre, de préférence l’aîné, suive les cours de l’école du Temple, car il a vocation à succéder à son père, à la mort de ce dernier, si du moins ses capacités l’y autorisent et que son père l’en a jugé digne.

S’ils éliminaient sévèrement ceux de leurs enfants qui ne leur paraissaient pas pouvoir légitimement les remplacer, les Grands-Prêtres, jusqu’au père de Nagar, avaient toujours découvert parmi leurs descendants directs ou leurs proches collatéraux, un homme qui possédât chacune des qualités indispensables pour devenir leur successeur.

L’ancien Grand-Prêtre n’avait pas de fils. Nagar était sa fille unique. Il l’envoya à l’école du Temple. À priori rien n’interdisait à une femme d’exercer les fonctions de Grand-Prêtre, même si aucune ne semble jamais avoir accédé à cette dignité. Le Grand-Prêtre, qui avait tôt décelé les dons de sa fille, ne s’attrista jamais de n’avoir pas engendré de fils. Il était convaincu que Nagar possédait la stature d’un Grand-Prêtre et saurait maintenir et peut-être même rehausser le prestige de sa lignée. Il ne pouvait de toute manière faire autrement que de le croire car, à ce moment-là, cette famille si prolifique avait, étrangement, presque disparu. Les diverses branches cadettes s’étaient éteintes peu à peu et Nagar en restait l’unique représentante. J’imagine que son père, qui avait dû penser que les dieux abandonnaient soudain la maison à laquelle ils avaient jusque-là confié le pouvoir religieux, vit en Nagar le signe que ces mêmes dieux marchaient toujours à leurs côtés. Cependant quand elle eut achevé ses études, peu avant le jour choisi par son père pour la désigner officiellement comme son successeur, elle renonça subitement à cette fonction.

L’école du Temple est l’une des quatre écoles de la Cité. Seul celui de ses enfants que le Grand-Prêtre a désigné peut y accéder directement. Elle ne compte qu’une vingtaine d’écoliers. Tous deviennent prêtres et, hormis Nagar, il n’est pas de cas d’élèves qui aient refusé cet honneur.

On commence par y apprendre ce qu’on enseigne dans les trois autres écoles de la Cité.

Plus tard, les élèves abordent l’histoire. Et plus tard encore, on les autorise à lire les Textes. Je ne sais pas ce que sont les Textes, sinon que c’est leur lecture qui distingue les prêtres de tous les autres hommes. Je n’ai jamais osé interroger Nagar, ou peut-être simplement n’y ai-je pas songé. Et si je l’avais fait, m’aurait-elle répondu ? Peut-être ces Textes recèlent-ils la vérité du monde, mais peut-être ne sont-ils que poussière et légende. Je ne me hasarderais plus aujourd’hui à choisir entre ces deux hypothèses.

Le futur Grand-Prêtre est initié à des mystères que les autres n’ont le droit ni de connaître ni de comprendre. Je crois que Nagar reçut cette initiation.

Plus rien ne s’opposait à ce qu’elle soit désignée comme le successeur de son père et tout y poussait. Car ces secrets sont un si lourd fardeau qu’ils

condamnent ceux qui les détiennent à s'écarter de la vie commune et ne leur laissent pour seule issue que de devenir Grand-Prêtre.

Cependant, je l'ai dit, Nagar ne voulut pas de la succession de son père. Pour marquer clairement son refus, elle se maria presque aussitôt, contre la volonté du Grand-Prêtre. Le mariage n'était pas incompatible avec la fonction qu'elle venait de dédaigner et son père, sans doute, l'aurait poussée à se marier afin d'assurer une postérité à leur famille. Mais les circonstances dans lesquelles se décida cette union prévinrent à jamais la communauté des prêtres contre la fille de leur chef. Son père lui-même ressentit vraisemblablement une profonde amertume à la voir gaspiller par bravade ses possibilités auprès d'un homme qu'elle n'aimait même pas. En dépit du bruit que dut faire alors la double décision de Nagar, personne ne peut plus dire quel était le nom de celui qu'elle épousa. Il est vrai qu'il mourut presque aussitôt, laissant Nagar sans enfant et sans contrainte.

Je ne sais pas si son père chercha alors à lui faire reconsidérer son refus. S'il le fit, elle n'y attacha aucune importance. C'est en effet à ce moment-là qu'elle quitta la Cité. Malgré l'interdiction de sortir du Royaume qui est faite à tout sujet du Roi, et sans doute la désapprobation du Grand-Prêtre, elle s'embarqua secrètement sur l'un des vaisseaux étrangers et gagna la haute mer, par-delà l'embouchure marécageuse du fleuve.

Où alla-t-elle exactement ? Je ne le sais pas. Si elle n'avait jamais parcouru ces mondes inconnus, je serais vraisemblablement encore dans la Cité à surveiller son manège avec Phoil et à attendre désespérément que survienne enfin quelque chose.

Elle revint transformée, se repentant de n'avoir pas compris plus tôt ce qu'était notre pays et quel était son destin. Et ce destin, le destin de la Cité et qui devait aussi être le nôtre, se mit à sa poursuite peu de temps après son retour dans le Royaume.

Lorsqu'elle rentra, son père venait de mourir. Il s'était résigné à choisir pour lui succéder l'un de ses acolytes, hâtivement initié aux mystères. Nagar n'essaya pas – malgré les craintes du nouveau Grand-Prêtre – de lui ravir son pouvoir. Elle s'occupa de la gestion des propriétés familiales qui lui étaient toutes revenues, puisqu'elle était la dernière survivante. Pour marquer son désir de ne pas s'immiscer dans les affaires du Temple, elle vendit le palais de son père et choisit de s'installer dans la presqu'île.

C’est peu après que je l’ai connue. Je venais de perdre mes parents et me trouvais démunie. Elle m’a prise avec elle, me sauvant tout à la fois de l’horreur et de l’ennui et, jusqu’à ces derniers jours, je ne l’ai jamais quittée.

OceanofPDF.com

III

Aux temps immobiles, la vie sur la presqu'île était tranquille.

La presqu'île se trouve au sud de la Cité. On ne peut y accéder que par la route qui mène aux frontières méridionales du Royaume. Elle a la forme d'une chauve-souris dont la tête plongerait fort avant dans le fleuve et dont les ailes seraient entravées dans les marécages.

Bien qu'elle semble à l'écart de toute société humaine, on peut, en un certain point, distinguer vers le nord les premiers murs de la Cité et les voiles blanches déployées sur le port. Ces voiles, gonflées des vents du sud, ne passent jamais à la hauteur de la presqu'île car aucun des navires étrangers ne remonte le fleuve au-delà de la Cité.

La villa de Nagar est si ancienne que nul ne sait quand elle fut construite. Elle appartient depuis toujours à sa famille. Son précédent occupant était un oncle de Nagar.

Elle s'élève à l'extrémité de la presqu'île. Lorsqu'elle surgit soudain, à l'ouest de la piste du désert, elle paraît prête à s'enfoncer dans les sables où va se perdre la route du sud et n'être qu'une fantasmagorique dune blanchâtre dont on aurait écrasé la crête. Cela tient sans doute à ses pierres blanches – qui d'ordinaire réservées aux palais et aux temples, sont un signe supplémentaire de sa très lointaine fondation – mais aussi à l'absence de fenêtres aux murs de l'est et du nord qui font face à la route.

En son milieu, se trouve un jardin intérieur où filtrent de nombreuses sources qui vont s'écouler dans le bassin central aux mosaïques bleues. Il y pousse des fleurs, des buissons et quelques arbres aux troncs tourmentés.

Le jardin est ceinturé d'une galerie à colonnades. La lumière traverse les branches et les bosquets avant d'éclairer de reflets verts les arceaux formés par les colonnes et le fond de la galerie.

Nagar l'appelait parfois sa grande maison songeuse.

Nagar remplissait régulièrement et consciencieusement les obligations attachées à son rang. À la voir exécuter ainsi, presque aux mêmes heures des mêmes jours les mêmes tâches, le temps semblait non s'arrêter, mais en réalité se répéter. Ce qu'elle aimait, c'était le suspendre au-dessus de nous. Je la surprenais, allongée dans sa chambre ou dans l'ombre calme de la galerie ou encore parmi les odeurs fugitives des terrasses. Elle demeurait immobile et comme perdue en elle-même.

Il m'arrivait d'aller m'asseoir à ses côtés et de me glisser avec elle en ce nœud central du temps où la vie devient éternelle, gonflée de nos désirs et de nos espérances.

Nagar aimait le soir. Elle ne se remettait à vivre que lorsque la nuit tombait. Elle descendait alors vers le fleuve, de terrasse en terrasse.

Du haut de ces trois terrasses superposées, qui s'enfonçaient doucement dans son lit, on dominait le cours étincelant du fleuve.

Nagar, qui employait de longues heures à préserver, avec son jardinier, l'ordonnancement de chaque terrasse, savait sans doute lequel de ses ancêtres avait conçu ces jardins magiques.

Les jardins sont un signe de richesse dans la Cité. Aucun ne ressemble à ces terrasses. À première vue, on pouvait les prendre pour des jardins sauvages à la poésie ingénue. Au fur et à mesure qu'on les pratiquait, ils se découvraient composés de motifs savamment géométriques. Leurs dessins compliqués, que Nagar prétendait savoir déchiffrer, envoûtaient ceux qui tentaient de dérouler du regard leurs spirales interminables.

Ceux qui échappaient à ce sortilège succombaient aux charmes moins perfides de leurs couleurs. Chacune des terrasses était peinte en camaïeu. La plus haute, qui prolongeait la maison et où nous prenions toujours nos repas les nuits d'été, était verte. Derrière les haies aux branches sombres protégeant du vent l'endroit où l'on dressait la table, poussaient des arbres dont les feuilles, comme les fruits, étaient recouvertes d'un duvet vert, tendre et velouté. C'était une couleur fraîche comme les jours évanescents du premier âge. Anticléridès disait qu'elle lui rappelait celle des vergers de son pays au printemps. Après, se dépliaient d'autres buissons dont la teinte s'aigrissait peu à peu pour se fixer définitivement aux vert-de-gris, juste argentés, des plantes naines accrochées aux calcaires surplombant la deuxième terrasse.

C’était la terrasse du couchant, celle où se posaient les tardives lueurs du soleil disparaissant dans le fleuve. Ce jardin s’ouvrait sur des roses mièvres et fanés, avant de s’enfoncer dans la volupté des rouges éclaboussants, sanguins ou écarlates. Il hésitait un temps entre cette couleur à la violence insoutenable et la profondeur morbide des pourpres. Mais ces derniers l’emportaient et, insensiblement, par des nuances imperceptibles et cependant inoubliables, on basculait dans la dernière terrasse. La terrasse bleue, celle des rêves, celle qui s’achève dans l’argent métallique du fleuve, celle où l’on attend la nuit ardoise en regardant s’éteindre doucement les reflets enflammés de la terrasse supérieure.

Nagar s’y asseyait et attendait que les ténèbres la happent en descendant sur les jardins.

En ces temps-là, elle philosophait beaucoup avec moi. Elle avait des propensions aquatiques à la philosophie. Ainsi choisissait-elle souvent le milieu du fleuve pour discourir. En fin d’après-midi, elle m’emmenait en barque avec elle. Jusqu’au coucher du soleil, elle la conduisait ou la laissait glisser au fil de l’eau. Quand elle se lassait de parler, je lui racontais les histoires qui couraient dans la Cité. Petits commérages ou médisances, dont la Cour faisait généralement les frais et qu’elle accueillait de son rire rauque. Elle en lâchait parfois la perche avec laquelle elle dirigeait la barque, se laissait tomber à mes côtés et riait aux larmes. Je riais aussi. Je riais de surprise et de joie de la voir se tordre et pleurer de gaieté.

Elle riait peu souvent. En public, elle affichait un petit sourire désabusé s’il survenait une cause d’hilarité et son regard indifférent glissait successivement sur chacun des rieurs. Mais il ne se passait jamais de promenades, en barque sur le fleuve, sans que retentisse son étrange rire éraillé. Lorsque nous revenions et qu’elle attachait la barque à la lumière tremblante des lanternes que le jardinier avait posées sur la dernière terrasse pour nous guider, je la devinais riant intérieurement au souvenir des histoires que je lui avais rapportées. Il semblait qu’elle se hâtait de s’en amuser avant de revêtir son masque impassible.

Alors, tout paraissait simple. Nagar passait beaucoup de temps à s’occuper de ses propriétés.

Pour l’aider à l’entretien de la villa de la presqu’île, elle s’était entourée d’une poignée de serviteurs.

Les deux cuisinières venaient du palais de son père. Elles l'avaient toutes deux connue dans son enfance. Elles auraient pu répondre à toutes les questions que je me posais sur cette famille. Mais elles ne voulurent jamais satisfaire ma curiosité. Elles déjouèrent toutes mes ruses et conservèrent jalousement le silence.

Mais elles possédaient d'autres dons et, le plus précieux pour des cuisinières, celui de savoir respecter les traditions tout en débordant d'imagination. Elles connaissaient les subtilités de la cuisine de la Cité mieux que ma propre mère. Elles détenaient aussi des recettes secrètes, apprises dans le palais de leur ancien maître et qu'elles prétendaient, dans leurs moments d'abandon, être plus anciennes que la Cité elle-même. En dépit du bonheur de retrouver le goût disparu des plats de mon enfance, de ma curiosité gourmande devant les mets apprêtés à l'étrangère, suivant les indications rapportées par Nagar de ses voyages, rien ne me troublait autant que ces préparations mystérieuses. Devant leurs formes, leurs couleurs et leurs odeurs, on éprouvait le sentiment que le vieux monde était soudain remonté des profondeurs.

En s'installant sur la presqu'île, Nagar avait gardé trois serviteurs de son oncle. Le premier, le jardinier, qui servait aussi de portier, poursuivait le dessein que lui avait confié son vieux maître. Il refusait de parler de son ouvrage à d'autres que Nagar. Silencieux et morose, il se joignait rarement aux conversations des autres domestiques, préférant réfléchir, à l'écart, dans l'ombre des jardins.

Il n'allait jamais au Temple. Sa femme disait que les motifs torsadés de son jardin lui avaient égaré l'âme. Il consacrait toute sa dévotion au perfectionnement et à la contemplation des dessins qu'il traçait, d'une écriture végétale, de terrasse en terrasse. Les jours de cérémonie religieuse, sa femme sanglotait à l'idée que le corps de son mari pourrirait un jour sur les bords du fleuve, tandis que le sien s'assécherait paisiblement dans son tombeau et qu'ils seraient à jamais séparés dans le monde des morts.

Le deuxième s'occupait des indispensables réparations et procédait au nettoyage quotidien des sols et des mosaïques. Deux fois par mois, il lessivait les murs. Phoil trouvait excessive cette obsession de la propreté et disait qu'à force de récurages, la villa ressemblait plus à un temple qu'à une maison. Mais Nagar ne tint jamais compte de ses remarques. La proximité des sables et la fréquence des vents la contraignaient à une surveillance

constante pour éviter la poussière et l'érosion. L'oncle de Nagar n'avait pas agi autrement tout le temps qu'il demeura dans la presqu'île, ainsi que le maugréait le jardinier quand il surprenait les critiques de Phoil.

Le troisième, plus jeune, sans affectation précise, aidait les deux autres selon les besoins.

Leurs femmes participaient aux travaux. Elles se montraient volontiers bavardes, surtout la plus âgée. Mais elles ne savaient rien de ce que j'aurais aimé apprendre. Si je m'installais avec elles dans la galerie pour coudre les robes de Nagar, nous n'avions que des conversations futiles, dérisoires et indispensables.

Nagar veillait aussi à son domaine. Sa famille, qui avait reçu autrefois la charge de la quatrième seigneurie, l'une des plus petites de la province du Nord, y avait conservé une propriété. Bien qu'elle ne pût se comparer à celle de certains princes, elle avait assuré la richesse de la famille. Nagar en prenait le plus grand soin car elle en retirait les revenus nécessaires à son indépendance.

Elle s'y rendait deux fois par an et y passait plusieurs jours. Dans l'intervalle, son intendant venait lui faire des rapports et acheter en ville ce qui manquait sur le domaine. Depuis qu'elle m'avait prise chez elle, Nagar m'emmenait lorsqu'elle partait inspecter ses terres. Moi, qui suis pourtant née dans la Cité, je ne comprenais pas comment elle pouvait préférer les lourdes chaleurs de la presqu'île et de la Cité à la fraîcheur de sa propriété au pied des montagnes. Je ne parvenais plus à en repartir et l'idée seule du départ me rendait mélancolique. Chaque fois, Nagar jurait de ne plus me ramener. Mais quand revenait le moment de retourner vers les montagnes, elle avait oublié sa précédente résolution et je me hâtais de me glisser dans son char, de crainte qu'elle ne lui revienne soudain en mémoire.

Nagar passait l'essentiel de ces journées à parcourir la campagne en compagnie de l'intendant.

Je l'attendais dans la grande maison confortable. J'y discutais avec les servantes. Je me promenais dans les forêts et les champs. Mon seul regret était que Nagar accaparât autant son bel intendant. Je n'étais pas sortie de ces temps inconstants, où tout semble possible et où l'esprit s'attarde complaisamment sur chacun des fantasmes qu'éveille en lui la plus légère

précipitation du cœur. L’intendant de Nagar était l’un de ces fantasmes dont il me paraissait inconcevable d’imaginer qu’ils ne se réaliseraient jamais.

En dépit de sa retraite sur la presqu’île, Nagar maintenait des liens étroits avec la Cour. Elle allait visiter de vieux amis de sa famille. Mais l’essentiel du temps qu’elle y passait, elle le consacrait au Roi.

D’âge mûr, celui-ci régnait depuis de longues années car il était monté sur le trône à peine sorti de l’enfance. C’était un homme autoritaire et inflexible. Il ne tolérait aucune faiblesse de ceux, seigneurs ou commis, qui se prétendaient dignes de l’aider à gouverner, et les châtiait sans indulgence à la moindre erreur.

Son intelligence et sa force d’âme n’auraient jamais trouvé à se développer sans la mort prématurée de son père. Il passa en effet les premières années de sa vie auprès d’une mère frivole et dispendieuse et d’un père qui, entre deux crises de démence, s’abîmait dans la débauche pour tromper son ennui. Beaucoup se sont interrogés – malgré la trépanation pratiquée sur-le-champ par le chirurgien royal – sur la disparition inattendue de l’avant-dernier souverain, tout en reconnaissant que, sans elle, le Royaume courait à sa perte.

Le père de Nagar qui, depuis le début de son règne, mettait en garde l’ancien Roi contre les excès qu’ils commettaient sa femme et lui, réussit, après les funérailles, à écarter le jeune garçon de sa mère. Il cultiva sa volonté et ses dons, chercha, en lui inculquant le goût du pouvoir, à lui donner le sens du bien public, sans cesser pendant les premières années où le jeune Roi était trop inexpérimenté pour gouverner seul, de le conseiller et d’orienter ses décisions. On dit – et je le crois volontiers – que c’est lui qui releva le Royaume. Lorsqu’il jugea que son élève pouvait se tirer seul des difficultés du pouvoir, il se mit en retrait pour ne pas l’embarrasser et se borna à lui donner les avis que celui-ci venait encore régulièrement solliciter.

Le jeune homme s’était attaché au Grand-Prêtre, au dévouement et à l’affection désintéressée qu’il lui avait toujours témoignés. Le souverain appréciait son intelligence aiguë et secourable et lui savait gré de la manière discrète dont il était resté indispensable. Quand le Grand-Prêtre mourut, le

Roi prit le deuil et obligea la Cour, malgré ses protestations, à se passer de fêtes et de réjouissances pendant près de six mois.

Le nouveau Grand-Prêtre fut rarement appelé à la Cour. On savait que le Roi ne sollicitait jamais son avis avant de prendre une décision. On en conclut qu'il avait décidé de gouverner seul et de se contenter de l'aide de ses conseillers et de l'assemblée des seigneurs.

Cependant, peu après son retour, Nagar reçut une invitation du Roi. Elle avait désobéi aux lois du Royaume en le quittant. Elle s'exposait, en y revenant, sinon à être punie – compte tenu de son rang – du moins à être mise à l'index par la Cour. Au reste, elle passa plusieurs jours seule dans le palais de son père, sans que quiconque – hormis peut-être Phoil, qui ne se sentait lié par aucune règle (ce qui expliquerait l'origine de leur liaison) – ne s'enquière d'elle et de ses besoins.

Sa convocation au palais royal surprit tous les courtisans. Les plus malveillants pensèrent que le Roi entendait la sermonner. Les mieux intentionnés n'y virent que politesse à l'égard de la fille de celui auquel il devait tant. Nagar revint plusieurs fois à la Cour. Ses visites, d'abord espacées et intermittentes, se rapprochèrent et devinrent régulières. Bientôt, comme son père, elle se rendit au palais tous les trois ou quatre jours pour y passer quelques heures avec le Roi.

Très vite, la rumeur de la Cour fit d'elle la maîtresse du souverain. Il était amateur de plaisirs, quoique d'une manière plus raisonnable que son père. Elle ne passait pas, depuis son mariage désordonné et sa fuite à l'étranger, pour vertueuse. Bien que le Roi la présentât toujours comme le plus sagace de ses conseillers, les courtisans doutaient que les avis qu'elle pouvait lui donner valussent davantage que ceux de ses concubines habituelles. On se montrait plus réservé en ville. On n'excluait pas que Nagar fût l'amante du Roi. On se souvenait cependant qu'elle était la fille du Grand-Prêtre que le Roi avait si longtemps pleuré, la dernière d'une antique et vénérable lignée et que son père l'avait autrefois choisie pour lui succéder.

Je sais que Nagar jouait le rôle d'un conseiller auprès du Roi et qu'ils employaient à discuter des affaires du Royaume le principal du temps qu'elle lui consacrait. Mais comment savoir si leurs relations ne prirent jamais une tournure plus intime ? Nagar était très séduisante et le Roi ne

pouvait qu’être sensible à son charme. Lui-même possédait la distinction, l’intelligence et le caractère qui plaisaient à Nagar. Enfin, il détenait le pouvoir. Et quelle femme peut résister à la tentation de se laisser aimer par un homme tout-puissant ?

Je n’ai jamais osé interroger Nagar. Elle aurait sûrement affecté l’indignation et je doute qu’elle m’aurait répondu franchement. Elle était trop secrète et réservée pour confirmer l’existence de cette liaison. Mais elle aimait trop l’équivoque et le mystère pour désirer la démentir. Un soir, par jalousie amoureuse ou amertume politique, le prince Phoil l’accusa d’être la maîtresse du Roi. Il fallait qu’il fût bien désespéré pour penser obtenir, par cette attaque directe, autre chose qu’un sourire impénétrable et un repli de Nagar sur sa chambre et ses secrets.

Sa constance à refuser de donner son point de vue dans les interminables discussions politiques dont raffolaient les courtisans et la rareté de ses apparitions à l’Assemblée, où elle disposait d’un siège, comme les autres seigneurs, confortaient ses ennemis dans l’idée qu’elle n’avait ni opinion ni compétence particulières. De convictions, elle ne manquait pourtant pas. Je m’indignais qu’on puisse à ce point la dépriser. Je devinais l’importance de son influence et j’avais confiance en son jugement et en sa perspicacité. Si grande était ma foi en ses dons que je ne songeai jamais à lui demander ce qu’étaient les idées qu’elle défendait, ni surtout à envisager qu’elle pût se tromper.

OceanofPDF.com

IV

Je ne saurais raconter l’histoire de Nagar sans parler du prince Phoil.

Phoil était l’un des seigneurs de la province du Nord. À la différence de la plupart des autres princes, il était apparenté au Roi. Rares furent, au cours de notre histoire, les souverains que le sort dota de deux fils légitimes ou ceux, du moins, auxquels deux fils légitimes survécurent. Le trisaïeul de Phoil dut faire face à ce problème. Il jugeait, comme tout le monde, le plus jeune de ses fils plus fin et plus astucieux que l’aîné, pourvu certes de bon sens, mais à l’intelligence un peu lourde. Mais il n’eut pas le courage de transgresser la Loi du Royaume. Le cadet fut donc écarté du trône. Cependant son père, qui avait percé ses ambitions et ses rancœurs et compris qu’elles pourraient le rendre dangereux, lui donna en compensation le titre de prince de la première seigneurie, la plus vaste du Royaume et la plus proche de la Cité, ainsi qu’un immense et très riche domaine.

L’arrière-grand-père de Phoil chercha à se consoler de son amertume en occupant l’essentiel de son temps à ses propriétés et à la gestion de sa fortune. Il se reprit toutefois à espérer lorsqu’il apparut que son frère ne parvenait pas à avoir d’enfant, tandis que lui avait déjà engendré un fils. Ce prince poursuivit alors deux rêves alternativement. Dans le premier, il succédait lui-même à son frère, mort sans enfant. Dans le second – où il ne pouvait donner libre cours à toutes ses ambitions, mais dont il se serait contenté – c’était son fils qui devenait roi à la mort de son oncle. Il dut cependant renoncer à ces derniers espoirs, car la première épouse de son frère conçut finalement un enfant. Le prince mourut trop tôt – bien avant son frère aîné – pour observer que son jeune neveu présentait des signes de déséquilibre nerveux. Son fils, le grand-père de Phoil, auquel il avait transmis et son intelligence et ses ressentiments, ne manqua ni de le remarquer ni d’en tirer, comme l’avait fait son père dix ans plus tôt, d’illusoires fantasmes. C’est dans cet esprit qu’il éleva son fils.

De nouveau, leurs espoirs s’envolèrent. D’abord parce que la démence du Roi, épisodique, ne pouvait justifier qu’on l’éloigne du pouvoir et qu’on

constitue un conseil de tutelle. Ensuite, parce que celui-ci engendra très vite un fils, notre Roi actuel, qui, en dépit de la manière dont il était élevé, ne manifestait aucune des faiblesses de son père. Le grand-père de Phoil fut si anéanti par cette naissance qu'il mourut peu de temps après, laissant à son fils, alors âgé d'une dizaine d'années, la charge de leur rêve familial. Le père de Phoil réussit mieux que son aïeul et que son père. Il parvint en effet, pendant les toutes dernières années du règne de son cousin, au moment où l'état mental de celui-ci s'aggravait avec le dérèglement de sa vie, à jouer un rôle indiscutable dans la conduite des affaires du Royaume. Mais la mort du Roi survint avant qu'il ait eu le temps de s'imposer véritablement. Son petit cousin succéda à son père, sans que le prince puisse tenter soit de l'écarter du pouvoir, soit de se faire désigner comme régent. L'influence exercée alors par le Grand-Prêtre sur le jeune Roi le réduisit définitivement à l'impuissance.

Il se retira sur ses terres où il se consacra à leur mise en valeur et à l'éducation du fils qui lui naquit alors.

Le prince était à la fois trop ambitieux et trop mal remis de ses blessures d'amour-propre, pour enseigner la résignation à Phoil, comme son habituelle lucidité aurait dû l'y pousser. Ainsi que son père l'avait fait autrefois, et son grand-père auparavant, il l'éleva dans l'idée que leur lignée possédait autant de droits et plus d'aptitudes à exercer le pouvoir que la famille régnante. Il l'éduqua comme un souverain avisé devrait avoir à cœur d'éduquer son successeur. Il développa son intelligence par tous les moyens qu'il connaissait et lui fit apprendre tout ce qu'il jugeait indispensable à un futur roi. Il ne toléra de lui aucune faiblesse ni aucune lâcheté, prit soin de lui endurcir le corps autant que le cœur et lui enseigna à n'avoir peur de rien, ni de personne.

Le prince incita l'enfant à ne pardonner à ses ennemis que si ce pardon pouvait lui servir. Il ne fit exception à cette dernière règle que pour le Grand-Prêtre, parce qu'il s'agissait de l'ennemi le plus intelligent et le plus remarquable qu'ait affronté leur famille et que, tout rancunier qu'il fût, le père de Phoil savait reconnaître chez ses adversaires les vertus qu'il estimait le plus.

Cette éducation développa en Phoil les qualités d'intelligence et de courage particulières à sa famille. Mais elle le rendit aussi arrogant, dominateur et critique au point que ses ennemis l'accusaient d'une part de se mettre constamment en avant et d'autre part de n'avoir que mépris pour les autres. En outre, son père exacerba tellement en lui l'orgueil et la conviction qu'il était autant, sinon plus, digne que le Roi de gouverner le pays, qu'il ne lui montra pas suffisamment – peut-être parce que lui-même n'en avait pas aperçu la nécessité – l'intérêt de la dissimulation et de l'hypocrisie. Phoil comprenait mal qu'on pût réussir en acceptant de s'abaisser ou de se laisser humilier. S'il avait consenti à passer pour un seigneur, à peu de chose près conforme au modèle en usage à la Cour, c'est-à-dire à sembler léger, futile et définitivement résigné à ne disposer que des apparences du pouvoir et ne s'était pas, en toutes circonstances, posé en rival irréductible du Roi, peut-être eût-il fini par acquérir une influence comparable à celle qu'avait, pendant un temps, exercée son père. Mais on lui avait appris à ne supporter aucune compromission, soit parce que toutes celles jusque-là tentées par sa famille avaient échoué, soit parce que, convaincus à présent qu'ils n'arriveraient jamais au pouvoir par des voies légitimes, son père et lui avaient choisi de se poser en ultime recours en cultivant l'intransigeance.

Cette attitude aurait pu effrayer un souverain moins sûr de lui que ne l'était le nôtre. Elle ne réussit qu'à l'indisposer et à le prévenir définitivement contre Phoil. S'il fut tenté de lui accorder un traitement de faveur, en raison de sa naissance ou de son intelligence, le comportement adopté par le prince dès son plus jeune âge l'en dissuada à jamais. En ceci sans doute, la perspicacité lui fit-elle défaut, car qui sait s'il ne se serait pas mieux débarrassé du danger que représentait Phoil en l'associant au gouvernement qu'en le traitant avec une feinte indifférence qui ne pouvait que pousser Phoil à surenchérir dans l'insolence et la contestation ?

La réalité était que le Roi, sans redouter véritablement le prince, se méfiait de lui. La nature et sa famille avaient doté Phoil de trop de dons pour qu'il ne réussisse pas ce qu'il entreprenait avec cette élégance désinvolte qui est l'un des facteurs du succès et de la popularité. Le Roi était obéi dans le Royaume parce qu'on le craignait. Il découvrit que le peuple respectait Phoil parce qu'il l'aimait. Le Roi était trop fin pour ne pas comprendre que le prince détenait là une arme dangereuse, voire imparable.

Enfin le souverain s’agaçait des discours brillants et des objections toujours pertinentes que faisait le prince à l’Assemblée. Au contraire de la majorité des seigneurs, Phoil décelait immédiatement les points faibles des décisions arrêtées par le Roi. Il ne se contentait pas d’en analyser les conséquences et d’en signaler les dangers, mais en profitait pour prononcer de très violents réquisitoires contre la politique suivie et avancer des contre-propositions.

Aucun courtisan, même les plus dévoués au Roi, n’aurait osé affronter ouvertement le prince Phoil. Il en imposait à tout le monde, par sa haute et forte stature. On redoutait surtout son esprit et son ironie, d’autant plus acérée qu’il devinait toujours les intentions de ses adversaires et ne craignait personne. Il comptait cependant beaucoup d’ennemis à la Cour. Ceux qui appartenaient au parti du Roi, ceux qui le jalousaient. Et parmi ses partisans – en dehors de deux amis attachés à sa personne par une fidélité à toute épreuve, mais qui soutenaient ses idées moins par conviction que par amitié – on ne trouvait que quelques esprits frondeurs qui étaient moins pour lui que contre le Roi et des oisifs qui se seraient morfondus d’ennui si Phoil n’avait pas, de temps à autre, dérangé la routine de la Cour.

Bien que le Roi, d’une part n’attachât pas d’importance à ce qui se disait à l’Assemblée et, d’autre part, sût que Phoil ne disposait pas de nombreux appuis à la Cour, il cherchait toujours à l’empêcher de parler. Comme le reste de l’Assemblée, lorsqu’il voyait Phoil, tel un animal non maîtrisable, ramasser son grand corps avant de le déployer d’un bond pour, non pas demander, mais prendre la parole, il était parcouru d’un frisson de crainte à l’idée qu’allait résonner dans la salle la voix puissante et tellement imprévisible du prince. Le Roi avait beau se convaincre que les propos de Phoil produisaient aussi peu d’effet que ceux des autres seigneurs, il supportait très mal ses insolences, d’autant plus humiliantes qu’elles étaient toujours justifiées et il ne pouvait se défendre de penser que les invectives publiques du prince finiraient par entamer le respect qu’on lui devait. Il avait cependant cessé de le rabrouer, comme il s’y était risqué dans les premiers temps, car le tout jeune homme qu’était alors Phoil, nullement impressionné, lui avait chaque fois répondu sur un tel ton que le Roi avait dû, de crainte de se laisser emporter dans une querelle où sa dignité ne lui permettait pas d’entrer, céder le premier.

Le peuple, je l’ai dit, adorait Phoil.

Les paysans qui travaillaient sur son domaine et les autres sujets de sa seigneurie, qu'il protégeait inlassablement, quoiqu'ils ne dépendissent pas de lui, mais du commis, avaient reporté sur le prince l'affection qu'ils vouaient à sa famille depuis trois générations.

Le père de Phoil qui, après la perte de ses espérances, avait préféré s'éloigner de la Cour et s'installer définitivement sur son domaine, avait suscité davantage encore d'attachements que son père et son grand-père, moins présents. Il leur était du reste si dévoué, qu'il n'hésita pas, lors de l'épidémie qui suivit la dernière inondation, à venir leur porter secours et y périt avec bon nombre d'entre eux. Il mourut jeune, comme tous les hommes de sa famille. Phoil, encore adolescent, se retrouva, non pas démuni – son éducation étant alors quasiment achevée – mais contraint de prendre seul les décisions auxquelles son père avait juste entrepris de l'associer. Pour tout ce qui concernait la gestion et l'entretien de ses terres, il poursuivit l'œuvre paternelle.

La Cité était également attachée au prince. Il en connaissait la plupart des habitants et ses promenades dans les rues de la Cité, entrecoupées de saluts à ceux qui croisaient son chemin, étaient surtout interminables, parce que, non content de saluer, il s'arrêtait fréquemment pour discuter avec ceux qu'il rencontrait. Quand, par hasard, il ne trouvait personne sur sa route à qui parler, il entrait dans la première boutique venue sous prétexte d'acheter quelque chose, et engageait rapidement la conversation avec le commerçant et ses clients. On passait aisément avec lui des propos futiles aux propos sérieux et inversement. Il ne se bornait pas à encourager puis à écouter les traditionnelles récriminations contre la cherté de la vie et de la mort (car l'un des critères les plus usuels chez nous pour mesurer la hausse des prix est le coût des embaumements, des enterrements et, bien sûr, celui de la construction des monuments de la nécropole). Il s'intéressait aussi à toutes les techniques de fabrication et interrogeait sans cesse les artisans sur leurs méthodes de travail. Enfin, il ne se faisait pas prier pour participer aux joyeux commentaires échangés sur les rumeurs de la Cour. Il ajoutait des anecdotes à celles qui couraient déjà dans la Cité et les pimentait de réflexions de son cru qui amusaient d'autant plus que Phoil n'hésitait pas à reprendre les histoires qu'on racontait sur lui et à rire de lui-même de bon cœur avec les autres.

Il était si simple, si naturellement préoccupé des autres et de leurs problèmes et en même temps si drôle qu'on lui pardonnait tout, jusqu'à son intérêt pour les marins étrangers avec lesquels les citadins frayaient le moins possible.

Chaque fois qu'on signalait un navire, Phoil descendait au port. Il en surveillait d'abord l'approche au milieu de la foule qu'attirait toujours – malgré l'hostilité ostentatoire qu'il était de bon ton d'afficher, si les marins ne repartaient pas aussitôt leurs affaires conclues – le spectacle des voiles blanches remontant le fleuve. Il prenait sa part des remarques curieuses ou amusées qu'on s'adressait immanquablement à ces moments d'excitation. Mais une fois que les marins commençaient à débarquer, tandis que les badauds s'éloignaient et que ne demeuraient que les portefaix qui déchargeraient les vaisseaux et les commerçants de la Cité qui avaient à traiter avec le capitaine ou son représentant, Phoil allait à la rencontre des nouveaux venus. Les marins qui abordaient chez nous en étaient rarement à leur premier voyage à l'intérieur du Royaume et connaissaient tous Phoil. Mais lorsqu'apparaissait un équipage inconnu, venu d'une terre nouvelle, alors que chacun demeurait, sur le quai, dans une prudente expectative, Phoil n'hésitait pas à s'approcher pour l'accueillir et l'inviter, ainsi qu'il le faisait avec les autres, à venir boire avec lui à la taverne du port. Là, pendant des heures, inlassablement, il posait à ces hommes des questions sur le pays d'où ils venaient et sur ceux qu'ils avaient traversés. Il était d'une curiosité insatiable et épuisait ses interlocuteurs. Mais il se montrait si généreux, les abreuvant et les nourrissant sans compter, si charmant et attentif, par comparaison avec ses concitoyens, qu'ils acceptaient toujours de répondre et l'invitaient même, en retour, à monter sur leur bateau pour partager leur repas.

Phoil était marié à l'une des princesses de la Cour. Il n'en avait eu que des filles, ce qui l'attristait. On lui avait toujours connu des maîtresses, même aux premiers temps de son mariage. Il ne passa jamais pour un mari fidèle, mais l'absence de fils dans sa maison contribua certainement à l'éloigner de sa femme. Cependant, quand il eut renoncé à obtenir d'elle le garçon qu'il désirait, il manifesta à son égard la plus grande tolérance et, disait-on, complaisance. Il n'exigea pas d'elle, en effet, qu'elle demeurât enfermée dans son appartement du vieux palais, à guetter le bien

improbable retour de son époux volage et déçu. Elle participa donc avec la plus grande liberté à toutes les réjouissances de la Cour et trouva à s'y consoler.

Il essaya ses charmes sur toutes les femmes de la Cour qui lui paraissaient désirables, mais ne négligea pas non plus les femmes de la Cité. De très nombreuses histoires circulaient à ce sujet. Il les adorait tant, qu'il avait dû, je crois, les enjoliver et les enrichir lui-même.

Cependant, du jour où il rencontra Nagar et en devint l'amant, il lui resta fidèle. À compter du début de leur liaison, il ne fut plus jamais question dans la Cité de ses fredaines. On le savait très épris d'elle. De fait, il l'aimait au point de lui pardonner plus de choses qu'il ne l'aurait dû.

Nagar ne manifestait aucune fierté d'avoir été remarquée par un homme si séduisant que toutes les femmes de la Cour et de la Cité lui enviaient.

Je ne comprenais pas que Nagar ne soit pas folle de bonheur à l'idée que ce séducteur l'aimait et, surtout, lui demeurait fidèle. Elle adoptait souvent avec lui un détachement qui m'indignait. En public, elle témoignait assez peu de tendresse au prince et le traitait parfois avec froideur, quand ce n'était pas avec impatience ou agacement.

Phoil venait chaque soir à la presqu'île. Il fallait que le temps fût bien mauvais ou qu'il dût paraître à une fête pour qu'il manquât à son habitude. Il arrivait à la nuit tombante et dînait avec Nagar. Il passait la nuit à la villa. Quelquefois, Nagar lui refusait sa couche et il allait dormir dans une chambre voisine, et j'ai connu des temps où il supportait mal cette humiliation.

Il m'est arrivé, à des moments où je sentais Nagar si proche de moi qu'elle ne m'intimidait plus, de l'interroger sur ses sentiments pour le prince et de lui faire de maladroits reproches. Le plus souvent, elle me grondait de mon indiscrétion, m'expliquait que cela ne me regardait pas et se moquait de ma sentimentalité. Rares étaient ses confidences sur ce sujet et violentes ses réactions lorsque je m'étais hasardée à critiquer sa conduite à l'égard de Phoil.

Quand je repense aujourd'hui à ce qui me semblait alors une excessive pudeur envers moi, qui ne pouvais rien ignorer de l'état de ses relations avec le prince, je dois reconnaître que ce n'était de sa part qu'une grande sagesse. Elle avait très vite compris, sans doute parce que je ne possédais ni

sa réserve ni sa capacité de dissimulation, que j'étais, moi aussi, amoureuse du prince Phoil. Elle se rendait compte que le véritable but que je poursuivais en la questionnant sur sa liaison était d'entendre parler de Phoil. Elle savait que tout ce qu'elle pourrait me dire ne ferait qu'augmenter ma peine d'amour et ma jalousie. Elle m'aimait trop, j'en suis sûre à présent, même si j'ai parfois douté de la sincérité de l'affection qu'elle prétendait me porter, pour souhaiter me causer gratuitement du chagrin.

Ma position était inconfortable car Phoil me prenait souvent pour confidente. Les soirs où je portais sa lampe dans sa chambre solitaire, je devais écouter ses plaintes, le rassurer et lui prodiguer les paroles de consolation que nul n'avait pour moi. Je calmais sa douleur en augmentant la mienne et certains soirs, je fus bien prête de lui donner plus qu'il n'attendait.

Nous menions ces nuits-là d'interminables conversations parce que nous cherchions tous deux à y étourdir des désirs, qui, hélas, ne convergeaient pas. Parmi d'autres choses, il revenait sans cesse à la tristesse qu'il avait de l'obstination de Nagar à ne pas vouloir lui donner un fils. Il désirait par-dessus tout continuer l'œuvre entreprise par sa famille pour retrouver le pouvoir. Pour cela il lui fallait un enfant mâle. Il rêvait d'un fils, né de son sang et de celui de Nagar. Il savait que cet enfant, issu des deux plus prestigieuses familles du Royaume, réussirait infailliblement là où ses ancêtres avaient échoué. Je défendais cependant Nagar à ces instants car elle ne me semblait pas faite pour devenir mère. Je me souviens qu'un soir où une fois de plus je lui faisais cette objection, il répondit qu'il ne le croyait pas et que même si cela était, il n'appartiendrait qu'à lui d'élever cet enfant.

Nous explorions tous les deux, jusqu'à ce que le sommeil me chasse enfin vers ma chambre, les méandres compliqués de la personnalité de Nagar. Nous y cherchions des explications, toujours insatisfaisantes, comme celle de son éducation ou celle des sentiments et des rapports qu'elle avait pu entretenir avec son époux. « Il nous manque bien des choses pour comprendre notre commune maîtresse », concluait toujours Phoil en souriant.

Je ne sais si nous manquions vraiment d'éléments pour déchiffrer Nagar. Je crois que la vérité était moins compliquée et qu'elle nous

aveuglait ou que nous la connaissions et que nous ne voulions pas admettre qu’elle fût si simple.

— Je me sens plus calme aujourd’hui. Tu avais raison. Évoquer ce passé lointain et tranquille m’a apaisée. Je peux enfin entrer dans mon récit. Donne-moi cependant encore quelques heures de répit : relis-moi, scribe, ce que je t’ai déjà dicté.

— Il ne le faut pas. Tu ne gagnerais rien à entendre à nouveau ton passé. À présent, reprends ton histoire là où tu l’as laissée.

OceanofPDF.com

DEUXIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

I

J’ai peine à admettre aujourd’hui que j’ai commencé par détester Anticléridès.

Me déplut d’abord son installation dans la villa, qui paraissait définitive. J’appris que Nagar l’avait connu autrefois, pendant son long voyage par-delà la mer et l’avait alors invité à lui rendre visite. Mais quoiqu’elle m’expliquât qu’obligé de quitter son pays, il avait résolu d’accepter son offre et de venir s’installer ici, je ne comprenais pas qu’il eût suffisamment d’indélicatesse pour profiter, sans contrepartie, de l’hospitalité de Nagar.

J’étais agacée, depuis le premier jour, de sa présomption. Lorsqu’il se présentait, il n’omettait jamais, après avoir donné son nom, ainsi qu’il l’avait fait le jour de son arrivée, d’indiquer sa qualité de poète. Il admettait sans peine que sa réputation n’ait pas franchi les mers pour arriver jusqu’à nous. Mais il semblait tenir pour certain que nous ne manquerions pas, à notre tour, de reconnaître son génie. Il ne doutait pas que son nom passât un jour à la postérité et, plus encore, qu’il restât comme celui du plus grand poète de tous les temps. Je ne parvenais pas à déterminer si cette imperturbable vanité était une forme d’innocence ou une manière de se moquer de lui-même.

C’est vrai qu’il travaillait beaucoup : dans sa chambre pendant les chaleurs de la journée, sur les terrasses au crépuscule du jour ou de la nuit. On pouvait le trouver, à l’aube, assis sur le rebord d’une terrasse, tenant sur ses genoux son écritoire, tandis qu’à son côté, achevait de se consumer la lampe à huile qu’il avait laissé brûler toute la nuit. Il arrivait aussi qu’on ne le vît pas de la journée et que je dusse, sur ordre de Nagar, aller jusqu’à sa chambre lui porter un repas.

Inversement, il pouvait passer plusieurs jours, voire plusieurs semaines, dans l’oisiveté. Il dormait pendant de longues heures, se promenait dans les

jardins de la maison ou, plus volontiers, dans la Cité et surtout se lançait dans des discussions intarissables, comme s'il avait accumulé, au cours de ses jours de solitude, une inépuisable réserve de mots. À ces moments, il emplissait la maison de sa présence. Il faisait un saut aux cuisines où, affamé après tant de jours passés dans un jeûne presque continu, il allait supplier les deux vieilles femmes qui adoraient son bavardage et sa gourmandise, de lui procurer quelques douceurs à grignoter. De là, il traversait la galerie et le jardin intérieur et taquinait un instant les servantes qui s'y prélassaient en attendant les ordres de leurs maris ou ceux de la maîtresse. Il gagnait les terrasses où s'acharnait sombrement le jardinier, toujours prêt cependant lorsque survenait Anticléridès, à abandonner son ouvrage pour discuter, lui qui n'aurait jamais eu l'idée d'adresser la parole à quiconque et qui ne consentait à répondre aux questions qu'on lui posait que s'il ne pouvait faire autrement. Ils engageaient ensemble d'incompréhensibles conversations qui surprenaient toute la maisonnée. Nous ne sûmes jamais, ni de l'un ni de l'autre, pas même d'Anticléridès, parfois si loquace, quels étaient les sujets dont ils devisaient avec tant de plaisir. Quand il avait enfin achevé de bavarder avec le jardinier, Anticléridès poursuivait sa promenade de terrasse en terrasse. Comme je m'y trouvais fréquemment aux heures où il y descendait, c'est avec moi qu'il épuisait ce qui lui restait encore de son irrépressible besoin de parler.

À ces périodes, Anticléridès échappait à la fièvre qui le cloîtrait dans sa chambre et le poussait à remplir de son écriture compliquée les innombrables rouleaux de papyrus que lui procurait Nagar ou les feuillets qu'il y découpait pour en faire des brouillons ou y jeter une idée qu'il craignait d'oublier. Il trouvait alors le temps de travailler avec Nagar.

Ils s'installaient dans la chambre de Nagar. Elle sortait les documents qu'elle conservait dans un coffre. Anticléridès s'asseyait par terre en face d'elle et disposait autour de lui ses instruments de travail : un petit tas de feuillets de papyrus, sa palette aux trois godets où il avait préparé ses encres et son étui à calames. Lorsque je venais leur apporter leur repas, je trouvais parfois Nagar déchiffrant à haute voix ses rouleaux secrets, tandis qu'Anticléridès écrivait sur l'une de ses feuilles. Parfois, il lisait silencieusement, pendant qu'elle examinait avec perplexité une autre pile de rouleaux.

Ce qui me fâchait également chez Anticléridès, c'était que j'ignorais dans quelles circonstances précises Nagar l'avait rencontré, ainsi que la nature de leurs rapports passés et présents.

Je ne pouvais expliquer que Nagar supportât la présence continuelle auprès d'elle d'un homme qui n'appartenait à sa maisonnée que par l'intimité qui les avait autrefois liés et les liait peut-être encore. Je ne doutais pas qu'Anticléridès ait pu s'éprendre d'elle autrefois et que ses sentiments aient largement contribué au choix qu'il avait fait de notre pays pour son exil. Je pouvais admettre aussi qu'il ait séduit Nagar et que se soient créés entre eux des liens plus tendres que ceux que nouent l'amitié ou l'admiration. Mais il me paraissait impossible que ces liens – s'ils avaient existés à une certaine époque – se soient reformés avec l'arrivée du poète dans le Royaume. Quelle que fût la nature de ses relations avec Phoil, je n'imaginais pas que Nagar puisse lui préférer Anticléridès.

Anticléridès était peut-être un très grand poète, mais Phoil était un prince. Phoil avait pour lui son allure royale, son rayonnement, sa beauté si conforme aux canons du Royaume. Anticléridès pouvait passer pour élancé aussi longtemps qu'il ne se trouvait pas aux côtés de Phoil. Alors sa minceur devenait frêle, sa carrure, qu'on aurait jugée proportionnée à sa taille, paraissait se rétrécir. Enfin sa chevelure trop ternie par le soleil et ses yeux, vifs, mais trop clairs, m'indisposèrent longtemps.

Les premiers temps, je me posai tant de questions que je passai l'essentiel de ces temps à surveiller son comportement et celui de Nagar quand ils travaillaient ensemble. J'épiai les bruits venus de la chambre de ma maîtresse dans l'espoir de surprendre quelque propos qui m'aurait éclairée. Malgré ma certitude qu'ils dissimulaient tous deux peut-être et le poète sûrement, derrière leur innocente amitié, des sentiments plus troubles, je ne découvris jamais de preuve incontestable.

Je n'étais pas la seule à guetter le moment où, inévitablement, Nagar et son invité se trahiraient. Pendant longtemps, Phoil me parut les observer avec la même attention que moi. Rien de plus pervers que de se trouver dans ces dispositions. Car il faut à celui qui est convaincu de la réalité de ses soupçons beaucoup de temps pour qu'il consente à admettre que l'absence de toute confirmation, si infime soit-elle, de ses certitudes ne révèle ni la duplicité infaillible de ceux qu'il suspectait, ni sa propre distraction, mais simplement qu'il s'est trompé.

Phoil se laissa cependant apprivoiser.

Il avait accueilli l'hôte de Nagar avec sa chaleur habituelle. Il l'avait, bien entendu, assailli de questions sur le pays d'où il venait. Mais une fois l'essentiel de sa curiosité satisfait, c'est-à-dire après un ou deux jours, il s'intrigua de ce qu'Anticléridès fût décidé à s'installer dans la presqu'île. S'ensuivit une période où le prince se montra plus réservé et distant tant à l'endroit du poète qu'à celui de sa maîtresse. Il en voulait certainement à Nagar de ne lui avoir ni demandé son avis avant d'offrir une aussi durable hospitalité à un homme qu'elle semblait si bien connaître et dont elle ne lui avait jamais parlé, ni même prévenu qu'Anticléridès n'était pas simplement de passage dans sa maison. La présence du poète s'imposa à lui et Nagar ne sembla jamais considérer que Phoil pût s'en formaliser.

Nagar ne fit rien pour dissiper l'espèce de malaise qui s'établit alors. Je ne sais si elle en était inconsciente ou si elle feignait seulement de ne pas le remarquer, comme si elle avait pensé que le meilleur moyen de le faire disparaître était encore de ne pas y prêter attention.

Cependant Phoil s'intéressait trop aux autres et leur témoignait spontanément trop de cordialité pour résister longtemps au charme, à la discrétion et à la gentillesse dont pouvait faire preuve le poète lorsqu'il n'était pas accaparé par ses travaux.

Anticléridès me déplaisait trop aux commencements de son installation pour que je n'aie pas cherché à l'éviter tout en l'observant à la dérobée. J'ai tendance à penser, en réfléchissant à ces premiers temps, que je me défis peu à peu de mon antipathie pour lui lorsque je m'aperçus qu'il était véritablement un grand poète.

Je le découvris lorsqu'il me demanda de l'accompagner à la cithare tandis qu'il essayait les rythmes nouveaux qu'il venait de composer.

Très vite, j'aimai ses poèmes. Je n'en comprenais pas le sens parce qu'ils étaient écrits dans une langue que j'ignorais. Mais leur musique ne me laissait pas indifférente. Je décomposais ces mots inintelligibles en sons. Je les sentais durs et violents, fondants et mélancoliques, guillerets et primesautiers, et je savais ce qu'Anticléridès avait voulu dire. Ses vers, j'en

retrouvais la mesure. Je les écoutais se faire hacher par des cadences sautillantes, s'alanguir sur des rythmes funèbres, se soulever en vagues successives, tourbillonnantes, s'achever tantôt si brutalement qu'on se sentait désespérément dépossédé, tantôt sur une vibration douloureusement étirée. Et je sentais ce qu'Anticléridès avait voulu dire. J'éprouvais, en l'écoutant, une telle intensité de bonheur ou de souffrance que j'en venais à regretter de ne pas connaître sa langue, même s'il me paraissait improbable que le sens de ses vers pût encore augmenter ou diversifier ces émotions.

Anticléridès composa deux poèmes dans notre langue à ma seule intention et me les offrit en remerciement de l'aide que je lui apportais. J'eus d'abord scrupule à les accepter. J'étais gênée de devoir lui avouer que je ne savais pas lire et ne pouvais comprendre ce qu'il avait écrit sur les deux feuillets qu'il m'avait remis.

Il les avait composés dans la langue littéraire du Royaume. Je ne lis et n'écris que la langue ordinaire, celle de tous les jours. Mes parents étaient boutiquiers et utilisaient, comme tous les commerçants de la Cité, cette écriture simplifiée qui permet de noter la langue courante. Ils me l'avaient apprise. Comme à peu près tous les habitants de la Cité, je crois, je comprends la langue littéraire, celle qui sert à la poésie, aux chroniques historiques ou aux textes politiques et administratifs. Mais je la parle mal, car rares sont ceux qui se débrouillent de ses subtilités. Son écriture, d'où procède celle de la langue ordinaire – dépouillée, abrégée et tronquée –, demeure inexplicablement compliquée. La calligraphie des documents rédigés en langue littéraire, avec ses lettres contournées qui réclament tant d'heures aux scribes, rappelle les motifs tortueux de certaines frises du temple ou ceux des jardins de Nagar. Il existe une troisième langue, la langue sacrée. Elle n'est comprise, parlée et écrite que par les prêtres, bien que, sans jamais savoir ce que nous récitons, nous la psalmodions nous aussi pendant les rites de la naissance ou de la mort et au cours des cérémonies importantes.

Quand Anticléridès vit ma réticence à accepter son cadeau, il devina que je ne pouvais pas déchiffrer ses poèmes. Il me proposa alors de me les lire jusqu'à ce que je les sache. Ce fut un éblouissement. Ce que j'avais seulement pressenti – qu'Anticléridès était un grand poète – devint une certitude. En l'écoutant, je sentais qu'il n'y avait pas de plus grande vérité au monde que ce qu'il avait écrit et qu'il n'existait aucune autre manière de

l’exprimer si justement et si douloureusement. Ce qui me frappa ensuite, en y repensant, fut la facilité avec laquelle Anticléridès avait saisi les finesses d’une langue qui n’était pas la sienne et que tant d’autres, qui la pratiquaient couramment, ne parvenaient pas à maîtriser. Je mis ses vers en musique pour pouvoir les chanter. J’en sais encore les paroles et la mélodie, bien que me reviennent plus obstinément celles du dernier poème qu’il me donna…

Nagar, à qui je montrai ces deux premiers textes, m’affirma que c’était un présent inestimable et qu’elle avait rencontré jadis plusieurs personnes qui auraient offert leur fortune pour en être les destinataires. Mais Anticléridès fit plus encore, ensuite, en me remettant deux brefs poèmes d’une toute autre inspiration, puisqu’il s’agissait en réalité d’épigrammes ironiques et grinçantes. Ces deux chansons sont les seules, à ma connaissance, jamais écrites dans la langue quotidienne. Anticléridès m’assura les avoir composées par pure vanité : pour que je puisse les lire. Je veux bien croire qu’il ait voulu me faire oublier l’humiliation involontaire qu’il m’avait causée. Je suis certaine qu’il a aussi cherché à relever un défi auquel personne dans la Cité ne s’était essayé, celui de composer d’inoubliables petites choses dans un langage trivial.

Comment aurais-je pu résister à tant de séduction ? Et pourtant longtemps, je demeurai aveugle. Phoil était trop présent, trop brutalement séduisant et trop tentant parce que appartenant à une autre, pour que je songe à tourner mes regards ailleurs. Et j’avais tellement l’habitude de penser que je l’aimais que je ne concevais même pas que j’avais pu changer.

OceanofPDF.com

II

Anticléridès vivait sur la presqu'île depuis environ deux mois, lorsque survint le premier des événements qui devaient modifier le cours de nos vies.

Au moment des grandes chaleurs, nous nous préparâmes, Nagar et moi, à partir vers son domaine du Nord. Anticléridès demanda à nous accompagner. Il souhaitait découvrir le Royaume.

Aucune carte précise du Royaume n'a pu être dressée car ses frontières du sud restent indéterminées. Il a sans doute la forme approximative d'un entonnoir. S'il est liseré à l'ouest par le fleuve, il est barré à son extrémité orientale de montagnes qui s'évasent et s'évanouissent au fur et à mesure que l'on s'approche des marches marécageuses du Nord.

Autrefois, avant les grands bouleversements, les seigneurs vivaient sur des domaines, en dehors de la Cité. Ils gouvernaient alors leurs seigneuries loin des yeux du roi. Les grands bouleversements les ont chassés vers la Cité et soumis au souverain.

Les grands bouleversements constituent la référence historique du Royaume, même si plus personne ne sait exactement ce qu'ils furent. Certains soutiennent que les paysans se soulevèrent dans les deux provinces du Royaume. D'autres prétendent que c'est à cette époque que le climat changea dans le sud du pays. On sait seulement que les princes du Sud s'installèrent dans la Cité quand leur province s'enfonça dans les sables.

La province du Sud commence aussitôt franchie la route méridionale de la Cité. La route qui y conduisait existe toujours, mais elle ne mène plus qu'à la presqu'île et se perd au-delà dans l'ourlet ondulant des sables. Il y a bien longtemps que personne ne s'est risqué dans ces terres inconnues, définitivement abandonnées aux esprits. Le Royaume ne s'est pas décidé à entériner la disparition de ce territoire et reste divisé en deux provinces. Il se complaît dans cette fiction qui lui donne l'illusion de s'étendre indéfiniment, jusqu'aux confins de la terre.

Au nord de la Cité, les crues du fleuve fertilisent les terres les plus occidentales. Quant à celles de l'est, elles sont naturellement riches, noires et grasses. Dans l'immense plaine, de plus en plus large, se trouvent les domaines qui alimentent la Cité. L'approvisionnement de cette dernière pose de tels problèmes que même les terres les plus pauvres, celles des plateaux et des montagnes, sont mises en culture.

Bien qu'ils dépendent d'eux pour leur survie, les citadins n'aiment pas les agriculteurs. Ils justifient ces sentiments par la grossièreté et la rusticité des mœurs paysannes. Mais il y a dans leur antipathie quelque chose de plus que le simple dédain que peut ressentir une société policée envers une communauté moins développée, quelque chose qui se rapproche de la haine d'une race pour une autre.

C'est vrai qu'ils nous ressemblent si peu qu'on croirait que le Royaume abrite deux peuples différents. Leur peau paraît, sous le hâle que leur donne le travail quotidien en plein air, d'un autre grain et d'une autre couleur que la nôtre. Nous avons généralement les traits plus délicats, la taille plus déliée et les yeux plus sombres qu'eux. Mais ces dissemblances physiques ne suffiraient pas, à elles seules, à expliquer l'impression qui nous saisit, les uns comme les autres, lorsque nous nous rencontrons, de ne pas avoir les mêmes racines. Ils n'ont peur que de l'avidité des seigneurs et des administrateurs du Roi ou de la faim et ne craignent ni les dieux ni la mort. Ils ne se soucient apparemment pas de ce que peuvent devenir leur corps et leur esprit au lendemain de leur trépas. Les prêtres bleus, qui veillent à l'entretien des anciens sanctuaires des campagnes, se plaignaient qu'ils n'éprouvaient ni crainte ni espérance. Devant leur indifférence religieuse, que rien ne parvenait à entamer, les prêtres n'aspiraient qu'à revenir dans la Cité se consacrer à notre bien compréhensible hantise de la mort.

La grande plaine du Nord vient s'enliser dans les marais qui séparent le Royaume de la mer. Cette région imprécise, ni tout à fait eau ni tout à fait terre, s'étend ennuyeusement à perte de vue. Elle est surtout infranchissable. Sous ses abords innocents, une plate étendue de boues stériles s'entrouvre sous les pas des imprudents dans des bruits de succion d'abord imperceptibles puis de plus en plus bruyants à mesure qu'elles les engloutissent. Au-delà, le paysage devient plus ouvertement hostile. La boue se transforme en eau sale et malodorante et se recouvre d'une végétation basse, mais si foisonnante qu'elle dissimule entièrement les

dangereux animaux qui s’y multiplient. Au-dessus, l’air stagne, lourd et malsain, épaissi de colonnes vibrantes d’insectes. Il faut descendre le fleuve jusqu’à son embouchure pour contourner les marécages et accéder enfin à la mer.

Anticléridès parcourut la plaine avec nous jusqu’aux montagnes où se trouvait le domaine de Nagar.

Lorsque nous revînmes de la propriété de Nagar, nous fûmes tous trois frappés, en traversant la Cité, de son agitation. Mais nous ne prîmes pas le temps de nous arrêter pour nous informer parce que nous pensions que cette excitation était provoquée par l’arrivée au port d’une cargaison peu ordinaire.

Phoil nous attendait à la villa depuis plusieurs jours, car nous nous étions absentés plus longtemps que prévu. En entendant le bruit de nos chevaux, il se précipita à notre rencontre. Je me souviens que dès que Nagar vit son visage tiré et l’énervement qui faisait trembler son corps, elle sauta à bas de son char sans attendre qu’il soit totalement arrêté et courut à lui. Sur le moment, je crus qu’elle avait eu ce geste imprudent parce qu’elle était bouleversée par la grande fatigue qui creusait les traits du prince. Mais plus tard, elle nous raconta que, découvrant Phoil si troublé, après avoir constaté la perturbation de la Cité, elle avait pensé que le Roi était mort.

La nouvelle que nous apprit Phoil n’était guère plus rassurante. Descendue de la Cour, après qu’on eut tenté de l’étouffer aussi longtemps que cela avait été possible, elle avait commencé à se répandre fiévreusement dans la Cité. Le Fils aîné du Roi venait de mourir. Le jeune prince était mort assez stupidement – comme l’on meurt généralement – d’un refroidissement à la suite d’une baignade dans une eau trop froide, après un effort trop violent. On avait tenté de le sauver en faisant appel non seulement à l’expérience du chirurgien du Roi et au Grand-Prêtre, qui soignent traditionnellement les membres de la famille royale, mais encore aux compétences des deux médecins de la Cité. Mais les dieux avaient décidé que le temps pour lui était venu et il était mort.

Le fils aîné du Roi avait la réputation d’un homme intelligent et sensé. On disait qu’il promettait de devenir un souverain aussi consciencieux et compétent que son père. À tous, sauf sans doute au prince Phoil, l’avenir du

Royaume avait paru, jusque-là, assuré. Le jeune prince ne laissait aucun héritier. On l'avait marié dès son plus jeune âge, mais son épouse n'avait pas encore conçu. Cela n'avait pas semblé inquiétant en raison de leur jeunesse ; cela n'allait pas manquer de le devenir.

En effet, sa première épouse n'avait donné que deux fils au Roi en dépit du goût de ce dernier pour l'amour, ou peut-être en raison de ce goût trop prononcé. Il avait eu des enfants de ses autres épouses et de ses concubines, mais en vertu de la Loi du Royaume, ils ne pouvaient accéder au trône. Dès lors, en l'absence de prince héritier, le pouvoir devait logiquement passer à un mâle de la branche cadette, sauf pour le souverain à imposer un bâtard. Le fils aîné ayant disparu, il revenait au cadet de succéder au Roi, quand celui-ci mourrait à son tour.

Il y avait là de quoi tourmenter tous les habitants du Royaume et de quoi affliger encore le Roi. À la douleur que lui causait la mort d'un fils tendrement aimé et en qui il se reconnaissait, il devait en effet ajouter l'inquiétude de n'avoir plus pour héritier qu'un incapable. Ce second fils aurait désespéré n'importe quelle famille de la Cité. Mais les fonctions auxquelles il était à présent promis ne pouvaient s'accommoder des deux graves défauts du jeune homme. Le fils du Roi possédait une intelligence faible. Tout le monde savait qu'aucun maître n'avait réussi à lui inculquer le savoir le plus rudimentaire. Totalement dépassé par les affaires du Royaume, on le considérait également comme incapable de suivre un raisonnement ou une conversation un peu longue. Sa débilité s'aggravait encore de son goût immodéré pour tous les plaisirs de l'existence. Il les pratiquait avec une déraison que même les plus désabusés trouvaient excessive. C'était cependant le seul domaine dans lequel il faisait preuve de constance et de volonté, le seul aussi dont il savait parler avec facilité. Les accès intermittents de démence dont avait souffert le père du monarque avaient à l'évidence affaibli le sang de sa famille. Son petit-fils présentait les mêmes dispositions pour la débauche. Mais sa fragilité intellectuelle paraissait permanente et non passagère comme l'avait été celle de son aïeul. En outre, ce dernier qui avait, malgré ses déficiences, engendré un fils sain et sensé avait eu le bon goût de régner peu de temps. Rien ne garantissait que notre souverain, déjà relativement âgé, vivrait encore suffisamment pour limiter les effets néfastes de sa succession. Le jeune prince, enfin, demeurait sans enfant et rien ne permettait d'affirmer qu'il pourrait en avoir

et qu’ils échapperaient à la tare familiale qui s’était, à cette génération, fixée sur lui.

L’avenir du Royaume semblait bien sombre au moment de notre retour. Les funérailles venaient d’avoir lieu avec la pompe qui entoure d’ordinaire les obsèques royales. Comme, en raison de sa jeunesse, le prince n’avait pas encore envisagé de se faire construire un tombeau dans la nécropole, on avait placé son corps dans le sépulcre du Roi.

Un grand deuil avait été décrété au palais. Après trois jours et trois nuits passés dans son tombeau auprès de son fils, le Roi s’était enfermé dans ses appartements et refusait d’y recevoir qui que ce fût. Quant à son épouse, après qu’on l’eut arrêtée dans sa tentative de pendaison, elle était surveillée nuit et jour par deux servantes et deux gardes du Roi. Ils étaient tous deux fous de douleur et leur comportement, inhabituel, déconcertait tout le monde. Aucun souverain, en des circonstances comparables, si grande fût sa tristesse, n’avait ainsi abandonné ses responsabilités. Et s’il arrivait dans la Cité que des mères, accablées de désespoir à la mort de leurs enfants, préfèrent se suicider que de leur survivre, aucune reine n’avait jamais manifesté pareille détresse.

Mais rien n’égalait sans doute la folie de la veuve du jeune prince. Malgré le trouble qui suivit l’annonce de la mort de son mari, certains remarquèrent qu’elle paraissait éperdue de douleur et que ses yeux égarés parcouraient inutilement la foule des courtisans qui s’étaient amassés devant ses appartements. Ils eurent tort sans doute de ne pas s’occuper d’elle ou du moins de ne pas l’observer plus longuement, car elle disparut peu après. Malgré les recherches entreprises aussitôt que son absence fut remarquée, elle demeura introuvable. Interrompues pendant le temps des funérailles, les recherches furent ensuite reprises, mais tout aussi vainement. On ne la retrouva jamais. Il est probable qu’elle s’était jetée dans le fleuve et y avait été dévorée par un crocodile.

Seul le nouveau prince héritier semblait normal en ces jours-là. Son comportement, que n’avait pas affecté la disparition de son frère – encore qu’il ait, paraît-il, manifesté une grande tristesse lorsqu’on l’admit au chevet de son aîné, pour lequel il avait toujours éprouvé de l’affection et du

respect –, aurait pu laisser penser qu'il était le seul membre sensé de cette famille.

Les princes de la Cour avaient revêtu leurs toilettes funéraires et adopté une attitude grave et digne. Le silence s'était abattu sur le palais. On faisait attention à chuchoter. On marchait à pas feutrés. On se gardait d'écarter les tentures sombres qui arrêtaient les bruits montant de la ville et la lumière du soleil.

Cependant, les courtisans étaient aussi excités que les citadins. Si les couloirs et les galeries demeuraient désormais silencieux, les appartements privés et les jardins s'étaient transformés en lieux de réunion où s'échangeaient les propos les plus anxieux et les plus incohérents. Au palais comme en ville, des rumeurs incertaines et des nouvelles contradictoires ne cessaient de se répandre. Mais on s'agitait sans doute davantage à la Cour, où les distractions ordinaires restaient interdites et où l'on était plus proche du pouvoir, ou du moins de ce qui en subsistait alors.

Dès le lendemain, Nagar se rendit au palais. Elle alla directement aux appartements royaux et parcourut les longs couloirs sans un regard pour les courtisans qui la dévisageaient ironiquement.

Parvenue à la porte du Roi, devant laquelle se tenaient deux gardes, elle demanda à entrer. Ils lui répondirent que personne n'était autorisé à franchir le seuil. Nagar, mécontente, pria l'un des gardes d'aller vérifier auprès du souverain que l'interdiction la concernait également. Après de longues palabres, le garde finit par avouer que lui-même avait pour consigne de ne pas pénétrer dans la chambre du Roi. Avant de se retirer chez lui, le monarque avait donné l'ordre au capitaine des gardes que l'on n'y laisse entrer qui que ce soit. Il n'avait vraisemblablement rien mangé et avait dû boire l'eau de l'aiguière réservée à ses ablutions courantes, nul n'ayant osé lui désobéir, fût-ce pour lui porter quelque nourriture.

Nagar s'indigna de ce que personne ne se soit assuré que le Roi ne se laissait pas mourir de chagrin et, poussant le garde, elle ouvrit la porte royale. Elle resta deux heures auprès du Roi. Je l'attendis, assise contre le mur en face des gardes. Quand elle reparut, elle envoya chercher le chef des gardes et l'intendant du palais. Elle s'entretint avec eux avant de repartir. Le

lendemain matin, le Roi quitta ses appartements pour aller présider son conseil.

À son retour à la villa où le prince l'avait attendue, Nagar s'enferma dans sa chambre avec lui. De la galerie, j'entendis à plusieurs reprises des éclats de voix. Je ne saisis pas l'objet de leur dispute. Elle ne dura pas. Phoil sortit brusquement et se mit à arpenter la galerie, sans me jeter un regard, avant de se diriger vers les terrasses.

Sans doute aurait-il rapidement regagné la Cité s'il n'avait trouvé Anticléridès assis sur la dernière terrasse, qui attendait le coucher du soleil. Je suivis le prince et, du haut de la première terrasse, je vis le poète lui faire signe. Phoil s'accroupit à son côté, comme s'il ne comptait pas s'attarder. Peu après il s'assit, puis étira ses jambes devant lui, enfin, il se coucha à demi, appuyant ses coudes dans le sable de l'allée. À ce moment Nagar m'appela et je dus abandonner mon poste d'observation.

Ils ne remontèrent qu'une fois la nuit venue, quand le bruit des servantes apprêtant la terrasse supérieure pour le dîner les dérangea. Phoil paraissait plus calme. Le repas se déroula dans le silence. Je ne pouvais songer, tandis que nous mangions lugubrement, que cette soirée allait soudain se métamorphoser. Comment aurais-je pu deviner que cette nuit profonde serait la première de tant d'autres ? Si Anticléridès, à la fin du dîner, ne s'était pas assis en soupirant sur les coussins de la terrasse, Phoil serait reparti, Nagar serait allée se coucher. Il ne se serait pas créé ce lien mystérieux entre nous quatre. Peut-être les événements qui se produisirent plus tard n'auraient-ils pas eu lieu, du moins pas dans les mêmes conditions et peut-être ne serais-je pas ici.

« Je ne puis vivre quelque part sans que s'y déchaîne le malheur, soupira Anticléridès. Sans doute est-ce parce que je suis venu au monde au milieu de l'incertitude et de l'angoisse. »

Phoil, amusé par cette entrée en matière, lui demanda ce qu'il voulait dire. C'est ainsi qu'Anticléridès raconta son histoire.

Anticléridès était né dans un village des montagnes du nord de son pays. Ses parents appartenaient à un peuple très ancien. Celui-ci avait occupé les terres fertiles des vallées jusqu'au moment où il en fut chassé par un nouveau peuple venu du nord-est. Il se réfugia alors dans la montagne

avec son histoire et ses usages, tandis que les envahisseurs s'installaient dans la plaine. Les terres arides, brûlées par le froid et le soleil des sommets, où il avait trouvé abri demeuraient à l'écart des routes. C'est ainsi que la communauté du poète préserva les légendes et les rites établis en ces temps immémoriaux où elle régnait sur le pays.

Cette petite nation composée de trois hameaux, accrochés les uns au-dessus des autres à ces pentes désolées, savait depuis toujours reconnaître parmi les siens ceux qui sont promis à un destin fabuleux. Elle comprit très vite qu'Anticléridès appartenait à cette catégorie. Ses parents ne l'avaient conçu qu'après trente années de stérilité continue. Ce peuple rude ne devait sa survie qu'à sa grande fécondité. Un couple stérile y passait pour abandonné des dieux. Mais une longue stérilité suivie d'une naissance indiquait que la main d'un dieu s'était étendue sur l'enfant.

La conception d'Anticléridès tenait du prodige. Il arriva en outre que sa mère le mit au monde au plus fort d'un tremblement de terre qui détruisit son village. Elle fut surprise, au moment où elle s'enfuyait avec les autres villageois, par les premières douleurs – qui étaient pour elle si nouvelles et de ce fait si insupportables qu'elle les prit d'abord pour l'un des effets du cataclysme. Elle se réfugia dans sa bergerie où, avec l'aide de son vieux mari, elle enfanta son fils unique.

Lorsque leurs compagnons regagnèrent le village, ils découvrirent dans la bergerie épargnée le nouveau-né serré contre sa mère et son père. On le célébra avec le respect que l'on réserve d'ordinaire au dieu, tant sa naissance semblait miraculeuse. J'eus peine à comprendre pourquoi il n'avait pas été immédiatement mis à mort. Pareil enfant, né au milieu de la désolation et de la mort, ne pouvait qu'apporter le tourment et la nuit éternelle. Dans notre pays, son père l'aurait étouffé et jeté dans le fleuve, pour tenter de conjurer la malédiction. Prise par l'histoire, je n'eus pas alors clairement conscience que cet enfant de malheur était devenu celui-là même qui nous en racontait la naissance. Et j'oubliai trop allègrement l'avertissement que constituait l'exorde sinistre du discours du poète. Mais aurais-je pu faire autrement ? Est-ce que nous remarquons toujours les signes que nous donne le destin si rarement compatissant ?

Il s'avéra rapidement que l'enfant ne ressemblait à aucun autre. On le trouvait frêle alors que les petits garçons de ce peuple étaient robustes, calme lorsque les autres se montraient turbulents, préférant apprendre

auprès de ses aînés au lieu de folâtrer dans les maigres pâtures de la montagne et posant si tôt tant de questions embarrassantes qu'on ne pouvait le laisser en compagnie des autres enfants.

On résolut alors de l'envoyer chez les ermites de la montagne. Quand la petite nation s'était constituée en trois hameaux, les plus instruits et les plus cultivés des anciens habitants de la plaine s'étaient retirés dans une vallée solitaire, suspendue entre deux sommets, à quelque distance des villages. Les hommes et les femmes qui se réunirent là décidèrent de s'adonner à l'étude et aux exercices spirituels. Ils y consacrèrent tant de temps et de force qu'ils ne surent bientôt plus rien faire d'autre. Ils oublièrent les passions et l'amour. Leur communauté cessa peu à peu de se reproduire. Si elle perdit l'énergie et le désir de concevoir et d'enfanter, elle ne se défît pas du besoin de transmettre son savoir. Aussi accueillait-elle quelques-uns des enfants des villageois afin de les instruire. Ceux qui ne s'adaptaient pas à la vie austère des ermites revenaient, aussitôt acquises les connaissances que leurs maîtres considéraient comme élémentaires. Ils en savaient assez cependant pour assurer la direction de leur village ou accomplir les rites religieux les plus simples. Les autres demeuraient dans la vallée secrète et s'intégraient à la communauté des ermites. Ils ne redescendaient chez eux que pour les principales cérémonies religieuses auxquelles ils officiaient. En échange des tâches pédagogiques qu'assuraient les ermites et des conseils qu'ils prodiguaient en cas de difficulté, les villageois se chargeaient de leur entretien et de leur subsistance.

Anticléridès quitta donc sa famille et ses premiers amis. Il ne les revit jamais. Un printemps, quelques années après son arrivée dans la vallée, les trois villages furent attaqués par le peuple de la plaine et leurs habitants massacrés. La vallée fut épargnée, parce que l'ennemi en ignorait l'existence et ne pouvait en découvrir le chemin insoupçonnable.

Les ermites tentèrent pendant plusieurs mois de se débrouiller seuls. Mais, accoutumés à l'aide des villageois dont ils dépendaient entièrement depuis si longtemps, ils n'étaient pas préparés à faire face aux difficultés matérielles de l'existence. Ils résolurent de disparaître. Cependant, l'idée que puisse s'évanouir leur immense culture leur étant intolérable, ils décidèrent de préserver de la mort dix jeunes garçons et deux hommes mûrs.

À la fin de l’été, alors que la plupart des réserves étaient épuisées, pendant toute une nuit de veille ils récitèrent les prières en commun avant de donner d’ultimes conseils à ceux qui allaient emporter avec eux le dernier espoir de l’ancienne nation. Au matin, les douze entreprirent l’escalade des montagnes afin de gagner l’un des cols qui menaient à la plaine. Les plus jeunes, dont Anticléridès, ne cessaient de se retourner pour apercevoir encore la communauté rassemblée. Il fallut la fermeté de leurs aînés pour les empêcher de s’attendrir ou de s’en retourner. Quand ils atteignirent le sommet d’où l’on pouvait jeter un dernier regard sur la vallée, les ermites – qu’on distinguait aux robes de cérémonie qu’ils avaient revêtues – les regardaient toujours s’éloigner.

Le voyage fut long et pénible. On approchait de l’automne et les nuits étaient fraîches aux douze hommes qui portaient pour tout vêtement leur tunique et le manteau en usage chez eux à cette saison. Le plus jeune, qui n’avait encore que douze ans, mourut en cours de route.

Les onze survivants arrivèrent dans la plaine avant les premiers froids. Ils obtinrent du travail chez un fermier qui cherchait de la main-d’œuvre pour l’aider dans ses vendanges. L’argent gagné leur permit de se rendre dans la ville la plus proche où ils s’établirent. Ils trouvèrent des emplois. Les deux adultes se firent précepteurs. Ils n’auraient pu travailler davantage, les vendanges ayant achevé d’user leur résistance physique. Les plus jeunes se placèrent chez les artisans qui voulurent bien d’eux. En dépit de leur allure étrangère, ils ne furent pas inquiétés. La connaissance de la langue ennemie que pratiquaient depuis toujours les ermites avec plusieurs autres idiomes, afin d’entraîner leur mémoire et leur intelligence, joua en leur faveur.

Cependant, ils demeuraient ensemble. Les deux aînés s’efforçaient d’accomplir leur mission. Chaque soir, lorsque les neuf jeunes garçons étaient rentrés de chez leurs maîtres, ils leur transmettaient le savoir accumulé par les ermites. Ils veillaient aussi à la stricte observance des rites et des exercices religieux. Ils ne manquaient jamais, enfin, de recommander à leurs élèves d’avoir promptement une descendance et de l’élever conformément aux usages de l’ancienne nation. Eux-mêmes s’affaiblissaient chaque jour davantage, sans doute parce qu’ils ne s’habituaient pas à un mode de vie si différent du leur.

Leurs disciples supportaient mieux les rigueurs auxquelles ils étaient contraints. Après des heures épuisantes de travaux manuels, ils acceptaient de poursuivre leurs leçons jusqu'à une heure avancée de la nuit. À l'aube, ils étaient debout, en route pour leur atelier. Ils n'enviaient pas leurs compagnons de travail qui se divertissaient, tandis qu'eux passaient leurs nuits en études, en méditations ou en prières. Ils ne regardaient que les jeunes filles qui leur paraissaient capables de mettre au monde les enfants nombreux et robustes qu'ils avaient le devoir d'éduquer.

Seul Anticléridès manifesta une tendance à la dissipation. Il se prit à rêver au cours des soirées, à se promener au retour de l'échoppe où on l'employait comme apprenti au lieu de revenir au plus vite reprendre ses leçons, à discuter avec les passants plutôt que d'éviter ce peuple, responsable des malheurs du sien. Ses maîtres lui pardonnèrent parce qu'ils avaient découvert qu'il était poète. Ses dons s'étaient révélés lorsqu'ils avaient quitté la montagne. Il avait, en chemin, composé une lamentation poignante sur leur départ et leur exil. Elle avait tant ému ses compagnons que tous l'avaient apprise pour la transmettre aux générations qu'ils engendreraient.

Anticléridès se gardait cependant d'avouer ses pensées. Il était convaincu de la vanité des efforts de leurs deux maîtres. Mieux que les autres, il se rendait compte que lorsqu'ils auraient disparu, leurs neuf disciples n'auraient pas la volonté de poursuivre leur œuvre, dans un pays où rien ne les incitait à préserver leurs différences. Il avait l'impression que son peuple était condamné à mourir une seconde fois. Il en voulait à ses deux aînés de leur aveuglement qui les privait, lui et ses camarades, des plaisirs de l'existence qui leur avaient soudain été révélés. Il leur en voulait aussi de n'avoir pas le courage d'affronter la vie. Lui, se sentait bien sur cette terre nouvelle, parmi ce peuple chaleureux. Il avait commencé à composer de petits poèmes dans la langue de la plaine. Il débordait d'envie de faire le tour de ce pays et des contrées voisines, d'étudier chaque peuple. Il ne voulait pas devenir un réceptacle sacré, fermé aux influences extérieures.

Mais il était fidèle. Il resta donc dans la maison à la lisière de la ville. Il obtint de ses maîtres qu'ils lui livrent l'intégralité de leurs connaissances linguistiques et poétiques et trompa le temps, lorsqu'ils l'astreignaient à suivre une leçon qui l'ennuyait, en rêvant ou en construisant la critique de

l’enseignement qu’ils lui donnaient. Dans le même temps, il se renseigna en ville sur l’organisation du pays et résolut d’aller s’établir dans l’une des grandes cités marines, lorsque le temps en serait venu.

Les deux vieux ermites moururent le second hiver de leur arrivée dans la plaine. Comme ils disparurent à peu de jours d’intervalle, ils ne purent arrêter les dispositions qui auraient permis aux neuf de s’organiser. Les jeunes hommes poursuivirent leur cohabitation durant tout l’hiver. Ils respectèrent chacun des rites au cours de cette période. Ils célébrèrent, comme il se devait, leur grande fête religieuse, qui tombe à l’entrée de l’hiver.

Au printemps, la communauté se scinda en deux partis.

Le premier, composé des plus âgés, souhaitait continuer l’œuvre entreprise. Mais un désaccord interne les sépara en deux clans. Les uns auraient voulu que la communauté restât unie dans la maison et qu’elle ne s’agrandît que des épouses de chacun. Les autres désiraient que le groupe se disperse pour entreprendre une action de prosélytisme. Ces deux tendances avaient toujours coexisté dans la maison. La première considérait que le savoir original que le groupe détenait devait être conservé précieusement pour n’être transmis qu’aux enfants de leur sang. La seconde, plus préoccupée de la dimension religieuse de leur tradition, si différente de celle de la plaine, estimait que la communauté avait pour mission d’amener à la vérité les étrangers parmi lesquels ils vivaient à présent.

Le second parti, formé d’Anticléridès et de deux autres, soutenait que tous ces efforts, quels qu’ils soient, étaient inutiles ; qu’en l’espace d’une génération, ils se seraient fondus dans la population locale ; que leurs enfants refuseraient une existence que seule la pureté des montagnes rendait tolérable.

Finalement Anticléridès et ses deux amis quittèrent la ville, laissant les six autres tenter de trouver une solution à leurs oppositions. Ils emportèrent quelques pièces d’argent qu’ils avaient épargnées, quelques galettes qu’ils avaient cuites et les figues sèches qu’ils avaient appris à aimer dans la plaine. Ils marchèrent plusieurs semaines avant d’atteindre leur but. Des paysans leur offrirent l’hospitalité en échange de menus travaux.

Anticléridès payait son écot en leur racontant des histoires et en leur disant des poèmes. Au cours des deux années passées dans la plaine, il avait appris les légendes du pays. Il les restituait à sa manière, en y rajoutant force détails qui les rendaient plus pittoresques ou plus émouvantes. Ses récits plaisaient tant à ses hôtes qu'ils le suppliaient tous de demeurer encore une nuit sous leur toit pour qu'ils puissent entendre un nouveau conte avant son départ.

Lorsqu'ils furent arrivés dans la cité qu'ils avaient choisie, ils s'établirent séparément. Non qu'ils fussent fâchés, mais chacun éprouvait le désir d'être enfin indépendant et maître chez lui. Les deux amis du poète trouvèrent un emploi correspondant à la formation qu'ils avaient acquise. Anticléridès refusa de se livrer à nouveau aux travaux manuels et de se soumettre aux horaires qu'imposaient les maîtres. Il devint écrivain public. Quoique ses compagnons aient douté de sa réussite, il se fit rapidement une clientèle. On venait parce qu'il écrivait bien, qu'il ne manquait jamais d'idées sur le contenu du document qu'on lui demandait d'écrire, qu'il était chaleureux et ne perdait jamais une occasion de vous raconter des histoires qui vous arrachaient des larmes ou vous tordaient de rire.

Il avait choisi un logis grand ouvert sur le port et les bateaux qu'il avait tant souhaité voir. Il aimait ce quartier odorant. Il reniflait avec bonheur le parfum salé et pénétrant de la mer, les relents du marché aux poissons qui se tenait presque sous ses fenêtres et les fumets entêtants de la cuisine colorée et épicée que préparaient les femmes de l'endroit. Il aimait aussi les bruits du port : ceux des bateaux s'éloignant à grands coups de rames, ceux des pas des habitants et des promeneurs qui paraissaient hanter inlassablement les quais. Et toutes ces voix qu'il entendait : voix d'hommes graves ou nasillardes, plaisantant grassement ou donnant des ordres secs, voix de femmes criardes ou aguicheuses, voix rieuses ou pleurnichardes des bandes d'enfants, voix inconnues surtout des marins étrangers dont il écoutait attentivement les conversations pour rafraîchir ses immenses connaissances linguistiques. Il avait le sentiment d'être enfin arrivé au cœur du monde et de vivre aussi intensément qu'il l'avait désiré jadis quand on s'employait à brider sa fantasque énergie.

Sa maison devint bientôt un lieu célèbre. On avait appris qu'il était aussi poète et les commandes affluaient. Il écrivait, à la demande, des épithalames, des odes et des épigrammes. Ses clients ne tardèrent pas à

s’apercevoir que sa douceur et sa courtoisie ne l’empêchaient pas d’écrire des vers cinglants et parfois cruels.

Il se lia à quelques riches lettrés qui lui permirent de se consacrer à son œuvre poétique en lui épargnant tout problème matériel. Il abandonna son échoppe d’écrivain public à l’un de ses anciens compagnons qui ne parvenait pas à faire face aux fatigues physiques que lui occasionnaient son métier et son mariage.

Anticléridès avait toujours caché – de même que ses deux anciens amis – ses origines. On le croyait natif de la ville dont il venait. Anticléridès doutait en effet que le gouvernement de la cité, qui appartenait au même peuple que les troupes qui avaient tué ses parents, eût toléré – s’il l’avait connue – l’installation sur son territoire de quelques-uns de ses anciens ennemis.

Il se félicita de sa prudence un après-midi d’été où il se promenait dans la campagne avec trois de ses nouveaux amis. Ils rencontrèrent en effet un homme que sa crasse et ses haillons faisaient paraître plus âgé qu’il ne l’était sans doute. Il les interpella et leur réclama de l’argent. Devant leur refus, il leur reprocha leur égoïsme et leur méchanceté et se lança dans un discours long et obscur. Ils comprirent à travers ses propos confus qu’il s’en prenait à leurs dieux et à leur religion. Il hurla pour finir qu’un jour viendrait où le vrai dieu établirait son empire sur la terre et châtierait les méchants.

Les trois hommes, qui faisaient profession de scepticisme en toutes choses, ne réagirent pas à la provocation du prédicateur. Ils passèrent leur chemin, se bornant à lui conseiller – s’il tenait à rester en vie – de se taire. Anticléridès, demeuré en arrière, s’approcha du mendiant. En lui donnant les pièces qu’il avait sur lui, il le mit en garde contre les dangers qu’il courait s’il persistait à tenir pareils propos. Sans attendre la réponse de l’autre, il rejoignit rapidement ses trois compagnons. Il regretta par la suite de n’avoir pas eu le courage de s’attarder auprès du vagabond. Car, ainsi, il ne sut jamais si son ancien camarade d’études l’avait ou non reconnu.

Ses trois amis discutèrent, chemin faisant, de leur rencontre. Ils apprirent à Anticléridès que ses compagnons d’autrefois parcouraient les routes du pays, prêchant la conversion à leur étrange religion. Leur démarche n’aurait gêné personne – car on adoptait facilement dans cet état

les dieux des autres – si les prédicateurs n'avaient pas soutenu qu'il n'existait qu'un seul dieu et que les autres divinités n'étaient qu'inventions humaines.

Anticléridès affirma qu'il se souviendrait jusqu'à la fin de sa vie de cette journée. Parce qu'il avait enfin eu des nouvelles du groupe auquel il avait appartenu en une époque qui lui paraissait bien lointaine, alors que si peu de temps s'était en réalité écoulé depuis qu'il l'avait quitté. Mais aussi parce que c'est ce jour-là que ses plus vieilles et plus avérées certitudes s'ébranlèrent.

« Ce mendiant, dit l'un de ses amis, appartient à un peuple que l'on croyait disparu depuis longtemps. Nos ancêtres l'avaient chassé dans les montagnes du Nord. Il y a quelques années une expédition militaire a découvert les descendants de ce peuple.

« Ces gens étaient bien étranges. Après le départ de la troupe, ils ont détruit leur village et se sont immolés. Les soldats qui étaient redescendus dans la plaine pour rendre compte de leur mission et de ses effets inattendus, et avaient reçu l'ordre de revenir les chercher pour les ramener avec eux ou du moins les aider à mettre en valeur leurs pauvres terres, les retrouvèrent morts. Personne ne comprend ce qui s'est passé. Ils ne parlaient pas notre langue. Ont-ils eu peur de ces hommes en armes ? Peur de ce que pourrait signifier leur retour ? Mais une poignée d'entre eux a survécu puisqu'on en rencontre de temps en temps sur les routes.

« Ce sont des fauteurs de troubles. Ils prêchent des idées dangereuses. Qui sait, en outre, si elles ne vont pas réveiller dans le peuple de vieux ressentiments que le temps avait fini par assoupir ? Il est pour partie issu de cette très ancienne nation qui régnait ici avant nous. On croit, en effet, que seuls les plus irréductibles se réfugièrent dans la montagne tandis que les autres se soumettaient et, parfois, se mêlaient aux nôtres.

« Tu n'aurais pas dû, dit-il à Anticléridès, faire l'aumône à cet homme. Tu viens de l'encourager à continuer. La semaine passée, dans une cité voisine, l'un des siens a été mis à mort. C'est cela qui l'attend s'il persévère dans cette voie. »

Anticléridès fut tenté, devant ce discours, d'avouer, par bravade et par colère, ses origines. Mais bien qu'il ne risquât pas grand-chose, ses amis étant sûrs et dévoués, il préféra se taire. Nous lui demandâmes – Phoil

surtout – pourquoi il n'avait pas voulu partager le sort de son peuple, alors qu'il le savait persécuté. Mais il ne donna jamais de véritable réponse. Il nous dit qu'il avait été si bouleversé par tout ce qu'il avait appris ce jour-là qui démentait ce qu'on lui avait enseigné, au point qu'il ne savait plus ni où se tenait la vérité, ni s'il en existait seulement une qu'il s'était senti incapable désormais de s'enflammer totalement et définitivement pour quelque cause que ce soit. Je crois surtout qu'il avait depuis trop longtemps la certitude que son destin était ailleurs pour s'apitoyer encore sur les malheurs qui accablaient son peuple.

Cependant la subversion ne lui était pas étrangère. Ses nouveaux amis faisaient partie des opposants au gouvernement en place. Celui-ci, autoritaire et corrompu, avait mis fin à l'ancien régime, démocratique, pendant lequel leurs familles avaient acquis leur puissance et leur richesse. La guerre avait un temps légitimé la quasi-dictature instaurée par une seule de ces familles avec l'aide de ses partisans.

Anticléridès suivait avec intérêt les projets qu'élaboraient ses amis pour rétablir la démocratie. Il n'y avait qu'une seule science – ou qu'un seul art – que ses maîtres avaient omis de lui enseigner. Il découvrait la politique à travers les analyses, les revendications et les plans de ses amis.

Il les aida d'abord en écrivant, à leur demande, des libelles en vers acides et sévères qui contribuaient à déconsidérer le pouvoir. Il délaissa les travaux secrets qu'il menait tout en satisfaisant aux commandes qu'on lui passait – et qui lui permettaient de vivre – pour composer une chanson ridiculisant le gouvernement, qu'en raison de la simplicité de la mélodie et des mots utilisés, on fredonna jusque sur le port.

Le parti d'opposition que ses protecteurs avaient clandestinement constitué s'accrut progressivement. Il tirait sa force de ce qu'il réunissait des citoyens de toute origine sociale. Les trois amis d'Anticléridès conservaient encore l'espoir de changer le régime sans violence. Ils comptaient amener le gouvernement à prendre conscience de l'exaspération populaire. Aussi le principal de leur action consistait à entretenir et à exacerber le mécontentement du peuple.

Un vaste projet destiné, non à soulever le peuple, mais à l'amener au bord de la révolte, fut arrêté. De grande envergure, il reposait sur la mise en œuvre de plusieurs actions simultanées. Certains étaient chargés d'organiser

des réunions nocturnes dans la ville basse pour rappeler au peuple les erreurs commises par l'actuel gouvernement et lui expliquer ce qu'il gagnerait à la restauration de l'ancien régime. Tous devaient établir des liens personnels avec des habitants de la Cité et avoir avec eux de longues et fréquentes discussions afin que les idées défendues au cours des réunions publiques cheminent peu à peu dans le peuple et réapparaissent spontanément dans le cours de sa vie quotidienne.

On demanda à Anticléridès de multiplier ses épigrammes contre le gouvernement. Il proposa alors d'aller plus loin encore et d'écrire une tragédie dénonçant l'actuel pouvoir et faisant l'apologie du gouvernement antérieur. Sa proposition fut accueillie avec un enthousiasme qui le surprit. Homme du Nord et des montagnes, né dans une nation où l'on ignorait jusqu'à l'existence du théâtre, il n'avait pas, comme ses compagnons, cette passion naturelle pour cette forme d'expression. Il l'avait découverte à son arrivée dans la plaine, sans plaisir d'abord parce que les gestes, les masques, les robes et les voix des acteurs l'empêchaient de pénétrer dans l'intrigue. Les autres spectateurs étaient accoutumés à ces conventions et n'y prêtaient pas attention. Elles gênaient Anticléridès qui ne comprenait pas qu'on doive reconstruire avec d'aussi lourds artifices la réalité qu'on cherchait à représenter. Il acquit rapidement la conviction que le théâtre devrait emprunter une autre voie que celle suivie dans son nouveau pays. Mais comme il voyait aussi qu'il ne pourrait pas imposer ses vues à un peuple dont le goût lui paraissait durablement perverti, il renonça à s'y intéresser. Cependant, depuis quelque temps, il éprouvait l'envie de s'essayer à écrire pour le théâtre, moins par désir profond que pour prouver l'étendue de ses dons.

Les membres du parti jugèrent que ce serait le couronnement de leur action. Aucun ne prit garde cependant au degré qu'atteindrait la subversion par ce biais. Leur entreprise, que l'on pouvait ignorer ou même feindre d'ignorer, serait soudainement projetée en pleine lumière.

Anticléridès passa plusieurs mois enfermé dans sa maison. Il ne parut à aucune réunion politique. Ceux qui tentèrent de le sortir de son isolement se heurtèrent à son obstination. Il avait décidé de réussir l'ouvrage qu'on lui avait confié et de porter l'art de la tragédie à un sommet. Pour cela, il abandonna tous ses travaux en cours et prit sur ses heures de sommeil.

Entre-temps, on avait commencé à mettre en œuvre le plan arrêté. La Cité s'agitait. Elle bourdonnait de mille chuchotements, de conversations secrètes, brusquement interrompues lorsque survenait un importun. Les nuits, d'ordinaire silencieuses et désertes, étaient désormais habitées et bruissantes. Pas un lieu qui ne fût transformé en point de rencontre. Les quais, le marché et l'agora prenaient place dans la géographie du complot qui s'élaborait peu à peu.

Quand Anticléridès eut achevé sa tragédie, il alla la lire aux membres du parti. Ils l'écoutaient dans un silence profond, sans réagir aux passages où il avait imaginé, en les écrivant, leurs rires, leurs colères, ou leurs larmes. Anticléridès s'inquiéta de leur impassibilité. Plusieurs fois, il hésita à s'arrêter dans sa lecture et à les apostropher pour leur demander si sa pièce leur déplaisait. Il poursuivit cependant malgré ses doutes croissants sur la dimension et la valeur de son œuvre.

Mais lorsqu'il eut fini, le délire explosa tout à coup et d'autant plus violemment pour le poète qu'il ne l'attendait plus. Les plus jeunes s'embrassaient, trépignaient, gesticulaient fébrilement. Les plus âgés, pétrifiés, demeuraient muets sur leurs tabourets, tandis que deux d'entre eux pleuraient en silence. Seul Anticléridès, son dernier rouleau encore à la main, semblait en dehors du charme. Il contemplait ses compagnons avec un mélange d'incompréhension et de triomphe. Il se sentait enfin conforté dans ses espoirs et ses certitudes sur son génie. Il nous a avoué qu'il pensait alors que ses ancêtres s'estimeraient vengés de voir que l'un des leurs était parvenu à subjuguer les plus doués de leurs conquérants.

Les répétitions qui précédèrent la représentation provoquèrent des scènes analogues. Le groupe était si captivé par la préparation du spectacle, si séduit par la réussite d'Anticléridès, qu'il cessa toute autre activité et se concentra sur la surveillance du jeu des acteurs. Dans ces conditions, le bruit se répandit rapidement dans la Cité qu'une tragédie inoubliable allait prochainement être donnée.

Le théâtre fut envahi dès les premières heures du jour par la foule. Les gradins se remplissaient rapidement. De nombreux spectateurs, debout, se pressaient devant chacune des portes, gênant le passage des acteurs. En dépit de l'inconfort, du temps très froid, le public demeura passionnément

silencieux. On ne vit aucun des mouvements dont est coutumier ce peuple dans ses théâtres. En revanche, Anticléridès mesura à quel point l'accueil fait la première fois à son œuvre avait été réservé en comparaison de celui qu'elle reçut ce jour-là, lorsque la représentation fut achevée.

La nuit était bien avancée lorsqu'il put regagner sa maison. Ses amis lui faisaient escorte ainsi que quelques spectateurs encore dépassés par l'événement qui, en trois heures, avait fait vaciller leurs consciences. De nouveau, il fut frappé par l'enthousiasme qui animait sans retenue ses compagnons. Lui-même se sentait – en dépit de la fièvre provoquée par le sentiment d'avoir créé une œuvre susceptible d'étreindre les cœurs – saisi d'une insidieuse angoisse. Il se rendait compte de la subversion contenue dans sa tragédie et savait qu'elle ne pourrait être tolérée par le pouvoir. Il passa le reste de la nuit en inquiétudes qui l'empêchèrent de dormir.

Au matin, alors qu'il s'apprêtait à quitter sa demeure pour aller déjeuner sur le port et tenter de s'étourdir afin d'oublier les rumeurs de la veille et ce fantastique émoi, dont il ne savait plus démêler s'il était né de ses rêves et de ses cauchemars ou de la réalité, l'un de ses amis se précipita sur lui. Il était excité et eut peine à exposer l'objet de sa visite si matinale. Anticléridès comprit cependant qu'il s'agissait de donner le lendemain soir une seconde représentation. À l'origine on avait décidé que la pièce ne serait jouée qu'une seule fois. Les conspirateurs ne cherchaient pas en effet à faire de la provocation, mais à aider le peuple à progresser dans sa réflexion politique. Cependant, la qualité de l'œuvre et l'émotion qu'elle avait suscitée étaient telles qu'il devenait impensable de l'abandonner si rapidement. Anticléridès voulut cependant savoir comment avait réagi le gouvernement.

« Laisse cela ! Le gouvernement se tait. Il n'a pas osé interdire ta tragédie, alors même qu'il se doutait qu'elle ne visait pas à le glorifier. Maintenant qu'il ne peut prétendre ignorer son contenu, il garde encore le silence. Tout cela est le signe que nous sommes sur le point de triompher. Le peuple redemande ta pièce. Ceux qui ne l'ont pas vue brûlent de la connaître. Ceux qui étaient au théâtre hier souhaitent revivre encore les passions que tu as fait naître en eux. C'est pour nous le moment que nous attendons depuis si longtemps. Après-demain, quand la ville tout entière aura vu ta pièce, nous serons libres. Nous serons délivrés de la tyrannie. Toi, tu auras conquis le titre de dramaturge. Ton nom et tes œuvres

passeront à la postérité. Ton vœu le plus cher sera réalisé en même temps que le nôtre. »

Anticléridès tenta vainement de ramener son ami à la raison. Il lui démontra sans succès que le gouvernement, dont la cruauté et l'esprit retors étaient célèbres, ne pouvait pas s'être soudain changé en un aréopage doux et indulgent aux manœuvres de qui voulait l'abattre.

Anticléridès passa la journée dans l'agitation, acclamé par les uns, sollicité par les autres, toujours entouré et embrassé. Tant et si bien qu'il se laissa gagner par l'excitation qui semblait sourdre du théâtre, dévaler les ruelles en pente descendant vers le port et s'infiltrer dans les échoppes et les tavernes. Il oublia ses craintes.

Lorsqu'il parvint au théâtre dans le milieu de la journée, les acteurs avaient entrepris une répétition. Ils l'interrompirent pour se jeter dans ses bras, le féliciter et lui faire part de ce que l'intense confusion de leurs sentiments nuisait à la fidélité de leur mémoire. Anticléridès passa l'après-midi à les modérer et à les ramener à leur rôle, celui de pédagogues. Ainsi faisait-il déjà nuit lorsqu'il rejoignit sa petite maison, à la lueur des flambeaux tenus pour lui par deux membres du chœur, qui n'avaient pas voulu le laisser s'en aller seul.

Il savait qu'il ne pourrait dormir cette nuit encore et entreprit de préparer une décoction de plantes calmantes qu'on faisait boire dans son pays aux adolescents agités. Il s'affairait à sa cuisine, lorsqu'il entendit des coups frappés à sa porte. Il ne voulut pas d'abord y prêter attention, ayant eu à subir toute la journée la présence et les questions d'importuns. Mais les coups se répétant avec impatience, il laissa son eau chaude au-dessus du foyer pour aller ouvrir. Un homme, enveloppé dans un large manteau sombre, se glissa chez lui et le pria de refermer rapidement la porte. Étonné et fâché, Anticléridès brandit sa torche sous le nez de l'inconnu. La flamme éclaira le visage d'un homme très connu dans la cité. Il était membre du gouvernement quoiqu'il n'y occupât pas des fonctions essentielles. Deux ans plus tôt, il s'était déjà rendu chez Anticléridès, mais au grand jour et dans le plus brillant appareil, pour lui commander des poèmes pour sa maîtresse. Anticléridès avait composé à son intention de ravissantes élégies, dont certaines circulèrent dans la ville. Les autres, très osées, avaient manifestement été conservées secrètes par la destinataire un peu prude.

Depuis lors, ils avaient entretenu une relation non pas régulière, ni même amicale, mais courtoise et respectueuse.

Le visiteur sourit faiblement sous la lueur de la torche.

« Vous vous doutez, dit-il, que ma venue à une heure si tardive n'annonce rien de bon. Vous êtes perdus, vous et les vôtres. Vous surtout.

« Vos amis sont de trop noble famille pour qu'on n'essaie pas de les sauver en rejetant la responsabilité de leur folie sur un tiers.

« Vous vous êtes fait un nom dans la littérature et la poésie. Votre mort sera regrettée, pleurée, sans doute. Mais elle paraîtra moins insupportable au peuple que celle de leurs habituels défenseurs.

« Enfin vous êtes plus dangereux parce que vos dons vous ont permis d'ébranler en une seule journée une institution que quinze ans de contestation systématique avait plutôt renforcée.

« Le gouvernement a décidé dans l'après-midi votre mort et l'arrestation provisoire de vos amis. Demain, avant que la pièce ne soit rejouée, vous serez appréhendés et enfermés à la prison. Vous-même serez exécuté, discrètement, le jour suivant.

« Il ne vous reste qu'une chance : fuyez cette nuit. Après les fatigues de ces derniers jours, personne ne s'étonnera de ce que demain vous ne vous montriez pas avant la représentation. On ne s'inquiétera de vous que vers la fin du jour. Il faut qu'alors vous soyez loin et en sécurité. Ne craignez rien pour vos amis. Leur organisation sera abattue. Mais ils garderont la vie sauve. Quant au peuple, seules les émeutes qui pourraient résulter de ces événements seront réprimées. Votre départ épargnera votre vie, mais aussi la tranquillité de notre cité et la vie de quelques-uns.

« Vous allez me dire que votre fuite passera pour une lâcheté et que vous laisserez à la postérité un nom entaché par l'opprobre. Cependant, si vous restez, si vous vous laissez exécuter, votre nom sera vilipendé. On vous traînera dans la boue. On vous accusera de mille turpitudes, d'avoir voulu pervertir le peuple et les plus prometteurs de nos enfants. Il ne vous restera plus rien. Ni la vie ni votre nom.

« Si vous partez, vous continuerez à écrire. Votre réputation finira bien par nous revenir. Je sais qu'il vous reste d'autres chefs-d'œuvre à écrire. Je

crois en votre génie. C’est pourquoi, je vous supplie de partir tant qu’il en est encore temps. »

L’homme n’ajouta plus rien. Il ramena les plis de son manteau autour de son visage après un dernier sourire d’encouragement et, la porte ouverte, disparut dans la nuit.

Pendant quelques instants Anticléridès demeura immobile, sa torche entre les mains, sur le pas de la porte, devant la nuit noire. Il rentra enfin et retourna s’asseoir devant son feu. Il médita sur ce qu’il venait d’apprendre et sur ce qu’il devait faire. Le poète n’osait abandonner ses amis et cependant les arguments avancés tout à l’heure lui semblaient pleins de force. Il se sentait peu de goût pour la mort prématurée et inutile qu’on lui préparait. Un instant, l’idée lui vint à l’esprit qu’il pouvait s’agir d’un piège destiné à le capturer alors qu’il s’enfuyait. Il la rejeta, convaincu que le gouvernement ne s’embarrasserait pas de procédés détournés s’il était assuré d’être en péril. La pensée du poème qu’il avait abandonné pour écrire sa pièce le décida. Il avait perçu sa tragédie comme un défi à relever. Mais, seule, l’œuvre en cours donnerait un sens à tout ce qu’avait été sa vie depuis sa naissance. La ville avait reçu sa pièce comme la forme la plus achevée du théâtre et de sa conscience politique. Mais Anticléridès savait que ce qu’il avait entrepris deviendrait un jour la plus belle histoire du monde.

Le poète réunit donc dans un sac quelques vêtements et surtout les rouleaux sur lesquels il avait commencé à écrire ainsi que les feuillets où il puisait une partie de sa documentation. Il y ajouta ce qu’il trouva d’argent et d’or dans sa maison. Il y en avait généralement fort peu car Anticléridès était trop insouciant pour exiger d’être payé rapidement et trop prodigue pour ne pas dépenser immédiatement les sommes qui lui arrivaient.

Une heure plus tard, il descendait vers le port. La fuite par la terre lui semblait aléatoire. Les portes seraient fermées et gardées. Si d’aventure on le laissait sortir, les gardes se souviendraient de lui et on le rattraperait aisément. En revanche, il se souvenait d’avoir entendu sur les quais, au cours de la journée, un marin étranger annoncer son départ pour le petit matin. Il se hâta donc, espérant que le bateau était toujours au port et toujours prêt à appareiller. Il trouva sans peine le navire qu’on finissait d’apprêter. Le marin de la veille était même assis calmement à bord, attendant que surviennent les premières lueurs du jour. Il accepta de

transporter le poète sans poser de questions et lui indiqua sommairement où placer ses affaires et dormir. Anticléridès s'accouda au bastingage et regarda la ville si belle qu'il avait tant aimée et où il avait bien cru voir s'accomplir son destin. Il pensa que rien ne resterait de lui, sinon peut-être le souvenir d'une couardise et d'une défection. Avant même qu'il ait eu le temps de balancer de nouveau entre ses différents devoirs, le ciel s'éclaira et le navire glissa hors de la rade vers la haute mer.

La traversée dura plusieurs jours. Anticléridès avait omis le premier soir de s'enquérir du but du voyage. Ce n'est que le lendemain qu'il commença à se demander où ils allaient et surtout où il pourrait désormais trouver refuge.

Ils faisaient route vers l'Orient. On le déposa dans un port où le bateau venait prendre charge de marchandises précieuses avant de repartir vers une autre contrée plus septentrionale.

Deux choses tourmentaient le poète. Il voulait se justifier auprès de ses amis et il voulait trouver un nouveau domicile. Anticléridès confia au marin une lettre, le priant, sitôt qu'il se retrouverait dans leur port de départ, de la remettre à l'un de ses intimes ou à sa proche famille, car il se pouvait que celui-ci fût retenu en prison. Le navigateur, qui s'était montré discret pendant tout le voyage, promit de remplir cette mission, même s'il ne pouvait se prononcer sur la date à laquelle il l'accomplirait. Restait la question du lieu de séjour.

Le pays où il se trouvait déplaisait au poète. Il n'en aimait ni les paysages ni les habitants. La langue lui était totalement inconnue. Cette ignorance constituait un obstacle quasi infranchissable à la pratique de son art et de ce fait à sa subsistance. Il aurait pu reprendre son métier manuel, mais il n'en avait pas le goût. Il souhaitait surtout continuer le travail entrepris et écrire de temps à autre quelques fantaisies alimentaires. C'est alors qu'il pensa à Nagar. Il trouva un navire se rendant dans notre pays et dépensa ses dernières ressources pour parvenir jusqu'ici.

Lorsqu'il se tut finalement, la nuit était moins sombre. Assis sur les terrasses de l'Occident, nous ne pouvions voir le soleil se lever, mais nous savions qu'à l'est, le ciel devait s'éclaircir. Nagar s'étira en soupirant que notre repos serait bref. Anticléridès sourit confusément. Seul Phoil semblait

encore incapable de sortir du monde que le poète avait recréé plusieurs heures durant.

Il parla cependant, réclamant encore quelques minutes de veille.

« Je voudrais que tu m'expliques, poète, comment tu supportes aujourd'hui l'idée que tu as abandonné tes amis au pire moment ? Tu nous as dit tes tourments et tes incertitudes. Tu as écrit pour te justifier. Mais je ne comprends pas bien pourquoi à l'amitié, à la force et à la sincérité d'un combat pour le bien commun, tu as préféré la vie ?

— Je t'ai paru lâche, prince Phoil. Je savais en partant que quiconque entendrait mon histoire me jugerait ainsi. Mais vois, l'horreur de ce choix, le sentiment de n'avoir sans doute pas pris le bon parti me servent à tout jamais d'aiguillon. Je sais désormais que la vie est incertaine et qu'il faut beaucoup d'indulgence pour comprendre les actes d'autrui. En outre, une seule idée m'a porté, je te l'ai dit, celle que je trahirais l'humanité tout entière si j'acceptais la mort qu'on me réservait. Si je n'avais pas eu à composer le chant que j'écris aujourd'hui, je serais certainement resté auprès de mes amis. T'ai-je satisfait ? »

Ils échangèrent un long regard, interloqué et grave pour Phoil, triste et doux, pour Anticléridès. Et des sourires qu'ils échangèrent alors, je m'en souviens encore.

OceanofPDF.com

III

Je me souviens clairement de la journée du lendemain parce qu'alors que le récit d'Anticléridès semblait avoir rapproché Nagar et le prince, ils se disputèrent.

Je m'étais levée tard ce matin-là. Nagar et Phoil étaient déjà partis au palais quand je m'éveillai.

Nagar rentra la première, dans le courant de l'après-midi. J'appris plus tard qu'elle avait discuté avec le Roi du problème de sa succession. Phoil, pour sa part, avait réuni ses fidèles afin de connaître leur opinion sur l'état du Royaume. Il revint à la tombée de la nuit. Il demanda qu'on lui prépare un bain. Nagar m'en chargea.

J'avais toujours espéré pareille occasion de m'occuper du prince et de lui montrer ma tendresse. Nagar confiait toujours le soin des bains de Phoil au plus jeune de ses serviteurs. Je l'attendis et préparai tous les accessoires de toilette après avoir vérifié que l'eau des bassins était pure. Lorsque Phoil entra, visiblement irrité, il commença à se dévêtir sans me prêter attention. Ce ne fut qu'au bruit que je fis en heurtant la première marche du bassin du manche de ma brosse, qu'il se retourna. Il sembla plus furieux que jamais à ma vue et demanda ce que je faisais dans cette pièce. Ma réponse l'agita davantage encore et il m'ordonna de sortir. Je sais mal cacher mes sentiments et il dut voir ma déception car il me rappela et vint à moi.

« Douce Coelia, au cœur naïf, je sais que tu es étrangère à une comédie que tu ne comprends pas. Va ! Je n'en veux qu'à l'auteur de cette mascarade. »

Je sortis, tremblante encore de l'espèce d'humiliation que j'avais ressentie tout à la fois d'avoir été rejetée par Phoil et utilisée, malgré moi, par Nagar. Je me réfugiai dans la galerie. Bientôt, Phoil sortit des bains. Il entra chez Nagar d'un pas si décidé que je devinai ce qui allait suivre. Ils se disputèrent violemment, mais brièvement, car peu après, le prince ressortit.

Je le vis qui se dirigeait vers les couloirs obscurs. La porte d’entrée claqua derrière lui. La maison retomba dans le silence et dans l’ombre.

Dans le silence, elle y demeura plusieurs jours durant.

Nagar partait de bonne heure le matin et ne rentrait que dans l’après-midi. Elle ne m’emmenait jamais et s’enfermait dans sa chambre dès son retour. Si elle dînait avec Anticléridès, elle ne m’appelait pas à ses côtés et je n’avais plus de prétexte pour rester, car elle se retirait dès le repas terminé. Pendant ces jours-là, elle ne m’adressa la parole que pour me donner les ordres nécessaires à sa toilette.

Phoil se faisait rare. Il survenait parfois en début de soirée et me demandait de l’introduire chez sa maîtresse. Leurs entrevues étaient brèves. De la galerie, j’entendais fréquemment leurs voix s’élever. Le prince sortait vite, énervé et fatigué, et repartait au grand galop vers la Cité. Il ne dîna jamais et dormit encore moins dans la presqu’île.

Il ne restait qu’Anticléridès. Son récit m’avait donné envie de le connaître davantage et me l’avait rendu plus attachant. Je recherchai sa compagnie. Il m’accueillit avec gentillesse. Il refusa de m’en dire plus sur sa vie, mais accepta de parler avec moi. Comme nous restions seuls dans la journée et qu’il avait besoin de se distraire du souci que lui causait son travail, je lui faisais de la musique. Nous bavardions dans la galerie ou dans les jardins.

Il m’expliqua les querelles qui séparaient Nagar et Phoil. Les bruits les plus insolites couraient dans la Cité, mais je n’y avais pas fait attention. Je n’avais pas non plus cherché à surprendre les conversations entre Phoil et Nagar. Comme je savais qu’elles ne portaient pas sur leurs sentiments, je ne les avais pas jugées dignes d’intérêt. S’il m’était souvent arrivé par le passé de tendre l’oreille et, je le confesse, de faire plus encore pour savoir ce qui se passait dans la chambre de Nagar, j’avais cette fois totalement manqué de curiosité.

Anticléridès me reprocha de me désintéresser des affaires du Royaume. Il me dit que tout citoyen devait se soucier de l’avenir qu’on lui préparait. Il ajouta que les vifs sentiments que je portais aux protagonistes de l’affaire auraient dû, de surcroît, m’inciter à me préoccuper de ce qui se passait dans le Royaume.

Je rougis de cette allusion. J’aurais voulu lui prouver qu’il se trompait, tant je désirais à cet instant me faire aimer de lui.

Nagar et Phoil avaient embrassé des partis différents. Leur conception de l’avenir du pays ainsi que des mesures à prendre ne pouvaient se concilier.

Depuis qu’elle avait réussi à sortir le Roi de son chagrin, Nagar tentait de le persuader d’écarter son cadet du trône. Elle prétendait qu’il n’y aurait pas de plus grand péril pour le Royaume que d’avoir un tel souverain à sa tête. Et elle savait que le Roi en était convaincu.

Elle avait dû obliger celui-ci à reprendre les rênes du gouvernement. Elle avait craint un moment que la douleur n’ait à jamais altéré sa lucidité ou du moins ne l’ait définitivement éloigné des affaires. Son état s’améliora lorsqu’il reprit son activité. Cependant, il demeurait comme lointain, parfois indifférent. Nagar ne doutait pas qu’en temps normal, il se fût rallié à son avis. Mais il était devenu hésitant. Le chagrin avait laminé ses anciennes certitudes, émoussé aussi les réflexes qui l’aidaient à gouverner. Les problèmes lui apparaissaient soudain complexes et pour certains insolubles. Il semblait tout à la fois détaché et écrasé.

Nagar suppliait le Roi de choisir son successeur parmi ses bâtards. L’un des enfants mâles, que lui avait donné sa seconde épouse, réunissait toutes les qualités de son précédent héritier. Il avait en outre déjà engendré deux fils qui promettaient de devenir vigoureux et intelligents. Nul mieux que lui, parmi les enfants du Roi, n’était digne de monter sur le trône. Il présentait enfin une étonnante ressemblance avec son père. Tous ces traits le feraient aisément accepter par le peuple si le prince héritier était évincé.

Mais pour l’évincer, il n’y avait que deux moyens.

Le premier était de modifier la Loi du Royaume afin de lui retirer son droit de succession. La Loi qui réservait aux enfants de la première épouse le droit de régner ne prévoyait pas la débilité de l’un des successeurs. Il aurait fallu la réformer de manière à introduire cette exception.

La Loi du Royaume régit les rapports entre le Roi et ses sujets, les règles de transmission du pouvoir et les grands principes de l’existence au sein du Royaume. En raison de son importance, elle est immuable. Son

intangibilité vise à éviter que les décisions divines soient tournées au moyen de la Loi, ce qui constituerait un sacrilège. Or, introduire dans le texte même de la Loi la possibilité de déshériter l'enfant débile permettrait un grand nombre d'exactions légales. Car qui chargerait-on de dire que l'enfant était débile ? Il serait aisé de se débarrasser ainsi d'un prétendant indésirable pour une faction. La Loi ne devait souffrir aucune exception, si l'on ne voulait pas voir le Royaume entrer en décadence.

Le second moyen, à la fois le plus radical et le plus sûr, consistait à faire disparaître le prince héritier. Il ne réglait cependant pas totalement le problème, car une fois le prince débile mort, les règles de succession écartaient irrémédiablement le bâtard du trône. Il fallait donc que le Roi fasse un double coup d'État : qu'il tue son propre fils et qu'il désigne – contre toutes les règles – son bâtard pour lui succéder.

Lorsqu'Anticléridès me révéla les desseins de Nagar, je me récriai. Comment pouvait-elle demander à un père de faire assassiner son enfant, fût-il débile ? Comment pouvait-elle également aller à l'encontre de la volonté des dieux ? S'ils avaient décidé que le pouvoir devait passer à un faible d'esprit, notre destin devait s'accomplir. Car une faute sans doute avait été commise, que nous devions expier de la sorte. Ou peut-être était-ce notre avenir que de n'en avoir pas.

Mais Anticléridès ne l'entendait pas ainsi. Il s'indigna avec ironie de mes réactions : « Nous ne sommes pas de simples jouets dans la main des dieux, Coelia. Il nous appartient parfois de prouver notre détermination. Même ton Grand-Prêtre ne saurait demander à tout un peuple de se sacrifier volontairement et patiemment pour obéir à de tortueuses et incertaines volontés.

— Comment peux-tu prétendre, Anticléridès, que la volonté divine ne soit ni claire ni incontestable ? Elle nous est donnée quotidiennement et nous mourrions tous si nous n'en entendions pas la voix. Tu viens d'un pays incrédule où plus rien ne compte que de changer de gouvernement, où les dieux restent tellement silencieux et les hommes si sourds que le pays est promis au chaos. Mais nous, qui sommes voués à l'éternité, nous qui sommes les garants de l'immuabilité divine, nous ne pouvons pas céder aux vertiges de la politique. C'est pourquoi, je te le redis, si notre destin est de disparaître, notre mort portera témoignage de la volonté même des dieux.

— Ou de votre aveuglement ! Cela ne veut rien dire. Je crains que bien peu dans la Cité pensent comme toi. Aussi longtemps que ton pays a vécu en dehors des grandes routes maritimes, il pouvait croire que le temps était immobile. Vous êtes perdus à présent…

— Je ne te crois pas ! Tu connais mal les habitants de la Cité. Tu n'as pas vécu parmi nous suffisamment longtemps pour savoir combien peu nous importent les vanités de cette vie. N'as-tu pas parcouru les rues de la Cité des morts ? N'as-tu pas vu les temples, les tombeaux, les dernières demeures érigées après une vie entière de sacrifices ? N'as-tu pas assisté au culte des dieux ? N'as-tu pas vu les femmes qui filent, taillent, brodent et amassent leur trousseau mortuaire, comme les filles chez toi préparent le linge de leur mariage ? N'as-tu jamais entendu les passants matinaux qui, dans le premier éclat de l'aube, racontent leurs rêves et leurs prémonitions à leurs voisins ?

— Non, ce peuple dont tu me parles, je ne le connais pas. Moi, je connais les solides et gais marchands, toujours prêts à te raconter la dernière anecdote recueillie à la Cour, les filles des bordels, si aguichantes, qui ne se privent jamais de critiquer le comportement des dames de la Cour, les artisans qui cessent volontiers leur travail pour dire du mal des dernières mesures du Roi, et les paysans, que tu ne comprends pas mieux que moi, qui gémissent toujours sous le poids de l'impôt et de l'injustice. Ce peuple que tu nies, tu le connais pourtant, tu le rencontres chaque jour et tu en es issue, toi aussi. Je veux bien admettre que tu as raison et que vous êtes très religieux et préoccupés de l'au-delà. Mais je vous crois plus attachés au bonheur de ce monde que ne l'était ma propre race.

« Tu es prompte à avaler les discours des prêtres et à obéir aux ordres d'un pouvoir qui s'affirme divin. Mais ces prêtres et ce pouvoir se gardent bien de vous redire l'histoire du Royaume. Ils l'ont oubliée, eux aussi. Comment vous seriez-vous approprié l'éternité, vous qui êtes nés des bouleversements parmi les plus douloureux que le monde ait connus ? Vous, dont le destin est d'être sans cesse ballottés et battus par les remous de la nature, du temps et peut-être des dieux ? Vous êtes le peuple des drames et c'est pourquoi je suis ici. Mais vous êtes aussi un peuple gai qui a bâti une forme de bonheur, non pas sur l'idée de l'éternité, mais sur celle de la précarité. »

Je demeurai silencieuse. Je savais qu'Anticléridès avait raison de nous dépeindre avec des couleurs vives et que la grisaille que je voulais semer sur les murs de ma ville et les têtes de mes compatriotes ne reflétait pas l'exacte tonalité du Royaume. Nous avions été un peuple triste et, dans une certaine mesure, beaucoup de nos rites et de nos pensées le demeuraient. Mais il semblait que nous ayons époussеté la tristesse de nos vies et que nous nous en soyons peu à peu débarrassés, comme d'un vêtement encombrant qu'on nous aurait autrefois imposé.

Anticléridès en revint cependant à Nagar. Il me défendit de penser qu'elle pût avoir l'âme d'un assassin. Selon lui, c'était au terme de pénibles réflexions qu'elle avait fini par estimer que seule, la mort du prince sauverait le Royaume.

« Je suis sûr, dit-il, qu'elle sait que si sa volonté s'accomplit, chaque nuit deviendra pour elle un cauchemar.

— Mais comment a-t-elle pu seulement prononcer ces paroles fatales devant le Roi ? Comment en a-t-elle trouvé le courage ou l'impudence ?

— Ce sont des paroles qu'elle n'a pas dites et que personne n'oserait prononcer. Ni à Phoil, ni au Roi, ni à moi, elle n'a dit ce que je t'ai appris. Il faut être habile à démêler sa pensée pour savoir ce qu'elle médite, mais il ne fait aucun doute ni pour le Roi, ni pour Phoil, ni pour moi, qu'elle désire la mort du prince. Ce que je te dis là, Coelia, tu ne dois le révéler à quiconque.

— Dis-moi encore… Comment réagit le Roi à ces propositions ?

— Je crois qu'il ne réagit pas. C'est ce qui trouble tant Nagar. Elle sait qu'en toute autre période, il se serait rallié à son avis et n'aurait attendu que le moment le plus propice. Mais la mort de l'aîné l'a meurtri de telle manière qu'il n'a plus l'âme assez forte pour se résoudre à provoquer une seconde mort. Il admet que le Royaume court un danger, mais se montre incapable, pour une fois, de faire taire ses sentiments paternels et humains.

« Alors, Nagar le presse de considérer qu'il a beaucoup d'autres fils, plus estimables que le prince, plus dignes aussi de son amour. Elle lui fait valoir que le Royaume est comme un autre enfant, plus cher encore que ceux de son sang. Mais le Roi répond que c'est l'enfant le plus disgracié qu'il faut le plus aimer et chasse Nagar. Elle rentre ici, fatiguée et en colère. Le lendemain, le Roi la fait rappeler parce qu'au cours de la nuit, les

malheurs futurs du Royaume lui sont apparus en rêve ou qu'ils l'ont empêché de dormir. Et elle recommence en vain son argumentation.

« Ne blâme pas ta maîtresse. Si elle était intrigante ou seulement calculatrice, elle ferait elle-même assassiner le prince. Le Roi la remercierait sans doute d'avoir tranché et reprendrait plus fermement sa tâche. Mais elle veut que le Roi prenne lui-même la décision, parce que, ainsi que tu l'as dit, il n'appartient qu'aux dieux, qui parlent par sa bouche, de décider. En outre, si le Roi parvient à sortir de son hésitation, le Royaume sera assurément sauvé, car cela prouvera qu'il a retrouvé sa vigueur d'autrefois. »

Phoil, quant à lui, s'était fait le défenseur du prince héritier. Je crus dans un premier temps que le respect de la Loi du Royaume, ainsi que de la parole divine, l'avait seul conduit à ce parti. Mais Anticléridès me dévoila ses arrière-pensées.

Phoil savait qu'à la mort du Roi, le prince héritier ne pourrait gouverner seul. Il était du reste probable que son père prendrait les mesures nécessaires pour limiter les risques que pouvait faire courir au Royaume la faiblesse du futur souverain. Dans un cas comme dans l'autre, une tutelle serait constituée. Dans le passé on y avait eu recours pour préserver le pays pendant l'enfance d'un nouveau roi. Phoil savait que l'on pouvait confier la tutelle à un conseil de princes choisis parmi les plus hauts dignitaires du Royaume, ou les membres de la famille royale. Elle pouvait aussi être dévolue à un seul, généralement un membre de la famille, d'un rang élevé, réputé pour sa compétence et son dévouement à la chose publique. Dans l'une ou l'autre hypothèse, Phoil prendrait en charge les affaires du Royaume. Il était en effet le seul auquel le Roi pouvait songer s'il souhaitait nommer un unique tuteur. Les autres princes de sang menaient une vie à la fois trop dissolue et trop insouciante des réalités pour qu'on pût leur confier la moindre responsabilité. De ce fait même, le prince participerait nécessairement à un éventuel conseil de régence et, dans ce dernier cas, finirait par s'imposer suffisamment pour pouvoir prendre pratiquement seul les décisions.

En outre, le prince héritier paraissant stérile, Phoil, s'il survivait à son cousin, assurerait la relève.

Le plan du prince me satisfaisait davantage que celui de Nagar. Il avait l'avantage de respecter les traditions du Royaume et de porter au pouvoir l'homme qui me semblait le plus capable de conduire les destinées terrestres de notre pays.

Je ne comprenais cependant pas pourquoi Nagar cherchait à entraver le destin de son amant. J'en fis la réflexion à Anticléridès.

« Tu abordes là une question fondamentale. Nagar serait la première à juger sage l'opinion du prince, qui paraît, effectivement, à la fois la plus logique, la plus simple et la plus conforme à la Loi et à la morale, si elle ne conduisait Phoil au pouvoir. Phoil juge dépassées et dangereuses pour le Royaume les idées de ta maîtresse. Il a ses propres convictions sur ce qu'il conviendrait de faire. Parce qu'ils les connaissent, le Roi et Nagar cherchent à l'écarter du trône.

— Mais est-ce que Nagar ne l'a pas pris comme amant ? Comment peut-elle aimer un homme dont les idées sont éloignées des siennes ?

— Tu poses des questions auxquelles je n'ai pas de réponse. Qui sait pourquoi nous aimons et pourquoi nous haïssons ?

« En outre, je n'ai pas le secret de l'intimité de Phoil et de Nagar. Mais ne conçois-tu pas, en les voyant tous deux, qu'ils puissent irrésistiblement s'attirer ? Moi, je le conçois… certains jours. D'autres jours, il est vrai, je ne suis plus sûr de comprendre ou de vouloir comprendre. »

J'avais l'esprit si embrouillé après cette discussion, que, comme je n'aurais pas manqué de le faire en temps ordinaire, je ne profitai pas de l'occasion qui s'offrait tout à coup de savoir comment s'entrecroisaient les liens obscurs qui reliaient le prince, Nagar et le poète. Ce qui me tourmentait tant était subitement devenu insignifiant. Seule, me préoccupait ma confusion mentale. Elle me donnait le sentiment que je ne pourrais plus jamais connaître le sens exact des choses, ni distinguer la vérité du mensonge. Ce n'est que plus tard que je repensai à la fin de notre entretien…

OceanofPDF.com

IV

La dispute qui avait séparé Nagar et Phoil s’apaisa soudain. Je pensai alors, avec innocence, que tout allait rentrer dans l’ordre. J’ignorais que ces heures précieuses devaient n’être qu’une brève rémission.

Je me souviens de ce matin où je me levai, allégée. Je me sentis enfin capable d’accomplir toutes les tâches qui m’étaient dévolues et que, depuis mon entretien avec Anticléridès, j’accomplissais sans courage et avec dégoût. J’avais la sensation que j’aurais la force de changer le monde s’il me l’était ordonné aujourd’hui.

L’air lui-même était transparent et léger. Les plus lourdes chaleurs étaient enfin tombées et le vent, par moments, soufflait, frais et tranquille, des montagnes. Le fleuve, dont les eaux avaient beaucoup baissé les derniers jours, recommençait à couler normalement. Quand je pris la mesure de ces transformations, du haut de la première terrasse, je soupirai de soulagement : « Dieux ! me dis-je, nous voilà purifiés. Nous n’avons plus rien à redouter à présent. »

À compter de ce jour, tout sembla recommencer. Nagar ne partit pas pour le palais, mais travailla toute la journée auprès d’Anticléridès sur les rouleaux qui encombraient la chambre du poète. Le soir même, Phoil vint faire une brève visite, juste avant l’heure du crépuscule. Il me fit les sourires et les agaceries dont il avait autrefois l’habitude. Il se rendit chez Nagar et passa un moment auprès d’elle. De là, il se glissa sur la première terrasse où Anticléridès écrivait et échangea quelques mots avec lui. Puis il repartit avant même que la nuit ne soit complètement tombée, en me promettant qu’il reviendrait le lendemain pour le dîner.

J’aurais bien volontiers couru vers le poète pour lui demander s’il était vrai que ma maîtresse et le prince venaient de se réconcilier et s’il en savait la cause. Mais lorsque je parvins au jardin, Nagar m’y avait précédée. Elle discutait avec Anticléridès. Je me cachai derrière une colonne, non pour

surprendre leurs propos – je ne pouvais rien entendre de l'endroit où je me tenais – mais pour observer leurs visages. Anticléridès écoutait en silence avec gentillesse et mélancolie. Il dévisageait Nagar comme pour chercher à savoir ce qu'elle pensait vraiment ou pour s'imprégner de sa beauté, si touchante ce soir-là. Parfois ses yeux s'abaissaient sur le sol. Alors son dos et sa nuque se voûtaient tragiquement. Il adoptait inconsciemment la posture d'un homme accablé.

Face à lui, Nagar, je l'ai dit, était d'une beauté somptueuse. Elle parlait doucement, comme à son habitude, mais on sentait qu'elle faisait un effort pour s'exprimer lentement et refréner l'envie de s'épancher. Quoique ne saisissant rien de son discours, je devinai qu'elle cherchait à raisonner et à exposer la situation objectivement pour dissimuler l'excitation qui l'avait précipitée sur la terrasse dès le départ de Phoil.

Je me retirai, déçue. Tandis que j'allumais une première lampe à huile dans la chambre de Nagar pour la coiffer avant le dîner, je compris tout à coup que j'avais commis une erreur de jugement. Si j'avais espéré follement gagner un jour le cœur de Phoil, il était trop tard. C'était au temps où ils étaient séparés que j'avais disposé d'une chance que je n'avais pas su utiliser. J'en fus un instant désespérée. Mais pour me rendre compte, presque aussitôt, que je n'avais jamais eu la moindre chance. Au temps de leur brouille, Phoil m'avait ignorée avec autant de méchanceté qu'il mettait à présent de bonté à me montrer son affection. Je n'existais pas pour lui en dehors de Nagar. J'aurais dû être bouleversée de cette découverte. Au contraire, elle me ranima. Cela tenait, là encore, à l'air du temps, si miraculeusement léger qu'il n'encourageait pas au chagrin. « Qu'on me rende Phoil, Nagar et même le tendre et impénétrable Anticléridès, tels qu'aux jours anciens, je serai heureuse et je pourrai vaincre les obstacles qui m'empêchent de sortir de ma condition ! » Voilà ce que je me disais dans la pièce enténébrée, lorsque Nagar entra.

Je ne pus m'entretenir avec Anticléridès dans la soirée. Il dîna avec Nagar et celle-ci ne se retira pas, aussitôt le repas achevé, comme elle en avait pris l'habitude depuis le départ de Phoil. Au contraire, elle me demanda de prendre ma cithare et de jouer pour eux tandis qu'ils goûtaient les sucreries que la cuisinière leur avait envoyées. J'espérais qu'elle souhaiterait enfin retourner dans sa chambre, cependant Anticléridès la devança et partit le premier. Je laissai tomber ma cithare, mais Nagar me

commanda de poursuivre. « Chante, me dit-elle, chante la si jolie chanson qu'Anticléridès a écrite pour toi. » Et lorsque j'eus fini, elle disparut à son tour derrière les tentures.

Je demeurai interloquée, ne sachant interpréter tout ce qui s'était passé depuis le retour de Phoil.

Nagar préférait se passer de moi pour son coucher. Il lui arrivait de veiller tard ou de souhaiter n'être pas dérangée si elle se trouvait avec Phoil. Je rangeai mon instrument et éteignis les lampes. L'idée me vint soudain d'aller trouver Anticléridès. Le moment était propice.

J'allai me peigner et me rafraîchir le visage et les yeux. J'aurais voulu me parfumer, mais je me reprochai ma coquetterie. Un instant, je m'assis sur ma couche, médusée. Je comprenais que ma visite au poète tendait à d'autres buts que ceux que je m'étais imaginés. Qu'allais-je chercher auprès de cet homme ? La vérité sur ma maîtresse ou l'assurance que je pouvais, moi aussi, être désirable ? J'hésitai un moment. Mais, la certitude que je ne pourrais m'endormir sans savoir ce qui s'était passé entre Phoil et Nagar et la soudaine révélation de l'ambiguïté des raisons de ma visite au poète, me firent toutes deux prendre le parti de m'en tenir à ma première décision.

Hélas, je ne devais pas beaucoup dormir et il aurait mieux valu que je ne me risque pas dans la nuit trompeuse. Je me levai et, craignant de perdre courage à trop réfléchir, je me hâtai vers la chambre du poète.

La maison, bâtie sur un nœud de couloirs, se transformait aisément pour les étrangers ou les familiers distraits en labyrinthe. Ces dédales tortueux commençaient aussitôt franchie la porte d'entrée. Sans cesse incurvés, ils étaient pour cela très obscurs. Lorsqu'on les empruntait pour la première fois ou que l'on s'y trouvait perdu la nuit, on éprouvait la sensation oppressante qu'ils s'enroulaient sur eux-mêmes. Et sans doute le faisaient-ils, si on les suivait jusqu'au bout. Mais une ramification soudain moins obscure ouvrait sur la galerie vers laquelle on s'échappait précipitamment, comme un papillon de nuit attiré par la lumière, tandis que cet intestin domestique allait se perdre en un point inconnu de la maison où, peut-être, aboutissait et renaissait chacun de ces impénétrables tunnels.

Lorsque je m'engageai dans les couloirs pour gagner l'aile où dormait Anticléridès, la nuit était déjà avancée et certaines torches s'étaient éteintes. Je progressai lentement pour ne pas tomber sur les marches des couloirs.

J’aurais pu passer par la terrasse, ce qui aurait écourté le trajet, mais il m’aurait alors fallu longer les fenêtres de Nagar.

Cependant, au moment où je parvenais au dernier couloir, d’où je pouvais voir la porte du poète, j’aperçus une forme blanche qui pénétrait dans sa chambre. Je crus un instant avoir rêvé, mais le bruit de la porte qu’on refermait, presque sans précautions, résonna contre les murs obscurs. Je m’adossai à la muraille. Ce ne pouvait être Anticléridès regagnant sa chambre : il était plus grand que la silhouette que j’avais entrevue.

J’ai toujours eu peur de la nuit – tu me diras qu’il était sot d’avoir ainsi quitté ma chambre sans torche ni lampe. J’étais partie sous le coup de l’émotion. Et une nouvelle émotion me brisait les jambes dans ce sinistre endroit où la torche la plus proche de moi se trouvait à plus de dix coudées et grésillait de manière inquiétante. Le lumignon qui tremblotait près de la porte d’Anticléridès ne m’avait pas permis de reconnaître la femme qui m’avait précédée. Venant d’une zone plus ténébreuse et sinueuse encore, elle avait dû avancer devant moi si silencieusement que je ne m’étais doutée de rien. Il semblait impossible, en effet, qu’elle soit venue en sens inverse, car le couloir menait à des chambres désertes avant de s’achever brutalement.

Toutes les femmes de la maison étaient sensiblement de la même taille. Seule différait leur corpulence : de Nagar si mince à la femme du jardinier douillettement rebondie. Mais sous les voiles blanchâtres et la lumière timide, il pouvait s’agir de n’importe laquelle. Moi-même, si j’étais arrivée la première, j’aurais eu précisément cette allure. À une exception près peut-être. Celle qui était entrée avait poussé la porte en maîtresse. Aurais-je fait preuve de cette autorité, de cette assurance, moi qui ne savais pas même ce que je désirais ? Elle était entrée parce qu’on l’attendait ou que, habituée à venir, elle savait qu’on l’y accueillerait sans déplaisir.

Je ne pouvais supposer qu’il s’agisse de l’une des deux vieilles cuisinières ou de l’épouse du jardinier. Il était certainement malaisé aux deux autres servantes de quitter leur couche sans se faire entendre de leur mari. Mais comment Nagar aurait-elle pu, au moment même où elle retrouvait Phoil, aller rejoindre son invité ?

Même si je ne pouvais croire Nagar si vulgairement semblable aux autres femmes, je ne pouvais chasser de mon esprit la certitude que cette

explication était la plus vraisemblable.

Je m'écartai du couloir. Je ne souhaitais pas repasser par ses détours sombres et j'empruntai l'une des sorties menant à la galerie. Je n'aimais pas davantage marcher au milieu des buissons et des arbustes du jardin intérieur. Je redoutais les bruissements qu'on y entendait la nuit autant que la clarté trouble des eaux du bassin. Mais à tout prendre, je préférais traverser le jardin qu'arpenter les couloirs où les torches devaient achever de se consumer.

Le jardin était aussi sombre que je le redoutais et je me heurtai plusieurs fois aux branchages que le jardinier avait oublié de ramasser. Ses goûts le portaient davantage vers les terrasses. Il n'aimait pas le jardin parce que nous, les femmes, nous tenions toujours dans la galerie le ceinturant.

Je m'arrêtai un moment en atteignant le bassin, parce que je m'étais écorché la cheville. Je ne cessais de me demander qui était cette femme. Je me méprisais aussi d'avoir imaginé qu'Anticléridès voudrait de moi et de m'être abaissée jusqu'à me rendre devant sa porte. Je me désespérais à l'idée qu'aucun des deux hommes auxquels je tenais n'ait seulement jeté les yeux sur moi. Je m'en voulais de m'être conduite en courtisane et je leur en voulais de ne pas me traiter comme une simple fille qu'on est bien obligé de regarder et de respecter, ne serait-ce qu'en raison du plaisir qu'elle vous donne.

Je reprenais mon chemin vers ma chambre, quand, dans la nuit pourtant si noire, je vis venir, débouchant de l'un des accès aux couloirs, Nagar, toute de blanc vêtue, une lampe à huile à la main.

« Coelia, murmura-t-elle, que fais-tu dans le jardin au lieu de dormir sagement à mes côtés ? » J'avais grande envie de lui demander pourquoi elle ne dormait pas davantage, mais j'étais si heureuse de la voir là, visiblement à ma recherche et si fraîche et propre qu'elle ne pouvait sortir que de sa chambre, que je lui pris la main et la baisai, ce que je n'avais jusque-là jamais fait. Elle me reconduisit jusqu'à mon lit et en me quittant me dit : « Il ne faut pas se risquer à faire ce que l'on pourrait regretter un jour. Que les dieux te portent conseil. »

Le lendemain, je servis d'assez mauvais gré le repas matinal d'Anticléridès. Ce premier repas, composé de fruits et de galettes, d'une

décoction chaude lorsque le temps était frais, Nagar le prenait dans sa chambre et ses hôtes en faisaient autant. Anticléridès, aux temps des chaleurs, se l'était fait apporter sur les terrasses, toujours fraîches le matin.

La femme du jardinier servait ordinairement ce repas. Mais elle avait récemment fait un vœu pour la guérison de l'un de ses neveux et elle allait de temps à autre au Temple, de très bonne heure, pour implorer les dieux en se mettant au service des prêtres. Les gens de cette condition, qui ne disposent pas de ressources suffisantes pour offrir de coûteux sacrifices, abandonnent leur propre personne aux prêtres, toujours à la recherche de volontés bénévoles. De mauvaises langues prétendent que ces derniers savent utiliser chacun au mieux de ses compétences et que les péripatéticiennes de la ville basse servent à leurs plaisirs. La servante de Nagar était employée au nettoyage du Temple et des chambres des prêtres y demeurant. Malgré son peu de foi, Nagar l'avait autorisée à accomplir son vœu. Elle avait réparti entre les autres servantes les tâches qui lui incombaient et m'avait demandé de me charger, certains matins, de porter son repas au poète.

J'avais oublié la veille, lors de ma folle décision, que je devais précisément aujourd'hui remplacer la femme du jardinier. Sans quoi, me persuadai-je, jamais je ne me serais risquée à aller chez le poète.

Je ne dormis pas de la nuit, me tourmentant de ce que Nagar pensait et de ce qui s'était passé chez Anticléridès, et me souvenant soudain que je devais le rencontrer dans quelques heures, malgré ma honte et mon désir de ne plus jamais lui adresser la parole. Quand la lumière commença à se glisser derrière les voiles de la fenêtre et au travers des lattes de la porte menant à la terrasse, je me dressai sans joie et sans entrain. Mon corps était douloureux, pesant et fiévreux, mes yeux battus et rouges, mon âme partagée entre la colère et le désarroi, mais sûre de sa résolution de se moquer toujours à l'avenir de Phoil comme d'Anticléridès.

J'entrai donc avec la plus mauvaise volonté du monde chez le poète. J'avais, assez méchamment, décidé de venir à une heure plus matinale qu'à l'accoutumée. Je voulais le réveiller plus tôt qu'il ne l'eût souhaité après les fatigues nocturnes, le punir en somme de m'avoir infligé la plus triste nuit de ma vie.

Cependant, il était réveillé, à demi vêtu et ouvrait la porte de la terrasse. Sa chambre comme toujours encombrée de rouleaux et de calames, mais sa couche lisse et blanche, pareille à celle d'un homme qui a dormi d'un seul trait sur l'oreille où il s'est couché.

« Par mon âme, combien il est agréable de commencer sa journée par un repas servi de tes mains. Pourquoi ne remplaces-tu pas toujours la grosse jument que m'envoie Nagar en guise de clôture à mes rêves les plus tendres ? » Comme je ne disais rien, mortifiée par ma honte et son hypocrisie, il se retourna et vint vers moi.

« Mais qu'as-tu, douce Coelia ? Qu'a-t-on fait à tes yeux pour qu'ils soient si battus ce matin ? » Il me prit par la main et m'entraîna devant la fenêtre où il m'observa en hochant la tête. Comme les larmes me venaient aux yeux, il me lâcha. « Finis ton service et reviens me voir. Nous avons à parler. »

Je trouvai une excuse pour ne pas retourner auprès du poète. Nagar me dépêcha en ville, à ma demande, pour acheter les étoffes dont j'avais besoin pour lui couper de nouvelles robes.

Dans la rue des drapiers, où j'ai toujours aimé me promener – parce qu'elle descend en pente si raide que l'on y voit d'un bout à l'autre le port et surtout le fleuve et les oiseaux qui tourbillonnent au-dessus de l'autre rive, parce que certaines boutiques, pareilles à ces grottes gorgées de trésors dont parlent les légendes, renferment de somptueuses étoffes, parce que, enfin, on me connaît et on me respecte depuis que j'achète, pour Nagar, ce qu'il y a de plus beau –, je rencontrai Phoil.

Il passait de boutique en boutique ou plutôt d'étal en étal. Les drapiers disposent en effet sur des tréteaux de grands plateaux de bois où ils exposent leurs tissus. Les clients peuvent ainsi examiner la couleur de la pièce qui les intéresse sans la déplacer et sans risque de la faire choir dans les rigoles boueuses. Les boutiquiers, ou l'un de leurs aides, se tiennent généralement dehors et surveillent les clients en bavardant entre eux.

Phoil était accompagné de l'un de ses amis que je connaissais pour l'avoir vu chez Nagar. Ils abandonnaient un groupe de drapiers pour traverser la rue et aborder de nouveaux marchands, quand Phoil m'aperçut. J'avais pris garde, bien que je l'aie remarqué immédiatement, de ne pas me montrer et de ne pas aller le rejoindre. Je tâtais une pièce de tissu rehaussée

de fils d’or, sans doute de fabrication étrangère, lorsque ses deux mains se plaquèrent sur mes épaules. Il en va toujours ainsi : au moment où le besoin d’affection vous remonte jusqu’à la gorge, où l’on se sent abandonné, on chercherait en vain un soupçon de tendresse auprès de ses proches. Mais, lorsque las de quérir une tendresse que nul n’était disposé à vous donner, on se résigne à l’indifférence, tous les gestes d’amour du monde vous arrivent en même temps. J’avais en vain rêvé des mains de Phoil, de la douceur d’Anticléridès, et en si peu de temps, ils m’offraient ce dont j’avais décidé de ne plus vouloir.

« Coelia, aux yeux tristes, que fais-tu par ici ? Je sais que tu m’avais vu. Tu ne sais pas encore détourner la tête avec suffisamment de naturel…

« Je t’abandonne et descends au fleuve avec cette jeune fille », lança-t-il à celui qui l’escortait.

Il m’entoura les épaules et me soutint quasiment jusqu’au port comme s’il avait redouté que je glisse sur le sable humide de la ruelle. Nous allâmes nous asseoir sur le quai. Parce que je marchais depuis un long moment – j’étais venue à pied à la Cité – je délaçai mes sandales et mis les pieds dans l’eau.

Phoil s’étonna que je ne craigne pas les crocodiles. Mais ils n’aimaient pas cet endroit. Ils avaient trop peur du bruit des marins dans le port. Ils préféraient de beaucoup les alentours de la presqu’île. Je les voyais passer du haut des terrasses, tout à la fois terrorisée et respectueuse devant ces animaux sacrés.

Les prêtres du Temple veillent à ce qu’on ne les tue pas. Dans des temps très anciens, ils avaient obtenu du Roi un édit qui punissait de mort quiconque aurait osé détruire l’un d’entre eux. On racontait aussi que dans les profondeurs du Temple, les prêtres en entretenaient avec les offrandes des fidèles, dans d’obscurs canaux, alimentés par les eaux du fleuve.

Le prince détestait les crocodiles et s’indignait que le Roi n’encourage pas son peuple à les abattre. Beaucoup de paysans et quelques citadins imprudents disparaissaient chaque année, victimes de l’appétit des animaux protégés. Nagar, qui manquait de sens religieux, s’accordait avec le prince. Elle avait même tenté de convaincre le Roi d’abroger le décret. Mais comment défaire ce qui vient des prescriptions divines ? Les prêtres s’y seraient opposés et le peuple tout entier les aurait suivis.

Phoil me tenait toujours par les épaules. Tous ceux qui passaient derrière nous devaient nous prendre pour un couple d'amoureux. Je tremblais de tous mes membres et cherchais vainement à me calmer. Mais Phoil ne remarqua pas mon agitation. Lui-même semblait très excité. Il parlait vite, comme si le temps allait lui manquer. Pour autant que je pusse m'en rendre compte, il éprouvait quelques difficultés à suivre jusqu'au bout une même idée. Et toujours, il me serrait contre lui sans se soucier de mes frissons. Par instants, il se tournait brusquement vers moi et guettait une réponse. Il oubliait aussitôt ce qu'il attendait et posait une autre question. Il me dévisageait avec ce qui, dans mon énervement, me paraissait de l'émotion, mais détournait fréquemment son attention vers le fleuve et les voiles blanches qui s'y gonflaient.

Dans ma fièvre, je retins cependant ce qu'il me disait :

« T'es-tu étonnée, commença-t-il, de mon retour hier au soir ? Car je gage que tu avais noté mes absences. Mais peut-être ne sais-tu rien de tout ce qui nous a agités pendant tant de jours ? Si. Vraiment, le sais-tu ou crois-tu le savoir ? Anticléridès te l'a dit sans doute ?

« Alors tu devines que Nagar et moi-même ne pouvions nous rencontrer sans évoquer ces douloureuses questions. Bien entendu, nous ne parvenions pas à nous comprendre. Comment l'aurions-nous pu ? Il est exclu que nous le puissions jamais, car je sais qu'elle reste sur ses positions et qu'en dépit de la décision du Roi, elle persiste à penser que j'ai tort et qu'elle a raison. Cela, vois-tu, j'ai tenté de le lui démontrer à plusieurs reprises, est inconcevable. On ne saurait agir ainsi, quelles que soient les motivations ou les ambitions qui nous poussent. Étrange comme elle peut avoir peur de moi parfois ! Nous demeurons des étrangers politiques. Passée une certaine limite, il ne s'agit plus de raisonnement, de convictions logiques, mais de foi ou d'intuitions. Alors, bien sûr, comment s'entendre… »

Il poursuivit ainsi longuement son monologue. Je ne me souviens pas aujourd'hui de tous ses propos. Je me souviens seulement d'avoir voulu parler, moi aussi, d'avoir voulu lui confesser que j'avais condamné les positions de Nagar et estimé les siennes. Mais je n'osai. Je crois du reste qu'il ne m'aurait pas écoutée. Il se saoulait de paroles, y cherchant une vérité qui m'échappait alors, car je ne savais toujours pas ce qui avait motivé son retour sur la presqu'île. Finalement, tassée contre ce corps dont j'avais si souvent rêvé, je finis par ne plus écouter que le son doux et chaud

de sa voix, par ne plus comprendre que ce bras sur mes épaules, ces côtes qui meurtrissaient mon sein, cette cuisse dure, pressée contre la mienne. Ma fièvre se nourrissait de la sienne et j'aurais pu prendre la parole, dire que je l'aimais, que j'aimais ce moment et cet endroit, il n'y aurait pas accordé plus d'intérêt que moi à ses histoires. Mais ces discours parallèles, celui qu'il menait avec des mots et moi avec mon corps, suffisaient à nous rapprocher.

Son ami revint cependant et s'assit à nos côtés. Alors Phoil s'arrêta de parler et moi de me blottir. Nous nous levâmes. Pendant que Phoil se précipitait vers l'un des intendants du palais qu'il venait d'aviser, son ami m'attendit alors que je relaçais mes sandales. Mon esprit soudain éclairci, je lui demandai quelle était cette décision du Roi qui avait tant remué le prince.

C'est ainsi que j'appris que, lassé de tant de controverses, désireux de réfléchir en paix et de se remettre de son chagrin sans y ajouter encore par une décision difficile, convaincu enfin qu'il était lui-même – malgré son abattement actuel – en bonne santé, le Roi avait remis à plus tard le soin de fixer sa succession. Phoil s'en réjouissait car, si quoi que ce soit advenait au Roi, le prince héritier et, en conséquence, un conseil de régence lui succéderaient. Nagar n'en éprouvait pas vraiment de mécontentement parce qu'elle n'aimait pas le rôle ingrat qu'elle avait joué ces derniers jours auprès du Roi et qu'elle pensait que le Roi finirait par se rallier à ses arguments après avoir pris le temps de la réflexion et surtout observé attentivement chacun de ses deux fils, le bâtard et le légitime.

En échange de ces informations, l'ami de Phoil me demanda en s'amusant si j'étais la nouvelle conquête de Phoil et ce qu'en pensait ma maîtresse. Je savais bien que quelque fidèle qu'il soit au prince, ce jeune aristocrate, si léger et sûr de lui, ne pourrait s'empêcher de faire courir à la Cour le bruit que Phoil trompait Nagar avec sa suivante. Et l'on ne manquerait pas de se gausser de Nagar. Quoique à cette minute, je ne désirasse rien tant que de passer effectivement pour la maîtresse du prince, je baissai la tête, moins pour ajuster mes sandales que pour qu'il ne voie pas mon trouble et dis d'une voix pleine de colère que tout seigneur qu'il fût, il était indigne de lui de supposer que je puisse trahir Nagar. J'ajoutai, cette fois sans détourner les yeux, que quoiqu'étonnée de l'agitation du prince et de son attitude, je supposais qu'elles s'expliquaient par la perspective de

retrouver des relations normales avec sa maîtresse. Le jeune homme – qui ne riait plus – confirma que Phoil ne semblait pas dans son état normal depuis la veille et s'excusa même d'avoir paru grossier.

Entre-temps, Phoil était parti avec l'intendant sans prendre la peine de me saluer. Je pris donc, presque aussi mélancolique qu'à l'aller, le chemin de la presqu'île. Je m'arrêtai cependant au Temple. Je m'y rends souvent quand j'ai une décision à prendre.

Ce que nous appelons le Temple comporte les lieux saints proprement dits où l'on honore les trois grands dieux qui protègent le Royaume, mais aussi l'École du Temple et la Maison des prêtres. L'ensemble domine le fleuve, légèrement au sud et en contrebas du palais.

Ce jour-là, la cour d'honneur, qui mène au sanctuaire, était presque inaccessible. Une foule bruyante l'occupait en compagnie d'animaux divers. Le portier, qui me conseilla d'emprunter exceptionnellement l'un des passages réservés aux prêtres, m'expliqua qu'il s'agissait des préparatifs d'une noce qui ne parvenait pas à se conclure. Le marié potentiel, un jeune citadin, s'était entiché d'une fille de pauvres paysans. Les parents du garçon s'opposaient, bien entendu, violemment à une alliance avec une famille aussi peu fortunée.

Il est mal vu en ville d'épouser des campagnards. Mais on tolère toutefois les unions avec ceux des paysans qui possèdent un peu de bien. Au moment des famines, qui persistent malgré les efforts des commis, elles sont même encouragées. Les familles, dont un membre avait eu le goût de s'éprendre à la campagne, se réjouissaient alors d'un choix sur lequel elles avaient jusque-là émis tant de réserves. Les paysans le savaient et se servaient toujours de cet argument pour aider à la conclusion de ces épousailles mixtes. Cela ne les empêchait cependant pas, lorsqu'on avait besoin d'eux, de se montrer durs en affaire. Car ils n'entendaient pas distribuer sans profit les nourritures que leur urbaine famille réclamait à grands cris.

Le jeune citadin s'était choisi une belle-famille qui, en temps de famine, une fois prélevée la part des récoltes destinées aux greniers du Royaume, aurait elle-même bien du mal à subsister. Faute d'obtenir l'accord de ses parents, il avait convaincu les deux familles de s'en remettre au choix des dieux. C'est pourquoi ils étaient venus aujourd'hui,

accompagnés de leurs parentèles, de bon nombre d’amis et d’animaux pour le prêtre chargé du sacrifice et de l’interprétation du message divin. Le portier craignait fort que chacune des deux familles ne se soit fait escorter que pour se protéger de l’autre en cas de querelle. Elle surviendrait immanquablement car le résultat du sacrifice ne pouvait qu’être défavorable à l’une des parties.

Avant de m’engager dans le passage, je jetai un coup d’œil dans la cour, m’amusant du contraste des deux groupes, l’un si élégant et discret, l’autre si gauche et voyant. Dans un coin, presque à l’écart, les deux jeunes gens discutaient avec un prêtre. Elle venait manifestement de la campagne, mais ses traits étaient si fins et nobles que toute famille aurait eu plaisir à l’accepter en son sein.

Dans la lumière tranquille du Temple, près du grand autel, je résolus de me résigner à ce que le destin attendait de moi. Je sortis rassérénée par la conviction qu’il fallait m’abandonner aux desseins des dieux. La certitude qu’ils me seraient révélés au moment opportun m’avait soudain illuminée.

Je me souviens aujourd’hui qu’en regagnant la presqu’île, tandis que je traversais les étendues de sable qui séparent la villa de la Cité, un scorpion dressa soudain sa queue devant moi. Je m’écartai en criant. J’ai toujours redouté ces animaux. Mon père disait jadis qu’ils sont les messagers que les dieux envoient à ceux qu’ils veulent sauver de futurs malheurs. Je me sentais alors tout à la fois trop tremblante d’avoir évité de justesse la piqûre mortelle et trop soulagée par mes résolutions pour me souvenir de la prescience paternelle. J’avais oublié le petit scorpion des sables lorsque, quelques instants après, je franchis la porte de la villa.

OceanofPDF.com

V

Le soir revint. J’étais demeurée dans ma chambre depuis mon retour, protestant qu’il me fallait, sans plus attendre, tailler la robe que Nagar porterait dans quelques jours pour la cérémonie du Passage du Temps.

Elle se refusait à participer à l’ensemble des fêtes religieuses, malgré les objurgations du Grand-Prêtre, qui interprétait son absence comme une critique implicite de son action. Mais elle ne manquait jamais cette fête-là. Elle a lieu à cette date où les jours, qui raccourcissent, sont soudain de la même durée que les nuits. Elle marque le début de la nouvelle année. Lorsque les jours rejoignent de nouveau les nuits pour, cette fois, les dépasser, on organise la cérémonie de la Disparition des Prêtres. Ces derniers se cachent tous ce jour-là et un enfant est choisi pour allumer le chandelier qui brûle au milieu du Temple. Chacun rentre ensuite chez soi pour manger le gâteau de l’immortalité.

Nagar se rendait toujours au Temple pour la fête du Passage du Temps parce que le Roi y assistait avec toute sa Cour et qu’il voulait qu’en ce jour elle se tienne à sa droite en souvenir de son père. Elle y prenait part aussi, me confia la vieille cuisinière, parce que sa mère était morte ce jour-là et qu’elle ne savait prier que pour elle.

Anticléridès s’était amusé de ces coutumes. En son pays, on célèbre surtout la plus courte et la plus longue des nuits. Voilà des goûts extrêmes. Car rien de plus triste pour nous que le moment où la nuit va gagner sur le jour et rien de plus heureux que celui où soudain le jour se remet à dévorer la nuit.

Lorsque je me rendis compte que la nuit était tombée et qu’il me fallait allumer ma lampe, j’entendis que Phoil était arrivé. Il se trouvait sur la terrasse avec Anticléridès. Malgré mon envie de demeurer seule parce que je redoutais d’affronter les deux hommes et que je me sentais fatiguée, je passai sur la terrasse, ma cithare à la main. Je l’avais emportée pour n’avoir

pas à parler tout en montrant que je participais à la joie des retrouvailles. Nagar avait rejoint les deux hommes et buvait avec eux des coupes préparées par la cuisinière. Tous trois me saluèrent avec des cris de plaisir en voyant la cithare. Je ne bus pas avec eux et, m'asseyant à l'écart, dans l'ombre, face au fleuve, je jouai pour eux avant le dîner. Je n'écoutai pas leur conversation qui, pour une fois, ne m'intéressait pas. Lorsqu'on servit le dîner, Anticléridès vint m'aider à me relever.

« Je t'ai attendue tout le jour. Et tes mélodies sont aussi tristes que tes yeux », chuchota-t-il en me tirant par la main. Il faisait très sombre loin des lampes à huile et je ne pus pas plus voir son visage qu'il ne distingua le mien.

À la fin du repas, je m'apprêtais à reprendre mon instrument, quand Phoil prit la parole :

« J'ai tant aimé ton histoire, Anticléridès, que je souhaiterais que tu aies vécu mille vies pour nous les raconter jusqu'au soir de notre mort. J'ai de tout temps aimé les récits. Je n'admire rien tant que ceux auxquels les dieux ont donné le don de conter. N'as-tu pas d'autres histoires à nous dire ? »

Anticléridès se déclara heureux que le récit de sa triste vie ait pu distraire le prince. « Je sais beaucoup d'histoires, continua-t-il, mais les plus belles, je n'ai pas le droit de les révéler, car ce sont aussi les plus dangereuses. Cependant, si Nagar m'y autorise, je vous raconterai une très longue et très belle histoire que toi et Coelia devriez connaître, car elle est à l'origine de votre Royaume et peut-être à l'origine du monde. Veux-tu, Nagar, que nous leur découvrions une part de mes travaux ? La décision t'appartient. »

Nagar alla s'asseoir sur l'un des coussins. Elle prit entre ses mains la chaîne de prière qui avait appartenu à son père et réfléchit un moment.

« Il faut qu'ils jurent de conserver le secret sur ce qu'ils entendront et qu'ils promettent de ne pas chercher à en savoir plus que nous ne leur en dirons. Je ne voulais pas que l'on sache quoi que ce soit de Célubée, du moins pas avant que tu n'aies achevé ton œuvre, Anticléridès. Je pensais qu'on ne connaîtrait ton poème qu'en dehors de nos frontières et qu'à te lire, nul ne saurait si tes vers s'inspirent d'une histoire authentique. Mais peut-être est-il bon que d'autres que toi et moi connaissent cette histoire.

« Avant que vous ne juriez, il faut que vous sachiez que j’ai hérité de mon père plusieurs rouleaux. Le secret qu’ils contenaient est de ceux que seul le Grand-Prêtre devrait connaître. Mais lorsque j’ai refusé de lui succéder, mon père n’a pas voulu le divulguer à un autre que moi. Certains de ces documents font partie d’un héritage proprement familial, encore que, comme vous le savez, un grand nombre de mes ancêtres ayant été Grands-Prêtres, ils ont dû vraisemblablement s’approprier certains d’entre eux au cours des âges. Enfin, mon père obtint par la famille de ma mère des rouleaux inconnus. Il est inutile, Phoil, de demander comment ma mère se trouvait en possession de ces documents, cela fait partie de ce que je crois préférable que vous ignoriez définitivement. Anticléridès ne sait pas vraiment ce qu’il en est, même s’il croit le savoir.

« Mon père recueillit ainsi plus d’informations qu’aucun de ses aïeux n’en avait eu. Les connaissances qu’ils avaient pu détenir sur l’extrême passé du Royaume et du monde étaient fragmentaires. Elles suffisaient à leur assurer un pouvoir et une influence inégalables. Mais ils avaient toujours soupçonné qu’il leur manquait quelques éléments qui pourraient se révéler plus importants qu’ils ne le supposaient.

« J’ai commencé à déchiffrer ces textes auprès de mon père. Ils sont rédigés dans une langue très ancienne que nul ne parle plus aujourd’hui. Mais, curieusement, l’écriture utilisée ressemble beaucoup à la nôtre, ce qui facilite la lecture. Je pense que lorsque les premiers Grands-Prêtres de ma famille ont entrepris de collectionner ces rouleaux, ils avaient conservé quelques rudiments de cette vieille langue et la lisaient aisément. Je doute qu’à présent l’actuel Grand-Prêtre y comprenne quelque chose. C’est pourquoi j’ai préféré, obéissant en cela à mon père, les conserver près de moi. Et si d’aventure vous décidiez d’en révéler l’existence, ils seraient inutilisables. Peu après, j’ai dû quitter le Royaume. J’ai longuement réfléchi à la portée de ces textes au cours des années que j’ai passées à l’étranger. Je les avais jusque-là considérés comme de peu d’intérêt, surtout en raison de la difficulté de la traduction et, une fois traduits, de l’ésotérisme de certains passages.

« J’en étais venue, avec le recul, à regretter d’être partie si vite, sans avoir achevé de lire avec mon père l’étonnante histoire que recelaient les rouleaux, lorsque je fis la connaissance d’Anticléridès. Très vite, il me confia des passages de l’immense poème qu’il avait entrepris d’écrire. J’y

découvris avec étonnement plusieurs épisodes de l'histoire de Célubée. Anticléridès m'avoua qu'il m'avait montré ces premières ébauches parce qu'il savait d'où je venais et qu'il espérait que je comprendrais ce qu'il y évoquait. L'idée que rien ne m'avait échappé le rendit fou de bonheur. Il avait craint que plus personne au monde, en dehors de lui, ne se rappelle cette antique histoire. Il m'apprit qu'il appartenait à un peuple qui se prétendait la mémoire du monde et avait pieusement conservé, malheureusement par simple tradition orale, le souvenir de l'histoire de chaque peuple qui était parvenue jusqu'à lui. Celle de Célubée était la plus ancienne que son peuple connût et les plus sages de celui-ci la faisaient remonter à l'origine du monde. Anticléridès avait décidé de réécrire cette histoire de manière que nul ne puisse plus jamais l'oublier. Il voulait faire de ce poème le couronnement de son œuvre parce qu'il savait qu'il n'écrirait jamais plus quand il l'aurait achevé. En dépit de son excellente mémoire et de l'importance des informations soigneusement recueillies par son peuple, certains détails lui échappaient encore en raison de l'absence de source écrite. Je l'assiste dans la lecture de ces documents parce que tout ce qu'ils contiennent ne doit pas être révélé. Ils renferment des secrets que je ne comprends pas et certains sont si obscurs que j'ignore même que ces textes les dissimulent. »

Nagar se releva pour remplir une coupe de friandises. Pendant de longues minutes, personne ne prononça un mot. Nagar s'était allongée sur les coussins et mangeait. Anticléridès jouait avec un couteau en me regardant. Phoil marchait sur la terrasse. Moi, je ne disais rien parce que j'étais trop occupée à me demander si, en conscience, je pouvais jurer. Je n'étais pas certaine de pouvoir garder le secret. Dans le même temps, j'étais dévorée de curiosité. J'avais appris ce soir plus de choses que je n'avais jamais espéré en savoir et je sentais que j'étais sur le point d'en connaître davantage encore. Je crois qu'en fin de compte j'ai bien agi en promettant à Nagar ce qu'elle nous demandait, car à ce jour, j'ai gardé le silence sur tout ce que j'ai entendu. Si aujourd'hui je romps ma promesse, c'est que je sais que Nagar et surtout Anticléridès le désiraient. Nagar elle-même souhaitait qu'une partie de l'histoire soit révélée au monde et plus personne d'autre que moi ne peut le faire.

— Es-tu bien sûre de le vouloir ?

— Je le suis. Aurais-tu peur de ce que je vais dire ?

— Non. Je suis comme toi : j'ai hâte de savoir ce que tu vas conter. Je sais que ce tu vas dire, mon âme l'attend depuis sa naissance.

Phoil ne partageait manifestement pas cette opinion. Il jura sans se faire prier lorsqu'il rentra. Mais à son sourire, comme à son attitude, je sentais que cela n'avait pas d'importance pour lui. Non qu'il pensât qu'il pourrait faillir à son serment. Simplement, il ne croyait pas à l'histoire de Nagar. Il prenait ses propos, comme il prendrait ceux qui allaient venir, pour une simple fantaisie, tout au plus une légende que la famille de Nagar avait recueillie. Non seulement il n'y accordait pas foi, mais il était convaincu que Nagar avait voulu se moquer de nous. Il admit uniquement qu'Anticléridès avait décidé de bâtir un poème sur ce thème. Cela ne le choquait pas. Les poètes utilisent ou créent les légendes. Mais ce n'est pas une raison pour que les princes les prennent au sérieux. Il avait demandé un conte, on lui en promettait un à la condition de ne pas le divulguer. Cela lui suffisait.

Je ne prétends pas avoir compris tout ce que Nagar cherchait à nous apprendre au cours de ces soirées. Elle s'y est résolue en pensant fléchir Phoil. Mais elle a échoué. Et comment aurait-elle pu réussir auprès de qui n'y croyait pas, puisque même celui qui ne doutait pas s'est laissé prendre au piège qu'elle cherchait à dévoiler ?

Ce soir-là, nous n'en sûmes pas davantage. Anticléridès déclara qu'il voulait bien commencer à raconter, mais qu'il était plus sage de remettre à demain le début de l'histoire. Il avait pitié, dit-il, de ma fatigue et de mes yeux battus. Phoil et Nagar, qui avaient sans doute d'autres raisons pour se retirer de bonne heure, se rallièrent à cette solution. Nous allâmes tous nous coucher sans plus échanger une parole. Et j'ai dormi cette nuit-là, malgré de tristes rêves qui me reviennent encore aux moments où l'angoisse m'étreint, sans penser à me lever pour surveiller chacune des deux portes derrière lesquelles reposaient ceux qui m'avaient tant troublée.

Le lendemain, Nagar se rendit au palais avec Phoil. Ils allaient témoigner au Roi qu'ils s'étaient réconciliés et qu'ils ne souhaitaient plus troubler son deuil.

Cependant le Roi était sorti de sa torpeur et semblait, ce jour-là, décidé à reprendre ses activités antérieures. Il avait convoqué l'Assemblée qu'il avait laissée en sommeil pendant le dernier mois.

Avant les grands bouleversements, lorsqu'ils régnaient sur leurs seigneuries dans les deux provinces, les princes avaient peu à peu acquis des habitudes d'autonomie. Ils prenaient des décisions importantes sans jamais en référer au monarque. Ils s'étaient aussi considérablement enrichis au détriment du Roi et du Royaume. Lorsqu'ils rejoignirent la Cour et abandonnèrent leur indépendance et leurs responsabilités, ils gardèrent leurs titres et, pour les plus heureux d'entre eux, c'est-à-dire les vingt seigneurs de la province du nord, également les propriétés qu'ils s'étaient peu à peu octroyées sur le territoire qu'ils contrôlaient au nom du souverain et dont ils auraient dû protéger l'inaliénabilité.

Dans de nombreux pays, les cadres de l'armée se recrutent dans l'aristocratie. Ce n'est pas le cas dans le Royaume où l'on juge si vil d'accepter de l'argent pour tuer ses semblables que le métier de soldat, à quelque échelon qu'on l'exerce, est méprisé et abandonné aux classes les plus pauvres de la Cité. Les officiers sont choisis par le Roi parmi les militaires qui ont fait la preuve de leurs mérites et de leurs capacités. On comprend qu'elle séduise les plus démunis, cette carrière qui, seule, leur permet d'échapper à la misère quotidienne et, parfois, après deux ou trois générations, d'atteindre dans la société une position suffisamment solide pour quitter l'armée et s'établir dans la Cité en qualité de commerçant ou de fonctionnaire royal. La paix dans laquelle vit, depuis presque toujours, notre Royaume, tellement indifférent à ses voisins et qui a réduit le rôle de l'armée à l'exercice de tâches de police, explique aussi que ce corps manque d'attraits pour les familles les plus aisées du Royaume.

Pour neutraliser le goût du pouvoir qu'avaient acquis les princes dans leurs anciennes fonctions et les détourner de la trop certaine tentation de conspirer contre eux, les rois avaient institué l'Assemblée.

Il était entendu, bien qu'aucun texte n'en fît mention, que le Roi devait la convoquer une fois par mois. Il arrivait aussi, quand une difficulté particulièrement grave survenait, que le Roi la réunisse afin de recueillir l'opinion des seigneurs avant de prendre sa décision.

Ces séances où ils pouvaient se faire entendre jouaient un rôle essentiel dans la vie réelle et imaginaire des seigneurs. Ils ne se privaient pas de cette unique occasion qui leur était offerte de donner au Roi, devant leurs pairs, leur sentiment sur la politique qu'il menait dans le Royaume. Mais, à l'exception de Phoil, ils ne remettaient jamais en cause les orientations du gouvernement du Roi.

Je ne doute pas qu'ils fussent conscients qu'aucun pouvoir réel ne s'attachait à cette tribune que leur avait abandonnée le Roi. Mais ils étaient si bien rentrés dans son jeu et avaient accordé tant de prix aux discours qu'ils y prononçaient et sur lesquels ils revenaient sans cesse –, allant parfois jusqu'à en réinventer et la teneur et les effets au cours des discussions quotidiennes qu'ils poursuivaient dans les jardins ou les couloirs du palais –, qu'ils n'auraient pu, sans se rendre ridicules, convenir qu'ils ne disposaient d'aucun pouvoir ni d'aucune influence et qu'ils avaient accepté, sans protestation, de se laisser dépouiller par les rois.

En réunissant l'Assemblée, le Roi entendait montrer à la Cour qu'il fallait encore compter avec lui. Trop de rumeurs avaient couru dans le palais pour qu'il les ignorât.

Il ouvrit la séance de l'Assemblée après avoir fait asseoir derrière lui, côte à côte, de manière qu'aucun signe de préséance ne transparaisse, ses deux éventuels successeurs. Tout le monde remarqua que s'il ne souriait pas, son visage, pour grave qu'il fût, était détendu.

Cette réunion n'avait pas seulement pour objet de montrer qu'il avait résolu de se reprendre et de régner avec la même assurance qu'autrefois, mais aussi d'écouter le rapport de l'un de ses administrateurs.

Ce dernier résuma les comptes rendus alarmants envoyés par les commis. Chargés par les rois, depuis les grands bouleversements, de l'administration des seigneuries, les commis avaient reçu pour principale fonction de pourvoir à l'alimentation de la Cité.

Au moment des famines, ils organisaient la répartition des vivres entre la ville et les campagnes. Ils imposaient et contrôlaient le rationnement des temps de pénurie le plus justement possible, bien que les citadins continuassent à se plaindre que les cultivateurs étaient mieux lotis qu'eux, tandis que les paysans récriminaient contre les restrictions qu'on leur imposait au profit de la Cité.

Les commis exerçaient aussi des attributions de trésorier. À ce titre, ils calculaient le montant des redevances en nature et en argent de chaque ferme. Les souverains avaient eu l'habileté de ne pas leur confier la tâche de lever les impôts, qui les aurait immanquablement fait détester de la population rurale et ainsi empêchés de poursuivre leur rôle de conseiller auprès des paysans. Ils étaient donc assistés d'un procureur qui allait de ferme en ferme, réclamer chaque année, au nom du Roi, le tribut à l'État. Les paysans concentraient toute leur haine sur ce seul homme, au point que sa maison et sa personne étaient en permanence surveillées, et gardaient leur confiance au commis.

Nous étions alors à la fin de l'été, au moment où les récoltes s'achèvent. Le climat autorise certaines années, dans les plaines du Nord, une récolte tardive, mais les commis savaient d'ores et déjà qu'il n'en irait pas ainsi cette fois. Après une année sèche et brûlante, les récoltes se révélaient faibles, dérisoires en certains endroits. Pour comble de malchance, les grains engrangés les années précédentes avaient partiellement pourri, faute de soins. L'administrateur qui exposait la situation ne cacha pas que cette pénurie risquait d'avoir d'importantes répercussions politiques. Il rappela qu'on avait entendu beaucoup de rumeurs contradictoires en ville après la mort du prince héritier et que cela témoignait d'un état d'esprit frondeur inhabituel. En conséquence, il préconisait des mesures sévères destinées à prévenir les troubles.

Le Roi, à son habitude, consulta les princes qui s'étaient tous précipités à l'Assemblée, avides de nouvelles et curieux de savoir comment le Roi aborderait cette nouvelle période de son règne. Dans un premier temps, aucun ne voulut prendre la parole. Tous ignoraient manifestement l'état des campagnes. Le peu de temps qu'ils avaient accordé à leurs domaines au plus vif de l'été s'était passé en divertissements. Ils avaient regagné la Cour en apprenant la mort du fils du Roi et s'étaient bien gardés de s'en éloigner à nouveau. Même Phoil, si attentif à la gestion de ses terres, avait consacré tout son temps à sa querelle avec Nagar. La surprise était donc totale. Aucun ne s'était préparé à y faire face.

Le premier, cependant, Phoil se leva et contre-attaqua en interrogeant le Roi sur ses intentions. Le Roi sourit faiblement et indiqua qu'il avait convoqué les princes pour recueillir leur avis avant d'arrêter définitivement sa décision. Le prince Phoil savait bien que le souverain avait déjà tout

décidé, mais il fit semblant d'admettre son désir de ne rien négliger de ce qui pouvait rendre sa décision la meilleure possible. Sur ce, le Roi se retourna vers ses fils et leur demanda s'ils souhaitaient prendre la parole. Le légitime refusa parce que, de toute évidence, il n'avait pas d'idée sur la question et le bâtard se garda bien, pour sa première apparition en public, de chercher à prendre le pas sur son frère. Le Roi demanda donc à ses notables s'il devait considérer qu'aucune opposition ne s'élèverait aux mesures qu'il prendrait prochainement.

L'assemblée bruissa quelques instants de murmures incontrôlés, puis le silence se rétablit, plus pesant que la première fois. Phoil se leva de nouveau et demanda au Roi de remettre cette délibération à quelques jours de manière que chacun évalue dans sa province l'étendue des dommages et revienne avec des propositions sérieuses et adaptées à chaque cas. Le Roi refusa en rappelant l'urgence. La Cité ne connaissait pas encore la menace qui pesait une fois de plus sur elle. La nouvelle s'y répandrait bientôt et un départ massif des princes sur leurs terres contribuerait à développer la panique et à accroître le mécontentement. Phoil hocha la tête. Il savait que le Roi ne consentirait jamais à ce délai, mais il importait de manifester qu'il avait une opposition à l'Assemblée.

« Dans ces conditions, reprit Phoil, et dans l'ignorance où nous sommes finalement des décisions que tu vas prendre, je ne puis que recommander la plus grande mesure. Il ne convient pas, comme on l'a fait de tous temps, de brimer les paysans au profit des citadins. Trop d'injustices sont commises dans les campagnes, pour ne pas en ajouter de nouvelles. Depuis plusieurs années, j'ai demandé à cette place qu'on libère les paysans de leur asservissement et qu'on accorde à chacun d'eux une parcelle de terre qui leur appartienne en propre. Je m'opposerai résolument à toute action susceptible d'aggraver encore leur situation. Et cela, non parce que je crois que c'est juste et généreux – bien que nul ne puisse le nier, mais la morale ne m'importe pas en l'occurrence – mais parce que le Royaume évitera ainsi des dangers pires que ceux qu'il connaît aujourd'hui.

« Qu'on ne dise pas que je me moque de la Cité. Qui a plus défendu que moi les citadins ? J'ai réclamé la réduction de leurs impositions. J'ai supplié que l'on développe davantage le commerce avec les autres pays, que l'on construise des vaisseaux, qu'on envoie des jeunes gens auprès des marchands du Nord pour qu'ils apprennent à connaître la mer et le négoce.

J’ai dit que nous risquions de mourir étouffés si nous demeurions aussi peu ouverts sur le monde.

« Aujourd’hui, Roi, voilà ce que je dis. Ne faisons pas payer aux paysans la mauvaise administration de quelques princes et commis, sur laquelle je ne veux pas m’étendre à présent. Demandons aux citadins d’accepter quelques sacrifices en leur exposant la situation et en en appelant à leur raison. Je sais qu’en période de famine, ils souffrent plus encore que les paysans, mais je sais aussi que ces périodes sont les seules où les paysans gagnent quelque argent, les seules où ils prennent conscience de leur importance pour la survie du Royaume. Si tu leur enlèves le peu qu’ils ont eu la sagesse d’engranger en prévision de moments comme celui-ci, que veux-tu qu’ils espèrent ? On a prélevé depuis dix ans une part plus importante que d’habitude de leurs récoltes en leur expliquant que c’était leur contribution à la lutte contre les famines. Voilà qu’aujourd’hui les fameux greniers dont on leur a tant parlé se révèlent plus mal gérés que leurs pauvres petites granges sur lesquelles ils veillent avec un sérieux et un amour qu’on ne peut demander à un commis, fût-il dévoué jusqu’à la mort à ta personne.

« Je dis aussi : demandons aux marchands de venir en plus grand nombre nous vendre les grains dont nous manquons. Incitons les artisans de la Cité à produire un peu plus et à imaginer de plus beaux objets encore. Je sais qu’ils le peuvent. Ces objets, vendons-les aux marchands en échange des grains. L’année prochaine, si les paysans rentrent de belles moissons, ce sont nos grains que les marins emporteront dans leurs navires et ce sont des marchandises inconnues qu’ils nous rapporteront. Voilà des années que je supplie que l’on autorise la vente aux étrangers de nos beaux papyrus. Ils proposent de les acheter à un prix plus qu’intéressant. Voilà des années qu’on me répond, ici même ou dans ton conseil, qu’il est hors de question de laisser sortir du Royaume la plus petite de ses productions. C’est pourquoi le Royaume est en péril et s’appauvrit. Qui dans cette salle n’a jamais rien acheté aux navigateurs, qui leur a jamais vendu quoi que ce soit ? Le Trésor s’appauvrit, notre or change de mains et ne revient jamais. Les mines d’or des montagnes ne dureront pas toujours. Elles ne produisent déjà plus comme au début de ton règne. Que seront-elles à sa fin ?

« Tu nous as consultés, Roi, voilà ce que je te réponds puisque personne ici n’a le courage de parler ou l’intelligence de penser : répartis les

sacrifices sans t’occuper de considérations politiques qui ne peuvent que finir par se retourner contre toi. Ouvre le Royaume sur la mer, avant que nous ne soyons balayés de l’histoire du monde. »

Il se rassit dans un silence glacé. Ceux qui étaient venus observer le retour du Roi aux affaires avaient assisté à la naissance d’un nouveau Phoil. S’il avait de tout temps pris la parole à l’Assemblée et avancé des idées audacieuses, jamais il ne s’était posé autant qu’aujourd’hui en successeur du Roi. Il apparaissait désormais comme le seul dans le Royaume à détenir, plus que des idées, une vision globale du présent et du futur de son pays. Plus important encore, il se présentait non comme un continuateur, mais comme un rénovateur. Cette position était à double tranchant. Elle pouvait lui amener des partisans autant que des ennemis.

Sur un signe sec du Roi, la séance fut levée. Le Roi sortit le premier, suivi de ses deux fils. Les princes, trop secoués encore par la fermeté du discours qu’ils avaient entendu, n’osèrent rien dire et suivirent leur souverain. Phoil demeura seul face à Nagar.

Tout cela je ne l’appris que plus tard d’Anticléridès. Lui-même le tenait de Phoil et de Nagar qui, quoique séparément, lui avaient fait le même récit.

Ce jour-là, en effet, j’étais restée sur la presqu’île, enfermée dans ma chambre, à coudre. Je voulais éviter Anticléridès et j’avais craint qu’en m’installant sur les terrasses où il faisait si bon, ou dans la galerie, où j’aurais pourtant pu me distraire en écoutant le bavardage des autres femmes, je ne sois obligée de lui parler. J’avais tort car le poète ne sortit pas de la journée. Pendant plusieurs jours, aucun de nous ne le vit et la cuisinière alla se plaindre à Nagar de ce qu’il renvoyait les plats qu’elle lui faisait porter. Nagar respectait le travail de son hôte et ne voulait pas qu’on trouble sa solitude. Au reste, je crois que ces trois soirées qu’elle passa seule avec Phoil, car je me gardais bien de prendre mes repas en leur compagnie, ne lui causèrent pas de déplaisir. Elle décida cependant de m’envoyer porter son dîner au poète.

« Si les autres servantes le dérangent et que, pour cette raison, il les renvoie sans accepter de manger, il n’osera pas se conduire ainsi avec toi. Si je crois qu’il faut le laisser travailler à sa guise, je pense qu’il n’est pas sain qu’il ne s’alimente pas pendant une aussi longue période. »

Il ne servit à rien que je demande à Nagar de me dispenser de cette obligation. C’est en vain que je lui montrai qu’elle seule saurait le raisonner. Elle se refusa à le déranger en prétextant qu’il se croirait alors obligé non seulement de manger, mais de reprendre une vie sociale.

J’étais dévorée de peur et d’excitation, tant et si bien que je dus défaire la broderie que j’avais entreprise au cours de l’après-midi. Je souhaitais ne pas bouger de ma chambre. Je désirais ne pas le voir et je brûlais de me rendre immédiatement auprès de lui. Le temps me semblait passer tout à la fois trop vite et trop lentement. Je ne voulais pas y aller parce que je redoutais ce qu’il pourrait me dire autant que ce qu’il pourrait ne pas me dire. Cent fois, j’imaginai ce qui se passerait et cent fois, je parvins à des conclusions différentes.

Quand le soir tomba, j’avais de la fièvre. J’avais beau me laver les mains, elles demeuraient moites. Le tissu de la robe de Nagar collait à mes doigts et je l’avais sali de taches de sueur. Je changeai trois fois de robe et presque aussi souvent de coiffure. Il était tout à fait inutile que je cherche à me raisonner et à comprendre ce qui m’arrivait.

Je n’ai jamais aimé servir les repas, comme je te l’ai déjà dit. La nuit venue, il est encore plus pénible de porter les plateaux à travers les couloirs. Les torches brûlaient clair à cette heure, car on venait de les changer, mais le lumignon que la cuisinière avait posé sur mon plateau, vacillait tristement chaque fois que je croisais les passages menant au jardin. Je ne pouvais non plus m’empêcher de me rappeler la nuit, si proche encore, où j’avais parcouru ces étroits boyaux.

Je poussai la porte, doucement, sans frapper et entrai sans faire le moindre bruit. Anticléridès travaillait et me tournait le dos. Je déposai le plateau sur un coffre auprès du lit et murmurai d’une voix basse, pour qu’il ne m’entende pas, que j’étais désolée de le déranger, que Nagar tenait à ce qu’il mange et que j’allais repartir immédiatement en lui laissant ce que la cuisinière avait préparé à son intention, qu’ainsi il pourrait dîner à son heure et en toute tranquillité. J’avais hypocritement résolu d’accomplir ma mission sans me faire remarquer de manière à pouvoir dire à Nagar que j’avais obéi, sans pour autant avoir à affronter Anticléridès.

Cependant, comme je me reculais vers la porte, il se retourna vivement.

« Je craignais que tu ne viennes jamais, Coelia, chuchota-t-il, presque aussi doucement que moi, Nagar est-elle seule à vouloir que je me nourrisse ? » Je voulus sortir, mais il fit un geste de la main depuis son siège.

« Reste. Je n'ai rien trouvé de mieux pour t'obliger à venir me voir, comme je te l'avais demandé.

— Ne t'es-tu donc abstenu de manger et de sortir que pour cette seule raison ?

— J'avais besoin d'avancer mon travail, il est vrai, et je n'arrivais plus ces derniers jours à écrire comme à l'accoutumée, mais je voulais surtout te faire venir jusqu'ici. »

Il se leva et alla chercher le plateau. Il eut un sourire réjoui : « Tu ne peux savoir combien j'ai faim. Je redoutais d'avoir à attendre encore. Je n'aurais jamais pu, je crois. Chaque soir, ces nouveaux plats me tentaient davantage. Mais je travaille mieux à jeun… »

Je ne savais que répondre et n'osais plus bouger. Il mangea en silence avant de me demander ce que j'avais à lui dire.

« Mais rien. Que pourrais-je te dire ?

— Je crois, moi, que tu m'en veux pour une raison que j'ignore et qui me navre plus que tu ne le penses. Je t'ai vue, ainsi que toute la maison, traîner un visage fatigué, malheureux et boudeur. J'ai d'abord supposé que c'était le retour du prince qui avait causé ton chagrin. Je crois, du reste, qu'il en est partiellement cause. Mais tu m'as jeté de si mauvais regards et tu as si souvent cherché à m'éviter, que je n'ai pu qu'en conclure que c'est à moi que tu en voulais.

« Pourtant, nous sommes amis, Coelia. Tu es la musicienne que je préfère et j'espère être ton poète de prédilection. Je n'ai jamais cherché à esquiver tes questions et tu aimais, me semblait-il, discuter avec moi. Que s'est-il passé pour que tu m'enlèves ton amitié ? »

Sait-on ce qui vous pousse à certains instants à dire n'importe quoi et à commettre ainsi de graves erreurs ? Nagar prétend que c'est la vérité qui s'exprime à ces moments incontrôlés. Un prêtre, que j'ai interrogé un jour, m'a affirmé que les dieux parlent alors par notre bouche pour permettre à leurs desseins de s'accomplir. Quant à Anticléridès, il m'a dit que la

complexité et le mystère de l’esprit humain sont ce qui en fait l’intérêt. Quoi qu’il en soit, alors qu’en temps normal, j’aurais fondu en larmes pour chercher à l’attendrir, je répondis sèchement que je n’avais rien contre lui et qu’il avait clairement deviné l’objet de mon chagrin.

Cela ne sembla pas lui couper l’appétit, ce qui me rendit plus mécontente encore. Aussi ajoutai-je gratuitement que je le trouvais bien vain de penser qu’il pût me causer quelque peine que ce fût. Là-dessus, sans attendre qu’il ait achevé son repas, je me retirai et regagnai ma chambre.

OceanofPDF.com

VI

Le lendemain en fin d’après-midi, je cousais seule dans la galerie, assise sur l’un des bancs de pierre qui font face au bassin et reçoivent la pleine lumière de l’ouest. Je n’avais pas jugé nécessaire de m’isoler de nouveau. Anticléridès avait agi de la même manière, puisqu’il travaillait sur les terrasses.

Mon ouvrage, qui avançait lentement, m’empêchait de réfléchir calmement. Aussi avais-je plus souvent les yeux levés vers le grand ciel bleu que baissés sur les arabesques compliquées que je brodais. J’aime pourtant ces minutieux travaux de broderie : j’ai orné ainsi la plupart des robes de Nagar et presque toutes les miennes.

Depuis la veille, mon esprit s’embrouillait. Je regrettais mes paroles. J’aurais voulu aller m’excuser auprès du poète et lui demander d’oublier ma dureté, mais je ne me sentis pas le courage d’entreprendre cette démarche. Pourtant j’aurais donné à cette heure-là bien des choses pour n’avoir pas prononcé ces mots ineffaçables. À chaque point je songeais que la veille, à la même heure, j’attendais avec impatience notre rencontre. Alors tout était encore possible, rien n’était, comme à présent irrémédiable. Hélas ! Savons-nous vraiment ce qui est irrémédiable ? Je me croyais à tort malheureuse à ce moment-là. Maintenant, je sais bien que je ne pourrai plus jamais broder…

La lumière diminuait et j’envisageais de ranger mes cordonnets, quand apparut Phoil. Il ne m’aperçut même pas ou fit mine de ne pas me voir et rentra chez Nagar. Je me trouvais devant sa porte et j’entendis clairement les éclats de colère du prince. Je ne compris pas cependant ce qui l’avait si fortement irrité. Je craignis que l’ancienne dispute ne soit en train de renaître. Mon cœur se pinça et je sus à ce signe que, plus que mes confus états d’âme, m’importait la paix de cette maison.

Phoil sortit bientôt de la chambre. Il était toujours aussi agité, mais prit la peine de me regarder. Je me levai et allai vers lui. Il serra mes deux mains

entre les siennes et abaissa sur moi un regard plein de tristesse. Puis il me lâcha soudainement et s'éloigna en direction des terrasses. En le suivant discrètement, je vis qu'il s'asseyait au côté d'Anticléridès. Ils parlèrent longuement, puisque lorsque j'apportai une lampe à huile, plus d'une heure plus tard, ils s'y trouvaient toujours.

Quand je parus avec la lampe qui éclairait mon visage au milieu de l'obscurité, je me rendis compte que l'attention des deux hommes se tournait vers moi.

« Nagar ne viendra pas », dis-je en posant la lampe sur le sol. « Elle est partie au palais et ne compte pas dîner avec vous. »

Phoil soupira. Je le voyais à présent. Il avait l'air désabusé.

« Qu'espère-t-elle ? Même elle, ne parviendra pas à le fléchir.

— Tu vois au moins, répondit Anticléridès, qu'elle a épousé ta cause. Que cela te soit un réconfort. »

Mais Phoil semblait avoir besoin d'un réconfort plus efficace, car son expression resta aussi triste. Je demandai alors s'ils consentiraient à m'expliquer ce qui venait de se passer. Phoil se leva :

« Dis-lui, Anticléridès. Elle a le droit de savoir. Je suis trop fatigué pour faire un troisième récit. Je vais m'allonger chez Nagar, mais je reviendrai dîner avec vous. »

C'est alors qu'Anticléridès me raconta le déroulement de la séance de l'Assemblée trois jours auparavant. Phoil avait appris cet après-midi même les décisions que le Roi avait arrêtées et qu'il révélerait le lendemain à l'Assemblée. L'un des administrateurs avec lequel Phoil s'était lié d'amitié l'en avait secrètement informé.

On s'apprêtait à réquisitionner les réserves personnelles des paysans. On les leur paierait à un prix minimum, de très loin inférieur à ce qu'ils auraient été en droit d'attendre de leur vente directe sur les marchés. Ces prélèvements seraient considérés comme un impôt exceptionnel et viendraient en diminution de la contribution en argent que les agriculteurs versent au Trésor. Cette contribution en argent, généralement très faible, sauf à proximité des mines où l'on sait que les paysans n'hésitent pas à

dérober quelques parcelles des minéraux précieux, est calculée, je crois, proportionnellement à la part qu'ils retirent de la culture de la terre des seigneurs. Elle avait toujours choqué Phoil, cette imposition très ancienne et qui, selon Nagar, répondait à des raisons morales et économiques. Le prince s'indignait qu'on reprenne d'une main ce que l'on donnait de l'autre à ceux sans lesquels le Royaume ne survivrait pas. Aujourd'hui, sous couvert de satisfaire l'une de ses revendications – l'abandon de la contribution en argent –, le Roi augmentait considérablement l'impôt des agriculteurs. Au reste, Phoil savait bien que le souverain n'entendait nullement faire disparaître définitivement la taxe en argent. Il s'agissait seulement d'adoucir la mesure par un semblant de bienveillance.

Je fis remarquer qu'en fin de compte les paysans allaient se retrouver avec une bourse bien garnie puisqu'ils garderaient leur argent et recevraient en plus celui du Roi. Anticléridès s'amusa de ma naïveté. Il m'expliqua que l'on prélèverait la totalité du contenu des granges, réservoirs et greniers des paysans. Ils ne pourraient garder que de quoi se nourrir pendant deux mois. Les grains nécessaires à leur alimentation au-delà de ces deux mois ainsi que ceux nécessaires à la nourriture de leurs animaux personnels, ils devraient les acheter aux greniers du Royaume. Les paysans seraient contraints, pour ne pas mourir de faim, à s'endetter et à sacrifier les quelques bêtes qu'ils réussissaient à élever aux côtés de celles des seigneurs.

Les moissons iraient remplir les dépôts du Roi. Les commis organiseraient avec justice la distribution entre les différents habitants du Royaume, mais on s'attacherait en premier lieu à ce que la Cité ne manque de rien. Bien sûr, il y aurait des restrictions. Les citadins devaient s'attendre à voir leurs écuelles moins garnies que d'habitude, mais du moins seraient-ils certains qu'elles ne resteraient pas vides. En outre, en raison de la pénurie, ils auraient à payer plus cher leur nourriture. Le Roi pensait cependant qu'ils comprendraient que la suspension, pendant le temps de la disette, des marchés au profit des ventes publiques leur épargnerait des frais supplémentaires.

« Le Roi veut à toute force, semble-t-il, que les habitants de la Cité aient l'impression qu'il est plus que jamais capable de gouverner et qu'avec lui l'intérêt général est sauvegardé. Le Grand-Prêtre dira que les dieux vous ont envoyé une épreuve, mais qu'ils ont donné à votre souverain les moyens

de vous sauver, qu'en les employant à bon escient, il montre, une fois encore, qu'il est leur protégé. Et personne n'aura l'idée de demander pourquoi l'importation de grains demeure totalement proscrite. L'épreuve sera résolue au sein du Royaume par le rassemblement des énergies du Royaume. »

Je voulus dire à Anticléridès qu'il se montrait inutilement sacrilège, mais il prévint ma réaction :

« Je sais ce que tu penses, Coelia. Je n'ai fait que te rapporter les propos exacts du prince. Tu as vu comme moi à quel point il est bouleversé.

« Il est venu ici, convaincu que c'était Nagar qui avait poussé le Roi à ces décisions. Mais il semble qu'on ne l'ait pas consultée. D'après ce que j'ai compris, elle a réagi de la même manière que Phoil. Elle croit comme lui que le Roi a commis une grave erreur en pénalisant systématiquement les paysans. Elle doit être également consternée de ce que le Roi n'ait pas cru bon de l'entendre avant d'arrêter sa décision.

— Peut-être parviendra-t-elle à le fléchir ?

— Je crains que non. Selon Phoil, Nagar pense que le Roi, après une période d'incertitude, où sa raison a pu paraître chancelante et où, surtout, il a été l'objet de pressions contradictoires, a voulu prouver qu'il n'avait besoin de personne pour gouverner. Je crains qu'elle n'ait raison. Le Roi s'est lancé un défi à lui-même pour asseoir son autorité. Plus le défi est irréalisable, plus son succès raffermira son pouvoir. Le Roi empêchera la famine d'assiéger la Cité et il refoulera les paysans par la force. Il était plus commode pour lui de s'en prendre aux ruraux. Ils sont moins organisés, moins rusés que les citadins et, surtout, plus éloignés de la Cour.

— Que va faire Phoil ?

— Il ne le sait pas encore. Sans doute un nouveau et inutile discours à l'Assemblée… »

Comme il disait ces mots, Phoil reparut. Dans la pénombre, on le distinguait mal, mais je le sentais plus détendu. Quand son visage fut éclairé par la lampe, je vis qu'il souriait.

« Dînerons-nous à présent, Coelia ? », chuchota-t-il.

Pendant le repas, Phoil refusa d'aborder le sujet qui le préoccupait. Anticléridès entretint la conversation et lui relata des contes sur la vie dans son précédent lieu de séjour. Pour moi, je n'osais rien dire, craignant de troubler le calme que le prince avait recouvré. À la fin du dîner, les laissant tous deux à table, j'allai chercher ma cithare et jouai doucement de manière à ne pas les gêner.

Nagar revint vers la fin de la première moitié de la nuit. Elle semblait très fatiguée.

« Le Roi est plus buté que jamais, dit-elle, mais il a accepté de faire une concession. Il laisse aux paysans trois mois de nourriture. Il ne veut pas entendre parler d'autres adoucissements. Il soutient que les paysans se débrouilleront toujours pour cacher une partie de leurs réserves et de ce fait pourront mieux s'en sortir que les habitants de la Cité.

— Il a raison dans la majorité des cas, reconnut Phoil, mais il demeurera toujours une importante minorité, condamnée à mourir de faim.

— Il se refuse à l'admettre. Il a accepté de leur accorder un mois supplémentaire, parce que, alors, les premières récoltes de printemps commenceront dans les plaines les plus protégées et qu'elles permettront de faire face aux besoins sans créer de troubles.

— Ces premières récoltes sont toujours faibles, il le sait comme nous. Les plus importantes ne se feront qu'à la fin du printemps. Dans trois mois, il restera encore trois mois de misère à supporter.

— Il veut pousser les agriculteurs à planter dès maintenant, dans les terres en friche cette année, des racines qui poussent rapidement et peuvent, à défaut d'autre chose, être consommées sans risque.

— Et que vaudront ces terres lorsqu'ils les ensemenceront de nouveau ? Elles seront épuisées et nous nous retrouverons, l'an prochain, avec le même problème. Lui as-tu demandé pourquoi il ne voulait pas importer de grains ?

— Je l'ai fait, bien que cette solution ne me paraisse pas la meilleure. Il a invoqué les raisons habituelles, celles que je t'ai données moi aussi. À cela s'ajoute le fait qu'il aurait du mal à financer ces achats. Il serait contraint de lever de nouveaux impôts et de faire accélérer le travail dans les mines. Cela n'est pas raisonnable. Me semblait sage, en revanche, de

payer un bon prix aux agriculteurs. Mais il ne conçoit pas qu'on puisse traiter les paysans autrement que comme des êtres sans âme.

— Tu as obtenu plus que je n'espérais, concéda le prince. Tout dépend à présent de la façon dont seront appliquées ces dispositions. Je souhaite qu'il donne ordre que les prélèvements se fassent avec bienveillance. Car, dans le cas contraire, il ne se trouvera plus personne dans les campagnes pour le croire inspiré par les dieux. »

Le lendemain eut lieu, comme prévu, la présentation à l'Assemblée des mesures arrêtées par le Roi. Un commis lut les décisions. Plusieurs princes prirent la parole pour souligner la dureté de ces mesures, tout en en reconnaissant la nécessité dans les circonstances actuelles. Phoil se tut, à l'étonnement général. Il se retira sans échanger un mot avec ceux de ses pairs qu'il consultait d'ordinaire. Le soir même, l'édit royal était affiché dans la Cité. La nouvelle d'une pénurie et celle des dispositions prises pour en venir à bout y parvinrent donc simultanément, conformément aux souhaits du Roi.

Le prince regagna la presqu'île tôt dans l'après-midi. Il passa les quelques heures qui restaient avant la tombée de la nuit dans les bassins de la villa. La journée était très chaude. Soudain les chaleurs étouffantes s'étaient de nouveau abattues sur la ville.

À la fin de l'été, alors que l'air avait fraîchi, il n'est pas rare que les canicules reviennent et durent jusqu'au milieu de l'automne. Contrairement aux pays du nord de la mer, où a vécu Anticléridès, les automnes et les hivers sont des saisons incertaines. Jamais très froides, sauf les jours où soufflent les vents des montagnes de l'est, elles peuvent, si les vents du sud se lèvent, devenir brutalement aussi chaudes que l'été. Entre ces deux extrêmes, les journées sont plus fraîches et reposantes. Sans doute doit-on se couvrir davantage et remplacer les tuniques de lin par des robes de laine ou même porter une cape pour sortir, mais il ne fait jamais assez froid pour qu'on ne puisse s'asseoir sur les terrasses jusqu'au soir.

À plusieurs reprises, je passai la tête dans l'entrebâillement de la porte pour vérifier que Phoil n'avait besoin de rien. Il ne s'aperçut même pas de ma présence. Assis sur la dernière marche de l'escalier conduisant à l'un des bassins, torse au-dessus de l'eau et jambes étendues, il était

manifestement dans la plus grande perplexité et profitait de son bain pour réfléchir.

Il alla directement à la terrasse où Nagar avait fait servir le dîner, apportant avec lui une impression de fraîcheur et de propreté que nous ne pouvions lui disputer, nous qui avions gardé nos vêtements trempés de sueur. Je me tenais dans l'ombre et j'observais sa silhouette droite et ferme. Un frisson me parcourut, me pinçant tristement, au souvenir de ses bras passés sur mes épaules. Le prince mangea avec entrain. Lorsqu'il eut avalé les coupes de bouillon froid aux épices qu'avait préparées la cuisinière pour nous rafraîchir, il me regarda avec ce qui me parut une manière de tendresse.

« Le moment n'est-il pas venu, Coelia, de demander qu'on entreprenne le récit qu'on nous a promis il y a quelques jours ? »

Anticléridès termina tranquillement son repas avant de reconnaître que si la proposition qu'il nous avait faite nous avait alléchés, nous devions être morts d'impatience. Et c'est ainsi qu'il commença à raconter l'histoire de Célubée.

Chronique de Célubée

« On a bien tort, hélas, d'oublier que les civilisations sont aussi mortelles que les hommes. Nous pleurons à l'idée que nul ne se souviendra de nous lorsque les années auront effacé la plus infime trace de notre passage sur terre. Mais ne devrions-nous pas pleurer davantage encore en songeant que les contrées où nous avons vécu, les cités que nous avons aidé à construire et à administrer, les marbres et les ivoires dont nous nous sommes entourés, les lois que nous avons respectées jusqu'au plus profond de notre cœur, les temples où notre âme tremblante est venue supplier qu'on apaise son angoisse, ne survivent guère plus que nous ?

Voilà une idée qui ne nous effleure pas parce que dans le temps qui nous est imparti, nous avons rarement l'occasion d'assister à l'effondrement des États et parce que nous nous trouvons encore à cette heure précoce du

monde où peu de souvenirs encombrent nos mémoires et où la poussière des sociétés défuntes n’a pas encore été balayée jusqu’à nos portes.

En des temps très anciens, mais qu’on pourrait un jour juger bien proches de nous, les sables qui noient le sud du Royaume étaient aussi verdoyants que vos vallées et vos montagnes du Nord. Et du sommet des montagnes bleues, on dominait de vastes plaines riches et humides au nord, à peine trop sèches et blanchâtres au sud.

Au pied de ces montagnes, le fleuve avait ouvert une gorge au cours des siècles. Il s’était taillé un lit dans la pierre, il l’avait élargi au fil de ses crues et tapissé de tendres et fertiles alluvions. Il avait tant travaillé le roc, que de l’autre côté des montagnes, sur leur versant caché, il avait creusé une sorte d’immense amphithéâtre naturel adossé aux pentes les plus raides. De cet emplacement, qui n’était plus la montagne, mais n’était pas encore la plaine, on pouvait contrôler le fleuve, autant que les sentiers de la montagne. Nulle place n’aurait davantage permis de surveiller les routes d’éventuelles invasions. Une ville s’y édifia.

Les hommes qui installèrent une cité en cet endroit montrèrent plus de prévoyance que n’en ont généralement reçu les êtres humains. Ils étaient venus du plus profond de cette terre dont nous ne savons que peu de chose, que nous imaginons étendue et bordée en son extrémité de profondes forêts. Ils étaient venus d’un monde isolé où ils n’avaient pu connaître d’autre vie que la leur, où ils n’avaient pu apprendre la crainte de voir déferler sur son territoire les hordes étrangères et cruelles. Ils semblent être nés du néant et s’être levés un jour dans les chaleurs humides des confins de la terre. Où ont-ils acquis la science qui les a fait choisir le meilleur site pour y fonder Célubée ?

Car ils nommèrent ainsi la ville qu’ils avaient construite. Elle était, je l’ai dit, adossée à la montagne et ils taillèrent leurs premières habitations dans la pierre elle-même. La vieille ville, laissée plus tard aux habitants les plus pauvres ou à quelques anciennes familles qui ne voulurent pas abandonner les premiers refuges de leurs ancêtres, se composait d’un lacis de ruelles souterraines, à peine éclairées de rares trouées, mais où flambaient, comme dans les couloirs les plus secrets de la villa, d’épaisses torches. Quant aux logis, ils étaient pour la plupart obscurs, à l’exception de ceux creusés dans la muraille surplombant le fleuve ou la plaine, qu’on

avait pu percer de fenêtres, guère plus larges que les fissures sillonnant la montagne.

De ces premiers temps où ils établirent leurs quartiers dans la roche et des temps plus anciens encore, nous ne savons rien de sûr. Les rouleaux de Nagar, qui constituent la source la plus complète sur l'histoire de Célubée, demeurent évasifs sur cette époque. Lorsque je cherchais à retrouver la trace de cette ville, je découvris des documents anciens qui paraissaient y faire référence, quoique sans jamais la nommer. Ils y consacraient peu de place et ce qu'ils en disaient ne correspondait pas toujours aux événements dont mon peuple avait conservé le souvenir. Bien que je ne puisse affirmer avec certitude que ce sont eux qui se trompent, tandis que dans la mémoire de mon peuple et dans les rouleaux de Nagar se trouve la vérité, j'ai préféré ne retenir que ces deux dernières sources, parce qu'elles se recoupent davantage et ne comportent pas, comme les autres, d'éléments contradictoires.

Mais si Célubée se dota d'une origine qu'elle tint ensuite pour certaine, je considère, quant à moi, que sur ces temps si reculés, rien n'est sûr et qu'il appartient à chacun de choisir la version qu'il préfère.

Certains textes rapportent que quelques-uns seraient arrivés en pourchassant un animal. Éblouis par la beauté du site, ils auraient fait venir le reste de leur nation. D'autres prétendent que ce peuple a toujours demeuré là et qu'aussi loin qu'on puisse remonter, il était établi à l'entrée du fleuve dans la montagne et régnait sur les plaines en amont. D'après un texte plus ancien et encore moins certain que les autres, les habitants de Célubée seraient remontés peu à peu du sud en suivant le fleuve vers cette gorge où, selon une légende, s'était élevée une cité fabuleuse. Mais Nagar tient ce récit pour apocryphe. On racontait pourtant dans mon peuple qu'au commencement des temps, avait existé une ville miraculeuse, si belle et lumineuse qu'elle devint le centre de l'univers, attirant vers elle les poignées d'hommes qui cheminaient alors sur les routes du monde à la recherche de leur destinée, et que c'est de ses flancs que partirent, une fois éduqués, les peuples qui se sont répandus à la surface des terres.

Je pense que ce peuple venait bien du Sud. C'étaient des hommes forts et grands, endurcis par la vie difficile qu'ils menaient entre la chaleur des plaines et le froid des montagnes, la pureté de l'air des sommets où ils montaient la garde à tour de rôle, la luminosité aveuglante des plaines

méridionales qui s’étendaient au-devant d’eux et l’obscurité malsaine des grottes où ils demeuraient. Leur teint devait être à peine plus foncé que celui de votre peuple à en juger par les descriptions que nous en possédons. Je crois qu’ils vous ressemblaient beaucoup.

Combien de temps cette ville resta-t-elle en cet état ? Nous ne le savons pas. Son peuple ramassait les produits des terres au pied de la ville, tandis que quelques hommes surveillaient la montagne et le fleuve. Ils se postaient aux endroits précis où furent bâties par la suite deux forteresses. Ils utilisaient sans doute ces longs moments de garde, où il ne se passait rien, et où rien n’aurait pu se passer, car je pense qu’ils étaient désespérément seuls à cet endroit de la terre, pour chasser ou pêcher. Je m’émerveille toujours à la pensée que la peur des autres était inscrite dans le cerveau de ces hommes qui ne pouvaient pas la connaître. »

Alors Phoil interrompit le récit :

« Ce que tu dis est sans doute juste, mais ne crois-tu pas que ce peuple, qui vivait frugalement et avait surtout cherché à se construire un abri, avait appris la peur en se battant avec les bêtes sauvages qu’il avait rencontrées sur la route qui le menait aux montagnes ou avec celles qui essayaient certainement de pénétrer son installation au cours des nuits ? Dans les montagnes, les veilleurs devaient être attaqués par des animaux dangereux, comme ceux que nous tuons parfois dans nos propres montagnes. Au bord du fleuve, il y avait peut-être des crocodiles, et leur vue suffirait à remplir de terreur le plus courageux des hommes. »

« Peut-être as-tu raison, reprit le poète. Mais en réalité, je ne nie pas qu’ils aient fait l’apprentissage de la peur. Je dis seulement qu’ils ont très tôt, avant même d’avoir organisé leur État, mis en place un dispositif de protection, non contre les bêtes sauvages, mais contre les autres hommes. S’ils avaient craint les animaux, ils n’auraient pas exposé leurs gardes sur les sommets ou dans le lit du fleuve, ils se seraient entourés de palissades ou de murs élevés, infranchissables. C’est comme s’ils avaient su de tout temps qu’ils n’étaient pas ou ne resteraient pas les seuls êtres humains. Ils ont compris spontanément que le plus grand danger que court l’homme est

celui auquel l’expose la convoitise de son prochain. C’est cette sagesse et cette horrible lucidité que j’admire, Phoil.

Cependant, pour une raison que nous ignorons, leur population qui n’avait pas crû jusque-là, augmenta soudainement.

Ils n’avaient guère songé jusqu’alors à se doter de structures solides. Les corvées étaient réparties naturellement entre chacun en fonction des compétences respectives. Aux plus aguerris et aux plus vigoureux, la défense de la cité ; aux plus pacifiques et aux plus minutieux, le soin de l’approvisionnement. Mais cette répartition même, qui au commencement s’était organisée spontanément, s’était progressivement transformée en système. Plusieurs familles se spécialisèrent dans les tâches militaires, tandis que d’autres cueillaient, génération après génération, les fruits de la terre. Les rencontres entre les deux groupes, quotidiennes, restaient cependant réservées. Les paysans ne s’enquéraient pas des difficultés des soldats. Ces derniers ne voulaient pas savoir comment se faisaient les récoltes. Tout avait toujours fonctionné sans heurts, parce qu’aucun véritable problème ne s’était posé.

Cependant l’augmentation de la population provoqua une année de disette. Les cultivateurs ne s’étaient pas, jusque-là, souciés d’étendre le nombre de champs où ils récoltaient les graminées. Par le miracle du climat, les moissons avaient toujours suffi aux besoins grâce aux compléments tirés de la chasse et de la pêche. Cette année-là, une sécheresse inhabituelle s’abattit sur la plaine, peu de temps après l’apparition des premières pousses. Les plants furent brûlés sur pied ou desséchés dans la terre. On ne sauva qu’une faible part de la récolte attendue. Les paysans, impuissants, se mirent à leur tour à pêcher et à chasser pour compenser les pertes de nourriture. En effet, le peu retiré des champs en bordure du fleuve aurait sans aucun doute autrefois permis de passer l’hiver. Mais Célubée comptait depuis quelques années davantage d’enfants et d’adolescents, davantage aussi de femmes grosses ou allaitant.

Il est bien connu que par le jeu des coïncidences ou la perfidie du hasard, un événement malheureux en précède généralement un ou plusieurs autres. Cet hiver-là, où l’on avait si peu à manger, des guetteurs de la montagne ne redescendirent pas au terme de leur garde. Les trois hommes

chargés de les relever, après avoir attendu au pied du sentier qui s'élevait jusqu'au faîte des montagnes, décidèrent, contrairement aux vieilles pratiques – car depuis qu'ils s'étaient installés là, d'innombrables années s'étaient écoulées sans que jamais aucune sentinelle ne manque de redescendre à l'heure même où la relève l'attendait –, d'aller à la rencontre des retardataires. Mais ils eurent beau explorer chacun des chemins qu'ils connaissaient, visiter toutes les cachettes répertoriées, arpenter les cimes d'un point à un autre en criant les noms de leurs compagnons dans le vent froid de l'hiver, ils n'en trouvèrent aucune trace.

Lorsqu'ils redescendirent vers Célubée, le lendemain matin, la ville alarmée attendait derrière les trois guetteurs du jour. Elle s'était inquiétée de l'absence des hommes de garde de l'avant-veille. Quand les habitants de Célubée virent les trois hommes redescendre seuls et qu'ils comprirent que trois des leurs avaient mystérieusement disparu, l'angoisse s'empara de la cité. Les premières, les familles des disparus manifestèrent des sentiments incontrôlés. Leur anxiété était telle qu'elles se précipitèrent à la suite des trois nouveaux veilleurs avec l'idée de reprendre elles-mêmes les recherches. Il fallut les rattraper et les ramener de force jusque dans leurs maisons. Mais elles ne purent y rester et passèrent la journée à errer d'un endroit à un autre, en exprimant leur effroi et leur inquiétude. Elles paraissaient si pitoyables, tremblant de tous leurs membres, s'arrachant les cheveux, se maculant de terre et poussant des hurlements de désespoir, que le reste de la population, qui avait jusque-là gardé son calme, fut pris de peur.

Les parents des disparus auraient sans doute été incapables d'expliquer pourquoi ils réagissaient avec une telle violence. La mort à Célubée était toujours acceptée avec résignation. Le chagrin, aussi grand qu'il soit, n'avait jamais empêché aucun homme de conserver la plus grande dignité. Aussi était-on accoutumé, dans ces pénibles épreuves, à voir les proches du défunt se conduire avec un parfait contrôle d'eux-mêmes. Cela explique sans doute pourquoi les habitants de Célubée qui – quoique inquiets du sort des trois gardes – s'étaient d'abord résignés à l'idée que ces derniers avaient été la proie de bêtes sauvages rendues furieuses par la famine, furent à leur tour frappés de panique.

La population tout entière acheva donc cette journée dans la plus grande confusion. Certains demeurèrent prostrés chez eux, mais la majorité

se jeta dans les ruelles obscures à la rencontre de voisins et s'employa à tenir un langage de plus en plus alarmiste. Seuls les trois hommes revenus le matin de leur tour de garde, ainsi que quelques autres guetteurs, montagnards ou fluviaux, conservèrent leur sérénité et tentèrent de raisonner leurs compagnons. La nuit se passa, non dans le silence habituel, mais dans un bourdonnement qui semblait faire vibrer chaque paroi de la cité. Les feux que l'on éteignait soigneusement à la tombée de la nuit furent entretenus jusqu'aux premières clartés. Alors on se massa de nouveau au bas du sentier de la montagne et l'on attendit que redescendent les trois sentinelles de la veille.

Le petit matin devait être froid et humide, car j'ai remarqué qu'aux moments les plus tristes de la vie, la nature se met d'elle-même en harmonie avec le cœur des hommes. Le peuple, fou d'angoisse et de fatigue, chancelait à l'entrée du sentier. Quelques enfants, plus hardis que les autres ou qui avaient pu dormir en dépit du tumulte et se trouvaient de ce fait plus dégourdis, allèrent en avant afin d'être les premiers à apercevoir la descente de la garde. Ils revinrent vite, bondissant sur les pierres et criant que les trois hommes arrivaient. Ils n'osèrent pas décrire l'allure des arrivants, pensant que les adultes la découvriraient bien assez tôt et en tireraient, plus encore qu'eux, des conclusions sinistres.

On vit bientôt apparaître les trois soldats. L'un d'eux portait sur son épaule un lourd fardeau qui entravait sa marche en bringuebalant à chaque pas. La pente était forte et le porteur résistait avec peine à la tentation de la dévaler en entraînant sa charge avec lui. Les deux autres, qui portaient, outre leurs armes, celles de leur camarade, baissaient la tête, et leurs épaules vides semblaient presque aussi pesantes que celles du premier. Quand ils aperçurent la foule – ayant soudain levé les yeux, comme si leur instinct les avait avertis que dans l'immense silence de la montagne, leur peuple attendait leur retour – ils pressèrent le pas, distançant leur compagnon. Ils se tinrent sans parler et sans bouger à quelques coudées de leur nation, jusqu'à ce que le troisième les rejoigne. Alors, chacun put voir qu'il soutenait le corps mutilé et encore poisseux de sang coagulé et d'humeurs répugnantes et nauséabondes de l'une des sentinelles perdues l'avant-veille.

À cette vue, le peuple recula jusqu'à la ville et se massa sur la terrasse extérieure que l'on avait récemment aménagée pour aérer l'édifice

troglodyte et qui servait aussi de temple. Le porteur y déposa alors le cadavre, sans aucune aide, mais avec la douceur qu'il aurait mise à allonger dans son berceau un tout petit enfant. Chacun frémit et se figea d'horreur et de panique, tandis que le soldat si grand et si fort accomplissait sur le corps de son ami les gestes d'apaisement que l'on doit à la mort. Les deux autres, toujours muets, s'étaient assis en tailleur côte à côte à l'intérieur du cercle que formait la foule.

Ce cérémonial se poursuivit assez longtemps, tant chacun semblait frappé de stupeur. Même le prêtre du temple, frêle dans sa robe claire, choisi pour sa sagesse et son sang-froid, ne put prendre sur lui de fendre la foule et de venir aux côtés du soldat l'aider à préparer le mort à gagner l'éternité. Enfin, l'un des trois hommes qui auraient dû escalader la montagne pour prendre leur tour de garde au retour des sentinelles et qui avaient suivi le recul vers Célubée, sortit du cercle et s'avança vers les deux soldats prostrés.

C'était encore un jeune homme, mais déjà plus vigoureux et plus grand que les plus solides des gardes. Sa famille avait donné à Célubée des citoyens d'une rare qualité, puisque ses deux grands-pères avaient jadis monté la garde sur les montagnes, avant d'être choisis l'un après l'autre pour présider le conseil des soldats qui décidait chaque mois de l'organisation des rondes ainsi que de la remise en état des quelques fortifications artificielles qu'ils avaient élevées le long du fleuve et de la remise en état des armes communautaires. Son père et ses deux oncles avaient obtenu à leur tour le privilège de garder Célubée et de siéger au conseil que présidait à présent le plus âgé de ses oncles.

Le nombre de ses enfants avait également rendu son père célèbre. Si depuis plusieurs années l'on procréait beaucoup à Célubée, les enfants continuaient à mourir en bas âge et les familles n'en sauvaient au plus que trois ou quatre. Lui, avait réussi à engendrer et à élever dix enfants. Son regret était de n'avoir que deux fils : l'aîné et le benjamin de son importante famille. L'aîné tranchait sur le reste de la famille, célèbre pour sa vigueur et sa haute taille. Il était fluet, presque petit. Mais s'il n'avait pu se faire remarquer par ses qualités physiques, comme son très jeune frère et ses cousins, il avait conquis Célubée par sa pénétration, son calme et son savoir. On l'avait élu prêtre à la mort du vieillard qui l'avait instruit. Lui aussi avait assisté, impuissant et accablé, au retour des guerriers. Quoique avisé et

pieux, il se sentait dépassé par un événement auquel même son savoir ne l'avait pas préparé.

Son jeune cadet, moins réfléchi, mais doté de plus de flair et d'intuition, brisa le cercle d'un air décidé. On le savait courageux. Depuis son adolescence, ses origines, sa taille, autant que ses traits fermes et secs, impressionnaient Célubée. Il se tenait au conseil derrière son oncle, alors que son jeune âge aurait dû l'en exclure. Mais aucun des vieillards et des hommes mûrs, qui devaient à des années de dévouement leur présence dans cette instance, n'avait cherché à l'en chasser. Au reste, s'il y était venu comme s'il y avait un droit naturel et incontestable, il se montrait discret et ne prenait jamais la parole. Restant debout derrière son vieil oncle, il se posait en garde du corps à la fois amical et réservé. Mais les vingt hommes, assis en rond autour du feu, osaient à peine s'avouer qu'ils le considéraient davantage comme une présence ironique et critique, pesant chacune de leurs intentions et que son silence même rendait plus dangereux.

Il se planta devant les deux soldats et leur ordonna de se redresser. Puis il leur tourna le dos et alla s'agenouiller auprès du troisième, devant le cadavre. Il caressa la tête ensanglantée et si affreusement défigurée par les tortures de celui qu'il reconnaissait à peine comme l'un de ses cousins germains. Il saisit le grand soldat aux épaules et le pressa sur sa poitrine, enfermant dans ses bras cet homme qui, tout à l'heure, semblait gigantesque. Il l'aida enfin à se relever avant de se retourner vers les deux autres.

"Racontez-nous tout", exigea-t-il.

Le grand soldat aurait préféré que ses deux compagnons obéissent à l'ordre donné. Mais aucun des deux ne semblait en état de parler. Ils regardaient, éberlués, leur jeune camarade, droit et sec au-dessus du cadavre. Leurs têtes dodelinaient doucement. Il était clair qu'ils se trouvaient dans un état de douleur et d'effroi tel qu'ils comprenaient mal ce qu'on leur disait et qu'ils ne pouvaient articuler un mot.

"Parle, toi qui as montré assez de courage pour porter ce corps jusqu'à Célubée et assez d'esprit et d'amour pour observer les rites de la mort", demanda-t-il au troisième.

Cette sentinelle colossale était plus fruste que ses camarades. L'épouvante qui enserrait son cœur, comme celui de chacun, n'avait pas

cependant paralysé son cerveau. Il fît un récit clair, moins ordonné, peut-être, qu'eût été celui des deux autres. Pendant tout le temps qu'il parla, de grosses larmes coulèrent sur ses joues et il ne cessa de regarder le cadavre de son ami que pour fixer fugitivement les yeux secs du jeune homme.

Ils avaient tous trois repris les recherches abandonnées par la garde de la veille. La journée avait été infructueuse. Les deux autres voulaient que, comme à l'habitude, à la tombée de la nuit, ils reviennent au poste de garde, auprès du feu qu'ils allumaient pour se protéger des animaux féroces. Mais lui, n'avait pas consenti à cesser de fouiller les buissons et les rochers lorsque le crépuscule était venu, et il avait réussi à convaincre ses compagnons de l'aider. Son meilleur ami faisait partie des sentinelles disparues et il ne pouvait supporter l'idée de ne pas le retrouver et d'abandonner son corps aux rapaces. Vers le milieu de la nuit, alors qu'ils poursuivaient leurs recherches à l'aide de torches, ils avaient buté sur le cadavre. Il était à demi caché dans une anfractuosité. Le guetteur avait dû s'y traîner alors qu'il était gravement blessé et y mourir seul, luttant pour s'entourer de fourrés et dissimuler les traces de son passage. Ils l'avaient ramené au poste de garde. C'était son ami. Les autres, ils ne les avaient pas retrouvés.

"Où sont ses armes ? demanda le jeune homme.

— Il n'y avait pas d'armes, ni auprès de lui ni à l'endroit où il a dû se battre en compagnie des autres."

Alors le jeune homme se retourna vers le peuple de Célubée. Il paraissait très inquiet et on l'entendit répéter la dernière phrase du soldat. Il demanda si quelqu'un voulait prendre la parole. La mère du jeune mort, qui s'était tenue au premier rang sans bouger, exprima ce que chacun brûlait de demander et n'osait formuler de peur d'entendre la réponse.

"Sait-on quelles sont les bêtes qui ont pu lui causer d'aussi horribles souffrances ?"

Le jeune homme ainsi que le soldat aux yeux pleins de larmes la regardèrent avec commisération : "Aucune bête ne peut causer de pareilles blessures. Aucune ne peut non plus s'emparer de nos armes et les emporter avec elle pour tuer." Parce qu'il sentait que la foule était plus effrayée encore, comme si elle avait craint qu'une créature nouvelle ne se soit installée dans ces montagnes, il se sentit obligé de dire ce que chacun savait

au plus profond de soi : “Seuls des hommes en sont capables.” C’est alors, je crois, que l’angoisse, dont ces hommes avaient jusque-là seulement pressenti l’existence, s’imposa à leur conscience. »

À cet instant de son récit, Nagar tendit le bras vers le poète, comme pour lui indiquer qu’il fallait qu’il s’arrête là :

« Il est tard. »

Mais Phoil tourna son beau visage vers la lumière de la lampe : « La nuit n’est pas si avancée que nous ne puissions veiller encore un peu. Et à quoi bon se coucher quand on sait que le sommeil ne vous prendra pas cette nuit ! Si tu n’es pas fatigué, Anticléridès, parle encore. Je vois bien que Coelia est comme moi : elle ne saurait s’endormir sur de si tristes présages. »

« Le peuple de Célubée demeurait, abattu, autour du cadavre et des trois guetteurs. Nul ne se sentait le courage d’agir ni de parler. Certains, qui s’étaient accroupis, oscillaient doucement sur place, comme si la prière des morts avait déjà commencé. Les femmes sanglotaient autour de la mère qui, figée de douleur, ne parvenait même pas à rompre le cercle pour prendre son enfant dans ses bras, à la manière du grand garde qui s’était remis à bercer le cadavre.

Le jeune homme, qui avait jusque-là manifesté son autorité et restait pour l’instant silencieux, regardant, non la foule amassée autour de la terrasse, mais les hautes montagnes qui la dominaient, reprit finalement la parole.

Il est temps que je dise son nom. Il s’appelait Neter. Ce nom est parvenu jusqu’à nous puisqu’il figure aujourd’hui dans votre langue littéraire. À l’époque, ce n’était pas un mot sacré, mais le nom qu’un père avait donné à son fils sur les conseils du prêtre. Il avait cependant une signification de nature à promettre celui qui le portait à une grande destinée. C’était alors la coutume de donner aux enfants des noms forts et ambitieux. Cette coutume disparaît aujourd’hui où l’on choisit un nom parce qu’il sonne bien ou qu’il évoque de doux souvenirs, sans que l’on se soucie jamais de sa signification et sans que l’on puisse parfois lui attacher même

le moindre sens. Neter était “celui qui est au fond de toutes choses” et vous voyez que le sens s’est à peine modifié en parvenant jusqu’à vous.

Neter dit de sa voix forte : “L’heure n’est pas aux larmes. Elle n’est pas non plus aux prières. Trois d’entre nous sont morts. Nous les pleurerons, nous les honorerons quand le temps en sera venu. Mais aujourd’hui, il importe d’abord d’éviter d’autres morts. Il faut que le conseil siège immédiatement et qu’il prenne rapidement toutes les mesures nécessaires. Pendant que le conseil débattra ainsi, que tous ceux qui n’y participent pas aident à laver le corps et à l’enterrer. Qu’ils apprêtent leurs armes et donnent aux femmes et aux enfants l’exemple du courage. Jamais nous n’avons eu davantage besoin de fortitude d’âme.”

Sur ces mots, le jeune homme fendit l’assemblée et se hâta vers la salle du conseil. Personne ne s’avisa alors que ce n’était pas à lui de décider de la réunion du conseil, ni que nul ne lui devait obéissance. Mais chacun fit comme il avait dit. Les membres du conseil le suivirent en pressant le pas.

Le conseil comportait une vingtaine de membres permanents. Ils participaient à toutes les séances et pouvaient s’y faire entendre comme chacun des autres. Quelques soldats avaient obtenu l’autorisation d’y assister à titre exceptionnel. Ils s’asseyaient à une certaine distance du cercle du conseil proprement dit mais ne pouvaient prendre la parole. On les y avait d’abord admis en raison de leur aptitude à répondre aux questions que soulevait parfois le conseil. Ils avaient ainsi acquis le droit d’y siéger lorsque des points importants venaient en discussion. Tous appartenaient au groupe des soldats, les agriculteurs n’ayant aucun titre à participer à cette instance dont le seul but était la défense de la ville. Quand il arrivait que l’on ait besoin de leur avis – ainsi lors de la récente disette, on s’était interrogé sur l’importance de la récolte – on mandatait un des membres du conseil pour les questionner. Jamais aucun paysan n’avait franchi le seuil du conseil. Aucun n’aurait même songé à le faire, tant était affirmée la séparation des tâches et des responsabilités.

Le jeune Neter, au contraire de ses camarades, n’avait pas attendu une convocation pour entrer au conseil. Du jour où on l’avait désigné comme sentinelle, il avait considéré comme un droit d’assister au conseil. Il n’avait

pas estimé nécessaire de respecter les traditions en se tenant à l'écart, mais avait tout de suite pris sa place préférée, debout derrière son oncle.

Aussi personne ne s'étonna vraiment ce jour-là de le trouver assis à la droite du siège du président. Le vieil homme qui occupait d'ordinaire cette place ne jugea pas bon de protester. Lorsque le conseil se fut installé, chacun se tut. C'était au président d'ouvrir la discussion. Mais celui-ci gardait le silence, les yeux baissés. Je ne sais si son attitude provenait de son chagrin des derniers événements et notamment de la mort de son petit-fils ou de la conviction qu'il appartenait à son neveu de parler.

Neter ne s'embarrassa pas de protocole et, sans offrir la parole à quiconque, indiqua ce qui lui semblait indispensable. Il proposa de doubler la garde sur la montagne et sur le fleuve et de la munir d'un système propre à donner l'alarme à Célubée si un danger apparaissait. Il souhaita que l'on renforce les fortifications et qu'on les prolonge de manière à encercler la ville troglodyte et les premiers champs. Il suggéra que l'on demande aux paysans d'examiner dès à présent les champs les plus lointains pour voir si leurs terres ne portaient pas des plantes qui pourraient être stockées et consommées précocement. Il conseilla enfin de faire provision d'armes, d'interdire tout feu la nuit, tout en affectant sur chaque terrasse plusieurs veilleurs.

En temps normal, ces propositions auraient été longuement discutées, non seulement parce qu'on pouvait y trouver des inconvénients, mais parce que participaient au conseil plusieurs fortes têtes qui n'admettaient qu'à regret les idées d'autrui. Tous convinrent cependant de la sagesse des suggestions du jeune homme et qu'il n'était plus temps de palabrer inutilement. Le conseil fut levé, non par son vieux chef mais par Neter, qui sortit informer les habitants de Célubée des décisions arrêtées.

La population se conforma en tous points à ce qui avait été décidé. Plusieurs semaines se passèrent ainsi sans le moindre incident. Une grande palissade ceinturait désormais les quelques champs proches du rocher de Célubée. Le seul passage praticable demeurait l'accès par le fleuve que l'on n'avait pas fermé pour maintenir l'approvisionnement en eau et parce que l'on jugeait impossible que l'ennemi osât se risquer sur le fleuve. Le sentier

menant aux crêtes avait été barré par une lourde porte constamment surveillée, qui ne s'ouvrait que pour le retour et le départ des sentinelles.

Pendant toutes ces journées, Neter travailla plus qu'aucun autre. Il assura normalement son tour de garde sur la montagne. Lorsqu'il se trouvait à Célubée, il refusait de dormir et de se reposer comme le faisaient ses compagnons. Il préférait aider à l'édification des fortifications ou à la formation des agriculteurs qu'on initiait au métier de veilleur. Il leur apprit à se battre et resta quelques nuits avec eux sur les terrasses où l'on grelottait sans feu. Il inspecta aussi les postes de garde du fleuve et les dépôts d'armes. Seule, sa mère s'inquiéta de cette incessante activité et du peu de repos que consentait à prendre son plus jeune enfant. Les autres s'habituaient à la tranquille autorité du jeune homme. Sa présence et sa constance à vérifier que chaque chose était bien comme elle devait être apaisait Célubée.

Deux choses tracassèrent Neter au cours de ses visites. Il trouvait exagérée la confiance que l'on avait en l'immunité du poste de garde du fleuve. Le fleuve paraissait terrifiant à ces hommes sans bateau et qui ne savaient pas nager. Ils n'avaient de contact avec lui que pour puiser son eau ou pour pêcher. Aucun n'aurait osé s'aventurer très loin, tant ses eaux étaient tumultueuses. Mais Neter se demandait si les « autres hommes », qui se cachaient à présent, avaient peur du fleuve eux aussi. Il aurait voulu savoir ce qu'étaient les « autres hommes ». S'ils étaient vraiment à l'image du peuple de Célubée, s'ils pensaient, parlaient et agissaient comme lui. En raison de leur brutalité, il ne pouvait le concevoir. Cela le faisait douter qu'ils éprouvent les mêmes frayeurs que son peuple. Il les sentait imprévisibles et cela le tourmentait plus que tout.

Neter s'inquiétait aussi de la faiblesse des réserves contenues dans les greniers. On avait arraché tout ce qui paraissait comestible, mais la récolte de printemps restait encore éloignée et les champs toujours dépouillés. Les quelques racines qu'on avait jointes aux réserves ne compensaient pas la faiblesse de la récolte d'automne. Neter avait obtenu que l'on ne touche pas aux stocks et que l'on se contente du poisson et du gibier rapportés par les gardes. Mais il savait que si Célubée se trouvait attaquée et enfermée dans ses murs, elle ne pourrait résister très longtemps.

Plusieurs semaines s’étaient écoulées depuis le meurtre des trois gardes. On avait enterré le seul corps retrouvé, hâtivement, sans lui rendre les hommages coutumiers. On avait tenté de découvrir les deux autres cadavres, mais sans acharnement. Tout le monde redoutait l’état dans lequel ils devaient désormais se trouver. Dans le calme angoissé qui s’abattit alors sur Célubée, les esprits passèrent par des phases de dépression et d’excitation. Les préparatifs entrepris sous le commandement de Neter rappelaient constamment le danger qui menaçait la ville, mais l’absence de nouvelles preuves de l’existence de ce danger amenait, par instants, à supposer que les « autres hommes » s’en étaient définitivement allés. Cette alternance de sentiments contribua à créer une atmosphère pénible dans Célubée. Mais au fil des jours, l’opinion dominante devenait que l’on s’imposait sans raison des contraintes désagréables.

Un soir, alors que Neter rentrait de l’une de ses inspections auprès du fleuve, un groupe l’apostropha violemment et lui reprocha d’avoir inutilement affolé la population. Les récriminations étaient si violentes et les cris si forts que la majeure partie de la cité accourut sur la terrasse pour voir ce qui s’y passait. Les opposants de Neter reçurent le soutien de nombre d’hommes et la clameur s’enfla bientôt, s’en alla résonner bruyamment contre la paroi de la montagne et revint, semblable à un roulement profond, au-dessus de la ville. Ce fut si inattendu que le silence se fit soudain. Alors, Neter s’arracha aux mains qui l’avaient empoigné et avaient entrepris de le malmener. Sa haute taille l’avait mis à l’abri de certains coups, mais il sentait sa chair meurtrie aux endroits qu’avaient pu atteindre ses agresseurs. En massant ses poignets, il s’écarta.

“Hommes de Célubée, cria-t-il, comment pouvez-vous prétendre que rien n’est changé, quand vous voilà semblables à des bêtes féroces, prêts à égorger l’un des vôtres ?

“Vous me dites que les ‘autres hommes’ s’ils ont jamais existé sont partis à présent, et que j’ai imaginé des dangers pour vous dominer. Regardez vos femmes, plus braves et raisonnables que vous. Demandez-leur si elles ont oublié le corps qu’elles ont lavé et habillé, il y a encore si peu de jours. Demandez-leur si les blessures qu’elles ont vainement tenté de refermer pouvaient provenir des griffes ou des crocs des animaux sauvages de la montagne. Demandez-leur ce que sont leurs rêves depuis ce jour et si elles croient possible de vivre comme si rien ne s’était jamais passé.

“Je ne crois pas que les "autres hommes" n’aient existé que dans mon esprit. Je le voudrais autant que vous. Moi aussi, je crois parfois que j’ai fait un cauchemar et que je suis enfin éveillé. Mais je sens si bien dans mon âme, et aujourd’hui dans mon corps, qu’il n’en est rien que je m’exhorte à continuer, quoi qu’il m’en coûte, ce que j’ai entrepris.

“Vous dites enfin que s’ils sont venus massacrer trois des nôtres, ils s’en sont allés maintenant et que nous n’avons plus rien à craindre. Je dis, moi, que parce qu’ils ont pu tuer trois hommes sans difficulté, ils seront tentés de revenir. Peut-être aujourd’hui, peut-être dans bien des années, quand nous serons dans la terre. Mais soyez sûrs qu’ils reviendront.

“Voulez-vous que je vous avoue ce que je crois ? J’ai longuement réfléchi à ce qui s’est produit et à ces meurtriers. J’ai battu la montagne, moi aussi. J’ai regardé les traces et les pistes. J’y ai vu qu’il s’agissait bien d’hommes, peu nombreux et sommairement équipés. Aussi je crois que nos gardes ont rencontré un petit groupe d’hommes, très rustres et très brutaux, envoyés à l’aventure par le reste de leur peuple. Ce petit groupe n’est rentré chez lui avec deux cadavres que pour prouver à sa nation qu’il existe d’autres hommes, nous, qu’on peut aisément défaire et qui possèdent des armes plus perfectionnées que les siennes. Et que fera ce peuple à cette nouvelle ? Il voudra de ses yeux vérifier ce que lui ont appris ses éclaireurs. Alors, il s’ébranlera en masse et s’abattra sur nous comme sur son gibier quotidien. Ce jour-là viendra, je vous le dis. Vous regretterez alors vos doutes et l’insuffisance de vos efforts.

“Il est encore temps de renforcer Célubée. Aidez-moi à conjurer le premier péril qui nous guette depuis que nos pères ont creusé la cité dans le roc. Aidez-moi à prouver que nous sommes bien des hommes, qui savent défendre ce à quoi ils croient, ce à quoi ils tiennent au prix de sacrifices temporaires. Si ce que vous souhaitez, c’est reprendre vos habitudes, aller de matin en matin sans autre souci que celui de vos proches et celui de votre mort, si enfin, c’est de vous laisser périr de la main des assassins de vos sentinelles, alors je n’ai plus rien à faire ici. Je suis prêt à abandonner Célubée, que j’aime plus que tout et dont je voudrais qu’elle grandisse et devienne la capitale des hommes, et à parcourir les chemins du monde, si vous n’avez plus ni espoir ni courage dans le cœur.”

Sur ces mots, il s’arrêta comme s’il ne pouvait plus continuer. L’émotion le rendit muet et, s’il avait été différent, sans doute se serait-il

laissé emporter par elle. Mais parce qu'il savait son attitude plus éloquente que ses discours, il croisa les bras sur sa poitrine et se planta face à son peuple. Chacun comprit qu'il attendait une réponse. Il avait demandé si l'on croyait toujours à la tâche entreprise et, partant, à lui. Il ne faisait aucun doute qu'il se soumettait au jugement de ses concitoyens.

Alors les femmes, qui, en compagnie de leurs enfants et d'une poignée de vieillards, étaient effectivement restées à l'écart pendant l'altercation précédente, poussèrent en avant la mère de la sentinelle mutilée et les épouses des deux disparus. Les trois femmes allèrent vers Neter. La plus âgée prit la parole.

"Tu as dit ce qu'il fallait dire, ce que tout homme sensé de Célubée devrait dire et penser. Tu es très jeune, mais tu parles comme si tu avais les siècles derrière toi. Nous savons que ce que tu fais et ce que tu feras est juste. Nous savons que tu n'es pas seulement brave et sage, mais que tu es bon. Pour cela nous t'obéirons quoi qu'en disent nos maris et nos fils."

Le jeune homme fit un pas vers la vieille femme et, portant sa main à son cœur dans un geste filial, il dit : "J'ai les siècles derrière moi, mais Célubée les a devant elle."

Les hommes gardaient le silence, mais chacun comprit qu'ils n'y mettaient ni hostilité ni reproches. C'est ainsi que Neter fut tacitement plébiscité par les Célubéens et que furent réduits les premiers sursauts de révolte de ces hommes libres, qui ne se résignaient pas à voir leur liberté entravée par la nécessité de la survie de la communauté. »

Phoil, d'un geste de la main, indiqua qu'il souhaitait interrompre le conteur.

« Crois-tu donc la liberté préférable à l'anéantissement ? Ce Neter avait agi comme tout homme véritablement soucieux de l'avenir de son peuple doit agir.

— Admettons, Phoil, mais je suis convaincu que des hommes qui aliènent leur liberté de décision au profit d'un seul, fût-ce pour une juste cause, perdent le droit de s'appeler hommes libres. Se donner un chef, c'est abdiquer. Je ne connais pas un homme au monde qui, porté au pouvoir par

les événements ou les siens, serait prêt à y renoncer pour retourner à l'obscurité, une fois disparue la cause de son arrivée au pouvoir.

« Voilà une cité, organisée de manière souple, où chacun occupait la place qui lui revenait, sans empiéter sur celle des autres. Elle avait mis en place une forme de gouvernement, fondée essentiellement sur la défense de la ville et composée d'un groupe d'hommes que leur mérite avait appelés à ce poste. Aucun d'entre eux ne primait sur les autres. En outre, les décisions de ce conseil n'intervenaient pas dans les domaines qui ne le regardaient pas. La liberté n'était pas bridée, mais garantie par cette réunion d'hommes. Qu'un seul sorte du rang et l'asservissement commence.

— Je ne puis partager ton sentiment. Un peuple ne saurait s'organiser seul. La discipline est une vertu qu'on ne peut apprendre que d'une force extérieure. À un pays, il faut un souverain, ou un chef, appelle-le comme tu veux.

« Célubée ne pouvait résister aux agressions sans la volonté et l'énergie d'un homme prêt à tout pour conduire son peuple à la victoire. Car tu sembles croire qu'on abandonne sa liberté sans contrepartie. Si un peuple tout entier accepte de se doter d'un chef, il est en droit d'exiger de son roi que celui-ci se donne complètement à la fonction qu'il lui a conférée et de ne lui pardonner aucune faiblesse. Le souverain est à jamais responsable devant son peuple.

« En outre, pour revenir à Célubée, si j'en crois ton récit, que pouvaient faire ces hommes ? Refuser d'obéir à Neter, c'était de toute manière perdre sa liberté, puisque c'était à coup sûr perdre son identité, et sa vie aussi, peut-être, sous les coups d'une autre nation.

— Sans doute es-tu influencé par la conduite des affaires, telle que tu l'as toujours connue. Mais je conviens que ta manière de concevoir le souverain est noble. Je souhaiterais que tout roi la partage. Je crois qu'aux commencements, Neter a dû penser ainsi. Cependant, il n'était encore que l'un des meilleurs soldats et l'un des hommes les plus réfléchis de Célubée, même si tous pressentaient qu'il remplirait un jour un rôle plus éminent.

« Son prestige s'accrut encore de la demi-réalisation de sa prédiction.

Une nuit de printemps, alors que l’air avait commencé à se réchauffer, le détachement des gardes de la montagne fut attaqué par un groupe d’hommes. Le petit nombre de soldats, que Neter avait dûment entraîné, eut, en dépit de la brusquerie de l’assaut, l’esprit de sonner l’alarme et d’adopter une position de combat permettant de contenir l’ennemi jusqu’à l’arrivée des renforts.

Ceux-ci, menés par Neter qui faisait, cette nuit-là, partie des guetteurs de la terrasse, se précipitèrent sur l’ennemi avec des hurlements de rage. Ils combattirent à la faible clarté de la lune, avec l’avantage de connaître le terrain, contre les autres hommes, qui semblaient se jouer des ténèbres et distinguer leurs adversaires avec la même facilité qu’en plein jour.

La bataille dura moins longtemps que ne se l’imaginèrent les Célubéens massés sur la terrasse et qui cherchaient en vain à distinguer quelque chose de la lutte, mais davantage que dans le souvenir des combattants, tant les adversaires manifestaient de vigueur et d’acharnement à survivre. Célubée l’emporta cependant alors que les premières lumières du matin se levaient sur la montagne. Neter, blessé en plusieurs endroits, parcourut le champ de bataille. Cinq des six sentinelles avaient été tuées. La dernière baignait dans son sang, mais respirait encore. Neter la fit emporter rapidement. Les hommes qu’il avait commandés avaient, eux aussi, été cruellement abattus : outre Neter, il ne restait que six survivants, tous sérieusement blessés. Les autres étaient étendus, armes à la main, sur le sol, au milieu des cadavres ennemis.

Ce sont ces derniers qui intéressaient Neter. L’escouade qu’ils avaient vaincue, s’était composée d’une quinzaine d’hommes. Tous de grands gaillards, deux d’entre eux paraissaient même plus grands que Neter, qui dominait pourtant tout Célubée, tous solidement bâtis, les coups qu’ils avaient portés suffisaient à en témoigner. Plusieurs détails frappèrent Neter.

Leurs cheveux, longs et broussailleux, tombaient au-delà de leurs épaules. Quelques-uns les avaient aussi noirs que les Célubéens, mais d’autres possédaient des toisons blondes ou rousses. Il trouva également leur peau étrange, plus claire que celle des habitants de la cité, bizarrement ponctuée de taches brunes pour certains. Neter s’étonna enfin de les voir si piètrement vêtus et si sommairement armés.

Les Célubéens s’habillaient à présent d’étoffes tissées. Au bord du fleuve, poussait une plante au fruit mousseux. Les femmes avaient inventé de l’étirer en longs filaments qu’elles filaient puis tissaient. Les tissus ainsi obtenus étaient légers et frais dans la saison chaude. Les moutons grisâtres, qu’on avait réussi à domestiquer au cours des années, fournissaient la laine des vêtements d’hiver. Aussi les Célubéens portaient-ils des robes aux couleurs tristes, mais dont les différentes textures leur permettaient de s’adapter aux variations de saisons.

Quant à leurs armes, elles se composaient de longues lances de bois épointées, parfois surmontées d’une lame de pierre taillée et aiguisée, semblable aux pointes acérées de leurs flèches. Neter avait aussi conçu une sorte de couteau allongé, pareil à un petit glaive. Cette arme nouvelle facilitait le combat rapproché, sans présenter les mêmes inconvénients que le coutelas de pierre, qui obligeait quasiment au corps à corps.

Les ennemis ensanglantés étaient vêtus de dépouilles d’animaux et un simple tissage de lanières recouvrait leur sexe. Quant à leurs armes, elles se composaient de masses, de quelques javelots à demi émoussés, de gros cailloux taillés, ficelés autour d’un manche de bois ou enfermés dans un rudimentaire lance-pierres, qui devait son efficacité davantage à la force qu’à l’ingéniosité de ses utilisateurs.

Neter s’en voulut de les avoir exterminés. Il aurait eu tant de questions à poser sur leur peuple. Contrairement à ce qu’il avait annoncé, il s’agissait manifestement à nouveau d’un simple groupe d’éclaireurs. Neter se demanda si les leurs les attendaient dans les parages ou à une distance encore raisonnable. En descendant vers Célubée, il regretta amèrement de s’être laissé, comme ses hommes, griser par le combat et de n’avoir pensé qu’à tuer. Soudain lui traversa l’esprit la pensée qu’il avait, pour la première fois de sa vie, tué des hommes et que Célubée venait de livrer un premier combat pour sa survie. Il s’arrêta sur le sentier et, soutenant son bras blessé, contempla la plaine au-dessous de lui. Le fleuve y dessinait une frontière brillante. Du côté de Célubée, les champs s’étaient couverts de pousses vertes et les arbustes argentés papillotaient dans le souffle du matin. Neter chassa ces sombres pensées. “J’élèverai ma ville, ici. Et s’il existe d’autres nations aussi pauvres que celle que nous venons de rencontrer, elles viendront s’y réchauffer et s’y enrichir. Si d’aventure, il en est d’aussi noble que la nôtre, alors nous grandirons ensemble. Je fais vœu que Célubée

deviendra le miroir du monde, son intelligence et sa conscience.” Raffermi à cette pensée, il regagna sa ville troglodyte, se laissa embrasser et soigner jusqu’au milieu du jour.

En dépit de la douleur qui, à force d’élancements et d’étourdissements de plus en plus violents, avait eu raison de lui et l’avait contraint à se coucher, il donna l’ordre que l’on monte chercher les cadavres. Il exigea que l’on redescende également les corps des ennemis et qu’on les expose sur la terrasse, tandis que les soldats célubéens seraient remis à leur famille pour que leur soient rendus les honneurs funèbres.

Neter fut soigné, non par sa mère, mais par son frère aîné. On avait entraîné Neter au logis de ce dernier. À tous, il semblait que Neter ne pouvait être laissé entre des mains ordinaires. Après la nuit de bataille et la victoire, après toutes ces semaines d’angoisse et de doute que les événements venaient de justifier, sa vie était devenue trop précieuse pour qu’on ne lui accorde pas les soins les plus savants.

Le prêtre remplissait, à Célubée, non seulement les fonctions de gardien du temple ou plutôt de l’obscur réduit où étaient enfermés les dieux, d’officiant de toutes les cérémonies, mais aussi de guérisseur des corps et des esprits. Il tenait de son prédécesseur des secrets qui empêchaient la mort de prendre les malades, le venin des serpents, des scorpions et des araignées de remonter au cœur, qui cicatrisaient les blessures et réduisaient les fractures. Il savait apaiser les fous sinon les guérir et soulager les douleurs de l’âme.

Le triste et doux frère de Neter pansa donc le jeune homme, après avoir enduit les blessures de poudres et d’onguents, qu’il savait seul élaborer. Il lui fit boire des décoctions de plantes nauséabondes et le veilla en priant sans interruption. Au milieu de la nuit, Neter ouvrit les yeux pour demander à son frère d’aller au chevet de ses camarades soulager leurs blessures et se rendormit aussitôt. Le lendemain, il hurla de douleur dans son sommeil et son frère se hâta de lui administrer un nouveau breuvage, noir et épais, avant de nettoyer à nouveau les blessures. Mais ses cris avaient attiré la foule, qui refusa de quitter le seuil de la demeure du prêtre et implora celui-ci de faire son possible pour le sauver.

Neter resta près d’une semaine dans cette demi-inconscience, dont il n’émergeait que pour pousser des cris, dont on ne savait s’ils étaient de

douleur ou d’horreur. Son frère pensait qu’il rêvait et que les cauchemars, plus que ses souffrances, expliquaient ses hurlements. Enfin, Neter se remit et accepta la nourriture que venait apporter sa mère, si affectée d’être exclue du chevet de son benjamin. Il se leva peu après et, malgré les exhortations de son frère, qui le jugeait trop faible et craignait que ses blessures ne soient insuffisamment refermées, il s’habilla et sortit. La nouvelle se répandit rapidement et lorsqu’il parvint, d’un pas lent et fatigué, sur la terrasse, le peuple tout entier l’y attendait.

Ses ordres avaient été exécutés et les quinze cadavres ennemis se trouvaient alignés sur la terrasse. Le prêtre avait en vain demandé que les corps soient ensevelis pour éviter que la puanteur, qui avait pris possession de la terrasse, ne se répande sur Célubée. Il avait en vain réclamé que l’on ait pitié de ces dépouilles brûlées par le soleil, à demi dévorées par les oiseaux et les insectes, dont la chaleur soudaine avait hâté la décomposition et qui exsudaient de minces filets d’une liqueur qui tournait le cœur des femmes. Personne n’avait voulu transgresser l’ordre donné par Neter. Son frère eut beau faire valoir que jamais le jeune homme n’aurait désiré infliger pareille épreuve aux Célubéens, ni même souhaité que l’on traitât ainsi des morts qui, tout ennemis qu’ils fussent, avaient droit au respect dû à ceux qui n’existent plus, nul ne voulut l’entendre. Quelques femmes cependant prièrent que l’on essaie au moins de chasser les rapaces qui nichaient dans les entrailles des cadavres, car elles craignaient que leurs enfants, rendus téméraires par les derniers événements, n’aillent les exciter et ne reçoivent quelques coups de bec.

Neter, faible encore, recula devant l’odeur qui écrasait le promontoire. La foule avait délogé les oiseaux de proie et encadrait les corps, placés face à l’horizon, au-dessus de la plaine que la terrasse dominait. Neter passa les mains sur son visage et murmura à son frère :

“Ont-ils donc oublié tout ce que toi et les prêtres précédents leur avez appris sur l’obligation de prendre soin des morts ? Et comment peuvent-ils supporter un tel spectacle ? Que s’est-il passé ?

— Ils n’ont pas voulu te désobéir. Tu avais demandé que l’on étende les corps sur la terrasse. Tu n’avais rien dit d’autre. Toutes mes tentatives pour qu’on enterre ces hommes ont échoué. Serais-tu mort, que ces cadavres auraient sans doute pourri ici jusqu’à la fin des temps. Parle-leur. Rappelle-les à leurs devoirs. Ils sont prêts à t’écouter. Ils te craignent désormais.”

Neter lâcha le bras de son frère et alla au milieu de la foule, devant les chairs décomposées et mutilées. Il se prosterna, selon le rite de la mort, et prononça les paroles de salut et d'adieu qui se disent en ces circonstances. Célubée le regardait avec consternation. Un murmure monta même quand Neter ramassa un peu de terre pour la jeter sur chacun des corps. Alors il se retourna et leur parla :

"Voilà que vous en êtes venus à ne plus observer les règles de la mort. Depuis que, il y a tant d'années que nul n'en a tenu le compte et alors que, ainsi le veut la tradition, rappelée par chacun de nos prêtres, nous étions loin de Célubée et cheminions encore sur les routes, sans abri et sans armes, nous avons élu l'un d'entre nous pour qu'il soit notre prêtre et choisi d'ensevelir nos morts dans la terre pour leur éviter de devenir la proie des animaux féroces qui peuplent le monde, jamais aucun d'entre nous n'est demeuré ainsi exposé à la lumière du jour et aux terreurs de la nuit. Avez-vous oublié que la terre où nous enfouissons les morts est le dernier refuge qui nous reste lorsque notre corps a déserté les couloirs et les chambres de Célubée pour glisser sur les chemins de la deuxième vie ?

"La fièvre ne m'avait pas encore pris quand j'ai demandé que ces hommes, dont voici les pitoyables restes, soient exposés à la vue de tous sur la terrasse. Je voulais alors seulement que vous les examiniez attentivement et que, avant de mettre ces hommes en terre, nous demandions à notre prêtre de nous dire comment il fallait prier pour remercier les dieux de nous avoir porté secours. Si j'avais pensé que je ne pourrais me lever avant tant de jours, j'aurais exigé qu'on les enterre sur-le-champ.

"Je vous remercie d'avoir accordé tant d'importance à ma demande. Je sais aussi combien vous avez eu souci de moi pendant mon délire. Toutes ces attentions me touchent et m'ont aidé à quitter ma couche aujourd'hui et à venir vers vous. Mais mon cœur est triste à la vue de ces hommes qui n'ont pu encore trouver la paix du tombeau et que vous avez trop longtemps négligés."

Alors un homme sortit de la foule et s'avança vers Neter. Il était âgé et membre du conseil.

"Comment peux-tu nous faire de pareils reproches ? Nous avons toujours enterré les morts en respectant chacun des rites. Mais jusqu'ici

nous n’avons vu mourir que les nôtres. Ceux-là sont, tu l’as dit toi-même, nos ennemis.

— Ils étaient nos ennemis, vivants. Morts, ils ne sont que des hommes. Nous avons toujours vécu seuls. C’est vrai, nous n’avons jamais vu mourir que les nôtres et nous n’avons compris la mort qui nous guette que par les yeux de notre peuple. La prière des morts, que nous récitons depuis tant d’années, ne dit-elle pas que la mort est dans l’homme qui sait qu’il va mourir. Ne dit-elle pas aussi que dans le sein de la terre, nous nous préparons à la deuxième vie ? Priver un homme de sépulture c’est, tu le sais, le condamner à disparaître à jamais. Nous avons appris hier la douleur de mourir ; nous venons d’apprendre à la fois le danger et la griserie de tuer d’autres hommes. Je ne sais encore si l’on doit juger juste ou injuste de tuer qui nous ressemble. Mais je crois – je le crois dans ma chair et dans mon esprit – qu’il est impardonnable d’envoyer un être humain à l’éternité du néant.

“Que l’on apporte des linceuls et que l’on y couche ce qui reste de ces hommes. Qu’on les enterre ensuite à l’entrée de la ville, derrière la palissade qui ferme le chemin de la montagne. Demain nous réfléchirons à nos actes d’hier et à ceux de l’avenir.”

Il s’éloigna au bras de son frère sans attendre de réponse et regagna son lit. À la nuit tombée, la terrasse était vide. Les femmes avaient versé des jarres d’eau sur la terre et l’avaient couverte de sable propre. On y avait brûlé des brassées d’herbes odorantes. Tout était rentré dans l’ordre. »

À l’Orient, la nuit se faisait moins obscure. Les étoiles avaient disparu dans la brume des dernières heures de la nuit. Anticléridès se frotta les yeux. Sa langue était lourde d’avoir tant parlé. Phoil, à demi couché sur les coussins, le regardait de ses yeux toujours vifs. Nagar, adossée à un muret de la terrasse, frissonnait depuis un long moment. Moi seule, sentais mes yeux se fermer doucement sous la voix du poète.

« Je voudrais que tu parles toujours, Anticléridès, dit Phoil d’une voix ferme. Quand je t’écoute ainsi, je crois voir la vérité apparaître devant moi. Il me semble que ce que tu dis, je l’ai toujours su et que c’est cela même qu’il me fallait pour conduire ma volonté. J’ai dans le même temps le

sentiment que le temps réel et ses douleurs s’effacent, qu’enfin je pourrais respirer sans que m’étouffent les contraintes et les incertitudes de l’heure.

— Sans doute est-ce pour cela, Phoil, que les hommes ont tant besoin du rêve ou de ce qui peut le remplacer. Je voudrais te satisfaire. Mais avec le matin, le temps des rêves va prendre fin. Le jour se lèvera bientôt et, avec lui, la vie va recommencer. Nous ne pouvons nous nourrir seulement de poésie. Et toi, ton destin ne t’attend pas sur cette terrasse. Enfin, dit-il en étirant ses jambes, je ne saurais parler davantage aujourd’hui. Que la fin de la nuit vous soit douce », acheva-t-il, en se levant brusquement.

Nous nous séparâmes ainsi. Je me hâtai vers ma chambre sans attendre ma maîtresse, qui paraissait vouloir s’entretenir avec Phoil, et m’endormis presque aussitôt.

Lorsque je me levai, la journée était à son milieu. J’avais honte d’avoir tant dormi sans que les bruits domestiques ne m’éveillent. Je fus plus honteuse encore quand j’appris qu’aucun de mes trois compagnons de veille n’avait dormi.

Phoil était parti peu après mon coucher. Il avait résolu au cours de la soirée de parcourir les provinces pour apprécier par lui-même la mise en œuvre des mesures arrêtées par le Roi. Le jardinier qui avait assisté à son départ m’assura qu’il ne paraissait nullement fatigué et qu’il avait lancé son cheval au galop aussitôt qu’il avait rejoint la route menant à la Cité.

Nagar, quant à elle, avait gagné le palais du Roi ; elle n’avait laissé aucune instruction, sauf de me laisser dormir et de ne pas l’attendre la nuit prochaine. En fin d’après-midi, je rencontrai Anticléridès sur la terrasse supérieure. Il avait passé la journée entre sa chambre, où il travaillait, et les bords du fleuve, qu’il avait longuement parcourus. Ses traits étaient tirés et son teint gris, ses mouvements nerveux. Il ne parvenait pas à écrire et avait, à plusieurs reprises, abandonné son rouleau et son calame pour chercher un apaisement dans la promenade. Elle n’avait apparemment servi à rien, car il demeurait très agité.

« Je ne puis me résoudre à perdre ainsi du temps, quand j’ai tant à écrire.

— Ce que tu n’as pas fait aujourd’hui, tu le reprendras demain. Il y a tant de jours devant nous qu’il vaut mieux ne pas trop remplir chacun d’entre eux.

— Les jours sont comptés, Coelia, ne le sais-tu pas, toi qui remets ton destin au jugement des prêtres ? Il nous en est donné si peu que je souhaiterais que chacun constituât une vie entière à lui seul. J’ai entrepris une œuvre que je crois essentielle. Je sais aujourd’hui qu’il s’agit de la dernière tâche que m’a confiée mon peuple, dont l’ambition était de transmettre le savoir du monde. Il importe que je l’accomplisse. Sinon, je serais né pour rien et mon peuple serait mort inutilement. »

Je ne comprenais qu’imparfaitement l’enchaînement de ses idées. Je voyais seulement qu’accablé de fatigue, il venait d’entrer dans l’une de ses humeurs chagrines, qui se saisissaient de lui après une période de trop grand bonheur. Je l’avais connu se plaignant de n’écrire que des vers boiteux, que des textes mièvres, de n’avoir plus d’inspiration ou d’en avoir trop à la fois. Pour la première fois, je l’entendais regretter que le temps lui fasse défaut.

« Nous t’avons volé du temps la nuit dernière. Tu aurais pu le consacrer à ton repos ou à ton poème.

— Mais non. Au cours de mon récit, j’ai abordé des passages déjà composés et je me suis aperçu des faiblesses du poème. Ce n’était pas du temps perdu, encore moins volé. J’ai compris ainsi que je ne disposerais jamais assez d’heures pour laisser derrière moi cette perfection à laquelle j’ai rêvé. Mon ouvrage existe tout entier dans mon cœur. Il vit de moi et je vis de lui. Mais sitôt que je le pose sur mon papyrus, il s’émiette et se transforme. Sans cesse, je dois le recomposer pour le laisser tel que je le veux. Il importe à présent que je me résigne, soit à ne pas achever ce récit, soit à ne pas l’écrire dans la forme que je souhaitais. »

Pendant tout ce discours, il avait arpenté la terrasse, m’obligeant à le suivre, pour le comprendre tant il parlait à la fois doucement et rapidement. Mais aux derniers mots, il s’assit sur un muret et me tendit les mains.

« Chère Coelia, je t’ennuie. Viens près de moi. Chante-moi ce poème que j’ai écrit pour toi et verse-moi un vin aromatisé. Alors, j’oublierai mieux ma peine. » Il caressa les paumes de mes mains qu’il avait saisies et fit courir son index sur les lignes incrustées dans la chair. Il promena ainsi son doigt plusieurs minutes. Je sentis mon souffle se précipiter sous ce

tendre frôlement. Mon corps se tendait, espérant que cette caresse se prolongerait éternellement. Mais il cessa brusquement et éleva ma main dans la lumière du couchant, en la fixant avec stupeur.

« Que les dieux soient avec toi, Coelia, ta main est griffée de tragédies, mais elle est celle des gardiens de la tradition.

— Que veux-tu dire ? Quelles tragédies ? Et quelle tradition ?

— Je ne puis en dire plus. Il y a des choses que je sens, mais dont je ne sais quelle forme elles prendront. Il en est d'autres que je sais, mais que tu ne pourrais comprendre et qu'il est bon que tu ignores.

— Je ne savais pas tu lisais dans les mains, poète.

— Je lis dans les mains, dans les yeux et dans les cœurs, dit-il, moqueur. Je lis dans le ciel et dans les rêves. Je lis sans avoir jamais appris à lire et souvent sans comprendre. Je sais que ce qui m'échappe encore me sera révélé en son temps et je redoute que ce temps n'arrive.

« Tes mains sont belles et riches. Les miennes sont plus embrouillées. Elles promettent plus que la vie n'a tenu ou ne tiendra. Va chercher ta cithare et mon vin. Ton destin t'attend et tu peux en être fière, car ton nom est inscrit dans la course du temps. »

Lorsque je revins, tenant une coupe de vin et ma cithare, le poète était parti. Je demeurai songeuse sur la terrasse jusqu'à la nuit. J'étais troublée par sa prédiction que je ne comprenais pas. Je me demandais s'il avait réellement entrevu mon avenir dans mes mains ou s'il avait cherché à se débarrasser de moi par un compliment ambigu. Mon corps et ma main, surtout, se souvenaient encore de la tendresse de ses doigts. Je sentais mes espérances inassouvies et mon âme inquiète. Je ne savais au juste si mes tourments venaient de ce désir insatisfait qu'assombrissait l'incertitude de mes sentiments envers Anticléridès ou de ses dernières et obscures paroles.

J'aurais voulu, alors, que tout soit simple, que mon cœur et mon corps se prononcent entre les deux hommes qui partageaient notre existence, qu'eux-mêmes cessent d'avoir une attitude équivoque, qu'enfin s'éloigne cette menace, que je sentais peu à peu étreindre la presqu'île. J'aspirais à la sérénité tout en sachant que les questions que je me posais depuis plusieurs semaines étaient le sel de la vie.

Lorsque je ne parvins plus à distinguer le jardin et que la première étoile apparut dans le ciel, je versai la coupe inutilisée sur le sol et m'en retournai vers ma chambre.

L'absence de Phoil se prolongea plus de cinq jours. Nagar ne reparut pas non plus à la villa pendant cette période. Elle s'était installée au palais. Elle me fit dire, par un messager du Roi, de lui faire porter des robes et des affaires de toilette.

Le messager m'apprit qu'on lui avait attribué un appartement dans le couloir du Roi et de la Reine. Nagar passait ses journées auprès du souverain et de ses conseillers dans des conciliabules qui inquiétaient les courtisans et surtout les membres de l'Assemblée. Chaque soir, elle rendait visite à la Reine qui, au contraire de son époux, demeurait enfermée dans sa chambre et ne tolérait que ses deux suivantes et ses servantes habituelles. Elle avait refusé de recevoir les nobles venus lui apporter leurs témoignages de sympathie ou qui désiraient la distraire. Elle avait même fermé la porte à son mari qu'elle tenait, on ne sait pourquoi, pour responsable de la mort de leur fils. Quant à son benjamin, elle avait fortement prié qu'on l'éloigne désormais de sa vue. Elle ne l'avait jamais aimé et ne supportait pas que cet être débile, dont elle ne parvenait à admettre qu'elle l'ait un jour porté dans ses flancs, demeurât vivant quand son frère s'était enfoncé dans les ténèbres de la mort.

Recluse, elle restait couchée la moitié du jour, ne se levait que pour se baigner, se faire coiffer ou maquiller. Elle s'informait auprès de ses deux suivantes, d'un ton las, de l'avancement de l'édification du monument funéraire de son fils. Rien d'autre n'intéressait la Reine qui n'écoutait jamais ce que les suivantes ou ses domestiques tentaient de lui apprendre des événements récents de la Cour ou du Royaume.

Le Roi et les courtisans estimaient que son esprit était demeuré affaibli. Beaucoup allaient jusqu'à regretter qu'elle n'ait pas réussi son suicide, qui aurait eu en outre l'avantage de permettre au Roi de se remarier et de résoudre ainsi le difficile problème de sa succession.

L'étonnement fut grand quand elle consentit à ouvrir sa porte à Nagar. La Reine ne lui avait jusqu'alors jamais témoigné d'amitié et l'on y avait vu la confirmation des bruits qui faisaient de Nagar la maîtresse du souverain.

Mais le père de Nagar avait marié la Reine et lui avait prodigué plus de réconfort que quiconque lors de la naissance de son second fils.

Nagar me raconta plus tard que la Reine, amaigrie et vieillie, les yeux secs, mais les lèvres tremblantes, avait longuement évoqué le jeune mort et les espoirs qu'elle avait mis en lui et rappelé ce que le père de Nagar lui avait dit de cet aîné pour atténuer sa douleur d'avoir enfanté un imbécile. Nagar revint la voir chacune des nuits qu'elle passa au palais. Peu après, la Reine se vêtit somptueusement et s'en alla dans son char d'apparat, en compagnie de ses suivantes, vérifier par elle-même les travaux du tombeau de son fils. Elle prit l'habitude de s'y rendre de temps à autre. Lorsque j'ai quitté la Cité pour venir ici, on la croisait encore, raide dans son char, mais le regard éteint. C'était, pensait-on, la seule entorse à l'ennuyeuse réclusion qu'elle s'était imposée.

Tous ces jours coulèrent bien lentement pour moi. Après ces journées confuses, ces nuits d'interrogation ou d'émerveillement, je me retrouvais soudain seule dans le silence de la maison. Anticléridès n'avait pas quitté sa chambre depuis le moment où, délaissant la coupe de vin que j'étais allée lui chercher, il s'y était enfermé. La villa était comme vide, accablée de surcroît par la chaleur bourdonnante de ces derniers jours de l'été. Les domestiques accomplissaient leur service mécaniquement, sans échanger une parole avec moi, en dehors de celles que leur tâche rendait indispensables.

Assise dans la galerie sur mon rebord de pierre préféré, j'eus donc tout loisir pour terminer la broderie et assembler la nouvelle robe que Nagar porterait pour la fête du Passage du Temps. Tout loisir aussi de penser à faire, à mon habitude, mille rêves sur un avenir que je rebâtissais sans cesse, pour le plaisir de revivre les moments les plus doux qu'inventait mon imagination et celui de reconstruire ceux qui ne me satisfaisaient qu'imparfaitement. J'ai vécu ces jours-là plusieurs vies dont je savais que le destin me les défendrait.

— Voilà qu'une nouvelle nuit est tombée. Veux-tu, avant que nous nous séparions, que je te lise ce que j'ai écrit ?

— Lis ce que tu as écrit, puisque tu ne peux relire ce que j'ai dicté. Tu déformes mon histoire, car souvent ta pensée domine la mienne.

— Vieille querelle. Change de scribe, si tu critiques mes écrits. Alors peut-être aurais-je l'esprit en paix.

— Que ferait un autre ? Lis et viens avec moi. Pour te prouver que je ne te porte pas rancune, je t'invite à partager mon dîner dans l'auberge qu'il te plaira de choisir.

— Je lis et je ferai ce qu'il est déraisonnable que je fasse, je te suivrai.

OceanofPDF.com

VII

Phoil revint la nuit du retour de Nagar. J'étais demeurée dans la galerie après avoir aidé ma maîtresse à sa toilette. C'est pourquoi je fus la première de la maisonnée à entendre les grands coups qu'on frappait à la porte et que l'écho répercutait de couloir en couloir.

J'allai en courant demander le nom du visiteur et le prier de cesser de faire tant de bruit. Alors qu'au travers de l'épaisse porte, la voix étouffée de Phoil me parvenait enfin, le jardinier parut et m'aida à soulever la barre qui verrouillait l'entrée.

À la lumière du clair de lune, le prince paraissait noir de poussière. Avant que je puisse m'écarter, il me pressa contre lui et demanda, comme Nagar peu d'heures auparavant, à aller dormir. En vain je cherchai à le convaincre de se laver un peu et de quitter ses vêtements sales, il ne consentit qu'à m'abandonner son manteau de nuit qui acheva de salir ma tunique blanche.

En m'étendant sur ma couche, je poussai un soupir de contentement. La villa était à nouveau pleine. J'allais recommencer à être heureuse.

Le lendemain matin, tandis que de la terrasse, j'inspectais les fenêtres pour savoir si Phoil et Nagar étaient réveillés, j'aperçus Anticléridès au bord du fleuve. Je descendis le rejoindre et lui criai, aussitôt qu'il me vit, que Nagar et Phoil étaient enfin rentrés. Il remonta à ma rencontre et sourit lorsqu'il se trouva devant moi :

« Te voilà bien heureuse.

— C'est que je me suis sentie si seule tous ces jours derniers.

— N'étais-je pas là ? Pourquoi n'es-tu pas venue me voir ?

— Tu travaillais… Et dès le premier jour, tu m'avais abandonnée avec une coupe de vin et ma cithare. À quoi bon te déranger ? Tu m'aurais

écartée de la même façon.

— T’ai-je ainsi délaissée, douce Coelia ? Sans doute, puisque te voilà à nouveau fâchée. Je ne l’ai pas voulu. J’ai oublié que je t’avais réclamé du vin et de la musique. Alors que je me maudissais de ne pouvoir travailler, l’inspiration m’est soudain revenue. Retournant précipitamment dans ma chambre, j’ai écrit jusqu’à cette nuit, où le sommeil m’a enfin pris. Ce que j’ai dit ou fait avant, je ne m’en souviens plus. Que s’est-il passé ?

— Tu as parlé du temps qui passe trop vite et te manque pour achever ton œuvre, tu as pris ma main et m’as prédit un avenir étrange, tu m’as demandé une coupe et une chanson et tu es parti sans attendre mon retour. »

Il prit un air soucieux et me regarda avec inquiétude. « Il se peut, reprit-il, que j’aie eu un comportement curieux et que j’aie tenu des propos qui n’auraient pas dû franchir ma bouche. Donne-moi tes mains. Qu’ai-je dit de ces mains ? »

Je lui répétai sa prédiction, tandis qu’il examinait attentivement mes paumes. Enfin, il leva les yeux vers moi. Son regard était très triste : « Je regrette, Coelia, d’avoir parlé ainsi. Si tu peux l’oublier, hâte-toi de le faire. Sinon, fais-en le meilleur usage. » Avant de lâcher mes mains, il les baisa toutes deux doucement.

Voyant mon étonnement et mon désarroi, il suggéra que nous remontions. Il avait envie d’entendre Phoil ; je m’étonnai qu’il ne soit pas curieux aussi du rapport de Nagar. Mais il haussa les épaules : « Tu sais bien qu’elle ne dira rien. »

Dans la galerie, nous rencontrâmes Phoil, qui allait enfin se baigner. Anticléridès l’accompagna aux bassins. Ils refermèrent la porte sur eux. J’eus à m’occuper de Nagar et notamment à lui essayer, avant de l’achever, sa robe de fête. Cette dernière occupation me retint dans sa chambre trop longtemps pour voir sortir les deux hommes, et plus encore ensuite dans la galerie où je terminai la robe, pour assister aux retrouvailles de Phoil et de sa maîtresse et écouter leur conversation. Ce n’est donc que plus tard, dans l’après-midi, que je pus, à mon tour, interroger le prince.

Il s’était d’abord rendu sur ses terres, dans la première seigneurie, la plus proche de la Cité. Le commis de ce territoire avait déjà reçu les

décisions du Roi. Malgré ses réticences, il avait donné l'ordre au procureur d'aller quérir les grains exigés par le souverain.

Ce commis était un homme d'une grande expérience et de la plus rigoureuse honnêteté. Aussi le Roi l'avait-il nommé dans cette seigneurie, traditionnellement difficile, du fait de sa proximité de la ville. Les paysans n'hésitent pas à se rendre en ville eux-mêmes pour y acheter outils, semences et les simples aménités de l'existence. Ils font preuve de plus de finesse et de plus de ruse que les paysans du Nord, renfermés sur leur isolement. Le Roi les craint, car il n'ignore pas que, pourvus d'un sens critique comparable à celui des habitants de la Cité, ils possèdent en plus cette opiniâtreté, cette avarice et cet attachement à la terre qu'ils travaillent, qui ont de tout temps éloigné les paysans du Royaume des préoccupations métaphysiques si chères aux citadins.

Phoil avait très tôt gagné l'amitié et le respect du commis. Celui-ci, qui avait occupé plusieurs postes dans des seigneuries septentrionales, méprisait les princes, incapables de gérer les terres que le souverain leur avait abandonnées. Elles étaient généralement mal exploitées, les paysans chargés de leur culture, l'étant, quant à eux, exagérément. En vain, cet administrateur, auquel la richesse du Royaume tenait à cœur, leur avait-il expliqué qu'ils retireraient de meilleurs profits de leurs possessions par une mise en valeur plus réfléchie et une réduction provisoire des charges pesant sur leurs fermiers.

Lorsque le Roi l'envoya dans la seigneurie dont Phoil était le titulaire, ce dernier lui rendit visite. Il passa plusieurs heures à lui décrire l'état tant physique qu'économique de ce territoire, à lui faire des suggestions et à lui demander des conseils agronomiques pour ses propres terres. Le commis, surpris de cette attitude, ne sut pas d'abord s'il fallait en être flatté ou agacé. Comme il était scrupuleux, il écouta le discours du prince avec attention et répondit précisément à ses interrogations, en se réservant de vérifier chacun des renseignements fournis par Phoil. Son éloignement pendant de nombreuses années de la Cité l'avait écarté des bruits de la Cour et il ne savait rien de la réputation de Phoil.

Sa première tournée dans la seigneurie confirma les propos du prince. Ne voulant rien négliger, le commis alla également inspecter le domaine de Phoil. Ce qu'il y vit leva ses dernières réticences. Dès qu'il apprit par l'intendant du prince que celui-ci passait quelques jours dans sa propriété, il

lui rendit sa visite et lui offrit son amitié et son admiration. Il eut même le courage ou l'humilité de lui faire part de son scepticisme premier. Ce dernier point emporta la sympathie de Phoil, qui avait jusque-là redouté que ce technicien compétent soit, comme ses prédécesseurs, un flatteur, incapable du moindre jugement personnel et plus prompt à saisir son intérêt ou celui du Roi que celui du peuple du Royaume. De ce jour, Phoil ne manqua jamais d'aller voir le commis à chacun de ses passages dans sa seigneurie. Le Roi, qu'on avait informé de cette amitié, hésita un moment à déplacer son représentant, car il craignait l'alliance entre son plus remarquable administrateur et le plus dangereux de ses sujets. Il crut bon toutefois de maintenir sa confiance aux deux hommes, dont la qualité commune était le sens de l'intérêt public et qui avaient fait de cette seigneurie turbulente la plus prospère et la plus calme du Royaume.

Phoil espérait donc beaucoup de sa rencontre avec le commis. Il le trouva inquiet et sur le point d'envoyer au conseil un rapport soulignant les dangers des décisions arrêtées. Le premier, il avait signalé qu'une famine menaçait et avait joint à sa lettre une liste de recommandations, dont certaines étaient proches des propositions de Phoil. Cependant, sa note était parvenue au palais au moment de la claustration du Roi et il supposait que certains conseillers qui ne l'aimaient pas l'avaient déformée ou que le souverain l'avait écartée en raison des réformes importantes qu'il y préconisait.

Il passa plusieurs heures avec Phoil. Il lui confirma toutes ses craintes : sur le poids du sacrifice demandé aux paysans, sur la disproportion de celui-ci face à l'importance de la disette attendue et sur le risque politique que prenait ainsi le Roi. Le voyant dans ces dispositions, Phoil l'adjura de refuser d'exécuter l'ordre royal ou du moins d'en différer l'application. Mais le commis répondit qu'il ne pouvait contrevenir à un ordre émanant du pouvoir légitime. Il se croyait seulement autorisé à faire des remontrances et à mettre en garde le souverain contre les conséquences de la politique choisie. Phoil préféra ne pas insister. Il lui demanda cependant quelle serait sa conduite s'il aboutissait à la conviction que par ses décisions, le Roi conduisait le Royaume à la ruine. Le commis réfléchit longuement avant de répondre : « Je considérerais que ce souverain ne dispose plus d'aucune légitimité. Je chercherais le plus digne du Royaume

et lui ferais allégeance. Mais je prie les dieux qu'ils n'abandonnent pas le Roi et, aussi longtemps qu'ils l'éclaireront, je tenterai de le faire changer d'opinion. »

Malgré l'humeur dans laquelle il voyait Phoil, il l'autorisa à parcourir la seigneurie et à observer le travail du procureur et de ses hommes à la condition que le prince s'engageât à ne pas intervenir. Craignant les réactions des paysans, le commis avait flanqué son procureur et ses assistants d'une troupe armée. Mais il connaissait trop la considération qui s'attachait au prince dans la seigneurie, pour ne pas savoir qu'au moindre mot de Phoil, les paysans s'en prendraient aux hommes du Trésor et à leurs gardes. Ces derniers, trop peu nombreux et trop mal équipés, n'auraient pas le dessus contre une masse résolue à défendre son bien, autant que l'équité.

Phoil, de son côté, ne tenait pas à être associé à ce pillage légal. Aussi resta-t-il constamment à l'écart, se tenant parfois à l'abri d'une butte ou d'un arbre. Suivant les hommes du Roi à quelque distance, il assista muet et caché à l'arrivée du procureur dans les hameaux. Le procureur, ayant fait convoquer les habitants, les informa de l'objet de sa visite. Obéissant au commis, il consacra la plus longue partie de son discours à leur expliquer que, sans leurs réserves, les citadins étaient condamnés à mourir de faim et à mettre l'accent sur l'exemption de contribution en argent que le Roi leur consentait pour l'année.

Dans le premier hameau, les quatre familles assemblées gardèrent d'abord le silence. Puis les femmes commencèrent à s'indigner véhémentement, tandis que les hommes, immobiles, évaluaient les forces en présence. Sans doute, jugèrent-ils inutile de résister par la violence. Le plus âgé demanda au procureur de l'autoriser à parler aux trois autres chefs de famille et aux dix jeunes hommes qui se tenaient auprès des femmes. Ils parlementèrent quelque temps. Le plus âgé revint en se déclarant prêt à ouvrir les greniers.

« Nous y mettons une condition préalable, celle de vérifier les instruments de mesure que tu as apportés avec toi et de contrôler chacune des pesées que tu feras. »

Le procureur, qui avait pensé procéder au partage des grains au jugé, sans recourir à la balance qu'il n'avait emportée que par acquit de

conscience, maugréa qu’il faudrait plusieurs semaines si l’on procédait ainsi :

« Vos grains sont rangés dans des sacs ou dans des casiers en bois, il suffit d’en faire le compte et de partager ainsi.

— Il n’en est pas question, reprit le plus âgé, l’ensachage des grains ne se fait jamais de manière régulière. Aucun de nos sacs ne contient la même quantité. Toute répartition sans pesée ne pourrait se faire qu’au détriment du Roi ou de nous-mêmes. Je doute que tu veuilles voler le peuple du Royaume ou ces citadins affamés, dont tu nous as parlé. Mais je t’accorde que ta petite balance ne suffira pas à la tâche. Aussi pensons-nous qu’il te faut retourner chez toi chercher de nouveaux instruments. Rapporte de grosses balances. Reviens quand tu veux, cette nuit, s’il te plaît. Nous t’attendrons. »

Le procureur, ennuyé, mais qui avait reçu de son supérieur l’ordre exprès de ne pas recourir à la violence, battit en retraite avec l’intention de revenir effectivement peu avant la nuit. Il savait que les paysans allaient employer une partie du temps gagné à cacher ce qu’ils pourraient de leurs récoltes engrangées. Plus vite il serait de retour, moins la perte serait lourde. Phoil, tournant bride de son côté, adressa intérieurement un sourire malicieux à ces paysans qui avaient remporté une première victoire. Il se sentait soulagé et se prit soudain à espérer que le Roi ne retire de ses injustes mesures qu’un maigre profit.

À la fin de sa tournée, le procureur, jeune administrateur d’esprit étroit, mais timide, manifestait une rage croissante, d’autant que les soldats et ses assistants commençaient à trouver que l’affaire tournait à la farce. Alors qu’il regagnait son domicile, Phoil le rejoignit. Il se sentait, quant à lui, d’excellente humeur.

« Je crains, dit-il, que le Roi ne retire pas grand-chose de cette opération. Ces cultivateurs sont trop rusés. » Le procureur, vexé, se borna à répondre qu’il ne se laisserait pas berner et qu’il s’apprêtait à reprendre la situation en main.

Phoil l’accompagna à la résidence du commis. Dans chaque seigneurie, se trouve, sur la route menant à la Cité et à mi-chemin des frontières du territoire, un Centre royal. Ce n’est pas une ville à proprement parler – il n’existe pas d’autres villes dans le Royaume en dehors de la Cité –, mais

l’agglomération de plusieurs bâtiments royaux. La résidence du commis, souvent construite au bord du fleuve, est flanquée des greniers de la principauté. Plus à l’écart, la résidence et les services du procureur. Dans ces bâtiments, plus somptueux, comme il sied au représentant du Trésor royal, et plus vastes, le procureur conserve tous les documents comptables attestant le paiement des impôts, ainsi que les fameux instruments de mesure, dont l’immense balance aux plateaux de bois, parfois plus larges que les roues des chariots chargés de les transporter. Plus loin, enfin, le campement militaire où une troupe de vingt à cinquante hommes, placée sous l’autorité d’un officier, lui-même subordonné au commis, sauf contrordre royal, est chargée de veiller au maintien de l’ordre public.

Après un bref entretien avec le commis, le procureur regagna ses locaux où il s’enferma avec ses assistants. Phoil, à son tour, fît un bref rapport à son ami. Il ne cacha pas sa satisfaction devant les tours que les sujets de sa seigneurie venaient de jouer au procureur et au Roi.

Le commis se garda de tant d’optimisme : « À ta place, je ne me réjouirais pas de si bonne heure. Si les paysans persistent dans cette attitude et s’ingénient à contrecarrer l’action du procureur, je serai contraint de sévir et de sanctionner sévèrement leur mauvais vouloir.

« Je vois que tu ne connais pas la totalité des ordres du Roi. Je ne tenais pas à te les révéler parce que tu n’y as aucun titre et que je ne sais que trop comment tu réagiras.

« Le Roi exige pour chaque seigneurie une certaine quantité de grains. Cela signifie que nous ne laisserons aux paysans trois mois de réserves que si nous parvenons à faire rentrer dans les greniers royaux le poids de grains attendu. Cette mesure, comme tu vas le dire, annule la mansuétude que manifestait le Roi en leur abandonnant trois mois de vivres. Lorsque les cultivateurs s’en apercevront – et les calculs demandés par ceux que tu as vus tout à l’heure suffiront à leur prouver la duplicité du Roi – ils réagiront encore plus vivement que nous ne pouvons le craindre.

« En outre, le Roi a autorisé chacun de ses commis à faire usage de la force pour récupérer la contribution exigée des paysans. Je sais qu’il a envoyé aux officiers chargés des campements l’ordre de suppléer aux éventuelles carences des commis.

« Tout à l’heure lorsque je t’ai dit que je priais les dieux de conserver leur protection au Roi, j’avais plus de raison que tu ne le pensais de craindre qu’ils ne l’aient abandonné. »

Phoil avait perdu sa superbe et s’était presque affaissé sur les coussins du commis, à ces nouvelles, que même ses pires angoisses n’avaient pu lui faire imaginer. Il réfléchit un long moment avant de demander au commis ce qu’à son avis cela impliquait.

« Tu le sais comme moi. Dans ta seigneurie, les paysans croiront habile de résister par des arguties et de tirer profit du temps gagné pour dissimuler une partie des réserves. Comme ils s’entêteront à contester chacune des décisions du procureur, pour éviter que dans un moment d’énervement, il ne prenne des décisions excessives ou que l’officier, me jugeant trop faible, décide de s’arroger l’ensemble des pouvoirs dans la principauté et d’y faire régner la terreur, je devrai ordonner que l’on saisisse de force les réserves et, peut-être, faire un exemple. Ne m’oblige pas, je te prie, à envisager dès à présent, ce que je crains tant de concevoir.

« Dans les autres territoires, où les cultivateurs sont plus frustes, les violences risquent d’éclater plus vite. Inutile que je te les détaille, tu sais ce qui peut se produire. Et le pire n’est pas pour maintenant. Que se passera-t-il quand tous ces gens n’auront plus rien à manger ? »

Accablé, le prince prit congé du commis et décida de poursuivre sa route sans attendre. Il avait songé à coucher dans son domaine, mais renonça une nouvelle fois à se reposer. En partant, il passa devant chez le procureur et vit que l’on chargeait plusieurs grosses balances sur des attelages de mulets. Le personnel de la procure était visiblement en émoi et se préparait, lui aussi, à une nuit blanche.

Phoil fit cependant un détour par ses terres où il dîna. Il donna l’ordre à l’intendant de remettre au procureur, sans protester, les trois quarts des réserves des années précédentes et autant de la nouvelle récolte, mais de refuser fermement de lui livrer le quart restant, qu’il devrait enfermer dans les greniers personnels du prince, en attendant ses instructions. Puis, ayant choisi un nouveau cheval dans ses écuries, il reprit sa route dans la nuit.

Il avait déjà tant cheminé sur la route du fleuve, la seule grande voie du Royaume, que l’idée de la parcourir en pleine nuit ne l’effrayait pas.

Il retint son cheval pour le ménager et traversa la nuit et la deuxième seigneurie en somnolant au pas de l'animal. Au petit matin, il parvint dans la troisième principauté. Plus petite que les deux précédentes, car comprimée d'un côté par le fleuve et de l'autre par les contreforts des montagnes, où se niche la quatrième seigneurie – celle où se trouvaient les terres de Nagar –, on en faisait rapidement le tour.

Phoil abandonna la route et se lança dans une sente pierreuse de traverse qui menait vers les montagnes si on la suivait jusqu'à son terme. Le prince était sûr d'y rencontrer plusieurs fermes ainsi que trois hameaux, avant d'aborder la seigneurie de Nagar. Il pensait que ces habitations seraient les premières visitées par le procureur de la région, car elles seules se trouvaient en bordure d'une piste acceptable.

À l'exception de la route du fleuve, dallée de la porte de la Cité au Centre royal de la province la plus septentrionale, qu'on entretient régulièrement et soigneusement, il n'existe aucune autre voie convenable dans le Royaume. Les sentiers qui se greffent sur cette route sont souvent trop mauvais pour que chars ou chariots puissent y rouler. Les cultivateurs ne tiennent pas à rompre leur solitude et se contentent de suivre le cours des ruisseaux ou de tracer à travers champs un mince passage que seuls un mulet ou un homme agile peuvent emprunter. Quand arrivait l'époque de la collecte des contributions en nature et en argent, c'est-à-dire quand la dernière récolte de l'année se trouvait rentrée, les procureurs faisaient ferrer leurs chariots et traversaient, en brinquebalant, les champs arasés. Les procureurs des seigneuries de montagne réquisitionnaient à cette date chevaux et mulets de la population et se lançaient sur les pentes par les chemins que les pluies de l'hiver avaient lessivés et crevassés. Au retour, les animaux, chargés de sacs, étaient conduits par des cultivateurs au pied sûr, tandis que le procureur et ses aides marchaient derrière, portant eux-mêmes les rouleaux de comptes où étaient enregistrés les produits de l'impôt.

La première ferme était déserte. Par les portes grandes ouvertes, l'on voyait, sans avoir à s'aventurer très loin, que les granges avaient été vidées. Phoil descendit de cheval et fit rapidement le tour de l'espèce de chaumière de terre battue au toit à demi emporté. Comme beaucoup de fermes du Royaume, c'était une maison basse et sale, à peine éclairée par deux

misérables fenêtres et qu'un mur divisait en deux parties, l'une pour les hommes, l'autre pour le bétail. Adossé à la maison, un toit à peine plus solide que le précédent coiffait quatre poteaux chancelants qui bornaient ainsi l'emplacement de la grange.

Phoil, ayant inutilement appelé, pénétra dans le réduit où vivaient les occupants de la ferme. Il n'y trouva personne et comprit à la chaleur des cendres du foyer, que la maison n'avait été que très récemment abandonnée. Des marques de sabots et de longues lignes parallèles s'embrouillaient dans la poussière de la cour où il avait laissé son cheval.

Le prince se remit en selle et regagna le sentier. Il connaissait mal les habitants de cette seigneurie et pas du tout les fermiers de la terre qu'il laissait derrière lui, mais imaginait sans peine que, bouleversée par ce qui venait de lui arriver, la famille avait couru donner l'alerte à ses voisins.

Alors qu'il arrivait à la deuxième ferme en bordure de route, il aperçut des chariots déjà lourdement chargés et un groupe d'hommes qui s'agitaient dans la cour. Il descendit et se cacha dans le lit asséché d'un ruisseau.

Le procureur, accompagné de quatre aides, d'un homme armé et de charretiers, venait manifestement d'arriver. Il ne s'embarrassa d'aucun discours préalable et se borna à apprendre au couple de fermiers et à ses six enfants que, par ordre du Roi, il était chargé de prendre possession de leurs réserves et de ne laisser que ce qui leur était indispensable pour survivre quelque temps. Ainsi que Phoil le remarqua, il ne mentionna aucune durée précise. Le fermier, homme déjà âgé et près duquel se tenait son aîné – un homme vigoureux d'une vingtaine d'années, le père sans doute du bébé que l'on entendait pleurer du fond de la maison –, demanda de quelle quantité de grains il disposerait pour tenir jusqu'à la prochaine récolte. Le chiffre que donna le procureur était si dérisoire et disproportionné au temps qui restait à courir et aux besoins de cette famille que Phoil se demanda si le procureur avait bien procédé à des calculs avant de s'aventurer sur les routes et s'il ne souhaitait pas, en fournissant au Roi plus qu'il n'attendait, faire montre d'un zèle utile pour son avenir. Pendant ce temps, le vieillard, indigné, avait protesté qu'il était impossible qu'il livre au Roi, gratuitement de surcroît, une telle part de ses propres réserves. Le procureur se contenta d'indiquer à ses aides l'emplacement de la grange, semblable à celle de la ferme précédente. Les charretiers, assis derrière leurs attelages, regardèrent

placidement les assistants suivis du soldat se mettre à compter les sacs où avait été rangée la nouvelle récolte.

Le fermier alla trouver le procureur.

« J'ai toujours versé sans m'en faire prier la contribution en nature exigée par le Roi. Il est arrivé que je ne puisse acquitter immédiatement la contribution en argent. J'ai toujours réussi à la payer. Jamais le Roi n'a eu à se plaindre de moi. Pourquoi aujourd'hui vient-il me prendre ce que j'ai tant de peine à produire ? Regarde, j'avais préparé les sacs du Roi. Ce sont les premiers que j'ai fermés. Je craignais d'avoir été chiche et j'avais prévu, si tu me le demandais, de prélever dans ce casier pour compléter mon impôt. Cette année, les pièces d'argent étaient prêtes. J'attendais ta venue avec satisfaction, car je pensais que je pourrais passer l'hiver sans me tourmenter comme les années précédentes. Mon seul souci était la faiblesse de la récolte. Ma famille s'est agrandie et je dois la nourrir. Avec mes réserves, nous aurions pu tenir sans nous priver jusqu'au printemps, à la condition que je vende peu de grains. Si tu me prends ce que tu as dit, qu'allons-nous devenir ? »

Le procureur, lassé de tant de discours, haussa les épaules : « Le Roi te fait grâce de la contribution en argent. Tu n'as donc pas de raison de pleurer. À présent, laisse-moi passer, car je dois procéder au partage. » Il écarta sans ménagement le vieil homme et s'avança vers ses assistants qui avaient achevé le décompte des sacs.

Le jeune homme, qui avait écouté les yeux baissés tout l'échange entre son père et le trésorier, s'interposa soudain. D'un geste vif, il se plaça entre le procureur et ses aides.

« Tu as entendu ce que t'a demandé mon père, dit-il d'une voix forte, et tu n'y as pas répondu. Explique-nous comment le poids de céréales que tu veux nous laisser permettra à dix personnes de manger jusqu'au printemps ?

— Je ne suis pas là pour répondre à tes questions, jeune homme. J'ai transmis l'ordre du Roi, vous devez obéir.

— Le commis, lorsqu'il vient nous voir, dit que le Roi est juste. Les ordres qu'il a donnés sont injustes. Ils ne peuvent venir du Roi. Nous ne pouvons nous y soumettre.

— Tu n’as pas à discuter les décisions royales. Tu n’as pas non plus à discuter mon autorité que je tiens du Roi. Écarte-toi à présent, tu nous mets en retard. »

Mais le jeune homme ne se laissa pas intimider et se saisit du procureur dont il emprisonna les mains dans le dos.

« Ordonne à tes aides de cesser leur travail où je te brise les bras », dit-il.

Le soldat qui avait commencé, à la demande des adjoints du procureur, de sortir les sacs, lâcha celui qu’il tenait et courut, en sortant son glaive, vers le jeune paysan. Mais il n’alla pas loin, car le frère cadet, une espèce de colosse au regard éteint et au front bas se jeta sur lui et, d’un geste sec, lui cassa la nuque. L’homme d’armes, soudain désarticulé, s’effondra sur le sol. Alors le frère aîné lâcha le procureur et regarda avec horreur le spectacle. Phoil, dans sa cachette, frémit d’effroi et sentit son corps se tremper de sueur. Il aurait voulu bondir à travers le talus et courir vers le groupe dramatiquement assemblé autour du cadavre. Mais il savait qu’il n’y avait plus rien à faire pour ressusciter l’un et sauver le second. Aussi demeura-t-il dans son poste d’observation à guetter les réactions de chacun, tout en supputant ce qu’il pourrait faire.

Après un moment d’incompréhension, le jeune homme reprit ses esprits et repoussa son frère.

« Tu vois, dit-il au procureur, que tu aurais tort de vouloir poursuivre ton travail. Remonte sur ton cheval et emmène ton équipage. Tu reviendras lorsque tes calculs seront justes. »

Un coup d’œil à ses adjoints, blêmes et chancelants, ainsi qu’aux charretiers qui à l’évidence, ne tenaient pas à se mêler d’une affaire par laquelle ils ne se sentaient pas concernés, suffit au procureur pour comprendre qu’en s’entêtant, il risquait de perdre la vie et le chargement déjà entassé dans les carrioles.

Froidement, car sa dignité et celle du Roi étaient en jeu, il ordonna à deux charretiers de ramasser le corps du soldat et de l’étendre dans la charrette la plus proche. Un fois sur son cheval, il regarda le jeune paysan et lui dit sèchement : « Ne sois pas trop sûr de toi. On ne s’oppose pas impunément à un ordre du souverain. » Puis il tourna bride et le convoi

s’ébranla dans un grand bruit de ferraille. La famille, en ligne, les regarda s’éloigner sans mot dire.

Quand ils eurent disparu et repris le chemin en direction de l’ouest, Phoil sortit de sa cachette. Menant son cheval, il gagna la ferme. Personne n’avait bougé. Dans le grand soleil de midi, tous semblaient pétrifiés. Lorsqu’ils entendirent venir Phoil, ils eurent comme un mouvement de peur. Ils crurent que l’un des visiteurs revenait. La figure étrangère de Phoil ne les rassura qu’à moitié. Le prince, qui redoutait leurs réactions après le précédent incident, se hâta de crier qu’ils n’avaient rien à craindre de lui.

« J’ai assisté à ce qui s’est produit entre vous et le procureur. Celui-ci vient de reprendre le chemin du Centre de la seigneurie. Ces deux garçons ne peuvent pas rester ici », dit-il en désignant l’aîné et son cadet qui se tenaient côte à côte.

Phoil comprit mieux, en examinant le plus jeune, ce qui avait pu se passer. Ce grand gaillard était un faible d’esprit. Voyant son père mécontent et son frère menacé, il s’était rué sur le danger sans réfléchir, ni mesurer sa force qui devait être considérable.

« Qui es-tu, toi, pour parler ainsi ? Qu’espionnais-tu ? Et pourquoi, si tu tiens tant à nous défendre, n’être pas intervenu plus tôt ? » demanda l’aîné.

Phoil n’était pas habitué à pareille insolence chez de simples paysans qui auraient pu être ses sujets. Mais il se força à la bonhomie et à l’indulgence.

« As-tu vraiment besoin de savoir qui je suis pour suivre mon conseil ?

— Qui me dit que tu n’es pas un homme du procureur, chargé de nous attirer dans un piège ? Quoi de plus inoffensif qu’un paisible voyageur ? Connais-tu meilleur moyen de tromper des paysans ? Dis-nous ton nom. Les temps qui viennent ne seront pas favorables aux étrangers perdus dans les campagnes.

— Tu as raison, jeune homme. Ta détermination me plaît. Je suis le prince de la première seigneurie, le prince Phoil. »

Si ces gens ignoraient et le nom de Phoil et l’emplacement de la première seigneurie, son titre suffisait à leur montrer qu’ils n’avaient pas affaire à un quelconque voyageur. Phoil craignait que le jeune homme ne lui demande d’apporter la preuve de son identité, ce qu’il n’aurait pu faire, en

l’absence de tout compagnon. Il préféra devancer les questions en expliquant la raison de sa présence et surtout en précisant que le Roi ignorait tout de son voyage. Phoil se rendait compte que l’ensemble de la famille ne comprenait qu’à demi ses propos. Mais il parlait pour l’aîné, dont le regard vif témoignait assez qu’il suivait pleinement le récit du prince. Quand il eut achevé, le jeune paysan l’interrogea avec inquiétude :

« Que va-t-il se passer maintenant ?

— Le procureur est parti chercher des soldats pour lui servir d’escorte. Il n’osera pas s’enfoncer davantage dans cette seigneurie sans une protection plus importante. Mais je crois qu’avant de poursuivre son chemin vers l’est, il repassera ici.

« Le commis de cette région est un homme cruel. Il n’hésitera pas à ordonner que ton frère et toi soyez mis à mort. Vous servirez d’exemple pour obtenir de vos voisins qu’ils se soumettent sans violence. N’espère pas l’indulgence de l’homme que tu as humilié devant ses subordonnés. Il est capable d’attacher vos deux têtes de chaque côté de la première charrette pour les exhiber tout au long de son périple. Il ne vous reste qu’à prendre la fuite et à vous cacher.

— Que deviendront mes parents, ma femme et son enfant, mes jeunes frères et sœurs ? Mon cadet est idiot, tu le vois, mais il abat l’ouvrage de trois personnes et moi, je suis solide. Notre famille risque d’être livrée sans protection aux hommes du procureur et d’être ensuite abandonnée sans bras vigoureux pour l’aider à se nourrir pendant cet hiver où l’on veut nous condamner à mourir de faim.

— Le prince a raison, dit enfin le vieillard. Il faut que vous partiez. Le procureur n’en veut qu’à vous deux. Nous livrerons nos provisions. Il ne pourra rien nous arriver.

— Ta famille ne craint rien. Je vais laisser à ton père un message pour le procureur. Mais si je peux protéger les tiens des mauvais desseins du trésorier, je ne peux rien pour vous deux, qui avez désobéi aux ordres du Roi. Fuyez vers les montagnes et passez dans la quatrième seigneurie. Le procureur ne pourra vous y poursuivre. »

Phoil indiqua au jeune homme le chemin des terres de Nagar et lui conseilla d’aller trouver l’intendant qu’il préviendrait. Il les assura qu’ils y seraient hébergés et nourris et pourraient même faire passer des nouvelles à

leur famille. Enfin, il enleva de son cou le collier d'or où était gravé son nom et le donna au vieil homme. « Donne-le au procureur quand il reviendra, ce soir sans doute, et dis-lui : Le prince Phoil t'a laissé un message. De peur que tu doutes qu'il soit de sa main, il m'a remis ce collier pour preuve. Prends-le. Tu es chargé de le lui rendre lorsque tu iras à la Cour. »

Phoil balaya la terre au-dessous de l'auvent. Il y versa une cruche d'eau pour l'amollir et y inscrivit son message :

« Le prince Phoil, témoin de ta rapacité et de la brutalité avec laquelle tu exécutes les ordres du Roi, craignant que tu n'exerces ta vengeance sur cette famille, en a pris les membres sous sa protection. »

Chacun alla examiner les signes que Phoil avait tracés sur le sol. Plus que son nom ou son collier, ils suscitèrent le respect des paysans. Tous demandèrent à Phoil de boire et manger avec eux avant qu'il ne reprenne sa route et que les deux garçons ne disparaissent. Phoil accepta un gobelet d'eau fraîche et une assiette de bouillie qu'il avala debout. Il ne voulut rien d'autre et incita les deux jeunes gens à partir sur l'heure :

« Quand le procureur reviendra et ne vous trouvera pas, il sera furieux. Quand il aura lu mon message, il entrera en rage et lancera des hommes à votre poursuite. Prenez de l'avance et marchez à travers champs. Aussi longtemps que vous serez à l'intérieur des limites de cette seigneurie, évitez de vous montrer. Soyez prudents ! »

Le prince lança sa monture au galop et couvrit à grande vitesse, malgré la chaleur et l'état de la route, l'essentiel du parcours avant la nuit. Il ne rencontra aucun convoi et les fermes qu'il aperçut tout au long de son chemin lui semblèrent normalement habitées. Il franchit au crépuscule les molles collines qui bordent la quatrième seigneurie.

Ce qui le frappa, lorsqu'il descendit la pente glissant jusqu'à la longue plaine verte où se concentrent les principales richesses de la quatrième seigneurie, ce furent les fumées qui montaient en plusieurs endroits de la vallée et le sinistre clignotement des feux sur les versants opposés, ceux des premières montagnes.

La nuit étant tombée, il éprouva des difficultés à retrouver le sentier menant au domaine de Nagar. Son arrivée inattendue précipita l'intendant, affolé, à sa rencontre. Phoil aimait bien ce jeune homme tranquille qu'il avait lui-même recommandé à Nagar lorsqu'à son retour à la Cité, elle cherchait un homme de confiance pour remplacer le vieil intendant de son père, qu'une chute du haut d'un toit avait rendu impotent.

L'intendant restaura le prince et, pendant qu'on lui préparait une chambre, demanda si les récentes décisions du Roi étaient cause de sa venue. Phoil ne lui cacha rien, ni ses sentiments ni les observations qu'il avait faites tout au long de son trajet. L'intendant soupira tristement.

Les ordres du Roi étaient parvenus dans la quatrième seigneurie presque en même temps que dans la première, ce qui convainquit Phoil que le Roi n'avait pas attendu le résultat de la consultation de l'Assemblée pour dépêcher ses envoyés dans la province du Nord. Aussitôt le procureur avait mis à sac les principales fermes de la seigneurie. En compagnie de quelques hommes, il s'était emparé de la majeure partie de la nouvelle récolte dans les fermes isolées. Dans le même temps, il avait expédié dans les hameaux son premier assistant avec vingt hommes de troupe et quelques charretiers.

Les premiers visités s'étaient laissés surprendre et n'avaient eu ni l'esprit ni le temps de protester : leurs greniers avaient été vidés, tandis que le procureur et son assistant donnaient lecture des ordres reçus.

Mais aujourd'hui, un hameau de trois feux s'était soulevé. L'assistant et des soldats avaient été tués. Le reste des hommes d'armes s'était jeté sur la population et avait égorgé tous les hommes. Les femmes et les jeunes filles avaient été violées. La troupe avait mis le feu aux maisons, une fois la récolte intégralement chargée sur les charrettes. Privés de l'autorité de l'adjoint du procureur, les soldats, toujours furieux, et que la vue de leurs morts, couchés en travers du chargement, excitaient davantage, firent halte dans une ferme non encore imposée. Ils massacrèrent toute la maisonnée qui tentait de les empêcher de s'emparer de leurs biens et incendièrent le bâtiment et les cadavres.

L'intendant, alerté par l'une des survivantes du hameau, avait essayé de les arrêter tandis qu'ils se dirigeaient vers un autre village. Il avait manqué se faire assommer. Il avait alors, au grand galop, couru la campagne à la

recherche du procureur. Il l'avait ramené avec lui, malgré ses protestations. Ils arrivèrent au second hameau tandis que les soldats, auprès d'un feu crépitant, finissaient de sangler leur nouveau chargement. Horrifié par le spectacle et ce que lui avait appris l'intendant, le procureur entra dans une violente colère et promit de les livrer tous aux crocodiles du fleuve s'ils ne rejoignaient pas immédiatement leur campement pour s'y mettre à la disposition de leur officier. Les soldats auraient pu aisément tuer le procureur et l'intendant, mais la violence du représentant du Roi réussit enfin à les calmer et ils reprirent le chemin du Centre royal.

L'intendant venait de regagner le domaine lorsque Phoil s'était à son tour présenté. Le prince l'écouta avec un abattement croissant. Cette soudaine violence qui s'était emparée du Royaume le terrifiait. Il fit répéter à l'intendant son récit à plusieurs reprises pour se convaincre qu'il ne s'était pas égaré dans quelque atroce cauchemar.

« Ce qui m'afflige le plus, acheva l'intendant, c'est que le procureur se réjouissait secrètement de voir ses charrettes remplies. Quand son indignation sera retombée, il n'osera pas les punir. Ces quinze hommes ont évité qu'il ne connaisse à son tour le sort de son premier adjoint et lui ont de surcroît assuré une recette plus importante que celle qu'il escomptait. Il sait que le Roi sera content de lui. »

Phoil repassa toute la nuit ces deux journées dans sa tête. Ne trouvant pas le sommeil, il arpenta sa chambre pendant les longues heures des ténèbres. Au petit matin, épuisé, il s'effondra sur son lit et dormit quelques instants d'un sommeil agité.

La deuxième heure du jour commençait à peine, lorsqu'il quitta sa chambre en demandant qu'on lui serve sans tarder à boire et à manger. L'intendant vint partager son repas. Phoil en profita pour lui recommander les deux jeunes paysans qui ne tarderaient sans doute plus. Avant de partir, il le pria de le tenir informé de la situation de la quatrième seigneurie.

« Penses-tu, demanda-t-il, que les paysans tenteront de nouveau de s'opposer au procureur ?

— Dans la plaine, certainement pas. Ceux que j'ai rencontrés hier étaient tous terrorisés. Ils préféreront abandonner leurs réserves sans mettre leur vie et celle des leurs en péril.

« Je ne garantis pas cependant la réaction des montagnards. Ils sont imprévisibles, tu le sais, et plus résistants et sauvages que leurs voisins des plaines. En outre, la récolte n’est pas achevée partout. Dans les fermes les plus élevées, on a attendu aussi longtemps que possible dans l’espoir qu’il pleuvrait et que certaines pousses, qui ne sont pas sorties cette année, apparaîtraient enfin. Si le procureur s’avise d’aller réclamer une moisson qui n’est pas faite et de faire franchir à ses chevaux les champs encore plantés, les montagnards sont capables du pire.

« Moi-même, je suis monté, il y a quelques jours sur l’une des terres que possède Nagar près des crêtes de la deuxième montagne. On n’y a rien coupé, les champs sont tels qu’au premier jour de l’été. Quant aux cultivateurs, ils sont désespérés. J’ai dû promettre de revenir avec des provisions pour leur permettre de passer l’hiver. Ils en étaient réduits à cueillir des herbes, des racines et des baies en prévision des mois à venir. Ils vont faucher leurs céréales sans attendre que les grains aient mûri. Ceux qui ont réussi à pousser se sont desséchés sur place. Que veux-tu qu’ils remettent au procureur ? »

Phoil prit congé sans attendre. Il décida d’éviter la route qu’il avait suivie la veille et de couper en diagonale, le long d’un ruisseau qui descendait vers le sud se jeter dans le fleuve.

Chemin faisant, il remarqua à plusieurs reprises que les champs qu’il longeait avaient été traversés par de lourds véhicules, mais ne rencontra personne. Les campagnes semblaient désertes. Lorsqu’il rejoignit la route du fleuve, son cheval, épuisé, se mit soudain à boiter. Contraint de marcher à faible allure, alors qu’il aurait enfin pu lancer sa bête au grand galop, Phoil n’arriva à son domaine qu’au soir couchant, le lendemain. Sans prendre le temps de se nourrir ou de se nettoyer, il sauta sur un nouveau cheval et partit à grand train en direction de la Cité. Alors qu’il arrivait aux environs du Centre de sa seigneurie, il suivit un convoi de charrettes, chargées de sacs, qui se guidait dans la nuit à la lumière de petits feux enfermés dans des jarres, de manière à protéger le chargement du risque d’incendie. Le spectacle de ces lourdes carrioles, menées paisiblement par des attelages de bœufs ou de chevaux fatigués, et qui trouaient l’obscurité de lueurs jaunâtres, l’enveloppa de son intensité. Ce mystérieux mouvement de la nuit le bouleversa tout à la fois d’angoisse et de sérénité. Il lui

paraissait inscrit depuis très longtemps au fond de sa mémoire. Troublé, il les dépassa au galop, frémissant intérieurement de l'espèce d'inconvenance qu'il y avait à ne pas respecter le silence dans lequel se mouvait ce long défilé d'ombres.

Il laissa le Centre derrière lui et galopa à toute allure jusqu'à la Cité endormie. Sans s'arrêter davantage, il prit la route de la presqu'île et, mort de fatigue, s'écroula sur sa couche dans un sommeil sans rêves et sans espoir.

Phoil m'avait emmenée sur la terrasse du couchant. Le soleil avait disparu et j'aurais aimé remonter vers le jardin supérieur, où les servantes devaient apporter les lampes pour le repas du soir. Mais Phoil ne bougeait pas. Je ne savais que dire, consciente qu'il n'y avait rien à ajouter à ce qu'il avait décrit, et que proposer de regagner la terrasse du dessus paraîtrait dérisoirement futile. Je demeurai immobile, aussi figée que possible. Phoil s'en aperçut sans doute, car il posa la main sur mes genoux dans un geste tendre, semblable à l'esquisse d'une caresse. « Allons, Coelia, ta maîtresse doit te chercher. »

Anticléridès ne parut pas à ce dîner étrange. Nagar et Phoil, assis l'un près de l'autre, face au fleuve que l'on entendait à peine, tant l'air était calme, mangèrent sans un mot, sans se regarder et sans se toucher. Ils se levèrent ensemble lorsqu'ils eurent terminé et s'en allèrent l'une dans sa chambre et l'autre vers le fleuve.

Je suivis Nagar pour l'aider à sa toilette du soir. Tandis que je peignais ses longs cheveux et qu'elle se regardait sans se voir dans le miroir encadré d'argent qu'elle avait rapporté de ses voyages, je demandai : « T'es-tu querellée avec le prince ? » Puis, sachant qu'elle allait se mettre en colère contre moi, je poursuivis immédiatement : « Comment trouve-t-il la robe que tu porteras demain ? » Je vis Nagar sourire dans sa glace. « Ta robe est la plus belle de toutes celles que tu m'as faites, Coelia. Le prince l'aimera sans aucun doute. Si nous nous sommes querellés, ajouta-t-elle doucement, cela ne te regarde pas, Coelia. Mais n'aie crainte. Nous sommes comme les deux premiers doigts de la main, éloignés, mais indispensables. »

Quand je la quittai, emportant sa robe pour remettre en place un pli qui ne tenait pas, je vis venir Phoil. Il me sourit et entra sans hésitation dans la

chambre de Nagar.

Le lendemain était la fête du Passage du Temps.

OceanofPDF.com

VIII

Le lendemain, Nagar m’emmena avec elle à la Cité. Parce qu’il s’agissait d’une cérémonie importante, elle avait demandé à l’un de ses serviteurs de conduire son char. Elle se tenait à ses côtés et sa magnifique robe, dont j’étais si fière, flottait sous la cape dont je l’avais couverte pour la protéger. Installée à l’arrière, je me cramponnais au rebord du char pour ne pas tomber. Je me sentais heureuse car je savais que ma maîtresse et son équipage seraient admirés quand nous entrerions dans la Cité.

Moi-même, j’avais revêtu une robe de lin blanc sans ornementation, comme il sied à la suivante d’une dame noble. Nagar aurait sans doute admis qu’en ce jour de fête, je sois vêtue au-dessus de ma condition. Mais le tissu de ma robe était déjà plus luxueux que ceux que portaient les femmes de la Cité assistant avec moi, au bas des marches du Temple, à la cérémonie.

Je m’étais levée dès la prime heure pour pouvoir me laver sans déranger ma maîtresse et ses deux invités. J’avais ensuite habillé Nagar et achevé de draper autour d’elle la somptueuse étoffe. Quand on était venu apporter le déjeuner, elle était parée et coiffée, prête à prendre la route de la Cité.

Phoil et Anticléridès, de leur côté, avaient déjeuné ensemble avant de partir pour le Temple. Lorsque j’étais passée sur la terrasse pour m’assurer au grand jour de la propreté et de la tenue de la robe de Nagar, je les avais vus, assis près d’une table basse, où une servante avait posé des coupes d’une boisson fraîche, un plat de fruits et un autre de ces pâtisseries rondes et soufflées, que l’on sert traditionnellement le jour du Passage du Temps. Je n’entendis rien de leur conversation, car ils chuchotaient plutôt qu’ils ne parlaient. Ils étaient si occupés qu’ils ne m’aperçurent pas. Si je n’avais été si pressée, peut-être aurais-je tenté de saisir ce qu’ils disaient. Lorsque nous partîmes, eux-mêmes s’en étaient allés depuis longtemps déjà. Phoil souhaitant s’arrêter au palais pour y mettre une robe, avait offert au poète de lui en prêter une.

Les vêtements d’Anticléridès ne ressemblaient nullement à ceux que l’on doit revêtir le jour de l’une des plus grandes fêtes du Royaume. Il ne possédait que des robes courtes, celles que portent ordinairement les hommes de notre pays et dont les femmes se servent comme tuniques. Ces tenues amples, généralement plissées depuis le col, tombent jusqu’aux genoux. Les femmes les raccourcissent soit d’un ourlet, soit en les remontant dans une large ceinture et cachent leurs jambes d’une étoffe simplement nouée autour de la taille ou, lorsqu’il fait froid, d’une seconde robe enfilée sous la tunique. Les hommes, qui craignent moins de dénuder leurs jambes et souffrent d’être entravés dans des vêtements trop longs, affectionnent particulièrement cet habit.

Mais le jour du Passage du Temps, chacun doit revêtir une robe longue. Plus elle est longue et plus prospère sera l’année. Certaines femmes en avaient pris prétexte pour allonger leur habit d’une traîne démesurée qui s’étalait dans la poussière et s’enroulait dangereusement autour de leurs jambes, lorsqu’elle n’était pas piétinée par leurs voisins.

Les prêtres avaient réagi contre ces excès en précisant que la robe devait frôler le sol, mais non y reposer. La raison de cette règle, malaisée à respecter, est qu’il convient, en ce dernier jour de l’année, où le jour dure autant que la nuit, d’empêcher que le souffle des esprits de la nuit, qui s’emparent alors du monde, ne se glisse entre vos jambes et, s’y nichant à votre insu, ne provoque votre mort avant la fin de l’année.

Il est de règle également que cette robe soit neuve. Comme les plus pauvres ne peuvent s’offrir une nouvelle robe tous les ans, ils tournent cette obligation en transformant, souvent par un simple détail, leur vêtement. Certains rajoutent ou suppriment une ceinture, d’autres brodent le tissu, tandis que leurs voisins cachent la broderie de l’an passé en plaquant une bande de tissu neuf. Quelques-uns froncent leur robe en prenant de l’ampleur dans les coutures – généralement laissées larges en prévision de ces modifications – là où les autres rétrécissent, préférant une ligne plus épurée. Il n’est pas une maison où, dans la semaine précédant la cérémonie, on ne lave, mesure, bâtisse, couse ou brode, défroisse ou plisse, allège ou empèse et en fin de compte, discute des nuits entières de la tenue que l’on arborera le grand jour.

Quand nous entrâmes dans la ville, tous ses habitants avaient déjà gagné le Temple et les rues étaient désertes et immobiles. Nagar me fit déposer sur le port pour que je rejoigne seule le Temple, pendant qu'elle allait au palais. Elle devait arriver, comme les autres seigneurs, en compagnie du Roi.

Le Temple est construit en bordure du fleuve, sur un monticule moins élevé que celui du palais. De nombreuses maisons ont été édifiées entre le port et le sommet du rocher où se dresse le Temple. De ce fait, il faut s'installer sur la plus haute de ses marches ou sur le portique du lieu saint pour voir le fleuve et le port. J'empruntai l'une des ruelles escarpées, en direction du Temple, celle où s'ouvrent d'habitude les boutiques des marchands d'étoffes. La foule, importante, se dépêchait vers la porte du Temple. Lorsque j'arrivai dans la cour que domine le Temple et sa volée de marches de pierre blanche, j'eus peine à me faufiler vers le premier rang.

Chaque année, je suppliais Nagar de partir de bonne heure pour arriver tôt, de manière à m'assurer une bonne place. Elle promettait toujours de me donner satisfaction, mais nous ne parvenions jamais à tenir l'horaire que je me fixais secrètement. Cela venait, je crois, de ce que ma maîtresse répugnait à arriver en avance à la Cour et à paraître attendre le bon vouloir du Roi. Elle trouvait toujours mille prétextes pour retarder notre départ et ne pouvait, une fois dans la Cité, me laisser devant le portail du Temple, en raison de la presse dans les ruelles avoisinantes. Aussi la maudissais-je en mon cœur lorsque j'apercevais l'enceinte du Temple où avaient déjà pris position la majorité des habitants de la Cité. En tant que suivante de Nagar, je pouvais prétendre aux premiers rangs, mais je n'aimais pas à faire valoir ma condition. J'usais donc de subterfuges. Je me glissais entre les corps en inventant des excuses. Les domestiques des prêtres, chargés de contenir la foule et de veiller au bon ordre de la cérémonie, me connaissaient. Quand l'un d'eux apercevait mon visage au milieu de la bousculade que je provoquais régulièrement, il se dépêchait de me venir en aide et de me faire franchir rapidement la distance qui me séparait encore de la première marche. Tout cela ne se faisait jamais sans heurts et je me faisais insulter, surtout par les femmes. Les hommes se montraient souvent plus indulgents et se contentaient, en riant, de ralentir ma progression.

Ce jour-là, il en fut ainsi. Je parvins difficilement au premier rang, sur le côté droit de la cour qui surplombe le fleuve, ou plus exactement les

maisons de la Cité, car il faut se pencher dangereusement ou grimper sur le mur d'enceinte pour voir le fleuve.

J'attendis alors, parmi les autres, sous le soleil, qu'arrivent enfin le Roi et sa Cour avec le Grand-Prêtre et sa suite. Chaque année, le peuple patientait jusqu'au début de la cérémonie. Ces lents moments se révélaient pourtant très pénibles. La chaleur était souvent insupportable et, au fur et à mesure que passaient les heures et que le soleil s'élevait dans le ciel, la fournaise s'épaississait. La promiscuité, l'impossibilité où nous étions parfois de remuer, les pleurs des enfants qui ne supportaient pas l'ennui de l'attente et cuisaient plus que les autres, offerts qu'ils étaient au soleil du haut des épaules de leurs parents, provoquaient des malaises. Les victimes étaient évacuées par leurs proches et les domestiques des prêtres, au milieu des chuchotements curieux ou des exclamations irritées de ceux que l'on bousculait à nouveau. Dans cette mêlée suante et malodorante, les plus belles robes se salissaient et se flétrissaient en moins de temps qu'il n'en avait fallu pour les ourler. Seule la piété donnait aux habitants de la Cité le courage de demeurer jusqu'au bout dans la cour et de persévérer, d'une année à l'autre, dans cette pratique.

Cette cérémonie constitue la plus grande fête religieuse du Royaume. Elle symbolise le point d'équilibre entre la vie et la mort, que se doit de trouver celui qui veut vaincre ses angoisses. Elle est le dernier palier avant la plongée au plus profond des ténèbres jusqu'à la fête de la Peur, qui a lieu ce jour même où les nuits ont atteint leur plus longue durée et où les jours sont réduits comme fil sur quenouille dévidée. Alors les citadins se pressent aux marches du Temple pour s'assurer la protection des dieux avant de franchir la difficile étape de la nuit.

Lorsqu'apparut enfin le groupe des prêtres blancs, la foule poussa un soupir de joie.

Ils se placèrent de manière à ceinturer le portique du Temple et à donner aux fidèles l'illusion que, des colonnades, tombaient des draperies blanches, enfermant trois côtés du Temple dans un cocon lumineux.

Ils se figèrent aussitôt dans une totale immobilité. Pendant toute la cérémonie, ils doivent demeurer debout, raidis dans la position qu'ils ont choisie en s'installant, leur crâne rasé brûlant de soleil, pour ceux qui ferment les côtés ouest et est du portique. Leurs corps hiératiques et leurs

visages graves, qui ne doivent à aucun moment broncher, savent résister à cette torture plusieurs heures. Ils se sont exercés des années durant à conserver cette rigidité des muscles. Leur esprit, par la contrainte du corps, parvient à s'élever par-delà le Temple et la Cité, jusqu'en des lieux qu'ils se refusent à décrire à tout autre que le Grand-Prêtre.

Tous sont choisis très jeunes parmi les enfants fréquentant l'école du Temple. Éduqués comme leurs camarades, ils sont en outre soumis à d'intensifs exercices physiques. Leur volonté et leur résistance en sortent à jamais, soit anéanties, soit trempées. Leurs facultés divinatoires et sensorielles, décuplées, transforment certains en prophètes. Mais ce pouvoir qui leur est donné, ils ne peuvent s'en servir pour eux-mêmes ou pour en tirer gloire. Ils n'ont le droit d'adresser la parole à nul autre qu'au Grand-Prêtre, leur chef. Il leur est fait défense d'avoir commerce avec des femmes et ils vivent cloîtrés dans l'enceinte du Temple. Pour éviter que l'un d'eux n'échappe à cette dure règle et ne profite de sa science, ils n'ont pas accès à la charge de Grand-Prêtre.

Cependant, quand l'âge les a mis à l'abri des passions, le Grand-Prêtre les délivre de certaines obligations. Il leur est alors permis de quitter le Temple et de prendre, s'ils le désirent, un logement en ville et surtout de parler librement avec tous ceux qu'ils rencontrent, à la seule condition de ne dévoiler jamais le contenu de leurs rêves ou de leurs transes. Ils assistent les autres prêtres dans leur service au Temple et surtout à l'école du Temple, où ils prennent en charge les élèves désireux de revêtir la longue robe blanche. Ce sont eux qui brisent les moins résolus ou les simples prétentieux, les renvoyant sans pitié de l'école du Temple. Ces adolescents-là n'ont pas d'avenir. Ils sont condamnés soit à mourir parce que leur famille les rejette, trop honteuse de la faiblesse et de la vanité de ses enfants, soit à venir grossir le nombre des domestiques du Temple. S'ils témoignent de suffisamment d'humilité pour accepter de s'employer comme valets, de se charger de basses et répugnantes besognes et surtout de servir leurs anciens condisciples, le Temple les accueille et pourvoit à leur entretien. Rares sont ceux qui résistent jusqu'au bout à cette épreuve. Quelques-uns, que leur faiblesse avait préservés du suicide, se donnent enfin la mort. Beaucoup disparaissent sans que quiconque sache où ils sont allés porter leurs pas. D'autres deviennent soldats et mettent au service du Roi leur esprit fatigué et leur corps endurci.

On cite néanmoins le cas d’un homme qui passa vingt ans à servir humblement ce corps qui l’avait rejeté. Il faisait montre de tant de dignité dans son malheur, de tant de sainteté, que le Grand-Prêtre de l’époque l’autorisa à reprendre ses études là où il avait dû les abandonner.

Après les prêtres-devins, sortirent les prêtres ordinaires, vêtus de robes rouges. Ils s’assirent en deux demi-cercles à l’intérieur de celui formé par leurs prédécesseurs. Leur apparition ne provoqua aucune réaction. Le peuple s’attendait qu’ils se montrent dans les instants suivant l’installation des prêtres blancs. En outre, leurs figures sont connues de tous.

Ce sont de jeunes prêtres qui viennent d’achever leur scolarité à l’école du Temple. On les rencontre quotidiennement, souvent dans l’enceinte du Temple. Ils reçoivent les fidèles, écoutent leurs problèmes, les conseillent sur les dieux à consulter et sur les prières à choisir ou encore les dirigent vers leurs aînés pour la célébration des cérémonies privées ou l’octroi des aides morales et spirituelles, qu’ils ne sont pas toujours en mesure de fournir.

Bien souvent, ils baguenaudent sur les bords du fleuve, sous prétexte d’aller au-devant de ceux qui n’ont pas le loisir de venir les trouver. Mais les conversations qu’ils engagent avec les commerçants dont les boutiques ouvrent sur les quais, les pêcheurs ramenant leurs filets ou les marins étrangers déchargeant leur cargaison, sont essentiellement pratiques et terre à terre. Ils en retirent toujours quelque léger profit, car on respecte leur fonction et on n’ose leur déplaire. Aussi sont-ils fréquemment invités à partager un repas, à choisir une étoffe ou un colifichet, une friandise ou une boisson aromatisée. Les tristes menus qu’on leur sert au Temple les incitent toujours à accepter les nourritures offertes. Au reste, les habitants de la Cité se réjouissent de voir ces garçons efflanqués manger de si bon cœur. Et moi, je me demande comment ils peuvent rester si maigres à dévorer comme ils font aux tables de la Cité.

Ces jeunes prêtres ne sont pas, comme les prêtres blancs, astreints à la plus sévère chasteté. Sans doute restent-ils enfermés, au cours des six années où ils portent la robe rouge, dans l’enceinte du Temple pendant la nuit et ne peuvent-ils habiter à l’extérieur chez un parent, un ami ou dans une maison qui leur appartient. Mais ils gardent la liberté de leurs mouvements pendant la journée, comme je l’ai dit. Il leur est interdit d’avoir des rapports amoureux avec une femme durant ces années, afin de

fortifier leur âme. Il ne fait de doute pour personne que quelques-uns transgressent cette obligation, avec allégresse pour certains, avec remords pour d'autres. Ils savent bien en effet quelle est la sanction qui les attend s'ils sont dénoncés. Pour une première faiblesse, une année de pénitence, qui prolonge d'autant leur obligation de chasteté et surtout les cloître, à l'instar des prêtres blancs, à l'intérieur du Temple, sans aucune dérogation possible. La seconde les condamne à six mois de réclusion dans les prisons du Temple. Ces cachots sont aménagés dans des voûtes ténébreuses où l'air est rare et la lumière inexistante. Ils sont nourris un jour sur deux d'aliments insipides et peu abondants, abreuvés d'une cruche d'eau tiède, mais reçoivent chaque matin la visite d'un prêtre-devin âgé qui, dans la totale obscurité, les contraint aux plus rudes exercices spirituels et moraux. Cette épreuve est si inhumaine, qu'en cas de seconde récidive, on juge inutile d'offrir au relaps une nouvelle tentative de réhabilitation. Ce dernier est alors livré vivant, après avoir été entendu par le Grand-Prêtre, chargé de vérifier notamment qu'il n'est pas victime d'un complot, aux crocodiles du Temple.

Ces sanctions, dont nous ne saurions rien sans la douleur des familles touchées, sont unanimement critiquées dans la Cité. Nous trouvons illogique de contraindre de très jeunes hommes à brider leurs sens dans leur jeunesse, alors même qu'ils seront, quelques années après, autorisés à accéder aux plaisirs charnels. À l'issue de six années de service en robe rouge, ils revêtent une robe bleu sombre, laissent à nouveau pousser leurs cheveux et quittent l'enceinte du Temple. Ils sont affectés aux petits sanctuaires qui jalonnent les rues de la Cité. Les plus méritants sont même envoyés dans les campagnes, lorsque y subsiste encore un autel et qu'une population suffisamment importante le demande. Car notre religion n'exige aucun zèle, ni aucun prosélytisme de la part de ceux qui la servent. Ceux qui se refusent à admettre le culte de nos dieux ou tout culte en général sont laissés libres, et nul prêtre ne vient jamais les tourmenter en cherchant à les convaincre qu'ils sont voués à la mort éternelle. Nos dieux défendent que l'on persécute en leur nom. Aussi beaucoup de seigneuries demeuraient-elles sans prêtres, à l'exception du Centre royal qui comptait toujours parmi sa population de soldats et d'administrateurs un prêtre en robe bleue.

Ces prêtres, qui avaient fait leurs preuves ou avaient réussi à donner l'illusion qu'ils les avaient faites, car beaucoup furent de bien mauvais

serviteurs des dieux, étaient vivement incités, s'ils ne pouvaient vivre sans faire usage de leur virilité, à prendre femme. On jugeait en effet prudent d'écarter de cette manière les prêtres des filles publiques qui vivaient immoralement de leur corps dans certaines venelles de la Cité. Cela n'empêcha pas, bien entendu, quelques prêtres, demeurés célèbres pour cette raison même, de fréquenter assidûment les péripatéticiennes et d'être, après l'échec du mariage auquel on les avait contraints, exclus du nombre des prêtres. Cette grave mesure se rapproche de celle qui frappe les candidats malheureux à la fonction de prêtre-devin. Car l'infamie s'attache à l'homme auquel on retire sa robe bleue et dont on rase les longs cheveux. Cet homme-là n'a droit à aucun respect, ni surtout à aucune protection. Nul ne peut l'employer ou le nourrir bénévolement. Il est contraint de cette façon à la mort s'il a assez d'honneur ou à l'exil au fond des campagnes.

À l'intérieur de l'espace qu'encadraient les trois demi-cercles de prêtres, vinrent se glisser les prêtres supérieurs. Hommes déjà âgés, grisonnants ou blanchissants pour la plupart et revêtus de robes pourpres, ils jouissent d'une très haute estime. Ils sont choisis par le Grand-Prêtre et ses aides immédiats, parmi les prêtres en robe bleue qui ont passé un certain âge et démontre le sérieux de leur vocation et la qualité de leurs services.

Ces prêtres, attachés au Temple – mais n'y demeurant que s'ils sont veufs ou ont décidé, pour se consacrer entièrement à leur tâche, de se retirer de leur famille –, y assurent les enseignements et les services religieux en dehors de ceux où le Grand-Prêtre officie personnellement.

Les prêtres supérieurs s'assirent à leur tour, formant un quatrième demi-cercle ouvert, comme les trois autres, sur la foule massée au bas des marches.

Le dernier prêtre installé, le silence se fît. On attendit avec respect que paraisse enfin le Grand-Prêtre suivi du Roi et de sa Cour. Enfin les plus grands d'entre nous ou les enfants juchés sur les épaules de leurs parents distinguèrent, au-delà de la barrière blanche des prêtres-devins, une clarté qui traversait les profondeurs du sanctuaire. Lorsque les pas fermes du Grand-Prêtre se firent entendre parmi les colonnades de l'arrière du portique, les prêtres en blanc, d'un seul mouvement, si vif que personne ne

put réellement le remarquer, s'agenouillèrent et se décalèrent mi vers l'Orient, mi vers l'Occident, pour livrer passage à leur maître, tandis que les trois autres demi-cercles s'écartaient pareillement.

L'immense robe blanche de l'espèce de colosse qu'était le Grand-Prêtre apparut alors au seuil du passage. Il s'y arrêta et les deux acolytes qui le suivaient à distance le rejoignirent et lui tendirent le bassin d'argent dans lequel il plongea ses mains, les retirant immédiatement pour les secouer sur la tête des prêtres qui bordaient le chemin dans lequel il s'engageait.

Sitôt qu'il eut repris son avancée, on vit venir le Roi, suivi de ses deux fils, puis des seigneurs qu'il avait désignés pour l'accompagner et parmi lesquels se trouvaient, comme toujours, Nagar et Phoil, que leur haute naissance ne pouvait légitimement écarter. L'escorte du Roi se déploya sur la largeur de la colonnade en plusieurs lignes, protocolairement fixées. Le Roi et ses deux fils s'avancèrent de manière à se rapprocher du premier cercle. J'aperçus Nagar, dans sa robe frissonnant à la brise, qui venait tout à coup de se lever. Très loin à l'arrière, entre deux têtes, je reconnus la chevelure claire d'Anticléridès que Phoil avait réussi à intégrer au cortège et à placer sur l'un des côtés surélevés pour qu'il puisse suivre le déroulement de la cérémonie.

Au centre des cercles concentriques, le Grand-Prêtre ploya sa haute stature en signe d'humilité à quatre reprises, en se tournant chaque fois vers une nouvelle direction. S'il est vrai que notre Grand-Prêtre doit être de taille élevée de manière à inspirer le respect devant sa personne et les œuvres des divinités, je regrettais cependant la longue et mince silhouette du précédent. Il me déplaisait d'avoir à révérer le géant lourd et gras, qui avait adopté une majesté pataude comme marque de sa dignité. Il paraissait fait pour retourner la terre, amener les voiles sur les bateaux cinglant vers le nord ou en décharger les cargaisons sur les quais. Certainement pas pour célébrer les cultes et les cérémonies de la Cité.

Mais, en dépit de ses défauts physiques et de sa faible envergure spirituelle, le peuple l'appréciait qui se retrouvait en lui. Les citadins avaient passionnément aimé le père de Nagar, si différent d'eux, mais si habité et puissant, héritier d'une longue tradition, plus riche et influent que beaucoup des seigneurs de la Cour, pour ce qu'il se situait, justement, bien au-dessus d'eux et constituait une figure que l'on ne pouvait manquer d'admirer et de respecter. Le nouveau Prêtre semblait si proche, si

immédiatement compréhensible par chacun, qu'il leur inspirait une sympathie indulgente. Ancien acolyte du père de Nagar, intelligent sans génie, pieux sans ostentation, dépourvu d'ambition personnelle, quoique convaincu de l'importance de la fonction de Grand-Prêtre, le père de Nagar l'avait choisi pour cela, dans l'espoir, qu'avant sa mort, le nouveau Grand-Prêtre saurait désigner comme successeur l'un des enfants qu'il persistait encore à espérer de Nagar.

Le Grand-Prêtre plongea de nouveau ses mains dans le bassinet et, s'avançant jusqu'au rebord de la première marche, aspergea de gouttes d'eau symboliques – car elles tombèrent sur les degrés qui l'isolaient de la foule – les habitants de la Cité, en prononçant les paroles de bénédiction nécessaires pour que nous franchissions la périlleuse étape du Passage du Temps.

Cela fait, il retraversa les quatre demi-cercles et, nous tournant le dos, alla vers le Roi. Tous deux firent une brève génuflexion en signe du respect qu'ils se devaient mutuellement et apposèrent leurs mains l'une contre l'autre, pour rappeler l'inébranlable alliance du Temple et de la Cour. Dans cette position, qu'ils gardèrent quelques instants, ils échangèrent les propos rituels. En réalité, nous connaissons le rite, mais qui nous dit qu'il est observé puisque nul ne peut entendre ce qu'ils se disent ?

La tradition veut qu'en cet instant le Grand-Prêtre informe le Roi du contenu des prières qu'il a dites pour le Royaume dans le secret du sanctuaire pendant que la cérémonie se mettait en place. Le Roi doit alors le remercier et lui demander sa bénédiction. Lâchant l'une des mains royales, le Prêtre trempe une nouvelle fois l'une de ses mains et l'appose encore humide sur le front du Roi en murmurant les mots de bénédiction.

De nouveau, le Roi s'écarta et le Grand-Prêtre, derrière son clergé, prononça les prières consacrées, reprises à tour de rôle par chacun des cercles de prêtres et enfin, en écho, pour les tout derniers mots, dont nous retenons – et sans doute déformons – le son et non le sens, puisqu'ils appartiennent à la langue sacrée qui nous est inconnue, par l'ensemble des participants. Les prières qui s'enchaînent au nombre de douze, sont longues et allongées encore par le fait qu'elles sont intégralement psalmodiées six fois. Mais elles demeurent indispensables pour appeler sur nos têtes la bénignité des dieux. De même que le sont les sacrifices auxquels procèdent les prêtres, une fois achevée la fête et en l'absence du Grand-Prêtre, qui ne

peut voir couler le sang. Ces sacrifices sont accomplis par les prêtres rouges, qui doivent à cette fonction leur robe sanguine, que le sang des animaux sacrifiés peut éclabousser sans dommage. Les prêtres en robe pourpre se saisissent soit des entrailles, soit de la dépouille, selon le sens du sacrifice, et portent à bout de bras le corps sanguinolent à l'un des prêtres-devins qui ne peut le toucher, mais doit y lire la réponse à la question posée ou, de manière plus générale, le destin et l'avenir qui se dessinent au fond de ces corps mutilés ou à la surface des cœurs encore palpitants. Le prêtre supérieur repose alors la victime sur l'autel spécialement consacré à cet usage, pendant que le sang, qui commence à se coaguler sur ses mains, prend peu à peu la couleur de sa robe.

Une fois les prières dites, le Grand-Prêtre retraversa les quatre demi-cercles et, face à nous, entama ses imprécations. Elles consistent en un long discours, une manière de harangue à l'usage du peuple, destiné à condamner certains de ses comportements ou à les louer, à rappeler les principes de la religion, de la vie et de la mort dans la Cité et le Royaume. Je pense cependant, quant à moi, qu'elles ne sont que l'occasion pour le prêtre de dire ce qu'il a envie de nous dire, sans qu'aucune contrainte ne bride sa parole. Elles ne sont prononcées qu'au moment des grandes cérémonies.

Ce jour-là, le Grand-Prêtre choisit de nous rappeler le sens du jour du Passage du Temps, ainsi que les grands risques que nous courions. Il avait jusqu'alors toujours préféré développer à cette occasion, des thèmes plus réconfortants, comme pour laver nos cœurs de l'angoisse. La surprise fut grande, lorsqu'il secoua au-dessus de nos têtes le sac d'horreurs que les dieux traînent derrière eux au Passage du Temps.

Il est bien étrange que nos âmes aient pu se troubler de ces discours, alors que le soleil si chaud enveloppait nos corps de moiteur, que les pierres et les étoffes de couleurs claires le réfléchissaient de toutes parts, que nous sentions enfin éclater partout le bonheur que donnent une belle journée et la compagnie d'êtres qui communient dans les mêmes espoirs et désespoirs que soi. Mais nous portons en chacun de nous l'angoisse du temps qui passe, la douleur de la mort séparatrice et la terreur de n'avoir pas su, dans cette vie, préparer dignement notre passage dans le monde des morts. Aussi les imprécations du prêtre nous firent-elles tressaillir et nous sentîmes

couler sur nous la sueur qui naît des explosions soudaines d'angoisse. L'univers qu'il décrivait et que nous connaissions trop bien, pour en avoir si souvent rêvé et avoir tant prié qu'il nous soit épargné quand se déchirerait le voile du temps, était si terrifiant, qu'en dépit du peu de place, nous voulûmes nous jeter à terre pour prier sur-le-champ les dieux de nous délivrer des incertitudes de la vie.

Voyant l'agitation dans laquelle il nous avait plongés, le prêtre haussa la voix d'un ton pour ramener à lui nos oreilles épouvantées. Il nous expliqua avec violence et en fustigeant nos faiblesses, que les dieux nous envoyaient chaque année ces épreuves pour mesurer notre courage et notre endurance. Je compris en écoutant la suite de ses imprécations, combien ce discours était peu religieux et très politique. Il avait dû le préparer sur l'ordre du Roi, dans le dessein de conforter encore le pouvoir de ce dernier. Mais pour les âmes avides de nourritures religieuses comme moi – et sans doute aussi une partie des fidèles – il paraissait maladroit de mêler les affaires de ce monde, qui appartiennent au Roi, à celles du royaume des morts, qui sont régies par les dieux et révélées par la voix du Grand-Prêtre.

Il nous expliqua que les souffrances spirituelles, que nous devons affronter chaque année, risquaient cette fois de se doubler de difficultés matérielles. Il rappela ce que nous savions tous désormais, les bruits ayant couru d'un bout à l'autre de la Cité et les hommes du Roi ayant, d'une rue à l'autre, informé les citadins qu'en dépit du risque de disette, ils seraient alimentés pour peu qu'ils acceptent d'aller se fournir auprès des marchands du Roi, chargés d'organiser la répartition. Je crois cependant, qu'emporté par son sujet et se sentant ce jour-là d'humeur à user de son pouvoir de faire trembler le peuple, il alla plus loin que le souverain ne l'aurait souhaité. Car il décrivit la famine avec des détails si réalistes et horribles, en évoquant ces temps à peine reculés où la Cité avait été ébranlée par les conséquences de disettes imprévues, que nous en vînmes tous à douter que les mesures adoptées par le Roi suffisent jamais à nous empêcher tous de mourir de faim. Moi-même, qui savais pourtant de Phoil que les paysans étaient plus à plaindre que nous, je ne pus retenir mes pleurs.

Nous en étions là, le prêtre vaticinant sur les horreurs de la famine, tandis qu'à ses pieds, le peuple gémissait en chœur, couvrant à demi sa voix tonnante, quand soudain, il s'immobilisa, une main en l'air, dans un geste

de prophétie. De cette main, il nous calma et dans le silence revenu, il pointa son bras en direction du fleuve et s'écria : « Voici que viennent les bateaux chargés du grain que le Roi a envoyé quérir pour vous. »

Nous nous tournâmes tous vers le fleuve, mais nous nous trouvions trop en contrebas pour apercevoir quoi que ce soit. Au moment où je m'avisais que je pouvais grimper sur le rebord de pierre et m'élever ainsi à une hauteur suffisante pour distinguer le fleuve, une jeune fille, nerveuse et vive comme une jeune chèvre, s'élança d'un bond sur ce rebord. De là, elle hurla qu'elle voyait plusieurs voiles, que la faible brise poussait vers le port et que la plus proche devait être si chargée qu'elle paraissait à demi absorbée par les flots. À ces mots, le peuple se mit à crier de joie et, si le Prêtre ne l'avait retenu, il se serait précipité à son tour, dans la plus grande confusion, sur le muret où se tenait la mince et belle jeune fille, qui devait appartenir à la domesticité de la Cour, car son visage ne m'était pas inconnu.

« Que vous faut-il de plus que la vue de votre prêtre et celle d'une jeune vierge », cria le Grand-Prêtre. Ces derniers mots me laissèrent perplexe, car à bien envisager la nouvelle messagère, qui se trouvait juste au-dessus de moi, je doutais fort, à sa beauté et à l'assurance de son maintien et de sa démarche que, vierge, elle le fût encore.

Du haut de son perchoir, elle dominait le peuple et lui livrait, en raison du vent qui enroulait sa robe autour d'elle, la fermeté et la douceur de son corps. Et chacun, tout à la joie de savoir les dangers décrits par le Grand-Prêtre conjurés, levait un regard fasciné et admiratif vers elle qui, telle une souveraine, demeurait hiératique, le regard fixé sur le fleuve, qu'elle ne pouvait cependant pas s'empêcher de jeter fugitivement par instants sur son public. Le Grand-Prêtre, qui était d'abord entré dans son jeu, finit par s'en agacer, car plus personne ne prêtait attention à la cérémonie. Il lui cria de descendre et de venir achever ses dévotions.

Elle obéit et se laissa choir entre les bras de deux de mes voisins, qui s'empressèrent de l'embrasser pour lui témoigner leur gratitude. Le désordre devint alors plus grand encore qu'auparavant, car elle passa ainsi de bras en bras, l'allégresse croissant jusqu'à s'élever en un fort tumulte. Comme le Grand-Prêtre semblait avoir momentanément renoncé à ramener ses fidèles à l'ordre, je me hissai à mon tour sur le muret.

Il y avait sur le fleuve, étincelant de soleil, six grandes voiles blanches, gonflées par la brise, cinglant vers le port. La première, très lourde, avait peine à conserver son avance. De mon poste d'observation, je découvris un spectacle à la fois si irréel et si magique que je crus avoir pénétré dans l'une de ces légendes que l'on raconte aux enfants, où, à la fin des ténèbres, les dieux apparaissent enfin dans la plénitude de leur pouvoir et de leur majesté. Je me rendis compte que mes yeux s'emplissaient de larmes, tant je me sentais humble devant une aussi grande splendeur. Alors, je tournai mes regards vers le portique, où les prêtres et la Cour attendaient toujours que le peuple ait retrouvé son calme. Sur le bas-côté, dans le prolongement de mon muret, j'aperçus Anticléridès qui m'observait, de ses yeux tristes de poète. À son regard, je sus que je venais effectivement, ainsi que je l'avais éprouvé, de participer à la légende des temps.

La foule excitée poussait des cris de bonheur chaque fois que la jeune fille changeait de bras. Je vis qu'elle était presque portée en triomphe, à demi lancée d'homme en homme, étreinte fougueusement par chacun d'eux, écorchée par les femmes qui, soit par jalousie, soit par gratitude, s'agrippaient à elle et tentaient d'arracher des lambeaux de sa robe. Au-dessus de la mêlée, son corps souple et ses longs cheveux noirs se déplaient soudain, tandis qu'elle retombait à nouveau dans d'autres bras et se soumettait à de nouvelles caresses. On entendait son rire désordonné, profane et sensuel lorsqu'elle bondissait dans les airs et ses gloussements indulgents, quand elle se reblottissait contre des poitrines inconnues, offrant la sienne, de plus en plus dénudée, aux regards et aux touchers gourmands.

Je devins inquiète du tour irrespectueux et indécent que prenait la cérémonie. Sur le portique, les prêtres et les princes étaient consternés. Seul le Roi conservait un minuscule sourire au fond de ses yeux. Je me tournai vers mes voisins, espérant qu'au fur et à mesure que s'éloignait la cause du désordre, le peuple reprendrait ses esprits. Mais ils criaient autant qu'au cœur de la mêlée, leurs yeux brillaient, aussi ivres et obscènes que ceux des nouveaux porteurs de la jeune fille. Leurs bras et leurs jambes s'agitaient avec la même frénésie. Leurs compagnes – dont on aurait pu légitimement espérer plus de modération – conservaient un comportement tout aussi incontrôlé et s'interpellaient à tue-tête, comme jamais elles n'oseraient le faire, fût-ce en pleine rue.

Muette de terreur devant le sacrilège qu'accomplissait une foule inconsciente, je m'apprêtais à entamer des prières à l'adresse des dieux, quand retentit un bruit éclatant, qui se répercuta d'une colonne à l'autre, pendant quelques secondes. Le premier acolyte du Grand-Prêtre avait décroché l'espèce de grand plateau d'argent suspendu dans l'allée centrale du Temple, qui servait aux fidèles à appeler un prêtre, lorsqu'il ne se trouvait personne pour les accueillir. De toutes ses forces, il avait cogné le bassin d'argent contre la surface du plateau. Le roulement profond produisit un effet immédiat. L'excitation retomba brusquement. La jeune fille fut brutalement lâchée par celui qui la tenait et s'en alla bousculer, en tombant, la masse compacte de ceux qui s'étaient assemblés pour la toucher. On entendit seulement son cri lorsque, saisie d'étonnement de se retrouver à terre, elle se reçut mal et se tordit sans doute la cheville. Je redescendis enfin de mon muret.

Le Grand-Prêtre traversa d'un pas vif les trois cercles et se retrouva seul devant nous. Il apostropha le peuple avec violence.

« Comment osez-vous ? Savez-vous ce que vous êtes en train de faire ? Avez-vous donc oublié qu'aujourd'hui les démons et les dieux nous guettent ? Que chacune de nos faiblesses, que chaque manque de respect sont enregistrés et retenus par eux. Sacrilèges ! Vous avez attiré sur vous et sur nous, sur chacune de nos têtes, sur la Cité, sur le Royaume, la colère des dieux ! Qui vous a permis non seulement de rire, mais encore de vous abandonner à cette débauche publique ?

« Et toi, toi que ta jeunesse devait retenir, qui t'a ordonné de te livrer à pareilles provocations ? Viens ici. Immédiatement. »

Il fallut qu'il répète deux fois cet ordre, d'une voix sans cesse plus forte, pour que la jeune fille consente enfin à sortir de la foule. Son assurance avait disparu. Ses cheveux en désordre, sa robe déchirée, dévoilant complètement sa poitrine et partiellement ses cuisses et ses jambes, elle tentait maladroitement de couvrir ses seins de ses bras croisés. Elle marcha piteusement vers les marches, soudain consciente et de ce qu'elle avait fait et de ce qu'elle risquait un jour pareil, à offrir ainsi à la pleine lumière son corps à demi nu. Elle essaya vainement d'enrouler les morceaux d'étoffe déchirée autour de ses jambes, montrant un sein rond et tendre, qu'elle recouvrit immédiatement lorsqu'elle comprit que les restes de sa robe ne la protégeaient plus contre les démons.

Bien qu’elle ait perdu toute son arrogance, elle était toujours très belle, plus émouvante peut-être dans son triste appareil. Le Grand-Prêtre la voyant monter, empêtrée dans les pans de tissu, qui se glissaient entre ses cuisses nues et gênée par l’impossibilité où elle se trouvait d’écarter ses mains de ses épaules, prit pitié d’elle. Il ordonna à l’un de ses aides de dégrafer la cape noire qui couvrait sa robe, s’en saisit et la mit sur les épaules de la jeune fille, qui la ferma prestement de ses deux mains, la tête basse.

« Prie les dieux qu’ils t’épargnent, dit-il. Tu n’auras pas assez de chaque jour qui te reste pour travailler à adoucir ton châtiment. »

Il appela d’un geste un garde du Temple et lui ordonna de ramener la jeune fille chez elle. Alors la foule se fendit d’elle-même et un chemin se creusa parmi les fidèles, qu’empruntèrent la jeune fille et son escorte. Dans la presse due à ce subit mouvement de la foule, je fus jetée contre le muret et m’y écorchai le dos. Plutôt que d’être ainsi comprimée, je m’y assis et regardai passer la fille. Je vis les femmes lâcher sur son passage les morceaux de tissu ou les fils qu’elles lui avaient tout à l’heure arrachés. Quand elle eut franchi l’enceinte du Temple, la foule se referma et se tourna à nouveau vers le Grand-Prêtre. Je la vis disparaître dans la ruelle qui montait vers le palais. Je fermai les yeux en signe de supplication. Cette fille était perdue, nous le savions tous, elle plus encore que nous. Moi, qui avais d’abord été si jalouse de son aplomb et de sa beauté, j’éprouvais, maintenant qu’elle était abattue et rejetée, de la commisération.

Dans le silence total, le Grand-Prêtre nous adjura de nous purifier de la conduite honteuse que nous avions eue et de prier avec plus de ferveur que d’habitude pour que nous soit pardonné notre irrespect. Il ordonna la reprise des prières et, six fois de suite, nous répétâmes la fin du verset de chacune des douze prières du Passage du Temps. Je m’aperçus que chacun obéissait et, humblement, reprenait les mots que lançaient les prêtres dans leur langue inconnue.

Je demeurai immobile et sans voix. Le Grand-Prêtre venait, à son tour, de commettre un sacrilège. Rien ne doit venir troubler l’ordre des cérémonies religieuses et particulièrement celle-ci où l’ordre du monde est sur le point de basculer. Le peuple y avait failli en se laissant aller à des débordements inopportuns. Il y avait déjà là matière à déchaîner la colère

des dieux. Mais mon cœur tremblait plus encore d'effroi au souvenir de ce coup de gong, qui avait ébranlé l'air autour de nous et que les dieux ne pouvaient manquer d'avoir entendu et à l'idée que le prêtre faisait recommencer des prières que nous avions déjà dites. Je levai les yeux vers Nagar qui avait détourné la tête et parlait à voix basse à Phoil à ses côtés. Il n'était pas dans ses habitudes, aussi détachée soit-elle des manifestations religieuses, de témoigner tant d'impolitesse à l'égard du Grand-Prêtre et du Roi.

Ce dernier, l'entendant chuchoter, se recula de deux pas. À ce mouvement, Nagar tourna à nouveau la tête vers l'assemblée. Je vis alors à ses yeux qu'elle était très en colère. Le Roi l'interrogea du regard et renversa la tête pour qu'elle pût chuchoter à son oreille ce qu'elle venait de dire à Phoil. Je fus sûre, à sa colère, qu'elle jugeait que le Grand-Prêtre avait commis une faute. Son cœur ne tremblait pas d'angoisse, comme le mien, à la pensée que l'on avait dérangé les rites et que la fureur des dieux allait immanquablement s'abattre sur nous. Mais son intelligence se révoltait contre le manque de sang-froid, l'absence de psychologie et l'ignorance du sacré dont venait de témoigner le prêtre en nous proposant d'accomplir des actes impies.

Le Roi l'écouta sans sourciller, sans nous quitter du regard, comme pour surveiller nos réactions. Il n'y en eut du reste pas. Je crois que le peuple était trop abasourdi par ce qu'il avait fait pour s'étonner encore de cette violation des usages. Il répétait avec conviction, dans l'espoir de se racheter, les prières qu'il avait déjà dites. Et je ne découvris sur aucun visage la stupeur et l'incompréhension qui devaient se lire sur le mien.

Le Roi reprit sa place entre ses deux fils et attendit la fin des oraisons. Je restai totalement muette, ne voulant en aucun cas participer à l'outrage qu'était en train de perpétrer le peuple de la Cité sous la direction de son Grand-Prêtre. Peut-être le souverain pensa-t-il que la foule pourrait ultérieurement s'interroger sur l'incohérence de la cérémonie, qui était en partie de son fait, mais que le Grand-Prêtre avait considérablement accrue. Car il prit ce dernier par le bras lorsqu'il remonta vers lui et, lui tenant la main, échangea quelques paroles avec lui. Alors, nous vîmes le Roi contourner les cercles de prêtres en sautant sur les murets du côté droit, celui-là même où je me trouvais. Le souverain ne peut, comme le prêtre, franchir les cercles sacrés, parce que le clergé ne lui est pas soumis et qu'il

ne maîtrise pas ces lignes magiques. Aussi prit-il grand soin de ne pas provoquer un autre sacrilège.

Il est rare qu'à la fin d'une fête religieuse, il vienne parler à son peuple. Cependant la tradition a gardé le souvenir de quelques occasions où cela se produisit. En outre, le protocole ne lui permet de prendre la parole devant le peuple qu'à l'issue de la célébration des fêtes religieuses. Aussi, quoique surprise de voir le Roi, si digne, sauter de gradin en gradin pour s'approcher de nous, je n'eus pas le sentiment que se préparait un nouveau blasphème.

Il s'arrêta enfin, juste au-dessus de moi et demeura quelques instants silencieux, regardant vers le fleuve, ébloui sans doute, comme je l'avais été peu auparavant, par la vue du fleuve amenant les lourdes nefs vers la Cité. Puis il nous envisagea, pressés et inquiets, osant à peine lever nos yeux vers lui. Autant il m'avait paru quelque peu amusé quand le peuple avait soudain perdu ses esprits, autant il semblait à présent sévère et énergique. Nous attendions tous une nouvelle semonce, mais il se contenta de nous dire que les dieux ne pourraient véritablement en vouloir à une Cité si prompte à obéir à son Prêtre, si soucieuse de prononcer clairement et scrupuleusement les prières qu'ils attendaient. Je compris que, par ces paroles, il cherchait à éviter que n'apparaisse soudain, dans une conscience ou dans une autre, l'idée que le Grand-Prêtre avait transgressé l'ordre établi et à affirmer que celui-ci avait eu raison de demander de nouvelles prières, mais qu'il signalait aussi au Prêtre l'erreur qu'il avait commise. Le Roi dit encore qu'il se réjouissait de voir son peuple satisfait de l'arrivée des réserves qui seraient engrangées dans les greniers royaux.

« Les dieux ne peuvent vous tenir rigueur d'être heureux que la nuit ne soit pas encore venue, que le monde soit encore debout et que vos enfants aient toujours à manger, car c'est un chant de louanges à leur bonté que vous leur adressez.

« Conservez à présent l'attitude modérée et humble que vous a rappelée votre prêtre. Souvenez-vous que cette journée est la plus périlleuse de l'année. Mais soyez sûrs que les dieux ne confondront pas un acte de piété avec un sacrilège, pour peu que la journée s'achève dans le calme et dans la dévotion.

« Vous pourrez descendre au port admirer les vaisseaux. Vous pourrez les toucher et parler aux marins qui les ont dirigés jusqu'ici. Mais il faudra

attendre demain pour qu'ils soient déchargés, car aujourd'hui est la fête du Passage du Temps et seuls les gestes domestiques sont autorisés.

« Allez et priez les dieux car la journée n'est pas achevée. »

Il remonta les gradins un à un et regagna sa place auprès du Grand-Prêtre. Celui-ci me parut irrité. Il se saisit plus brusquement que ne le veut l'usage du flambeau que lui tendait l'un de ses aides et traversa d'un pas sec le parterre de courtisans pour rejoindre le sanctuaire. Nous vîmes la flamme s'éloigner dans les ténèbres sacrées. La Cour emboîta le pas au Roi, qui s'enfonça à son tour dans le temple et les prêtres suivirent dans l'ordre inverse de leur arrivée.

À la fin de ce culte, les fidèles s'en vont habituellement dans le calme et la tranquillité, pour ne pas attirer les esprits et sortent en bon ordre, attendant leur tour pour franchir l'enceinte. Mais ce jour-là le silence fut plus grand encore et tous se rangèrent en colonnes régulières et défilèrent d'un pas triste, les yeux baissés sur l'ourlet de leur robe, comme pour vérifier qu'ils se trouvaient bien à l'abri des tentatives des démons.

Je pus échapper au mouvement qui m'entraînait vers le portail, en demeurant sur mon muret. Quand il n'y eut plus personne autour de moi, je descendis vers la cour des prêtres. Je laissai de côté le petit temple, où ont lieu certains cours de l'école du Temple et traversai la cour. Elle était vide. Il y a toujours de nombreux prêtres sur cette place où l'on reçoit les fidèles. Les prêtres ordinaires s'y rassemblent pour discuter entre eux en attendant que quelqu'un les appelle ou simplement pour se dégourdir les jambes, car ils n'ont accès aux jardins sur lesquels ouvrent les salles communes qu'aux premières heures du jour et de la nuit.

J'aime cette cour. Les Grands-Prêtres successifs l'ont fait daller de pierres blanches et roses, découpées pour former des motifs sacrés.

Elle est douce et sereine, bordée par le temple qui s'élève au-dessus et par les bâtiments de l'école du Temple, le petit temple et les trois constructions à péristyles. On aperçoit entre ces bâtiments les jardins du Temple, où ne pénètrent que les prêtres et qui, dit-on, sont les plus beaux et les plus secrets jardins du monde. Beaux, ils le sont sans doute et secrets, peut-être, ne serait-ce que parce que nous ne pouvons nous y promener, mais ils n'atteignent pas la perfection de ceux de la villa. Il est vrai cependant que le demi-cercle de pierre, où se réverbère la lumière et où

résonnent les pas des prêtres et des fidèles, est préservé de la raideur minérale par le bruit, dans les ombrages voisins, du vent venu du fleuve.

J’allai frapper à la porte menant à la crypte, espérant que le gardien de ces lieux n’aurait pas, comme les autres prêtres, disparu dans les replis de l’enceinte du Temple. On m’ouvrit rapidement. C’était un vieux prêtre en robe pourpre. Il avait l’air fatigué et grimaça devant la lumière.

« Que viens-tu faire ici ? demanda-t-il sèchement. La fête est terminée. Va avec les autres.

— Je voudrais prier quelques instants. Je voudrais me prosterner devant le petit autel de la crypte. Je ne te demande que quelques minutes. »

Il referma la porte et je l’entendis dans l’obscurité, qui marmonnait : « Je n’ai jamais vu cela ! Quelle journée ! »

Il se déplaçait aisément dans la nuit de la crypte et marchait rapidement, oubliant que j’étais, moi, à demi aveugle dans ce noir profond après la lumière de la cour. À plusieurs reprises, je me cognai à des meubles bizarres qui entravaient le passage. Il finit par avoir pitié de mon infirmité et me prit la main.

« Pourquoi veux-tu venir prier aujourd’hui précisément ? Personne n’a jamais demandé à prier dans la crypte un jour de Passage du Temps.

— Est-ce interdit ? demandai-je alarmée.

— Rien ne l’interdit et finalement tout le conseille, admit-il.

— J’ai peur, dis-je. J’ai très peur.

— De quoi as-tu peur ? De l’obscurité ?

— Pas de celle-là. De celle qui risque d’advenir après aujourd’hui.

— Ah ! Il fallait y penser avant de vous jeter sur cette fille. Que s’est-il passé dans vos esprits ? Que s’est-il passé ?

— Je ne sais pas. Je ne peux rien te dire, parce que moi je n’ai rien fait. J’ai seulement regardé le fleuve du haut du muret, après celle dont tu parles.

— Alors c’est toi la jeune fille qui contemplait le peuple avec tant d’horreur dans les yeux. Tous les prêtres ont tourné leurs regards vers toi, qui présentais une image inversée de la précédente beauté du muret. Nous

avons tous prié que ton geste nous sauve, tant tu semblais alors habitée par les dieux. Je comprends pourquoi tu veux prier. »

Je m'étonnai qu'on m'eût remarquée dans cette confusion et mon cœur bondit d'orgueil à l'idée que j'avais, quelques instants, pour certains, incarné la divinité. Mais j'étais trop agitée alors pour réfléchir à cette nouvelle. Cependant, il me reste aujourd'hui la faculté d'imaginer cette scène et de me revivre comme un acteur essentiel, là où je ne m'étais vécue que comme un spectateur angoissé. Je poursuivis ainsi :

« Je ne voulais pas seulement parler de l'impiété du peuple. Est-ce que les dieux ne seront pas plus courroucés encore contre… » Je m'arrêtai devant tant d'irrespect. Mais le prêtre, qui tenait toujours ma main se tourna vers moi. Je pus distinguer alors le contour de son visage et l'éclat de ses yeux, car devant nous tremblotait à présent la lumière du second sanctuaire. Il m'obligea à m'asseoir sur une espèce de coffre, plaqué contre le mur et soupira.

« Tu as compris plus de choses que je ne le pensais. Qui es-tu donc pour savoir que le plus grand sacrilège est venu de celui qui ne doit jamais en commettre ?

— Je suis la suivante de Nagar.

— Nagar ! Pourquoi a-t-elle refusé d'obéir à son père ? Nous n'en serions pas là à présent. »

Il demeura silencieux avant de reprendre :

« Alors l'esprit souffle de la maîtresse à la suivante.

— Je ne crois pas, car ma maîtresse saurait ce qu'il faut faire pour conjurer le mauvais sort et moi je suis dans les ténèbres.

— C'est certain, dit-il en riant, car tu n'y vois goutte, ma pauvre. »

Je fus fâchée de voir qu'il pût faire des plaisanteries en un tel moment et j'en vins à douter de sa sagesse et même de son intelligence.

« Calme-toi, poursuivit-il, la journée a été dure pour moi aussi. Moi aussi, la peur me ronge et je ris pour oublier que mon cœur bat trop fort. Tu agis mieux que ta maîtresse qui est partie avec le Roi sans même se rendre au sanctuaire, comme son père l'y aurait incitée. Nagar sait trop de choses pour une âme que les dieux n'habitent pas. Tu as raison de vouloir prier.

C’est le seul recours qu’il nous reste pour écarter de nous et du Royaume la malédiction que le Grand-Prêtre y a jetée. Je vais prier avec toi. Que ta voix pure et ton cœur tremblant m’aident à intercéder auprès des dieux avant que ne s’accomplissent définitivement leurs mystères. »

Il m’aida à me relever et me guida jusqu’au petit sanctuaire, où brûlaient les deux torches sacrées. Là, dans la demi-clarté de l’autel, nous avons prié jusqu’à ce que nos voix s’éteignent, à force de sanglots.

Nous demeurâmes ensuite immobiles et silencieux. Je me sentais si faible qu’il me semblait que je n’aurais jamais le courage de me relever, de refaire le chemin en sens inverse vers la porte et de poursuivre enfin vers la presqu’île. Je m’assis sur mes talons, sentant ma tête tourner et fermai les yeux. Lorsque je les rouvris, je vis que le prêtre à mes côtés en avait fait autant. Sa respiration était désordonnée.

Je regardai la crypte autour de moi. À l’exception du sanctuaire, on ne voyait rien. J’y étais venue quelquefois dans ma jeunesse avec ma mère. Mais je ne me souvenais pas qu’il y faisait si noir. Le grand sanctuaire, celui qui se trouvait au-dessus de nous, dans le temple, quoique plus impressionnant, paraissait somme toute moins mystérieux.

En reprenant mes esprits, je me rendis compte combien j’étais proche de l’autel placé à l’avant du sanctuaire. Il m’aurait suffi d’étendre le bras pour en toucher la pierre sacrée. Dans le temple, les fidèles ne dépassent pas la ligne à partir de laquelle le nombre des flambeaux se raréfie. Quand nous demandons à prier et apportons une offrande, le prêtre nous mène à cet emplacement, nous indique les prières et les gestes à accomplir pendant qu’il se faufile par l’une des allées latérales vers le cœur du sanctuaire où il procède, en notre nom, aux offrandes ou au sacrifice que nous avons décidés. « Les dieux aiment l’obscurité », est-il écrit sur l’une des colonnes du temple, aussi ne pouvons-nous, nous qui ne sommes pas consacrés, venir troubler leur refuge et percer leur identité. Nous demeurons dans la lumière, le visage offert à leurs regards, pour qu’ils nous reconnaissent et étendent leurs bienfaits sur nous.

Le prêtre se releva enfin et me tendit la main à nouveau.

« Beaucoup d’hommes et de femmes viennent prier ici. Lorsque c’est mon tour de garder la crypte, je les aide et nous prions ensemble. Il peut arriver que nous restions très longtemps devant le sanctuaire, parce qu’ils

ont de nombreuses choses à demander et qu'ils connaissent mal les formules qui conviennent ou qu'ils hésitent sur la plus appropriée. Jamais, je n'ai ressenti en leur compagnie cet étourdissement qui m'a pris aujourd'hui près de toi et que je n'ai éprouvé que quelques fois dans les moments de méditation que m'imposait le Grand-Prêtre.

« Je ne sais si les dieux nous exauceront car nous ne pouvons pas en être assurés, mais je crois qu'ils nous ont écoutés et qu'ils auront au moins pitié de toi et de ta ferveur. »

Il me raccompagna à la porte de la crypte qu'il ouvrit toute grande, pour que le soleil y pénètre. La crypte était si large et profonde et la porte si étroite, que la lumière ne s'engagea pas très loin. Je vis cependant les grains de poussière qui tourbillonnaient dans cette mince bande lumineuse. Le prêtre me poussa sans ménagement au-dehors. Je me tournai vers lui et vers l'obscurité pour apaiser mes yeux.

« Va, dit-il. Il n'est pas bon de rester trop longtemps enfermé ici. Je prierai pour toi désormais, chaque fois que reviendra mon tour de garde dans ce sanctuaire. »

Il referma la porte sans attendre. Je traversai rapidement la cour en fermant les yeux pour m'abriter à l'ombre des péristyles. J'y restai quelques minutes, le temps que disparaissent enfin les taches blanches qui constellaient d'éclairs l'obscurité de mes yeux. J'allais quitter l'enceinte pour rejoindre la presqu'île lorsque je vis venir un prêtre à robe rouge que je connaissais et n'aimais guère.

Grand et exagérément maigre, sa robe rouge se drapait toujours élégamment autour de lui. On le disait intelligent et promis à de hautes fonctions. Les femmes de la Cité le trouvaient beau et n'hésitaient jamais à l'inviter à leur table où il présentait d'une manière inimitable les petites histoires de la ville et du Temple.

Je le tenais pour avide et prétentieux, trop bavard et coquet pour un prêtre. Je jugeais déplacées ses paroles et superflus ses gestes d'apaisement quand un fidèle s'adressait à lui. J'avais une raison supplémentaire de ne pas l'aimer : ses excessives assiduités auprès de moi. J'aime qu'on m'aime. J'aime plaire aux hommes et je ne suis jamais aussi malheureuse que lorsque je crains de n'être pas désirée. Mais je n'ai jamais pu supporter ni les discours ni la présence de cet homme.

Il ne manquait jamais, si d'aventure nous nous trouvions en un même endroit, de me faire mille compliments sur ma beauté et ma sagesse et tentait toujours de se comporter avec moi comme un fiancé et un protecteur. Si j'avais été moins pieuse et plus tentée par sa chair, j'aurais aimé l'attirer dans le péché. Mais il se montrait si prudent et si ambitieux qu'il n'aurait jamais cédé à mes avances et ne les aurait prises que comme autant d'acceptations de ses offres de mariage.

Dans la Cité, bien d'autres filles étaient plus belles et plus sages que moi. Bien d'autres aussi plus fortunées. Je savais pourquoi il tenait tant à m'épouser. Il s'était imaginé qu'il gagnerait ainsi la confiance de Nagar et apprendrait d'elle ce à quoi sa faible piété et sa trop ordinaire envergure ne lui avaient pas permis d'accéder. Il savait en effet que le pouvoir, au Temple, appartient à ceux qui sont initiés aux plus grands secrets et que la prêtrise ordinaire à laquelle il s'était limité par précaution n'y conduisait pas. Je le détestais pour cela aussi qu'il espérait se servir de moi pour satisfaire ses ambitions et qu'il était suffisamment prétentieux pour penser qu'il réussirait dans ses tortueux projets.

Je me sentais ce jour-là dans une humeur à la fois trop inquiète et trop élevée après ces moments de recueillement, pour chercher comme d'habitude à l'éviter. Je sortis donc de l'ombre et pris avec le plus grand naturel la direction du portail de l'enceinte.

« Voilà ma belle Coelia, s'écria-t-il en faisant un salut de la tête, celle qui se mêle d'être moins folle que les autres au moment du Passage du Temps. Tu te dis modeste et timide, mais tu n'hésites pas à escalader un muret pour faire admirer à tout le monde la beauté de ton corps. Et tu nous livres tes yeux de gazelle pleins de larmes devant le sacrilège commis, pareille à la jeune vierge des mosaïques du temple. Ah ! Quelle somptueuse journée !

— Fou que tu es de parler ainsi. Est-ce à un prêtre de prononcer de tels blasphèmes en ce jour d'horreur ? Il est vrai que les prêtres, aujourd'hui ne semblent guère inspirés par les dieux. »

À ces mots, la colère le prit :

« Que dis-tu ? Qui es-tu pour critiquer les prêtres ? Te crois-tu à l'abri de leur pouvoir ?

— De quel pouvoir ? Un prêtre sans ferveur, un prêtre qui ne sait plus ce que disent les textes, un prêtre qui perd son calme, ne mérite pas sa fonction. Et je crois, hélas, que les dieux le savent et qu'ils nous maudiront pour cela. »

Il tourna la tête avec gêne et vérifia que nous étions seuls et que, malgré le ton de nos voix, on ne pouvait nous entendre.

« Qui t'a mis ces idées dans la tête ? Ta Nagar de maîtresse, sans doute !

— Reste poli. La colère ne sied pas à un prêtre et tu es en train de me donner raison. Je n'ai pas besoin de Nagar pour juger les prêtres du Temple et celui auquel ils sont soumis. Mais puisque tu parles d'elle, c'est vrai qu'aujourd'hui, j'ai mille fois regretté qu'elle n'exerce pas cette fonction sacrée.

— Qu'est-elle de plus, Nagar, qu'une femelle en chaleur que peuvent avoir tous les courtisans qui le souhaitent ? Nous n'en aurions pas voulu au Temple. Jamais nous n'aurions accepté que cette femme nous dirige. On dit qu'elle sait plus de choses que tout le Royaume réuni, qu'elle est aussi sage que les dieux. Moi, je n'en crois rien. Sais-tu pourquoi elle a refusé la fonction qui lui revenait ?… Parce qu'elle était incapable d'y comprendre quelque chose. Parce qu'elle savait qu'elle ne nous dominerait pas. Parce qu'elle devinait qu'elle pourrait être plus puissante en obtenant les faveurs du Roi et en gouvernant derrière lui le Royaume. Voilà ce qu'est ta Nagar. Nous n'en avons pas voulu. Et je pourrais même te dire que de nombreux prêtres se sont réjouis que la puissance de sa famille arrive enfin à son terme. Ce Grand-Prêtre, dont on nous rebat les oreilles depuis sa mort, était un puits de prétention, un vaniteux pontifiant. Il en imposait peut-être, mais seulement à ceux qui se laissent prendre aux apparences. Un homme creux, aussi creux que sa fille », ricana-t-il, ravi de cette obscénité.

Je ne dis rien, attendant que se calme la fureur qui l'avait emporté. Sa rougeur finit par s'atténuer, de même que le tremblement qui secouait sa lèvre inférieure.

« Tu ne me mettras pas en colère aujourd'hui, quoi que tu fasses, répondis-je. Ce que tu as dit ne m'intéresse pas, parce que je n'en crois pas un mot et que je sais qu'au fond de toi, tu ne le crois pas davantage. Tu es

seulement jaloux et envieux. Prie les dieux qu'ils veuillent vraiment de toi comme prêtre. »

Sur ces mots, je tournai le dos et poursuivis mon chemin. Quand je passai le portail, je résistai à l'envie de me retourner pour vérifier s'il était toujours là.

Je dégringolai la ruelle vers le fleuve. J'évitai le port où je savais, d'après la rumeur qui montait jusqu'à moi, que devait se trouver le peuple de la Cité et sortis de la ville par la porte du sud.

Il faisait très chaud dans ce milieu d'après-midi. Je n'avais rien mangé ni bu depuis le petit matin. J'étais sale et fatiguée. Pour toutes ces raisons, j'aurais dû, faute de pouvoir, vu l'heure, regagner la presqu'île avec Nagar, me hâter vers la villa. Cependant, aussitôt franchie la porte, je m'assis sur le rebord de la route, au-dessus du fleuve. Il y avait un peu d'herbe, très jaune, pour protéger ma robe de la poussière.

La sérénité que j'avais retirée de mes prières dans la crypte avait disparu. J'étais obsédée par les paroles du prêtre ordinaire. Non que je crusse ce qu'il avait dit de Nagar et de son père. Mais il m'apparaissait soudain que les prêtres détestaient ma maîtresse et qu'ils avaient pu détester son père de la même manière.

Je comprenais peu à peu qu'une querelle de succession avait dû éclater et que Nagar n'avait peut-être pas voulu de la charge qui lui revenait parce qu'elle savait qu'elle aurait à braver plus d'hostilité qu'elle n'aurait la force d'en supporter. J'entrevoyais que les prêtres n'étaient pas choisis parmi les plus fervents, mais en fonction d'obscures questions d'équilibre et de pouvoir et que, peut-être, la famille de Nagar, qui détenait le pouvoir spirituel depuis de si longues années, avait été renversée par une coalition de prêtres aspirant à leur tour au pouvoir. Je devinais que l'on avait fait passer des ambitions humaines avant le souci des dieux et le salut des habitants du Royaume.

Nous étions maudits, plus encore que je ne le supposais. Ce qui était arrivé aujourd'hui, en pleine lumière, avait dû se produire à maintes reprises déjà, sans que personne s'en aperçoive.

Nous étions maudits, parce que, avec le dernier Grand-Prêtre, s'était éteinte l'ardeur religieuse qui animait le Temple et que ses successeurs étaient incapables de poursuivre sa tâche, soit qu'ils n'aient pas l'étoffe

nécessaire, soit que les plus grands secrets ne leur aient finalement pas été révélés.

Je repris mon chemin, faible et triste. Lorsque je quittai la route pour le sentier de la presqu'île, je me jurai de ne plus jamais écouter que mon cœur quand j'irais prier. Et je me souvins, tout à coup, que tout le Temple m'avait regardée lorsque, du haut du muret, je m'affligeais de la folie du peuple et que j'avais alors, pour beaucoup, symbolisé l'image de la divinité pleurant sur l'aveuglement des hommes.

OceanofPDF.com

IX

Quand je parvins à la villa, le jardinier m’apprit que tout le monde était rentré depuis plusieurs heures et que Nagar s’était inquiétée de moi. Dans la galerie, l’une des servantes, adossée à un pilier, dormait à moitié, le visage à demi éclairé par le crépuscule qui commençait déjà à tomber. Je la secouai pour lui demander où se trouvait notre maîtresse. Elle sortit à peine de sa somnolence, pour m’indiquer que Nagar, le prince et le poète m’attendaient sur la plus haute terrasse.

Il faisait encore chaud dehors. Mais le jardin du haut, celui où nous prenions le dîner par les nuits claires et tièdes, est, dans sa partie supérieure, abrité par une sorte d’avancée de la toiture qui permet de se tenir dehors dès la fin de l’après-midi. Nagar et ses deux invités y buvaient des coupes de ce qui devait être la boisson dite par les cuisinières, du Passage du Temps, car elles ne la préparaient, lorsqu’elles servaient chez le père de Nagar, qu’à cette seule occasion. J’en aimais le goût, légèrement sucré, comme il convient à la fin de l’été où l’on a moins envie d’acidité, la température tiède et la saveur mousseuse, dont je n’ai jamais percé l’origine.

Quand ils me virent, poussiéreuse, transpirante, rougie et haletante de ma dernière course, ils se levèrent tous trois d’un bond.

« Où étais-tu donc, Coelia ? Je t’ai attendue au palais et, ne te voyant pas venir, je suis même retournée au Temple en compagnie de Phoil et d’Anticléridès, pensant que tu me guettais devant le portail. De ton absence, nous avons conclu que tu avais été emportée par la foule jusqu’au port. Anticléridès y est descendu sans succès, pendant que nous demandions autour de nous si l’on t’avait vue. Nous avons alors pensé que tu avais regagné seule la villa. Juge de notre inquiétude, quand nous ne t’y avons pas trouvée !

« Mais dans quel état es-tu ? Toi qui jamais ne salirais tes vêtements en un tel jour, de peur que les esprits ne se jettent immédiatement sur toi ! Que t’est-il arrivé ?

— Que peut-il m’arriver encore, après ce qui s’est passé aujourd’hui ? répondis-je. Je suis désolée de t’avoir causé du souci, Nagar. Je suis allée prier dans la crypte à la fin de la cérémonie et j’ai oublié l’heure. Pardonne-moi.

— Tu es allée prier… Mais pourquoi ? Le culte de tout à l’heure ne t’a-t-il pas suffi ? Tu as pourtant eu double ration de prières.

— C’est bien pourquoi j’ai pensé qu’il fallait que je supplie les dieux de ne pas nous châtier. »

Nagar me regarda curieusement, avec un soupçon d’étonnement.

« Quel dommage que tu sois née fille, tu aurais fait un excellent prêtre. Mais puisque tu as provisoirement renoncé à une observation stricte des rites du jour du Passage du Temps, je ne saurais trop t’inviter à te laver et à changer de robe. Tu dois bien avoir quelque vieille robe blanche qui te permette de sauvegarder une partie au moins des traditions. »

Elle se rassit et reprit sa coupe. Elle venait de me congédier. Mais je ne pus faire le moindre geste. Je restai immobile devant elle et mes yeux se remplirent de larmes. Phoil et Anticléridès, toujours debout, ne bougèrent pas, se contentant de nous dévisager. Nagar releva la tête. Nous devions être ridicules tous les trois, plantés raidement autour d’elle. Mais, elle, si ironique d’habitude, n’y parut pas sensible.

« Qu’y a-t-il Coelia ? Que s’est-il passé ? »

Si nous avions été seules ou si j’avais été seule avec Phoil ou Anticléridès, j’aurais peut-être trouvé le courage de dire tout ce qui m’agitait. Mais il me sembla impossible de me livrer devant tant de témoins, si grand que fût mon désarroi. En outre, le fait d’avoir entr’aperçu une partie de la vérité du Royaume et du Temple me donnait tout à la fois une pudeur et une force dont je n’étais pas coutumière. Aussi je me contentai de dire très rapidement, de peur de ne pouvoir finir ma phrase : « Il s’est passé tant de choses aujourd’hui, que je ne sais plus très bien où j’en suis. »

Lorsque je revins, lavée et revêtue d’une robe propre, la terrasse était déserte. Je fus déçue qu’après m’avoir tant attendue, on n’ait pas eu la patience de m’attendre encore un peu. J’espérais non seulement boire à mon

tour une coupe, mais aussi écouter les commentaires qu'ils ne manqueraient pas de faire sur le déroulement de la cérémonie. Il n'y avait plus rien à boire et je dus aller aux cuisines chercher de l'eau fraîche, à défaut du breuvage particulier que l'on avait rangé et que je n'osai pas réclamer aux deux cuisinières, occupées à cette heure à achever le dîner.

Le jour du Passage du Temps, nul ne doit travailler. Pour pouvoir appliquer strictement cette règle, les femmes préparent leur repas la veille. Elles ne devraient même pas allumer de feu. Mais, outre qu'il est souvent nécessaire à cette époque de l'année de faire chauffer l'eau des bains qu'impose la tradition, beaucoup tiennent à cuire les petites friandises que l'on ne peut manger qu'à cette date. Les femmes de la Cité tournent cette interdiction en ne laissant pas s'éteindre le feu pendant la nuit et en préparant la veille les gâteaux qu'il suffit d'enfourner au petit matin. Ainsi les travaux ménagers de la journée sont-ils réduits à leur plus strict minimum.

Cependant, les deux cuisinières de Nagar font fi de cette règle. Le jour du Passage du Temps est l'un de ceux où elles travaillent le plus. Elles connaissent nombre de plats qui ne peuvent être confectionnés que ce jour-là. Elles consacrent une partie de la veille et l'essentiel de la journée à leurs préparatifs et servent, du début à la fin de la fête, des mets inoubliables, dont le regret agace nos palais tout au long de l'année. Toutes ces recettes viennent de la maison du Grand-Prêtre, où elles ont été préparées chaque jour du Passage du Temps depuis le commencement des âges. Les cuisinières et cuisiniers qui s'y sont succédé y ont été initiés par leur maître même et dispensés de l'obligation de repos. Les plats et la façon de les accommoder et de les cuire sont en eux-mêmes une manière de rite. Aucun geste n'est gratuit et ne doit être oublié, remplacé par un autre ou accompli dans un ordre différent de celui requis par la recette. Lorsqu'elles avaient achevé une boisson ou un plat, elles prononçaient une prière. Puis elles séparaient le liquide des breuvages en deux parts. La première, versée dans une amphore, dont l'une des anses était d'argent et l'autre de simple terre cuite, était abandonnée devant la porte de la cuisine à l'intention des esprits. Elles partageaient également les différents plats et en offraient la moitié, au même endroit, à la gourmandise des démons.

Quand je suis entrée dans la maison de Nagar, j'ai trouvé grotesque la disproportion entre le temps et l'énergie dépensés par les cuisinières et la

quantité de nourriture que l'on déposait finalement sur les tables. L'idée que la moitié de ces plats, si admirables, qu'on ne pouvait goûter qu'une fois par an, fût stupidement laissée à la poussière et aux bêtes qui erraient sur la presqu'île, me scandalisait. Mais mon indignation choqua Nagar. Elle se moqua de ce que, moi, si prompte à me soumettre à tous les rites, si respectueuse de la volonté des esprits, je remette en cause, à cette occasion, et leurs désirs et leur existence. Je ne pouvais cependant supporter la pensée de ces mets et de ces boissons livrés, non aux dieux, mais aux animaux nuisibles de la presqu'île. Je frissonnais à la pensée des crocodiles se hissant jusqu'à la porte de la maison pour happer d'un coup de dents cela même que nous étions en train de manger.

Mais, après quelques années passées dans la villa, ayant pris goût sans doute à la douceur des dîners du Passage du Temps, je cessai de me moquer des habitudes de la cuisine. J'avais compris que nos offrandes sacrées aux dieux devaient aller bien souvent nourrir les crocodiles entretenus par le Temple. Enfin, il m'est arrivé, en constatant que l'amphore, si lourde et si difficile à manier, avait été vidée sans avoir été cassée ou fêlée et sans que son contenu se soit répandu à terre, d'admettre que les esprits pouvaient bien, somme toute, visiter la porte de Nagar.

J'abandonnai les deux vieilles femmes et descendis dans les jardins. La nuit était presque tombée à présent, mais il restait encore, à l'ouest, dans le ciel au-dessus du fleuve, des éclats rougeâtres qui m'attirèrent vers la seconde terrasse.

Les buissons ardents et les fleurs écarlates reflétaient cette lumière trouble, au point que le fleuve paraissait charrier des flots de sang. Parmi les massifs incarnats, poussant en bouquets sous les arbrisseaux violets – dont la couleur, dit Anticléridès, est semblable à celle du dépôt qui se forme dans son pays au fond des jarres tapissées de poix, où l'on conserve le vin frais –, je baignais dans une marée sanglante. Cette couleur excessive, difficile à supporter en temps ordinaire, me souleva le cœur et ce, d'autant plus, que j'avais le ventre vide, les membres lourds et endoloris et l'esprit agité. Je ne pus souffrir tout ce rouge autour de moi et l'impression que mes yeux avaient soudain perdu la faculté de discerner les couleurs.

J’empruntai donc le sentier menant à la dernière terrasse, la terrasse bleue. Au fur et à mesure que je quittais les jardins enflammés et que mon regard plongeait dans les profondeurs anesthésiantes, le soleil lui-même perdait de sa force et commençait à s’enfoncer dans les eaux du fleuve. Je me sentis immédiatement rafraîchie, lorsque je m’enfouis dans les buissons bleutés où commençait le dernier jardin. Comme chaque fois que je m’asseyais sur cette terrasse, à cette heure du jour, ou plutôt du début de la nuit, je fus étourdie de bonheur et prête à entrer dans le monde des rêves, au milieu de ce berceau de fleurs.

J’allais m’arrêter juste au-dessus du fleuve et du petit embarcadère aménagé par Nagar, quand je vis émerger de plus bas, des massifs céruléens, Anticléridès. Sa robe, dans ce début d’obscurité, me parut plus bleue que blanche et je pensai un moment qu’il était allé se changer. Mais je m’aperçus, tandis qu’il venait vers moi, que mon propre vêtement s’était, lui aussi, fondu dans la couleur du jardin.

Anticléridès me tendit les mains, prit les miennes et les serra fortement. Il restait encore suffisamment de jour pour que je distingue ses yeux clairs fixés sur mon visage. D’une voix lente et douce, il chuchota :

« J’écrirai un jour un poème pour décrire la venue de voiles blanches sur un fleuve de lumière. Je dirai qu’il y avait un vent léger qui les poussait au port et que cette scène banale se transformait en moment de légende du fait d’un peuple fou et d’une jeune nymphe brune, envoyée par les dieux pour contempler le spectacle ambigu du bonheur changé en démence.

— Donneras-tu un nom à cette nymphe ?

— Oui, dit-il, je l’appellerai Coelia, ma douceur… »

Il ne finit pas son poème nocturne. Du haut du coteau s’éleva la voix de Nagar appelant ses invités. Une lampe apparut au sommet de la terrasse supérieure. Elle scintillait comme une première étoile dans cette nuit épaisse et magique, qui, sans que j’en prenne conscience, s’était étendue sur la presqu’île.

Je m’attristai de la fin brutale de cet instant, m’inquiétai que Nagar nous ait devinés dans l’ombre du jardin et fus saisie en même temps, une fois de plus dans cette journée, de vivre une minute si semblable, par sa beauté et son mystère, à un rêve que j’aurais fait jadis.

Anticléridès remonta le chemin sans un mot, mais sans lâcher ma main, me guidant vers la lumière. Il me laissa passer devant lui au milieu du dernier jardin, quand la clarté des lampes fut suffisante pour que je n'aie plus besoin de lui. Nagar et Phoil étaient assis auprès d'une table basse, chargée des plats merveilleux venus de la cuisine. Ils regardaient la nuit d'où nous venions, Nagar avec songerie, Phoil avec inquiétude. Je levai la tête dans un mouvement qui m'était habituel : il n'y avait pas d'étoiles dans le ciel.

La nuit était profonde et secrète et, bien que je sache que les nuits du Passage du Temps ne ressemblent à nulle autre, j'eus peur. En dépit des lampes claires, du raffinement de ce que nous mangions et de la présence de ma maîtresse et de ses deux hôtes.

Lorsqu'on eut enlevé le dernier plat et que nous restâmes avec nos coupes mousseuses et un plateau des pâtisseries sucrées préparées pour le déjeuner du matin, Anticléridès éleva haut sa coupe, vers les ténèbres : « Je bois, dit-il, à cette nuit qui ne reviendra plus, à sa tiédeur, à son secret. » Il nous proposa de poursuivre l'histoire de Célubée, qu'il avait interrompue depuis tant de jours.

« Raconte, Anticléridès, distrais-nous de notre peine d'aujourd'hui, répondit Phoil.

— Mes récits ne sont pourtant pas de ceux qui réjouissent les cœurs, mais il est vrai que rien ne calme plus la détresse que d'apprendre celle d'autrui. »

Ainsi parla-t-il.

Chronique de Célubée

« Neter demeura plusieurs jours encore dans la maison de son frère. Il ne refusait plus les visites, mais les limita cependant à quelques heures de la journée seulement. Il passa la plus grande partie de ce temps à reprendre

des forces grâce aux soins et aux potions du prêtre. Mais il parla longtemps aussi avec son aîné et employa ses longs moments d'immobilité à réfléchir.

Il interrogea son frère sur le passé de son peuple, car de prêtre en prêtre, s'était transmise une partie de l'histoire de Célubée. Neter aurait voulu savoir ce qui avait été avant Célubée. "Il a dû y avoir un jour où Célubée n'existait pas et un jour où elle est apparue", répétait-il inlassablement dans l'espoir d'obtenir de son frère la totalité de l'histoire de son peuple. Mais ce dernier refusait de rompre le serment qu'il avait fait de ne transmettre son savoir qu'à son successeur. Il se contentait de répondre : "Tu raisonnes comme un enfant qui croit que la plante est sortie soudainement du sol et ne veut pas admettre le travail de germination accompli dans la terre." Neter se renfrognait devant la réprimande. Lui, qui ne pourrait plus jamais supporter la moindre critique, tolérait encore, non sans regret, il est vrai, celles de son frère.

Un jour, Neter, lassé, répondit froidement :

"Le secret des prêtres est qu'il n'y a pas de secret. Voilà ce que je crois, voilà ce que tu as peur de me révéler.

— Si c'était le cas, crois-tu que les prêtres aujourd'hui disparus et moi, qui suis leur héritier, serions restés ce que nous sommes, timides messagers des dieux, médecins de vos blessures, gardiens des rites de la vie et de la mort ? Nous aurions cherché à être ce que tu aspires à devenir : les chefs de Célubée. Notre science est trop profonde pour qu'elle ne nous contraigne pas à l'humilité.

— Je n'en crois rien. La science donne le pouvoir et non l'ignorance. Votre rôle demeure faible, parce que vos connaissances sont limitées et que vous ne savez des choses fondamentales que ce que nous en savons nous-mêmes.

— Il est vrai que j'en sais à peine plus que toi et que ce que j'aurais à te dire ne te servirait de rien. Je n'ai recueilli que des histoires si anciennes, que je ne sais si elles ont réellement eu lieu. Comment être sûr de ce qui se murmure d'oreille à oreille depuis si longtemps. Je sais que vingt prêtres se sont succédé dans les dédales de la montagne. Qui me dit qu'il n'y en avait pas encore avant, dont la mémoire s'est perdue ? Beaucoup sont morts sans pouvoir révéler l'intégralité de leur savoir. Et combien l'auront exagéré ou travesti ?"

Neter demanda cependant :

“Mais ne peux-tu rien me dire de ces hommes que nous avons combattus dans la montagne ?

— Que saurais-je de plus que toi ? Tu en sais davantage, toi qui as livré bataille contre eux. Moi, je ne les ai vus que morts…

— Je suis tourmenté par ces hommes si différents de nous. Je me demande ce qu’ils sont et d’où ils viennent. Je ne pense pas seulement à la menace qu’ils représentent pour nous, mais à leur existence. Comment avons-nous pu vivre si longtemps dans l’ignorance de cet autre peuple ?

— Peut-être le savions-nous et l’avions-nous oublié ?

— Voilà ce que je voudrais que tu me dises, car je crois que tu connais la réponse.

— Détrompe-toi. Notre tradition ne dit rien de tel. Mais notre mémoire pourrait bien avoir effacé le souvenir d’épisodes aussi pénibles que ceux que nous venons de vivre.

— Souvent, lorsque je suis allongé dans l’obscurité et que j’attends l’heure du lever sans pouvoir dormir, je me dis que si nous avons méconnu ces hommes, nous pourrions bien en méconnaître d’autres encore. Si nous vivons sur ce rocher perdu qu’est Célubée et qu’il existe ailleurs un peuple qui a tenté de s’introduire sur notre territoire, pourquoi n’y aurait-il pas d’autres terres que celles que notre regard embrasse des crêtes de la montagne ?

— As-tu l’intention d’expliquer tout cela au peuple de Célubée ?

— Tu es donc du même avis que moi… Non. Célubée a tant de mal à comprendre que le temps n’est plus, où elle pouvait vivre sans souci dans les solitudes du monde et où il suffisait que quelques-uns de ses fils veillent, lorsque la chasse leur en laissait le loisir, sur sa tranquillité.

“Ces êtres, que j’ai appelés hommes et qui doivent en être, même s’ils sont différents de nous, demeurent, dans l’esprit de Célubée, d’obscures forces que nous avons vaincues parce que les dieux se trouvaient à nos côtés, à mes côtés, devrais-je dire. Elle n’a pas encore voulu admettre la réalité parce qu’elle est trop angoissante. Célubée doit faire ce que je commanderai sans qu’il soit nécessaire que je lui en donne les raisons.

— Célubée a toujours été gouvernée par le conseil et nul n’y a jamais occupé de place prépondérante. Tu ne peux ainsi bouleverser nos institutions.

— Le conseil est un ramassis de vieillards, qui pensent en termes de passé et auraient été incapables de faire face à l’apparition de ces hommes. Ton rôle est de faire respecter les traditions, aussi es-tu choqué de mes critiques et de mes projets. Mais si Célubée meurt, qu’auras-tu à conserver ? C’est l’esprit de Célubée qu’il faut faire survivre et non les modalités par lesquelles cet esprit existe.

— L’esprit est indissociable des modalités.”

Neter tourna la tête et ferma les yeux. Il était las de cette conversation, qui se répétait, à peu de chose près, chaque jour. Il considérait son frère tout à la fois comme un allié et un ennemi et ne savait comment l’amener à adhérer à ses idées.

Après le combat nocturne, la puissance de Neter dans la cité paraissait assurée. Il était l’objet d’attentions dont n’avait jamais bénéficié aucun des vieillards qui avaient présidé le conseil, ni même aucun prêtre. Malgré ses réticences envers les desseins de Neter, son frère lui rapportait fidèlement ce qui se disait de lui dans Célubée. Il savait ainsi qu’on approuvait unanimement les mesures de sécurité qu’il avait arrêtées et son comportement sur le champ de bataille. Il n’était bruit que de sa détermination et de sa vaillance. On saluait ses parents avec vénération et son frère sentait qu’il devait à sa consanguinité avec Neter le nouveau respect dont on l’entourait.

Mais le jeune homme gardait le souvenir de la soirée où ses décisions avaient été contestées et où la foule l’avait bousculé. Malgré son triomphe, malgré l’autorité dont il se trouvait aujourd’hui crédité, il ne parvenait pas à oublier la violence qui s’était déchaînée contre lui. Seul, dans le silence de son repos, il mesurait la versatilité de son peuple et analysait sans vanité les éloges que lui rapportait son frère. S’il lui arrivait, à de rares moments d’enthousiasme, de se complaire à l’idée qu’il était à la fois aimé et respecté, il revenait rapidement à des vues plus froides. De ces réflexions répétées, il concluait qu’il devait asseoir de manière intangible son autorité. Cependant rien dans l’histoire de son peuple, du moins ce qu’il en

connaissait, ne lui offrait d’exemples de nature à résoudre son problème. Il avait renoncé à en discuter avec son frère, en raison de l’hostilité de principe qu’il opposait aux ambitions de son cadet. En outre, il ne se fiait guère à lui, le trouvant peu audacieux et trop rigide. À ces moments de plus grande irritation, lorsque la fièvre l’agitait et qu’il se rebellait contre la faiblesse qui le maintenait sur sa couche, il s’en prenait à son frère, à sa couardise et à sa prudence, et poursuivait de sa colère le prêtre précédent, qui n’avait pas su découvrir les faiblesses de son successeur derrière sa piété, son ascétisme et son aspiration à la connaissance.

Une nuit qu’il réfléchissait de nouveau à l’ensemble des problèmes qui se posaient à lui, il en vint, par une série d’enchaînements plus ou moins logiques, à penser à son père. Le vieil homme lui avait, par deux fois, rendu visite. Il y mettait une sorte de discrétion mélangée de respect, qui choquait Neter. Ce dernier supportait mal la timidité et l’humilité de cet homme, qu’il avait craint et révéré, non parce qu’il était son père, mais parce que Célubée le respectait. Il s’interrogea sur l’origine de cette admiration. Son père s’était révélé une sentinelle valeureuse, un membre attentif et scrupuleux du conseil, mais il ne possédait pas, comme son frère aîné ou son propre père, qui avaient présidé avec perspicacité le conseil pendant de nombreuses années, de titres de gloire particuliers. Cependant, il était cité en exemple, salué, estimé, écouté plus que ses illustres parents.

Ce que Neter avait toujours considéré comme une simple curiosité, incapable en elle-même de conférer la gloire, lui apparut finalement comme la véritable raison de la renommée de son père : son étonnante fécondité et la qualité de sa production. Ses dix enfants, à une exception près, tous remarquables pour leur taille, leur force, leur adresse, le distinguaient du reste du peuple. Que l’aîné ait atteint très jeune la plus haute et sûrement la plus mystérieuse dignité de Célubée et que lui-même, le benjamin, ait bouleversé les traditions les plus anciennes, avaient encore renforcé sa popularité.

C’est ainsi que la nécessité de fonder une famille pour asseoir son autorité s’imposa à Neter. Engendrer des enfants, dont le prestige rejaillirait ensuite sur lui et qui pourraient en outre prolonger son œuvre lui sembla le plus sûr moyen de conforter son pouvoir. Il approfondit cette idée plusieurs jours durant et, lorsque son frère l’autorisa enfin à quitter définitivement sa couche et à rejoindre l’habitation que ses parents lui avaient aménagée dans

le prolongement de la leur, il était résolu à la mettre le plus rapidement en œuvre.

À Célubée, on considérait le mariage comme un rite sacré : les familles veillaient jalousement sur la virginité de leurs enfants, plus particulièrement, bien sûr, sur celle de leurs filles. Les mœurs étaient sobres et l'on évitait tout danger en encourageant les unions précoces. Cependant, aux jeunes garçons, trop troublés par leurs cœurs et leurs reins, les quelques veuves de Célubée se montraient accueillantes et reconnaissantes.

Neter n'avait jamais été de ceux qui se faufilaient, la nuit tombée, à travers les galeries de Célubée pour rejoindre l'initiatrice compatissante. Au cours des veilles sur la montagne, il écoutait pensivement ses amis parler de la jeune fille qu'ils espéraient épouser ou des femmes avec lesquelles ils couchaient. Son silence, qui avait d'abord étonné, avait été admis et jugé ensuite affaire de pudeur. La vérité était que Neter n'avait jamais ressenti la moindre attirance pour quelque femme que ce soit. Ses sens s'étaient bien aiguisés en même temps que ceux de ses camarades, mais il ne s'en était jamais soucié et, surtout, n'avait jamais trouvé auprès de qui les apaiser. Sa famille, son père surtout, s'en était inquiétée et se serait résolue à intervenir, si Neter ne s'était soudainement transformé en chef de Célubée. En outre, la chasteté imposée, mais acceptée avec bonheur par son aîné, avait amené leur père à supposer que ses fils étaient des hommes trop différents de lui pour qu'il possédât quelque droit à s'immiscer dans la conduite de leur vie.

Dès les premiers jours de son retour à l'existence normale, Neter se mit en quête d'une femme. Il utilisa ses inspections autour et dans Célubée et les invitations qu'on lui proposait d'une demeure à l'autre, pour observer les jeunes filles. Il était décidé à ne prendre qu'une femme exceptionnelle et à la virginité certaine, ce qui excluait toutes les veuves et les quelques filles délurées, que leurs appétits et leurs charmes avaient mises en grand péril de ne jamais trouver de mari. Neter tenait à ces deux qualités, la seconde parce qu'elle était regardée dans tout Célubée comme une vertu, la première, parce que son pouvoir devait s'enraciner dans le mystère et la différence. Une épouse trop semblable aux femmes de ceux qu'il aspirait à soumettre le rendrait trop proche d'eux.

Il évalua d'un œil froid toutes les jeunes filles qu'il croisait sur son chemin, écouta d'une oreille critique leur conversation et s'en retourna chez lui au bout d'une semaine, convaincu qu'il ne s'en trouvait aucune à

Célubée qui fût digne de lui. Certaines lui plaisaient suffisamment pour qu'il se sente l'envie, un jour, de les caresser, mais leur futilité le retenait de souhaiter qu'un fils lui naquît de leurs flancs. Lorsqu'il en découvrait de sérieuses, susceptibles de faire de bonnes mères, il se sentait incapable de les désirer, soit qu'elles fussent laides, soit qu'elles fussent sales, soit encore et surtout, qu'il les jugeât trop maigrichonnes et fluettes.

Il demeura abattu plusieurs jours par sa déconvenue. À cela s'ajoutait le souci que lui occasionnaient la baisse des réserves et la lenteur du retour du printemps. Dans les champs, rien n'avait encore repoussé et rien ne paraissait sur le point de sortir dans un bref délai. Le gibier lui-même devenait rare. On en était réduit à manger chaque jour des animaux du fleuve, dont certains à peine comestibles en raison de la puanteur qu'ils répandaient.

Pour se changer les idées, il décida, un soir, d'aller dîner avec ses parents. Sa mère lui apportait ses repas dans les deux pièces voûtées qui lui étaient réservées et, d'ordinaire, il mangeait seul ou en compagnie de soldats venus prendre ses instructions ou lui faire un rapport. Il attachait si peu d'importance à la nourriture et surtout à celle qu'on lui servait en ces temps de disette, pourvu qu'il se sentît rassasié, qu'il préférait manger rapidement et seul.

Il s'assit près de son père, blotti auprès du feu, où sa mère achevait de cuire des lambeaux de chair nauséabonde dans un bouillon si noir, que sa vue seule aurait suffi à soulever le cœur. Neter, à demi suffoqué par cette odeur, envisagea de regagner sa chambre, où il éprouverait moins de mal, lui semblait-il, à avaler ce plat si peu engageant. Mais devant le plaisir de sa mère à le voir chez elle, il se força à ne plus penser à la fumée fétide qui envahissait la pièce et aux morceaux de viande achevant de pourrir dans la soupe familiale.

Sur les huit filles qu'avaient eues ses parents, ne restaient avec eux que les trois plus jeunes. La plus âgée des trois, trop masculine pour trouver un mari, n'était cependant ni plus grande ni plus musclée que ses autres sœurs, mais ses traits avaient moins de finesse et moins de charme. Autant les sept autres utilisaient leur haute taille pour mettre en valeur leur port de tête et la souplesse de leur démarche, autant, elle, se montrait maladroite et empotée,

marchant lourdement et voûtant ses épaules, comme pour mieux cacher sa honte d'être disgracieuse. On la savait brutale, malhabile aux soins domestiques, plus portée aux exercices physiques. Elle effrayait trop les hommes pour pouvoir réussir à leur plaire.

Sa cadette, considérée comme l'une des plus belles filles de la famille, était devenue en une nuit – celle où l'on avait redescendu de la montagne le cadavre de son fiancé –, aussi vieille que sa mère. Ses cheveux avaient blanchi, ses yeux étaient perpétuellement rougis, sa bouche s'était amincie et recroquevillée, sa peau se desséchait et plissait, comme celle d'une personne très âgée. En outre, elle refusait désormais de sortir et même de faire quoi que ce soit, demeurant prostrée sur sa couche, ne se levant que pour manger, et encore parce que sa mère l'y obligeait. Neter avait toujours ressenti beaucoup d'affection pour elle. De trois ans son aînée seulement, elle avait été une compagne de jeux délicieuse et énergique. Il ne parvenait plus aujourd'hui à la supporter. Dans les premiers temps, il avait accepté son chagrin, tout en en jugeant les manifestations excessives. Qu'elle persistât dans son attitude de refus de la vie et d'abandon l'avait mis en colère. Il s'était fâché contre elle, l'avait raisonnée, injuriée, cajolée. Toute son autorité et sa persuasion s'étaient brisées sur sa sœur. Depuis, il ne lui parlait plus et refusait qu'on lui en parle. C'était l'une des raisons de l'espacement des visites à ses parents.

La plus jeune, à peine plus âgée que Neter, était demeurée bizarrement sans mari. Elle avait refusé toutes les demandes et repoussé les plus séduisants garçons de Célubée. On lui connaissait pourtant une foule d'admirateurs, à la mesure de sa beauté. Car si sa sœur aînée passait pour l'une des plus belles filles de Célubée, elle était, elle, assurément la plus belle. Elle possédait la plastique de toutes ses sœurs, un corps long, mince, nerveux et vigoureux, un corps d'homme, mais adouci par des courbes féminines et une grâce de déesse. Son visage, long et émacié, avec deux grands yeux sombres et brillants et ses cheveux épais et bouclés la distinguaient de sa parentèle aux joues rebondies et aux cheveux raides et plats. On la disait en outre avisée et sage. Elle aimait surtout accompagner son frère aîné dans ses promenades à la recherche d'herbes curatives. Sa réserve et son opposition aux offres qu'on lui avait faites avaient amené certains à conclure qu'elle entendait réserver sa beauté aux dieux, comme il arrivait parfois à quelques très jeunes filles de le décider. Son père avait,

quant à lui, admis ses refus dans un premier temps, parce qu'elle était encore très jeune. Mais depuis peu, il se lassait de cette attitude et craignait que sa benjamine ne soit pareille à ses deux frères. Il était résolu à ne pas tolérer de sa fille ce qu'il consentait à accepter de ses garçons.

Le père et le fils méditaient ainsi tous deux devant le feu sur leurs infortunes respectives, quand la jeune fille entra à son tour pour le repas. Elle portait une lourde cruche dans ses bras et revenait vraisemblablement du fleuve. Quand elle vit son frère, elle manifesta tant de surprise qu'elle manqua renverser son eau. Malgré leur très faible différence d'âge, ils avaient rarement joué ensemble. Elle refusait de s'intéresser au petit garçon qui était venu lui ravir sa place de dernière née et s'était mêlé de n'être pas une fille supplémentaire. Elle s'était sentie dépouillée et n'avait pas éprouvé pour lui l'affection et la sollicitude que lui témoignaient ses sœurs aînées. Neter n'avait de ce fait jamais entretenu avec cette sœur, pourtant presque jumelle, de rapports fraternels. De cette situation était née une sorte d'indifférence réciproque. La beauté de sa sœur, dont on lui parlait tant et qui semblait frapper de stupeur tous ses amis, ne l'avait jamais impressionné. Il avait persisté à préférer sa septième sœur et à la juger incomparablement plus jolie.

Lorsqu'il tourna la tête à l'exclamation de sa sœur, il s'étonna lui-même de la trouver très belle. À travers la fumée qui obscurcissait la pièce, son étrange visage prenait une dimension nouvelle. Neter passa tout le temps du repas à la regarder, convaincu cependant qu'à la lumière du jour, le lendemain, le choc que lui avait causé sa vue et qu'il était obligé de s'avouer, disparaîtrait aussi vite qu'il était venu.

Il passa une nuit troublée, coupée de cauchemars, dont il ne se souvenait plus au réveil. Ce matin lui parut inhabituel et en s'habillant précipitamment, il se força à mettre ce sentiment sur le compte de la fatigue. Il courut, aussitôt vêtu, chez ses parents et se jeta dans la chambre de sa sœur. Elle dormait encore, malgré la lumière triste du matin, que filtrait maigrement la fente du mur face à sa couche. Il y avait cependant suffisamment de clarté, car la lumière tombait sur son visage, pour que Neter distingue ses traits. Il crut devenir fou devant tant de beauté et de sérénité et se retira sans attendre son réveil.

Il marcha toute la journée sur la montagne, s'écartant délibérément des chemins, où il risquait de rencontrer la sentinelle de service. Il avait eu

l’intention d’examiner divers endroits susceptibles d’être aménagés en postes de garde. Mais il ne parvenait pas à penser à autre chose qu’à sa sœur.

Il savait qu’elle était la femme qu’il voulait. Elle était inoubliablement belle et avait réussi à provoquer en lui une confusion de pensées et de sentiments dont il se serait cru incapable. Elle possédait la réserve et la réputation qu’il recherchait. Elle serait une femme et une mère parfaite. Nulle mieux qu’elle ne pourrait l’aider à gouverner Célubée. Mais elle était sa sœur. Personne à Célubée n’avait jamais épousé sa sœur. Neter était effondré. Sans cesse revenait à son esprit, au moment où il détaillait les qualités de la jeune fille, la conviction qu’il n’avait pas le droit de s’unir à elle. Il s’en désespéra d’abord, et ce, d’autant plus, qu’au fur et à mesure qu’il se tenait ces deux raisonnements contradictoires, il sentait monter pour la première fois en lui la douleur du désir. Quand la journée s’avança, son désespoir tourna à la colère. Il trouvait insupportable de voir ses projets contrecarrés.

Ce long cheminement de ses pensées déboucha, au moment du crépuscule, alors qu’il redescendait enfin vers la plaine qui, au bas de Célubée, s’étalait devant lui, vierge encore, mais porteuse de promesses immenses, sur une nouvelle perception du problème.

“Quelles raisons ai-je, se dit-il, d’agir comme les autres ? Je l’épouserai et par cela même, je m’élèverai au-dessus du peuple de Célubée. Je cherchais une femme exceptionnelle. Elle a pour elle, en dehors de sa beauté, d’être ma sœur. Je ne mêlerai pas mon sang à un sang étranger. Tout Célubée s’inclinera devant la pureté de nos enfants sans même se demander s’il est juste qu’ils la gouvernent. Et moi, je deviendrai celui qui s’est risqué, le premier, à faire ce que n’avait jamais osé le fondateur d’une lignée unique et pour cela, incontestée.”

Quand il pénétra dans Célubée, par la terrasse surplombant la plaine, il se sentait de nouveau fort, assuré de son destin et presque capable d’affronter les problèmes qui requéraient son attention.

L’âcre fumet qui flottait désormais, sitôt la nuit tombée, dans les galeries et les ruelles de Célubée, l’écœura d’autant plus qu’il n’avait rien mangé depuis la veille. Il regretta alors d’avoir eu l’esprit trop torturé pour

chercher à rapporter quelque gibier. Il regagna sa demeure et s'y enferma jusqu'au lendemain.

Il avait décidé d'éprouver la pertinence de sa résolution de la veille sur son frère. Il se rendit donc chez lui dès son lever. Le prêtre se montra très hostile à la décision de Neter.

"Tu ne peux épouser ta sœur. Tu n'en as pas le droit.

— Mais rien ne l'interdit.

— Rien ne l'interdit, mais rien ne l'autorise non plus. Si aucun interdit n'a jamais été prononcé, c'est que le problème ne s'était encore jamais posé. De plus, s'il ne s'est jamais posé, c'est qu'il est contraire aux lois divines.

— Pourquoi serait-ce contraire aux lois ? Les animaux qu'ont domestiqués et qu'élèvent certains des laboureurs n'hésitent pas à s'accoupler entre eux sans se soucier de leur parenté.

— S'il n'y avait pas de différence entre ces animaux et nous, nous n'aurions pas le droit de nous dire hommes. La tradition la plus lointaine rapporte qu'un homme voulut s'unir à sa fille. Les enfants qu'elle porta moururent à leur naissance. Elle-même et son père furent foudroyés par un orage. Il existe, tu le vois, un interdit implicite.

— Il s'agissait d'un père et de sa fille et non d'un frère et de sa sœur. Qui pourrait m'interdire d'épouser notre sœur ?

— Rien ni personne, je le crains, en dehors de ta propre conscience.

— Ma conscience m'a agité toute la journée d'hier. Ne crois pas que je sois habité d'une sorte de bestialité qui me pousserait à me jeter sur notre sœur. Tu sais aussi bien que moi que je ne suis pas ce genre d'homme. Non ! Je crois seulement qu'aucune femme ne conviendra mieux à mes desseins.

— Tes desseins, je les condamne, sans les connaître précisément. Je t'ai déjà mis en garde contre ton ambition. Tu veux aujourd'hui te placer au-dessus de nous, précisément en choisissant une femme qui t'est interdite. Et elle, as-tu pensé à elle ?"

Neter marqua un temps d'arrêt et regarda son frère avec étonnement.

“Crois-tu, répondit-il, que je souhaiterais m’unir à elle, si je ne l’aimais pas ?”

Il s’était attendu aux réactions de son frère et n’avait pas escompté de sa part beaucoup de compréhension. Mais elles lui étaient indispensables pour préparer son argumentation devant sa famille et devant le peuple.

Il partit chasser et tua un énorme volatile. Il était si étonnamment gras pour ces temps de disette que Neter pensa que ce ne pouvait être que le signe que les dieux encourageaient son projet. Il gagna ainsi la maison de son père, son présent entre les mains, comme tout homme venant demander la main de sa bien-aimée. Sa mère se récria d’admiration et de bonheur quand elle le vit entrer avec sa proie. Mais il l’ignora et se dirigea vers son père. Il posa le gibier à ses pieds, s’inclina devant lui furtivement, ne voulant pas exagérer le geste traditionnel de soumission du futur gendre à son futur beau-père. Et sans attendre la question que son père, étonné, s’apprêtait à poser, il se redressa fièrement et dit :

“Je viens te demander ma sœur, ta benjamine, pour la prendre comme épouse et en avoir des enfants.”

À ces mots, sa mère poussa un grand cri et serait tombée si elle ne s’était raccrochée à la paroi auprès de laquelle elle se tenait. Mais son père se releva et le fixa attentivement.

“As-tu bien réfléchi à ce que tu viens de me demander ?

— Tu le sais.

— Alors, j’accepte, à la condition que ton projet ne rencontre aucune opposition dans Célubée. Aucune femme n’est plus digne de toi. Aucun autre homme n’est aussi digne d’elle.”

Il ajouta dans un murmure, pour que sa femme ne puisse entendre :

“Tu ne peux savoir combien j’ai souhaité que tu puisses l’épouser un jour et combien j’ai maudit le sort qui vous avait fait naître dans la même famille. Rien ne me rendra plus heureux.”

À ce moment précis, sa sœur entra dans la maison, sa jarre de pierre entre les bras. Neter pensa que lorsqu’il vivrait avec elle, il l’engagerait à poursuivre cette habitude, tant elle était charmante, rougie et essoufflée d’avoir remonté ce lourd vase du fleuve jusqu’à la maison de ses parents.

Elle accomplissait si naturellement cette corvée, dont beaucoup de femmes de Célubée auraient été incapables de s'acquitter, faute de pouvoir même soulever le récipient empli, que sa force et sa jeunesse éclataient aux yeux de tous. Le cœur de Neter bondit d'allégresse à sa vue et il serait spontanément allé à sa rencontre pour la serrer contre lui, si leur mère n'avait geint, depuis le coin de la pièce où elle s'était recroquevillée, que son père et son frère lui voulaient le plus grand mal.

Elle posa adroitement son amphore, releva sa mère, qui sanglotait d'horreur.

"Que se passe-t-il ici ? demanda-t-elle simplement, tout en soutenant sa mère.

— Ton frère vient de me demander de l'autoriser à t'épouser. J'ai accepté sa proposition. Il t'épousera si Célubée n'élève pas d'objection. Je ne tolérerai en tout cas aucun refus de ta part."

Elle blêmit l'espace d'un instant. Mais, se reprenant, elle poursuivit :

"Qui parle de refuser, si ce sont là l'opinion de mon père et le désir de celui qui nous a sauvés ? Je ne crois pas qu'il soit encore temps de pleurer", dit-elle à sa mère, en l'entraînant dans les profondeurs de la maison. Aucune des deux ne réapparut dans la soirée. Neter et son père mangèrent seuls, puisant dans la marmite nauséabonde et regrettant que le gibier n'ait pu être cuit pour sceller leur accord. Ils parlèrent assez peu. Neter ne souhaitait pas révéler à son père tous les projets qu'il avait en tête. Son père n'osait pas demander confirmation de ce qu'il devinait. Cependant, au moment où Neter s'apprêtait à partir, il lui dit :

"Je ne crois pas que beaucoup de voix s'élèvent contre ton dessein. Célubée te suivra."

Neter avait balancé entre convoquer spécialement le conseil pour lui faire part de son choix nuptial et le faire à l'occasion d'une séance ordinaire. La première solution avait l'avantage de souligner l'importance de son intention et son caractère exceptionnel. Mais la seconde pouvait donner à penser d'une part qu'il s'agissait d'une chose naturelle et d'autre part que Neter n'attachait que peu d'importance à l'opinion du conseil, qu'il

consentait seulement à consulter sans s’y sentir lié. Aussi se rallia-t-il à cette dernière formule.

Une réunion devait se tenir le surlendemain pour décider des mesures à prendre pour enrayer la famine. Quelques cultivateurs seraient entendus au début de la séance, puis le conseil délibérerait dans sa composition habituelle. Neter estima que le moment serait propice à l’annonce de sa décision.

Il gagna la salle du conseil alors que tous ses membres s’y trouvaient déjà installés. La place de chef du conseil était, comme toujours depuis le jour où il s’y était assis, laissée à sa disposition. Son oncle se tenait à sa droite. Personne n’avait osé contester son droit à ce siège. Et alors même qu’il prenait soin d’arriver le dernier, nul n’avait tenté de lui ravir son nouveau pouvoir. Neter considérait secrètement ce signe comme l’une de ses grandes victoires.

Il ouvrit la séance en faisant introduire les agriculteurs. Il mena les débats, questionnant lui-même, mais autorisant ceux qui le désiraient à interroger à leur tour les trois paysans chargés de leur apprendre quand pourrait se faire la prochaine récolte. Il apparut que la situation était plus grave que beaucoup ne le craignaient et que la disette risquait fort de se poursuivre jusqu’à la fin du printemps. On décida de multiplier les équipes de chasseurs et de pêcheurs et de procéder à l’abattage des animaux domestiqués trop amaigris pour continuer à fournir du lait ou pour se reproduire. On ne conserverait que les éléments les plus vigoureux de façon à garder des géniteurs et à épargner aux éleveurs la fatigue de recapturer les animaux sauvages qu’ils avaient eu tant de mal à domestiquer.

Le conseil allait prendre fin quand Neter leva la main pour calmer les conversations qui avaient repris à l’approche de la conclusion de la séance.

“J’ai encore quelque chose à vous dire, prononça-t-il d’une voix ferme. J’ai décidé de me marier…

— Je m’en réjouis, l’interrompit son oncle, et toute ta famille avec moi, je n’en doute pas.”

Neter ne jugea utile ni de répondre ni de relever la familiarité dont avait fait preuve celui auquel il avait arraché son siège.

“Et celle que j’ai décidé d’épouser est la benjamine de mon père.

— Mais c’est ta sœur ! s’écria son oncle avec indignation.

— C’est pourquoi j’ai cru bon de vous en informer. Mon père m’a donné son consentement. Il souhaite seulement que mes désirs ne rencontrent pas d’opposition parmi vous.”

Il se tut et épia le silence qui suivit ses derniers mots. Plusieurs, qui n’avaient jamais brillé par leur courage, baissèrent aussitôt les yeux et ne se hasardèrent pas à les relever. D’autres détournèrent leur regard, sans que Neter sût si c’était de dégoût ou de perplexité. La majorité le dévisageait avec la plus grande stupeur. Son oncle, enfin, chercha son frère des yeux et demanda s’il était vrai qu’il avait consenti à une telle alliance.

“Dans les termes mêmes que Neter a dits”, confirma-t-il avec une pointe de fierté qui plut à son fils.

Comme cette déclaration tombait dans un silence aussi grand que le précédent, Neter reprit la parole.

“Eh bien ! Quel est votre sentiment ?

— Si nous refusions, que ferais-tu ? demanda un soldat qui avait compté parmi les plus violents agresseurs de Neter.

— Je n’ai pas coutume de désobéir à mon père, répondit Neter. Je lui demanderais donc de reconsidérer sa décision. J’estimerais en toute hypothèse que cette affaire ne regarde que moi et, en définitive, j’agirais comme toi, lorsque tu as décidé de prendre épouse.

— Tu oublies, Neter, que tu en es arrivé au point où rien de ce qui t’intéresse ne peut nous être étranger. Tu sais toi-même que cette question n’est pas une simple affaire personnelle.

— Sans doute, mais que feriez-vous sans moi ? répondit sèchement Neter.

— La question n’est pas là, dit son oncle. Elle est de savoir si nous pouvons laisser l’un d’entre nous commettre un acte que nul n’a jamais commis et dont il paraît clair, à en juger par les réactions de cette assemblée, qu’il est condamnable.

— Rien ne me l’interdit.

— C’est vrai et je vois bien que nous aurons du mal à venir à bout de ta volonté. Ce n’est pas de toi que j’ai peur, mais de ce qu’il adviendra si

d’autres veulent suivre ton exemple.

— Tu te contredis. Tu viens d’affirmer que tous ici condamnent unanimement mon désir. Pourquoi redouter que d’autres souhaitent m’imiter puisque te voilà convaincu que cet acte ne soulève que le dégoût ? Ou bien ma décision est unique et isolée et il n’y a pas de raison de s’y opposer, car elle ne pourra jamais servir de précédent, ou bien elle est communément acceptée et alors pourquoi refuser ce qui est admis ?”

À ce point de la discussion, Neter eut l’impression que tout était mal engagé. Son habileté à argumenter ne lui était d’aucun secours. Il songea qu’il devrait trancher le débat par la force et que nul n’oserait revenir sur sa décision. Il conservait cependant trop de déférence envers cette assemblée et son père pour faire violence à leurs convictions. Par ailleurs, il se sentait en mal de légitimité. Il fallait à tout prix que le conseil entérine lui-même sa décision pour renforcer son pouvoir. Pendant quelques instants, il éprouva la sensation douloureuse que son esprit se débattait dans la confusion pour chercher une issue conciliant ses aspirations. Alors qu’il désespérait de recouvrer l’habituelle lucidité de son intelligence, qui avait fait jusque-là sa supériorité, son oncle déclara :

“Je crois, Neter, puisqu’il s’agit d’une décision qui te regarde plus particulièrement, même si, comme on l’a souligné, elle concerne néanmoins tout Célubée, que tu devrais sortir pour nous permettre de délibérer plus sereinement de la question que tu nous as soumise.”

Neter se demanda si accepter la demande de son oncle serait ou non regardé comme une marque de faiblesse. Son tempérament l’aurait poussé à refuser de quitter son siège, mais il avait appris en observant, puis en siégeant au conseil, qu’il y avait parfois de la sagesse à paraître plus faible qu’on ne l’était. Aussi quitta-t-il le conseil pour la terrasse. Il s’y assit et s’obligea, en contemplant avec le même amour que d’ordinaire le spectacle de la plaine abandonnée à ses pieds, à oublier que son avenir se jouait en ces instants.

On revint le chercher quelque temps après. Quand il rentra dans la salle du conseil, où il sentit une atmosphère apaisée, les visages étaient graves, mais non durcis et tendus comme tout à l’heure. Son oncle et son père se tenaient côte à côte, debout derrière son siège. Son père le prit dans ses bras et le serra dans un élan de tendresse qui prolongea d’autant sa perplexité.

“Mon fils, dit-il enfin, je te donne ma fille, ta sœur, pour épouse.”

Neter resta silencieux, serra à son tour son père contre lui et, contre toute attente – chacun espérant des remerciements ou une manifestation de joie de sa part – il dit :

“Dans ces conditions, la séance est levée. Allez et informez Célubée de l’ensemble des décisions arrêtées ce jour.”

Le premier, il sortit, laissant le conseil à ses interrogations. »

Alors Phoil demanda : « Que s’était-il passé ? Comment, alors qu’il semblait sur le point d’échouer, a-t-il pu finalement l’emporter ? Le sait-on ? »

« On le sait, reprit Anticléridès, ou du moins peut-on le deviner. Voilà ce qui se passa. L’oncle de Neter, qui lui avait cédé, sans hésitation, sa fonction, était un vieillard rusé et fin, plus sans doute que son frère. Il savait manœuvrer les hommes et notamment ceux qu’il avait si longtemps présidés. Quand Neter eut fait la preuve de sa compétence et de son sang-froid, il comprit qu’il était inutile de chercher à reprendre la place qu’il n’avait pas su garder. Au reste, il avait très tôt pressenti que ce jeune homme silencieux, si prompt à se mettre derrière lui et à affirmer cette position comme naturelle, le supplanterait un jour.

Cependant, il avait conservé quelque rancœur de son éviction et lorsque Neter avait déclaré qu’il voulait épouser sa sœur – sans même prendre la peine de présenter sa décision comme une requête – il avait aussitôt réagi avec vigueur. Il avait voulu lui donner une leçon de savoir-vivre et peut-être aussi de morale, car je ne doute pas qu’il n’ait guère approuvé les désirs contre nature de son neveu. Toutefois, au fur et à mesure de la discussion, il se rendit compte que Neter était sur le point de faire un faux pas et risquait d’être désavoué par l’ensemble du conseil, d’autant plus que ce dernier semblait considérer la réaction de son précédent chef comme un encouragement à la rébellion. Le vieil homme mesura la gravité d’une telle situation. Il savait que seul son neveu était capable de préserver Célubée de nouveaux dangers, et son esprit imaginatif lui en présentait tous les jours d’évidents. En outre, il jugeait inconcevable que leur famille puisse perdre

le peu de pouvoir qu'elle avait réussi à conquérir en un demi-siècle et renonce à la gloire que Neter pouvait encore lui apporter. Il comprenait que si le conseil refusait à Neter la main de sa sœur, non seulement l'autorité de ce dernier s'en trouverait affaiblie, mais encore, lui-même, après avoir prouvé sa faculté à s'effacer devant plus jeune que lui, ne pourrait jamais retrouver l'influence qu'il avait exercée jadis.

Aussi préféra-t-il écarter Neter le temps de ramener le conseil à la raison. Il y voyait en outre l'avantage de montrer à son jeune neveu qu'il était moins gâteux qu'il ne voulait le laisser croire. Neter sorti, il démontra, après avoir rappelé ses propres scrupules moraux, que son neveu demeurait indispensable à la communauté et qu'on ne pouvait prendre le risque de le fâcher. À ceux qui s'indignèrent que l'on cherche ainsi à ménager un homme qui tendait à devenir beaucoup trop autoritaire et puissant, il fit valoir qu'en lui accordant ce qu'il demandait, le conseil le tiendrait mieux en main : il serait leur débiteur et non plus leur créancier, ce qui renversait singulièrement la perspective. Il ajouta que Célubée n'avait pas encore témoigné sa gratitude à son sauveur et qu'il y avait là une occasion de le faire. Il conclut sur l'accord donné par son frère à cette union, qui lui semblait déterminant, en vertu du pouvoir que détenait le père sur ses enfants à Célubée. Il se garda bien de faire état de ses craintes que ce mariage ne produise en réalité, dans l'esprit du peuple de Célubée, une impression telle qu'elle ne ferait que renforcer le prestige et donc la puissance de Neter. Mais nul ne perça le raisonnement qui devait être – il en était convaincu et aurait même été déçu qu'il n'en allât pas ainsi – celui de son neveu.

Par ce discours, il retourna complètement l'opinion du conseil qui était persuadé, lorsque Neter rentra, qu'il s'apprêtait à acheter la soumission de celui qu'il commençait à redouter. La réaction du jeune homme s'enfonça en eux comme une lame acérée, y compris en son oncle, qui n'obtint jamais la moindre reconnaissance. À la fin du conseil, les plus fins comprirent qu'ils n'avaient fait que précipiter la consécration de Neter, tandis que les plus résignés se consolaient en songeant que, quoi qu'ils aient décidé, Neter aurait tout de même eu le dernier mot et que mieux valait, en définitive, l'avoir avec soi que contre soi.

Neter rejoignit aussitôt la maison de son père. Il appela sa mère et ses sœurs. Il se borna à ordonner que l'on mette à cuire immédiatement le

cadeau qu'il avait apporté à son père et qu'il viendrait manger avec eux ce soir. Les femmes surent qu'il n'y avait plus rien à espérer. Pendant que sa mère et ses deux sœurs – l'avant-dernière étant sortie de sa prostration depuis qu'on l'avait informée de ce qui se tramait – cherchaient à calmer leur propre douleur en consolant l'intéressée, celle-ci se planta devant elles et leur intima violemment de se taire.

"Mon fiancé a exigé que nous préparions un repas. Qu'avez-vous à pleurer et à vous lamenter ? Ne savez-vous pas que c'est un jour de fête, celui où une fille promet son amour à un homme et que la maison où a lieu le repas de fiançailles doit retentir non de cris de douleur, mais de rires et de chants ?

"Cet oiseau que tu allais jeter au fleuve, alors que Célubée meurt de faim, est bon à être consommé. Si tu attends trop, il nous rendra malades et mon fiancé se fâchera, dit-elle à sa mère. Commande ce que tu veux que je fasse pour le repas, je t'écoute."

Sa mère et ses sœurs demeurèrent interdites à ce discours, qui ressemblait plus à celui qu'aurait pu tenir Neter qu'à ce qu'elles attendaient. La mère, qui ne savait si elle devait pleurer sur le sort de sa fille ou se réjouir d'avoir mis au monde un être au caractère si fort que rien ne pouvait l'ébranler, reprit ses esprits et redevint la femme énergique qui avait tant donné à ses enfants. Elle ordonna à l'une de ses filles d'aller inviter ses autres sœurs et son frère aîné et de ne pas manquer de s'enquérir de la rumeur publique. Elle répartit ensuite les travaux ménagers entre elle-même et ses deux autres filles. Quand le père rentra au logis, il vit avec plaisir qu'on préparait la cérémonie des fiançailles sans qu'il ait eu besoin d'intervenir.

Neter passa le reste de la journée dans les greniers auprès de ceux qu'il avait chargés de procéder à la répartition des vivres. Il interdit formellement qu'on accorde à sa mère ou à ses sœurs toute augmentation des rations qu'elles ne manqueraient pas de venir solliciter aujourd'hui. Il demanda que l'on remette seulement à celle qui se présenterait ce qui devait revenir pour la journée aux maisonnées de son père et de ses sœurs mariées. Il longea ensuite les bords du fleuve où une dizaine de pêcheurs tentaient de ramener un crocodile, qu'ils avaient réussi à tuer. Neter se désola de cette pêche

qu’il jugeait répugnante. Il aida cependant à haler l’animal. Il fit observer que, bien que le fleuve abondât en poissons nombreux et appétissants, l’on ne ramenait guère que ces reptiles puants qui donnaient à Célubée des pensées mélancoliques. Il songea, après les avoir quittés, alors qu’il remontait le fleuve, qu’il devrait consacrer du temps à étudier la technique de la pêche. Les harpons utilisés par les pêcheurs restaient inefficaces sur les poissons trop rapides, sauf à les surprendre endormis. Ils donnaient évidemment de meilleurs résultats sur des proies plus lentes comme les sauriens. Neter savait en outre que les pêcheurs préféraient tuer les crocodiles, qui s’attaquaient régulièrement aux hommes et aux femmes venus puiser l’eau sur les bords du fleuve. Cette pensée lui rappela sa sœur et les dangers qu’elle courait en descendant chaque jour chercher de l’eau pour sa mère. Il réprima l’envie qui lui vint soudain de se précipiter chez ses parents pour la presser contre lui et lui dire ce qu’il n’avait pas osé lui murmurer jusque-là.

Cependant, il renonça à son désir et poursuivit vers l’endroit où le fleuve s’étrangle dans la montagne. Il revenait sans cesse à cet emplacement. Il l’obsédait sans qu’il pût analyser ce qui l’y attirait. Il leva la tête vers les parois escarpées de la montagne qui tombaient à pic jusqu’à une sorte de plate-forme, à demi suspendue dans les airs, à la manière de la terrasse de Célubée. La masse rocheuse sur laquelle elle reposait, progressivement entaillée par le fleuve, se rétrécissait en un arc de cercle jusqu’à sa base. L’érosion des eaux avait été si forte à cet endroit, qu’elle avait emporté la rive. Il devenait donc impossible au-delà de suivre le cours du fleuve le long de la montagne. Cet endroit faisait peur à Neter, parce qu’il était incontrôlable. Le fleuve avait beau y être impétueux, il craignait que quelque homme, hardi et meilleur nageur que les Célubéens, ne profite de l’absence de crocodiles dans les remous, pour se hisser sur le très mince et dangereux rebord, qui prolongeait alors la berge et progresser ainsi vers la rive et donc vers le chemin montant à Célubée.

Neter réfléchissait encore devant le fleuve, quand la nuit tomba brutalement. Il rejoignit Célubée sans cesser de s’interroger sur ce qu’il pourrait faire pour renforcer ce qui lui apparaissait comme une brèche dans son dispositif de défense. Il en avait oublié les événements du matin et fut surpris du comportement de ses concitoyens à son approche.

Les femmes, jusque-là les plus ardentes à le défendre, se détournaient de lui en chassant leurs enfants devant elles. Les hommes le saluaient avec une manière nouvelle de respect. Il comprit que Célubée avait appris sa décision. Il fut heureux de ces réactions : il les avait prévues. Les hommes ne pourraient que s'incliner devant celui qui lançait un défi aux coutumes et à la morale. Les femmes, il avait toujours pensé qu'elles lui en voudraient, sans savoir si c'était d'épouser sa sœur ou de ne pas les épouser, elles. Elles ne l'inquiétaient guère. Il était conscient de son charme. Il saurait les reconquérir.

Chez ses parents, tous l'attendaient, à l'exception de son frère aîné qui avait refusé l'invitation. Sa fiancée était aussi rayonnante que toute fille dans cette situation. Ce fut elle qui anima un repas qui aurait, sans son enjouement, pris des allures de cérémonie funèbre. Neter fut fier d'elle, comme de sa mère, qui paraissait soudain trouver naturel de fiancer sa fille à son fils. Ses beaux-frères réagissaient comme les hommes qu'il avait croisés sur le chemin du retour. Neter savait qu'ils ramèneraient leurs épouses à de plus justes vues. Lui-même se montra affable, mais sans aucune familiarité. Il semblait présider ce repas, comme il présidait le conseil, naturellement. Son père, pourtant le véritable maître de maison, ne s'en offusqua pas et laissa son fils diriger le repas. Quand tous furent partis, que sa femme et ses trois filles se furent couchées, il serra à nouveau son fils contre lui :

"Maintenant, dit-il, ils ne peuvent plus rien contre toi."

Neter avait décidé de ne pas hâter son mariage. Il se disait qu'en respectant les usages en vigueur, il affirmerait son très réel respect de la tradition et regagnerait ainsi, auprès des femmes, une partie de la confiance qu'il avait perdue. En outre, il ne souhaitait pas que sa volonté d'épouser sa sœur soit ressentie comme une manifestation brutale de désir et le fasse regarder comme un monstre. Il s'avouait aussi, avec réticence, qu'il espérait de ce délai la conquête de sa fiancée.

En dépit de son comportement altier, de la fierté qu'elle manifestait en toutes circonstances d'épouser le plus grand homme de Célubée, Neter se rendait compte qu'elle était malheureuse. Il lui savait gré de ne pas laisser éclater sa tristesse en public et de se conduire avec le plus grand naturel en

donnant l’illusion du bonheur. Mais il était désespéré de ne pas parvenir à changer ses sentiments. S’il avait perçu en elle l’équivalent de son propre trouble et de son désir, il se serait moqué des commérages et l’aurait épousée sur-le-champ. Mais il l’aimait trop pour négliger sa volonté. Jour après jour, il se promenait avec elle autour de Célubée, cherchant à la sortir de la réserve qu’elle observait dès qu’ils se trouvaient en tête à tête.

Un après-midi où ils marchaient ainsi sur la montagne et où chacune de ses tendres déclarations avait été accueillie par le plus grand silence, il demanda :

“Regrettes-tu d’avoir à m’épouser ?

— À quoi cela me servirait-il de le regretter ? Personne à Célubée ne serait prêt à m’accorder le moindre soutien. Ce que tu as décidé, nul n’osera le contester. Le conseil lui-même a voté en faveur de notre union. Je n’ai rien à regretter, Neter, parce que je n’ai plus rien à espérer.

— Ma sœur, ma chère fiancée, reprit-il, est-il bien certain que tu n’aies rien à espérer ? N’y a-t-il pas d’hommes que ton cœur pleure ?

— Aucun. Aucun homme n’a jamais troublé mon cœur. Ni toi ni aucun autre. Si la jalousie te tourmente, chasse-la, elle est inutile.”

Il l’embrassa dans un élan de tendresse. Il sentait sous sa bouche, ses lèvres impassibles, tentant à peine de lui rendre sa caresse. Déçu, comme à chaque tentative, il cessa rapidement.

“Ne ressens-tu rien, lorsque je baise ainsi tes lèvres ?

— C’est chaud, pas réellement désagréable, un peu humide peut-être ?

— Mais ton cœur ne palpite pas plus vite, ton corps n’éprouve pas l’envie de se plaquer contre le mien pour s’apaiser ? Rien de cela ne se passe-t-il en toi ?

— Rien, Neter. Cent fois, tu me l’as demandé. Cent fois, je t’ai fait la même réponse. Tes yeux sont tristes. Es-tu sûr de me vouloir ainsi ?

— Te vouloir est tout ce que je veux, car je ne désespère pas qu’un jour, ton cœur s’entrouvre au mien et que ton corps recherche le mien. Je peux admettre que tu te rebelles d’avoir à t’unir à moi, qui suis ton frère, mais je ne peux comprendre que tu sois depuis toujours demeurée insensible aux

hommes. Crois-tu qu’un jour tu pourras m’aimer, ou dois-je redouter qu’un autre arrive mieux que moi à t’apprendre l’amour ?

— Je t’aime, Neter, plus que quiconque. Sois-en sûr. Je ne pourrais aimer un autre homme que toi. Que tu sois mon frère ne m’arrête pas vraiment, même si certaines nuits, mon cœur tremble à l’idée que ce pourrait être un horrible sacrilège. Quand je t’ai vu le soir où tu m’as remarquée pour la première fois, mon âme s’est remplie de bonheur, non pas de la manière dont tu le désirerais, ni de celle que tu as toi-même ressentie. J’étais heureuse que tu sois là. Depuis, je n’éprouve nul mécontentement, quoi que tu en penses, à sortir chaque jour avec toi. Je suis fière de me dire que tu m’as choisie, parce que je t’admire. Avec quelle vanité, je répète que tu seras mon époux. Mais je ne sens pas le besoin que tu prennes ma main, que tu m’embrasses ou que tu me donnes des noms tendres. Il me suffit de marcher à tes côtés et de t’entendre expliquer tes projets.

“Je ne te donnerai certainement pas tout l’amour que tu espères, car je n’en suis pas capable. Mais je serai la compagne qui t’aidera à gouverner Célubée. Je crois en toi, en ton destin et en celui de Célubée. Tu as jugé que je pouvais servir ton ambition. Je ne t’abandonnerai jamais. Mais c’est là la seule chose que je puis te promettre.”

Neter se sentit tout à la fois réconforté par ces propos, car il ne pouvait croire qu’elle ne finisse pas, dans un avenir plus ou moins proche, par l’aimer et le désirer, si elle nourrissait déjà pour lui cette sorte de sentiments, et secrètement inquiet, car il devinait quelque chose de trouble dans ce refus de son amour. Il gardait le souvenir des récits de ses amis. Les veuves qui les accueillaient ne se montraient pas si effarouchées et paraissaient déborder toujours d’entrain et d’imagination. Ceux qui avaient goûté aux plus jeunes filles, à celles qui n’hésitaient pas à mépriser les interdits, rapportaient de ces rencontres les mêmes récits. Mais comme aucun homme marié ne lui avait jamais fait la moindre confidence sur le comportement de sa femme, il était porté à conclure que les jeunes filles conservaient, avec leur virginité, une timide pudeur qui les retenait de se livrer tout entière à leur fiancé. Aussi poursuivit-il ses promenades et ses baisers, heureux si par hasard, il trouvait ses lèvres plus chaleureuses ou moins réticentes.

Il avait évité de retourner chez son aîné depuis le vote du conseil. Son frère avait refusé de prendre part aux fiançailles et recevait beaucoup sa jeune sœur. Ces deux raisons avaient jusque-là dissuadé Neter d'entreprendre une nouvelle démarche, quoiqu'il fût conscient de la nécessité de mettre de son côté le prêtre qui le marierait. L'assiduité de sa fiancée auprès de leur frère, la crainte qu'elle ne soit ainsi prévenue contre lui le déterminèrent finalement à tenter une autre visite.

"Te voilà enfin, se contenta de dire son frère. Je me demandais si tu viendrais jamais me demander de préparer ton mariage.

— Je sais que tu y étais hostile.

— J'y suis toujours hostile, Neter.

— Le conseil n'y a vu aucun mal.

— Le conseil t'obéit. Sa décision n'implique nullement que ce mariage soit raisonnable.

— Chercherais-tu de nouveau à m'en dissuader ?

— Aussi longtemps que je le pourrai. Admettons qu'une union entre frère et sœur soit tolérable, ce que je ne crois pas, il n'est pas sage que tu épouses notre sœur. Je sais ce que tu attends d'elle. Elle ne pourra pas te le donner.

— Tu parles comme elle. Ou plutôt elle parle comme toi. Je n'admets pas ces raisons-là. Elle est jeune. Elle peut changer.

— Je ne le pense pas.

"Neter, reprit-il après un long silence et d'une voix hésitante, il ne m'appartient ni de poser de telles questions ni d'encourager ces pratiques, mais l'as-tu déjà prise ?"

Neter se dressa d'un bond, fou de rage.

"Est-ce toi qui viens demander cela ? On te dit vertueux et chaste. Espères-tu de tes frères et sœurs qu'ils te fassent partager leurs émois amoureux pour compenser le vide de ta vie ?

— Ne te méprends pas, Neter, continua le prêtre avec hauteur. Je veux seulement savoir si tu as d'ores et déjà cherché à t'unir à elle. Tu ne serais

pas le premier. Mon but n’est pas celui que tu crois. Contente-toi de répondre à cette question.

— Tu sais bien que non. Elle te l’a sûrement dit.

— Elle ne m’a rien dit, parce que je n’oserais pas le lui demander. Écoute Neter, il est encore temps que tu renonces à ce mariage. Mon devoir est de t’y inciter. Si tu ne veux pas entendre raison, je t’en prie, couche avec elle avant d’arrêter ta décision définitive.

— Jamais ! Tu peux penser ce que tu veux de moi et juger ridicule que celui qui a défendu Célubée et que Célubée écoute aujourd’hui, qui a envers et contre tous résolu d’épouser sa sœur, refuse de la dépuceler avant de l’avoir épousée devant toute la ville. J’ai juré de n’épouser qu’une vierge, je tiendrai parole. En outre, je l’aime. Je l’aime plus que tout et le désir insoutenable, inlassable qu’elle m’inspire, je me refuse à l’assouvir brutalement. Ne crois pas que tous ces jours me soient faciles, tous ces jours passés auprès d’elle, à souhaiter qu’elle m’appartienne et à supporter chaque fois plus difficilement d’en repousser le moment. Si je n’avais sans cesse en tête le souci de Célubée, je ne penserais plus à rien d’autre qu’à la douceur de sa peau, à la beauté de ses cheveux, à l’arrondi de sa bouche. Je me rends fou moi-même en résistant ainsi à mon désir et tu viens, toi, me tenter.

— Je sais que tu l’aimes, Neter, protesta le prêtre. Je ne partage pas toutes tes idées sur Célubée et le rôle que tu veux y jouer, mais tu es mon frère, que j’aime. Tu es l’homme dont je respecte le plus le courage et l’intelligence, voilà pourquoi je t’ai parlé ainsi.

— Vraiment ? Dans ces conditions, tu nous marieras après-demain. Je comptais attendre encore. Tes paroles m’ont convaincu que c’était inutile. Je vais tout de suite faire préparer la cérémonie.”

Neter se rua chez son père, informa la maison de son intention, ce qui provoqua de nouvelles crises de larmes chez ses autres sœurs, donna les ordres nécessaires, puis partit avec quelques hommes chasser pour nourrir ses invités.

Célubée fut tout entière conviée aux noces. Neter voulait une cérémonie solennelle, susceptible de frapper les esprits. Sa mère et ses sœurs

apprêtèrent avec ce qu'il leur apporta, le peu qu'il consentit à leur faire envoyer des greniers et les contributions de chacune des maisons de Célubée, un repas presque copieux et qui réussissait à ressembler à un festin nuptial.

Neter mena sa sœur sur la terrasse, où il avait décidé que se déroulerait le mariage de façon que chacun pût y assister et qu'il ait lieu dans la lumière du jour. On y avait dressé la pierre sacrée, traditionnellement gardée dans la grotte qui faisait office de temple. Son frère, échevelé, sa robe blanche, fraîchement lavée claquant dans le vent froid qui persistait à souffler, les accueillit, comme il faisait pour chaque mariage. Sa participation se réduisait à peu de chose, le mariage ne constituant pas un acte religieux, mais un accord entre deux familles. Sa présence était seulement indispensable pour témoigner de la réalité du mariage. Le prêtre était toujours choisi parmi les Célubéens dotés de la plus grande mémoire. On le sollicitait pour toute décision de la vie quotidienne, dont on souhaitait conserver le souvenir à travers les temps à venir.

Cependant, le mariage de Neter ne pouvant revêtir la forme d'une entente entre deux familles, le jeune homme avait décidé de lui imprimer une nouvelle dimension, propre à sceller son union jusque devant les dieux. Son père vint se mettre auprès de sa fille, lui prit la main et la mit dans celle de son fils, en prononçant les paroles consacrées : "Voici que je te donne ma fille pour que tu la prennes comme épouse, que tu l'aimes et qu'elle t'aime." Bien que l'usage exigeât une réponse de la part du père du marié, Neter avait jugé qu'il serait ridicule que son père s'essayât à un petit ballet autour d'eux et à un exercice de dédoublement de la personnalité. Aussi répondit-il lui-même : "Je l'accepte pour femme. Je lui donne mon amour et ma protection en ce jour, devant Célubée et les dieux." Cette formule inhabituelle fut aussitôt commentée au sein de l'assistance, tandis que, conformément au souhait de Neter, son frère priait à haute voix les dieux de bien vouloir accorder aux nouveaux épousés ce que, dit-il, "tout homme et toute femme sont en droit de demander. Puis dans un geste inusité, il éleva la main au-dessus d'eux et murmura à leur seule attention : "Que les dieux vous viennent en aide !"

La cérémonie était finie. Chacun se hâta chez les parents de Neter pour boire et manger en compagnie des nouveaux époux. La fête dura longtemps et tous remarquèrent combien Neter et sa femme paraissaient heureux, en

regard du reste de leur famille, à qui cette fête coûtait un douloureux effort. Au milieu de la soirée, Neter réunit quelques friandises et sortit les porter aux sentinelles de la montagne et du fleuve. Lorsqu'il revint, il prit sa sœur par la main et manifesta son intention de se retirer avec elle. Chacun prit alors congé et regagna, par le lacis de galeries obscures, sa demeure.

Le lendemain matin, alors que l'aube pointait, Neter parcourait la terrasse de Célubée. L'air s'était soudain parfumé et l'on sentait que le printemps allait enfin commencer. Mais Neter, qui marchait à pas vifs vers la maison de son frère, y demeurait insensible. Lorsqu'il entra dans la chambre du prêtre, celui-ci, à genoux devant le feu qu'il tentait de ranimer, dit sans se retourner :

"Je t'attendais, Neter."

À la lueur du feu, qui s'enflammait progressivement sous le souffle du prêtre, le visage de Neter apparaissait puis disparaissait à nouveau dans l'ombre. Son frère, entre deux expirations, jeta un regard rapide sur lui. Il découvrit dans la lumière incertaine la lassitude et le chagrin qui marquaient ses traits. Neter vint près de l'âtre, tendit ses mains vers la chaleur et regardant son frère, toujours occupé à activer les flammes, murmura presque timidement :

"Tu savais, n'est-ce pas, tu savais…

— J'ai tenté de te prévenir avant que tu ne t'engages. Tu ne m'as pas écouté.

— Mais pourquoi n'avoir pas dit les choses clairement ? Comment voulais-tu que je comprenne ?

— Il y a des choses que je ne parviens pas à dire, c'est pourquoi je t'ai invité à ne pas attendre ton mariage pour t'unir à elle. Maintenant, poursuivit-il en s'asseyant enfin, abandonnant son foyer à la combustion, raconte-moi. Tu ne peux pas rester dans cet état. Parle-moi. Je t'aiderai autant qu'il me sera possible de le faire.

— Crois-tu qu'on puisse devenir fou de désir ? Crois-tu que je vais perdre la tête ? J'ai passé la nuit assis auprès d'elle, une fois qu'elle a réussi à s'endormir. Nous ne sommes pas parvenus à parler, à comprendre ce qui se passait. J'étais devenu furieux. Je ne me souviens pas. J'ai dû la frapper.

Elle ne savait que pleurer. Te dire combien de fois j'ai essayé de la prendre ? Par combien de moyens, moi, qui me croyais sans imagination dans ce domaine, j'ai cherché à la rendre mienne ? Après chaque tentative, la fureur me submergeait d'abord, puis le désespoir. Et chaque fois, alors que je me sentais prêt à sangloter devant le sort et devant la douleur qui ne cessait de m'étreindre le ventre, je me convainquais que seule mon incompétence et ma maladresse pouvaient expliquer notre échec. Je recommençais alors avec le même insuccès.

"Lorsque je suis resté assis à la regarder dormir, l'horreur de ce qui m'attendait maintenant que j'avais entrevu ce que pouvait être la volupté a mis le comble à ma détresse."

Il leva son visage défait vers son frère :

"Si tu sais tout, explique-moi au moins ce qui s'est passé. De tes paroles précédentes, j'ai déduit que je n'avais rien à espérer. Éclaire-moi sur les raisons de mon infortune."

Le prêtre, avant de répondre, mélangea une poignée de plantes qui séchaient dans le fond de la pièce et les jeta dans le récipient de pierre servant à la cuisson des aliments où il avait versé quelques mesures d'eau. Il fit chauffer l'ensemble sur des braises, à l'écart des flammes les plus vives. Tout en surveillant sa préparation, il répondit à Neter :

"Je ne saurais te l'expliquer clairement. J'ai beau être votre médecin, trop de choses dépassent mon entendement. Voici ce que je peux te dire. Quand ta femme est parvenue à l'âge où les filles se mettent à perdre régulièrement leur sang, notre mère s'est inquiétée de ce qu'elle ne saignait pas. J'avais observé quelques cas où ces saignements s'étaient déclenchés tardivement et j'ai conseillé d'attendre. Mais rien n'est venu et je me suis alarmé parce que, entre-temps, sa poitrine s'était développée et qu'elle avait pris le corps d'une femme. Au contraire de nos autres sœurs, elle ne recherchait pas la compagnie des garçons et préférait rester auprès de moi ou de notre mère. Tu te rappelles aussi combien elle était étrange, enfant, et combien elle te détestait. Sur la demande de notre mère, je l'ai examinée.

"Le prêtre assiste souvent les femmes au moment de leurs couches. Les autres femmes, qui aident à l'accouchement, savent comme moi, retirer l'enfant du ventre de sa mère et le tourner s'il vient mal. Elles en savent autant que moi et leurs mères en savaient autant que mon prédécesseur sur

le corps des femmes. Mais lorsqu'un problème, autre qu'une naissance, surgit dans une famille, c'est au prêtre qu'on s'adresse, parce qu'il est discret et ne va pas répéter à tout Célubée de quel mal souffre la victime des dieux.

"Je n'eus pas grand mal, pour avoir pratiqué plusieurs fois cet examen sur de très jeunes filles, non encore déflorées et qui souffraient de blessures à cet endroit, à me rendre compte qu'elle était anormalement constituée. On ne peut la pénétrer, non qu'elle se trouve, comme les autres jeunes filles, protégée par une mince membrane, mais parce qu'elle est comme barrée par une cloison quasi cartilagineuse ainsi que tu as pu toi-même t'en apercevoir. Il s'agit d'un cas que je n'avais jamais observé moi-même et dont il ne reste aucune trace dans la tradition. Notre sœur, ton épouse, n'aurait jamais dû se marier, parce qu'elle est incapable de satisfaire un homme. J'ai été soulagé de constater que son tempérament la mettait à l'abri des désirs habituels des filles, désirs qu'elle n'aurait jamais pu assouvir.

"Tu es seul avec moi à connaître ce secret. Je n'ai pas révélé à notre mère ce que j'avais découvert, me contentant de lui dire que je pensais que tout devrait s'arranger. Quant à ta femme, elle n'a pas dû comprendre ce qui se passait cette nuit, ni ce que tu lui voulais, ni ce qu'elle ne pouvait t'apporter. Lorsqu'elle te disait qu'elle ne pouvait être une femme normale pour toi, elle pensait seulement à cette bizarrerie de son âme, qui la détache des voluptés. Je n'ai pas voulu lui dire qu'elle était anormalement faite, pour ne pas la blesser. Mais je l'ai toujours encouragée à ne pas se marier, de manière à lui éviter d'être méprisée par son mari et la famille de celui-ci et à écarter la honte de notre propre famille.

"Il faut à présent te résigner soit à supporter tes désirs, sans pouvoir jamais les satisfaire, soit à la renvoyer chez nos parents, en subissant les sarcasmes de Célubée. Voilà pourquoi je t'ai tant pressé de renoncer à cette union."

Neter, accablé, baissait la tête, regardant sans y prêter beaucoup d'attention les cendres qui voltigeaient de temps à autre autour du plat de pierre où chauffait la potion préparée par son frère.

"Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? répéta-t-il.

— Tu ne m'aurais pas écouté. Tu ne m'aurais pas cru. Il fallait que tu fasses toi-même cette expérience."

Au bout d’un moment de silence, tandis que le prêtre remuait le breuvage, Neter reprit :

“Je ne connais rien aux femmes ni aux mystères de la nature, mais dois-je aussi retirer de tes explications que je ne pourrai pas avoir d’enfants ?

— Nous ne savons guère, je te l’ai dit, comment fonctionnent nos corps. Cependant, force est de constater que n’ont d’enfant que les femmes qui ont connu un homme. Une simple cohabitation entre un homme et une femme ne suffit manifestement pas à ce qu’un enfant grandisse dans le sein de la femme. Tu ne peux t’unir à ton épouse, aussi il est fort à craindre qu’elle reste stérile. En admettant même qu’elle conçoive un enfant, il demeurerait à jamais prisonnier dans son ventre, car il ne pourrait jamais percer l’obstacle qui t’empêche aujourd’hui d’épouser pleinement celle que tu aimes. Mais, ajouta-t-il, cela ne veut pas dire que tu ne puisses, toi, engendrer des enfants. Tu as le choix, je te l’ai dit, entre garder ta femme ou la répudier.

— Tu sais bien que je ne puis m’en séparer. Je ne sais aujourd’hui quels sont mes sentiments pour elle. Mon cœur est meurtri de ce qui s’est passé cette nuit, mais tes propos m’accablent davantage encore, car il me semble avoir épousé une sorte de monstre. Je ne puis pourtant défaire ce que j’ai mis tant d’ardeur à faire. Je l’ai épousée pour qu’elle m’aide à conquérir Célubée. Je deviendrais la risée de la ville si je l’abandonnais le lendemain de nos noces.

“Je suis tourmenté, ajouta-t-il, par ce que tu me dis des enfants.

— Aucune vierge n’a jamais conçu. D’où viendraient les enfants sinon de cette union étroite entre l’homme et la femme ? T’es-tu demandé pourquoi les familles accordent tant de prix à la virginité ? Cette pratique n’est pas très ancienne. Autrefois, dans les premières années de notre peuple, quand nous marchions encore sans avoir rencontré cet endroit où nous nous sommes installés, et dans les premiers jours de Célubée, nous vivions ensemble sans séparation. Les hommes prenaient les femmes qu’ils désiraient, et rares étaient ceux qui fixaient définitivement leur choix sur une ou deux d’entre elles. Les enfants qui naissaient étaient élevés par leur mère et l’ensemble des hommes qui s’occupaient d’elle.

“Quand nous avons creusé la montagne pour y établir des logements, des familles se sont constituées. Les hommes, pour éviter les querelles entre

eux et entre les femmes, obligées à présent de supporter dans un espace réduit des rivales, ont préféré limiter leurs désirs et se contenter de coucher avec la même femme. Les enfants qui en naissaient, étaient leurs enfants. Cela n'empêcha pas, bien sûr, certains de s'unir à plusieurs femmes et d'en endurer les jalousies, mais ils veillèrent désormais à ne plus prendre la femme de leur voisin ou du moins, à ne plus le faire ouvertement. Il en résulta que l'on s'aperçut que certaines femmes ne parvenaient pas à avoir d'enfants avec certains hommes et vice versa. En naquit l'idée confuse, que je te livre aujourd'hui d'une vraisemblable relation entre l'accouplement et l'enfantement et la conviction que les enfants n'avaient qu'un seul père.

"La constitution de Célubée en familles jalouses les unes des autres, qui s'étaient réparti les tâches nécessaires à la survie de la collectivité, l'institution progressive du conseil et du pouvoir qu'il représentait incitèrent ces mêmes familles à veiller à ne pas mélanger involontairement leur sang. Voilà ce qu'on ne dit pas à Célubée parce que cela n'est pas apparu brutalement et que plus personne ne sait vraiment pourquoi l'on autorise certaines pratiques et l'on en interdit d'autres. Mais le prêtre le sait parce qu'il est la mémoire du peuple et son guide ultime."

Il sortit du feu la boisson, enleva, comme il put, l'espèce de bouillie de plantes qui flottait à la surface et versa le liquide noirâtre dans un petit vase qui servait à boire et l'offrit à son frère.

"Ceci t'aidera à supporter la journée qui vient, ses fatigues et les tourments qui ne cesseront d'agiter ton âme et ton corps. Reviens ce soir, je te donnerai un autre breuvage qui te fera dormir. Aussi longtemps que tu sentiras les tortures de l'amour, je te soignerai. Ta folie s'apaisera. Tu redeviendras comme avant."

Puis, tandis que son frère buvait, il ajouta : "Il existe des moyens de jouir de ta femme que tes soldats t'apprendront si tu les questionnes habilement et bien des veuves seraient heureuses de t'accueillir chez elles si mes potions sont sans effet."

Neter se redressa, après avoir médité, son gobelet à la main.

"Elle restera ma femme, quoi qu'il advienne et quelle que soit la souffrance qu'il m'en coûte. Je viendrai boire tes horribles tisanes aussi longtemps qu'il le faudra car on ne me verra jamais chercher secours auprès

des veuves ou de mes compagnons d’armes. Tu seras seul à connaître mon chagrin, le seul à t’en réjouir et c’est déjà trop.”

Il prévint les protestations du prêtre en ajoutant :

“Je t’enverrai notre sœur tout à l’heure. Répète-lui tout ce que tu m’as dit. Dis-lui, pour moi, qu’il me faut un peu de temps pour retrouver mon calme et qu’il est préférable que nos rapports ne soient pas trop étroits pendant cette période. Qu’elle se montre discrète. Mais qu’elle soit sûre aussi que je ne l’abandonnerai pas. Je reviendrai ce soir chez toi, comme tu me l’as offert.”

Il sortit aussi hautain que d’habitude et, en dépit de la tristesse de son visage, personne n’aurait pu soupçonner que pour la première fois de sa vie, sa foi en lui et en son destin se trouvait ébranlée. »

Malgré nos protestations, Anticléridès refusa de poursuivre son récit ce soir-là. Il se dit fatigué et soucieux de nous voir tous prendre du repos après la journée que nous avions vécue. En réalité, nous aurions pu veiller encore, fascinés que nous étions par son histoire. Mais il voulait travailler dans le silence de sa chambre et nous lui dérobions chaque heure qui passait.

Le lendemain, cependant, il accepta d’accompagner Phoil à la Cité pour surveiller le débarquement des vivres amenés la veille jusqu’au port. Tous deux m’offrirent de me joindre à eux. Aussi montai-je avec eux dans le char de Nagar. Il y avait de la place pour quatre personnes, mais nous nous étions installés de telle manière – Phoil conduisant, Anticléridès barrant de son corps le côté ouvert du véhicule, tandis que je me tenais entre eux – et Phoil menait l’attelage si rapidement que j’étais projetée à tour de rôle contre chacun d’eux. Anticléridès finit par se rapprocher de moi pour m’empêcher de tanguer. Ainsi encadrée, je percevais la chaleur et l’odeur si différente de leurs deux corps.

Phoil semblait indifférent à cette promiscuité et, bien que ma cuisse touchât la sienne, il conservait son attitude hiératique, concentré sur l’équipage qu’il menait dans la poussière et le soleil. À aucun moment, il ne jeta les yeux sur moi, ni ne se déplaça pour échapper à mon contact. Je sentais contre moi toute la dureté et la nervosité de son corps. Je voyais son

profil sévère et fin et je me disais qu'il était assurément le plus bel homme que je connaissais. De l'autre côté, Anticléridès, guère moins grand, moins bien bâti peut-être. Mais son équilibre dans ce char, où je ne parvenais pas à garder le mien, et la force que je devinais dans le bras qui me retenait me donnaient à penser que la rudesse de sa première éducation l'avait empêché de s'amollir. Je me retournai vers lui. Son visage avait bruni depuis qu'il vivait avec nous et ses étonnants yeux clairs s'en trouvaient exaltés. Ses yeux me souriaient et, d'un geste du menton, il m'invita à me détourner pour éviter que les cahots de la voiture ne m'amènent à perdre à nouveau mon assiette.

Nous abordâmes la Cité dans un grand fracas. Phoil ralentit enfin et conduisit en douceur le char jusqu'aux approches du port. Il n'aurait pu poursuivre plus avant, la foule s'étant massée sur les quais. Toute la Cité semblait s'y être donné rendez-vous.

Il était encore tôt et les marins venaient seulement d'accepter que les portefaix entreprennent leur travail. Lorsque le premier homme, courbé sous le poids d'un sac de grains, descendit, des hurlements de joie s'élevèrent dans l'assistance. Cela dura ainsi pendant près d'une heure, jusqu'à ce qu'enfin le peuple se lasse de ce spectacle indéfiniment recommencé.

Phoil et Anticléridès, après avoir surveillé et le début du débarquement et les réactions de la foule, s'écartèrent pour aller discuter avec des commerçants. Je m'aperçus soudain que j'étais seule au milieu des hurlements de joie de la Cité. Tandis que je cherchais à m'échapper à mon tour de la cohue pour les rejoindre, je me trouvai nez à nez avec une servante du palais que je connaissais pour l'avoir eue comme voisine dans mon enfance. Elle était bavarde et n'hésita guère pour savoir s'il valait mieux regarder les navires que l'on déchargeait ou cancaner avec moi ; elle m'entraîna sur les marches d'une ruelle menant au port.

Quand elle m'eut fait le récit de tout ce qui lui était arrivé depuis notre dernière rencontre et qu'elle eut obtenu de moi un compte rendu comparable, elle s'apprêta à se mêler à la foule pour participer au spectacle. Je lui demandai alors comment se portait la jeune fille qui s'était tant fait remarquer la veille au Temple.

« Je n’y étais pas, me dit-elle, mais on m’a raconté ce qui s’est passé. Cela ne m’étonne pas d’elle : une intrigante, toujours prête à offrir sa couche aux princes qui le lui demandaient. Cela devait mal finir pour elle… Tu ne le sais donc pas encore ? On l’a retrouvée ce matin, pendue dans sa chambre.

— Pendue ?

— Pendue. Si elle avait supporté de partager, comme nous l’acceptons toutes, une chambre avec d’autres et ne s’était mis en tête d’obtenir une pièce qui lui soit réservée, pour pouvoir, je suppose, y offrir tranquillement ses charmes, cela ne serait pas arrivé.

— Mais que dit-on au palais ?

— Que veux-tu qu’on dise ? Elle n’a pas supporté l’humiliation de la veille et n’a pas eu le courage d’affronter la punition que les dieux lui réservaient. C’est bien la seule chose sensée que je lui aie vu faire. »

Sur ce, elle s’éloigna, happée par la masse déchaînée qui, à mes pieds, acclamait les porteurs. Je demeurai interdite. La mort si rapide de cette jeune fille me frappait de stupeur. Elle ne m’avait inspiré la veille que jalousie et horreur. J’avais autant envié sa beauté et son charme lorsqu’elle avait sauté sur le parapet du Temple que redouté le sort que les dieux lui réservaient. Aujourd’hui, je me sentais pleine de compassion. À aucun moment ne me vint, comme à mon ancienne voisine, l’idée qu’elle s’était suicidée. Je savais qu’on s’était hâté de la faire disparaître pour inspirer au peuple tout entier la crainte du courroux des dieux et le respect des autorités consacrées qu’étaient le Roi et le Grand-Prêtre.

Lorsque je fis part à Phoil, que j’avais enfin retrouvé, de ce que je venais d’apprendre, il réagit de la même manière que moi et affirma qu’elle avait été mise à mort. La nouvelle avait commencé à se répandre dans la Cité. La mort violente de la jeune fille inquiétait fortement ceux qui l’apprenaient. Elle dut contribuer, en même temps que l’ennui, à éteindre la joie des spectateurs, car les cris s’espacèrent et l’assistance commença à se disperser au soulagement des porteurs qui ne parvenaient plus ni à déposer leurs chargements ni même à fendre la foule pour monter ou descendre des bateaux.

Phoil décida de se rendre au palais. Il nous proposa de nous retrouver dans l’après-midi pour nous reconduire à la presqu’île, mais je préférais

rentrer immédiatement, ne souhaitant pas demeurer dans cette ville qui me glaçait de peur et de dégoût, et ayant suffisamment de choses à faire à la villa pour pouvoir détourner mon esprit des pensées qui s'y présentaient depuis la veille. Anticléridès résolut de m'accompagner pour reprendre son travail abandonné au petit matin. J'essayai de l'en dissuader en exagérant la fatigue de la route et de la chaleur, mais il ne voulut rien entendre et soutint qu'il était plus résistant que je ne voulais le reconnaître.

Nous restâmes silencieux pendant le début du chemin. Je me sentais gênée de ne pas parler, mais je ne savais quoi dire, craignant, comme chaque fois que je me trouvais seule avec lui, de livrer mes désarrois. Je jetais des coups d'œil en coin et chacun me confirmait ce que j'avais observé le matin : il était en fait plus solide et plus beau que je l'avais admis jusque-là. Il finit par dire, après avoir remarqué mes regards indiscrets :

« Dans le pays d'où je viens, la majorité des hommes répondent aux canons de beauté en vigueur dans le Royaume. Leurs cheveux et leurs yeux sont aussi noirs que les vôtres, leur peau pareillement mate, quoiqu'un peu plus claire, leurs sourires plus enjôleurs que tu ne peux l'imaginer. Ils se croient irrésistibles et, à la vérité, ils le sont avec leurs beaux yeux sombres qui promettent l'amour et le plaisir.

« Je regrette, crois-le, que mon peuple ait conservé au fil des siècles cette même pâleur du regard, des cheveux et du teint. Je suis si désolé d'être uniformément blême, de la couleur redoutée de la mort.

— La mort est grise et jaune. Elle est éteinte. Toi, tu es tout de clarté. Sur nos corps, le soleil n'a pas de prise, il glisse sur nos épidermes et sur nos chevelures qui n'ont pas besoin de lui et il endort nos yeux au lieu de les animer. Sur toi seulement, il palpite de vie. Sa lumière fait briller tes yeux, étend des reliefs nouveaux sur ton visage et colore tes cheveux de reflets que nous ne saurions pas même imaginer », protestai-je.

Il sourit, s'arrêta et me prit la main qu'il caressa ainsi qu'il l'avait fait le jour de la prophétie. Il la porta enfin à sa bouche et la baisa de manière insistante. Sans la lâcher, il se remit en marche et conclut : « J'aime à savoir que je ne te répugne pas complètement. » J'aurais protesté à nouveau, mais c'eût été coquetterie et hypocrisie de ma part, car j'avais bien, les premiers jours, ressenti de l'aversion à son égard.

Cependant, je ne pouvais continuer à marcher près de lui, ma main dans la sienne, sans parler. Cela me gênait encore plus que tout à l'heure. Je l'interrogeai donc sur Célubée.

« Comment se peut-il que tout ce que tu nous racontes ait été consigné dans les rouleaux trouvés par la famille de Nagar ? Comment a-t-on pu noter tant de détails sur Neter ? Le récit de ses pensées et de ses entretiens privés avec son frère ou sa sœur m'intrigue par-dessus tout.

— Au temps de Neter, l'écriture n'existait pas. C'est du reste pourquoi son frère remplissait un si grand rôle. Il devait conserver dans sa mémoire toute l'histoire passée de Célubée et y ajouter l'histoire présente pour la transmettre à son successeur.

« Les rouleaux ont été rédigés bien plus tard, alors que Neter lui-même était mort depuis longtemps, sans doute par un prêtre qui avait appris l'histoire de Neter, telle qu'on se la répétait de prêtre en prêtre depuis des générations. Le frère aîné de Neter avait été témoin de bien des événements, il avait aussi reçu des confidences tant de sa sœur que de Neter lui-même, aussi pouvait-il rapporter un grand nombre de faits et de pensées de Neter. Cependant, beaucoup des réflexions de ce dernier ne sont vraisemblablement que des supputations ou des reconstructions de son frère ou des prêtres ultérieurs.

« Par ailleurs, les rouleaux ne sont pas aussi complets qu'on pourrait le penser à m'entendre. Les scribes qui les ont écrits se sont contentés de noter les événements les plus remarquables et d'indiquer sommairement les références aux circonstances de ces affaires. Les rouleaux aidaient seulement à mémoriser. À partir de ces points de repère, on pouvait raconter toute l'histoire sans commettre trop d'erreurs ou d'oublis.

« Mon peuple connaissait cette histoire, parmi tant d'autres, et aimait à se la réciter. Voilà pourquoi je peux suppléer aux lacunes des rouleaux de Nagar.

« Il est vrai que je ne peux garantir l'authenticité de l'ensemble des propos, réflexions et même, dans certains cas, situations que je vous raconte. En se transmettant ainsi de bouche à oreille, l'histoire de Neter s'est sans doute transformée. Certains faits ont dû finir par disparaître, tandis que d'autres, qui n'existaient pas, ont été inventés. Nous pouvons admettre l'existence de Neter et le rôle qu'il joua dans cette première ville

que fut Célubée, mais pour le reste… Neter est devenu une légende et, dans toute légende, il y a du vrai et du faux. Cela importe peu, je crois. Ce qui compte, c'est cette légende, cette légende unique de la naissance du monde. Ce qui compte, c'est qu'elle-même ne disparaisse pas de la mémoire des hommes. »

Comme nous nous trouvions encore loin de la presqu'île, je poursuivis mes questions, pendant que la main ferme d'Anticléridès serrait la mienne de plus en plus fort. Sans doute, aurais-je dû éviter d'aborder le sujet qui me vint alors à l'esprit, mais outre qu'il me tracassait effectivement, il m'apparaissait comme un moyen détourné d'avouer à Anticléridès la confusion de mon esprit.

« Il y a encore quelque chose qui m'étonne dans ton récit. L'importance attachée par les habitants de Célubée à la virginité de leurs filles. »

Il commença par répondre comme je l'espérais :

« Veux-tu dire que dans la Cité on n'accorde aucun prix à cette qualité ? »

Mais il semblait si amusé, comme s'il avait compris le piège que je lui tendais, que je me hâtai d'empêcher finalement notre conversation de prendre le tour que j'avais souhaité lui donner. Ainsi étais-je, à mon grand désespoir, me retirant toujours au moment où j'allais recueillir les fruits des opérations que j'avais ourdies.

« Non, bien sûr, quoique son importance dépende du rang et de la fonction de l'intéressée. Les jeunes filles que l'on admet au Temple pour nettoyer et cuisiner doivent rester vierges pour ne pas offenser les dieux et peut-être aussi pour écarter les prêtres trop entreprenants. Mais en ces temps reculés, où les rites paraissaient moins établis qu'à présent et où le pouvoir n'était même pas à prendre, mais à construire, cela m'étonne qu'on ait mis tant d'énergie à défendre la pureté des filles.

— Tu as sans doute raison. Moi-même, je me suis interrogé sur ce point. D'abord, si l'on en croit les textes, la surveillance exercée sur les filles devait être toute relative et nombre d'entre elles ont dû préférer se dévergonder que demeurer sagement au logis de leurs parents. Ensuite, le scribe qui a retranscrit l'histoire de Neter a probablement été incapable d'imaginer que, ce qu'on considérait vraisemblablement à son époque comme une exigence inéluctable – ainsi que cela ressort d'autres textes sur

cette période moins ancienne où l'on avait édicté des règles de morale plus strictes – ne l'était pas aux temps où Neter prenait la tête de Célubée. Ainsi en va-t-il de toi. Peu soucieuse de cette vertu, tu parviens malaisément à concevoir qu'il puisse en être autrement », conclut-il malicieusement, me ramenant sur le terrain où je l'avais d'abord lancé. Je pensais qu'il espérait soit que je protesterais, soit que je me rallierais à cette observation, ce qui lui aurait permis, dans les deux cas, de pousser plus avant dans le jeu que j'avais imprudemment mis en branle. Ne sachant quel parti adopter et ne sachant surtout pas s'il était mieux d'avouer immédiatement ou de poursuivre cet agaçant mais si délicieux badinage, je ne relevai point son propos.

Je restai muette quelques instants, savourant le plaisir de marcher auprès de lui et d'avoir maîtrisé la profonde envie que j'avais de me saisir de son blond visage et de le baiser à me dessécher les lèvres. Cependant, comme je voulais entendre encore sa voix et espérais de sa part une autre perfide et charmante allusion à ma personne, je repris :

« Est-on sûr que Neter ait épousé sa sœur ?

— C'est vraisemblable. Les textes ne permettent pas d'en douter. Ce n'était en réalité pas si abominable. Célubée ne devait pas compter un très grand nombre d'habitants et les Célubéens se mariaient entre eux par la force des choses. Il devait arriver fréquemment que l'on épouse, non sa sœur sans doute, mais sa cousine ou toute autre parente très proche.

« Célubée ressemble beaucoup à la Cité. Vous vivez entre vous avec peu d'apports extérieurs. Aussi vous appauvrissez-vous et vivez-vous dans la crainte de la mort. Vivre demande plus d'énergie que vous n'en déployez. Enfin, si j'ai bien compris ce que Phoil m'a expliqué, la femme du Roi est précisément l'une de ses cousines ainsi que le fruit d'un mariage entre un homme et sa nièce. Alors que reproches-tu à Neter ? »

À cette nouvelle attaque contre mon peuple, je me mis en colère.

« Que d'indignation pour le descendant d'un peuple où l'on devait aussi s'accoupler au sein d'une même famille ! As-tu, toi, tant d'énergie que tu puisses nous reprocher notre façon de vivre ? En outre – et je dégageai vivement ma main – jamais aucun de nos rois n'a épousé sa sœur. Une union entre cousins ou de nièce à oncle est légitime, plus encore quand il

s’agit d’un problème dynastique. Mais épouser sa sœur ! Pourquoi pas sa mère ?

— Une légende de mon pays veut qu’un homme ait épousé sa propre mère après avoir tué le mari de celle-ci – lequel était son père – et en ait eu des enfants.

« Neter n’a pas connu un destin comparable et le sort n’a pas même permis qu’il ait une descendance de sa sœur. Ne vois-tu pas combien tragique est l’histoire de cet homme ? Pourquoi t’arrêter à de simples considérations morales quand la morale n’a rien à voir ici ? »

Il avait haussé le ton. Puis il s’arrêta brusquement, marcha à pas de plus en plus rapides, comme s’il espérait me distancer. Je courus vers lui. J’aurais souhaité qu’il me pardonne ma sottise. Pendant tout le reste du chemin, je m’interrogeai sur la nécessité de m’excuser. Je ne voulais pas faire le premier pas et j’espérais qu’il reprendrait ma main et que nous pourrions nous réconcilier ainsi. Mais il ne le fit pas et je n’eus pas, moi, l’audace dont il avait fait preuve plus tôt.

Aussitôt arrivés à la villa, il s’engouffra dans le couloir menant à sa chambre, après m’avoir simplement remerciée de l’avoir accepté comme compagnon de route. J’allai, quant à moi, piteusement vers la chambre de Nagar, m’enquérir de son service. Elle était partie. Elle avait gagné la ville sur le cheval de Phoil.

La tête lourde d’interrogations sur le Royaume, sur Nagar et aussi sur moi, je pris le parti de dormir et m’enfermai dans ma chambre où j’attendis, allongée sur ma couche, que le sommeil vienne enfin me préserver momentanément des soucis de ce monde.

OceanofPDF.com

X

À la fin de l’après-midi, quand les bruits reprirent dans la villa, je m’éveillai. Le soleil était très bas et j’aurais dû me lever, mais je ne m’en sentis pas le courage. Aussi restai-je allongée, à repenser à la scène du matin. Je refaisais sans cesse son histoire, cherchant à quel moment tout avait basculé, ce que j’aurais pu ou dû dire. Je la réinventais, ayant peine cependant à lui trouver une issue satisfaisante, dans l’ignorance où j’étais des sentiments d’Anticléridès.

Je rêvais ainsi dans la pénombre, quand ma porte s’ouvrit brutalement sur Phoil. Il semblait fou de colère et se précipita sur moi.

« Où est Nagar ?

— Je ne sais pas. Elle était partie quand nous sommes arrivés. Le portier dit qu’elle est allée à la Cité.

— Au palais, veux-tu dire ! Sais-tu ce qu’elle avait à y faire ? Et ce qui l’amena à s’y rendre si secrètement ?

— Mais non, je ne le sais pas. Comment le saurais-je ? Tu le lui demanderas à son retour. »

Il jeta sur moi un regard incrédule et sortit aussi précipitamment qu’il était entré. Nagar revint peu après, s’enferma dans sa chambre, dont elle refusa l’entrée au prince. Lorsque je vins l’habiller, je tentai d’obtenir qu’elle me découvre la raison de son départ pour le palais. Le mystère dont elle avait entouré sa sortie autant que la fureur de Phoil excitaient fortement ma curiosité. Mais elle ne voulut rien dire et écarta toutes mes questions d’un revers de main, comme chaque fois qu’elle était énervée.

Nous allâmes ensemble sur la terrasse où nous attendaient le prince et le poète. Un long moment de gêne s’établit entre nous quatre. Phoil n’osait questionner Nagar devant nous, mais ne se sentait pas le calme nécessaire pour se montrer aimable avec elle. Nagar, sur la défensive, ne parvenait pas davantage à trouver quelque banalité afin d’engager la conversation. Quant

à Anticléridès et moi-même, nous aurions voulu nous bouder, mais nous ne pouvions que cacher notre rancune respective sous des sourires malhabiles. J'allais prendre ma cithare abandonnée dans un coin afin, sinon de détendre l'atmosphère, du moins de m'en éloigner provisoirement, mais Nagar m'ordonna de m'asseoir avec eux.

Cela suffit à nous fournir un sujet de discussion assez neutre pour que nous nous y engagions tous quatre sans réticence. Nous bavardions devant le repas, plus frugal que la veille, comme de très bons amis, et aucune des servantes ne put surprendre quelque animosité que ce soit. Lorsqu'on eut retiré le dernier plat et posé entre nous la coupelle de friandises qu'exigeait Nagar les soirs où elle dînait en compagnie d'invités, Anticléridès proposa de reprendre son récit où il l'avait laissé, ce que chacun d'entre nous accepta avec reconnaissance. De nouveau la voix d'Anticléridès s'éleva au-dessus de nous, vers les étoiles.

Chronique de Célubée

« Aux lendemains de son mariage, Neter reprit ses précédentes habitudes. On le voyait parcourir du matin au soir Célubée, la montagne, les bords du fleuve et la plaine. Parfois, les sentinelles ou les pêcheurs le découvraient assis sur un rocher, face à la plaine, dans une attitude proche du sommeil, le regard fixe, si manifestement plongé dans une méditation qui l'isolait du reste du monde qu'ils s'éloignaient discrètement de lui. On trouvait étrange, bien sûr, que ce si jeune homme, qui avait tant insisté pour épouser sa sœur et avait passé tant d'heures auprès d'elle après leurs fiançailles, préfère la solitude des alentours de Célubée à la compagnie de sa femme. On se troublait aussi de ce que lorsqu'il rentrait, au soir couchant, quand les fumées de Célubée montaient sur le flanc de la montagne, il se rendît directement au logis de son frère, où il dînait et ne regagnât sa propre demeure qu'à une heure très avancée de la nuit.

Cependant, comme il était égal à lui-même, toujours prêt à répondre aux questions dont chacun le harcelait, présidait le conseil avec l'autorité qu'on lui connaissait et se montrait plus que jamais préoccupé de la sécurité

de Célubée, on ne s’inquiétait que superficiellement. En outre sa jeune épouse était toujours aussi belle et rayonnante. Les Célubéens qui la croisaient, le matin et le soir, sa jarre d’eau dans les bras, ne remarquaient aucun changement en elle. Si son mari fréquentait assidûment leur frère aîné, elle s’y rendait, elle aussi, chaque jour pendant les tournées de Neter. On ne les voyait jamais ensemble, mais ils paraissaient si peu malheureux qu’on mit sur le compte de l’originalité de Neter la particularité de leur mode de vie.

Pendant ce temps, le printemps était venu et, avec lui, les pluies et la montée des graminées dans les champs de la plaine. Le gibier réapparaissait, mais Neter avait demandé qu’on ne le tue que parcimonieusement pour protéger sa prochaine reproduction. Les paysans assuraient que l’on pourrait entreprendre la première récolte de l’année dans peu de temps et que, si le climat se maintenait, on obtiendrait une seconde récolte. En outre, les chèvres et les moutons domestiqués qui avaient survécu à l’hiver avaient mis bas et, comme chaque printemps, les ruelles de Célubée étaient parcourues par de jeunes cabris échappés à leur mère et que les enfants poursuivaient avec des cris de joie.

L’humeur était donc excellente à Célubée. Chacun se détendait et se reprenait à espérer que le cours des choses, qui avait paru sur le point de s’inverser, allait enfin se remettre dans le bon sens. Ceux qui avaient frémi d’horreur aux épousailles de Neter allaient jusqu’à les regarder comme bénies des dieux, qui avaient rendu à Célubée ce qu’ils lui avaient provisoirement retiré.

Seul, Neter gardait sa mine sombre des jours d’hiver. Il ne supportait pas, au conseil, que l’on se permette de plaisanter avec les constats inquiétants qu’il dressait sur la sécurité de la ville. À peine s’il semblait satisfait de voir croître dans les champs les pousses vertes tant attendues. Il ne cessait d’arpenter le territoire de Célubée et de tracer sur le sol de la terrasse des dessins incompréhensibles. Si on ne l’avait pas tant craint et si chacun n’avait eu le plus grand respect pour sa compétence de soldat, il n’est pas douteux que les Célubéens auraient cherché à l’écarter du pouvoir. Mais il avait pris une autorité dont on savait qu’on ne parviendrait plus à se passer.

Les cultivateurs allaient jusqu’à solliciter son avis sur la meilleure date pour la moisson, alors qu’ils savaient sa totale ignorance des choses de la

terre. Mais il posait tant de questions et avec tant d'à-propos qu'on ne pouvait imaginer qu'il ne connaisse pas le sujet dont il débattait. Au reste, il avait trop d'habileté et de finesse pour avancer des sottises et préférait, par une série de questions, amener le solliciteur à présenter lui-même la bonne réponse, celle qu'il attendait ou celle que la logique impliquait.

De la même manière, il avait réussi à imposer sa sœur. Prétextant des connaissances qu'elle avait acquises auprès du prêtre, de sa force et de son adresse, il avait demandé qu'on fasse appel à elle toutes les fois que se posait un problème touchant à la santé des habitants de Célubée. Aussi participa-t-elle à tous les accouchements, qui furent nombreux en ce printemps, acquérant ainsi peu à peu la compétence qu'on lui prêtait. Elle assistait enfin avec discrétion à tous les soins de quelque importance qui requéraient la présence de son frère.

Ainsi parvint-il à ne pas dissocier dans l'esprit des Célubéens son image de celle de sa femme. L'idée que chacun d'entre eux prenait sa part de la charge de la Cité devait s'imposer à tous et faire par là oublier la bizarrerie de leur mariage.

Chaque soir cependant, Neter regagnait la maison de son frère et s'y enfermait. Dans les premiers jours, il s'était borné à avaler, en regardant silencieusement le feu, la tisane qu'il lui préparait. Mais le prêtre s'était rendu compte que Neter, qui venait directement chez lui et allait ensuite se coucher, ne prenait pas le temps ou n'osait réclamer à dîner. Il se contentait du repas que sa femme lui préparait à son réveil et de ce qu'il trouvait sur sa route au cours de la journée, c'est-à-dire rien, le plus souvent. Aussi le prêtre demanda-t-il à leur sœur d'apporter chaque soir chez lui un repas pour Neter. Les deux hommes prirent alors l'habitude de dîner ensemble. La demi-heure silencieuse de la décoction se transforma bientôt en trois ou quatre heures de discussion.

Au temps de la convalescence de Neter, ils n'avaient jamais réussi à se parler. Leurs échanges tournaient à la dispute, aucun des deux ne voulant se livrer, tandis que chacun affirmait tout connaître des prétendus secrets de l'autre. Le prêtre surtout, qui méprisait et avait en horreur les projets qu'il devinait chez son frère, se refusait obstinément à abandonner la plus petite miette de son savoir. La souffrance de Neter et son courage, dès le

lendemain de l’épreuve qu’il s’était si légèrement imposée, l’amenèrent à reconsidérer son opinion. Il compatissait au chagrin de son frère et à la torture qu’il endurait en présentant à tous la même fierté et le même détachement que par le passé. Neter ne se confiait pas à son frère et ne prononça plus jamais une seule parole de détresse. Mais il venait chaque soir et réclamait, nuit après nuit, des soins qui révélaient à eux seuls l’étendue de sa misère.

Pour l’aider à se consoler et permettre à ses potions d’agir plus rapidement, le prêtre prit le parti de lui parler. Ils commencèrent par échanger quelques réflexions sur l’évolution du temps et des récoltes et sur les potins de Célubée. Le temps et la confiance aidant, ils allèrent plus loin. Neter expliqua ou chercha à expliquer ce dont il rêvait pour lui et Célubée. Son frère discuta pied à pied chaque terme du projet, par instinct d’abord, par principe ensuite, par habitude enfin.

Mais chaque soir, au fur et à mesure que Célubée, telle que la reconstruisait Neter, prenait corps devant ses yeux, sa résistance s’amenuisait et son intérêt et sa curiosité grandissaient. Inversement, il accepta désormais de répondre aux questions que se posait Neter, triant résolument entre ce qu’il pouvait accepter de céder et ce qu’il devait tenir caché.

Neter aurait pu rejoindre la maison de sa femme au bout de quelques semaines sans grand danger pour son esprit car les médecines avalées et écoutées avaient eu raison de l’essentiel de sa douleur, mais il ne pouvait plus se passer de ces soirées.

Un soir, tandis qu’ils se chauffaient tous deux devant le foyer du prêtre, car les nuits restaient fraîches et les grottes se gorgeaient de l’humidité des pluies qui ruisselaient sur la montagne depuis plusieurs jours, Neter obtint de son frère une partie de l’histoire de leur peuple qu’il avait tant cherché à connaître pendant sa convalescence.

“Il y eut un temps où Célubée n’avait pas de prêtre et un temps plus lointain encore où Célubée n’existait pas et où notre peuple ne s’y était pas encore arrêté. Ces temps sont très anciens et ignorés : personne n’avait alors songé à garder la mémoire de toutes choses et beaucoup ont ainsi été oubliées.

“Cependant, il se passait rarement une génération sans que quelqu’un parvienne à retenir un fragment de ce qu’il avait entendu dans sa jeunesse et à le transmettre à plus jeune que lui. Bien sûr, la totalité des expériences ne pouvait être conservée et, à dire vrai, la plus grande partie a dû disparaître. Même aujourd’hui où le prêtre s’entraîne quotidiennement à exercer sa mémoire et où je passe plusieurs heures, chaque jour, à me remémorer ce dont il m’est fait obligation de me souvenir, je sens bien que je ne suffis pas à la tâche. Mais, quoi qu’il en soit, sont venus jusqu’à nous des lambeaux de notre histoire. Tu voudras en savoir toujours plus, mais je sais somme toute peu de chose et parmi celles que je connais, toutes ne peuvent être dites.

“Célubée a gardé le souvenir de l’époque où nos ancêtres l’ont établie. À dire vrai, ils se sont contentés d’élargir les abris naturels que constituait cette montagne creuse. Ce sont leurs enfants et les enfants de leurs enfants qui ont relié chaque cellule entre elles et déblayé le terre-plein qui constitue aujourd’hui la terrasse. Ils ont organisé leur vie peu à peu, cela chacun ici s’en souvient plus ou moins. Ils ont pris l’habitude de poster des gardes dans la montagne qui chassaient et alimentaient ainsi le reste de la population. Les moins habiles à la chasse parcouraient la plaine en contrebas. Les premiers Célubéens avaient remarqué combien la terre en était riche et prometteuse. Ils avaient choisi l’emplacement de leur installation en grande partie pour cette raison, lassés qu’ils étaient de devoir sans cesse couvrir de grandes distances pour cueillir des fruits et des grains. Ils durent arriver dans cette plaine dans les premiers jours de la saison d’automne, quand elle est couverte de cette herbe haute, drue et ployée sous les épis jaunis par la chaleur de l’été, quand les buissons et les arbres qui la bordent ou ceux qui poussent parmi les graminées rougissent sous le poids de leurs fruits.

“Les non-chasseurs cueillaient sans peine de quoi compléter les repas de Célubée. Les années passant, ils apprirent à tailler les plantes à grains de manière à obtenir une seconde récolte. Leurs femmes eurent l’idée, après avoir, des années durant, fait dorer les épis sur les braises de leur feu, de les réduire en une poudre fine et légère qui servait à façonner ces galettes dont nous sommes privés depuis tant de jours.

“Ils ciselèrent des faucilles de plus en plus acérées qui leur permettaient d’accomplir leur ouvrage efficacement. Progressivement, ils surent mieux

comment aider les plantes et les arbres à produire davantage et plus souvent. Ils comprirent que lorsque les saisons étaient trop sèches, il fallait puiser l'eau du fleuve pour arroser la terre, que lorsqu'elles menaçaient d'être trop humides, il fallait rentrer les grains plus tôt sans attendre leur totale maturation, de peur que, pourris sur pied, ils ne deviennent incomestibles. Jusqu'à ces temps plus récents, où ils creusèrent certaines terres pendant l'hiver pour les retourner et leur donner une nouvelle jeunesse et y plantèrent des grains qui poussèrent à nouveau et mieux que par le passé. Voici comment nous sommes arrivés à notre culture actuelle où les laboureurs travaillent quelques champs pour assurer une partie de la moisson. Tu sais comme moi qu'un jour viendra où toute la terre sera ainsi labourée et que nos cultivateurs ne s'en remettront pas pour l'essentiel au hasard qui fait lever les graminées sur la plaine de Célubée.

"D'autres, qui n'aimaient ni les plantes ni la chasse, mais préféraient flâner dans la montagne ou sur la plaine le long du fleuve, apprivoisèrent certains des animaux qu'ils croisaient au cours de leurs promenades. Ils les avaient longuement observés auparavant, surveillant leurs errances, leur alimentation, leurs accouplements et leurs mises bas, l'allaitement des plus petits, leur sommeil et leur mort. Voyant qu'ils constituaient des proies fréquentes pour de gros animaux, notamment en raison de leurs faibles moyens de défense, ils en conclurent que leur chair devait en outre être appétissante. Comme ces animaux leur semblaient doux et attachants, susceptibles de devenir de vivantes réserves de nourritures, ils décidèrent de les ramener à Célubée avec eux et de les faire vivre à leurs côtés.

"Tous ces temps où se sont institués les habitudes et les rites qui nous gouvernent aujourd'hui et qui durèrent plus longtemps qu'il semblerait, demeurent présents à quelques mémoires. Tu trouveras encore dans Célubée des vieillards pour te raconter comment le père de leur grand-père a ramené un couple de chèvres dans sa maison et comment il s'échappa à plusieurs reprises avant d'accepter de se faire soigner par lui et de demeurer tout l'hiver dans les profondeurs de la montagne.

"Ce qui t'intéresse, c'est ce que tout le monde a oublié, parce que le commencement de Célubée, dont nul n'a gardé trace, est trop reculé, c'est ce qui s'est passé avant. Avant que la montagne ne soit habitée par notre peuple. Avant que les plantes ne tombent sous ses couteaux et que les moutons et les chèvres ne se résignent à nous suivre.

“Avant, nous n’avions pas de maisons, pas d’endroit où dormir, pas de paysage familier, pas vraiment d’espérance, mais seulement la peur de mourir dans la douleur et dans le froid, loin de ceux parmi lesquels nous étions nés et qui veillaient sur nous tant bien que mal et sans y prêter beaucoup d’attention. Nous vivions dans l’angoisse. Chaque pas était dangereux et risquait de mener à la mort. Le ciel était peuplé de menaces plus ou moins certaines et la terre, nous le savions, entretenait complaisamment des abîmes d’horreur. Nous étions pareils à des enfants perdus dans l’immensité hostile et incompréhensible.

“Avant, notre seule chance de survie était de marcher d’un bout à l’autre de la terre, en suivant les animaux que nous savions tuer, poursuivis par ceux qui savaient nous tuer. Dans les temps les plus doux, ceux des belles saisons, quand la nuit était chaude et parfumée, nous nous sentions presque heureux de nous endormir en fixant le ciel brillant d’étoiles. Il contenait comme une promesse informulée que le monde pourrait devenir bon et beau. Mais lorsque revenaient les hivers glacés, que nous n’avions rien à manger ou si peu, que nous devions chercher un abri dans les rochers, où nos feux ne parvenaient pas à prendre tant le bois était humide et tant nous étions malhabiles à les allumer, que nos enfants mouraient sans avoir même le temps de pousser un premier cri, que les femmes que nous avions prises ne se relevaient pas de leur enfantement, nous n’avions rien à aimer, rien à espérer, pas même l’idée de nous interroger sur la raison de notre existence, tant il paraissait clair que notre destin était seulement de survivre, pour un bref laps de temps, dans la cruauté de l’univers. De jour en jour, nous cheminions, cherchant de quoi manger, tremblant souvent de peur derrière les fourrés où nous guettions nos proies. Chaque instant de plaisir ou de repos était savouré avec une intensité que nous n’avons plus jamais retrouvée, car chacun de ces moments avait l’amertume de la mort à venir.

“En ces temps d’errance, nous devions ressembler beaucoup à ces hommes que tu as combattus sur la montagne. Nous n’avions pas découvert que nous pouvions nous vêtir avec les étoffes tissées des fils des plantes aquatiques ou des poils bouclés ou rêches de nos troupeaux. Nous devions, comme ces hommes, nous contenter sans doute du pelage des animaux abattus. Nous devions, comme eux, posséder un armement plus rudimentaire.

“Mais nous ne savons plus grand-chose – hormis ce que je t’ai dit – de ces temps de poussière et d’effroi. Il nous en reste au moins une chose cependant : l’idée de la peur. Cette épouvante qui nous étreint aux pires moments de notre existence. Tout cela a resurgi en chacun de nous le jour où ont disparu nos trois sentinelles et où nous avons retrouvé le cadavre de l’une d’elles, si abominablement maltraité. Je l’ai sentie en moi cette angoisse, cette peur de ce qui doit arriver et dont j’ignore jusqu’au nom. Nous avions pris l’habitude de dangers familiers, plus ou moins surmontables, mais surtout familiers. Je sais que la mort peut me prendre chaque jour, qu’un serpent peut me mordre, que je peux rouler au bas de la montagne, si je n’y prends garde, en cueillant les herbes dont j’ai besoin. Mais je connais tous ces dangers. Je sais le moyen d’éviter leur survenance dans la majorité des cas. Ils m’inquiètent sans doute, mais ne me paralysent pas et le corps et l’esprit. Je ne sens pas couler sur moi la sueur de l’effroi. Mon ventre ne se contracte pas en secousses violentes, comme s’il pouvait sentir, lui aussi, ce qui le menace. Mes sens ne sont pas soudain émoussés et mon corps ne se raidit pas, incapable du moindre mouvement et de la moindre réaction, dans l’attente de ce qui est soudain devenu inévitable. Non, les risques que je cours aujourd’hui, je les connais, je les domine et je les accepte. Ils sont presque le sel de ma vie.

“Mais ce qui est advenu de nous cette nuit, je ne peux l’oublier. Je ne peux oublier combien j’ai été lâche. Je ne peux oublier l’impression que la terre s’ouvrait soudain sous mes pas pour me précipiter dans des gouffres dont je n’avais jamais soupçonné l’existence et auxquels je ne m’étais jamais préparé. Ce qui a jailli de moi, c’est la peur, la peur toute nue, celle qui ronge jusqu’à la plus petite certitude sur laquelle on avait alors bâti sa vie. Cette peur qui enflait chaque nuit dans la poitrine de notre peuple, aux temps où il dormait sans défense, livré dans la nudité de son sommeil aux ténèbres inexplicables.

“Ces hommes, dont tu voudrais tout savoir, ces hommes que nous avons été et que, malgré mes convictions, nous sommes encore, voilà ce qu’ils étaient. Nous nous sommes hâtés – en nous installant sur cette terre accueillante et protectrice – d’oublier ces jours et ces nuits où seule la terreur nous poussait de l’avant et nous donnait paradoxalement l’intelligence de survivre. Il n’est pas bon de remuer ce passé. Je le crois d’autant plus aujourd’hui que je me rends compte que ce monde que nous

avons construit, cet abri dans lequel nous nous sommes coulés avec tant de bonheur, comme s'il constituait l'aboutissement de toutes nos peines et de toutes nos douleurs, n'est qu'illusoire. Aujourd'hui, je sais que l'homme n'est pas fait pour demeurer le cœur en paix, mais je n'ai pas encore réussi à m'y résigner.

"Nous aurions dû deviner que le temps jouait contre nous. Si nous avions mieux conservé, de jour en jour et de marche en marche, le souvenir des grands moments de notre peuple, nous aurions dû savoir que cette terre si vaste contenait d'autres hommes que nous.

"Quand tu as ramené les dépouilles de ces hommes, j'ai passé bien des nuits, lorsque je te veillais, à chercher au plus profond de ma mémoire un événement que m'avait raconté l'ancien prêtre. J'étais enfant alors. On me disait sage et attentif, mais il m'imposait des exercices difficiles. Quand le soir venait, après avoir parcouru la montagne pour m'apprendre le nom des herbes et leurs propriétés, alors que je courais derrière lui qui marchait toujours plus vite sans se soucier de moi, il me racontait l'histoire de Célubée. Mais souvent, j'étais si fatigué que je m'endormais, entendant, sans plus écouter, la douceur de sa voix. Il ne s'en formalisait pas, convaincu qu'il était que même dans le sommeil, mon esprit continuait à travailler. Et sans doute avait-il raison car bien des faits que je ne me souviens pas d'avoir appris, me sont miraculeusement connus.

"Mais ceux-là ne me viennent pas spontanément à la mémoire. Ils ne font pas partie de ceux que je récite régulièrement. Il faut une situation inhabituelle pour que se mette en branle le long travail de la réminiscence. Je peux passer des jours et des nuits à chercher très loin ce que j'ai oublié. Parfois rien ne revient et j'use mes forces à ces vaines tentatives. Parfois, cependant, ils réapparaissent.

"Pendant les nuits où tu dormais de ton sommeil de fièvre, j'ai réussi à reconstituer une partie du récit que j'avais entendu dans mon plus jeune âge.

"Il arriva qu'un jour où nous marchions sur les traces d'un troupeau quelconque, nous croisâmes une colonne d'hommes. Ils nous ressemblaient et leurs petits enfants criards étaient, comme les nôtres, suspendus au cou ou aux mamelles de leur mère. Ils ne nous comprenaient pas et nous ne les comprenions pas. Mais, pas plus que nous, ils ne sortirent leurs armes en

nous voyant. Ils ne se jetèrent pas à notre rencontre, mais s'arrêtèrent à quelque distance. Ils étaient aussi troublés que nous. Comme personne n'osait avancer, nous passâmes ainsi la nuit, à quelques pas les uns des autres. Ils allumèrent un feu et notre peuple, muet de terreur, assista à la montée vers le ciel impénétrable des flammes auxquelles se chauffaient nos voisins.

"Plusieurs jours passèrent ainsi, chacun demeurant sur ses positions. Tous les soirs, l'autre camp s'éclairait d'inoubliables lueurs qui réchauffaient les cœurs de notre peuple.

"Lorsque les autres hommes comprirent que nous n'avions pas de feu, ils vinrent nous apporter des tisons et nous montrer comment les rallumer. En échange, nous leur donnâmes du gibier que nous traînions derrière nous. Ils étaient chaleureux et rieurs, leurs femmes douces et jolies. Quelques-unes vinrent dans notre camp lorsque nous sûmes faire du feu. Plusieurs des nôtres rendirent la politesse au campement d'en face. Leurs enfants jouèrent avec les nôtres. Et nous restâmes tant de temps les uns auprès des autres que de nouveaux enfants naquirent ainsi. Quand l'hiver fut revenu et avec lui le moment de chercher un abri, nous partîmes ensemble. Nous ne nous sommes jamais quittés. Ce peuple, qui féconda le nôtre et fut par nous fécondé, s'agrégea au nôtre de telle sorte que je ne puis dire si nous étions eux ou nous dans le temps de cette rencontre.

"Je n'ai gardé aucun autre souvenir de ce genre. Si nous avons, un jour, rencontré d'autres hommes sur notre route et s'ils se sont montrés cruels comme ceux que tu as vaincus, nous n'en avons pas gardé trace. Cependant nous n'aurions jamais dû oublier que Célubée pouvait n'être pas seule au monde."

Lorsque son frère eut achevé son récit, Neter demeura silencieux. Il finit par demander :

"Ne sais-tu vraiment rien de plus ? Ne peux-tu me dire autre chose, qui soit de nature à protéger Célubée ?

— Je n'ai rien d'autre à te dire. Tout ce que je pourrais ajouter ne te serait d'aucune utilité."

À compter de cette nuit, Neter parut à nouveau soucieux. Il convoqua le conseil et lui proposa de nouvelles mesures de sécurité. Avec le retour du printemps, il craignait la venue d'un autre groupe d'ennemis.

"La terre est encore loin d'avoir retrouvé l'abondance que nous lui avons connue. Le gibier reste rare et beaucoup d'entre nous continuent à avaler des nourritures nauséabondes. Les premiers grains que nous avons cueillis sont bien verts et n'ont guère pu satisfaire notre appétit. S'il en va ainsi dans cette plaine si riche, quelle doit être la situation ailleurs ?"

Cet ailleurs intrigua quelque peu le conseil. Les Célubéens ne connaissaient du monde que la plaine immense au-dessus de laquelle s'élevait Célubée et la montagne qui dominait la ville. Cette montagne se prolongeait elle-même par d'autres sommets plus sauvages, qu'aucun d'entre eux n'avait jamais osé explorer. Aucun ne s'était jamais posé la question du pays où demeuraient leurs ennemis. Ils avaient surgi de la nuit à deux reprises et semblaient y être définitivement retournés. Neter avait beaucoup réfléchi aux propos de son frère, et l'univers s'était soudainement étiré jusqu'à des bornes qu'il ignorait et qu'il n'aurait pas même songé à concevoir.

Il était convaincu que seule la faim et les rigueurs de la saison précédente avaient poussé cet autre peuple à quitter son territoire. Les premiers éclaireurs avaient dû attiser sa curiosité en ramenant deux hommes (ou deux cadavres) étranges, bizarrement vêtus et armés. Neter supposait que même l'échec du second groupe, dont devaient à présent être persuadés leurs adversaires, ne suffirait pas à les empêcher de revenir rôder sur cette terre nouvelle aussi longtemps que la nourriture demeurerait rare. Il ne comptait guère sur la brièveté des nuits pour les en dissuader.

Cependant le conseil refusa de le suivre. Neter n'y avait jamais rencontré la moindre opposition depuis son mariage, mais il n'ignorait pas que celui-ci cherchait l'occasion de faire preuve d'indépendance. Neter savait aussi que c'était sur le chapitre de sa sécurité que Célubée se montrait la plus frivole. Il se rendait compte que les longues années de tranquillité avaient durablement endormi sa méfiance. Il pardonnait aux Célubéens de n'avoir pas gardé le souvenir de ce que son frère lui avait révélé et qu'il ne pouvait pas livrer sans trahir la promesse faite de garder le silence. Mais il ne supportait pas leur refus de tirer les conséquences des douloureux

événements qu’ils avaient subis. Que quelques mois s’écoulent sans souci et ils oubliaient les terreurs ressenties.

Neter renonça à convaincre son auditoire et s’en fut sèchement, non sans avoir lancé : “Un jour déjà vous n’avez pas voulu m’écouter et vous vous en êtes repentis. Priez que vous n’ayez pas de nouveau à regretter vos erreurs !”

Néanmoins, il encouragea les sentinelles à la prudence. Il déplorait que les séances d’entraînement, qu’il avait entreprises l’hiver, aient été interrompues par sa blessure. Aucun habitant de Célubée ne voulut les reprendre.

Malgré l’inquiétude de Neter, le printemps s’acheva et après lui, l’été, sans que de nouveaux hommes cherchent à pénétrer dans Célubée. Les membres du conseil se réjouissaient tous de voir pour une fois les intuitions de Neter démenties par les faits. Tout Célubée se détendait dans les dernières chaleurs de l’été.

Seul, Neter demeurait insatisfait. Il ne se sentait pas blessé d’avoir, à tort, prédit qu’ils seraient à nouveau attaqués au cours du printemps. Tout le monde s’était complètement trompé à Célubée sur cette affaire. Lui, venait de commettre, lui semblait-il, une légère erreur d’appréciation, mais il savait que le temps jouait pour lui.

L’insatisfaction de Neter tenait en fait à la faiblesse des récoltes. Les champs travaillés et ensemencés n’avaient quasiment rien produit cette année, sans que quiconque fût en mesure d’expliquer pourquoi. Neter soupçonnait, sans l’avouer encore, que, la technique des cultivateurs n’était pas au point. Plus importante s’était révélée la moisson des prés abandonnés à la nature. Mais Neter savait, ainsi que les cultivateurs, que là aussi on avait moins récolté qu’à l’accoutumée. Les épis y étaient moins nombreux et moins beaux.

En outre, les animaux domestiqués qui avaient survécu à l’abattage de l’hiver avaient finalement donné des petits malingres qui, pour beaucoup, ne supportèrent pas les derniers jours froids du printemps.

Enfin sur la montagne, il demeurait difficile aux chasseurs de découvrir une proie intéressante, comme si les animaux sauvages, eux aussi, avaient choisi de ne pas se reproduire.

Neter voyait venir l’automne avec souci. Si l’hiver se faisait aussi rude que le précédent, Célubée tiendrait difficilement – compte tenu de la faiblesse de la récolte – jusqu’au printemps. Les paysans avaient promis que les trois champs qu’ils avaient retournés avec leurs socs de pierre et maigrement ensemencés pour ne pas trop prélever sur les réserves donneraient une seconde récolte avant l’hiver. Mais les champs avaient rapidement séché. Les pluies de la fin de l’été avaient juste suffi à faire sortir quelques pousses éparses dont la vue ne rassurait nullement Neter. Il ne croyait plus les promesses des cultivateurs. Quant aux plants naturels, par une erreur malheureuse, on avait trop tardé à les tailler et, à quelques exceptions près, ils n’avaient pas produit une seconde fois.

La population de Célubée, dans le même temps, s’était encore accrue. Si beaucoup n’avaient pas supporté les privations et le froid, il était cependant né plus d’enfants que les années précédentes et le nombre de bouches à nourrir s’était de ce fait élevé.

Lorsque les pluies d’automne se mirent à tomber, violentes et ininterrompues, Neter cessa d’espérer une seconde récolte. Il arrivait qu’il plût au moment de l’automne, juste à la fin des plus fortes chaleurs. Mais il ne s’était jamais produit une telle catastrophe, ainsi que le lui confirma son frère aîné.

On entra dans l’hiver avec un rationnement précocement instauré par Neter. Il ne pleuvait plus, mais il faisait frais, très frais, presque froid. Dans ses tuniques de laine grise, lorsqu’il inspectait la montagne, à l’affût du moindre signe d’une présence ennemie, Neter, grelottant, enviait les fourrures de ses adversaires. S’il avait pu rencontrer un animal au pelage suffisamment fourni, il l’aurait aussitôt abattu. Mais il semblait que la montagne fût déserte. Il y avait bien les chèvres, mais pour préserver l’avenir, Neter avait défendu qu’on les tue. Aussi, rares étaient ceux qui disposaient de manteaux de peaux pour se protéger du vent qui battait les sommets.

Plus le temps passait, plus il faisait froid, plus la faim tenaillait Célubée et plus Neter devenait inquiet. Célubée se demandait comment elle survivrait à une telle disette. Neter se demandait si elle aurait la force de repousser ses assaillants quand ils reviendraient. Son frère, chez qui il continuait à se rendre chaque soir, sentait croître en son cadet, chaque jour, une plus grande nervosité. Ses gestes se faisaient saccadés et hâtifs. Il

sursautait au moindre bruit et semblait avoir acquis une ouïe nouvelle, plus fine et plus précise, car il identifiait sans hésitation chacun des bruits qu'il était seul à percevoir.

Lorsqu'il quittait son frère, en dépit du froid qui l'aurait normalement poussé chez lui – auprès de sa femme contre laquelle il se serrait, sans plus d'émotion, au cours des nuits glaciales –, il faisait un détour et gagnait la terrasse. Là, frémissant de froid, il regardait les étoiles crispées dans le ciel et guettait, le cœur battant, le moindre signal de ses sentinelles. Neter avait définitivement renoncé à installer des guetteurs sur la plate-forme, les hommes se refusant désormais à accomplir cette corvée. Il n'avait obtenu qu'une seule concession du conseil : les sentinelles seraient munies d'une sorte de tambour rudimentaire pour donner l'alerte en cas de danger. Un soldat dormirait chaque nuit dans une anfractuosité de la terrasse afin d'entendre les signaux de ses compagnons et de réveiller Célubée. Les hommes de Célubée devraient alors gagner la montagne pour assister leurs défenseurs.

Neter persistait à redouter le danger que constituait le fleuve, mais il l'avait momentanément écarté. Il faisait trop froid pour que quiconque se risque dans ces eaux déjà si dangereuses. Au reste, le conseil, qui n'avait jamais pris très au sérieux la brèche que représentait le fleuve, avait fini par demander à Neter de réduire la garde à cet endroit. Le froid venant, Neter s'était laissé convaincre. Une seule sentinelle veillait désormais sur le fleuve. Encore s'en tenait-elle assez loin, afin de bénéficier d'une sorte d'abri entre deux rochers et de s'écarter de la permanente humidité qui s'infiltrait dans les vêtements par ces nuits de brume.

Une nuit qu'il s'était davantage attardé chez son frère et qu'il se rendait sur la terrasse, selon son habitude, il entendit dans le lointain les sombres vibrations d'un tambour. Il se rua sur la terrasse. Le garde dormait paisiblement sous ses couvertures. Neter leva les yeux vers la montagne où se succédaient les tremblements du tambour. Dans les ténèbres, il distingua une lueur. Il comprit que les sentinelles, devinant la profondeur du sommeil de Célubée, tentaient d'allumer un feu. Il se précipita sur l'homme endormi et, le secouant à coups de pied, tapa violemment sur la membrane du tambour que le soldat étreignait dans son sommeil. Puis, sans attendre davantage, il courut, en hurlant, par les ruelles obscures. Il traversa ainsi la

ville, réveilla l’une après l’autre chaque famille, tandis que les roulements du tambour de la terrasse ébranlaient les murailles de Célubée.

Neter, ses armes à la main, avait atteint la porte menant au chemin de la montagne. D’un coup d’œil, il s’assura que quelques hommes l’avaient suivi. À dire vrai, ils étaient encore peu nombreux. Seuls les plus jeunes et les plus vifs – en général ceux qui faisaient à tour de rôle office de sentinelle – avaient immédiatement réagi à ses appels. Les autres ne gagnèrent la montagne qu’avec retard.

Neter savait que ses plus fidèles partisans se recrutaient parmi le groupe des sentinelles. Son courage dans les deux épreuves qu’avait traversées Célubée, son adresse aux armes au moment des exercices, son souci constant de leur assurer les moyens de remplir leurs fonctions lui avaient acquis le respect et l’affection des jeunes soldats. Il se sentit heureux d’être bientôt rejoint par deux d’entre eux qui l’encadrèrent et, avec lui, se jetèrent dans le combat.

Celui-ci était bien mal engagé. Deux sentinelles avaient été tuées. Deux autres paraissaient grièvement blessées et continuaient à se battre avec plus de courage que d’efficacité. À la timide lueur du feu allumé par les siens, Neter remarqua que la vingtaine d’assaillants ressemblaient aux combattants précédents et faisaient preuve de la même force. Ses hommes avaient réussi à en blesser deux, sans aucunement entamer leur ardeur au combat.

À son tour, avec ses deux compagnons et dans la faible clarté du feu, il se mit à frapper de sa masse de pierre, cherchant, lorsque l’un des ennemis tentait de le désarmer, à l’écarter de sa lance acérée. Il était exclu, dans cette obscurité, de faire usage de flèches. L’emploi des masses, couteaux et lances demeurait aléatoire et dangereux. Neter se rendit compte qu’un corps à corps aurait été plus sage, mais il redoutait la brutalité de ces hommes et leurs mains d’étrangleurs.

Comme la dernière fois, l’exaltation le prit dès les premières minutes de la bataille. Chaque coup porté le stimulait. Ses forces se trouvaient décuplées par ce sentiment de puissance. Il abattit lui-même un homme et en blessa cruellement deux autres d’un profond coup de lance. Neter sentit que le sang, en jaillissant, éclaboussait son front et ses mains. Il battit des

paupières et écarta d’un revers rapide le liquide qui lui ruisselait dans les yeux, avant de s’attaquer à un autre ennemi.

Dans la lutte qu’il avait engagée avec une sorte de colosse, qui l’aurait aisément assommé s’il ne l’avait sans cesse repoussé de sa lance, il entendit venir des renforts. C’était le reste du groupe des soldats, qui prit sa part du combat avec un courage et une habileté forçant l’admiration de leur chef. Il surveillait du coin de l’œil leurs silhouettes agiles ou le mouvement de leurs ombres par-delà le feu, tout en cherchant, sans succès, à maîtriser son adversaire. Son duel était manifestement déséquilibré. Neter, contraint à bondir pour parer les coups ou tenter d’en porter de nouveaux, se fatiguait. Sa haute taille ne lui servait à rien face au géant dont il ne distinguait pas les traits, mais dont il sentait qu’il n’aspirait qu’à lui broyer le crâne avec sa massue. Il résistait cependant, trouvant toujours de nouvelles forces, même si chaque minute qui passait les réduisait régulièrement et de plus en plus rapidement.

Au moment où il allait définitivement perdre pied et s’abandonner aux coups, il entendit des gémissements dans son dos. Neter comprit que venaient d’arriver d’autres hommes de Célubée qui, moins aguerris que les jeunes soldats, restaient atterrés devant la violence de la mêlée. Toutefois leur venue, quoique timide, suffit à dégager quelques-uns des leurs. C’est ainsi que l’une des sentinelles, délivrée de la pression à laquelle l’avaient soumise deux des ennemis, put se porter au secours de Neter. Surgissant derrière l’opposant du jeune homme, elle enfonça dans ses reins une lance aiguisée d’un tranchant de pierre. L’homme s’effondra doucement à leurs pieds, paralysé de douleur. Neter n’eut pas le cœur de lui porter un dernier coup, après s’être si longuement mesuré avec lui. Il écarta la main du soldat qui s’apprêtait à assommer son adversaire et s’éloigna de quelques pas en sa compagnie.

Pendant qu’il reprenait son souffle en suivant difficilement les péripéties du combat dans l’insaisissable lumière du foyer près duquel il se tenait, Neter se souvint soudain combien il avait regretté, après le premier affrontement, de n’avoir pas réussi à ramener vivants un ou deux des inconnus. Dans l’excitation de la bataille, grisé qu’il était par le sang, le choc des masses, les cris des combattants, il n’avait pensé qu’à tuer. Toute son angoisse des derniers mois s’était résolue en un ardent désir de massacre.

Il voulut crier qu'il ne fallait pas exterminer l'ennemi, mais capturer les survivants, car il était clair à présent que Célubée allait l'emporter. Pourtant sa voix, enrouée et gênée par les battements précipités de son cœur, ne portait plus. En outre, chacun, sentinelle ou simple Célubéen, se battait à présent avec une telle virulence, que nul ne l'aurait entendu. Il se rendit compte que tous se trouvaient, pour l'heure, sous l'influence de cette force incontrôlable qui poussait à mutiler et à détruire. Devant la totale inutilité de son intervention, Neter resta à l'écart de la bataille, les yeux agrandis par l'horreur de ce qu'il venait de comprendre.

Bientôt, les hommes aux vêtements de fourrure furent tous étendus dans le froid et le sang. Les Célubéens, vainqueurs, restaient hébétés. Beaucoup étaient blessés. Quelques-uns étaient morts. Ils se retrouvaient soudain les mains poisseuses, agrippées à des armes devenues inutiles. Ils cherchèrent Neter. Et Neter était là, intact, sans la moindre blessure cette fois, avec seulement une grande tristesse dans le regard.

Au moment où il allait leur parler, un hurlement traversa la nuit. Un hurlement de femme, un hurlement qui montait de Célubée. Avant tout le monde, Neter se ressaisit et dévala à la course le chemin. Il entendait des cris et une forte rumeur, qui se répercutait dans le cœur de la montagne, là où était Célubée. Il sut tout de suite qu'il avait eu tort de ne pas surveiller le fleuve. Mais aucune image du désastre qu'il s'attendait à découvrir n'eut le temps de s'imposer à lui. Il arriva avant. Et ce qu'il vit alors lui causa plus de stupeur que d'effroi.

Massées à l'entrée de Célubée, dans le boyau central éclairé de fugitives torches, les femmes de Célubée maintenaient une jeune femme. Celle-ci terrorisée, se débattait, cherchant à échapper au cercle des femmes, qui, hurlantes, ne se privaient pas de la frapper de violents coups de pied, de la gifler ou de saisir ses longs cheveux mouillés. Mouillée, elle l'était. Ruisselante, plutôt. À demi nue, son vêtement de peau avait glissé sur ses reins, dénudant sa poitrine haute et fine, dressée de froid et de peur. Elle criait, elle aussi et frappait à son tour celles qui l'entouraient. À l'écart, se tenaient les hommes de Célubée qui n'avaient pas eu le temps de rejoindre leurs camarades et les vieillards désignés pour garder la ville.

Neter demeura muet d'étonnement. Il cria ensuite aux femmes de se calmer. Mais elles étaient comme ses soldats tout à l'heure, sourdes à tout appel à la raison. Il dut se saisir de la plus proche de lui, lui lancer une gifle

retentissante et pénétrer dans leur cercle pour que leur fureur retombe enfin. Parvenu au centre, il attrapa la jeune femme et lui immobilisa les bras. Il se rendit compte que tout en se débattant violemment, elle ne cessait de trembler. Il demanda qu'on aille chercher un vêtement et des tissus secs pour l'essuyer et l'habiller. Tandis que l'un des hommes se chargeait de cette course, Neter imposa le silence aux femmes qui s'indignaient et vociféraient qu'il fallait la tuer sur-le-champ.

"Nous avons tué assez d'hommes pour aujourd'hui", lança-t-il sèchement. Il appela à la rescousse l'une des sentinelles qui l'avaient suivi. Elle l'aida à maintenir la prisonnière en lui enserrant les jambes. Neter, de son côté, tapota d'une main l'épaule de la jeune fille et toute la communauté l'entendit murmurer : "Calme-toi ! Calme-toi ! Personne ne te fera de mal." Lorsque l'on apporta les étoffes réclamées, Neter demanda à sa femme, blottie dans l'obscurité auprès de leur père, de venir s'occuper de sécher et d'habiller la captive. Elle fendit la foule, les linges à la main, sans un regard pour ses compagnes stupéfaites, ni du reste pour la jeune femme. Elle se mit à la sécher et à la frictionner, aidée par la sentinelle.

Pendant ce temps, Neter regroupa les femmes et les quelques hommes dans la plus proche demeure. Il réprima d'un petit mouvement sec de nouvelles manifestations de colère et demanda qu'on lui explique ce qui s'était passé. Au moment où les femmes allaient répondre toutes en même temps, entra le frère aîné de Neter. Aussitôt, elles firent silence.

"Je suis désolé, Neter. Je n'ai pas réussi à les calmer. Aucun des hommes restés à Célubée n'a voulu m'y aider. Quand tu es revenu, j'étais, en désespoir de cause, parti chercher quelque arme pour tenter de les ramener à la raison.

— Peux-tu, toi, m'expliquer ce qui s'est produit ?

— Guère mieux qu'elles. Ce sont elles qui l'ont surprise dans le grenier, tandis qu'elle essayait d'emporter deux gros sacs de grains. Tu as vu dans quel état elle est. Elle a dû venir par le fleuve. Ses amis sur la montagne cherchaient sans doute seulement à faire diversion pendant qu'elle nous dérobait nos réserves.

"Pendant qu'on la traînait où tu l'as trouvée, l'une de nos sœurs est allée voir ce qui était advenu du garde du fleuve. Elle est revenue en criant qu'il était mort et qu'elle l'avait tué. La femme de ce dernier s'est alors

jetée sur la jeune fille pour lui arracher les yeux. Elles s'y sont toutes mises. Tu es arrivé à temps pour les empêcher de la mettre à mort."

À ces mots, toutes les femmes se mirent à gémir. L'épouse de la sentinelle assassinée se roula à terre, agitée de convulsions. Avant que les deux hommes puissent faire ou dire quoi que ce soit, leur grande et vigoureuse sœur, celle qui avait dévalé le sentier du fleuve dans la nuit pour ramener la nouvelle de la mort du garde du fleuve, se porta en avant.

"Tu n'avais pas le droit, Neter. Tu n'avais pas le droit. Elle a tué un homme. À cause d'elle et des siens, combien d'hommes avons-nous perdus aujourd'hui ? Elle voulait nous voler le peu que nous possédons. Comment aurions-nous passé l'hiver ? Elle méritait mille fois de mourir.

— Tous ses compagnons sont morts cette nuit. Va sur la montagne. Va voir les flaques de sang. Va voir ces hommes désarticulés que les vautours viendront bientôt dévorer. Lorsque tu auras la force de supporter ce spectacle, alors je t'écouterai.

"Toi, pas plus que les autres, tu n'as admis que j'avais raison de réclamer de plus grandes mesures de sécurité. Aucune de vous n'a soutenu mes propositions quand il était temps. Vos maris, vos frères et vos fils seraient encore vivants. Vous ne méritez pas la moindre consolation.

"Respectez le courage de cette jeune fille qui s'est jetée dans l'eau du fleuve où aucune de vous n'oserait se baigner, qui savait qu'elle risquait la mort en pénétrant dans une cité inconnue, qui savait que ses frères étaient en train de mourir pour qu'elle puisse accomplir sa mission. Laquelle d'entre vous aurait accepté de secourir son peuple à ce prix ?

— Nous l'aurions toutes accepté, tu le sais bien, répondit sa sœur. Ne t'avons-nous pas cent fois prouvé notre dévouement à Célubée ? Mais nous aurions toutes accepté, aussi, d'être tuées en cas d'échec. Elle devait mourir, tu le sais bien, aussi courageuse soit-elle.

— Tu as peut-être raison. Mais elle nous sera plus utile prisonnière que morte. Depuis la première attaque de ce peuple étranger, je cherche à comprendre ce qu'il est et ce qu'il veut. Ce n'est qu'ainsi que nous parviendrons à nous défendre efficacement. Elle pourra répondre aux questions que je me pose.

— Elle ne répondra à aucune de tes questions, car elle ne comprend pas ce que nous disons. Sait-elle seulement parler ? Elle n’a fait que crier depuis que nous l’avons capturée. Dis-moi encore. Qu’as-tu l’intention d’en faire ? Où la mettras-tu pour qu’elle ne s’échappe pas ? Tu veux la garder en vie. Soit. Mais donne-nous l’assurance qu’elle ne s’enfuira pas pour raconter à son peuple tout ce qu’elle a vu ici ou qu’elle ne profitera pas de notre sommeil pour nous tuer comme elle l’a fait de la pauvre sentinelle.”

C’est ainsi que Neter aménagea pour la jeune prisonnière un lieu de détention dans une grotte, à l’entrée de Célubée, qu’il fit barrer de pieux et garder en permanence.

Sur son ordre, plusieurs hommes allèrent, dès le matin, chercher les cadavres des soldats et les redescendirent, comme la première fois, pour les exposer sur la terrasse de Célubée. La captive vit, de sa cage, passer les corps sans vie des hommes de son peuple, mutilés souvent, toujours barbouillés de sang et de terre. Et tous l’entendirent gémir et sangloter à l’arrivée de chaque convoi de cadavres. Les femmes de Célubée y trouvaient un apaisement à leur propre peine devant les pertes subies par leurs familles. Mais les hommes chargés du transport des corps, ne pouvant plus supporter les cris de douleur de la jeune femme chaque fois qu’ils longeaient sa prison, demandèrent à Neter de les dispenser de la poursuite de leur tâche.

Neter, que chaque plainte de la prisonnière faisait souffrir autant que ses hommes, accepta qu’on enterre sur la montagne le reste des morts. Mais la prisonnière, ne voyant pas ramener les corps de ses autres compagnons et constatant que les Célubéens montaient vers la montagne avec des armes et des instruments inconnus d’elle, se mit à hurler et à gémir de manière ininterrompue. Sa détresse et la puissance de sa voix étaient telles qu’en quelque endroit de Célubée qu’on se trouvât, on ne pouvait manquer de l’entendre. Elle aurait sans doute continué à se plaindre de la sorte, si, en enterrant les corps, on n’avait découvert que l’un d’entre eux vivait encore. C’était l’adversaire de Neter, le colosse qu’il avait refusé qu’on achève en l’assommant. Il baignait dans son sang et ses jambes étaient complètement paralysées. Toutefois, sa respiration et les mouvements convulsifs de ses mains attirèrent l’attention des fossoyeurs. Leur tendance aurait sans doute été de lui porter le coup de grâce, ne serait-ce que pour mettre fin à ce qui

paraissait une effroyable douleur. Mais Neter, monté avec eux pour échapper au désespoir de la jeune fille, s'y opposa fermement. En vain ses hommes lui démontrèrent-ils qu'il était plus humain de le tuer que de le laisser souffrir, Neter ne put s'y résoudre. Par respect de l'adversaire combattu et du souffle de vie qu'il avait réussi à conserver, prouvant par là sa vigueur et son droit à survivre. Par désir aussi – en tentant de le sauver, même s'il semblait que cela soit perdu d'avance – de compenser le mal qu'ils avaient fait à ce peuple étranger.

Voyant qu'on ne pouvait songer à mettre debout le blessé et craignant de le déplacer, Neter fit appeler son frère. Celui-ci examina sommairement le géant et hocha la tête avec commisération.

"Il va mourir, Neter, c'est sûr. Sa blessure est profonde et son corps s'est vidé de son sang. Je ne peux rien faire pour lui. Le mieux serait sans doute d'abréger ses souffrances.

— Je veux que tu le soignes. Je veux que – même s'il meurt – je puisse me dire que nous avons porté secours à un ennemi.

— À quoi bon ? Et personne à Célubée ne te soutiendra. Personne ne pourra comprendre les raisons de ton geste. Demande à l'un de tes soldats de le tuer et va-t'en si tu ne peux le supporter.

— Cesse à présent. Personne ne le tuera. S'il fallait le faire, je n'aurais besoin de personne pour m'y aider. Mais j'ai décidé que nous essayerions de soigner ses blessures, parce qu'il est temps que Célubée revienne à cette époque où la colère et la haine n'avaient pas déformé son âme."

Le prêtre pansa la blessure après y avoir appliqué un cataplasme d'herbes qu'il retourna préparer dans son logis. Il était manifestement furieux et ne cessa, pendant tout son travail, accompli aussi minutieusement qu'à l'habitude, de grommeler et de jeter des coups d'œil exaspérés aux fossoyeurs qui avaient repris leur tâche. Neter vint lui demander, lorsqu'il le vit achever son bandage, s'il pensait qu'on pouvait le descendre à Célubée. Le prêtre décréta alors véhémentement que pour le peu de cas que l'on faisait de son avis, il était superflu qu'il le donne et que, de toute manière, vu l'état du blessé, transporté ou non, il ne tarderait pas à mourir.

Neter ordonna qu'on le ramène à Célubée. Il avait eu l'intention de l'installer chez lui pour montrer l'importance qu'il accordait aux soins donnés à un ennemi et le protéger des violences de son peuple, mais il

changea d’opinion chemin faisant. Au fur et à mesure qu’ils descendaient, ils perçurent à nouveau les cris de la prisonnière, toujours aussi désespérés, étourdissant de tristesse tous ceux qui les entendaient. Lorsqu’elle les vit passer et qu’elle remarqua que l’homme avait été pansé et vivait encore, elle étreignit les pieux qui fermaient sa prison et se mit à pleurer en poussant de tout petits cris. Neter arrêta ses compagnons et regarda la jeune fille. À la manière dont elle tendait les bras et appelait, il comprit qu’elle voulait qu’on lui confie le blessé. Cela lui parut aussitôt une meilleure solution que celle qu’il avait d’abord envisagée. Il fit donc coucher le moribond dans la grotte de la prisonnière.

L’agonie du soldat ennemi dura plusieurs jours. Le prêtre vint le voir quotidiennement pour renouveler les cataplasmes et le pansement. Il revenait généralement le soir, tenant une boisson brûlante et noirâtre avec laquelle il tentait désespérément de faire baisser la fièvre. La jeune fille ne quittait pas son compagnon, renouvelant sans cesse les compresses qu’elle lui faisait, en puisant dans la jarre d’eau qu’on lui apportait chaque matin. Elle observait le prêtre et approuvait silencieusement les soins qu’il dispensait. Elle l’aidait de son mieux, en maintenant le corps, ou en le soulevant avec une force qui étonnait toujours le frère de Neter.

Il ne faisait aucun doute, cependant, que l’homme était perdu. La jeune fille s’en rendait compte. On la voyait pleurer silencieusement au chevet du blessé. Mais elle ne réclama jamais qu’on abrège la vie du colosse. Elle aurait du reste pu s’en charger elle-même : sa force lui permettait de l’étrangler d’un coup sec. Elle attendait sa mort avec tristesse et résignation. Lorsque, enfin, le jeune homme trépassa, au moment où le prêtre changeait de nouveau le bandage, elle s’agenouilla furtivement devant ce dernier, les mains jointes. Il comprit qu’elle souhaitait le remercier de ce qu’il avait fait. Devant tant d’humilité et de désespoir, il prit la main de la jeune fille et la serra fortement avant de sortir.

Neter éprouva des difficultés à faire enlever le corps, les Célubéens redoutant tous que ce geste ne déclenche à nouveau les hurlements de la prisonnière. Il s’y rendit lui-même, accompagné du grand soldat qui s’était attaché à lui depuis ce jour où Neter lui avait fait raconter comment il avait retrouvé, dans la montagne, le cadavre de son ami. Mais la jeune fille ne manifesta aucun chagrin. Elle se borna à étreindre une dernière fois le mort avant de les laisser l’emporter. Ils virent qu’elle les suivait des yeux depuis

sa prison. Elle ne regagna le fond de la caverne que lorsqu'ils eurent disparu.

Depuis le début de sa captivité, la jeune fille n'avait jamais touché à aucun des aliments qu'on lui avait apportés. Elle se contentait de boire un peu d'eau. Neter ne s'en inquiéta pas aussi longtemps que son compagnon demeura en vie. Mais la persistance de ce comportement après la mort du jeune homme lui causa du souci. Il lui importait fort que la jeune fille restât vivante et il se rendait compte qu'elle cherchait à se laisser mourir.

Son frère lui conseilla de l'autoriser à se promener sous la surveillance de deux sentinelles, afin que l'exercice lui donne faim et l'empêche de tomber en faiblesse. Elle alla donc chaque jour sur la montagne en compagnie de deux soldats. Elle attendait ces sorties avec une impatience visible, car lorsque ses deux gardiens arrivaient, elle les guettait toujours, debout derrière les barreaux. Mais les hommes chargés de la garder, considéraient cette sortie comme une épreuve, qu'ils accomplissaient à contrecœur. Aucun Célubéen n'avait en effet confiance dans l'apparente résignation de leur prisonnière. Le peuple la soupçonnait de chercher un moyen pour s'échapper. L'attention des sentinelles restait en permanence éveillée, leurs yeux sans cesse tournés vers la jeune fille qui bondissait sans y prendre garde de rocher en rocher. Neter avait établi une alternance entre six hommes, mais dès la fin du premier roulement, les six vinrent le trouver pour lui demander de les relever de cette fonction ou de mettre fin aux promenades.

Neter, qui avait vu que dès le premier jour la jeune fille s'était remise à manger, refusa de revenir sur la permission qu'il avait accordée. Il décida d'accompagner désormais la captive avec seulement l'un des six hommes dont les périodes de surveillance se trouveraient ainsi espacées.

Chaque après-midi, Neter escorta donc l'étrangère. À plusieurs reprises son aîné se joignit à eux pour cueillir des plantes. Le prêtre s'était pris de sympathie pour l'entreprise de son frère et pour la jeune fille elle-même. Il tenta d'aider Neter à l'apprivoiser et à la faire parler.

Leurs premiers efforts demeurèrent infructueux. Tout en marchant auprès d'elle et sans jamais la perdre des yeux, Neter ne cessait de lui parler. Il lui expliquait le paysage, désignait les nuages ou le soleil pour

évoquer le climat du moment, racontait qui il était et ce qu'étaient ses fonctions à Célubée, l'interrogeait enfin sur elle et sur son peuple. Mais jamais elle ne répondait. Elle semblait même ne pas entendre, avançant de son pas sautillant sans se soucier de son cortège. Il lui arrivait de compléter sa promenade par quelques exercices qui, chaque fois, faisaient tressaillir son second gardien, prêt à maîtriser une tentative inopinée de fuite. Neter s'amusait de la voir si soucieuse de faire travailler chaque partie de son corps. Ses mouvements lui apprenaient pourquoi son peuple était si combatif et si vaillant. En bon guerrier, il ne doutait pas que les exercices pratiqués par sa prisonnière correspondissent à l'apprentissage de la lutte. Il n'avait pas de mal à imaginer l'entraînement auquel devait s'adonner son peuple.

Son frère le relayait dans ses efforts les jours où il les accompagnait. Mais il adoptait une technique différente. Il ne parlait pas sans arrêt comme le faisait Neter pour tenter de rassurer la jeune fille sur leurs intentions. Il ne questionnait pas davantage. Il montrait tout ce qu'ils rencontraient sur leur chemin et le nommait. Mais il n'obtint pas plus de résultats.

Bien des jours et des nuits s'étaient écoulés depuis la capture de la jeune fille. Le printemps était revenu. Neter persévérait toujours dans ses efforts pour la faire parler. Il craignait qu'elle ne sache pas parler, ainsi que l'avait dit sa sœur. On ne l'avait jamais entendue émettre un son proche du langage. Lorsqu'elle avait une requête à formuler, elle recourait exclusivement aux gestes et postures pour se faire comprendre. Ses remerciements, plus fréquents au fur et à mesure que le temps passait, prenaient toujours la forme empruntée la première fois.

À Célubée, Neter était à nouveau critiqué. Les femmes ne lui pardonnaient pas d'avoir maintenu en vie la jeune fille. Elles s'indignaient à présent, soutenues en cela par beaucoup d'hommes, de ce que Neter lui consacrât chaque jour une partie de son temps. Leur mécontentement s'accroissait tous les jours en raison de l'échec des efforts de Neter. On savait chaque soir comment s'était déroulée la sortie, car la sentinelle de service rapportait par le menu la promenade. Il semblait que l'entreprise de Neter dût le couvrir de ridicule. Son oncle et son père avaient résolu d'aborder la question au prochain conseil. Il fallait que Neter en finisse avec cette histoire. Il devrait décider soit l'exécution de la prisonnière, soit sa détention sans aucune dérogation.

Neter voyait bien ce qui se tramait. Il avait senti à nouveau l'hostilité levée contre lui et en avait deviné la cause. Sa femme et son frère, ainsi que les plus loyaux de ses hommes, le tenaient informé de ce qu'ils apprenaient. On avait beau les laisser à l'écart et se taire lorsque l'un d'entre eux se trouvait dans les parages, Célubée était trop petite pour qu'on ne puisse connaître les pensées et les intentions de chacun. La veille du conseil, Neter savait donc ce qu'on allait exiger de lui. Aussi entreprit-il la promenade avec mélancolie. Il parla peu, guettant du coin de l'œil la jeune fille et réfléchissant aux moyens de gagner du temps.

La prisonnière était, elle, au contraire, d'excellente humeur. Elle s'agita plus que jamais, s'exerçant à la course, à la grande horreur de son gardien, qui partit sur ses traces aussi vite qu'il put en lui criant de revenir immédiatement. Neter, qui regardait tout cela de loin, s'aperçut soudain que – contrairement aux fois précédentes – la jeune fille ne s'arrêtait pas au bout de quelques foulées, mais continuait sa course à grande allure, inutilement poursuivie par la sentinelle vociférante.

À son tour, Neter se lança à sa suite. Il rattrapa et dépassa la sentinelle. Il se rendait compte qu'il devrait accomplir un effort soutenu pour parvenir à la hauteur de la fuyarde. Malgré son souffle déjà court et la précipitation de son cœur, il accéléra son allure tout en lui criant, lui aussi, de s'arrêter.

À sa grande surprise, alors qu'il se résignait à être définitivement distancé et à la laisser partir, elle fit demi-tour et se dirigea, toujours aussi légèrement, vers lui. Elle était à peine essoufflée quand elle arriva à sa hauteur. Neter, à demi époumoné, entra, autant que ses forces le lui permettaient, dans une violente colère. Il lui parla avec une véhémence et une brutalité qu'elle ne pouvait manquer de remarquer. Il la secoua violemment par le bras en lui demandant ce qu'elle avait bien pu imaginer. Il aurait ainsi continué à la maltraiter si elle n'avait, en souriant, montré sa propre poitrine, qui se soulevait encore précipitamment, en disant : "Alla" et tendu ensuite le doigt vers celle de Neter en murmurant "Neter".

Il s'arrêta aussitôt et s'exclama joyeusement : "Tu parles… Tu parles ! Tu as compris que mon nom est Neter !"

Elle hocha la tête et désignant à nouveau sa poitrine, rappela : "Alla". Neter ne se tint plus de joie et courut vers la sentinelle qui arrivait au pas de

charge. “Elle s’appelle Alla. Elle vient de me le dire. Elle parle ! Elle sait parler ! Entends-tu ?”

Alla s’avança vers la sentinelle, lui toucha le sein et articula son nom. Le garde en demeura, lui aussi, bouche bée. Il apparaissait ainsi, tout à la fois, qu’elle était capable de s’exprimer comme eux et qu’elle avait retenu, au fil des sorties, le nom de ses gardiens. Neter lui demanda si elle pouvait lui apprendre d’où elle venait. Mais elle resta silencieuse et ses yeux manifestèrent son désarroi. Comme Neter essayait de comprendre ce qui se passait, elle prit une pierre dans sa main et dit “pierre”. Elle donna ensuite le nom de plusieurs plantes que lui avait montrées le prêtre. Neter, interloqué, reposa sa question. Elle l’observa un moment et se mit à prononcer des paroles incompréhensibles. Elle les répéta plusieurs fois avant de conclure en désignant chacun des deux hommes par leur nom.

Neter apprit ainsi que s’il existait au monde d’autres peuples que celui de Célubée, il existait aussi d’autres langues que celle parlée par les Célubéens. Sa première allégresse s’en trouva tempérée, mais il redescendit vers Célubée plus confiant qu’il n’en était parti. Il savait que personne au conseil ne pourrait remettre en cause sa décision d’épargner Alla.

La question n’y fut même pas évoquée le lendemain. Dès le soir, chacun savait que Neter avait remporté une nouvelle victoire et qu’il était près d’obtenir les renseignements qu’il souhaitait. Il fut donc tacitement décidé de ne pas le gêner dans son entreprise. Neter continua ses promenades avec Alla. Elle s’y exerçait comme à l’accoutumée, mais acceptait quelques échanges verbaux. Neter devait admettre qu’ils restaient limités car elle se bornait souvent aux présentations esquissées le premier jour. Elle paraissait trouver un plaisir toujours renouvelé à répéter son nom et celui de ses gardiens. Elle allait parfois jusqu’à nommer les plantes poussant sur leur chemin, prouvant ainsi qu’elle avait écouté attentivement les leçons du prêtre. Neter comprit qu’elle considérait les sorties comme l’occasion de prendre de l’exercice et qu’il l’ennuyait en cherchant à la faire parler. Aussi prit-il l’habitude d’aller lui rendre visite dans sa prison.

Il venait souvent à la fin de la journée, au moment où Célubée se retirait dans ses demeures pour y prendre un dernier repas. Elle l’accueillait toujours avec d’intenses manifestations de joie et prononçait le rituel

“Alla”, “Neter” en montrant du doigt les deux intéressés. Elle achevait généralement son dîner. Il lui faisait répéter le nom de ce qu’elle avait mangé et de toutes les choses qui se trouvaient dans la grotte. Puis il faisait de courtes phrases, rappelant ce qu’ils avaient vu au cours de la promenade du jour et les exercices qu’elle avait accomplis. Il ponctuait chacune de ses phrases d’un “as-tu compris ?” et, le plus souvent, elle hochait la tête en signe d’affirmation. Lorsqu’il apparaissait qu’elle ne saisissait pas le sens des mots, il recommençait, cherchant d’autres termes, jusqu’à ce qu’elle ait parfaitement compris. Il avait renoncé à obtenir d’elle immédiatement les informations qu’il désirait, préférant lui apprendre d’abord leur langue.

Il s’amusait de ce qu’elle trébuchât sur certains mots et de cette sorte d’accent avec lequel elle les prononçait. Mais elle était appliquée. Il pensait qu’il parviendrait – avec le temps – à la faire parler. Quand arrivait la sentinelle de nuit, il la quittait et gagnait la maison de son frère où il persistait à dîner.

Celui-ci l’aidait de ses conseils, lui suggérant les mots et les phrases à apprendre à la jeune fille, tirant les conclusions de la journée et des progrès qui avaient été accomplis. Il s’amusait de voir combien Neter prenait cette tâche à cœur et ne cessait d’y revenir, quand bien même son aîné tentait de mettre la discussion sur un autre terrain.

Neter consacrait beaucoup de temps à sa prisonnière. Mais il assumait, comme auparavant, toutes ses autres charges. Avec le retour du printemps, il avait à surveiller les travaux des cultivateurs qui s’apprêtaient à faire une première récolte dans les champs où les graminées poussaient seules et qui soignaient sans relâche, à grand renfort d’arrosages, car le temps était sec, les trois terres qu’ils avaient ensemencées à la demande de Neter. Il continuait à renforcer les défenses de Célubée et avait décidé d’élever un rempart en bordure du fleuve. Toutefois, pendant ses inspections, il ne cessait de penser à Alla, à la promenade où il l’accompagnerait et à la visite qu’il lui rendrait au couchant. Il réfléchissait à ce qu’il lui apprendrait, mais son esprit s’évadait souvent du cadre qu’il cherchait à lui imposer pour s’attacher au souvenir de la jeune fille courant dans la lumière de la montagne. Il reconnaissait qu’elle le préoccupait plus qu’il ne l’aurait souhaité. Mais comme il se persuadait que mieux connaître l’ennemi était un aussi bon moyen de défense que l’édification de fortifications, il poursuivait ses rapports avec Alla sans se poser davantage de questions.

Cependant la multiplicité des tâches auxquelles il s’astreignait tourmentait son esprit. Il se plaignit souvent à son frère de trouver difficilement le sommeil et que celui-ci soit fréquemment troublé de rêves étranges qui affaiblissaient son âme toute la journée. Le prêtre lui offrait chaque soir une boisson apaisante. Elle avait dans les premiers temps produit l’effet escompté et rendu à Neter le repos. Mais elle perdit progressivement son efficacité et l’insomnie rongea de nouveau Neter.

Dans le milieu de la nuit, lorsqu’il avait achevé de repasser l’œuvre accomplie la veille et d’énumérer les travaux qui l’attendaient le lendemain et les jours suivants, il s’exaspérait de ne pas parvenir à s’enfoncer dans la nuit délicieuse qui couvrait Célubée. Il s’énervait de sentir à son côté sa femme calmement endormie, dont il ne pouvait rien attendre pour l’aider à s’apaiser. Il s’agitait davantage encore au souvenir de son union tronquée et des plaisirs auxquels il avait volontairement renoncé pour une gloire qu’il sentait parfois lui échapper.

À la fin de l’une de ces nuits blanches, alors qu’il sentait que le matin était tout proche, Neter, à bout d’énervement, se leva. Il avait eu l’intention d’aller inspecter les travaux entrepris au bord du fleuve, mais ses pas le menèrent devant la prison de la jeune fille.

Il avait renoncé à la faire garder dans la journée car il se trouvait toujours quelqu’un dans les parages qui pourrait l’entendre et s’opposer à sa fuite. Mais, pour la nuit, il avait maintenu une sentinelle devant les pieux qui barraient sa grotte. Bien que cette organisation mobilisât un soldat de plus pendant la nuit, personne n’avait osé la critiquer. Au reste, le rôle du garde consistait à dormir en travers de l’entrée de la caverne, de manière à empêcher Alla de sortir à l’insu de tous.

Il faisait encore nuit lorsque Neter parvint à la prison, mais les ténèbres s’amenuisaient. La sentinelle venait de se réveiller et s’était assise, enroulée dans la peau de bête qui lui servait de couverture. Neter l’autorisa à rentrer chez elle. Il demeura d’abord immobile devant l’entrée obscure, cherchant si Alla dormait encore. Elle avait dû les entendre parler car elle vint bientôt vers lui. Il sut que le matin s’approchait très rapidement, parce qu’il distinguait sa silhouette. “Alla”, dit-elle, puis comme toujours, “Neter”, en le montrant du doigt.

Il avait compris que cette façon de faire était celle du peuple de la jeune fille. On se présentait en guise de salutation. Quand Neter eut surmonté son agacement devant cette coutume étrangère et se mit à répondre “Neter”, puis “Alla”, elle en fut si heureuse que ses progrès s’accélérèrent. Ainsi échangèrent-ils leur salut ce matin-là. Neter n’entra pas dans la grotte et se contenta de lui parler à travers les barreaux. Il lui expliqua qu’il dormait mal et que, lassé de son insomnie, il avait préféré commencer sa journée plus tôt que d’habitude. Jamais, il n’avait prononcé une phrase aussi longue devant elle et il se hâta de demander si elle avait compris. Elle avait compris et répondit plus brièvement :

“Alla dort mal aussi.

— Alla dort mal. Mais elle parle bien maintenant.”

À force d’entendre Neter utiliser des phrases construites, elle employait à son tour des formules plus correctes et complètes que celles dont elle usait au début pour lui répondre. Il savait qu’elle ne tarderait pas à maîtriser leur langue et qu’il pourrait la questionner à loisir. Il ne se cachait pas qu’il aurait déjà dû commencer à l’interroger. Mais, curieusement, il en repoussait chaque jour le moment.

“Pourquoi Alla dort-elle mal ?

— Alla a des images dans la tête. Trop. Elles réveillent Alla.”

Neter avait constaté que la jeune fille n’arrivait pas à parler d’elle autrement que par son nom. Elle refusait l’usage de la première personne et comprenait mal Neter lorsqu’il la tutoyait au lieu de recourir à son nom. Elle se plaignait de son manque de précision. Neter avait compris que le tutoiement la choquait en ce qu’il ne permettait pas d’identifier clairement la personne concernée et qu’il s’utilisait indifféremment à l’égard d’individus pourtant dissemblables et avec lesquels Neter n’entretenait pas le même type de rapports.

De même, en raison de l’insuffisance de son vocabulaire, elle avait recours à des formules qui, souvent, devaient être la simple traduction du terme utilisé par son peuple. Le prêtre qui venait lui parler de temps en temps avait remarqué le décalage existant entre les deux langues. Il arrivait que les Célubéens disposent de deux mots différents là où le peuple d’Alla n’en possédait qu’un. Mais l’inverse se produisait aussi. Pour cette raison, il incitait Neter à apprendre à son tour la langue d’Alla.

Neter s’y était jusqu’à présent refusé. Parce que l’éducation d’Alla lui prenait déjà trop de temps pour qu’il en perde davantage à apprendre une langue que, finalement, il considérait, intérieurement, comme inférieure à la sienne. Il avait suggéré à son frère aîné de s’y mettre lui-même. Mais celui-ci avait ironiquement répondu que Neter lui semblait mieux placé pour cela.

Le jour paraissant, le visage d’Alla se dégagea davantage de l’ombre. Neter s’attendrit devant l’ingénuité qui émanait de la jeune fille au sortir de la nuit. Sa vigueur paraissait estompée et, derrière les pieux, elle ressemblait plus à un jeune enfant cherchant du réconfort qu’à la robuste jeune femme courant sur la montagne.

“Alla veut-elle une boisson pour dormir ?

— Non. Alla préfère ses images. Elles consolent Alla.”

Il ne demanda pas ce qui la chagrinait. Il savait qu’elle supportait mal sa captivité. Avec le printemps, elle était devenue plus impatiente. Elle multipliait les exercices au cours de la promenade et suppliait souvent Neter de poursuivre quelques instants encore. Il n’osait pas lui accorder systématiquement ces minutes supplémentaires à cause du garde qui les accompagnait. Mais lorsque, venant à passer devant sa prison dans le cours de la journée, il la voyait regardant misérablement dehors, il était pris de regret et s’éclipsait rapidement pour ne pas céder à la tentation de lui rendre aussitôt sa liberté. Elle mangeait peu et passait des heures interminables, prostrée contre les barreaux de sa grotte. Neter fut navré d’apprendre qu’en plus, elle dormait mal. Il la réconforta comme il put :

“Bientôt la promenade. Nous irons loin aujourd’hui.”

Elle le remercia à sa manière et ajouta, avant qu’il ne s’éloigne dans le matin à présent levé : “Alla aime parler le matin. Alla remercie Neter.”

Lorsqu’il croisa son frère dans le courant de la matinée et qu’il lui fit part du souci que lui causait Alla, le prêtre l’apaisa : “Laisse-la venir avec moi. Je sors tous les jours pour cueillir des plantes à cette saison, car beaucoup doivent être ramassées et séchées maintenant. Je suis certain qu’elle n’essaiera pas de s’enfuir. Elle aura ainsi une autre occasion de sortir de son trou humide.” Neter objecta que Célubée s’opposerait à cette décision. “Ils craindront que tu ne puisses l’empêcher de s’échapper ou qu’elle ne te tue, nous privant ainsi du plus utile de nous tous.” Le prêtre

haussa les épaules devant la dernière remarque et conclut : “C’est à toi qu’il appartient de prendre la décision. Personne ne pourra la contester.”

Cette journée eut ainsi deux conséquences. D’abord, Alla accompagna le prêtre chaque jour malgré les réticences de l’ensemble de Célubée. Si elle mettait à profit la sortie avec Neter et une sentinelle pour s’assouplir, elle marcha toujours sagement aux côtés du prêtre, l’aidant à ramasser et à porter les herbes. Il lui apprenait le nom et le rôle des plantes qu’il connaissait. Quand elle fut moins intimidée par lui et plus avertie de ce qu’il cherchait, elle l’aida davantage, car elle découvrait plus vite que lui les bouquets qu’il désirait et, lorsqu’ils avaient de profondes racines ou des tiges trop dures, elle avait plus de force que lui pour les arracher ou les couper. En outre, elle lui fit comprendre, avec ses mots à elle, que certaines herbes, qu’il avait jusque-là dédaignées parce que ses prédécesseurs n’en avaient jamais usé avant lui et qu’il craignait d’expérimenter, servaient à guérir telle ou telle affection. Il se montra réticent dans un premier temps, ne pouvant se défendre d’une certaine crainte à l’égard de la jeune fille et des ruses qu’elle pouvait concevoir. Mais lorsqu’il se décida à l’écouter et prépara, comme elle le lui expliqua, le remède qu’elle préconisait contre la toux qui le secouait depuis plusieurs jours sans qu’aucune de ses préparations personnelles n’en vienne à bout, il vérifia sa bonne foi. Il tint compte désormais de ses conseils et enrichit ainsi ses connaissances. Il ne put cependant jamais savoir d’où elle tenait sa science, car elle ne voulut pas ou ne sut pas répondre.

Ensuite, Neter prit l’habitude de relever la sentinelle de nuit, très tôt chaque matin. Alla l’attendait quelle que fût l’heure de sa venue, comme si elle avait su exactement quand il allait se présenter. Il n’arrivait jamais au même moment. Les nuits de totale insomnie, il abandonnait sa couche aux premières heures du matin, alors que le soleil était encore loin. Mais s’il venait à dormir, il se réveillait toujours à la pointe du jour, avant que Célubée ne s’éveille complètement. La sentinelle, en partant, s’étonnait qu’Alla se soit levée quelques minutes seulement avant l’apparition de Neter. Alla riait et disait à Neter que les Célubéens étaient des sots.

Au début, Neter se borna, comme le premier jour, à échanger quelques mots avec elle derrière les pieux. Mais un matin où il s’était levé très tôt et où la nuit était si profonde qu’il faudrait plusieurs heures avant qu’elle ne

s’éclaircisse, il entra dans la grotte après le départ de la sentinelle. Il en prit peu à peu l’habitude et se glissa ainsi chez elle tous les jours.

Lorsqu’il ne dormait pas, couché contre sa femme, il pensait à Alla, l’imaginant endormie. Il devait lutter contre son désir de se lever immédiatement pour aller la rejoindre. Il savait qu’elle ne dormirait plus aussitôt qu’il serait là. Aussi se forçait-il à demeurer couché. Il cherchait à mesurer le temps passant pour savoir s’il pouvait enfin se précipiter dans la grotte ou s’il était préférable d’accorder à Alla quelques minutes encore de repos. En revanche, quand il réussissait à s’endormir, il se réveillait en sursaut, terrorisé à l’idée que le jour était levé et qu’il ne pourrait aller la retrouver. Mais toujours, le silence le rassurait et il se jetait, à peine éveillé, dans la demi-nuit pour passer auprès d’elle les quelques instants précédant le matin.

Il retrouvait l’exaltation dans laquelle l’avait jeté sa femme avant leur mariage. Lorsqu’il parcourait les galeries obscures de Célubée, il entendait son cœur battre précipitamment et ses jambes tremblaient un peu quand il arrivait à la prison. Il se sentait coupable d’être là et attendait le départ de la sentinelle – qui trouvait pourtant tout naturel qu’on lui permette de finir la nuit sur sa couche – pour pousser la porte à barreaux et murmurer en réponse au salut d’Alla : “Neter”, “Alla”.

On ne le surprenait jamais chez Alla. Lorsqu’il voyait le jour se lever, il l’abandonnait pour les tâches qui l’attendaient. On supposait qu’il réconfortait la jeune insomniaque avant d’aller veiller sur la sécurité de Célubée.

Dans ces heures de la nuit qu’ils passaient ensemble, Neter reprenait ses leçons auprès d’Alla. Malgré le désir qu’il avait et reconnaissait à présent, de ce corps si proche du sien, qu’il aurait été si doux de renverser dans la moiteur des ténèbres, il redisait les phrases de la veille et en ajoutait de nouvelles. Parce qu’il avait envie d’elle de toutes ses forces, qu’il souhaitait se l’approprier entièrement, il se mit à apprendre sa langue. Et il connut ainsi le peuple d’Alla.

Alors qu’elle avait refusé de répondre à toutes les questions posées dans la langue de Célubée par le prêtre ou parfois, timidement, par Neter, elle parla sans réticence, dans sa langue, de son peuple.

Son peuple était moins important que celui de Célubée. Elle se souvenait d'une époque, quand elle était enfant, où il avait compté davantage d'hommes et de femmes. Mais les famines et les rigueurs des dernières années avaient tué les plus vieux et beaucoup de jeunes hommes. Les femmes mouraient en couches lorsqu'elles ne donnaient pas naissance à des enfants mort-nés ou fragiles, qui succombaient aussitôt que l'automne revenait. Les plus valeureux d'entre eux n'étaient pas rentrés des expéditions entreprises pour aller chercher de la nourriture et les derniers d'entre les plus braves avaient péri, presque sous ses yeux, à Célubée. Elle revenait fréquemment sur ces faits, pleurant sur son peuple abandonné au froid et aux intempéries, condamné à mourir si le temps ne changeait pas.

Neter apprit que son peuple était nomade. Ces hommes n'avaient pas constitué de village comme les Célubéens, mais disposaient de campements mobiles qu'ils transportaient au gré des saisons et de leurs besoins. Ils suivaient les migrations des animaux et recherchaient les espaces où abondaient les plantes comestibles qu'ils savaient accommoder. Ils venaient du nord, par-delà les montagnes qui barraient l'horizon de Célubée, poussés dans cette région par la famine qui sévissait dans les plaines qu'ils avaient habitées pendant les dernières années. Cette nation trouva, derrière la montagne, plus à l'est de Célubée, un cirque abrité où elle établit son campement, faute de pouvoir traîner plus loin ses malades et ses moribonds. Ces nomades y étaient protégés du vent des montagnes et des bêtes sauvages qui, tout aussi affamées qu'eux, avaient au cours de leur longue marche encore amoindri leur troupe, s'attaquant de préférence aux plus jeunes enfants. À partir de cette base, ils envoyèrent des hommes à la recherche de gibier ou de toute autre nourriture. C'est ainsi qu'ils découvrirent Célubée.

Leurs éclaireurs tombèrent un soir sur les trois sentinelles de la montagne. Ils n'eurent aucun mal à les maîtriser car ils étaient plus forts que les Célubéens. Ils capturèrent deux hommes, mais le dernier leur échappa dans la nuit, malgré les blessures qu'ils lui avaient infligées. Sur le chemin du retour, le plus atteint des deux prisonniers mourut. Alla souligna – elle avait toujours à cœur de défendre les siens – que les hommes de son peuple l'avaient enterré dignement, après avoir accompli chacun des rites en usage chez eux. Quant au troisième, ils avaient réussi, malgré l'extrême faiblesse dans laquelle il se trouvait après avoir perdu tant de sang, à le

ramener à leur camp. Ils comptaient prouver ainsi à leur peuple qu'existaient des hommes mieux équipés et organisés qu'eux, vers lesquels ils pourraient peut-être se tourner. Ils pensaient obtenir du prisonnier les renseignements nécessaires à une attaque ou à une négociation avec cette tribu dont ils espéraient du secours sous quelque forme que ce soit.

Cependant le Célubéen était trop atteint pour leur servir. Il apparut également assez vite qu'il ne comprenait pas leur langage. Aussi se résignèrent-ils aisément à sa mort qui survint au bout de quelques jours. Lui aussi reçut sépulture et hommages dus aux trépassés.

Son peuple avait été séduit par l'habillement et les armes des Célubéens. Il ne douta pas un seul instant que ces hommes soient issus d'une tribu riche et puissante. Il résolut de s'emparer de la richesse de cette nation et élabora des plans à cet effet.

C'est ainsi qu'ils repartirent à plusieurs une nuit pour une expédition contre Célubée. Ils avaient en effet acquis la conviction, en surveillant les Célubéens, que ceux-ci ne leur céderaient jamais la moindre nourriture, tant ils avaient été affectés par la disparition de leurs trois gardes. Ils emportèrent leurs armes les plus solides et s'exercèrent longuement au combat avant leur départ.

On ne les revit jamais. Le peuple sombra alors dans le désespoir. Après avoir attendu quelques jours le retour de ses hommes, il comprit que tout était perdu. Il connut une période de rémission avec le printemps et l'été. À force de courir dans toutes les directions à la recherche de quoi manger, les hommes et les femmes les plus solides désignés pour cette tâche parvinrent à rapporter de quoi survivre et de quoi commencer la mauvaise saison, à condition de se priver.

Cependant ils continuaient à rêver à cette fabuleuse peuplade dont ils avaient capturé des hommes et qui leur avait pris leurs plus braves soldats. Certains soutenaient qu'il fallait y retourner parce que leurs maigres provisions ne les conduiraient pas très avant dans l'hiver, que de multiples signes annonçaient aussi rude que le précédent. Mais plus personne ne connaissait la route de Célubée, car tous ceux qui s'y étaient risqués avaient disparu à présent.

Ils tentèrent d'en reconstituer le chemin à l'aide des récits que leur avaient faits leurs éclaireurs. En désespoir de cause, deux hommes

proposèrent d’essayer de retrouver Célubée. Après plusieurs jours, ils y parvinrent et constatèrent que tout ce qu’on leur en avait dit était exact. Ils rentrèrent chez eux pour dresser de nouveaux plans d’attaque. Ils proposèrent de ne pas se contenter de se battre. Les premiers soldats avaient trop présumé de leurs forces contre les Célubéens. Il n’était pas question de soumettre ce peuple. Il s’agissait seulement de lui dérober de quoi passer l’hiver. Aussi conçurent-ils une opération de diversion pour permettre à Alla, dont le courage et la force étaient reconnus par tous, de s’introduire dans Célubée et d’en rapporter un sac de nourriture. Elle avait accepté, pour l’amour de son peuple, de plonger dans l’eau froide et d’affronter tous les risques que comportait sa mission.

Tout au long de ces nuits où Neter écoutait Alla et où, peu à peu, il se prenait de goût pour sa langue chantante et colorée, plus riche d’images que la sienne, plus compliquée aussi – car il devinait le sens plus qu’il ne comprenait exactement les phrases de sa prisonnière, en raison de la manière inattendue et irrégulière dont elle plaçait les mots –, il se mit à aimer ce peuple étranger. Il enviait sa force naturelle, sa vitalité qui faisait de lui un peuple uni, décidant à l’unanimité des mesures à adopter, ayant en commun un même désir de liberté, prêt à sacrifier certains des siens pour la sauvegarde de son âme et de ses rites. Célubée lui paraissait bien éteinte à côté, si préoccupée de son confort, de se nourrir à heures fixes, de se donner du plaisir et de voir sa prospérité croître. Son frère, auquel il fit part de ses réflexions, lui reprocha ses sentiments excessifs. Célubée avait faim, Célubée était misérable, grelottant l’hiver, perdant ses enfants par dizaines, dès que revenaient les rigueurs hivernales ou que se regroupaient les crocodiles sur les bords du fleuve. Il convint, cependant, qu’au contraire du peuple d’Alla, Célubée semblait ne plus éprouver de passions et avoir perdu cet élan qui l’avait poussée à s’établir dans la montagne et à domestiquer la nature autour d’elle, autant que le sens des priorités et du sacrifice.

Ce qui émut le plus Neter fut l’extrême respect qu’avaient témoigné ces hommes à l’endroit de morts étrangers. Il songeait à ces deux jeunes soldats avec lesquels il avait partagé tant de gardes et que son imagination lui avait livrés dans un si pitoyable état. Il ne se consolait pas de leur disparition, mais l’idée de savoir qu’ils étaient enterrés et qu’on avait, pour eux, observé les rites de la mort le réconfortait. Il se souvenait des cadavres que les Célubéens avaient exposés sur la terrasse et abandonnés aux oiseaux de

proie, aux brûlures du soleil. Son cœur se serrait de douleur au crime commis par son propre peuple et il avait honte devant Alla, honte que son peuple eût pu se révéler inférieur en quelque point au sien.

Au fur et à mesure que les jours passaient et que l'on s'avançait dans l'été chaud et prometteur, Neter comprenait de mieux en mieux cette langue nouvelle. Il acceptait à présent d'en utiliser quelques mots avec Alla, lui procurant ainsi une joie démesurée. Il remarqua, au cours des promenades de la journée – qui avaient lieu plus tard dans l'après-midi en raison de la grande chaleur qui s'était abattue sur Célubée et la montagne – qu'elle-même avait progressé de manière sensible dans le maniement de la langue des Célubéens. Il réservait en effet l'emploi de l'idiome d'Alla aux moments de tête-à-tête. Il ne lui avait jamais expressément interdit d'y recourir lorsqu'il l'escortait avec un garde sur les chemins de la montagne où elle prenait de l'exercice, mais ils avaient conclu une sorte d'accord tacite pour que personne ne sache que Neter avait appris une langue ennemie. Ce secret entre eux – encore que partagé par le prêtre qui y avait poussé son frère – donnait à Neter plus de prix encore à leur entente.

La canicule avait suivi les temps de pluie et de vent qui avaient si longtemps inquiété le peuple de Célubée. De nouveaux soucis remplacèrent ceux de l'hiver. Les Célubéens avaient craint pour les récoltes que le soleil ne mûrissait pas, que les vents couchaient à terre et que les froids excessifs paralysaient au point que la nature, au cours des deux dernières années, semblait avoir soudain changé. (Certains animaux sauvages avaient presque disparu, tels les sauriens que les rigueurs inhabituelles de deux hivers avaient chassés progressivement du fleuve. D'autres, jusque-là inconnus, étaient apparus sur les crêtes balayées l'hiver d'un vent glacé, dont la mémoire du prêtre n'avait pas gardé trace.) Ils redoutaient aujourd'hui que les grains préservés, qui avaient germé, déployant sur les champs du printemps des étendues mousseuses et verdoyantes, que les prés, eux-mêmes couverts de jeunes plants d'un vert si tendre dans la lumière nouvelle que Neter en était ému à chacune de ses inspections, ne se dessèchent sous le soleil. Du jour où Alla révéla à Célubée qu'elle parlait, il ne plut pas une seule fois.

Neter n'y voyait pas de relation de cause à effet, mais une simple coïncidence, un point de repère dans ces jours merveilleux qui se succédaient depuis l'entrée de la jeune fille dans sa vie. Il savait que nul

autre que lui n’avait été frappé par cette similitude et s’en félicitait, tant il mesurait la haine de Célubée pour Alla.

La venue de la chaleur l’obligea à surveiller de près les travaux des champs. Certains cultivateurs, rendus fatalistes par les deux dernières années, étaient d’avis d’abandonner les prairies à leur destin. Ils étaient las des vains efforts qu’ils avaient dû consentir et préféraient se résigner. Quelques autres soutenaient qu’on pourrait compenser la sécheresse en arrosant les champs. Neter leur donna raison et il mobilisa la majorité de la population valide pour creuser des rigoles dans les champs proches du fleuve et transporter, tôt le matin et tard le soir, avant le coucher du soleil, des jarres d’eau vers les terres les plus éloignées. Lui-même prit sa part des travaux. Il houspillait ceux qui rechignaient et talochait les enfants fatigués qui se jetaient dans les rigoles pour se rafraîchir, gaspillant l’eau qu’on avait tant de mal à faire circuler autour des pieds jaunissants.

La chaleur était telle, dès le matin – malgré la brume frémissante recouvrant la plaine aux premières heures et que Neter contemplait avec inquiétude parce qu’il devinait que c’était l’eau, si péniblement transportée la veille, que la terre exsudait avec irritation –, que beaucoup des travailleurs tombèrent malades. On les ramenait grelottant de fièvre, suant et claquant des dents, les yeux écarquillés sur les délires qui les agitaient une partie de la nuit, malgré les soins du prêtre. Les plus fragiles ne supportèrent pas ces insolations et on dut procéder à deux ou trois enterrements dans le courant de l’été. La plupart de ceux qui avaient été atteints demeurèrent alités plusieurs jours et une fatigue persistante les écarta de la plaine. Deux d’entre eux eurent les yeux brûlés et ne virent plus jamais qu’indistinctement, comme dans la brume matinale de l’été.

Neter s’inquiéta des conséquences de la canicule. Il craignait que tout son peuple ne succombe sous le poids des jarres et du soleil. Il avait sagement interdit à quiconque de s’aventurer hors des couloirs de Célubée dès que le soleil atteignait le milieu du ciel et aussi longtemps que sa course ne l’avait pas conduit à décliner vers l’ouest. Malgré ces précautions, il voyait les Célubéens dodeliner, leurs récipients entre les bras. Chaque jour, ils mettaient moins d’ardeur à ouvrir, de leurs ridicules outils, des sillons entre les tiges asséchées, qui se courbaient toujours davantage. Son frère lui conseilla de leur couvrir la tête avec des feuilles tressées, de la paille entrecroisée ou d’enturbanner de tissus humides leurs crânes abrutis de

chaleur. Le prêtre défendit aussi à ceux qui avaient les yeux trop clairs de poursuivre ces travaux agricoles et obligea les autres à baigner chaque soir les leurs avec une décoction qu'il préparait tous les matins.

Le nombre de bras utiles diminua ainsi. Neter sollicita l'aide des femmes les plus robustes. Pour les encourager, il amena sa femme. Elle manifestait tant de courage et d'entrain qu'elle stimula les énergies et incita d'autres femmes à l'imiter. Cependant leur participation fut, pour certaines, de courte durée, parce que les charges excessives ou les brûlures du soleil leur rompaient le corps. Neter entraîna alors Alla dans la plaine.

Quand les Célubéens qui creusaient, arrosaient et transportaient l'eau la virent arriver ce matin-là, accompagnée de Neter, ils cessèrent immédiatement leur travail. Ce fut d'abord la surprise qui les pétrifia. Mais dans un second temps, ils protestèrent qu'ils ne pouvaient travailler avec une ennemie dans leur dos.

"Êtes-vous devenus si faibles que la vue d'une femme aux mains nues puisse vous terroriser ? les gronda Neter. Puisque nous la nourrissons, il est juste qu'elle nous aide à sauver notre récolte." D'un geste ferme, il poussa Alla vers l'alignement des cruches. Médusés, ils la regardèrent se saisir de la plus volumineuse. Elle la plongea dans le fleuve et, d'un geste assuré, la balança sur son épaule sans perdre la moindre goutte d'eau. La soutenant d'une main, se tenant la taille de l'autre, elle s'enfonça vivement dans les graminées jusqu'au fond du champ, dont seuls les plus vigoureux assuraient l'irrigation. De leur place, ils devinèrent que, d'un déhanchement, elle descendait son fardeau pour le verser au pied des herbes. Elle revint, passa devant eux, toujours immobiles, balançant à bout de bras la jarre vide. Lorsqu'elle atteignit le fleuve, la femme de Neter y était agenouillée, remplissant d'eau sa propre cruche. Quand Alla la rejoignit, elle lui sourit gentiment avant de se relever et de repartir, elle aussi, vers la portion de terrain que lui avait attribuée son époux. Les Célubéens attendirent d'avoir vu repasser devant eux les deux femmes, d'avoir suivi leur démarche dansante et énergique, de les avoir perdues dans la toison jaunie qui se refermait sur elles, pour reprendre leurs tâches à leur tour, à demi subjugués par tant de beauté et d'assurance.

Chaque matin et chaque soir, Alla revint. Elle était toujours accompagnée de Neter qui l'amenait et la ramenait. Elle ne disait jamais un mot, mais accomplissait son travail avec bonne humeur, adresse et rapidité.

Elle regardait toujours droit devant elle, malgré la grande lumière qui contraignait les Célubéens à marcher les yeux baissés. Quand elle croisait l'un de ses compagnons, son regard ne descendait jamais sur lui, restant obstinément fixé sur la ligne d'horizon ou sur la bande aveuglante du fleuve. Ses yeux ne se posaient que sur la femme de Neter. Lorsqu'elles se croisaient, elles échangeaient toutes deux un sourire complice, comme si elles avaient senti qu'au milieu de l'agitation moite, irrationnelle et erratique des autres, elles étaient de la même race aux gestes précis et efficaces.

De loin, Neter les observait. Il était généralement penché sur la rigole qu'il creusait avec une pierre acérée, préférant parfois, lorsque le sol était meuble, user de ses mains qu'il maîtrisait mieux. Mais toujours, au moment où les deux femmes se croisaient, il redressait la tête et épiait le subtil échange de sourires qui lui broyait le cœur.

Entre les travaux du matin et ceux du soir, en dépit des interdictions qu'il avait faites à son peuple, Neter se promenait le long du fleuve et sur la montagne. Il avait été frappé du retour des crocodiles en grand nombre sur la berge opposée. La réinstallation de ces épouvantables animaux qui l'avaient de tout temps écœuré par leur vue et leur odeur l'avait contraint à organiser des surveillances autour des différents points où les ouvriers des champs venaient puiser l'eau. On avait ainsi tué deux ou trois de ces reptiles, pour la plus grande joie des quelques familles que cette chair odieuse ne rebutait pas. En ces temps de chaleur où il y avait assez peu à manger parce que l'on surveillait les réserves et que l'on cherchait à faire durer jusqu'à maturation complète les grains des champs, où l'on se nourrissait de bouillies de plantes aquatiques, de salades et du lait aigre des chèvres, la chair fraîche des crocodiles apparut à beaucoup comme une aubaine. Neter défendit cependant à sa femme d'en prendre le moindre morceau. Il avait trop souffert de la puanteur de ces brouets dans la maison de son père. Aussi rapportait-il de ses courses, que la chaleur abrégeait, des oisillons à demi desséchés et des petits rongeurs chassés de chez eux par le manque d'eau.

Il emmenait Alla avec lui, juste avant midi, quand la lumière n'était pas encore assez dure pour leur brûler les yeux, quand il y avait encore suffisamment d'air pour qu'elle puisse, à son habitude, courir tout son saoul. Il la laissait faire, cherchant sur la montagne, immobile et consumée,

de quoi améliorer le repas de sa famille et celui d'Alla. Jusque-là, les repas de la jeune fille avaient été préparés à tour de rôle par chacune des maisons de Célubée. Mais depuis la réapparition de la viande de crocodile dans les marmites de la ville, sa femme prélevait une partie du dîner qu'elle cuisait pour Neter et le prêtre et la faisait porter à Alla. Neter n'aurait pu supporter l'idée qu'elle avalât cette chair immonde dont la puanteur, dans ces journées lourdes où les odeurs s'appesantissaient, lui paraissait imprégner la peau de ses compagnons.

Alla, en dépit du temps, persistait à s'exercer. Elle achevait ses courses en s'aspergeant du filet d'eau qui courait encore le long de quelques rochers. Neter avait dispensé les soldats de leur obligation d'escorte journalière. Il avait trop besoin de bras à cette époque pour imposer à l'un des hommes les plus valides une fatigue supplémentaire au cœur de la lumière d'été. Il avait confiance en sa prisonnière et ne la surveillait même pas, tant il était occupé à trouver du gibier encore consommable. Il la ramenait silencieusement, à petits pas, accablé de soleil, jusque dans sa grotte fraîche et regagnait alors son logis jusqu'aux dernières heures de la journée où recommençait la corvée d'eau.

Chacun passait ces heures au plus profond de la montagne. Les habitations étaient fraîches à défaut d'être aérées. Neter, aussitôt rentré, se couchait à même le sol, moins chaud que sa paillasse, et dormait aussi longtemps qu'il n'avait pas senti que le moment était revenu d'aller réveiller Célubée pour la ramener dans la plaine. Alla, de son côté, après avoir bu à la cruche qu'on lui avait apportée dans la matinée, tandis qu'elle travaillait aux champs, s'endormait contre le flanc rafraîchissant de la montagne, guettant dans son sommeil les pas de Neter qui viendrait la chercher pour les derniers travaux du jour.

Pendant cet été, Neter dormait tellement le jour, écrasé par la chaleur et la fatigue des tâches de la matinée, qu'il ne parvenait plus, la nuit, à s'enfoncer dans les rêves troublants qu'il attendait chaque après-midi. Il dînait avec son frère dès son retour des champs, après s'être rapidement plongé dans le fleuve, ainsi que tous les autres, tandis que plusieurs hommes surveillaient les mouvements des crocodiles. Il buvait chez le prêtre une boisson désaltérante, qui laissait dans sa bouche une impression durable de fraîcheur et de pureté. Il le consultait sur les précautions à prendre pour éviter de nouvelles maladies et s'informait de la santé de ceux

qu’il maintenait au lit. Les deux frères s’inquiétaient de l’intensité et de la persistance de la sécheresse. Le prêtre aurait été tenté d’inciter Neter à renoncer à sa gigantesque entreprise de jardinage, tant il mesurait les risques encourus par la population, mais il savait que si cette récolte se desséchait sur pied, il n’y aurait à nouveau rien à manger cet hiver. Aussi se contentait-il de lui conseiller de réduire davantage les heures de travail et d’augmenter celles consacrées au repos.

Neter, en le quittant, passait toujours par la terrasse. Il s’y asseyait, heureux que ce promontoire, planté sur le passage des vents, si froid tous ces derniers hivers, soit, à cette heure de la nuit d’été, si doucement effleuré par les souffles successifs que les montagnes environnantes laissaient bénignement passer. Il suivait des yeux les étoiles qui montaient et descendaient au-dessus de la vaste plaine, objet de ses efforts. Lorsque ses yeux se fermaient et ne parvenaient plus à repérer les constellations que son frère lui avait expliquées, lorsqu’elles se fondaient dans une même masse laiteuse, transportant l’obscurité du ciel en grands éclairs blancs devant ses yeux, il regagnait sa maison. Mais invariablement, défilaient derrière ses paupières closes les longues traînées lumineuses qu’il avait contemplées et adorées du haut de la terrasse. Puis l’image d’Alla s’imposait à lui. Il faisait le compte des souvenirs qu’il possédait d’elle, de chacun des moments passés avec elle. Il les saisissait dans leur diversité et rapprochait ceux qui lui semblaient comparables. Il voyait Alla, au visage suspendu dans la nuit encore profonde, dans l’encadrement de ses barreaux. Alla courant au sommet des montagnes dans l’air limpide des journées de printemps où l’humidité rendait la lumière palpable. Alla traversant les champs, sa jarre sur l’épaule, hiératique et fraîche parmi ces corps suants et courbés. Pendant ce temps, la fatigue harcelait son dos et ses membres. Il sentait encore dans sa tête les élancements de la chaleur.

Il s’en voulait alors d’être passé si près du sommeil et de ne s’y être pas glissé. Il regrettait la douceur de la terrasse et décidait, au bout de quelques heures de totale insomnie et des insupportables tourments qui assiégeaient son âme et son corps, de s’y installer pour dormir. Il arrivait qu’il s’y endorme enfin, face à la plaine. Les premières lueurs de l’aube l’éveillaient. Il se levait d’un bond, furieux de ne pouvoir aller trouver Alla plus longtemps que pour lui dire bonjour, car il était temps de descendre dans la plaine. Plus généralement, il s’assoupissait, tombant quelques minutes dans

un sommeil lourd et noir, abrutissant, dont il s'échappait en sursaut et très malheureux. Il s'éveillait avec soulagement pour retomber à nouveau dans cette torpeur gluante qui l'éprouvait davantage que le pire cauchemar. Dans ces moments, il n'attendait pas la fin de la nuit et se rendait chez Alla pour converser avec elle, selon l'habitude prise en des temps où leurs corps moins brisés de fatigue n'aspiraient pas autant au repos.

L'une de ces nuits si chaudes où, même sur le promontoire, il n'y avait pas d'air, il ne recompta pas tous les moments passés avec Alla avant de se lever. À l'autre bout de la pièce, enroulée dans des vêtements humides, sa femme dormait profondément. Il la regarda quelques instants, stupéfait de lui trouver dans le sommeil, comme à l'état de veille, autant de calme et d'assurance. Rien ne paraissait troubler son élégant visage. Ses cheveux étaient soigneusement torsadés d'un côté de la tête et ses mains reposaient à plat sur le tissu humide dont elle s'était couverte. Elle était si tranquille qu'elle aurait pu être morte. Même sa respiration était discrète et gonflait à peine sa poitrine.

La passion qu'il avait éprouvée pour elle et dont il avait tant souffert s'était transformée en admiration. Il savait qu'il n'aurait pu trouver dans tout Célubée meilleure épouse. Aussi ne lui en voulait-il pas et lui vouait-il, à défaut de l'amour ou de la tendresse qu'une épouse était en droit d'attendre, une amitié solide et une confiance totale dans la manière de mener sa vie et de l'aider à diriger Célubée.

Après avoir jeté un dernier regard sur elle, il sortit sans bruit. Dans les couloirs obscurs, tout était endormi. Célubée, épuisée, cherchait dans le cœur de la nuit les consolations que ni la nature ni son chef ne parvenaient à lui prodiguer. Il repassa sur la terrasse pour essayer d'évaluer l'heure de la nuit, d'après la place des étoiles dans le ciel. Il vit que le soleil ne se lèverait pas avant plusieurs heures. En se penchant au-dessus de la plaine, il sentit soudain un parfum nouveau, frais et délicat, qui semblait monter des plantes grimpant le flanc de la montagne et dont les fleurs blanches s'étaient ouvertes les derniers jours. Il respira profondément cette senteur inconnue et son cœur bondit de bonheur, comme si ces odeurs avaient apporté à son âme tourmentée les certitudes qu'il recherchait depuis si longtemps. Il réussit à cueillir l'une de ces fleurs et y enfouit son nez, laissant la mystérieuse odeur poursuivre son cheminement dans les méandres de son cœur.

Il abandonna la terrasse, tenant toujours sa fleur et se dirigea vers la prison d'Alla. Plus personne ne la gardait à présent, car les sentinelles employées aux champs étaient trop éreintées pour supporter des nuits de veille, et l'on supposait qu'Alla, elle-même, devait être suffisamment épuisée pour ne pas envisager de fuir.

Il pensait la trouver endormie, mais elle l'avait entendu arriver. Elle resta allongée dans le noir, les yeux grands ouverts, le regardant ouvrir puis refermer la porte de sa cellule. Elle murmura d'une voix étouffée et dans sa langue : "Tu es venu !"

Il s'arrêta aussitôt, surpris et rassuré qu'elle soit éveillée. Il s'agenouilla devant elle et lui tendit la fleur. "Je t'ai apporté quelque chose." Il devina à son geste qu'elle portait la main à son nez. Elle poussa un délicieux soupir qui fit tressaillir Neter. Il avança la main vers son bras nu et le caressa, effleurant la peau douce du bout de ses doigts, afin de ne pas ajouter à la chaleur de la nuit. En remontant vers son épaule, il sentit qu'elle était nue. Il faillit retirer sa main, mais d'un geste ferme, elle la plaqua sur son épaule et l'attira sur elle.

Il pesa de tout son poids sur ce corps alangui. Les seins d'Alla saillaient, durs contre sa poitrine. Les cuisses de la jeune fille se trouvaient sous les siennes et il percevait leur contraction, leur tremblement. Aussitôt, sans qu'il sût jamais lequel des deux en avait pris l'initiative, sa bouche fut contre celle d'Alla et sa langue collée à la sienne. Il l'embrassa violemment, étreignant de ses bras les épaules nues qui l'avaient tant fait rêver. Il se rendit compte qu'elle remuait sous lui, descendant à la rencontre de son sexe. Il la laissa faire sans cesser de l'embrasser, arrêtant brusquement lorsqu'il sentit qu'il l'avait pénétrée et qu'il était tout entier en elle.

Il resta immobile, laissant cette sensation nouvelle s'emparer de lui. Il lui semblait que tout son corps se réduisait désormais à cet appendice de chair douloureusement raidi, qui avait trouvé ce qu'il attendait depuis tant de temps. Il s'étira timidement en elle pour explorer les frontières de ce pays qu'il avait enfin atteint. Alla, sous lui, attendait paisiblement, comme si elle avait perçu le trouble de Neter. Elle l'encouragea en caressant son dos, remontant vers la nuque, emmêlant ses doigts dans les cheveux. Mais Neter, les yeux fermés, se contentait de mouvements espacés, savourant la diversité des émotions qui le submergeaient à chaque poussée. Il n'osait en faire plus, craignant de briser la coquille de plaisir dans laquelle il était

entré. Il redoutait de ne plus rien éprouver à la plongée suivante et, les yeux clos, les lèvres pincées, à demi soulevé au-dessus d'Alla, il s'imprégnait par chaque parcelle de sa peau, par chaque nerf, des frissons qui déferlaient sur lui. Lorsqu'à l'une de ses tentatives, il fut soudain secoué d'un spasme interminable de plaisir et qu'il sentit sa semence, sa sève, la racine de ses vies ultérieures, sourdre peu à peu dans le ventre d'Alla, il ne put s'empêcher de pousser un long soupir rauque.

Peu après, tandis que son corps demeurait sur celui d'Alla et qu'il caressait les cheveux et les épaules de la jeune fille, il parla d'une voix altérée. Il lui raconta le bonheur qu'il avait éprouvé à se trouver si loin en elle, l'impression qu'il avait ressentie que les voûtes de son ventre, chaudes et ruisselantes se refermaient sur lui, éloignant définitivement les soucis qui le préoccupaient, l'encoconnant avant de le baigner dans ces lacs profonds qui avaient enfin abaissé la température de son corps.

Il roula sur le côté, sentant sur son dos le fond de la caverne et sur son flanc la tiédeur de celui d'Alla. Il prit ses seins entre ses mains, y dessina des chemins du bout des doigts. Il les pressa avec fureur comme pour en extraire un nouveau liquide. Il les porta à sa bouche, les baisant et les mordillant jusqu'à ce qu'Alla, agacée de plaisir, lui demande d'arrêter.

Et tandis que ses mains se promenaient sur le corps de sa prisonnière, il ne cessa de lui expliquer ce qu'elle lui avait donné et d'inventer des mots dans sa langue ou celle d'Alla pour regretter cet irretournable moment. Quand il eut longuement parlé, Alla, comprenant qu'il ne s'était jamais auparavant promené dans les douceurs de l'amour, l'interrogea sur ses relations avec sa femme. Il lui raconta tout, passant cependant sur la violence de ses frustrations dans les premiers temps. Et Alla qui se sentait, depuis tant de mois, dévorée de désir pour cet homme, qui avait été bouleversée par cette manière inhabituelle et voluptueuse de l'aimer, l'étreignit si fort, qu'elle le ramena d'un seul mouvement au plus profond d'elle-même.

La nuit brûlante, tout autour d'eux, la passion consumante de leur corps sans cesse à la recherche de celui de l'autre, leur insatiable désir de s'enfoncer chacun au cœur de la fournaise du désir, de se laver dans ses humeurs sucrées, d'y puiser sans répit la certitude d'être aimé, et le jour se

leva, pathétique, sur un matin sec et ensoleillé. La nuit s'effaçait, ainsi que l'illusion déployée par l'amour que le temps allait à jamais s'arrêter au-dessus d'eux.

Neter enveloppa une dernière fois Alla de gestes et de mots d'amour et, la tête bouillonnante, les reins brisés, s'en alla réveiller Célubée. Quand il revint la chercher, il la trouva rayonnante, belle, malgré ses traits tirés. Elle tenait à la main la fleur blanche au parfum pénétrant. Avant de le suivre, elle lui chuchota : "Chez moi, on l'appelle la fleur de l'amour. C'est elle que cueillent les femmes pour attirer l'amant qu'elles ont choisi." En partant, elle la piqua dans ses cheveux. »

Aucun de nous n'avait voulu interrompre Anticléridès aussi longtemps que lui-même souhaitait continuer. Aussi une aube semblable à celle qui venait de se lever sur Célubée et les amours de Neter, pointait-elle à l'est, se devinant dans les couleurs reflétées devant nous par le fleuve.

Nous étions tous trois demeurés muets en écoutant le poète. L'histoire qu'il avait racontée avait ému chacun d'entre nous et nous n'aurions pu nous séparer sans savoir si Neter et Alla se trouveraient enfin.

Lorsque Anticléridès décrivit la dernière nuit et raconta crûment comment Neter découvrit l'amour auprès d'Alla, nous demeurâmes suspendus à ses lèvres. Je voyais aux yeux et au souffle de Phoil et de Nagar qu'ils étaient troublés et que les plaisirs de Neter et d'Alla leur donnaient le désir de s'aimer et de s'abandonner l'un à l'autre.

Aussi longtemps qu'il raconta l'histoire de la rencontre de Neter et d'Alla, qu'il peignit les tentatives du jeune homme pour la faire parler, qu'il décrivit la canicule abattue sur Célubée et la lutte acharnée de ce peuple pour lutter contre la sécheresse, il s'adressa indistinctement à chacun d'entre nous. Quand il aborda la dernière partie de son récit, il se tourna insensiblement vers moi. J'avais compris comme les autres, sans doute, ce qui allait se passer dans ces ténèbres fécondes, mais jamais je n'aurais imaginé qu'Anticléridès puisse décrire si impitoyablement chacun des actes de l'amour. Je pensais qu'en une phrase, il nous ferait comprendre que Neter avait aimé Alla. Quand je l'entendis s'arrêter sur les baisers de Neter et les mouvements d'Alla, je tressaillis. Je découvris alors ses yeux posés sur les miens. Je baissai mon regard, mais chacun de ses mots s'attardait

comme une impudique caresse sur mon corps. Je sentais ses yeux fixés sur moi tandis qu'il parlait et je savais que le moindre effleurement accompli sur le corps d'Alla s'accomplissait simultanément dans son esprit sur le mien. Je percevais la vibration de mes seins en même temps que Neter serrait ceux d'Alla. Je mourais d'envie de m'ouvrir tout entière, moi aussi, pour laisser entrer et couler de moi les filets du liquide de l'amour.

Mais lorsqu'Anticléridès se tut et que je me retrouvai pantelante sur mon coussin, ses yeux s'étaient détournés et regardaient le fleuve aux couleurs de l'aurore. Son regard brûlant et inquisiteur était devenu triste. Sa bouche gourmande et sensuelle était refermée et mélancolique.

OceanofPDF.com

TROISIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

I

— Douce Coelia, quand cesseras-tu de me tourmenter ? Quand accepteras-tu de tourner tes regards vers moi et de me confier ton corps pour lequel j'ai le plus violent désir ?

« Tu t'es installée chez moi pour me faire travailler sans relâche. Toute la journée et une partie de la nuit, tu me dictes ton histoire. Et moi, qui grave sans cesse sur mes tablettes le récit torturant que tu me fais, je dois m'efforcer de ne pas te regarder et de fixer mon travail. Mais j'entends ta voix. J'aime sa mélodie. J'en aime le timbre. Rien qu'en l'entendant, je retrouve ton visage, tes yeux et ta bouche délicate sur laquelle je voudrais poser la mienne. Et ta voix parle d*'amour, de l'amour d'autres hommes. Si tu as pu aimer deux hommes différents, ne peux-tu m'aimer un peu moi aussi, moi qui te suis si dévoué et qui arrache à l'oubli ton histoire et l'histoire de ton histoire.*

— A-t-on jamais vu un scribe tomber amoureux de ses clientes ?

— L'inverse est vrai d'ordinaire. Bien des jolies femmes sont venues me trouver pour me dicter des lettres. Elles écrivaient à leur famille, à leur mari ou à leur amant. Certaines m'obligeaient à tracer des mots si passionnés que j'en rougissais. Jamais je ne me suis épris de l'une d'elles. Mais je sais qu'elles s'attachaient à moi, car elles revenaient toujours. Elles inventaient de nouveaux mots pour leurs bien-aimés. Elles s'aventuraient chaque fois davantage dans la description de leurs élans amoureux, de la brûlure de leurs désirs. Et je savais qu'elles s'amusaient à me troubler, qu'elles cherchaient à deviner si elles m'inspiraient du désir. Jamais je ne me suis épris de l'une d'elles, malgré la volupté que chacune de leurs dictées me promettait.

« Mais aucune ne m'a retenu aussi longtemps. Aucune ne s'est livrée aussi complètement. Je connaissais leurs corps et surtout les recoins où se donne et se prend le plaisir. Je ne pouvais percer leurs esprits.

*« Aucune non plus n'est venue s'installer chez moi sous prétexte de gagner du temps. Elles venaient à ma boutique et s'asseyaient sur l*e *tabouret. Elles parlaient en regardant le mouvement de la rue. Elles s'arrêtaient souvent pour acheter à l'étalage voisin une pâtisserie ou une boisson qu'elles croquaient ou sirotaient en cherchant l'inspiration. Elles s'en allaient aussitôt la lettre achevée.*

« Toi, tu n'as pas voulu te contenter de mon tabouret. Tu étais mal assise. Les bruits de la rue te distrayaient. Tu pleurais de temps en temps en regardant le marchand d'étoffes dont les coupons suspendus claquaient au vent du soir. Lorsque la nuit était tombée, que les autres échoppes se fermaient, tu m'obligeais à allumer ma lampe à huile et à poursuivre mes écritures ou à te relire les précédents passages. Il fallait que je te raccompagne à ton auberge à travers les ruelles sombres, parce que tu ne retrouvais plus ton chemin et que tu te sentais trop fatiguée pour marcher seule dans une ville inconnue.

*« Un matin, tu es venue avec tes affaires. Tu as franchi le seuil de ma boutique et es passée dans les pièces voisines, celles qui donnent sur la cour, celles qui me servent de maison. Tu as jeté ton ballot dans l'une d'elles, près de la fenêtre. J'ai dû te suivre dans la cour, à l'ombre du grand flamboyant, qui fait de cette cour l'*une *des plus belles de la ville. Et je t'ai de nouveau écoutée, tandis que je voyais le soleil* tache*ter ta peau de lumière lorsque les feuilles s'écartaient sous la brise. Les voisins, dont les maisons ouvrent sur cette cour, ont pris l'habitude d'entendre ta voix charmante, quoiqu'ils ne comprennent pas un mot de ta langue. Ils t'ont saluée chaque matin et chaque soir. Leurs enfants s'en sont allés jouer sur le port, pour ne pas te déranger de leurs jeux, et moi, je n'ai cessé d'écrire, de t'écouter et de te regarder.*

« La nuit, lorsque tu consens à t'arrêter, après avoir avalé les galettes frites dont nous nous nourrissons depuis tant de jours, faute de trouver le temps de cuisiner ou d'aller plus loin que l'éventaire proche du marchand de galettes – moi, qui aime tant varier mes menus et ne refusais jamais aucune invitation ou aucune occasion de goûter un nouveau plat –, tu t'allonges sur ta paillasse devant la fenêtre. Et depuis plusieurs nuits, depuis que la lune s'est levée et arrondie dans le ciel, je vois ton visage laiteusement éclairé, endormi sur ton angoisse. Alors, je m'assois sur ma

couche, dans l'autre pièce, et je te contemple aussi longtemps que passent par la fenêtre les rayons de la lune.

« Comment puis-je, dans ces conditions, demeurer insensible ? Est-il humain de laisser un homme endurer tant de souffrances, quand il serait si facile de les apaiser ?

— Je sais que tu es amoureux de moi. Il m'arrive la nuit, lorsque je repense à la presqu'île et à la Cité, lorsque je m'efforce de ne pas pleurer de nouveau sur le passé, de t'entendre soupirer. Je distingue tes yeux et leur éclat lorsque la lune passe devant ta propre fenêtre. Je voudrais tant t'aider, scribe. Mais mon cœur est si lourd de chagrin que je n'ai plus de désir et que je ne comprends pas que je puisse encore en susciter.

« Ce qui m'inquiète, c'est que tes sentiments ou la distraction due à ton affection pour moi te font interpréter mes paroles, te font parfois écrire autre chose que ce que je dicte. Tu te laisses emporter par ton imagination et tu travestis de temps à autre la réalité.

« Je n'ai plus aujourd'hui qu'un but, celui de laisser la trace de cette histoire. Si je manque à cette mission que l'on m'a confiée, ma vie aura été totalement inutile. Aussi, je te supplie de noter fidèlement tout ce que je dis.

« Je t'ai donné hier les rouleaux dont m'a chargée Anticléridès. Quand il me les a remis, il m'a dit : "Tu es née pour porter la mémoire du monde, comme je l'étais. Tu me survivras et tu pourras transmettre une partie de ce que tu as vu et entendu. Je sais aujourd'hui que tu suppléeras à mes défaillances. Cependant, il ne t'a pas été donné de percer le secret des choses, de connaître l'endroit et l'envers de la vie que nous avons vécue. C'est pourquoi j'ai rédigé ce récit. Emporte-le avec toi quand tu partiras. Même si tu dois t'enfuir précipitamment, promets-moi de ne pas t'en défaire aussi longtemps que ne sera pas venu pour toi le temps de révéler la tradition que je t'ai découverte. Quand ce moment sera arrivé, alors tu sauras à qui remettre ces rouleaux et celui qui les recevra saura quel usage doit en être fait." J'ai transporté ces textes avec moi plus précieusement que les vêtements et les bijoux dont je me suis chargée à mon départ. J'ai attendu pour te les présenter d'être certaine que tu étais celui dont parlait le poète. J'ai guetté un signe des dieux, un rêve. Ce n'est que lorsque, l'autre nuit, la lune a frappé tes yeux que j'ai su que je devais te faire confiance. Les as-tu lus ?

— La nuit dernière, comme je ne pouvais pas dormir, j'ai poussé mon lit dans la cour et j'ai allumé ma lampe pour déchiffrer tes documents. Ils sont écrits dans une langue que je n'ai guère l'occasion de pratiquer car les marchands qui la parlent et abordent notre port ont leurs propres scribes et ne font pas appel à moi. Mais j'ai appris cette langue dans ma jeunesse et, en m'appliquant, je parviens à la lire. J'ai déjà déchiffré tout le premier rouleau et, si tu ne me retenais pas aujourd'hui encore, j'aurais, avec impatience, entrepris le même travail sur le second.

— Que disent ces textes ?

— Chère Coelia, quoique mon cœur soit follement épris de toi, quoique je sache qu'il y a peu de chose au monde que je pourrais te refuser, cela je ne peux te le dire, et ce que tu demandes, tu devras toujours l'ignorer.

« Anticléridès a choisi cette langue, pour être sûr que tu ne comprennes jamais ce qu'il avait écrit. Il t'a confié ce récit parce que toi seule pouvais lui faire traverser les espaces et le temps. Cependant, il n'a pas voulu que tu saches ce qu'il contenait. Si tu as pour lui encore de l'amour, tu dois respecter sa volonté. Je n'ai pas tout lu, *mais je crois qu'il a eu raison d'agir ainsi. Il est préférable que tu meures dans l'ignorance du contenu de ce texte. S'il te fallait une preuve de l'amour que t'a porté Anticléridès, elle serait là, toute proche de toi, mais inaccessible. Fais-lui confiance. Fais-moi confiance aussi : ce qu'a écrit le poète, je l'intégrerai dans ton histoire aux moments opportuns.*

« Mais, vois, les oiseaux reviennent de leur course pour se percher sur l'arbre. Bientôt, ils mettront leur tête sous leur aile et la nuit sera complètement tombée. Tu chercheras dans les étoiles le signe que tu dois encore espérer dans la vie. Et comme chaque soir, le ciel restera impitoyablement silencieux. Pourquoi ne veux-tu pas de ce que je t'offre ? Pourquoi ne veux-tu pas de la paix qui t'est enfin donnée ? »

OceanofPDF.com

II

Lorsque je m’éveillai, l’après-midi tirait à sa fin. J’étais fiévreuse et engourdie, ne me sentant de goût à rien. Je me traînai dans l’un des bassins pour échapper à la somnolence. La maison était silencieuse et quand j’en parcourus les couloirs, je vis que ses habitants l’avaient abandonnée. Seules, à la cuisine, les vieilles femmes chargées des repas discutaient devant le feu éteint. Elles me servirent des plats et des boissons froids. Nagar était partie en début d’après-midi en leur commandant de ne pas préparer de dîner pour le soir. Elle avait autorisé les autres domestiques à se rendre à la Cité pour qu’ils prennent leur part des réjouissances organisées pour l’arrivée des grains.

Les deux cuisinières savaient que Phoil et Anticléridès avaient quitté ensemble la presqu’île dans le milieu de la journée. Elles ignoraient quand ils seraient de retour, n’ayant reçu aucun ordre à ce propos. Nagar les avait seulement priées de veiller sur moi, car passant par ma chambre avant son départ, elle m’avait trouvée agitée et en nage.

La plus âgée, qui possédait quelques connaissances médicales, m’examina rapidement, regardant au fond de mes yeux, et me conseilla de retourner dormir. « Tu es restée trop longtemps au soleil deux jours de suite. En outre, plusieurs soucis te tourmentent le cœur. Dors. Seul, le sommeil atténuera ton angoisse. »

C’est ainsi que je dormis trois jours. À l’aube du quatrième, lorsque je me levai, ma fièvre était tombée et mon entrain revenu.

Je sortis sur la terrasse, après mon bain, et marchai vers la fenêtre du poète. Plus qu’une fenêtre, c’était en fait une porte ouvrant directement sur la terrasse. Des rideaux permettaient de s’isoler et, quand revenaient les pluies, Nagar faisait fixer des volets de bois dans l’encadrement.

Je vis par les rideaux entrouverts qu’Anticléridès était là. Couché en travers de son lit, tout habillé, il semblait s’y être jeté, en proie à une grande fatigue. Sur sa table, rouleaux et tablettes s’amoncelaient en désordre. Je

demeurai quelques secondes à regarder son visage tourné vers la fenêtre. Le jour n'était pas suffisamment avancé pour que la lumière pût le gêner, mais j'y voyais assez pour distinguer ses traits.

La mélancolie que j'avais discernée l'autre soir sur son visage persistait même dans le sommeil. Il ne semblait pas détendu, mais anxieux, triste, démesurément triste. Malgré cela, je sentis à la précipitation de mon cœur combien j'aimais ce visage différent, combien cette tristesse me gonflait d'amour.

J'allais me retirer quand il se réveilla et me découvrit. Aussitôt, la crispation de ses traits s'évanouit, ses yeux s'allumèrent et il sourit, pour autant que sa bouche à demi écrasée sur son lit le lui permettait. Il se tourna vers moi.

« Comme c'est gentil de venir me réveiller. Alors, douce Coelia, la fièvre t'a-t-elle quittée ? Nous sommes tous venus à ton chevet. Tu semblais tellement souffrir que je voulais toujours te réveiller pour t'arracher aux cauchemars qui t'emprisonnaient. Nagar m'en a empêché, et sans doute a-t-elle eu raison puisque te voilà fraîche et belle comme avant.

« Me diras-tu tes rêves ? Vers quelles contrées épouvantables t'étais-tu envolée ? Je suis venu te voir tout seul une nuit, car je m'en voulais de t'abandonner à ces horribles visions que tu décrivais dans ton délire. Je t'ai parlé. Je t'ai demandé si tu voulais qu'on t'aide. J'ai souhaité savoir ce qui te faisait tant souffrir. Je t'ai dit que j'étais auprès de toi et je t'ai demandé si tu m'entendais. Est-ce que tu te souviens de cela ?

— Non. Je ne me souviens de rien. T'ai-je répondu ?

— Oui, tu as répondu.

— Qu'ai-je répondu ?

— Si tu ne t'en souviens pas, alors le secret n'appartient qu'à moi. »

J'étais interloquée. D'abord parce qu'il m'apprenait que j'avais été longuement malade, alors que j'avais cru m'éveiller du sommeil où je m'étais glissée après avoir quitté les deux cuisinières. Ensuite, parce que depuis notre dispute au retour de la Cité, c'était la première fois que nous nous trouvions seuls. Il semblait avoir oublié la violence avec laquelle nous nous étions heurtés, la froideur que nous avions observée l'un vis-à-vis de l'autre dans la soirée sur la terrasse et mon trouble lors de sa description

impudique des amours de Neter et d’Alla. Enfin parce que je ne parvenais pas à me rappeler si je lui avais dit quelque chose du fond de ma fièvre, ni ce que cela pouvait être.

J’eus beau insister et protester que je n’avais rien dit et qu’il s’amusait de moi, il resta mystérieux, jurant seulement que j’avais bien prononcé quelques mots.

« La fièvre fait souvent dire des bêtises. Ce que j’ai dit est sans importance.

— Elle dévoile plus souvent les cœurs qu’elle ne les masque. On ne peut plus rien cacher quand on délire. »

Il était toujours étendu, la tête en appui sur un bras, me regardant avec une gentille moquerie. Dans ces moments équivoques, j’ai tendance à penser que le trouble n’existe qu’en moi et l’équivoque que dans mon esprit. J’ai ainsi perdu mille occasions sans doute. Mais ce jour-là, ma guérison me rendit audacieuse et j’avançai vers lui. D’un geste vif, je fis ce que j’avais rêvé de faire depuis tant de jours, j’embrassai ses lèvres et me sauvai avant qu’il ait le temps de bouger, terrifiée de ce que j’avais fait et n’ayant pas le courage d’en faire plus ou d’attendre sur place sa réaction.

Je n’eus pas de sitôt l’occasion de la connaître. Dès qu’il eut déjeuné et revêtu des vêtements propres, il partit en compagnie de Phoil pour la Cité et ne revint que tard dans la nuit, à une heure où j’étais déjà couchée et sans doute endormie.

Pendant quelques jours, la villa resta presque déserte. Phoil et Anticléridès disparaissaient au matin levant et rentraient sous les étoiles. Ils rendaient fou le portier, obligé soit de veiller, soit de sortir de ses rêves pour aller ouvrir la porte à laquelle ils frappaient à grands coups.

Quant à Nagar, je l’apercevais de bonne heure le matin pour l’aider à sa toilette, recevoir des ordres sur la préparation et l’entretien de ses vêtements avant qu’elle ne se rende, elle aussi, à la Cité. Elle en revenait plus tôt, mais dînait seule dans sa chambre, ne m’acceptant qu’au moment du coucher, lorsque je venais brosser ses cheveux.

Pendant toute cette période, Phoil ne partagea jamais le lit de Nagar et dormit toujours dans la pièce qui lui était réservée. Je ne compris pas très

bien pourquoi il jugeait nécessaire de rentrer à la presqu'île, alors qu'il aurait pu dormir au palais et y trouver, dans ses appartements, un lit pour le poète.

Quand je repense à ces jours, je garde le souvenir d'un profond ennui. J'étais seule. Je ne parvenais pas à m'occuper l'esprit, d'autant que je ne cessais de songer à Anticléridès et de m'indigner qu'il ait accueilli avec tant d'indifférence mon aveu d'amour. Je pensais alors que je m'étais ridiculisée devant un homme qui ne m'aimait pas et ne me désirait sans doute même pas. J'essayais de me calmer en jouant de la cithare et en chantant ses poèmes. Enfin, je me trouvais coupée de la Cité. Nagar et ses invités employaient les seuls moyens de transport disponibles dans la presqu'île et je ne me sentais pas le courage, après mes fièvres, d'affronter à nouveau la route torride. Les serviteurs qui s'y rendaient par intermittence ne me donnaient que peu d'informations. Les marchés étaient approvisionnés strictement et les commerçants avaient reçu l'ordre de vendre équitablement les denrées qu'ils proposaient. Les hommes du Roi parcouraient les ruelles pour contrôler ces distributions de nourriture.

Les produits mis en vente sur les marchés provenaient, pour une part, des achats des marchands aux greniers de l'État et pour l'autre, des récoltes des jardinets autour de la Cité, qui n'entraient pas dans le champ d'application des décrets royaux. Pour cette raison on trouvait encore des légumes et des fruits. Les figues abondaient cette année mais leurs prix étaient élevés. Ceux des grains et des autres produits confisqués et engrangés par le Roi, et dont on rationnait la distribution, étaient réglementés. Aussi les marchands compensaient-ils cette contrainte en haussant le prix des légumes et des fruits.

Ce que rapportaient aussi les serviteurs chargés de l'approvisionnement de la villa, c'était la liste des morts des jours derniers, l'importance de leurs funérailles ou l'état d'avancement des sépultures de ceux de leurs amis de la Cité qui avaient acquis les fonds nécessaires pour s'acheter une place dans la nécropole.

En les écoutant discourir ces jours-là du prix des choses de la vie et de la mort et exprimer leurs préférences pour l'agencement de leur trépas, je songeais qu'Anticléridès avait raison de nous reprocher cette obsession de la mort qui nous empêchait de vivre. J'y avais échappé au contact de Nagar et de ses hôtes. Sans doute me sentais-je trop éloignée de Nagar,

indifférente au mystère de la mort, ou de Phoil, trop dévoré par l'ambition de construire un pays prospère pour s'encombrer de l'idée de sa létalité. Mais je me rassurai, en observant la constante tension qui ballottait Anticléridès entre l'inéluctabilité de la mort et la volonté de vivre et surtout de survivre par l'éternité de ses poèmes.

J'étais consciente de n'avoir pas ainsi résolu l'horrible question de la mort qui ne cessait d'agiter le peuple de la Cité, mais, du moins, avais-je échappé à l'absurdité à laquelle elle conduisait certains d'entre nous. J'avais ainsi connu dans la Cité une jeune fille que torturait l'idée de mourir. Elle était très belle et bien des garçons venaient lui faire la cour dans l'espoir de l'épouser. Mais elle refusait chacun d'entre eux en répondant : « À quoi bon ? Dans trente ans nous ne serons tous que poussière. » Elle alla si loin dans son refus de la vie et de ses plaisirs et se tourmenta tant à la pensée qu'elle était condamnée à disparaître un jour ou l'autre, et dont elle ignorait la date, qu'elle préféra finalement se donner la mort, plutôt que de continuer à songer, devant chaque instant écoulé, qu'il ne reviendrait jamais et l'avait poussée inexorablement un peu plus vers le tombeau. On raconte qu'elle mourut en expliquant à sa mère, qui ne la comprenait pas : « Il est insupportable de vivre en sachant qu'on va mourir. Puisque je dois mourir, autant m'épargner tout de suite de nouvelles tortures. Une fois morte, je profiterai sans doute pleinement de cet état. Je ne crois pas qu'on y soit hanté par la vie. »

Je me souviens que cet incident souleva les passions dans la Cité. La jeune morte eut ses partisans. Les plus chauds étaient prêts à l'imiter sur-le-champ, les autres se bornaient à justifier son suicide. Mais beaucoup de citadins – dont les inconsolables parents – malgré leur quotidienne obsession, condamnèrent ce geste qu'ils jugeaient lâche et dangereux. Il fallut que le Temple s'en mêle pour trancher la querelle.

Le Grand-Prêtre, le père de Nagar, refusa pendant de nombreux jours l'accès de la dépouille au Temple pour les rites funéraires et ordonna, une fois qu'il les eut enfin autorisés, qu'elle soit inhumée contre le mur le plus éloigné de la Cité dans la nécropole. Enfin, au moment de l'enterrement, il se présenta en compagnie de deux prêtres. Une grande foule avait accompagné la famille et lorsqu'on apprit que le Grand-Prêtre venait de franchir les portes de la nécropole, en dépit du silence imposé par les lieux

et la circonstance, un long murmure se propagea, répercuté par les murs des tombeaux alentour.

On s'écarta pour le laisser passer et s'approcher du père et de la mère. Ils étaient les premiers surpris, n'ayant demandé aucun secours au Temple pour cette cérémonie, en raison de l'hostilité qu'on leur y avait manifestée. Dans la lumière incertaine du crépuscule, qui se faufilait entre les hauts murs des maisons des morts, la robe blanche du Grand-Prêtre se détachait des ombres envahissant la nécropole.

« Je n'ai pas voulu, dit-il, que cette jeune fille demeure sans sépulture, parce que ses parents en auraient ressenti trop de peine. Mais, pour elle, son fantôme pourrait errer dans la Cité sans me gêner. Qui aime trop la mort ne la mérite pas. Il est trop facile de s'abandonner à ses bras sans prendre aucune peine pour préparer son trépas, sans avoir le courage d'affronter la douleur qui nous étreint tous, comme elle l'étreignait, de n'être pas immortels.

« Les dieux ne veulent pas de ces êtres fragiles. On enterre aujourd'hui une jeune fille qui fut, m'a-t-on dit, l'une des plus belles de la Cité. Elle a refusé les dons reçus à sa naissance. Elle a privé ses parents de la consolation de la voir heureuse un jour auprès d'un mari et d'enfants ou consacrée aux dieux dans le Temple. Pis encore, elle leur a enlevé ce tombeau, sans s'être souciée de prévoir ce qu'il adviendrait de son corps.

« Ne croyez pas qu'en choisissant la mort immédiate, elle ait pris une sage décision et obéi aux préceptes des dieux. S'ils nous ont voulus mortels, ils nous ont aussi voulus vivants pour un délai, qui nous paraît trop court, mais qui constitue la seule raison de notre naissance.

« Aussi suis-je venu moi-même aujourd'hui pour mettre en garde ceux qui seraient tentés de suivre l'exemple de cette malheureuse jeune fille. La mort demeure sans aucun doute l'élément déterminant de notre être. Je vous ai exhorté bien souvent à ne pas l'oublier et à vous y préparer, mais non à vous y précipiter rapidement. S'exercer à la mort, c'est s'y habituer, c'est admettre sa fatalité, c'est donc accepter de vivre dans le bonheur du moment présent. Jamais les dieux n'ont voulu que vous vous laissiez emporter par le souvenir de la mort au point d'en oublier de vivre. »

Ces paroles, longuement méditées et discutées dans la Cité, parce qu'elles tranchaient avec ses discours habituels, perpétuelles incantations à

la mort, avaient été soigneusement préparées. Ému par la violence des réactions provoquées par le suicide de la jeune fille et par les émules qui paraissaient se lever à sa suite, le Grand-Prêtre, d'humeur si noire et mélancolique d'ordinaire, avait cru bon, pour une fois, de conseiller à la population de la Cité de s'abandonner à la joie de vivre. Son discours troubla non seulement le peuple, mais quelques prêtres qui, dit-on, critiquèrent leur chef d'avoir osé célébrer la vie plus qu'il ne lui revenait de le faire.

Mes pensées de ces jours solitaires reprenaient toujours ce cours morbide, comme il arrivait souvent lorsque j'étais laissée sans distraction.

Un soir enfin, à l'heure où les cigognes regagnaient leur nid, à travers le ciel enflammé et où, à demi couchée sur la terrasse, je contemplais avec ennui les eaux éclaboussées de sang du fleuve, Phoil et Anticléridès apparurent. Leurs visages pareillement las, encore que les yeux du poète fussent en outre cerclés de noir. Ils s'avancèrent joyeusement vers moi et me serrèrent à tour de rôle dans leurs bras. Ils s'allongèrent à mes côtés et bavardèrent avec entrain. Ils voulaient savoir ce que j'avais fait ces jours derniers et à quoi s'était occupée Nagar. Je répondis rapidement, ne sachant rien des activités de ma maîtresse, sinon qu'elle avait passé toutes ses journées à la Cité et sans aucun doute au palais, en compagnie du Roi et n'ayant, quant à moi, que d'insipides heures à raconter. Mais ils insistèrent pour que je parle de moi, que je montre mes travaux de couture, m'empêchant ainsi, je le vois bien aujourd'hui, de les interroger à mon tour…

À ce point de la conversation, qui me pesait beaucoup tant je la sentais contrainte, Nagar sortit à son tour sur la terrasse. Contrairement à l'habitude et à mon attente, un silence se fit et personne ne bougea. Ils s'observèrent tous trois et les regards si chaleureux et tendres du prince et du poète me devinrent indéchiffrables. Nagar semblait surprise de les trouver chez elle et quasi réprobatrice. Phoil, au regard froid et interrogateur, cherchait à deviner, à ses traits, à son attitude et même à sa robe, ce qu'il était advenu d'elle pendant ces quelques jours. Le plus impénétrable était Anticléridès, dont les yeux, manifestement posés sur Nagar, regardaient ostensiblement quelque chose au-delà d'elle ou en dedans d'elle, qu'il était seul à percevoir. Ce moment de gêne s'étira si longuement que deux vols

successifs de cigognes claquèrent dans le ciel et que j'entendis à nouveau l'écoulement tranquille des eaux du fleuve, que je ne remarquais plus. Je n'osai pas interrompre leur silence, ni les tirer de la pétrification dans laquelle ils se complaisaient. Je crois leur avoir jeté des regards implorants, avant de me décider à partir vers la villa en criant que j'allais demander qu'on nous apporte à dîner.

Au même moment, Phoil se leva et alla à la rencontre de Nagar dont il baisa les mains. Le prince entraîna Nagar sur les coussins sans écouter ses protestations et Anticléridès entra à ma suite.

Il m'accompagna silencieusement à la cuisine. Nous traversâmes la galerie, encore claire, l'un derrière l'autre. Je pensais qu'il me laisserait à l'entrée de l'un des obscurs couloirs par lequel il rejoindrait sa chambre, mais il marcha mécaniquement derrière mon dos et m'écouta prier les cuisinières de préparer rapidement un repas. Quand je fis demi-tour, il se trouvait à présent devant moi, guidant nos pas. Il s'enfonça dans le boyau central sans retourner vers la galerie où je m'apprêtais à m'engager. J'hésitai, parce que je désirais passer par ma chambre et que ce n'était pas le chemin le plus court et surtout parce que les torches n'avaient pas été allumées. Les couloirs intestins demeuraient encore fugitivement éclairés par les passages ouvrant sur la galerie, mais ces derniers étaient peu nombreux et la majeure partie du chemin obscure. « Viens-tu Coelia ? », demanda Anticléridès sans s'arrêter.

Je le suivis, à pas prudents, tâtant le sol avant d'avancer le pied, si bien qu'il m'aurait distancée aisément. Mais il s'arrêta devant l'une des ouvertures et je me guidai sur lui pour précipiter mon allure. Il reprit alors sa marche et disparut totalement dans les ténèbres inquiétantes. Je me sentais mal à mon aise, comme toujours, dans ces couloirs. Je peinais tant dans cette nuit étouffante que, les larmes aux yeux, j'allais revenir sur mes pas en direction du précédent passage dont je distinguais encore la faible lueur, quand je me heurtai à Anticléridès qui se tenait immobile dans le noir.

Je poussai un cri, mais sa main ferma ma bouche. Je ne sais pourquoi, à cet instant, j'eus follement peur. Je me trouvais dans un étroit corridor, plus sombre que la nuit, dans un état de dépression que je ne mesurais pas exactement, avec un homme qui m'attirait, mais dont je ne savais rien au juste. Je sens encore la douleur de mes yeux s'écartant de terreur, lorsque cette main descendit de ma bouche sur mon cou et se mit à le serrer.

Pourquoi ai-je eu tout à coup la conviction qu'Anticléridès me voulait du mal et s'apprêtait à me tuer ? Je ne peux l'expliquer que par la confusion de mes sentiments à cette époque, par l'ennui dans lequel j'avais été plongée aussitôt après ma maladie, par l'effroi de ces couloirs sans fin, enroulés autour de la maison et peut-être par le pressentiment que l'avenir était, avec notre tacite consentement, en train de nous emprisonner dans sa toile vénéneuse.

Mais les mains d'Anticléridès se nouèrent autour de mon cou pour le soutenir, pendant que sa langue descendait délicieusement à la rencontre de la mienne, éveillant sur son passage, de mes cheveux à ma bouche, des vagues de frissons, qui se succédaient interminablement, déferlant du point qu'il effleurait jusqu'à la plante de mes pieds. Il me cloua contre le mur quand il sentit que mes bras agrippaient sa taille et m'embrassa jusqu'au fond de la bouche, brutalement d'abord, puis de plus en plus tendrement, tandis que ses mains s'adoucissaient et parcouraient furtivement mon corps.

Alors que j'allais me plaquer contre lui pour tenter d'apaiser cet insupportable désir qu'il avait à nouveau réveillé, il cessa soudain ses baisers. Sa tête se posa sur mon épaule et je l'entendis chuchoter à mon oreille : « Quoi qu'il arrive, Coelia, quoi qu'on te dise plus tard, souviens-toi de ce moment, promets-moi de ne jamais oublier son intensité. » Il se montrait si suppliant, si inquiet de ma réponse, que je promis, bien sûr. Mais sur le moment, je ne compris pas pourquoi il avait mis fin à cet embrasement qui nous faisait tous deux trembler de bonheur. Il me reste bien d'autres souvenirs d'Anticléridès. Mais peut-être avait-il raison, car lorsque je ne dors pas et que je repense à lui, aux instant passés ensemble, je les regrette tous, même ceux où nous nous rendions malheureux, mais seul, celui-là continue à me faire frémir, seul celui-là me fait venir les larmes aux yeux.

Il s'écarta de moi, me prit par la main et me conduisit à ma chambre sans un mot. Nous nous revîmes seulement sur la terrasse où Phoil attendait Nagar, partie se changer. J'aurais voulu qu'Anticléridès me sourît. Mais il se borna à lever la tête quand il me vit et, sans son regard, jamais je n'aurais cru que j'avais été, si peu de temps avant, abandonnée dans le ventre de la maison à ses caresses et ses baisers. Je compris que le prince se plaignait de Nagar et de ce qu'elle avait refusé toute discussion avec lui.

Je les laissai tous deux pour m’asseoir à l’extrémité de la terrasse au bord du chemin descendant au second jardin et regarder la nuit. Je n’entendis rien de leur conversation et ce qu’ils pouvaient se dire m’était indifférent. Je pensais à moi, à Anticléridès, et me laissais envelopper par les ténèbres, dans l’attente des bonheurs que me promettaient les minutes passées.

Le retour de Nagar mit fin à mes rêveries. Le dîner se révéla triste. Nous n’avions guère envie de nous parler parce que, ou bien nous ne nous aimions pas ou bien nous nous aimions trop. Anticléridès, à notre demande, reprit son récit à la fin du repas.

Chronique de Célubée

« L’été passa et Neter réussit à sauver l’essentiel de la récolte de Célubée. On moissonna dès que l’on sentit, aux changements du ciel, aux alternances d’air chaud et d’air froid qui descendaient sur la plaine pendant le jour, que la pluie allait revenir.

Neter mobilisa Célubée pour cette opération et n’épargna pas même les malades. Tout fut coupé et engrangé en trois jours. On travailla aussi pendant les heures les plus chaudes, alors que les nuages plombés recouvraient la terre d’un couvercle brûlant, plus étouffant que ne l’avait été le grand ciel bleu au-dessus de leurs têtes. Le dernier jour, des éclairs traversèrent l’air et le jeune homme pressa son peuple. Quand les premières gouttes, larges et fraîches, s’écrasèrent au sol, il ne restait qu’un carré sauvage à couper. Neter y courut en compagnie de quelques-uns de ses soldats, pendant que la population s’élançait vers Célubée, emportant dans ses bras les dernières gerbes liées. Neter et ses compagnons achevèrent leur tâche sous l’orage, dans l’obscurité – car la nuit semblait s’être abattue sur la plaine – et sous un vacarme assourdissant. Ils coupaient les tiges à l’aveuglette, les éparpillant autour d’eux, sans s’aviser que les enfants chargés de les ramasser et de les réunir, s’étaient égaillés sous la pluie. Lorsque Neter parvint au bout du champ et que son couteau siffla dans l’air, il revint en arrière, à quatre pattes, cherchant à tâtons les céréales déjà

trempées. Il les jetait énergiquement dans ses bras, se demandant comment ils pourraient, à eux cinq, les rapporter à Célubée. Il ne voulait en perdre aucune car chaque grain de chaque épi lui était précieux. À mi-chemin, il se cogna dans une forme, comme lui accroupie, comme lui ruisselante, maintenant sa tête courbée pour éviter d'être cinglée par les rafales d'eau. Avant qu'il pût parler, et malgré le fracas du tonnerre et de l'eau crépitante, il entendit le murmure familier. "Alla." "Neter."

Ainsi revinrent-ils tous les six ployés sous leur fardeau et l'averse. Neter comprit en courant auprès d'Alla, loin devant ses compagnons que, prise de panique devant la bourrasque, Célubée avait fui sans se soucier de la jeune fille. Il se demanda s'il fallait le prendre comme le signe de la faiblesse de son peuple ou celui que la jeune fille avait été acceptée. Elle aurait pu s'enfuir, personne ne l'aurait vue ni poursuivie. Pas même lui, préoccupé de sauver les derniers épis. Il s'en voulut de n'avoir pas songé à ce moment-là à lui dire de se mettre à l'abri, de n'avoir songé qu'à son peuple. En même temps, son cœur battait d'amour et de fierté à l'idée qu'elle était restée avec lui et avait poursuivi jusqu'au bout la tâche qu'il lui avait assignée.

Depuis la nuit où il avait découvert son corps, où il avait pris possession d'elle, il était retourné chaque soir dans sa prison. Ils n'avaient jamais dormi que quelques minutes, l'un contre l'autre, malgré leur épuisement, tant ils voulaient profiter de chacun des instants que leur offrait la nuit. Les deux derniers jours, cependant, avaient été si harassants, qu'ils s'étaient endormis aussitôt passée la joie des retrouvailles.

Quand la récolte fut rentrée, pendant que tombaient les pluies de l'automne et que Célubée, fatiguée et soulagée, dormait profondément, ils s'abandonnèrent au délire de s'aimer. Célubée ne s'aperçut de rien. Dans la journée, Neter remplissait de la même manière, autoritaire et assurée, les fonctions qui lui avaient été confiées. On lui trouva même plus d'énergie encore, car il convoqua plusieurs fois le conseil. Il aurait souhaité que l'on entreprenne des travaux dans la plaine et avait conduit le conseil au-dessus de la ville pour lui expliquer ses projets. Mais le conseil écarta cette proposition qui lui semblait dangereuse. Il se sentait à l'abri dans la montagne, derrière les palissades bâties après la première alerte et celle qui serait élevée le long du fleuve et devrait rejoindre le premier rempart.

Seul son frère comprit ce qui se passait. Lui, qui avait soigné Neter après son mariage, sut qu'il avait découvert un remède plus efficace que ses décoctions et n'eut pas de doute sur sa nature.

Neter se demanda s'il devait conserver secrète sa liaison avec Alla. La clandestinité lui pesait quelque peu, en même temps qu'elle donnait à leurs rapports une intensité pleine de charme. Il aurait aimé pouvoir passer son bras sur ses épaules au cours de la promenade et s'en aller chez elle à l'heure qui lui seyait le plus. Mais le mystère de la complicité qui les liait disparaîtrait dès que Célubée serait au courant. Ce que leurs rencontres avaient de tendre et d'affectueux deviendrait bestial et impudique.

Par ailleurs, si Neter ne doutait pas de son autorité sur Célubée et ne craignait pas que son peuple se révolte contre son nouveau choix, il demeurait affecté que le conseil ait repoussé son projet d'aménagement de la plaine. Il savait qu'il aurait pu le présenter non comme une proposition, mais comme une décision et que le conseil l'aurait entérinée. Cependant, Neter se rendait compte que, chaque fois qu'il arrêtait en lui-même quelque chose pour Célubée et, quelque convaincu qu'il fût de son bien-fondé, il éprouvait encore le besoin de recevoir l'appui du conseil ou du moins de la majorité de la population. Cela ne signifiait pas que son pouvoir restait fragile et contesté, mais seulement que l'avis du conseil devait constamment le reconfirmer parce qu'un étrange respect empêchait Neter de passer outre à ses avis.

Toutes ces raisons le poussèrent à garder le secret. Il surveilla les travaux de fortification au bord du fleuve, demanda aux cultivateurs, dès que les pluies furent terminées, d'essayer d'ensemencer un ou deux champs pour tenter d'obtenir une seconde récolte, regarda venir l'hiver et passa ses nuits auprès d'Alla.

L'hiver ne vint pas, ou du moins fut doux, semblable aux premiers hivers qu'avait connus Célubée. Dans les champs ensemencés, des pousses nouvelles, fraîches et prometteuses se levèrent, tandis que, dans les prairies sauvages, les graminées comestibles se remettaient à foisonner au milieu des herbes folles. On avait à manger dans Célubée. Les animaux engraissaient et on attendait, pour le printemps, des portées de cabris. Les femmes de Célubée s'arrondissaient également, délaissant les enfants malingres des deux derniers hivers. On gavait ces petits de bouillies pour

leur faire oublier le lait maternel, qui se reconstituait pour les enfants à naître.

Et les flancs d'Alla s'étaient pareillement enflés, pour le plus grand bonheur de Neter. Pendant longtemps sa grossesse passa inaperçue, tant elle était musclée. Les robes amples dont on l'avait vêtue dissimulaient en outre le léger gonflement de son ventre. Neter, lui-même, ne s'aperçut de rien jusqu'à ce qu'un jour il s'étonne de la voir renoncer à la course pour se contenter de quelques exercices lents et doux. On se trouvait alors presque à la fin des mois d'hiver et sa grossesse était en fait bien avancée. Aussitôt qu'il l'apprit, Neter devint fou de bonheur. Il força Alla à ingurgiter une nourriture abondante pour donner force et vigueur à l'enfant dont il avait tant rêvé au moment de son mariage et qui était là, niché dans sa bien-aimée, si proche de lui qu'il ne comprenait pas pourquoi il ne pouvait pas l'entendre, ni sentir davantage que ses longs mouvements, qui gonflaient par instants le ventre d'Alla, comme une houle timide. Il passait ses nuits à caresser ce ventre et à y poser la tête pour mieux surprendre la vie qui s'y préparait.

Il courut d'abord le dire à son frère. Le prêtre écouta sans mot dire, évita tout conseil et se contenta de remarquer : "Tu as enfin ce que tu désirais." Puis, alors que Neter partait, il ajouta, comme s'il avait cherché quelques mots plus chaleureux : "Je veillerai sur Alla."

À compter de ce jour, la liaison de Neter fut connue de tous. Il n'hésita plus à aller voir Alla dans la journée et à lui dispenser en public les mots et les gestes tendres, qu'il n'avait jamais eus pour son épouse. Célubée murmura derrière son dos, mais ne manifesta aucune hostilité. La grossesse d'Alla fit admettre et comprendre leur liaison. Le peuple n'avait pas compris les rapports de Neter et de sa femme, l'absence de vie commune et de toute tendresse conjugale, étonnante, si peu de temps après leur mariage. On avait longuement commenté la stérilité de la jeune épousée – si prompte par ailleurs à aider les femmes en couches – parce que les femmes stériles passaient pour rejetées des dieux. L'admiration que Neter persistait à vouer à sa femme avait choqué les hommes et même les femmes. C'est pourquoi Célubée consentit à admettre l'amour de Neter pour une étrangère qui avait tué l'un des leurs, lorsqu'elle sut que celle-ci allait donner un enfant à leur chef. Enfin, les hommes de Célubée, qui discutaient entre eux du problème,

trouvaient Alla très désirable et considéraient que sa condition de prisonnière avait donné à Neter des droits sur elle.

Celle qui resta pour tous une énigme, fut l'épouse de Neter. Quoique Neter ne lui eût rien confié, elle ne put, pas plus que le reste de la ville, ignorer ce qui s'était passé. En dépit de cela, elle demeura, comme à son habitude, souveraine et altière, dispensant avec grâce les services qui lui étaient demandés et notamment par son mari. Elle continua à nourrir Alla, comme Neter l'en avait chargée, à l'époque des chaleurs. Il sembla même à Alla, qui se trouvait la plus ennuyée de tous, qu'elle y mettait plus de soin encore qu'auparavant. Lorsqu'elle croisait la jeune femme au moment des promenades, Alla, qu'accompagnait toujours Neter, voulait s'écarter du chemin, pour ne pas avoir à regarder l'épouse de son amant, mais il ne le lui permit jamais. Aussi, continuèrent-elles, comme au temps des travaux des champs, à se sourire affectueusement. Et il n'apparut jamais à personne, et surtout pas à Alla, que le sourire de la jeune femme n'était pas sincère.

Neter aurait voulu installer Alla en dehors de son réduit, mais elle s'y opposa toujours. Elle persistait à se considérer comme prisonnière, malgré son changement de statut au fur et à mesure que grossissait son ventre. Elle n'était plus enfermée et pouvait se promener librement, encore qu'elle attendît toujours que Neter vînt la chercher. Elle n'usait de ses droits nouveaux que pour s'asseoir devant sa cellule, au soleil ou à l'ombre des arbustes qui poussaient non loin. Jamais elle ne s'aventura dans les couloirs de Célubée, seule ou en compagnie de Neter, comme il l'y invitait souvent. Elle demeurait assise, regardant vers la montagne ou le paysage de la plaine qu'on distinguait depuis l'ombre du bouquet d'arbres où elle aimait s'installer.

Les Célubéens changèrent d'attitude à son égard. Chacun de ceux qui venaient à passer devant elle lui adressait un signe et les plus aimables allaient même jusqu'à lui parler. Ses anciens gardiens se montraient les plus disposés à lui tenir compagnie en dépit des fatigues qu'elle leur avait imposées. Il n'était pas rare que Neter la trouvât avec l'un d'entre eux, discutant gaiement des quelques sujets qu'ils pouvaient avoir en commun.

Plus fréquemment, le prêtre venait lui rendre visite. Elle avait continué à l'accompagner dans ses sorties et à l'aider dans la cueillette des plantes. Elle se prêta aux examens qu'il lui imposa, quelque étranges que lui

semblassent les auscultations auxquelles il la soumit à deux reprises peu avant le moment de son terme.

Un soir où Neter et son frère buvaient leur boisson nocturne dans la maison du prêtre, avant que Neter n'aille rejoindre Alla, le prêtre, qui gardait le silence depuis plusieurs jours, déclara soudain :

"Je suis inquiet pour Alla. Quand elle m'aidait à cueillir mes plantes, j'avais souvent l'occasion de la regarder. J'ai remarqué que son corps n'était pas bâti comme celui de nos femmes. Malgré sa poitrine et sa croupe féminines, tu as dû constater combien elle est musclée et, surtout, qu'elle n'a pas, comme les autres femmes, ce resserrement de la taille qui annonce l'évasement des hanches et du ventre. Sa taille est celle d'un homme et son bassin étroit comme le nôtre.

— Je l'ai vu, mais où veux-tu en venir ?

— À cela qu'elle ne porte pas son enfant, ton enfant, à la manière de nos femmes. Au lieu de s'être arrondie généreusement et équitablement, d'avoir perdu sa taille, elle a projeté le poids de l'enfant en avant et maintenant qu'elle est prête à accoucher, son ventre est plus saillant que rond. Enfin l'enfant se trouve très haut, juste sous les seins et non pas enfoncé dans le bassin, prêt à sortir de sa mère. Comment va-t-il descendre, au moment des premières douleurs, dans ce bassin si étroit ? J'ai interrogé Alla sur son peuple et sur les grossesses et les accouchements de ses femmes. Mais elle est très jeune. C'est son premier enfant et elle n'a jamais assisté à des couches ni prêté attention aux femmes enceintes.

— Pourquoi aurait-elle plus de difficultés que les autres ? Si elle est faite autrement que les femmes de Célubée, cela ne veut pas dire pour autant que ses couches seront plus compliquées.

— Tu n'as jamais vu de femmes en gésine, Neter. Tu étais le plus jeune enfant de notre mère et tu n'avais pas de raison d'être présent lorsque venaient au monde les petits de Célubée. Tu n'as pas, comme moi, entendu notre mère hurler de douleur dans des flots de sang, à chacune des naissances. Tu n'as pas, comme moi, assisté des femmes qui accouchaient d'enfants morts parce que leur travail avait duré trop longtemps et que le bébé avait été étouffé. Et j'étais trop heureux ces jours-là, si la mère ne mourait pas aussi d'épuisement ou d'hémorragie. Tu ne t'es jamais

intéressé à tout cela, parce que ce n'était pas ton rôle, que les femmes et leurs douleurs ne te préoccupaient pas plus qu'elles ne préoccupent les autres mâles de Célubée. Tu n'as jamais réfléchi à toutes ces femmes enterrées si jeunes, si tôt après leurs épousailles.

"Je crois qu'Alla va souffrir davantage que les autres et son enfant aussi. Tu dois le savoir parce que tu tiens à eux et aussi parce que je te crois plus soucieux que la plupart des hommes de la douleur des autres."

En quittant son frère, Neter s'attarda sur le promontoire pour regarder la plaine sous la nuit. Le printemps avait fait lever plus de pousses que jamais. Neter sentait que Célubée était sauvée et qu'elle ne pourrait désormais que grandir. Aussi songea-t-il tout naturellement à l'enfant qui allait naître et qui était si nécessaire à ses projets. Les paroles de son frère le tourmentaient, encore qu'il ne pût imaginer Alla, si forte et vigoureuse, en proie à la douleur et qu'il ne pût concevoir comment de ce corps si ferme pourrait sortir autre chose qu'un être solide, ardent à se précipiter à la conquête du monde.

Les douleurs prirent la jeune femme deux nuits plus tard, tandis qu'elle dormait dans les bras de Neter. Il courut chercher son frère, dès que ce corps tant aimé se mit à se cabrer sous la violence du cheminement de l'enfant vers la vie. Il vit en partant qu'Alla agrippait déjà les rochers autour d'elle pour s'empêcher de crier.

Le prêtre arriva avec l'épouse de Neter, qu'il était allé réveiller. Il connaissait sa douceur et son expérience des enfantements. Elle seule pouvait l'aider dans ce qu'il pressentait comme l'un des plus difficiles événements de sa vie.

Tous deux chassèrent bientôt Neter de la cellule, non pour lui épargner un spectacle pénible, mais parce qu'il les fatiguait de ses questions et de ses constantes allées et venues. Ils lui demandèrent de rapporter des torches pour éclairer le réduit et, aussitôt qu'elles furent allumées, l'envoyèrent chercher les objets les plus inutiles pour l'aider à patienter et à s'occuper l'esprit.

Il leur aurait cependant fallu beaucoup d'imagination pour réussir à le distraire pendant toute la durée de l'accouchement, car, quand le jour se leva, Alla était toujours en travail.

Dans la lumière matinale, ils distinguèrent plus nettement son corps broyé par la douleur et son visage décomposé par la chaleur, la sueur et la souffrance qui la taraudait sans trêve, ne lui accordant un répit que pour la précipiter aussitôt dans des tortures encore plus profondes.

Lorsque tomba le soir, et que les hurlements d'Alla, incapable de supporter plus longtemps l'épreuve imposée à son corps, se mirent à retentir dans la montagne et dans Célubée, le prêtre et sa sœur échangèrent un regard désespéré. Neter était effondré à l'entrée de la prison. Ils avaient enfin consenti à le laisser rester, faute de pouvoir l'éloigner plus longtemps et parce qu'ils savaient tous deux qu'ils ne pouvaient lui imposer une plus dure épreuve que de le séparer de cette femme torturée. Ils sentaient enfin la tête de l'enfant, poussant et déchirant la chair de sa mère. Mais Alla ne pouvait plus les aider. Elle avait perdu tout contrôle d'elle-même, se tordant sur sa couche, repoussant de gestes agités les mains qui essuyaient son front et tentaient de la calmer.

Neter regardait avec horreur le sang jaillir de la jeune femme, inondant son frère et son épouse, suintant sur le sol dans sa direction. Il se sentait prêt à hurler avec Alla, prêt à chasser le prêtre et sa femme et leurs soins dérisoires, pour prendre Alla contre lui et l'aider à mettre fin à sa douleur. Il ne comprenait pas pourquoi on ne pouvait pas arrêter ce processus. Repousser cette tête violette et sanguinolente dont la calotte apparaissait par le sexe exorbité d'Alla. Laisser la jeune femme souffler un moment, dormir, se détendre, avant de reprendre calmement son labeur.

Tandis que sous un nouveau coup, Alla s'était redressée dans un hurlement insoutenable, le prêtre sortit un stylet effilé du sac qu'il avait apporté avec lui. Il fendit la peau sur un côté de la vulve tendue. Sans attendre une nouvelle attaque de la douleur, il plongea ses mains dans le ventre béant et en retira un grotesque amas de chair et de sang, couleur lie-de-vin. Sa sœur s'en saisit et, à l'immense horreur de Neter, qui fixait l'ouverture sanglante pratiquée sur Alla et la chose indéfinissable qui en avait émergé, le battit violemment tout en le secouant par une jambe. Et quand retentit dans la caverne, après les plaintes inhumaines d'Alla, cette voix nouvelle, criant de douleur ou de bonheur (il n'arrivait pas à le distinguer), il sut que le martyre d'Alla avait pris fin. Sa femme vint vers lui. Elle essuyait l'enfant avec un linge, le serrant contre elle pour le réchauffer et l'apaiser après les coups qu'elle lui avait donnés pour le forcer

à vivre. Elle le regarda avec cette douceur inexplicable, qui la rendait étrangère à tous. Son visage fatigué souriait au-dessus de Neter. “Vois, dit-elle à son mari, c’est un fils qui t’est né aujourd’hui.”

Neter devait toujours se souvenir de ces heures et de celles qui suivirent. Sa sœur emporta l’enfant pour le laver et le vêtir. Le prêtre demeura auprès d’Alla, soudain calmée, mais qui continuait à perdre son sang. Tandis que la nuit s’avançait, il la soutint de quelques boissons apaisantes, ayant renoncé devant le flot de sang qui s’écoulait de la blessure qu’il avait agrandie, à lui appliquer ses habituels pansements de plantes. Elle ne reprit pas connaissance et Neter, qui s’était traîné à son côté, la vit mourir le lendemain, sans un mot, mais, lui sembla-t-il – ce qui devait tout au long des jours noirs qui succédèrent à ses funérailles, le réconforter, pour autant qu’il pouvait l’être –, sans nouvelle souffrance.

Son épouse revint au coucher du soleil avec une jarre d’eau et des linges propres. Elle lava avec le prêtre le corps d’Alla et le revêtit d’une robe neuve. Ils allumèrent une torche et les Célubéens vinrent, chacun à leur tour, errer furtivement auprès de la caverne. Seule, la mère de Neter entra. Lorsque la nuit fut complètement tombée, elle emmena son fils. Ceux qui demeuraient encore au bord du chemin virent passer leurs ombres droites, Neter marchant au côté de sa mère, de son pas ferme, ralenti, semblait-il, par l’allure plus lente de la vieille femme.

Au logis de ses parents, son fils était couché dans un nid de paille et dormait auprès du feu. Neter le regarda tristement. Il n’avait pas prononcé un mot de la journée et se sentait si accablé qu’il aurait souhaité se coucher et tout oublier. Il refusa le repas que lui proposait sa mère et demeura auprès de son fils, observant son visage reposé. Il écouta au travers de son chagrin sa mère lui expliquer que le bébé avait été nourri du lait d’une nouvelle accouchée et s’abattit enfin, la tête contre celle de l’enfant, dans un sommeil sans image, où ses rêves n’étaient que des sons, des cris, répercutés sans fin contre ses tympans.

Il ne revit pas Alla. Lorsqu’il retourna à la grotte le matin, son frère et son épouse l’avaient roulée dans un linge et ne lui permirent pas d’augmenter sa douleur en découvrant le visage immobile de sa bien-aimée. Elle fut enterrée le jour même, devant tout Célubée, à l’entrée de la plaine, selon le désir de Neter. Le prêtre dit pour elle les prières des morts. Comme elle n’avait pas de famille pour l’enterrer, ainsi que la coutume de Célubée

l’exige, Neter et son frère creusèrent eux-mêmes sa fosse et procédèrent ensemble à l’inhumation. Le prêtre aurait voulu épargner à Neter cette nouvelle épreuve, mais celui-ci y tenait, sachant que son geste, plus encore qu’un mariage, scellerait aux yeux de Célubée son union avec la jeune femme et donnerait à leur fils la légitimité qu’il désirait.

Pendant toute la période de son deuil, Neter demeura aussi digne que l’exigeaient les convenances. On ne le voyait pas beaucoup, car il s’en allait dès le matin pour ses constantes inspections sur le territoire de Célubée. Mais ceux qui le rencontraient, sentinelle ou laboureur, juraient que ses yeux étaient secs, sa démarche assurée et énergique. Ce qu’il faisait en dehors de ces rencontres et des moments où on le croisait dans les couloirs de Célubée n’intéressait personne. Et il ne serait venu à l’esprit de quiconque l’idée qu’il pût s’abandonner au désespoir lorsqu’il se retrouvait seul.

Il s’installa chez son frère, ne pouvant se résoudre à aller dormir chez son épouse ou chez ses parents dont il redoutait les consolations. Le prêtre ne disait rien, se contentant de l’aider à dormir. Il attendait aussi des reproches, qui ne vinrent jamais, sur la manière dont il avait accouché Alla. Il repensait souvent à ce qui s’était passé, à la décision qu’il avait prise d’inciser le sexe pour dégager l’enfant. Aucun des accouchements auxquels il avait assisté ne l’avait conduit à un acte pareil. Il avait plusieurs fois laissé mourir la mère et l’enfant, faute d’arriver à sortir en temps utile le fœtus, arrêté par l’épuisement de sa mère. Il ne comprenait pas lui-même ce qui l’avait poussé à ce qui pouvait sembler un acte de barbarie, mais qui, il le savait, avait sauvé son neveu alors qu’Alla était déjà condamnée. Sa sœur lui avoua par la suite avoir eu la même tentation que lui et s’être sentie soulagée lorsqu’il s’y était résolu.

Le prêtre savait que Neter utilisait cette époque de chagrin et de solitude pour s’habituer à l’existence de son fils. Il n’en parlait pas et n’était pas retourné le voir depuis la première nuit.

L’enfant avait été confié à la jeune femme qui avait accepté de le nourrir. Le prêtre, sa mère et sa sœur se rendaient chaque jour chez elle pour voir le bébé et s’assurer qu’il était bien traité. Célubée tout entière se demandait ce qu’il adviendrait de cet enfant, qui, quoique né de la semence

de leur chef, n'était pas vraiment de leur race. Le peuple avait admis que Neter se soit épris de l'espèce de sauvageonne qu'il avait protégée depuis le début, parce qu'elle lui avait permis de manifester sa virilité. Il ne voyait à présent dans cet enfant que la preuve de la fécondité de Neter. En tant que tel, l'enfant n'avait pas plus d'importance. Il pouvait bien dépérir et disparaître comme sa mère, personne ne s'en soucierait.

Heureusement pour Neter et ses ambitions – que le peuple n'avait pas alors percées entièrement, parce que l'autorité et le pouvoir ainsi que ses modes de transmission n'étaient pas alors codifiés comme aujourd'hui –, la femme qui servait de nourrice à son fils se montra bonne et attentive. Le bébé échappa ainsi aux dangers qui menacent les enfants dans leurs premiers jours et, lorsque son père décida enfin de s'en charger, il était en bonne santé et ne ressemblait plus à cet animal écorché que Neter avait vu surgir du néant. »

Comme Anticléridès disait ces mots, un vacarme éclata dans la maison. On entendit des coups frappés à la porte, répercutés de mur en mur par les couloirs de la villa, et l'agitation des serviteurs tirés de leur premier sommeil, qui couraient au portail.

Le poète s'interrompit. Nagar et Phoil se levèrent ensemble et se rassirent ensemble, comme surpris de l'identité de leur réaction. Nous demeurâmes silencieux, le visage tourné vers la maison, inquiets de savoir ce qui pouvait troubler la paix de la nuit.

C'est alors qu'entra, précédé du portier affolé, l'intendant du domaine de Nagar. Il était sale et manifestement épuisé. Il bouscula le portier qui voulait expliquer à Nagar ce qui venait de se passer et s'avança, non pas vers ma maîtresse, qui posait sur lui un regard interrogateur et sévère, mais vers le prince. « C'est toi que je cherche », dit-il d'un ton las.

Cependant, Nagar le prit mal et lui demanda d'un ton froid d'expliquer la raison de sa présence chez elle à cette heure de la nuit, alors même qu'elle ne l'avait pas convoqué et qu'il aurait dû se trouver sur ses terres. Mais l'intendant lui répondit de sa voix douce et ferme que, quel que fût le respect qu'il lui portait, il ne pouvait le dire qu'à Phoil.

Le prince se leva alors et l'emmena avec lui. Pour ne pas froisser Nagar, ils partirent ensemble à la Cité où des amis de Phoil l'hébergèrent.

Demeurés seuls tous les trois, gênés de l'incident et de ce qu'il avait d'humiliant pour Nagar, nous restâmes sans mot dire quelques instants, avant que ma maîtresse ne se lève et n'aille se coucher.

Tandis que je rangeais la terrasse et éteignais les lampes, je sentis mon cœur battre très fort. J'étais de nouveau seule avec Anticléridès. Ce qui s'était passé entre nous, quelques heures plus tôt, devait nécessairement l'amener à me proposer de l'accompagner dans sa chambre. Je tremblais si fort d'excitation que je dus m'y reprendre à plusieurs fois pour souffler les lampes. Je lui tournai le dos, attendant qu'il parle, feignant l'indifférence. Mais il ne dit rien. Il prit la lampe que je lui tendais, s'écarta pour me laisser passer. Comme je guettais encore un mot, une simple parole d'affection à défaut d'une invitation à le suivre et que mon cœur se gonflait de chagrin et de dépit, il dit, pendant que je passais devant lui : « J'ai tant de travail, Coelia, que je dois te laisser maintenant. Que la nuit te soit douce. »

Nos chemins se séparaient sur la galerie. Je me retournai pour voir la lueur qu'il portait disparaître à l'angle du couloir où il s'enfonça. Et je me souviens que je restai interdite, devant le jardin intérieur, incapable de comprendre ce qui arrivait et pourquoi la nuit, flottant au-dessus de la maison, était si noire.

Je ne sus jamais exactement pourquoi l'intendant de Nagar était venu chercher le prince. J'appris par la suite les révoltes qui avaient éclaté dans les montagnes, en bordure des terres de ma maîtresse. Phoil ne voulut jamais me confirmer que l'intendant s'était bien jeté sur les routes pour venir lui en porter la nouvelle.

Anticléridès garda lui aussi le silence, en dépit de mes questions. Il était resté sur la presqu'île tout le jour qui suivit l'arrivée de l'intendant, mais je sais que Phoil le mit au courant par la suite.

Phoil resta absent toute la journée. Nagar se rendit à la Cité et ne revint que tard dans l'après-midi. Toutefois, nous fûmes de nouveau tous les quatre réunis le soir, sans que j'aie jamais très bien compris pourquoi Phoil était retourné chez Nagar après l'incident de la veille. Aussi Anticléridès reprit-il, tout naturellement, le récit interrompu la soirée dernière.

« Neter alla chercher son fils au début de l’automne, lorsqu’il fut moins occupé par les travaux des champs auxquels il avait, cette année encore, tenu à participer, même si les circonstances ne justifiaient pas, cette fois, qu’on renonce à la séparation traditionnelle entre soldats et laboureurs.

Il s’était demandé ce qu’il ferait de ce bébé, incapable de survivre sans aide extérieure et surtout sans une femme pour l’allaiter. Mais il ne voulait pas qu’il reste une heure de plus dans la maison de sa nourrice et supposait que les solutions s’imposeraient d’elles-mêmes, une fois l’enfant auprès de lui.

Lorsqu’il sortit, son fils dans les bras, il l’emmena sur la terrasse pour lui montrer la plaine, nappée de la brume lumineuse des jours d’automne. C’est alors qu’il découvrit Célubée, assemblée sur le promontoire, qui l’attendait. La ville avait su que Neter s’apprêtait à reprendre son fils. Le peuple, attentif aux décisions de Neter, pensait que quelque chose d’important allait se passer et voulait y assister. En outre, tous étaient curieux de savoir ce qu’il ferait du nourrisson.

Neter s’arrêta, étonné et sourdement inquiet. Il se souvenait du jour où il avait été pris à partie par une fraction de son peuple et de la violence dont celui-ci avait fait preuve, alors même qu’il venait de lui confier des pouvoirs qu’il n’avait jamais reconnus à personne auparavant. L’idée lui traversa l’esprit que cette foule en voulait aujourd’hui au fils d’Alla.

Mais personne ne parlait et tous semblaient attendre que lui, prenne la parole. Comme ces minutes se prolongeaient et que l’enfant, dans ces bras inconnus, commençait à s’agiter, Neter résolut de prononcer quelques mots. Il allait s’avancer pour dire il ne savait quoi, quand son épouse sortit de la foule. Elle lui prit l’enfant des bras, dans un geste maternel. Et ce fut elle qui parla pour Neter, devant Célubée stupéfaite : “Je serai la mère de cet enfant et je l’élèverai comme un enfant de Célubée, pour qu’il soit le fils que tu mérites, celui qui devra prendre ta place un jour.”

Ainsi que les autres, Neter demeura muet. Il avait été deviné par sa femme, plus qu’il ne l’aurait imaginé. Il l’admirait d’avoir osé dire ce qu’il n’avait pas encore eu le courage d’annoncer à Célubée. Mais il savait aussi, en regardant les visages interloqués, tendus vers eux, que Célubée n’avait pas pleinement saisi ce qu’elle venait de lui apprendre : que son chef s’était choisi un successeur. Ce qui importait à Neter, car il était bien tôt encore

pour faire admettre sa décision, c'était que l'idée fasse son chemin, à travers l'ambiguïté de la formule choisie par sa femme, pour que, le moment venu, elle paraisse presque naturelle à tous.

C'est ainsi que la sœur préférée de Neter éleva le fils de son mari. Elle le sevra, malgré les protestations de l'intéressé, en l'obligeant à renoncer au lait de sa nourrice, pour le lait de chèvre ou de brebis et les bouillies qu'elle lui préparait. Elle lui apprit à marcher et à parler, éveilla son esprit par ses contes et l'étude des plantes et des étoiles, polit et attendrit son cœur de son amour, tout en ne lui cédant jamais rien et en lui refusant toujours la consolation de la sentimentalité. Enfin, dès qu'il fut en âge de comprendre, elle lui parla chaque jour d'Alla, lui celant seulement ses origines. Lorsqu'elle le remit à son père pour qu'il achève son éducation, elle savait qu'aucun enfant de Célubée n'était mieux préparé aux tâches que Neter souhaitait lui confier un jour.

Neter ne s'occupa jamais de son fils, aussi longtemps que ce dernier ne fut pas en état de le suivre dans ses inspections quotidiennes. Il rentrait tard chez lui, à une heure où l'enfant était endormi et repartait avant son réveil. Le petit garçon ne côtoyait son père que les jours de pluie, lorsqu'il restait à Célubée ou les jours consacrés à la vérification des armes. Il le contemplait de loin, quand Neter réunissait Célubée sur la terrasse, pour l'informer de ses décisions ou lors des cérémonies religieuses, où Neter se tenait à l'écart de tous, sur le côté, comme pour mieux observer son frère en train d'officier. L'enfant n'éprouvait rien pour lui, sinon de la crainte. À peine s'il savait que c'était son père. Il préférait la compagnie de l'épouse de Neter ou celle de son oncle, chez qui sa mère l'emmenait souvent. Il passait des heures pleines à les écouter parler ensemble, sagement assis à l'écart et observant sans un mot, de ses grands yeux brillants.

En ce temps-là, Célubée connut quelques transformations qui retinrent trop l'attention de Neter pour qu'il prenne le temps de veiller sur son fils. Il faisait confiance à sa femme. Il avait repris ses habitudes conjugales du temps où Alla n'était pas entrée dans sa vie. S'il dînait encore chez son frère, dont la compagnie lui devenait toujours plus nécessaire, il rentrait chez lui plus tôt qu'autrefois, afin de trouver sa sœur éveillée. Elle lui contait chaque soir sa journée et surtout les progrès de l'enfant. Il ne posait jamais de questions sur le petit garçon, alors qu'il n'hésitait pas à interroger

la jeune femme sur ses propres activités, comme s'il avait voulu marquer ainsi qu'il approuvait sa manière d'élever son fils. Lorsqu'il s'étendait près d'elle sur la couche matrimoniale, il la serrait contre lui, comme il l'avait fait jadis et ne parvenait à s'endormir qu'étroitement enlacé à son épouse. On ne lui connut plus aucun autre attachement. S'il lui vint des désirs et s'il les satisfit d'une façon ou d'une autre, nul ne le sait. Mais tel qu'il était, je crois qu'il n'eut jamais besoin de personne d'autre que sa chaste épouse, pour supporter l'irréversible absence d'Alla.

Neter réalisa enfin la totalité des fortifications de la ville qu'il envisageait depuis si longtemps. Il fit en outre aménager les chemins aboutissant à Célubée et surtout ceux qui menaient aux portes ouvrant sur la plaine et sur le fleuve. Ils furent élargis, débarrassés des pierres qui gênaient le passage et leur inclinaison adoucie pour que puissent passer les charrois portant des jarres d'eau ou les récoltes que l'on pouvait traîner, seul ou à plusieurs, selon la charge.

Il répartit de manière différente les responsabilités. Il affecta de nouveaux hommes aux travaux agricoles, malgré l'indignation de ceux qui avaient été choisis et qui eurent l'impression de perdre une partie des privilèges attachés à leur fonction de soldat. Mais Neter cherchait ainsi à trier entre ceux que leur naissance avait désignés comme sentinelle. La sécurité de Célubée restait sa première préoccupation, bien que plusieurs années se soient écoulées paisiblement. Trop d'hommes peu faits pour cette fonction affaiblissaient le groupe de soldats de Célubée. Ceux-là se plaignaient sans cesse des contraintes imposées, des gardes de nuit, des exercices physiques durs et intenses qu'il avait introduits peu après la mort d'Alla pour endurcir les hommes chargés de veiller sur la ville, des réquisitions pour accomplir les corvées indispensables. Neter craignait qu'ils ne soient pas meilleurs laboureurs que soldats, mais il donnait la priorité à la cohésion de sa garde.

Ces derniers changements, il ne les soumit pas au conseil. Il les lui annonça seulement, indiquant par là qu'il ne supporterait aucune opposition à sa volonté. Il avait longuement médité sur cette mesure à laquelle il tenait et qu'il considérait, en outre, comme le moyen de mesurer sa puissance. Nulle voix ne s'éleva au conseil, bien qu'y siégeassent des hommes dont la famille était concernée. Les mécontentements s'exprimèrent, peu à peu, sous des formes variées. Quelques-uns se soumirent, mais n'adressèrent

plus la parole à Neter. D’autres accompagnèrent les cultivateurs mais firent preuve d’infiniment d’imagination pour ne rien faire ou pour saccager l’ouvrage de leurs compagnons. Les derniers continuèrent à se présenter aux séances d’entraînement. Neter se moquait des premiers. Leurs saluts ne l’intéressaient pas. Ils pouvaient penser ce qu’ils voulaient du moment qu’ils lui obéissaient. Les deuxièmes eurent à affronter la colère des cultivateurs qui ne tolérèrent ni que l’on ne respecte pas leur travail ni que l’on ne se range pas aux ordres de Neter qu’ils adulaient depuis qu’il participait, sans rechigner, à leurs travaux. Quant aux troisièmes, Neter se chargea lui-même de les renvoyer dans les champs, en les brimant et en les humiliant de telle manière au moment des exercices qu’ils abandonnèrent d’eux-mêmes la partie. Un seul, trop fier pour obéir et faiblir, malgré les rigueurs et les fatigues imposées à son corps, s’entêta. Il endura, sans un mot, non seulement les coups portés par ses compagnons plus forts que lui, l’épuisement des courses auxquelles Neter l’astreignait en dépit de la chaleur, les veilles prolongées et répétées que son chef l’obligeait à accomplir, sans le laisser dormir dans la journée parce qu’il devait s’exercer ou aider aux travaux d’élargissement sous le soleil ou sous la pluie, mais surtout les sarcasmes et les vexations des autres gardes. Au bout de plusieurs semaines de cet enfer, Neter l’autorisa à demeurer parmi les soldats. “Je souhaiterais, lui dit-il, que tout Célubée eût ton courage et ta force morale. Car ce n’est pas tout d’avoir un corps endurci, si l’esprit ne suit pas.”

Cette jeune sentinelle devint, avec le grand soldat des premiers jours, l’un de ses compagnons préférés. Il accepta leur présence de temps à autre, lorsqu’il partait sur la montagne vérifier que tout était tranquille.

Un après-midi où il marchait ainsi sur les sommets avec le plus colossal de ses deux amis et réfléchissait tristement, en regardant la lumière fraîche du printemps, son compagnon, toujours silencieux, parce qu’il avait du mal à s’exprimer, prit soudain la parole :

“Je ne peux venir ici sans penser à Alla, murmura-t-il. Je t’ai souvent escorté quand tu l’accompagnais. Quand je suis ce chemin sur les crêtes, je la revois toujours, courant loin devant nous. Il me semble qu’elle va revenir vers nous et nous donner nos noms et que tout sera comme avant.”

Neter le regarda curieusement, tout à la fois étonné et ému que ce grand gaillard puisse éprouver avec tant de tristesse ce que lui-même ressentait sur

ce chemin qu'il s'obligeait à prendre fréquemment pour adoucir son perpétuel chagrin. Il mit la main sur l'épaule du soldat et remarqua qu'il avait les larmes aux yeux. Neter, qui ne supportait pas la faiblesse physique et le manque de courage, aimait que les hommes les plus résistants soient capables de douceur et de sensibilité. Son affection pour ce soldat datait du jour où il avait eu la force, pour pleurer la mort de son ami, de sortir de la stupeur qui avait saisi Célubée et les deux autres sentinelles. Qu'il ait éprouvé pour Alla, issue du peuple qui avait tué cet ami, une telle intensité de sentiments, le rendit plus cher encore à Neter.

Tandis qu'ils poursuivaient tous deux leur chemin, guettant l'impossible silhouette de la jeune fille, dévorés de chagrin et d'amitié, parce qu'ils savaient ce que l'autre pensait, Neter prit enfin la décision qu'il repoussait chaque jour et que son épouse l'avait jusque-là aidé à différer. Il résolut, à ce moment-là, de s'occuper de l'enfant d'Alla.

À compter de cette époque, on le vit chaque soir redescendre la montagne en compagnie de son fils, solidement tenu par la main. Il emmenait l'enfant dans l'après-midi, quel que fût le temps, prenant parfois au passage l'un des deux gardes. Dans les premiers temps, il se borna à marcher en silence. L'enfant, encadré par deux hommes, habitués à marcher vite, dut apprendre à presser le pas. Il est probable qu'il souffrit beaucoup de ce changement dans ses habitudes. Forcé d'abandonner la douceur de sa seconde mère, qui bavardait sans cesse et le tenait à l'abri du chaud, du froid et des pluies, pour ces hommes taciturnes, qui ne lui prêtaient jamais la moindre attention et couvraient, sans y prendre garde, des distances considérables sur des chemins hérissés de pierres, brûlés de soleil ou battus par des vents glacés, il ne dut qu'à sa vigueur naturelle et à la force de son orgueil de ne jamais se plaindre ou s'effondrer. Neter le ramena souvent trop épuisé pour qu'il puisse faire autre chose que se jeter sur son lit sans manger. L'enfant passait ses matinées dans l'inquiétude des épreuves qu'il aurait à subir dans l'après-midi. Sa mère demanda souvent à Neter de ne pas le soumettre à de tels efforts, mais celui-ci n'en tint jamais compte.

Neter avait conscience de sa dureté envers son très jeune fils. Il surprenait souvent les regards de commisération du garde et s'efforçait, quant à lui, de ne jamais céder à l'envie qui le prenait de le serrer dans ses bras, de le poser sur ses épaules et de le protéger. Il se justifiait par la

nécessité d’endurcir l’enfant, mais tout au fond de lui-même, il savait que c’était son indifférence pour son fils qu’il essayait de porter à son paroxysme, comme s’il avait espéré, qu’une fois ce point atteint, son amour paternel pourrait enfin éclater.

Il se révéla cependant un jour d’automne, où ils étaient seuls tous les deux, parce qu’aucune des deux sentinelles n’avait pu les accompagner. Le petit garçon serrait comme toujours fermement la main de son père et compensait par un pas de course l’absence de la seconde main, toujours prête à le tirer en avant et à le soulever discrètement au-dessus des obstacles. Neter s’enfonça une épine dans le pied en s’avançant dans un buisson pour attraper un oiseau qui venait de s’y poser. Il dut s’asseoir pour se soigner. L’enfant, resté debout, le regarda presser brutalement la peau autour de l’épine. Au bout d’un instant, comme Neter ne parvenait pas à se débarrasser du dard effilé, planté très avant dans sa chair, l’enfant s’agenouilla devant lui, prit d’un geste assuré, mais respectueux, le pied de son père et en extirpa d’un pincement précis la longue pointe. Aussitôt, il se remit debout, prêt à repartir.

Neter se renversa sur le sol, riant et pleurant à la fois. Il fit tomber son fils d’un coup de pied et, le prenant dans ses bras, roula avec lui sur le sol de chaque côté, le berçant sans trêve contre sa poitrine. Le petit garçon se laissa faire, sans rien dire, jusqu’à ce que son long chagrin se répande enfin en sanglots et hoquets sur le cœur de Neter. Ils restèrent enlacés, sans parler, le temps que leurs peines s’apaisent enfin et qu’ils puissent reprendre leur route. Ils n’échangèrent pas un mot ce jour-là, mais leurs mains se pressaient fortement l’une dans l’autre et ils tournaient fréquemment leurs visages l’un vers l’autre.

Le lendemain, Neter entreprit d’expliquer Célubée à son fils. Leurs promenades s’amplifièrent. Neter ne se contentait plus de la montagne, mais lui faisait visiter les abords du fleuve et la plaine, dont il avait fait reculer les limites en ordonnant de nouveaux travaux par-delà les champs récoltés. Il s’appliqua également à lui parler dans la langue d’Alla. Il croyait l’avoir oubliée, mais certains mots revenaient, certaines tournures inutilisées depuis tant d’années étaient soudain présentes à sa mémoire. Il hésitait parfois, conscient de faire une erreur, et se souvenait alors du cher visage d’Alla et de ses moues lorsqu’il écorchait sa langue. À cette occasion, il s’aperçut que son fils savait qui était Alla, même s’il ne

saisissait pas clairement le rapport existant entre elle, lui-même et Neter. Neter ne voulut pas le priver de ses constructions familiales, où Alla restait un personnage insituable – malgré l'importance que tous ceux de ses parents lui accordaient – alors que Neter et son épouse s'imposaient comme ses père et mère. Le petit garçon comprit cependant, en écoutant Neter qui lui parlait sans se lasser de cette inconnue, et dans une langue étrangère qu'il retenait aisément, que son passage à Célubée avait dû être déterminant pour sa propre existence. Les pas de Neter le portaient souvent devant l'arbre où elle avait été enterrée, juste devant la plaine et où sa tombe s'était à présent effacée. Seul l'arbre qui épaississait et donnait une ombre apaisante à ceux qui descendaient travailler la plaine rappelait à ceux qui y prêtaient attention qu'elle avait achevé là sa traversée des espaces et des périls inconnus. Lorsqu'on avait agrandi et aplani le chemin de la plaine qui aboutissait à cet arbre, Neter avait défendu qu'on s'en approche et qu'on vienne creuser à proximité de ses racines. Une poignée seulement des soldats affectés à cette tâche, dont le grand soldat triste, purent expliquer aux autres les raisons de Neter. Dès cette époque, presque tout Célubée avait oublié où se trouvait la tombe d'Alla. Elle dut cependant à ces travaux et au respect de cet arbre, toujours plus beau et où il faisait bon se rafraîchir, qu'on ne l'oublie pas complètement. Neter y amena souvent son fils. Lorsqu'il faisait trop chaud, ils s'y asseyaient et Neter poursuivait ses leçons.

Célubée s'amusait de l'attention que Neter portait à son fils. Ils étaient devenus inséparables. L'enfant assistait désormais aux entraînements et avait obtenu la permission de se mesurer de temps à autre avec les plus doux des guetteurs. Aucune tournée ne se faisait sans le petit garçon. Lorsque Neter allait visiter les cultivateurs, il l'emmenait, l'obligeant à aider à sa manière et lui assignant des tâches qui dépassaient souvent ses forces, mais que le petit accomplissait toujours sans la moindre plainte. On les voyait passer, main dans la main, l'enfant adaptant son pas à celui de Neter, et échangeant des mots inconnus, qui plongeaient Célubée dans la perplexité.

Le peuple s'amusait d'autant plus qu'à la même époque, le prêtre avait élu un enfant pour le former et lui succéder. Il avait, après beaucoup de doutes et sur les conseils de Neter, choisi l'un de leurs neveux. Le prêtre avait observé grand nombre des enfants courant dans les couloirs de

Célubée. Le seul qui lui aurait semblé digne de le remplacer un jour était le fils de Neter dont la sagesse, la tranquillité et la pénétration l'avaient frappé dès son plus jeune âge. Mais un soir Neter lui dit :

"Je sais que tu as décidé de te choisir un disciple. Je sais aussi que tu aimerais porter ton choix sur mon fils. Tu es sage, car je crois, comme toi, qu'il ferait un très bon prêtre. Cependant, je crois aussi qu'il deviendra un chef insurpassable et Célubée en a plus encore besoin. Si j'avais un second enfant, je te le donnerais comme disciple, mais je n'en aurai plus jamais. Seule cette solution aurait permis que Célubée continue à être dirigée et conseillée par deux frères, ce qui, je crois, lui convient le mieux.

"Dans ces conditions, tu dois choisir l'enfant de l'une de nos sœurs. Je sais que tu n'as pas exclu de retenir l'un d'entre eux, car je t'ai vu observer les enfants de Célubée et tes yeux se sont fixés sur le plus jeune de nos neveux. C'est celui-là que tu dois prendre. S'il ne fait pas l'affaire, peut-être un autre viendra-t-il qu'il sera encore temps de former.

"Ce que je veux, cependant, c'est que tu instruises aussi mon fils. Tu lui transmettras une partie de ton savoir, tout ce que tu peux lui apprendre sans transgresser les interdits que tu as juré de respecter. Tu m'en as révélé quelques fragments. Tu dois lui en dire au moins autant et plus, si tu juges que Célubée en tirera profit."

On vit donc le prêtre passer, lui aussi, un enfant à la main et lui faisant subir d'autres épreuves et d'autres exercices que ceux que Neter imposait à son fils. Le spectacle de ces deux hommes, plus puissants que quiconque, traînant à leurs côtés un enfant, faisait rire Célubée qui n'avait jamais accordé beaucoup d'importance à l'éducation de ses petits, se bornant à s'estimer heureuse, lorsqu'il leur était donné de survivre à leur enfance.

À cette époque, Neter souhaitait extirper Célubée du ventre de la montagne où elle se tapissait. Il supportait de moins en moins les logis humides et obscurs où les odeurs nauséabondes se glissaient de couloir en couloir. Il ne s'était jamais senti à son aise que sur la terrasse, face aux vents et à la plaine. Mais chaque fois qu'il tentait de faire part de son idée, ses interlocuteurs repoussaient ses propositions. On lui opposait de nombreuses objections. Mais il savait que son projet aboutirait avec le temps, car, au fur et à mesure que passaient les années, la population

augmentait et le cœur de la montagne, percé de galeries, ne suffirait bientôt plus à l'héberger toute.

La plaine, devant lui, s'était considérablement étendue, grâce aux défrichages qu'il avait engagés. De nouvelles terres avaient été conquises entre le fleuve et la bordure montagneuse orientale. Les champs ayant reculé, il fallait couvrir davantage de chemin pour aller soigner les plus méridionaux. Neter jugeait plus logique que Célubée descende de la montagne pour s'installer dans la plaine, sur le léger renflement courant du bord du fleuve aux versants orientaux, sorte de rebord peu élevé entre la plaine et la montagne. En raison des oppositions, Neter se contentait de s'installer sur ce socle, à l'ombre de l'arbre d'Alla qui y poussait et de rêver à ce que pourrait devenir Célubée s'il était écouté ou décidait de se faire écouter.

Il était préoccupé pour le moment par le souci d'imposer son fils comme son successeur à la tête du conseil. Lorsque l'enfant eut environ dix ans, il l'y emmena avec lui. Malgré les regards furieux et le bruissement du conseil quand il y pénétra, la main de l'enfant dans la sienne, il le fit asseoir derrière lui. Ceux qui, au lendemain de la tirade de la femme de Neter, avaient pu se poser des questions – abandonnées au fil des années, en raison dans un premier temps de l'indifférence qu'il témoignait à l'enfant et dans une seconde phase, de l'oubli dans lequel s'étaient perdues ces phrases – n'eurent plus le moindre doute sur les intentions de Neter, en le voyant recourir à l'artifice par lequel il s'était lui-même, autrefois, introduit au conseil.

Pour Neter, c'était l'épreuve de force qu'il attendait depuis la naissance du petit garçon et même depuis le jour où lui était venue l'idée de se marier et d'avoir des enfants. Aussi installa-t-il son fils avec un total mépris pour les chuchotements et mouvements divers qui se firent entendre dans la pièce. Il se retourna pour braver le conseil. Sa haute taille redressée, qu'on oubliait souvent parce qu'il avait tendance à se voûter et qu'il était très mince, il leur fit face. Tous étaient déjà assis et ressentirent comme un affront l'immobilité de leur chef, dressé devant eux, les toisant de sa hauteur. Il laissa passer plusieurs minutes avant de s'asseoir à son tour.

Il se comporta comme si rien de nouveau ne s'était produit et ne jeta jamais le moindre coup d'œil derrière lui. Au contraire, les hommes en face de lui ne cessèrent de fixer l'enfant. Ce dernier les dévisageait à tour de

rôle, sans moquerie ni arrogance, comme certains l'auraient craint, sans ennui non plus, comme il aurait été normal pour un enfant, mais avec attention, comme s'il avait cherché à mesurer précisément chacun d'eux, tournant la tête vers celui qui parlait et l'écoutant avec ce qui paraissait de la concentration, encore que, du fait de son âge, il ne dût guère comprendre le sens général des débats.

Neter ouvrit le conseil, comme à l'ordinaire, en évoquant les différents points à l'ordre du jour. Il rappela rapidement la teneur du premier point avant de le mettre en discussion et ceux qui auraient voulu contester la présence de son fils furent ainsi empêchés de parler. Le conseil se déroula normalement. Neter, qui avait bandé ses muscles pour se donner du courage, tant il se sentait ému devant l'épreuve qui l'attendait, se détendit au fur et à mesure que le temps s'avançait. Quoi qu'il arrivât, l'enfant aurait assisté à un conseil dans son intégralité. Deux choses l'inquiétaient cependant. Malgré la confiance qu'il avait en lui, il craignait que son fils ne finisse par s'endormir, tant la séance était longue et la nuit à présent avancée. Il redoutait en outre les dernières minutes. Il n'avait pas encore décidé s'il était préférable de conclure et de lever rapidement la séance en quittant précipitamment la salle – ce qui préviendrait les attaques, mais pourrait paraître une fuite – ou de laisser aux mécontents la possibilité de s'exprimer, en prenant le pari de paralyser à jamais leurs réactions, tout en courant le risque de ne pas réussir à répondre ou à rejeter leurs critiques.

Cependant le conseil se terminait. Neter le prolongea finalement, en choisissant à la dernière minute de se conformer à une coutume qu'il pratiquait rarement depuis qu'il présidait cette assemblée. Il demanda, une fois l'ordre du jour épuisé, si quelqu'un avait des questions à poser.

Dans le contexte, cette interrogation apparut comme un insupportable défi, une nouvelle gifle qu'il leur lançait du haut de son mépris. Si Neter avait bâclé la séance et l'avait levée dans la précipitation, il est vraisemblable que la majorité aurait profité de cet aveu de faiblesse pour l'attaquer. En revanche, l'assurance dont il faisait montre en allant jusqu'à solliciter les critiques les pétrifia tous. Un seul, du fond de la salle où l'obscurité masquait son visage, osa poser la question que tous auraient souhaité avoir le courage de formuler.

Neter y répondit avec hauteur : “Parce que mon fils doit savoir ce qui se passe au conseil, pour être en mesure de le présider un jour.”

Dans le silence qui suivit cette réponse et que le conseil enregistra sans réagir, parce qu'il la connaissait depuis le début et avait, en définitive, toujours su que Neter s'arrangerait pour conserver son pouvoir par-delà les limites imposées aux hommes par les dieux, Neter eut le front de demander, de son même ton indifférent, s'il y avait d'autres questions.

Neter se retourna, aida l'enfant, aux yeux toujours vifs, à se relever et sortit le premier. Il emmena le petit garçon à travers la nuit jusqu'à la terrasse et lui montra la plaine blanchissante sous la lune. L'enfant contempla comme lui cet inlassable spectacle et, levant son regard vers lui, articula d'une voix ferme : "Tout ceci est à nous." Neter lui empoigna l'épaule et la serra fortement, fier qu'il ait compris ce qui s'était passé tout à l'heure et qu'il accepte avec naturel d'assurer les responsabilités dont son père venait de le charger.

Cependant, Neter était moins sûr que lui que tout soit gagné. Par intuition, il avait choisi la meilleure tactique et en avait joué avec une grande habileté, faisant taire son émotion, son désir irrépressible de s'en aller ainsi que la peur qui battait dans sa poitrine avant de prononcer des paroles dont il mesurait la portée. Mais il connaissait trop les habitants de Célubée pour ne pas attendre d'eux quelques réactions sournoises. Quand il pensait à Célubée, il s'apercevait que, fondamentalement, il méprisait son peuple qu'il jugeait lâche et hypocrite et qui s'amollissait en oubliant son passé. Sa volonté d'élever Célubée au-dessus d'elle, d'en faire le centre du monde, se fondait sur la conscience de son destin et sur son affection et son admiration pour un petit nombre de Célubéens. Il s'en voulait d'avoir si mauvaise opinion de ceux auxquels il souhaitait tant de bien. Il se forçait sans cesse à distinguer en chacun d'eux la part valable de celle qui le rendait méprisable. Il cherchait à se convaincre que tous étaient dignes, d'une façon ou d'une autre, de participer à l'édification de Célubée telle qu'il la rêvait. Son frère lui reprochait de vouloir rendre son peuple heureux malgré lui et à la manière dont il concevait, lui, le bonheur. Neter répondait toujours qu'il était né pour tirer et pousser Célubée vers des hauteurs qu'il ne pouvait seulement imaginer. Que s'y élever donnait son sens à l'existence des hommes et demeurait le seul moyen de survivre dans ce monde hostile.

Ainsi réfléchissait-il auprès de son enfant, cherchant à deviner dans l'écriture des étoiles ce qui l'attendait encore. Les soirs de triomphe,

lorsque la certitude de la réussite s'était imposée à son esprit, il se sentait toujours las, et la perspective de nouveaux combats l'anéantissait. Rien ne le stimulait davantage que les échecs ou la lutte, quand il se trouvait au cœur de l'effort, sans savoir encore de quel côté le destin basculerait. Il tenta de se demander comment réagirait le peuple de Célubée, une fois que tous seraient au courant et que la stupeur qui avait frappé le conseil s'estomperait au gré des discussions. Mais il était trop fatigué pour avoir envie de prévoir et de parer des coups qui n'étaient qu'à venir. Il s'en voulut de ne pas pouvoir se contenter du bonheur de se trouver dans la nuit fraîche, auprès de son fils. Il regretta de vivre toujours tendu vers ce qu'il désirait et de ne pas se satisfaire, non seulement de ce qui lui était donné, mais de ce qu'il venait de conquérir. Puis, l'enfant chancelant de fatigue, il le ramena à son lit. Lui-même ne s'attarda pas dans sa maison. Il s'en alla, dans la nuit, dormir sous l'arbre d'Alla pour regarder le jour se lever sur la plaine, par-delà la barrière des montagnes orientales.

La première pensée qui lui vint en s'éveillant fut qu'il fallait veiller sur l'enfant. Il lui était apparu avec évidence au cours de son sommeil que les Célubéens le craignaient trop pour s'en prendre à lui-même et qu'ils reporteraient probablement leur fureur et leur violence sur son fils. Aussi ne le quitta-t-il jamais pendant les mois qui suivirent. Plus encore, il ne sortit jamais sans l'un de ses deux gardes afin que, s'il était pris par surprise, l'enfant ne se trouve pas totalement abandonné. Le résultat fut que l'enfant dormit moins encore que d'habitude, traîné chez le prêtre par son père jusqu'à une heure avancée, emmené, en compagnie d'une sentinelle, dormir dehors lorsqu'il faisait trop chaud ou que Neter se sentait d'humeur rêveuse et, surtout, se tenant toujours derrière son père au conseil.

Neter ne sut jamais s'il avait ainsi sauvé son fils, car personne ne tenta rien contre eux, quelque furieux et hostiles que soient souvent les regards de ceux qu'ils croisaient au cours de leurs sorties. Les seuls qui acceptèrent d'emblée la résolution de Neter furent les cultivateurs. Parce qu'il ne leur venait jamais à l'idée de contester ses décisions et parce qu'ils connaissaient le petit garçon pour l'avoir vu souvent dans les champs auprès de son père.

S'il n'avait pas été si sûr de lui et si indifférent à l'affection des autres, Neter aurait passé des mois très pénibles. Son peuple le fuyait et manifestait sa hargne par un silence boudeur. Au conseil, les séances se

raccourcissaient parce que personne ne voulait prendre la parole, comme si les Célubéens avaient inventé de se punir en se privant des libertés qui leur restaient encore. Les soldats à l'entraînement – à l'exception de ses deux fidèles et d'une poignée qui approuvaient son choix ou n'avaient pas d'opinion sur la question – restaient silencieux et exécutaient maussadement les exercices qu'il commandait, jetant de temps à autre des regards jaloux à l'enfant qui s'exerçait à leurs côtés.

Par ailleurs, d'autres soucis accablaient Neter. À nouveau, les récoltes s'annoncèrent mal. Le temps redevint capricieux. Dès l'automne, un vent coupant tomba des montagnes. En dépit des greniers bien remplis après plusieurs années de prospérité, Neter s'inquiéta à l'idée que tout pourrait recommencer comme par le passé.

Et tout sembla recommencer.

Un soir d'hiver où il rentrait, à la nuit tombée et sous la pluie, avec son fils et le jeune garde, il découvrit Célubée devant l'entrée de la ville. Malgré l'averse, elle l'attendait, silencieuse. Neter pensa qu'était arrivé le coup de force qu'il redoutait depuis le printemps et songea qu'ils ne pourraient jamais affronter à eux trois cette masse compacte et haineuse. Il laissa les deux autres en arrière et dégringola le chemin dans la direction de Célubée.

"Que se passe-t-il pour que vous demeuriez ainsi plantés sous la pluie ? Est-ce le moment de prendre froid ?"

Comme personne ne répondait et qu'ils se bornaient tous à l'observer avec un mélange de méchanceté et de mépris, il commença à redouter le pire et à avoir peur. Sans regarder en arrière, comme il en avait envie, il reprit :

"Parlez ! Ou dispersez-vous, vous n'avez rien à faire ici."

Alors, l'un des membres du conseil, celui qui avait interrogé Neter sur ses intentions le jour où il y avait introduit son fils, sortit de la foule et se dressa devant lui. Il était plus petit et plus jeune que Neter. Mais l'arrogance de cet homme, planté sur ses jambes courtes, au torse noueux et maigre était telle que Célubée derrière lui grogna de satisfaction.

"Neter, dit-il d'une voix forte, tu nous as trompés. Tu nous as endormis pendant des années pour nous dépouiller impunément et t'arroger tous les

pouvoirs. Tu nous as en outre imposé ton rejeton, trop maigrelet pour pouvoir seulement abattre une bête féroce. Tout ce que tu nous as enlevé, nous te l'avons abandonné sans protester parce que tu nous promettais prospérité et sécurité.

"Tu nous as promis la prospérité et voilà que cette année les récoltes sont mauvaises, que nous n'avons pas réussi à remplir nos greniers. La pluie et le froid sont de nouveau là. On dit qu'il n'y aura pas de seconde récolte. On dit que tu as épuisé les champs en forçant les cultivateurs à les travailler au lieu de laisser les grains pousser à leur envie, croître et mûrir comme par le passé. Si, comme je le crois, tu as poussé Célubée à la ruine, rends-nous notre liberté. Laisse-nous décider, comme autrefois, comment nous nous nourrirons. Cesse de nous imposer ta volonté.

"Et tu nous avais promis la sécurité. Il est vrai que tu as éloigné de nous, pendant plusieurs années, ces espèces de bêtes sauvages qui nous ressemblaient. Mais tu devais bien les aimer pour t'être uni à l'une d'elles, bien qu'elle n'ait pas hésité à nous voler et à tuer l'un de nous. Tu te glorifies maintenant de cet enfant qu'elle t'a donné avant de mourir. Mais c'est un piège qu'elle nous a tendu, qu'elle t'a tendu, Neter, car nous ne voulons pas croire que tu en sois complice. Tu as seulement été aveuglé. Célubée n'est plus en paix. Mais nous nous défendrons seuls désormais. Nous ne voulons plus t'écouter. Nous ne pouvons plus te croire. Nous ne pouvons plus te suivre."

Abasourdi par ce discours qui, à en juger par la vigueur de ses réactions, semblait surtout destiné à l'assistance, Neter regarda son adversaire comme pour le jauger. Il parlait bien, mais sa petite taille ridicule et son manque de force en faisaient un opposant un peu grotesque. Il n'effrayait pas Neter. L'inquiétait en revanche, parce qu'il ne comprenait pas les insinuations du discours, ce qui s'était passé à Célubée en son absence.

"Bien. Si tu as fini de t'exercer à l'art de discourir, que tu manies si bien au conseil, à défaut de savoir manier la lance et l'arc, peut-être pourras-tu me dire précisément ce qui est arrivé.

— Je vais te le dire, répondit-il malgré l'insulte. Montrez-lui", cria-t-il à la foule, sans se retourner, le regard toujours planté dans les yeux de Neter.

La foule se fendit pour laisser passer un cortège que Neter avait cru ne jamais revoir. On amena devant lui trois corps, à demi dévorés par les bêtes. Mais ils portaient des blessures plus terribles : des sillons sanglants sur les crânes et de longues éventrations, d'où pendaient rouges et noirs, des viscères rongés. On aligna les trois cadavres à ses pieds, dans la boue. Tout le monde le regarda avec une sorte de satisfaction perverse, comme si Célubée tout entière se sentait heureuse d'apporter enfin la preuve des erreurs de son chef.

Alors Neter entra dans une colère si violente qu'elle fit frémir jusqu'aux derniers rangs.

"Êtes-vous devenus fous ? Avez-vous une fois de plus perdu tout sens humain pour exhiber ainsi sous la pluie battante ces pauvres dépouilles ? Mais qui êtes-vous donc pour n'avoir jamais le respect de la mort ?"

En disant ces mots, il enleva son manteau pour recouvrir le premier corps puis, d'un geste exaspéré, arracha celui du jeune homme, toujours figé dans son attitude de défi, pour couvrir le deuxième. Il n'eut pas à demander quoi que ce soit pour le troisième. L'un des hommes qui avaient porté les cadavres se défit spontanément de sa cape et la jeta sur le corps torturé du troisième. Les six porteurs, sur un mot sec de Neter, remportèrent les cadavres au travers de la foule muette, dégoulinante de pluie.

"Je ne tolérerai jamais ceci, continua Neter qui arpentait le chemin, passant la foule en revue, jamais ! Que vous mettiez en question mes décisions, je peux l'admettre, si du moins vous me donnez suffisamment d'arguments pour me prouver que je me suis trompé. Mais que vous vous délectiez de ce spectacle horrible, que vous montiez cette comédie dans l'espoir de m'abattre, jamais ! Je vous ai aimés, dieux, que je vous ai aimés ! J'ai souhaité pour vous un destin que vous n'êtes pas seulement capables d'imaginer. Je voulais vous offrir une place au centre du monde, au centre de ce monde que vous ignorez et qui ne vous intéresse pas parce qu'il n'est pas vous. Race pourrie ! Je vous méprise. Je n'ai pas assez de mots pour vous dire combien vous êtes veules et lâches, pas assez de salive pour pouvoir vous cracher dessus.

"Trois d'entre nous ont péri dans d'horribles conditions. Tout ce que vous trouvez à faire, au lieu de les préparer pour la mort et de vous mettre à la recherche de leurs assassins, c'est de m'envoyer ce petit roquet pour

m’insulter. Vous ne voulez plus de moi ? Vous voulez retrouver les temps d’hier où le conseil ne décidait rien et où vous trembliez de peur à l’idée que d’autres hommes que nous puissent courir à travers la montagne et la plaine ? Je suis fatigué de vous. Fatigué de vous donner toujours le meilleur de moi-même. Mon fils vous déplaît ? Il se réjouira, sûrement, d’être débarrassé de vous avant d’avoir eu à vous subir. Vous voulez votre liberté ? Eh bien, débrouillez-vous !”

Là-dessus, il rebroussa chemin et rejoignit ses deux compagnons sans se retourner. Célubée les vit remonter sur la montagne et disparaître dans la brume qui tombait en même temps que la nuit. On s’aperçut alors que la pluie s’était arrêtée. Trempé et abattu, le peuple resta figé dans la nuit. Il avait voulu renverser Neter et ses ambitions. Il prenait conscience que celui qui l’avait sauvé du péril aux pires moments de Célubée venait de l’abandonner à l’heure où ces dangers anciens se déchaînaient à nouveau.

Il reprit le chemin de Célubée. Tout semblait noir et triste. Les couloirs étaient envahis d’une fumée âcre mêlée à la brume qui s’infiltrait par chacune des failles de la montagne. Dans la salle du conseil, les porteurs avaient étendu les trois cadavres, enroulés dans les manteaux humides, et allumé des torches qui grésillaient et donnaient une lueur diffuse.

Chacun alla se sécher et se nourrir. Quand, d’un commun mouvement, ils se retrouvèrent dans les méandres de Célubée, ils virent que la salle du conseil brillait d’une lumière vive et crépitante. D’autres torches y avaient été allumées ainsi qu’un feu. Le prêtre et sa sœur, l’épouse de Neter, avaient découvert les corps et les lavaient. Les éventrations avaient été dissimulées par des bandages et les crânes, coiffés de linges propres, semblaient intacts. Les Célubéens regardèrent les deux ombres efficaces achever cette toilette funèbre, envelopper les cadavres dans les linceuls clairs que les mères des trois gardes avaient apportés avec elles et psalmodier les prières de la mort. Lorsque tout fut achevé, ils se groupèrent autour du prêtre pour réclamer ses conseils. Dans la lueur tressautante des torches, ils paraissaient grelotter et ce fut cela qui émut le prêtre, plus encore que leur désarroi. L’attitude de son frère ne le surprenait pas. Il savait que Neter attendait le moment opportun pour prouver qu’il était indispensable. Ce moment était venu. Il eut conscience du pouvoir qui lui était soudain échu et de l’importance du choix qu’il devait faire. Il pouvait leur conseiller de se débrouiller seuls, de lutter et de s’administrer eux-mêmes comme aux temps où Neter était trop

jeune pour se saisir de leurs destinées. Neter était trop fier pour redescendre seul de la montagne et venir quémander ou reconquérir une puissance qui lui était soudain déniée. Cette solution – malgré l'affection qu'il portait à son frère et l'admiration qui le soulevait devant son autorité et son intelligence – était celle qu'il souhaitait au fond de son cœur. Mais il se rendait compte que Célubée, sans courage et aussi plongée dans la déréliction qu'elle lui apparaissait aujourd'hui, irait à sa perte si elle devait faire front à l'ennemi sans le soutien de Neter. Aussi, malgré son désir de leur indiquer une autre voie, malgré les palpitations de son sang, à l'idée qu'il pouvait, en cette simple minute, faire basculer le destin de son peuple, parce que ce qu'il considérait depuis plusieurs années comme un processus irréversible pouvait tout à coup s'arrêter, il promit d'aller chercher Neter dès que le jour serait levé.

Il partit à l'aube en compagnie du second garde de Neter, sous une pluie perçante, qui le forçait à baisser la tête, tant elle le giflait et l'aveuglait. Grâce à son compagnon, il trouva sans peine son frère. Neter, qui n'avait jamais douté qu'on viendrait le chercher, avait passé la nuit dehors, abandonnant la surveillance de son fils à la sentinelle. Il avait profité des éclaircies pour rechercher dans le sol humide la trace des ennemis. Depuis son retour, il attendait le messager de Célubée avec l'assurance de celui qui sait ce qu'il doit faire.

Lorsqu'ils redescendirent, la pluie avait cessé et le vent chassait les nuages par-delà les montagnes, vers l'est. Célubée attendait auprès des corps prêts à être inhumés, dans un silence accablé qui aurait inquiété plus courageux que Neter. Il écarta la foule pour se recueillir devant les morts, mais recula d'un pas en voyant un quatrième corps, enveloppé d'un linceul blanc. Il se retourna vers son peuple, qui le fixait avec une sorte de résignation. Devant la persistance de son silence, il dégagea le linge du gisant le plus éloigné des autres. Le visage violacé du jeune Célubéen qui lui avait fait face la veille lui arracha un gémissement ainsi qu'à son frère, qui se tenait derrière lui. Il replaça le drap et regarda à nouveau Célubée qui le contemplait tristement. Il comprit alors que c'était le prix que lui offrait son peuple pour son retour.

Il échangea avec son frère un regard de désespoir et le prêtre sut qu'il avait commis une erreur en n'obligeant pas Célubée à se passer de Neter. En allant le chercher, il avait enfoncé plus encore son peuple dans la

bassesse. Même Neter, qui aurait dû être fier de ce tribut payé à son pouvoir, était trop attaché à la dignité et à la liberté pour ne pas mesurer quelle triste victoire était la sienne.

On enterra les quatre hommes et Célubée se pressa autour de son chef pour attendre ses décisions. Neter, qui aimait la puissance, oublia alors son écœurement et, avec l'exaltation qui le prenait toujours au moment de parler et d'entraîner Célubée derrière lui, expliqua ce qu'il avait vu la nuit précédente, lorsqu'il était allé sur la piste de l'ennemi. Les traces, abondantes, l'avaient surpris et il les avait longuement suivies, jusqu'à ce qu'il pût distinguer, au loin, l'éclat de plusieurs feux. Il en avait déduit que, cette fois, leurs adversaires n'avaient pas envoyé des éclaireurs, mais s'étaient, sinon tous, du moins en très grand nombre, déplacés vers Célubée. Il s'agissait soit d'une migration qui avait conduit leurs pas, par hasard, en direction de Célubée, soit d'une marche volontaire et belliqueuse. À en juger par ce qu'ils avaient fait des trois sentinelles, Neter optait pour la seconde solution et il savait qu'au fond d'elle-même, Célubée pensait comme lui. Neter se demandait cependant si ce peuple en marche, dont il avait vu les feux éclairant la nuit, était celui d'Alla ou un autre peuple, venu d'un autre monde que celui qu'elle lui avait décrit. Il ne pouvait formuler cette question devant Célubée, parce qu'elle ne pourrait jamais imaginer et admettre l'existence d'autres hommes que ceux qu'elle avait déjà combattus une décennie plus tôt.

Comme le temps s'éclaircissait de plus en plus, les nuages s'éloignant et le ciel se dégageant à l'approche du crépuscule, Neter envoya un détachement de soldats sur la montagne afin de surveiller l'ennemi. Pendant ce temps, il prépara Célubée à la rencontre entre les deux peuples. Lorsque les soldats redescendirent au milieu de la nuit, ils annoncèrent que les hommes que Neter avait observés la veille avaient fait mouvement dans la journée et s'étaient rapprochés de Célubée. Selon leurs estimations, ils y arriveraient demain.

Le lendemain, Neter gravit la montagne en tête de ses soldats, tandis qu'une partie de la ville le suivait à distance. Sur le chemin des crêtes où la vue était dégagée et le ciel bleu et pur, ils virent venir l'armée ennemie. Moins qu'une armée, c'était en fait une masse d'hommes, de femmes et d'enfants, plus ou moins bien équipés, qui marchaient à grands pas vers eux. Quand ils se trouvèrent à portée de voix, Neter, dont le cœur battait

d’angoisse, car il savait que si sa tentative était vaine et son jugement en défaut, Célubée ne résisterait jamais à ces cohortes pouilleuses mais robustes, leva la main. Aussitôt, miraculeusement, l’adversaire s’immobilisa. Neter alla vers lui et parla d’une voix forte, qu’il forçait à ne pas trembler, dans la langue d’Alla.

Il s’aperçut qu’ils le comprenaient. De près, ils ressemblaient tant aux hommes qu’il avait combattus jadis et certaines femmes tellement à Alla, qu’il s’en voulut d’avoir douté qu’il pût s’agir d’un autre peuple. Il leur parla longuement sans que Célubée, médusée, plantée sur ses talons, comprît le moindre mot. Il les accueillit. Il leur demanda d’abandonner leurs armes et leurs intentions hostiles. Lui, Neter, les connaissait depuis longtemps, savait qu’ils étaient braves et rigoureux comme doivent l’être tous les hommes et voulait qu’ils vivent en bonne intelligence avec son peuple venu avec lui pour les attendre.

Celui qui semblait les conduire répondit. Il demanda si Neter était leur chef, si c’était lui qui commandait cette ville dont ses hommes lui avaient révélé l’existence, si c’était lui, enfin, qui leur avait pris ces dernières années tant d’hommes valeureux et une femme, la plus belle et la plus forte de tout leur peuple. Neter répondit avec tristesse qu’il avait dû défendre Célubée contre les attaques. Il ajouta, avec plus de douleur qu’il ne l’aurait cru, parce que c’était la première fois qu’il évoquait Alla en public, qu’il avait vécu avec cette femme, qu’il l’avait aimée et qu’elle lui avait donné un fils avant de mourir en couches. Il poussa son enfant devant lui pour que le peuple d’Alla puisse voir qu’existait déjà un lien entre leurs deux nations, un lien de chair et de sang, un lien de grande beauté et de grande force, qui ressemblait de plus en plus à la fois à son père et à sa mère.

Quand l’enfant se montra, le peuple d’Alla se rendit. Les femmes se mirent à pleurer en criant : “Alla ! Alla ! Où es-tu aujourd’hui ?” et les hommes fixèrent l’enfant, passant de son visage à celui de son père, puis tournant leurs regards vers un point invisible de leur mémoire où était inscrite à jamais l’image d’Alla. Ils baissèrent leurs armes et attendirent que Neter reprenne la parole.

Il leur expliqua que lui seul et l’enfant parlaient leur langue, que Célubée utilisait une langue différente qui l’empêchait de comprendre leurs échanges. Il leur dit que cet obstacle tomberait avec le temps, car il voulait que leurs communautés se rassemblent pour vivre ensemble, luttent

ensemble contre les dangers que les dieux semblaient avoir jetés sur la terre et cultivent ensemble la plaine, nourrissante et belle, qu'ils distinguaient du haut de ces sommets. Il leur donnerait un logis dans cette plaine. Ils l'aideraient à agrandir Célubée et leurs enfants porteraient leur marque et celle de son peuple. Mais dans un premier temps, ils devraient établir leur campement ici. Et ici aurait lieu le festin qu'il voulait leur offrir au nom de Célubée.

Ainsi s'installèrent-ils. Leur campement s'organisa à l'endroit où débouchait le chemin de la montagne. Il leur semblait normal, à eux qui avaient toujours vécu ainsi, dehors, à l'abri d'anfractuosités ou sous des tentes de peaux de bêtes, lorsqu'il faisait trop mauvais, de poursuivre leur mode de vie. Célubée, en revanche, ne comprenait pas, et quand ses habitants montaient pour les observer, ils avaient du mal à cacher leurs réticences devant ces mœurs étrangères. Le festin avait eu lieu dans la joie du côté des nouveaux venus, qui avaient enfin à manger, avec froideur du côté de Célubée, qui voyait ses réserves, amoindries par les mauvaises récoltes, pillées avec tranquillité par Neter et ses nouveaux amis. Neter, il est vrai, s'occupait plus du peuple d'Alla que du sien. Son fils servait de lien et d'interprète entre les deux sociétés. L'enfant était fou de joie. Lui, qui avait été si mal accepté par Célubée, se trouvait soudain cajolé, caressé par tout un peuple qui lui parlait dans cette langue chantante que son père lui avait appris à aimer et qui convenait si bien aux mots d'amour qu'on lui prodiguait.

Une fois passés les premiers jours, Neter décida de mettre les nouveaux venus au travail. Il avait enfin l'occasion, tant attendue, de développer Célubée et comptait bien s'y atteler.

Il emmena les étrangers avec lui sur la montagne. Il leur expliqua qu'il souhaitait que les maisons qui les hébergeraient soient bâties sur le socle dominant la plaine. Dans son esprit, ce ne devait être que la première partie de la nouvelle Célubée qui, peu à peu, gagnerait sur la plaine. Ils l'approuvèrent et manifestèrent l'intention d'assembler de nouvelles fourrures ou de nouveaux cuirs pour dresser leurs tentes à cet emplacement. Cependant, Neter, qui avait toujours vécu à l'abri dans la montagne, entouré de murailles naturelles, ne voulut pas de ces maisons sommaires et fragiles. C'était l'un de ses problèmes et il entendait que le peuple d'Alla l'aide à le

résoudre : comment construire des maisons aussi solides que les logements troglodytes occupés par Célubée ? Mais le peuple nouveau demeurait aussi hésitant que lui et ne pouvait concevoir d'autre mode de construction que des branchages sur lesquels reposaient des peaux de bêtes.

Après plusieurs tentatives infructueuses, Neter accepta de les laisser construire des abris semblables à ceux qu'ils avaient coutume d'élever. Cependant, l'un d'entre eux et quelques cultivateurs de Célubée réalisèrent une construction nouvelle.

Les laboureurs étaient les seuls Célubéens à s'être félicités de l'arrivée de nouveaux bras dans la ville. Ils avaient compris que Neter entendait faire participer un grand nombre d'entre eux aux travaux des champs, et les tentes, qui se dressaient peu à peu en bordure de la plaine, leur semblaient de bon augure. Ils étaient venus fureter autour des nouveaux venus car la saison ne les occupait pas suffisamment. Ils avaient considéré avec désapprobation les tentes de peaux, les trouvant fragiles et peu protectrices. Les charpentes de bois – quoique rudimentaires – les avaient beaucoup intéressés, car il leur était arrivé, maintenant qu'ils devaient franchir de plus longues distances pour prendre soin des terres les plus éloignées, d'assembler quelques branches pour constituer un abri pour leurs outils et les repas qu'ils apportaient chaque matin avec eux. Leurs premiers essais n'avaient pas résisté aux vents et aux pluies, mais ils avaient progressé dans la maîtrise de cette nouvelle technique. Ils avaient réuni dans une sorte de savant treillis des branches de taille et de poids différents, qui avaient d'autant mieux fait face aux intempéries qu'ils les avaient préalablement enfoncées dans la terre. Néanmoins, ils ne s'imaginaient pas dormant dans de tels endroits : les vents s'infiltraient entre les branchages et y sifflaient d'une manière inquiétante. Les toits, faits de brassées d'herbes lacées entre elles, s'envolaient régulièrement, aussitôt que le vent les délogeait des branches sous lesquelles elles étaient calées. Les progrès accomplis ne les avaient pas satisfaits et ils avaient continué à réfléchir aux moyens d'améliorer leurs cabanes, d'autant qu'ils pressentaient, au fur et à mesure que les années passaient et que reculait la limite des terres moissonnées par Célubée, que viendrait un temps où ils devraient passer la nuit dans ces cahutes pour pouvoir accomplir leur tâche.

Avec l'un des étrangers, qui s'était, depuis son arrivée, intéressé à leurs cultures et avait pris la peine d'apprendre quelques mots de leur langue

auprès de Neter, ils mirent en œuvre une idée qui leur était venue l'été dernier. Ils confectionnèrent une charpente de bois identique à celles qu'ils avaient déjà édifiées, mais en remplaçant le toit d'herbes par un dernier nattage de bois recouvert d'herbes sèches glissées entre chaque branche. Quand ce premier travail fut achevé, ils rapportèrent des jarres d'eau et de terre brune des rives du fleuve. Ils malaxèrent la terre et l'eau et jetèrent le mélange sur la charpente pour l'enduire d'une croûte de terre. Elle sécha, emprisonnant les croisillons dans une pâte ferme et lisse.

Neter fut très impressionné par cette maison qui – hormis le toit, qui n'était pas encore satisfaisant – lui semblait correspondre aux besoins de son nouveau peuple. Aussi demanda-t-il qu'on lui en élève une semblable auprès de l'arbre sous lequel était enterrée Alla, afin qu'il puisse venir y dormir de temps en temps. Il exigea cependant qu'on creuse des fondations plus profondes. Enfin, il fit recouvrir le toit de grosses bottes de chaume, recueillies dans les champs, juste avant l'automne, et maintenues sur leur support de branchages par de lourdes pierres.

Ces constructions furent rapidement imitées par la nouvelle colonie qui renonça peu à peu à ses tentes pour ces maisons de terre et de pierre que chaque famille perfectionna. Lorsqu'on sortit de l'hiver, tout un nouveau quartier de ces grossières maisons s'était créé au pied de Célubée. Neter, qui le contemplait souvent du haut de la montagne ou du fond de la plaine, regrettait seulement de n'avoir pas pensé à contraindre ses habitants à espacer davantage leurs demeures, fût-ce en descendant du socle pour s'installer dans la plaine elle-même.

Toutefois, chacun semblait satisfait et Neter résolut de maintenir pour l'instant les choses en l'état. Il procéda à la répartition des travaux au sein des nouveaux arrivants, augmenta l'équipe des cultivateurs et celle des soldats. Il encouragea les mariages entre les deux peuples et réussit, avec les années, à rassembler ces deux nations sous sa seule autorité. Célubée avait cessé de résister et n'éleva plus jamais la voix contre lui, se bornant à passer sa mauvaise humeur sur les étrangers. Quant au nouveau peuple, il ne pensa jamais à contester l'autorité de Neter et le servit avec une loyauté et un courage qui le confirmèrent dans l'idée que ce peuple était venu à temps pour donner un sang neuf à Célubée. Neter n'ignorait pas cependant que c'était à son fils qu'il devait ce respect. Comme il était désormais admis

que ce dernier lui succéderait à la tête du conseil et qu'il était issu des deux peuples, les nouveaux Célubéens ne voyaient pas de raison de remettre en cause le pouvoir d'un homme qui ne prit jamais de décision critiquable et témoigna toute sa vie de son ardent désir de développer Célubée.

En dépit de quelques mariages mixtes, les deux communautés ne fusionnèrent pas. Une coupure, marquée notamment par l'habitat, demeura très longtemps entre les gens de Célubée et les autres. Neter, qui passait la moitié de son temps entre son logis dans la montagne et celui du bas de la montagne, en devint le symbole.

L'histoire de Neter s'arrête à ce moment. Sa mort semble avoir été mystérieuse. Les textes se contredisent sur ce point. Ce qui est certain, c'est qu'un jour d'automne où il était parti chasser sur la montagne, une très forte tempête s'abattit sur Célubée. Neter ne revint jamais et on ne retrouva jamais son corps. Certains pensent qu'il fut tué par la foudre, tombée en plusieurs points de la montagne et de la plaine. D'autres croient que de nouveaux hommes firent incursion à cette époque sur le territoire de Célubée et que Neter fut, comme les sentinelles avant lui, victime de leur brutalité. Ce qui est troublant, c'est qu'on ne retrouva rien de lui. Il ne revint pas et, après plusieurs semaines d'attente et de recherches, son fils, qui avait alors dépassé l'âge que lui-même avait au moment où il prit en main le destin de Célubée, le remplaça. »

Quand Anticléridès eut ainsi achevé son récit, je ne pus m'empêcher de demander si l'histoire de Célubée se terminait ainsi, tant je me sentais malheureuse à l'idée que ce long récit fût à présent fini.

« L'histoire ne fait que commencer au contraire. Ce ne sont là que les premiers rouleaux. Ce n'est que le récit de la manière dont Célubée s'est organisée et dont elle a renoncé à la liberté pour la sécurité. »

Phoil, qui avait écouté avec beaucoup d'intérêt, prit alors la parole.

« Tu sais que nous ne sommes pas d'accord sur cette opposition entre liberté et sécurité, non plus que sur l'idée que le pouvoir d'un seul implique nécessairement la suppression de la liberté des autres, mais ton histoire m'a passionné, car elle donne la clé de la légitimité du pouvoir. La raison qui vaut pour Célubée ne vaut sans doute pas pour tous les pays ou toutes les villes, parce que les circonstances que tu as décrites étaient très

particulières. Que serait-il advenu de Célubée si elle n'avait pas été l'objet des convoitises d'autres hommes et était demeurée dans l'état où elle se trouvait lorsque Neter l'a conquise ?

— Rien ne se serait passé, car les Célubéens, qui étaient faits pour cette situation de paix et d'immobilité, n'auraient pas eu de raison de changer quoi que ce soit à leur mode de gestion. Mais je crois que tu as tort de te poser cette question. C'est un faux problème. Célubée ne pouvait pas rester à l'écart du monde, à l'écart des défis qui se posent aux hommes. Elle devait affronter, un jour ou l'autre, des problèmes nouveaux. Seulement, je crois, moi, que si Neter n'avait pas existé à cette époque, avec son ambition et son refus d'admettre l'opinion des autres, Célubée aurait poursuivi son cours habituel. Le conseil aurait fonctionné normalement. Célubée se serait agrandie, parce qu'elle devait s'agrandir et elle n'aurait pas pour autant abdiqué sa liberté.

— Tu te trompes, Anticléridès, parce que Célubée n'aurait pas survécu aux attaques de ses adversaires sans Neter. Sa liberté, elle l'aurait perdue sous le joug de l'ennemi. Neter s'est trouvé là au moment providentiel. Il a sauvé l'essence même de Célubée. Et, tu l'as dit toi-même, Célubée était lâche et veule, elle était condamnée à disparaître sans la présence de Neter.

— Je ne crois pas, prince. L'histoire est ce qu'elle est et nous ne pouvons pas la refaire. Mais je pense que Célubée est devenue lâche et veule, parce que Neter l'a engagée dans un processus autoritaire. Aussi longtemps qu'existe la liberté et que fonctionne la démocratie, le peuple peut vivre dignement. Que survienne un tyran et ce même peuple sombre dans la bassesse. C'est la loi de l'homme. C'est pourquoi j'ai toujours défendu le droit des hommes à la liberté et, en tout cas, à cette première liberté qu'est la liberté de choisir son mode de gouvernement. »

Phoil demeura songeur après cet échange. Il renonça à argumenter plus avant. À l'époque, je ne m'interrogeai pas sur la raison qui le poussait à rompre une discussion avant d'y avoir assuré son avantage et je profitai du silence pour poser à mon tour les questions qui me tracassaient.

« Pourquoi n'as-tu jamais donné le nom du fils de Neter ? S'il lui succéda à la tête de Célubée et y réussit, pourquoi ne nous as-tu pas dit comment il s'appelait ?

— Parce que nous n’en savons rien. Les textes sont très précis sur l’histoire de Neter. Ils nous parlent de l’histoire de son fils parce que sa naissance, puis son existence ont joué un rôle important dans la vie de Neter. Mais nous ne savons rien de plus de lui, sinon qu’il succéda à son père, prit une femme et en eut des enfants, dont un lui succéda à son tour. Il semble avoir été un chef sage et courageux, car Célubée prospéra sous son gouvernement. On ne signale aucune révolte. Ce furent, sans doute, des années de paix et de réussite. Peut-être l’absence de textes le concernant vient-elle aussi de ce que le prêtre de cette époque n’a pas jugé bon de retenir dans sa mémoire et de transmettre à son successeur autant d’événements que le fit le frère de Neter. Je ne le sais pas et il ne nous a pas été donné de le savoir. Aussi peux-tu rêver à ta guise de ce fils de Neter, qui régna plusieurs années sur Célubée.

— Mais pourquoi savons-nous le nom de Neter, qui vivait avant et a, le premier, établi un pouvoir sur Célubée ?

— Je t’ai déjà donné plusieurs explications possibles, Coelia. Mais je crois que la raison essentielle tient à ce que Neter, en tant que fondateur, est rentré dans la légende. Le récit de sa vie est si détaillé et si précis pour ces temps anciens, où seule la mémoire permettait de retenir les principaux événements survenus en une génération et au cours des générations précédentes, que je doute parfois que Neter ait vraiment existé.

— Mais tu parlais tout à l’heure d’histoire que l’on ne peut refaire et tu semblais alors le tenir pour aussi réel que les rois qui ont précédé notre roi actuel !

— Sans doute l’ai-je dit et peut-être le redirai-je. Il faut croire que Neter a vécu en ces premiers temps du monde où l’homme commençait à maîtriser le cours des choses. De tout mon cœur, je veux y croire, parce que mon esprit y trouve une satisfaction profonde. Mais je ne peux empêcher le doute de me saisir en lisant les documents qui rapportent son histoire. Comment savoir ? L’avantage de notre incertitude, je te l’ai dit, c’est que nous pouvons rêver à notre guise. Crois ce que je t’ai raconté, car tout donne à penser que c’est la vérité. Mais ne perds pas de vue que rien n’est certain en ce monde. »

Et comment aurais-je pu croire autre chose, quand je le vis disparaître à nouveau en un clin d’œil dans l’obscurité de la maison, sans m’attendre ? Dans le doute profond, je suivis les deux autres vers la galerie, vers la nuit apaisante et infernale.

OceanofPDF.com

III

Récit d’Anticléridès

(…) Coelia transportera un jour ces rouleaux sur lesquels j’entreprends aujourd’hui d’écrire. J’en suis sûr. Je suis également certain que mes autres écrits resteront ici et disparaîtront, rendant vains les efforts de plusieurs mois et le travail auquel je me suis astreint. Je crois Coelia, sous ses dehors futiles, suffisamment attentive et intelligente pour savoir préserver une partie de mes travaux. Les destins des hommes me plongent toujours dans la perplexité. Je suis né pour écrire et mettre en vers la plus ancienne et la plus mystérieuse tradition de la terre. Je l’ai toujours su. Et cette œuvre que je compose, non pas seulement pour sauver ce qui risquait de périr à jamais, mais aussi par vanité, par certitude que, moi seul, saurais mettre en vers la plus merveilleuse histoire de l’humanité, sera finalement transmise par un autre que moi, qui ne se souciera ni de mes vers ni du temps qu’il m’a fallu pour les trouver et les harmoniser et se bornera à rapporter les faits bruts, indépendamment de la forme que je leur avais donnée. Comme si je n’avais été qu’un vulgaire intermédiaire…

Certains jours, je me prends à espérer que je me suis trompé. Quelle certitude ai-je finalement que c’est Coelia, et non moi, qui assurera la pérennité de l’histoire de Célubée ? Rien ne m’assure que ce que j’ai lu dans ses mains et dans les miennes, non plus que ces rêves étranges, soient appelés à devenir réalité. Pour quelle raison n’atteindrais-je pas à la gloire immortelle ? Mais le pressentiment qu’il en sera ainsi m’assaille chaque nuit. Et il a la force triste et obsédante de la mort. Qu’importe. J’ai résolu de noter sur ces papyrus le complément du récit que fera sans doute un jour Coelia. Je m’y tiendrai, quelque amère que soit cette tâche.

Avant tout, il importe que la belle Coelia ne lise jamais ces documents. Qu'elle continue à ignorer ce qu'elle n'a pas su aux temps où elle se trouvait sur la presqu'île auprès de sa secrète maîtresse. Que personne ne lui révèle ce qui s'est passé, c'est le souhait le plus cher de mon cœur, parce qu'elle en souffrirait déraisonnablement. Et surtout qu'elle n'apprenne jamais ce qui la concernait, ce qu'elle n'a pu deviner dans l'aveuglement de son cœur. L'inconnu auquel sont destinées ces lignes et qui l'aura rencontrée saura qu'il est impossible de souhaiter du mal à Coelia. Il comprendra que, quelle qu'ait été ma jalousie et parfois ma haine devant celle qui, un jour, me ravirait le prix de mon travail, je n'aie pu faire autrement que de m'attacher à elle.

J'avais résolu, en arrivant chez Nagar, de me consacrer à l'écriture du poème le plus important de mon œuvre. Je savais qu'il serait sans doute l'une des plus belles œuvres humaines. J'écrivais sans difficulté et aucune forme littéraire ne me rebutait. Dans la ville qui m'avait hébergé plusieurs années, j'aurais, sans les problèmes que me valurent mes prises de position politiques, connu un triomphe facile. J'aurais vécu dans l'aisance et le confort. Mais, même en ces temps où tout semblait me réussir, où écrire ce qu'on me commandait ne me coûtait rien, parce que mon inspiration semblait intarissable, je savais que cela ne durerait pas et que je serais appelé vers d'autres lieux et d'autres tâches.

Le passage de Nagar dans cette cité me le confirma. Elle était le lien nécessaire entre mon passé et mon avenir. Elle disposait des éléments qui me manquaient pour commencer à rédiger le poème du monde. Quand je parvins chez elle, exilé de chez moi, de mes passions et de mes ambitions mondaines, je compris qu'était enfin venu le temps du labeur. Et dans la chambre qu'elle me donna, j'ai plus souffert que dans toute ma vie, à me battre contre les mots et les rythmes. Alors que j'avais pu écrire plusieurs jours sans m'arrêter pour produire le texte élégant et admirable qu'on m'avait commandé ou celui, plus profond, que j'avais décidé moi-même d'écrire, je me sentais à présent dépossédé de toute substance. Je dus m'astreindre à la plus forte discipline mentale pour l'emporter sur moi-même et sur toutes ces idées et toutes ces images qui ne voulaient pas prendre forme et musique sous mon calame.

J’écrivais, bien sûr, et Nagar, qui venait parfois m’aider à déchiffrer un texte ou lire mes vers, se montrait satisfaite, ignorante qu’elle était des dons que j’avais eus et que j’avais perdus en entrant dans sa maison. La facilité ne me revenait qu’au moment d’écrire des chansons pour Coelia. J’ai composé pour elle les vers que je ne parvenais plus à écrire et dont la beauté, je le savais, égalait celle de mes vers de jadis. Coelia me plaisait malgré sa naïveté et son étonnante spontanéité, qui tranchait avec le mystère et la tragédie qui pesaient sur toute la villa de Nagar. Elle me plaisait aussi, bien que j’aie su, dès la minute où je l’ai vue, avant même d’avoir étudié ses mains, qu’elle serait l’obstacle infranchissable à ma gloire.

Nagar traversait les couloirs de sa maison avec une grâce ensorcelante et maléfique. Elle me fascinait et me repoussait tout à la fois. Il était impossible de ne pas céder à son charme, tant elle était belle et pleine d’esprit. Mais mon intuition et ma capacité à découvrir une partie des secrets de l’avenir m’empêchaient de m’abandonner pleinement. Lorsqu’elle était venue dans mon pays, elle avait tout mis en œuvre pour me séduire et je n’avais résisté à ses tentatives que parce que, alors, mon cœur se trouvait pris ailleurs et que mon travail suffisait à occuper mon esprit. Mais ses efforts – pour évidents qu’ils m’aient paru – étaient restés d’une grande discrétion en ce sens qu’elle ne m’avait rien livré d’elle-même. Je vins à la presqu’île où elle m’avait invité parce que je pensais pouvoir y travailler, mais aussi dans l’espoir de répondre à ses avances. Qu’elle vécût avec le prince Phoil dans une illégitimité dépourvue du moindre scrupule, au vu et au su de toute la Cour, m’étonna, non parce que j’étais déçu d’arriver trop tard, mais parce qu’elle ne m’avait jamais rien dit de cette partie de sa vie.

Au milieu de ces mystères qu’entretenait savamment Nagar autour de son personnage, Coelia passait avec une candeur émouvante, incapable de dissimuler la jalousie et l’admiration que lui inspirait tour à tour sa maîtresse. Elle me détesta avec une franchise touchante, sans doute parce que mon apparence lui déplaisait, peut-être parce qu’elle craignait que l’apparition d’un second homme dans la villa ne la détourne de la passion qu’elle vouait à Phoil.

La personnalité véritablement marquante de cette maison était le prince Phoil. Je le sus aussitôt que je le vis, car il avait la beauté des hommes

auxquels la vie promet un grand destin. Comme Coelia, il commença par me tenir à l'écart, sans que je puisse cependant lui reprocher la moindre impolitesse ou y voir autre chose que de l'indifférence. Sans doute connaissait-il bien Nagar et était-il inquiet de mon arrivée. Mais du jour où je réussis à l'intéresser par mes récits – à commencer par celui de ma vie –, il fit preuve d'une grande générosité de cœur et se mit à rechercher ma compagnie. Il souhaitait discuter de mon expérience, de mon pays, de sa société et de son économie. En outre, ce que j'avais dit, dans mon récit, du gouvernement de l'État que j'habitais et des contestations qu'il avait soulevées, l'intéressait. Lorsque je le vis, le soir de mon arrivée, haute et martiale irruption sur la terrasse voluptueuse de Nagar, je fus convaincu qu'il aurait été soldat dans un pays où l'armée n'était pas réservée aux basses classes de la société.

Malgré mon désir de rester à l'écart de la vie sociale du Royaume, afin de m'épargner de nouveaux ennuis et de travailler intensément à une œuvre dont je pressentais depuis toujours que je manquerais de temps pour l'accomplir, je fus précipité dans l'agitation qui secouait ce pays. Je confesse que ma difficulté à travailler m'ouvrit à toute distraction, quelle qu'elle fût. En outre, il était malaisé de vivre à la villa en se coupant totalement des rumeurs de la Cité et des décisions que prenait le Roi, tant chacune d'elles portait conséquence sur l'humeur du prince et de Nagar. L'atmosphère passait de l'orage le plus noir, où Coelia et moi attendions avec un mélange d'inquiétude et d'excitation qu'éclate enfin la crise qui couvait entre Phoil et Nagar, à la sérénité la plus douce, où chaque chose paraissait avoir repris sa place dans l'ordre strict, qui lui avait été de tout temps assigné. Enfin, quand bien même j'aurais pu résister à cette ambiance et à la tentation de m'intéresser une fois de plus aux affaires d'autrui, le prince Phoil choisit de me prendre comme confident et conseiller pour les questions politiques qui le tracassaient (…)

(…) Phoil revint très secoué de son expédition dans les provinces du Royaume. Il en parla à chacun d'entre nous seul à seul, comme si le fait de raconter plusieurs fois ce qu'il avait vu lui permettait d'exorciser son émotion. Il ne savait pas encore ce qu'il allait faire lorsqu'il revint à la Cité. Je suis persuadé qu'il aurait fallu peu de chose pour qu'il s'en tienne à sa ligne de conduite habituelle : qu'il attende encore et se borne à s'informer

de ce qui se passait ou à soulager la misère des paysans dans sa propre seigneurie. Moi-même, je lui conseillai vivement de ne rien faire. Il était alors si agité et d'une telle nervosité, que toute action me paraissait vouée à l'échec. La seule qui aurait pu l'aider, non seulement n'eut pas un mot de consolation ou de réconfort, mais se posa farouchement en adversaire des théories qu'il avait défendues aussitôt que le Roi avait décidé de lutter contre la famine. C'est Nagar, et Nagar seule, qui précipita sa décision.

Au lendemain de son retour, une fois passé le choc de la fête du Passage du Temps et des incidents qui s'y produisirent, il arpenta les couloirs du palais dans l'espoir d'obtenir d'un commis ou de l'un des administrateurs des informations sur l'importance de la récolte et sur l'état des provinces. D'autres bateaux étaient arrivés au port et l'ambiance au palais était comparable à celle qui régnait dans la Cité depuis le moment où les navires y avaient abordé. Personne ne voulut ou ne put lui répondre. En vain essaya-t-il, dans une dernière tentative de conciliation, de demander au Roi de le recevoir ou, à tout le moins, de convoquer l'Assemblée. Le souverain lui fît savoir qu'il n'en était pas question et qu'il ne voulait recevoir personne. Le soir du jour où il reçut ce message de refus, il apprit, en arrivant à la presqu'île, que Nagar était partie au palais, après y avoir été convoquée par le Roi. Cette différence de traitement – bien qu'il sût que sa maîtresse avait toujours bénéficié à la Cour de privilèges de cette nature en raison de la place qu'y avait occupée son père – et surtout le fait qu'elle n'ait cherché ni à le voir ni à l'informer de la convocation qu'elle avait reçue, furent déterminants. Il entra dans une très violente colère à l'égard de Nagar, parce que son orgueil d'amant avait été mis à mal, et à l'égard du Roi qui l'avait humilié.

Je me souviens que, ce soir-là, je dus parler de Célubée jusqu'à épuisement. J'avais, comme souvent, proposé de conter pour atténuer la violence des sentiments qui se combattaient sur la terrasse. Mais il me fallut plus de temps que d'habitude pour capter leur attention. Lorsque enfin, ils parvinrent à s'oublier eux-mêmes et à se livrer à la magie de l'histoire, il me sembla qu'aussi longtemps que je parlerais, le temps resterait suspendu au-dessus de nous et que rien de mal ne pourrait nous arriver. Mais j'eus beau parler à me casser la voix, l'aube finit quand même par se lever et je dus m'arrêter. Malgré ma fatigue, j'avais été, comme les autres, emporté par ce que je disais et je finis mon récit dans une sorte d'excitation mentale et

sensuelle si aiguë, qu'aussitôt qu'elle disparut, je fus envahi par la même tristesse que celle qui nous accable quand les jeux de l'amour sont finis et que nous prenons conscience soudain que nous sommes aussi éphémères que le plaisir. Lorsque le charme fut ainsi rompu, Phoil entraîna Nagar dans sa chambre, comme si quelque chose de l'envoûtement que j'avais créé persistait à s'attacher à eux. Mais je sais que cela ne dura pas. Phoil avait provisoirement oublié sa rage en entendant mon récit et surtout sa conclusion. Il ne pensa plus alors qu'au corps de sa maîtresse. Il sortit de sa transe quand la première lueur du jour, pénétrant dans la chambre enveloppa Nagar d'un halo. Il ne distinguait que ses yeux brillants et ironiques. Lorsqu'il me raconta cette minute, il prétendit qu'elle lui avait semblé sûre de son ascendant sur lui, sûre qu'elle le vaincrait toujours et sans difficulté. Quoi que j'aie dit des aspects maléfiques de Nagar, je crois qu'il a rêvé cet instant et que l'insomnie a seule dû en être cause. Je n'ai jamais cru, quant à moi, à la toute-puissance de Nagar, non plus qu'à ce personnage de magicienne qu'elle nous jouait constamment. Je pense qu'elle a peut-être seulement paru soulagée d'éviter une nouvelle scène et heureuse du plaisir que tout le comportement du prince devait lui promettre. Quoi qu'il en soit, Phoil recouvra alors toute sa fureur, mais sous cette forme glaciale, qui est la pire peut-être, car elle vous fait commettre des actes de pure cruauté. Il la somma de lui révéler ce qui s'était passé au palais. Elle ne voulut rien dire.

Il n'attendit pas davantage et ne chercha pas d'autres arguments que ceux que sa colère lui avait dictés. Il faisait alors grand jour. Il gagna ma chambre où je m'étais allongé dans l'espoir de dormir un peu, avant de me remettre au travail. J'étais si fatigué que lorsqu'il entra chez moi, aussi agité que la veille, je crus un moment que j'étais en train de rêver de l'incident de l'après-midi. Il voulait partir tout de suite à la Cité sans pouvoir m'expliquer ce qu'il avait à y faire. Je réussis, au prix d'un effort épuisant, à cause de l'état dans lequel je me trouvais moi-même, à le convaincre de se reposer avant d'entreprendre quoi que ce soit.

C'est ainsi que nous quittâmes la presqu'île vers le milieu de la journée. Nous avions dormi tous les deux et, comme nous sommes de ceux auxquels le monde appartient parce que le plus petit repos suffit à leur rendre leur entrain et leur conscience, nous nous sentions dispos, prêts à affronter toutes les difficultés que le sort nous avait réservées.

Au cours des discussions que j'avais eues avec Phoil, le soir, lorsque nous attendions le repas et les deux femmes sur la terrasse au-dessus du fleuve, il m'avait exposé ses idées sur l'état du Royaume. Je le savais hanté par l'idée que son pays courait inévitablement à la ruine, du fait du refus du Roi de modifier les pratiques commerciales instaurées depuis le règne précédent, où l'on achetait les marchandises que les marins aventureux introduisaient, avec l'or et l'argent des mines, mais où l'on ne vendait jamais rien parce qu'une loi interdisait que quoi que ce soit sorte du Royaume. Mais les idées que Phoil défendait supposaient d'importantes réformes des lois régissant le Royaume et de la mentalité des administrateurs et de la population de ce pays.

La profonde coupure entre le monde rural et celui de la Cité inquiétait le prince. Rares étaient les citadins qui connaissaient la campagne. Ceux qui étaient nés en ville n'en sortaient pas. Il fallait se sentir l'âme bucolique ou aventureuse pour abandonner cette superbe cité de pierre blanche, bâtie au bord de l'un des plus beaux fleuves que je connaisse. Il y régnait une telle impression de perfection que les habitants n'éprouvaient jamais le besoin d'aller chercher ailleurs d'autres choses que celles qui s'y trouvaient. En outre, leur fréquentation réciproque leur suffisait. Ils étaient unis par cette même obsession de la mort, que je n'ai rencontrée nulle part ailleurs. Par ce même goût paradoxal, lorsqu'on déclare passer sa vie à préparer son trépas et à s'imprégner des sensations de la mort, pour les commérages sur ce qui se produisait dans les couloirs du palais. Par ce besoin de vivre ensemble, qui faisait que deux commerçants aux échoppes voisines et qui passaient chacune de leurs journées, côte à côte, à discuter en attendant les clients, pouvaient encore se retrouver chaque matin avec le même plaisir et la même ardeur à parler du peu de chose qui leur était arrivé pendant la nuit. Un peuple sympathique, n'eût été cette incapacité à sortir de lui-même et à s'intéresser aux autres. Quant à sa morbide idée fixe, peu naturelle et imposée par une force extérieure et ancienne, il en avait à ce point pris l'habitude, qu'il ne lui venait pas à l'idée de la remettre en cause.

Mais les paysans ne supportaient pas plus la Cité que les citadins les retraites rurales. Il existe peu de traits de caractère communs à ces deux populations. Les ruraux sont peu expansifs, détestent parler d'eux-mêmes et des autres et sont en revanche parfaitement indifférents à la mort, qu'ils

traitent avec pudeur et mépris, ainsi qu'à la religion qui ne les préoccupe pas le moins du monde. La seule chose qui les réunisse, c'est leur commun désintérêt pour qui ne leur ressemble pas.

Néanmoins, Phoil regrettait que la politique suivie par les souverains et par le Roi actuel encourage cette différenciation et ce rejet réciproque. Il s'en inquiétait d'autant plus que les conséquences en étaient inégalement réparties. En toutes choses lorsqu'il devait trancher entre campagne et Cité, le Roi choisissait toujours la Cité, qui lui était plus connue, plus proche et aussi, par là même, plus menaçante.

C'était la seconde critique fondamentale que lui faisait Phoil. Il ne comprenait pas comment cet homme, indéniablement intelligent, pouvait avoir oublié que, dans les années antérieures, certes bien avant leur naissance, mais en des temps qui n'étaient pas si reculés que personne n'en ait gardé le souvenir, les paysans s'étaient révoltés et avaient failli entraîner le Royaume dans le chaos. En outre, cette incapacité à anticiper les événements probables et à construire une politique nouvelle, se démarquant de celle de ses prédécesseurs, allaient à l'encontre de la réputation d'intelligence et de sens politique du souverain. De cela, nous avions fréquemment discuté et Phoil me racontait qu'aux temps où le Roi était plus jeune et n'avait pas encore complètement pris en main les rênes de l'État, il avait confié au père de Phoil, son plus proche parent, que, lorsqu'il se sentirait suffisamment puissant et que son autorité ne risquerait plus d'être contestée, il engagerait le pays dans des réformes. Le père de Phoil, évincé de la succession, aurait trouvé du réconfort dans la certitude que le Royaume avait enfin dans ce tout jeune homme le guide qu'il lui fallait pour le sortir de sa dangereuse quiétude.

Je me souviens avoir dit à Phoil que de cette histoire, on pouvait tirer deux conclusions différentes. Ou bien le Roi était effectivement un grand politique, qui avait su calmer la rancœur de son cousin en lui promettant la seule chose susceptible de l'apaiser, sans avoir jamais eu la moindre intention de réaliser ses engagements. Ou bien, il y avait lui-même cru et avait bien, un jour, pensé remodeler son Royaume pour le rajeunir et l'ouvrir sur le monde. Dans ce cas, avait joué le mécanisme pervers d'érosion et de corruption des idéaux qui, arrêté à chaque changement de règne ou de régime, se remet inéluctablement en marche, passés les premiers mois de grâce. J'avais autrefois beaucoup médité sur ce

phénomène qui conduit invariablement les mieux intentionnés des politiques, lorsqu'ils ont été portés au pouvoir, à renoncer à leurs premières convictions ou aux promesses qu'ils ont pu faire, pour reprendre le fil de la politique de leur prédécesseur. J'en avais tiré la conclusion que le pouvoir sécrète un poison subtil qui paralyse leur imagination. Mais peut-être est-ce seulement qu'il n'est possible de rêver et de reconstruire le monde qu'à l'écart du pouvoir où chaque élément peut s'ordonner selon l'architecture que l'on a arrêtée dans les allées claires, droites et tranquilles de sa pensée. Dans la réalité du pouvoir, il n'y a pas d'allées sereines où l'on puisse prendre le temps de réfléchir, mais des dédales tortueux, griffés de voies étroites et sombres, qui débouchent sur des gouffres où il est facile de s'abîmer. La facilité, tellement excusable, est alors de mettre les pieds dans les traces de celui auquel on a succédé.

Ces réflexions m'avaient amené à penser que le pouvoir ne devait pas être abandonné trop longtemps entre les mêmes mains, ce qui m'inclinait vers la démocratie. Elles m'avaient aussi conduit à réfléchir au problème de la transmission du pouvoir. Elle est généralement codifiée. Mais, étrangement, s'il arrive que les événements se précipitent, que le nouveau roi soit assassiné ou que le nouveau gouvernement soit démis de ses pouvoirs par une population lasse de ses excès ou de son incompétence, les choses rentrent toujours mystérieusement dans l'ordre, après quelques moments de transition, où il semblait que tout pouvait basculer. Ces périodes de transition me tracassaient. Comment pouvaient-elles aboutir toujours à un retour à la situation antérieure, sans que les rouages essentiels du pouvoir et, plus encore, de la société, en soient seulement ébranlés ? Je crois pourtant que s'il y a un moyen de mettre fin au mécanisme corrupteur entraîné par le pouvoir, c'est dans ces moments de rupture qu'on pourra le trouver.

Phoil m'avait opposé, au cours de nos discussions, que, vraisemblablement, ces ruptures, ces révolutions ne pourraient pas durer indéfiniment, parce que la tendance du pouvoir temporel était de se raccrocher à l'éternité pour compenser sa précarité. Il pensait que, si perturbateurs que puissent se révéler ces mouvements, ils recréeraient nécessairement, à un instant ou un autre, une structure politique et sociale comparable à la précédente.

Lorsque nous abandonnâmes la presqu'île ce matin-là, je crus d'abord que Phoil allait pendant le trajet reprendre cette discussion interminablement recommencée et délaissée, qui nous revenait spontanément quand nous étions ensemble. Je cherchais depuis mon exil, et depuis que j'avais entrepris l'étude de l'histoire de Célubée, à comprendre les fondements du pouvoir et les règles de son évolution, de même que l'on m'avait appris dans ma jeunesse les lois qui régissent la course des étoiles dans le ciel. Phoil, lui, cherchait à prendre le pouvoir. À dire vrai, les questions que je me posais ne l'intéressaient pas profondément. Il ne s'y arrêtait que pour autant qu'elles touchaient à sa propre situation, c'est-à-dire, celle du Roi. Il pensait y trouver le défaut dans la cuirasse qui lui permettrait d'accéder lui-même au pouvoir. Il était persuadé d'être à l'abri des mécanismes que je démontais sans cesse devant lui. Lorsque je le mettais en garde contre les risques qu'il courait, lui aussi, s'il réussissait à arriver au pouvoir, il balayait mes objections en protestant de sa sincérité et de la pureté de ses intentions. Il s'était convaincu qu'aucune vanité ou ambition personnelles ne le poussaient et que seul l'habitait le souci de l'intérêt général. J'étais persuadé, moi, que, tout à la fois très ambitieux et très intelligent, il avait compris que pour réaliser cette ambition il devait nécessairement prendre en compte l'intérêt public. Mais en mon for intérieur, j'étais certain que l'ambition et le goût du pouvoir l'emporteraient toujours, s'il avait à choisir, sur le bien du Royaume et de ses habitants.

Cependant, Phoil demeura silencieux. À quelques regards qu'il me jeta, tandis que nous approchions de la Cité, je compris qu'il se trouvait dans une grande perplexité et ne savait pas très précisément ce qu'il allait faire. Lorsque je finis par le lui demander, parce que je sentais qu'il souhaitait que je le fasse et que moi-même, je désirais connaître le but vers lequel il m'entraînait, il m'avoua qu'il ne le savait pas encore. « Je ne sais qu'une chose, dit-il, c'est que désormais la situation est intolérable. » Cela me sembla d'une très grande naïveté, et en même temps d'une force d'âme dont je n'aurais pas eu le courage, que de se lancer aveuglément dans l'action, seulement parce que, tout à coup, un état de choses, jusque-là pénible mais habituel, avait versé dans l'intolérable. Mystérieuses réactions humaines, qui font que les plus soumis et les plus résignés deviennent soudain comme fous parce qu'a été franchi, sans pourtant que l'œil des autres le remarque, le seuil de l'insupportable. Phoil n'avait jamais été ni soumis ni résigné mais, en calculateur, il avait préféré attendre son heure. Il avait été prêt à

accepter bien des choses pour réussir les manœuvres que son esprit politique lui suggérait. Mais voilà que tout à coup, pour une humiliation de plus et qui paraissait bien insignifiante à côté de celles qu'il avait eu à subir, son âme prenait feu pour une cause dangereuse et dont rien n'indiquait qu'elle pourrait être gagnée.

Malgré le trouble dans lequel il se débattait, il demeurait étonnamment lucide, comme me le prouva la fin de la conversation que nous menâmes par-dessus le bruit des pas de nos chevaux, lancés à la conquête de la Cité.

« J'ignore encore ce que je peux faire, Anticléridès, même si je crois que le moment est venu d'agir. Nous allons parcourir la Cité, ses rues et ses boutiques, puisque plus rien désormais ne peut venir du palais. Nous sonderons ses habitants pour savoir comment ils réagissent, non seulement à l'arrivée des provisions tant attendues (hélas, sur ce terrain, il n'y a pas de doute à avoir, après ce que nous avons observé l'autre jour !) mais aussi à l'annonce de ce qui se passe aujourd'hui dans les campagnes et que le Roi a jusqu'à présent tenu caché.

— Que peux-tu espérer d'eux ? Ils se moquent des provinces. Les as-tu déjà vus se préoccuper de ce qui n'était pas eux ? Si tu leur annonçais que le Roi a ordonné de massacrer la moitié de la ville, peut-être réagiraient-ils. Mais ils ne feront rien pour les habitants des campagnes.

— Sans doute si tu te bornes à le leur apprendre de cette manière. Mais ils peuvent se mettre à trembler en pensant à ce que cela signifie pour eux, si l'on s'y prend habilement. »

Ainsi fut fait. Je suivis Phoil toute la journée dans les ruelles tourmentées de la Cité. Il connaissait tout le monde et semblait accepté par tous comme l'un des leurs. Malgré sa fatigue et sa détresse, qui croissaient toutes deux au fur et à mesure que l'après-midi s'avançait et que mes prédictions se révélaient toujours plus exactes, il ne cessait d'argumenter et de chercher à convaincre avec toute la foi de sa passion et sa certitude de l'intolérable. Je suivis, sans mot dire, parce que ma présence troublait les interlocuteurs du prince qui n'aiment pas les étrangers, que je n'avais rien à dire – persuadé que j'étais de l'inutilité de ces efforts – et qu'enfin la conviction déployée par Phoil me fascinait. Bientôt les boutiques se fermèrent et la nuit descendit sur le port où nous avions fini par arriver et où

étaient amarrés les bateaux affrétés par le Roi pour transporter les grains à la Cité. Le prince y jeta un coup d'œil mauvais. Il arpenta les quais pendant quelques instants, tandis qu'épuisé, je m'étais affalé sur les marches et regardais l'eau noire clapotant entre les barques.

Phoil m'emmena dans une taverne du port où l'on servait à manger le soir. Il ne souhaitait pas retourner à la presqu'île ; en tout cas, il ne voulait pas y dîner. Avant de commander le repas – fait pour des marins plus que pour un prince, me sembla-t-il, encore qu'il l'avalât sans y penser et comme s'il avait coutume de se nourrir de préparations aussi grossières dans un environnement aussi fruste et dépouillé –, il engagea, emporté par l'habitude de l'après-midi, la conversation avec le tenancier. Celui-ci réagit de la manière indifférente qu'avaient eue tous les autres. Les exactions commises dans les champs leur semblaient répréhensibles. Mais ils ne parvenaient pas réellement à s'apitoyer sur le sort des paysans, estimant que, dès lors que le Roi l'avait ordonné, les cultivateurs auraient dû obéir et ne pas offrir de résistance violente. En outre, le fait qu'ils soient eux-mêmes la cause indirecte des souffrances infligées aux habitants des provinces leur importait assez peu. Enfin, même le point fort du raisonnement de Phoil – les conséquences qui pourraient en résulter pour eux si la fermeté du Roi en venait à se retourner contre eux – ne les touchait pas. La plupart se contentaient de se demander pourquoi le Roi éprouverait l'envie de les brimer à leur tour et tranchaient ainsi la question, en la jugeant dépourvue du moindre intérêt et de la plus petite plausibilité. Mais le tenancier, qui paraissait plus fin que beaucoup et dont l'intelligence s'était peut-être acérée au contact des marins étrangers qu'il recevait, trouva un argument irréfutable, parce qu'à la base du comportement du Roi, ainsi que nous le savions.

« Si le Roi a préféré pressurer les paysans plutôt que de nous contraindre à un rationnement beaucoup plus sérieux que celui qu'on nous promet d'ici quelques jours, c'est qu'il nous craint plus que les paysans. Alors, comment oserait-il s'en prendre à nous ? »

Ce raisonnement accabla le prince qui s'assit à une table à mes côtés en attendant le repas commandé. Il ne dit plus rien et mangea avec tristesse les plats qu'on nous servit. Je ne savais quoi faire pour le sortir de sa morosité et, devant l'échec de mes tentatives, je me bornai à avaler la pitance présentée par une très jolie servante, qui ressemblait tant aux filles de mon

pays que je sus très vite qu'elle devait avoir un marin pour père. À la fin du repas, le patron nous apporta une cruche de vin.

« Je crois qu'elle vient de chez toi », me dit-il en m'en versant une grande rasade. Elle en venait bien et je lui fis signe de servir Phoil et de me resservir. Il s'exécuta, puis tira un tabouret, prit un autre gobelet et se mit à boire avec nous. Il commença par siroter silencieusement quelques gorgées en nous regardant alternativement. Comme nous ne disions rien, il prit la parole :

« Vous êtes venus m'interroger pour savoir ce que je pensais du Roi, n'est-ce pas ? C'était bien ce que vous vouliez savoir. Sans doute avez-vous fait la même chose avec tous les commerçants de la rue du port. Et nul doute qu'ils n'aient répondu comme moi. » Il guetta un signe d'approbation. Phoil ne dit rien, mais la lumière qui se remit à briller dans son regard encouragea l'homme. Ses propres yeux, d'abord inquiets, tandis qu'il tâtait le terrain, devinrent soudain malicieux et il continua sans attendre.

« En réalité, vous ne vous êtes pas adressés, compte tenu des réponses que vous attendiez, à ceux qu'il fallait. Peut-être aussi n'avez-vous pas su poser les bonnes questions.

« Je t'ai souvent entendu parler avec les marins chez moi. Ton regard s'anime à ces moments : on voit que tu bois leurs paroles et que tu maudis le sort qui te retient prisonnier dans ce pays, à attendre que, peut-être, le Roi t'abandonne son trône.

— Qui t'a dit cela ?

— Je l'ai vu à tes yeux. Je l'ai entendu à ta voix et à tes questions. Et qui, dans la Cité, peut ignorer que depuis que le fils aîné du Roi est mort, tu es le plus capable de régner ? Ce que tu ne sais pas – car si on te parle volontiers des problèmes quotidiens, on n'ose pas ici discuter de toi avec toi – c'est que, dans la Cité, existe un courant favorable à ta personne.

« Nous savons toujours tout ce qui se passe à la Cour. Nous savons qui tu es et ce que tu vaux, parce que tu es le seul à t'intéresser à nous. Bien sûr, nous n'avons pas la prétention de nous mêler des affaires du Royaume et, comme on ne nous demande rien, nous nous contentons de penser et de discuter. Nous supputons, quand personne du palais ne peut nous entendre, les chances de chacun. Beaucoup estiment que la meilleure formule et la

plus conforme aux traditions serait que tu montes sur le trône, aux côtés du jeune prince fou, ainsi que tu le souhaites toi-même. Certains de ceux-là pensent que cette solution est la seule qui permette d'attendre que ce prince engendre enfin un fils qui lui succédera. Moi, je crois que si tu arrivais à instituer cette régence, tu te débarrasserais bien vite de ce dément pour régner à sa place. Je sais que c'est ce que je préférerais.

« Mes concitoyens n'ont pas de désirs aussi novateurs que les miens. Moi, je suis comme toi, je veux que le Royaume se développe et s'ouvre sur le reste du monde. Je suis le seul auquel les marins achètent quelque chose, car ils dépensent une partie de l'argent que nous leur avons remis à manger et à boire dans ma maison. Les prostituées du port, elles aussi, ramassent un peu d'argent auprès d'eux. Si nous commercions davantage, il y aurait plus de marins dans le port et plus de monde dans ma taverne. Alors, je m'enrichirais véritablement et je pourrais amasser suffisamment d'argent pour réaliser mon rêve.

— Et quel est ton rêve ? » demanda Phoil, à qui les paroles du tavernier, prononcées sur le ton de la conspiration, avaient rendu courage. Celui-ci se recueillit avant de poursuivre, les yeux soudain éteints et perdus dans le vague de la mémoire et du temps.

« Un jour, est entré dans mon établissement un marin qui disait venir d'un pays lointain, plus lointain que ceux d'où partent d'habitude les marins. Il avait embarqué sur un navire par goût de l'aventure et des régions inconnues. Il paraissait nostalgique, comme s'il regrettait de s'être laissé tenter par son goût de la nouveauté et il a bu beaucoup, plus que ses compagnons. Eux, sont partis rendre visite aux femmes du port de leur connaissance. Comme il était seul, qu'il avait bu plus que de raison et semblait malheureux, je suis allé le trouver. Nous avons un peu bavardé. Il parlait mal notre langue, mais nous réussissions quand même à nous comprendre parce que, à force de les traiter, je sais quelques mots du langage des marins qui l'avaient accueilli à leur bord et que lui, avait appris leur langue et quelques phrases de la nôtre avant de débarquer. Lorsque nous eûmes échangé nos noms, je lui proposai, pour le consoler du chagrin qui paraissait l'accabler, de le conduire à une femme douce et compréhensive, moins facile que celles que fréquentaient ses amis, mais, si on savait y faire, plus satisfaisante.

« Il refusa de manière si ferme et courroucée que je n’insistai pas. Comme j’allais le laisser, il se crut obligé de m’expliquer les raisons de son refus. Il y avait, dans son pays perdu, une femme qu’il aimait tant qu’il avait juré de n’appartenir à aucune autre. Il n’avait jamais failli à son serment, en dépit de sa dureté. Et quelque grande que fût sa tristesse ce soir-là et son besoin d’une femme au corps tendre, il ne voulait pas se parjurer. Il racontait cela avec tellement de douleur que j’en fus ému et restai auprès de lui.

« — Comment, lui dis-je, as-tu pu l’abandonner dans ton pays si tu l’aimais si fort ?

« — C’est qu’elle ne m’aimait pas. Elle n’aimait personne à dire vrai et tous étaient amoureux d’elle. J’étais las de savoir qu’elle avait toujours auprès d’elle une cour d’admirateurs entre lesquels elle ne voulait pas trancher. Un soir, je l’ai sommée de se décider et de choisir celui d’entre nous qu’elle prendrait pour époux. Alors, elle a déclaré qu’elle appartiendrait à celui qui aurait voyagé si loin et vu tant de choses différentes qu’il aurait des histoires à lui raconter pour chaque nuit de sa vie. J’ai oublié de dire qu’elle avait un défaut. Elle dormait très mal et le seul moyen pour elle de lutter contre l’insomnie était d’écouter un conte. Mais les histoires de notre pays sont en nombre limité et elle eut vite fait de les connaître toutes. Nous nous succédions auprès d’elle chaque soir et nous lui racontions une histoire. Quand elle sut le répertoire de chacun de ses amants, il nous fallut inventer de nouveaux contes. Mais notre imagination n’était pas inépuisable et surtout, nous ignorions l’art de raconter, si bien qu’elle se fatiguait de nos récits décousus et mal construits et ne parvenait pas à dormir.

« “C’est pourquoi je me suis mis à parcourir le monde. J’aurai bientôt rassemblé plus d’histoires qu’il ne reste de jours à vivre à la belle, car je suis parti depuis si longtemps… Personne n’aura pu rassembler plus de récits que moi. J’ai même appris d’un voyageur que nous avons un jour transporté à bord du navire où je me trouvais comment raconter des histoires. Aussi, je crois que je ne manquerai plus jamais d’inspiration. Je suis certain que c’est moi qu’elle choisira. Parfois, cependant, une crainte m’agite. Je ne redoute aucun de mes compatriotes. Mais si, d’aventure, est passé pendant mon absence un étranger dont la tête était pleine de ces

contes qu’elle aime tant, que s’est-il produit ? N’aura-t-elle pas cédé sans attendre mon retour ?”

« Son histoire était si merveilleuse que je pensai qu’il y avait déjà matière à satisfaire la belle. Je le lui dis et cela l’amusa. Comme je le réconfortais en lui assurant que je n’avais jamais entendu meilleur conteur que lui, il se détendit et parut de meilleure humeur. Il me commanda de nouveau du vin que nous bûmes tous deux, comme je bois maintenant avec vous. Se sentant en confiance, il sortit de son sac une sorte d’assiette de terre dont le dos était peint d’une teinte rare que je n’ai jamais revue depuis.

« “Puisque mon récit t’a plu, me dit-il, je vais te faire voir le portrait de la femme à laquelle j’ai consacré tant d’années de ma vie. Je ne m’en sépare jamais. La nuit, lorsqu’à mon tour l’insomnie me prend, parce que tous mes membres sont douloureux de se retenir d’aimer et de serrer une femme contre moi, je regarde son visage à la lumière de la lune ou du fanal qui brûle toujours à l’arrière des navires. Alors, je sais que j’ai eu raison d’agir ainsi car il n’y a pas de plus belle femme au monde.”

« Quand il retourna son assiette, je sus qu’il avait eu raison, parce que, effectivement, y était peinte la plus belle femme du monde. Aussitôt que je l’ai vue, je suis tombé amoureux d’elle et j’ai compris qu’il faudrait que je parte à sa recherche et qu’elle soit à moi pour apaiser la torture de mon cœur et de mes sens.

« J’ai voulu lui acheter son portrait. Je crois bien lui avoir proposé toute ma fortune ce soir-là, mais il refusa chacune de mes propositions. Il le remballa et se contenta de me dire : “Voilà pourquoi je ne montre jamais son image à personne, car nul ne peut la voir sans en tomber éperdument et définitivement amoureux.” Je n’ai jamais revu ni le marin ni le portrait de cette femme. Mais je rêve d’elle toutes les nuits. Je suis moins courageux que cet homme, car sans le secours des autres femmes, je serais devenu fou depuis longtemps. Si seulement j’avais assez d’argent pour quitter le Royaume et cingler vers ce pays, si seulement j’avais le droit de sortir du Royaume et d’emporter les cadeaux les plus précieux, je sais qu’elle deviendrait mienne. Car je connais tellement d’histoires, j’ai vu tant d’hommes de pays différents qui, chacun, avait vécu une vie riche et passionnante et dans notre royaume, si écarté de son pays qu’elle n’a pu le connaître, il s’est produit des événements si prodigieux, que je pourrais à tout jamais la protéger de l’insomnie et des cauchemars. Voilà pourquoi je

partage tes idées, prince Phoil, et crois, comme toi, que le commerce doit être développé. »

Nous avions écouté avec curiosité son histoire. Dans la demi-clarté de sa taverne, son visage fatigué et quelconque me paraissait inconvenant au regard des sentiments qu'il venait de nous décrire. Au bout de quelques minutes, la mélancolie disparut de ses traits et il fut à nouveau le tavernier malicieux et pétillant du début. Avant que Phoil ne reprenne la parole, je lui dis que son histoire était l'une des plus étranges et des plus belles qu'il m'ait été donné d'entendre et que, s'il l'acceptait, je composerais pour lui un poème sur ce sujet. « Ce sera un cadeau supplémentaire pour ta bien-aimée inconnue. » Phoil jugea toutefois qu'il était temps de revenir à des questions plus sérieuses. Les premières révélations de notre hôte l'avaient excité et il avait ainsi disposé de deux plaisirs : celui d'être partiellement rassuré sur l'intérêt de son action et celui d'entendre une merveilleuse histoire. Il savourait le bonheur de savoir que si le deuxième plaisir était terminé, il n'avait pas encore épuisé les ressources du premier.

« Tu as dit, reprit-il, que je ne me suis pas adressé à ceux qu'il fallait. Qu'entendais-tu par là ?

— Je me suis imparfaitement exprimé et, comme tu connais encore mal ton peuple, bien que tes idées sur lui soient sûrement plus exactes que celles de tes pairs, tu n'as pas vraiment saisi ce que je disais. Il y a plusieurs choses que tu dois savoir, prince, avant d'entreprendre quoi que ce soit.

« En premier lieu, tu t'aliéneras toujours la sympathie des gens de la Cité si tu viens leur parler des malheurs des campagnards. Ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils pensent nous importe peu pourvu que nous ayons à manger. C'est la force du Roi que de l'avoir compris. Maintenant, je sais que tu vas me dire que, précisément, si les campagnards se rebellaient contre l'autorité du Roi, nous pourrions bien ne plus être approvisionnés. Nous en rediscuterons, si tu veux, mais mon sentiment est que cela ne pourrait que nous monter davantage contre eux.

« En second lieu, si tu tiens vraiment à défendre les ruraux – et c'est cela que je voulais dire tout à l'heure –, si tu veux qu'un courant de solidarité passe entre eux et nous, ce ne sont pas les boutiquiers qu'il faut aller voir. Il y a dans la Cité une population très misérable, qui mange

rarement à sa faim et qui travaille tout le jour et parfois, lorsque les événements l'exigent – et cela a été le cas ces derniers jours – une partie de la nuit. Les portefaix, que l'on utilise pour charger et décharger les navires, pour assurer le transport des meubles lors des déménagements ou la livraison des achats les plus pesants aux clients ou encore les corvées d'eau, demeurent les plus malheureux des citadins. Peut-être ne le sais-tu pas, mais beaucoup ne sont pas d'authentiques habitants de la Cité. En dehors de vieilles familles, traditionnellement pauvres, qui ont, au cours des siècles, réussi à subsister en acceptant de se charger des tâches pénibles et mal payées, la plupart viennent justement de la campagne. On a oublié que lors des diverses émeutes de paysans, le roi de l'époque a gracié quelques-uns de ceux qui devaient être exécutés et les a condamnés à ces travaux rebutants que personne ne voulait faire. Ces survivants des révoltes ont pris goût à la vie de la Cité et, malgré leur misère, n'ont pas songé à regagner leurs terres de naissance. Sans doute aussi parce que leurs voisins, dont les enfants n'avaient pas bénéficié de la même clémence, n'auraient guère apprécié cette différence de traitement. Ils ont fait venir leur famille, se sont installés dans les quartiers les plus lugubres et ont procréé. Il arrive encore que certains de leurs cousins des champs viennent leur rendre visite et, parfois, demeurent auprès d'eux, bien que les modes de vie soient si opposés que la plupart doivent préférer rejoindre leur foyer. C'est dans cette classe et dans celle-là seulement que l'on peut se sentir concerné par ce qui s'est passé dans les campagnes. On m'a du reste raconté qu'hier, plusieurs de ces hommes ont refusé de décharger l'un des bateaux parce que l'un des bateliers avait fait une réflexion sur la bêtise et la naïveté des paysans qui se laissent gruger sans se poser davantage de questions. Il a fallu l'intervention des soldats et des commis qui surveillaient le débarquement des grains pour éviter une bagarre et remettre au travail les protestataires. Ils demeurent également indifférents à nos préoccupations habituelles – au reste nous ne leur parlons pas et ils ne nous parlent pas – et facilement tentés par la critique. Ils sont frondeurs et querelleurs, comme si leur esprit campagnard ne parvenait pas vraiment à s'adapter à nos mœurs.

— Je sais que ces hommes sont difficiles et secrets, répondit Phoil. J'ai souvent essayé d'engager la conversation avec eux, comme je le fais avec chacun d'entre vous. Je n'ai jamais senti chez eux l'envie de discuter. Ce que tu dis est vrai, bien que je l'aie oublié. Personne ne s'est jamais soucié

de ces hommes dans le Royaume et on a toujours considéré leur existence comme un mal nécessaire.

— Tu les connais mal parce qu'ils t'intéressent peu. Mais eux, te connaissent. Je les entends discuter sur le quai et parfois, dans ma taverne lorsqu'ils viennent reprendre des forces pour poursuivre leur travail. Ils t'estiment parce que tu as essayé de leur parler et qu'ils connaissent tes idées sur les campagnes. Si tu vas les trouver maintenant, eux, t'écouteront parce que ton opinion rejoint la leur et aussi parce que tu es le seul à avoir tenté de faire quelque chose pour eux. Personne n'a oublié que tu es intervenu un jour à l'Assemblée pour demander qu'on interdise le travail de nuit et qu'on leur permette de se reposer après une journée de labeur.

— Comment avez-vous su cela ? Qui, à l'Assemblée, est assez imprudent pour dévoiler nos débats ?

— Peu importe. Je te l'ai dit, la Cité finit toujours par tout savoir et les portefaix aussi. Ils n'ont pas oublié cette intervention, même s'ils ne t'ont jamais manifesté leur gratitude. Je sais que, pour toutes ces raisons, si tu te donnes la peine de les apprivoiser, ils t'écouteront et, qui sait, te suivront.

« Mais il y a une dernière chose que je dois te dire de manière que tu sois complètement informé des possibilités que t'offre la Cité. J'ai dit tout à l'heure que je suis le seul ici, avec les prostituées, à tirer profit du passage des marins étrangers. Ce n'est que partiellement exact. Nous sommes les seuls dont les activités soient officiellement admises, parce que nous n'enfreignons pas les lois du Royaume. Ce que je donne à boire et à manger à ces navigateurs, ils le consomment sur place. Ils n'emportent rien à bord de leurs vaisseaux. Quant aux prostituées, elles reçoivent plus qu'elles ne donnent, ainsi que le veut la nature, et parfois plus qu'elles ne souhaiteraient. On ne peut donc rien nous reprocher, même s'il m'arrive de leur vendre des pains et des viandes pour le voyage et que quelques-unes des filles acceptent de céder un bijou ou une robe en échange d'un peu d'argent.

« Mais quelques commerçants se sont mis, ces dernières années, à vendre clandestinement des objets du Royaume à des étrangers. Beaucoup de ces affaires se traitent chez moi et j'ai vu sortir du pays certains des plus beaux plats ou des plus somptueux tissus qui y aient jamais été fabriqués. Je pourrais établir une liste longue et sûrement incomplète – car je ne vois pas

tout – des produits du Royaume qui ont été emportés par les marins. Les boutiquiers qui se livrent à ce trafic prennent un risque important, car, s'ils se faisaient prendre, ils seraient très certainement exécutés dans des conditions peu enviables. Néanmoins, ils gagnent ainsi de telles sommes qu'ils continuent.

« Ceux-là, tu t'en doutes, ne demanderaient pas mieux qu'une officialisation de leurs pratiques. Bien qu'ils ne l'avouent jamais en public et qu'ils affectent de soutenir résolument la politique du Roi en ce domaine, je sais bien qu'ils sont favorables à l'instauration de nouveaux modes de commerce. Cependant, ils sont pareils à ceux qui ne trafiquent pas. Ils n'aiment pas les paysans et n'accordent pas plus d'intérêt que les autres à leurs problèmes, d'autant que certains estiment que le développement des échanges permettrait de réduire la dépendance de la Cité à l'égard des campagnes.

« Il te faudra donc peser tes décisions, prince Phoil, et choisir habilement entre tes partisans, car je ne suis pas certain que leurs objectifs et leurs intérêts soient conciliables. »

À la lueur de la lampe à huile, je vis Phoil méditer sur ces révélations. Malgré son calme apparent, je sentais bien qu'il était troublé par ce qu'il venait d'entendre. Il découvrait soudain, ou plus exactement, avait enfin la confirmation de ce qu'il avait toujours à la fois pressenti et espéré : qu'il constituait, pour une part importante de la population, une sorte de recours face au Roi et aux incertitudes de la succession. Dans le même temps, il découvrait qu'il serait nécessairement contraint de s'aliéner la sympathie d'une fraction de ses partisans.

Quant à moi, j'étais tout aussi surpris que Phoil et pour les mêmes raisons que lui. Je me trouvais cependant conforté dans mon idée que ce peuple était artificiellement préoccupé de sa survie et de sa mort. Les boutiquiers n'hésitaient donc pas à désobéir aux lois les plus anciennes et les plus sévères, puisque la peine de mort sanctionnait tout manquement à l'interdiction de sortir quoi que ce soit du Royaume, en dehors des pièces d'argent et d'or (et encore cette exception n'avait-elle été introduite que récemment avec l'arrivée des navires étrangers). Je ne pouvais concevoir que les mêmes hommes, qui risquaient la mort pour s'enrichir, puissent

également être obsédés par elle. Sans doute, Coelia m'aurait-elle objecté qu'ils cherchaient à faire fortune pour s'assurer une mort précieuse. Cela heurtait trop mes propres convictions pour que je puisse y découvrir une quelconque cohérence. On ne peut se laisser absorber par l'idée du trépas qu'à la condition de n'être jamais distrait de ce souci. L'étonnante capacité des hommes à s'en laisser distraire m'a toujours paru une grande force. Les commerçants coupables m'apparaissaient comme de fieffés hypocrites, mais aussi, finalement, comme plus sensés que ceux de leurs concitoyens qui prétendaient n'avoir ni dérivatif ni autre passion que celle de leur fin.

Quand Phoil se décida enfin à rentrer, la nuit était très avancée et la Cité totalement déserte. Il aurait souhaité que je vienne dormir chez lui, dans ses appartements du palais, mais je ne le voulus pas. Outre que j'étais l'hôte de Nagar et qu'il me semblait par conséquent inconvenant que je m'absente toute une nuit de chez elle sans l'en avoir prévenue, je tenais, avant de dormir, à mettre sur le papier les quelques vers que j'avais composés mentalement dans le courant de l'après-midi et qui devaient me sortir de l'impasse où j'étais parvenu dans ma rédaction. Aussi, revint-il avec moi à la presqu'île. Pendant le chemin du retour, je regardai les étoiles, si semblables et en même temps, parce qu'elles n'éclairaient plus le même morceau de terre, si différentes de celles que je contemplais de mes montagnes natales. Je me sentais rêveur, disposition d'esprit que j'apprécie tout particulièrement lorsque j'ai décidé d'écrire, car alors, les mots me viennent naturellement et je glisse sans effort dans le monde de mon imagination.

Ma rêverie fut rapidement interrompue par notre arrivée dans une maison qui, loin d'être endormie, se trouvait sur le pied de guerre. Les moins affolés étaient sans doute les domestiques. À son retour, Nagar avait trouvé Coelia couchée, plongée dans un étrange sommeil, dont elle ne sortait pas et d'où elle tenait des propos interminables et souvent inintelligibles. Fiévreuse, elle transpirait tant que sa couche avait été changée à deux reprises. Nagar nous accueillit avec un profond soulagement. Je ne compris pas ce qui expliquait son attitude à notre égard. En admettant, comme elle le soutenait, que Coelia fût en grand danger, Nagar connaissait mieux que nous les remèdes au mal dont souffrait sa suivante. Dès son arrivée, elle lui avait du reste fait prendre des tisanes et avait, avec l'une des vieilles cuisinières, enduit son corps d'un onguent

fébrifuge qu'elle gardait en permanence chez elle. Elle avait accompli tout ce qui pouvait l'être et, compte tenu de l'état de ses rapports avec Phoil, n'avait guère besoin de notre réconfort. Elle témoigna cette nuit-là d'une sympathique faiblesse, en ce qu'elle manifestait pour la première fois la profondeur de son attachement pour Coelia, qu'elle n'avait jamais jusque-là traitée avec guère plus d'égards que ceux qui la servaient.

Il est vrai que Coelia se trouvait dans un état inquiétant lorsque nous allâmes la voir. Nagar pensait qu'elle avait attrapé mal lors des deux trajets de la Cité à la presqu'île qu'elle avait accomplis deux jours de suite, par de trop grandes chaleurs. S'y ajoutait, sans doute, une grande anxiété, comme en témoignait son délire constant. Qu'elle ne pût jamais reposer en paix me parut le plus redoutable. Elle ne cessait de parler. Quand nous parvenions à saisir le sens de ses paroles, il nous devenait évident qu'elle était plongée dans un monde horrible et terrifiant. Devant cette pauvre petite, terrassée par la douleur physique et morale, l'angoisse de Nagar s'empara de moi. Je voulus la secouer, persuadé qu'ainsi, je parviendrais à la sortir de ses mauvais rêves. Mais Nagar me retint et trouva dans les paroles d'apaisement qu'elle prononça à mon intention le moyen qu'elle cherchait depuis plusieurs heures de se débarrasser de sa propre inquiétude. Nous laissâmes Coelia seule qui, assurait Nagar, devait rester tranquille le temps que les médicaments administrés commencent à faire effet. Nagar nous invita à aller nous coucher, nous garantissant que l'une des servantes dormirait devant la porte de Coelia. Elle lui donnerait à boire toutes les heures et serait sur place si le mal empirait.

Je n'avais qu'à demi confiance dans cette servante et j'aurais préféré que Nagar elle-même veille sa suivante, mais elle semblait si fatiguée, que je n'osai pas critiquer son arrangement. Si elle voulait être sur pied le lendemain, ne serait-ce que pour poursuivre ses soins, il fallait qu'elle dorme quelques heures avant le lever du jour qui n'était plus très loin.

Je réussis à composer plusieurs versets qui me donnèrent satisfaction. Dans cette nuit trouble, où le mal était en action dans la maison, où j'aurais dû être abattu de fatigue et d'anxiété, je me sentais porté par l'ivresse d'écrire et de réussir à écrire ce que je voulais précisément écrire. Au bout de deux heures de travail, je m'arrêtai soudain pour regarder dehors. La nuit était profonde, comme elle le semble toujours dans ses derniers moments. Je fus frappé de son silence glaçant. Je ne l'avais pas perçu jusque-là, tant la

musique de mes vers, que j’entendais au plus profond de moi, avait suffi à habiter mon esprit. Je m’arrachai à mon travail et partis chez Coelia.

Ainsi que je l’avais pensé, la servante était couchée en travers de la porte et dormait d’un sommeil paisible. Coelia aurait pu hurler son dernier souffle qu’elle ne l’aurait pas entendue. La potion préparée par Nagar avant son coucher était intacte alors que, d’après mes calculs et la position des étoiles, elle aurait dû diminuer de moitié. Coelia dormait enfin. Mais lorsque je m’approchai d’elle, elle se remit à parler. Je parvins à la faire boire. J’espérais qu’elle retomberait dans le sommeil dans lequel je l’avais trouvée, mais elle continua à parler. Elle se remit, en gémissant, à décrire des mondes abominables. Après quelques minutes passées à l’écouter, à essayer de comprendre son discours et ce qui avait pu faire naître en elle une pareille angoisse, je finis par lui demander si je pouvais l’aider. Je la suppliai de me dire ce qui la tourmentait. Je murmurai ainsi quelques instants à son chevet et pendant tout ce temps, elle demeura silencieuse, comme si elle m’entendait. Et elle m’entendait bien, puisqu’elle répondit. Il me sembla l’avoir ainsi ramenée des profondeurs où elle se débattait jusqu’à la fragile ligne de démarcation qui la séparait de la réalité.

Ce que Coelia me dit alors et qui me toucha plus qu’aucun des mots que nous avions alors échangés, je voudrais l’écrire pour que l’éternité le sache. Je voudrais que ces paroles soient inscrites à jamais et ne tombent pas, comme chacun de nos actes et le moindre de nos mots, dans l’oubli irrémédiable. Mais en même temps, je suis retenu par le désir que personne d’autre que moi n’y ait accès. Coelia m’a, par la suite, plusieurs fois demandé de lui révéler ce qu’elle m’avait dit dans cette minute troublante où son esprit était peu à peu aspiré par les reflux de la conscience. Je n’ai jamais voulu le lui apprendre. Pourquoi, dans ces conditions, livrerais-je à des étrangers qui ne nous connaîtront jamais ce qui reste un de mes plus chers souvenirs ? Je sais que j’écris ce compte rendu en me contraignant à ne pas cacher certains faits qui pèsent sur ma conscience et que je n’aurais jamais le courage d’avouer à Coelia. Les mauvais souvenirs, il faut s’en purger, s’en débarrasser. Mais quand on peut encore les retenir et en profiter, pourquoi gaspiller les plus heureux, en les éparpillant aux vents de la renommée, qui en feront peut-être un mauvais usage et les souilleront à jamais ?

Lorsque je retrouvai ma chambre, je dormis pesamment. Et peut-être aurais-je dormi tout le jour, si Phoil n'était pas venu secouer mes rêves, alors que le soleil commençait juste son ascension. Il repartait à la Cité et désirait ma compagnie. Avant notre départ, je retournai voir Coelia. Mais la servante, enfin réveillée, m'interdit sa porte, parce que Nagar et son aide habituelle avaient déshabillé Coelia pour la laver et la frictionner. Elle ne voulut pas répondre à mes questions et consentit seulement à m'apprendre que la fièvre restait toujours élevée, mais que la malade ne délirait plus. Je dus me contenter de ces informations et partis, guère rassuré, mais pensant que je ne pourrais rien faire, d'autant plus que Nagar paraissait décidée à rester à la presqu'île et qu'elle m'empêcherait de rendre visite à Coelia. Cela me rendait furieux, car je savais qu'indépendamment des remèdes qui soulageaient son corps, Coelia avait besoin qu'on apaise son esprit. J'y étais parvenu pendant la nuit. Je pensais pouvoir hâter sa guérison en persévérant. Mais Phoil ne me laissa pas le temps de penser à Coelia.

Aussitôt renseigné sur son état, il me fit part de ses dernières réflexions.

Il avait repassé dans son esprit les propos du tavernier. Il les trouvait tout à la fois incroyables et certains. Il s'en voulait d'avoir oublié les portefaix, après s'être, un temps, intéressé à leur condition. Plus nouvelle apparaissait l'attitude des commerçants et ses conséquences. Après avoir médité sur chacun de ces faits, Phoil avait arrêté sa stratégie. Face à une situation où tant de cartes étaient jouables, sans qu'il sût jusqu'où il pouvait pousser son avantage avec chacune d'elles, il avait résolu de n'en écarter définitivement aucune. Le conseil final du tavernier le poussant à choisir entre ses partisans lui semblait aventureux, du moins pour le moment. Tel que je connaissais Phoil, je me doutais qu'il escomptait pouvoir jouer des contradictions des différents groupes pour en tirer le meilleur parti. J'avais trouvé sage l'avis du tavernier, car j'ai toujours pensé qu'on a tort de ne jamais jouer franchement et que l'ingénuité en politique, parce que toujours inattendue, est souvent payante. Néanmoins, je voulais bien admettre que Phoil ne connaissait finalement aucun de ses nouveaux partisans.

Il avait en outre décidé d'examiner ce qu'il pouvait espérer de quelques courtisans qui l'avaient parfois soutenu et de ceux qu'il comptait pour ses amis. La coterie du prince à la Cour demeurait faible, parce que personne n'avait jamais vraiment cru qu'il succéderait un jour au Roi et que le but de tout courtisan était de se concilier celui qui régnait ou avait des chances de

régner un jour. L'ambition de Phoil dérogeait aux règles tacites en usage au palais et paraissait bien peu raisonnable à la majorité des courtisans. Cependant après la mort du prince héritier, quelques-uns lui avaient fait de timides avances.

Je ne dis pas qu'au fond de lui, Phoil n'ait pas été satisfait de ces réactions, mais il serait malhonnête d'affirmer qu'il en fut flatté. Il méprisait trop ces hommes pour ressentir alors autre chose que le plaisir de les voir s'humilier devant lui. De ce fait, il ne les tenait pas pour des partisans sérieux, n'avait jamais compté sur eux et n'avait nulle intention de discuter avec eux d'une possible action contre le Roi.

En revanche, il y avait à la Cour un petit groupe dont faisait partie le prince, qui se réunissait, en dehors des séances de l'Assemblée, chez l'un ou chez l'autre pour débattre des affaires du Royaume. Au contraire des autres courtisans, ils avaient une vue critique de la politique menée par le Roi. Phoil, qui y avait pénétré parce qu'il lui semblait habile de contrôler un mouvement de contestation, ne les jugeait guère sérieux. On y trouvait de très jeunes nobles, qui ne siégeaient pas à l'Assemblée ou n'y avaient pas acquis suffisamment d'autorité pour s'y faire entendre. Quoique Phoil leur parût prudent et raisonnable, ils avaient admis son autorité et le reconnaissaient comme leur chef.

Les autres membres de ce comité étaient des amis personnels de Phoil. C'étaient ceux-là dont l'avis lui importait le plus. Dans ce groupe d'une dizaine de personnes, ils n'étaient que quatre. Phoil affirmait qu'il pouvait compter sur eux en toutes circonstances. Deux d'entre eux siégeaient à l'Assemblée et y soutenaient systématiquement chacune des positions et propositions de Phoil. Ils étaient les fils de deux hommes qui participaient aux réunions secrètes en souvenir du père du prince et il y avait là comme une sorte d'hérédité dans l'amitié et l'accord spirituel, qui constituait pour Phoil une garantie. L'un des deux autres avait fait toutes ses études avec lui à l'école du palais et s'était attaché à Phoil pour la seule raison qu'ils étaient tous deux nés le même jour. Le dernier était un jeune homme à l'esprit acéré, d'apparence futile – il était toujours prêt à aller aux fêtes et à y danser toute la nuit, de même prêtait-il une oreille attentive aux problèmes insignifiants que se posent les femmes quand il s'agit de se vêtir –, mais à l'intelligence profonde. Rien ne semblait l'affecter, y compris le mal qu'on disait de lui et dont il se vengeait cruellement car il savait tout et n'hésitait

pas, quand il en voulait à quelqu'un, à révéler les travers et les infortunes de ce dernier. Il n'aimait que lui et Phoil, ce qui étonnait tout le monde, à commencer par lui. On ne l'avait jamais surpris à dire du mal du prince. Lorsqu'il l'entendait critiquer, il ne manquait jamais de prendre sa défense, alors même qu'il avait coutume de surenchérir dès lors qu'il s'agissait de qui que ce soit d'autre. Phoil l'aimait beaucoup et lui portait, je crois, plus d'affection qu'à ses autres amis.

Phoil n'avait pas l'intention de consulter ce groupe d'hommes qui se disaient proches de lui et de ses idées, mais souhaitait cependant prendre l'avis de certains d'entre eux. Il avait exclu immédiatement les plus excités du comité, dont il savait qu'ils le suivraient certainement s'ils apprenaient qu'il comptait s'opposer ouvertement au Roi, mais dont il n'était sûr ni de la détermination ni surtout des convictions. Les plus âgés ne l'intéressaient pas davantage, car il ne désirait pas recevoir de conseils de modération. Restaient ses quatre proches. Il craignait que les deux fils des deux précédents ne puissent s'empêcher d'en référer à leurs pères. Il pensait ne les consulter qu'en dernier recours. Il n'appréciait pas vraiment son troisième ami, qui lui vouait une admiration trop dévorante pour ne pas être agaçante, mais il le savait d'une fidélité à toute épreuve. Il l'avait prouvé en trahissant pour lui des secrets qu'il n'aurait jamais dû lui livrer. Ce jeune homme avait épousé la fille d'un commis très puissant qui siégeait au conseil du Roi. Bien que d'une grande discrétion, son beau-père avait la faiblesse d'aimer beaucoup trop sa fille unique et le mari de celle-ci. Aussi, lui arrivait-il, si sa fille et son gendre le pressaient trop de questions sur ce qui se passait, allait se passer ou pourrait se passer, de leur abandonner quelques renseignements qu'il aurait dû taire. Phoil en était aussitôt informé par son ami ou par sa femme. Quoi qu'il décidât de faire, le prince ne pouvait se priver de cette source d'information. Quant au quatrième, il avait suffisamment confiance en son esprit critique pour être certain qu'il le conseillerait justement et en son amitié pour être sûr qu'il garderait le silence.

Enfin, en dehors de ces aristocrates, Phoil envisageait d'aller discuter avec le commandant militaire de la Cité qu'il connaissait bien. Phoil, depuis toujours, comme son père avant lui, avait demandé à l'Assemblée que l'armée soit réorganisée et ses règles assouplies de manière à permettre un recrutement plus large. Il trouvait choquant que le souverain ne soit pas un

chef militaire et qu'aucun des membres de la noblesse ne dirige les soldats recrutés dans le peuple ainsi que cela se passe dans tous les pays. On lui opposait toujours les lois du Royaume et la tradition. Il restait cependant convaincu que l'argument essentiel, que le Roi n'avançait jamais, était que dans un pays qui n'est en guerre contre personne, car n'ayant de rapports avec personne et dont les dernières invasions remontaient si loin que nul ne pouvait plus les dater, l'armée ne servait qu'à des besognes sans éclat, tel le maintien de l'ordre, ou déconsidérées, comme la répression et l'exécution matérielle des décisions royales et, de ce fait, ne pouvait pas être confiée au fleuron de la population.

Toutefois, conscient de l'importance de l'armée, le Roi avait perfectionné le très compliqué système d'avancement qui réglait les carrières militaires. Un homme issu d'un milieu très pauvre pouvait un jour diriger une province, commander la garnison de la Cité ou encore – c'était le poste le plus prestigieux – recevoir le titre et les fonctions de chef des gardes du palais. Cela m'avait conduit à des conclusions différentes de celles de Phoil sur l'opinion du Roi à l'égard de son armée. Le soin qu'il avait mis à réglementer les carrières, à exclure de ses rangs tout aristocrate ou tout homme trop bien né, me semblait révéler un double objectif. Il s'attachait les basses classes de la Cité, toujours les plus promptes à se rebeller, ainsi que nous l'avait encore confirmé le tavernier la veille, en leur offrant le moyen de s'arracher à leur situation sociale et à leur misère. Beaucoup d'enfants de militaires parvenaient, grâce à la solde de leur père, à monter un commerce ou bien à faire des études et à devenir commis ou prêtre. Au prix du sacrifice d'une génération – celle qui consentait à affronter le mépris d'une partie du peuple –, on pouvait sauter plusieurs niveaux de richesse dans des délais très courts. Au reste, ce n'était qu'un petit sacrifice, car les soldats étaient bien payés et bénéficiaient de l'estime du Roi. Enfin l'armée était acquise au souverain et ne pouvait se tourner contre lui. Il ne pouvait que redouter une armée commandée par les aristocrates. Il avait compris en effet que dans un pays calme, où les militaires sont détournés de leur vocation naturelle, la tentation serait grande, pour celui qui voudrait conquérir le pouvoir, d'utiliser l'armée et la force qu'elle représentait.

Lorsqu'il m'eut exposé tous ses projets, Phoil me dit, comme nous passions la porte de la Cité, qu'il comptait d'abord rendre visite à ses deux amis. Il préférait y aller seul, car ils pourraient se vexer de ce que je l'accompagne. Il souhaitait que je retourne à la taverne pour demander au tenancier – à supposer qu'il soit de la même humeur que la veille et que nous n'ayons pas tous deux, par découragement, fait le même rêve – comment étaient organisés les portefaix et s'il y avait parmi eux une personnalité marquante qu'il puisse d'abord contacter. Par ailleurs, il voulait que je charge l'aubergiste de préparer une rencontre avec ces mystérieux trafiquants dont nous ignorions l'identité. Je devais accomplir cette mission avec beaucoup d'habileté pour ne pas donner au tavernier l'impression, bien réelle, que Phoil ne tenait pas compte de son avis et préférait ne pas choisir entre ses partisans.

Le propriétaire de la taverne semblait m'attendre, car lorsque j'arrivai, il me fit un grand sourire complice et me fit signe de passer dans l'arrière-salle. Son établissement était en effet assez animé à ce moment-là et il aurait été difficile d'y parler tranquillement. Il me suivit peu après avec sa cruche de bon vin. Je n'eus pas de mal à le persuader que Phoil le considérait comme quelqu'un d'important. Il accepta sans difficulté d'arranger pour le prince un entretien avec les commerçants dont il nous avait parlé. Il se chargerait de tout et nous ferait porter un message pour nous avertir du lieu, de l'heure et du jour. Il lui semblait possible d'organiser cette rencontre dans les meilleurs délais.

Il manifesta une certaine surprise lorsque j'évoquai le cas des portefaix. Il essaya de me dissuader de nous engager dans cette voie, protestant qu'il ne nous avait cité les différentes options possibles que par souci de sincérité, alors qu'il considérait que la plus sage solution était de se contenter du soutien des boutiquiers. Je réussis à le convaincre que Phoil n'avait pas l'intention de s'appuyer spécialement sur les portefaix, mais que la conversation de la veille avait à nouveau attiré son attention sur eux. Je vis bien qu'il comprenait que Phoil n'était sûr ni des uns ni des autres et préférait jouer un jeu personnel, plus dangereux, mais, à long terme, peut-être plus efficace. Il me conseilla alors d'aller trouver non pas un portefaix, mais deux. Ils étaient frères jumeaux et dirigeaient toute la communauté. Selon lui, ils étaient les meneurs de toute action engagée par les portefaix et

aucune décision ne se prenait dans les quartiers les plus populeux sans qu'ils aient été préalablement consultés.

En attendant Phoil, j'allai faire un tour dans la Cité. J'étais fâché de devoir perdre tant de temps pour quelque chose d'aussi peu défini, car Phoil n'avait toujours pas décidé, ou du moins ne m'avait pas encore révélé, ce qu'il comptait faire. Je finis par m'arrêter chez un écrivain public qui, assis devant sa table, peinait pour rédiger une lettre d'une mère à son fils, un soldat envoyé dans une garnison reculée. La mère voulait donner à son fils des nouvelles de la famille et lui expliquer combien il lui manquait. Mais une fois qu'elle eut dicté que tout le monde allait bien et qu'elle le regrettait beaucoup, elle s'arrêta, ennuyée de n'avoir plus rien à dire, alors qu'elle devrait payer le tarif d'une lettre normale. Le scribe essayait mollement de l'aider. Ses suggestions ne convenaient jamais à sa cliente parce que, trop banales, elles ne pouvaient satisfaire cette femme simple, attristée de l'éloignement de son enfant.

« Prête-moi ton stylet, dis-je à l'homme et donne-moi une tablette pour graver quelques phrases pour ta cliente, car vous y serez encore ce soir, si personne ne vous vient en aide. »

L'écrivain protesta un peu, car il craignait que je ne lui vole son salaire. Mais lorsque je l'eus rassuré en promettant que l'argent serait pour lui et non pour moi, il me laissa faire. Alors, tout en lisant à la femme et à son scribe sans imagination ce que j'écrivais au soldat parti au fond du Royaume, je traçai les phrases suivantes :

« Écoute mon fils, la voix de ta mère, venue de la Cité bienheureuse. Voici des nouvelles de chacun d'entre nous. Ton père va bien, malgré la toux qui l'a repris comme chaque année à cette époque. Tes frères et tes sœurs se portent bien. Mais moi, ta mère, je vieillis davantage tous les jours et mon cœur est lourd de te savoir loin de moi.

« Prends bien soin de toi sur les routes trop chaudes et dans les montagnes glaciales. Veille sur ta vie qui m'est si précieuse. Fais-moi donner de tes nouvelles. Que chaque heure qui passe ne soit pas pour moi un souci permanent. N'ajoute pas encore à la tristesse de ne t'avoir pas près de moi.

« Pense, lorsque l'aurore apparaît et que le soleil frappe de son premier rayon ton visage endormi, à ta mère qui s'éveille au même moment. Que sa

douce chaleur remplace mes baisers et ma tendresse, ô mon fils éloigné ! »

Lorsque j'eus fini de graver la tablette, je m'aperçus que plusieurs passants étaient venus s'asseoir aux côtés de mes deux auditeurs. La mère me remercia parce que, dit-elle les larmes aux yeux, c'était ce qu'elle aurait aimé savoir dire à son enfant et elle partit en serrant la tablette contre sa poitrine. Quant au scribe, il me demanda la permission de recopier mes formules, tant elles lui avaient plu. Les passants qui avaient écouté se rangèrent à son avis et me pressèrent de réécrire une seconde fois le message emporté par la trop maternelle cliente.

C'est ainsi que Phoil me retrouva, assis à la devanture du scribe et retranscrivant ma première lettre sur une nouvelle tablette au milieu d'un public de plus en plus nombreux, venu écouter les mots que j'ânonnais au fur et à mesure de mon travail. Beaucoup de soldats ou de prêtres envoyés dans les provinces ont dû s'étonner que leur mère, leur épouse, leur sœur ou leur maîtresse se mettent en même temps à évoquer l'aurore et ses caresses. En dépit de son air soucieux, le prince s'assit avec les autres et écouta avec la même attention. Comme il avait manqué les premières phrases, il me demanda gravement de les lui relire. Il me complimenta très sérieusement de ce qui semblait à tous mes trouvailles et n'était que la transposition d'une très vieille lettre envoyée par une mère à son fils combattant en dehors de Célubée et qui figurait parmi les documents de Nagar. Puis, entrant dans le jeu, Phoil m'implora de le suivre pour l'aider à écrire une lettre très confidentielle. Cela provoqua dans l'assistance des murmures d'intérêt, tandis que nous nous glissions dans la ruelle la plus proche en riant silencieusement.

« Tu réussirais mieux que moi en politique, Anticléridès, car tu as l'art d'offrir aux autres ce qu'ils te demandent sans t'abaisser et en te moquant gentiment d'eux », dit-il en me prenant le bras pour me forcer à descendre plus vite vers les quais. Il acheta au passage des pâtés chauds que vendait un traiteur du port aux promeneurs et aux portefaix trop démunis pour s'offrir un repas complet à la taverne de notre ami. Les pieds dans l'eau du fleuve, parce qu'il faisait très chaud, nous avalâmes cette nourriture simple. Je dus raconter à Phoil ce que j'avais obtenu du tenancier et, en échange, il me fit le récit de ses deux visites du matin.

Son ami bien introduit dans les secrets de l'administration du Royaume par son beau-père, avait réagi curieusement. Il n'avait posé aucune question, n'avait pas manifesté la moindre curiosité et s'était contenté de dire : « Demande-moi ce que tu veux. » Le prince s'était trouvé ennuyé d'une telle marque de confiance parce qu'il avait besoin de critiques plus que d'approbations. Mais il surmonta sa déception pour chercher à tirer profit de l'aide qui lui était si gratuitement apportée. Ils convinrent qu'il importait que Phoil soit renseigné sur ce qui se passait dans les campagnes ainsi que dans les rangs des soldats et de toute décision nouvelle que le Roi serait appelé à prendre.

Son second ami témoigna de plus d'intérêt. Il écouta le réquisitoire de Phoil contre le Roi et les dernières mesures et lui demanda alors froidement ce qu'il comptait faire. Sommé pour la première fois et de manière vigoureuse, de répondre à cette question, le prince n'hésita pas une seconde, comme si depuis deux jours son esprit embrouillé avait opéré un travail de décantation et de tri des possibilités et, ayant achevé son œuvre, avait enfin trouvé la réponse qu'il cherchait : « Si je le peux, renverser le Roi, car il a fait trop de mal au Royaume pour être davantage maintenu au pouvoir. » Phoil s'effraya de ce qu'il avait enfin osé dire et qui était, à l'évidence, son objectif de toujours, bien que l'habitude, la morale et les traditions du Royaume l'aient, jusque-là, retenu de le formuler clairement.

Son ami ne manifesta pas le moindre effroi, comme s'il s'était agi d'une proposition parfaitement naturelle. Aussi demanda-t-il du même ton comment il comptait s'y prendre. Il écouta sans un mot les explications de Phoil, celles-là mêmes qu'il m'avait données, c'est-à-dire explorer toutes les possibilités avant de prendre une décision définitive afin de ne pas s'engager à la légère. L'ami discuta chacune des hypothèses avec la précision de qui a très longuement réfléchi. Il redoutait les portefaix dont les réactions lui semblaient incontrôlables. Il n'avait guère plus confiance dans les commerçants dont la mesquinerie et l'égoïsme finiraient toujours par l'emporter sur l'intérêt général, comme le prouvait du reste leur incapacité à se plier aux lois du Royaume, dès lors que leurs finances étaient en jeu. Selon lui, seule, la noblesse pouvait agir par souci de l'avenir du Royaume et il pensait que Phoil devait s'appuyer sur elle.

Il s'ensuivit entre eux une querelle. Phoil lui reprocha de penser en aristocrate et de n'être pas capable de comprendre que la Cour elle-même

avait une conscience très personnelle et pas toujours conforme à l'intérêt public de ce qui était bon pour le Royaume. Le prince lui objecta en outre qu'en dehors de lui et, à l'extrême rigueur de quelques autres, aucun courtisan ne le soutiendrait aussi longtemps qu'il n'aurait pas pris le pouvoir définitivement.

Finalement, son ami se rangea à ses arguments.

« Je vois, dit-il, que tu es inébranlable et que tu as fini par t'arrêter à la décision que je redoutais de te voir prendre un jour. Elle est dangereuse. Elle peut conduire à ta perte si ton complot échoue. Et même s'il réussit et que tu deviennes roi, tu sais, comme moi, que tu auras mis en branle un processus susceptible de t'abattre à ton tour. Celui qui a pris le pouvoir par la force s'expose à le perdre par la force, parce que la violence n'a pas de légitimité.

« J'aurais souhaité que tu ne changes rien à ta conduite, que tu te bornes, dans une situation de plus en plus grave, à te rendre indispensable et à te poser en seul recours possible. Je demeure persuadé que tu aurais fini par accéder légitimement au pouvoir. Cependant, je t'accorde qu'il te faudrait attendre sans doute de très longues années, qu'il te faudrait accepter bien des humiliations et des avanies, que, plus grave encore pour toi, il te faudrait supporter d'assister à la décomposition progressive du Royaume et courir le risque qu'il s'agisse d'un mouvement irréversible et irrattrapable. J'admets que ce que je te propose est la manière prudente d'aboutir à tes fins et que tu risques de t'y user aussi vite que le Royaume, mais c'est que j'ai très peur pour toi, Phoil.

« Cela dit, puisque tu as décidé que ton heure était venue, je te suivrai, quoi que tu décides. Achève tes consultations. Si ton objectif est imprudent, ta manière de procéder est sage. Lorsque tu seras sûr de toi, reviens me trouver. Je serai avec toi, quoi qu'il arrive et quel qu'en soit le risque. »

Quand il m'eut rapporté cet entretien, j'essayai de reprendre l'argumentation de son ami, pour le convaincre de renoncer à ce qui m'apparaissait de plus en plus comme une folie. Phoil ne voulut rien entendre. Aussi longtemps qu'il portait en lui la conviction qu'il devait empêcher le Roi de détruire davantage le Royaume et l'impression qu'il pouvait réussir, il persévérerait.

Après avoir avalé notre maigre repas, nous nous remîmes en route. Comme à cette heure, les deux portefaix devaient être encore au travail, Phoil m'entraîna chez son ami, le commandant de la Cité. Il habitait la forteresse bâtie sur un piton rocheux qui s'avance dans le fleuve et constitue une sorte de porte naturelle. Il n'est pas de meilleur observatoire pour contrôler et surveiller la navigation du fleuve. J'avais toujours souhaité y monter pour y embrasser le paysage, que je ne pouvais qu'imaginer. Voyageur arrivé par le fleuve, j'avais découvert la surprenante architecture de cette citadelle – si austère qu'on la croirait bâtie dans le roc même, comme l'était Célubée – prolongée par les constructions plus récentes et surtout plus voluptueuses et luxueuses du palais. Le désir de savoir ce qu'on pouvait contempler du haut de la forteresse fut bien la seule raison qui me fit suivre le prince jusqu'aux appartements du gouverneur de la place.

Je n'aurais pas voulu y vivre tant tout était obscur et sinistre. Afin que la citadelle ne puisse pas être repérée par des étrangers ignorant son existence, elle avait été construite de façon à n'apparaître d'en bas que comme une surélévation, à peine insolite, du rocher avançant dans le fleuve. Sans le chemin de ronde, où se tenaient des soldats qu'on pouvait voir bouger lorsqu'on était sur le fleuve et que l'on guettait leurs mouvements, il était impossible de la distinguer du promontoire lui-même. En conséquence, les ouvertures avaient été pratiquées à l'image des fissures et des interstices lézardant le roc d'endroit en endroit. L'architecte qui avait conçu ce fort ingénieux s'était en outre bien gardé de répartir de manière régulière ces fentes qui servaient de fenêtres. De ce fait, dans les appartements intérieurs, la lumière, toujours très faible, tombait d'endroits surprenants. De plus, l'air s'y renouvelait peu et, dans certains couloirs jamais aérés, les odeurs devenaient presque insoutenables. L'appartement du commandant ne faisait pas exception. On y avait tendu des tapisseries brodées de fils d'or qui palliaient un peu la déficience de l'éclairage naturel. Le mobilier avait également été choisi avec un raffinement qui contrastait avec l'austérité des lieux et visait à l'évidence à les humaniser. Phoil m'expliqua par la suite que cet appartement somptueux – qui en réalité devait l'être surtout à la nuit tombée quand la lumière des lampes à huile n'y était pas différente de celle à laquelle on s'éclairait dans n'importe quelle demeure du palais – avait été aménagé à la demande du Roi. Ce détail montrait l'importance qu'il attachait à la fonction de commandant de la Cité et la puissance que pouvait détenir celui qui occupait ce poste.

Celui-ci était un homme dans la force de l'âge, plus vieux que Phoil d'une dizaine d'années, mais resté vigoureux. Sous la tunique des militaires, courte et sobre, ses muscles paraissaient fermes. Son attitude était courtoise mais sans obséquiosité. Il appréciait Phoil comme le montra la chaleur de son accueil, mais ne voulait à l'évidence pas lui témoigner la déférence pourtant due à un prince de son rang. Phoil m'apprit plus tard qu'il agissait toujours ainsi avec tous les courtisans et que, même devant le Roi, il n'adoptait pas un comportement différent. Cela l'avait empêché d'être promu au poste, jugé plus important, de chef des gardes du palais. Il ne le regrettait pas car cette fonction, plus prestigieuse et mieux payée, ne seyait en fait qu'à ceux qui préféraient la parade et les honneurs à l'activité et à l'efficacité. Il supportait mal son poste de commandant de la Cité, où il avait moins de responsabilités qu'au temps où il dirigeait une garnison et était amené à suppléer le commis lorsque celui-ci était rappelé à la Cour, tombait malade ou prenait quelques jours de repos. C'était du reste ainsi qu'il s'était fait remarquer. Il avait, lors d'une maladie du commis de sa province, alors isolée par des inondations imprévisibles et catastrophiques, administré le territoire avec un courage et une efficacité incontestables. Le Roi le tenait en très haute estime. Il lui avait confié le commandement de la Cité où il pouvait être utile, si quelque événement grave s'y produisait et où sa nature réservée trouvait, dans la sévérité de la forteresse, un cadre plus approprié à son humeur que le palais où il n'aurait pu qu'échouer. Contrairement à Phoil qui, emporté par sa partialité à l'endroit de son roi, était devenu incapable de distinguer le bien du mal, cela me semblait le signe d'une grande perspicacité et habileté que, à mon avis, le prince ne prenait pas assez en compte dans ses intentions hâtives.

Phoil demanda à son ami ce qu'il pensait des récentes mesures décidées par le Roi pour lutter contre la disette et s'il savait ce qui se passait dans les provinces. Le gouverneur répondit qu'il lui semblait toujours sage d'empêcher une ville de manquer de nourriture, car il était connu qu'une cité qui a faim est capable des pires extrémités. Il reconnaissait cependant que le souverain avait fait preuve d'une trop grande brutalité à l'égard des paysans et que ceux-ci risquaient d'être condamnés à mourir de faim pour que les citadins puissent manger, sinon à leur convenance, du moins à leur suffisance. Il était sensible à l'injustice commise, si c'était ce que le prince voulait lui faire dire, mais il n'était pas en position de critiquer les ordres du Roi, son métier consistant précisément à les faire exécuter. Il ajouta

cependant, au détour d’une phrase, que si le Roi ne s’était pas montré, en raison de son deuil, si fermé à toute suggestion et à tout conseil, il lui aurait dit qu’il commettait une erreur.

« Faut-il en conclure qu’une partie de l’armée pense comme toi ? demanda Phoil, encouragé.

— Mes opinions sont rarement partagées par la majorité de nos concitoyens, comme tu le sais bien, toi qui en souffres aussi. Mes collègues et mes subordonnés ne font pas exception. Toutefois, je sais que quelques soldats, dans certaines garnisons où les procureurs ont voulu aller trop loin, ont protesté et parfois même refusé d’obéir. Bien sûr, il a été aisé d’en trouver d’autres, qui étaient prêts à se soumettre et d’enfermer les premiers dans les prisons du Centre pour les punir et surtout les isoler. Mais, je te le répète, ce ne sont pas des réactions fréquentes et tu ne peux pas en conclure qu’une partie de l’armée fait la même analyse que moi.

« Quant à ce qui se passe exactement dans les provinces, je ne le sais pas au juste, car les chefs de garnison n’ont pas convoyé les premiers chargements de grains à la Cité et se sont contentés d’y envoyer leurs subordonnés. Ceux-là sont allés faire rapport au Roi et à ses commis et non à moi. Peut-être viendront-ils me trouver avant de repartir, du moins ceux qui me connaissent ou ceux qui ont reçu mission de leur chef d’aller me voir. Mais pour l’instant, je n’ai eu aucune visite et ne sais rien de sûr.

« Je sais seulement par mes soldats, qui ont rencontré des amis à eux servant dans les provinces et chargés de l’escorte des convois, que la situation ne semble pas brillante. On a fait état devant moi de violences et d’excès. Mais quel crédit peut-on accorder à ces histoires ? Aussi longtemps que je n’ai pas reçu de rapports précis des chefs de l’armée, je me refuse à accorder plus de foi à ces informations qu’elles n’en méritent. »

Phoil lui raconta sommairement les scènes dont il avait été témoin, peu de temps auparavant.

« Si tu le dis, je te crois. Cela tendrait, bien sûr, à confirmer ce que j’ai entendu. Méfie-toi cependant, car ce qui peut être vrai dans une province peut ne pas l’être pour une autre. Il faut se garder, dès lors qu’il s’agit de l’état des provinces, de généraliser. »

Puis, ayant conservé le silence, attendant vainement que Phoil reprenne la parole, il poursuivit :

« Prince, tu as quelque chose à me demander et tu ne m’as interrogé que pour introduire l’objet de ta venue. Je vois sur ton visage que tu es troublé par un grave souci, qui a sans doute trait aux mesures prises par le Roi. Parle.

— Tu as reconnu que le Roi avait mal agi et, en tout cas, maladroitement agi, en prenant ses dernières décisions. Je ne sais pas exactement ce qui se passe dans toutes les provinces du Royaume, mais je sais ce que j’ai vu dans celles que j’ai parcourues. En outre, je peux te confirmer que le Roi est plus distant et secret que jamais et m’a totalement fermé sa porte. Peut-être aurais-tu eu plus de chance que moi, si tu avais tenté de le voir. Il reste qu’il n’a pas voulu me recevoir. Moi, qui suis, sinon son pair, du moins son plus proche parent après son imbécile de fils. Je suis en droit de supposer, dans ces conditions, ou bien que des choses graves se sont d’ores et déjà produites et que le Roi se cache pour n’avoir pas à rendre de comptes, ou bien qu’elles sont en passe de se produire et que le souverain et son conseil préparent des mesures qu’ils ne pourraient pas justifier et faire entériner par l’Assemblée.

— Le Roi n’a, tu le sais, de comptes à rendre à personne, l’interrompit le gouverneur de la Cité.

— En principe, si. Ou alors qu’il supprime l’Assemblée, qui du reste ne sert à rien, sinon à apprendre à des hommes comme moi l’art de parler et de se moquer du pouvoir.

« Mais peu importe, je crois, moi, que le Roi, sous peine de perdre sa légitimité, doit informer l’Assemblée et du moins sa noblesse, des événements qui ébranlent le Royaume. Je le ferais à sa place, ne serait-ce que pour faire partager par tous les responsabilités et éviter que, en cas d’échec, je sois désigné comme le seul responsable. Mais aussi parce que le devoir du Roi reste d’agir au mieux des intérêts du Royaume et qu’il ne peut être certain, s’il n’a pas consulté tout son entourage, d’avoir arrêté la meilleure décision.

— En admettant que tu aies raison, Phoil, encore que je ne partage pas la totalité de tes idées sur cette question pour toutes sortes de raisons et notamment celle que la majorité des courtisans seraient incapables de donner un avis sensé, où veux-tu en venir ? Je te vois dans de telles

dispositions que tu me fais redouter le pire. Veux-tu dire que tu as décidé d'abattre le Roi ?

— C'est très exactement ça. Et je suis venu ici pour te demander ton aide.

— J'ai toujours pensé que tu n'accepterais pas d'attendre que le Roi te cède la place. Je suis convaincu qu'il l'aurait fait, même si certains pensent qu'il choisira, au mépris des lois du Royaume, l'aîné de ses bâtards pour lui succéder. J'ai plusieurs fois suggéré au Roi de te confier une mission suffisamment importante pour t'occuper l'esprit et te permettre de prouver ta compétence dans les affaires publiques. Mais il te craint tant, sans vouloir l'admettre, qu'il n'a jamais voulu reconnaître que c'était le meilleur moyen de te rendre inoffensif tout en tirant parti de tes qualités. C'est une des limites de notre Roi et c'est peut-être celle dont il périra puisque te voilà prêt à le défaire.

« Je t'estime, Phoil, tu le sais bien. Je pense que tu ferais un excellent souverain et que le Royaume gagnerait beaucoup à être dirigé par toi, à condition toutefois que tu saches reconnaître parmi les idées que tu défends celles qui sont excessives et que tu dois abandonner.

« Mais c'est l'actuel roi qui m'a fait ce que je suis aujourd'hui. Quelles que soient les critiques que je peux formuler, il m'est impossible de me retourner contre lui, alors que je lui ai juré fidélité. Et comme je sais que tu vas me poser la question, je te dirai qu'aucun soldat de mon rang n'agira autrement. Qu'il y ait dans les troupes quelques têtes brûlées ou quelques très jeunes officiers, précocement distingués par leurs chefs, qui soient prêts à te suivre, c'est possible. Mais je doute qu'ils soient très nombreux.

« Si tu renverses le Roi, comme je t'y vois décidé, je peux t'assurer que l'armée se rangera derrière toi, moi le premier, et te servira loyalement. En revanche, si tu échoues dans ta tentative, nous serons obligés de participer à ton arrestation et peut-être encore davantage. Tu dois réussir sans notre aide, si tu veux qu'ensuite nous puissions te servir. »

Comme Phoil allait parler, il l'interrompit d'un geste et ajouta :

« C'est tout ce que je peux te dire, Phoil. Tu peux être certain de mon silence, comme tu peux être certain que je ne t'aiderai en rien, même si je vais adresser, chaque matin et chaque soir, des prières à nos dieux pour qu'ils guident ta main et ton esprit. »

Sur ce, il se leva, marquant ainsi qu'il ne voulait plus rien entendre. Il nous raccompagna jusqu'à sa porte et serra Phoil dans ses bras avant de se tourner vers moi. Comme il me saluait, j'osai parler, moi qui n'avais dit que deux ou trois mots au tout début de l'entretien, lorsqu'il m'avait demandé qui j'étais et d'où je venais.

« J'avais moi aussi une requête à formuler. Je crois qu'elle est plus facile à satisfaire que celle de Phoil. J'aimerais monter jusqu'au chemin de ronde pour voir le paysage. »

Il sourit aimablement et reconnut que mes exigences étaient plus simples et témoignaient d'un sens esthétique plus développé que celui du prince qui, malgré ses fréquentes visites, n'avait jamais éprouvé le besoin de contempler l'un des plus beaux spectacles du monde. Il nous emmena lui-même tout en continuant à taquiner le prince, à la fois pour éviter que la conversation ne revienne sur le précédent sujet et pour lui montrer son amitié et son refus de toute déférence à son endroit.

Je ne dirai rien de ce que je vis là-haut, parce que la beauté est indicible. Tout ce que je peux écrire, c'est que j'en redescendis étourdi de bonheur devant le spectacle du Royaume presque tout entier offert à mes yeux, avec les barrières de ses montagnes du sud et de l'est et le voile méphitique montant des marais du nord où le fleuve consent enfin à se jeter dans la mer. Toute la mélancolie et le mystère de ce pays renfermé physiquement sur lui-même m'apparurent pour la première fois. Et lorsque je descendais avec le prince, dans la lumière douce du couchant, les ruelles de la Cité, je compris tout à coup que le Roi pouvait avoir raison de maintenir clos son territoire, à l'abri des perversions étrangères, de protéger le sentiment magique d'éternité qui montait de son fleuve, de ses campagnes contrastées et de l'urbanisme de la « bienheureuse Cité ». Il aurait été vain que je m'en ouvre à Phoil, car tandis que je contemplais les paysages lumineux répandus autour de nous et que je pressais le commandant de questions auxquelles il répondait avec une précision et un enthousiasme témoignant de son amour du Royaume, le prince avait jeté un regard rapide sur la vue. Il s'était ensuite assis sur le rebord de la muraille, les bras croisés, attendant sans impatience que j'aie terminé mes explorations, mais sans comprendre non plus l'intérêt que je pouvais y trouver. Cela me donnait à penser, pendant que je le suivais – il semblait bondir vers le fleuve – que Phoil n'aimait pas son pays, mais seulement le

pouvoir. Sans doute étais-je injuste et serait-il plus exact de dire qu'il aimait les hommes plus que la terre du Royaume. Cela suffit peut-être pour vouloir diriger son pays et y réussir.

Pour le moment, nous descendions vers la ville basse et ses quartiers les plus pauvres. C'était l'heure où la plupart des commerçants ferment leur boutique et où les portefaix – à l'exception de ceux que le Roi fait employer aux corvées d'eau et qui accomplissent leur dernière tournée – regagnent leurs maisons misérables. Comme il n'y avait pas de navires à décharger, il était probable que les deux jumeaux que le tavernier m'avait conseillé d'aller voir se trouvaient chez eux.

Ils s'y trouvaient effectivement et s'employaient à dîner du repas que leur femme leur avait préparé. Ils vivaient ensemble, n'ayant jamais pu se séparer en raison de leur gémellité. Leur similitude d'allure et de goûts les avait conduits en outre à prendre la même femme et ils s'entendaient si bien, qu'à la différence de la majorité des hommes, ils n'éprouvaient aucune répugnance à se la partager. Il était rare dans le Royaume de trouver des jumeaux, du moins de ceux qu'on appelle des vrais jumeaux. Aussi leur existence passait-elle pour prodigieuse, voire magique. Cela expliquait sans doute une partie de l'ascendant que paraissaient avoir ces deux-là sur leurs compagnons.

Mais en les observant, on comprenait que là n'était pas la seule raison et que leur caractère et la force de leur personnalité avaient dû largement y contribuer. Quand nous arrivâmes et que, hésitante, leur femme commune finit par nous laisser rentrer dans la salle triste où ils prenaient leur repas, ils ne s'interrompirent pas pour nous et continuèrent d'avaler le gruau fumant qu'on venait de leur servir. C'était un étrange spectacle que celui de ces deux hommes jeunes et, selon les canons de la Cité, finalement très beaux. Leur travail les avait musclés et leur torse nu, encore chaud des dernières charges soulevées, aurait formé pour les médecins de mon pays une superbe planche anatomique vivante.

Ils consentirent seulement à jeter un œil sur nous lorsque nous entrâmes et, sans se regarder, se replongèrent dans leurs écuelles. Néanmoins, le plus proche nous fit signe, sans relever les yeux, de nous asseoir sur les deux tabourets qui leur faisaient face. Phoil ne témoigna pas le moindre

mécontentement, comme si c'était la chose la plus ordinaire du monde pour lui que d'être accueilli de cette manière. Et parce qu'il lui semblait qu'il devait agir naturellement, il n'attendit pas qu'ils aient terminé leur repas pour leur expliquer la raison de sa visite.

« Je suppose, dit-il, que vous me connaissez. » Les deux mangeurs hochèrent la tête d'un même geste, tout en enfonçant leur cuiller dans la bouillie, manifestement immangeable pour la plupart des citadins.

« Je suppose, poursuivit Phoil avec une banalité et une naïveté qui m'étonnèrent de lui, mais pouvaient s'expliquer par la gêne que lui procuraient ces deux hommes, que vous vous demandez pourquoi je suis venu chez vous aujourd'hui. »

Le plus proche de nous, qui venait juste de terminer son assiette, la tendit à sa femme. En attendant qu'elle lui passe l'espèce de fromage fort qu'on consomme dans toute la ville, il nous surprit et parce qu'il se mit soudain à parler et par ce qu'il nous répondit.

« Pas vraiment, prince Phoil. Nous pensions que tu finirais par venir chez nous et nous nous doutons de ce qui t'y amène.

— Comment pouvez-vous le savoir ? » s'étonna Phoil, qui n'en finissait plus de découvrir depuis deux jours le peuple de la Cité qu'il croyait si bien connaître.

Celui qui avait parlé était alors occupé à manger son fromage et à le caler avec de grosses bouchées de pain, aussi ce fut son frère, plus lent, qui venait juste de terminer son plat de gruau, qui répondit.

« Nous avons été avertis de ta venue par celui qui t'a conseillé d'aller nous voir. Quant au sujet qui t'amène, nous avons déchargé depuis deux jours suffisamment de sacs de grains et entendu parler assez de soldats entre eux, pour savoir que c'est le sort des paysans qui te préoccupe. »

Phoil demeura interloqué et, ne sachant pas très bien comment prendre ces deux hommes, dont le mode de pensée et d'action différait tant du sien, choisit d'attendre la fin de leur repas pour mener avec eux une conversation sérieuse. Il n'eut pas à patienter longtemps, car le plus rapide eut bientôt achevé son fromage et les fruits secs que la femme avait poussés devant eux.

« Tu nous as défendus autrefois devant le Roi et tu as essayé de nous protéger contre la dureté de notre travail. Nous savons tous dans ce quartier que tu es le seul à avoir tenté d'améliorer notre sort. Bien sûr, tu n'y as pas réussi. Mais qui l'aurait pu ? Évidemment, tu n'as pas manifesté depuis beaucoup d'intérêt pour nous et tu préfères discuter avec les commerçants qu'avec nous. Nous t'observons au port lorsque nous déchargeons les vaisseaux. Nous savons que tu es toujours là pour parler avec les marins étrangers. À nous, tu parles rarement, comme si tu te sentais gêné de n'avoir rien à nous dire, ni rien à apprendre de nous, ou seulement d'avoir échoué dans les seuls efforts que tu entrepris pour nous.

« Malgré tout, mon frère et moi, nous sommes flattés de t'avoir chez nous et tout le monde nous enviera demain. Aussi peux-tu parler et nous dire ce que tu es venu chercher dans les bas quartiers de la Cité : un homme comme toi n'y descend pas sans y être poussé par de très graves raisons.

— Je te remercie de ta franchise. Je confesse que j'aurais pu faire davantage pour vous et que la manière dont vous êtes traités est d'une grande injustice. Je te demande seulement d'admettre en retour que chaque fois que j'ai voulu parler à l'un des vôtres, il m'a répondu du bout des lèvres et presque avec colère.

— C'est que tu ne nous as jamais adressé la parole, répliqua le second, à nous les deux jumeaux. C'est aussi que tu leur as parlé alors qu'ils travaillaient et que leurs épaules étaient si douloureuses de porter un poids que personne n'oserait soulever, qu'ils devaient serrer les dents pour continuer à avancer sur cette planche étroite que les marins jettent entre le quai et leur navire. Et tu le sais, on nous traite comme on m'a dit qu'on traite certains hommes dans d'autres pays que le nôtre. Des hommes que l'on peut acheter et vendre parce qu'ils ne sont pas en possession d'eux-mêmes, alors que personne ici ne nous possède. Malgré cela, nos employeurs n'aiment pas nous voir bavarder pendant le travail parce que cela ralentit notre allure, peut diminuer notre attention et nous faire précipiter à terre les fardeaux les plus fragiles. Serais-tu allé chez eux comme tu le fais aujourd'hui, qu'ils t'auraient écouté et t'auraient répondu.

« Voilà pour les reproches que nous pouvons nous adresser réciproquement. Finissons-en et dis-nous plutôt ce que tu nous veux ?

— Savoir ce que vous pensez des mesures décidées par le Roi et qui ont conduit et vont encore conduire de nombreux navires chargés de grains vers la Cité.

— C'étaient de bonnes mesures parce que, sans elles, nous serions morts de faim, si l'on en croit ce qu'ont dit les hommes du Roi sur les marchés et au port. Elles sont très bonnes pour nous aussi parce que nous avons du travail assuré pour plusieurs semaines, que nous sommes grassement payés par le Roi lui-même et qu'ainsi les prix de nos courses pour d'autres employeurs montent nécessairement.

— Cesse de te moquer, rétorqua le plus lent à son frère. Il s'amuse, prince Phoil. C'est vrai que la situation est pleine d'ironie. Nous, les plus malheureux de la Cité et même du Royaume, car famine ou pas, il y a des soirs où nous devons nous coucher sans avoir rien mangé, parce que nous n'avons plus d'argent et qu'aucun des boutiquiers qui nous emploient n'a voulu nous faire l'avance d'un sac de semoule ou d'un pain, nous sommes ceux qui profitons le plus de l'oppression dont sont victimes en ce moment les paysans.

« Ne crois pas que nous soyons plus unis entre miséreux que vous l'êtes, vous, riches aristocrates de la Cour. Certains d'entre nous considèrent les décisions du Roi comme une bénédiction. Ils en concluent que nous n'avons pas à nous soucier de ce qui arrive aux paysans, pour une fois que nous pourrons manger convenablement tout l'hiver. Ils voient en outre que les boutiquiers seront logés à la même enseigne que nous, puisque tout leur argent ne leur permettra pas d'acheter plus de nourriture que nous ne pourrons le faire avec les piécettes gagnées à servir le Roi.

« Mais mon frère et moi, nous souvenons qu'aux moments les plus durs de notre existence, lorsque nous n'avions plus de réserves dans notre cave et que nous étions au chômage, c'est à un très lointain cousin de la campagne que nous avons dû de survivre. Il nous a fait tenir un message nous demandant de venir l'aider à ses moissons. Nous avons passé l'été chez lui à manger et à travailler. Nous sommes revenus avec des provisions. Depuis, nous n'avons plus jamais manqué de travail. Mais nous n'oublions pas notre cousin. Nous lui avons fait envoyer des outils et des tissus pour le remercier. Néanmoins, cela ne suffit pas à récompenser sa générosité et sa gentillesse et, pour cela, nous ne pouvons accepter le mal qu'on est vraisemblablement en train de lui faire.

« Sur le port, rares sont les portefaix qui n'ont pas conservé, comme nous, une quelconque attache avec la campagne. Mais en général, ils vivent davantage ce cousinage comme une charge que comme un bien. D'abord, parce que, aussi longtemps qu'on peut compter un membre de sa famille parmi les paysans, on ne se sent pas vraiment citadin et surtout on n'est pas considéré comme tel au sein de la Cité. Ensuite parce que cela implique que l'on doive donner l'hospitalité au cousin campagnard lorsqu'il vient en ville s'approvisionner. Et cela ne manque jamais de susciter des quolibets chez les voisins. Aussi, nombreux sont les portefaix prêts à oublier qu'ils sont venus de la campagne et qu'ils y ont laissé une partie de leur famille.

« Toutefois, un autre groupe de notre communauté pense qu'existe une solidarité entre eux et nous, les méprisés du peuple de la Cité. Ceux-là croient que les violences commises contre les paysans pour les spolier de leurs biens – fût-ce dans l'intérêt général – pourraient se retourner un jour contre nous et qu'il est bon, pour cette raison, de prouver au Roi qu'il y a des limites à notre docilité. Tu auras compris, bien sûr, que nous sommes de ce parti-là et même que nous l'animons. Les commerçants et l'aristocratie se croient tout-puissants parce qu'ils possèdent des richesses. Mais la masse des habitants du Royaume se compose de portefaix et de paysans. Un marin m'a dit que dans son pays, on comptait périodiquement la population. Il est aisé de comprendre pourquoi on n'a jamais ici entrepris de recensement : il démontrerait la faiblesse numérique des riches. »

Pendant que le jeune homme parlait, je m'étonnai de la force de sa pensée. J'avais observé, moi aussi, sur le port, les portefaix au travail et leurs mouvements étaient d'une efficace beauté. Mais, à les voir travailler sous le soleil, écrasés par des poids inhumains, je n'aurais jamais soupçonné qu'ils aient encore la force de réfléchir et de s'instruire. Manifestement, ces deux-là, du moins, n'avaient pas perdu toute conscience et s'étaient efforcés de conserver leur lucidité au-delà de l'épuisement des journées. Peut-être aussi, les liens si forts existant entre des jumeaux avaient-ils aiguisé leur esprit et les avaient-ils préservés de l'abêtissement auquel conduit le labeur harassant et interminable de ceux pour qui chaque minute a un coût.

Une fois cette longue tirade achevée, le jeune homme se tut. Je sentais Phoil tout aussi décontenancé que moi. Il avait cru avoir affaire à des hommes qu'il pourrait manœuvrer comme il l'entendait. Il découvrait au

contraire des esprits indépendants et, plus encore, s'apercevait qu'il risquait de mettre en branle une force dangereuse qui pourrait lui échapper et le dépasser. Il comprenait qu'il devait se montrer plus prudent encore avec eux qu'avec ses précédents interlocuteurs.

« Je vois que vous pensez comme moi, dit Phoil, du moins pour ce qui est des grandes lignes. J'ai beaucoup réfléchi à ce qui s'est passé ces derniers jours à la Cité et dans les provinces. J'attends d'avoir plus d'informations sur ce qui s'est produit dans les campagnes. » Il arrêta d'un geste celui des jumeaux qui allait l'interrompre et, à cette attitude ferme, je compris qu'il avait retrouvé son autorité et sa confiance en lui.

« J'ai parcouru les provinces il y a quelques jours. J'ai vu des spectacles cruels. J'ai entendu aussi ce que racontent les soldats revenus dans la Cité. Mais j'attends un rapport complet de la situation pour émettre un jugement définitif. Il n'est pas bon de croire sans preuve.

« Ce que je sais, frères jumeaux, c'est qu'il me faut faire comprendre au Roi qu'il a mal agi et que les paysans méritent un traitement plus humain. Vous connaissez mon rang et vous, qui savez tout, vous devez aussi savoir que le Roi ne m'écoute pas toujours. J'ai besoin d'avoir l'appui d'une bonne part de la population pour être entendu et suivi. C'est pour cela que je suis descendu chez vous ce soir.

— Mais, répondit l'un des jumeaux, quel prix le Roi peut-il attacher à notre opinion ? D'autant que si tu peux te targuer de notre appui, aucun commerçant de la Cité ne t'accordera son soutien. Ou bien tu te leurres, prince, et je ne peux l'imaginer. Ou bien tu te moques de nous et nous ne pouvons l'accepter. »

Son frère intervint alors :

« Il a raison de penser que le Roi ne t'écoutera pas plus si tu vas le trouver en affirmant que les portefaix sont derrière toi. Mais je crois, moi, que ce que tu cherches, c'est à faire peur au Roi et que tu ne nous as pas tout dit.

— Vous êtes tous les deux dans le vrai, répliqua Phoil. Et je vous dois sans doute une plus grande franchise. Il est difficile de parler au souverain et plus difficile encore de le faire changer d'avis. Cependant, il n'est pas exclu qu'il s'inquiéterait de savoir qu'outre les paysans, existe dans le Royaume une opposition relativement importante, allant des portefaix aux

commerçants. Je pense que, dans certains cas, il est possible de faire alliance avec ceux qui semblent vos pires ennemis. Bien sûr, si cela ne changeait rien à son attitude, il faudrait étudier de nouvelles modalités d'action. »

Malgré l'assurance avec laquelle Phoil débita tout cela, je demeurai sceptique car ses propos n'étaient ni convaincants ni logiques. On ne voyait pas comment le Roi, averti de l'existence d'une opposition ouverte, pourrait la laisser prospérer. Il me paraissait douteux que les deux portefaix se laissent prendre aux paroles du prince. De fait, ils répondirent après un moment de silence, de la manière suivante :

« Nous pensons que tu ne veux pas tout nous dire, prince, et que dans le fond de ton cœur, tu as déjà pris des résolutions plus nettes et plus graves aussi. Ne les dis pas pour l'instant, si tu ne le souhaites pas, et peut-être vaut-il mieux entourer de silence des choses aussi sérieuses. Mais n'oublie pas que nous te connaissons mieux que tu ne le crois et que tes projets ne nous sont pas aussi inconnus que tu l'espères. Nous regrettons que tu ne veuilles pas te montrer plus sincère avec nous. Car il faut un roi, n'est-ce pas ? Et pourquoi ne serait-ce pas celui-ci plutôt que celui-là ? Pourquoi surtout ne serait-ce pas celui-là dont les idées sont les plus favorables aux plus démunis ? »

Ces deux hommes nous avaient déjà donné en une heure plus de sujets d'étonnement que nous n'en avions eus en une semaine pourtant agitée et fertile en événements prodigieux. Mais cette dernière réflexion nous causa une émotion à laquelle nous n'étions pas préparés, quoi que nous soupçonnions déjà chez ces deux frères. J'avoue que Phoil fut remarquable.

« Puisque vous savez tout, qu'ai-je besoin de parler clairement ? Mieux vaut s'entendre silencieusement sur ces sortes de questions. Je voudrais que tout le Royaume et surtout toute sa noblesse, ait votre perspicacité, car tout y marcherait mieux.

« Dans ces conditions, me soutiendrez-vous et obtiendrez-vous des vôtres qu'ils en fassent autant ? En outre, saurez-vous conserver le silence et obliger les autres à le garder ?

— Tu aurais dû comprendre que nous sommes avec toi depuis le début. Il est certain que personne ne doit parler. Nous ne dirons rien, pas même à

ceux que nous joindrons à notre parti, du moins tant que tes intentions ne seront pas totalement claires, car elles ne le sont pas encore, n’est-ce pas ? »

Phoil ayant hoché la tête, le jumeau poursuivit :

« Nous allons nous employer, à partir de maintenant, à réunir ceux qui pourront t’être utiles, lorsque tu décideras que le moment est venu. Ne crains rien. Ils n’exigeront pas de savoir ce que nous préparons et nous ne trahirons aucun secret. Lorsque tes plans seront prêts, fais-les-nous connaître, car il faudra que nous rediscutions des modalités pratiques. D’ici là, nous communiquerons avec toi, par le biais de l’aubergiste ou de ses messagers.

« En outre, je vois bien que tu n’as pas exclu d’enrôler dans ta conspiration les marchands. Si tu y réussis tout en nous ayant avec toi, nous ne pourrons que t’en féliciter, car cela voudra dire qu’ils nous ont accueillis dans leur cité. Si tu y échoues, comme je le crois, nous les vaudrons bien et tu n’auras qu’à te louer de nous avoir fait confiance. »

Tout ce qui pouvait être dit pour l’heure l’ayant été, nous nous levâmes pour partir. Les deux hommes nous raccompagnèrent jusqu’à la porte de la nuit. Alors que nous les saluions, l’un d’eux nous dit, comme s’il avait su la question que nous nous posions depuis le début de l’entretien :

« Tous les portefaix ne sont pas comme nous. Parce que nous sommes les seuls jumeaux du port, nous réfléchissons deux fois plus vite et deux fois mieux qu’eux et nous sommes deux fois mieux renseignés. »

Je n’osai dire ce que je pensai et Phoil sans doute aussi, avec peut-être une pointe d’acidité, qu’ils étaient seulement deux fois plus intelligents que les autres.

Le prince ne dit mot pendant le trajet vers la presqu’île. Il méditait sur ce qu’il avait appris dans la journée et se disait vraisemblablement que sa première réaction avait été irréfléchie. Pour moi, j’aspirais à rentrer pour avoir des nouvelles de l’état de Coelia, qui n’avait cessé d’occuper mon esprit tout le jour. Je songeais aussi que Phoil pourrait difficilement échapper à son destin. Il était clair, à écouter nos différents interlocuteurs, que beaucoup attendaient qu’il se hisse jusqu’au trône et y change le cours

des choses. Mais en repensant à la diversité de leurs aspirations, je ne cessais de me demander si elles étaient conciliables.

À la presqu'île, on nous servit un de ces merveilleux repas dont les cuisinières de Nagar ont le secret : toujours prêt au moment où l'on arrive, il se révèle toujours exactement celui qu'on espérait, comme si ces deux vieilles femmes étaient d'habiles sorcières. Nagar ne vint pas nous retrouver, car elle avait déjà dîné et s'était couchée de bonne heure. Mais j'appris de la servante chargée de nous apporter les plats que Coelia allait mieux et avait dormi toute la journée d'un paisible sommeil (…)

(…) Le lendemain matin, de nouveau, Phoil me força à l'accompagner à la Cité. Malgré mes protestations, il ne voulut rien entendre et je dus le suivre, vaincu comme toujours par les démons de la paresse et de la curiosité.

Il en fut ainsi pendant plusieurs jours épuisants. Nous nous couchions très tard, mangions très mal et nous levions toujours de bonne heure pour nous jeter sur la route de la Cité. Phoil m'accusa d'être responsable de nos fatigues, parce que je ne concevais pas de dormir ailleurs que sur la presqu'île.

De ces jours vertigineux, je ne garde pas de souvenirs précis et quotidiens. Il me serait impossible, comme pour les deux journées que j'ai décrites, de dire précisément ce que nous fîmes tel jour, ni même quel jour eurent lieu les événements les plus importants. Je me souviens de marches épuisantes du palais au port, des abords de la citadelle à la taverne de l'aubergiste qui embrouillent ma mémoire et l'empêchent, malgré la brièveté du temps écoulé depuis cette date jusqu'à aujourd'hui, de s'y retrouver clairement.

Ce que je me rappelle le mieux, c'est l'ivresse qui avait saisi Phoil et qui le guida, quotidiennement, à travers les pires fatigues et les plus rebutantes déceptions. Il était plongé dans une sorte d'euphorie qui le préserva de l'abattement des premiers jours. Est-ce au cours de ces journées qu'il conçut le plan qu'il m'exposa plus tard ? Cela se pourrait, car jamais je ne le vis aussi confiant, ni aussi avide d'action.

Au palais, où nous allions chaque jour, nous attendions vainement des nouvelles fraîches. L'ami bien informé de Phoil ne savait rien, non plus que

les quelques commis qui éprouvaient de la sympathie pour le prince et étaient souvent prêts à lui donner les renseignements qu'il cherchait. Lorsque de nouveaux navires, tous aussi chargés que les premiers, entrèrent dans le port, Phoil pensa qu'il allait enfin connaître le dernier état de la situation. Aussi guettâmes-nous, avec les badauds, leur arrivée. À voir Phoil, je sentais qu'il aurait pu, comme les autres, pousser de grands cris de joie. Mais une fois les vaisseaux amarrés et les capitaines descendus, nous attendîmes vainement que l'escorte militaire débarque. Elle demeura à l'arrière et observa, avec le plus grand ennui, les allées et venues des portefaix sur le pont et les quais.

Déçu, Phoil finit par s'en aller, supposant que l'armée avait reçu l'ordre de ne pas quitter les navires aussi longtemps que ceux-ci n'auraient pas été déchargés. Mais quand, par hasard, nous repassâmes vers le milieu de la nuit sur le port pour rejoindre la presqu'île, sur les vaisseaux éclairés, les portefaix continuaient leur travail, mais il n'y avait plus de soldats. On les avait fait descendre à la faveur des ténèbres, alors que les curieux étaient rentrés chez eux, de manière à éviter les bavardages inquiétants de la première fois.

La même consigne de silence avait été donnée au palais. Lorsque nous y pénétrâmes le lendemain, aux premières heures du jour, personne ne put renseigner Phoil, alors que le chef de l'escorte avait dû, dès son débarquement, rendre compte au Roi ou à l'un de ses commis. Cela nous fut indirectement confirmé par l'ami de Phoil. Son beau-père avait dû se rendre dans la nuit à une convocation dont il n'avait rien voulu dire, se bornant à livrer qu'on lui avait fait jurer le secret absolu. Phoil en tira immédiatement deux conclusions : la situation était très grave. Elle était si grave qu'on avait dû élever une muraille de silence au palais et au port.

Le prince eut l'idée d'interroger les capitaines des vaisseaux. Il n'y a pas de navires dans le Royaume, hormis les petites barques plates qu'utilisent les paysans et dont Nagar se servait pour se promener sur le fleuve, mais qui ne suffiraient pas au transport de charges lourdes. Le Roi avait donc loué les services de trois vaisseaux étrangers, qui se trouvaient au port au moment où il avait arrêté les mesures relatives à l'approvisionnement de la Cité. La perspective de gagner plus d'argent qu'ils ne l'avaient d'abord pensé avait conduit leurs équipages à accepter l'offre du Roi. Ils avaient assuré les deux premiers transports. Il en restait

encore un à accomplir. Mais ces marins étrangers se sentaient peu concernés par ce qui se passait dans les provinces. Parlant souvent mal la langue du Royaume, ils n'avaient pas jugé bon d'interroger les soldats. Les capitaines des vaisseaux ne purent donc rien nous apprendre d'intéressant.

Celui qui avait transporté le plus gros de l'escorte, car on s'était borné à placer deux soldats sur les autres navires, nous dit cependant que l'officier qui commandait l'escorte avait systématiquement interdit les contacts entre soldats et marins et que, pendant tout le trajet, les soldats lui avaient paru abattus ou au contraire excessivement agités. Des débuts de querelle avaient éclaté entre les hommes. Ce qui l'avait le plus frappé, c'était une algarade entre le chef de l'escorte et l'un de ses lieutenants. Le capitaine n'avait pas compris ce qu'ils se disaient parce qu'il se trouvait alors de l'autre côté du pont. Mais il avait remarqué qu'ils allaient en venir aux mains, lorsqu'ils furent séparés par l'autre lieutenant et deux simples soldats. Par la suite, le premier lieutenant avait été maintenu à l'écart et n'avait plus rien dit ou rien fait. Le capitaine avait néanmoins senti l'hostilité qui existait entre lui et son supérieur, aux regards mauvais qu'il lui lançait et aux coups d'œil inquiets que lui jetait le commandant lorsqu'il ne pouvait pas le voir.

Phoil voulut la description exacte du lieutenant, car le capitaine en ignorait le nom. Bien sûr, aussitôt qu'il l'eut, Phoil se lança à sa poursuite. Il réussit à savoir par un simple soldat, qui assurait périodiquement la garde de la porte du commandant de la Cité et avec lequel il avait souvent plaisanté lorsqu'il allait rendre visite au gouverneur, que ce lieutenant indocile avait été mis aux arrêts et se trouvait au secret dans l'une des prisons de la forteresse. Le jeune soldat ajouta, sans que Phoil le lui ait demandé, qu'une dizaine des hommes de l'escorte avaient subi le même sort que leur officier. Malgré son nom et son rang, Phoil ne parvint pas à parler au prisonnier. Il n'osa pas aller déranger le commandant de la Cité, sachant qu'il lui refuserait l'accès aux cellules et que cela pourrait en outre altérer leur amitié.

En dépit de l'énergie dont il fit preuve tout au long de ces jours, Phoil dissimulait mal son inquiétude. Elle fut sans doute aggravée par la conversation rapide que nous eûmes un soir avec les jumeaux. Nous les avions croisés sur le port. Dans la lumière des torchères allumées sur les quais et qui, brûlant toute la nuit, devaient gêner le sommeil de ceux dont

les fenêtres ouvraient sur le port, nous reconnûmes tout de suite leurs visages si semblables. Ils nous cherchaient depuis la veille, mais n'avaient pu y consacrer beaucoup de temps, en raison du travail qui les retenait depuis deux jours. Le déchargement devait être achevé le plus rapidement possible pour que les navires repartent chercher le reste de la récolte et puissent ensuite appareiller vers la mer où les attendaient d'autres courses. On avait donc convenu de débarquer la cargaison de manière ininterrompue pendant deux ou trois jours. Aussi les portefaix qui pouvaient résister au sommeil continuaient-ils à travailler sans relâche. Cela leur assurait des salaires plus substantiels. Cela leur évitait également de trouver, au retour de leur repos, leur place occupée par l'un de leurs collègues non engagés dès le début et qui avait, depuis, attendu une défaillance, pour profiter lui aussi de l'aubaine des tarifs du Roi. Depuis deux jours, les deux frères n'avaient pas dormi. Lorsque nous les vîmes, ils titubaient sous le poids des sacs qu'ils avaient jetés sur leurs épaules. Leurs visages étaient blêmes de fatigue et leurs yeux se cernaient de noir, semblables ainsi aux paumes de leurs mains, où les cols noirâtres des sacs avaient laissé des cercles sombres. Mais surtout, une fois déposé leur fardeau, ils ne parvenaient plus à se redresser et demeuraient voûtés comme des vieillards.

Ils venaient de porter leur dernier sac, car, d'un commun accord, ils avaient décidé d'abandonner la place à moins fatigués qu'eux. Le dernier bateau serait vide à l'aube et ils ne perdraient pas grand-chose à aller maintenant se reposer. Sur les planches étroites qui servent de passerelle, les portefaix harassés courent toujours le risque de tomber à l'eau. Mais, la nuit, parce que les torchères ne suffisent pas à éclairer les eaux noires du fleuve, les portefaix qui tombent et ne savent pas nager ou sont trop épuisés pour en trouver encore le courage se noient d'autant plus sûrement que certains d'entre eux lient leur fardeau à leurs mains pour se forcer à le porter jusqu'au bout.

Les jumeaux avaient vu débarquer les soldats. Quand il avait fait suffisamment nuit sur la ville pour que ses habitants n'errent plus sur le port, une troupe de soldats était venue de la forteresse. On avait écarté les portefaix et ils avaient assisté à la scène. Ils étaient tenus pour quantité si négligeable, qu'on n'avait pas cru bon de les renvoyer chez eux et personne dans l'administration n'aurait imaginé de voir en eux d'éventuels témoins.

Le chef de l’escorte descendit parlementer avec l’officier commandant la troupe. Chacun des deux hommes manifestait de l’anxiété. Les jumeaux, qui étaient les plus proches, s’étaient demandé ce qui pouvait causer un tel trouble. Enfin, quand l’officier et sa troupe étaient montés à bord, tandis que le chef de l’escorte les observait d’en bas, les jumeaux avaient remarqué une grande agitation sur le pont et entendu des cris. Ils avaient d’abord eu quelque mal à comprendre ce qui se passait, jusqu’à ce qu’ils voient un jeune officier résister aux soldats venus de la forteresse. Ces derniers voulaient à l’évidence s’emparer de lui. Lui ne se laissait pas faire et se battait en injuriant ses adversaires. Plusieurs soldats de l’escorte se joignirent à lui. Mais ils furent finalement réduits par la troupe. Le rebelle ne cessait de hurler au scandale, au point que des têtes apparurent aux fenêtres des maisons. On le fit descendre du bateau et il manqua tomber, tant il se débattait. Lorsqu’il passa devant son chef, il lui cracha à la figure et tous les portefaix purent l’entendre crier : « Puissé-je en faire autant à la tête de ton Roi, qui est, comme toi, un vulgaire assassin. » Alors, l’un des hommes de troupe lui balança un violent coup de pied au bas-ventre et il s’écroula devant son supérieur. On l’entraîna, lui et les autres, dont on avait lié les mains, en direction de la forteresse. Deux fois encore, les jumeaux et les autres portefaix l’entendirent vociférer. Chaque fois, ses injures s’achevèrent sur un cri de douleur.

Une fois la troupe partie avec les insurgés, le reste de l’escorte était descendue et, en suivant son commandant, avait emprunté le même chemin. Les commis qui supervisaient les opérations et comptabilisaient les sacs, afin d’établir à la fois le compte exact des réserves et la somme devant revenir à chaque porteur, avaient alors autorisé les portefaix à remonter à bord.

Les deux frères nous dirent encore que lorsqu’ils avaient pris leur travail sur le bateau, deux soldats avaient tenté de leur parler et avaient été immédiatement rappelés à l’ordre par leur chef. Des quelques mots que ces derniers avaient pu prononcer avant d’être éloignés, les jumeaux avaient conclu qu’ils venaient de la quatrième seigneurie, celle où se trouvaient les terres de Nagar. Phoil eut beau demander à plusieurs reprises s’ils avaient entendu autre chose que, dans leur état actuel de fatigue, ils pouvaient avoir oublié, les deux frères protestèrent qu’ils ne savaient rien de plus et nous abandonnèrent, un peu agacés, pour aller se coucher.

À la taverne du port où nous nous rendions chaque jour – si ce n'est plusieurs fois par jour, car Phoil avait compris que son propriétaire était un homme important dans la Cité, parce qu'au centre de réseaux différents – nous n'obtînmes pas plus d'informations. Le tavernier ne savait rien de plus que ce que les jumeaux nous avaient raconté.

Sa taverne, qui suivait généralement les heures de travail des portefaix, était restée ouverte toute la nuit. Pour pouvoir résister au travail de nuit, les portefaix buvaient et mangeaient plus encore, ce qui améliorait ses affaires. En outre, les marins qui n'avaient pas envie de s'amuser étaient demeurés chez lui à boire ou à dormir sur les bancs de l'arrière-salle moyennant une faible rétribution. Mais quand la troupe s'était présentée, elle l'avait forcé à fermer momentanément son établissement. Deux militaires avaient gardé sa porte, tandis que deux autres les avaient maintenus dans l'arrière-salle, sa nièce et lui, pour qu'ils ne puissent rien voir. C'étaient les portefaix qui lui avaient raconté ce qui s'était passé. Il savait aussi que ses voisins – avec lesquels on n'avait pas pris tant de précautions, parce qu'on les supposait endormis et qu'on n'imaginait pas que les rebelles feraient un esclandre – qui avaient eu le malheur de passer la tête à la fenêtre avaient été menacés de mort par les soldats s'ils parlaient à quiconque de ce qu'ils avaient vu.

Plus ennuyeux, en ce qui nous concernait, était le fait que l'entrevue qu'il devait nous ménager avec les commerçants de la Cité ne parvenait pas à se réaliser. Il m'avait assuré qu'on pourrait la fixer rapidement. Trois jours plus tard, rien n'était encore en vue. Pendant les deux jours et demi où les navires furent à quai, il eut l'excuse d'être trop débordé de travail pour pouvoir s'absenter. Nous convînmes qu'il avait l'air presque aussi fatigué que nos jumeaux. De fait, son commerce ne désemplissait pas et les quelques heures de repos qu'il prenait ne suffisaient manifestement pas à lui rendre les forces qu'il fallait pour servir, préparer des repas et descendre à la cave chercher de nouveaux vins ou de nouvelles boissons aromatisées, sans oublier de préparer le compte de chacun et de surveiller son pécule, qui augmentait à vue d'œil. Il devait aussi veiller sur sa nièce, qui constituait une tentation permanente pour tous les marins qui dormaient là. Il avait promis, disait-il, à sa sœur sur son lit de mort qu'il veillerait sur elle comme un père jusqu'au jour de son mariage. Mais je crois qu'il la gardait non comme un père ni même comme un oncle (l'était-il vraiment ?) mais

davantage comme un propriétaire. Il ne faisait pas de doute pour moi qu'elle se comptait parmi celles qui l'avaient empêché de sombrer dans la folie au souvenir de la femme du portrait.

En revanche, une fois les navires déchargés et repartis pour aller chercher leur dernière cargaison, il n'eut plus aucune excuse pour ne pas s'occuper de nos affaires. Comme le tavernier semblait chaque fois plus gêné de nous voir entrer chez lui et d'entendre Phoil commander d'un naturel parfait un repas et du vin, le prince finit par lui demander quelle était la cause de son embarras.

Il s'avéra qu'il s'était bien chargé de la requête de Phoil. Mais les marchands qu'il avait contactés et qui faisaient partie du groupe dont il nous avait parlé avaient réagi avec réticence. Lorsqu'il avait fait clairement état du trafic auquel ils se livraient, ils avaient chaque fois joué non seulement l'étonnement mais l'indignation. Le tavernier n'avait pas voulu se risquer jusqu'au chantage pour les convaincre.

Il pensait que les boutiquiers commençaient à être troublés de ce qui se passait dans la Cité et dans le Royaume et plus encore de ce qu'on ne savait plus ce qui s'y passait. Quel qu'ait été le secret dont on avait entouré le mouvement de soldats vers la citadelle et le silence organisé autour d'eux depuis leur arrivée, de manière à les empêcher de communiquer avec les citadins, les rumeurs circulaient dans la ville. Si l'on ignorait quels étaient les événements que le Roi voulait cacher, on savait du moins qu'il cherchait à dissimuler quelque chose. Et, comme toujours – ainsi que le disait l'un de mes amis d'autrefois – il n'y a plus de secret dès lors qu'on sait qu'il y en a un. Sans doute, les marchands n'auraient-ils pas hésité quelques jours plus tôt à reconnaître devant le tavernier la réalité et la consistance de leur troc illicite. À présent, ils se méfiaient de tout et de tous, comme si cela pouvait conjurer l'impression de danger et de malheur qui flottait sur la Cité.

Un soir cependant, où nous revenions une fois de plus à la taverne, parce que Phoil n'arrivait pas à croire ces fâcheuses nouvelles et continuait d'espérer que tout allait enfin s'arranger, le cabaretier nous accueillit avec un meilleur sourire.

À dire vrai, il n'avait rien obtenu. Il avait seulement appris par l'un de ses mystérieux informateurs et relais que le groupe des commerçants concernés avaient décidé de se réunir le soir chez l'un d'entre eux. Bien

entendu, il ne pouvait garantir que l'objet de cette assemblée fût de discuter de la proposition de Phoil, mais cela lui paraissait hautement probable. Son assurance gagna aisément Phoil qui ne demandait qu'à être convaincu.

Aussi revînmes-nous dès l'aube du lendemain à la taverne pour chercher les nouvelles que nous attendions. Elles n'étaient pas aussi bonnes que Phoil pouvait le souhaiter. Mais l'entrain du tavernier nous amena à les considérer comme un bon début.

Les marchands avaient bien débattu de la demande de Phoil. Survenue dans les circonstances étranges que connaissait la Cité, elle avait beaucoup surpris. D'après ce que savait notre interlocuteur, en temps ordinaire, ils y auraient immédiatement consenti. Ils avaient résolu, au cours de leur réunion la veille, de déléguer l'un d'eux au prince afin de savoir ce qu'il désirait exactement.

Je me souviens qu'au cours de ces journées où nous perdions beaucoup de temps à attendre des hommes ou des événements qui n'arrivaient pas toujours, nous occupions ces loisirs à discuter. Certaines des conversations que nous avons eues alors sont restées présentes à mon esprit, alors que d'autres se sont envolées. Beaucoup furent en réalité entrecoupées de visites ou interrompues par la venue de nos différents interlocuteurs. Nous les reprenions ensuite, comme si aucune pause ne les avait suspendues, Phoil étant, ainsi que moi, capable de reprendre au mot même où il l'avait laissée la phrase commencée ou à l'argument introduit, le raisonnement engagé.

J'aurais sans doute dû, pour en respecter la chronologie, rapporter plus tôt quelques-unes de ces conversations. Ainsi ai-je dû, dès le lendemain de notre visite aux jumeaux portefaix, discuter avec Phoil de l'engagement qu'il avait pris vis-à-vis d'eux.

Je fis remarquer au prince que les portefaix s'étaient montrés d'une grande habileté et qu'il me semblait s'être laissé aller à leur en dire davantage qu'il ne le souhaitait.

« Que pouvais-je faire, dès lors que mes intentions étaient aussi bien devinées ? Nier, pour revenir ensuite leur dire que, finalement, ils avaient raison ? J'aurais été ridicule et ils m'auraient retiré leur confiance. Nier, pour les amener ensuite là où ils m'avaient dit que j'irais ? Sans doute aurait-ce été la meilleure solution, celle que tu sembles préconiser. Mais il

faut une habileté que je n’ai pas, pour mentir en permanence. Et, en définitive, en choisissant de leur dire la vérité, je leur fais confiance. Je leur confie un rôle important et ils mettront plus d’ardeur à me servir.

— Ou à te desservir. Plus tu livreras ton secret et plus les risques qu’il soit divulgué seront grands. Cela dit, je crois, comme toi, qu’ils ne diront rien. Toutefois, ne va pas t’imaginer que c’est pour toi et pour ta gloire qu’ils sont prêts à te suivre.

— Qui agit sans y avoir intérêt en dehors des fous ?

— Sans doute, Phoil. Mais as-tu réfléchi à ce que cela signifie exactement ? Veulent-ils la même chose que toi ? Est-ce que tu ne risques pas d’être pour eux le moyen de parvenir à des fins qui ne correspondent peut-être pas aux tiennes ?

— Tu as trop d’imagination. Quelles pourraient être ces fins qui ne seraient pas les miennes ? S’ils veulent remplacer le Roi par un homme qui les soutienne, je suis le seul candidat possible. Imagines-tu qu’un portefaix puisse se mettre dans la tête de régner ?

— Pas dans le système politique qui est le vôtre aujourd’hui. Mais pourquoi se figurer qu’il sera toujours là ? Tu remets en cause la politique du souverain, mais non l’existence du souverain. Est-il donc si inconcevable que ton pays se gouverne lui-même ? Es-tu sûr que ce ne soit pas le rêve de tes si intelligents portefaix ?

— Anticléridès, tu as vu et appris beaucoup de choses. Tu as traversé des pays et des villes où les peuples se gouvernent eux-mêmes, aussi peux-tu concevoir ce régime. Comment des hommes qui n’ont jamais connu que le gouvernement de leur pays pourraient-ils avoir à l’esprit autre chose que celui-ci ? Tout ce qu’ils peuvent faire, c’est songer à des aménagements, à des améliorations des modalités du gouvernement. Qu’ils aient cela en tête, je le crois et je partage sûrement beaucoup de leurs vues.

— Cela reste à voir aussi longtemps que tu les ignores. Mais, si je te suivais, cela voudrait dire qu’aucune modification profonde, aucun bouleversement total n’est jamais réalisable, parce que les hommes ne peuvent penser que ce qu’ils connaissent. J’admets qu’il est impossible à la majorité d’entre nous de concevoir l’inconnu et toujours, nous le reconstruisons à partir de la réalité dans laquelle nous vivons. Mais c’est le génie de quelques-uns que de savoir, non pas prévoir l’avenir, comme font

les magiciennes et les sibylles, mais construire mentalement une nouvelle réalité et penser autrement que selon les canons anciens. Pourquoi veux-tu que dans le Royaume personne n’en soit capable ?

— En admettant qu’il s’y trouve un homme qui ait, comme tu dis, ce génie. Pourquoi seraient-ce nos jumeaux ? Et en outre, pour en revenir à ton obsédante démocratie à laquelle j’ai réfléchi, moi, depuis que tu me la décris, je la crois inadaptée à mon pays et source de nouveaux conflits entre la Cité et la campagne. Car, comment l’établir ailleurs que dans la Cité ? Et pourquoi, dans ces conditions, en priver les paysans ? Comment, enfin, organiserais-tu l’administration et à qui la rattacherais-tu ? Non. Tes idées démocratiques ne conviennent pas ici. Garde-les pour un autre pays où tu trouveras des oreilles plus disposées à t’écouter.

— Je t’accorde, repris-je, qu’il est peu probable qu’ils cherchent à instaurer, par ton intermédiaire, une démocratie au sein de la Cité. Néanmoins, je continue à m’interroger sur leurs mobiles. Que tu les aies défendus autrefois et que tu sois objectivement le seul dans le Royaume à pouvoir, un jour, améliorer leur sort ne suffit pas à expliquer qu’ils soient prêts à te suivre en dépit des risques encourus.

— Il est certain qu’il n’y a pas que cela, du moins en ce qui les concerne. Ceux qu’ils parviendront à rassembler autour de moi se satisferont peut-être de la promesse d’une amélioration de leur sort. Et, honnêtement, si je deviens un jour le souverain du Royaume, il faudra que je porte remède à leur triste condition. Mais, eux, attendent autre chose. Ne crois pas que je ne l’aie pas compris.

« Ils agissent plus par ambition personnelle que par ambition sociale. Ou, plus exactement, l’occasion se présente pour eux de réussir sur les deux fronts. Je sais bien que le jour viendra où je devrai les récompenser de leur soutien et de leur efficacité. Ils espèrent obtenir un meilleur statut pour leurs camarades et bénéficier ainsi de leur considération. Mais ils aspirent aussi à sortir de cette catégorie sociale pour parvenir à la richesse. Et qui sait s’ils ne rêvent pas à la noblesse ?

— Tu ne t’en tireras pas comme cela avec eux. Ce qu’ils te demanderont, c’est le pouvoir.

— Tu y tiens décidément.

— Tu ne me comprends pas. Je raisonne dans le cadre que tu m'as imposé. Je crois qu'ils voudront gouverner avec toi et, je le souhaite, pour toi. Ils voudront un titre de commis ou de conseiller. Et ils sont si malins que tu ne pourras faire autrement que de leur céder. Les richesses n'intéresseront ces hommes que pour autant qu'elles leur assureront plus de puissance.

« Qu'ont-ils fait jusqu'à présent au sein de leur communauté ? Ils ont pris la direction de leur société de pauvres et de démunis. Ils y font la loi. Comment pourraient-ils renoncer au plaisir du commandement ? »

Phoil m'écouta attentivement. Je sentais qu'il aurait souhaité ne pas être convaincu par mes raisonnements. Le voyant réceptif, je continuai dans cette voie.

« Ils sont si forts qu'ils ont réussi à t'engager dans leur voie plus loin que tu ne le désirais. Je ne parle pas cette fois du fait qu'ils ont réussi à te faire avouer tes objectifs, mais de ce qu'ils t'ont barré la route d'une alliance avec les seuls marchands.

— C'est effectivement un chemin qu'ils ne veulent pas me voir prendre, mais comment pourraient-ils m'empêcher de faire ce que j'ai décidé ?

— Ils te tiennent en raison des confidences que tu leur as faites. Tu es lié à eux maintenant et c'est ainsi qu'ils l'ont compris. Ils te laissent la possibilité de jouer sur plusieurs tableaux, mais à la condition que ce ne soit pas à leur détriment. Tu peux penser ce que tu veux, Phoil, mais, moi, j'ai vu une menace déguisée dans l'une de leurs dernières phrases : "Si tu échoues avec les marchands (sous-entendu, 'à cause de nous', ce qui implique que tu ne peux te passer d'eux), nous les vaudrons bien." Tu n'as plus le choix. Tu dois agir avec eux.

— Tu avais remarqué, toi aussi, cette phrase. Je reconnais que j'y ai senti la même chose que toi. Mais je refuse de me laisser enfermer dans leur jeu. De même qu'il n'est pas question que je me laisse manœuvrer par les commerçants. Ce sont eux qui suivront les décisions que j'arrêterai personnellement.

— Tes dieux et tous ceux que les hommes vénèrent puissent-ils t'entendre !

« Je te le dis une dernière fois, prince, prends garde que la situation ne devienne incontrôlable et que, voulant tout tenir, tu perdes tout.

— Ne joue pas les oiseaux de mauvais augure, Anticléridès. Je saurai agir comme il convient pour réussir. Je deviendrai Roi et je te nommerai poète de la Cour. Ne désires-tu pas, toi aussi, un titre ? »

Il se gaussa ainsi pendant plusieurs minutes et je le laissai dire. Des titres, je n'en ai pas besoin. Ma gloire est dans ce que j'écris et non pas dans le nom qu'on me donne. Et j'étais, pour cette raison, le seul conseiller désintéressé de ce prince ambitieux.

Peu de temps avant que nous ne rencontrions l'émissaire des marchands, tandis qu'une fois de plus je réfléchissais aux compromis que Phoil était contraint de passer avec des communautés qui ne pouvaient s'entendre, il me vint à l'esprit que la composition politique du Royaume était bien étrange et témoignait sans doute de l'habileté de ses souverains successifs.

« Je ne connais pas de cité, dis-je à Phoil, qui ne comprenne pas deux partis différents. Si l'un est au pouvoir, l'autre se trouve dans l'opposition. Le premier cherche à défendre sa place et le second à la lui ravir.

— Dans tes démocraties, sans doute.

— Non. Là où se trouve un roi, il y a généralement été porté par l'un des deux partis. Dans les endroits où le peuple demeure très attaché à la monarchie, ce sont des partis monarchiques qui s'affrontent : l'un dirigé par le roi en titre, l'autre par le prétendant qui clame sa plus grande légitimité. Dans ceux où cette institution est davantage contestée, l'opposition se fait entre royalistes et démocrates. Comme tu le vois, dans chaque cas, existent deux partis adverses. Il en résulte, bien entendu, une permanente contestation du pouvoir en place. Mais la contrepartie est que, lorsque l'on entend renverser celui qui gouverne, on trouve nécessairement des partisans décidés à vous soutenir. »

Phoil paraissait intéressé et attendait manifestement la suite de mes explications, je poursuivis donc.

« Or, que se passe-t-il chez vous ? Vous avez un roi, héritier de plusieurs rois qui se sont apparemment succédé sans le moindre incident. Et ce roi, que certains critiquent, certes, n'est cependant l'objet d'aucune

contestation. Personne dans la Cité et encore moins dans le Royaume, n'aurait l'idée de penser à le destituer et il n'existe aucune faction adverse à la sienne, parce que, en réalité, sa faction c'est le Royaume tout entier uni derrière lui.

— Pas vraiment, objecta Phoil. On me considère comme un recours contre le Roi. N'est-ce pas là le parti d'opposition monarchique dont tu parlais, celui du prétendant ?

— Mais Phoil, qui te soutient ? Si tu avais derrière toi des partisans organisés et prêts à tout pour te hisser sur le trône, aurais-tu besoin de courir comme un vulgaire marchand, de quartier en quartier pour te vendre ?

— Tu emploies des termes excessifs, Anticléridès.

— Mais non, et tu le sais bien. Si tu n'étais pas d'une humeur si facile et agréable et d'une curiosité insatiable, qui te poussent toutes deux vers les autres, tu souffrirais de devoir quémander l'aide de personnes d'une condition inférieure à la tienne. Chez moi, cela s'appelle de la prostitution. Chez toi aussi. Mais laissons cela…

« Le drame est bien que tu ne disposes pas de cet atout qu'est l'existence de partisans qui, d'une part, t'éviteraient cette quête fastidieuse et, d'autre part, auraient suffisamment inquiété le Roi pour que tu y gagnes un supplément de puissance.

« Ce qui m'intrigue en outre, c'est qu'avant toi personne n'ait osé s'opposer au Roi. Cela veut dire soit qu'il est très fort, car il a réussi à désarmer toute tentative de rébellion, soit que sa légitimité est totalement incontestable. Dans les deux cas, tu auras fort à faire, Phoil. »

J'avais éveillé en Phoil une nouvelle source d'intérêt et il me fallut lui parler de ces factions rivales qui semblent exister partout au monde, sauf dans cet étrange royaume où rien ne se passe vraiment normalement, comme si un sortilège le tenait à l'écart des lois communes à l'univers.

Le messager que nous déléguèrent les marchands contactés vint nous trouver dans l'arrière-salle de la taverne, une nuit où nous ne l'attendions plus. Nous y avions dîné, comme presque chaque soir de ce temps-là. Le tavernier nous retint lorsque nous décidâmes de partir. Ses arguments ordinaires, et toujours convaincants, étaient une cruche de vin de chez moi

et ses nombreuses histoires. Nous aurions pu être la si belle femme pour laquelle son cœur languissait, tant il mit d'entrain à nous faire des récits palpitants et interminables. Phoil, qui aime les histoires, en oubliait ses soucis et moi, je jalousais cet homme d'être un aussi bon conteur. Pendant que nous bavardions dans la deuxième pièce de son cabaret, sa nièce avait mis les buveurs à la porte et fermé l'établissement. Nous allions finalement prendre congé et notre hôte, épuisé, semblait avoir renoncé à nous retenir davantage, tant il était tard, quand on frappa une série de petits coups à la porte d'entrée.

Nous nous levâmes brutalement Phoil et moi, car il est normalement interdit de fréquenter un débit de boisson au-delà d'une certaine heure. Phoil ne craignait pas grand-chose. Les soldats ne lui auraient pas fait payer l'amende prévue. Il ne se trouvait pas non plus dans un état d'ébriété tel qu'on dût le traîner dans une cellule de la forteresse. Mais toute la ville et tout le palais auraient su dès le lendemain qu'il passait ses nuits dans les tavernes, ce qui aurait nui à sa réputation et peut-être aussi éveillé les soupçons du Roi. Le tavernier, cependant, nous fit signe de nous rasseoir et passa dans la première salle pour aller ouvrir.

Il revint avec un homme d'un certain âge, enveloppé dans une cape sombre. Pour les mêmes raisons que Phoil, il était soucieux qu'on ne le reconnaisse pas et surtout qu'on ne le voie pas rentrer dans la taverne. Malgré cela, son costume m'amusa : il y avait peu de risques que quiconque pût le remarquer à une heure si avancée de la nuit. Si je devais un jour composer une allégorie de la conspiration, c'est à lui que je songerais pour rédiger ma description. L'aubergiste, en revenant, prit soin de vérifier que la lumière des lampes ne pouvait se voir de la rue et tira, sur les volets de bois qu'il avait fermés lorsque nous étions arrivés, de lourds tissus qu'il avait suspendus à un fil au-dessus de la fenêtre en guise de rideaux. Je ne les avais jamais remarqués auparavant et en conclus aussitôt qu'ils avaient été posés pour l'occasion.

Le nouveau venu se découvrit devant nous, plus par politesse que par goût. Nous voyions bien qu'il aurait préféré garder l'anonymat, s'il n'avait pas senti que, en présence du prince, il se devait de révéler son identité. Son visage ne me dit rien parce que je connaissais mal les marchands. Mais Phoil le salua par son nom, avec beaucoup de courtoisie, ce qui, du reste, parut le détendre. Le prince me dit ensuite que c'était l'un des plus riches

marchands de la ville, un de ceux qui consentaient à prêter de l'argent au Roi quand le produit des mines se révélait moins satisfaisant qu'on l'escomptait.

Il était si riche, à en juger par les sommes qu'il acceptait de prêter, que Phoil – et sans doute le Roi – s'était toujours demandé d'où lui venait cette fortune. En effet, dans ce pays où il n'est de commerce qu'intérieur et où les paysans ne sont pas de très gros consommateurs, alors qu'ils constituent la majorité de la population, les échanges ne peuvent pas constituer une grande source d'enrichissement. Phoil l'avait soupçonné de tirer parti de la revente des produits étrangers achetés aux marins. Le trafic secret dévoilé par le tavernier expliquait mieux l'origine de sa richesse.

L'homme était de taille élevée et d'allure imposante. On sentait, à le voir, qu'il avait conscience de son importance. Les cheveux courts et blancs, frisottant autour de son visage, pâle pour un homme du Royaume, il aurait pu appartenir à la Cour ou à l'administration du Roi. Je l'imaginais mal dans son métier de marchand. Phoil me confia plus tard que sa boutique était particulièrement vaste. Il la tenait avec ses nombreux fils et se faisait également assister par plusieurs employés. Personne dans la Cité ne pouvait se comparer à lui pour la réussite dans les affaires. Cela expliquait qu'il nous ait été délégué par les commerçants contactés par le tavernier. Il avait dû leur paraître le plus apte à mener une négociation.

Néanmoins, en dépit de l'autorité qui se dégageait de sa personne et du pouvoir que Phoil et le tavernier, qui le connaissaient, étaient en droit de lui prêter, il se montra plutôt réservé au cours de la discussion et respectueux de l'avis de ses collègues.

Une fois que Phoil l'eut salué et qu'il eut répondu, il commença sans attendre, en marchand plus qu'en aristocrate habitué à gaspiller son temps.

« Tu as fait dire à plusieurs marchands de la Cité que tu souhaitais les rencontrer ensemble. Nous te connaissons bien et savons que tu n'hésites jamais à venir parler avec nous. C'est pourquoi nous nous sommes étonnés que tu ne sois pas venu de toi-même nous trouver et que tu aies émis le désir de nous voir ensemble. Ceux auxquels ton message a été porté se sont réunis et ont décidé de m'envoyer pour savoir ce que tu nous voulais.

« Ton procédé étant inhabituel, tu ne seras pas surpris du nôtre. Les temps sont dangereux pour tout le monde. »

Malgré la perche tendue pour le sonder immédiatement, Phoil biaisa. Il entreprit un long exposé sur les lois commerciales du Royaume et les conséquences des interdits en matière d'échanges extérieurs. Il insista sur le risque grandissant d'appauvrissement qu'ils faisaient courir au pays à une époque où il était connu que tous les pays commerçaient entre eux pour le plus grand bien de tous. Il dressa ensuite la liste des mesures qui s'imposaient afin de libérer les transactions avec l'étranger et souligna qu'elles amélioreraient le sort de chacun dans la Cité, autant que la gloire et l'état du trésor du Royaume.

Le marchand l'écouta, apparemment sans lassitude, bien que Phoil, emporté par son sujet et aidé par les nombreux discours qu'il avait déjà prononcés sur ce thème – ce qui lui permettait de retrouver des périodes entières, que sa mémoire avait enregistrées – parlât pendant un temps qui me parut très long. Je m'ennuyais d'autant plus que le visage du marchand, que j'observais afin d'y discerner ses réactions avant que Phoil lui laisse enfin la parole pour les exprimer, restait impassible. Lorsque, enfin, le prince se tut, le marchand enchaîna aussitôt :

« Tes propos sont intéressants. Cette doctrine que tu professes n'est sans doute pas sans avantage. Ce n'est pas la première fois que je t'entends parler ainsi, bien que, je dois le reconnaître, ce soit la première fois que tu l'exposes aussi complètement et brillamment. Je ne pense pas que tu aies souhaité réunir un auditoire de marchands, qui t'ont tous déjà entendu soutenir ces idées, pour te borner à prononcer le discours que tu viens de me tenir. En outre, je ne sache pas que le Roi ait envisagé de supprimer ces lois auxquelles tu te référais ou seulement de les amender.

— Je crois que tu m'as très bien compris. J'ai avancé que la pratique commerciale actuelle ne pouvait plus être maintenue sans risquer de compromettre l'état du Royaume. Bien que tu ne l'aies pas dit, je sais que toi et chacun de ceux qui ont été contactés par le propriétaire de cette taverne le pensez aussi et avez même mis en œuvre des moyens de tourner la loi. Aussi sommes-nous d'accord. »

Phoil se tut, attendant que le marchand réponde. Mais ce dernier garda le silence, ne niant ni n'approuvant. Cependant, il continua à fixer Phoil avec attention, montrant par là qu'il était intéressé.

« Il est temps que le Royaume s’oriente vers une autre politique, reprit Phoil, parce que celle-ci est génératrice de désordres et d’injustices. Si nous vendions à l’étranger, nous aurions pu acheter nos grains à l’extérieur pour compenser la mauvaise récolte. Nous aurions évité les troubles qui se produisent dans les campagnes et qui vont perturber le Royaume.

— Je savais que tu me parlerais des paysans, prince Phoil. N’est-ce pas leur situation, plus que celle du commerce, qui te préoccupe ?

— Ne mélange pas tout. Tu as dit que tu m’as souvent entendu soutenir les idées que j’ai développées tout à l’heure. Tu ne peux donc prétendre que c’est par opportunisme que je les défends aujourd’hui. L’état économique du Royaume m’inquiète. Le commerce est l’un des aspects du problème. Les paysans en sont un autre. De même que je prétends que nous devons vendre aux marins étrangers, j’affirme que la situation des paysans, ainsi que le mode de culture des terres ne sont pas satisfaisants. Par ailleurs, je te le répète, je suis inquiet de ces atteintes portées à l’ordre public.

— Je ne connais rien à l’agriculture, même si je vends quelques outils agricoles et si des paysans viennent chez moi pour s’approvisionner, aussi ne puis-je ni t’apporter la contradiction ni te soutenir sur ce point.

« En revanche, je peux te dire que j’ai approuvé, comme chacun de ceux qui m’ont envoyé ici ce soir, les mesures arrêtées par le Roi pour assurer le ravitaillement de la Cité. Remarque bien que je ne veux pas dire qu’il n’aurait pas été sage d’acheter à l’extérieur les grains dont nous avions besoin. Je crois que nous nous sommes compris. Il n’était pas pensable de laisser la Cité mourir de faim et, pour le coup, l’ordre public n’aurait pu être maintenu.

« Cela dit, je t’accorde que les bruits qu’on entend dans la ville nous inquiètent beaucoup. S’il était prouvé que ce que l’on raconte est vrai, le Royaume courrait un grand danger. En ce sens, nous ne pouvons nous désintéresser de ce qui se passe dans les campagnes et des réactions de leurs habitants.

— Je crois que c’est bien ainsi qu’il convient de voir les choses.

— Sans doute, mais permets-moi de revenir à l’une de mes premières questions. Pourquoi tout ce discours sur le développement du commerce ? L’état des campagnes ne laisse pas supposer une nouvelle politique en ce domaine.

— Précisément. Ni l'état des campagnes ni quoi que ce soit d'autre ne feront jamais dévier le Roi de la ligne qu'il a choisie, à la suite de ses prédécesseurs. Il défend un monde immobile qui est, pour cela, voué à sa perte. Il est prêt à entraîner le Royaume dans la ruine au nom de la défense du dogme d'intangibilité que nous ont laissé nos ancêtres.

« Cette politique doit être abandonnée. J'ai décidé de faire en sorte que le roi l'abandonne. C'est pour cela que je voulais vous voir, vous tous qui pouvez être favorables à ces transformations. »

Si le marchand fut surpris, il n'en laissa rien paraître. Qu'il ait compris ou qu'il préférât ne pas comprendre, il ne demanda pas à Phoil comment il comptait s'y prendre pour faire abandonner cette politique. Phoil avait pris soin de parler du Roi, en lui donnant son titre – qu'il comptait obtenir – et non son nom, ce qui était un moyen de révéler les choses sans en dire trop.

« Oui, dit enfin le marchand, je vois. » Mais nous ne savions pas ce qu'il voyait exactement. « Je ne suis pas certain que nous partagions la totalité de tes vues sur le Royaume, mais je m'en voudrais de parler pour les autres sans connaître précisément leur opinion sur ce point. Mettons que nous avons quelques terrains d'entente, qui pouvaient justifier ton désir de nous rencontrer tous ensemble. Je comprends à présent ta demande. D'autant que tu dois attendre quelque chose de nous. »

Phoil hocha la tête sans apporter davantage de précision.

« Mais que pouvons-nous te donner ? Notre appui moral ? Cela n'a guère d'efficacité. Nos bras ? Je ne crois pas que tu comptes sur eux. De l'argent ? Oui, tu dois vouloir de l'argent.

— Tu aurais tort de croire que votre soutien compte pour rien. Qui ignore ici que les marchands sont les plus puissants de la Cité ?

— Je ne représente pas tous les marchands, tu le sais…

— Je le sais, mais si ceux que tu représentes sont à ton image, vous constituez la part la plus puissante d'un groupe très puissant.

— Nous ne sommes pas très puissants face à l'aristocratie ou aux prêtres.

— Sans vous que ferions-nous ? C'est vrai que vous êtes riches, beaucoup plus que certains d'entre nous. Mais j'ai de l'argent moi aussi et

je pourrais sans doute me passer de votre appui financier. L'argent que je pourrais vous demander n'a pas d'importance. Il serait surtout le symbole de notre alliance.

— Tu auras besoin de payer beaucoup de monde pour modifier ainsi la politique du Royaume. Et ces bras que nous ne t'apporterons pas, tu devras bien les trouver ailleurs et les payer.

— Tu ne te fais guère d'illusion sur le désintéressement des hommes et leur aptitude à agir par idéal. Mais tu as raison.

« J'ajoute que vos bras, quoi que tu en penses, peuvent être précieux, car tout ce qui montrera que mes idées sont bonnes et légitimes, parce que soutenues par le grand nombre, sera utile.

— Oui, dit-il encore, je vois. » Et là encore, j'aurais aimé lui demander ce qu'il voyait. « Je vois, mais tu comprendras que je ne puisse te donner aucune réponse. Je n'ai pas été mandaté pour cela et je n'ai pas l'intention de m'arroger le pouvoir de décider à la place de ceux qui m'ont désigné.

— Si tu ne peux décider pour eux, répondit Phoil, tu peux sans doute nous dire ce que tu penses. Car, ce que tu expliqueras à tes compagnons sera marqué par tes propres idées, et je ne doute pas que tu aies une grande influence sur tes pairs.

— Non, prince, ce que je pense est sans intérêt, parce que ma voix ne compte pas plus que celle des autres. De plus, tu me fais injure en me soupçonnant de ne pouvoir rapporter tes propos sans y substituer mon propre jugement.

— Tu joues les modestes, s'entêta Phoil, il est impossible que tu n'aies pas un immense crédit auprès des autres marchands.

— Le crédit que je peux avoir n'empêche pas les autres de penser librement et ne m'empêche pas de respecter cette liberté. Si tu veux traiter avec nous, prince, il faudra te soumettre à nos usages. »

Plus que tout le reste, c'est la fin de cette conversation qui me frappa, car le vieux marchand tenait le langage même de la démocratie. Il nous avait en outre révélé l'existence d'une solidarité entre marchands, du moins entre marchands de même niveau. Ce que nous pouvions soupçonner à partir des propos de notre émissaire ouvrait des perspectives nouvelles sur la vie de la Cité et son organisation officieuse. Cette réunion de marchands,

où chacun délibérait à égalité avec les autres, laissait supposer l'existence d'une sorte de confrérie des marchands plus puissante encore que Phoil ne l'avait imaginée. Que le secret ait été gardé paraissait assez étonnant. Phoil en convint lorsque nous en discutâmes après le départ du délégué des marchands.

Cette nuit-là, je faillis à ma discipline et acceptai le lit que Phoil m'offrait. Il est vrai que, quand nous quittâmes l'aubergiste, l'aurore s'annonçait et que, dans le ciel grisâtre des fissures roses s'ouvraient vers l'orient. Phoil ne me laissa pas le temps de contempler ce spectacle et m'obligea à monter au pas de charge la rue qui donnait accès à ses appartements du palais. Là, il me jeta dans une chambre à deux lits, la ferma soigneusement et sans plus faire de manières, se coucha et s'endormit.

Il ne m'était jamais arrivé de partager la chambre de Phoil et j'admirai sa capacité à s'endormir. Pour moi, je suis plutôt du genre de la belle insomniaque dont rêve le tavernier et, quelle que soit ma fatigue, je ne puis m'endormir à la minute même où je m'allonge sur une couche, si tendre fût-elle. Il faut que je mette mon esprit en harmonie avec mon corps, que je lui donne des raisons d'emprunter les chemins du sommeil, ces routes si peu innocentes qui convergent toutes vers la rosace des rêves. Estimant que si Phoil s'était endormi si facilement, son sommeil ne pourrait être aisément troublé, j'écartai le rideau de la fenêtre et me penchai par-dessus le rebord pour regarder encore venir le matin. La fenêtre ouvrait vers l'est et je pus voir le soleil se lever sur le Royaume, spectacle qui m'était interdit sur la presqu'île où aucune ouverture n'a été pratiquée dans cette direction. Lorsque le soleil se fut levé, alors je me couchai. Derrière mes paupières, je vis longtemps briller le cercle de sang qui était apparu à l'horizon.

Comme chaque matin de ces jours-là, je fus tiré de mon sommeil par la poigne de Phoil. « Éveille-toi, disait-il, éveille-toi, le soleil que tu voulais tant voir est bien haut dans le ciel. » Comme je protestais, il rit en ajoutant : « Si tu ne perdais pas tes heures de sommeil à rêvasser aux fenêtres du palais en regardant finir la nuit, sans doute serais-tu plus dispos le lendemain. » Pour le coup je m'éveillai.

« Ne dormais-tu pas ? Comment sais-tu ce que j'ai fait ? Tu semblais si profondément endormi. » Il rit à nouveau :

« Je ne serais pas prince si je ne savais pas l'art de tromper les autres. » J'aurais aimé être vraiment rassuré par ses propos car le retour à la réalité s'accompagnait de celui des inquiétudes. Et, me levant, je me demandai s'il possédait effectivement cet art.

De sa demeure, je ne vis rien d'autre que cette chambre et je ne garde de souvenir précis que du rideau tremblotant de lumière devant la fenêtre. Phoil me fit sortir aussi clandestinement que le marchand avait quitté l'auberge, de manière que son épouse ne sache pas qu'il avait passé la nuit chez lui. Je n'eus pas le loisir d'approfondir ses rapports conjugaux. Il était visible qu'ils ne l'intéressaient pas et qu'il consacrait à Nagar toute la passion dont il était capable. Néanmoins, pour une obscure raison, il ne tenait pas à ce que sa femme apprît son passage sous leur toit.

Nous nous rendions tous les jours au palais pour tenter d'obtenir de nouvelles informations. Bien que Phoil ait renoncé à voir le Roi comme il en avait eu l'envie dans les premiers temps, il persistait à s'inquiéter de lui et de son emploi du temps, afin de se faire une idée de ce qui pouvait alors le préoccuper. Quelle que soit l'heure à laquelle nous venions et quelle que soit la personne qui nous abordait dans les couloirs de marbre du palais – commis ou amis –, nous apprenions toujours que Nagar se trouvait avec le Roi. Elle semblait y venir de très bonne heure le matin et n'en partir que pour avoir le temps de rentrer à la presqu'île avant la nuit. Chaque jour, je sentais grandir l'agacement et la jalousie de Phoil lorsque son ami nous chuchotait : « Elle est encore avec lui. » Ce qu'ils se disaient pendant de si longues heures, personne n'en savait rien. Nous savions seulement que si le souverain la recevait parfois en compagnie de ses conseillers ou de commis, elle demeurait avec lui après le départ de ceux-ci.

Je sais que le bruit avait couru, un moment, que Nagar était l'une des maîtresses du Roi. Je crois fort probable qu'ils aient eu cette sorte de relations, parce que le Roi n'était pas de nature à dédaigner ces plaisirs, non plus que Nagar. Qu'elles aient été davantage qu'épisodiques, je ne le pense pas. Si je devais expliquer sur quoi se fonde cette conviction, je serais bien en mal de le dire. Il y a des intuitions qu'il ne convient pas de remettre en

cause. Je suis certain cependant qu'à cette époque, les rapports de Nagar et du souverain avaient pris une autre forme.

Au reste, je ne crois pas que Phoil ait ressenti une jalousie d'amant à l'endroit du Roi. C'était de Nagar dont il était jaloux, du crédit dont elle disposait, de l'adresse avec laquelle elle avait su s'imposer et qui faisaient penser au prince que, presque certainement, elle dirigeait une partie des affaires du Royaume. Je n'irai pas jusque-là, car elle avait été aussi consternée que nous lorsqu'avaient été prises les mesures visant à prévenir la famine, et son intervention auprès du Roi n'avait abouti qu'à des modifications peu substantielles.

Qu'elle ait réussi à s'emparer discrètement d'une part du pouvoir, sans y avoir d'autre droit que celui que pouvait lui donner la réputation de son père, rendait Phoil furieux. On prêtait à Nagar une certaine influence auprès du Roi avant la mort du prince héritier. Mais elle venait si rarement à la Cour que personne ne pouvait sérieusement lui attribuer le rôle de conseiller privé. De plus, le talent d'orateur de Phoil trouvait alors encore l'occasion de s'exprimer. Enfin, tous deux n'avaient pas de sujet de controverses et étaient suffisamment liés pour discuter de problèmes qui ne paraissaient pas encore cruciaux. Nagar n'hésitait pas à faire part au prince des avis qu'elle avait donnés et des réactions qu'ils avaient suscitées. Ils parvenaient, en dépit de quelques divergences, à trouver des points d'accord. Ils apparaissaient à présent comme deux rivaux et Phoil était le moins bien placé.

Son amour-propre d'homme ne souffrait pas vraiment de ce que Nagar fût une femme, non plus que ce fût la femme qu'il désirait qui ait réussi cette percée politique. Il souffrait de la manière dont il aurait souffert si un homme avait à ce point acquis auprès du Roi une influence qu'il n'avait jamais obtenue. Sa vanité d'amant pâtissait seulement de ce que Nagar s'était enfermée dans le plus complet silence et ne lui révélait rien de ce qu'elle tramait en secret avec le Roi. Elle aurait pu être pour lui la meilleure des alliées et elle était devenue une ennemie. Elle était une ennemie perfide, car elle continuait à le recevoir chez elle et il savait qu'il aurait pu, chaque nuit, aller la retrouver dans sa chambre sans en être chassé.

Les réflexions acerbes que Phoil répétait chaque jour devant moi me paraissaient excessives. Je n'avais jamais décelé chez Nagar de tendances à l'ambition personnelle. Je ne croyais pas qu'elle ait cherché à prendre une

place importante au palais. Il était évident qu'elle en avait eu à maintes reprises l'occasion. J'étais convaincu qu'elle agissait par sincérité, de la même manière que Phoil croyait qu'il agissait. La persistance de son affection pour le prince s'expliquait ainsi et non par une quelconque machination. Quant à son silence sur ses activités, je l'expliquais tout autrement.

Lorsque, lassé d'entendre Phoil se plaindre une fois de plus du secret dans lequel elle se complaisait désormais, je l'avais interrogé sur la teneur de leurs discussions politiques antérieures, il avait éprouvé quelques difficultés à me donner dès exemples des confidences qu'elle lui faisait. Ce n'est qu'en insistant que je découvris qu'il s'agissait de révélations mineures. Ou bien il avait oublié les essentielles, ou bien elle ne lui en avait jamais dit davantage et il ne s'en était pas alors étonné.

En l'interrogeant encore, je m'étais aperçu qu'il ne savait rien de ce que pensait réellement Nagar sur le Royaume et sur la manière de l'administrer. Il avait supposé, en se fondant sur son refus de succéder à son père et sur ses voyages illicites hors du Royaume – mais qui lui avaient été pardonnés – qu'elle devait nécessairement penser comme lui. Jamais il ne l'avait interrogée et elle n'avait jamais rien dit, sans que je comprenne pourquoi. Peut-être simplement par discrétion ou, parce que, l'aimant, elle ne tenait pas à créer entre eux des sujets de dissensions.

Son silence actuel était donc la suite logique de son précédent comportement, même s'il s'y ajoutait peut-être qu'elle préférait ne pas mêler le prince à ses agissements du moment.

Plus le temps passait, plus croissait la colère de Phoil d'être tenu à l'écart par Nagar d'affaires qui le concernaient. Lorsque nous redescendions du palais, je comprenais, à son air fermé, qu'il ressassait ses griefs contre Nagar et passait en revue les différents moyens de savoir ce que le Roi et elle complotaient.

« Tu comprends, me dit-il enfin un jour qui, si je m'en souviens bien, devait être celui de notre rencontre avec le mandataire des marchands, ce n'est pas qu'elle ne veuille me faire aucune confidence qui m'ennuie, mais qu'elle soit capable de faire préparer des décisions qui pourraient m'obliger à modifier mes projets. »

Je dus convenir qu'il avait raison, d'autant que Nagar était assez fine pour avoir compris que le Roi avait fait fausse route en optant pour des mesures autoritaires et excessives. Néanmoins, j'aurais aimé savoir quels étaient finalement les projets que le prince ne cessait d'évoquer sans jamais vouloir les décrire. Avait-il enfin pris une décision, non tant sur l'objectif, qui était maintenant précis, que sur les modalités ? Cette question ne cessa de me tourmenter à cette période, parce que je trouvais hasardeux de se lancer dans une entreprise sans en avoir pris exactement la mesure et aussi parce qu'il me semblait que Phoil aurait gagné en autorité dans ses relations avec nos différents interlocuteurs s'il avait su précisément ce qu'il allait faire.

Phoil continua aussitôt que j'eus acquiescé.

« Aussi faut-il que je trouve le moyen de savoir ce qu'elle fait et ce qu'elle conseille au Roi. J'ai beaucoup réfléchi. Elle n'est pas du genre à se laisser aller aux confidences dans les moments les plus intimes. Aussi ne puis-je compter là-dessus pour obtenir quoi que ce soit. Du reste, je ne m'y sens pas disposé. Il faudrait plus d'habileté que je ne suis prêt, aujourd'hui, à en déployer.

« Il n'est pas possible non plus de réussir par la raison ou par la violence. Si elle ne veut rien me dire, elle ne me dira rien.

« Il n'y a qu'une personne à qui elle fasse des confidences. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrions savoir quelque chose. »

Il s'arrêta, content de l'effet de surprise qu'il avait créé. De fait, et avec quelque inquiétude, je posai la question qu'il attendait de moi :

« Et qui est cette personne ?

— Coelia, bien sûr.

— Tu rêves ! Quelles confidences fait-elle à Coelia ? Lors de la mort du prince héritier, Coelia ignorait tout du différend qui vous opposait Nagar et toi. C'est moi qui le lui ai appris. Nagar ne lui dit rien. Combien de fois est-elle venue chercher auprès de moi une information que sa maîtresse avait négligé de lui donner !

— Je ne suis pas d'accord avec toi. Coelia ne savait rien des problèmes de succession parce qu'ils ne l'intéressent pas et qu'elle n'a pas eu l'idée de poser des questions à Nagar. Avant ton arrivée à la presqu'île, je ne l'ai

jamais entendue se passionner pour des sujets de nature politique. Lorsqu'elle interroge Nagar, celle-ci lui répond généralement.

« Avant ta venue, elles étaient très proches et passaient beaucoup de temps à discuter ensemble. Ne t'es-tu pas étonné que Coelia soit admise à dîner avec nous, alors que sa situation est à peine plus que celle d'une servante ? Et l'anxiété de Nagar, lorsqu'elle est tombée malade il y a quelques jours ? Crois-moi, elles sont très liées.

— Que veux-tu dire ? Sous-entends-tu qu'elles prennent ensemble les plaisirs que se donnent les femmes sans homme ?

— Non. Nagar aime trop les hommes et Coelia est trop sensible à leur charme pour qu'elles aient la tentation d'amours féminines. Non, je suis convaincu que non. Je crois seulement que Coelia est en admiration devant sa maîtresse et que celle-ci lui voue des sentiments maternels.

« Tu ne sais sans doute pas qu'à son retour Nagar a recueilli Coelia dans sa maison. Coelia venait de perdre ses parents. Ils ne l'avaient pas mariée : ils étaient très âgés et espéraient la garder avec eux assez longtemps pour jouir de sa jeunesse et de sa gaieté. Mais tous deux sont morts accidentellement, ensemble, dans des circonstances que j'ai oubliées, mais qui étaient pénibles.

« Dans la Cité, le sort qui attend une jeune fille comme elle, orpheline et sans époux, avec juste assez de ressources pour survivre quelques mois, c'est à coup sûr la prostitution. Les bordels du port sont à l'affût d'occasions de ce genre. Coelia était exactement ce qu'ils recherchent, une très jeune fille, mais déjà formée, sans protection aucune et de surplus, jolie. Cela leur assure des filles dociles, parce qu'elles ne savent rien de l'existence et qui n'ont pas l'idée de rêver à autre chose, parce qu'elles sont habituées très tôt à leur profession. Du reste, certaines réussissent admirablement et sont à même, une fois enrichies, de s'établir à leur compte, de se marier – si elles trouvent preneur – ou seulement de vivre tranquillement de leurs rentes.

« Les tenanciers de ces maisons vinrent donc trouver Coelia après un délai raisonnable pour la laisser surmonter les premières douleurs de son deuil. Cependant, elle n'avait rien de l'innocente qu'ils avaient escomptée. Sa mère lui avait fait la leçon dès son plus jeune âge et l'avait élevée dans le mépris des péripatéticiennes du port. Cette brave femme, qui avait eu

cette unique enfant dans un âge avancé, s'était davantage occupée d'elle que ne le font d'ordinaire les mères. Elle l'avait notamment élevée plus luxueusement que sa condition ne le lui permettait. Ainsi, remarquant que sa fille avait des dons de musicienne, elle lui fit donner des leçons, ce qui t'explique que Coelia joue si bien de la cithare et de la harpe. Mais elle l'avait surtout élevée dans le respect de la morale et des dieux.

« Aussi lorsque Coelia reçut les propositions des maîtres bordeliers, elle rougit de honte et les mit aussitôt à la porte. Ils se laissèrent faire, convaincus que si elle opposait plus de résistance que la majorité des filles sollicitées, la nécessité la forcerait à accepter leurs offres.

« Bien que Coelia fût démunie de toute famille pour la conseiller et qu'elle eût, peu sagement, consenti à dépenser la presque totalité de l'épargne de ses parents pour leurs funérailles, ainsi que l'y incitaient les prêtres, elle était résolue à ne pas faillir à l'éducation que lui avaient donnée ses parents. Elle courut chez le Grand-Prêtre et demanda à être reçue par lui. Cela parut d'une audace extrême aux prêtres qui gardaient le Temple ce jour-là. Mais elle fit tant de bruit et supplia tant qu'un prêtre supérieur qui officiait dans le Temple finit par venir voir ce qui se passait.

« Ému par l'histoire de Coelia et, plus encore – car la situation était suffisamment fréquente pour qu'elle fût entrée dans les mœurs – par sa détermination à échapper au destin qui l'attendait, il accepta de la conduire auprès du Grand-Prêtre.

« Celui-ci, l'actuel Grand-Prêtre, que tu as vu l'autre jour et qui venait à peine d'entrer en fonction – le père de Nagar étant mort peu de mois auparavant – prit Coelia sous sa protection. Du moins le fit-il de manière spontanée, sans réfléchir aux conséquences de sa décision.

« En l'absence de toute famille, il était contraint de servir lui-même de protecteur à Coelia. Fort ennuyé d'avoir inconsidérément accepté de l'aider, il l'emmena chez lui. Elle y passa plusieurs jours, s'occupant à distraire la femme et les filles du Grand-Prêtre en jouant de la cithare. Elle était aussi inquiète que son hôte de savoir ce qui adviendrait d'elle. Le plus probable était qu'on lui trouve un mari, qui ne lui plairait pas nécessairement et auprès duquel elle jouirait d'une moins grande liberté que dans la maison de prostitution qui était prête à lui ouvrir ses portes. Aussi cherchait-elle, en jouant de la musique, à la fois à oublier son triste sort et à s'attirer les

bonnes grâces, jusque-là assez hésitantes, de la famille du Grand-Prêtre. Je la plains d'autant plus que la femme du Grand-Prêtre est d'un ennui affligeant et que les trois filles qu'il a gardées chez lui comptent, dit-on, parmi les plus hideux laiderons de la Cité. Les deux autres, qui étaient fort belles et gracieuses, se sont aisément mariées. Mais on raconte que les trois autres étaient si laides qu'il ne pouvait même pas les consacrer comme prêtresses. Enfin, tu demanderas à Coelia, qui les a vues, si ces bruits sont fondés ou non. Je n'ai jamais pensé à l'interroger. Peut-être est-il préférable de n'en rien faire, car elle ne garde pas un très bon souvenir de cette période. De même, tu t'en seras aperçu, ne voue-t-elle pas une très vive admiration au Grand-Prêtre qui l'a pourtant tirée d'affaire.

« Lorsque Nagar revint dans le Royaume, l'une des premières visites qu'elle fit fut pour celui qui avait succédé à son père. En arrivant chez lui et en traversant ses jardins – il a de très beaux jardins, grâce à sa femme paraît-il, ce qui tendrait à prouver que, tout insignifiante qu'elle soit, elle possède quelques talents – elle entendit le son de la cithare de Coelia. La mélodie qu'improvisait notre douce amie était si pure et si charmante, que Nagar se sentit heureuse d'être enfin de retour dans son pays natal. Quand elle apprit du Grand-Prêtre l'histoire de Coelia, elle offrit immédiatement de la prendre chez elle. Le Grand-Prêtre qui, depuis trois jours qu'il avait Coelia dans sa maison, ne passait pas une heure sans regretter sa bonne action à la pensée des tourments que la recherche d'un mari allait lui causer, accepta d'emblée. Coelia, qui redoutait le pire depuis trois jours, se montra d'autant plus enthousiaste que Nagar était la fille du précédent Grand-Prêtre. Les journées passées aux côtés de l'actuel Grand-Prêtre l'avaient à tout jamais confirmée dans l'idée que le père de Nagar était irremplaçable. Aussi la suivit-elle immédiatement, sa cithare sous le bras.

« Voilà qui t'explique l'attachement de Coelia pour Nagar et de Nagar pour Coelia. Nagar a le sentiment d'avoir sauvé Coelia soit d'une vie sans intérêt, soit du bordel, où elle serait peut-être allée si elle avait dû passer un jour de plus dans la maison du Grand-Prêtre. Je les ai connues, je te le répète, très proches. C'est ton arrivée qui a altéré leurs relations.

— Que veux-tu dire par là ?

— Ce que tu sais toi-même, Coelia est éprise de toi.

— Il me semblait que c'était vers toi qu'elle tournait ses regards.

— Allons, ne joue pas l’innocent… Ce qui est vrai, c’est que Coelia, autrefois, avant que tu ne viennes, était amoureuse de moi. C’était un plaisir vaniteux que de la voir me regarder à la dérobée et se morfondre lorsque je m’esquivais avec Nagar.

« Quand tu es entré dans cette maison, elle s’est demandé ce qui se passait et pourquoi ce charmant trio que nous formions et où elle était, elle, l’observateur discret, mais jaloux, de nos amours, allait disparaître. Elle t’a tout à la fois détesté pour cela et accueilli comme un élément susceptible de l’aider à me conquérir. Tu ne sais sans doute pas que le jour de ta venue, elle a tout fait pour me monter contre toi. Puis tu l’as séduite, de même que tu m’as séduit et que, vraisemblablement, tu avais préalablement séduit Nagar. Depuis, c’est vers toi qu’elle tourne ses regards et tu ne peux l’ignorer.

— Admettons. Je doute cependant que tout soit aussi simple que tu le dis. Coelia penche vers moi autant que vers toi.

— C’est son côté sentimental. Elle a été amoureuse de moi sans que cela tire à conséquence, aussi ne peut-elle pas renoncer totalement à ce sentiment. Mais elle est éprise de toi aussi, et sûrement plus profondément. D’autant qu’elle te plaît. Cela non plus tu ne peux le nier.

— Admettons encore. Mais je ne vois pas jusqu’ici le sens de tes propos.

— Tu vas le voir. Comme je te l’ai dit, seule Coelia peut apprendre quelque chose de Nagar. De plus, elle se montre curieuse dès que le sujet en question l’intéresse. Combien de fois n’ai-je pas vu son ombre, maladroitement oubliée, nous épiant Nagar et moi, ou encore toi et moi. Cela dit, elle est discrète et je la crois capable de garder un secret et de ne pas parler inconsidérément. Ce qui signifie que ce que lui confiera Nagar, elle ne le dévoilera pas sans raison.

« Tu dois devenir cette raison.

— Que veux-tu dire ?

— Si Coelia est à toi, elle te parlera sans hésitation de ce qu’elle sait. Aussi dois-tu devenir son amant.

« J’ai songé à la séduire moi-même. Malgré le sentiment qu’elle éprouve aujourd’hui pour toi, je crois que j’y serais parvenu aisément. Je te

confesse qu'à un moment où mes relations avec Nagar n'étaient pas excellentes, j'ai été tenté de la prendre pour maîtresse, moins alors pour exploiter ses connaissances que pour me venger. Nagar le sait, qui a essayé de la jeter dans mes bras pour me distraire de ma colère et de mes préoccupations.

« Mais je ne peux me résoudre à le faire, parce que j'aime Nagar et qu'au surplus elle se méfierait de cette liaison incongrue et risquerait de ne plus rien révéler à sa suivante ou au contraire de lui donner de fausses informations.

« Mais toi, tu peux le faire et Coelia est prête à succomber. »

J'eus beau protester et des sentiments de la jeune fille et des miens, Phoil ne voulut rien entendre. Nous faisions partie de son plan et, par un heureux hasard qui apaisait ses derniers scrupules, nous étions attirés l'un par l'autre. Il tint donc pour acquis que j'avais accepté cette abominable mission et que je ne tarderais pas à l'instruire de ce que j'avais appris au milieu des débordements de l'amour.

Si j'avais jamais eu envie de me faire aimer de Coelia, la fonction que m'assignait Phoil m'en éloignait définitivement. Je reconnais que Coelia me plaisait et que j'avais encouragé l'amour évident qu'elle me portait. J'éprouvais un grand plaisir à me trouver à ses côtés, à lui parler, à l'écouter jouer et chanter les chansons que je lui avais écrites, enfin, bien sûr, à badiner avec elle. J'étais toujours à deux doigts de l'entraîner vers ma couche et de me plonger dans ses mystères. J'ai d'étranges moments d'exaltation où je ne suis plus tout à fait moi-même et où ma conduite, à l'envisager a posteriori, apparaît désespérément irrationnelle. Mais chaque fois, quelque chose me retenait, car j'éprouvais pour elle, ainsi que je l'ai dit, un mélange d'amour et de jalousie en raison de ce que je pressentais et pressens encore de son avenir et du mien. Toujours, ma tendresse retombait et en venait parfois à se transformer en agressivité. Au reste, il semblait que sa propre personnalité subît, elle aussi, ces transformations inopinées.

Sa récente maladie et l'émotion qu'elle m'avait causée m'obligeaient néanmoins à reconnaître que j'étais plus amoureux que je ne souhaitais l'admettre. Et comment ne pas l'être devant cette fraîcheur et cette naïveté, cette grâce maladroite et l'étrange impression qu'elle donnait – qui avait dû

saisir Nagar et provoquer l'affection dont parlait Phoil – que sous les dehors d'une intelligence peu brillante, elle allait droit à l'essentiel. Je suis convaincu que les dieux, ou ce qui en tient lieu, quel que soit le nom qu'on leur donne, l'ont investie d'une mission. Et c'est le contraste entre son apparence simple et la certitude qu'on a, en la côtoyant, qu'elle est née pour quelque chose, sans qu'elle s'en doute, ni même s'en soucie, qui est cause de son charme.

Mais comment me laisser aller désormais à ce qui me paraissait une tentation toujours plus difficile à écarter ? Je suis resté perdu toute cette journée, finissant cependant par décider de refuser de faire ce que Phoil m'avait demandé, quitte à invoquer de vains prétextes pour me justifier. Le plus dur serait de faire de la peine à Coelia après ce qui s'était passé de si charmant entre nous, le matin de sa guérison. Mais, fortifié parce que j'avais pris une décision, et, distrait de ce nouveau souci par notre veille dans la taverne en compagnie du marchand aux mines de conspirateur, je mis de côté le problème, pour y repenser plus tard.

Après la courte nuit que nous avions passée dans les appartements du prince et après la tournée habituelle du palais aux venelles du port, il apparut qu'il n'y avait rien de nouveau. Je convainquis Phoil de regagner la presqu'île de bonne heure. Je me sentais coupable de ma paresse et m'étais décidé, au moment où je regardais monter le jour, à me remettre immédiatement au travail. Mais nous nous étions levés tard et Phoil, à son habitude, flâna et discuta à gauche et à droite avant de se résoudre à abandonner sa chère Cité. Tant et si bien que le couchant était sur la presqu'île lorsque nous y arrivâmes.

Coelia se trouvait sur la terrasse. Phoil se jeta dans ses bras avec une telle bonne humeur et en m'envoyant de tels coups d'œil par-dessus l'épaule de la jeune fille que je dus l'imiter et, comme lui, la saouler de propos insipides destinés à la mettre de notre côté, mais qui ne me semblèrent pas la convaincre profondément. J'étais triste au fond de moi, tout à la fois désespéré et ravi de la revoir et de la savoir si proche de moi que j'aurais pu la toucher et la caresser sans même que le prince s'en aperçoive.

Le manège de Phoil reprit de plus belle lorsque parut Nagar. Il était clair, à sa tenue poussiéreuse, qu'elle revenait de la Cité. Elle était gênée que nous le voyions et nous l'étions de ne pas pouvoir faire autrement que de le voir. Quand ce premier instant d'embarras réciproque prit fin, Phoil lui fit une cour si empressée que je ne pus que m'en aller avec Coelia. Je la suivis dans la maison, ne cessant de lutter contre ce trouble entêtant qui m'avait pris dès la minute où nous nous étions enfoncés dans les profondeurs des couloirs. Je ne sais ce qui se passa alors. J'étais comme fou, désirant à ce moment cette femme plus fort que jamais je ne le fis pour aucune et désespéré par l'idée qu'à la seconde où je poserais ma main sur elle, l'horrible machination de Phoil se mettrait en branle et que Coelia deviendrait – que je le veuille ou non – prisonnière du plan du prince. De plus, ces boyaux qui étranglent toute la villa suffiraient à conduire à la démence le plus raisonnable des esprits. J'eus une minute de déraison au cours de laquelle je m'emparai du cou mince de Coelia et fus pris de la plus irrépressible envie de le briser entre mes mains. Bientôt, l'odeur de la jeune fille, la douceur de sa peau sous mes paumes firent que je me détendis. Je laissai enfin mon corps et ma bouche aller à la recherche des siens. J'étais perdu, je le savais, car elle répondit à mon étreinte. Et que me restait-il à faire que de la supplier de croire à ma sincérité ? J'eus le courage de me séparer d'elle pour reprendre mes esprits avant que nous soyons allés plus avant à la poursuite de l'autre.

Je repassai sur la terrasse, après l'avoir laissée chez elle. Écrire que je priais le ciel pour que Phoil ait réussi, seul, à apprendre de Nagar ce qu'il désirait, ne traduit qu'imparfaitement l'état de mes désirs. Mais à sa mine triste, je sus qu'il n'en était rien. Et comme toujours, il se plaignit de sa maîtresse, reprenant les mêmes arguments, refaisant les mêmes commentaires. Quand Coelia revint sur la terrasse, je m'obligeai à ne rien manifester et je me contentai, pour n'avoir pas l'air d'un goujat ou d'un hypocrite, de la regarder profondément. Elle resta à l'écart et je ne cessai de l'observer, songeusement assise en bordure de la nuit. Je ne savais quelles étaient ses pensées. Je voyais uniquement l'œil narquois de Phoil et son sourire entendu, tandis que, comme moi, il laissait son regard glisser vers la jeune fille.

Ce soir-là, je repris le récit de Célubée où je l'avais interrompu. Pendant que je parlais, je pensais à l'imperfection des vers que j'avais

composés pour raconter la fin d'Alla. J'aurais aimé, parfois, arrêter mon récit et courir à ma chambre pour noter les images qui me traversaient l'esprit au moment où je parlais et que, je le savais, j'allais oublier si rapidement qu'elles seraient à tout jamais perdues. Mais ces êtres ingrats m'en auraient voulu de les abandonner les uns aux autres et de les laisser confrontés à eux-mêmes. Je comptais ce soir-là achever la vie de Neter, quand l'intrusion bruyante de l'intendant de Nagar m'en empêcha.

Il cherchait Phoil. Son agitation, de même que l'état de sa personne, témoignait qu'il avait couru sur les routes pour venir trouver le prince. Il ne fit aucun cas de Nagar, ce qui la mit visiblement en colère. Il s'éloigna ensuite avec Phoil, et Nagar se retira à son tour. Je voyais que Coelia m'attendait, ou du moins attendait que je poursuive ce que j'avais entrepris avec elle au début de la soirée. Je ne souhaitais pas pour l'instant en faire davantage et le meilleur prétexte que je réussis à trouver fut l'étendue de mon travail, ce travail que je délaissais depuis tant de jours.

Grâce à l'intendant, Phoil me laissa tranquille le lendemain. Coelia aussi. Je pus avancer quelque peu mon poème et je le fis d'autant plus fébrilement que je pressentais que je devrais l'abandonner ensuite pour de très nombreux jours. Phoil revint le soir. Après avoir raconté la fin de l'histoire de Neter, j'achevai la nuit, encore une fois, en composant, parvenant même à oublier le regard de détresse et d'incompréhension que m'avait jeté Coelia lorsque j'avais quitté la terrasse. (…)

OceanofPDF.com

IV

(…) Le lendemain, je partis avec Phoil pour un voyage de plusieurs jours. L'intendant de Nagar avait franchi tous les milles qui le séparaient de la Cité pour avertir Phoil que ses prédictions et nos pressentiments, après la mise aux fers des derniers soldats revenus avec les grains, s'étaient réalisés.

Lorsque le procureur de la quatrième seigneurie avait entrepris de s'attaquer aux montagnes, la révolte avait éclaté. Dans la montagne, l'état des cultures, après le départ de Phoil, ne s'était pas amélioré. Rares étaient les gerbes porteuses de grains. Et encore, parmi celles-ci, beaucoup ne contenaient que des épis racornis qui n'avaient pas réussi à se développer et à croître dans la grande lumière de l'altitude. Les montagnards avaient alors épuisé leurs réserves de l'an passé. Ils vivaient de cueillette et abattaient leurs animaux les uns après les autres. Pour préserver leur bétail et leurs animaux de basse-cour, l'intendant de Nagar les avait ravitaillés comme il pouvait. Cependant tous les intendants – ceux d'autres princes ou ceux qui veillaient sur les terres du Roi – ne s'étaient pas montrés aussi compatissants et dans certaines fermes, passé les derniers jours de l'automne, une fois que le froid serait descendu sur les montagnes, il n'y aurait plus rien à manger que des racines et de l'herbe.

Le hasard voulut que dans une terre voisine de l'une de celles de Nagar, un champ avait miraculeusement prospéré. Il devait se trouver sur le parcours d'une rivière souterraine. Les années antérieures, la plupart des cultures y avaient moisi en raison de l'excès d'humidité. Cette année-là, il les avait au contraire préservées de la sécheresse. Les épis gonflaient et blondissaient, leurs barbes frémissant au vent qui se levait à présent que la fraîcheur revenait. Le paysan qui les avait semés s'apprêtait à moissonner. Seul, ce champ avait produit. Il était cette année-là sa consolation, autant du reste que celle des deux fermes voisines qui, n'ayant rien ou quasiment rien récolté, comptaient sur ce champ et la générosité de son cultivateur pour survivre.

En montant vers cette propriété, l’assistant du procureur et la compagnie de soldats qui l’escortait n’avaient rencontré que des champs moissonnés. Les paysans avaient fini par couper et engranger le peu qu’ils avaient pu sauver, ayant compris que plus rien ne pousserait désormais. Quand elle se trouva à hauteur du champ épargné et florissant, la troupe en conclut qu’il était le reflet de ce qu’avaient été les autres. Après avoir traversé tant d’étendues austères et stériles et ne s’être encore risqués dans aucune ferme, tant ils étaient découragés par l’aspect du paysage, ces hommes se sentirent ragaillardis et décidèrent de rejoindre la maison à laquelle semblait appartenir le champ prodigieux.

Malheureusement, le chemin par lequel ils étaient montés avec un chariot tiré par deux bœufs ne paraissait pas y mener, alors que, d’où ils étaient – et à la condition de continuer en ligne droite en coupant à travers le champ – la ferme était toute proche. Ils ne cherchèrent pas un autre passage et plongèrent droit dans les céréales.

De la maison, le fermier, sa femme, ses enfants et deux voisins, venus en renfort pour l’aider à moissonner le champ qu’il s’était décidé le matin même à faucher, virent une grande poussière qui fumait au-dessus de leur terrain fertile, tandis que les gerbes et les épis paraissaient s’affaisser au passage du nuage de fumée. Lorsque le chariot émergea du champ, ils distinguèrent le large sillon qu’il y avait pratiqué. Tout y avait été écrasé, brisé, perdu. Derrière le char, apparurent les soldats. Leur présence acheva de rendre fous les moissonneurs. En comptant la femme et les deux plus jeunes enfants, qui étaient en âge de tenir une petite faux, il y avait là dix personnes, armées de faux, faucilles et couteaux fraîchement aiguisés.

Les soldats n’étaient guère plus nombreux, le reste de l’escorte étant demeuré en arrière pour porter secours au second chariot qui avait versé dans l’un des virages du chemin. Mais les militaires n’eurent guère le temps de compter leurs adversaires, pas plus qu’ils n’eurent celui de sortir leurs armes. Avant de comprendre ce qui se passait, ils furent égorgés par les dix montagnards, de même que l’assistant du procureur et le conducteur du chariot.

Quand la seconde escorte arriva à hauteur du champ, les paysans y travaillaient, ayant aussitôt abandonné les cadavres sanglants, pour sauver ce qu’ils pouvaient de leur récolte. Les nouveaux venus s’engagèrent eux aussi dans le champ, suivant la piste tracée par leurs prédécesseurs. Eux non

plus ne surent sans doute jamais ce qui s’était passé, car les montagnards se jetèrent sur eux et les exécutèrent promptement avant de reprendre leur moisson.

Ils oublièrent cependant le conducteur du second char qui, à l’arrière, n’avait pas encore dirigé son animal à la suite des soldats. Il vit toute la scène. Il eut la présence d’esprit de ne pas crier d’horreur. Dégringolant de son siège, il abandonna son véhicule pour prendre la fuite à toutes jambes. Il se précipita au Centre, où il n’arriva que dans le courant de la nuit, épuisé et à demi dément. Pendant ce temps, les paysans avaient rentré leur récolte, enterré les morts et caché les chariots, dont le second qu’ils avaient découvert sur le chemin à leur grand étonnement.

Quand d’autres soldats remontèrent, ils les attendaient et avaient fait venir, pour combattre avec eux, tous ceux qui pouvaient en une journée rejoindre leur ferme. L’indignation de savoir que le seul champ fécond de la région avait été piétiné avait suffi à mobiliser la majorité des paysans. En outre, quelques-uns, dont les fermes se trouvaient plus bas et qui avaient déjà été ponctionnés, se joignirent spontanément à eux.

Il y eut une véritable bataille rangée au cours de laquelle la vingtaine de soldats fut anéantie. Le procureur qui accompagnait le commandant de la garnison périt de la même manière. Quelques montagnards ne survécurent pas non plus à leurs blessures. Néanmoins la victoire appartenait aux paysans.

Lorsque le Centre apprit que presque toute une garnison avait été détruite par quelques misérables fermiers, le commis qui le dirigeait fit aussitôt appel au poste militaire, plus important, de la seigneurie voisine. La garnison de la quatrième seigneurie, de tout temps réduite, l’était davantage encore à cette époque où l’on avait requis les soldats pour aider les procureurs dans leur tâche. Les récoltes étant toujours plus considérables dans les autres seigneuries que dans celle-ci, étroite et montagneuse, le commandant de la place avait envoyé une partie de la troupe en renfort dans d’autres provinces.

Les soldats appelés par le commis ne s’embarrassèrent d’aucun principe. Ils mirent le feu à toutes les fermes voisines de celle où s’était produite la tuerie et en massacrèrent les habitants. La conséquence ne se fit pas attendre : toute la montagne se souleva contre eux.

Lorsque l’intendant avait quitté le domaine de Nagar pour informer le prince de ce qui se passait, car il se doutait que jamais ces nouvelles ne parviendraient à la Cité, les montagnards avaient, pour la plupart, quitté leurs maisons et s’étaient réfugiés dans des grottes ou des abris provisoires qu’ils détruisaient derrière eux. Ils tendaient des embuscades aux soldats qui pillaient leurs greniers pour prélever, malgré tout, la dîme royale. On ne comptait plus les escouades massacrées et, en retour, les paysans capturés et passés au fil de l’épée.

L’intendant craignait que la plaine elle-même ne se laisse embraser par les feux qui s’allumaient chaque nuit au sommet des montagnes. Il avait dû retenir le jeune homme que Phoil lui avait confié pour l’empêcher de se joindre à la rébellion.

Phoil renvoya l’intendant dans la quatrième seigneurie. Il décida de partir à sa suite, de préférence avec moi, afin de se rendre compte sur place de ce qui se passait et d’examiner s’il pouvait en tirer parti.

J’avais déjà traversé les seigneuries du Nord, lorsque j’avais accompagné Nagar dans sa propriété, au début de mon séjour. Mais nous les avions franchies par une chaleur suffocante et dans un véhicule peu confortable. Voyager avec Phoil, cheval contre cheval, était un grand plaisir. Les plus grosses chaleurs étant passées, il faisait bon sur les routes, éclairées d’une lumière à la fois plus douce et plus transparente. Enfin, il y avait Phoil, qui me commentait avec un enthousiasme sans cesse renouvelé les régions que nous parcourions.

En dépit de toute l’ambition dont je soupçonnais le prince, je dus admettre que l’intérêt qu’il portait aux paysans devait être, du moins pour une grande part, sincère. De plus, pour un homme de son rang et de son éducation, il se montrait curieusement compétent. Il savait apprécier une terre et dire, à sa couleur, au volume et à l’apparence des mottes que les labours avaient soulevées, ce qu’elle valait. De même, jetait-il un regard de connaisseur sur le bétail, voyant immédiatement si l’éleveur était attentif ou non et si l’animal pouvait encore être utile et pour combien de temps. Cette connaissance des choses de la terre, dont je ne cessai jamais de me demander d’où elle lui venait, se doublait d’une réelle attirance pour la campagne et ses habitants, quels qu’ils fussent. Quoique pressé d’arriver au

but de son voyage, il ne pouvait s’empêcher de se hasarder dans des chemins boueux, pour aller flairer l’odeur d’automne qui s’était enroulée autour des feuilles sèches et des fleurs jaunies. De même, lorsque, ayant abandonné la route du fleuve, déserte et bordée de terres arides et incultes, nous pénétrâmes dans les aires de culture, il ralentit l’allure, descendit fréquemment de cheval pour aller soupeser la terre ou seulement contempler la douceur montant des champs noirs fraîchement retournés et engagea plusieurs fois la conversation avec des paysans au travail ou s’en retournant chez eux à la tombée du soir. Ce fut ma plus grande surprise, qui se confirma ensuite, quand nous abordâmes les montagnards. Phoil leur parlait comme s’il avait été l’un des leurs, non seulement parce qu’il connaissait le dialecte qu’ils utilisaient entre eux, mais parce qu’il savait précisément ce qu’il fallait leur dire pour gagner leur confiance et leur sympathie. Même s’il discutait facilement avec les marchands de la Cité, sans que jamais ses discours ou l’intérêt qu’il portait à ses interlocuteurs pussent être suspectés de condescendance, ses propos ne paraissaient pas aussi naturels et sincères que ceux qu’il tenait aux agriculteurs.

J’ai souvent observé chez des hommes aux préoccupations élevées cette capacité à s’intéresser, voire à se passionner, pour ce qui semblerait des sujets trop vulgaires ou terre à terre pour qu’on puisse imaginer qu’ils retiennent leur attention. Parmi mes amis d’autrefois, ceux que j’avais abandonnés pour fuir le sort qu’on m’avait réservé, deux présentaient cette caractéristique.

Le premier, qu’on aurait cru nuit et jour dévoré de l’ambition de conquérir le pouvoir et d’instaurer un état démocratique, était un botaniste d’une érudition telle qu’il avait composé un traité sur les fleurs et les plantes qui faisait autorité chez tous ceux qui ont des connections avec la médecine ou la pharmacopée. Il y avait décrit non seulement l’aspect de chacun des végétaux répertoriés, mais encore leurs propriétés thérapeutiques, allant jusqu’à proposer des recettes de son cru ou recueillies chez de vieilles gens des campagnes.

Le second avait développé des idées d’une grande finesse sur la question du pouvoir et était connu pour l’acuité de sa philosophie et la pertinence de ses observations politiques. Cependant, sa véritable passion était la boucherie. Il n’avait pas son pareil pour abattre un animal sans le faire souffrir et le dépecer en un temps réduit. Mais, plus encore que dans

l’équarrissage des animaux, c’est dans le débitage de la viande qu’il révélait une habileté inégalée. Le travail des bouchers est insoutenable, mais en dépit de l’odeur pénétrante du sang et de la chair fraîche, il parvenait à le rendre supportable et même fascinant. Le voir désosser une pièce de bœuf, tailler dans les tissus musculaires pour obtenir des tranches émincées, découper le morceau en côtelettes soigneusement dessinées, en les préservant de cette apparence de chair mutilée que ne savent pas toujours éviter les bouchers, couper les os en détachant les articulations ou en les séparant en deux d’un coup sec et précis qui permettait d’en recueillir la moelle sans aucune perte, me procurait tout à la fois un plaisir de nature esthétique – tant ses gestes étaient sûrs et de ce fait élégants – et un frisson de panique à l’idée qu’utilisé comme bourreau, il saurait à la perfection transformer les corps qu’on lui livrerait en dentelle humaine, si joliment ciselée qu’on en oublierait de s’horrifier.

En raison du bonheur de Phoil à se retrouver dans la nature – auquel, je crois, se joignait le soulagement de se trouver momentanément éloigné de l’atmosphère qui régnait alors dans la Cité et des intrigues qu’il avait lui-même commencé d’y monter – notre marche se prolongea davantage que nous ne l’avions tous deux escompté. Comme lui, j’aurais voulu que ce temps ne s’arrêtât pas et que nous fussions condamnés à cheminer tous les deux au milieu de ces paysages d’automne, plus semblables à ceux de mon pays que ne le sont ceux de la presqu’île et du sud de la Cité.

Chaque soir nous nous arrêtions dans une prairie et nous nous endormions dehors, dans les couvertures que Phoil avait emportées. Nous mangions peu, voire pas du tout, mais seul nous importait alors d’être en plein air et tous les deux. Ces jours-là, je fus certain qu’il m’avait définitivement adopté. Il aurait pu partir avec l’un de ses amis de la Cour auxquels le liaient de nombreuses années d’affection. Mais il savait qu’aucun d’entre eux n’aurait résisté à la dureté du voyage et à l’isolement dans lequel nous nous trouvions ; qu’aucun n’aurait supporté, jour après jour, de ne voir que des champs et des collines, des vallées et des montagnes, des fermes et des masures et des êtres humains inintelligibles, aux visages salis de sueur, de terre et de soleil, dans lesquels brillaient souvent des yeux de la couleur des miens ; qu’aucun enfin ne se serait contenté des conversations que nous poursuivions, heure après heure, avec tout à la fois l’âpreté et le plaisir de deux véritables discuteurs.

Malgré l’amollissement dû à ma longue fréquentation d’une société amoureuse du luxe et du confort, mon corps n’avait pas oublié les rigueurs auxquelles il avait été soumis dans les premiers temps de sa vie et je supportais sans difficulté le régime que m’imposait le prince. Comme toujours, je jouissais – à tort bien sûr – du répit que je m’accordais dans l’accomplissement de la tâche que je m’étais fixée. J’éprouvais une enivrante volupté à repousser le moment d’écrire les passages difficiles que je m’étais promis de composer au cours, précisément, de ces journées, comme si j’espérais n’avoir jamais à les écrire parce que surviendrait un événement qui m’en empêcherait. Je suis un poète d’une nature bien fâcheuse. J’aime davantage songer à ce que je vais rédiger, que rédiger, parce qu’aussi longtemps que les vers flottent dans mon esprit sans avoir été emprisonnés dans l’argile ou sur le papyrus, je peux croire qu’ils se révéleront éblouissants et inoubliables. Quoiqu’on affirme en beaucoup d’endroits du monde que je suis un grand poète, et certains disent le plus grand, je sais bien que mes vers les plus beaux demeurent ceux que je n’ai jamais écrits, mais dont j’ai rêvé sans parvenir à les retrouver, une fois installé devant mon écritoire. Enfin j’étais provisoirement éloigné du problème, non résolu, de mes relations avec Coelia. Je me rendais compte qu’il était temps que je me retrouve dans une compagnie virile, avec des activités masculines après tant de journées passées dans une maison de femmes, à m’occuper l’esprit plus que le corps.

Au cours de l’un de ces jours de voyage, Phoil me livra l’état de ses réflexions sur la prise du pouvoir. À présent, il ne s’embarrassait plus, du moins avec moi, d’expressions pudiques pour parler de son projet. Il utilisait sans hésitation des termes tels que « complot », « conspiration », « conjuration ». J’avoue que cela facilitait la conversation, car je n’avais pas à chercher de périphrases pour exprimer une idée qui jusqu’ici lui paraissait inconvenante.

« Vois-tu, commença-t-il, certains jours de la semaine précédente, j’ai failli tout abandonner. Cela semblait une entreprise titanesque que d’aller à contre-courant des opinions admises dans la Cité.

« Un de ces matins-là, je me suis éveillé avec une idée, qui m’apparut d’une simplicité salvatrice. Pourquoi, me demandai-je, monter une telle machination, avec ce que cela suppose de lourdeur et de risques, quand je

pourrais me contenter d'assassiner discrètement le Roi d'une coupe empoisonnée ? J'étais si excité par cette idée, que je me mis à élaborer les détails de l'opération. Je savais même où je me procurerais le poison et comment je le ferais avaler au Roi.

« C'est étonnant comme on peut avoir par moment l'esprit embrouillé au point d'oublier les données les plus simples d'un problème. Ce qui me séduisait le plus dans ma nouvelle conception, c'est que personne ne saurait que j'étais le meurtrier. J'ai joué une journée entière avec ce projet, tout en continuant, par acquit de conscience, à monter le complot dont j'avais d'abord eu l'inspiration.

« Et soudain, je me rendis compte que cette idée, qui me semblait aveuglante d'évidence, était en réalité un projet stupide.

— Vraiment ? » demandai-je, tout à fait étonné, tant à mon tour, l'exposé de ce nouveau plan me semblait ingénieux et de nature à lever toutes les difficultés que nous avions commencé à rencontrer sur notre route.

« Mais oui ! que se serait-il passé si j'avais empoisonné le Roi ? Deux hypothèses. La première, la plus défavorable pour moi, était que finalement il ait résolu de céder la couronne à son fils illégitime et ait laissé un testament en ce sens. Le bénéfice de mon acte revenait donc au bâtard du Roi. Dans la seconde, son fils débile montait sur le trône. Au mieux, je devenais régent, ou du moins membre du conseil de régence, au pire on parvenait à m'éliminer. Dans le meilleur des cas, il me fallait encore cinq à dix ans pour m'imposer et régner en fait et en titre.

« Car il est fondamental pour que je prenne le pouvoir – et que je le prenne vite si je veux empêcher le Royaume de glisser sur la pente fatale où le Roi l'a engagé – que l'on sache que c'est moi qui suis l'auteur du meurtre. Et dans ce cas, tant qu'à agir à visage découvert, mieux vaut le faire en ayant une force derrière soi de manière à assurer ses arrières. »

Ce petit discours, tout en me confortant dans l'idée que Phoil entendait s'emparer du pouvoir par ambition personnelle, ce que confirmait son désir de faire vite, quoiqu'il le masquât habilement derrière la nécessité, au demeurant réelle, de prévenir la ruine du pays, m'apprit combien il avait progressé dans l'étude de l'action à mener. Jusque-là, il avait été question d'empêcher le Roi de mal faire, au pire de l'écarter. À présent, Phoil

envisageait, non, avait décidé de le faire disparaître. Et il raisonnait avec une telle froideur et un tel détachement qu'il avait même découvert la justification, en termes d'efficacité de son crime.

La mort du souverain ne me touchait guère. Je ne le connaissais pas et elle paraissait somme toute logique. Mais dans le contexte du Royaume, l'assassinat du Roi était un véritable sacrilège. Aucun souverain de ce pays n'avait péri de la main d'un usurpateur – ou du moins l'histoire n'en avait-elle pas gardé trace. Dans les deux cas et plus encore dans le second, cela démontrait la profanation que constituerait un meurtre royal. Que Phoil en soit, malgré cela, parvenu à cette décision témoignait de sa détermination. Il était désormais clair qu'il ne reviendrait plus jamais en arrière. Mais que le Royaume et surtout la Cité acceptent de reconnaître comme souverain un meurtrier coupable d'une telle impiété me paraissait hasardeux. Phoil éprouverait encore plus de difficultés à asseoir sa légitimité.

Lorsque je lui demandai pourquoi il avait résolu de tuer le Roi, alors qu'il pouvait se borner à l'emprisonner ou à l'exiler, il me répondit avec douceur :

« Cher Anticléridès, si le Roi demeurait en vie, je serais davantage encore qu'en l'ayant exécuté, un usurpateur, car il continuerait à incarner la légitimité. En le tuant, je prends moins de risques qu'en lui laissant la vie sauve.

— Mais, lui fis-je remarquer, est-ce que ton raisonnement n'implique pas que tu te débarrasses de la même façon des fils du Roi ?

— Je crains que cela ne l'implique effectivement », répondit-il tranquillement.

Ainsi discutions-nous de l'objet de la conspiration. Mais je ne savais toujours pas comment Phoil allait procéder. Lui-même avouait n'avoir pas encore les idées très nettes. Une seule chose paraissait certaine selon lui : il ne parviendrait à ses fins que si le Royaume tout entier, les campagnes comme la ville, les portefaix comme les marchands, les soldats comme les aristocrates se soulevaient. Son problème était aujourd'hui de déterminer ce qui pourrait embraser d'une seule flamme une population aussi disparate. Quant aux détails pratiques du complot, il m'assura qu'ils prenaient forme peu à peu dans son esprit et qu'il s'en ouvrirait à moi au moment opportun.

Le soir cependant, lorsque nous nous arrêtions, notre conversation s'interrompait et Phoil me priait de lui raconter l'histoire de Célubée. Le premier jour, j'y mis quelque réticence, parce que je n'avais pas envie de me ressouvenir du travail que j'avais laissé derrière moi et que je jugeais malhonnête de poursuivre en dehors de la présence de Nagar et de Coelia un récit qui leur plaisait autant. Mais Phoil mit tant d'ardeur à me supplier de continuer, que je me laissai faire et admis que Nagar connaissait déjà toute l'histoire et qu'il se trouverait bien une occasion où je pourrais, si Coelia me le demandait, reprendre pour elle mon récit.

Enfin, nous arrivâmes sur le domaine de Nagar. Phoil s'en attrista. Cela signifiait que c'en était fini des jours de liberté. Il pressentait qu'il n'en aurait plus jamais, ni ne s'accorderait plus jamais le loisir de se promener à travers le Royaume, comme nous venions de le faire.

La situation dans cette seigneurie ne s'était en rien améliorée. La montagne était quadrillée de soldats qui réussissaient, en dépit des mesures de sécurité, à tomber presque quotidiennement dans les embuscades que leur tendaient les montagnards.

Dès le lendemain de notre arrivée, l'intendant nous escorta au petit matin et sous une bruine interminable jusqu'à l'un des campements des rebelles. Le jeune paysan que Phoil avait sauvé nous accompagnait. Quand nous étions arrivés, la veille au soir, il nous avait accueillis avec l'intendant. Il me plut tout de suite, comme il avait dû plaire à Phoil, car son regard était vif et droit, son corps solide, quoique mince, et ses propos d'une intelligence et d'une finesse surprenantes. Apparemment l'intendant et lui s'étaient liés d'amitié. Toute la soirée, ils commentèrent pour nous la situation de la seigneurie, parlant tour à tour, s'interrompant pour permettre à l'autre d'apporter un complément d'information ou d'analyse et témoignant, à la façon dont ils parlaient l'un avec l'autre, qu'une complicité profonde les rapprochait. Derrière eux, se tenait le frère du jeune homme. Il resta muet du début à la fin, se contentant de poser ses grands yeux bruns successivement sur son frère, l'intendant et Phoil. Et ils étaient remplis d'un tel amour et d'un tel dévouement que je ne me serais jamais permis de les juger inexpressifs. Son esprit non développé l'empêchait de laisser libre cours aux sentiments qui l'habitaient et il paraissait en retirer trop de tristesse, pour qu'on le qualifie d'imbécile.

Au bout de plusieurs heures de marche ce matin-là, nous débouchâmes sur une très étroite gorge, au fond de laquelle dégringolait un torrent. L'intendant nous mena par une corniche particulièrement dangereuse jusqu'à une anfractuosité cachée d'en bas par un énorme rocher sans doute tombé du sommet des montagnes.

Autour d'un feu, une trentaine de paysans se restauraient. On nous offrit à manger des morceaux de viande à demi calcinés et, pendant le temps que dura le repas, personne ne dit mot. L'air était irrespirable en raison de la fumée qui, faute de cheminée, refluait dans la caverne tout autour de nous, nous piquant douloureusement les yeux. En dépit des larmes qui coulaient sur mes joues, je fus transporté de joie de me retrouver, comme autrefois, dans l'abri d'une grotte humide. Les sensations que j'avais oubliées me revenaient peu à peu et l'univers troglodyte, enfumé et nauséabond de la Célubée de Neter que j'avais tant de mal à décrire, prenait forme soudain en vers d'une simplicité et d'une précision bouleversantes. Dans le silence, je me les répétai mentalement jusqu'à ce que je sois certain de ne pas les oublier.

Il s'avéra que les principaux meneurs des opérations étaient partis en reconnaissance et ne reviendraient pas avant le soir. L'intendant, qui ne pouvait rester, nous confia au jeune paysan. Depuis le début de la révolte, ce dernier entretenait des relations avec le groupe dans lequel nous nous trouvions. Il nous ramènerait sur les terres de Nagar.

Les occupants de la caverne, composés surtout – je le vis lorsque l'on éteignit le feu et que la fumée disparut – de femmes, d'enfants et de vieillards, passaient manifestement leurs journées à attendre que l'on ait besoin d'eux à l'extérieur. Les hommes qui se trouvaient là étaient chargés de garder la caverne et ses habitants. Aussitôt le déjeuner pris, femmes et vieillards se couchèrent sous des haillons incroyablement sales et hétéroclites et passèrent leur temps à dormir, tandis que les hommes s'installaient à l'entrée de la grotte et regardaient nonchalamment la pluie tomber. Au bout d'une heure de ce régime, la somnolence me gagnant, je me mis à arpenter le sol irrégulier pour m'éveiller et combattre mon énervement. Phoil me rejoignit et, après quelques tours à l'écart des dormeurs, nous décidâmes de sortir pour marcher dans la montagne. Notre compagnon expliqua aux gardes de l'entrée que nous ne pouvions rester jusqu'au soir au fond de la caverne, à nous abrutir de son atmosphère

enténébrée. On nous donna donc un guide, à l'évidence tout aussi heureux que nous d'aller se promener, fût-ce sous la pluie. Il nous conduisit sur les sommets d'où nous dominions la gorge et son torrent écumant, ainsi qu'une vallée tranquille, plus à l'est que celle où s'étendait le domaine de Nagar. Malgré la pluie et la brume, nous distinguâmes, très loin en contrebas, des soldats qui retournaient au grand galop en direction du Centre et de leur garnison.

Quand nous réintégrâmes la grotte, complètement trempés, mais plus vifs que nous n'en étions partis, émoustillés que nous étions, Phoil et moi, d'avoir aperçu les soldats du Roi en déroute, les chefs de la rébellion nous attendaient. Le jeune paysan nous présenta et chacun des dix hommes à la barbe et aux cheveux si noirs qu'il paraissait incompréhensible qu'ils eussent tous les yeux les plus bleus que j'aie jamais vus, nous saluèrent avec un immense respect. Derrière eux se tenaient un groupe d'hommes tout à fait effrayants. Autant les dix se montraient polis et déférents, autant les autres demeurèrent glaciaux et menaçants, comme s'ils ne parvenaient pas à se défaire de l'idée que nous étions des espions du Roi.

Le plus âgé des dix nous fit signe de nous asseoir auprès du feu qu'on avait rallumé. Je ne sais par quel miracle il ne fumait pas. À travers la flambée rougeoyante, on distinguait enfin l'immense salle souterraine et les visages, attentifs, des dix chefs, sinistres, de leurs hommes et hagards, des occupants permanents de la grotte, qu'on avait arrachés à leur dérivatif habituel.

« Nous avons entendu parler de toi par ce jeune homme. Il nous a dit que tu lui avais sauvé la vie ainsi qu'à sa famille. Il nous est revenu aussi que, du fond de la Cité tu avais protesté contre les mesures qui nous ont frappés. Aussi sommes-nous heureux de t'accueillir ici. »

Il va sans dire que je ne saisis pas la moitié des discours qui furent échangés ce soir-là. Phoil et ses interlocuteurs s'exprimaient dans une langue, certes très proche de celle du Royaume, mais qui en était suffisamment éloignée par son vocabulaire, ses tournures et même sa syntaxe pour que je ne la comprenne pas. Notre ami, qui parlait remarquablement bien la langue de la Cité, me traduisait l'essentiel des propos et, grâce à lui, je suivis le principal de la discussion.

Au reste, à plusieurs reprises Phoil lui-même, qui se jouait, avec une aisance inattendue chez un prince, du dialecte des montagnards, ce qui dut contribuer à la réussite des négociations et à la sympathie que lui vouèrent aussitôt les rebelles, chercha ses mots et demanda qu'on lui répète ce qui venait d'être dit. Il m'expliqua ensuite que si les paysans usaient d'un dialecte emprunté à la langue de la Cité, mais également alimenté d'apports inconnus – qui étaient la clé de l'origine de ces hommes si différents et si semblables en même temps aux citadins –, chaque groupe géographique conservait ses particularités lexicales et plus particulièrement les montagnards qui, du fait du cloisonnement des vallées, étaient restés séparés des autres paysans et même isolés les uns des autres. Aussi, certains termes lui échappaient-ils et notamment ceux qui ne s'apparentaient pas à des mots du langage de la Cité.

Phoil exposa une fois de plus sa position sur les mesures arrêtées par le Roi et critiqua avec une violence inhabituelle, même pour lui, les exactions auxquelles elles avaient conduit. Bien entendu, il trouva des auditeurs attentifs en ces hommes, chassés de leurs maisons et qui avaient résolu de se battre jusqu'au bout contre ce qu'ils considéraient comme la pire des injustices. Phoil prononça un très beau discours sur leur sens de la dignité, leur courage et leur grandeur, soulignant que c'était un devoir pour tout citoyen et tout homme de prendre les armes contre la tyrannie. J'avoue qu'au moment où mon interprète me traduisit cette envolée, je le fis répéter à deux reprises et n'acceptai d'y croire qu'en entendant les hurlements de joie que provoquait cette déclaration.

Si, par le plus grand des hasards, il était venu à l'esprit de ces hommes farouches de déposer les armes et de céder aux soldats du Roi, le discours de Phoil les en aurait dissuadés. Il les stimula et les encouragea à poursuivre leur lutte. À la fin de la soirée, quand le feu se fut remis à fumer parce que l'excitation avait tellement grandi dans la caverne que plus personne ne songeait à le surveiller, les dix échangeaient des plaisanteries avec Phoil, leurs hommes s'étaient déridés et riaient des boutades et bons mots, lesquels, je dois dire, m'échappaient totalement, le jeune homme ayant cessé de me servir d'interprète pour se joindre aux rieurs, après m'avoir assuré que tout ceci restait intraduisible. Malgré son énervement, la communauté s'allongea bientôt parmi les loques et tissus divers qui faisaient office de couvertures et s'endormit.

Couché dans un recoin, sur des linges malodorants, je regardai le feu s’éteindre peu à peu. La grotte répercuta les respirations des paysans endormis les uns sur les autres. Dans cette rumeur, je ne parvenais pas à m’endormir, m’étonnant que ceux que j’avais vus faire si aisément la sieste puissent encore s’évanouir dans le sommeil profond des enfants épuisés. Dehors, la pluie ruisselait sur les parois de la montagne, mais je finissais par l’oublier, tant les ronflements, les geignements et les souffles des gisants qui m’entouraient envahissaient l’espace acoustique de la caverne. Je me levai et m’assis devant l’ouverture de la grotte. Je réussis enfin à somnoler, réveillé par les gémissements ou les pleurs des rêveurs tourmentés. Au petit matin, j’ouvris une dernière fois les yeux et vis que Phoil s’était installé près de moi et dormait de son sommeil hypothétique, enroulé dans ce qui avait dû être une tenture de laine en des temps très anciens. Je renonçai à lui demander s’il dormait vraiment et repris le cours du rêve que j’avais momentanément abandonné.

Il faisait très beau lorsque nous nous éveillâmes. Les dix chefs nous entraînèrent dehors et, sur la montagne, à l’écart de la masse des montagnards, en compagnie seulement de quelques hommes, Phoil expliqua ce qu’il attendait d’eux. Il n’évoqua, bien sûr, jamais ses projets meurtriers. Non que ces paysans s’en seraient choqués. À voir ce qu’ils faisaient des soldats du Roi, il était douteux que leurs préjugés moraux les amènent à condamner le meurtre en général et le régicide en particulier. Mais du fait de leur éloignement de la Cité et du pouvoir royal, il paraissait vain de chercher à leur faire comprendre les desseins de Phoil. Ils n’avaient qu’une vague idée de ce que pouvait être le Roi et de la manière dont il prenait ses décisions. En revanche, l’armée royale, ses officiers, ses soldats et ses armes composaient pour eux une palpable réalité. Je crois d’ailleurs qu’en abattant des militaires, ils avaient le sentiment d’abattre le Roi, ce qui, somme toute, n’était pas si faux.

C’est pourquoi Phoil emprunta cette voie. Il leur confirma qu’ils ne disposaient que de la guerre qu’ils menaient contre l’armée pour, soit amener le Roi à réviser ses positions, soit l’aider, lui, Phoil, à faire quelque chose en leur faveur. Il préconisa la poursuite de cette lutte et son intensification. D’après ce qu’on nous apprit, il existait, plus loin dans la montagne, deux autres cavernes où était rassemblée la population

avoisinante et d'où partaient d'autres opérations contre les soldats. Il fut convenu que les trois groupes ne cesseraient de harceler l'armée pour la faire reculer toujours plus loin vers sa garnison. Phoil ne leur cacha pas que le couronnement de leur action devait être l'anéantissement de la garnison et la mainmise sur les réserves illégitimes constituées par le commis.

Mais plus encore, le prince souhaitait une extension de leur combat aux autres seigneuries. De même qu'il insista pour que soit renforcée la solidarité existant entre les groupes de montagnards, il mit l'accent sur le fait qu'il fallait coûte que coûte porter la révolte au-delà des limites de la province. Il fut décidé ce jour-là que le jeune paysan, accompagné de deux ou trois montagnards, franchirait la frontière et regagnerait la troisième principauté, celle où se trouvait la terre cultivée par son père. Il aurait pour tâche de soulever les paysans de la province. Lorsqu'il y aurait réussi, il constituerait un petit groupe qui passerait dans la seconde seigneurie et ainsi de suite, jusqu'à ce que toutes les campagnes se soient rebellées contre l'autorité royale.

On ne me demanda pas mon avis sur cette stratégie et l'eussé-je donné qu'on ne l'eût à coup sûr jamais suivi. Pour ma part, je trouvais le jeu de Phoil très dangereux. Ce n'était pas seulement l'autorité du Roi qu'il entamait par ce procédé, mais l'autorité royale en général. Comment pourrait-il rétablir l'ordre une fois le Royaume tout entier à feu et à sang ? Et ne risquait-il pas, à la moindre mesure un tant soit peu défavorable aux paysans qu'il pourrait être amené à prendre, que, fortes de l'exemple précédent, les campagnes ne se soulèvent contre lui lorsqu'il aurait revêtu le costume royal ?

Je me demandais alors dans quelle mesure il ne serait pas plus profitable pour Phoil de calmer les passions rurales et de se poser ensuite auprès du Roi en indispensable conciliateur. Mais je savais bien qu'il me répondrait que, d'une part, le Roi ne lui en saurait aucun gré et que, d'autre part, ce n'était pas ainsi qu'il accéderait au pouvoir. L'extrémisme auquel succombait le prince prouvait qu'il se laissait irrémédiablement emporter par la passion et la haine. Je sais bien que le Roi en portait la responsabilité, qui n'avait pas compris le danger qu'il y avait à pousser Phoil à bout. Mais pour un homme qui se disait essentiellement préoccupé du bien public et insensible à son intérêt personnel, le prince venait de faire implicitement

l’aveu d’une grande faiblesse de caractère, qui ne laissait pas de m’inquiéter.

Le retour fut plus rapide que l’aller.

À peine étions-nous revenus sur la propriété de Nagar en compagnie du jeune paysan et des deux hommes désignés pour l’assister dans sa mission que Phoil décida de rentrer. Dès l’aube du lendemain nous chevauchions sur les routes et les chemins de poussière. Il n’était plus question de bavarder, plus question de s’attarder à humer l’air et ses parfums. Phoil ne desserra pas les dents et obligea nos montures à conserver une allure insupportable. Nous voyageâmes tout le jour et une partie de la nuit, Phoil n’acceptant de s’arrêter que parce que nos chevaux n’en pouvaient plus. En début de soirée, nous entrâmes sur le domaine du prince.

Et dès le lendemain, nous courions de ferme en ferme, pour que Phoil puisse discuter avec ses paysans. J’étais épuisé et aspirais surtout à dormir. Mais Phoil n’envisagea même pas que je ne veuille pas le suivre et je n’eus pas la force de m’opposer à sa volonté.

Après deux jours de porte à porte sur le domaine princier, nous repartîmes vers la Cité, toujours au galop. Lorsque, à un détour de la route, elle nous apparut, enveloppée dans le coude du fleuve, ses toits, humides de la pluie qui venait de tomber, s’égouttant innocemment dans la tiédeur de la fin d’après-midi, Phoil frissonna, comme une femme trop caressée. Je l’entendis murmurer : « Enfin, nous revoilà. » Je compris que tout était scellé à jamais. Il n’y aurait plus de détente pour lui à compter de cette minute. Je le dévisageai tandis que nous remettions nos chevaux au pas. Il avait au coin des lèvres un étrange sourire, mélange de détermination et de cruauté, pour qui y regardait superficiellement. Mais en l’observant mieux, ce que j’y lisais, c’était aussi de la peur. (…)

Lorsque je revins de la nécropole, j’appris le retour de Phoil et d’Anticléridès.

Au cours de leur longue absence, Nagar avait plus assidûment encore couru au palais chaque matin, ne rentrant que tard la nuit. Je me sentis plus abandonnée que de coutume. Je n’osais plus toucher à ma cithare, car

toujours revenaient sous mes doigts et sur mes lèvres les chants d'Anticléridès. Je ne cessais de rêver à lui et de m'interdire de le faire. Je ne voulais pas chercher à comprendre ce qui s'était passé entre lui et moi et pourtant tout mon être y tendait. Je sentais bien que ma raison risquait de défaillir entre le souvenir de ce moment délicieux et celui de tous les autres, incompréhensibles ; entre mon désir de savoir et la prudence qui me conseillait de jouir avec résignation de ce que j'avais obtenu et aurais pu n'avoir jamais.

Quand arriva l'anniversaire de la mort de mes parents où, pour la première fois, je me retrouvais seule, je décidai de me plier aux coutumes.

Nagar ne m'avait jamais permis les années précédentes de m'y conformer. Elle avait veillé à ce que je ne sois pas désœuvrée ces journées, m'avait parfois emmenée dans son domaine pour m'éloigner de la Cité et avait toujours défendu au portier de me laisser quitter la presqu'île. Malgré mon chagrin de ne pas rendre à mes parents le culte dû à leur mémoire et de ne pas épuiser, de cette manière au moins, le désespoir qui me reprenait chaque année à cette date, je m'étais laissée faire. Nagar avait chaque fois chargé un prêtre d'accomplir pour moi les rites de l'anniversaire.

Je partis aussitôt que l'aube se leva. Je fis le chemin pieds nus, comme il est dit. Et cela me coûta beaucoup, car de la presqu'île à la nécropole, la route est longue. Ceux qui viennent de la Cité ont moins le temps d'écorcher leurs pieds ou de les couvrir d'ampoules. J'arrivai à la cité des morts au plus fort du jour. Cela me rassura car j'ai toujours été glacée par ces rues bordées de tombeaux et je frémissais déjà à la pensée de ce que j'avais à accomplir.

Tout au long du trajet, j'avais pleuré, comme il est dit de le faire. Je pleurais sans contrainte, tant mon âme était tourmentée et mon cœur suffoqué de chagrin. Je pleurais encore quand je franchis la porte de la nécropole.

Pour comprendre l'angoisse que provoque toute visite en cet endroit, il faut savoir que la nécropole est bâtie à l'image de la Cité. Des ruelles étroites, pavées du même pavage, bordées d'édifices du même style, composés des mêmes matériaux et décorés de la même manière, mais ce sont des tombeaux silencieux et non plus ces maisons vivantes, retentissantes de rires, d'injures et de cris. On fait bâtir son sépulcre à la

ressemblance de sa maison, de façon à habiter dans la mort les demeures qu'on a aimées. C'est cela qui rend ces lieux si insupportables aux survivants : se retrouver soudain devant la maison bien-aimée, où n'habitent plus que des gisants enfermés pour l'éternité dans leur égoïste solitude, des momies sans esprit, qui se sont à jamais approprié les corps de ceux qu'on a perdus.

De plus, comme la nécropole compte nécessairement plus d'habitants que la Cité, elle est considérablement étendue. Pour gagner l'emplacement familial, on doit traverser des rues où d'antiques tombeaux s'émiettent peu à peu, emportant dans la poussière ce qui restait encore de très anciens vivants que tout le monde a oubliés. Mais, si grand est le respect des morts chez nous qu'il ne viendrait à l'esprit de personne de raser ces maisons mortuaires que nul ne vient plus honorer. L'ensemble est depuis longtemps devenu un labyrinthe. Il faut souvent, après s'être perdu plusieurs fois, aller demander son chemin à l'un des ouvriers qui élèvent constamment de nouveaux monuments pour les familles qui se sentent à l'étroit dans leur vieille maison ou qui, pour une raison toute familiale et donc inavouable, préfèrent s'écarter des ancêtres fondateurs.

Le silence gouverne la nécropole. Même le bruit des tailleurs de pierres reste toujours lointain et étouffé. Les ouvriers de la cité des morts ne parlent jamais entre eux. Ils ne s'interpellent pas, pas plus qu'ils ne chuchotent, à croire qu'ils communiquent par l'esprit. Ils travaillent silencieusement, comme si leurs outils étaient miraculeusement enveloppés de tampons d'ouate. Lorsqu'on leur adresse la parole, pour retrouver sa route, ils ont toujours l'air étonnés de percevoir une voix humaine, habitués qu'ils sont à entendre le silence à travers les rues sombres de la cité morte.

Pourtant, il y a le vent. Sitôt qu'il descend des montagnes du sud, il s'engouffre dans les passages, s'insinue dans les lézardes qui fissurent les façades et chante, de tombeau en tombeau, un chant funèbre, d'une intolérable mélancolie. Certains ne peuvent demeurer dans la nécropole les jours de vent et l'on prétend que cette musique rend fou. Je crois, moi, que le moindre souffle d'air suffirait à déranger l'esprit, car, dès que passe une petite brise, des milliers de tuyaux invisibles résonnent d'un cantique morbide.

Quand je découvris la maison funéraire de mes parents, où je n'étais plus revenue depuis longtemps – les jours qui suivirent leurs funérailles, j'y

courais à tout moment, incapable de croire à la réalité du cauchemar que je vivais et je déversais sur leurs sarcophages des torrents de larmes –, j'hésitai un court instant. Mais le sentiment du devoir, autant que ma solitude et mon ennui me poussèrent à entrer. Nagar avait bien oublié l'anniversaire de la mort de mes parents. Aucun prêtre n'occupait les lieux. Je me devais d'être présente.

Je fus saisie par la poussière qui s'était déposée sur le sol de marbre et sur les corniches travaillées qu'avaient choisies mes grands-parents lorsqu'ils avaient fait construire cette bâtisse qui les abritait eux aussi. Les quatre sarcophages paraissaient noirs de crasse, pour autant que la lumière entrant par la porte que j'avais laissée grande ouverte me permettait de le voir. Les prêtres que Nagar avait payés toutes les années précédentes avaient dû se contenter de quelques prières, sans respecter intégralement les rites. Les textes sacrés commandent en effet de passer le jour anniversaire des morts, dans leur maison, auprès d'eux, à s'occuper d'eux et de leur demeure, comme du temps de leur vivant.

Je ressortis, à la recherche de balais et de chiffons. L'un des ouvriers, qui effritait doucement une pierre, me susurra que, dans le tombeau voisin, je trouverais ce dont j'avais besoin. J'avais eu bien du mal à pénétrer chez mes parents et cela me parut impossible de me risquer dans une tombe étrangère. Je le fis pourtant, accablée dès l'entrée par l'odeur suffocante des embaumements insuffisants. La salle funèbre très propre, les brûle-parfums encore tièdes, quoique inefficaces, prouvaient que le décès était récent et la famille vigilante. J'empruntai un balai et une étoffe à poussière, ainsi qu'une fiole de ce liquide doré servant à astiquer les métaux précieux.

Il me fallut tout le jour pour nettoyer la maison de mes parents, gratter leurs cercueils et en faire reluire les motifs décoratifs. Quand je sortis pour reporter mes ustensiles, le soir venait. Les ouvriers étaient partis. Il n'y avait plus personne dans la nécropole. J'avais espéré qu'un autre visiteur aurait également célébré un anniversaire non loin de moi. Je vis qu'il me faudrait passer la nuit toute seule.

Lorsque je revins, me faufilant timidement dans les passages que le couchant éclairait d'une lumière violette, le vent du soir se leva soudain et toutes les maisons se mirent à siffler sinistrement. Je savais bien que c'était le vent, et non les trépassés, qui avait entonné ce chant de mort. Malgré cela, je pressai le pas, au point de tomber sur le pavage sombre. Mes coudes

et mes genoux saignants, je me précipitai dans la maison familiale. Elle me parut presque accueillante, car, étrangement, elle ne participait pas au concert crépusculaire. Je rallumai les torches, remplis les brûle-parfums de la myrrhe que j'avais apportée avec moi et préparai le repas de mes parents. J'avais dérobé dans les cuisines de quoi le confectionner et j'offris, comme on doit le faire, les mets d'anniversaire, les déposant sur le rebord des alcôves silencieuses.

Je ne devais pas manger, non plus que dormir, mais prier les dieux et mes parents toute la nuit. Les prières sont codifiées et se succèdent selon un ordre immuable. En dehors des prêtres, nul ne les connaît véritablement. Aussi les familles fortunées passent-elles la nuit d'anniversaire en compagnie d'un prêtre qui conduit la cérémonie. Les autres disent les oraisons qu'ils connaissent et les répètent jusqu'au point du jour. Comme on risque fortement de s'endormir, au bout de cinq prières, on se lève et on tourne cinq fois autour du sarcophage, en saluant chacun des points cardinaux. À chaque révérence, on murmure le nom du défunt, en lui souhaitant une vie éternelle.

Je psalmodiai ainsi plusieurs heures durant, à demi anesthésiée par l'inhalation des vapeurs montant des cassolettes à parfum. Les membres engourdis, j'avais peine à me lever et à accomplir le rite. Maintes fois, j'eus la sensation que les articulations de mes jambes s'étaient pétrifiées et je dus me raccrocher aux sarcophages pour ne pas tomber.

Je me retrouvai curieusement allongée au pied du cercueil doré de mon père. Il faisait jour. Je m'étais endormie. Mes yeux étaient gonflés et scellés de croûtes jaunes. Je compris que j'avais dû m'affaler en pleurs, épuisée de chagrin et de peur.

Je me nettoyai les yeux en puisant dans le flacon d'eau que j'avais apporté pour le repas de la veille. À peine s'il me sembla accomplir un sacrilège. L'anniversaire était passé. Le repas demeurait intact. Mes parents ne reviendraient jamais le manger auprès de moi. Le flacon me tomba des mains et je n'eus plus besoin de lui pour laver mes paupières. Les larmes qui jaillissaient de mes yeux y suffirent. Mes sanglots achevèrent de me débarrasser des chimères de la nuit. Je venais de comprendre l'inanité de mes efforts de la veille et pourquoi Nagar m'avait toujours évité cette épreuve.

Toujours pleurante, j’allai porter les plats refroidis et écœurants dans l’espèce de jarre qui servait de poubelle à ce quartier de la nécropole. Je réunis mes affaires, nouai mon voile autour du cou pour m’essuyer les yeux de ses pans pendant le chemin du retour. Je ne jetai pas même un regard aux deux alcôves jumelles, tant tout cela m’apparaissait désormais illusoire et désespérant. Je fermai la porte soigneusement sans songer à murmurer la prière de fermeture de la porte pour recommander aux dieux l’âme des morts au cours de l’année qui commence, sans vouloir regarder derrière moi la maison verte. Je m’en fus au travers des rues tristes où le jour achevait de se lever. Je savais que je n’y reviendrais pas, pas même pour mes funérailles. La mort me paraissait maintenant une éternité inviolable, dont aucune religion ne parviendrait à me consoler.

En cours de route, je m’arrêtai au bord du fleuve. Je m’assis en haut du talus et regardai l’eau grise. Mes larmes cessèrent bientôt et je finis par ne plus penser à rien qu’au fleuve mystérieux venant d’une source inconnue et coulant vers une embouchure que j’ignorais. Le bruit froissé d’un crocodile marchant dans ma direction me remit sur mes pieds et je m’enfuis en hâte vers la presqu’île. J’avais oublié que les sauriens pouvaient descendre aussi près de la Cité.

Quand je me fis ouvrir la porte de la villa, je me sentais sale et courbatue d’avoir dormi recroquevillée sur le sol froid du tombeau. Je n’aspirais qu’à me coucher et à oublier que je pouvais encore exister. Pourtant, lorsque le portier m’annonça le retour du prince et du poète, je me sentis à nouveau prête à vivre et à me battre pour être heureuse. Aussi brusquement qu’il s’était installé, le désespoir se déprit de moi.

Phoil et Anticléridès étaient revenus la veille, à la fin de l’après-midi, au moment où je me bouchais les oreilles pour ne plus entendre la mélopée funèbre de la cité des morts. Nagar était absente et, curieusement, n’était pas revenue de la nuit. Les deux hommes avaient dîné seuls. Au matin, Phoil avait regagné la Cité, laissant Anticléridès sur la presqu’île.

Pendant tout l’après-midi, mon cœur battit d’excitation à l’idée qu’il se trouvait si près de moi, qu’il était revenu et que j’allais le revoir. J’en retardai le moment parce que je savais maintenant que les plus précieux instants étaient ceux où j’attendais de le retrouver et non ceux que nous passions ensemble, parce que ceux-ci ne duraient pas et s’avéraient fréquemment décevants.

Ce soir-là, pourtant, ils ne me déçurent pas. Anticléridès avait appris mon retour et m'attendait sur la terrasse pour dîner. Ni Nagar ni Phoil ne se montrèrent. Nagar avait envoyé un messager nous informer qu'elle passait quelques jours au palais. Quand j'arrivai sur la terrasse éclairée, Anticléridès me prit la main, la serra contre sa poitrine et me dit que je lui avais manqué. Il n'ajouta rien d'autre mais toute la soirée, son regard demeura posé sur moi, suivant mes gestes affamés. Il parla très peu de ce qu'il avait fait tout au long des jours passés. Quand j'eus fini de manger, il posa sa main sur la mienne et demanda : « Pourquoi es-tu allée là-bas ? » Malgré ma réponse, il répéta deux fois sa question.

Le silence durant trop longtemps entre nous, je me levai. Comme il se levait aussi, j'éteignis les lampes et n'en gardai que deux. Je lui en tendis une. Il la souffla, la reposa à terre et me prit par la taille pour que je le guide à travers la maison obscure, vers ma chambre. Dans la nuit, la palpitation des flammes des lampes est trop faible pour qu'on distingue clairement quoi que ce soit. Mes souvenirs sont d'ombres, d'odeurs douces, de chuchotements et de chaleurs sous mes mains, contre ma poitrine, mes flancs et dans mon corps courbatu.

Récit d'Anticléridès

(…) Lorsque nous arrivâmes, à la fin du jour, la maison était déserte. Nous ne nous en préoccupâmes pas dans les premiers instants. Mais lorsqu'à l'heure du dîner nous comprîmes que ni Nagar ni Coelia ne viendraient, nous demandâmes à la servante quelle en était la cause. Elle ignorait où se trouvait Coelia, quant à Nagar, elle était partie de bon matin, en avertissant qu'elle coucherait sans doute au palais.

À cette annonce, Phoil entra dans une rage inapaisable. Malgré la faim qui devait le dévorer, car nous n'avions pas pris un repas complet depuis deux jours, il abandonna ce qu'il était en train de manger et se mit à parcourir la terrasse de long en large, parlant davantage pour lui que pour moi, car je ne comprenais pas un mot de ce langage à peine articulé, coupé de jurons. Chaque fois qu'il revenait devant moi, il me regardait et criait :

« C’est intolérable. Absolument intolérable », avant de reprendre son monologue furieux. Il finit par s’arrêter et but plusieurs coupes de cet alcool sucré, qui est la spécialité du Royaume, mais ne vaut pas, à mon avis, une bonne cruche de vin. Quand il s’avisa de mon impassibilité – j’avais benoîtement continué à manger –, il se mit à nouveau en colère et me demanda ce que je pensais de « tout cela ». Je finis de boire ma coupe, m’essuyai la bouche et lui répondis :

« Je me demande où peut bien être Coelia.

— Coelia ? Mais quelle importance, Coelia ! Avec sa maîtresse, bien sûr.

— Bien sûr que non. La servante t’a dit que Nagar était partie seule et que personne n’a vu Coelia depuis hier. »

Il réfléchit un instant, consentant à s’intéresser à autre chose qu’à sa colère et à son objet. Puis, ne trouvant pas de réponse, il finit par dire :

« Après tout, elle a le droit de faire ce qu’elle veut et ce point est sans importance. »

Il reprit aussitôt ses allées et venues et ses grommellements, tandis que je m’inquiétais de l’absence de Coelia. Bientôt, ce mouvement perpétuel me donna le tournis et je lui conseillai de s’arrêter et de manger quelques morceaux de la délicieuse viande qui refroidissait. Il me regarda avec étonnement, surpris, je crois, que je me permette une critique implicite de son comportement. Sans lui laisser le temps de répondre, je me levai et quittai la terrasse. Je pense qu’il finit par dîner, attristé que sa colère n’ait plus de spectateur.

Je partis vers les cuisines. L’une des cuisinières, encore debout, achevait de ranger. Quand je lui demandai où se trouvait Coelia, elle répondit : « Je n’en sais rien. Ce que je sais, c’est que quelqu’un a pris dans mes réserves de quoi faire un dîner d’anniversaire. Il se pourrait bien que ce soit elle. »

Il était exclu que je lui demande de m’éclairer davantage, car elle paraissait à la fois si affairée et si pressée d’aller dormir, que je compris que je l’ennuyais. J’allai trouver le jardinier. Comme souvent à cette heure, il était couché dans le jardin intérieur et fouillait parmi les étoiles du ciel.

J’aimais cet homme taciturne, qui passait tant d’heures à contempler constellations et planètes au lieu d’aller boire dans quelque obscure taverne.

« Sais-tu où est Coelia ? demandai-je.

— Bien sûr, répondit-il aussitôt, elle est à la nécropole. Je lui ai ouvert la porte ce matin. Elle était pieds nus et voilée comme pour les jours d’anniversaire. Elle ne reviendra pas avant demain. »

Timidement, il ajouta : « Dès que je la verrai, je lui dirai que tu es rentré. Cela calmera son chagrin. »

Je m’accroupis à ses côtés, amusé de cette réflexion.

« Tu l’aimes donc tant pour vouloir apaiser son chagrin ?

— Elle est comme une enfant dans cette maison. Personne ne peut lui souhaiter du mal. Elle est trop jeune et trop sensible pour supporter l’épreuve de l’anniversaire. Nagar n’aurait jamais dû l’autoriser à sortir.

— Peut-être ne l’y a-t-elle pas autorisée ?

— Alors elle aurait dû veiller à ne pas la laisser seule aujourd’hui. D’ordinaire, elle me donne l’ordre de ne pas lui ouvrir la porte ce jour-là. Elle n’aurait pas dû l’oublier. De grand matin, elle a galopé vers la Cité. Et moi, je me souvenais. Je lui ai dit : « Maîtresse, n’y a-t-il pas d’instructions pour la journée ? » Elle a souri et a répondu : « Pourquoi y en aurait-il ? Je crois que je serai absente jusqu’à demain. Veille bien sur la porte. » Elle avait oublié. Quand on a la charge d’une maison, on doit se souvenir de ces choses-là.

« Et moi, qui suis-je pour retenir Coelia ? Elle ne m’aurait pas écouté. Alors, je lui ai ouvert la porte et je l’ai vue partir toute seule et voûtée comme une vieille, trébuchant dans le sable et sur les pierres. »

Je demandai ce qu’était l’épreuve de l’anniversaire et ce dîner d’anniversaire dont m’avait parlé la cuisinière. Il respira profondément, les yeux fixés sur Orion. Son regard chavira entre Bételgeuse et Rigel.

« Je ne me lasse jamais, me dit-il, de regarder ces étoiles. J’aime tout particulièrement, au centre du dessin que forme cette constellation, ces trois étoiles qui se suivent. Un vieil astrologue m’a dit qu’on les appelait « le baudrier d’Orion ». Cela m’attriste, car, pour moi, elles évoquent autre chose. Lorsque je les regarde, je pense toujours à trois hommes marchant

l’un derrière l’autre, lumineux de richesses, de bonté et des fardeaux précieux qu’ils doivent transporter vers une direction inconnue.

— Chez moi, on les appelait « le râteau », bien qu’elles rentrent dans la constellation d’Orion. Mais qui sait, peut-être as-tu raison. Peut-être un jour les nommera-t-on autrement parce que l’image que tu en as se sera imposée à d’autres que toi.

« Beaucoup d’hommes sont comme toi et vénèrent Orion et l’éclatante Bételgeuse. Mais moi, j’ai une passion pour les petites Pléiades et leur timide scintillement, dis-je en tournant mes yeux davantage vers l’occident et le nord.

« Dis-moi, repris-je, qu’est-ce que cet anniversaire ?

— Tu es étranger et tu ne peux tout comprendre de ce qui se passe chez nous. » Il détourna ses yeux du ciel pour me regarder. « Mais, puisque tu aimes les Pléiades et que tu sais reconnaître les étoiles, tu dois être un homme honorable. Nous n’avons pas à parler de nos coutumes aux étrangers. Mais tu n’en es pas vraiment un, n’est-ce pas ? »

Aussi m’expliqua-t-il l’anniversaire et ce qui attendait Coelia dans la nécropole. Cela me sembla d’une grande inhumanité que d’imposer de telles souffrances aux vivants. Les morts du Royaume étaient d’une cruauté sans pareille.

Je m’en fus, laissant le vieil homme rechercher l’étoile brillante de la Baleine. Je ne lui savais pas de nom, mais lui, la nommait « la merveilleuse ». Et sans doute l’est-elle, cette capricieuse, qui tantôt se montre et tantôt refuse de le faire, quand, dans toute la voûte du ciel, les étoiles apparaissent, pour y dessiner la fresque de l’univers. Mon esprit à moi n’était pas éclairé d’étoiles, mais assombri à la pensée de ce que vivait Coelia. J’hésitai à me rendre aussitôt à la nécropole, mais la certitude de me perdre dans cet enchevêtrement de rues tombales me retint finalement.

On vint me dire le lendemain, alors que je m’étais mis au travail, après avoir refusé d’accompagner Phoil à la Cité, qu’elle venait de rentrer et s’était couchée. Le portier m’apprit dans la journée qu’il lui avait trouvé une bien triste figure. Il en voulait à Nagar plus encore que la veille.

J’avais bien sûr réfléchi à ce que devait être ma conduite à l’égard de Coelia. L’inquiétude qu’elle me donnait montrait assez qu’elle m’était chère et j’avais eu suffisamment de signes des sentiments qu’elle m’inspirait. Mais je n’ai pas coutume de m’abandonner à mes désirs, même si leur objet est accessible, voire offert. En outre, l’entrée intempestive de Phoil dans ma chambre ce matin-là et la reprise de son discours sur la nécessité de faire parler Coelia m’avaient mis de mauvaise humeur. Je ne savais pas si je voulais Coelia, mais je ne la désirais sûrement pas pour satisfaire les besoins de Phoil. Je sais que mes hésitations pourront paraître ridicules. Certains diront que je n’aime pas les femmes. Ce qui est faux, mais ne m’empêche néanmoins pas de m’en méfier. Ce n’est pas que je les croie perfides, Coelia en tout cas. Mais je crois que nous pouvons perdre la tête pour elles et commettre alors des erreurs et des injustices. D’autres diront que j’avais trop de scrupules. Mais comment ne pas en avoir ? Ou bien je n’aimais pas Coelia et le problème ne se posait pas, car je n’aurais pour rien au monde séduit une femme dans le seul but de la tromper et de me servir d’elle. Ou bien j’aimais Coelia et, si je venais à approfondir nos relations, je finirais par apprendre d’elle sans même le demander ce qu’espérait savoir Phoil. Alors comment pourrais-je soutenir leurs regards ? Lui, me croirait un habile hypocrite et elle, un amant curieux de sa maîtresse. Elle finirait par savoir que je racontais tout à Phoil. J’étais certain, en effet, que si elle m’avisait de quelque élément important pour la réussite des projets du prince, je ne pourrais m’empêcher d’en faire part à ce dernier.

Lorsque Coelia apparut sur la terrasse où je m’étais réfugié, faute de pouvoir travailler, je n’avais toujours rien décidé. Cette minute trancha cependant mes hésitations. Quand je la vis si pâle, les yeux rouges et cernés, le corps si manifestement douloureux et la démarche prudente de quelqu’un qui s’est écorché la plante des pieds, je sus que je n’étais pas maître de mon destin et je choisis de m’y abandonner.

Je la découvris, ce soir où nous étions seuls, timide et hésitante. Elle ne savait plus si elle pouvait se fier à moi et refusait de se livrer comme par le passé. Je l’avais blessée. S’y ajoutait sans doute la détresse de la nuit précédente. Je m’en voulus d’avoir manqué d’audace ou, plutôt, de lui avoir donné un peu d’espoir, tout en me dérobant constamment. Je me trouvais au pied du mur et, à moins d’accepter de passer pour un lâche et un goujat, je n’avais plus qu’une chose à faire.

Je le fis toute la nuit durant, sans respect, je le crains, de ce corps éreinté, mais qui parvenait si bien à me faire croire qu'il ne l'était pas. Je le fis pour mon plus grand bonheur et le sien, je pense. Coelia se révéla telle que je l'avais toujours rêvée, virginale, comme seule peut le rester une femme songeuse et sentimentale, douce et inventive, comme ces amoureuses ferventes qu'espère chaque homme et surtout, émerveillée de ce saut soudain dans ses rêves les plus fous. Il me sembla, lorsque le matin apparut à sa fenêtre, que je ne devais rien regretter et qu'il en aurait été ainsi de toute manière. Je ne comprenais plus que nous ayons pu vivre avant cette nuit. Je ne me souvenais plus de l'époque antérieure, où nous nous scrutions l'un l'autre, tout en nous interrogeant, et où chaque minute qui passait était tout à la fois délicieuse et cruelle.

Pendant plusieurs jours, nous restâmes seuls sur la presqu'île. Phoil et Nagar semblaient des personnages que nous aurions rêvés et qui se seraient évanouis avec la nuit. Par un tacite arrangement, Coelia me laissait travailler tout le jour et nous ne nous retrouvions qu'à l'heure du dîner sur la terrasse. Dire que j'étais inspiré serait exagéré, car en esprit, je repassais les moments de la nuit et je sentais mon corps vibrer à ces souvenirs. Mon cœur s'emballait à la pensée que nous nous aimions. Je venais soudain de redécouvrir l'indispensable certitude d'être aimé. Pour apaiser mes sens et la brûlure d'amour, je laissais parfois de côté mes travaux et, taillant un calame, j'écrivais bien vite un épithalame que je lisais le soir à Coelia. Elle le mettait en musique et, dès le lendemain, j'entendais les sons de sa cithare et sa douce voix modulant mes paroles d'amour. J'attendais avec impatience qu'arrive le moment de la retrouver et je me précipitais avec bonheur dans les jardins, où toujours elle m'attendait, au point que je pouvais croire qu'elle n'avait occupé sa journée qu'à cela.

Nous n'osions échanger ni mots d'amour ni souvenirs au cours du repas, car Coelia ne voulait pas que la servante pût rapporter quoi que ce soit à Nagar. Elle ne m'autorisait aucune caresse, aucun baiser, à peine si je pouvais frôler sa main ou son bras pour me servir. En vain lui dis-je que, dans la maisonnée, nul ne devait à présent ignorer notre liaison. J'étais persuadé qu'ils savaient tous que je passais chacune de mes nuits auprès de Coelia. Elle assurait que non. Mais elle ne voyait pas, comme moi, à travers la nuit, lorsque nous gagnions sa chambre à tâtons, pour que personne ne

nous aperçoive. Chaque soir, je distinguais, couché dans le jardin intérieur, le vieux gardien. La pleine lune, qui éclairait ces nuits-là, étendait sur lui une lueur bleuâtre. Je voyais son œil gauche occupé à repérer parmi les esquisses astrales, sans cesse effacées par les nuages vaporeux et irrémédiablement déplacées par le mouvement de la nuit, sa « merveilleuse », tandis que son œil droit suivait mélancoliquement notre progression vers l'amour.

À cause de la pudeur et de la discrétion de Coelia, je dus trouver un moyen de faire passer le temps au cours des repas et de me distraire de l'envoûtante passion que sa seule vue provoquait en moi. Je lui racontai donc l'histoire de Célubée. (…)

« Et si je reprenais l'histoire de Célubée ? », me demanda-t-il dès le lendemain soir, tandis que ses yeux se posaient sur moi. « Nous n'allons pas passer ce dîner à nous regarder sans mot dire. Puisque tu ne veux pas ici de mon amour, laisse-moi te raconter cette histoire. Je mourrai sur place, si je ne trouve pas un moyen de ne plus penser à toi. »

Je réussis à le faire taire car la servante revenait. Je suis sûre qu'elle nous espionnait et s'apprêtait à raconter à Nagar ce qui s'était passé en son absence. Je n'avais pas osé demander à Anticléridès qui était la femme que j'avais vue entrer dans sa chambre une nuit. Je craignais moins de le mettre en colère que de me faire souffrir et, pour cela, je préférais demeurer dans l'ignorance. Mais je ne cessais de penser que ce pouvait être ma maîtresse et, dans ce cas, comment réagirait-elle si elle apprenait mes nouveaux rapports avec son invité ? Pour que la servante ne se doute de rien, je me hâtai de dire :

« Reprends ton histoire, poète, si tu le souhaites, mais que diront Nagar et Phoil ?

— Nagar connaît Célubée presque aussi bien que moi. Quant à Phoil, il m'a tant supplié au cours de notre voyage de poursuivre mon récit que j'ai cédé. Tu n'as donc pas de scrupules à avoir. »

J'acceptai donc et chaque soir, aussi longtemps que dura l'absence de Phoil et de Nagar, il me raconta une partie de l'histoire de Célubée, avant que nous nous retrouvions enfin dans les douces ténèbres de ma chambre. Malgré mon impatience de l'attirer dans mes bras au fond de ma couche, il

réussit à nouveau à me captiver, au point que j'en vins à attendre autant l'heure du repas que celle des songes amoureux que nous avions entrepris de construire ensemble.

Chronique de Célubée

« Il n'est pas aisé, commença-t-il, de savoir précisément ce que devint Célubée après la mort de Neter. Son fils(1) lui succéda et régna avec sagesse sur les terres qu'avait administrées son père. On sait qu'il eut un fils qui le remplaça quand il mourut. C'est à l'arrière-petit-fils de Neter qu'ont de nouveau prêté attention ceux qui rédigèrent la chronique de Célubée.

Lorsqu'il succéda à son père, Célubée s'était notablement agrandie. Les champs défrichés s'étendaient loin vers le sud et le nombre de ceux que les cultivateurs labouraient et mettaient en culture avait augmenté. La ville que Neter avait entrepris d'édifier au bas de la montagne s'était étoffée au point que les rues étaient devenues étroites et sombres. Seule, la maison qu'avait occupée Neter et que ses descendants avaient conservée, la consolidant chaque hiver, demeurait légèrement à l'écart des autres.

Ces derniers avaient agrandi la maison par l'est, car l'arbre d'Alla, massif à présent au milieu de la cour, demeurait vénéré par la famille, sans que celle-ci se rappelle pourquoi. Jusque-là, aucun problème de succession ne s'était posé. Vraisemblablement parce qu'un seul fils avait survécu et qu'il n'avait jamais été question que les filles puissent reprendre la charge paternelle.

L'arrière-petit-fils de Neter avait engendré de nombreux enfants et beaucoup survécurent. Outre les filles, qui résistaient mieux aux dangers de l'enfance, deux garçons arrivèrent à l'adolescence. Leur père s'enchantait de ce miracle, qui prouvait la robustesse de sa lignée, tout en s'inquiétant de ce qui se passerait après sa mort. Il résolut de faire confiance au destin qui ne manquerait pas de faire disparaître l'un d'eux avant que ne surgisse le problème de la succession.

Depuis Neter, Célubée n’avait jamais remis en cause l’autorité de la famille qui la gouvernait. Toutefois, la question que posait l’existence de deux superbes garçons, incontestablement taillés pour vivre très longtemps et gouverner leur peuple avec ardeur, excitait les passions. Tous s’étonnaient que leur chef actuel ne parût pas manifester le moindre intérêt pour le problème posé par le hasard. Le prêtre du moment, un très lointain cousin, tenta d’aborder le sujet avec lui, mais il refusa d’en discuter. Les personnalités des deux frères constituaient un autre point d’interrogation. Malgré leur ressemblance physique, due moins à la similitude des traits qu’à une commune vigueur, à des manières et des jeux de physionomie proches et au peu d’années qui les séparaient, ils étaient très différents et ne s’entendaient guère. L’un se voulait davantage chasseur et soldat, coureur infatigable de la montagne, solitaire et réservé pour ce qui était de ses affaires personnelles et de ses promenades, mais aimant la compagnie des hommes et la rudesse des exercices pris en commun, lorsqu’il s’agissait de monter la garde ou de courir les pistes d’automne à la recherche de gibier. L’autre préférait les champs, le travail des labours et des récoltes. Il aimait discuter avec les agriculteurs de tout ce qui concernait la vie collective et se plaisait en la compagnie des femmes, dès qu’il avait besoin de conseils. Autant le premier paraissait dur et fermé – sauf sans doute aux soldats, qui le jugeaient honnête compagnon –, autant le second se montrait avenant et charmant, séduisant pour tout dire. Néanmoins, tous deux excellaient aux armes, même si l’un y trouvait un plaisir que l’autre ne prenait pas la peine de rechercher. Personne enfin, ne mettait en doute leur identique compétence à gouverner Célubée.

Le maître de Célubée mourut soudainement d’un accident de chasse. Ses soldats le ramenèrent un soir sur leurs épaules. On retarda les funérailles aussi longtemps que possible, parce que la coutume – qui s’était introduite, lors de la disparition de Neter, dont on avait vainement attendu le retour, plusieurs jours durant – voulait que tant qu’on n’avait pas mis en terre le chef de Célubée, son fils ne soit pas considéré comme le nouveau responsable du pays. Mais le miracle espéré par tous ne s’étant pas produit, il fallut se résigner à enterrer le descendant de Neter.

Ses deux fils avaient patienté jusque-là, chacun dans une pièce différente de la maison. Nul ne savait ce qu’ils pensaient. Il n’était pas dans la nature de l’aîné de faire part de son opinion. Quant au second, il n’avait,

étrangement, jamais donné son avis à quiconque sur le problème de la transmission du pouvoir. Aux funérailles, ils parurent côte à côte devant leurs sœurs. Ils offraient le même visage grave. Le peuple s'en fut après la cérémonie, se désespérant de ce que son souverain n'ait pas jugé bon de régler longtemps à l'avance sa succession. Il n'existait aucun moyen de choisir entre les deux garçons, puisque leur père n'avait jamais voulu distinguer entre les deux. Neter et ses descendants avaient si bien pris le contrôle de Célubée, de ses gestes et de son âme, qu'il ne se trouva personne pour remettre en cause, à cette occasion, le pouvoir détenu par cette famille. Et ce qui aurait tant réjoui la moitié de la ville au temps de Neter apparaissait aujourd'hui comme une catastrophe.

Le lendemain, le peuple fut réveillé par le bruit d'une violente querelle. Seuls ceux qui demeuraient encore dans la montagne tardèrent à se montrer, mais les habitants de la ville nouvelle se précipitèrent dehors. Dans le jardin de la maison de Neter, au pied de l'arbre d'Alla, les deux jeunes hommes se disputaient. Manifestement, ils s'étaient décidés à aborder le problème. Ils avaient entrepris la discussion pleins de confiance. À l'évidence, chacun avait vécu jusque-là convaincu ou bien que le destin lui donnerait la préséance, ou bien que l'autre s'inclinerait devant ses compétences et son droit à exercer le pouvoir. Lorsqu'ils comprirent qu'aucun des deux n'était prêt à céder, ils entrèrent l'un et l'autre dans une grande colère. Chacun fit valoir ses qualités et la préférence que lui avait toujours porté leur père. Les Célubéens apparurent à ce moment-là. Les propos des deux frères se faisaient de plus en plus exagérés et violents. Leurs yeux brillaient de rage. Ils s'invectivèrent, remplaçant leur propre panégyrique par des insultes. Sans qu'aucun des témoins ne comprenne pourquoi, mais sans doute parce que eux, avaient senti qu'il n'y avait plus d'autre issue, ils se jetèrent l'un sur l'autre.

Leur lutte dura longtemps car ils se valaient par la force et l'habileté. Devant Célubée tout entière réunie à présent – on avait couru chercher les habitants de la vieille ville – ils se battirent avec une violence et un acharnement qui empêchèrent qui que ce soit d'intervenir. Curieusement, alors que leurs visages étaient noirs de poussière, leurs traits contractés de fureur et de tension, leurs corps tremblants sous la douleur et la volonté de l'emporter, ils se relevaient toujours et se portaient l'un à l'autre des coups toujours plus terribles. La foule, muette, les regardait, ne sachant ni ce

qu’elle devait faire ni ce qu’elle devait souhaiter, incapable de saisir que c’était son sort à elle qui se jouait en cette minute. Enfin, à un moment où le combat paraissait s’apaiser, parce que leurs mouvements s’alourdissaient et qu’ils contrôlaient mal leurs attaques, l’aîné, mieux entraîné, trouva une dernière réserve d’énergie et s’élança sur son frère. Il le prit à la gorge. Tous virent l’agonie du jeune homme, ses grands yeux si doux écarquillés de souffrance et du chagrin que lui donnait la certitude irrémédiable de sa défaite et de sa mort. Le vainqueur ne desserra ses mains que lorsqu’il fut sûr que l’autre venait de trépasser. Il abandonna le corps d’un geste résigné et, sans un mot, fendit la foule. On le vit s’en aller à grands pas sur la montagne. Il n’en redescendit que lorsqu’on eut enterré son frère.

Il devint roi de Célubée. On conserva son nom, Cephres, parce qu’il instaura un mode de succession qui devint la règle après lui et parce qu’il tourna l’activité de Célubée vers la vie militaire plus que vers la culture. Il s’intéressait peu aux champs et ne poursuivit pas les défrichages que chacun des descendants de Neter avait eu à cœur d’intensifier. La surface cultivée lui paraissant suffisante, il se borna à veiller que les cultures fournissent à la ville et à son peuple de soldats une nourriture abondante.

Il consacra toute son énergie à développer l’armée que Neter avait mise sur pied et à construire au-dessus du fleuve, à l’endroit stratégique de son étranglement, un poste d’où l’on pouvait surveiller la plaine méridionale, autant que le cours septentrional des eaux qui bordaient Célubée. Il réclama davantage d’hommes à Célubée pour en faire des soldats, organisa la hiérarchie militaire en créant des grades au sein de l’uniformité première et, surtout, renforça la discipline et la rigueur de son armée.

Cephres réussit au cours de son règne à rendre à Célubée une armée comparable en nombre et en qualité à celle de son trisaïeul. Alors que son père et son grand-père n’avaient retenu des leçons de Neter que celle de l’enrichissement, il se voulait, quant à lui, le dépositaire de toutes les vertus guerrières du légendaire Neter. Il apparut vers la fin de sa vie qu’il avait dû hériter aussi de son intuition perçante, car ce qu’il avait attendu toute sa vie se réalisa. Célubée fut attaquée une nuit par une troupe d’hommes mieux équipés, mais de moindre vaillance, que Cephres parvint à repousser. Cette victoire presque facile lui donna le goût d’étendre plus loin l’empire de Célubée et il fit jurer à son unique fils qu’il entreprendrait une expédition par-delà les montagnes de l’est et du nord, à la recherche de nouvelles terres

et de nouvelles richesses. Lui-même eut le temps, avant de mourir du mal qui le minait depuis des années, de monter l'opération. Il mourut en rêvant sans doute des pays lointains qui agrandiraient un jour son pays bien-aimé.

Il est peu probable que son fils montrât beaucoup de conscience à accomplir la volonté de son père, car Célubée n'annexa ni terres ni royaumes à cette époque. Il poursuivit cependant l'œuvre militaire, puisque les textes font référence à quelques batailles qu'il livra et gagna sur de nouveaux envahisseurs, attirés par les riches champs de Célubée. Il dut reprendre la tâche de ses ancêtres et ordonner de nouveaux défrichages. Il apparaît en effet que l'on récolta un volume de grains plus important qu'à aucune autre époque antérieure. On ne sait rien de plus de lui, sinon qu'il laissa deux fils.

Les souverains qui lui succédèrent moururent tous comme lui, le chagrin au cœur à l'idée que les deux fils que les dieux leur avaient donnés et conservés devraient se battre jusqu'à la mort du plus faible. Depuis le combat livré par Cephres, il était acquis que, lorsque deux enfants mâles survivaient, le choix du maître de Célubée se faisait dans la lice. Il ne vint à personne, pas même aux intéressés, l'idée d'instituer d'autres règles, moins cruelles et plus juridiques. L'ironie du sort voulut qu'il restât toujours deux fils aux souverains qui succédèrent à Cephres, qui, par indulgence du destin, n'avait engendré qu'un seul mâle.

Il se trouva que le dernier de ces rois eut de son épouse, après plusieurs filles qui, selon leur humeur, vécurent ou ne vécurent pas, deux superbes jumeaux. Cette naissance, qui provoqua la mort de la mère, fut considérée par Célubée comme un signe divin et ce roi fut adulé presque autant que Neter. Il avait d'autres raisons de l'être : homme sage et judicieux, il réussit non seulement à défaire l'ennemi obstiné qui revenait sans cesse à l'assaut de la ville, mais à pactiser avec lui. Des échanges, très sporadiques, entre les deux peuples s'ébauchèrent à la fin de son règne. C'est lui sans doute, qui, avec plusieurs des plus sages de Célubée, mit au point le premier mode de calcul et conçut un système de notation très élémentaire des calculs opérés. C'est sous son règne en effet que les textes font mention, pour la première fois, de cette esquisse de comptabilité. Il semble qu'il éprouva – pour une raison que nous ignorons totalement – le besoin de recenser la population de Célubée et d'en conserver le souvenir. Pris d'une sorte de

folie de calcul, il fit compter tout ce qu'il pouvait et enregistrer les résultats obtenus.

En dehors de cette excentricité, il fut un fort bon roi et la chronique l'a rangé parmi ceux qui firent prospérer Célubée. Comme il était également un très bon père, il se rongea d'inquiétude pour ses deux fils qu'il aimait d'un même amour. Il avait lui-même très calmement étranglé son frère après la mort de leur père. Cela ne lui avait guère coûté. Il n'aimait pas l'espèce d'avorton paisible que le destin lui avait donné comme rival. Sa mort ne lui avait causé aucun remords. En outre, elle n'avait pas duré bien longtemps, l'autre s'étant laissé tranquillement exécuter. Mais il savait qu'il avait eu la chance d'avoir un frère à la fois compréhensif et peu attaché à la vie.

Ses jumeaux étaient d'une autre trempe : en tout point semblables, beaux garçons, grands et bien découplés, d'une robustesse à toute épreuve, de surcroît vifs et d'une intelligence perçante, que le père prenait plaisir à consulter lorsqu'un problème nouveau se posait à lui. Enfin, et c'était là le pire, ils s'aimaient passionnément. Ils ne se quittaient jamais, fût-ce pour un instant.

Lorsqu'ils étaient nés, tandis que le peuple criait au miracle, le roi avait, lui, mesuré le dramatique présent que lui faisaient les dieux. La perte de son épouse l'affecta moins que la présence de ces gros bébés hurlants et sans cesse agités, qui ne se calmaient qu'à la condition de les coucher l'un contre l'autre, de les emboîter l'un dans l'autre sous les couvertures déployées par leur nourrice. À plusieurs reprises, il essaya dans leur enfance de les séparer, mais ils déjouèrent chacune de ses tentatives. Quand il se résolut à éloigner l'un d'eux, en chargeant un groupe de soldats de l'emmener avec eux dans leur tournée d'inspection, l'autre passa les trois jours de séparation à pleurer si bruyamment que son père dut envoyer un messager pour ramener le jumeau écarté. L'homme revint avec un enfant aussi rouge et larmoyant que son frère. Il avait sangloté sans interruption depuis le départ de Célubée, plongeant les soldats, trop disciplinés pour désobéir aux ordres de leur souverain, dans le plus grand embarras. Lorsque les deux frères se retrouvèrent, ils s'étreignirent avec tant de force et d'amour que leur père fut obligé de se retirer pour ne pas, à son tour, fondre en larmes devant le désastre qui s'était abattu sur sa famille.

Finalement, comme tant de ses ancêtres avant lui, il s'en remit au destin, espérant que la fatalité trancherait elle-même sans que l'un de ces

malheureux enfants fût forcé de tuer l'autre. Mais il apparut que leur destin était de s'aimer sans cesse davantage. On ne les voyait jamais l'un sans l'autre et aucun d'eux n'entreprenait quoi que ce soit sans avoir au préalable consulté l'autre.

Quoiqu'il fût impossible de les distinguer quand ils se trouvaient côte à côte, ceux qui les connaissaient bien affirmaient qu'ils ne se ressemblaient pas totalement. Celui que son père avait nommé Achernar s'avérait un peu plus audacieux et ceux qui combattaient avec eux le trouvaient un rien plus valeureux que son frère. C'était lui que son père avait envoyé dans la montagne et on se demandait si ces trois jours de dépaysement et de dureté n'avaient pas doté son caractère de cette vigueur supplémentaire. Diphda, en revanche, manifestait plus de facilité à retenir et même à comprendre les difficultés qu'on lui exposait. Il possédait un don curieux qui lui permettait de deviner ce pourquoi on venait le trouver. Achernar s'en montrait totalement incapable, dès lors que son jumeau n'était pas en cause. Ils savaient en effet tous deux communiquer l'un avec l'autre par la pensée. Diphda semblait avoir davantage exploité cette faculté. Enfin Diphda paraissait à ses intimes plus émotif que son frère et, plus qu'Achernar, sensible à la détresse. Achernar ne s'intéressait qu'à Diphda et était jaloux de l'apparente tendresse de son frère pour tous ceux qui venaient lui raconter leurs malheurs. Ils n'étaient du reste pas si nombreux, car jamais sûrs de tomber sur Diphda. Ceux qui avaient la malchance d'entreprendre Achernar de leurs problèmes en croyant avoir affaire au jumeau compatissant se voyaient renvoyés avec brutalité à leurs tâches quotidiennes et priés de n'aller surtout pas déranger Diphda, qui avait déjà bien assez de soucis.

Ils ne parlaient jamais de l'avenir, bien qu'il fût impossible qu'ils ne sachent pas ce qui les attendait. On aurait pu croire que les années et l'approche de l'inéluctable combat où ils devraient s'affronter sans merci les sépareraient. Mais plus le temps passait, plus le lien qui les unissait paraissait indéfectible. Célubée se demandait si leur sérénité ne résultait pas d'un arrangement qu'ils avaient secrètement conclu. Comme il ne faisait aucun doute que les pensées de l'un étaient connues de l'autre, tout malentendu était exclu. Compte tenu de ce qu'on savait d'eux, on supputait que Diphda se sacrifierait pour son frère. Personne n'imaginait que le combat pût avoir lieu. Ce qui paraissait vraisemblable, c'est que Diphda se

suiciderait aussitôt après la disparition de leur père, évitant ainsi à son frère bien-aimé de le mettre à mort.

C’est pourquoi la surprise fut immense lorsque, à la mort du roi – due plus que certainement à l’angoisse dans laquelle il vivait depuis la naissance de ses fils –, Diphda et Achernar présidèrent tous deux aux funérailles. Quelques jours se passèrent sans que rien ne se produise, ni suicide ni combat. Célubée, stupéfaite, épiait la maison royale où s’étaient retranchés les deux frères. La convocation des membres du conseil porta l’étonnement à son comble. Le nouveau souverain devait en effet obtenir, après la mort de son père et une fois réglée l’ennuyeuse question du meurtre du frère, l’assentiment du conseil. Tout ceci était très formel, mais les membres du conseil demeuraient attachés à cette tradition, remontant à l’époque où Neter avait dû se faire accepter.

Le matin du conseil, la salle était pleine avant l’heure fixée pour l’intronisation. Les réunions se tenaient encore dans l’ancienne salle du conseil, au cœur de la montagne. Les abords de cette pièce étaient occupés par les Célubéens qui campaient dans l’obscurité des couloirs. Achernar et Diphda se frayèrent un passage à travers eux et rentrèrent, l’air très dégagé, dans la chambre officielle. Ils s’assirent côte à côte à la place du souverain. Muets, les membres du conseil les regardèrent s’installer. Le silence qui avait précédé leur entrée persista une fois qu’ils furent assis. Diphda prit alors la parole et tous l’entendirent prononcer les phrases rituelles :

“Voici que notre père est mort. Célubée a besoin d’une nouvelle main pour la conduire. Nous sommes de la maison de Neter, qui releva Célubée. Nous vous demandons, mon frère et moi, de nous investir de la charge de diriger Célubée.”

Personne ne disant mot, Achernar se leva à son tour et demanda :

“Eh bien ! Que décidez-vous ? Nous donnerez-vous cette investiture ?”

Alors un vieillard se redressa et cria d’une voix chevrotante :

“Nous ne pouvons pas désigner deux rois. Il faut vous battre. Vous ne pouvez pas rompre avec la tradition de Célubée. Nous n’avons pas le droit de faire ce que vous nous demandez.

— Tu sais bien, répondit Achernar, que nous ne pouvons pas nous battre. Nous avons décidé Diphda et moi, d’abandonner cette cruelle

coutume. Il est temps qu'à Célubée, le frère cesse de tuer le frère. Rien n'interdit qu'il y ait deux rois.

— Le bon sens l'interdit, répliqua le vieillard. Nous voulons être gouvernés et non déchirés.

— Nous as-tu jamais vus nous disputer ? Nous vous gouvernerons mieux que vous ne l'avez jamais été.

— Ceux qui sont au pouvoir sont incapables de conserver leurs sentiments antérieurs. Vous ne pourrez pas vous entendre et nous en pâtirons. Jamais nous ne vous confierons le pouvoir. Ou bien vous vous battrez, ou bien vous renoncerez au pouvoir."

Il était clair que le conseil partageait l'opinion du vieil homme. Diphda et Achernar se regardèrent. Ils n'échangèrent pas un mot, mais à la tristesse qui creusait leur visage, tout le monde comprit qu'il n'y avait pas de compromis possible. Ils venaient de se rendre compte en même temps qu'ils tenaient tous deux de la même façon au pouvoir. Ni l'un ni l'autre ne se sentaient prêts à l'abandonner, fût-ce par amour de l'autre. Ils sortirent tous deux et, au déchirement qui se lisait dans leurs yeux, quand ils traversèrent les couloirs, Célubée sut qu'ils allaient se battre.

Ils descendirent du même pas mécanique vers la cour de leur maison, où, depuis le jour où Cephres avait tué son frère, se tenaient toujours les combats. Célubée les suivit, la mort dans l'âme, quoiqu'elle fût incapable de transgresser le rite de la succession. Le peuple se rangea de chaque côté du jardin, enfermant les jumeaux dans un cercle infranchissable. Sans oser échanger la moindre caresse et encore moins un regard, de peur de ne pouvoir aller plus loin, les deux frères se ruèrent l'un sur l'autre et entreprirent avec rage de se battre. Jamais à Célubée on n'assista à pareil combat. Le désespoir de faire ce qui leur répugnait le plus au monde et qu'ils avaient chassé de leur esprit, comme impossible et inacceptable, s'exprimait par une violence intolérable pour tous les spectateurs. On approcha du moment où ils allaient s'entre-tuer, tant ils mettaient de passion à se faire mal. Mais ce que tout le monde avait toujours pensé arriva. Achernar maîtrisa son frère. Il allait presser ses mains sur sa gorge, quand il jeta un regard sur son jumeau. Il vit les yeux de Diphda posés sur les siens. Alors Achernar sentit que des larmes coulaient de ses yeux. Terrassé, Diphda pleurait lui aussi. Il murmura : "Épargne-moi, Achernar. Épargne-

moi, je t’en prie. Épargne-nous.” Les yeux brouillés, Achernar relâcha sa pression et chuchota à son tour :

“Diphda, que ferai-je de toi ? Ils ne supporteront pas d’avoir deux rois.

— Ils n’en auront qu’un seul. Tu as gagné. Fais de moi le prêtre de Célubée, je ne pourrai pas te nuire. Au contraire, je pourrai légitimement t’aider.

— Mais il y a déjà un prêtre, Diphda. L’as-tu oublié ?

— Alors étrangle-moi, Achernar. Mais pour l’amour de moi, fais-le vite.”

Achernar libéra son frère et, devant Célubée abasourdie, qui avait suivi le manège inhabituel des deux frères, sans comprendre ce qui se passait, il se releva et dit :

“Il suffit. J’ai gagné le combat. M’acceptez-vous pour souverain à présent ?

— Que vas-tu faire de ton frère ? hurla le vieux conservateur. Tu dois le mettre à mort.

— Jamais, dit Achernar. Jamais je ne tuerai Diphda. J’ai prouvé devant vous que j’étais digne de succéder à Neter et à mon père. Diphda renonce à son droit sur Célubée. Est-ce que cela ne vous suffit pas ?

— Mais, reprit le vieillard qui pensait à tout, comment pourras-tu être sûr qu’il ne souhaite pas ta mort ? Tu l’as humilié aujourd’hui. S’il est du sang de Neter, il voudra se venger.

— Parce qu’il est du sang de Neter, il ne le souhaitera pas, dit Achernar. En voilà assez. Me voulez-vous comme roi ?”

Célubée, soulagée, répondit aux lieu et place du conseil en hurlant son nom. Ainsi Achernar fut-il proclamé roi. Il se retira aussitôt avec Diphda dans la maison royale.

Malgré leur amour réciproque, ils avaient tous deux compris que quelque chose s’était rompu en eux. Ils avaient accepté de se battre l’un contre l’autre. Ils avaient préféré le pouvoir à leur attachement. Ils ne pouvaient plus avoir totalement confiance l’un en l’autre. Ils ne pouvaient plus, et c’était encore plus épouvantable, parce qu’il ne leur restait plus aucune consolation, se conserver leur propre estime. Ils avaient beau se

convaincre qu'ils n'auraient pu aller jusqu'au bout, comme les faits l'avaient prouvé, chacun savait que s'ils ne s'étaient pas regardés, l'un serait mort et l'autre assassin.

"Explique-moi, Diphda, ce que tu voulais me dire tout à l'heure ?" demanda Achernar. Ce dernier s'était étonné de voir que son frère, aux bornes de la mort, avait trouvé le courage de continuer à réfléchir pour se sortir d'affaire. Il avait toujours admiré l'intelligence et la perspicacité de Diphda et, au fond de lui-même, il était persuadé que, plus que lui, son jumeau était fait pour régner sur Célubée. Il savait qu'il devait son pouvoir à cette légère différence de force qui existait entre eux. Il se réjouissait de régner sur Célubée, mais il était suffisamment fin pour se rendre compte de l'insignifiance de ce procédé de désignation du roi. Cependant, compte tenu de ce qui venait de se passer entre eux et de l'imperceptible altération de leurs relations – qu'ils ressentaient tous deux, tout en sachant qu'ils n'en parleraient jamais –, l'intelligence et l'habileté de Diphda l'inquiétaient un peu.

"Il faut que tu me nommes prêtre. Le vieil homme a raison. Tu ne seras jamais tranquille si tu me laisses en vie et fais de moi un simple citoyen. Tu cours le risque de monter une faction contre toi.

"Si je deviens prêtre, j'exercerai un certain pouvoir. Je n'aurai pas de raison de te menacer. Bien au contraire, je serai là pour t'aider.

— Mais il y a déjà un prêtre, encore jeune et qui a entrepris de former son successeur. Je ne peux même pas le mettre à mort, il sait trop de choses que j'ai besoin de connaître.

— Il n'est pas question de le faire disparaître. J'ai toujours pensé qu'un seul prêtre ne pouvait suffire à présent. Nous avons de nombreux soldats, un grand nombre de cultivateurs. Pourquoi n'avons-nous qu'un seul prêtre ? Tu nommeras deux ou trois prêtres. Je régnerai sur cette organisation religieuse.

— Mais comment feras-tu ? Tu n'y as pas été préparé.

— J'apprends vite, tu le sais, et retiens mieux que quiconque à Célubée. En un an, je saurai l'essentiel. Le prêtre actuel me guidera pour le reste. N'aie crainte, tout se passera le mieux du monde. Il n'est pas ambitieux. Je suis convaincu que depuis que son prédécesseur l'a choisi, il se demande

pour quelle raison il l'a désigné. Sa charge l'étouffe, il sera enchanté de pouvoir respirer un peu.

— Ce n'est pas le prêtre d'aujourd'hui qui me fait peur, répondit en souriant Achernar, c'est celui de demain."

Diphda sourit à son tour. Il croisa tristement ses mains devant lui.

"Dans ces conditions, tu dois vraiment me faire disparaître.

— Comment, reprit Achernar, supporteras-tu de n'avoir pas d'épouse ?

— Cela ne m'inquiète pas pour le moment. Si c'est cela qui te trouble, ne crains rien, je trouverai le moyen de m'accommoder des rigueurs de ma charge."

Dès le lendemain, Achernar éleva son frère à la dignité nouvelle de Grand-Prêtre. Il prit ce même jour l'une de ses sœurs pour femme. Il espérait ainsi, en imitant Neter, asseoir son pouvoir, qu'il redoutait d'avoir ébranlé en n'ayant pas le courage d'étrangler Diphda. Avec lui, s'acheva la tradition du meurtre officiel du frère. Ses successeurs se débarrassèrent de leurs frères en leur donnant la charge de Grand-Prêtre, désormais réservée à un membre de la maison de Neter, ou en les faisant disparaître secrètement, mais tout aussi sûrement que par le passé.

Pendant une année entière, Diphda sembla avoir disparu de Célubée. Alors qu'Achernar commençait son règne et poursuivait l'œuvre de son père, notamment en envoyant une mission auprès de l'ancien ennemi, son frère s'enferma dans la grotte du prêtre. Les successeurs du frère de Neter ne s'étaient jamais résolus à abandonner la caverne qu'il avait occupée. Diphda, tel un disciple ordinaire, avait monté une paillasse dans cette grotte et provisoirement renoncé à la dignité de ses nouvelles fonctions. Il passait ses jours et une partie de ses nuits à apprendre ce qui exigeait normalement vingt ans d'efforts soutenus. Le prêtre, à demi terrorisé, qui lui enseignait ce qu'il devait connaître s'émerveillait de la mémoire et de l'intelligence de Diphda. Mais son courage et sa volonté étaient encore plus méritoires. Diphda savait ce qu'il faut sacrifier pour parvenir à ses fins. Ambitieux et porté par cette ambition, il ne sentait plus la fatigue des exercices qu'il s'imposait. Le jeune garçon que le prêtre avait également chez lui pour le préparer à lui succéder n'arrivait plus à suivre les leçons parce que

s’étendant de l’aube à la moitié de la nuit presque sans interruption, elles requéraient une puissance de concentration dont il n’était pas capable. (Le prêtre lui-même ne soutenait le rythme imposé par Diphda que par la résistance que lui avait donnée l’entraînement. Mais bien souvent, il s’assoupissait en faisant réciter à son brillant élève ce qu’il lui avait appris et il fallait, le matin, aux premières lueurs de l’aurore, que Diphda le secoue violemment pour le réveiller.) De plus, ces leçons atteignaient une telle intensité et une telle profondeur, en raison notamment des questions et digressions de Diphda, que le jeune disciple n’y comprenait rien. Malgré sa fatigue, le prêtre se réjouissait d’avoir enfin un interlocuteur stimulant et il lui livrait sans réticence tout le savoir accumulé par Célubée depuis plusieurs siècles.

Au bout d’un an, Diphda jugea qu’il en savait assez pour débuter dans ses nouvelles fonctions. Il réapparut à l’occasion d’une cérémonie où il officia, assisté du prêtre. Ainsi qu’il l’avait prédit, celui-ci ne manifesta jamais ni jalousie ni dépit et servit avec un dévouement exemplaire celui qui avait pris sa place. Toutefois, Diphda poursuivait avec acharnement ses leçons. Il avait découvert le bonheur d’apprendre et il lui semblait qu’il n’en aurait jamais fini, même si son mentor lui assurait qu’un jour viendrait où il aurait fait le tour de tout le savoir du monde. Cette pensée inquiétait tellement Diphda qu’il s’efforçait d’en reculer l’échéance, en posant sans cesse de nouvelles questions, toujours plus difficiles. Il avait plongé dans le monde ténébreux auquel seul le prêtre avait accès. Il savait désormais tout ce qu’on pouvait savoir de l’histoire de Célubée et connaissait tout ce que son frère avait soigneusement celé à Neter. Il apprenait aussi à maîtriser les signes, à lire les étoiles, à guérir et à tuer, et tout ce savoir lui donnait un sentiment de puissance qu’il n’aurait sans doute jamais éprouvé en devenant roi de Célubée.

Il quitta la grotte, non seulement parce qu’il estima qu’il était temps pour lui de réapparaître, mais aussi parce qu’une partie de la science qu’il désirait acquérir ne pouvait s’enseigner dans les limites du logement du prêtre. Il alla sur la montagne pour reconnaître les simples. Il aida à soigner les blessures et à mettre les enfants au monde, jusqu’au moment où il égala en habileté son professeur. Il devint dans ces derniers domaines encore plus compétent que le prêtre, parce que son intuition lui permettait de deviner le mal dont souffrait son patient et de trouver le remède le plus adapté. Il

sauva tant de ses concitoyens par la pertinence et l'intelligence de ses soins qu'on lui attribua des dons divins et qu'il fut, par ce biais, plus que par n'importe quel autre, accepté comme Grand-Prêtre.

Un jour, Achernar le fit venir. Eux qui ne s'étaient jamais quittés pendant tant d'années ne s'étaient plus revus depuis le lendemain du combat. Diphda avait été trop occupé pour en souffrir, mais Achernar s'était ennuyé de son frère et il se sentait amer de voir que celui-ci avait si bien réussi à se passer de lui.

"Te voilà célèbre au point que le roi voisin, notre ancien ennemi, a demandé à te voir pour te soumettre plusieurs cas jugés incurables dans son pays.

— Bien entendu, tu as refusé.

— Bien entendu. Tu serais trop dangereux à l'extérieur de Célubée, pour que je te laisse partir."

Diphda sourit malicieusement et regarda attentivement ce visage si semblable au sien. Achernar ne lui parut pas en excellente santé. Ses traits étaient tirés, son teint brouillé et un tic nerveux faisait, par moments, trembler sa lèvre supérieure.

Au bout d'un moment, Achernar se hasarda à lui faire part de quelques-uns des soucis qui l'agitaient et qui concernaient la gestion de la cité. Diphda écouta silencieusement et donna, presque sans réfléchir, les avis que son frère attendait. Ils apportèrent un intense soulagement à Achernar, soit qu'ils correspondissent à sa propre opinion, soit qu'ils fussent la solution que lui-même ne réussissait pas à trouver.

Cet entretien l'avait beaucoup aidé et il y réfléchit plusieurs jours avant de se convaincre qu'il expliquait son actuel contentement et la disparition des traces de fatigue de son visage. Mais il dut reconnaître que c'était d'abord la joie d'avoir retrouvé son jumeau, qui avait amélioré son état. Un soir qu'il rentrait d'une tournée des terres les plus méridionales dont il avait inspecté les cultures, il lui apparut que toutes les questions qu'il avait soumises à son frère n'avaient constitué que des prétextes pour le revoir. Il en avait toujours connu la réponse ou bien n'avait jamais pris la peine de la chercher.

À compter de ce jour, il se mit à consulter son jumeau. Il le convoquait chez lui, mais n'hésitait pas non plus à aller le trouver dans l'espèce de logis que Diphda s'était aménagé dans l'un des compartiments de l'ancienne Célubée. Achernar l'accompagna plusieurs fois sur la montagne pour cueillir les plantes nécessaires à la confection de ses remèdes. Ils reprirent l'habitude de discuter ensemble, même si c'était Achernar qui parlait le plus, demandait conseil, racontait ses journées. Diphda ne se livrait jamais, se bornant à réconforter son frère, lorsque celui-ci le désirait ou à rechercher des moyens de résoudre les difficultés auxquelles se trouvait confronté son souverain de jumeau. Il ne semblait pas qu'Achernar eût remarqué l'espèce de distance de son frère, tant il se sentait heureux de l'avoir retrouvé.

Un soir où ils redescendaient de la montagne, tous deux chargés des plantes qu'Achernar s'était offert à porter, ce dernier demanda :

"Toi, qui es le plus habile médecin que nous ayons jamais eu, peux-tu me dire pourquoi je demeure sans descendance ?

— Oui, répondit Diphda. Il n'est jamais bon d'épouser sa sœur. Ne te souviens-tu pas que Neter n'eut pas d'enfant de la sienne ? C'est avec une autre femme, venue d'un autre pays qu'il conçut son fils.

— Certes, mais comment peux-tu être sûr qu'il n'eut pas d'enfant de sa sœur à cause de leur parenté ? Bien des hommes ici ont des épouses stériles qui ne sont pas leurs sœurs.

— Tu as raison. Mais dis-moi, connais-tu d'autres hommes qui ont pris leur sœur pour femme ? Si cela ne se fait pas, c'est qu'existe une loi divine qui l'interdit. Tu l'as transgressée et sans doute est-ce pour cela que tu n'as pas d'enfant.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

— Tu ne m'aurais pas écouté. En outre, ton mariage était la contrepartie de ma grâce. Puisque tu ne me tuais pas, tu devais asseoir autrement ton autorité. Tu as remplacé un meurtre par la transgression d'un interdit.

"Mais je donnerai à ta femme, notre sœur, quelques plantes qui sont souvent efficaces contre la stérilité."

Malgré le sermon de Diphda, Achernar, qui avait toute confiance en son frère, éperdu de reconnaissance, lui demanda si la chasteté qu'il s'imposait

ne lui pesait pas excessivement. Diphda l'assura sèchement qu'il n'en était rien et Achernar n'osa pas en demander davantage.

Aucune règle n'interdisait au prêtre de prendre une épouse, mais aucun ne l'ayant fait, la coutume voulait que le prêtre vécût sans femme et donc chastement. Diphda, en se dotant d'un titre nouveau, aurait aisément pu instituer une règle nouvelle. Mais il avait été trop occupé, les premiers temps, à s'instruire, puis à se faire admettre par l'ensemble de Célubée comme le nouveau détenteur du pouvoir religieux, pour avoir le temps ou l'envie de se préoccuper de cette question. Lorsque l'appétit sexuel lui revint, il se rendit compte qu'il ne pouvait plus revenir sur la tradition. Il savait aussi qu'une partie du respect porté au prêtre et à présent au Grand-Prêtre, provenait de son aptitude à l'abstinence. Il résolut donc ses problèmes discrètement, grâce à une jeune fille pour laquelle il avait eu un fort penchant avant d'abandonner ses prétentions au trône. Elle lui était demeurée fidèle, même après sa nomination comme Grand-Prêtre et avait refusé de se marier. Il l'avait retrouvée quand ses besoins de science s'étaient un peu apaisés. Il ne redoutait rien d'elle. Elle était soumise et réservée. Il savait qu'elle conserverait jalousement leur secret.

Il soigna sa sœur et, grâce à ses cures, elle se retrouva enceinte l'année suivante. Achernar ne sut que faire pour remercier son jumeau. Mais toutes ses questions pour savoir ce qui pourrait le satisfaire se heurtèrent à une fin de non-recevoir. "Je ne veux rien", répondait Diphda. Achernar se tourmentait de ne pouvoir exprimer son affection et sa gratitude au frère bien-aimé qu'il avait lésé. Au fur et à mesure que la grossesse de sa femme avançait, il se faisait plus pressant. Mais Diphda se montrait de plus en plus fermé et il finit par se mettre en colère et par demander à son frère de cesser de l'importuner. Achernar en fut si malheureux que Diphda dut le consoler et lui expliquer qu'il se trouvait satisfait de son sort et n'avait aucun souhait à exprimer.

L'après-midi où leur sœur entra en travail, Achernar envoya chercher son jumeau. L'homme qu'il avait dépêché à cette fin revint bredouille, assurant que Diphda était introuvable. Achernar se mit en colère et fit appeler le prêtre qu'avait remplacé Diphda. Lorsqu'on le lui amena, Achernar lui demanda où se trouvait le Grand-Prêtre. Mais lui non plus n'en savait rien. Les cris de sa femme ramenèrent Achernar à la raison. Il confia

son épouse au prêtre, tandis qu'il sortait à son tour à la recherche de Diphda. Il dut lui aussi constater que son logement était vide. Achernar se sentait de plus en plus fou de rage. Il était convaincu que son frère, ayant pressenti que l'enfant allait naître dans la nuit, était parti à dessein pour laisser son jumeau dans l'embarras. Diphda avait, à plusieurs reprises, au cours de la grossesse de leur sœur, indiqué que l'accouchement serait difficile en raison de la conformation de la jeune femme, laquelle était congénitale – toutes les descendantes de Neter et d'Alla eurent des enfantements pénibles et peu d'entre elles y survécurent. Achernar pensa que son frère se vengeait et sa fureur augmenta au point qu'il se mit à bouleverser la maison de Diphda.

Tandis qu'il jetait à terre des bouquets de plantes mis à sécher et les piétinait, il s'aperçut que manquait, dans l'une des niches où Diphda rangeait ses potions, toute une série de récipients. À force de rendre visite à son frère, Achernar connaissait parfaitement son logis et savait où chaque chose était rangée. Plusieurs fois il avait assisté à la confection de remèdes à laquelle Diphda se livrait pendant que lui parlait, selon son habitude. Il avait noté que son jumeau entreposait bon nombre de ses préparations dans cette niche. Achernar remarqua que manquait aussi l'espèce de grand sac dans lequel son frère fourrait les herbes qu'il rapportait de ses expéditions ou bien les médicaments et pansements dont il avait besoin pour soigner ses malades. Il comprit alors que Diphda avait dû être appelé ailleurs.

Quelque peu rasséréné, Achernar résolut d'aller chercher son frère dans Célubée. Il fit le tour des maisons de la montagne qui avoisinaient la demeure de Diphda. Mais, partout, l'obscurité et le silence le détournèrent d'entrer. Il s'apprêtait à descendre vers la nouvelle ville en prenant le sentier qui passait devant sa maison, quand, à la lueur de la lune, il vit, descendant péniblement de la montagne, Diphda qui regagnait son logis.

Achernar se jeta sur lui et lui raconta précipitamment que leur sœur était au plus mal, abandonnée au prêtre et à son disciple. Il le supplia de venir au plus vite. Diphda réclama quelques instants pour poser son sac et prendre ce dont il avait besoin. Promettant de n'être pas long, il conseilla à Achernar de rejoindre sa femme et de l'attendre.

Il arriva peu après. Achernar, qui l'accueillit sur le pas de la porte, oublia en le voyant l'état de son épouse.

“Diphda, s’écria-t-il, bouleversé, Diphda, que t’arrive-t-il ?

— Mais rien”, répondit Diphda en lui jetant le même regard de détresse que celui qu’il avait eu le jour où ils s’étaient battus. Diphda semblait soudainement vieilli. Ses yeux, cernés de plusieurs traits, étaient rouges et gonflés, ses gestes lents et fatigués. Toute son attitude témoignait d’un profond désarroi. Achernar l’étreignit et, pour la première fois depuis si longtemps, il sentit que le corps de son jumeau s’abandonnait contre le sien.

“Diphda, chuchota-t-il à son oreille, dis-moi ce qui ne va pas. Je ne puis supporter de te voir ainsi.”

Il sentit que les mains de Diphda s’agrippaient à sa taille et que son corps se pressait contre le sien, comme celui d’une femme qui cherche à exprimer la violence de son amour. Il devina que son jumeau allait parler. Mais la femme qu’ils avaient tous deux oubliée poussa de la pièce voisine un hurlement déchirant. Achernar ne broncha pas, mais Diphda relâcha aussitôt son étreinte.

“Il faut que j’y aille”, dit-il d’un ton las.

Il trouva sa sœur dans une mare de sang, que le prêtre et son jeune assistant essayaient vainement d’endiguer. Elle était si agitée qu’elle ne parvenait pas à conduire efficacement son travail. Il commença par chasser le jeune garçon, à qui l’odeur du sang donnait des haut-le-cœur, en le confiant à Achernar. Il s’employa ensuite à apaiser sa sœur. Mais ses douleurs devenaient si fréquentes et si intenses qu’elle n’avait que de très brefs instants de lucidité. Elle se laissait submerger par l’angoisse du retour de la souffrance et la panique de mourir. La présence du prêtre, accroupi auprès d’elle et qui, désemparé, avait renoncé à la soigner pour marmonner des prières, achevait de l’inquiéter. Diphda le mit alors à la porte et resta seul avec la jeune femme.

Il la calma peu à peu sans toutefois réussir à atténuer la violence des contractions. À force de persuasion, il la convainquit de se contrôler. Diphda accomplit son travail avec la plus grande froideur, ne se faisant aucune illusion sur le dénouement de l’accouchement, mais agissant par habitude, avec sa précision et sa rigueur coutumières. Il mit au monde un enfant mâle dans un état d’asphyxie tel qu’il comprit très vite que le bébé ne tarderait pas à mourir. Alors il rappela le prêtre et lui confia la jeune accouchée. Diphda savait qu’elle-même avait peu de chances de s’en sortir

vu son état d’épuisement. Il emmaillota l’enfant dans les linges propres que ses sœurs avaient préparés à l’attention de leur futur neveu et l’emporta chez lui. Achernar, qui attendait dans le jardin, lui demanda ce qui se passait.

“Tu as un fils, répondit Diphda, mais je crains qu’il ne vive guère si on ne le soigne pas immédiatement. Je l’emmène chez moi pour ne pas perdre de temps. J’ai une potion qu’il doit prendre sans tarder. Je te le ramènerai aussitôt. D’ici là, cherche-lui une nourrice, car ta femme n’est pas en mesure de l’allaiter.”

Achernar essaya de protester et demanda à l’accompagner pour l’aider à donner les premiers soins au nourrisson. Mais Diphda refusa et s’enfonça dans la montagne. Il faisait encore nuit, bien que l’on sût, en regardant les voiles gris qui s’élevaient de l’est, que le jour allait se lever. Diphda courut tout le long du chemin. Il sentit à plusieurs reprises les spasmes de l’enfant. Comme il l’avait pensé, lorsqu’il arriva chez lui, l’enfant était mort. Après l’avoir déshabillé, Diphda le posa derrière son lit et le cacha derrière une broussaille de plantes sèches. Il prit le temps de se laver le visage et les mains. Si Achernar l’avait vu à ce moment-là, il aurait cessé de s’inquiéter pour lui. Diphda songea qu’il était heureux qu’ils se soient croisés dans l’obscurité du jardin et non dans la maison où il n’aurait pas réussi à dissimuler son petit sourire de victoire. Son chagrin l’avait abandonné lorsqu’il avait sorti l’enfant violacé et qu’il avait su qu’il était à l’agonie.

Il se tourna alors vers l’autre extrémité de la pièce où, couché dans des linges encore poisseux de sang, un bébé commençait à se réveiller en vagissant. Diphda le prit contre lui et le berça jusqu’à ce que l’enfant consente à refermer les yeux. Alors, il le déshabilla, jeta en tas les tissus sanglants et l’enveloppa des langes de son neveu. Il le contempla fièrement. Le teint frais et lisse, contrairement à la plupart des nouveau-nés, celui-ci était assez joli. “Nous serons tous fiers de toi”, lui murmura-t-il en lui caressant la joue tendrement. L’enfant se remit à crier. Diphda lui présenta son doigt et le bébé le téta vigoureusement avant d’ouvrir des yeux étonnés et aveugles.

Diphda ne se lassait pas de le regarder. Il finit cependant par le prendre dans ses bras et l’emmena vers la maison royale.

Dans la nuit, tandis qu'Achernar le faisait chercher, il avait aidé la jeune femme qu'il aimait à mettre au monde le fils qu'elle portait. Elle était venue le trouver à l'aube. Il l'avait emmenée dans un abri de la montagne où ils s'étaient souvent retrouvés. Elle y avait passé la journée en travail, perdant plus de sang encore que la femme d'Achernar. À la fin, Diphda avait dû pratiquer sur elle le geste qu'avait eu le frère de Neter pour délivrer l'enfant d'Alla sans le faire souffrir. Il avait infiniment hésité, mais elle l'avait supplié de le faire. "Je ne puis que mourir, avait-elle dit, épargne-moi de nouvelles douleurs. Aide ton fils à naître avant qu'il ne soit perdu lui aussi." Lorsqu'il avait rencontré Achernar, il ramenait l'enfant chez lui, au chaud, avant de remonter enterrer la mère. Il avait couru le déposer contre son foyer en priant que ses cris ne réveillent personne.

Quand Diphda sortit de la montagne, le jour était levé. Il vit Achernar qui montait à sa rencontre. Il lui fit un signe joyeux de son bras libre. Achernar courut vers lui. Avant même de regarder son fils, il prit la main de Diphda.

"Tu as meilleure mine à présent. Que s'est-il passé tout à l'heure ?"

Diphda lui raconta qu'il avait trouvé, en rentrant d'une promenade, une jeune fille blessée sur le bord du chemin et qu'elle était morte dans la nuit malgré ses soins. Quand Achernar sut de qui il s'agissait, se souvenant de la passion que son frère avait autrefois éprouvée pour elle, il lui posa la main sur l'épaule et la lui serra tendrement.

"Mais tu vas mieux maintenant ? interrogea-t-il.

— C'est le bonheur d'avoir au moins sauvé ton fils", répondit Diphda. Ce n'est qu'alors qu'Achernar défit le linge qui couvrait à demi le visage du bébé. Il poussa une exclamation de joie.

"Quel bel enfant ! Je comprends que tu sois fier de toi.

— Je crois que tu ne comprendras jamais à quel point je peux l'être", répliqua Diphda en lui tendant l'enfant. Il regarda en souriant son frère et son fils. Puis se détournant brusquement, il lança, aussi sèchement qu'à son habitude, qu'il lui fallait retourner enterrer la jeune fille.

Il ne redescendit qu'à la nuit. L'état de leur sœur s'était aggravé. Prise de fièvre, elle délirait. Diphda alla la voir. Il lui administra divers remèdes, pansa comme il put ses déchirures sanguinolentes. Achernar ne paraissait

pas très inquiet. Il avait passé la journée à contempler son fils. Pendant toute la longue agonie de sa femme, il demeura auprès de l'enfant, occupé seulement de savoir si le lait de la nourrice conviendrait. Diphda ne réussit pas à le déloger de la chambre du bébé. Il ne la quitta que pour les funérailles de leur sœur et la réintégra aussi rapidement qu'il put.

Achernar ne se remaria jamais malgré les conseils de Diphda. On parvint à lui faire reprendre une vie plus normale lorsqu'il fut assuré que l'enfant survivrait. Mais tout le monde savait qu'il n'était préoccupé que de son fils et que tout ce qu'il faisait pour Célubée, il l'entreprenait en pensant que ce dernier lui succéderait un jour. Les jumeaux avaient repris leurs conversations et leurs promenades. Diphda venait chaque jour chez son frère et ne manquait jamais d'aller trouver l'enfant, avant de rejoindre Achernar. Il se montrait à nouveau charmant et bavard, et Achernar rayonnait entre son frère et son fils. Diphda, lui aussi, apparaissait enfin épanoui. Son nouveau comportement rassurait les Célubéens. Tout en se réjouissant d'avoir trouvé en lui un remarquable médecin et un prêtre attentif, ces derniers s'étaient en effet un peu méfiés de lui, de son air insatisfait et tourmenté. Beaucoup avaient craint que son dépit ne le conduise à commettre quelque acte destructeur et irréparable.

Achernar intensifia les échanges avec le peuple voisin. Célubée vendit des grains en contrepartie de moutons et de chèvres. Les terres de Célubée étaient plus fertiles que celles de l'autre pays. Sur les pentes sèches du royaume contigu, les chèvres et les moutons croissaient aisément. On troqua donc des ballots de céréales contre la viande qui manquait si souvent. Pour améliorer la production, Achernar fit défricher de nouvelles terres. Il réalisa l'un des très vieux projets de ses prédécesseurs, en créant aux confins des champs les plus au sud de Célubée un hameau où plusieurs cultivateurs vinrent s'installer avec leur famille. Celui-ci se développa considérablement avec l'augmentation des transactions et la mise en valeur de nouvelles parcelles.

L'action de Diphda semble moins éclatante à côté des réalisations de son frère. Cependant, Achernar ne fit jamais rien, tout son règne durant, sans avoir reçu l'aval de son jumeau – ce qui donne à penser que Diphda est en réalité à l'origine de la majorité des innovations et progrès qui apparurent à Célubée sous le règne d'Achernar. Il consacra l'essentiel de

son temps à soigner les Célubéens, à tester de nouveaux remèdes, à essayer de nouveaux traitements, à tenter de comprendre les maladies ou les blessures qu'il n'arrivait pas à guérir. Il enrichit ainsi la médecine de Célubée.

Comme il était soucieux de ne pas laisser périr avec lui tout le savoir et l'adresse qu'il avait acquis, il se préoccupa de former des successeurs. Il lui fut aisé d'en trouver parmi ses assistants religieux. Il obtint d'Achernar le droit de modifier l'organisation religieuse de Célubée. Il lui fit valoir la fragilité du système qui avait fonctionné jusque-là. Il reposait sur un seul homme qui devait tout à la fois remplir les devoirs attachés à sa charge et assurer la transmission de ses connaissances. Il pouvait arriver, et il était arrivé, qu'il meure avant d'avoir enseigné à son jeune successeur tout ce qu'il devait savoir. Ainsi une partie de la science accumulée au cours des ans avait été irrémédiablement perdue. Achernar autorisa donc son frère à former plusieurs jeunes garçons pour en faire des prêtres, gardiens des dieux et du savoir de Célubée. Diphda eut bientôt une dizaine de disciples autour de lui et le rôle des prêtres à Célubée s'accrut.

Mais l'apport de Diphda réside surtout dans la chronique secrète qu'il tint et transmit ensuite au préféré de ses disciples. Après la substitution d'enfant à laquelle il avait procédé, Diphda en vint à penser que s'était peut-être produit dans l'histoire ancienne de Célubée – qu'il avait apprise et qu'il enseignait maintenant à ses élèves – quelque événement de cette nature, qu'on s'était hâté d'oublier parce qu'il ne paraissait ni convenable ni à la gloire de celui qui l'avait provoqué. Cela lui parut regrettable. D'une part parce que ce sont ces secrets qui permettent de mieux comprendre la suite des événements, d'autre part parce qu'il souhaitait profondément que ce qu'il avait fait ne demeure pas à jamais inconnu. Il ne voulait pas qu'Achernar le sût. Mais il désirait que ses descendants ne l'ignorent pas.

Parce que ces actes devaient être à la fois secrets et conservés, il chercha le moyen de les transmettre sûrement et discrètement. Malgré son excellente mémoire, il ne se fiait qu'à demi à la fidélité de la mémoire humaine. Il commença par choisir parmi les jeunes prêtres qui l'entouraient, celui qui semblait le plus digne de recevoir son secret, le moment venu. Un jour où il se promenait au milieu d'un champ, il vit un des hommes d'Achemar qui traçait sur le sol des lignes pour calculer l'importance de la moisson. Ces dessins le fascinèrent au point qu'il demeura un long moment

à essayer d’en comprendre le sens. Il fallut que l’homme les lui expliquât, pour qu’il le saisisse clairement. Il oublia cette expérience. Cependant, une nuit où il ne dormait pas, obsédé par l’idée de laisser trace de son action, il repensa aux dessins qui servaient à compter. Il se saisit alors d’un tissu blanc et, à l’aide d’une poudre rouge qu’il venait de préparer et dans laquelle il trempa un fin morceau de bois humecté, il dessina sommairement deux femmes en couches, deux bébés, un prêtre reconnaissable à son habit plus long que celui de l’autre homme qui figurait aussi sur le tissu et raconta ainsi son histoire.

Il passa plusieurs jours à la reproduire, jusqu’à ce qu’il fût certain que ne demeurait pas la moindre ambiguïté. Il simplifia son dessin, cherchant à caractériser d’un seul détail chacun des protagonistes. Il s’intéressa ensuite à sa conservation, car le tissu ne gardait pas ses images : elles se dissipaient dès que l’on plongeait l’étoffe dans l’eau, se brouillant en une tache ocre. Il mit au point une teinture sombre qui lui parut insoluble et s’en servit pour tracer sur une jarre les éléments de son histoire. Il cacha le récipient et ne le remit – ainsi que son secret – au prêtre qu’il avait choisi qu’au moment où il sentit qu’il allait mourir. On conserva de prêtre élu en prêtre élu le souvenir de la vengeance de Diphda et l’on rajouta sur la jarre, au-dessous de son dessin, d’autres dessins qui permirent de mémoriser les autres chapitres de cette chronique trouble instituée du temps de Diphda.

Un jour, au temps où Dilgan, le fils d’Achemar et de Diphda, était encore un très jeune enfant, Achernar emmena son jumeau avec lui dans une expédition qui devait les conduire en bordure du pays voisin. Ils avaient à y rencontrer le chef de cette contrée, lequel souffrait depuis de longues années d’un mal dont personne n’avait pu le guérir. C’est lui qui avait fait demander à Achernar de lui envoyer son frère pour qu’il le soigne. Achernar avait finalement consenti à une rencontre, sous sa surveillance, entre le malade et le médecin. Il comptait en profiter pour s’entendre avec son voisin sur le montant des échanges à venir.

Le roi, un vieil homme que la maladie avait plié en deux, toussait sans arrêt en quintes profondes qui devenaient vite insupportables à ses interlocuteurs. Diphda l’examina rapidement et, sans s’embarrasser de protocole, lui dit par l’intermédiaire de leur interprète : “Je ne peux rien pour toi. La seule chose que je puisse faire, c’est de te débarrasser de ta

toux. Mais cela ne changera rien au mal qui te ronge et qui te conduira bientôt au tombeau.” L’interprète, qui était du pays du roi, refusa de traduire. Diphda eut beau le menacer, il persista dans son refus. On dut demander à un Célubéen, qui connaissait la langue voisine et faisait partie de l’escorte d’Achemar, de se charger de la traduction. Lorsque le roi entendit le verdict de Diphda, il se mit à rire et déclara : “Eh bien ! Soigne déjà ma toux. Tu es le premier à oser me dire la vérité en face. Je sais que je vais mourir et ces ânes persistent à conserver l’espoir de me guérir et me font, pour cela, avaler d’abominables potions. Grâce à toi, je mourrai au moins en paix.”

Achernar s’entendit avec le roi et il revint satisfait de son voyage. Lorsqu’ils arrivèrent à Célubée, il invita son jumeau à venir chez lui partager son repas. Diphda accepta. Il se trouva qu’alors qu’ils allaient entrer dans la maison, Achernar fut arrêté par l’un des membres du conseil qui avait à lui parler d’urgence. Diphda l’attendit quelques instants. Mais, voyant que la conversation se prolongeait, il pénétra seul dans la maison royale et s’installa dans la pièce où l’on prenait les repas. Peu après, surgit Dilgan qui courut vers lui et se jeta dans ses bras, en criant de joie le petit nom que les enfants de Célubée donnent à leur père.

Achernar, qui arrivait à ce moment-là, demeura stupéfait sur le pas de la porte. Il eut sans doute à cet instant, comme dans un vertige, le pressentiment de la vérité. Mais, chassant cette idée de son esprit, il dit en riant : “Dilgan, suis-je resté si longtemps absent que tu ne puisses reconnaître ton père ?” Dilgan, qui était un enfant délicieux, charmant et plein de vie, se tourna alors vers lui et, quittant les bras de Diphda, se précipita dans ceux d’Achernar.

Quand l’enfant fut parti, Achernar laissa libre cours à l’inquiétude qui s’était tout à coup emparée de lui.

“Explique-moi, demanda-t-il à son frère, comment cet enfant a pu te prendre pour son père ?”

Diphda, qui se posait la même question et n’avait trouvé comme seule réponse que l’intelligence et l’intuition de l’enfant, dont il avait dû lui faire don, tarda un peu à répondre, parce qu’il s’efforçait de trouver une explication convaincante.

“Tu oublies, dit-il enfin, combien nous nous ressemblons. Regarde, tes cheveux blanchissent au même endroit que les miens et la dent que j’ai perdue, tu l’as perdue toi aussi, presque au même moment. Rien ne permet de nous distinguer lorsque je n’ai pas ma robe de prêtre.

— Mais tu ne portes pas le collier de roi, que j’ai toujours autour du cou et que connaît Dilgan.

— Cela ne suffit sans doute pas à t’identifier comme son père. Pour la première fois il m’a vu habillé presque comme toi. Je crois que cela peut expliquer sa confusion.”

Achernar se laissa vraisemblablement convaincre, comme tous ceux qui ne tiennent pas profondément à connaître la vérité. S’il avait eu la finesse de son jumeau, il aurait cherché à vérifier le soupçon qui l’avait quelques secondes ébranlé. Et il aurait aisément compris que Dilgan n’était pas son fils. Mais il ne serait venu à personne l’idée de nier la paternité d’Achemar, tant le petit garçon lui ressemblait. De ce fait, il ressemblait aussi à Diphda, mais qui s’en serait inquiété ?

Cependant, depuis le jour où Dilgan avait reconnu Diphda pour son père, il s’instaura entre eux de nouvelles relations. Diphda n’avoua jamais rien, mais il savait que Dilgan savait. Ils prirent garde tous deux, par un accord tacite, qu’Achernar ne devine rien. Et ils réussirent à préserver entre eux une affection et une confiance qu’il n’y eut jamais entre Achernar et Dilgan. Parfois Achernar demandait à son frère :

“Comment se fait-il que tu éprouves tant d’amour pour ce garçon ? Que tu lui consacres tant de temps ?” Et toujours, Diphda répondait :” Parce qu’il est à notre image à tous deux et que je l’ai sauvé de la mort.” Achernar opinait et laissait Diphda instruire Dilgan de ses prochains devoirs.

Achernar mourut le premier, accidentellement, d’une morsure de serpent. Diphda fut appelé trop tard pour le sauver et ne put rien faire d’autre que l’aider à mourir sans trop de souffrances. Dans les jours qui suivirent cette mort, Diphda demeura enfermé chez lui. Il ne sortit que pour l’enterrement et encore ses disciples durent-ils l’emmener avant qu’il ne se trouve mal. Il lui fallut de nombreux jours et de nombreuses nuits pour surmonter sa détresse. Il reparut en public, auprès de Dilgan, qui venait d’être nommé roi, et s’acquitta comme par le passé, de tous les devoirs de

sa charge. Mais ceux qui vivaient dans son ombre savaient qu'il ne dormait plus. Il ne dormit plus jamais après la mort d'Achemar. Les deux heures d'inconscience que lui procurait la drogue qu'il buvait chaque nuit lui donnaient un plaisir inégalable, mais ne suffisaient pas à le maintenir en bonne santé. Il vieillit rapidement, se voûta, demeurant toutefois d'une lucidité à toute épreuve. À tous, il semblait torturé et chacun supposait que la perte d'un frère bien-aimé expliquait son angoisse. Seul Dilgan savait et ne disait rien. Il venait voir son père tous les jours et tous les soirs l'invitait à dîner. Jamais ils ne parlèrent d'Achemar. Ils passaient en revue les problèmes qui se posaient à Célubée. Diphda, comme par le passé, donnait des conseils que Dilgan suivait toujours.

Le seul point de désaccord entre eux apparut au moment du mariage de Dilgan. Dilgan avait jeté son dévolu sur une jeune fille qui habitait la vieille Célubée. Diphda voulait lui faire épouser une fille de la nouvelle Célubée.

Depuis le temps où Neter avait réuni deux peuples différents, bien des siècles étaient passés. Cependant aucun souverain n'avait réussi à fondre complètement les deux communautés. Sans doute n'existait-il plus une famille, d'un côté comme de l'autre, qui n'ait une goutte de sang étrangère. Mais il y avait toujours ceux qui habitaient en bas et se présentaient comme les descendants du nouveau peuple et ceux qui demeuraient en haut et se prétendaient les seuls véritables Célubéens. Ces vieilles familles qui, presque toutes, donnaient des soldats à Célubée et durent, après Diphda, donner aussi des prêtres – au contraire de celles du bas davantage vouées à l'agriculture et ensuite au commerce –, refusaient de quitter leurs sinistres logements. Malgré le soin que mettaient tous les souverains à encourager la fusion des deux groupes, force était de constater que ceux de la haute Célubée possédaient un maintien, une beauté et un sens du dévouement qui faisaient défaut à ceux de la basse Célubée. Diphda, qui connaissait l'histoire de Neter, s'étonnait toujours que ce peuple, auquel Neter avait tant reproché sa lâcheté et son goût du confort, ait pu à ce point se transformer.

Afin d'encourager la mixité des mariages, une coutume s'était introduite. Le souverain épousait toujours une femme venue du quartier de Célubée opposé à celui dont sa mère était issue. Ainsi, à tour de rôle, les femmes de la haute Célubée et celles de la basse Célubée donnaient-elles naissance à des rois. En épousant sa sœur, Achernar avait mis à mal cette coutume. Diphda et Dilgan ne faisaient cependant pas la même

interprétation de la manière dont il convenait de reprendre cet usage. Sa propre mère étant de la haute Célubée et la mère de Dilgan en venant aussi, Diphda voulait à toute force que Dilgan prît une femme du bas, afin d'apporter un sang neuf. Mais Dilgan prétendait que sa mère présumée, issue de la maison royale, laquelle se tenait sur le rebord dominant la basse Célubée, appartenait de ce fait à la basse Célubée, ce qui l'autorisait à prendre femme dans la haute Célubée.

Dilgan ne voulut jamais céder, bien que, en ces matières, il eût dû s'incliner devant la décision du Grand-Prêtre qui célébrerait le mariage. Il épousa donc celle qu'il avait choisie. Diphda ne dit rien et les maria sans manifester le moindre mécontentement. Dilgan qui, si semblable qu'il fût à son père, ne le connaissait pas autant qu'il le croyait, ne se méfia pas et se réjouit de son comportement. Toutefois, il ne devait pas se réjouir très longtemps, car sa jeune épouse mourut peu de mois après leur mariage, sans avoir pu mettre au monde l'enfant qu'elle portait. Dilgan fut très abattu et pleura longtemps sa belle bien-aimée.

Lorsque Diphda vint le trouver, après une année de veuvage, pour lui conseiller de se remarier, Dilgan fut pris de soupçons. Néanmoins, comme il était d'humeur réservée, il n'en dit rien. Il se remaria avec la sœur de sa femme. Diphda, qui n'avait pas relancé la querelle, ne tenta pas de l'en dissuader et à nouveau maria son fils avec détachement. La jeune femme eut plus de chance que sa sœur : elle vécut jusqu'à son accouchement. Mais Diphda – devant Dilgan, qui avait exigé d'être présent – l'accoucha d'un enfant mort-né et ne parvint pas à la maintenir en vie au-delà des trois jours que dura son travail.

De plus en plus soupçonneux, Dilgan n'attendit pas très longtemps pour se remarier. Il choisit encore une femme de la haute Célubée. Il prit soin de la tenir à l'écart de Diphda, qui ne la vit plus jamais après le mariage. Dès qu'elle se trouva enceinte, son mari l'entoura de gardes et n'admit personne auprès d'elle. Nul dans Célubée ne comprit pourquoi Dilgan prenait de telles précautions, car les morts précédentes, pour fâcheuses qu'elles aient paru, n'avaient rien que de très habituel. Dilgan défendit à Diphda ainsi qu'aux prêtres qui l'assistaient d'ordinaire dans ses tâches médicales, de venir l'examiner. Il consentit seulement à la visite d'une tante de sa femme qu'en l'absence du prêtre on utilisait comme sage-femme.

Diphda vint un jour le trouver.

“Tu es ridicule, Dilgan. Crois-tu que ta femme se portera mieux en ne voyant aucun prêtre ? Es-tu sûr que son accouchement se passera mieux que celui de ta précédente épouse ? On m’a rapporté qu’elle n’était pas bien forte et je crains que son accouchement ne soit pénible. Ne veux-tu pas que je l’examine ?

— Toi, moins qu’un autre, répondit Dilgan.

— Et pour quelle raison ? demanda Diphda en riant.

— La raison, tu la connais, comme moi. Celle-ci du moins t’échappera.”

Diphda sourit, salua son fils et s’en retourna. La jeune femme mourut en couches et l’enfant ne vécut que quelques heures. On alla chercher Diphda quand tout fut terminé. Il regarda la mère et l’enfant. D’un ton froid, il déclara à Dilgan, prostré dans un coin : “Pour elle, je n’aurais rien pu faire. Mais l’enfant aurait pu être sauvé.” Sur ce, il tourna les talons et s’en fut.

Dilgan resta sans volonté plusieurs jours durant. La puissance de son père l’étourdissait. Il se demanda s’il tenterait une nouvelle expérience. Mais au fond de lui, il savait qu’il serait à nouveau vaincu. Au printemps, il épousa une jeune fille de la basse Célubée. Elle était jolie, bien faite et vigoureuse. Elle lui donna, sans en ressentir jamais la moindre peine, six enfants, qui tous vécurent.

Dilgan dit un jour à Diphda, venu voir ses petits-enfants :

“En fin de compte, tu as gagné. J’ai été contraint de t’obéir.

— Comment ai-je gagné ?

— Tu as réussi à tuer mes trois premières femmes et leurs enfants.

— Crois-tu ?

— J’en suis sûr, affirma Dilgan.

— Eh bien, reste sur tes positions, répliqua Diphda. Peut-être avais-je seulement raison de te mettre en garde contre le sang de la ville haute qui ne pouvait s’apparier au tien. C’est toi qui par ton entêtement a tué tes femmes et tes enfants.”

Il ne fut plus jamais question de cela entre eux. Mais aussi longtemps que vécut Diphda, Dilgan ne s’avisa jamais d’aller à rencontre de l’un de ses avis.

En dépit de sa fatigue et de sa mauvaise santé, Diphda vécut très longtemps. Tant qu’il assista Dilgan, Célubée connut une période de prospérité et de tranquillité. La mort violente des trois premières femmes – que certains avaient pu prendre pour un mauvais présage – fut effacée par les années paisibles qui virent grandir les six enfants de Dilgan. Diphda était toujours là au moment où l’on avait besoin de lui et personne dans Célubée ne doutait de son pouvoir. On disait de lui qu’il parlait avec les dieux et cette épithète lui resta par-delà la mort, au point que les chroniques célubéennes qualifient parfois cette période de “temps où Diphda parlait avec les dieux”. On le craignait et personne n’osait s’opposer à lui. Chacun savait, et Dilgan le premier, que c’était lui qui gouvernait en réalité Célubée.

Cependant le temps passait et Diphda vieillissait de plus en plus.

Avec un mélange d’inquiétude et de soulagement, Célubée guettait sur son visage les signes d’une mort prochaine. Mais il semblait que son visage dût n’en finir jamais de se rider, son corps de se courber et ses mains de se couvrir des taches brunes de la vieillesse. Un soir d’été où Diphda et Dilgan, assis dans le jardin de la maison royale, regardaient le soleil se coucher derrière le fleuve, Diphda dit à Dilgan :

“Il est temps que tu désignes celui de tes fils qui doit te succéder.

— Pourquoi ? Aucun roi n’a jamais choisi son successeur.

— Certes, mais toi, tu le feras. Si tu ne t’y décidais pas, tes deux fils devraient se battre, comme nous nous sommes battus Achernar et moi. Tu as échappé à ce destin, parce que tu étais fils unique. Tu n’as pas le droit de l’imposer à tes enfants.

— Mais ils pourraient se battre comme vous deux sans aller jusqu’à la mort. Le vainqueur deviendrait roi. Pourquoi abandonner cette épreuve ?

— Il n’est pas possible, Dilgan, de se battre sans tuer son frère. En m’épargnant, Achernar m’a tué quand même. Et tu le sais bien. Il est temps de renoncer à cette odieuse coutume.

— Et si je m’y refusais ?

— Tu porterais la responsabilité de l’horreur de ce combat.

— Ta solution est donc de confier au roi le soin de choisir son héritier ?

— Oui. Qui est meilleur juge que lui ? Qui connaît mieux que lui ses enfants ?

— Et s’il se trompe ? Ne serait-ce pas plus sûr et plus juste d’imposer un mode de succession plus neutre ? Considérer que l’aîné doit régner, par exemple ?

— Tu ferais confiance au hasard ? Le combat aussi relève du hasard. Le hasard ne permet pas de désigner à coup sûr le meilleur souverain.

— Diphda, s’écria Dilgan, qu’est-ce que le hasard ? Ce sont les dieux dont tu parles. Ce sont les dieux qui nous ont toujours désignés. Tu ne peux blasphémer de la sorte, toi, le Grand-Prêtre.

— S’il avait fallu s’en remettre aux dieux, Dilgan, tu ne régnerais pas sur Célubée aujourd’hui”, conclut Diphda d’un ton malicieux.

Le lendemain, Célubée apprit que Dilgan avait choisi l’un de ses fils pour devenir roi. Le second quitterait la maison royale dans la journée pour se préparer auprès de Diphda à ses futures fonctions de Grand-Prêtre. Dilgan n’avait pas choisi au hasard. Diphda lui avait, de tout temps, dicté son choix. L’aîné avait toujours été l’objet des soins attentifs de Diphda, qui avait très tôt entrepris de l’instruire de ce que devait savoir un prêtre. Il avait, en revanche, incité Dilgan à donner au cadet une formation militaire complète et à l’associer à sa gestion et à ses voyages d’inspection.

Un soir, le fleuve déborda. C’était normal à cette période de l’année et personne ne s’en inquiéta. Au contraire, cela donna lieu à de grandes réjouissances car chacun savait que lorsqu’il se retirerait, les terres seraient fertilisées et prêtes à porter les épis de Célubée. Cependant, en quelques jours, aidées par les orages qui s’abattirent sur la ville, les eaux dépassèrent leur niveau ordinaire et s’échappèrent des canaux par lesquels les Célubéens dirigeaient leur cours vers les terres les plus éloignées. L’eau monta rapidement et envahit la ville basse, que sa position sur le rebord de la montagne avait jusque-là préservée des inondations. Le plus gros de la

crue se produisit dans la nuit et, avant que les dormeurs ne fussent alertés, l'eau avait parfois soulevé leur maison, qui s'était ensuite abattue sur eux. Dans les habitations les plus proches du fleuve, le niveau s'éleva si vite que les berceaux des enfants furent recouverts avant que leurs parents, à leur tour atteints par le flot, puissent porter secours à leurs petits.

Appelé au milieu de la nuit, Dilgan se précipita avec son cadet dans les rues envahies d'eau. Sa maison, surélevée, n'avait pas été touchée. À la lumière des torches, il devina que Célubée était perdue. L'eau qui, la veille, coulait encore dans les ruelles en petits filets sales paraissant davantage sourdre de la terre imprégnée d'eau que ruisseler du fleuve, s'élevait à présent à mi-hauteur des maisons encore debout. L'eau noire dévalait la pente, qui, étrangement, à cet endroit, descendait du fleuve vers les assises de la montagne. Diphda avait souvent souligné cette particularité à Achernar, puis à Dilgan. Mais comme il aurait fallu, pour la faire disparaître, démolir la moitié de Célubée, ils n'y avaient jamais attaché beaucoup d'importance.

Dilgan organisa les secours, ordonnant aux équipes de sauveteurs qu'il constitua de fouiller avec soin chacune des maisons ou des anciennes maisons de la cité. Il envoya chercher des hommes dans la ville haute, car les rescapés, qui s'étaient assemblés autour de sa demeure, demeuraient trop peu nombreux et souvent trop tremblants au souvenir de ce qu'ils venaient de vivre et de perdre. Lui-même prit la tête de l'une de ces équipes et, à la pâle lueur des torches, pénétra dans les maisons, fouilla les décombres non encore immergés. Mais, le courant étant rapide, les hommes devaient prendre garde à ne pas se laisser emporter et les recherches s'en trouvaient ralenties.

À la fin de la nuit, Dilgan sombra dans l'angoisse. Les sauveteurs n'avaient ramené qu'une quinzaine de personnes, toujours des adultes. Tous les enfants semblaient avoir péri. Au milieu des rescapés, enveloppés de linges secs, sanglotants et gémissants, et des hommes réquisitionnés, qui ne savaient plus ce qu'ils devaient faire, tant ils se sentaient épuisés et tant leurs efforts paraissaient illusoires, Dilgan se mit à son tour à pleurer. Si grand fut l'étonnement de voir leur chef en larmes, que tous séchèrent immédiatement leurs pleurs. Soudain, Dilgan bondit de la pierre sur laquelle il était assis et se mit à hurler :

"Diphda ! Où est Diphda ? Qu'on aille chercher Diphda tout de suite !"

Comme il criait ces mots, sur le chemin de la montagne, apparurent deux silhouettes blanches dans la lumière grisâtre de l'aube. Elles s'avancèrent sur un rocher au-dessus de lui, qui criait toujours hystériquement le nom de son père. La plus haute, dit d'une voix basse, que tout le monde reconnut comme celle du disciple préféré de Diphda :

"Diphda vient de mourir. Je vous amène le nouveau Grand-Prêtre."

Dilgan ne jeta pas un regard à son fils, qui descendait vers lui.

"Tu mens, dit-il à l'autre. Tu mens. Diphda n'est pas mort. Il ne peut pas être mort.

— Il est mort cette nuit, répondit la voix de basse.

— Alors, reprit Dilgan, alors, nous sommes perdus."

Et chacun dans Célubée savait qu'il avait raison.

L'inondation fut une catastrophe effroyable pour Célubée. Elle détruisit toute la ville basse. La moitié de sa population s'y noya, dont les trois quarts des enfants. Célubée venait, en une seule nuit, d'être décimée dans des proportions jusque-là inconnues. Même les cultures de l'année furent compromises, car l'eau tarda à se retirer. Les crocodiles et les serpents se firent plus audacieux et on en vit en des emplacements où ils ne se risquaient jamais. Les récoltes suffisant à peine à la population, on ne put vendre, ni de ce fait acheter au royaume voisin. La viande manquant, on dut, comme dans les pires années, consommer à nouveau la chair des reptiles. Les relations avec le pays contigu se trouvèrent distendues, car l'autre chercha un nouveau partenaire pour satisfaire ses besoins alimentaires.

Dilgan ne se remit jamais de ce désastre, qui marqua le premier jour de son véritable règne. Il laissa son fils superviser la reconstruction de Célubée, se bornant à souligner d'un ton las qu'il fallait à tout prix aplanir ou inverser la pente qui avait été fatale à la ville basse. On vit à partir de ce jour Dilgan arpenter tristement les rues où se reconstruisait Célubée. Son fils avait tracé des plans avec son frère et Célubée devait être plus aérée que par le passé. Il emprunta au royaume voisin, où son père l'avait envoyé sur les conseils de Diphda, ses briques d'argile cuite et fit bâtir ainsi toutes les maisons de Célubée. Il souhaitait reconstruire de la même manière la

maison royale mais, Dilgan sortant pour une fois de son apathie s'y refusa catégoriquement.

Les deux frères, après avoir fait le compte des survivants, s'étaient aperçus qu'il restait plus de femmes que d'hommes. Beaucoup d'entre eux avaient été emportés par les eaux en retournant fouiller les décombres et les maisons abandonnées. D'autres, s'étant préoccupés de faire monter d'abord leur femme et leurs enfants sur le socle sec où se trouvait la maison royale, n'avaient pas eu le temps de se sauver eux-mêmes.

Le Grand-Prêtre accepta, dans ces conditions, pour assurer le repeuplement de Célubée que chaque homme survivant prenne plusieurs femmes. On obligea aussi les très jeunes filles ou les célibataires endurcies de la ville haute à se marier, fût-ce en surnombre. Pour donner l'exemple, le fils de Dilgan épousa trois femmes. La tradition célubéenne de la monogamie était pour la première fois battue en brèche. Le Grand-Prêtre fit jurer à son frère que cette situation ne se prolongerait pas au-delà de la génération suivante. Cependant la population de Célubée mit plusieurs générations à retrouver le chiffre qu'elle avait atteint avant l'inondation et, sans s'officialiser véritablement, la polygamie, jusque-là interdite, devint tolérée.

Célubée était ruinée et il se passa plusieurs siècles avant qu'elle retrouve son ancienne splendeur. Dilgan en devint fou et fut rapidement écarté du pouvoir par son fils. Mais ni lui ni ses successeurs immédiats ne rendirent à Célubée sa prospérité, et sa renommée.

Alors que Célubée recommençait peu à peu à compter parmi les nations qui s'établissaient chaque jour plus nombreuses dans le monde, l'un des très lointains descendants de Neter, par une curiosité encore jamais constatée dans Célubée, eut trois fils. Reprenant l'usage, maintenant ancien, introduit par Dilgan sous l'influence de Diphda, il désigna de bonne heure celui qui lui succéderait. Il choisit aussi celui qui deviendrait Grand-Prêtre, mais se trouva fort embarrassé du troisième. Le cas ne s'était jamais produit.

Après avoir longuement réfléchi au problème, le roi résolut d'abandonner ce troisième fils à son sort. Ou bien il se déciderait à disparaître pour laisser place à une situation familière, ou bien il se contenterait de n'être rien d'autre qu'un simple Célubéen. Ce troisième fils,

nommé Sothis, d’humeur facile, ne se formalisa pas du choix de son père. Il suivit l’entraînement militaire donné à son frère qui allait devenir roi et alla de temps à autre écouter les leçons que le Grand-Prêtre donnait à son autre frère. Comme il était à la fois intelligent et plein de force, il en sut rapidement autant qu’eux deux réunis.

Malgré cela, il ne s’insurgeait pas contre la décision paternelle. Lorsqu’il se sentit d’âge raisonnable, il se fit bâtir une maison de briques cuites à quelques pas de la maison royale, afin de ne demeurer ni dans la ville basse, qui aurait par trop symbolisé son abaissement, ni dans la vieille ville dont les couloirs obscurs le troublaient. À côté du vieux palais sordide – qu’on avait, au cours des ans, consolidé, sans jamais le détruire, conformément au souhait de Dilgan qui ne voulait pas que la lignée de Neter renonce à la maison qu’il avait lui-même construite – la maison de Sothis paraissait rutilante. Il épousa, sans demander conseil à qui que ce soit, une ravissante jeune fille de la ville haute, alors que sa mère en venait aussi et était même apparentée à sa nouvelle belle-fille. Il eut une famille importante qui l’obligea à de nombreuses reprises à agrandir sa maison. Tant et si bien que se dressa bientôt face à la demeure royale délabrée, dont certaines ailes s’étaient effondrées et étaient restées telles faute d’occupants en rendant la réfection indispensable, une nouvelle maison presque aussi grande, mais sûrement plus somptueuse.

Sothis servait comme soldat dans l’armée de son frère et y occupait un grade élevé. Il était d’une vigueur, d’un courage et d’une résistance incomparables. Même son frère, le roi, pourtant plus et mieux entraîné que lui, ne possédait pas ces qualités et devait faire un effort sur lui-même pour conduire son armée, qui l’inquiétait plus qu’elle ne le rassurait. Sothis savait aussi soigner les blessures, comme il l’avait appris chez son oncle, le Grand-Prêtre, lorsque ce dernier donnait des leçons à son successeur. Il le faisait si admirablement qu’au sein de l’armée, personne ne faisait jamais appel aux prêtres pour guérir les maladies et panser les blessures.

Toutes ces qualités inquiétaient ses deux frères, qui ne pouvaient concevoir que Sothis ne s’en serve pas pour prendre la place de l’un des deux. Mais Sothis demeurait impénétrable et manifestement satisfait de son sort. Son seul plaisir consistait à jeter chaque matin un coup d’œil à la maison royale où son frère et sa belle-sœur menaient une vie misérable. Le roi s’était marié sur un coup de folie. Il s’était épris de sa femme le jour où

il l’avait rencontrée alors qu’elle traversait les champs de Célubée, la jupe relevée sur la ceinture, les pans ne cachant qu’à peine les longues cuisses brunes et la tunique du haut, dégageant ses épaules et la moitié de ses seins. Avec sa poitrine ferme et opulente, sa démarche souple et ses bras enserrés autour d’une gerbe, elle était l’image même de la fécondité. Elle n’avait rien de plus, pour un spectateur objectif, qu’aucune des autres filles occupées aux moissons qui, elles aussi, se décolletaient et se troussaient pour pouvoir, plus à l’aise, accomplir leur travail, si ce n’est cette poitrine offerte par sa rondeur et son importance et cette manière affectueuse et tendre de presser les épis contre ses seins et sa gorge.

Elle avait troublé beaucoup de ses compagnons. Mais ce fut le roi qui l’eut. Il s’en trouva sans doute enchanté, car il ne ressortit de la maison royale que trois jours après ses épousailles. Il conserva cet air réjoui et satisfait pendant près d’une année. Il mettait beaucoup d’énergie à sa tâche, mais semblait toujours pressé de rentrer chez lui, où il ne voulait surtout pas être dérangé. Tout se passait au mieux et Célubée se félicitait, car les rois heureux l’avaient toujours rendue heureuse.

Mais heureux, il ne le demeura pas longtemps. Au bout d’un an, il s’inquiéta de ce que sa si belle femme n’ait pas conçu d’enfant. Son frère, le Grand-Prêtre, le rassura et le renvoya à ses jeux conjugaux. Après deux années, la nouveauté de ces jeux commençant à s’estomper et le ventre de sa femme restant désespérément stérile, il devint mélancolique. Son frère administra à sa belle-sœur tous les traitements qu’il connaissait mais elle persista à ne pas concevoir. Alors vinrent des jours de chagrin dans la maison royale. Le roi aimait toujours aussi passionnément sa femme et ne parvenait pas à se détacher de son corps, mais il lui en voulait de ne pas être mère. Des moments de violence s’ensuivaient. Se sentant coupable, elle n’osait rien répondre aux insultes de son mari et se laissait battre, espérant par là le ramener à plus de sérénité. Chacune de ces soirées s’achevait immanquablement par les pleurs du roi dans les bras de sa femme. Il pleurait parce qu’il savait qu’il lui faudrait d’ici peu prendre une seconde femme et s’unir à elle pour avoir enfin un roi à laisser à Célubée après sa mort. Et sa femme pleurait parce qu’elle savait qu’elle ne pouvait l’empêcher. Après des nuits de larmes et de tourments réciproques, le roi se résigna à se remarier.

Il choisit à nouveau une fille de la basse Célubée. Il hésita à la prendre aussi belle et attirante que la première, comme il s'en sentait le désir. Par fidélité à sa première épouse, il se décida pour une jeune fille, douce et gentille mais sans attraits particuliers. Il n'attacha d'importance qu'à la lourdeur de ses hanches, qu'il considérait comme une garantie de sa fécondité. Quand il la ramena à la maison royale, sa première femme en fut soulagée. Il prit garde à ressortir de la chambre nuptiale quelques heures à peine après le mariage, afin de ne pas offenser la première épouse. Il fit des visites régulières, quoique espacées, à sa nouvelle femme, de façon à demeurer surtout avec celle qu'il préférait.

Cependant, rien ne venant au bout de quelques mois, il délaissa sa première épouse et passa l'essentiel de son temps auprès de la seconde. Malgré ce changement de méthode, elle ne fut, pas plus qu'avant et pas plus que sa rivale, fécondée.

L'inquiétude du roi tourna au désespoir. Sur les conseils du Grand-Prêtre, il prit deux autres femmes. Aucune d'elles ne devint jamais enceinte. Le roi, qu'on avait connu si heureux, était au supplice. Il lui semblait que tout Célubée se moquait de lui. Mais personne ne se moquait, car Célubée s'inquiétait, tout autant que son souverain. Cette stérilité constante lui paraissait le signe d'un nouveau malheur et il fallait la force d'âme du Grand-Prêtre pour la convaincre de ne pas y accorder plus d'importance que les dieux qui, jusque-là, ne s'étaient nullement manifestés contre Célubée.

Un soir où Sothis avait invité ses deux frères dans sa belle maison, comme il le faisait souvent par respect de leur autorité, le roi dit :

"Quel sort a-t-on jeté sur moi, pour rendre chacune de mes épouses stériles ? Jamais il n'y eut dans Célubée roi aussi malheureux que moi."

Le Grand-Prêtre avait l'habitude de ces accès de désespoir et s'efforçait, pour la bonne marche de Célubée, de les calmer. Mais avant qu'il pût répondre, Sothis intervint.

"Qui te dit, mon cher et respecté frère, que ce sont elles qui sont stériles ?

— Que veux-tu dire ?" demanda l'autre, troublé.

Le Grand-Prêtre voulut empêcher Sothis de répondre parce qu'il savait ce qu'il allait dire, mais leur frère fit signe à Sothis de parler.

"Aussi longtemps que ta première femme n'a pas réussi à concevoir, tu pouvais penser qu'elle était stérile. Que la seconde se trouve dans le même cas était troublant, mais cependant admissible. En revanche, que tu n'aies pu engrosser les deux autres indique que la stérilité ne vient pas d'elles.

— Et de qui viendrait-elle ? eut le courage de demander le roi.

— Mais de toi, bien sûr.

— De moi ? Mais comment un homme pourrait-il être stérile, dès lors qu'il est normalement constitué ? Et normalement constitué, je le suis, veux-tu le vérifier, Sothis ?

— Inutile, répliqua Sothis, nous avons tous trois comparé nos anatomies quand nous étions enfants. Nous avons toujours dû reconnaître que c'était toi le mieux pourvu par la nature. Mais cela ne suffit pas nécessairement pour avoir des enfants. L'histoire de Célubée est remplie de cas d'hommes aussi beaux que toi et qui ne réussirent jamais à rendre leur femme grosse.

— Est-ce vrai ? demanda le roi au Grand-Prêtre.

— Sothis exagère un peu. Il n'a écouté que d'une oreille les leçons que je prenais. Il partait souvent avant la fin et il est trop prompt à sauter aux conclusions.

"Il est vrai qu'il y a des hommes sans descendance dans Célubée et qui ont essayé plusieurs femmes sans avoir jamais d'enfant. Faut-il en déduire que leurs femmes n'étaient pas stériles alors qu'eux l'étaient ? Il est si fréquent de voir un homme engendrer un enfant, alors qu'avec une première femme il n'y était pas parvenu, qu'il semble normal de réserver la stérilité aux femmes. Sans doute les hommes qui se sont blessés ou sont, d'une manière ou d'une autre, atteints dans la région de leur sexe, ne peuvent plus faire d'enfants. Mais pourquoi penser que ceux qui demeurent intacts et vigoureux ne le peuvent pas ? Le sexe des femmes est caché, secret, nul ne sait ce qui s'y passe vraiment. On dit que le frère de Neter avait avancé très loin dans ce domaine, mais ses connaissances ne nous sont pas parvenues. Lui, peut-être, aurait pu dire si Sothis a raison. Mais rien ne lui permet de soutenir la thèse qu'il défend aujourd'hui.

“Je te le répète, dit-il d’un ton excessivement apaisant, la stérilité est une maladie féminine. Sothis parle sans savoir ce qu’il dit.

— Je ne crois pas, répondit laconiquement Sothis.

— Explique-toi, demanda le roi, qui se troublait de plus en plus devant l’assurance tranquille de l’un et la précipitation doctorale de l’autre.

— Il y a un moyen simple de savoir si j’ai raison.

— Ne l’écoute pas, interrompit le Grand-Prêtre, ne vois-tu pas qu’il te taquine ?

— Tais-toi donc, répliqua le roi. Tu n’es pas chargé de me protéger. Je suis en mesure de savoir si je peux et veux poursuivre une discussion avec mon propre frère. Continue, Sothis.”

Sothis, dont les traits demeuraient aussi impassibles que s’il avait débattu de choses sans importance, prit le temps de regarder son frère un long moment, comme pour prendre sa mesure. Le roi dut le ressentir ainsi, car il s’impatienta : “Parle !”, dit-il.

“Je te propose un pari, dit Sothis. Il se peut que sur tes quatre femmes, une ou plusieurs soient stériles. Il me paraît exclu qu’elles le soient toutes quatre. Ma conviction est que tu es un mauvais géniteur. Je serais navré que cela te vexe, car quelle importance cela a-t-il dès lors qu’on se trouve, comme toi, doté de ce qu’il faut pour donner du plaisir et en recevoir ?

“Choisis une femme parmi tes quatre épouses et mets-la en présence d’un homme dont tu sais qu’il a déjà engendré des enfants. Si au bout de deux mois de cohabitation, elle ne devient pas enceinte, j’aurai perdu mon pari. Si, en revanche, au terme de cette période, elle se trouve grosse, c’est toi qui auras perdu.

“Je suis certain que si nous faisions passer cette épreuve à chacune de tes femmes, je gagnerais. Comme il se peut que dans le lot, l’une d’elles ne soit pas féconde, je te laisse une chance importante de l’emporter.

— À quoi rime ce jeu ? protesta le Grand-Prêtre.

— J’accepte ton expérience, répondit le roi. Je l’accepte parce que tu as mis en doute ma virilité et que c’est le seul moyen de te prouver la vanité de ton injure.

— Je crois que tu l’acceptes parce que, au fond de toi-même, tu désires savoir la vérité.”

Le ton ayant quelque peu monté entre les deux frères, le prêtre intervint à nouveau.

“Calmez-vous tous deux. Ta proposition est ridicule, Sothis. Tu vas humilier ton frère en le laissant livrer une de ses femmes à un homme ordinaire. Je te déconseille de te prêter à cette épreuve, dit-il enfin au roi. Je t’en prie, reviens sur ton consentement.

— Il n’en est pas question, répliqua le roi. Mais ce ne sera pas un homme ordinaire que je chargerai d’ensemencer ma femme, si cela peut te rassurer. Sothis le fera.

— Moi !

— Oui, toi. Tu as plus d’enfants que quiconque à Célubée. Et, à moins que ta femme soit infidèle, tu peux donc passer pour un excellent géniteur. C’est toi qui devras prouver la fertilité de l’une de mes épouses.

— Je ne le puis.

— Je te l’ordonne. Je t’enverrai demain celle que j’aurai choisie. Vous vous installerez dans cette pièce et avant que les deux mois ne soient écoulés, ni toi ni elle n’aurez le droit d’en sortir. Vous serez gardés par mes hommes.

“Il reste une chose à régler. Quel sera l’enjeu du pari ?

— Que demandes-tu ?

— Si je gagne, répondit le roi, tu me donneras ce à quoi tu tiens le plus, ta belle maison et ta femme. Cela te convient-il ?

— Certes, admit Sothis.

— Et toi, que veux-tu ?”

Sothis le regarda un long moment droit dans les yeux, de ce regard qui irritait le roi. Enfin, il répondit :

“La même chose que toi : ce à quoi tu tiens le plus.”

Le roi se mit à rire.

“Et à quoi est-ce que je tiens le plus ? Dis-le-moi ?

— Tu le sauras toi-même, si je gagne mon pari.”

Malgré les protestations de leur frère aîné, le prêtre, ils se séparèrent sans vouloir revenir sur leur accord et ses termes.

Le roi retourna chez lui en compagnie du Grand-Prêtre. Il se demandait quelle épouse choisir. Le Grand-Prêtre lui conseilla de donner la seconde. “Souviens-toi, rappelait-il, tu l’as prise pour ne pas offenser ta première femme. Au fond de toi, tu espérais et, mieux, tu savais qu’elle était stérile. C’est celle-là que tu dois envoyer à Sothis.”

Mais quoique tenté, le roi hésitait à suivre cet avis. Il savait que Sothis avait raison et qu’il redoutait par-dessus tout de ne pouvoir engendrer une progéniture. Il avait en définitive envie qu’on lui prouve que ce n’était pas le cas. Si la femme qu’il désignait se trouvait à coup sûr stérile, rien n’aurait été établi. Il pressentait qu’il devait choisir la plus désirable et la plus séduisante de ses femmes, qu’il devait choisir celle qui semblait la mieux faite pour porter des enfants. Il se sentait désespéré, car cette femme-là était sa première épouse.

Il passa une nuit blanche, seul sur sa couche, ayant refusé le réconfort qu’aurait pu lui apporter l’une ou l’autre de ses femmes. Il envisagea chacune des possibilités. Il était angoissé, torturé. Son cœur et sa tête le brûlaient d’incertitude. À certains moments, il s’apaisait à l’idée qu’il était libre d’envoyer à Sothis sa triste deuxième épouse. Il reprenait courage et s’essayait à dormir. Mais l’idée qu’il ne jouait pas le jeu, qu’il refusait de voir la vérité en face et que, ce faisant, il ne résolvait pas son problème, l’empêchait à nouveau de s’endormir. Alors, il se reprenait et décidait qu’il enverrait son cher amour, sa première femme. L’espace d’un moment, il se sentait fier de son courage et de son abnégation et y puisait une consolation. Cependant, très vite, l’image de Sothis accouplé à sa femme s’imposait à son esprit et ne le lâchait plus, s’incrustait malgré tous ses efforts pour s’en débarrasser. Il était broyé de jalousie et de colère. Il renonçait à cette formule pour en envisager une autre. Toutefois au fur et à mesure que la nuit s’écoulait, l’idée de livrer sa première épouse à son frère revenait avec toujours plus d’insistance. Son esprit lui présentait sans cesse de nouveaux arguments en ce sens. Il les combattait de toute son âme, mais il se rendait compte qu’il perdait la partie et que sa douleur et sa jalousie pesaient peu aux côtés de la curiosité et de l’angoisse.

Au matin, les yeux brillants de fièvre, il fit venir sa première femme et lui raconta son pari.

“C’est toi que j’ai choisie, dit-il, parce que tu es celle que je préfère, celle à laquelle je tiens le plus. Si les dieux doivent rendre leur verdict, c’est par ton entremise qu’ils le rendront le plus exactement.”

Elle refusa de lui obéir. Elle était très attachée à lui et, en réfléchissant simplement, elle retirait de l’affaire qu’on lui demandait de trahir son mari. Comme il ne voulait pas céder, elle se mit à pleurer en disant qu’il ne l’aimait plus et souhaitait seulement se débarrasser d’elle. Il pleura avec elle, cherchant à lui expliquer ses raisons. Elle finit par se calmer et admit qu’elle pouvait considérer ce qu’il lui demandait comme une preuve d’amour qu’elle devait lui administrer. Elle s’en alla donc, accompagnée des deux gardes chargés de surveiller la porte de Sothis.

Ce qui se passa entre Sothis et elle n’a, bien sûr, pas été rapporté. On ne peut pas dire s’ils se boudèrent et s’évitèrent les premiers temps, reculant le moment d’accomplir ce pourquoi ils étaient réunis, ou bien s’ils se jetèrent l’un sur l’autre pour se débarrasser de la corvée qu’on leur avait assignée. Il n’est pas possible non plus de savoir comment leurs relations évoluèrent. Est-ce le comportement de l’un des deux ou celui des deux simultanément qui provoqua cette évolution ? Sur combien de temps s’étendit-elle ? Ce qui est sûr, c’est qu’ils restèrent enfermés deux mois entiers dans cette chambre sans en sortir. Ce qui est sûr aussi, c’est que les gardes qui leur apportaient leurs repas, écartèrent avec la même fermeté et le roi et la femme de Sothis, venus mendier des nouvelles, voire tenter de réduire la durée de l’épreuve. Ce qui est sûr enfin, c’est que, lorsqu’ils quittèrent leur prison, la jeune femme était enceinte et que Sothis et elle s’aimaient à la folie.

Le roi, le Grand-Prêtre, la femme de Sothis et une partie de Célubée les guettaient devant la maison de Sothis. L’état de la jeune femme n’était pas apparent. En revanche, la passion qui les liait tous deux éclatait dans leurs yeux, dans leurs gestes, dans leurs paroles. L’assemblée, qui s’était attendue au mieux (ou au pire, pour certains) à récupérer une prisonnière au ventre proéminent, en demeura stupéfaite.

“Eh bien, dit finalement le roi, où en est notre pari ?”

Sothis passa la main sur le ventre de la jeune femme et répondit, tout en la caressant : “Je crois qu’il est là.”

Le roi interrogea sa femme des yeux, mais elle les baissa aussitôt. Comme la scène promettait de devenir insupportable, le Grand-Prêtre prit la parole :

“Il est sans doute trop tôt pour s’assurer que cette femme est grosse. Il faut attendre que l’enfant pousse dans son ventre et le déforme pour que nous en soyons sûrs. Je te propose, roi, que tu la ramènes dans ta maison et que tu l’enfermes pour deux autres mois. Que personne ne la voie, ni ne la touche, hormis une femme de confiance. À l’expiration de ce délai, nous saurons ce qu’il en est.”

Il en fut fait ainsi. Le roi ravala sa colère contre sa femme et son frère et tenta de prendre patience. La femme de Sothis réagit moins calmement. Elle se querella tout un jour avec ce dernier et finit par s’en aller de la maison de son mari avec ses affaires et les deux derniers de ses enfants, qui étaient trop petits pour qu’elle les abandonne. Les femmes n’avaient pas coutume d’agir ainsi lorsque leur mari s’éprenait d’une autre. Elles se résignaient généralement à leur sort et acceptaient même d’accueillir leur rivale. Mais la femme de Sothis était d’une autre trempe. Très belle, d’une beauté plus froide que celle de l’épouse du roi, elle appartenait à une vieille famille de Célubée où les rois venaient fréquemment chercher leurs épouses. Pour cette raison peut-être, cette famille avait de tout temps cultivé un grand mépris pour les Célubéens de la ville basse en même temps qu’un très vif sentiment de leur propre importance. La jeune femme n’admit pas que son époux puisse concevoir un amour aussi violent pour une femme qu’elle jugeait inférieure et n’envisage même pas de s’en excuser auprès d’elle. Elle retourna donc dans le sombre logis paternel avec l’approbation de toute sa famille, qui voua, à compter de ce jour, une haine sauvage à Sothis.

Au bout des deux mois prescrits par le Grand-Prêtre, celui-ci, le roi, Sothis et quelques autres allèrent assister à la délivrance de la jeune femme. La vieille femme affectée à son service, avait refusé de révéler à qui que ce soit et quel que soit ce qu’on lui promît en échange, l’état de la captive. Aussi, chacun retenait-il son souffle lorsque les gardes ouvrirent les portes de la chambre. La jeune femme se tenait assise sur un tabouret de pierre. Malgré la robe large qu’elle portait, ainsi que tous les Célubéens, on ne pouvait ignorer qu’elle était enceinte. Elle ne fit pas un mouvement, mais tous remarquèrent que ses yeux étaient fixés sur le seul Sothis.

Le Grand-Prêtre s’avança et, devant l’assistance, se mit en devoir de l’ausculter sommairement. Chacun de ses gestes avait pour résultat de faire saillir davantage le ventre. Il revint, l’air accablé, et déclara, sans oser regarder son frère, qu’elle était bien enceinte. Le roi resta quelques instants immobile, les yeux perdus dans le vague. Puis il se reprit et d’un ton qui n’était ni gai ni triste, mais neutre, totalement neutre, sans aucune affectation d’indifférence, il dit : “Eh bien, j’ai perdu. Pour le plus grand regret du reste de l’assemblée, il ne se passa rien d’autre. Aussi commença-t-elle à se disperser. Ceux qui s’attardèrent remarquèrent que Sothis et son frère échangèrent un regard prolongé. Les yeux de Sothis n’exprimaient rien de particulier, ni triomphe ni peine, ils se contentaient d’être attentifs. Mais ceux du roi étaient tristes et son petit sourire plus courageux que sincère.

Le lendemain matin, on annonça la mort du roi. Il s’était pendu à l’un des arbres de son jardin.

Comme il était mort sans héritier, le conseil se hâta, une fois le corps enseveli, de désigner Sothis pour lui succéder. Sothis accepta cette charge et prit le jour même la femme de son frère pour épouse.

Peu de temps après, le Grand-Prêtre vint le trouver. Sothis habitait toujours sa maison. En dépit des pressions du conseil pour qu’il aille s’installer dans la maison royale, il avait préféré rester chez lui. Il avait, devant le conseil, prononcé un long discours pour se justifier. Il en ressortait que la maison royale était inhabitable et dangereuse et qu’il convenait soit de la démolir pour la reconstruire, soit de la laisser à l’abandon et d’attendre qu’elle tombe en poussière pour qu’il agrandisse le jardin de sa propre demeure, qui deviendrait alors la nouvelle maison royale. Le conseil avait refusé de trancher, bien qu’il ait fortement désapprouvé la position de Sothis.

Sothis pensa que son frère était venu le trouver pour l’entreprendre sur ce problème. Mais l’avenir des murs de la maison royale n’intéressait pas le Grand-Prêtre.

“Te souviens-tu, dit-il, de ton pari ? Notre frère avait clairement exprimé l’enjeu qu’il entendait donner à ce pari…

— Oui, il voulait ce à quoi je tenais le plus.

— C’est vrai, mais il avait précisé que c’était ta maison et ta femme. Toi, tu n’avais pas indiqué ton enjeu.

— À quoi bon, il savait comme moi ce à quoi il tenait le plus.

— Tu voulais parler de sa femme ?

— Non, je ne voulais pas parler d’elle, parce que, à ce moment-là, je ne la connaissais pas bien et que je ne pensais pas que je pourrais l’aimer.

“Il s’agissait de son pouvoir, bien sûr, et il l’a compris, lui, puisque, aussitôt après avoir perdu son pari, il m’a abandonné sa place.”

Le Grand-Prêtre regarda son frère cadet avec une certaine méfiance, comme s’il le découvrait soudain.

“Tu paraissais si détaché lorsque notre père a choisi entre nous et ne t’a rien donné. Tu avais donc tellement envie du pouvoir ?

— Bien entendu. Et la conviction que je serais un jour roi de Célubée m’a soutenu.

— Ta conviction ?

— C’est toi, le Grand-Prêtre, qui viens poser cette question ! Toi qui, mieux que tout autre, dois connaître l’histoire de Célubée et qui, mieux que personne, dois savoir interpréter les desseins des dieux.

“À Célubée, les rois n’ont réussi à garder vivant qu’un seul, voire deux fils, jamais trois. Puisque nous étions trois, c’est que les dieux avaient prévu un roi de rechange. Quand notre père a choisi entre nous, j’ai tremblé d’abord qu’il ne me désigne comme Grand-Prêtre, car rien n’était plus éloigné de ma nature. J’ai redouté ensuite qu’il me préfère pour lui succéder, parce que cela aurait signifié que mon règne serait bref et que je serais évincé par l’un de mes frères.

“Voilà pourquoi la décision de notre père ne m’a jamais beaucoup pesé. Elle m’a plutôt rassuré.

— Mais tu ne pouvais pas être certain d’accéder un jour au pouvoir.

— Ma confiance dans les dieux n’était pas entière, je te le confesse, c’est pourquoi j’ai fait en sorte de donner un petit coup de pouce au destin. Mais je ne lui ai apporté qu’une toute petite aide, car il était vraiment avec

moi en rendant notre frère stérile. Si je n'étais pas devenu roi moi-même, mes propres enfants auraient été choisis à la mort de leur oncle.

— Mais tu voulais le pouvoir pour toi et non par procuration.

— Exactement. Tu pourras rajouter cela à la chronique secrète de Célubée…

— Comment connais-tu son existence ? demanda avec horreur le prêtre.

— Oublierais-tu que j'ai suivi auprès de toi les cours du Grand-Prêtre ? Je vous ai écoutés, toi et ses disciples, ânonner l'histoire de Diphda et d'Achernar. Je la savais par cœur et je m'impatientais de vous entendre sans cesse la rabâcher. Mais un jour, oubliant que je me trouvais là, le Grand-Prêtre t'a dit, à toi seul, qu'il t'expliquerait un jour la chronique secrète de Célubée, telle qu'elle figurait sur les trois jarres installées sur un socle de pierre au fond de la grotte humide.

"Inutile de te dire que j'ai clairement repéré ces trois jarres. Je suis revenu un après-midi où vous étiez tous partis ramasser des plantes sur la montagne. Comme le Grand-Prêtre t'avait montré celle qui parlait de Diphda, je m'en suis aussitôt emparé. Ainsi que tu l'as compris, je connaissais parfaitement l'histoire de Diphda et d'Achernar, celle du moins qu'on vous racontait. J'avais toujours trouvé incompréhensible la partie du récit où Diphda disparaît en emportant le fils d'Achemar pour le soigner, ainsi que le renversement complet de l'attitude de Diphda. J'ai déchiffré sans difficulté la chronique secrète le concernant. À partir de ce moment-là, Diphda, qui m'avait toujours paru un personnage un peu falot, est devenu pour moi un modèle à dépasser. Il s'était vengé et avait régné indirectement. Je décidai que je ferais mieux et que je régnerais moi-même.

"J'ai beaucoup réfléchi à l'habileté et à la duplicité de Diphda. Tant que j'y étais, j'ai lu aussi les autres chroniques secrètes. Certes, les faits qu'elles rapportent sont moins séduisants et brillants que l'exploit de Diphda. Mais je constatai avec étonnement que cette chronique est celle d'hypocrisies, de dissimulations, de pièges, qui tous ont réussi et qu'on se garde bien de poser en modèles.

— Tu as tout lu ?

— Tout.

— Mais comment as-tu pu déchiffrer les dessins ?

— Pour qui connaît l’histoire officielle, pour qui y a réfléchi et s’est posé des questions devant un certain nombre de faits troublants, cela n’est guère difficile.

“Cette chronique m’a amené à méditer sur mon propre cas. L’acharnement de notre frère à vouloir des enfants et son incapacité à en faire a été une bénédiction pour moi. Songe qu’il aurait pu se résigner à n’avoir pas d’héritier et à désigner un de mes enfants pour lui succéder. Je n’aurais eu aucun moyen d’action sur lui.

— Sa loyauté aussi t’a aidé. S’il avait suivi mes conseils, il t’aurait envoyé sa seconde épouse.

— Je dois reconnaître qu’elle me semble avoir moins de dispositions pour la maternité que celle qu’il a choisie. J’aurais sans doute perdu mon pari.

— Il t’a donné plus que le pouvoir. Il t’a donné sa femme préférée.

— Je ne l’avais pas demandé. Je n’ai jamais sollicité le rôle d’étalon. Je n’ai pas non plus réclamé cette femme-là. Cela, c’est lui qui l’a voulu, comme s’il avait voulu se faire mal complètement, se perdre jusqu’au bout.

“En outre, est-ce un cadeau vraiment ? À présent, ma première femme me veut du mal et je ne sais ce qui sortira de tout cela.”

En dépit de ce qu’il avait dit à son frère, Sothis ne s’inquiéta vraiment de sa première femme et de ses obscurs desseins que bien plus tard. Entre-temps sa deuxième épouse avait mis au monde un enfant mâle. Comme il était aussi épris d’elle que son frère l’avait été et qu’elle dégageait toujours, presque inconsciemment, une sensualité que les années n’atténuaient pas, il eut d’elle d’autres enfants. Chacun d’entre eux paraissait d’une perfection physique incomparable. Sothis était très fier de ses derniers-nés et, quoiqu’il ait gardé avec lui les enfants que sa première femme n’avait pas emmenés, il ne parvenait pas toujours à dissimuler sa préférence pour ceux du second lit.

Il savait que sa première femme faisait courir le bruit qu’il avait été ensorcelé par sa nouvelle épouse au point de ne plus s’occuper de ses aînés. Il savait que tout Célubée attendait qu’il choisisse entre ses fils celui qui lui succéderait. Lorsqu’il pensait à ce problème – c’est-à-dire fréquemment, car

il en devenait obsédé au fur et à mesure que le temps passait –, il finissait par se demander s'il avait été si habile que cela. Il en vint à considérer comme une secrète perfidie d'un frère qu'il aurait sous-estimé le fait de l'avoir amené à prendre une seconde femme. Quand cette idée lui venait, il se hâtait de la chasser, tant elle lui semblait déraisonnable et inconciliable avec la personnalité de celui qu'il avait contraint à mourir.

La difficulté de choisir entre les fils du premier lit et ceux du second se compliquait du fait qu'il avait eu au total six garçons, tous plus solides les uns que les autres. Il avait soutenu que si trois garçons survivaient au sein de la famille royale, c'est que les trois étaient nécessaires pour gouverner Célubée. Il jugeait impossible d'appliquer ce raisonnement à ses propres enfants.

Parmi ses six fils, il en avait choisi deux qui lui paraissaient les plus dignes d'exercer les fonctions de Grand-Prêtre et de roi. Afin d'équilibrer les privilèges, il avait pris soin qu'ils ne soient pas nés de la même mère, encore qu'il redoutât que cela ne nuise à la qualité des relations que doivent entretenir un roi et son Grand-Prêtre. Mais deux questions se posaient encore : auquel des deux confier la dignité royale et comment le faire sans mécontenter l'autre partie ? Mais aussi que faire des quatre autres ? Son propre exemple l'empêchait de supposer que les quatre se résigneraient. Il se sentait dépassé par ces problèmes, nés de son ambition et de son goût de la volupté.

Il finit par s'en ouvrir au Grand-Prêtre, qui le harcelait depuis longtemps pour qu'il désigne celui de ses fils qui aurait à exercer cette charge. "Tes fils grandissent, se plaignait son frère, il sera trop tard pour en former un seul." Lorsque Sothis lui eut expliqué l'origine de son angoisse, le Grand-Prêtre commença par répondre sèchement :

"Les dieux punissent ceux qui prétendent avoir compris leur volonté.

— Ce n'est pas une réponse, bougonna Sothis. Si tu veux entendre de ma bouche des remords et des regrets, eh bien, soit, j'y consens."

Sothis finit par le mettre à la porte. Il n'osait discuter avec aucune de ses deux femmes, car il savait que l'une comme l'autre défendrait ses propres enfants. Aucune ne se contenterait de voir l'un de ses fils nommé Grand-Prêtre quand l'un des enfants de l'autre devenait roi.

Cependant l’attitude négative de son frère l’avait tant irrité qu’elle l’amena à prendre une décision. Il comprit qu’il devait confier les fonctions de Grand-Prêtre à un homme à la fois très fin et suffisamment courageux pour refuser d’appartenir à une quelconque faction. Il savait en effet qu’au sein de Célubée, sous l’influence de sa femme et de sa belle-famille, l’essentiel des habitants de la ville haute ne lui avaient pardonné ni son infidélité ni surtout la manière dont il avait évincé son frère du trône. Le Grand-Prêtre, qui avait achevé de colporter des bruits sur lui après les confidences que Sothis lui avait faites imprudemment et presque par bravade, appartenait à ce groupe et ne pouvait s’empêcher de le lui faire sentir parce que ce n’était un esprit ni très intelligent ni très indépendant.

Il résolut donc de choisir comme Grand-Prêtre le plus généreux et le plus adroit des deux fils qu’il avait sélectionnés. À ce moment précis de sa vie, il se rendit compte que Diphda avait joué plus habilement que lui et qu’on exerçait mieux et plus sûrement le pouvoir en prenant les décisions de loin et en donnant l’impression de ne pas se laisser influencer par les contingences. Il se trouva que celui qui réunissait toutes ces qualités était le fils qu’il avait eu de sa première femme. Par voie de conséquence, il désigna l’autre comme son successeur. Bien qu’il eût conscience de ses limites, il préférait ce dernier, sans conteste mieux fait que son demi-frère. Comme son père, il avait un goût trop vif du plaisir et une ambition féroce et brutale. Elle lui donnait une capacité de trancher, même dans les cas les plus embarrassants, que son père trouvait un petit peu trop précipitée, mais que devrait pondérer la modération du futur Grand-Prêtre, à supposer qu’il accepte de l’écouter. Ces défauts étaient cependant compensés par une perspicacité certaine, une curiosité constante et un intérêt sincère pour tout ce qui touchait Célubée et son développement.

Lorsque Sothis annonça sa décision, le clan formé par sa deuxième épouse, leurs enfants, amis et alliés, manifesta, malgré les injonctions de Sothis, une intense satisfaction. Seul, l’élu conserva un détachement total qui confirma Sothis dans son choix. En revanche, le parti de sa première femme se déchaîna. Sothis fut insulté en public et l’un de ses neveux alla jusqu’à le traiter d’assassin. Le Grand-Prêtre ne déployant aucun effort pour faire retomber la tension, tout paraissait sur le point de s’achever dans le sang. Sothis, cependant, manifesta ses qualités de roi en refusant de répondre aux injures et en retenant le bras de ses gardes et de ses amis qui

étaient prêts à en découdre. Mais il fit retomber sa colère sur son frère. Il éleva le fils qu'il lui avait confié à une dignité nouvelle, celle de "Très Grand-Prêtre", qui le plaça, de ce seul fait, au-dessus de celui qui était chargé de l'instruire. Quant au nouveau "Très Grand-Prêtre", Sothis savait qu'il n'avait pas besoin de son titre pour lui être dévoué. Son fils lui avait maintenu, aux pires moments, sa confiance et son approbation. Lorsque ses frères et ses sœurs avaient fini par rejoindre leur mère dans la vieille Célubée, il avait refusé de quitter Sothis. Son grand-père, envoyé en mission pour le raisonner, n'avait pas réussi à venir à bout de sa volonté. Il avait regardé avec indifférence sa belle-mère mettre au monde enfant sur enfant, ne s'intéressant jamais qu'à son père et à celui de ses demi-frères que son père avait choisi comme roi.

On ne saurait prétendre qu'il n'avait pas espéré devenir roi à son tour, mais comme il était avisé, il avait très tôt compris que son père donnerait la préférence à son demi-frère. Parce qu'il ressemblait plus à son père que celui-ci ne le croyait, il avait fait contre mauvaise fortune bon cœur, convaincu qu'il réussirait d'une manière ou d'une autre à s'imposer. Il savait ses qualités indispensables à Célubée et que sa famille divisée aurait besoin de lui comme intermédiaire.

Il se montra aussi remarquablement habile que son père l'avait espéré. Bien que son titre l'élevât normalement au-dessus de son oncle, il se révéla aussi humble, soumis et attentif que le plus timide des prêtres qui les entouraient pendant les leçons. Il refusa toujours qu'on lui donne son titre, préférant qu'on l'appelât par son nom, qui était Saïr. Aussi réussit-il à s'attacher le Grand-Prêtre qui le forma avec une grande conscience.

Il réussit encore plus admirablement auprès de son demi-frère, Tsarit. Sans que l'on sache comment il s'y prit, Tsarit ne put plus se passer de lui et, après son père, n'écouta que lui, refusant les conseils et propositions que lui soufflaient à longueur de temps sa mère et ses frères. Dans les premiers temps, voyant combien – grâce notamment à Saïr – tout paraissait très bien se passer, Sothis se félicita de son choix. Après des années d'incertitude et de tergiversations, il se sentait serein. Il gouvernait sagement Célubée, tout en surveillant de loin ses deux enfants.

Cependant, tout n’était pas résolu, loin de là. Une fois retombées les passions suscitées par les choix du roi, quelques années de tranquillité s’écoulèrent ou chaque clan s’épia, sans apparemment de désir de querelle. La première épouse de Sothis avait beau déverser des flots d’animosité contre son mari auquel elle reprochait avant tout – sans le dire –, de n’être jamais allé la rechercher, la seconde avait beau s’épaissir à force de mettre au monde des enfants – qui avaient de plus en plus de mal à survivre et, quand ils y parvenaient, à suivre les traces de leur trop superbes aînés –, rien de fondamental ne changeait dans Célubée. Saïr et Tsarit apprenaient leur métier avec un étonnant sérieux et les autres fils de Sothis qui, grâce à l’inépuisable fécondité de sa deuxième femme, étaient passés de quatre à sept, grandissaient eux aussi.

Ces sept garçons, d’âges très divers, puisque quinze ans séparaient le plus jeune du plus âgé, n’avaient pas grandi ensemble. Les deux premiers, très tôt privés de leur père, avaient été élevés par leur mère dans un climat de passion si intense qu’ils y avaient acquis une violence et une sauvagerie difficiles cependant à soupçonner, tant leur grand-père maternel leur avait appris à se dominer. Les cinq autres, quoique demeurant sous le même toit que Sothis, avaient été abandonnés eux aussi à leur mère.

Elle, si douce et mesurée au temps où elle était l’épouse du frère de Sothis, avait donné libre cours aux instincts et aux désirs que ses formes, son allure et sa beauté laissaient pressentir. Ceux qui l’avaient connue avant son remariage s’accordaient à admettre qu’elle s’était totalement transformée. Une folie, qui ne la possédait pas ou qu’elle maîtrisait autrefois, semblait à présent la dominer. On ne savait si elle provenait de l’épreuve à laquelle son premier mari l’avait contrainte malgré elle, de sa passion chamelle et irrésistible pour Sothis, de la révélation qu’avait constitué pour elle la maternité – que tout en elle promettait et dont tout l’avait, au début, frustrée – ou de la mort solitaire de son premier mari dont elle s’était détournée après l’avoir tant aimé. Il est vraisemblable que tant d’événements si proches et si violents l’avaient ébranlée. Chacun dans Célubée – sans la comprendre exactement –, alors qu’il paraissait si simple de discerner ce qui faisait vibrer sa rivale, la savait une amante insatiable, épuisante, qui avait, ainsi que l’en accusait le clan adverse, trop souvent détourné son époux de ses devoirs. Chacun voyait qu’elle ne se lassait jamais d’être enceinte et de promener dans les rues de la ville son gros

ventre tendu, image d'une éternelle fécondité et qu'elle demeurait enfin, malgré le nombre de ses enfants, une mère indulgente et aveugle. Elle aussi avait élevé chacun de ses enfants, et spécialement ses fils, dans la haine des enfants nés du premier mariage de son mari. De moins haute naissance, sans le privilège de l'antériorité, elle se savait une sorte d'usurpatrice. Elle se sentait coupable vis-à-vis de l'autre femme. Comme elle n'était ni très intelligente ni très généreuse, parce que trop occupée par sa passion pour Sothis, elle devint aussi fielleuse que l'autre.

Aussi les sept garçons avaient-ils appris à se détester. Par sagesse, on évitait de les réunir et, si quelques bagarres éclatèrent, elles eurent lieu discrètement dans la montagne, ses enfants devinant que Sothis ne les aurait pas tolérées.

Mais après des années de haine muette ou moins silencieuse, ils s'aperçurent soudain, du moins les cinq plus grands, que leurs intérêts concordaient. Ils s'étaient sagement ralliés aux opinions affichées par le parti auquel ils appartenaient lorsque Sothis avait choisi leurs deux frères comme roi et Grand-Prêtre. Ils avaient poursuivi leurs activités habituelles, s'entraînant séparément – en raison des ordres donnés par leur père – aux exercices physiques et militaires. Sothis les avait réunis deux fois pour leur expliquer qu'il voulait qu'ils deviennent soldats dans l'armée de Célubée, et parmi les meilleurs, pour servir leur ville. Sur le moment, ils n'avaient pas réagi, parce qu'ils n'étaient pas habitués à penser sans prendre d'abord l'avis du groupe auquel ils appartenaient. Celui-ci ne bronchant pas, ils s'abstinrent de tout commentaire.

Au bout de quelques années, ils ne supportèrent soudain plus l'idée qu'on leur ait préféré Saïr et Tsarit. Bizarrement, chaque groupe évolua de la même manière en même temps. Peut-être y eut-il dans le comportement des deux élus quelque chose de nouveau qui détermina la révolte de leurs frères. Plus vraisemblablement, est-ce le fait que la même année, le Grand-Prêtre mourut, ce qui amena Saïr à prendre sa place – en demandant à être débarrassé du titre trop gênant de "Très Grand-Prêtre" – et que Sothis tomba malade et demeura affaibli au point de se décharger sur Tsarit de l'essentiel de ses fonctions.

Les cinq frères les plus âgés se rapprochèrent. Ils découvrirent avec stupeur qu'ils pouvaient s'entendre et décidèrent de se débarrasser de Saïr et de Tsarit. Ils mirent au point un plan pour les faire disparaître en même

temps. Ils convinrent qu'ils iraient ensuite trouver Sothis pour lui demander de faire un nouveau choix. Ils n'osèrent pas aller plus loin dans la préparation de l'avenir, tant ils sentaient qu'il recelait de nouvelles difficultés.

On ne sait comment Saïr connut le projet. Il courut chez son père l'en informer ainsi que Tsarit. Lorsqu'il eut terminé son rapport, un silence se fit. Sothis, à demi paralysé, était étendu sur une espèce de chaise, prolongée par une planche. Il regardait alternativement ses deux fils, debout auprès de lui.

"Eh bien ? interrogea-t-il.

— Il faut que j'aille les trouver, répondit Saïr, il faut les raisonner, leur montrer qu'ils ne vont se défaire d'un problème qu'en en posant un nouveau et ce jusqu'à ce que nous nous soyons tous entre-tués. C'est le combat des frères qui recommence. Il faut l'éviter à tout prix.

— Qu'en dis-tu Tsarit ? reprit le père.

— Je ne suis pas du même avis que Saïr. Le combat des frères avait du bon, car il résolvait définitivement les questions de succession. C'est ce qu'il nous faut à présent.

— Que veux-tu dire ? demanda Saïr avec inquiétude.

— Ce que tu as compris, Saïr. Je vais donner l'ordre qu'on les tue.

— Mais ce sont tes frères. Trois d'entre eux sont nés de la même mère que toi.

— Trois ? Ils sont cinq, je crois.

— Tsarit ! Je reconnais que mes deux frères et trois des tiens ont décidé de nous tuer. Je voudrais te convaincre de ne pas les mettre à mort. Sans doute est-il trop tard pour te faire changer d'avis. Mais je te le demande, Tsarit, je te le demande avec d'autant plus de force que ce sont tes frères à toi, épargne les deux petits. Ils ne sont pas du complot. Ils ne nous ont rien fait. Ils ne t'ont rien fait.

— Un jour viendra où, eux aussi, voudront nos places.

— Mais ils sont si petits. Songe, il y a deux ans encore, le plus jeune était dans le ventre de ta mère. J'ai aidé à le mettre au monde. C'est un enfant. Tu ne peux faire cela.

— Les enfants ne restent pas des enfants. Si je tue les autres et que j’épargne ces deux-là, ils voudront venger leurs frères et nous serons plus encore menacés.

— Mais non ! Ils te craindront. Ils ne penseront pas à se venger.

— Saïr, les rois ne doivent pas avoir de frères. Célubée l’a toujours su, qui avait sagement introduit la coutume disparue du combat des frères. Aujourd’hui, il y a de la place pour deux : pour toi et pour moi. Mais c’est tout.

“Ils doivent mourir. Ce n’est ni pour toi ni pour moi, mais pour la paix de Célubée qu’il faut le faire. Qu’ils nous tuent et ils se rediviseront en factions. Célubée se partagera entre eux et je te prédis que le sang coulera dans nos rues. Il ne peut rien sortir de bon de cela. Il faut qu’ils meurent.”

Dans un dernier effort pour faire changer son frère d’avis, Saïr se tourna vers son père et lui demanda de donner son avis. Sothis parla, de manière hachée, douloureuse, comme s’il était furieux de ne pouvoir dire autre chose que ce qu’il disait.

“Je crains que Tsarit n’ait raison. J’ai eu trop de fils. Célubée n’en demandait pas tant.” Il ajouta avec un peu de regret : “Deux est un bon chiffre, à partir de trois, on joue avec le feu.” Puis, regardant Tsarit, il continua : “Je sais que tu as raison, mais essaie de sauver les deux petits. Pense à ta mère.”

Après ces paroles, aucun des trois n’osa rien ajouter. Saïr paraissait désespéré. En sortant de la maison, Tsarit lui murmura : “Je te promets qu’ils ne souffriront pas.”

Le lendemain matin, on rassembla les sept corps mâles, égorgés dans leur sommeil. Ceux des deux plus petits suscitèrent l’indignation dans Célubée. Parce qu’on voyait pour la première fois les deux femmes de Sothis, côte à côte, pleurant leurs fils, la ville tout entière, quelles que soient les sympathies de chacun, vint entourer les cadavres. On entendit bientôt monter les murmures de la foule consternée et écœurée. Alors, Tsarit parut, seul, Saïr ayant refusé de l’accompagner. Il ne dit pas un mot, passa devant les sept corps alignés, comme il aurait passé ses troupes en revue. Il ne fit pas un signe aux deux femmes en pleurs. Il n’eut pas un regard de commisération. Il avait l’œil froid de qui vient s’assurer que le travail commandé a été proprement exécuté. Devant les deux petits cadavres, il ne

ralentit ni ne pressa l’allure et observa sans attendrissement la longue courbe rouge qui soulignait le bas de leur visage. Il disparut comme il était arrivé, silencieusement et sans précipitation.

Célubée se hâta d’enterrer les corps. Tsarit était le maître. Il venait de le prouver. Plus personne ne remettrait en cause ni son autorité ni sa légitimité. »

OceanofPDF.com

V

Récit d’Anticléridès

(…) Phoil et Nagar revinrent le même jour, sinon en même temps, à la presqu’île. Nagar arriva la première et s’enferma dans sa chambre pour quelques heures. Elle n’admit que Coelia auprès d’elle. Phoil vint ensuite et se dépêcha de me rendre visite. J’étais en plein travail et j’avoue que cette intrusion ne me remplit pas de joie. D’autant que Phoil était dans une violente colère. Son discours, d’abord assez incohérent, parce qu’il avait oublié que je ne l’avais pas vu depuis plusieurs jours, se précisa lorsqu’il décida de reprendre le récit des événements depuis le début.

Il en ressortit que la longue absence de Phoil et de Nagar tenait à ce qu’ils avaient dû assister au mariage du fils du Roi. Celui-ci avait été célébré avec toute la pompe ordinaire dans le cas d’un prince héritier, bien que la mort de son frère aîné continuât d’être pleurée à la Cour. Phoil avait été contraint de supporter cette cérémonie avec l’impassibilité que requérait son rang. À présent, n’en pouvant plus, il déversait sa fureur devant moi.

« Bien entendu, c’est elle qui a tout manigancé. Derrière mon dos, évidemment ! Elle a réussi à persuader le Roi de la nécessité de ce mariage.

« Il s’était pourtant jusque-là bien gardé de donner à son fils une épouse, tant il redoutait à la fois l’usage qu’il en ferait et la descendance qu’il risquait d’engendrer.

— Je croyais que le prince abusait depuis toujours des femmes et n’avait jamais réussi à en avoir le moindre enfant.

— Comment savoir ? Parmi les femmes qu’il a eues, certaines ont mis au monde des enfants, mais comme elles étaient loin d’être des modèles de vertu, personne ne sait de qui sont ces enfants.

« Enfin, nous serons fixés prochainement. Une chose est sûre, c’est que le Roi n’exclut pas de confier le pouvoir à son fils.

— Je ne te comprends plus très bien, Phoil. Ton espoir était au début que le Roi suive la Loi du Royaume et que ce fils lui succède. Tu redoutais que les idées de Nagar ne fassent leur chemin dans l’esprit du souverain. Si le Roi marie son fils, c’est bien qu’il compte qu’il prendra sa suite.

— Ce que tu ne comprends pas, c’est que si cet imbécile a des enfants mâles, ils seront ses légitimes héritiers et j’aurai au mieux quelques années de régence, vraisemblablement organisées pour me retirer tout pouvoir. En revanche, s’il n’a pas d’enfant, le Roi se décidera alors à suivre le conseil de Nagar, se débarrassera de son fils et confiera la succession à son bâtard.

« C’est la suprême habileté de Nagar pour m’évincer à coup sûr du trône et vaincre les dernières réticences du Roi. Si tu veux mon avis, comme ce qu’elle désire avant tout, c’est le couronnement du bâtard, elle n’a pas dû prendre beaucoup de risques. Elle doit être certaine qu’il ne peut pas procréer. Avant de soumettre cette idée au Roi, elle a dû recueillir les confidences des diverses maîtresses du prince héritier et s’assurer ainsi qu’elle pourrait lever les dernières hésitations du Roi.

— Mais, répliquai-je, pourquoi te préoccuper de ces fariboles, alors que ton idée est de te débarrasser du Roi ? Tout ceci n’est que l’écume des choses et ne saurait t’affecter. Peu importe qui le Roi se choisira comme héritier. Il n’y a vraiment pas de quoi perdre son calme. »

Alors Phoil me fit une réflexion qui me stupéfia non par elle-même mais par sa brutale sincérité et me confirma une fois encore que la seule chose qui lui importait était d’arriver au pouvoir.

« J’aurais mieux aimé faire l’économie d’une rébellion et d’un assassinat. Tu l’as dit toi-même, je suis contraint d’accepter des compromis, de faire des promesses dont je pourrais me dispenser, si j’étais certain de remplacer un jour le Roi. »

Sa colère et, plus encore, sa déception ne cessant d’augmenter, je finis par me demander s’il n’avait pas secrètement espéré que le Roi se rendrait à ses arguments sans qu’il ait besoin d’aller jusqu’au bout. Dans quelle mesure, dans ces conditions, avait-il été sincère tous ces jours que j’avais passés en sa compagnie ? Il m’apparut clairement que la raison profonde de

sa colère était qu'il se sentait à présent obligé d'accomplir tous ses desseins. À mon tour, je m'irritai et je finis par l'interrompre.

« Cesse, Phoil, je te prie. Ton comportement actuel est indigne de toi. Aurais-tu oublié que des centaines de gens comptent sur toi ? Ce qui les intéresse, ce n'est pas ton destin personnel, que tu sois roi ou non, c'est ce que tu leur as promis, ce que tu as présenté comme tes convictions profondes et que tu renies aujourd'hui avec la désinvolture d'un aristocrate bien nourri et certain du lendemain. »

Phoil arrêta aussitôt de se lamenter. Il me considéra, quelque peu interloqué. Puis, s'asseyant sur le rebord de mon lit, me dit :

« Tu as raison, Anticléridès. Tu as raison jusqu'à un certain point. Vois-tu, je suis peut-être bien nourri. Mais je ne suis pas du tout certain du lendemain. » Il passa ses mains sur son visage dans un geste de détresse que je ne lui connaissais pas. Lorsque ses yeux réapparurent, je vis combien son regard était fatigué.

« Je n'en peux plus, reprit-il, je n'en peux plus… Je ne comprends pas l'attitude de Nagar. Pourquoi cherche-t-elle ainsi à me nuire, à me perdre ? Que lui ai-je fait ?

— Es-tu sûr, demandai-je, ému de cet aveu, qu'elle cherche à te perdre ?

— Comment interpréter autrement ce qui s'est passé ? Je sais que l'idée de ce mariage vient d'elle. Toute la Cour l'affirme. Elle sait mes ambitions. Elle sait que ce qu'elle fait en ce moment est le seul moyen de les arrêter.

« Non. Il n'y a pas le moindre doute là-dessus. Mais je ne comprends pas ses raisons. Lui ai-je fait quelque chose dont elle veuille se venger ? Mais je ne le crois pas et cela ne lui ressemblerait pas d'agir ainsi.

« Comment peut-elle prétendre qu'elle m'aime ? Comment peut-elle continuer à me recevoir chez elle ? Comment peut-elle venir me retrouver la nuit ? Car tu ne le sais pas, je suis revenu ici parce qu'elle me l'a demandé. Quand j'ai vu le mariage et que j'ai compris d'où venait le coup, je me suis juré de ne jamais remettre les pieds sur la presqu'île. Je comptais t'envoyer un message pour que nous convenions d'un endroit où nous rencontrer, t'inviter chez moi. Je souhaitais même réussir à te faire quitter la maison de Nagar, te brouiller avec elle. Je cherchais mille moyens de me

venger. J’étais là, le premier jour, à suivre la cérémonie sans la voir, occupé à réfléchir à la façon d’assouvir ma rancune, quand Nagar s’est glissée à mes côtés. Toute la Cour a vu son mouvement. Ma femme, qui se tenait de l’autre côté, s’est crue obligée de reculer d’un pas pour ne pas être au même niveau que nous deux. Non contente de se comporter comme si elle était ou bien ma légitime épouse ou bien ma concubine officielle, elle m’a chuchoté, à un moment où l’attention de tous se concentrait sur le prince, sa jeune épouse et le Roi, qu’elle ne désirait rien tant à cette minute qu’être dans mes bras. Je n’ai pas osé la regarder tant j’étais troublé par son impudence et son impudeur et par mon propre désir.

« Après la cérémonie, elle vint pendant le repas nuptial s’installer en face de moi et se comporta avec la plus parfaite aisance. Elle me traita avec le même mélange de courtoisie et d’indifférence que les autres convives. Je ne savais plus que penser. Je l’aurais avec plaisir arrachée de sa chaise, portée jusqu’à la chambre la plus proche pour la battre et la violer. Le repas s’acheva fort tard. Je regagnais mon appartement en traversant les jardins obscurs quand une forme se jeta sur moi, se colla à moi, m’enlaçant et m’embrassant à me faire perdre le souffle. Elle m’entraîna vers un pavillon à l’écart du palais que j’aperçois de certaines de mes fenêtres. On l’y avait logée pour la durée des fêtes afin de lui éviter des allées et venues entre la presqu’île et le palais.

« Il en fut ainsi pendant toute la célébration du mariage. Dans la journée, elle me tenait en public, quoiqu’en aparté, des propos d’une audace inouïe. Elle m’excitait jusqu’à ce qu’elle soit sûre d’être parvenue au résultat escompté. Elle m’abandonnait alors à ma perplexité. Chaque nuit, elle s’arrangeait soit pour se trouver sur mon passage, soit pour s’introduire dans la chambre où je m’étais installé, celle que nous avons partagée la nuit où tu as dormi chez moi. Jamais elle n’a été à moi de cette manière. Je la connais depuis plusieurs années, maintenant. Je croyais la connaître complètement. Je croyais avoir épuisé avec elle toutes les ressources du plaisir et de l’amour. Ces nuits-là n’ont été comparables à aucune autre. Après ces instants où elle se livrait à moi si pleinement, où nous avons connu le même bonheur et la même douleur, elle m’a supplié de revenir chez elle à la fin du mariage. Il m’était impossible de douter de son amour, de même qu’il ne pouvait lui venir à l’esprit que je ne lui sois pas totalement attaché et asservi.

— Mais n’as-tu jamais, au cours de ces nuits, abordé avec elle la question qui te ronge ?

— Je suis faible, Anticléridès. Je n’ai pas eu le courage de briser cette perfection que nous atteignions à ces instants. Je craignais de rompre le charme sous lequel nous étions. Plus encore, j’étais sûr de la perdre si je parlais. Peut-être, ajouta-t-il, n’ai-je pas la force qui convient pour régner sur ce royaume. »

Il baissa la tête et demeura assez longtemps silencieux. Ne sachant que faire, je m’appliquai à ne pas bouger pour ne pas perturber sa mélancolie. Il finit par relever les yeux et me demanda :

« Que puis-je faire ?

— Te déprendre d’elle suffisamment pour poursuivre le but que tu t’es fixé, tout en restant suffisamment amoureux pour pouvoir profiter des douceurs qu’elle est prête à partager avec toi.

« Je t’en conjure, Phoil, ne fléchis pas. Je te vois désespéré. Tu n’as pas choisi la voie des hommes ordinaires. Tu dois assumer ta douleur pour pouvoir te consacrer aux autres. Tu le peux. Tu le dois. »

La nuit était tombée quand il sortit enfin de chez moi. Il m’avait arraché, malgré moi, la promesse de l’accompagner le lendemain à la Cité. Le tavernier lui avait fait savoir que les marchands contactés tenaient à présent à le recevoir pour parler avec lui. Bientôt, j’entendis sur la terrasse qu’on achevait les préparatifs du repas. Je laissai mon travail et passai par le jardin. Les trois autres se trouvaient déjà là. Malgré la faiblesse de la lumière des lampes à huile, je devinai que ma douce Coelia rougissait en me voyant arriver. Phoil ne manifesta rien, mais Nagar me fit de grandes politesses et me témoigna plus de gentillesse que je n’en attendais.

La perspective de ce dîner m’ennuyait un peu. Je regrettais mes repas intimes avec Coelia et j’avais hâte de me retrouver seul avec elle. Je redoutais la conversation qui risquait de s’engager. Mais le dîner fut seulement très ennuyeux, car après avoir échangé quelques plates banalités et appris quelques détails sans intérêt sur le mariage, nous nous tûmes. Coelia mangeait sans lever les yeux de son assiette. Nagar suivait des yeux, avec une attention démesurée, les évolutions de la servante. Phoil regardait au loin, mangeant sans se soucier de ce qu’on lui servait. Moi seul, passais

en revue leurs visages, cherchant à deviner ce qu'ils pensaient et ce qu'ils essayaient de cacher.

Le lendemain, peu après que le gnomon de Nagar, planté sur la plus haute terrasse, eut indiqué le milieu de jour, je suivis Phoil. Il m'emmena d'abord chez lui où il me fit servir une collation.

« J'ai remarqué, dit-il ironiquement, que les repas que nous avons partagés au cours de nos sorties communes ne te satisfaisaient pas. Je répare aujourd'hui mon insouciance. »

Lorsque j'eus mangé, j'allai à la fenêtre. Elle donnait sur les jardins du palais. À l'écart, à moitié recouverte par les arbres et les plantes qui l'encadraient, se dressait une maisonnette en demi-cercle. Phoil se posta derrière mon dos. Je me retournai et observai que ses yeux se posaient sur le bâtiment. Je m'écartai d'un pas et revins m'asseoir, le laissant à ses souvenirs. Quand il me regarda à nouveau, il était le Phoil conquérant et sûr de lui que j'espérais.

« Bien, commença-t-il, nous retrouverons nos marchands au crépuscule. D'ici là nous avons le temps de discuter. À moins que tu ne souhaites dormir ?

— Parle, Phoil. Que s'est-il passé, pendant le temps où je travaillais sur la presqu'île ?

— Outre cette requête des marchands, notre tavernier m'a fait passer un message des jumeaux. Ils ont réussi à convaincre une cinquantaine de portefaix de se joindre à eux. Quelques autres se sont montrés réticents, faute de savoir ce qu'on attendait d'eux.

— Tout ceci est excellent.

— Crois-tu ? J'espérais qu'il faudrait plus de temps aux marchands pour se décider…

— Tu ne sais pas encore ce qu'ils ont à te dire.

— S'ils ne souhaitaient pas s'associer à mon projet, ils m'auraient renvoyé leur porte-parole. Je n'ai aucun doute là-dessus.

« Je pensais qu'ils tergiverseraient davantage et que les portefaix bougonneraient trop pour qu'on soit assuré de compter sur eux, ou encore

que nos jumeaux se hâteraient moins de constituer une force.

— Mais pourquoi ?

— Pour deux raisons. La première est que je n'ai pas arrêté de plan définitif. Tous ceux auxquels j'ai songé m'ont jusqu'ici paru irréalisables ou trop dangereux. La seconde est que je n'ai pas trouvé le moyen de concilier ces inconciliables que sont les portefaix et les marchands.

— Tu n'as pas vraiment le choix. Les portefaix savent que tu essaies de mettre les marchands dans ton camp. Tu dois donc les tenir – sommairement du moins – informés de tes négociations. Pour ce qui est des marchands, ou bien tu ne dis rien, ou bien tu présentes ton alliance avec les portefaix comme un mal nécessaire. »

Phoil resta songeur. Au bout d'un moment, il reprit la parole.

« Vois-tu, je me heurte à une difficulté. Si je veux faire disparaître le Roi et prendre le pouvoir, ainsi que je te l'ai dit, il ne doit pas s'agir d'une simple intrigue de palais.

« Je veux que le peuple tout entier me porte, ou à tout le moins, semble me porter, sur le trône. Les portefaix et quelques marchands riches et rusés ne suffiront pas. J'ai besoin des portefaix pour constituer la base armée de la révolte, pour encadrer et orienter la rébellion. J'ai besoin des marchands à la fois comme caution morale – qu'ils me donnent une légitimité – et comme source financière pour entretenir la milice que formeront les portefaix. Mais imagines-tu cinquante misérables portefaix, armés, mais sans doute maladroits, montant les rues vers le palais, réussissant tant bien que mal à s'en faire ouvrir les portes et faisant irruption dans la salle du conseil ? À supposer qu'ils aient pu arriver jusque-là sans encombre, qu'aucun citadin ne les ait retenus, qu'aucune troupe ne leur ait barré le passage, ils seront aussitôt paralysés par l'intervention de la garde du Roi. Mes marchands sont trop lâches pour oser se montrer ce jour-là. Ils attendront que le complot réussisse pour venir me réclamer le prix de leur aide ou qu'il échoue pour faire conseiller au Roi de réprimer sévèrement cette révolte des plus pauvres.

« Non, plus je réfléchis à tout cela, plus je suis convaincu que si les portefaix et ces marchands sont mes alliés objectifs et nécessaires, ils ne feront pas le poids à eux seuls.

— Tu auras les paysans avec toi.

— Ils sont à la campagne. Leur soulèvement a pour but d'affaiblir le pouvoir du Roi, mais non de le faire tomber. Ils sont indispensables à mon plan. Mais ils ne peuvent avoir un rôle déterminant.

« Non. Il faut que toute la Cité marche derrière moi. Les petits artisans, les petits commerçants, les scribes, une partie des prêtres, la majorité de l'armée. Je ne réussirai pas sans cela. Le problème est que je ne vois pas comment les décider à s'engager dans cette sédition. Mon action auprès des paysans peut avoir pour effet d'affoler le Roi et ses conseillers au point de leur faire commettre des erreurs de nature à mécontenter les citadins. Si, par exemple, il décidait de renvoyer une partie des réserves dans les campagnes et d'imposer un rationnement plus sévère dans la Cité. Mais il ne le fera pas, parce que c'est trop dangereux pour lui et que les paysans ne l'inquiéteront pas au point qu'il commette pareille imprudence. Je mise sur le hasard, Anticléridès. De ce fait, je ne parviens pas à concevoir de projet satisfaisant. Je ne peux rien faire avec mes actuels partisans et toute machination un tant soit peu ambitieuse se heurte à l'existence d'un trop grand nombre d'inconnues. »

Il soupira et se rassit avec son air triste de la veille. Je l'avais connu inquiet et torturé mais toujours optimiste, toujours convaincu que son énergie ferait plier les obstacles. En quelques jours, Nagar l'avait transformé en homme désabusé et sceptique. Rien n'était plus préjudiciable à la réalisation de ses ambitions. Je finis par admettre que Nagar devait être plus dangereuse et plus habile que je ne l'en soupçonnais. Pendant mon bref séjour à la presqu'île, j'avais résolu de me tenir à l'écart des projets du prince parce qu'ils me faisaient perdre trop de temps et que je les trouvais bien dangereux, compte tenu du manque de rigueur de Phoil et de son ambition démesurée. J'avais décidé de suivre de loin ses préparatifs, d'écouter ce qu'il m'en dirait, de donner les conseils qu'il pourrait solliciter, voire de l'arrêter avant qu'il ne fût trop tard si l'opération m'apparaissait perdue – ce que je ne serais à même d'apprécier que si je prenais suffisamment de recul. À présent, je me sentais obligé de revenir sur mes résolutions. Il m'appartenait d'insuffler à Phoil une nouvelle énergie. J'hésitai l'espace d'un moment, certain que mes vieux démons, que je mettais tant de force à chasser, étaient soudain revenus.

Il y eut une minute d'une durée égale à toutes les autres, mais où se passèrent un grand nombre de choses. Phoil gardait le silence, mais m'examinait attentivement. Il était clair qu'il attendait que je parle et, à son regard, je compris que ce que je dirais serait déterminant.

J'écartai mes hésitations d'un effort de volonté et je puisai au fond de moi le courage de penser qu'il n'y a pas de plus grand sacrifice que celui de ses aspirations. Je perçus, au moment où j'ouvrais la bouche pour répondre enfin, que je scellais mon destin d'une manière plus certaine que je ne l'avais jamais fait. Jusque-là, je pouvais rêver à l'avenir, me le représenter sous des formes d'une grande variété. Je savais que rien n'était inscrit de façon définitive. Je n'avais fait aucun pas qui puisse m'orienter irrévocablement dans une direction en me fermant toutes les autres. Même lorsque j'avais accepté d'écrire la pièce de théâtre que m'avaient commandée mes amis, je n'avais pas eu le sentiment d'hypothéquer l'avenir et, de fait, je m'étais sorti du mauvais pas où mon irréflexion m'avait conduit. Aujourd'hui, je savais que ce que j'allais dire, que ce que je me sentais contraint de dire me mènerait soit à la plus grande célébrité, soit à la mort. Je faisais un pari. J'en tremblais de tous mes membres, mais je ne pouvais m'empêcher de le faire. J'étais arrivé à un carrefour de ma vie où il fallait enfin choisir une direction conforme à mon destin. Aujourd'hui, au moment où j'écris ces lignes, je ne sais toujours pas vers laquelle des deux orientations ma décision de cet instant m'a entraîné. J'espère de toutes mes forces que la gloire m'attend à la fin, même si je ne parviens pas à me défaire de l'horrible pressentiment que c'est ma perte que j'ai signée ce jour-là.

« Phoil, dis-je, reprends courage, je te prie. Je crois que tu es sur la bonne voie. Nous en sommes arrivés au moment où tout ne peut que basculer. Je ne sais pas encore comment, mais je crois que le peuple se rangera derrière toi, l'heure venue.

« Ce qui importe à présent, c'est que tu entretiennes l'état d'esprit de ceux que tu t'es attachés ou que tu es en passe de t'attacher. Tu dois leur présenter un visage confiant. Peut-être n'es-tu toujours pas en mesure de leur exposer un plan définitif – encore que je voie, en t'écoutant, que tu as déjà réfléchi à la manière de mener ton complot – mais tu dois prétendre que, aussi longtemps que tous les détails n'en sont pas arrêtés, tu ne peux, par prudence, le leur livrer.

« En revanche, pour leur donner confiance, exige beaucoup d'eux. Demande aux marchands de l'argent et des preuves tangibles de leur engagement. Ordonne aux portefaix de s'entraîner au combat. Fais-leur porter des armes, achetées avec l'argent des marchands et fais-les instruire de leur maniement. »

Je parlai longuement, emporté par mon sujet et par la volonté de stimuler Phoil pour qu'il puisse, à son tour, enflammer ses partisans. Lorsque j'eus fini mon discours, je m'aperçus, en jetant un coup d'œil à la fenêtre, que la lumière déclinait rapidement. Phoil ne disait toujours rien. Enfin, il se leva, vint à moi et me prit dans ses bras.

« Anticléridès, je te dois beaucoup. Tu es mon ami le plus fidèle et le plus fort aussi. Je te le jure en cette minute, si mon projet réussit, il n'y aura pas de ville, pas de royaume dans le monde où l'on ne sache que tu es le plus grand poète de tous les temps. Cette cité et ce palais seront les lieux d'où partira ta renommée. Mes vaisseaux gagneront la mer chargés de nos productions et de ta gloire. »

Je me laissai gagner par son émotion au point de répondre à son étreinte. J'écoutais ses promesses. Je voyais ses navires traverser la mer que j'avais parcourue, laissant dans leur sillage, sous la lumière étincelante, l'inscription de mon nom au milieu de l'écume. J'entendais mes poèmes dans des bouches étrangères. Je me voyais errant sur le promontoire au-dessus du fleuve, à la recherche des mots qui me feraient entrer dans l'éternité. Je voyais le monde qui m'était offert, le ciel empli d'étoiles et la lune en croissant, images de l'immuabilité et du bonheur. Et, malgré cela, je ne cessais de frissonner, je sentais ma faiblesse et mes regrets irrattrapables d'avoir parlé quand je pouvais me taire.

Le crépuscule étant venu, nous descendîmes vers la ville. Dans les rues, les boutiquiers fermaient leurs échoppes. Phoil les saluait tous et tous répondaient. Nous avions, pour les examiner, des regards nouveaux. Nous scrutions chacun d'entre eux, désireux de savoir s'ils se joindraient un jour à nous.

Enfin, nous arrivâmes à la maison où nous étions attendus. C'était une assez grande bâtisse, entourée d'un jardin. Le marchand qui l'habitait possédait, comme chacun des dix que nous devions rencontrer ce soir-là,

suffisamment de fortune pour pouvoir séparer son logement de sa boutique. Ce ne fut pas le maître de maison qui nous accueillit, mais notre précédent interlocuteur. Privé de sa cape sombre de conspirateur, il me parut, dans sa robe de tissu fin et rebrodé, plus imposant encore que je ne l'avais jugé la première fois. Dans le vestibule où nous nous tenions, sa voix profonde et basse résonnait chaleureusement. J'eus, curieusement et très fugacement, l'idée que cet homme détenait un pouvoir de séduction qu'il s'était gardé de nous révéler le soir où nous l'avions rencontré et qu'il devait intelligemment maîtriser.

Il nous mena dans une vaste salle, aussi luxueuse que les appartements du prince, où bavardaient les neuf autres. Aucun ne possédait la majesté du premier marchand. Certains ressemblaient à de simples boutiquiers, trop rapidement enrichis pour avoir assimilé totalement les usages de la richesse. J'aimais leurs têtes sympathiques, gentiment grossières ainsi que leurs gestes et leurs propos souvent familiers. Mais leurs yeux luisaient d'intelligence et de ruse. D'autres, qui devaient être les héritiers d'une plus ancienne tradition, paraissaient tout à la fois plus élégants et soucieux de plaire à Phoil. Leurs regards s'appliquaient à l'indifférence et à l'impassibilité, mais ils ne réussissaient pas à dissimuler complètement leur intérêt et leur curiosité. On nous présenta à notre hôte. Aussi grand que notre émissaire, à la fois robuste et sec, il était habillé avec moins de recherche que les autres et semblait, malgré cela, plus raffiné qu'eux. Lorsque nous entrâmes, il nous salua sans y mettre beaucoup de courtoisie. Aucun désir de séduction, caché ou non, chez celui-ci. Il était conscient de sa richesse et de son importance dans la société du Royaume. Il ne voyait aucune raison de manifester de la satisfaction à rencontrer l'un des aristocrates les plus élevés dans la hiérarchie du Royaume, venu chez lui en quémandeur.

Phoil le comprit très bien et je le sentis se raidir devant cette imperceptible et pourtant évidente impertinence. Notre interlocuteur initial s'en aperçut aussi et, prouvant ainsi son habileté, détourna l'attention du prince en le guidant vers les autres marchands. Il fit les présentations de telle manière que Phoil pensât que les autres étaient flattés de la faveur qu'il leur faisait en condescendant à aller les trouver. Le fait est qu'ils paraissaient impressionnés par le prince et sans doute d'autant plus qu'après l'affront qu'il avait subi, ses yeux brillaient de fureur. Il était, à cet instant,

si raide et inaccessible, avec son regard noir plein de colère, qu'aucun ne douta avoir devant lui un roi en puissance. Le maître de maison, qui s'était écarté, sentit le changement survenu dans l'atmosphère de la pièce. Il se retourna et considéra ses invités, figés de timidité et de respect devant Phoil qui les saluait gravement, avec une politesse si appuyée qu'elle en devenait insolente. Je le vis lancer au chef des marchands, celui qui nous guidait, un regard de surprise. J'observai aussitôt ce dernier et je remarquai ses yeux, dépourvus d'étonnement, mais moqueurs et triomphants. S'apercevant que je le regardais et que j'avais noté leur silencieux échange, il me chuchota à l'oreille : « C'est un imbécile. Il ne faut surtout pas faire attention à lui. Dites-le au prince. » Je me retournai vers lui, interloqué, pour vérifier qu'il était sérieux. Son regard malicieux était posé sur moi et il souriait, amusé, du coin de la bouche.

Le maître de maison avait fait préparer un repas qu'on nous servit une fois les présentations terminées. Les mets étaient aussi peu apprêtés que la tenue de notre hôte, quoique d'une grande sophistication. En mangeant, je ne cessai de l'observer, me demandant ce qu'il fallait penser d'un individu aussi étrange et de l'appréciation que son confrère avait portée sur lui. Il se donnait manifestement beaucoup de mal pour paraître plus simple que les autres marchands et aussi noble que le chef des marchands. Il finissait par atteindre une affectation et une prétention insurpassables. Une telle complication révélait-elle de la stupidité ou au contraire une intelligence qu'on pourrait tout au plus qualifier de torturée ?

Au milieu du repas, le chef des marchands qui présidait la table prit la parole pour expliquer au prince que tous ici s'étaient montrés intéressés par la perspective d'une ouverture du Royaume sur l'extérieur avec ce que cela impliquait : liberté de vendre des produits du Royaume, mais aussi liberté de sortir du Royaume pour étudier l'organisation des marchés étrangers et se renseigner sur les productions les plus désirées, et enfin liberté de s'enrichir sans limite.

« Nous avons longuement débattu de cela. Je crois pouvoir te dire ce soir que nous sommes tous d'accord avec les nouvelles lois que tu souhaites instituer.

« Bien entendu, il reste d'autres choses à discuter avec toi. C'est pourquoi nous t'avons demandé de venir. Nous avons cherché à te joindre plus tôt, mais on nous a dit que tu n'étais pas dans la Cité.

— C’est vrai, j’étais absent.

— Sans doute étais-tu à la campagne ? » poursuivit le chef des marchands d’un ton si ferme et interrogatif que, malgré mes regards implorants, Phoil consentit une seconde fois à répondre.

« J’y étais.

— Peut-on te demander ce que tu y as vu ? Nous savons ton intérêt pour les paysans. Tu as dû parcourir les provinces pour te faire une idée des bruits qu’on entend dans la Cité.

— Est-ce une critique ? demanda Phoil, enfin sur ses gardes.

— Mais non. Pourquoi en serait-ce une ? Je t’ai dit l’autre soir que si nous avions approuvé les décisions du Roi, ce que nous savions de l’état des campagnes nous préoccupait. Tu en reviens. Il est normal que nous te questionnions. »

Phoil réfléchit avant de parler. Finalement, calculant qu’il ne pouvait que gagner à semer l’inquiétude, il fit un tableau dramatique de la situation des paysans. Lorsqu’il se rendit compte que nos interlocuteurs se lassaient des détails sur la vie misérable des agriculteurs, il décrivit alors le soulèvement des campagnes. Il eut soin de donner exactement le nombre de soldats disparus dans les embuscades tendues par les paysans de la province qu’il avait visitée. S’il se garda de faire mention de sa visite aux rebelles, il les présenta comme résolus et inflexibles. Il réussit à faire frémir l’assemblée qui, après son premier couplet misérabiliste, était portée à voir en lui un observateur crédible de l’état d’esprit des campagnes.

Le prince conclut par une remarque qui devait lui permettre de relancer le débat : « Il est clair que le Roi ne contrôle pas la situation et serait incapable de maîtriser une rébellion générale semblable à celle qu’a connue le Royaume dans le passé.

— Veux-tu dire, demanda le maître de maison, que notre Roi n’est pas à sa place ?

— Je n’ai pas dit cela, répondit placidement Phoil.

— Alors, s’emporta l’autre, qu’as-tu voulu dire ?

— Que crois-tu que j’aie voulu dire ? répliqua le prince, manifestement ravi d’avoir mis l’impoli en colère.

— Voyons, intervint le chef des marchands, tu sais très bien ce qu'impliquent les paroles du prince. Ne te fais pas plus sot que tu n'es. »

À ces mots, le maître de maison blêmit. Un grand silence se fit autour de sa table. Amusé à présent qu'il avait humilié le marchand, Phoil regarda autour de lui. Tous les convives baissaient les yeux. Seuls, notre hôte et le chef des marchands s'affrontaient. Phoil les dévisagea l'un après l'autre. Aucun des deux n'avait visiblement l'intention de céder. Il nous apparut que l'antagonisme entre ces deux hommes était la faiblesse de la communauté des marchands et que nous pourrions l'exploiter. Ce fut Phoil qui, finalement, agit en conciliateur.

« Peut-être n'ai-je pas été assez clair, s'excusa-t-il, lorsque j'ai parlé avec toi, dit-il à notre messager. Peut-être ai-je pris l'habitude de parler par allusion et l'ai-je fait encore aujourd'hui. Mais il est des sujets qu'il vaut mieux comprendre à demi-mot, si l'on veut survivre. »

Tous les yeux s'étant relevés pour se poser sur le prince, chaque participant opina du chef. L'un d'eux, assez âgé, qui s'était jusque-là tenu à l'écart de la discussion et surtout de la dispute ayant opposé ses deux confrères et qui – à en juger par leur attitude – devait se répéter fréquemment, répondit à Phoil.

« Il va de soi que nous t'avions compris, prince Phoil. Nous avons été informés, à demi-mot, de tes projets. Si nous les avions fondamentalement désapprouvés, tu ne serais pas ici. Mais sans doute toutes leurs implications ne nous étaient-elles pas encore clairement apparues et l'incident qui vient de se produire aura du moins eu cette utilité.

« Je t'approuve. Dans ces circonstances, il est préférable de se montrer plus que prudent. Tu as bien fait de nous le rappeler. Tu prouves ainsi que la confiance que nous souhaitons mettre en toi est justifiée.

— Notre ami a raison, prince Phoil, reprit le chef des marchands. Cependant, si tout était parfaitement clair, nous ne t'aurions pas invité.

« Nous avons compris ce que tu veux. Nous convenons avec toi, fût-ce à regret, que c'est sûrement le seul moyen de rétablir l'ordre au sein du Royaume et, plus encore, de le sauver de la catastrophe presque inévitable vers laquelle le Roi le conduit. Mais, pour que nous nous engagions plus avant, pour que nous te donnions davantage, tu dois nous expliquer ce que tu entends faire, ce que tu envisages.

— Je ne suis pas certain de le pouvoir, répondit Phoil.

— Veux-tu dire que tu ignores encore comment tu comptes procéder ?

— Non, mais je n'ai pas mis au point de plan définitif. Je ne le pouvais du reste pas, aussi longtemps que je ne connaissais pas votre réaction. En outre il ne serait guère prudent, une fois encore, en l'état d'avancement de mes réflexions, de vous dévoiler ce que j'ai prévu.

— Admettons, répondit le chef des marchands. Tu comprendras cependant que nous ne puissions traiter avec toi sans savoir d'une part à quoi tu nous engages, et d'autre part ce à quoi tu t'engages.

— Je crois vous l'avoir dit. J'ai besoin de votre soutien moral et financier. En contrepartie, je m'engage à libéraliser le commerce au sein du Royaume.

— Je ne suis pas certain que cela nous suffise. D'abord parce que ton engagement est purement verbal. Rien de plus facile à ne pas tenir. Nous savons ce que sont les rois. Nous ne voyons pas pourquoi tu différerais des autres. Tu risques d'oublier ce que tu nous promets aujourd'hui.

— Vous voulez que je m'engage par écrit ?

— Exactement. De plus, nous souhaitons que ton engagement aille plus loin que celui que tu viens de prendre. Il nous faut ta promesse de ne pas modifier l'état de la société. Nous connaissons ton amour pour les paysans. Nous savons aussi que tu as noué des liens avec les portefaix de la Cité. Nous nous méfions de tes idées réformatrices.

— Vous n'êtes pas très logiques, ironisa Phoil. Vous ne pouvez pas d'un côté craindre que je refuse finalement de prendre des lois plus libérales et, de l'autre, redouter que je transforme la société du Royaume.

— Tu nous as très bien compris », répliqua le chef des marchands qui, pour la première fois, adopta un ton sec.

Le silence s'abattit une nouvelle fois sur la pièce. Phoil m'interrogea du regard. Je lui fis signe de me rejoindre et nous délibérâmes quelques instants à l'écart des autres. Lorsque le prince revint, il déclara avec une grande fermeté :

« Je ne peux accepter la totalité de votre demande. En premier lieu, si je puis consentir à écrire que je promets d'abroger la loi interdisant la sortie du

Royaume des biens et des personnes de ce pays, je ne le ferai cependant qu'à la condition que vous-mêmes me remettiez un semblable document, attestant que vous êtes prêts à soutenir mon action et d'accord pour modifier certains textes fondamentaux du Royaume.

« En second lieu, je ne peux accéder à votre deuxième condition. Non que je tienne particulièrement à transformer la société du Royaume, mais parce qu'un roi ne saurait se lier les mains de cette manière. Ce serait abdiquer à l'avance une grande partie de mon pouvoir.

« Je pourrais, bien sûr, souscrire à votre demande sans plus d'hésitations et ne pas me sentir lié par la promesse que je vous aurais faite. Mais ce serait malhonnête. Autant je peux vous garantir que si je règne sur ce pays, l'économie sera profondément transformée, autant je me refuse à vous assurer que rien d'autre ne sera modifié dans le Royaume. »

Phoil se tut et se campa devant eux pour attendre leurs réactions. Elles ne se firent pas attendre.

« C'est totalement inacceptable, s'écria le maître de maison. Nous ne pouvons le suivre dans ces conditions. Ne voyez-vous pas que cet homme ne veut que se servir de nous et que, une fois parvenu où son ambition le pousse, il nous abandonnera ?

— Je crois vous l'avoir dit, riposta sèchement Phoil, je ne promets que ce que je suis sûr de tenir. Ton accusation d'hypocrisie et de duplicité est malveillante. Si je m'engage à créer les conditions favorables à vos affaires et à votre enrichissement, c'est que je le ferai. Il est exclu qu'une fois au pouvoir, je ne respecte pas ma parole. En revanche, je le répète, je ne peux vous faire sans hypocrisie le second serment que vous me réclamez.

— Peu importe, continua le bouillant marchand, si tu ne veux pas en passer par nos conditions, nous ne traiterons pas avec toi. Il est impossible que nous cédions.

— S'il en est ainsi, reprit Phoil, je n'ai plus rien à faire ici. »

Mais à peine eut-il fait deux pas, que la voix de basse du chef des marchands retentit.

« Ne t'en va pas, prince, il y a ici des gens qui oublient qu'ils n'ont pas le pouvoir de décider pour les autres.

« En ce qui me concerne, je comprends tes objections et j’y suis sensible. Il est vrai que ce que nous te demandons revient à t’interdire d’agir dans un très grand nombre de domaines et à t’obliger à plier ta volonté devant la nôtre. Je reconnais que tout cela est incompatible avec la dignité royale et tu fais preuve de beaucoup de sagesse en nous le rappelant.

« Cependant, je ne suis pas seul ici et mon opinion vaut autant que celle d’un autre. En outre, tu dois comprendre notre inquiétude. De tout temps, tu as eu la réputation de vouloir soulager les misères du peuple.

— Qui peut être contre ? demanda Phoil, agacé.

— Personne, je te l’accorde. Néanmoins, force est de constater que pour soulager ces misères, on doit réduire d’autant les richesses et les avantages que d’autres ont pu accumuler à force d’années et de siècles de travail. Nous ne sommes pas hostiles à ce que les plus méritants des couches les plus pauvres de la société s’élèvent par le labeur. Deux d’entre nous ont pour grand-père un portefaix qui a dû à des efforts constants d’acquérir une petite boutique que son fils et son petit-fils ont achevé de faire prospérer. Mais tu ne peux accorder à tous les portefaix une vie plus facile sans nous prendre à nous, ne serait-ce que parce que s’ils travaillent moins, nous manquerons de main-d’œuvre pour assurer nos livraisons ou exécuter les plus gros travaux que requièrent nos affaires. Et les paysans ? Si on leur avait laissé leurs réserves habituelles, nous serions morts de faim.

« Tu ne peux ignorer que si tu accordes à tous ceux-là une amélioration de leur sort, tu en feras des paresseux et, pire, des revendicateurs permanents.

« Comprends notre alarme. Nous ignorons ce que tu es prêt à consentir au peuple du Royaume. Que tu refuses à abandonner pour nous une partie de ton pouvoir, soit. Dis-nous, du moins, si tu as dans l’esprit de changer la situation du peuple.

— Serais-tu satisfait, si je te réponds que je n’ai pas d’idées arrêtées ?

— Dis-nous, reprit le maître de maison, dont la colère n’était pas dissipée, ce que tu prépares avec les portefaix ? Pourquoi vois-tu ces jumeaux de malheur ? Et que font-ils à parcourir la ville avec leurs congénères ? Nieras-tu cela ?

— Mais non, répondit le prince comme si cela ne valait pas la peine de perdre du temps, pourquoi le nierais-je ? Vous n'avez pas de bras à m'offrir et l'armée ne semble pas décidée, pour le moment du moins, à me soutenir. J'ai été contraint, de ce fait, de recruter des hommes de main. Qui dans la Cité, en dehors des soldats, possède la force et la vigueur nécessaires pour remplir ce rôle ?

— Mais à eux, rugit le marchand, à eux, qu'as-tu promis ?

— Rien qui te regarde, marchand », répondit Phoil en détachant chacune des syllabes du qualificatif qu'il employa. L'homme pâlit à nouveau sous l'insulte. En un seul mot, Phoil venait de lui rappeler son rang et l'honneur qu'il lui faisait en acceptant de discuter avec lui.

Il y eut un moment de gêne. J'en fus enchanté. Phoil venait de marquer un point. Je le regardai pour lui faire comprendre qu'il fallait poursuivre ainsi. Le chef des marchands reprit alors la parole.

« Je pense que notre confrère s'est laissé emporter, prince Phoil. Je crois que je peux te présenter nos excuses pour ce qui vient de se passer.

— Peu importe, dit Phoil, magnanime. Je conçois votre embarras. Cependant, je dois vous demander de me faire confiance. Moi même, je suis bien obligé d'avoir foi en vous. Je tiendrai ce que je vous ai promis. Je suis prêt à l'écrire, si cela peut vous rassurer. Mais vous m'écrirez alors ce que je vous ai demandé en échange. Pour le moment, il faut en rester là.

— Je te l'ai dit, prince, je ne décide pas pour les autres. C'est eux tous que tu dois convaincre et non moi. »

À ce moment-là, les regards des neuf autres marchands convergèrent vers Phoil. Ils le considéraient avec tant de gravité qu'on aurait pu croire qu'ils espéraient, à force de concentration, percer les desseins du prince.

Le premier, le maître de maison parla : « Pour moi, je ne changerai pas d'opinion. Il ne nous donne aucune garantie. Je n'ai pas confiance en lui. »

Deux autres exprimèrent un avis assez proche, quoique plus nuancé.

Enfin, un quatrième, très jeune, sans conteste le plus jeune de tous, puisqu'il était sensiblement de l'âge de Phoil, exprima son opinion. « Je crains, dit-il, que nous ne puissions faire autrement que de lui faire confiance. Il est aujourd'hui notre seul recours. Combien de temps,

demanda-t-il à son hôte, ton affaire résistera-t-elle dans les conditions actuelles ? Tu ne le sais pas ou tu ne veux pas l'avouer. Je vais te le dire : un an, deux peut-être. Après, tu devras fermer ta belle boutique, congédier ton apprenti. Tu achèteras une petite échoppe et tu te retrouveras parmi les artisans qui ont de plus en plus de mal à s'en sortir. Qui sait si tes petits-enfants ne seront pas obligés de devenir portefaix ?

« Nous sommes tous dans ce cas. Nous ne survivons que par l'illégalité. Notre fortune est artificielle. Il suffirait que nous nous fassions prendre pour qu'elle disparaisse avec nous. En outre, nos gains sur les ventes à l'étranger demeurent si épisodiques et portent sur des biens de si faible valeur que les rentrées d'argent qu'ils nous procurent ne parviennent plus à équilibrer nos pertes.

« Vous le savez comme moi, il n'y aura bientôt plus d'argent dans ce pays. Les mines se tarissent et l'essentiel de ce qui reste de la production ou de ce qui a été accumulé dans les siècles précédents passe dans les mains des marchands étrangers. Tu ne le sais peut-être pas, prince Phoil, mais notre Royaume, qui fut l'un des premiers à posséder une monnaie, est en passe d'en revenir au troc. Déjà, certains de nos clients nous paient ainsi.

« Tu nous l'as dit et pour cela, moi, je te suivrai, quel qu'en soit le prix, tu vas changer la loi, cette loi stupide. Tu es le seul à pouvoir détourner la ruine qui nous menace. Plus que la ruine, l'asservissement, car nous deviendrons toujours davantage tributaires des pays auxquels nous achetons et auprès desquels nous nous endettons. Que feront-ils quand nous ne pourrons plus payer ? Ils viendront chez nous avec leurs armes et le Roi pourra tenir tous les discours qu'il voudra, il ne les arrêtera pas. Il n'arrêtera pas le cours du monde. » Lorsqu'il eut achevé son discours, il redressa son visage et regarda ses confrères, avec un rien de provocation. Le chef des marchands, pour rompre le silence, déclara :

« Je crois que tu as bien parlé et que beaucoup ici partagent ton opinion. Je suis heureux que tu aies exprimé ce que je ne me sentais pas en droit de dire. Ton père aurait été heureux de savoir qu'il avait un tel fils pour lui succéder. »

Après ces deux interventions, les six autres parurent ternes. Elles se bornèrent à reprendre les positions brillamment défendues par le jeune

marchand. Lorsqu'ils eurent tous donné leur avis, le plus jeune redemanda la parole.

« Si la majorité d'entre nous s'accorde à reconnaître que nous avons besoin du prince Phoil autant que le pays tout entier, nous devons lui donner les moyens de mener à bien son entreprise. Il n'est plus temps d'hésiter et de poser des conditions excessives.

« Dis-nous clairement ce que tu demandes aujourd'hui, nous te l'octroierons.

« Nous ne pouvons pas te réclamer des promesses que tu ne veux pas nous faire. Néanmoins tu dois être conscient que si, grâce à nous, tu parviens au pouvoir, tu auras une dette envers nous. Si tu oubliais le seul engagement que tu consens aujourd'hui à prendre, nous serions contraints – non pas pour faire respecter l'espèce de contrat que nous concluons ensemble ce soir, mais par nécessité – de défaire ce que nous aurions fait.

« Reconnais que nous ne pouvons rester totalement dans l'ignorance de tes projets. Peut-être est-il effectivement trop tôt pour que tu nous les révèles, mais nous souhaiterions que tu nous avertisses de tes intentions, lorsque tu les connaîtras précisément.

— Je ne puis qu'admettre le caractère raisonnable de ton discours, répondit Phoil. Je sais à quoi je m'engage aujourd'hui avec vous. Je m'y tiendrai parce que l'intérêt du Royaume passe par là.

« Vous serez informés de ce que je déciderai, compte tenu des circonstances et des opportunités. »

La négociation se poursuivit ensuite sur la rédaction des deux documents qui devaient sceller l'accord des deux parties. Lorsqu'ils eurent été écrits et échangés, on aborda la question du montant des sommes que les marchands mettraient à la disposition de Phoil. On allait s'entendre sur un chiffre quand le maître de maison reprit soudain la parole.

« Vous ne pouvez pas remettre de l'argent sans savoir à quoi il sera utilisé. Prêteriez-vous une telle somme à l'un d'entre nous sans exiger en contrepartie un minimum d'assurances ?

« J'ai dit que j'étais résolument opposé à tout arrangement avec le prince Phoil. Je n'étais du reste pas le seul. Vous n'avez tenu aucun compte

de ces opinions. Qu'en dis-tu, toi ? Et toi, quel est ton sentiment ? » demanda-t-il en se tournant vers ceux qui l'avaient partiellement soutenu.

Les deux hommes répondirent avec beaucoup d'embarras que, malgré leur scepticisme, ils préféraient suivre l'opinion générale ainsi qu'il était admis qu'on le fît lorsque cette assemblée débattait de questions intéressant leur société. Ils précisèrent, à la demande de leur collègue, qu'ils étaient prêts à participer à la subvention qu'on allait ouvrir au profit de Phoil. Malgré cela et en dépit des regards mécontents et agacés du reste de l'assistance, notre hôte persista dans sa colère.

« Cela ne se fera pas. Je m'y opposerai de toutes mes forces aussi longtemps que le prince refusera nos conditions. Je ne tolérerai pas cette négociation une minute de plus sous mon propre toit.

— Dans ces conditions, répondit froidement le chef des marchands, nous allons quitter immédiatement ta maison et ton exquise hospitalité.

« Avant de partir, je voudrais te rappeler une chose que la colère t'a sans doute fait négliger. Nous sommes liés entre nous par une convention qui nous fait obligation de nous ranger à l'avis de la majorité. Je regrette que tu l'aies oubliée. Je le regrette d'autant plus que l'affaire est trop importante pour que nous puissions nous dispenser de l'unanimité.

« Dès lors, souhaites-tu toujours notre départ ? » acheva-t-il en se levant et en regardant son adversaire d'une manière menaçante.

Mais l'autre tint bon et se leva à son tour en affirmant qu'il ne changerait pas d'avis.

Tous quittèrent leurs sièges et se saisirent de leurs manteaux qui avaient été abandonnés sur les chaises rangées contre les murs de la salle de réception. Nous sortîmes dans le plus grand silence. J'observai nos compagnons à la lueur des torches du vestibule. Tous avaient des visages fermés. Les portes de la maison claquèrent derrière nous. Nous nous trouvions tous les onze dans le jardin, maigrement éclairés par les deux torches que nous avaient remises les serviteurs. Nous nous écartâmes de la maison, sans pour autant franchir le portail. Peu avant d'y parvenir les marchands s'arrêtèrent.

« J'ai toujours dit qu'il était stupide, dit le chef des marchands. Mais aujourd'hui en plus il est devenu dangereux.

— Qu’allez-vous faire ? » interrogea Phoil.

Les torches tenues à bout de bras par le plus jeune marchand et par le chef me permirent de distinguer leurs yeux froids et leurs figures si déterminées que j’eus soudain le sentiment que Phoil avait choisi avec perspicacité ses alliés. La réponse qui tomba, glaciale et impitoyable, me confirma dans cette idée.

« L’éliminer », dit le jeune marchand et il entraîna les autres dans la rue.

La négociation se termina dans la maison voisine de l’un d’eux. Nous rentrâmes fort tard, presque au matin, à la presqu’île. Je somnolai tout le jour. Plus courageux que moi, Phoil regagna la Cité. Il en revint le lendemain soir. Il me raconta quelques faits anodins sur la Cité avant de dire négligemment :

« À propos, notre hôte charmant de l’autre soir s’est noyé dans le port la nuit dernière. On ne sait pas très bien ce qui est arrivé. Crois-tu que je doive aller aux funérailles ? »

Il y alla et moi avec lui. Nos neuf compagnons y assistaient. Ils suivirent la cérémonie, le visage crispé et si triste qu’il aurait pu s’agir de la mort de l’un de leurs parents. Quand le cortège somptueux, car c’était un très riche commerçant, quitta la nécropole, ils daignèrent enfin nous apercevoir. Ils firent l’un après l’autre un petit salut sec.

Tout autre signe de reconnaissance était inutile. Ils venaient de se ranger aux côtés du prince plus sûrement qu’en lui remettant un papyrus froissé. Tout autre signe eût été déplacé. Nous n’avions rien à faire à ces obsèques. Ils avaient leur propre code. Celui qui l’avait transgressé avait été puni. Cette cérémonie n’était pas la nôtre. Nous avions eu tort de ne pas le comprendre. Ils mettaient en terre l’un des leurs et, quelle que fût la raison de sa mort, son trépas les accablait sincèrement.

Nous reprîmes le chemin de la presqu’île. Je vis Phoil frissonner. Comme je l’interrogeais, « Je songe, me dit-il, que ces hommes sont bien résolus et bien dangereux. Je voudrais être certain de les avoir toujours avec moi et jamais contre moi. »

Je détournai la tête vers le fleuve où descendaient les premières lueurs du couchant. Ils avaient doublement réussi. Ils s’étaient débarrassés d’un

gêneur, ils avaient fait comprendre à Phoil qu'il n'était pas question de se moquer d'eux. Le crépuscule me parut soudain plus noir qu'à l'habitude et, à cette minute, j'eusse souhaité avoir appris l'art de lire l'avenir dans la forme et la couleur des nuages montés de l'horizon. (…)

(…) L'automne s'avança. Il me sembla, après ces événements, que le temps, soudain, se mettait à passer beaucoup plus lentement. Je disposais de longues journées pour travailler et elles me paraissaient si longues et si lointain le but vers lequel mon activité m'avait tendu tout entier les jours précédents, que je n'avais pour seule envie que de les aider à s'écouler plus vite. Je les gaspillais à des futilités. Je m'étirais dans ce temps qui m'était offert. Je l'avais espéré, je ne savais plus qu'en faire à présent. Mon œuvre m'apparaissait tout à la fois dérisoire et impossible à mener à bien. Je me sentais paresseux et désœuvré.

Malgré tout, je réussissais à écrire et le poème de Célubée remplissait de plus en plus de rouleaux. Je voyais mieux la forme ultime qu'il prendrait, les corrections que j'y apporterais. J'aurais donc dû m'estimer satisfait en dépit de la dissipation du temps à laquelle je me livrais. Je ne l'étais pas.

En vérité, j'étais de plus en plus occupé de Coelia. Je m'égarais à penser à elle pendant tous les moments où seul, dans ma chambre, j'essayais de travailler. Mon corps avait trop de souvenirs, encore trop récents, pour accepter de s'anesthésier complètement au profit de mon cerveau. Ma main errait songeusement sur le calame, mon index en effleurait la surface lisse, tandis que mon esprit traversait les couloirs en labyrinthe de la villa, à la poursuite de Coelia. Et d'autres points, plus secrets, tressaillaient de douceur et de douleur, quand repassait son image derrière mes yeux.

Après le retour de Phoil et de Nagar, Coelia n'avait plus voulu que je vienne dormir dans sa chambre. Elle la trouvait trop proche de celle de sa maîtresse. J'eus beau lui faire valoir que Phoil et elle étaient trop absorbés l'un par l'autre pour se soucier de nous et se douter de quoi que ce soit, elle ne voulut jamais me céder. Lorsque je lui demandai pourquoi elle ne souhaitait pas que Nagar sût notre liaison, elle me répondit que Nagar serait fâchée de ce qu'elle ait tourné les yeux vers moi.

« Mais pourquoi ? Quelle importance ? demandai-je.

— Il ne faut jamais, répondit-elle étrangement, donner à Nagar prise sur soi. C’est bien trop dangereux. »

Elle ne voulut jamais s’expliquer. J’en vins à concevoir que les méchantes idées du prince sur sa maîtresse pourraient être justes, puisque Coelia elle-même paraissait les partager. Comme rien ne put fléchir Coelia, j’obtins qu’elle vînt me retrouver dans ma propre chambre, qui était à l’écart des autres. C’était en réalité plus risqué, car Coelia a toujours peine à s’éveiller le matin. Comme je ne me décidais jamais à la tirer de son sommeil, elle sursautait brusquement lorsque tombait sur elle le premier rayon de lumière. Il était alors, compte tenu de l’exposition de ma chambre, assez tard et Coelia pouvait rencontrer dans les couloirs une servante ou même Nagar à sa recherche. Elle se glissait sur la terrasse, feignant d’être levée depuis longtemps déjà, alors que toute sa toilette témoignait qu’elle venait à peine de sortir du lit. J’aimais ces instants où je l’abandonnais sur ma couche pour me remettre à écrire. Je me suis toujours levé à l’aube, pour ne pas manquer ce fugitif moment où le monde bascule à nouveau dans le jour.

Dans la journée, ni Phoil ni Nagar n’étaient là. Nagar, aussitôt habillée, regagnait la Cour. Elle revenait chaque soir, peu avant l’heure du dîner. Phoil partait et rentrait après elle, à la manière d’un espion sur les traces de sa proie. Cependant leurs chemins ne se croisaient jamais, même s’il arrivait qu’ils se rencontrent dans les couloirs du palais. Phoil avait d’abord affecté de ne pas la remarquer, mais elle avait chaque fois couru vers lui avec l’impétuosité de qui ne l’aurait pas vu depuis longtemps. Phoil savait que le bruit circulait parmi les courtisans que leur liaison était plus intime et profonde qu’auparavant. Que le prince, à une époque où son étoile semblait bien terne et où celle de Nagar, au contraire, se trouvait au zénith, pût conserver à la jeune femme des sentiments amoureux aussi violents, décontenançait toute la Cour. Phoil fulminait. Bien qu’il ne pût douter de la sincérité du désir et de la passion de Nagar, il ne parvenait pas à se défaire de l’idée qu’elle travaillait à le déconsidérer définitivement au palais en le faisant passer pour un homme faible et davantage asservi à ses plaisirs qu’au bien public. Ses deux amis, qu’il allait trouver régulièrement, pour en obtenir de nouvelles informations sur l’état du Royaume et les tester sur ses projets, l’interrogeaient chaque fois sur ses relations avec Nagar. On les avait toujours sus amants. Mais ils n’avaient jamais affiché leurs sentiments

au palais. Ce brusque et surprenant changement laissait la porte ouverte à nombre d'interprétations.

« Tu ne peux continuer à te conduire ainsi, l'admonestaient ses amis. Tu te rends ridicule et ceux qui, sans te suivre, respectaient jusque-là ta rigueur, commencent à dire du mal de toi. »

Cependant, après avoir éprouvé l'envie de réagir, Phoil avait admis qu'il était prudent de laisser croire à la Cour qu'il n'était qu'un personnage falot et sans envergure, dans la main d'une femme. Les rumeurs qui couraient sur lui le servaient. Si le Roi avait le moindre soupçon, la moindre méfiance, ces bruits les dissiperaient.

« Le Roi pensera qu'il a enfin réussi à t'écarter définitivement du pouvoir, que, lassé d'attendre en vain, tu t'abandonnes à des plaisirs faciles. Au reste, à regarder tes yeux et ton teint, qui refuserait de croire que tu te livres à la débauche ?

— Mais comment pourrais-je accepter qu'on porte pareils jugements sur moi ? » argumenta Phoil, qui n'arrivait toujours pas à se défaire de cet illusoire code de valeurs qu'on inculque aux jeunes aristocrates, afin, me semble-t-il, de les ficeler dans trop d'interdits pour qu'ils ressentent seulement l'envie de se rebeller contre leur souverain.

Il me fallut en réalité plusieurs jours pour le convaincre que, pour qui désirait régner, la duplicité et la capacité à s'abaisser et à supporter les insultes étaient non des faiblesses, mais des vertus. Il me semblait souvent que Phoil, malgré ses indéniables qualités de chef, avait encore beaucoup à apprendre pour savoir conquérir et garder le pouvoir. Que n'existe-t-il, me disais-je, quelque traité enseignant au candidat au pouvoir l'art de se débarrasser de ses scrupules moraux, je le ferais lire aussitôt au prince. Lorsque Phoil convint que j'avais raison, je dus ensuite le défaire de la tentation d'en faire trop. Il me rapporta un soir, non sans fierté, qu'à son tour, il avait embrassé Nagar à pleine bouche devant la moitié de la Cour.

« Phoil, lui dis-je, la Cour n'en tirera sûrement rien de plus que ce qu'elle pense à présent. Mais songe à Nagar. Tu l'as habituée à une certaine distance. Elle cherche à t'étonner et à t'embarrasser et non à ce que tu rentres dans son jeu. Ne persiste pas dans cette attitude, sinon, elle se posera, elle aussi, des questions. »

À partir de ce jour, Phoil laissa dire, feignit de ne jamais remarquer les coups d'œil qui s'échangeaient sur son passage et offrit aux marques de tendresse officielles de Nagar une résignation affectueuse.

Dès le soir de leur retour, ce que je redoutais se produisit. Alors qu'elle se pressait contre moi avant de s'endormir, Coelia murmura :

« Te serais-tu douté que c'est Nagar qui a eu l'idée du mariage du fils du Roi ?

— Comment le sais-tu ?

— C'est elle qui me l'a dit. »

Aussitôt, je me sentis pris de fièvre. Mon corps tremblait de chaleur et ma tête me faisait mal. Que devais-je faire ? Changer immédiatement de sujet ou, au contraire, la faire parler davantage ? Je balançai un moment. Puis comme mon caractère me porte à la curiosité et que je sais trouver des justifications à ma conduite, aussi inexcusable soit-elle, je décidai de l'interroger. Je n'étais pas obligé de faire part à Phoil de ce que j'aurais appris. La questionner ne me semblait pas impliquer, tant que je n'avais pas définitivement arrêté de transmettre mes informations au prince, que j'étais en passe de trahir la confiance de Coelia.

« Qu'a-t-elle dit exactement ?

— Qu'elle a réussi à convaincre le Roi de marier son fils. Cela paraissait étonnant, n'est-ce pas, que le Roi décide de marier cette espèce de débile ?

— Mais t'a-t-elle dit pourquoi elle souhaitait que le Roi le marie ?

— Oui. Tu devrais le comprendre, puisque c'est toi qui m'as expliqué la position de Nagar sur la succession du Roi.

« Comme le Roi ne se résigne pas à se débarrasser de son fils légitime mais imbécile, pour désigner son brillant bâtard, Nagar a décidé de lui prouver qu'accepter que son fils arrive au pouvoir – outre que ce serait dramatique pour le Royaume – ne résoudrait que momentanément les problèmes. Si une fois roi, il ne laissait pas de descendance, la question de la succession ne manquerait pas de se poser à nouveau.

« Le Roi ayant fait valoir que son fils pouvait très bien engendrer une postérité, Nagar lui a proposé de le marier sur-le-champ. Si des enfants naissent de ce mariage, le Roi ne changera rien à la succession. Il s'efforcera de préparer le plus rapidement possible son petit-fils à ses fonctions, de manière à évincer régulièrement son fils. Si cette union reste stérile, le Roi se rangera sans doute à l'avis de Nagar.

— C'est un jeu dangereux.

— Il ne semble pas. Nagar sait que le fils du Roi ne peut avoir d'enfants.

— On ne peut jamais être certain de ces choses-là.

— Certes. Mais le jeune prince souffre d'une malformation qui ne lui permet pas de procréer. Nagar le sait. Le Roi l'ignore.

— Et comment peut-elle le savoir ?

— Les femmes qui ont couché avec lui le lui ont dit. En outre, le père de Nagar, le Grand-Prêtre, avait quelques connaissances médicales : comme tout Grand-Prêtre, il était seul habilité à soigner le Roi, sa première épouse et leurs enfants. Bien sûr, en pratique, le Grand-Prêtre est toujours accompagné d'un véritable médecin et se borne à assister aux soins sans intervenir. Mais le père de Nagar était suffisamment compétent pour suivre les analyses du médecin et en tirer des conséquences. Il lui est arrivé à plusieurs reprises d'examiner le fils du Roi, surtout aux temps de son enfance, lorsqu'on s'interrogeait sur sa faiblesse d'esprit et qu'on tentait de la traiter. Nagar se souvient de l'avoir souvent entendu dire que du moins les dieux ne lui permettraient pas d'avoir une descendance. »

Je méditai sur ces renseignements qui confirmaient chacun des soupçons de Phoil. J'aurais pu me contenter de ce que je venais d'apprendre, mais je me sentis obligé, tout en le regrettant aussitôt après, de demander :

« Est-ce que Nagar t'a raconté tout cela d'elle-même ?

— Non. C'est moi qui le lui ai demandé.

— Et répond-elle toujours aussi exhaustivement à tes questions ?

— Oh non ! Il y a des choses qu'elle ne veut jamais me dire.

— Par exemple ?

— Par exemple, lorsque je l'interroge sur la mort, sur les textes sacrés, sur la place des dieux, elle ne veut jamais répondre. Pourtant, elle a appris tout cela à l'école du Temple. Elle sait les secrets de la vie et de la mort, du bien et du jour et de la nuit. Elle ne veut rien dire. Et moi, je voudrais tant savoir.

— Peut-être n'a-t-elle rien à dire ? »

Coelia me regarda avec panique. Mais très vite, ses yeux se remplirent à nouveau de certitude.

« C'est impossible », assura-t-elle.

J'aurais souhaité parler davantage de ces questions qui troublaient tant Coelia, mais elles nous éloignaient de ce que je souhaitais apprendre. Aussi, revins-je à la charge :

« Mais en dehors de ces sujets, y a-t-il des domaines où elle refuse de te répondre ?

— Elle n'aime pas que je l'interroge sur son passé et sur sa vie privée. Bien qu'elle vive à côté de moi, qu'aucun de ses gestes ne m'échappe, qu'aucune de ses nuits n'ait de secret pour moi qui dors non loin d'elle et l'aide souvent à sa toilette le lendemain, je dois feindre de croire qu'elle mène une vie chaste et dépourvue de désirs.

— Tu veux dire qu'elle ne veut pas parler de Phoil ?

— Elle ne veut pas parler de ses rapports avec Phoil, de même, ajouta-t-elle en me jetant un coup d'œil rapide et en baissant la voix, qu'elle ne voulait pas parler de ses relations avec toi. »

Je ne relevai pas cette dernière phrase, quoiqu'elle m'intriguât autant que le comportement de Coelia. Je résolus de la mettre de côté pour y revenir ultérieurement. Et je m'aperçois aujourd'hui, en écrivant, que je ne lui ai encore jamais demandé ce qu'elle voulait dire, ni pourquoi elle l'avait dit en souhaitant que je n'entende pas, tout en espérant que je l'entendrais. Peut-être attend-elle toujours que je lui pose la question ? Peut-être est-elle déçue que je ne l'aie pas fait et que j'aie feint de n'avoir pas compris ou seulement entendu ?

« Et du Roi et du palais, te parle-t-elle ?

— Parfois, comme aujourd'hui. Parfois, elle refuse de répondre. Je ne sais jamais comment elle réagira à mes questions.

« Il lui arrive d'aimer discuter avec moi. Dans ces moments-là, elle peut dire beaucoup de choses. Je me rends bien compte qu'elle parle parce qu'elle a envie de parler et non parce qu'elle me considère comme un interlocuteur à son niveau.

« Mais elle peut n'avoir besoin de personne et il est alors inutile d'insister.

« Mais pourquoi me demandes-tu tout cela ? »

Fort heureusement, il se passa trop de choses le lendemain pour que je me décide à révéler au prince ce que j'avais appris. Je conservai ainsi mes hésitations jusqu'au soir de l'enterrement du marchand, où pour calmer l'angoisse qui nous avait tous deux saisis, j'entrepris de raconter à Phoil ce que Coelia m'avait dit de sa maîtresse.

Phoil écouta gravement et se borna à un commentaire désabusé. Il ne fit aucune allusion au degré d'intimité que j'avais dû atteindre avec Coelia. Il ne me demanda pas de tenter d'en apprendre davantage. Malgré cela, je me sentais mal à l'aise. Je n'avais rien trahi, à peine confirmé des soupçons. Phoil ne me semblait plus aussi désireux qu'autrefois de me voir tirer les vers du nez de Coelia. Mais j'étais pris au piège. Je n'avais pu m'abstenir de questionner d'abord, de parler ensuite. Je ne pourrai plus jamais m'en empêcher. Le seul moyen de prévenir ce risque aurait été de renoncer à Coelia. Je tenais trop à elle et je lui aurais fait ainsi plus de mal qu'en répétant ses confidences à Phoil. Néanmoins, je demeurai toute la nuit immobile et éveillé auprès d'elle, ne réussissant ni à la toucher ni à la perdre dans le sommeil. Au matin cependant, tandis que je me levais pour regarder l'aube, abruti de fatigue et de tristesse, je me moquai de moi. L'éblouissement de l'aurore acheva de me montrer la stupidité de ma conduite.

« Il est bon, me dis-je pour me réconforter, de savoir qu'il n'existe aucune punition pour racheter sa turpitude. » (…)

Il arriva à Anticléridès à cette période de me poser d'étranges questions. Il ne voulait jamais me dire pour quelle raison il m'interrogeait. Il se montrait si tendre et paraissait tant épris de moi, que je ne voulais pas altérer d'une quelconque manière ce bonheur qui m'était soudain dévolu. Je tâchais de répondre à ses questions et de ne pas lui tenir rigueur de ne jamais vouloir répondre aux miennes.

Nous demeurions tous deux seuls dans la villa au cours de la journée. Je savais qu'il désirait travailler, car le soir, le retour de Phoil et de Nagar l'obligeait à dîner avec eux et, davantage encore, à passer une grande partie de la soirée, voire de la nuit, en leur compagnie. Ensuite, venaient ces délicieux moments des ténèbres où nous reposions l'un dans l'autre jusqu'au lever du jour. Bien qu'il ne disposât que de la journée pour poursuivre son œuvre, je ne pouvais m'empêcher d'aller le retrouver. Nos nuits étaient plus courtes qu'au temps de l'absence de ma maîtresse et du prince et j'avais toujours l'oreille aux aguets, craignant que Nagar ne survienne. Dans la journée, aucune servante n'avait le droit de déranger Anticléridès et personne ne pouvait trouver à redire à ce que je lui rende visite dans la lumière de midi. Il ne me chassa jamais. Il semblait aimer que ma fantaisie et, je l'avoue, bien souvent mon ennui, me conduisissent jusque dans son lit, à une heure où j'aurais dû m'occuper à des tâches plus utiles.

Je l'aimais et le désirais à un point que je n'aurais jamais cru connaître. Il m'avait débarrassée de mon goût pour Phoil. Je pouvais enfin regarder le prince sans arrière-pensées, sans fantasme. Je ne ressentais plus le besoin irrépressible de le séduire.

À reconsidérer le passé, je m'en voulais d'avoir eu des pensées désobligeantes pour Anticléridès. Je l'avais constamment comparé au prince, parce que je ne parvenais pas à m'attacher à l'étrange physique du poète. Lorsque j'étais tombée amoureuse de lui, je m'en étais voulu parce qu'il me semblait incohérent d'être éprise de quelqu'un que je ne désirais pas totalement. J'étais poussée vers lui par la tendresse et l'émotion que sa présence déclenchait en moi, mais non par le besoin de devenir son corps à l'instant où il se serait tout entier approprié le mien. À présent, la vie ne me semblait avoir de sens que pour les minutes où je m'unissais à lui et où je m'unirais à lui. J'étais travaillée de désirs et de l'envie de les apaiser. Au cours de la première nuit, j'avais découvert la réalité du vide et de la

plénitude. Lorsque ces souvenirs m'obsédaient, dans les moments où j'étais seule, je songeais qu'Anticléridès avait dû, dans sa montagne magique, apprendre les secrets des sortilèges de l'amour. Il m'avait révélé peu à peu et sans sauter aucune étape, comme on se déshabille en respectant l'ordre dans lequel on a mis ses vêtements, chacun des charmes qui lui avaient été consentis à la naissance. Le dernier m'avait définitivement attachée à lui, parce que son intensité m'était nouvelle et, je le devinais, irremplaçable.

Lorsque Nagar rentrait, elle me demandait de la rejoindre dans sa chambre. Elle se sentait toujours lasse et le souvenir le plus précis que je garde d'elle à cette époque est son visage tiré et fatigué, son teint brouillé, ses yeux à demi éteints, ses gestes ralentis. Quand j'arrivais dans sa chambre, elle sortait d'un bain et m'attendait pour que je la coiffe. Je la trouvais drapée dans un tissu fin qu'elle portait en pagne, comme dans l'ancien temps où l'on ne savait pas encore assembler les étoffes. Elle était allongée, les yeux clos, une main repliée sur son front. Elle me laissait choisir sa robe et lorsque je lui suggérais de la passer avant que je la coiffe, « Encore un moment, Coelia, laisse-moi me reposer encore un moment », disait-elle faiblement. Puis, parce qu'elle craignait que je ne m'ennuie, elle m'interrogeait sur ce que j'avais fait dans la journée, s'étonnait de ma promptitude à exécuter ses ordres du matin et me conseillait de ne pas me croire obligée de travailler autant.

« Tu sais que je n'ai rien à exiger de toi, disait-elle. Tu ne reçois dans cette maison ni ordre ni rémunération. Tu es traitée comme une invitée à laquelle on demande seulement de menus services en raison de l'amitié qu'on lui porte. »

Je savais que c'était ce qu'elle pensait de nos rapports et je n'aurais pas voulu la détromper, car il est vrai qu'elle s'est toujours montrée généreuse envers moi. Mais mon statut – ni domestique ni invitée – permettait de nombreuses interprétations de mes droits et de mes devoirs, bien des oscillations entre la mortification et la bienveillance. Elle me demandait avec autant d'autorité qu'à ses domestiques de me soumettre à sa volonté. À l'inverse, elle se risquait de temps à autre à des confidences, qu'elle ne faisait sans doute jamais à ses pairs. Je n'avais d'autre ressource que de m'accommoder du traitement doux-amer que je subissais sur la presqu'île. Ce qui m'était échu en dehors de ce refuge, je l'avais fui. Nagar savait tout cela. Malgré la difficulté que j'éprouvais certains jours à supporter de ne

plus être libre, je dois reconnaître qu'elle n'abusait pas de la situation, sachant se faire aimer à nouveau lorsqu'elle pressentait qu'elle était sur le point de se faire haïr.

Après quelques instants de conversation, elle se sentait généralement mieux et consentait à s'habiller et à se faire coiffer. En dépit de mes soins, de la beauté de la robe que je choisissais, elle conservait son air fatigué. Ses yeux, rieurs d'ordinaire, me regardaient dans son miroir avec ennui. Je voyais qu'elle ne parvenait même plus à penser à autre chose qu'à ce que je lui disais. Tout simplement, elle ne pensait plus à rien.

Dans les premiers temps du retour du prince et de Nagar, les repas ne duraient pas longtemps. Aussitôt le dîner achevé, Phoil et Nagar se retiraient ensemble. Je savais combien leurs rapports étaient changeants. Un jour, rien ne semblait plus compter que leur passion. Le lendemain, ils ne pouvaient plus se supporter et cherchaient à se blesser mutuellement. Cependant, depuis plusieurs mois, leur liaison semblait assagie. Après la crise provoquée par la mort du prince héritier, ils s'étaient raccommodés et avaient recommencé à se voir, mais davantage par sagesse et amitié que par amour. Ils se montraient plus distants et réservés qu'autrefois, comme s'ils avaient peine à admettre qu'ils puissent avoir besoin l'un de l'autre. Quand ils revinrent du mariage, la passion avait à nouveau éclaté. Elle flamboyait. Je voyais que leurs yeux se cherchaient, descendaient le long du corps de l'autre, plongeaient dans des souvenirs connus d'eux seuls, qui allumaient leurs prunelles d'une lueur de convoitise dont nous ne pouvions saisir l'origine. Ils dissimulaient mal leur envie de se retrouver seuls et leur impatience de devoir nous supporter. Moi, qui éprouvais les mêmes sentiments, je devinais chacune de leurs pensées et je découvrais que nous étions, malgré l'audace et la violence de nos propres désirs, Anticléridès et moi, plus pudiques et discrets.

Mais peu à peu, leur passion se calma. Ils se mirent à traîner davantage avant d'aller se coucher. Ils relançaient la conversation défaillante. Ils puisaient dans les coupes de friandises ou réclamaient une nouvelle boisson. Ils continuaient à partir ensemble, mais y mettaient plus de retenue. Nagar conservait ses yeux battus et le prince cet air de qui n'a pas dormi son content, aussi savais-je qu'une fois franchi le seuil de la chambre de Nagar, ils abandonnaient leur réserve. Je ne sais ce qui motiva ce changement. Il correspondit – mais doit-on y voir une relation ? – à l'époque où nous

renonçâmes à dîner sur la terrasse. Les soirées étaient devenues plus fraîches, le vent du soir s'était fait violent et coupant et certaines nuits, il pleuvait un peu. Comme chaque année, à cette période, Nagar ordonna de servir les dîners dans la salle à manger. S'il ne faisait pas trop froid, on laissait ouvertes les portes donnant sur la terrasse et nous pouvions quand même sentir les odeurs de la nuit et suivre des yeux l'évolution des étoiles.

Alors Anticléridès reprit l'histoire de Célubée.

Comme il nous avait fait à Phoil et à moi-même des récits séparés et non identiques, parce que, selon son auditeur, il avait plus ou moins insisté sur telle histoire ou sur tel détail, le soir où il reprit son récit, Anticléridès entreprit d'abord de faire le point sur ce que nous savions.

Il dut raconter à Phoil l'histoire de Tsarit, que ce dernier ignorait, avant de pouvoir enchaîner sur ce que j'attendais.

Chronique de Célubée

« Tsarit, commença-t-il, tarda à prendre une épouse, se contentant des femmes qui s'offraient à lui. Elles étaient nombreuses et chacune d'elles espérait être celle qui découragerait le roi du célibat. Mais il savait profiter de leur complaisance sans se sentir le moins du monde redevable. Lorsqu'elles venaient le trouver pour faire constater leur état, il soupirait gentiment : "Quand on a cédé une fois, on peut céder d'autres fois", et il les renvoyait chez elles sans même s'excuser. Cela ne l'intéressait pas. Il n'aimait qu'une chose : le pouvoir. Il se méfiait des femmes à cause de sa mère et de la dépendance dans laquelle elle avait fini par jeter Sothis. En outre, il était résolu à ne jamais avoir davantage d'enfants qu'il n'en fallait à Célubée. Tout cela ne l'inclinait pas au mariage.

Il consacra les premières années de son règne à sa ville. Il l'embellit considérablement, parachevant les travaux de restauration commencés maintenant depuis plus d'un siècle. Il réorganisa aussi le hameau qui s'était constitué avant la grande inondation. Celui-ci s'agrandissait au fur et à

mesure que les cultures s’étendaient vers le sud. Il réussit enfin à développer les relations avec le pays voisin. Cela, il l’entreprit moins de son propre fait que sous l’influence de Saïr. Lui-même se méfiait de ce voisin. Il le trouvait trop riche, trop important et trop avide. Il devenait de plus en plus difficile de négocier des accords, parce que, de l’autre côté de la montagne, on exigeait toujours plus de grains contre toujours moins d’animaux ou d’objets ouvragés. Tsarit était convaincu que les rapports établis ne pourraient se maintenir éternellement. L’en convainquait en outre sa jalousie devant la richesse et l’élégance de ce peuple.

Tsarit consacrait aussi beaucoup de temps à déjouer les intrigues des deux veuves de son père qui, ne s’étant jamais remises de la mort de leurs enfants mâles, s’étaient rapprochées et passaient ensemble leurs journées à essayer de lui faire du tort. Il se serait volontiers débarrassé d’elles, mais outre que Saïr lui avait fait comprendre qu’il ne tolérerait pas de meurtre supplémentaire et surtout pas celui de sa mère ni de sa belle-mère, il sentait bien que Célubée, quelque soumise qu’elle fût, ne le lui pardonnerait jamais. Aussi s’était-il borné à entourer les deux femmes d’espions qui lui rapportaient chacun de leurs gestes et chacune de leurs paroles. Tsarit arrivait ainsi à les empêcher de lui nuire. Il ne rendait jamais visite à sa mère et, comme celle-ci refusait de se déranger pour aller voir « l’assassin », ainsi qu’elles le surnommaient dans leurs conversations, ils ne s’étaient plus rencontrés depuis la mort de ses frères. Lorsqu’on avait enterré Sothis, il leur avait défendu de descendre assister à la cérémonie. Autant pour les humilier que pour prévenir toute agitation. Il se sentit soulagé lorsque sa propre mère mourut un hiver, bien que sa belle-mère ait toujours été la plus redoutable des deux. Cependant, celle-ci se rapprocha alors de Saïr, son fils, jusque-là compris dans la haine des deux femmes et s’assagit. Tsarit n’eut plus à se plaindre d’elle. Il alla jusqu’à lui faire porter de menus présents. Comme elle vieillissait, elle eut la faiblesse de les accepter et de croire que Tsarit se repentait de ses exactions. Celui-ci s’arrangea pour que tout Célubée le sût et en tirât la conclusion que si le roi était impitoyable à ses ennemis, il savait se montrer conciliant aussitôt qu’on cessait de lui résister.

Saïr le comprit et chercha vainement à lui faire la leçon.

“Tu fais appel aux instincts les plus bas et les plus veules de ton peuple. Ton devoir de roi est de les élever, non de les abaisser.

“Neter, il y a si longtemps, se plaignait de ce que les Célubéens agissaient par bassesse et par intérêt et toute son action a tendu à les faire changer. Tu te conduis de manière totalement inverse.

— Je ne pourrais pas dominer Célubée autrement, tu le sais bien. Je dois être craint si je veux conserver mon pouvoir. C’est à toi qu’il revient d’élever l’âme de Célubée. Ce n’est pas mon métier !”

Et Célubée entendit le message de son roi. Les rumeurs se turent. Il ne fut plus question de vengeance ni d’exécration. Quand Tsarit se promenait dans la ville ou dans les champs, il ne lui semblait plus que les conversations cessaient sur son passage. Il se montra plus calme et détendu. Les femmes qui le pratiquèrent à cette époque le sentirent et elles comprirent que le moment d’agir était venu pour elles : il était enfin prêt à tomber amoureux.

Mais il ne tomba pas amoureux, non parce qu’il ne rencontra personne dont il pût s’éprendre, mais parce qu’il n’était pas dans sa nature d’aimer. Par nécessité, il se décida à se marier, mais tout le monde, à commencer par l’intéressée, comprit bien vite qu’il n’y mettait aucun sentiment. Il choisit une jeune fille de la vieille ville. Les raisons de son choix tenaient essentiellement à sa beauté et à sa virginité. Il voulait une femme qui puisse lui donner un héritier à la fois superbe et incontestable. Il s’occupa d’elle le temps qu’il fallut pour qu’elle soit enceinte et l’abandonna jusqu’à ce qu’elle mette au monde une fille. Piqué, il reprit son œuvre. Mais elle eut encore une fille. À la quatrième fille, Tsarit, qui avait juré qu’il n’aurait qu’un seul enfant et n’avait jamais pensé qu’il pût être autre chose qu’un garçon, se mit en colère. Parmi les serments qu’il s’était étourdiment faits, figurait celui de ne toucher sa femme que le temps de concevoir son successeur et de ne jamais s’intéresser à elle. Sa colère de la voir ne lui donner que des filles s’augmenta donc de sa fureur d’être en colère à cause d’elle. Il menaça de la répudier et d’aller prendre n’importe quelle fille parmi celles qui prétendaient lui avoir donné des bâtards pour l’engrosser d’un garçon légitime.

La jeune femme, qui avait le tort d’aimer cet homme insensible et d’être malheureuse de son peu d’attention, fondit en larmes et le supplia de

lui donner une nouvelle chance. Curieusement, Tsarit céda et accepta de tenter une cinquième expérience. Mais une cinquième fille naquit.

Au moment où Saïr la mit au monde, il osa à peine révéler à sa belle-sœur le sexe de l'enfant. Lorsqu'il le lui dit, après qu'elle eut à trois reprises posé la question, elle se mit à pleurer de longues larmes silencieuses et incessantes. Quand Tsarit rentra chez lui, le soir, elle pleurait depuis le milieu du jour, moment auquel sa fille était née. Saïr l'attendait sur le pas de la porte, l'air inquiet. Tsarit comprit tout de suite que sa femme avait persisté à ne faire que des filles. Il allait se fâcher, mais Saïr prévint ses protestations.

"Ton épouse, dit-il, est à bout de forces. Depuis la minute où elle a vu qu'elle avait encore une fille, elle n'a cessé de pleurer.

— Il est bien temps de gémir et de se tordre de douleur…

— Elle ne gémit ni ne se tord, elle pleure seulement et personne n'a réussi à arrêter ses larmes. Mais je te le dis, si elle ne cesse pas, elle va mourir. L'accouchement l'a épuisée et ces pleurs infinis achèvent de l'user. Si elle meurt, le bébé ne survivra pas non plus, car il est bien faible et a besoin du lait de sa mère.

— Qu'elle meure ! J'ai déjà quatre filles, qu'ai-je besoin d'une cinquième ? Mais il me déplairait que Gemma disparaisse ainsi. Que dira encore Célubée ? Que je l'ai tuée ?"

Il poussa un soupir et s'enfonça dans la maison. Il vit sa femme, le visage torturé et brouillé, avec les deux traînées parallèles qu'elle ne cherchait même pas à arrêter, ruisselant sur son cou. Elles avaient trempé le drap sur lequel on l'avait couchée ainsi que ses cheveux et la robe encore tachée de sang que personne n'avait réussi à lui ôter. Il s'approcha d'elle avec hésitation. Ce spectacle le surprenait. Il avait été habitué à voir toujours des femmes hargneuses et revendicatrices. Sa mère et sa belle-mère, rongées par la haine, il ne les avait jamais vues pleurer. Il avait subi leur méchanceté et leurs sarcasmes, mais non leur désespoir. Les femmes qui venaient lui demander de les épouser feignaient de sangloter pour l'attendrir, mais sitôt qu'elles avaient constaté son inébranlable position, elles se mettaient à hurler et à trépigner et il devait les faire sortir de force. Aucun chagrin ne lui avait jusque-là paru respectable.

Gemma, qui pleurait sans rien dire, sans autre manifestation de douleur que celle-ci, l'émut. Pour la première fois, il sentit naître en lui, non de l'amour, c'eût été trop exiger de lui, mais de la compassion pour un être humain.

"Pourquoi pleures-tu, Gemma ? demanda-t-il, sans élever la voix.

— Parce que je n'ai mis au monde qu'une nouvelle fille, répondit-elle sans cesser de pleurer.

— Vaut-elle tant de larmes ?

— Oui, puisqu'elle me vaut ma disgrâce.

— Quelle disgrâce ?

— Celle de n'être plus ta femme.

— Et cela te contrarierait beaucoup de ne l'être plus ?

— Je n'aurais plus de raison de vivre, répondit-elle en avalant des larmes. Je sais que tu ne m'aimes pas. Mais tu n'aimes personne, je n'ai donc pas lieu de me plaindre. Tu ne m'aimes pas, mais moi, je t'aime et je sais me contenter d'être ta femme, pourvu que je te voie de temps en temps ; que je sache, la nuit, même si tu ne dors pas avec moi, que tu n'es pas loin, que je pourrais te regarder si je le souhaitais ; que j'entende ta voix de colère résonner dans la maison ; que je te voie arpenter Célubée et faire des plans pour elle. Tout cela est fini et je n'aurai pas assez de larmes pour vider mon cœur de la tristesse qui s'y est installée."

Tsarit en demeura pantois. Que sa femme l'aimât le dépassait. Rien dans son comportement ne le justifiait. Il ne pouvait imaginer qu'une femme veuille vivre avec lui pour une autre raison que son titre, sa puissance et sa gloire.

"Écoute, dit-il, tu es jeune encore. Tu peux avoir d'autres enfants. Essayons encore. Il te viendra bien un garçon."

Elle ne comprit pas d'abord et crut qu'il se moquait d'elle. Mais comme il répétait ce qu'il venait de dire, elle le regarda en souriant, malgré ses yeux gonflés de larmes.

"Tsarit, dit-elle, Tsarit, mon cher aimé. Je crois que si tu m'aimes un peu, nous aurons un garçon."

Tsarit, qui ne voulait pas se laisser aller à l'émotion qu'elle ne cessait de provoquer en lui, hocha la tête.

"Peut-être, répondit-il, peut-être. Pour le moment, promets-moi de ne plus pleurer."

Elle porta enfin sa main à ses yeux et, se saisissant du drap, acheva de les sécher.

"Tsarit, reprit-elle, comme appellerons-nous cette fille ?

— Larme, me paraîtrait bien choisi", répondit-il, ironique.

Larme, elle fut, bien que sa mère n'en versât plus jamais pour ses enfants, car elle accoucha peu après d'un garçon aussi beau et malin que le souhaitait son père. Tsarit, malgré sa promesse de ne plus retrouver Gemma après la naissance d'un enfant mâle, ne put s'y résoudre vraiment. À sa manière détachée, il aimait Gemma et, plus encore, aimait qu'elle l'aimât. Il ne se sépara plus jamais d'elle et réussit, malgré ses visites régulières, à ne plus engendrer d'enfant. Gemma s'en moquait, elle l'avait enfin pour elle ainsi que ses deux enfants préférés, la petite Larme et son fils Alcor.

Alcor fut élevé par son père d'une manière inflexible. Ce dernier ne lui pardonna rien pendant toute son enfance : aucune faiblesse, aucune erreur. De sorte que s'il n'avait été élevé que par Tsarit, il serait devenu aussi dur que lui. Mais Gemma, la plus douce d'entre les femmes, veillait à ce que son fils ne perde pas toute humanité. Lorsqu'elle constatait chez lui un penchant à la cruauté, elle lui répétait toujours :

"Même ton père a eu pitié de mes larmes.

— Parce que, répondait l'enfant, nul ne pourrait supporter de te voir pleurer."

Elle essayait de l'éveiller à la tendresse et à la beauté, mais ses efforts compensaient mal ceux de son mari. Tsarit lui reprochait parfois gentiment de chercher à défaire ce qu'il avait tant de peine à construire. Gemma, qui ne discutait jamais la conduite de son époux, se bornait à avancer deux arguments.

"Je ne veux pas, disait-elle, qu'il soit malheureux comme toi.

— Mais, répondait-il, je ne suis pas malheureux."

Elle avait renoncé à lui expliquer en quoi il était malheureux et lui, à le lui demander, parce que leur conception du malheur ne concordait pas. Elle tentait alors sa seconde raison. Elle soutenait qu'il pouvait être utile de savoir être bon. Mais elle n'avait jamais réussi à illustrer d'un exemple sa conviction. Tsarit, qui raisonnait toujours en termes d'efficacité, ne la croyait pas. Comme il avait en outre développé très avant une réflexion sur le mal au service de la politique, il rétorquait à Gemma que se servir de la bonté à des fins utilitaires lui paraissait le contraire d'être bon.

Néanmoins, Gemma poursuivait auprès de Larme et d'Alcor son action éducative. Elle veillait sur eux deux avec un amour et une patience qu'elle n'eut jamais pour ses autres enfants. De ce fait, Alcor s'attacha profondément à sa mère et à sa sœur, qui étaient les deux seules femmes qu'il avait l'occasion de voir quotidiennement.

En dépit de son nom, Larme était tout sauf une pleureuse. Elle devint très vite une petite fille vive, intrépide et curieuse de tout. Alors que les quatre premières filles s'étaient montrées douces, passives et lentes, Larme ne tenait pas en place. Encore très jeune, elle disparut plusieurs jours durant. On la croyait morte, lorsqu'elle rentra, sale et échevelée, nullement terrorisée d'avoir dû se débrouiller seule pour survivre. Gemma avait vite compris que Larme s'était trompée en choisissant son sexe. En grandissant, elle supportait de plus en plus mal sa condition de femme et notamment le fait qu'il revienne à son frère et non à elle de succéder à leur père. Quelques années très pénibles passèrent, où Larme, que sa mère avait élevée avec Alcor, le détesta et d'une manière si violente que, même lui, qui adorait sa sœur, dut se fâcher et la réprimander en public.

Tsarit, qui surveillait cela de loin et sans y attacher beaucoup d'importance, reprochait à Gemma, quand elle se plaignait à lui du comportement de leur fille, de l'avoir à tort élevée comme un garçon.

"Marions-la, disait-il, marions-la comme nous avons marié les quatre autres. Elle finira bien par s'assagir."

Mais l'idée de Tsarit eut l'effet inverse. Il lui présenta l'un des chefs de son armée. Comme il considérait Larme comme sa fille préférée, bien que ce qu'il éprouvât pour elle fût sans comparaison avec ce qu'il ressentait pour Alcor, il avait soigneusement choisi son prétendant. Il était beau et grand, intelligent et audacieux. Mais lorsque la jeune fille comprit les

intentions de son père, elle entra dans une violente colère. Elle commença par casser tout ce qui se trouvait à portée de ses mains, gifla son prétendant de toutes ses forces et s'enfuit dans la montagne. Elle n'en redescendit pas. Tsarit, furieux de la réaction de sa fille, décida qu'elle n'avait qu'à y rester et que personne n'irait la chercher. Mais Gemma, une fois son propre mécontentement tombé, s'inquiéta. Elle finit par obtenir d'Alcor qu'il parte à la recherche de sa sœur. Cependant, Tsarit posa une condition à cette expédition. Alcor ne pourrait ramener Larme que pour autant qu'elle se soumette et accepte d'épouser celui que son père lui choisirait.

Alcor était encore très jeune. Bien qu'il y eût très peu d'écart entre lui et sa sœur, elle avait atteint avant lui l'âge adulte et était au fait de choses qu'Alcor ne comprenait pas ou qui ne l'intéressaient pas. Quand elle vit son frère, qu'elle avait tant détesté, elle se jeta à son cou et l'étreignit avec une force et une brutalité qui étonnèrent Alcor, quoiqu'il y répondît avec autant de feu, parce qu'il aimait beaucoup sa sœur. Ils passèrent ainsi quelques heures tranquilles. Larme se trouvait à l'évidence heureuse de retrouver un être humain avec qui parler et elle faisait fête à son frère. Mais quand il lui demanda de redescendre avec lui et lui apprit la condition mise par leur père, elle se redressa fièrement, comme elle le faisait quand elle était vexée, et refusa de le suivre.

Elle demeura dans la montagne plusieurs mois dans la plus totale solitude. Alcor montait la voir de temps à autre et essayait de la convaincre de redescendre. Elle ne céda que lorsque la mauvaise saison s'installa et qu'il apparut qu'elle serait, cette année, plus rigoureuse qu'elle ne l'avait été depuis longtemps. Larme ne trouva plus rien à manger et après plusieurs jours de quasi-jeûne, où elle s'efforça de résister en mâchonnant de l'herbe, elle abandonna la partie. Elle alla cependant jusqu'au bout de ses forces et Alcor la trouva grelottante de fièvre, amaigrie au point d'en être efflanquée. Effrayé, il reprit ses habituels arguments pour la décider à revenir à Célubée. Elle commença par répondre qu'elle préférait mourir que d'obéir à son père, mais lorsqu'elle vit Alcor, lassé de tant d'opiniâtreté, redescendre le chemin, elle comprit soudain que s'il partait, elle allait véritablement mourir et mourir seule, laissant son cadavre aux charognards. Dans le même temps que le désespoir de n'être suffisamment aimée par personne la submergeait, le désir de vivre et de triompher de l'indifférence des autres la poussa à rappeler son frère. Alcor remonta aussitôt. Tout heureux du

changement intervenu chez sa sœur, il s'apprêtait à lui ouvrir les bras pour la serrer contre lui et lui expliquer combien il tenait à elle, mais elle passa, hautaine, devant lui, d'un pas aussi assuré que le lui permettait sa sous-alimentation en disant : "Dépêchons-nous, afin d'arriver avant la nuit."

Gemma accueillit sa fille comme si rien ne s'était passé. Elle consacra plusieurs jours à la laver, la récurer et la nourrir. Elles ne parlèrent jamais des mois précédents. Gemma se montra aussi douce et affectueuse que d'habitude. Larme lui en voulut toutefois de ne l'avoir ni interrogée ni plainte. L'idée que sa famille eût été prête à accepter de la voir mourir l'obséda très longtemps et acheva de durcir son caractère, quelque violents que fussent ses sentiments pour certains membres de cette famille.

Elle se laissa marier. Après la gifle retentissante qu'elle avait appliquée à son premier fiancé, il était hors de question que celui-ci consente à l'épouser. Par ailleurs, Tsarit avait été si irrité de la résistance de Larme, qu'il choisit à dessein un homme qu'elle ne pouvait que mépriser. D'un grade peu élevé dans la hiérarchie militaire, il était âgé, gros et informe et avait la réputation de sentir fort. Tout le monde lui reconnaissait pourtant deux qualités : son courage et sa force physique.

La cérémonie fut insupportable. Larme avait refusé de revêtir une robe appropriée et avait mis ce qu'elle possédait de plus laid et de plus sale. Elle ne coiffa pas ses cheveux, qu'elle laissa sans soins les jours qui précédèrent le mariage, pour qu'ils soient aussi emmêlés que possible. Elle ne jeta pas un regard à son époux à aucun moment du mariage. Lorsque le prêtre, son oncle, en vint aux questions rituelles, elle se montra encore plus agressive qu'on pouvait le craindre.

"Acceptes-tu cet homme pour époux ? lui demanda-t-il.

— Il le faut bien", répondit-elle fermement.

En dépit de sa surprise, Saïr lui posa la seconde question, qui devait sceller leur union devant le peuple de Célubée.

"Acceptes-tu de lui appartenir ?

— Jamais, hurla-t-elle. Et de peur qu'on ne l'eût pas entendue, elle répéta : jamais."

Tsarit s'avança alors vers elle, le regard noir. Mais il n'impressionnait plus sa fille.

“Tu ne peux répondre ainsi. Donne la réponse correcte.

— Je dois répondre ce que je crois. Je l’ai fait. Je ne changerai pas d’avis. J’accepte cet homme comme époux, mais je refuse de lui appartenir.

— Ça va, Tsarit, chuchota Saïr, elle est mariée. À présent, cela concerne son mari. Tu n’es pas maître de leurs relations. Sa réponse, dès lors qu’elle l’a accepté pour époux, ne change rien.”

Larme alla s’installer chez son répugnant mari. À la mine déconfite de celui-ci, tout Célubée comprit qu’elle tenait son engagement. Bien que Larme ne fût guère aimée en raison de sa violence et de ce qui apparaissait comme des caprices, son combat à la fois contre la volonté de son père – dont Célubée devait subir la lourde tutelle – et contre un homme que très peu appréciaient, lui valut l’admiration de beaucoup de ses concitoyens. Malgré la tristesse de son existence, elle conservait un air serein. Il déroutait Gemma et Alcor qui venaient souvent la voir dans l’espèce de cabane poussiéreuse où elle habitait. Elle ne voulait jamais ni de leurs présents ni de leur sollicitude, prétendant qu’elle ne manquait de rien. Elle eut même l’audace de refuser de recevoir son père, un jour où il lui rendit visite. Elle le jeta dehors en disant d’une voix posée, mais assez élevée pour que ses voisins puissent l’entendre, que rien ne l’obligeait à recevoir chez elle un père qui n’avait jamais manifesté à son égard de sentiments paternels.

Tsarit, qui n’avait jamais subi pareil affront et ne pouvait le tolérer, entreprit son gendre. Il savait bien que ce dernier était trop impressionné par la sauvagerie et la distinction de Larme pour oser s’opposer à sa volonté. Il passa un après-midi à lui expliquer qu’un homme ne pouvait supporter de se laisser ainsi traiter par sa femme et qu’il devait consommer le mariage sous peine et de se ridiculiser et de rendre Larme encore plus odieuse. Il alla jusqu’à lui expliquer comment il devait s’y prendre car l’homme était manifestement terrorisé par Larme. Il dut sans doute se montrer convaincant, car la nuit de Célubée retentit des hurlements de Larme. Elle criait si fort qu’on entendait sa voix jusqu’au cœur de la maison royale. Alcor, réveillé et reconnaissant la voix de sa sœur, voulut se porter à son secours. Mais Tsarit, réveillé également et qui prenait le frais dans son jardin en regardant pensivement les étoiles, le lui défendit. Alcor eut un

moment d’hésitation au cours duquel il envisagea de jeter Tsarit à terre d’un coup de poing et de courir à la maison de Larme. La douleur et l’horreur que hurlait sa sœur le rendaient fou. Il savait ce qui se produisait et ne pouvait l’accepter. Tsarit, qui le regardait fixement, comprit ce qu’il pensait. Il se rendit compte, à la façon dont son fils le dévisageait, qu’il était en train de vieillir et de perdre son autorité. Cependant, il lui en restait encore assez pour plier Alcor à sa volonté. Alcor baissa les yeux et se retira dans la maison. Il alla chez Gemma. Elle était couchée, les yeux grands ouverts dans l’obscurité, écoutant les cris de sa fille. Alcor s’étendit contre elle et fit ce que sa mère ne pouvait plus faire depuis la naissance de Larme, pleurant dans ses bras jusqu’à ce qu’il s’endorme à la minute même où cessèrent les cris de sa sœur.

Larme ne sortit pas de chez elle de plusieurs jours. Son époux quitta la maison à l’aube. Il ne revint pas pendant quelques jours, préférant coucher dans sa famille que d’affronter à nouveau sa femme. Personne n’osa rendre visite à la jeune femme en dehors de Gemma qui repartit aussitôt pour aller chercher Saïr. Celui-ci pansa et soigna Larme tandis que Gemma rangeait la maison, ravagée par la fureur de sa fille et lavait les vêtements trempés de sang dans lesquels elle l’avait trouvée. Lorsqu’on revit Larme dans les rues de Célubée, elle avait retrouvé son allure altière. Son époux réintégra sa maison peu après, mais il n’y dormit plus jamais. Larme lui servait son repas et il partait aussitôt après.

Quand il devint clair que Larme était enceinte, elle ne perdit rien de sa hauteur en public. Saïr, qui lui confirma ce qu’elle craignait, fut cependant témoin de sa détresse. Elle passa deux nuits chez lui à sangloter. Elle venait là pour que personne ne l’entende pleurer et repartait le matin, comme si elle avait dormi d’un sommeil paisible. Une fois passé son chagrin, elle employa ses journées à soulever des charges impressionnantes, à sauter d’un rocher à l’autre, à courir, car Saïr lui avait expliqué que certaines femmes avaient perdu leur bébé après avoir commis de telles imprudences. Mais en dépit de ses efforts et de l’acharnement qu’elle y mettait, son ventre ne cessait de grossir.

Alcor et Gemma vinrent la voir presque quotidiennement à cette époque. Ils allaient se promener tous les trois comme au temps jadis. Ils cherchaient à réconforter Larme. Mais elle conservait son visage fermé des mauvais jours. Lorsqu’ils en avaient fini avec leurs bonnes paroles, alors

seulement, Larme s’animait et consentait à sourire, à rire, à écouter les histoires qu’ils avaient à lui rapporter et à poser des questions. Gemma et son fils s’inquiétaient. Ils savaient trop combien le caractère de Larme était imprévisible. Ils redoutaient l’avenir. Ils avaient d’abord craint qu’elle ne se suicide, mais Larme avait froidement répondu à son frère qu’elle n’était pas descendue de la montagne où elle était sur le point de périr, pour se donner la mort aujourd’hui. Ils voyaient dans le calme de Larme et son refus du moindre soutien le signe avant-coureur de quelque catastrophe.

Ce fut Saïr qui la découvrit, mais il était trop tard à ce moment-là pour intervenir. Larme avait accouché seule une nuit, sans un cri ni un gémissement pour ne pas attirer ses voisins. Elle avait accompagné, pendant sa grossesse, son oncle à des accouchements et y avait appris la manière de procéder. Une fois l’enfant né, elle l’avait étranglé avec le cordon ombilical, et l’avait jeté dans un coin de la pièce tandis qu’elle nettoyait sa maison.

Saïr, éveillé par un cauchemar, eut soudain le pressentiment qu’il devait aller trouver sa nièce. Quand il arriva, le bébé était mort et Larme, affaiblie par le sang perdu et la fatigue causée par la remise en ordre de la maison, s’était allongée, à demi évanouie. Horrifié, Saïr courut à la maison royale. Il en ramena Gemma et Tsarit. Il faisait encore nuit et ils purent traverser Célubée sans que personne les vît. Pour la première fois de sa vie, Tsarit manifesta quelque faiblesse. Il s’assit dans un coin de la pièce et gémit en regardant le cadavre ficelé de son petit-fils. Il demeura ainsi plusieurs minutes avant que Gemma ne le reconduise chez eux.

Elle revint avec Alcor. Avant que le jour se lève, ils avaient réparé le désordre de la maison, épongé le sang que Larme avait oublié et, surtout, libéré le cou du petit cadavre de son lien de chair. Ils le lavèrent et procédèrent en hâte à un enterrement. Larme les laissa faire sans ouvrir seulement les yeux. Elle but sans protester les amères préparations de Saïr. Pendant qu’il aidait sa mère et son oncle, Alcor ne cessa de la regarder. On l’avait tiré de son sommeil pour lui apprendre l’incroyable nouvelle. Malgré la vue du petit corps bleuâtre et froid, il n’arrivait toujours pas à admettre le crime de sa sœur. Il lui fallut plusieurs jours pour intérioriser le fait. Il n’était pas question dans son esprit d’excuser ou de condamner Larme. La façon dont cet enfant avait été conçu et le caractère exigeant et violent de sa sœur constituaient pour lui de suffisantes justifications. Dans le même temps, il ressentait la perte d’un nouveau membre de sa famille, d’un

garçon de surcroît, dans des conditions effroyables, comme un acte intolérable. Il était pris dans cette contradiction et le seul moyen d'y échapper demeura longtemps pour lui d'en nier la réalité. Et même lorsqu'il sut clairement et qu'il fut capable de prononcer, dans le plus profond de son cœur, que Larme avait tué son propre fils, chaque fois que cette idée resurgissait en lui, elle suscitait une douleur inapprivoisable, aussi intense que si elle avait été nouvelle.

Larme ne parut jamais ressentir la moindre émotion. Elle refusa à tout jamais de parler de ce moment de sa vie. Gemma et Saïr l'évoquèrent longuement entre eux sans faire part, ni à Larme, ni à Alcor, ni surtout à Tsarit, de leurs réflexions. Tsarit, passé son instant d'abattement, était revenu chez sa fille. Il ordonna que Célubée ne sache jamais ce qui s'était passé et Saïr l'inscrivit dans la chronique secrète de la ville. Il refusa cependant d'aller réconforter sa fille, ainsi que sa femme et son frère le lui suggéraient.

"Je ne puis supporter de voir le visage de celle qui a tué son propre enfant", dit-il avec colère.

Alors, du fond de sa couche, Larme, qui n'avait rien dit encore depuis l'invasion de sa maison par sa famille, répliqua d'une voix glaciale :

"Dans ce cas, je te prie de sortir de chez moi. Car je ne puis supporter de voir ton visage, le visage d'un père qui n'a pas hésité à faire violer sa fille, qui est cause de tout ce qui s'est produit à compter de cette horrible nuit."

Tsarit sortit de la maison. Il ne revit jamais sa fille. Peut-être auraient-ils fini par se réconcilier, sous la pression de Saïr et de Gemma – encore que le conflit qui les opposait fût trop profond et trop irréparable pour que l'un ou l'autre acceptât de revenir sur ses dernières paroles –, mais Tsarit mourut quelques mois plus tard. Il eut une attaque semblable à celle qui avait paralysé son père, mais d'une violence plus grande et qui le terrassa en quelques minutes.

Larme ne parut pas aux funérailles de son père. Célubée, qui ignorait tout, découvrit une nouvelle raison de la trouver insupportable. On avait jugé bien excessif son évident soulagement après la mort de son bébé, encore que quelques femmes aient plus généreusement admis son attitude.

Célubée surveilla avec attention ce jour-là – qui était un très beau jour, éclatant d'une lumière froide et sèche – son nouveau chef, le jeune Alcor.

Pour beaucoup, il restait très mystérieux. Très beau, très grand, manifestement apte à tous les exercices, d'une résistance qu'il tenait de sa famille, il correspondait en tous points à l'image du roi que souhaitaient les Célubéens. Cependant, on ne savait que penser de lui. Sa réputation était semblable à celle de son père. Il passait pour inflexible et prêt à la cruauté si les circonstances l'exigeaient. On l'avait vu punir l'un de ses soldats avec une rigueur exagérée. Mais alors que Tsarit n'avait jamais éprouvé la moindre affection profonde et sincère pour qui que ce fût, tout Célubée savait Alcor passionnément attaché à sa mère et à sa sœur. Qu'il soit allé chercher cette dernière sur la montagne en dépit de son père, qu'il ait voulu, comme tout le monde s'en doutait, s'opposer à son viol, qu'il s'occupât avec tant de tendresse et de sollicitude de Gemma, contredisaient l'espèce de froideur que révélaient ses actes et ses yeux durs. Il ne semblait receler aucune faiblesse. Tsarit, du moins, avait eu un penchant pour les femmes, qui, même s'il ne lui avait jamais fait commettre d'erreurs, le rendait plus humain qu'Alcor, indifférent à toute femme, autre que sa mère ou sa sœur.

Après la mort de Tsarit, Alcor donna à son beau-frère une maison plus vaste et plus neuve que celle dans laquelle il avait jusque-là obligé Larme à vivre. En ce temps-là, Célubée construisait des édifices de briques cuites plus grands qu'autrefois. Certains Célubéens avaient abattu leur maison, hâtivement rebâtie après le déluge et, en mordant sur le jardin ou la cour que le fils de Dilgan les avait contraints à prévoir, ils avaient modifié le plan de leur ancienne demeure en l'agrandissant de plusieurs pièces. Alcor échangea l'une de ces nouvelles constructions contre un terrain en bordure de la ville. Lorsqu'il la donna au mari de Larme, il exigea de celui-ci qu'il ne touche plus jamais à sa sœur et qu'il la laisse disposer à son gré de toutes les pièces à l'exception de celle qu'il choisirait pour y coucher.

Larme s'installa et on la vit, pour la première fois depuis longtemps, souriante. Elle daigna même adresser parfois la parole à son mari pour lui conseiller un remède lorsqu'il était souffrant ou l'inciter à se laver s'il devenait par trop malodorant. Bien que ses occupations aient augmenté après la mort de leur père, Alcor lui rendit visite chaque jour. Il passait quelques instants avec elle le soir, lorsqu'il regagnait la maison royale. Larme prit l'habitude de l'attendre à cette heure-là et il la trouvait toujours

habillée et coiffée avec le plus grand soin. Quand par hasard, il venait à un autre moment de la journée, elle se montrait déçue et vexée qu'il ne la découvrît pas parfaitement à son avantage.

Un jour où il était ainsi arrivé alors que, occupée à préparer le repas du soir, elle était dépeignée et transpirante, elle fut particulièrement fâchée de le voir.

"Mais enfin, Larme, je suis ton frère. Je t'ai vue en de semblables occasions, en de pires aussi.

— Tu es le seul homme, répondit-elle, dont le regard m'importe. Aussi, je ne souhaite pas que tu me voies ainsi.

— Comme si te voir cuire ton repas pouvait changer mes sentiments pour toi, se moqua-t-il.

— Et quels sont-ils tes sentiments ?" demanda-t-elle en s'essuyant le front.

Alcor la regarda avec étonnement et ouvrit la bouche pour répondre. Mais il la referma aussitôt et ne répondit pas. Ils se dévisagèrent tous deux un instant, puis Larme se détourna pour surveiller son feu. Alcor sortit sans un mot. Il ne vint pas le lendemain, même à son heure habituelle. En revanche, le surlendemain, à l'heure tardive, où, après avoir envoyé son mari dormir, Larme faisait le tour de sa maison, une torche à la main, avant d'éteindre le feu et de rentrer se coucher, Alcor apparut dans la nuit. Le jardin était minuscule, mais Larme ne manquait jamais de s'y promener, la nuit tombée. Elle ne l'aimait pas dans la journée parce que ses voisins pouvaient l'y voir. Mais dès qu'il faisait noir, elle n'hésitait pas à y passer quelques instants. Les nuits claires, elle sortait sans lumière. Sinon, elle allumait une torche aux dernières braises de son feu. Il pouvait en effet lui arriver d'aller au-delà de son jardin, par les rues endormies de Célubée, jusqu'au bord du fleuve. Elle avait gardé de son enfance sauvage et des journées passées seule dans la montagne le goût de la nuit, de son silence et de son impénétrable mystère. Lorsqu'elle parcourait les rues de sa ville, sa vie prenait soudain un sens. Elle levait fièrement son visage vers les étoiles jusqu'à ce que ses yeux ne parviennent plus à savoir si c'étaient elles qui se déplaçaient en cercles hachés ou eux qui papillotaient de fatigue. Elle rentrait chez elle, convaincue que sa vie demeurait riche de possibilités.

Lorsque sa torche éclaira Alcor, elle la baissa spontanément vers le sol et les traits de son frère disparurent à nouveau.

“Éteins ta torche, Larme”, murmura-t-il.

Elle lui obéit et le cercle de lumière qui entourait ses jambes s’éteignit à son tour. Elle jeta son flambeau inutile par terre. Elle n’attendit pas très longtemps. La nuit vint à elle, aussi mystérieuse et prometteuse qu’elle l’avait toujours pressentie et l’étreignit avec une force et une brutalité nouvelles. Elle sentit sur ses lèvres, sur sa langue, le long de son cou, ses baisers ténébreux. Ses seins, son dos, sa croupe et ses jambes furent froissés et enveloppés par l’obscurité ondulante et vibrante. Elle laissa la nuit venir enfin à elle, elle s’agrippa à elle, l’attira en elle, soupirant de bonheur.

Lorsque le matin se leva, elle était toujours assise dans son jardin, une main sur la torche froide. Elle n’avait pu se résoudre à rentrer, même quand il s’était enfui sans avoir parlé. Elle avait dû dormir dans l’herbe, s’éveillant sans cesse pour s’assurer qu’elle se trouvait toujours dehors et n’avait pu rêver les heures précédentes. Dès le départ de son mari, qui rejoignait à l’aube sa troupe pour l’un des nombreux exercices auxquels la pacifique Célubée astreignait son armée, elle s’habilla avec soin et mit les bracelets que Gemma lui avait donnés pour son mariage. Comme elle l’avait pensé, Alcor ne tarda guère. Il avait l’air intimidé, malgré la détermination de son visage et de ses gestes. Il n’osa pas s’approcher d’elle et croisa ses mains derrière son dos. Il allait lui demander de l’excuser, lorsqu’elle fondit sur lui, le couvrit de baisers haletants, de caresses énervantes, qui lui firent nouer ses mains dans le dos de Larme. Ce fut elle bientôt qui dut tempérer son ardeur car ses doigts couraient sur sa peau, soulevant les étoffes dont elle s’était enveloppée, les repoussant fiévreusement lorsqu’elles emprisonnaient sa main, s’irritant de leur nombre et de leur voluptueuse texture. Larme le traîna dans une pièce sans fenêtre, en ferma la porte et le conduisit au cœur de ses ténèbres bien-aimées.

Alcor revint chaque soir et chaque nuit. Le jour, il poussait sa sœur dans le réduit sans attendre. La nuit, il prenait son temps, passant des confidences et des mots tendres à l’amour, avant de revenir aux mots d’amour et aux rêveries sur l’avenir. Plus le temps passait, plus Alcor était dévoré de passion. Rien ne satisfaisait son désir, ne comblait son amour. Larme, frémissante de joie, paraissait étrangement calme aux côtés de son frère.

Cependant, Alcor se lassa des étreintes secrètes et dissimulées, des baisers hâtivement dérobés, tandis que le mari tournait le dos, des paroles à double sens échangées en public. Il voulait Larme à lui, sans partage, en plein jour. Il décida de l'épouser. Lorsqu'il l'annonça à sa sœur, elle lui fit immédiatement deux objections.

"Saïr dit que tous les rois de Célubée qui ont épousé leur sœur ont eu une union misérable et une piètre descendance. Neter, le fondateur de notre famille n'eut jamais d'enfant de sa sœur.

"Enfin, comment pourrais-tu m'épouser, puisque je suis déjà mariée ?

— Je me moque de ce que dit Saïr, répliqua Alcor. Nous savons que tu n'es pas stérile… Et je ne peux demeurer en paix, en sachant que tu n'es pas totalement mienne. Tu seras ma femme, quel que soit le moyen que je doive trouver pour cela."

La règle à Célubée était que si un homme pouvait épouser plusieurs femmes – encore que ce fût rare –, une femme ne pouvait avoir plus d'un mari. En outre, une femme ne pouvait se séparer de son époux pour se remarier. La règle s'appliquait aussi aux hommes, mais comme ceux-ci étaient autorisés à prendre une seconde épouse, elle leur était plus douce. En réalité, il mourait tant de femmes en couches à Célubée qu'elles avaient rarement le temps de changer d'avis et de jeter leur dévolu sur un autre homme que celui qui les avait épousées. S'il était arrivé à quelques-unes d'entre elles de souhaiter un nouvel époux, elles s'étaient débrouillées pour qu'on n'en sût jamais rien, soit qu'elles aient renoncé à leurs désirs, soit qu'elles se soient contentées des risques de l'adultère, soit enfin que le mari ait, d'une manière ou d'une autre, laissé la place à son rival.

Quelque épris qu'il fût de Larme, Alcor ne souhaitait pas recourir à la violence. On avait vu des amants tuer l'homme qui les séparait de celle qu'ils aimaient. Alcor ne s'imaginait ni allant empoisonner son beau-frère dans le calme de la nuit, ni le défiant en combat devant tout Célubée. Il aurait préféré trouver un compromis, un moyen pour qu'il lui cède tranquillement sa femme. Ce qui retenait Alcor de le lui proposer, était qu'il prenait le risque d'une part d'introduire un précédent dangereux à Célubée et, d'autre part, que personne ne reconnaisse la validité du remariage de Larme aussi longtemps que son mari serait vivant. Ces réflexions l'amenaient toujours à la conclusion que son beau-frère devait mourir.

Il n’osa pas solliciter l’avis de sa sœur. Il l’aimait passionnément, mais le souvenir de la brutalité et de l’insensibilité avec laquelle elle s’était débarrassée de son enfant continuait à le hanter et à l’inquiéter. Il redoutait trop ce qu’elle était capable d’inventer, pour ne pas préférer se sortir seul de cette difficulté.

De nombreux jours passèrent avant qu’Alcor ne découvre une solution. Une fois qu’il eut décidé la mort de l’époux de Larme, il se heurta à la question de l’origine de cette mort. Il ne voulait pas que quiconque pût le soupçonner d’avoir tué son beau-frère, de manière à ne pas soulever plus de critiques que son mariage n’en susciterait déjà par lui-même. Cela excluait donc à la fois qu’il fût le meurtrier et qu’il en engage un pour accomplir l’assassinat à sa place. Il prépara donc un accident dont son beau-frère ne pourrait réchapper.

Comme Alcor avait hérité de Tsarit son esprit calculateur, il conçut un plan ténébreux et compliqué. Le mari de Larme n’avait jamais bénéficié de beaucoup d’estime au sein de Célubée. Même parmi ses compagnons d’armes, peu ressentaient de l’amitié pour lui. Lorsqu’il avait épousé Larme, ils avaient tous été déconcertés et quelque peu jaloux de sa bonne fortune. L’échec de son mariage et l’absence totale d’intérêt que lui portait Tsarit les rassurèrent rapidement et ils trouvèrent une nouvelle raison de le tenir à distance. Personne ne se moquait de lui ni ne le tournait en ridicule, car il était si fort et si puissant, qu’il paraissait plus prudent de ne pas le provoquer. Toutefois, lorsqu’Alcor lui fit don d’une superbe maison, les soldats commencèrent à s’inquiéter. Alcor ne lui ayant pas offert de poste plus élevé que celui qu’il occupait, leurs alarmes disparurent à nouveau. Elles s’éveillèrent sans peine, compte tenu de cette précédente et assez récente faveur, quand se mit à courir le bruit qu’il allait être nommé capitaine des troupes.

Le capitaine des troupes décidait des exercices, des corvées, des punitions et des récompenses. Il était redouté des soldats, parce que, sauf intervention du roi, il disposait du droit de vie et de mort sur ses soldats.

Tsarit avait choisi l’actuel capitaine des troupes pour ses qualités physiques qui empêchaient les soldats de contester son autorité et pour son esprit juste et ferme. Il n’hésitait jamais à punir mais le faisait toujours avec impartialité et détachement. Ses hommes l’appréciaient et aucun n’aurait

souhaité un autre capitaine. Par ailleurs, il était assisté d'un lieutenant dont il comptait suggérer le nom au roi pour lui succéder dans quelques années.

Une fois que la rumeur de la nomination du beau-frère d'Alcor au grade de capitaine des troupes se fut répandue et amplifiée au point d'être présentée, non comme une éventualité, mais comme une certitude, le capitaine des troupes et son lieutenant décidèrent de réagir. Un matin d'automne, avant que l'exercice ne commence sur la montagne lumineuse, le mari de Larme fut convoqué par son supérieur. Le capitaine et son lieutenant l'attendaient à l'écart, sur une espèce de rebord s'avançant au-dessus de la plaine, comme cette montagne en présentait beaucoup.

"On dit, l'apostropha le capitaine des troupes, que tu veux prendre ma place.

— Je l'ai entendu dire moi aussi. Mais l'ayant appris par la même rumeur que toi, je ne puis savoir s'il s'agit d'une plaisanterie ou d'un bruit sérieux.

— Que t'a dit le roi, ton beau-frère ?

— Rien de particulier. Aussi ne puis-je être certain qu'il souhaite m'élever à cette dignité.

— Mais tu le désirerais ?

— Qui ne le désirerait ?"

Le capitaine hocha la tête, comme s'il admettait l'objection de son soldat. Mais aussitôt après, il mit la main sur le petit glaive qu'il portait à sa gauche et, d'un ton violent, lui dit :

"Tu sais que je ne supporterai pas que tu m'enlèves mon poste.

— Je m'en doute", répondit l'autre, en portant aussi la main à son glaive.

Sans parler davantage, ils sortirent leurs armes et se jetèrent l'un sur l'autre. Le capitaine était grand et fort, habile au maniement des armes, courageux et fin. Il passait pour un adversaire redoutable. Cependant, sans posséder cette espèce d'intelligence du combat, le mari de Larme avait la supériorité du poids et en même temps une étonnante agilité pour un homme si corpulent. Elle tenait sans doute à sa petite taille et lui permettait d'esquiver la plupart des coups, tout en en portant de violents et

d’imparables. Enfin, il se battait à la manière d’une bête, avec un instinct qui, quoique l’empêchant de déjouer les passes raffinées de son adversaire, relevait d’une logique insaisissable pour le capitaine des troupes.

Leur combat se prolongea assez longtemps pour que l’armée, alignée pour l’exercice, se lassât d’être abandonnée et décidât d’aller voir ce qui se passait. À ce moment-là, le capitaine des troupes commençait à manquer de résistance, tandis que l’autre se battait toujours avec la même énergie sans paraître aucunement fatigué. Les nouveaux arrivants comprirent que le capitaine allait succomber. Son lieutenant, qui s’était jusque-là sagement tenu à l’écart, quoique ses intérêts fussent aussi en jeu, abandonna sa réserve lorsqu’il vit son supérieur trébucher et se relever avec difficulté.

“Tu dois me combattre moi aussi, cria-t-il, parce que c’est aussi ma place que tu prendrais.”

Entendant hurler, le beau-frère d’Alcor se retourna pour voir qui se permettait de le défier une seconde fois. Parce qu’il ne voulait pas perdre des yeux le capitaine, qui était en train de se remettre de sa chute et pouvait lui sauter dessus, il fit un pas en arrière pour surveiller du coin de l’œil son adversaire. Mais son instinct animal se trouva alors en défaut, car il buta sur une pierre et fut déséquilibré. Dans son désir de ne pas perdre de vue ses deux opposants, il ne se retourna pas pour repérer l’endroit de sa chute et éventuellement l’éviter. Aussi se retrouva-t-il un pied sur le bord du promontoire et l’autre dans le vide. En vain, battit-il des bras pour retrouver son équilibre et recouvrer la force de se pousser d’un coup de reins sur le sol. Pendant une demi-seconde, il ressembla à un oiseau claquant des ailes pour assurer sa stabilité. Bien qu’aucun mot ne franchît sa bouche, tous ceux qui le regardaient, figés d’horreur, comprirent que ses yeux étonnés viraient à l’angoisse. Le corps lourd bascula à la renverse et tous attendirent que l’insupportable silence qui suivit s’achève enfin. Le bruit mat et les roulements de pierres qui lui succédèrent décidèrent certains à se pencher par-dessus le promontoire et d’autres à descendre chercher le corps. Ils le trouvèrent roulé en boule. Le crâne ouvert sur une pierre ruisselait de sang. Les yeux restaient épouvantés derrière les filets de sang qui commençaient à se coaguler sur leur membrane claire.

On ramena le cadavre désarticulé à Célubée. Larme tressaillit d’horreur en voyant le cortège entrer dans sa maison. Chacun repartit, convaincu qu’existaient au sein de ce couple si mal apparié, des liens, invisibles mais

certains. Alcor, prévenu, se rendit aussitôt chez sa sœur et veilla à ce que l'on procède rapidement à l'enterrement. Il reçut à la maison royale le capitaine des troupes et son lieutenant puis les différents témoins. Il conclut à l'absence de responsabilité de chacun des protagonistes et à une mort accidentelle. Il aurait été navré que son capitaine ou son lieutenant, obligés de se mettre à deux pour vaincre son beau-frère, l'aient tué de leurs mains, ce qui l'aurait contraint à les relever de leurs fonctions. Quoique tel fût son plan initial, Alcor se réjouissait de l'issue finalement donnée par le hasard à son projet. Il s'inquiéta cependant de savoir d'où venait le bruit de la nomination de son beau-frère comme capitaine des troupes. Il déclara qu'il était fâcheux que des rumeurs de cette nature puissent circuler et donna l'ordre au lieutenant de chercher à apprendre d'où elles étaient parties.

Tous admirent, compte tenu de la solitude de Larme et de la vie misérable qu'elle avait jusque-là menée, qu'Alcor décide de réparer le tort que Tsarit lui avait fait en lui proposant de l'épouser. Quelques-uns, dont le vieux Saïr, maugréèrent ou les mirent en garde contre cette décision. Gemma tenta de fléchir Alcor et de le faire changer d'avis, mais à elle seule, il avoua qu'il épousait Larme, non par devoir, mais parce qu'il était fou d'elle et ne pouvait faire autrement que de la prendre pour femme. Loin de calmer Gemma, cette révélation lui porta un coup terrible. Elle comprit que plus rien ne pourrait ramener son fils à la raison et qu'il allait commettre un acte plus abominable encore que celui qu'elle avait pressenti. Elle ne dit plus rien. Pour marquer sa désapprobation, elle quitta la maison royale quelques jours avant les noces et s'installa chez son beau-frère. Elle ne parut pas au mariage et refusa par la suite de sortir de l'abri de la vieille Célubée où elle s'était retirée. Elle ne consentit jamais à revoir ses enfants, malgré l'intervention de leurs quatre sœurs aînées que Gemma recevait, comme pour se faire pardonner de les avoir jusque-là délaissées. Plusieurs fois, Larme vint frapper chez elle et demanda à lui parler. Gemma ne céda pas. Il faut lui rendre cette justice que, au contraire de sa belle-mère, elle ne chercha pas à nuire à ses enfants. Au reste, elle mourut peu après, fatiguée d'une vie si décevante, où elle, qui avait tant besoin d'aimer et d'être aimée, avait si médiocrement réussi. Sa mort lui épargna d'insoutenables moments.

Larme épousa donc Alcor. Elle ne manifesta pas la moindre émotion, que ce soit au moment de la cérémonie publique ou dans l'intimité. Là où

Alcor éclatait de bonheur et de passion, elle demeura constamment maîtresse d'elle-même. Elle avait enfin obtenu ce qu'elle attendait depuis sa tendre enfance.

Que Larme ait été amoureuse d'Alcor est certain. Elle-même ne se le dissimula jamais. Elle l'aima dès qu'elle fut capable d'aimer. Ses étreintes dans la montagne, alors incompréhensibles pour le jeune garçon, exprimaient l'amour profond et total qu'elle lui portait. Cependant une ambition démesurée habitait aussi Larme. N'ayant jamais supporté l'idée que seul un homme pouvait régner, alors qu'elle était convaincue qu'une femme de sa trempe en était tout aussi capable, elle se jura d'arriver au pouvoir d'une manière ou d'une autre. Elle ne sut jamais de la sorte – et finalement cela ne l'intéressait pas – si elle était tombée amoureuse d'Alcor pour gouverner auprès de lui ou si c'était son amour qui l'avait incitée à imaginer un moyen pacifique d'accéder au pouvoir.

Les épreuves que Larme avaient traversées, en grande partie en raison de sa propre intransigeance et de sa violence, l'avaient endurcie, cassant en elle, non l'ambition – qui demeurait, ne fût-ce que comme le moyen d'affirmer sa supériorité sur les autres – mais la sensibilité et la sollicitude. Lorsqu'Alcor tomba enfin dans ses bras, sa propre passion s'assoupit sans toutefois disparaître. Bien qu'elle ne pût complètement lui pardonner ni de lui avoir tourné le dos, lorsqu'elle était mourante sur la montagne, ni de n'avoir pas bravé Tsarit pour venir la retirer des bras de son mari la nuit où ce dernier l'avait violée, elle savait qu'il était en fin de compte la seule personne qu'elle aimât réellement et auprès de qui elle se sentît en confiance. La réaction de Gemma à leur mariage, après l'avoir beaucoup affectée, la confirma dans l'idée qu'elle ne pouvait chercher du réconfort, et encore dans certaines limites, qu'auprès du seul Alcor.

Malgré le silence d'Alcor sur la machination ourdie pour la débarrasser de son mari, elle avait toujours deviné ce qu'il complotait. C'était à elle qu'il avait glissé un jour que son mari pourrait bien devenir capitaine des troupes. Elle l'avait répété à l'intéressé, ainsi qu'Alcor l'avait escompté. Mais comme elle avait compris les desseins de son frère et qu'elle trouvait qu'il connaissait bien mal son taciturne beau-frère, elle avait à deux ou trois reprises demandé à une voisine ou aux femmes de soldats qu'elle rencontrait d'où venait ce bruit selon lequel on remplacerait le capitaine des troupes par son mari. Cela avec tant de colère dans la voix, qu'aucune de

ses interlocutrices ne put y voir autre chose que la haine bien connue qu'elle portait à son mari. Elle brouilla donc les pistes avec plus de subtilité qu'Alcor n'en avait mis, corrigeant ainsi les faiblesses du plan de son petit frère et y trouvant une nouvelle source d'orgueil. Elle se garda bien de lui révéler tout cela parce qu'il lui plaisait de savoir de lui quelque chose qu'il voulait qu'elle ignore et parce qu'elle percevait que l'amour démesuré qu'il lui vouait se heurtait cependant à la peur qu'il avait d'elle depuis l'infanticide. Elle ne souhaitait pas qu'il vit la noirceur de son cœur dans toute sa profondeur.

Célubée s'aperçut vite que son jeune roi était très amoureux de sa femme. Il ne vint à personne le moindre soupçon. Alcor avait toujours vécu à l'écart de toutes les femmes. Sa passion pour sa sœur paraissait logique. Mais les plaisirs et les bonheurs de l'amour ne l'empêchaient pas de jeter un regard sombre sur l'avenir de Célubée. Dans sa jeunesse, Tsarit avait éveillé sa méfiance à l'égard du pays voisin, trop riche et trop puissant, ne manquant que de la seule richesse de Célubée : une terre fertile, ensemencée régulièrement par un fleuve profond. Tsarit n'avait cessé de lui répéter : "Un jour, ils nous frapperont. Sans doute après nous avoir fait de nouvelles promesses et avoir renouvelé leurs traités d'amitié et de commerce. Je n'ai pas confiance en eux. Il faudra trouver le moyen de les empêcher de nous déclarer la guerre."

Cependant, Alcor alla plus loin que son père. Plutôt que de prévenir la guerre, Alcor était convaincu qu'il fallait au contraire entamer les hostilités. Il commençait à trouver le territoire de Célubée trop étroit, ses productions trop spécialisées. Son armée, remarquablement entraînée, demeurait sous-utilisée. Elle avait repoussé quelques tentatives d'incursion assez espacées de peuplades qui, ou bien avaient été exterminées, ou bien avaient poursuivi leur route dans d'autres directions. Depuis, le rôle de l'armée consistait essentiellement à impressionner les marchands du pays voisin. Enfin l'exploration des terres au sud de Célubée était presque achevée. Au-delà d'une certaine ligne, déjà fort éloignée de Célubée, les terres devenaient sablonneuses et rien n'y poussait. L'espace cultivable, compte tenu de la bordure orientale et septentrionale des montagnes, du barrage fluvial à l'ouest, était donc limité. Au-delà de Célubée, sur la route du sud, s'élevaient à présent deux villages. Leurs constructions s'étaient

progressivement modernisées et, à peine plus rustiques, ressemblaient à celles de Célubée.

Dans Célubée même, les agriculteurs se faisaient rares. Lorsqu'ils ne s'étaient pas installés dans l'un des deux bourgs du sud, ils avaient construit des fermes à l'écart de la ville, presque dans les champs. D'aucuns se plaignaient de ce que certains Célubéens, quoique non cultivateurs, préférassent eux aussi habiter dans les champs, et réduisissent ainsi la surface consacrée à l'agriculture. À Célubée, ne demeuraient plus que les nombreuses familles de soldats et d'anciennes lignées de cultivateurs devenus artisans sous l'influence de la nécessité ou à l'imitation du pays voisin. Alors que, jadis, chacun bâtissait sa maison, il y avait maintenant un maçon qui, avec ses fils, se chargeait de construire, de reconstruire ou de réparer pour le compte des autres. Il y avait aussi un potier qui non seulement préparait les briques d'argile du maçon, mais fabriquait des plats et des jarres, un tisserand, qui, à partir des fibres que chacun traitait chez soi autrefois, tissait les étoffes nécessaires à l'habillement. On vit même un ancien soldat, après un voyage dans le royaume voisin, s'installer comme bijoutier pour travailler le métal acheté à l'extérieur et le transformer en bagues, bracelets, colliers, mais aussi en peignes et épingles. Ce métal servait surtout aux soldats pour préparer les armes. Le bijoutier, qui avait trop parié sur la coquetterie de Célubée, accepta de forger des lances et des couteaux pour ceux des Célubéens qui, parce que non militaires, n'avaient pas accès à la fabrication directe d'ustensiles aussi indispensables à la chasse et au débitage des viandes. Peu à peu, tous ces métiers se développèrent. Lorsqu'Alcor prit le pouvoir, le nombre des artisans avait doublé. Célubée ne suffisait plus à écouler leur production, alors que le pays limitrophe, qui leur avait enseigné la plupart des techniques qu'ils utilisaient, n'avait pas besoin de leurs réalisations.

Alcor envisagea son armée. Elle était plus nombreuse que le nécessitaient les besoins de défense de Célubée, si naturellement protégée du reste du monde. La vieille tradition célubéenne, selon laquelle les soldats étaient plus nobles que ceux qui travaillaient la terre et à présent que les commerçants, s'était maintenue. Les soldats appartenaient aux très vieilles familles de Célubée (et beaucoup d'entre eux refusaient toujours de quitter leurs incommodes logis dans la vieille Célubée) ou bien étaient issus des plus vaillantes lignées du peuple que Neter avait adjoint à Célubée, il y

avait si longtemps, que personne ne pouvait croire que cela s'était passé dans un monde aussi réel que le monde actuel.

Alcor réunit tous ceux qui avaient eu l'occasion de franchir les montagnes pour se rendre dans le royaume voisin. Il voulut le maximum de renseignements sur le pays. On lui remit des dessins indiquant les routes qui menaient à la ville principale et situant les postes armés. On parvint à une évaluation rapide des forces militaires, d'où il ressortait que l'armée célubéenne était plus importante. Des récits qu'on lui fit, Alcor retira l'impression que cet État avait misé davantage sur son commerce, son élevage et sa production artisanale que sur sa sécurité. Au contraire de Célubée, ouvert à tous les vents, il constituait une proie tentante pour tous ceux qu'attiraient ses richesses. Paradoxalement, il se protégeait par le commerce et l'hospitalité. Cet heureux royaume n'avait connu jusqu'à présent aucune invasion. Cependant, un point confirma Alcor dans la nécessité de ne pas attendre que le danger s'abatte brutalement sur Célubée. Tous les observateurs s'accordaient sur un point : l'armée avait été récemment renforcée et était soumise à un entraînement inhabituel.

Larme aurait pu presser son frère de renoncer à ses projets, mais elle était aussi audacieuse que lui. En outre, plus que lui, elle souffrait du peu d'espace dont disposait Célubée. Elle eût aimé traverser les montagnes, visiter les contrées installées sur l'autre versant, dépasser l'horizon de la plaine qui avait suffi à emplir le cœur de Neter et qui, malgré la douceur et la sérénité de sa beauté, ne la comblait pas.

La guerre fut donc décidée et l'armée s'ébranla, menée non seulement par le capitaine des troupes, mais par Alcor et Larme. Larme avait résolu d'accompagner son époux. Alcor et elle étaient à cette époque si épris l'un de l'autre, qu'Alcor n'eut pas même l'idée de s'opposer à la décision de Larme. Les soldats, eux, murmurèrent. Mais, quand ils virent Larme, vêtue comme eux et marchant comme eux, sans protester, malgré la charge qu'elle portait, comme les autres, sur le dos, ils cessèrent de maugréer. Aux étapes qu'ils firent, elle vint parler avec eux et donner des conseils sur la manière de panser les brûlures des pieds. Elle insista même, le second soir, pour partager le tour de garde d'Alcor. En trois jours de marche, elle, que Célubée avait toujours détestée pour sa hauteur, sa vanité et sa dureté, fut adorée de l'armée tout entière.

Le troisième jour, ils arrivèrent au-dessus de la capitale, dont le nom était Arkkande. Célubée faisait piètre figure aux côtés de la splendeur de cette cité et ressemblait à un gros bourg plus qu'à une ville, comparée à la belle Arkkande. De belles allées, pavées de galets, la traversaient et dessinaient une étoile à huit branches. Les maisons, quoique de briques cuites, étaient décorées de couleurs variées ou de frises d'une matière inconnue. Alcor, Larme et leurs soldats en demeurèrent éblouis. On leur avait décrit Arkkande comme la plus belle ville du monde, mais, prisonniers de l'idée qu'ils habitaient précisément la plus belle ville du monde, ils n'avaient pas cru ce qu'on leur disait.

"Tu as raison, Alcor, déclara Larme, quand elle reprit son souffle, il n'est pas possible de laisser pareille cité si proche de Célubée. Célubée, seule, doit régner sur le monde. Saïr le dit : son destin est écrit dans les étoiles et dans la géographie de la terre. Elle est au cœur du monde. C'est d'elle que doit rayonner la vie."

La foi de la jeune femme dans sa ville ranima les énergies défaillantes. En voyant cette beauté parfaite, offerte à eux sans réserve, aucun soldat ne s'était senti le droit de l'abattre. Leur venue prenait un aspect sacrilège. De plus, s'ajoutait à cela la conviction inconsciente qu'une aussi belle cité ne pouvait se laisser vaincre aisément et qu'elle devait être aussi bien défendue que belle.

Mais elle ne l'était pas. Des sentinelles veillaient par paires sur chacune des branches de l'étoile, à demi endormies sur la conviction de leur inviolabilité. Au matin, Arkkande était prise. Les seize gardes avaient été tués presque sans bruit. La maison royale, si somptueuse qu'il fallut qu'Alcor et Larme exhortent leurs hommes à les suivre, fut investie à la faveur de la nuit. Ils en tuèrent tous les habitants, ne sachant lequel était le roi d'Arkkande. Alcor hésita à mettre aussi à mort les trois nourrissons qui dormaient en geignant dans une chambre à l'écart. Mais Larme lui dit :

"S'ils sont les fils du roi, une fois devenus grands, ils deviendront tes pires ennemis et les pires ennemis de tes fils. Tue-les aujourd'hui où tu ne risques rien. Tu regretterais dans quinze ans de ne l'avoir pas fait."

Comme il hésitait encore, elle prit son glaive et le plongea dans le cœur du premier enfant. Le soldat qui les avait accompagnés dans cette pièce reculée se chargea des deux autres bébés. Alcor détourna la tête, pour ne

pas voir sa sœur. Il craignait de lui trouver un visage hystérique, déformé de passion et de violence. Lorsqu'il reposa les yeux sur elle, il fut surpris de son calme immense et de la tristesse de son regard. Elle vint à lui et lui murmura à l'oreille.

"Il fallait les tuer, pour ton fils, qui est là, au fond de mes entrailles."

Alcor la dévisagea avec curiosité. Il n'en finissait plus de découvrir cette femme qui, étant à la fois sa sœur et son épouse, n'aurait pas dû présenter le moindre mystère pour lui. Elle lui signifia que d'autres problèmes, plus graves, les attendaient. La ville s'était à présent réveillée et les soldats, sortis de chez eux, essayaient d'organiser la résistance. Mais leurs réactions étaient si désordonnées, leurs gestes si lents, parce que encore engourdis par le sommeil dont ils s'étaient arrachés, et de manière générale leur compétence au combat si inférieure à celle de l'armée de Célubée, qu'ils ne tardèrent pas à tomber ou à se rendre.

Une fois la cité privée de ses derniers défenseurs, Alcor ordonna que tous les habitants se massent sur la place, devant la maison royale. Il leur annonça que leur roi était mort, que leur pays était désormais sous la protection de Célubée et de son roi, Alcor.

"Retournez chez vous, dit-il, prenez ce que vous y avez de plus cher et emportez-le à la lisière de la ville. Le soleil vient de se lever. Quand il sera à son zénith, nous mettrons le feu à Arkkande."

À midi la ville flambait. Elle fumait encore le lendemain soir, quand Alcor et Larme repartirent à Célubée.

Alcor avait brûlé Arkkande parce qu'elle était trop belle et qu'il était jaloux de sa beauté. Larme avait eu raison en affirmant qu'elle portait ombrage à Célubée. Mais il l'avait aussi détruite pour qu'il ne vienne pas à l'idée des Arkkandiens de se rebeller contre leur nouveau souverain. Il tenait à marquer d'une manière indélébile dans leurs esprits le poids de son autorité et de sa détermination. Il laissa là-bas la moitié de l'armée et son capitaine avec la mission d'explorer et de réduire les autres villes du pays qui ne se soumettraient pas. Arkkande n'était en effet que la résidence du roi, mais le pays comportait plusieurs autres villes d'une égale importance, quoiqu'aucune ne fût, paraît-il, aussi somptueuse qu'Arkkande. Alcor aurait souhaité poursuivre lui-même la conquête du pays, mais depuis que Larme

lui avait appris sa grossesse, il voulait avant tout la mettre à l'abri et la ramener à Célubée.

Il repartit presque aussitôt, après avoir laissé Larme entre les mains de Saïr. Trois mois plus tard, il était de retour. Le pays d'Arkkande se trouvait tout entier sous sa domination. Il ferait agrandir la route reliant Célubée à Arkkande et à son pays afin de faciliter les communications entre les deux villes. D'ici peu, arriveraient à Célubée les caravanes de pays voisins, jusque-là en relation avec Arkkande. Pour la première fois depuis sa création, Célubée s'ouvrait sans réserve au reste du monde.

Alcor avait de grands projets, mais sa première préoccupation était la naissance de son enfant. Il ne cessait de surveiller Larme, de lui demander si elle se sentait heureuse de porter un enfant et si elle avait commencé à l'imaginer. Il la pressait tant de questions, afin de se rassurer lui-même, qu'elle finit par lui dire :

"Je ne tuerai pas cet enfant, si c'est cela que tu veux que je dise, Alcor. Je n'ai pas tué l'autre par goût du sang, mais parce que je ne pouvais être la mère d'un enfant de cet homme et conçu de cette manière. Je n'ai supporté aucune des minutes qu'il a passées dans mon ventre. Je rêvais de l'empoisonner en avalant des herbes vénéneuses, de l'écraser en m'appuyant contre des rochers ou des arbres. Je ne le percevais pas comme mon enfant, mais comme celui de cet homme ignoble.

"Celui-là est bien mon enfant, la chair de ma chair. J'évite de lui faire mal. Je souris à ses mouvements désordonnés qui font trembler mon ventre. Je ne le tuerai pas Alcor. Je ne suis pas une meurtrière."

Mais Alcor se méfiait d'elle et ne la quitta plus jusqu'à l'heure de la naissance. Elle accoucha sans difficulté d'un enfant mort. Alcor en fut très abattu. Ne pouvant s'empêcher de penser que Larme était responsable, il alla la trouver pour lui faire part de sa colère. Mais elle était si malheureuse, ne parvenant pas à lâcher le corps inerte que Saïr voulait lui retirer, qu'il ne dit rien.

Quand Larme fut remise, elle poussa Alcor à transformer Célubée. Elle n'avait pas oublié l'émerveillement qui les avait tous saisis en découvrant Arkkande. Larme, qui avait l'esprit inventif, voulait qu'on tire parti des nombreux décrochements du terrain pour bâtir Célubée en terrasses et la garnir de jardins. Ainsi s'engagea l'une des plus grandes rénovations de

Célubée après celle que l'inondation, si lointaine aujourd'hui, avait obligé à entreprendre. Ni Larme ni Alcor n'en virent jamais le résultat car le travail fut long, interrompu par de plus pressantes nécessités, et les jardins ne prirent leur forme définitive qu'un siècle plus tard.

Alcor avait reçu les marchands avec lesquels Arkkande commerçait. Il leur proposa d'entreprendre avec eux de loyales relations. Arkkande se trouvait à l'est de Célubée et le pays d'où venaient les marchands plus à l'est encore. Ils disaient qu'existaient d'autres terres habitées, au sud-est d'Arkkande, et qu'un peuple nouveau, venu d'un lieu inconnu, était en train de s'installer au nord de Célubée, par-delà ses plus hautes montagnes. Ces informations faisaient frémir Alcor de bonheur. Il pensait que le territoire d'Arkkande, qu'il avait adjoint à Célubée, ne resterait pas son unique conquête.

Mais il ne repartit pas tout de suite, parce que l'administration d'Arkkande et de ses dépendances l'occupait et aussi parce que Larme était à nouveau enceinte.

Dès qu'il sut que sa sœur attendait un enfant, Alcor fit venir Saïr. C'était alors un vieil homme qui s'attendait chaque jour à mourir. Il se chagrinait que Tsarit n'ait eu qu'un fils et que sa charge dût revenir à l'un des prêtres qui l'entourait. Alcor aurait voulu que son oncle aille à Arkkande pour y enseigner la religion de Célubée à ses prêtres et à ses habitants. Saïr l'en avait dissuadé en lui faisant valoir qu'il était préférable, pour l'instant du moins, de respecter la coutume du pays conquis. Saïr avait eu l'occasion, avant la prise d'Arkkande, de discuter avec des Célubéens qui l'avaient visitée. Ce qu'il avait appris de leur religion, ou plutôt de leur peu de religiosité l'avait prévenu contre ce pays et ses habitants. Il pressentait que l'œuvre de prosélytisme à laquelle son neveu voulait le contraindre et qui reviendrait sans doute, après sa mort, à l'un de ses disciples, serait d'une telle ampleur qu'il y faudrait une force d'âme et une énergie qu'il n'était plus certain de posséder.

Cependant, pour l'heure, Alcor se réjouissait que Saïr ait refusé de quitter Célubée. Il souhaitait en effet qu'il entourât Larme des soins les plus complets et les plus vigilants. Malgré les raisonnements de Saïr et les explications de Larme, il persistait à penser que la mort de son premier-né n'était pas aussi naturelle qu'on voulait le lui donner à croire. Il soupçonnait Larme de disposer de pouvoirs secrets et d'en user à des fins exclusivement

maléfiques. La présence de Saïr à ses côtés, tout au long de sa grossesse, lui paraissait le seul moyen de contrebalancer les sortilèges de la jeune femme.

Larme se rendait compte de l'état d'esprit de son frère. Elle en devint très malheureuse. Et sa tristesse augmenta ses déceptions récentes, au point de la faire tomber dans la mélancolie. Elle, qui avait vécu pour régner aux côtés d'Alcor, pour influencer ses pensées et ses actions, s'apercevait que son frère la consultait de moins en moins et ne tenait presque jamais compte de ses avis, lorsqu'elle se risquait à en émettre un. Après son accouchement, elle avait pris conscience qu'il se détachait d'elle. Sa passion s'éteignait peu à peu, étouffée par la méfiance. Certains jours, elle pensait qu'il regrettait de l'avoir épousée. Son propre amour, qui s'était amoindri lorsque celui d'Alcor s'était manifesté, réapparut avec une intensité qu'elle pensait ne plus connaître.

La vie lui sembla n'avoir aucun sens. Elle aimait à nouveau qui non seulement ne l'aimait plus, mais la soupçonnait des plus grands crimes. Elle ne pourrait jamais régner sur Célubée. Elle avait cru échapper à la malédiction qui pesait sur toutes les femmes. Elle avait combattu de toutes ses forces son destin. Elle avait bravé les interdits pour parvenir à son but : elle avait tué et commis l'inceste. L'écroulement de ses illusions et le malheur qui s'acharnait sur elle depuis qu'elle avait tenté de dévier le cours de ses jours l'accablèrent de douleur. Même son ventre, qui grossissait et ballottait contre elle lorsqu'elle descendait un peu vite – comme elle aimait le faire – la montagne de Célubée, venait lui rappeler qu'elle n'avait pas le pouvoir de se soustraire à la fatalité. Elle atteignit un tel état de confusion mentale, pleurant de longues heures, à demi prostrée dans un coin de la maison royale, ou au contraire s'enfuyant plusieurs jours dans la montagne sans donner de nouvelles, avant d'en revenir plus abattue qu'elle n'était partie, que Saïr s'inquiéta pour elle et pour l'enfant qu'elle portait.

Il alla parler à Alcor. Sans que Larme lui ait fait la moindre confidence, il se doutait de ce qui l'agitait.

"Je ne puis, dit-il à son neveu, mener à bien la tâche que tu m'as confiée si tu ne m'aides pas. Larme est convaincue que tu ne l'aimes plus, parce que tu la soupçonnes de vouloir du mal aux enfants qu'elle conçoit. Si tu ne l'assures pas du contraire, elle ne survivra pas à sa grossesse et l'enfant pas plus qu'elle."

Alcor, qui tenait désespérément à avoir un enfant et ne pouvait, quels que soient ses sentiments actuels envers Larme, imaginer d'en avoir d'une autre femme qu'elle, parce que son cœur s'était habitué à n'aimer que sa sœur, accepta de faire taire son inquiétude et sa défiance. Il se montra à nouveau attentif et tendre. Larme ne fut pas dupe et reçut ses témoignages d'amour comme l'apaisement provisoire de sa détresse. Ils l'aidèrent toutefois à mener sa grossesse jusqu'à son terme.

Lorsque Saïr l'accoucha d'un petit garçon qui, en dehors du fait qu'il ne pleurait jamais, même quand il devait avoir faim, était conforme à tous les désirs d'Alcor, Larme reprit courage. Pendant les deux années qui suivirent la naissance de Siria, Alcor parut à nouveau très épris de sa sœur. Larme se résigna à se laisser définitivement écarter du pouvoir et s'occupa de son fils. Alcor prit en effet plusieurs mesures concernant l'administration d'Arkkande, dont il avait entrepris la reconstruction, sans lui en parler et alors même qu'il ne pouvait manquer de savoir qu'elle y serait hostile. Enfin, il prépara son armée. Larme comprit que la conquête d'Arkkande ne lui suffisait pas et qu'il s'apprêtait à étendre encore les terres de Célubée.

Bien qu'il fût impatient de s'enfoncer vers l'est en direction de l'arrière-pays d'Arkkande, qui refusait de se soumettre et de livrer sa dernière ville, Alcor retarda son départ. Célubée souffrait cette année-là d'une grande sécheresse qui la priva de la moitié de ses récoltes. Afin d'empêcher les paysans des deux villages de s'approprier la totalité des moissons au détriment de Célubée, Alcor dut faire saisir par son armée une partie des grains récoltés. Les liens entre Célubée et les groupements de paysans s'étaient alors considérablement distendus et les agriculteurs supportèrent très mal l'intervention autoritaire d'Alcor. Pour la première fois depuis le règne de Neter, un roi de Célubée eut à faire face à des réactions violentes au sein de son peuple.

Alcor aurait été naturellement porté à l'intransigeance et au châtiment des mécontents. Mais Saïr lui conseilla une politique plus modérée et Larme l'y poussa également. Quoique peu enclin à suivre les avis d'autrui, ainsi que sa sœur en avait fait l'expérience, il s'y rallia cependant et se rendit lui-même dans les deux villages pour rencontrer les paysans et leur expliquer les raisons de sa décision. Il resta absent quelques jours et ne revint que lorsque tout fut rentré dans l'ordre.

Il parcourut la plaine, le long du fleuve. Il regarda, dans la lumière déclinante, sa ville se dégager peu à peu de la montagne. Il distingua les sculptures qu'y avaient faites ses ancêtres en y creusant leur maison et qu'agrandissaient aujourd'hui les vieilles familles de Célubée qui, ne se résignant pas à abandonner leurs logements souterrains, les éclairaient en élargissant les fentes dont était percée la montagne. Il aperçut la maison royale, sa maison, seule désormais sur le socle qui dominait la ville basse. Il se sentit heureux. Son pays était à nouveau tranquille. L'automne venait et, avec lui, les pluies et la crue du fleuve qui fertiliseraient les terres pour les prochaines semailles. La sécheresse actuelle ne le tracassait pas beaucoup, même si elle devait réduire les échanges avec les pays voisins. Il respira l'air doux du crépuscule, éperdu de joie à l'idée qu'il allait repartir conquérir des terres pour Célubée, à l'idée qu'il avait un fils qui lui succéderait et auquel il apprendrait bientôt l'art de gouverner. Quand il entra dans Célubée, que le soleil couchant allumait de violentes couleurs, l'avenir lui paraissait tracé et, pour cela, sans problème.

À peine eut-il pénétré dans son jardin, qu'il comprit qu'il devait laisser ses rêves derrière lui sur la route du fleuve, où la nuit et ses terreurs se chargeraient de les dissiper. Saïr l'attendait, l'air grave.

"Alcor, dit-il, j'ai résolu de te parler. En ton absence, j'ai discuté avec Larme. Elle pense comme moi. Elle avait les mêmes doutes que moi. Nous avons confronté nos expériences et nos observations. Nous sommes parvenus aux mêmes conclusions.

"Voilà plusieurs mois qu'elle souhaite t'en informer, qu'elle redoute de le faire et espère toujours s'être trompée. J'ai promis que je m'en chargerais, parce qu'il est juste que tu le saches, toi aussi."

Ce discours imprécis et troublant, destiné à préparer Alcor, l'inquiéta davantage que si on lui avait assené quelque horrible nouvelle. Il fit signe à Saïr de s'asseoir près de lui, sous le grand arbre aux fleurs flamboyantes où il aimait à venir réfléchir.

"De quoi s'agit-il ? demanda Alcor, quand Saïr fut assis.

— Il s'agit de ton fils, Siria."

Alcor posa la main sur le bras de Saïr.

"Que lui est-il arrivé ?

— Rien. Rien, justement, c’est cela qui est inquiétant.”

Alcor rit nerveusement, à la fois de soulagement et de stupidité. Le Grand-Prêtre reprit :

“T’occupes-tu de ton fils de temps en temps ?

— Jamais, bien sûr, il est trop petit. C’est Larme qui en prend soin. Tu le sais bien. Les pères ne s’occupent de leurs enfants mâles que lorsque les mères en ont fini avec la première éducation.

— Tu ne vas jamais voir Siria ?

— Mais si, ne serait-ce que pour m’assurer que je n’ai pas rêvé que j’avais un fils.

— Et rien ne t’a jamais frappé dans son comportement ?

— Non, répondit Alcor, à nouveau alarmé. Qu’est-ce qui aurait dû me frapper ?

— Siria aura deux ans bientôt, lorsque le soleil repassera au point où la nuit rejoint le jour, c’est-à-dire dans quelques jours seulement. Il commence à peine à marcher, l’as-tu remarqué ?

— Je n’y ai pas prêté attention, car il dort généralement quand je trouve le temps d’aller le voir. Mais c’est vrai qu’il marche à quatre pattes.

— Il est rare qu’un enfant de cet âge ne sache pas encore marcher. Et Siria y consent à peine, refusant d’avancer s’il ne se sent pas soutenu. De fait, il tient à peine debout sans appui et redoute de tomber à chaque pas.

— Que veux-tu dire ?

— Qu’il n’a pas d’équilibre. Mais, Alcor, il y a plus grave. Tu ne peux pas ne pas avoir remarqué que ton fils ne pleure jamais.

— Il n’a jamais pleuré, c’est vrai, et j’en tire beaucoup de fierté…

— Il n’a jamais pleuré, le coupa Saïr, mais je ne l’ai jamais entendu rire non plus. Et je n’ai guère le souvenir de ses sourires ou de ses babillages.

— Enfin, s’énerva Alcor, que veux-tu dire ? Que sous-entends-tu ? Parle !

— Siria ne se comporte pas comme les enfants de son âge. Mais je ne crois pas qu’il y ait lieu d’en tirer de la fierté. Je crains qu’il ne faille, au

contraire, s’en inquiéter.

— Saïr ! Que dois-je craindre ? Dis-le-moi !

— Une fois, dans ma jeunesse, j’ai vu un cas semblable à Célubée. L’enfant, en grandissant, n’a jamais rattrapé son retard. Il a fini par marcher et par acquérir un certain équilibre. Il s’est mis à parler, mais mal et de manière hachée et ses propos étaient souvent incohérents et désordonnés. Il ne comprenait pas toujours ce qu’on lui demandait. Il n’était pas normal, Alcor, parce que son intelligence n’avait pas grandi normalement. Je crois que Siria est dans ce cas. Je crois que tu ne peux pas espérer qu’il te succède un jour, parce qu’il sera incapable d’accomplir autre chose que des actes simples, parce qu’il sera inapte à décider et donc à régner sur Célubée et ses territoires.”

Alcor se cacha les yeux de ses deux mains et demeura un long moment ainsi, pendant que la nuit achevait de tomber. Saïr ne dit rien, ne le toucha pas et regarda pensivement les étoiles se lever dans le sillage du soleil couchant.

Enfin Alcor consentit à regarder autour de lui ce monde vacillant, une nouvelle fois plongé dans les ténèbres inconnues et incompréhensibles.

“C’est Larme. Je savais qu’elle se débrouillerait pour que Célubée n’ait pas d’héritier. Elle m’a ensorcelé, obligé à l’épouser. Et, comment ai-je pu, comment ai-je pu, après ce qu’elle avait fait à son propre enfant, penser qu’elle pourrait être une épouse et une mère comme les autres ?

— Cesse, Alcor. Cesse de rejeter la faute sur Larme. Tu es coupable autant qu’elle. Lorsque tu as voulu l’épouser, je vous ai dit que frère et sœur dans Célubée ne peuvent avoir de descendance. Vous n’avez pas daigné m’entendre. Vous avez eu un enfant. Cet enfant ne pourra régner sur Célubée. Il est écrit dans le ciel qu’un frère ne doit pas épouser sa sœur. Tu le savais aussi bien que Larme.

— Mais c’est elle qui m’a rendu fou, fou d’elle. J’en ai perdu l’esprit.

— Elle t’aimait, tu l’aimais, quoi de plus naturel ? Que vient faire la magie ici ? Tu t’es blessé, Alcor, comme tous ceux de ta race qui ont commis la même erreur que toi. Mais tu as à jamais déchiré l’âme de ta sœur. Elle a fait pour toi plus qu’aucune femme ne fait pour un homme. Toi, tu la rejettes, tu l’humilies. Tu ajoutes une faute à ta faute primitive.”

Alcor regarda Saïr, puis le ciel scintillant.

“Tu dis que nous ne pourrons pas avoir ensemble d’enfant qui règne un jour sur Célubée.

— Je le pense, mais qui peut en être sûr ? Vous avez eu un enfant qui a survécu, cela tient du miracle. Pourquoi n’y aurait-il pas un autre miracle, plus miraculeux, plus achevé que le premier ?

— Comment pourrais-je le croire à présent ?” interrogea Alcor.

Le silence retomba entre eux. Ils se distinguaient à peine à présent.

Le vieux Saïr, qui gardait une vue perçante et était depuis toujours nyctalope, voyait cependant les yeux brillants de son neveu. Il soupira tristement. Il regrettait Tsarit et se sentait trop faible pour faire face aux malheurs qui accablaient la dynastie de Neter. Alcor murmura :

“Je vais partir, Saïr. À présent, je n’ai plus de raison de différer mon expédition.

— J’espère que tu trouveras la guérison dans ces terres lointaines. Je prierai les dieux pour toi, pour qu’ils te gardent en vie et apportent une solution à tes problèmes.

“Viens me dire adieu avant de t’en aller. Je ne vivrai plus guère maintenant. Ma mort est inscrite dans les constellations de cette saison. Je ne te verrai pas guéri.”

Guéri, il revint et Saïr, qui était mort peu après son départ, ne le vit pas.

Lorsqu’Alcor se présenta à nouveau devant Célubée, deux années entières s’étaient écoulées. Jamais Célubée n’était demeurée aussi longtemps sans souverain depuis que Neter y avait pris le pouvoir. La mort de Saïr l’ayant privée de son second pilier, Larme avait assuré, avec la sagesse et la compétence dont elle s’était toujours crue capable, le gouvernement de la ville et de ses territoires immédiats. Elle avait à plusieurs reprises envoyé des courriers vers Arkkande pour informer Alcor des principaux événements qui affectaient Célubée et solliciter des conseils lorsqu’elle hésitait à trancher elle-même. Mais ils ne rapportèrent jamais de réponse.

Devant le silence de son mari, Larme avait décidé d'agir comme elle l'entendait. Pendant les deux années où elle régna sur Célubée, celle-ci connut une grande prospérité. Le discernement de Larme y contribua largement. Elle intervint à plusieurs reprises pour la fixation du calendrier des travaux agricoles. Il se trouva que le climat et l'état du sol, que les débordements du fleuve avaient généreusement fécondé, favorisèrent la réalisation de ses idées. Quoi qu'il en soit, les agriculteurs, qui l'avaient regardée avec méfiance venir se mêler de leurs affaires, se mirent à la consulter en tout jusques et y compris dans leurs affaires personnelles, qu'elle régla toujours avec habileté et discrétion. Elle réussit aussi à négocier à un prix avantageux la vente aux caravanes étrangères des céréales et lentilles récoltées en abondance. Au cours de ces deux années, la sécheresse ne fut plus qu'un mauvais souvenir. Célubée était plus riche qu'auparavant. Ses greniers, emplis de réserves, lui permettraient de faire face aux aléas climatiques s'ils venaient à se reproduire.

Quand Alcor rentra, Larme était devenue le souverain incontesté du pays. Elle l'administrait avec douceur et fermeté, ce qui contrastait avec la cruauté que Célubée avait dû supporter depuis le règne de Tsarit. Elle avait reconquis avec élégance et imagination l'estime de son peuple qui faisait depuis quelque temps défaut à sa dynastie.

Quand on vint porter à Larme la nouvelle du retour de son frère, elle s'alarma. Après ses vaines tentatives pour le consulter, elle avait négligé de lui envoyer de nouveaux messagers. Elle craignait à présent qu'il ne lui fît reproche d'avoir gouverné seule et en quelque sorte usurpé son pouvoir. Mais quoiqu'Alcor ne pût manquer de constater la puissance de sa sœur dans Célubée, ainsi que la nouvelle politique qu'elle y avait mise en œuvre, il n'était pas d'humeur à lui faire quelque observation que ce soit.

Chacun remarqua la splendeur et la majesté du cortège d'Alcor. Il ramenait une armée plus nombreuse qu'au départ, aguerrie et surtout chargée de richesses inhabituelles. Mais ce que tous notèrent, fut que marchait aux côtés de leur roi une jeune fille d'une grande beauté. Elle entra dans la maison royale avec lui. Larme, qui l'attendait sur le pas de la porte, montra quelque surprise de ne pas le voir seul. Il la pressa contre lui avec une chaleur plus fraternelle qu'amoureuse. Puis, se dégageant rapidement, prit la jeune fille par la main et la présenta à Larme comme son

épouse. Larme pâlit aux paroles d'Alcor. Elle tenta de se ressaisir et se força à regarder sa rivale. Quand elle s'aperçut que celle-ci était enceinte, ses épaules se voûtèrent soudainement. Pendant quelques instants, ils s'observèrent tous trois. Larme, enfin, se souvenant qu'elle venait de régner sur Célubée et qu'elle n'y avait jamais failli, jugea cette faiblesse indigne d'elle. Elle leur fit signe de rentrer et leur montra le chemin.

Après quelques jours, Larme ne douta plus qu'Alcor était très amoureux de sa nouvelle femme. Celle-ci, née dans l'extrême-est du pays d'Arkkande, parlait encore mal la langue de Célubée, mais le peu qu'elle en savait suffit à Larme pour la juger d'une piètre intelligence. Elle la compensait cependant par une admirable beauté et une grande douceur. Elle était aussi calme et passive que Larme était passionnée et énergique. Malgré la douleur qu'avait provoquée en elle le second mariage d'Alcor et qui la rendait d'autant plus malheureuse que son frère ne lui accordait plus la moindre attention conjugale, Larme reconnut que la nouvelle épousée ne lui était pas hostile et ne lui voulait pas de mal. Elle se consola aussi en constatant le désintérêt d'Alcor pour l'administration de Célubée. Il partageait son temps entre sa femme et son armée et semblait avoir abandonné à Larme le soin du gouvernement.

Elle crut, un temps, qu'il ne lui avait confié de pouvoir que sur les terres de Célubée. Lorsqu'arrivèrent des courriers du gouverneur d'Arkkande qu'Alcor y avait nommé pour gérer en son nom ces nouveaux territoires, elle les adressa à son frère. Mais il refusa de les recevoir et les renvoya à Larme en leur recommandant de ne prendre que d'elle leurs instructions. Ainsi s'occupa-t-elle également d'Arkkande et de son pays. Elle y retourna pour s'entendre personnellement avec le gouverneur et prendre par elle-même la mesure de cette terre et de ses problèmes. Elle obligea Alcor à s'y rendre avec une partie de son armée lorsque le gouverneur se révéla moins honnête et consciencieux qu'ils ne le souhaitaient. Alcor lui obéit et, quand il eut abattu le gouverneur indélicat, lui fit demander quelles étaient ses directives et qui elle souhaitait nommer à ce poste. Le pouvoir de Larme, loin de diminuer avec le retour de son mari, s'accrut donc et se renforça de ce qu'Alcor lui-même s'y soumettait.

Ce qui motiva ce changement dans le comportement de son frère, elle ne le sut jamais. L'amour qu'il vouait à sa seconde femme ne pouvait pas l'expliquer entièrement. Il semblait qu'il y eût quelque chose de cassé dans

son ambition, bien que la naissance d'un fils et le bonheur avec lequel il l'accueillit le démentît.

Larme avait enduré avec beaucoup de peine le spectacle de la seconde femme d'Alcor, épanouie par son état. Plus difficilement encore, l'espèce de bonheur avec lequel Alcor caressait en public le ventre plein et le présentait béatement à ses visiteurs. Elle n'avait jamais été l'objet de telles marques d'affection au cours de ses propres grossesses et le souvenir de la défiance d'Alcor à ces moments lui faisait monter les larmes aux yeux. Elle s'échappait alors, soit pour faire face à ses tâches publiques, soit pour s'occuper du petit Siria.

Au contraire d'Alcor qui, depuis son retour, y accordait si peu d'importance qu'il n'était jamais allé le voir et l'avait toujours ignoré lorsqu'il le découvrait jouant dans l'herbe du jardin, Larme s'y était attachée.

Tout en régnant sur Célubée, elle en avait pris un soin jaloux. Malgré ses faiblesses congénitales qui faisaient qu'à quatre ans, il avait la stature d'un enfant de deux ans, marchait mal et avec fatigue et commençait à peine à parler, il était d'une nature affectueuse et toujours prêt à prouver à sa mère son amour et son désir de bien faire. Larme s'était montrée exigeante avec lui, sans jamais cependant lui mesurer sa tendresse. Elle l'obligeait à s'endurcir physiquement et le faisait parler, lui expliquant inlassablement, jusqu'à ce qu'il parût avoir compris, le sens des mots et leur prononciation exacte. Elle avait connu son plus grand bonheur le jour où Siria s'était amusé à la taquiner et avait ri pour la première fois de sa vie en voyant sa mère étonnée de la farce qu'il lui avait faite. Larme était persuadée que Siria deviendrait un homme comme les autres, même si son éducation prenait plus de temps. Elle en avait convaincu l'aînée de ses sœurs qui, veuve sans enfant, l'assistait dans la tâche ingrate qu'elle s'était assignée. Larme refusait de penser que son fils pourrait ne pas être un jour roi de Célubée.

Quand naquit le second fils d'Alcor, qu'il nomma Azriel, Larme connut des jours de grande tristesse. L'enfant était si normal et si beau, tant aimé de son père et de sa mère, qu'elle ne put s'empêcher de souhaiter qu'il ne vécût pas. Afin de prévenir toute tentation de sa part, qu'elle aurait ensuite

regrettée, elle choisit ce moment pour visiter Arkkande. Lorsqu'elle revint, Alcor n'était pas remis de son bonheur et elle comprit qu'il comptait faire d'Azriel son successeur sur le trône de Célubée. Elle réussit à le convaincre de ne pas précipiter les choses et d'attendre que l'enfant soit plus avancé en âge pour arrêter sa décision.

Mais Azriel grandit normalement et dépassa bien vite en intelligence et en force son demi-frère avec lequel Alcor consentit à ce qu'il jouât. Entre-temps, sa mère avait perdu trois autres enfants qui, soit ne vécurent pas, soit étaient mort-nés. Alcor, qui souhaitait vivement un second fils pour donner un Grand-Prêtre à Célubée, montrait quelque agacement devant ces vaines grossesses.

Larme vit qu'il se fatiguait de sa vie familiale et elle lui suggéra de tenter une nouvelle expédition pour conquérir d'autres terres. Il y avait au sud-est d'Arkkande un petit pays, riche d'un métal jaune que les caravanes vendaient fort cher et avec lequel on façonnait des objets résistants. Larme incita son frère à s'y rendre pour y soumettre le pays, ou, à défaut, acheter dans des conditions avantageuses ce cuivre dont on faisait tant de cas. Il partit donc, laissant sa femme grosse une nouvelle fois.

Il revint au bout d'une année, chargé du métal désiré et ayant assuré la domination de Célubée sur de nouvelles terres. Il avait, au retour, découvert une route d'accès facile, qui menait au pays du cuivre non par la montagne, mais par les plaines du sud, en contournant les dernières arêtes montagneuses. Il était satisfait de lui et déposa son butin et ses conquêtes aux pieds de sa sœur en lui recommandant d'y veiller avec le même talent que sur les précédentes possessions de Célubée. Il se montra moins heureux cependant d'apprendre que l'enfant qui lui était né n'avait pas survécu à une violente fièvre. Malgré son mécontentement, il retrouva avec plaisir sa femme à laquelle l'éloignement prolongé avait donné un nouveau piquant.

Ainsi se trouva-t-elle grosse peu de temps après le retour de son mari. Larme, qui s'était habituée à la chasteté et à la stérilité, apprit tranquillement la nouvelle et y accorda moins d'importance qu'aux troubles qu'on lui signala dans l'arrière-pays d'Arkkande. Elle les avait pressentis lorsqu'elle s'y était rendue. Le pays natal de la seconde femme d'Alcor – quoi que ce dernier en pensât et quel que fût l'honneur qu'il lui avait fait en choisissant chez lui une épouse – ne s'était jamais totalement soumis. Sa population acceptait mal la tutelle de Célubée, non seulement en raison de

son naturel indépendant, mais aussi parce que la religion qu'Alcor avait, contre l'avis de Saïr, tenté d'y implanter s'opposait trop profondément à ses propres rites et traditions religieuses.

La religion de Célubée était douce. Ses dieux ne se montraient pas très exigeants, pour peu qu'on les respectât sincèrement. Ils semblaient tenir avant tout à l'observation des rites dégagés par les prêtres et se contentaient de quelques présents sans importance. Ils étaient accueillants envers les morts et acceptaient volontiers de protéger les vivants si on leur en faisait la demande selon les règles consacrées. C'était une religion consolatrice, plus sociale que métaphysique, parce que, obligeant à la médiation des prêtres, elle leur donnait une certaine autorité.

L'arrière-pays d'Arkkande avait pendant les siècles des siècles mijoté une religion noire et cruelle. Ses dieux ressemblaient à des forces infernales, traquant en permanence les hommes afin de les arracher à la vie et les entraîner dans les horreurs de la mort. Pour apaiser ces dieux impitoyables, les habitants de ces contrées n'hésitaient pas à sacrifier certains des leurs. Les plus heureuses des victimes étaient simplement mises à mort, mais bien souvent elles étaient soumises à de longs supplices, afin de prolonger la satisfaction des dieux et les accalmies ainsi achetées. Cette terre, plus accidentée encore que celle de Célubée, était secouée de fréquents tremblements de terre. Ces inexplicables désastres s'interprétaient logiquement, pour la population, comme l'expression des fureurs divines. Leurs répétitions et leur ampleur l'avaient au cours des temps confirmée dans la certitude que ses rites meurtriers étaient justifiés.

Durant sa seconde campagne dans le pays d'Arkkande, Alcor avait emmené quelques disciples de Saïr avec lui. Il les avait essaimés sur le territoire pour persuader la population de se rallier à la religion de Célubée. Alcor agissait en ceci moins par conviction de la vérité de sa religion ou par réaction contre celle des terres qu'il avait conquises que par souci de domination. Il souhaitait que tous se plient à la loi de Célubée. La seconde femme d'Alcor, qui l'avait tant changé, n'avait cependant pas réussi à lui faire admettre la supériorité de la religion d'Arkkande sur celle de Célubée. Elle avait dû se soumettre aux rites célubéens, quoiqu'elle continuât en secret à observer, pour autant qu'elle le pouvait, ceux de son pays.

Larme calma les esprits de cette province lointaine en rappelant à Célubée l'un des prêtres trop zélés, qui avait provoqué les désordres. Toutefois, elle fit savoir, par la voix du gouverneur, qu'elle ne tolérerait plus aucun autre soulèvement. Tout rentra dans l'ordre et Larme se consacra à ses tâches habituelles.

À la fin de l'année, la femme d'Alcor accoucha. Elle passa trois jours en travail dans d'épouvantables douleurs. Le Grand-Prêtre et ses assistants, parmi lesquels se trouvait Larme, qu'on avait mandée lorsqu'il était apparu que les choses se présentaient mal, ne comprenaient pas pourquoi elle, qui avait mis au monde chacun de ses précédents enfants avec tant de facilité, ne parvenait pas à accoucher de celui-ci. Malgré son peu de goût pour la femme de son frère, Larme était terrorisée de la voir souffrir avec une violence inapaisable. L'enfant naquit au terme du troisième jour. Il était mort. Sa taille et son poids inhabituels expliquèrent les difficultés de l'enfantement. Quant à sa mère, profondément déchirée, elle avait perdu beaucoup de sang et on désespéra de la sauver. Miraculeusement, les cataplasmes posés par les prêtres réussirent à cicatriser les plaies. Cependant, Larme qui les regarda attentivement et en discuta avec le Grand-Prêtre, comprit que tout nouvel accouchement risquait d'être fatal.

Alcor était dans une grande colère quand Larme alla le trouver. On lui avait appris la mort de son enfant et l'état inquiétant de sa femme. Il supportait mal son incapacité à mettre au monde d'autres enfants et encore plus difficilement qu'elle se trouvât en danger mortel. Larme essuya, comme pour ceux qui l'avaient précédée, la violence de son frère. Quand elle l'eut apaisé, elle se risqua à lui conseiller d'éviter à sa femme une nouvelle grossesse. Alcor posa de nombreuses questions avant d'éclater à nouveau en reproches.

"Bien sûr, tu ne peux que te réjouir qu'elle n'ait pas réussi à enfanter plus d'un fils et l'idée qu'elle ne doive plus en avoir te satisfait aussi sûrement.

"Tu as tout manigancé, Larme. Pour Azriel, tu n'as rien pu faire, parce qu'il était trop tard, mais pour chacun des autres, tu as employé ta magie habituelle. Aujourd'hui, tu viens tenter de me réduire en cherchant à m'écarter de ma femme. Je ne te crois pas, Larme. Je ne puis te faire confiance dès lors qu'il s'agit de ma vie personnelle…

— Eh bien, l’interrompit-elle sèchement, ne me crois pas, Alcor. Tes insinuations sont répugnantes et basses. Qu’elles suffisent à te convaincre m’attriste. Au nom du respect et de l’affection que j’ai pour toi, permets que je n’en écoute pas davantage.”

En dépit de cet incident, Larme continua à gouverner Célubée, tandis qu’Alcor passait ses journées entre ses soldats et sa femme. Bien entendu, celle-ci se retrouva rapidement enceinte. Pendant la grossesse, Larme se tint à l’écart pour prévenir les suspicions et médisances de son frère. Cela n’empêcha pas cet accouchement d’être plus épouvantable que le précédent. Au bout de quatre jours sanglants, où les hurlements déchirants de la jeune femme furent peu à peu remplacés par des gémissements de plus en plus faibles et espacés, puis par un silence troublant, Larme sortit la première de la chambre. Alcor, inquiet, attendait dans le jardin. Larme alla vers lui. Elle s’assit, ramena ses genoux sur la poitrine, les serrant entre ses bras et, posant sa tête sur ses genoux, se mit à sangloter. Alcor ne bougea pas de l’endroit où il était lui-même assis. Il laissa pleurer sa sœur. Lorsque le couchant fut descendu dans leur jardin, l’éclairant de longues traînées violettes, chacun des deux se tenait immobile dans la même position. Larme ne pleurait plus. Alcor se leva le premier et rentra dans la maison. Il y fit venir tous ceux qui devaient s’occuper des funérailles. On enterra la jeune femme dans la nuit, parce que Alcor ne pouvait supporter son corps éventré, le cadavre violacé de son dernier enfant et, plus encore, l’écœurante odeur de sang qui s’était répandue par toute la maison.

Pendant l’enterrement, des femmes montées de Célubée vinrent nettoyer la chambre mortuaire. On y répandit des parfums après avoir jeté du sable, balayé puis lavé à grande eau le sol et chaque objet éclaboussé de sang. Larme, elle-même, dont la robe avait été souillée pendant l’accouchement, fut entraînée par deux matrones dans un recoin obscur du jardin où elles la lavèrent et la rhabillèrent, tandis que leurs amies achevaient les tâches de purification ordonnées par Alcor.

Quand celui-ci revint, quoique changée et propre, Larme s’était rassise au même endroit et dans la même position. Alcor alla vers la maison et l’inspecta. Il ressortit, une torche à la main. Il se tint sur le seuil de la porte et appela sa sœur d’une voix douce.

“Viens, Larme. Viens. Il faut aller dormir. Tout est en ordre à présent. Tu peux rentrer.”

Larme se leva et le suivit. C’était la première fois, depuis de longues années, qu’Alcor se préoccupait de ce qu’elle ne dorme pas.

Après la disparition de sa femme, Alcor se rapprocha de Larme. Il lui témoigna d’abord quelques attentions telles celles de cette première nuit. Puis il prit l’habitude de dîner avec elle chaque soir et de discuter avec elle – ce qu’il ne faisait pour ainsi dire plus – de tout ce qui concernait Célubée. Larme ne parvenait pas à s’expliquer son attitude. Il ne montrait nulle affliction et l’on ne savait si c’était par dignité ou par absence de chagrin. Il ne parla jamais de sa femme et personne ne sait ce que furent ses véritables sentiments.

Ce qu’on sait, c’est qu’il ne porta plus jamais d’accusations contre sa sœur. Il ne reprit pas non plus le pouvoir à Larme. La seule chose sur laquelle il témoigna de la fermeté, fut le choix de son successeur. Il désigna publiquement Azriel comme le futur roi de Célubée. Ce faisant, Alcor rompit la tradition, car ayant deux fils, il aurait dû donner à l’un le titre de roi et à l’autre celui de Grand-Prêtre. Cependant Siria fut écarté de la répartition du pouvoir sans aucune explication.

Larme tenta vainement, après avoir essayé de sauvegarder les droits de son fils à la succession, d’obtenir au moins le titre de Grand-Prêtre. Elle le faisait par fierté maternelle, mais aussi par souci de justice et volonté pédagogique, car elle pensait que cela stimulerait Siria, tout en reconnaissant en son for intérieur que tel n’était pas l’intérêt de Célubée. En effet, si Siria avait progressé de manière satisfaisante, au point de ressembler, malgré sa petite taille et un léger bégaiement, aux enfants de son âge dont il parvenait à suivre les jeux, il fallait toujours lui consacrer beaucoup de temps pour lui expliquer ce qu’il devait savoir et son comportement restait parfois irrationnel. Larme s’inquiétait surtout de ses accès subits de violence. Lui qui était si doux et affectueux de manière ordinaire, pouvait soudain entrer dans une colère folle où il ne se maîtrisait plus. Il se montrait alors d’une force inattendue et, plus grave, d’une dangereuse agressivité. En dépit de la rareté de ces épisodes de fureur, Larme, qui avait jusque-là réussi à ce qu’ils ne tournent pas au drame, s’avouait parfois que ce n’était pas d’un retard de développement, mais de folie dont souffrait Siria.

Une fois qu'Alcor eut définitivement réglé sa succession et que Larme eut compris qu'il n'y avait plus rien à espérer pour Siria, le frère et la sœur se rapprochèrent davantage. Ils se consultèrent mutuellement plus souvent. Larme consentit à s'intéresser à Azriel qui, dépourvu de mère, s'accrochait désespérément à elle. Alcor proposa plusieurs fois à Larme des promenades qui les menaient dans la montagne, comme autrefois. Mais toujours, ils gardaient l'un envers l'autre, en dépit de l'amicale tendresse qui les liait, beaucoup de retenue.

Deux ans après la mort de la mère d'Azriel, Larme envoya Alcor dans l'arrière-pays d'Arkkande pour rétablir l'ordre. De nouveaux troubles y avaient éclaté. Les rebelles étaient allés jusqu'à sacrifier l'un des prêtres de Célubée à leurs dieux. La garnison qu'Alcor y avait laissée avait été attaquée et à demi détruite, au point de se replier sur Arkkande et d'y envoyer un courrier à Célubée. Alcor se rendit dans le pays de sa femme à la tête de son armée. Malgré les avis mesurés de Larme, qui lui avait conseillé de réduire la rébellion en préservant la fierté des habitants, il se montra implacable. Tous les meneurs furent exécutés publiquement, certains de la main même d'Alcor, qui tenait à prouver sa détermination. Les autres furent châtiés de diverses manières. On flagella et on mutila en public, on confisqua des biens au profit de Célubée. On brûla enfin tous les autels de la religion maudite que l'on découvrit. Cela allait contre l'opinion de Larme, qui souhaitait qu'on ne s'attaque qu'aux fauteurs de désordre et non à la religion elle-même. Mais Alcor ne voulut ou ne put respecter la recommandation de sa sœur.

Lorsqu'il rentra, victorieux, chargé de son butin de guerre, qu'il répartit entre les combattants, Larme se montra aussi heureuse de le revoir que chacune des femmes qui attendaient leur mari. Avant même de soulever dans ses bras Azriel qui guettait son père auprès de Larme, Alcor serra sa sœur contre lui et lui baisa les lèvres avec une fureur perdue. À compter de ce jour, ils reprirent leur vie conjugale. S'ils n'eurent jamais d'autres enfants ensemble, au grand soulagement de Larme que l'adolescence de Siria ne cessait d'inquiéter, la passion d'Alcor, qui s'était réveillée, ne disparut ni ne s'amenuisa plus jamais.

Larme continua à gouverner Célubée et l'ensemble de ses possessions, tout en instruisant Azriel de ses prochaines fonctions. Elle s'était résignée à

ce que Siria ne règne jamais. Plus encore, elle savait aujourd'hui que ce pourrait être une catastrophe pour le pays. Malgré ses écarts de conduite, elle lui témoignait toujours une affection indulgente, moins par amour véritable que parce qu'elle pensait que Siria était le prix de ses erreurs passées. Elle s'attachait peu à peu à Azriel, car il était intelligent et tendre et manifestait tout à la fois le désir de se faire aimer d'elle et des dispositions pour son futur rôle.

Siria entra dans l'adolescence à grands éclats. Ses crises de violence devinrent plus fréquentes et Larme, qui ne pouvait le surveiller ou le faire surveiller continuellement, s'inquiétait. Un soir où on lui rapporta qu'il avait à demi étranglé un soldat au cours d'un exercice, elle se résolut à en parler à Alcor. Celui-ci, qui passait l'essentiel de ses journées auprès de ses soldats, connaissait déjà l'incident. Il était de très mauvaise humeur lorsque Larme l'aborda. Alcor avait depuis longtemps affecté d'ignorer l'existence de Siria. Quand Larme avait réclamé pour son fils le titre de Grand-Prêtre, Alcor avait refusé sans aucun commentaire. Cette nuit-là, il parla pour la première fois de son fils aîné.

"Nous ne pouvons conserver Siria. Il était pour nous une honte. Voilà qu'il devient aussi un danger.

— Que veux-tu dire ?

— Il faut qu'il disparaisse. Soit que nous l'expédions dans les montagnes et qu'il se débrouille pour y survivre, soit que nous le mettions à mort."

Larme, horrifiée des suggestions de son mari, plaida un délai de grâce pour leur enfant. Elle l'obtint difficilement, Alcor jurant qu'il ne tolérerait plus aucun autre écart de conduite.

Il en commit cependant et très peu de temps après. Le printemps était venu et, avec lui, dans le jeune corps noueux et ferme de Siria des envies nouvelles qu'il ne comprenait ni n'analysait. Il se jeta sur une jeune fille dans un chemin de la montagne où il chassait et la viola. Ce désir ne correspondant pas à l'une de ses crises, il se borna à se révéler à la fois brutal et maladroit, ce qui suffit à bouleverser la jeune fille d'un âge encore tendre. À Célubée, les mœurs n'étaient pas aussi policées qu'on le souhaitait. Il y avait toujours eu des filles plus effrontées que d'autres pour qui une coucherie ne prêtait pas à conséquence. Mais le viol y était inconnu.

On ne répertoriait dans la chronique célubéenne – à l'exception du viol de Larme – aucune autre trace de cette violence.

Les parents de la jeune fille vinrent se plaindre à Larme des outrages que Siria avait commis. Larme se montra plus qu'ennuyée. Elle ne pensa pas même à cacher sa détresse aux parents. Ceux-ci, malgré leur chagrin, aimaient beaucoup leur reine et la vue de sa tristesse amollit leur détermination à obtenir réparation du crime de Siria. Lorsqu'elle se ressaisit, Larme offrit mille choses, toutes plus diverses et séduisantes, pour compenser l'affront fait à leur fille. Mais ils refusèrent tout. Larme fut plus désemparée encore devant ce refus. Elle leur demanda de fixer eux-mêmes le montant de la réparation qu'ils estimaient juste, craignant que, comme Alcor, ils ne réclament la vie de Siria. Le père et la mère se concertèrent un instant dans un coin de la pièce où Larme les avait reçus. Lorsqu'ils revinrent vers elle, l'homme prit la parole.

"Ce qui nous semblerait équitable serait que ton fils épouse notre fille.

— Mais, protesta Larme, qui se retint au dernier moment de dire qu'il était fou. Mais, reprit-elle, après ce qu'il lui a fait subir ?

— Précisément. Seul un époux a le droit de se conduire ainsi."

Comme elle craignait aussi qu'ils ne s'imaginent qu'en dépit des dispositions prises par Alcor, Siria puisse prétendre à régner à sa suite, elle précisa :

"Il n'a aucun droit sur Célubée, puisqu'Alcor lui a préféré Azriel.

— Nous le savons. Ce n'est pas la perspective de la gloire qui nous détermine.

— Mais votre fille voudra-t-elle de celui qui l'a maltraitée ?

— Peut-elle faire autrement ?"

Larme promit donc. Deux raisons lui semblaient justifier ce mariage, outre que c'était le dédommagement réclamé par les parents. Elle craignait que Siria ne recommence et ne provoque alors plus de mal qu'il n'en avait fait. Elle se demandait également si, par ce moyen, elle ne réussirait pas à l'équilibrer et à faire disparaître ses crises.

Cependant, lorsqu'Alcor revint, il l'appela avec colère :

“J’apprends que tu veux marier Siria. Qu’est-ce que cette nouvelle histoire ? Est-ce que tu deviendrais folle, toi aussi ?”

Larme lui raconta toute l’affaire et réussit à l’empêcher de se précipiter aussitôt sur son fils pour le tuer. Malgré les explications de sa sœur et sa manière convaincante de les présenter, Alcor refusa de donner son consentement.

“Si jamais il tue cette fille, que diras-tu à ses parents ? En outre imagine qu’il ait des enfants, tiens-tu vraiment à voir se perpétuer des êtres comme lui ?”

Larme pleura une partie de la nuit auprès d’Alcor. Elle pleurait sur le destin de son fils, dont elle se sentait responsable. Elle pleurait qu’on veuille aller jusqu’à le priver des consolations de l’amour. Au matin, ils parvinrent cependant à un accord et Larme promit de s’y ranger.

Elle alla trouver le jour même la jeune fille. À voir sa jeunesse, Larme douta qu’elle fût déjà en âge de concevoir des enfants. Elle était douce et jolie, encore terrorisée par ce qu’elle avait vécu sur la montagne. Larme parla longtemps avec elle et lui demanda si elle accepterait de revoir Siria. La jeune fille commença par sangloter. Larme lui affirma que, dans ces conditions, il n’en était pas question. Elle cessa aussitôt de pleurer et déclara qu’elle rencontrerait Siria, pourvu que Larme restât avec elle.

Elles allèrent ensemble à la maison royale. Siria se trouvait dans le jardin où, à son habitude, il rêvassait, immobile. Quand il vit sa mère et sa victime, il courut se cacher derrière un arbre. Larme l’appela.

“Viens, Siria. Je sais que tu t’es rendu compte que tu as fait quelque chose de mal. Viens t’excuser.”

Il obéit et se jeta aux pieds de la jeune fille en pleurant. Il balbutia qu’il avait su, lorsqu’il l’avait vue pleurer, qu’il lui avait fait mal ; qu’il l’avait beaucoup regretté, mais qu’il l’avait trouvée si jolie qu’il avait eu envie de la serrer contre lui et n’avait pas compris ce qui s’était passé après. La jeune fille s’assit dans l’herbe et prit Siria contre elle. Elle l’embrassa et le berça comme un petit enfant. Siria se laissa faire, rendant de temps à autre les caresses dont il était l’objet. À ce spectacle, Larme comprit que la jeune fille n’était guère plus éveillée que son fils. La demande des parents s’éclairait à présent. Siria et sa jeune amie semblaient s’aimer si tendrement, qu’Alcor donna son consentement au mariage. Il n’y mit

qu’une condition, celle qu’ils demeurent tous deux dans la maison royale. Il pensait pouvoir ainsi empêcher que les accès de fureur de son fils ne s’exercent contre sa femme.

Un an plus tard, alors que Siria et son épouse paraissaient vivre dans le plus grand bonheur, et la plus grande tranquillité, Alcor maria Azriel. Il se trouvait vieillissant et malade et souhaitait assurer, avant sa mort, la succession du pouvoir. Il se méfiait d’Azriel qui n’était pas d’une constitution aussi robuste qu’on l’avait espéré au moment de sa naissance. Il lui choisit une femme vive et débordante de santé, dont les formes pleines lui semblaient le gage de sa fécondité. Sans doute ne se trompait-il pas, car peu de temps après les épousailles, tous purent remarquer qu’elle était enceinte.

Alcor ne vit jamais son petit-fils, car la maladie qu’il sentait venir et l’empêchait chaque jour davantage de respirer, le terrassa avant le début des couches de sa belle-fille. Alcor ayant décidé, quand il avait choisi Azriel pour lui succéder, que Larme devrait céder le pouvoir à son beau-fils du jour où Azriel deviendrait roi, elle lui abandonna aussitôt le gouvernement de Célubée et de son royaume. Elle quitta également la maison royale avec son fils et sa bru et emménagea dans la maison que son frère lui avait offerte du temps qu’elle n’était encore que sa sœur. Elle avait trop de réserve et de dignité pour manifester du chagrin de la mort d’Alcor et de la perte de ses responsabilités. Mais elle refusa de céder aux pressions d’Azriel qui, se sentant trop jeune et trop faible, aurait souhaité qu’elle continue à diriger le pays. Elle promit seulement de le conseiller chaque fois qu’il lui en ferait la demande.

Après quelques mois d’exercice du pouvoir, dus à l’insistance de sa femme qui, très vaniteuse, enviait le rôle qu’avait joué sa belle-mère pendant tant d’années, Azriel alla cependant demander à Larme de l’assister. Et Larme continua, mais cette fois secrètement, de tenir entre ses mains les destinées de son pays. Azriel ne remit jamais en cause une seule de ses décisions. Parce qu’il était fin, quoique indécis et souvent trop faible pour faire preuve d’audace, il avait compris qu’il ne gagnerait rien à suivre, comme celle-ci le désirait, l’opinion de sa femme. Elle avait espéré devenir l’inspiratrice de sa politique. Elle dut se contenter de faire des enfants et se

résigner à ce que sa belle-mère soit, plus que le conseiller d'Azriel, à nouveau le véritable souverain de Célubée.

Le premier né d'Azriel fut un garçon. Il le nomma Naïra. Il engendra ensuite plusieurs autres enfants. Ne survécurent que Naïra, une fille dont on ne sait rien et un dernier garçon, destiné à devenir Grand-Prêtre.

Malgré sa santé fragile, Azriel enterra sa jolie et vigoureuse épouse. En dépit des conseils de Larme, il ne se remaria pas, estimant que les trois enfants qui lui restaient suffisaient au maintien de sa dynastie. À quelques reprises, il se risqua à voyager dans les terres que son père avait conquises, mais il y mit chaque fois comme condition que Larme l'accompagnât. Celle-ci, qui commençait à vieillir, se traînait d'assez mauvais gré derrière son beau-fils. Mais à les voir tous deux côte à côte, on aurait aisément pris Larme pour la plus jeune des deux. Elle se tenait très droite et sa peau n'était quasiment pas ridée. Elle supportait – malgré ses protestations – encore très bien les longues marches auxquelles on la soumettait et poursuivait avec une intelligence et une lucidité admirables les conversations et les négociations auxquelles ses fonctions la contraignaient. Azriel était un homme usé. Perdu de rhumatismes qui le torturaient du lever du jour à la fin de la nuit, l'empêchant de dormir et souvent de marcher, il s'était tassé. Ses traits avaient perdu leur fermeté et ses yeux cernés, ridulés de part et d'autre, se plissaient dans les moments d'effort pour lutter contre la fatigue. Larme avait pitié de lui, car il s'imposait des tâches le dépassant, telles ces inspections d'un bout à l'autre de son pays, qu'il voulut à tout prix accomplir avant de mourir, pour que son fils n'héritât pas d'un pays où l'autorité royale pourrait être mise en doute.

Au retour de l'un de ces voyages, alors que Naïra venait de rentrer dans sa douzième année et avait obtenu, pour cela, le droit d'accompagner Larme et son père, on leur annonça une nouvelle inattendue. La femme de Siria attendait un enfant. Larme accusa le coup lorsqu'on le lui apprit.

Les treize années que Siria avait passées aux côtés de sa jeune épouse avaient été pour Larme une consolation. Elle avait enfin vu son fils heureux. Il n'avait plus jamais manifesté la moindre violence. Sa femme n'avait jamais eu à se plaindre de lui et paraissait l'aimer profondément. Toute la ville s'attendrissait devant leur couple. On les regardait se

promener main dans la main, semblables à des enfants amoureux. À l'exception de leur activité sexuelle que Larme, qui demeurait auprès d'eux, savait intense, ils se comportaient en tout comme des enfants affectueux et taquins. Larme s'était réjouie de ce que leur union demeurât stérile, quoi qu'ils fissent pour l'en empêcher. Il ne lui échappa pourtant pas que sa bru, au fur et à mesure qu'elle grandissait, abandonnant l'enfance puis l'adolescence, malgré le retard de son esprit, jetait des regards de plus en plus passionnés et envieux sur les petits enfants de Célubée.

Lorsque Larme apprit la grossesse de sa belle-fille, elle ne put croire que son fils en fût responsable. Mais sa sœur qui, en son absence, avait exercé une surveillance étroite sur ses deux neveux lui assura qu'il ne pouvait en être autrement. Larme se résigna en observant le bonheur de Siria et de sa femme, autant qu'en écoutant les propos rassurants d'Azriel. Cependant, elle refusa le voyage que lui proposait son beau-fils vers le pays du cuivre – qui leur posait alors quelques problèmes – aussi longtemps que l'enfant ne serait pas né. Azriel différa son voyage, se refusant à partir sans elle.

Larme eut sans nul doute raison de vouloir demeurer à Célubée, car elle réussit par sa présence à éviter que le drame qui s'abattit sur sa famille ne prenne de plus grandes proportions. Encore qu'avec le recul, on puisse penser, peut-être, que si elle avait laissé le destin s'accomplir, Célubée eût échappé par la suite à de pires tourments. Mais peut-on reprocher à une femme si éprouvée de n'avoir, malgré sa perspicacité et son intuition, pas pressenti qu'elle commettait une erreur ?

Sa jeune belle-fille accoucha, très mal et très douloureusement, d'un enfant de sexe mâle. Au moment de la naissance, le Grand-Prêtre venait de partir pour Arkkande. Son meilleur assistant l'avait accompagné. Aussi la femme de Siria se trouva-t-elle livrée à deux jeunes prêtres dont l'expérience en matière d'accouchement était insuffisante, dès lors que l'enfant, comme c'était le cas, se présentait mal. Ce que voyant, Larme s'en fut quérir deux vieilles femmes qui s'y connaissaient davantage. Néanmoins, leur science était toute relative, car Célubée avait toujours réservé aux prêtres les mystères de la vie et donc le droit de procéder aux accouchements. Elles ne surent pas faire grand-chose pour aider la femme de Siria. Elles auraient sans doute accepté la tâche que leur confiait Larme, si elles n'avaient pensé qu'elle les dépassait et qu'elles risquaient

d’encourir la colère du Grand-Prêtre à son retour. Finalement, épuisée de chercher à convaincre les peureuses sages-femmes d’agir et les prêtres incompétents de ne rien faire, au milieu des hurlements de la parturiente, elle les chassa tous, hormis la plus vieille femme, que son grand âge mettait à l’abri de toute crainte.

Larme eut un moment de défaillance. Il lui semblait avoir passé l’essentiel de sa vie dans ces moments mystérieux et insoutenables qui précèdent la naissance. Ce ventre ballonné, qui se contractait douloureusement, par vagues inévitables et toujours plus intolérables, vous poussant jusqu’aux confins de la vie, il avait été le sien et celui de la femme d’Alcor, celui enfin de l’épouse d’Azriel. Cette odeur de sang envahissante, il lui semblait l’avoir toujours sentie. Elle avait cru, à tort, l’avoir oubliée. Elle était là, au creux de ses narines, mais aussi dans son cerveau qui la décomposait avec une telle précision, qu’elle savait distinguer l’odeur du sang frais de celle du sang coagulé, celle du sang liquide de celle du sang épais et visqueux, coulant en caillots qui s’accrochaient aux cuisses et s’étiraient grotesquement, avant de s’écraser sur le sol. Le désespoir devant la souffrance inapaisable, l’impression qu’on jouait sa vie pour avoir cru étourdiment au bonheur, l’incertitude devant le vertige de cette douleur utile qui pouvait, d’un moment à l’autre, devenir aussi mortelle qu’une autre, elle les avait toujours connus. Elle était en terrain familier, bien qu’elle sût qu’elle n’en avait pas pour autant la maîtrise.

Avec la vieille femme, elle réussit enfin à extraire l’enfant dans des conditions auxquelles elle ne voulut plus jamais penser. Malgré la longueur du travail, l’enfant vivait encore. La vieille femme, qui savait comment s’y prendre pour ramener à la vie les enfants à demi morts, parvint à le faire crier. Elle remarqua alors avec une placidité qu’admira Larme qui n’en pouvait plus et avait envie de hurler de fatigue et de détresse car elle voyait sa belle-fille agoniser devant elle : “Cet enfant sera solide. Aucun de ceux que j’ai vus naître n’aurait résisté à pareils traitements.”

La jeune mère, elle, ne résista guère. Elle survécut quelques jours, brûlant de fièvre et délirant, soignée par Larme qui tenta vainement de lui faire comprendre que son enfant était né et vivant. Mais le pire était à venir, car Siria, qu’on avait tenu à l’écart de la chambre de sa femme pendant la durée de l’accouchement et de l’agonie, s’énervait de plus en plus. On lui

montra son fils dans l'espoir de le calmer. Mais il le considéra sans paraître comprendre. Lorsque sa mère sortit enfin de la pièce interdite, les bras ballants, les cheveux défaits tombant sur son visage cendreux et fatigué, elle semblait revenir d'un insupportable cauchemar. Son aspect, ses yeux rougis, où la désolation avait fini par laisser place à l'épuisement, terrorisèrent Siria. Eut-il seulement peur de la transformation de Larme ou comprit-il ce qu'elle signifiait ? Les deux sans doute, car il se rua dans la chambre. Il y poussa un cri déchirant, d'une force telle qu'il attira tous les voisins chez Larme. Ceci la sauva, car Siria, sorti de la pièce en courant, se précipita sur sa mère et noua ses grosses mains fortes autour de son cou. Il avait commencé à serrer et Larme était trop affaiblie pour pouvoir résister, quand entrèrent les premiers voisins. Ils réussirent, non sans peine, à la dégager, mais ne purent arrêter Siria, qui prit la fuite. Larme avait, au cours des horribles secondes précédentes, regardé le visage de son fils dans l'espoir de l'attendrir et avait découvert, pour la première fois, dans ses yeux pleins de larmes les signes d'une affliction qu'il n'avait vraisemblablement jamais ressentie auparavant. Elle demeura quelques instants étourdie, à la fois par la douleur et par son impuissance devant l'épreuve de son fils.

Elle s'en voulut ensuite. Siria, rendu fou par la mort de sa femme et l'impression, peut-être héritée d'Alcor, que Larme l'avait tuée, fut pris de l'une de ses anciennes crises. Il balaya tout ce qu'il rencontra sur son passage, piétinant les jardins qu'il traversa, démolissant les étals des commerçants dont il parcourut la rue au pas de charge, crevant les sacs de lentilles qu'on avait amassés devant une maison, cassant les outils qu'un artisan avait laissés devant chez lui pour les nettoyer, renversant presque sans les voir ceux qui marchaient à sa rencontre. Toute cette violence fut en réalité insignifiante face aux coups qu'il porta, avec les éclats des outils fracassés, à une jeune femme remontant chez elle ses jarres d'eau ou à l'acharnement qu'il mit à tuer un jeune paysan venu faire des courses dans Célubée. Il courut ainsi dans toute la ville, ne s'arrêtant que le temps de briser, de blesser ou de tuer, poursuivi par les voisins de Larme – qui restaient toutefois à une distance prudente – puis, de manière plus efficace, par les soldats d'Azriel auxquels Larme, ayant retrouvé ses esprits, avait fait appel.

Mais il courait si vite, qu'il finit par les distancer, d'autant que la nuit était tombée et que les rues de Célubée à cet endroit devenaient étroites et

offraient de nombreuses cachettes. Ses poursuivants continuèrent à le chercher dans le périmètre où il les avait semés. Cependant, Siria, dont la folie était soudain devenue froide et méthodique, se rapprochait de la maison de sa mère. Tous les soldats le cherchant, la maison n'était pas gardée et paraissait tranquille dans la nuit. À la lumière des deux torches qui brûlaient en deux endroits de la maison, il aperçut Larme. Il s'introduisit discrètement par une fenêtre dans une chambre obscure. De là, il se glissa dans la première pièce éclairée. Son fils y reposait, enroulé dans des tissus fins. Il était calme et dormait profondément. Pourtant, il dut entendre Siria, car il ouvrit ses yeux et les écarquilla avec curiosité, comme pour déchirer le voile qui le maintenait encore à l'écart du monde des vivants.

Siria le vit. Son cerveau malade et enfiévré fit mystérieusement le rapprochement entre cet être immobile aux grands yeux étonnés et le malheur qui venait de le frapper. Il arracha l'enfant de son berceau et le souleva jusqu'à la hauteur de son visage. Le bébé émit un vague gargouillement que Siria interrompit immédiatement en pressant sa tête entre ses énormes mains. Il lui aurait sans aucun doute écrasé le crâne si la lame que, d'un coup sec, Larme lui enfonça sous l'omoplate gauche ne l'en avait empêché. Il desserra mécaniquement ses mains et l'enfant retomba dans son berceau, se cognant au passage le genou contre le montant de bois, ce qui déclencha ses hurlements. Siria ne dut pas se rendre compte du vacarme dans lequel il expira, car les cris du nouveau-né furent suivis de l'arrivée bruyante de deux soldats renvoyés en hâte par Azriel, inquiet, vers la maison de sa belle-mère et du gémissement d'horreur de Larme, lorsqu'elle retira du dos de son fils le couteau dégouttant de sang.

Quand Azriel arriva, son demi-frère était étendu sur le sol, un bras derrière le dos, comme pour refermer la plaie encore suintante. Ses yeux à demi ouverts étaient aussi étonnés que l'avaient été ceux de son fils. Larme, à genoux auprès de son fils mort, pleurait silencieusement. Elle lui caressait les cheveux en prononçant son nom tendrement. Il fallut beaucoup de temps pour la convaincre de se redresser et d'abandonner le corps de Siria à ceux qui allaient l'ensevelir. Avant de consentir à ce qu'Azriel l'emmène à la maison royale avec son petit-fils, elle pria qu'on enterre Siria avec sa femme. Alors, elle se détourna et, sans plus un regard, suivit son beau-fils.

Il l’installa dans la chambre qu’elle avait occupée du temps d’Alcor. Elle s’assit sur sa couche et prit les mains d’Azriel entre les siennes. Ses yeux étaient secs, mais plus tristes que lorsqu’elle pleurait.

“Azriel, dit-elle, je suis maudite. J’ai eu deux fils. Tous deux sont morts de ma main. Qui peut comprendre pareille douleur ? Et qui peut l’apaiser ?”

Azriel ne répondit pas. Il ignorait tout de la vie antérieure de Larme et il ne voulait pas en apprendre davantage que ce qu’elle venait de lui révéler. Au cours de la nuit qu’il passa auprès d’elle, lui tenant les mains et essayant en vain de l’obliger à dormir, il repensa à ses premières années entre sa mère, Alcor et Larme. Il avait toujours su que Larme possédait quelque horrible secret. Il avait toujours été certain aussi qu’il lui donnait sa force d’âme et sa lucidité, sa rigueur et sa générosité.

Au matin, effrayé par le visage ravagé de Larme et craignant qu’elle ne refuse de se battre plus longtemps contre son destin, il murmura :

“Larme, tu ne serais pas celle que tu es, celle qui a su diriger Célubée pendant tant d’années, si tu n’avais pas été capable de supporter le sort que t’avaient réservé les dieux.

— Je ne sais, répondit-elle en tremblant de tout son corps, si je pourrai supporter de vivre encore.

— Tu le pourras, dit Azriel, parce que ton destin est celui de Célubée.”

Alors, Larme s’endormit enfin. Quand elle s’éveilla, il avait plu sur Célubée et sur ses tombes. Elle ne parla plus jamais de Siria. »

« Ton histoire est épouvantable, Anticléridès, dis-je lorsque, enfin, il s’arrêta. Mais ce ne sont que des contes. Je ne peux croire que Larme et Célubée aient vécu d’aussi mélodramatiques événements. »

Il me regarda avec douceur et tendresse.

« Tu es très jeune encore, Coelia. Aussi ne sais-tu pas que la vie est pire que les contes. Nous vivons souvent d’insoutenables moments, dont personne ne croirait à l’authenticité s’ils étaient consignés dans quelque histoire. »

Je le fixai, incrédule, bien que Phoil et Nagar opinassent à ses propos. Pourquoi ai-je oublié à cette minute qu’il était un peu devin ?

OceanofPDF.com

VI

Récit d’Anticléridès

(…) À peu de temps de là, Coelia, qui jouait au soleil devant ma porte avec ses bracelets d’or, me dit négligemment, tandis que j’écrivais :

« L’armée du Royaume est en émoi depuis hier et le Roi a les plus grandes difficultés à en apaiser les chefs. »

À ces mots, je relevai la tête et la regardai, ce que manifestement elle recherchait depuis longtemps.

« Explique-toi.

— Le Roi a fait exécuter un officier avant-hier. Ses camarades et les soldats qu’il commandait sont si furieux qu’ils sont allés trouver le Roi pour protester.

— Et le Roi les a reçus ?

— Bien sûr que non. Le Roi ne reçoit jamais qui vient lui demander des explications, parce qu’il n’est pas dans la nature des souverains de s’expliquer. »

Bien que je connusse la réponse à la question que je posai ensuite, je ne pus m’empêcher d’entendre Coelia me donner celle que j’attendais et redoutais en même temps.

« Qui te l’a dit ?

— Nagar, évidemment. Comment l’aurais-je su ?

— Que sais-tu d’autre ?

— Et que me donneras-tu si je te le dis ?

— Tu le sais bien », répondis-je en me levant pour aller auprès d'elle.

Le Roi avait fait exécuter le jeune officier qu'on avait arrêté devant nos jumeaux à la descente du bateau. Étrangement, il l'avait fait pour sanctionner son insubordination, ce qui n'avait de véritable signification qu'à la condition de lui donner une certaine publicité, alors que l'exécution avait eu lieu discrètement, comme en cachette. Le Roi avait en effet pris soin que cela fût fait de nuit, dans un coin retiré de la forteresse, sous la surveillance de son capitaine des gardes – celui de ses soldats en lequel il avait le plus confiance –, par trois soldats seulement, choisis par le capitaine des gardes lui-même. Malgré cela, l'un des trois hommes dut parler et la nouvelle se répandit au sein de la forteresse.

Le Roi en fut si mécontent, qu'en dépit des conseils de Nagar, qui le pressa de recevoir les militaires qui avaient demandé à le voir, il les fit chasser du palais par sa garde. Il donna l'ordre d'enfermer chacun des trois soldats qui avaient participé à l'exécution et enjoignit au commandant de la Cité de sanctionner sévèrement ceux de ses hommes et de ses officiers qui s'étaient crus autorisés à lui réclamer des comptes et d'interdire à tout soldat de sortir de la citadelle, afin que la nouvelle et les réactions qu'elle avait suscitées ne s'ébruitent pas.

Nagar, m'affirma Coelia, s'était à la fois étonnée et choquée du comportement du Roi. Elle considérait que s'il était bon qu'il ne laisse pas bafouer son autorité, il ne devait cependant pas agir d'une manière aussi contraire à ses intérêts qu'opposée à sa politique. Coelia expliquait par le trouble et l'agacement de Nagar qu'elle lui ait révélé une si secrète affaire.

« C'est, me dit-elle naïvement et, fort heureusement sans me regarder à ce moment, qu'elle avait besoin de le confier à quelqu'un. Sans doute eût-elle préféré le dire à Phoil, mais elle devait craindre qu'il n'en fasse mauvais usage. »

Je n'hésitai pas aussi longtemps cette fois à tout révéler au prince. Dès qu'il fut de retour ce soir-là, je le mis au courant.

« Il n'est pas possible qu'il ait commis pareille erreur. C'est trop beau. Ah ! Anticléridès, ajouta-t-il, je ne sais comment te remercier de me l'avoir

appris.

— C’est Coelia, dis-je sèchement, qu’il te faut remercier.

— Coelia ! Coelia ! Quelle admirable fille ! », reprit-il en souriant narquoisement.

Mais tandis qu’il disait ces mots et se moquait de moi, une pensée me vint soudain, nouvelle, et si inconcevable que je ne l’exprimai pas et n’osai même pas la formuler clairement en moi-même. C’était un doute insaisissable comme fil dans la nuit, mince comme la première lueur de l’aube. Je le rejetai pour suivre le discours du prince qui brodait autour de cette révélation.

Il ne se contenta pas de broder. Dès le lendemain, il m’emmena avec lui à la citadelle. Il était impossible d’y pénétrer. Le gardien au guichet refusa de nous laisser passer aussi longtemps que nous n’aurions pas l’autorisation du Roi. Mais Phoil protesta tant de sa qualité et de son amitié avec le commandant, sans se laisser impressionner par la mauvaise volonté du garde, qu’il en lassa la patience. Le gardien envoya un homme demander au commandant s’il acceptait que nous entrions sans laissez-passer royal.

Le messager revint peu après et nous fit entrouvrir les portes. Phoil sourit benoîtement au gardien, qui s’enfonça dans l’ombre pour n’être pas obligé de répondre. On nous emmena par des couloirs sombres, déserts et silencieux jusqu’à l’appartement du commandant. Dès qu’il nous vit, celui-ci se précipita vers nous.

« Prince, dit-il en lui prenant les mains, je craignais que tu ne viennes jamais, que tu ne saches jamais… »

Il était si ému que Phoil resta interdit. Il le dévisagea aussi longtemps que l’autre maintint ses mains dans les siennes. Le commandant le regardait fixement. Ses yeux étaient sans faiblesse, mais on y lisait à la fois du chagrin et de la violence.

« Tu sais tout, je suppose, dit-il en lâchant enfin les mains du prince.

— À peu près sans doute, répondit Phoil qui résuma rapidement ce qu’il avait appris.

— C’est peu de dire que l’armée est en émoi, commenta le commandant. Elle est intenable à l’heure qu’il est. La seule décision sage

qu’ait prise le Roi a consisté à fermer la citadelle en attendant que les passions retombent. Elles retomberont vraisemblablement, en cela, il a raison. Mais il a tort d’espérer que ce qui s’est passé ces derniers jours ne laissera aucune trace.

— Je ne te comprends pas bien, dit Phoil. Je t’ai connu si dur et si discipliné, taisant tes sentiments propres par obéissance au Roi. Et te voilà transformé…

« De quoi s’agit-il au fond ? D’un soldat puni pour avoir failli à son devoir d’obéissance. Y a-t-il vraiment matière à indignation ?

— Tu plaides le faux pour qu’on te dise le vrai, répondit le commandant avec plus de lassitude que d’indignation dans la voix.

« Aucun officier n’a jamais été exécuté dans l’armée du Royaume, aussi loin qu’on remonte dans le temps. Quelques soldats notoirement indisciplinés ou dangereux, sans doute, mais un officier, jamais.

« Tu ne connaissais pas ce garçon. Pour nous tous, c’est pire qu’un crime de l’avoir tué. Il était l’avenir de l’armée. Il avait une personnalité particulière, attachante au point que lui, si inflexible et exigeant, était adoré de ses hommes, au point que ses qualités qui le promettaient à une carrière brillante, très brillante, ne parvenaient pas à le faire détester par ses concurrents. On ne parle jamais de nous dans le Royaume. Presque tout le monde nous méprise, de la Cour au peuple, parce que, pour les premiers, nous acceptons de nous charger de besognes viles et que, pour les seconds, nous portons la mort sur nous. Nous sommes indispensables à tous et au peuple doublement puisqu’il peut trouver dans nos rangs une issue à sa misère, et nul ne nous estime. Personne ne connaît nos difficultés ni ne veut les connaître. Ce jeune homme pouvait nous servir. Un sang neuf coulait en lui. Nous savions tous que lorsque le temps l’aurait amené aux plus hautes charges, il serait en mesure d’apporter les transformations que nous attendons et que nous ne parvenons ni à concevoir ni, a fortiori, à imposer. C’est cet homme-là que le Roi a mis à mort.

— C’est lui aussi qui s’était rebellé…

— Je ne puis croire que cela ait suffi à rendre sa mort nécessaire.

« Si encore, dit-il les traits crispés, ils lui avaient assuré une mort digne. Ils l’ont égorgé, Phoil, comme on égorge un mouton. Ils l’ont jeté à genoux

et ils l’ont égorgé. Son sang a taché les murs de cette forteresse…

— Tu l’aimais beaucoup ?

— Beaucoup. Il a servi sous mes ordres plusieurs années avant que le Roi ne me fasse revenir ici.

« Et, reprit-il plus fermement, comme si cela ne suffisait pas, le Roi a refusé d’entendre ceux d’entre nous qui sont allés protester auprès de lui. Nous voilà tous consignés ici, emmurés dans le silence et la colère.

— Tu ne faisais pas partie de cette délégation ?

— Non, j’étais trop furieux pour aller voir sereinement le Roi. J’ai pensé en outre que si deux officiers d’un rang comparable à celui qui venait de mourir et quelques-uns de ses hommes pouvaient prendre sa défense, ce n’était pas là ma place.

« Si j’avais su qu’il les ferait jeter dehors, j’y serais allé moi aussi.

— Cependant, tu as obéi à ses ordres. Tu as fermé la citadelle.

— Que voulais-tu que je fasse ? – Il cessa de parler un moment, comme s’il cherchait ses mots. – Je ne ferai rien désormais, qui puisse desservir le Royaume. Refuser d’obéir maintenant eût été prématuré et inefficace. Je sais que tous mes hommes étaient d’accord sur ce point.

— Puis-je, demanda Phoil, puis-je comprendre que tu es prêt à me soutenir ?

— Je te promets, répondit-il, je te promets que nous ne ferons rien pour contrecarrer tes projets. Ne nous demande pas de te prêter main-forte, cela, quelle que soit ma colère contre le Roi, je m’y opposerai toujours parce qu’il n’est pas bon pour un État que l’armée se vende à l’un ou à l’autre, que cela t’affaiblirait davantage et ne renforcerait pas ton autorité.

— La dernière fois où nous nous sommes vus, tu m’as assuré qu’une fois le Roi destitué, l’armée me ferait allégeance et ne s’opposerait pas à mon couronnement. Tu me garantis aujourd’hui – ce à quoi tu n’as pas voulu t’engager jusque-là – que l’armée ne défendra pas son souverain. Je ne désespère pas, la prochaine fois, que tu me promettes qu’elle prendra les armes à mes côtés… »

Le commandant sourit.

« Il faudrait pour cela des événements d’une telle gravité que je n’ose pas les envisager ; d’une telle gravité que ce ne serait pas la vie du Roi qui serait en jeu, mais celle du Royaume lui-même. Il faudrait que nous ayons perdu tout espoir et que la folie se soit abattue sur le monde…

« Écoute encore, Phoil. Je ne peux m’engager que pour ce qui est des hommes de la forteresse. Je ne réponds ni des garnisons de province ni, bien sûr, de la garde du Roi.

« Maintenant il est temps que tu t’en ailles. Je ne souhaite pas que mes soldats apprennent ta présence ici, ni que le Roi sache que nous nous sommes rencontrés en dépit de son interdiction. Fais-moi savoir le moment, je t’en prie. Sinon, reste discret et ne cherche pas à me voir. »

Phoil était si exalté que toute ma modération et mon pessimisme ne purent l’ébranler. Il rédigea un message pour l’intendant de Nagar qu’il fit porter dès le soir par l’un de ses serviteurs. Il lui demandait d’apprendre aux campagnards et aux montagnards qu’un jeune officier, qui avait voulu prendre leur défense, avait été exécuté par le Roi.

Phoil escomptait qu’ainsi les troubles dans les provinces connaîtraient une nouvelle vigueur. C’est ce qui se produisit. Nous revint bientôt la nouvelle que les campagnes s’étaient encore soulevées. Ce qui réjouit davantage le cœur de Phoil fut d’apprendre que les soldats rescapés des embuscades que leur tendaient les paysans rapportèrent que les révoltés hurlaient le nom du jeune officier. Lorsque le Roi le sut, il entra dans une grande colère et convoqua le commandant de la Cité pour le sommer de lui donner le nom de celui de ses hommes qui avait livré l’information à l’extérieur. Le commandant ne parvint à le calmer qu’en l’assurant qu’aucun des soldats placés sous sa garde n’avait quitté la forteresse et en lui démontrant que, logiquement, si l’un de ses hommes s’était montré indiscret, la Cité aurait reçu l’information avant les campagnes. Quand il repartit, le Roi était convaincu que son entourage ou son administration étaient responsables de la fuite. Il en devint soupçonneux et irascible.

La Cité ne bougeait pas malgré l’énergie des jumeaux. Phoil les mit au courant de l’exécution du jeune officier. Mais ils convinrent ensemble qu’il était préférable pour l’heure de ne pas la divulguer dans la ville. Les jumeaux avaient d’ores et déjà persuadé un grand nombre de portefaix de se

rallier à la cause de Phoil. Avec les crédits obtenus des marchands, Phoil leur procura des armes. Souvent, la nuit, à une heure où les gardes du palais, qui remplaçaient désormais les soldats de la citadelle et ne pouvaient assurer un service aussi régulier et complet que ceux-là, avaient achevé leur dernière ronde, les jumeaux réunissaient leurs troupes à un emplacement désert sur les quais et les préparaient au combat.

Phoil s'y rendait de temps à autre. Il prenait part aux exercices, faisait des recommandations et exhortait ces hommes qui n'avaient rien à perdre et espéraient avoir tout à gagner à se battre pour lui. Parmi les questions qui revenaient sans cesse, il y en avait deux auxquelles Phoil n'apportait jamais de réponse. La première était celle de leur rôle exact et la seconde celle du jour où se produirait la destitution du Roi. Phoil était parvenu jusque-là à ne pas répondre, soit qu'il répondît à côté de la question, soit qu'il réussît à faire dévier leurs préoccupations vers des sujets plus généraux et incertains, soit encore qu'il utilisât des plaisanteries ou des boutades pour tromper leur impatience. La vérité, je croyais la connaître, était que Phoil n'avait pas définitivement décidé de son action et qu'il en reculait sans cesse l'échéance. Par indécision ? Par attente d'une occasion encore à venir ? Par refus de se priver d'une situation d'incertitude inoffensive dont il savourait pleinement toutes les potentialités ? Je n'aurais su le dire. Je savais seulement qu'un jour prochain, il lui faudrait trancher et accepter l'idée que ces préparatifs et ses projets étaient davantage qu'un rêve ; qu'ils étaient un jeu avec la vie et la mort dans lequel il avait accepté d'entrer et dont il ne maîtrisait qu'une partie des règles (…)

À une époque, qui correspondit grossièrement à celle au cours de laquelle Nagar m'apprit l'exécution d'un officier de l'armée du Roi qui s'était rendu coupable de rébellion contre ses supérieurs et contre le Roi, Phoil disparut de temps à autre le soir.

J'avais alors Anticléridès pour moi toute seule presque toute la nuit, car les conversations ne se prolongeaient pas au-delà du dîner. Mais quel que fût mon bonheur de disposer d'une nuit plus longue, je regrettais souvent d'être privée ces soirs-là de la suite de l'histoire de Célubée.

Lorsque Phoil était là, Anticléridès poursuivait scrupuleusement son récit. Voici ce qu'il nous raconta alors.

Chronique de Célubée

« Larme demeura dans la maison royale aux côtés d'Azriel. Elle prit soin de ses trois enfants ainsi que de son propre petit-fils. Elle appela ce dernier Mizar en souvenir de son frère. Elle lui donna l'éducation qu'elle aurait rêvé d'assurer à Siria. Elle avait redouté que l'enfant ne porte les traces de sa désastreuse hérédité, mais dès sa première année, elle se rendit compte qu'il était non seulement robuste, mais aussi exceptionnellement éveillé et curieux.

Larme continua à assister Azriel dans ses tâches royales, mais elle consacra davantage de temps à s'occuper des quatre enfants auxquels elle servait de mère. Elle se forçait à ne jamais manifester sa préférence pour son petit-fils, car elle jugeait de son devoir de former convenablement Naïra aux fonctions qui l'attendaient et de dispenser aux deux autres l'affection qu'ils réclamaient. La conscience qu'elle mettait à remplir son rôle d'éducatrice lui fit très vite remarquer que Naïra semblait plus préoccupé des questions religieuses que du gouvernement de Célubée.

On avait eu le tort, alors qu'il était très jeune et que Larme ne veillait pas sur lui, de l'associer aux leçons données à son frère par le Grand-Prêtre. Azriel y avait vu une mesure de prudence. Il redoutait que l'un de ses fils ne périsse avant lui et que la dignité de Grand-Prêtre n'échappe une fois encore à l'un des enfants du roi. Il jugeait préférable que le roi fût alors instruit des mystères de la religion, de ses rites et de ses buts pour pouvoir contrôler les pouvoirs du Grand-Prêtre. Il en parlait d'autant plus sagement que lui-même avait peu d'influence sur le Grand-Prêtre actuel, faute de connaissances suffisantes.

Lorsque Larme constata l'intérêt et la science de Naïra pour tout ce qui touchait à la religion de Célubée, tandis que son cadet s'ennuyait à suivre le Grand-Prêtre heure par heure, jour par jour, nuit par nuit, dans l'accomplissement de l'ensemble de ses tâches, elle suggéra à Azriel de revenir sur sa très ancienne décision de faire de Naïra son successeur.

"Désigne-le comme Grand-Prêtre. Il remplira admirablement ces fonctions. Célubée a besoin d'un homme comme lui pour la conduire au travers des secrets de la vie et de la mort.

“Fais de son frère ton héritier. Il jette à Naïra des regards d’envie quand tu l’emmènes avec toi. Il observe, dès que son tuteur lui laisse un moment de répit, les soldats à l’exercice. Je vois dans ses yeux des rêves de conquête, des rêves de pouvoir.

“Reviens sur ta décision, tu ne le regretteras pas.

— Il est trop tard, Larme. Naïra est un homme à présent. Il a reçu l’éducation d’un roi. Son frère est lui-même trop âgé pour apprendre l’art de la guerre et celui du gouvernement des hommes. Nous commettrions une erreur que Célubée serait fondée à nous reprocher à tous deux.

— Il n’est jamais trop tard, Azriel. Je te le répète, Naïra n’est pas fait pour être roi et son frère ne saurait devenir Grand-Prêtre. L’erreur, c’est aujourd’hui que tu la commets, en ne voulant pas revenir sur une décision que tu as prise hâtivement parce que tu n’avais pas encore pénétré l’intelligence et le cœur de tes fils.”

Azriel, qui suivait en tout les avis de Larme refusa, cette fois, de se ranger à son opinion. D’abord parce qu’il restait convaincu que son choix était bon, ensuite parce que, ayant surpris les regards de Larme posés sur Mizar, il se demandait parfois si elle ne songeait pas à assurer à son petit-fils une place dans la hiérarchie de Célubée. Devant son entêtement, Larme abandonna la partie. Elle était très âgée à présent et avait perdu le goût de se battre contre qui lui résistait. Elle se borna à tenter de susciter en Naïra ce goût du pouvoir qu’elle ne sentait pas chez lui. Elle savait que son beau-fils n’avait jamais pris beaucoup de plaisir à régner sur Célubée, mais du moins avait-il montré de l’application et de la conscience dans l’accomplissement de ses devoirs. Elle craignait que Naïra n’eût pas les mêmes dispositions parce qu’une autre passion le détournait de ses devoirs de souverain.

Azriel ne sut jamais qu’il s’était trompé en rejetant le conseil de Larme, car il mourut peu après. Il en éprouva un si grand soulagement, accablé comme il l’était de douleurs depuis son plus jeune âge, qu’il ne s’inquiéta pas de laisser Célubée à son sort, entre une très vieille femme et un homme trop jeune et trop enflammé.

Pendant l’année qui suivit sa mort, Larme assura une nouvelle fois la direction de Célubée. Naïra l’en avait priée. Elle y consentit à la condition qu’il ne la quittât jamais et qu’il renonçât pour toujours à écouter le Grand-Prêtre. Il manifesta une certaine bonne volonté, suivant Larme partout sans

jamais rechigner. Mais elle voyait bien qu'il n'écoutait rien de ce qui se disait, ne s'intéressait nullement aux questions débattues devant lui et rêvait chaque minute à des sujets étrangers à Larme, qui éveillaient dans ses yeux des étincelles de bonheur.

Larme luttait chaque jour contre l'engourdissement de son intelligence. Elle sentait ses forces disparaître et son discernement se réduire. Elle passait ses nuits à contempler le ciel et ses étoiles, car son cœur était lourd dans sa poitrine. Elle savait qu'elle devrait abandonner Célubée prochainement, et jamais l'avenir de son pays ne lui avait paru aussi incertain. Elle mourut à la fin de l'hiver qui suivit la disparition d'Azriel, aussi désespérée de ne pouvoir résister davantage aux vertiges de la nuit qu'Azriel avait été heureux de s'y enfoncer.

Quand on eut enterré Larme, Naïra devint officiellement roi de Célubée et de ses terres. Peu avant de mourir, Larme l'avait marié avec une jeune fille qu'elle avait elle-même choisie pour son intelligence et sa perspicacité. C'était le seul garde-fou qu'elle avait laissé auprès de Naïra, sans être toutefois complètement convaincue qu'il suffirait à l'écarter de ses néfastes passions. Elle s'appelait Zara et descendait d'une très ancienne famille de Célubée, puisqu'elle était apparentée par les femmes à Achernar et à Diphda. Son père servait comme officier dans l'armée de Célubée. Elle ne passait pas pour une grande beauté et Naïra manifesta quelques réticences à l'épouser. Cependant, comme ses habituelles préoccupations ne le portaient pas vers les femmes mais vers des sujets plus graves, il se consola bien vite.

Larme avait surestimé l'influence que Zara pourrait avoir sur son mari. Elle avait espéré que Naïra se conduirait comme tous les hommes de son âge et s'éprendrait de la femme qu'on avait mise auprès de lui. Mais il délaissa Zara dès le jour de leurs épousailles. Il refusa toujours de dormir avec elle. Zara n'eut pas le temps de s'ouvrir à Larme de l'humiliation subie, car Larme fut morte et enterrée avant que la jeune femme ne décide de réagir.

Zara redouta d'abord que Naïra fût sous le charme d'une autre femme. Elle se glissa une nuit, à travers la maison, jusqu'à la chambre de son époux, guidée par le clair de lune. Cachée derrière la tenture qui fermait la chambre de Naïra, elle manqua pousser un cri de stupéfaction. Naïra était

courbé devant la fenêtre, face à la lune et psalmodiait des prières. Zara resta longtemps, derrière son rideau, attendant toujours de voir Naïra abandonner ses oraisons pour dormir. Mais il conserva la même position et murmura sans interruption des psaumes que Zara ignorait.

Elle comprit, à compter de cette nuit, pourquoi les traits de son mari lui paraissaient si marqués, ses yeux cernés et sa peau fatiguée. Son arrivée au pouvoir ne changea rien aux pratiques de Naïra, à cela près qu'il y consacra en outre une partie de la journée, ce que la surveillance de Larme lui avait jusque-là interdit. En dépit des absences fréquentes du souverain, de ses difficultés à suivre les propos de ses interlocuteurs, perdu qu'il était en permanence dans ses rêves, les premiers mois de son règne se passèrent sans incident notable.

De son côté, Zara, qui avait pris l'exacte mesure de son mari et surtout de son incapacité à gouverner, mit tout en œuvre pour concevoir un enfant. De ses observations elle avait conclu qu'il fallait que le règne de Naïra soit bref. La présence d'un successeur permettrait de réduire son pouvoir. Nul ne sait quelle ruse elle employa, mais elle se retrouva grosse à la fin de l'année. Comme elle redoutait que cet enfant soit le seul qu'elle obtienne jamais de son époux, elle prit grand soin d'elle pendant toute sa grossesse. Elle fit venir d'Arkkande, pour l'accoucher, un homme dont on disait qu'il était passé maître dans l'art de l'enfantement. Elle prit cette décision seule, sans en référer à personne. Et sans doute agit-elle mal car elle déclencha ainsi le début des troubles qui menaçaient Célubée depuis quelques années.

Quand l'Arkkandien arriva, Zara était proche de son terme. Elle alla le présenter à son époux. Naïra lui fit bon accueil aussi longtemps qu'il ignora que le voyageur était venu pour aider sa femme à mettre au monde son enfant. Il entra alors dans une violente colère, qui s'adressait autant à l'étranger qu'à Zara.

"Depuis quand la femme d'un roi de Célubée fait-elle appel à un étranger pour l'accoucher ? Rien ne te permettait, Zara, de transgresser la tradition.

— Naïra, protesta-t-elle, le Grand-Prêtre vient de mourir et ton frère qui l'a remplacé est bien jeune. Il n'a guère eu l'occasion d'assister des femmes en couches. On chuchote en outre qu'il est peu versé dans toutes ces choses. Quant aux autres prêtres, toutes les femmes les évitent et préfèrent recourir

aux soins de leurs mères, de leurs tantes ou de leurs voisines, tant ils sont dangereux…

— Il n'était pas question, coupa Naïra, que tu fasses appel à mon frère. Son incompétence et sa légèreté sont notoires. Il n'est bon qu'à regarder, au mieux à exécuter les ordres qu'on lui donne. Le Grand-Prêtre a échoué avec lui. Tout le monde le sait et il est déplorable qu'il ait, malgré cela, reçu les attributs de Grand-Prêtre.

— Mais puisque tu es du même avis que moi, que voulais-tu que je fasse, sinon aller chercher ce médecin ?

— Que tu recoures au seul véritable héritier de la science du Grand-Prêtre, dit-il, souverain.

— Mais il n'y en a pas, tu l'as dit toi-même.

— Sotte Zara, moi seul puis t'accoucher dans Célubée. Moi seul maîtrise la technique de l'enfantement, transmise siècle après siècle, millénaire après millénaire.

— Toi, s'étonna Zara, hésitant entre l'horreur et l'amusement. Toi ! Mais tu n'es pas Grand-Prêtre et qui plus est, tu es mon mari. Jamais époux n'assista aux couches de sa femme. C'est interdit.

— C'est interdit parce qu'ils sont impurs et non initiés. Moi, je suis sacré et de plus, je te le répète, le seul compétent sans doute pour mettre au monde ton enfant.

— En quoi es-tu plus pur que les autres ? hurla Zara épouvantée par l'espèce de folie de son époux. Comme eux, tu as touché ta femme. Comme eux, tu t'es uni à elle. C'est cela qui rend impur.

— Prétends-tu savoir mieux que moi les mystères de la religion et dire ce qui doit être et ne pas être ?"

Zara ne répondit rien. Elle posa sa main sur celle de l'homme d'Arkkande et s'en retourna avec lui. Elle demeura longtemps terrifiée par ce qui venait de se produire. Le sacrilège commis par Naïra ne la troublait que modérément car elle n'avait jamais ressenti beaucoup de respect ni de frayeur devant les rites imposés par les prêtres de Célubée. Mais l'expression de la folie obsédante de son mari la tourmentait. Elle avait découvert aujourd'hui qu'il était plus dramatiquement atteint qu'elle ne

l’avait craint. Larme lui avait confié l’avenir de Célubée, elle le savait. Elle avait espéré parvenir, avec le temps, à contrebalancer les faiblesses de Naïra, soit en gouvernant par son intermédiaire, soit en le détachant de ses penchants, soit, enfin, en l’écartant rapidement au profit de son fils. Elle venait de comprendre qu’elle avait mésestimé l’orgueil et la vanité de Naïra. Ses fonctions royales ne l’intéressaient pas. Toutefois il se servirait toujours de l’autorité et du pouvoir qu’elles lui donnaient pour réaliser son but qui était d’être le Grand-Prêtre de Célubée. Elle redoutait enfin, pour les jours prochains, sa maladresse. Elle n’avait pas confiance en lui pour mettre au monde son enfant. Elle se méfiait du manque d’expérience de son beau-frère, mais, à tout prendre, elle eût préféré l’avoir auprès d’elle plutôt que Naïra.

Tandis que Zara réfléchissait aux moyens de s’opposer à la volonté de son époux, un garde de Naïra, qui avait assisté à l’entretien et était un ami du jeune Grand-Prêtre, courut rapporter à ce dernier ce qu’il avait entendu.

Le jeune homme se mit en colère. Parce qu’impétueux et insuffisamment réfléchi, il se précipita à la maison royale et bouscula son frère qui se trouvait en prières devant un curieux autel.

“J’apprends, Naïra, que tu entends procéder toi-même à l’accouchement de ta femme.

— Sans doute, répondit-il sèchement.

— Tu sais que tu n’en as ni le droit, ni le titre, ni surtout la compétence.

— La compétence, plus que toi, sûrement. Le droit, je me l’arroge du fait de ma compétence. Le titre, je m’en passerai pour l’instant.

— Que veux-tu dire ? tempêta le Grand-Prêtre. Le droit ce n’est pas toi qui le dis, mais moi. Il est interdit à un mari d’assister aux couches de sa femme. Rien ne te permet de violer cet usage. Quant au titre, explique-moi ce que tu sous-entends.

— Rien. Tout est très clair. Tout Grand-Prêtre que tu sois, tu m’es soumis. Jusqu’ici, je n’ai pas jugé bon d’intervenir dans tes affaires. Mais puisque l’occasion s’en présente, laisse-moi te dire que je n’apprécie guère ta manière d’agir. Je te convoquerai prochainement pour te donner mes instructions.

— Écoute, Naïra. Tu n’as aucun pouvoir sur moi. Peut-être suis-je incompétent et ignare, ainsi que tu as bien voulu le dire, mais je connais la tradition de Célubée et notamment ce qui concerne les pouvoirs respectifs du roi et du Grand-Prêtre. Ne t’avise pas d’aller à l’encontre de cette tradition, car tu me trouveras sur ton chemin. Quant à l’accouchement de Zara, sache que si tu y participes et, plus encore, si tu joues auprès d’elle le rôle de Grand-Prêtre, vous serez maudits, toi et l’enfant qui naîtra.

— Je ne crains pas tes sorts. Tu n’as aucune puissance et les dieux ne te parlent pas. Leur bienveillance s’est étendue sur moi. Ils m’ont tendu les mains. Ils ont écouté mes prières avec indulgence. Je suis leur messager à Célubée. Qu’importe que je sois roi également. C’est le signe que j’ai été choisi. Le signe que je n’ai rien à redouter de personne et que mon pouvoir est immense.”

Zara accoucha quelques jours plus tard. Elle réussit à obtenir de Naïra que l’Arkkandien participe à l’accouchement en qualité d’assistant. Naïra y consentit, non sans faire sentir à sa femme que c’était une faveur qu’il lui accordait. Souple et vigoureuse, Zara mit au monde son enfant sans difficulté et aurait aisément pu se passer d’une aide quelconque. En dépit de ses préventions, elle dut reconnaître que Naïra agissait avec efficacité. L’homme d’Arkkande, qui vint lui dire au revoir peu après, lui confirma que Naïra était un médecin habile, qui maîtrisait les plus délicates pratiques de l’art de soigner et d’accoucher.

Zara aurait été rassurée si elle n’avait découvert une nouvelle raison de s’inquiéter. Son bébé avait tout de l’avorton. Lorsqu’on le lui remit, elle eut un moment de détresse à l’idée des efforts auxquels elle s’était astreinte pour s’assurer un enfant vigoureux et des espoirs qu’elle avait mis en lui. Elle avait compris, à certaines paroles lâchées par Naïra, qu’il n’y aurait plus jamais d’autre enfant, car c’était incompatible avec son désir de pureté et de dialogue avec les dieux.

Cependant, que Naïra ait reçu une véritable formation de Grand-Prêtre n’apaisait pas les inquiétudes de Zara. Fort de la réussite du premier accouchement qu’il avait pratiqué, il se mit en tête, en plus de ses exercices spirituels, de remplir l’ensemble des tâches médicales revenant au Grand-Prêtre. Ce faisant, non seulement il ne s’occupa plus du tout du

gouvernement de Célubée, mais il se fâcha définitivement avec son frère. Les soins dispensés aux malades étaient précisément la seule chose qui réconciliait ce dernier avec ses missions de Grand-Prêtre. Il supporta donc très mal que Naïra se mêle de son travail.

Quoi qu'il en soit, la querelle fatale n'éclata pas sur ce terrain. Naïra et son frère échangèrent de nombreuses injures, s'envoyèrent mutuellement des malédictions violentes. Mais Naïra l'emporta et son frère dut se retirer des maisons où il l'avait trouvé en train d'accomplir ce pour quoi il était lui-même venu. Le Grand-Prêtre, qui n'en eut bientôt plus que le nom, trouva une alliée en sa belle-sœur. Il prit l'habitude de lui rendre fréquemment visite. Zara se sentait malheureuse tout à la fois d'être incapable de conserver Célubée telle que Larme la lui avait confiée et de n'être pas aimée de Naïra. Elle était jeune et, même si son visage ne comptait pas parmi les plus beaux de Célubée, elle était gracieuse et vive et avait besoin, comme une autre, de plaire à un homme.

Avec les visites de son beau-frère, bien qu'elle ne lui vouât pas une grande sympathie, elle vécut ses premiers moments de bonheur depuis son mariage. C'était un homme. Il prenait plaisir à se trouver avec elle. Il partageait ses soucis et savait la distraire. Elle serait vraisemblablement tombée amoureuse de lui par ennui et par désespoir, si elle ne s'était finalement rendu compte qu'il ne lui rendait visite que pour la mettre dans son camp, contre Naïra. S'il écoutait attentivement et les doléances et les analyses pessimistes de Zara sur l'avenir du pays, il ne s'attachait jamais à ses sourires. Il ne faisait pas attention à ses beaux regards posés sur lui, pas plus qu'au mouvement fréquent qu'elle avait pour détourner les yeux lorsqu'elle n'en pouvait plus d'espérer autre chose que l'amicale indifférence de son beau-frère.

Lui-même était trop humilié par le comportement de Naïra et par la certitude de sa propre insuffisance pour éprouver quelque chose pour Zara. Il ne voyait en elle qu'un instrument de vengeance contre son frère. L'idée de se venger en trompant Naïra avec Zara ne lui vint jamais, non seulement parce que Zara n'était pas assez jolie pour l'attirer, mais aussi parce qu'il savait que Naïra n'avait plus de rapports conjugaux avec sa femme.

Bien qu'elle sût tout cela, Zara continua à recevoir son beau-frère. Elle était trop esseulée et trop déçue pour pouvoir se passer du maigre réconfort qu'il y avait à dire du mal de Naïra et à faire de tristes conjectures sur

Célubée. Ils se voyaient généralement dans le jardin de la maison royale. Un jour cependant où il pleuvait, Zara le fit entrer. Il se trouva que sa propre chambre était embarrassée par les femmes de Célubée qui venaient l'aider périodiquement à nettoyer la maison et à renouveler les vêtements de Naïra et de son fils. Elle se sentait mal à l'aise dans la pièce où Naïra accordait des audiences ou recevait ses amis. Elle le fit donc passer dans la chambre de Naïra qu'elle savait vide car son époux était parti pour la journée.

Le Grand-Prêtre s'approcha tout de suite de l'autel qu'il avait remarqué lorsqu'il était venu trouver Naïra quelques mois plus tôt. Il ne ressemblait en rien à l'autel consacré par Célubée à ses dieux et que l'on dressait toujours sur le vieux promontoire. L'autel du Grand-Prêtre était nu et dépouillé de manière à pouvoir adorer indifféremment tous les dieux. Une pierre plate, polie et arrondie surmontait celui de Naïra.

"Qu'est-ce que cela ? interrogea le prêtre.

— Je n'en sais rien. Naïra m'a dit que cela venait d'Arkkande.

— D'Arkkande ! De ce lieu maudit où l'on adore les puissances infernales au prix de vies humaines !

— Je croyais que nous en avions fini avec ces rites abominables.

— Détrompe-toi, les prêtres de cette religion ont survécu. Ils se sont répandus dans les campagnes alentour. Je sais que dans Arkkande ils ont un petit groupe de fidèles qui suit éperdument les rites proscrits.

"Dis-moi ce que fait Naïra avec ces objets."

Elle raconta ce quelle avait vu. Elle précisa que Naïra paraissait répéter ces rites à chaque pleine lune. Son beau-frère se mit alors à trembler de rage. Il marcha de long en large dans la chambre, s'approchant et s'éloignant sans cesse de l'autel et du disque de pierre qui le surmontait. Il finit par sortir en criant à Zara :

"J'ai supporté bien des choses de sa part, parce que je pouvais à la rigueur admettre que l'intérêt de Célubée me contraigne à m'effacer devant lui. Mais cela, je ne le tolérerai pas."

Le soir même, lorsque les dernières lueurs du couchant descendirent sur Célubée, ses habitants virent qu'on avait allumé un feu sur le promontoire sacré. C'était traditionnellement le moyen que le Grand-Prêtre employait

pour convoquer les Célubéens. Ils montèrent donc le long de la montagne pour rejoindre la vieille plate-forme. Pour emprunter le sentier qui y menait, ils devaient passer devant la maison royale. Tous purent voir que Naïra était assis dans son jardin et contemplait songeusement le crépuscule. Zara sortit et se joignit à la colonne en marche vers le promontoire.

Le Grand-Prêtre, revêtu d'une robe blanche, se tenait entre le feu et le bord de la terrasse. Deux prêtres attisaient le feu. Célubée attendit que son Grand-Prêtre veuille bien commencer. Quand il prit la parole, la nuit était complètement tombée et, en dehors du brasier devant lequel flottait la silhouette du jeune homme, on ne pouvait plus rien distinguer. À peine, au loin, presque au fond de la plaine, une fugitive lumière où devait se trouver l'un des bourgs fondés par les agriculteurs de Célubée. Il parla d'une voix forte, puissante même – il le fallait pour couvrir le grondement régulier du feu et le crépitement des bûches. Elle résonna sur toute la terrasse et les parois avoisinantes la transmirent par vagues successives jusqu'au bas de la montagne où se tenait la ville désertée.

"Peuple de Célubée, commença-t-il, lorsque le roi Azriel, mon père, désigna son successeur, il arrêta son choix sur mon frère Naïra. Il choisit de me confier les fonctions de Grand-Prêtre. Il respecta en cela l'antique coutume qui s'impose au roi pourvu de deux fils, depuis que Célubée a renoncé au combat des frères.

"Je n'entendis pas au plus profond de mon cœur le signe que les dieux donnent au Grand-Prêtre pour confirmer sa vocation à occuper la plus haute charge de Célubée après celle de roi. Mais je me résignai parce que les fils doivent obéir à leur père et que je supposai que ce signe, c'était à mon père que les dieux l'avaient fait. Je devins donc le disciple du Grand-Prêtre. Je le suivis nuit et jour. J'appris de lui tout ce qu'un Grand-Prêtre doit savoir. Les secrets de Célubée, mais aussi les mystères divins, le fondement de la religion. Tout ce qui permet au Grand-Prêtre de savoir si le comportement de Célubée est juste et agréable aux dieux. J'appris aussi de lui comment soigner les malades et les blessés, faire naître les enfants et assister les agonisants. Je l'affirme aujourd'hui, parce que je le sens tout au fond de mon âme et parce que mon maître disparu me l'a dit, j'ai reçu l'éducation et le savoir d'un Grand-Prêtre. Mes yeux et mon cœur sont justes et purs. Les dieux peuvent se faire entendre par ma voix. Aucun autre homme dans Célubée n'a reçu une formation aussi parfaite. Aucun non plus n'a été initié

aux premiers et aux derniers secrets du monde. Aucun, enfin, n’est aussi chaste et clair que moi.

“Cependant, il arriva que mon père autorisât mon frère, le roi Naïra, à suivre certaines des leçons que je recevais. Comme il devait aussi apprendre son métier de roi, il venait de temps en temps, participait à une leçon, mais n’entendait pas la suivante qui complétait la première. Il aimait nous accompagner dans les visites aux malades et s’y montrait habile. Comme il était intelligent, il savait reconstituer les leçons manquantes et reprenait sans effort le cours suivant. Mais tout intelligent qu’il fût, il ne pouvait cependant pénétrer le fond des choses, à suivre, comme il le faisait quelques heures, le discours du Grand-Prêtre et à l’abandonner ensuite pendant de nombreuses autres heures, voire de nombreux jours. Comme il comprenait l’essentiel de ce qui se disait et que le Grand-Prêtre lui manifestait de l’amitié, il a cru qu’il pourrait exercer les fonctions de Grand-Prêtre aussi bien que celles de souverain.

“Je ne sais ce qu’il vaut comme roi. Je ne me permettrais pas, moi, de juger son action, parce que je ne suis pas compétent pour cela. Mais je suis certain qu’il ne saurait remplir les fonctions de Grand-Prêtre, parce qu’il ne maîtrise pas l’ensemble de la science du Grand-Prêtre. Comment pourrait-il décider de ce qui est bien et de ce qui est mal, de ce qui est juste et de ce qui ne l’est pas ?

“Mais il y a plus grave, peuple de Célubée. Naïra, mon frère, le roi, Naïra a perdu son âme dans une fausse religion. Il a voué son cœur aux démons d’Arkkande. Il a ouvert toutes grandes les portes de notre ville aux forces de la nuit. Craignez que…”

Entre son dernier mot et le hurlement qu’il poussa, on entendit un sifflement prolongé. Le Grand-Prêtre s’effondra, les deux mains sur sa gorge, autour de la lame, qu’il tentait de retirer. D’un bas-côté, surgit alors de l’ombre la silhouette de Naïra. Il était monté par un chemin de traverse, dangereux, grimpant jusqu’à la terrasse. Naïra s’était entraîné aux rudes exercices des soldats. Il avait appris avec eux à lancer ses couteaux sur l’ennemi, même à travers la nuit.

Il s’approcha de son frère expirant. Il s’agenouilla près de lui et dit distinctement : “Cher frère, ne sais-tu pas que certaines paroles sont

dangereuses à prononcer et que celui qui les exprime sans les avoir parfaitement comprises, s'expose aux plus redoutables périls ?"

D'un geste sec, il arracha le couteau de la gorge de son frère. Le sang jaillit si vite qu'il n'eut pas le temps de faire un saut de côté et s'en trouva éclaboussé. Il se redressa, sanglant, et alla vers le feu qu'il piétina et couvrit de sable pour l'éteindre.

"Peuple de Célubée, dit-il, tu n'as plus rien à faire ici. Rentre chez toi. La nuit est là, profonde et mystérieuse. Il n'est pas bon de vouloir la comprendre." Et Célubée, troublée, redescendit vers ses foyers. Zara, seule, demeura aux côtés du cadavre de son beau-frère, malgré l'invitation de Naïra. Son mari la regarda au travers des dernières braises et fumées du feu sacré. Elle ne bougea pas. Naïra scruta son visage. Il savait qu'elle le regardait droit dans les yeux, qu'elle le défiait. Il allait dire ou faire quelque chose, quand une silhouette se montra. Elle s'était jusque-là tenue derrière le dos de Zara. Naïra reconnut dans l'obscurité envahissante le jeune Mizar, son cousin.

Mizar mit sa main dans celle de Zara et, non sans avoir jeté à son tour un impénétrable regard à Naïra, la força à se détourner.

Aussitôt après les funérailles, Naïra prit le titre de Grand-Prêtre. Il ne rencontra aucune opposition, ni dans Célubée soudain muette ni parmi les prêtres. Deux des proches du Grand-Prêtre disparurent la nuit de son meurtre. On ne les revit jamais.

Naïra se borna, les premières années, à accomplir les fonctions traditionnelles du Grand-Prêtre. Il consacrait désormais très peu de temps à son travail de roi, se déchargeant de ses fonctions soit sur Zara, soit sur des amis complaisants et ambitieux. Zara s'inquiétait de l'emprise qu'avaient deux d'entre eux sur son mari. À force de cajoleries et de flatteries, ils avaient réussi à l'enfermer dans sa folie et à la justifier. Elle savait qu'ils cherchaient avant tout à s'emparer de l'essentiel du pouvoir. Zara lutta contre leur influence. Malgré le choix que Larme avait fait d'elle, elle n'en avait ni l'envergure ni l'énergie. Elle l'aurait eue, peut-être, si elle avait été aimée comme elle y aspirait ou si elle s'était, comme Larme, résignée à se contenter du peu qu'on lui offrait en ce domaine en échange de l'exercice du pouvoir. Zara se laissa donc, peu à peu, écarter au cours des deux

premières années et ses tentatives désordonnées pour reprendre le pouvoir faisaient sourire ses adversaires.

Cependant, alors que, au cours de la troisième année, elle allait définitivement renoncer à se battre pour conserver le pouvoir à son fils, Mizar lui vint en aide.

Après la mort de sa bienveillante et scrupuleuse grand-mère, Mizar avait été laissé quelque peu à l'abandon par la famille royale. Naïra, bien sûr, n'avait jamais pris le moindre soin de lui. Zara avait eu, dans les premiers temps de son mariage et après la disparition de Larme, quelques velléités de maternage. Mais les soucis l'avaient empêchée de les poursuivre. Mizar, garçon taciturne, mais d'une grande volonté, s'était astreint à continuer seul les leçons données par sa grand-mère. Il avait suivi l'entraînement militaire qu'elle lui avait conseillé. Il avait, jusqu'à son assassinat, fréquenté quotidiennement la maison du Grand-Prêtre, pour écouter les cours qu'il donnait à ses disciples. Il l'avait aussi beaucoup interrogé. Il voulait apprendre l'histoire de Célubée et son cousin, mis à l'écart par son frère, trop content de parler, lui en avait souvent dit davantage qu'il n'aurait dû. Mizar avait également parcouru les territoires de Célubée du fond de la plaine jusqu'à l'arrière-pays d'Arkkande. Il avait disparu plusieurs mois sans que nul ne s'inquiète de lui et avait amassé ainsi de nombreux renseignements et connaissances sur son pays. Enfin, il avait pris l'habitude de discuter avec tous ceux qu'il rencontrait, agriculteurs, commerçants et voyageurs. S'il passait à la maison royale pour un garçon secret et réservé, ses interlocuteurs habituels ne partageaient nullement cette opinion. Ils le trouvaient gentil et curieux, agréable compagnon, souvent gai et rieur, même si ses grands yeux noirs semblaient, au premier abord, davantage refléter la gravité et la tristesse. Mais comme il n'intéressait personne à la maison royale, personne n'avait songé à s'étonner de ce qu'il suscitât des impressions contradictoires.

Lorsque Mizar revint de son voyage, grandi, plus mûri qu'il ne l'était déjà, il découvrit Célubée dans un état de faiblesse avancée. Naïra passait son temps entre ses malades, ses prières et ses tentatives d'introduction d'un culte nouveau. Ses deux conseillers gouvernaient selon leur bon plaisir, se souciant si peu de Célubée que celle-ci, qui venait de subir deux années de sécheresse, se trouvait sans réserves pour l'hiver et sans monnaie

d’échange pour son commerce. Ils se construisaient de belles demeures, au milieu des terrasses ombragées que Larme avait fait dessiner. Jamais le peuple de Célubée n’avait été aussi méconnu, aussi méprisé, aussi maltraité. Il mourait de faim sans avoir non seulement le moindre droit de contrôle sur la gestion des provisions et de ses récoltes, mais encore celui de protester contre le sort qu’on lui faisait et l’incurie de son souverain. On réprimait impitoyablement toute manifestation de mécontentement, selon des méthodes jusque-là inconnues à Célubée et davantage en usage dans le pays d’Arkkande du temps où cette contrée s’administrait librement. Zara cherchait vainement à s’opposer aux mesures prises à l’encontre du peuple et à remettre de l’ordre dans l’organisation du pays.

À son retour, Mizar vint trouver Zara. Elle ne le reconnut pas. Il avait grandi et forci. Son visage avait perdu ses charmes adolescents. Elle ne put retrouver dans ses traits fermes ceux, encore fragiles, du jeune garçon qui l’avait ramenée à la maison royale la nuit de la mort du Grand-Prêtre. Elle aurait voulu, alors, le remercier de sa sagesse et de l’opportunité de sa venue, mais Mizar ayant soudainement disparu, elle avait renoncé à s’acquitter de sa dette. Après quelques jours d’inquiétude, on lui avait rapporté qu’il se promenait tout seul du côté d’Arkkande. Elle l’avait chassé de ses pensées.

Mizar salua Zara avec respect. Mais elle était si émue de son retour qu’elle le prit dans ses bras et l’embrassa chaleureusement. Elle s’écarta cependant bien vite, lorsqu’elle eut pris conscience dans l’étreinte qui les liait que Mizar n’était plus un petit garçon. Elle balbutia quelques paroles d’excuse, mais Mizar l’arrêta d’un geste.

Ils passèrent ensemble plusieurs heures au cours desquelles Zara raconta dans le détail les événements marquants survenus à Célubée depuis son départ. Mizar écouta, posa de nombreuses questions. Comme il demeurait silencieux après avoir écouté le récit de Zara, elle lui demanda s’il pensait repartir prochainement.

“Repartir ! Repartir, Zara, quand Célubée est sur le point de se perdre ! Il n’en est pas question. Non ! Nous allons nous débarrasser de ces usurpateurs et contraindre Naïra à exercer son pouvoir.

— Tu ne te débarrasseras jamais d’eux. Ils sont trop puissants à présent. L’armée leur obéit et que faire sans l’armée ? Quant à Naïra, tu ne

l’obligeras jamais à abandonner ses actuelles occupations. »

Mizar ne répondit rien. Il disparut à nouveau plusieurs jours et Zara en demeura cruellement tourmentée. Ces derniers temps son angoisse avait augmenté parce qu’elle s’apercevait que son fils unique n’était pas à la hauteur des ambitions qu’elle nourrissait pour lui. Elle l’avait appelé Hamal parce que cette étoile était réapparue dans le ciel la nuit de sa naissance. Hamal était un enfant fragile, constamment sur le point de mourir, dont l’intelligence s’éveillait difficilement.

Lorsque Mizar resurgit, il pressa Zara de questions sur Naïra.

“Que sont ces idées nouvelles qu’il répand dans Célubée ? Quel est ce dieu au nom étrange et nouveau qu’il prétend nous faire adorer ?

— Il y a quelques années, son frère et moi avons découvert dans sa chambre les éléments d’un culte nouveau. C’est cela qui a provoqué la mort du Grand-Prêtre.

“Naïra s’est d’abord montré prudent. Il ne fait pas de doute qu’il souhaitait par-dessus tout faire célébrer ce nouveau dieu par Célubée. Mais il a appris à être patient. Pas à pas, il l’implante dans la ville.

— Mais d’où vient ce dieu ?

— J’ai peur qu’il ne vienne d’Arkkande.

“Nous parlons peu ensemble, ainsi que tu le sais. Mais il m’a confié un jour que son père l’avait emmené à Arkkande quand il était très jeune et qu’il en avait rapporté de précieux souvenirs. Je pense qu’il a dû alors être initié à cette horrible religion par quelques prêtres interdits qui avaient décidé de se venger ainsi de la rigueur de Célubée. Songe ! Quelle victoire pour eux que de convertir le roi de Célubée à leurs rites condamnés !

— Mais ses pratiques ressemblent-elles à celles que nous avons interdites dans le pays d’Arkkande ?

— Non. Encore qu’il y vienne progressivement. Peu à peu ses cérémonies se font violentes. Il demande de plus en plus qu’on lui livre des animaux pour les sacrifier à son dieu. Jamais Célubée n’a mis à mort des bêtes pour les dieux. J’attends le jour où il réclamera le sang d’un enfant comme le faisaient ces prêtres que ta grand-mère a pourchassés. Je sais que c’est son but, son désir. Naïra est fou. Il est fou de cette folie qui vous

donne envie de tuer les autres pour marquer sa puissance. Il aime le sang. C'est pour cela qu'il soigne les malades et accouche les femmes. Il le grise, ce sang qui coule en affaiblissant ses patients. C'est pour cela aussi qu'il a tué son frère et qu'il l'a tué de la manière la plus sanglante qui soit.

— Bien, répondit calmement Mizar, comme pour mettre fin aux lamentations de Zara. Ce que tu dis confirme ce que je pensais. Une seule chose importe à Naïra, c'est cette religion nouvelle. Et, pour elle seule, il serait capable de sortir de l'espèce de transe qui l'éloigne du pouvoir.

"Aujourd'hui, seul Naïra peut mettre fin aux malversations de ses deux conseillers.

"Nous allons donc nous employer à l'obliger à intervenir."

Ainsi fit-il. Il lui fallut plusieurs semaines pour mettre en œuvre son projet. Il commença par faire discrètement savoir à Naïra, par l'intermédiaire d'un prêtre qui lui portait de l'amitié, que les deux hommes qu'il avait choisis pour gouverner à sa place voyaient d'un assez mauvais œil la place que prenait la religion de Naïra dans Célubée. Comme Naïra ne réagit pas à cette information – soit qu'il ne l'entendît pas vraiment, soit qu'il ne conçût pas que des hommes qui lui étaient acquis puissent ne pas partager ses idées religieuses – Mizar lui envoya un second messager qui lui tint le même langage. Au bout de plusieurs discussions de ce type, Naïra commença sinon d'être ébranlé, du moins d'avoir des soupçons. Il se mit à interroger ses proches, à épier ses conseillers afin de trouver dans leurs gestes ou leurs paroles quelque signe qui confirmerait les révélations qu'on lui avait faites.

Mais Mizar savait que tout cela n'aurait pas suffi à détacher Naïra de ses deux hommes de confiance. Aussi mit-il en œuvre des moyens plus importants. Il connaissait assez de monde à Célubée et dans les campagnes alentour pour obtenir le soutien d'un petit groupe déterminé qui entraîna les autres avec lui. Il réunit ainsi au bas de la maison royale une assemblée importante de Célubéens protestant contre les rigueurs du moment et la dureté de la conduite de leurs actuels dirigeants. Ils alternaient les cris de mécontentement, qui les transformaient, pour un observateur lointain ou inquiet, en populace excitée et violente, et les prières et litanies à l'adresse des dieux et plus particulièrement du dieu de Naïra.

Alarmés par l’agitation et l’ampleur de la manifestation, les deux conseillers sortirent pour demander aux Célubéens de se disperser dans le calme. Ils furent conspués et durent se retirer rapidement. Craignant pour leur vie autant que pour leur pouvoir, ils envoyèrent l’un des soldats, en permanence à leurs côtés depuis qu’ils gouvernaient Célubée, chercher le reste de l’armée.

Lorsque parurent les soldats, le peuple se mit à hurler de colère. La troupe en demeura interdite. C’était bien la première fois depuis sa constitution que l’armée était employée, non à protéger Célubée de l’ennemi, mais à se retourner contre elle. Pendant quelques instants, les soldats et la foule se dévisagèrent, immobiles. Un grand silence tomba soudain sur la ville, effaçant la rumeur qui avait vibré depuis le début de la journée, des contreforts de la montagne jusqu’aux lisières des campagnes. Voyant l’indécision des soldats, l’un des deux hommes ressortit pour haranguer l’armée.

“Dispersez-les ! Chassez-les de cet endroit ! Qui les a laissés venir jusqu’ici ? Qui les autorise à narguer le souverain devant sa demeure ? Célubée ne peut tolérer pareil désordre. Et c’est à vous, soldats, que revient l’honneur de faire triompher Célubée d’elle-même. Chassez-les !”

Malgré la surprise que provoqua chez les soldats cet appel à la violence, hurlé d’une voix où se confondaient la rage et la panique, ils ne bougèrent pas et le silence retomba à nouveau entre l’armée et le peuple.

Alors, parut Naïra. Curieusement c’est le silence qui avait attiré son attention et non la clameur qui avait encerclé sa maison où il se trouvait en prières.

“Pourquoi chasserait-on le peuple de Célubée ? demanda-t-il calmement. Je l’ai entendu tout à l’heure prier les dieux avec la ferveur que j’attends de lui. J’ai entendu ses chants et ses litanies. Même s’il n’est pas de coutume de se réunir devant chez moi pour prier les dieux, pourquoi devrions-nous les chasser ? Et pourquoi les soldats en seraient-ils chargés ? Ce n’est pas leur tâche.

“Que se passe-t-il ici ? interrogea-t-il d’un ton soudain sévère.

— N’as-tu pas entendu, Naïra, ces hommes et ces femmes qui venaient se plaindre de leur gouvernement ? N’as-tu pas entendu leurs cris et leurs insultes ? Peux-tu tolérer pareille révolte ?

— Si elle est juste, je le dois. Des hommes et des femmes qui viennent trouver leur souverain pour l'informer de leurs doléances tout en implorant les dieux et plus spécialement ce dieu, ce dieu que mon cœur chérit, ne peuvent éprouver qu'une colère juste.

"Qui t'a donné le droit, à toi, de t'opposer à leurs demandes, à leur désir d'implorer la divinité ? Qui êtes-vous, toi et cet autre qui se cache dans la maison, pour barrer leur mouvement vers le dieu de Célubée, pour arrêter la venue de ce moment où ce dieu nous recueillera dans son âme infiniment bonne ?"

Alors le peuple interrompit les habituelles vaticinations de Naïra sur ce thème trop connu de lui et qui risquait de l'écarter du but poursuivi, en se mettant à pousser des vivats en l'honneur du roi Naïra et de son dieu. Lorsque les cris se furent apaisés, un vieil homme sortit de la foule et fit quelques pas en direction du roi.

"Naïra, lui dit-il, par ton dieu de justice, délivre-nous de ces deux hommes. Délivre-nous de leur cruauté et de leur avidité. Reprends le pouvoir pour l'exercer sagement comme par le passé ou, du moins, remets-le entre des mains plus dignes.

"Nous sommes ton peuple, Naïra, et ton aïeul, Neter, nous prit sous sa garde aux plus durs moments de notre existence. Sauve-nous aujourd'hui. C'est toute Célubée qui est venue t'en supplier. Vois ! Même l'armée n'a pu commettre le sacrilège auquel on voulait la pousser."

Naïra fit appeler le capitaine des troupes et donna l'ordre qu'on se saisisse de ses deux conseillers. Les deux hommes furent emmenés sous les huées de la foule, tandis que, souverain, Naïra contemplait son peuple qui venait de lui faire allégeance. Emporté par l'allégresse du moment, il se promit de gouverner à nouveau lui-même Célubée. À l'écart, Mizar observait la scène. Zara avait raison. Naïra était fou de cette folie qui pousse les hommes à la vanité et à l'aveuglement. Ce que Mizar ne saisissait qu'imparfaitement, c'était la composante religieuse de cette folie. Son cousin avait paru sincèrement inspiré, sincèrement épris de ce dieu pour lequel il trouvait des accents d'amoureux. Il eut cependant, peu de jours après, confirmation de la dimension meurtrière de la démence de Naïra et quelques clartés sur son nouveau dieu.

Naïra convoqua en effet son peuple sur la terrasse de la vieille ville, où il avait fait couler le sang de son frère. Il y avait fait disposer son autel personnel. Devant le peuple silencieux, il entama son nouveau culte. Il se composait de morceaux des antiques rites de Célubée. Certaines oraisons, très anciennes et répétées depuis toujours par les prêtres de Célubée, étaient connues des fidèles. Mais plusieurs prières, psalmodiées dans une langue inconnue, selon des rythmes et des scansions étrangères, continuaient à dérouter le peuple. De même que ces gestes d'humilité constants : génuflexions, révérences, prosternations devant un autel et au nom d'un dieu dont on ignorait tout. Naïra ne voulait pas livrer son nom, parce qu'il était si sacré que nul ne pouvait le prononcer sans le souiller immédiatement. Les autres dieux avaient un nom, une histoire, des occupations qui permettaient de recourir à eux en fonction des besoins de l'instant. Ils avaient également pour eux d'être si anciens qu'ils en étaient devenus familiers ; qu'ils étaient liés à Célubée par des liens aussi forts que ceux que deux peuples ou deux familles peuvent conclure entre eux ; que leurs noms et leurs visages, recréés par tant d'imaginations superposées, étaient inscrits au plus profond de la mémoire et de la pensée du peuple de Célubée.

Ce culte incompréhensible, Célubée le subissait patiemment depuis plusieurs mois par respect envers son souverain autant que par indifférence. Ce dieu ne lui disait rien, quelque puissant que Naïra le décrivît. Mais le peuple dut sortir ce jour-là de son détachement et choisir entre adorer ou haïr ce dieu qui ressemblait davantage à un dieu monté des ténèbres qu'à ce dieu lumineux et juste que décrivait Naïra dans l'illumination de ses transes.

Après une heure de ce rite lent et endormant où les litanies monocordes et mystérieuses succédaient aux humiliantes adorations, se répétant sans cesse et à un rythme toujours plus engourdi, Naïra se retourna vers son peuple. Alors, chacun tressaillit. Sur le visage du Grand-Prêtre, que les mouvements rituels lui avaient jusque-là caché, Célubée découvrit une terrifiante transformation. Moins que ses traits, soudain grimaçants et vieillis, comme si ce n'était pas une heure mais un siècle tout entier qui s'était émietté sur sa tête, ce furent ses yeux qui glacèrent la foule. Ils se révulsaient par à-coups. Mais si horribles que fussent ces globes blancs, qui semblaient étrangers au reste du visage, ils finissaient par être plus

supportables que le regard égaré qui se fixait l'instant d'après sur le peuple transi, pétrifié, priant en silence que s'arrête immédiatement ce qui était déjà insoutenable.

Il n'y eut pas de répit jusqu'à ce que la tension que Naïra avait créée eût atteint son paroxysme. Deux prêtres brisèrent le cercle des fidèles en poussant devant eux les deux conseillers de Naïra. Ils étaient nus. On avait attaché leurs mains devant eux, comme pour cacher leur sexe. Ils étaient si terrorisés que leur dos se courbait involontairement et que leurs cuisses étaient parcourues de tremblements nerveux.

On les amena devant Naïra. Il en jeta un d'un coup sec sur l'autel. Il immobilisa sa victime qui tremblait à présent de tout son corps et tentait désespérément d'échapper à la force de Naïra qui le clouait contre la pierre. Il se saisit d'une lame que lui tendait son acolyte et trancha la gorge de l'homme. Il le maintint longuement contre l'autel de façon que le sang ruisselle et imprègne la pierre jusqu'à son cœur. Ce n'est que lorsqu'elle fut réellement inondée, au point de dégoutter d'un bout à l'autre, qu'il saigna de la même manière son deuxième conseiller. Il en recueillit le sang dans une coupe, en but une gorgée avant d'en asperger à nouveau son autel.

La foule resta muette, écœurée. Naïra attendit que les deux victimes fussent exsangues et avec lui, Célubée tout entière regarda le jour diminuer et s'enfoncer dans des reflets sanguins derrière l'autel barbouillé. Lorsque le sang cessa de couler, Naïra, avec un autre couteau, les dépeça intégralement. À ce moment, une partie de Célubée – les femmes sûrement et quelques hommes – n'aurait pas réussi à surmonter son dégoût et son effroi et serait redescendue vers la plaine si Mizar, du coin où il observait la scène, ne l'avait contrainte à demeurer, fût-ce en détournant les yeux. Il n'était pas temps de contrarier Naïra.

Après quelques mois où Naïra chercha à concilier ses doubles fonctions, il renonça pour la seconde fois à ses prérogatives royales. Peu à peu, il s'en dépouilla au profit de Zara et retourna à ses exercices spirituels ainsi qu'à ses activités médicales. Il ne conserva comme unique pouvoir de décision que celui de choisir les jours destinés au culte de son dieu et d'instituer des rites nouveaux. Zara administra Célubée et ses nouvelles terres comme Larme avant elle.

Comme elle y mettait moins d'elle-même et qu'elle était toujours retenue par la crainte de mal faire et de n'être pas digne de la tâche qu'on lui avait confiée, elle prit très vite l'habitude de consulter Mizar. Zara se souviendrait toujours de cette ténébreuse nuit où elle était redescendue de la terrasse sacrée, courbée sous le poids de la folie de son mari. Elle avait suivi son peuple mécaniquement, jetant des regards aveugles au chemin éclairé par les torches que portait la famille qui la précédait, concentrée sur elle-même et sur l'horreur qui parcourait sa colonne vertébrale. Lorsqu'elle avait enfin regagné sa chambre, prête à pleurer sur son sort, sur le noir destin qui l'avait fait choisir pour être l'épouse d'un roi fou et cruel et sur son incapacité à faire face aux responsabilités qu'on lui avait confiées, elle avait découvert, à la lueur du flambeau qu'on lui avait donné, Mizar, assis dans un coin de la pièce et qui semblait l'attendre. Elle demeura immobile, stupéfaite. Ils se regardèrent longuement. Après l'étonnement, passèrent dans les yeux de Zara sa détresse et son angoisse. Mais ceux de Mizar restèrent froids et inquisiteurs, comme s'ils cherchaient à percer au-delà de Zara quelque chose dont elle n'avait pas elle-même conscience.

"Mizar, chuchota-t-elle, Mizar, que vais-je devenir ?"

Sans qu'il ait fait le moindre geste, elle alla vers lui et se blottit contre lui. Il passa un bras autour de ses épaules, tandis qu'elle pleurait enfin.

"Zara, répondit-il à son oreille, Zara, mais tu vas devenir reine de Célubée."

Elle crut qu'il plaisantait et, de surprise, ses larmes s'arrêtèrent. Elle leva les yeux vers lui, mais il ne la regardait plus. Il fixait leurs ombres dessinées sur le mur d'en face par la lumière tremblante de la torche. Il la lâcha soudainement et la salua avant de quitter la chambre.

Zara mit le temps qu'il fallut à Naïra pour lui abandonner le pouvoir à se remettre de cette étreinte irréfléchie. En ce si bref instant, elle avait, après tant de temps, réappris la douceur d'être pressée contre un homme.

Elle n'arrivait pas à démêler – pour peu qu'elle consentît à s'interroger elle-même – si au cours des années suivantes, où elle se mit à demander conseil à Mizar, elle n'attendait de lui que les réponses brèves et intelligentes qu'il lui donnait toujours. Qu'elle espérât constamment que se reproduirait entre eux quelque chose qui ressemblât à ce qui s'était passé la nuit du meurtre des conseillers, elle ne parvenait pas à se l'avouer. Elle

reconnaissait pourtant que la présence de Mizar lui devenait de plus en plus nécessaire. Elle s'assombrissait lorsqu'il venait lui faire part de ses prochains voyages et elle inventait mille stratagèmes pour le détourner de ses projets. Elle détestait les jours où elle savait qu'il serait absent et devait se découvrir des occupations ou des distractions nouvelles pour se délivrer de l'ennui qui pesait alors sur elle.

Mizar paraissait indifférent à l'attention qu'elle lui portait. Elle le voyait soucieux de l'avenir de Célubée, prompt à résoudre les problèmes qui se posaient à elle, tracassé par le besoin d'en apprendre toujours plus sur son pays, alors qu'elle-même se forçait continuellement à s'intéresser au royaume que Naïra lui avait confié, autant parce qu'elle en avait accepté la responsabilité que parce qu'elle pensait avoir ainsi un terrain de rencontre et d'entente avec Mizar. Elle le surveillait. Elle remarquait que chaque jour qui passait affirmait davantage sa beauté, sa virilité et son allure fière héritée de tous les rois de Célubée. Et le voyant, elle s'inquiétait de le savoir convoité par les filles de Célubée. Elle se tourmentait de sentir les années marquer ses cheveux, ses yeux, son visage et jusqu'à ses dents qui n'étaient plus aussi blanches que par le passé.

Elle regardait grandir Hamal, cherchant en vain à se convaincre que les quelques années qui la séparaient de Mizar avaient la profondeur de toute une vie. Le petit Hamal atteignit péniblement ses dix ans. Zara avait repris quelque espoir en le voyant triompher de toutes les fièvres qui l'avaient accablé. Mais l'intelligence de son fils demeurait médiocre et, plus grave encore, Zara le savait indécis, prêt à écouter n'importe quel avis, pour peu qu'il lui soit présenté de manière attrayante. Elle essayait de lutter contre cette tendance incompatible avec les tâches qu'il aurait un jour à remplir et, pour cela, le brusquait sans cesse. Loin de donner des résultats satisfaisants, cette méthode brutale déroutait l'enfant et le persuadait de l'impossibilité de découvrir l'endroit où se tenait la vérité de toutes choses, l'incitant ainsi, par faiblesse et lassitude, à s'en remettre à l'opinion de qui aurait sa faveur. Zara avait espéré que Mizar, prêt à partager ses soucis de reine, accepterait aussi de l'aider à préparer Hamal à devenir le souverain de Célubée. Mais Mizar ne se souciait pas de Hamal et, pis, ne le supportait pas.

Après plusieurs années, Zara finit par donner tout son temps et toute son âme à l'administration du royaume de Célubée et par s'abstraire de la

troublante pensée de Mizar. Il était parti pour Arkkande depuis de nombreuses semaines et n'avait envoyé aucun messager pour porter de ses nouvelles à Zara. Elle avait fini, dans les derniers temps, par trouver de l'apaisement dans ces moments où Mizar était absent. Néanmoins, elle se tourmentait cette fois de ce qu'il ne puisse pas utilement la conseiller. Naïra lui avait demandé de désigner un enfant pour l'offrir à son dieu lors de la prochaine cérémonie. Elle n'ignorait pas ce que serait le sort de l'enfant qu'elle devait choisir et tout en elle se rebellait contre la décision à laquelle son époux l'obligeait. Elle avait cherché à refuser ou à gagner du temps, mais Naïra ne s'était laissé ni fléchir ni berner.

"Zara, parce que je t'ai confié le pouvoir, il t'appartient de choisir celui de Célubée auquel reviendra l'honneur d'être offert au dieu bien-aimé. Mais tu n'as pas l'autorité pour décider que ce sacrifice n'aura pas lieu, parce que ton pouvoir n'est que délégué. Je te laisse trois jours et trois nuits pour me donner un nom. Passé ce délai, ce n'est pas un, mais deux noms que je viendrai te réclamer. Et crois-moi, tu ne refuseras pas toujours de me le donner, parce que je connais le moyen de t'y contraindre."

Elle passa trois jours à se demander ce qu'elle pourrait bien trouver pour ne pas céder à l'exigence de Naïra. Elle était si terrorisée que son esprit, souvent inventif, se montra incapable de lui présenter la moindre solution acceptable. Elle se surprenait, par moments, à faire le tri parmi les visages d'enfants rencontrés dans les rues de Célubée. Alors, elle se sermonnait, se reprenait, chassait de son esprit ces vingtaines de visages heureux, se convainquant que devait exister quelque part une issue à l'épouvantable choix devant lequel Naïra l'avait placée et qu'elle parviendrait à la découvrir avant que ne soit expiré le délai qu'il lui avait assigné.

Au troisième jour, elle devint comme folle de n'avoir toujours rien trouvé. Les yeux noirs et rieurs des enfants de Célubée la hantaient de plus en plus. Lorsque leurs images repassaient dans son esprit, des gémissements rauques lui échappaient. Elle sentait désespérément qu'elle ne parvenait plus à réfléchir efficacement et que son cerveau se refermait et se bloquait, refusant de fonctionner. Quand tomba la troisième nuit, elle alluma une torche et scruta la pénombre dans laquelle s'enfonçait Célubée. Les larmes lui montèrent aux yeux, tandis qu'elle cherchait encore, à travers les ténèbres, à déchiffrer la volonté du destin. Elle finit même, au plus profond

de son désespoir, par murmurer une prière au dieu de son mari pour le supplier d'avoir pitié d'elle et de ne pas la soumettre à pareille épreuve.

"Dieux, gémit-elle, faut-il que j'aie perdu la raison pour en être réduite à implorer un dieu malfaisant de me retirer du mal où il m'a lui-même plongée."

Elle se remit à sa fenêtre et laissa son regard se perdre dans la grande nuit. Son esprit se détacha soudain de son corps et, pendant que ses yeux s'emplissaient à nouveau de larmes, elle connut un moment de paix incompréhensible, comme si tout avait été résolu en dehors d'elle, en un lieu qu'elle venait juste de gagner.

Elle était encore appuyée au mur quand la porte s'ouvrit et Mizar entra. Elle se tourna brusquement, chassée de sa vision apaisante. Elle cria son nom et, comme cette lointaine première nuit, courut à lui. Mizar ne la laissa pas franchir seule la distance qui les séparait et, s'avançant vers elle, la prit dans ses bras.

"Zara ! Zara, murmura-t-il, ma Zara, que t'arrive-t-il ?"

Avant qu'elle ne réponde, il la serra à plusieurs reprises contre lui et baisa ses paupières humides.

"Mizar ! J'ai tellement souhaité que tu sois là. J'ai vécu des journées abominables et tu n'étais pas là, pas là pour m'aider.

— Je suis là à présent. Je suis là pour t'aider."

Et, ce disant, il ne cessait de l'étreindre et de l'embrasser. Après le désespoir dont elle avait cru ne jamais pouvoir sortir, Zara s'abandonna à lui, jusqu'à oublier l'origine de son tourment. Elle répondit à chacun de ses baisers, à chacune de ses étreintes, à chacune de ses douces caresses.

"Se peut-il, Mizar, se peut-il que tu sois là ? Se peut-il que tu me tiennes ainsi contre toi ? Se peut-il, se peut-il que tu m'aimes ?

— Zara, ma chère Zara, comment ne t'aimerais-je pas ? Aurais-je pu passer tant d'années auprès de toi sans apprendre à t'aimer ? Comment ne l'as-tu jamais su ?

— Et comment l'aurais-je su, si tu ne me le disais pas ?

— Était-ce à moi d'avouer mon amour à celle qui règne sur Célubée ?

— Mizar, tu ne saurais prétendre que cela seul t’a retenu jusqu’à ce jour de…

— Douce Zara, il n’est pas temps de parler de cela. Dis-moi ce qui faisait couler tes larmes, que mes lèvres ont bues sur le bord de tes yeux : j’ai avalé l’amertume de ton cœur. Plus rien ne saurait à présent t’empêcher de retrouver la paix.”

Elle se confia à Mizar, lui exposant les détails de l’exigence de Naïra. Mizar écouta sans mot dire. Ses yeux étaient redevenus froids et durs, même si sa main ne lâchait pas l’épaule de Zara.

“Il n’est pas possible de satisfaire sa demande. Tu ne peux lui livrer un nom.

— C’est ce que j’ai pensé d’abord. Mais comment faire ? Si demain je ne lui donne pas la vie d’un enfant, c’est celle de deux qu’il viendra me demander. Et ensuite ? Il m’a promis de m’y obliger. Je redoute le pire, Mizar. Sa folie est telle qu’il est réellement capable de faire le mal au nom de son dieu.

— Si tu lui donnes un nom demain, il reviendra dans quelques jours t’en réclamer un autre. Et ce second sera suivi d’un autre, puis d’un autre encore, jusqu’à ce que Célubée soit éclaboussée du sang de ses enfants. Il est impossible, Zara, que tu lui obéisses.

— Cela est impossible, Mizar, mais alors, il faut ou bien que tu trouves le moyen de tromper Naïra ou bien que nous le tuions, car jamais il n’acceptera de revenir sur sa décision.”

Mizar se détourna et Zara n’entendit pas ce qu’il répondait. Il ne voulut pas le lui répéter, prétextant que c’était sans importance. Elle aurait dû comprendre cependant, lorsqu’il lui exposa le plan que son esprit concevait au fur et à mesure qu’il le développait, que c’était bien plus important qu’il ne voulait l’avouer. Si elle l’avait entendu murmurer que le moment de tuer Naïra n’était pas encore venu, elle ne se serait sans doute pas donnée à lui avec tant de confiance et de soulagement, comme elle le fit cette nuit-là, après qu’il l’eut définitivement rassurée.

Du fait de la ruse de Mizar, il n’y eut pas, à Célubée, d’enfant sacrifié au dieu de Naïra. »

Alors, j’interrompis le récit d’Anticléridès et je demandai :

« Mais comment fit-il ? Que proposa-t-il qui put détourner Naïra de son projet ?

— Je ne le sais et personne ne peut aujourd’hui répondre à ta question, Coelia, car cela n’a pas été consigné dans la chronique secrète de Célubée. Ou bien peut-être manque-t-il un passage dans l’un des rouleaux de Nagar.

— Mais comment vivrons-nous sans connaître la réponse ?

— Comment as-tu vécu jusqu’alors ?

— Jusqu’alors, j’ignorais tout de cette histoire. Aujourd’hui, je l’ai apprise et je ne peux supporter qu’ait été perdu pour toujours le stratagème employé par Mizar.

— Peut-être est-ce mieux ainsi, reprit Anticléridès. Quoi qu’il en soit, Naïra ne renouvela jamais sa demande à Zara.

« Celle-ci, de son côté, s’appuya davantage encore que par le passé sur Mizar. Dans les moments de réelle lucidité que lui laissait sa passion, elle s’obligeait à reconnaître que c’était Mizar qui prenait en réalité les décisions importantes. Et, comme presque tout lui semblait requérir l’avis de son amant, il décidait de l’ensemble de la politique menée dans le royaume.

Mizar était pour elle un amant plein de douceur. Après tant d’années passées sans consolation masculine, elle éprouvait un tel contentement à se trouver dans ses bras que ces instants ne lui suffisaient jamais. Elle était inlassable, incapable de se passer de Mizar pendant un laps de temps trop important. Elle se rendait importune, à partir à sa recherche s’il restait absent trop longtemps, à lui interdire de quitter Célubée pour l’une de ses pérégrinations favorites. Elle le savait, mais ne pouvait agir autrement et Mizar lui témoignait une grande patience et un grand amour.

Elle éprouvait quelque tristesse toutefois de n’avoir pas d’enfant. Elle aurait aimé que son union avec Mizar soit féconde, non qu’elle souhaitât susciter un concurrent à Hamal, mais parce qu’elle aurait aimé avoir un enfant à presser contre son sein, à allaiter, à caresser et qui lui soit venu de la tendresse de Mizar. Elle aurait désiré une fille qu’elle pût aimer sans

arrière-pensée, sans faire de comparaisons avec le pauvre Hamal. Mais si elle se trouva enceinte plusieurs fois, aucune de ses grossesses n'aboutit. Après sa quatrième fausse couche, alors qu'elle se remettait assez mal de ce dernier échec, elle en vint à se poser des questions.

Elle avait annoncé à Mizar chacune de ses grossesses presque aussitôt qu'elle avait été certaine d'avoir conçu un enfant. Jamais Mizar n'en avait éprouvé la moindre joie. Il lui avait même reproché sa propre satisfaction.

"Que dira Naïra ? Il sait bien que tu ne peux avoir conçu un enfant de lui ? Et que dira le peuple ? Qu'adviendra-t-il de toi dans tous ces cas ?

— Mais, toi, toi, avait-elle répondu, ne serais-tu pas heureux d'avoir un enfant ?

— Je n'ai pas encore besoin d'enfant, Zara. Celui-là me gênerait plus qu'il ne me satisferait, car je ne pourrais pas m'en dire le père."

À chacune de ses grossesses, Mizar avait renouvelé ses arguments, en trouvant toujours de nouveaux, toujours plus convaincants. Ce qui frappait Zara, à présent qu'elle repensait à tout cela, allongée sur sa couche, c'est qu'elle avait chaque fois avorté peu de temps après avoir révélé son état à Mizar. Ce qu'on avait dit de Larme et de ses pouvoirs pour empêcher son frère d'obtenir de nouveaux enfants de sa seconde épouse lui revint à l'esprit. Se pourrait-il, se demanda-t-elle, que Mizar ait appris de sa grand-mère les maléfices propres à chasser les enfants du ventre de leur mère ? Plus elle y réfléchissait, plus il lui apparaissait que Mizar avait dû l'ensorceler pour lui faire perdre ses petits, avant même que son ventre ne se soit trop arrondi.

Elle lui en voulut, convaincue qu'elle était à présent de son intervention diabolique. Elle se rappelait qu'à deux reprises, où elle s'était lamentée devant lui du sort qui l'accablait, il avait répondu qu'elle était peut-être trop âgée à présent pour porter des enfants. Elle l'avait cru comme elle croyait toutes les choses qu'il lui disait. Mais elle voyait bien que c'était hypocrite de sa part. Ces pensées lui redonnèrent l'énergie que lui avait enlevée son avortement. Elle décida de se venger en concevant un enfant sans le dire à Mizar.

Ainsi fit-elle une dernière tentative. Elle fut grosse au début du printemps. Dès qu'elle le sut, elle s'appliqua et à cacher sa satisfaction et à protéger son enfant, comme elle l'avait fait à l'époque de sa première

maternité. En dehors de cette espèce de rayonnement qui émanait d'elle, personne ne pouvait deviner ce qu'elle était en train d'accomplir, sous les plis de sa robe, derrière la gaine de son ventre. Quand elle craignit que l'enflure de sa taille n'inquiétât Mizar, elle lui proposa une mission au pays d'Arkkande afin de prendre contact avec des commerçants venus d'un pays nouveau et qui hésitaient à traverser les montagnes pour gagner Célubée.

Mizar se fit quelque peu prier et elle redouta qu'il n'eût des soupçons.

"Comment se fait-il que toi, qui prétends ne pouvoir te passer de moi pendant tout un jour, tu m'envoies à Arkkande ? Désirerais-tu te débarrasser de moi ?

— Il est important que tu ailles à Arkkande. Toi seul peux négocier un acte de commerce avec ces étrangers. J'accepte de me passer de toi pour le bien de Célubée.

— Et si je refusais ?

— Je serais heureuse que tu restes et de te garder près de moi."

Il la regarda, soupçonneux. Mais elle paraissait si naturelle, que ses yeux inquisiteurs ne remarquèrent rien. Elle joua si bien son rôle de reine acceptant le sacrifice temporaire de son bonheur personnel qu'il consentit à aller à Arkkande. Il avait dès le début décidé d'accepter la mission qu'elle lui confiait, car il sentait en lui le besoin de quitter Célubée et de marcher vers ces contrées troublantes. Célubée lui était trop familière. Il s'y sentait à l'étroit et s'y ennuyait dans son rôle d'amant-conseiller de Zara. Toutefois, il se sentait légèrement inquiet de la soudaine envie de Zara de l'éloigner d'elle. Il ne trouvait qu'à moitié convaincantes ses raisons et la soupçonnait de lui en cacher une autre. En temps ordinaire, il se serait méfié des secrets de Zara ou de ses velléités de gouverner seule, car il la trouvait trop impulsive et trop peu habile pour qu'on lui abandonne la totalité du pouvoir. Mais il était si las de sa condition actuelle que la perspective de ce voyage lui apparut comme le meilleur moyen de retrouver son courage. Il partit donc, quoique résolu à rester absent moins longtemps que ne l'avait prévu Zara.

Il revint deux mois plus tard. Il avait dû se faire violence pour abandonner Arkkande, ses douceurs et ses plaisirs. Bien des Célubéens ne

revenaient plus après quelques jours passés dans la ville d'Arkkande. Il fallait l'intervention de leur famille pour les ramener d'autorité à travers les chemins pierreux de la montagne, vers la tranquille Célubée. Un matin, Mizar se leva de sa couche, roula ses affaires dans un sac et quitta Arkkande sans un adieu à tous ceux dont il avait gagné l'estime, l'amitié ou l'amour.

Quand il redescendit vers Célubée, la nuit était tombée et les dernières lumières s'éteignaient peu à peu dans la ville basse. Il vit, en longeant la montagne par le chemin qui conduisait à la maison royale, que dans la ville troglodyte, quelques feux brillaient encore. La maison royale, elle, était silencieuse. À l'exception du lumignon qui brûlait toutes les nuits dans la chambre de Naïra et devant lequel il priait, pendant les ténèbres, pour éveiller les démons endormis dans le ventre de la terre et apaiser sa démence dans le berceau tressé de leurs sortilèges, la maison était obscure. Mizar s'y glissa sans bruit. Il déposa ses affaires dans la chambre qui lui était affectée puis traversa doucement la maison vers celle de Zara.

C'était le début de la pleine lune. Zara n'avait pas tiré les rideaux devant sa fenêtre parce qu'il faisait très chaud. La lumière blafarde tombait sur elle. Elle était couchée presque en travers de son lit, nue et sans voile pour la couvrir. Elle avait tout rejeté au pied du lit. Elle dormait calmement, respirant selon un rythme si régulier que ses traits étaient adoucis comme si leur relief aigu avait été gommé et arrondi. Mizar fut immédiatement surpris par l'impression de plénitude et d'équilibre qui se dégageait de son visage éclairé par la lune. Il en tressaillit d'amour, parce que Zara lui était chère et qu'il supportait mal de la savoir malheureuse. Il avança de quelques pas vers elle.

Ce mouvement fit basculer la tête de Zara dans l'ombre, tandis que les rayons de lune qu'il avait jusque-là arrêtés en se tenant devant la fenêtre, glissaient sur le corps de la jeune femme. Mizar s'immobilisa brusquement et ses yeux se fixèrent avec incrédulité sur le ventre proéminent de Zara qui, éclairé par la lune, semblait flotter au-dessus de l'obscurité de la chambre. Mizar plissa les yeux et les écarquilla tour à tour, sans perdre de vue l'objet de sa confusion. Alors, pendant qu'il se tenait ainsi, regardant cette montagne humaine, baignant dans la lumière crémeuse, il vit distinctement ses flancs s'agiter d'une vie indépendante. Elle y creusa des failles, des pics, des ravins et des vallées dans un mouvement continu et alangui, pareil

à un tremblement de terre qui se serait amusé à dessiner précautionneusement une nouvelle géographie avant de renoncer devant l'ampleur de la tâche. Mizar tourna ses regards vers la lune. Il soupira et partit en silence.

Zara témoigna de beaucoup de joie en le retrouvant le lendemain matin. Elle était vêtue de telle manière qu'on ne pouvait deviner qu'elle était enceinte. Elle s'arrangea pour qu'il ne la prenne pas dans ses bras et se plaça de côté pour l'embrasser. Mizar lui rendit gentiment son baiser et observa avec impassibilité la lueur triomphante du regard.

"Peut-être aurais-tu souhaité que je reste davantage à Arkkande ? demanda-t-il.

— Mizar ! Comment peux-tu penser et dire une chose pareille ? Chaque jour d'absence a été une telle torture pour moi."

Ils passèrent la journée en bavardages tranquilles. Mizar fit deux ou trois tentatives, très molles à la vérité, et que Zara repoussa aussitôt, pour lui proposer d'autres occupations. Il finit par lui offrir une promenade peu avant le coucher du soleil, lorsque le plus gros de la chaleur fut tombé. Mais elle remonta bien vite à la maison royale. Quand Mizar, qui avait poursuivi sa promenade sur les bords du fleuve, rentra dans la nuit claire, Zara était couchée et dormait. Elle avait gardé sa robe et en avait lissé les plis de façon que Mizar ne se doute de rien. Il soupira à nouveau, avec tristesse, cette fois et s'en retourna chez lui.

Deux jours plus tard, Zara fit une nouvelle fausse couche. Elle se passa très mal parce que l'enfant était déjà gros. Lorsque la vieille femme qui assistait Zara comme chaque fois, de manière à éviter l'intervention de Naïra, retira le corps de l'enfant, Zara sanglota. Elle perdit plus de sang que d'habitude et fut déchirée en plusieurs endroits. On dut faire venir Naïra pour arrêter les saignements et recoudre les plaies. La vieille avait enterré le corps, malgré les supplications de Zara, qui aurait voulu serrer au moins une fois contre elle son bébé. On expliqua à Naïra que Zara était victime de saignements anormaux, aggravés par une blessure qu'elle s'était faite en tombant dans la montagne. Naïra parut croire tout ce qu'on lui raconta et soigna amicalement son épouse, en la taquinant de son goût pour les promenades nocturnes et dangereuses dans la montagne.

Zara passa deux journées à délirer car une fièvre importante s'était déclarée. Naïra en vint finalement à bout. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle vit Mizar assis à ses côtés. Il avait l'air soucieux et lui prit la main. Elle la retira aussitôt.

"Je ne veux plus te voir, dit-elle.

— Tu ne veux plus me voir, répéta-t-il doucement.

— Tu as tué chacun de mes enfants. Comment peux-tu encore rester là auprès de moi ?

— Comment aurais-je tué tes enfants ?

— Par la magie. Regarde les quatre premiers… À peine t'avais-je annoncé leur conception, que je les perdais et celui-là, le dernier… Il a suffi que tu reviennes et t'aperçoives de ma grossesse pour que l'enfant meure…

— Je ne savais pas que tu étais enceinte, Zara. Je ne savais même pas que tu venais de perdre un autre enfant. Naïra m'a dit que tu t'étais gravement blessée au cours d'une promenade."

Elle le regarda, déconcertée. Il avait l'air sincèrement ému de sa détresse. Elle sentit la fièvre remonter, ses joues rougir et sa tête prête à éclater. Elle le regarda à nouveau comme pour chercher sur ses traits la trace de son mensonge. Mais il la regardait affectueusement et ses yeux étaient tristes.

"Seule la magie peut pourtant expliquer une telle succession d'échecs.

— Je ne pratique par la magie, Zara, tu le sais bien… Il n'y a à Célubée qu'une seule personne qui règne sur les sortilèges. Tu sais bien que ce n'est pas moi. Cette personne, en revanche, a des raisons de ne pas souhaiter que tu mettes au monde d'autres enfants.

— Naïra !… Mais il m'a si bien soignée.

— Précisément, on ne soigne jamais aussi bien que lorsqu'on est la cause du mal, parce qu'on connaît mieux que les autres le remède et que c'est le seul moyen d'échapper aux remords.

— Naïra ? Crois-tu vraiment ?

— Je ne crois rien, Zara. Je ne vois pas de magie dans tout ce qui t'est arrivé. Si tu en vois quant à toi, cherche plutôt auprès de qui fait profession

de magie.”

Zara ne se remit jamais véritablement de ce dernier avortement. Elle ne retrouva pas complètement la gaieté et le bonheur qu’elle éprouvait auprès de Mizar. Elle ne cessa ni de le voir ni de l’aimer, mais leurs relations devinrent moins brûlantes. Elle ne conçut plus jamais d’autres enfants. Elle se serait peu à peu éloignée de tout, tant son esprit était las et son courage ébranlé, si Naïra ne l’avait obligée de nouveau à sortir d’elle-même.

À la fin de l’hiver, rigoureux pour la première fois depuis longtemps, une famille de la ville basse vint demander à Zara de l’aider à retrouver son dernier enfant. Le petit garçon n’avait guère plus de six ans et n’était pas rentré depuis deux jours. Les parents ne s’étaient pas inquiétés. À cette époque, on surveillait moins les enfants qu’aujourd’hui. En outre, l’enfant avait l’habitude de partir seul passer la nuit dans la montagne. Deux nuits, cependant, s’étaient écoulées et il n’était pas rentré.

Zara ordonna à l’armée de procéder à une battue pour retrouver l’enfant. Après plusieurs jours de recherches, auxquelles un nombre toujours plus grand de Célubéens se joignirent, tandis que dans la ville la tension et l’inquiétude s’accroissaient, on finit par trouver le cadavre.

Zara faisait partie du groupe qui le découvrit. C’était la fin du jour. Le capitaine des troupes et les deux soldats qui l’escortaient toujours dans les cérémonies l’accompagnaient. Ces trois hommes étaient les soldats en qui elle avait le plus confiance et ceux qui lui étaient les plus dévoués. Elle s’en réjouit quand ils trouvèrent le petit corps. Des bêtes sauvages l’avaient largement dévoré, mais pas suffisamment pour qu’on ne s’aperçoive que ce n’étaient pas des animaux qui l’avaient tué. On l’avait égorgé, comme le montrait le collier rouge encerclant son cou et on avait manifestement laissé le sang s’écouler de son corps jusqu’à la dernière goutte. Son visage, du moins pour ce qui en restait, était livide. Quant au corps, il avait été, avant que les carnassiers ne s’y attaquent, dépecé avec une habileté consommée. Zara sut tout de suite que Naïra était l’auteur de cet épouvantable meurtre. Elle vit que ses compagnons le savaient aussi.

De faiblesse devant l’horreur du spectacle et l’odeur qui montait du cadavre mille fois habité, Zara se laissa tomber sur une pierre à l’écart. Ses

hommes la rejoignirent. Comme elle ne parlait pas, le capitaine des troupes demanda ce qu'il convenait de faire.

"Qu'en pensez-vous ? répondit-elle.

— Nous ne pouvons le redescendre dans cet état.

— Sa famille ne supporterait pas de le voir ainsi, reprit l'un des hommes. Et, ajouta-t-il timidement, je crois qu'elle serait fondée à penser ce que nous pensons tous ce soir."

Zara le regarda. Elle les regarda tous les trois alternativement.

"Vous me conseillez de l'enterrer ici ?

— Certainement.

— Que dirons-nous à ses parents ?

— Que nous avons trouvé son squelette avec quelques lambeaux de tissus qui ont permis de l'identifier. Que nous avons préféré l'ensevelir à l'endroit de sa mort.

— Et s'ils veulent voir ou récupérer le cadavre ?

— Ils ne le voudront pas.

— Et pourquoi ne pas dire la vérité ?

— La vérité, demanda le capitaine des troupes. La vérité, Zara, notre reine, nous ne pouvons pas la dire et tu le sais mieux que quiconque, toi qui caches tant de choses depuis si longtemps."

Elle le regarda avec étonnement, se demandant s'il fallait voir menace ou affection dans cette dernière parole. Mais ils la contemplaient tous trois avec tant de respect qu'elle chassa cette mauvaise pensée.

"Vous vous tairez donc ? interrogea-t-elle.

— Aussi longtemps que tu nous le demanderas. Aussi longtemps qu'il te faudra pour punir ce crime, car nous savons que tu le puniras."

À nouveau, elle demeura interdite. La nuit tombait et elle les voyait de moins en moins bien. Cela lui donna le courage de demander dans un souffle : "Mais que savez-vous donc ?" Elle sentit le vent du soir sur ses cheveux, qui chassait la puanteur, avant d'entendre la réponse qu'ils chuchotaient dans l'air trouble du crépuscule : "Tout." Ce mot, qui aurait pu

être effrayant, qui aurait dû lui faire frémir l'échine et la couvrir de honte, fut prononcé si doucement, avec tant de réserve et d'hésitation qu'il la calma instantanément. Plus que jamais auparavant et sans doute plus jamais dans l'avenir, elle ne se sentit aussi maîtresse d'elle-même, aussi consciente de son pouvoir et de sa dignité. Elle jeta les yeux dans la nuit, vers l'endroit où devait se tenir Célubée, qu'un renflement de la montagne leur cachait, puis vers le ciel où allaient se lever de nouvelles constellations.

Elle les laissa l'enterrer, demeurant assise dans l'ombre froide. Elle s'imprégnait des ténèbres, où se trouve l'explication du monde. Elle regardait le ciel. Elle aurait voulu savoir lire les messages qu'y traçaient les étoiles et si elles avaient écrit, une nuit, dans l'épaisseur noirâtre du ciel, sur elle et sur Célubée.

Lorsqu'ils redescendirent vers Célubée, le capitaine des troupes lui suggéra d'informer immédiatement Mizar de ce qui s'était passé. Elle joua l'étonnement avec une pointe d'agacement.

"À lui, il faut donc dire la vérité ?

— À qui la diras-tu si tu ne la dis pas à lui ? Et comment te sortirais-tu seule de l'embarras dans lequel tu te trouves à présent ?

— Mizar…, reprit-elle rêveusement, Mizar… Mais c'est vrai, tu sais tout.

— Tout, répondit-il pour la deuxième fois et il ajouta : Garde-toi de te fâcher avec Mizar."

Elle ne le voyait plus, sentant seulement sa présence tout près d'elle. Elle regarda cependant dans sa direction, à la hauteur où devaient se trouver ses yeux, comme si la nuit allait s'entrouvrir pour lui donner la réponse qu'elle cherchait.

"Que veux-tu dire ? demanda-t-elle.

— Tu le sais bien", répondit-il en lui prenant le bras et en l'entraînant dans le sentier scabreux, pour clore leur conversation.

Zara raconta à Mizar leur découverte. Elle cacha l'ensemble de ses échanges avec les trois soldats, se bornant à lui indiquer qu'ils n'avaient, pas plus qu'elle, de doutes sur l'identité du meurtrier.

“Tout Célubée le saurait à présent s’ils n’avaient pas été aussi fidèles et intelligents. Aussi est-il urgent de l’arrêter le plus vite possible. Tue-le tout de suite.

— Je le tuerai, Zara, mais à la minute et selon les formes qui me conviendront. Laisse-moi un peu de temps et fais-moi confiance, Naïra disparaîtra. Je ne te demande qu’une chose, c’est de me jurer que tu ne diras jamais à personne que c’est moi qui suis à l’origine de sa mort.

— Pourquoi t’embarrasser de précautions ? Va dans sa chambre et mets-le à mort. Que t’importe que le peuple sache que tu es son assassin ?

— Zara, je te le répète, je ne tuerai Naïra que si tu me laisses libre de procéder à ma guise et que si tu me promets le secret que je t’ai réclamé.”

Zara se fit prier encore quelques instants, non qu’elle estimât indispensable que Naïra mourût sur-le-champ et publiquement, mais parce que, après les propos de son capitaine des troupes, elle hésitait à accéder à la demande de Mizar et se demandait ce qu’elle pouvait cacher. Elle s’engagea finalement à garder le silence.

Au cours des jours suivants, on vit beaucoup Mizar et Naïra ensemble. Les deux cousins n’avaient jamais été très proches, mais personne ne s’étonna de les rencontrer en discussions sur les chemins de la montagne.

Mizar fit par la suite consigner dans la chronique secrète de Célubée ce qui se passa en ce temps-là entre le roi Naïra et lui.

“La dernière fois que j’étais à Arkkande, dit Mizar, j’ai rencontré un bien étrange prêtre. Comme il faisait profession d’adorer le même dieu que toi et usait pour en parler du même vocabulaire que toi, j’ai voulu le connaître davantage.

— D’où venait ce prêtre ? Te l’a-t-il dit ?

— De l’arrière-pays d’Arkkande, de ces montagnes encerclant des lacs, d’où descendent de temps en temps des coulées de feu et où la terre tremble régulièrement. Il dit que ton dieu est né là, l’une de ces nuits où le feu, jaillissant des montagnes, devient si ardent qu’il éclaire tout l’espace alentour.

— Il dit vrai, car c’est un prêtre venu de cette région qui m’initia, lorsque j’étais enfant, à l’amour de ce grand dieu.

— Tu n’as jamais rien dit, Naïra, de cette initiation. Pourquoi l’avoir tenue secrète ? Le peuple n’aurait-il pas davantage suivi tes enseignements si tu la lui avais racontée ?

— On m’avait ordonné le silence aussi longtemps que le messager du dieu ne me serait pas apparu pour me conseiller. Quand il est venu, il m’a dit de faire adorer le dieu dont mon cœur était déjà épris, mais de ne révéler jamais d’où j’avais connu son existence.”

De ce que lui raconta Naïra ce jour-là, Mizar comprit, au travers des propos embrouillés et passionnés de son cousin, que le clan des prêtres d’Arkkande, rendu furieux par la répression dont il avait été l’objet à l’époque où Alcor et Larme régnaient et qu’avait poursuivie Azriel, s’était vengé en pervertissant l’héritier de Célubée.

Une nuit où l’enfant dormait dans une chambre à l’écart de celle de son père et des soldats de son père, deux prêtres s’introduisirent chez lui. Mizar ne sut jamais ce qui s’était exactement passé. Les prêtres s’étaient-ils contentés de lui parler toute la nuit, ainsi qu’il en avait gardé le souvenir ou lui avaient-ils également fait boire une drogue, qui, davantage que toutes leurs paroles, l’avait convaincu ? Mizar ne l’excluait pas car Naïra parlait avec exaltation des événements qui s’étaient déroulés au cours de la nuit, sans pouvoir toutefois se repérer clairement dans ses souvenirs et en décrivant des visions qui étaient apparues devant ses yeux à plusieurs reprises, illuminant la chambre obscure de spectacles polychromes.

Durant toute une journée, Mizar écouta Naïra évoquer cette nuit ainsi que chacune de celles où il avait adoré son dieu barbare. À la fin, il se sentait à la fois si las et horrifié de ces souvenirs qu’aucun esprit sain ne pouvait comprendre ni excuser qu’il feignît d’écouter l’interminable monologue de Naïra, afin de se le concilier. Il était évident que celui-ci se livrait pour la première fois. Il éprouvait du soulagement, mais aussi de l’ivresse, à revenir, en découvrant les profondeurs de son expérience et de sa passion, sur ses plus intenses moments de bonheur et sur son inépuisable amour pour son dieu.

Le lendemain, Naïra alla de lui-même chercher Mizar pour une nouvelle promenade. Il avait soif de savoir à son tour ce que son cousin

avait appris à Arkkande. Mizar décrivit longuement le prêtre noir, sa maison et les fidèles qui y faisaient la queue pour participer aux mystères qu'il célébrait.

"Il dit que ton dieu exige aujourd'hui qu'on abandonne les anciens rites. Il dit qu'il réclame de nouveaux témoignages d'amour, de courage et de dévouement.

— Qu'est-il pour soutenir cela ? Le dieu me parle presque chaque nuit. Il ne m'a jamais demandé de modifier son culte.

— Ce prêtre revient du pays des volcans. Il aurait croisé sur la rive d'un lac, une nuit, le dieu qui se promenait. Il était fatigué et cherchait à se distraire en marchant entre les étoiles et les eaux. Le dieu, le reconnaissant comme l'un des siens, lui aurait transmis de nouvelles recommandations, afin de régénérer son culte.

— Mais pourquoi ne me l'a-t-il pas dit, à moi ? gémit Naïra.

— Peut-être juge-t-il suffisants tes témoignages de dévotion ? Ou bien pense-t-il que tu n'aurais pas la force de te soumettre à ses exigences nouvelles ?

— Il doit savoir pourtant que, pour lui, j'ai tous les courages et toutes les forces.

— Mais celle-là, celle-là, Naïra, est quasiment insoutenable. J'ai suivi toute une nuit le nouveau rite qui se répand aujourd'hui dans Arkkande. Je ne sais comment font les prêtres qui se livrent à ces pratiques car moi, qui ne faisais que regarder, j'ai cru que je ne parviendrais jamais à demeurer jusqu'au bout, sans hurler d'horreur ou de dégoût, sans vomir tout ce que mes hôtes m'avaient fait avaler avant de me mener à cette cérémonie.

— Qu'est-ce donc, Mizar ? De quoi s'agit-il ? Dis-moi vite.

— Je ne sais si je puis te le dire.

— Je t'ordonne de me raconter immédiatement ce qui s'est passé.

— Soit. Lorsque nous sommes arrivés à l'endroit où devait avoir lieu le culte, il y avait déjà trois prêtres, outre celui dont je t'ai parlé. Des disciples, je suppose. Quand tout le monde fut là, le vieux prêtre s'éloigna un instant. Il revint avec une jarre bouchée. Il en ôta le couvercle et y plongea la main. Il en retira une chose longue et mince que je ne distinguais pas clairement,

parce que les torches n’éclairaient pas suffisamment. Il la tendit au prêtre le plus proche qui l’enroula autour de son cou. Il plongea ainsi quatre fois la main dans la jarre et, chaque fois, remit ce qu’il en avait sorti à l’un des prêtres. La dernière fois, il passa l’étrange ruban tressaillant autour de son propre cou. Lorsqu’ils se déplacèrent tous quatre vers la lumière, je vis que leurs colliers se tordaient sur eux-mêmes et que c’étaient des serpents.

— Des serpents ! souffla Naïra.

— Des serpents. Veux-tu que je continue quand même ?

— Poursuis”, répondit fermement Naïra.

Mizar marqua une courte pause, comme pour reprendre son souffle et réfléchir à la manière dont il allait présenter sa narration. En fait, il observa son cousin du coin de l’œil. Tout Célubée savait que Naïra avait peur des serpents. Les terres de Célubée n’en étaient pas très pourvues, sauf au moment des plus fortes chaleurs où l’on en rencontrait du haut de la montagne jusqu’au bas de la plaine, se faufilant entre les pierres ou les graminées sitôt que quelqu’un marchait dans leur direction. Comme ils étaient particulièrement discrets et peureux, ils avaient provoqué très peu d’accidents et étaient moins redoutés que les crocodiles du fleuve. Aussi la phobie de Naïra apparaissait comme une bizarrerie supplémentaire de sa nature. C’était une peur panique, totalement irraisonnée, qui lui était venue, non d’une épreuve particulière, mais d’un rêve qu’il avait fait dans son enfance. Il ne parvenait plus aujourd’hui à se souvenir du contenu de son cauchemar. Seule, Larme, tirée de son sommeil par les cris déchirants de Naïra et à laquelle il avait aussitôt raconté le songe qu’il venait de faire, aurait sans doute pu, si elle vivait encore ou si elle avait pensé à le faire noter par le Grand-Prêtre, le raconter et expliquer les raisons de la terreur de Naïra devant les serpents. Mais s’il ne se souvenait pas de ce qui s’était produit dans son rêve, il se rappelait très exactement chacune des sensations qu’il y avait éprouvées. Il aurait pu dire encore aujourd’hui comment l’épouvante lui avait écrasé le crâne, avait gonflé son cœur de la certitude de l’inéluctabilité de ce qui allait se passer, avait fait couler sur ses tempes et dans son dos la sueur froide de la peur. Comment son corps s’était cabré d’angoisse et avait refusé l’idée qu’il n’y avait plus d’espoir pour lui en ce monde. Comment enfin il avait essayé plusieurs fois de crier sans y parvenir, de faire bondir sa voix de la terreur, pour la raccrocher à la réalité chaude et douce qu’il sentait palpiter non loin de lui, tandis que la nuit

glacée l’enveloppait progressivement. Un filet de voix avait traversé ces espaces silencieux où on l’avait entraîné et d’où il lui semblait qu’il ne pourrait jamais revenir seul. Puis il avait réussi, dans un dernier sursaut d’énergie, à pousser un cri fort, si fort, que toute la nuit autour de lui s’était lézardée et était tombée en poussière autour de sa couche. Naïra avait peur des serpents.

Mizar reprit alors : “Pendant longtemps, ils ont joué avec les serpents. Ils caressaient doucement leurs écailles froides et c’était pour eux si voluptueux qu’ils en fermaient les yeux de bonheur. Ils leur soulevaient la tête – leur tête aristocratique aux yeux clairs, qui donnaient à la lumière des reflets verdâtres lorsqu’elle glissait sur eux – et l’élevaient à la hauteur de la leur. Et ils se regardaient, homme et serpent, cherchant dans les yeux de l’autre la réponse à la question qu’ils ne pouvaient manquer de se poser durant ce ballet funèbre. Ils laissaient la tête redescendre doucement en mouvements oscillatoires pour recomposer le sautoir sacré qu’ils portaient en l’honneur du dieu.

“Après cette danse, qui dura si longtemps que je ne saurais dire ce qu’elle dura vraiment, ils prirent tous quatre et presque instantanément leurs serpents entre leurs mains et, d’un geste vif – si vif que je ne compris pas comment cela arriva –, ils cassèrent la nuque de leur bête entre leurs dents. La tête pendit alors à moitié raccrochée seulement au reste du corps qui continuait à se tordre et que les prêtres devaient maintenir contre leur poitrine pour qu’il ne tombe pas au sol.

“Ils attendirent une ou deux minutes en silence. Mais avant que les serpents ne cessent définitivement leur agonie nerveuse, ils dépecèrent, à nouveau de leurs dents les animaux glacés, si habilement que la peau semblait glisser de leur chair blanche, tel un habit moulant qu’on ôterait lascivement à une femme.”

Mizar s’arrêta et regarda Naïra. Il était blanc, aussi blanc que les serpents dénudés. Ses yeux fixes ne regardaient ni Mizar ni le paysage autour d’eux, mais sans doute la danse sacrée des serpents. Il s’éloigna quelques instants. Mizar l’entendit remuer dans les fourrés. Il eut pitié de lui. S’il n’y avait eu tant de choses en jeu, il aurait renoncé à son projet pour en concevoir un plus clément. Il repensa aux serpents qu’il avait vus cette

nuit-là. Il était resté jusqu'au bout par fascination autant que par nécessité, car les serpents lui avaient fait penser à Naïra. S'il n'avait pas succombé à l'écœurement, ce n'était que parce qu'il était porté par la certitude d'avoir trouvé le moyen qu'il cherchait depuis tant d'années…

Naïra revint et s'assit au côté de son cousin. Il était moins pâle, mais ses gestes et sa parole restaient mal assurés.

"Le dieu a exigé d'eux cette épreuve ? interrogea-t-il.

— Oui. Mais à toi, il n'a rien dit. C'est donc qu'il ne te demande rien.

— Ce n'est pas possible qu'il réclame davantage à d'autres qu'à moi. Je suis son bien-aimé, il me l'a dit tant de fois.

"Aurait-il cessé de m'aimer ?

— Non, mais il sait que tu crains les serpents et, parce qu'il t'aime, il ne te demande pas d'endurer l'épreuve qu'il impose aux autres.

— Mais si je me l'impose sans qu'il ait rien demandé, est-ce que je ne ferai pas la preuve de mon amour et de ma dévotion ? Est-ce que ce n'est pas cela qu'il attend de moi : que de moi-même je subisse cette épreuve pour lui apporter cette ultime preuve ?

— Tu ne peux faire cela, Naïra, c'est trop dangereux.

— Et comment font les autres ?

— Ils s'entraînent. Leurs gestes sont trop précis pour n'avoir pas été préparés.

— Alors, je m'entraînerai.

— Vas-tu partir à Arkkande ?

— Partir à Arkkande ? Pour quelle raison ?

— Pour t'entraîner. Pour apprendre de la bouche du prêtre que j'ai vu comment il faut faire. Seul, tu ne sauras pas. Tu risqueras ta vie.

— Mon dieu sera avec moi. Lorsqu'il verra ce que je fais pour lui, il viendra m'aider et je réussirai seul.

— Je t'en prie, Naïra, si tu veux vraiment introduire ce nouveau rite, va d'abord à Arkkande. Va apprendre leurs pratiques.

— Comment peux-tu me demander cela ? Je suis le Grand-Prêtre de Célubée et de ses territoires, c'est-à-dire d'Arkkande aussi. Je ne peux m'abaisser à prendre des leçons auprès d'un prêtre qui n'est même jamais venu me faire soumission.

"Ta description était précise. Je crois que je pourrai le faire seul. Lorsque je me débrouillerai bien – à la convenance du dieu – je préparerai une plus vaste cérémonie, comme l'ont fait les prêtres d'Arkkande.

— Et si je m'étais trompé, Naïra ? Si j'avais oublié une étape, une étape importante, qui est peut-être celle qui rend ces bêtes inoffensives ?

— Je doute que tu te sois trompé. J'ai toujours vu que ta mémoire et ton sens de l'observation étaient excellents. Je me fie à toi.

— J'aimerais que tu n'en fasses rien, Naïra.

— Cesse… Cependant… il y a quelque chose… quelque chose que tu pourrais faire pour moi, car cela je n'en suis pas capable, je crois. Veux-tu faire quelque chose pour moi ?

— Bien sûr, de quoi s'agit-il ?

— Attrape un serpent pour moi et apporte-le-moi, articula Naïra avec difficulté.

— Je l'attraperai et le rendrai inoffensif pour que tu puisses t'entraîner.

— Il n'en est pas question, répliqua Naïra.

— Écoute, puisque tu ne veux pas suivre mes conseils et te rendre à Arkkande, tu commenceras par t'entraîner sur des serpents morts. Je ne leur écraserai pas la tête. Je ne leur broierai pas la nuque pour les tuer, de sorte que tu pourras réellement t'exercer. Je t'en fournirai autant que tu en voudras. Le jour où tu te sentiras suffisamment fort, tu me le diras et je t'apporterai un serpent vivant pour honorer ton dieu."

Naïra accepta le marché proposé par Mizar.

C'était la saison où sortaient les serpents et Mizar n'éprouva guère de difficultés à en prendre. Lorsqu'il était enfant et se promenait dans les champs derrière les agriculteurs, il avait appris les différentes manières de les attraper selon qu'on les veut vivants ou morts, écrasés ou intacts. Il

n’avait pas vraiment peur et elle l’amusait, cette chasse qui lui rappelait son enfance.

Pendant plusieurs jours il rapporta chaque soir un serpent mort à Naïra. Toujours les mêmes, de longs reptiles minces et fermes, aux têtes aplaties et angulaires, dont il savait que le venin était mortel. Il lutta contre l’envie de se cacher pour observer les efforts nocturnes de Naïra. Mais finalement il préféra passer auprès de Zara toutes ces nuits où Naïra apprenait à lutter contre sa répulsion et sa peur.

Un matin, Naïra lui montra la peau dont il avait dépouillé le reptile de la veille. Il était aussi fiévreux que fier. Mizar fut frappé par ses yeux zébrés de démence. Il félicita son cousin en baissant la tête, car il ne pouvait supporter son regard.

“Le moment est venu, je crois, dit Naïra, que tu m’apportes une bête vivante.

— En es-tu bien sûr ?

— Je le suis.

— Tu l’auras ce soir. Je le mettrai dans un sac pour le transporter, prends garde lorsque tu l’ouvriras. C’est alors qu’il sera le plus dangereux.”

Mizar mit plus de temps ce jour-là à attraper son serpent. Ils se faisaient plus rares et il ne voulait pas prendre le premier venu. Il en élimina plusieurs dont les yeux lui parurent trop compréhensifs et résignés. Il se décida pour un petit serpent jaunâtre qui déboucha sur son chemin alors que le soir commençait à tomber et dont le regard le satisfit. Suffisamment intelligent pour prévenir les intentions de son utilisateur et assez cruel pour ressentir le besoin d’infliger une blessure éternelle.

Naïra était absent quand Mizar entra dans sa chambre. On lui dit qu’il était allé soigner un soldat. Mizar déposa donc le sac sinuant sur l’autel du roi et se retira dans sa propre chambre. Il prit soin de ne pas aller retrouver Zara et se coucha rapidement. À son étonnement, il finit par s’endormir à force de guetter le moindre bruit au sein de la maison enfermée dans la nuit. Il fut éveillé par ce qu’il avait attendu avant de s’assoupir. Un hurlement de douleur qui sembla se prolonger sans interruption, si longtemps que Mizar se souvint qu’il l’avait déjà entendu, autrefois, dans son sommeil de petit enfant. Le même cri, étiré jusqu’à la mort, remonté du fond des ténèbres.

On avait couru alors, comme on courait maintenant dans la maison royale. C'était lui aujourd'hui qui courait. Est-ce qu'il n'avait pas rêvé jadis qu'il courait après ce cri ? Mais tout était incertain et il laissa retomber dans les poches profondes de sa mémoire ce souvenir incomplet. Zara courait aussi, venue de l'autre direction et les deux soldats qui dormaient là et Hamal, endormi, mais inquiet.

Le premier, Mizar écarta les rideaux de la chambre. La bête était là, sifflante et dressée, regardant Mizar narquoisement. Mizar lui rendit son regard. Il y mit autant d'ironie qu'il put avant de l'assommer. Naïra était couché sur son autel, expirant, les yeux déjà inanimés, la gorge percée de deux points rouges qui n'avaient pas même suffi à tacher de sang la table avide qu'il avait élevée à son dieu.

Zara demeura immobile et silencieuse à l'entrée de la chambre. Elle ne s'approcha pas de son mari que les deux soldats portèrent sur sa couche. Elle regarda seulement Mizar qui, lui, ne la regardait pas, mais fixait le serpent à ses pieds. Elle frissonna devant le détachement dont il faisait preuve et au souvenir de ce que lui avaient dit les trois soldats, là-haut sur la montagne. Quand finalement, il releva les yeux et les posa sur elle, elle comprit qu'elle avait peur de lui.

Aussitôt après les funérailles de Naïra, selon la tradition, Hamal fut proclamé roi de Célubée et de ses territoires. Il fallut également désigner un nouveau Grand-Prêtre. Mizar obtint la nomination de son candidat. Zara avait, par principe, parce que la proposition venait de son amant et qu'elle avait décidé de se méfier de lui, recommandé à son fils de ne pas choisir l'homme désigné par Mizar. Mais finalement, elle se rangea à l'avis de ce dernier.

"Si tu ne veux pas, lui dit-il, que les hommes d'Arkkande s'emparent du poste de Grand-Prêtre, soutiens le prêtre que j'ai recommandé à ton fils. Lui seul est aujourd'hui, dans ce corps influencé depuis Naïra par les idées d'Arkkande, capable de rétablir l'ancienne religion et de s'opposer à la montée de cet abominable dieu qu'on veut nous imposer."

Zara se soumit parce qu'elle sentait combien Mizar était dans le vrai. Elle ignorait ce qui s'était passé dans la chambre de son mari et comment le serpent avait pu y pénétrer. Mais on avait découvert dans un recoin de la

chambre de Naïra des vestiges de peau et de chair de serpent. Tout le monde connaissait la peur de Naïra pour ces reptiles, aussi Célubée avait été plongée dans la stupeur quand la nouvelle s'était répandue. On mit sur le compte de son dieu les pratiques mortelles auxquelles il semblait qu'il se fût adonné. Lorsqu'un marchand d'Arkkande raconta les étranges cérémonies qu'on y célébrait, tous pensèrent que leur roi avait cherché à mettre en œuvre ce nouveau rite dans Célubée. À l'exception de Zara qui savait que Mizar avait tué Naïra, personne ne le soupçonna jamais. On admira son courage à ce moment, le rôle qu'il jouait depuis qu'on avait confié le pouvoir à Hamal, la perspicacité des décisions qu'il soufflait à son cousin et dont il avait soin qu'on sût qu'elles venaient de lui.

Une année environ se passa ainsi. Hamal était roi. Mizar prenait l'essentiel des décisions, tandis que Zara cherchait à faire échouer la majorité d'entre elles. Elle agissait discrètement, profitant de l'intimité existant entre elle et son fils pour émettre des objections de détail aux propositions de Mizar. Elle s'arrangeait aussi pour les faire critiquer par des amis d'Hamal, dont il suivait souvent l'opinion et qui prenaient leurs ordres auprès de Zara, par flatterie et espoir d'en retirer quelque bénéfice. Elle ne souhaitait pas que Mizar connût son jeu. Ils demeuraient amants, moins par désir ou habitude que parce que chacun d'entre eux en sentait la nécessité politique. Zara pour apaiser les soupçons de Mizar et Mizar parce qu'il savait qu'il conservait par là de l'ascendant sur Zara et qu'il pouvait ainsi la convaincre de la justesse de ses idées. En dépit de sa méfiance nouvelle, elle avait tellement pris l'habitude, au cours des années passées, de se laisser gouverner par lui, que ses tendances la portaient naturellement et généralement vers l'opinion de Mizar.

Malgré l'inquiétude qu'éveillaient en elle Mizar et son désir de lui échapper, Zara était obligée de s'avouer qu'elle restait, du moins par phases, sous son emprise. Il lui arrivait de prendre la résolution de se détacher de lui et de s'y tenir quelque temps. Mais soit qu'il s'en aperçût et déployât pour la ramener à lui toutes les armes de la séduction en son pouvoir, soit qu'elle comprît qu'elle était irréversiblement éprise de lui, elle retournait vers lui avec tout ce que cela impliquait de sa part de faiblesse et de complaisance. Elle s'abandonnait tout entière à lui, et avec elle, Hamal, le pouvoir et Célubée. Un jour où elle se trouvait dans cet état d'esprit, elle alla jusqu'à demander à Mizar s'il n'envisagerait pas de l'épouser, ce

qu’elle avait toujours jusqu’ici soigneusement évité de demander, quelle que fût l’ardeur de son désir. Mizar répondit :

“Chère Zara, de quelles turpitudes ne m’accuserait-on pas aussitôt ? D’avoir tué ton mari ? De tenter de prendre la place de ton fils ? Non, ce n’est pas prudent.

— Mais qui ignore encore nos relations ?

— Qui le sait ? Une poignée de gens sur lesquels je peux compter.

— Et n’as-tu pas tué Naïra ? Et ne règnes-tu pas sur Célubée ?

— Je n’ai pas tué Naïra, ainsi que tu le sais. C’est d’une morsure de serpent qu’il est mort…

— Et pourquoi se trouvait-il là ?

— Parce que Naïra le voulait. Quant à Célubée, ne règne que celui qui est roi.”

Zara ne demanda plus jamais à être épousée, mais se sentit de plus en plus troublée par les paroles de Mizar auxquelles elle découvrait des sens toujours nouveaux.

À peu de temps de là, Mizar se rendit à Arkkande. Avant son départ, il présenta à Hamal un jeune soldat du nom de Selen. Il appartenait à une vieille famille de Célubée. C’était un très grand garçon, de belle allure, d’un courage démesuré et qui entretenait à plaisir l’histoire qui courait sur sa famille, selon laquelle il descendrait, par les femmes, de Neter. Intelligent et fin, à première vue, il parlait beaucoup et bien, savait faire rire son auditoire autant que résumer les problèmes qui se posaient. Mais Mizar pensait qu’il était trop vaniteux et trop bavard pour être profondément intelligent. Il lui manquerait toujours cette force qui consiste à savoir jouer les faibles quand on n’a pas en main tous les atouts et celle que donne l’habitude de la lucidité. Selen était convaincu de sa valeur et avait réussi à en convaincre plus d’un.

Il avait hésité entre la prêtrise et la guerre à l’époque de son adolescence et avait finalement choisi de devenir soldat. Cependant, avant de prendre cette décision, il avait un moment suivi le sillage de Naïra. Il l’avait souvent accompagné, beaucoup questionné, s’était soumis aux

pratiques et aux prières qu'il lui demandait. Au point que Naïra avait cru alors avoir trouvé son disciple favori, celui auquel il abandonnerait sa fonction à sa mort. Mais Selen avait renoncé pour des raisons qu'il n'avait pas expliquées, soit que l'importance du savoir à acquérir l'ait rebuté, soit que, plus simplement, il ait pensé que, compte tenu de ses incontestables qualités physiques, il réussirait mieux dans l'armée. Naïra en avait été mortifié, mais Selen avait su l'apaiser et avait maintenu avec lui des relations fréquentes et intimes.

Aussi, lorsque Zara apprit que Mizar avait placé Selen auprès de son fils, elle se mit en colère.

"Que t'arrive-t-il, Mizar ? Ne sais-tu pas que cet homme a suivi Naïra longtemps ? Il a appris de lui le culte du dieu fou que tu as ordonné de cesser. Selen doit sûrement conserver au fond de lui quelque vénération pour le dieu de Naïra. Et songe combien il doit nous détester tous les deux…

— Pourquoi nous détesterait-il ?

— À cause de la mort de Naïra.

— Il n'y a aucun rapport entre nous et la mort de Naïra. Cesse, une fois pour toutes, de croire des choses qui ne sont pas.

"Ce garçon est courageux. Il a aimé Naïra. Il aimera donc Hamal et le défendra s'il en est besoin.

— Mais il pourrait avoir sur Hamal quelque mauvaise influence s'il l'incitait à reprendre les idées de son père.

— Je ne l'ai pas mis auprès de ton fils pour qu'il le conseille, mais pour qu'il le protège en mon absence. Toi seule peut le conseiller."

Zara n'était pas contente mais elle s'inclina. Mizar partait pour Arkkande parce que les bruits qui lui en étaient revenus l'inquiétaient. Les Arkkandiens avaient appris que leur roi avait rendu un culte à leur dieu et avait, comme eux, recouru aux serpents pour exprimer son adoration. Cette information avait donné une nouvelle force à cette religion que Mizar et Zara s'étaient empressés d'interdire à la mort de Naïra. On parlait à nouveau de sacrifices humains et de colliers de serpents enroulés non seulement autour des gorges des prêtres aguerris et en maîtrisant la technique, mais aussi de celles des fidèles. Ces derniers se faisaient

immanquablement mordre et périssaient dans d’abominables souffrances car les serpents étaient choisis pour la violence de leur venin.

Lorsqu’il fut à Arkkande, Mizar observa ce qui s’y passait. Il se promena beaucoup et assista discrètement, afin d’éviter de s’y faire reconnaître, à quelques-unes des cérémonies dont Arkkande était si friande. L’homme qui administrait Arkkande et son arrière-pays avait manifestement été gagné aux idées nouvelles. Mizar se garda de discuter avec lui. Quand il eut suffisamment évalué la situation, il passa dans le pays du cuivre. Malgré les victoires emportées par Alcor sur la population de cette région, elle était restée plus indépendante qu’Arkkande. Elle était trop éloignée de Célubée pour qu’on pût y exercer un véritable contrôle. Aussi la population se gouvernait-elle seule sous le regard attentif, mais distant, des souverains de Célubée. Mizar y était venu aux temps de son errance. Il avait remarqué l’extrême douceur et la sagesse des habitants, aussi raisonnables et travailleurs que ceux d’Arkkande étaient excentriques et portés à l’oisiveté.

Mizar, en y parvenant, constata avec surprise que le culte du dieu noir y avait pénétré. Il ne rencontrait pas l’adhésion de la majorité comme à Arkkande, et les cérémonies aux serpents y étaient plus retenues. On adorait ce dieu nouveau avec modération et prudence. Mizar revint de son voyage à la fois satisfait parce que tout ce qu’il avait vu allait dans le sens de ses intérêts et perplexe de l’espèce de folie qui semblait avoir saisi ces trois peuples nichés entre les plissements du monde.

À son retour, il parla abondamment à tous ceux qu’il rencontrait de ce qu’il avait observé. Il manifesta chaque fois beaucoup d’inquiétude. Et ceux qui venaient lui parler repartaient troublés. Avec Zara, il eut plus de difficultés, car elle n’admettait pas qu’il se soit borné à regarder autour de lui sans prendre aucune mesure pour mettre fin à l’emprise intolérable de cette nouvelle religion. Il protesta qu’il n’avait rien voulu décider seul. Elle refusa de le croire et se mit en colère. Comme il suggérait qu’il serait bon qu’Hamal soit informé de ce qui se passait dans les terres sur lesquelles il régnait, et contribue à la décision qui serait prise, elle l’entraîna dans la chambre du roi. Il n’y était pas seul. Selen se trouvait avec lui. Zara ressortit immédiatement. Mizar, lui, demeura pour s’entretenir avec les deux jeunes hommes.

Pendant son absence, Hamal s'était entiché de Selen. La beauté et l'élégance du jeune soldat, autant que son sens de la repartie, son caractère enjoué et intrépide avaient conquis le pauvre Hamal qui souffrait d'être sans attrait particulier et s'avouait, dans ses instants de désespoir ultime, sa totale inadaptation non seulement au pouvoir que le sort lui avait confié, mais à l'existence. Désormais, Hamal vivait à travers Selen et tirait de la fierté de ce que celui-ci paraisse l'aimer au point de ne vouloir jamais le quitter. Aussi Selen avait-il acquis sur son roi une influence qu'il savait – s'il se montrait suffisamment habile – inaltérable. Mizar, au cours des moments qu'il passa auprès d'eux, le nota et s'en réjouit. Il savait que lorsque Zara reviendrait entretenir son fils des progrès du culte du dieu noir, Hamal en référerait aussitôt à Selen et ne voudrait suivre que les avis de ce dernier. C'était ce qu'il voulait.

Hamal refusa de prendre des mesures à l'encontre des sectateurs du dieu de son père. Zara en demeura muette d'incompréhension. Comme il ne voulut pas, parce qu'il la craignait encore, lui donner les raisons de son comportement, elle lui envoya tour à tour Mizar et le Grand-Prêtre pour tenter de le convaincre. Mizar se contenta de rapporter ce qu'il avait vu et d'insister sur la nécessité de ne pas encourager d'aussi dangereuses pratiques. Quant au Grand-Prêtre, à la demande de Mizar, il rappela en des termes très généraux, la véritable religion de Célubée et l'inexistence de ce dieu étrange dont on paraissait faire aujourd'hui tant de cas. Hamal ne trouva pas dans ces deux sermons matière à changer d'avis. Il s'en remit à son cher Selen, trop heureux de lui faire plaisir en protégeant le dieu que ce dernier aimait tant et auquel il continuait, à la lumière de la lune, de vouer le culte appris de Naïra. Selen voulait voir comment les prêtres sacrifiaient les serpents. Hamal avait promis qu'un jour, il l'emmènerait dans le pays d'où était venu son dieu. En dépit de sa faiblesse de caractère, Hamal ne s'était pas laissé gagner aux idées de Selen. Il les respectait parce qu'elles étaient celles de son ami. Mais il ne ressentait pour elles aucun goût particulier. Les dieux de Célubée lui paraissaient assez compliqués et nombreux pour ne pas éprouver le besoin d'en ajouter de nouveaux.

Il se passa quelque temps où Mizar assura tous ceux qu'il croisait ou qui venaient le voir, qu'il s'efforçait de convaincre le jeune Hamal de sévir contre les Arkkandiens. Si l'armée se montrait la plus soucieuse de voir le roi réprimer ce mouvement, l'ensemble des Célubéens admettaient mal que

ce peuple étranger, qui avait été vaincu, ait le front de se rebeller. On chuchotait que des Arkkandiens étaient venus pour implanter leur dieu à Célubée. On racontait qu'ils s'étaient installés sur la montagne, à cet endroit suspendu au milieu du ciel, où l'on accédait difficilement et où brillait certaines nuits un feu si vif qu'on le supposait entretenu par des forces démoniaques. Ce feu et ce qu'on croyait y distinguer affolaient le peuple qui ne parvenait pas à oublier cette nuit sur la montagne au cours de laquelle Naïra avait sacrifié deux hommes à son dieu. Célubée avait détesté ces deux conseillers au point de souhaiter leur mort. Elle ne s'était pourtant jamais remise de la manière dont ils avaient perdu la vie. Zara n'avait pas non plus réussi à empêcher de courir à travers la ville les rumeurs sur la mort du petit garçon.

Lorsque éclata la nouvelle qu'Hamal partait pour Arkkande, Célubée s'inquiéta jusqu'à ce que Zara, qui avait résolu d'accompagner son fils, fasse dire qu'il allait extirper la religion nouvelle. Mais il partit avec une si faible escorte que les soupçons réapparurent aussitôt qu'il se fut éloigné. Mizar était demeuré à Célubée et on vint l'interroger presque quotidiennement, d'abord pour connaître les raisons réelles du départ d'Hamal, puis pour savoir s'il avait reçu des messages d'Arkkande. Mizar se montrait si mystérieux qu'on pouvait en tirer n'importe quelle conclusion. L'inquiétude grandissait dans Célubée, d'autant que brillait chaque nuit le grand feu de la montagne et que l'on découvrait de temps à autre, non seulement sur les chemins de la montagne, mais aussi au milieu des rues, des dépouilles de serpents.

Pour apaiser les esprits, Mizar envoya à Arkkande un homme qui lui était entièrement dévoué avec mission de lui rapporter ce qui s'y passait et ce qu'y faisaient Hamal et sa suite. Lorsque le peuple apprit le retour du messager, il se précipita à la maison royale. Mizar sortit bientôt, le visage crispé. Il fit face à la foule et lui parla d'une voix si éteinte qu'il fallut que les premiers rangs chuchotent aux autres ce qu'il disait. Et ce qu'il disait était si épouvantable que la consternation s'empara de l'assemblée.

Hamal s'était rendu à plusieurs reprises aux endroits où se pratiquait le culte interdit. Son ami Selen était allé jusqu'à participer aux rites barbares. Hamal, d'après ce que le messager venait de rapporter à Mizar, s'apprêtait à rentrer, convaincu de la nécessité de réintroduire à Célubée le dieu de son

père. Il avait convié plusieurs prêtres d'Arkkande à l'accompagner et décidé que Selen remplacerait le Grand-Prêtre qu'il avait trop rapidement désigné après la mort de Naïra.

Un long silence tomba. Chacun put voir la détresse de Mizar. La foule, inquiète, mais ne sachant que faire, regardait alternativement le sol et Mizar, attendant que descende sur elle sa sagesse. Mais Mizar ne disait rien et ses yeux, perdus dans d'imperceptibles lointains, restaient indéchiffrables. Ce fut le Grand-Prêtre qui, jusque-là immobile et silencieux au premier rang, réagit. D'un bond, il se plaça au côté de Mizar et parla au peuple.

"Allons-nous supporter qu'un jeune homme étourdi, héritier de la folie de son père, nous impose des convictions étrangères, propagées par des prêtres infernaux et que fortifie auprès de lui un ambitieux sans scrupule, qui a trop longtemps hésité entre la prêtrise et l'armée ?

"Allons-nous tolérer encore un règne sans ordre et sans sécurité, où la violence et le danger nous guettent à chaque heure de la nuit ?

"Allons-nous accepter cette usurpation sans fondement quand nous avons parmi nous un descendant direct de Neter, qui est un sage parmi les sages ; qui a toujours montré par sa conduite son attachement à Célubée et son respect des usages et des rites ?

"Quand Hamal est monté sur le trône, il aurait pu l'en écarter, car il était, comme Naïra, le petit-fils du roi Alcor. Coule en outre dans ses veines le sang de Larme, reine d'entre les reines. Plus que Naïra et donc qu'Hamal, il était digne de régner, digne de reprendre la charge instituée par Neter, son ancêtre. Mais il a préféré laisser Hamal devenir roi et il s'est contenté de le conseiller discrètement pour ne pas bousculer les traditions de Célubée.

"Mizar, je te le demande au nom de Célubée, qui va bientôt te le demander elle-même : sois notre roi ! Défends-nous de ceux qui veulent nous arracher notre âme !"

Mizar avait perdu son expression rêveuse au fur et à mesure que parlait le Grand-Prêtre. Ses traits s'étaient concentrés et durcis. Lorsque le Grand-Prêtre eut achevé son discours, il parut sur le point de répondre et ses sourcils froncés laissaient supposer qu'il était fâché. Mais Célubée l'en empêcha, car un hurlement monta de la foule, reprenant les paroles du prêtre :

“Mizar ! Sois notre roi ! Sois notre roi, Mizar ! Défends-nous ! Protège-nous ! Sois notre roi !”

Mizar leva le bras pour demander le silence. Aussitôt, la clameur sourde s’éteignit. Mizar regarda de tous côtés avant de prendre la parole.

“Peuple de Célubée, que j’aime comme t’ont aimé avant moi Alcor, mon grand-père, Larme, ma chère grand-mère, et Neter qui fonda ta puissance, tu ne peux me demander pareille chose…”

Mizar soupira tristement. Tout son visage paraissait désemparé et accablé. Célubée tressaillit d’inquiétude. Le peuple se préparait à crier à nouveau, mais Mizar poursuivit :

“Jamais on ne vit deux rois en même temps à Célubée. Jamais, non plus, on n’y défit un roi. Quelle serait mon autorité face au roi légitime qui est Hamal ? Si son cœur est perverti, il demeure votre souverain et je ne saurais prendre sa place. Peut-être les dieux déchireront-ils la membrane dont le faux dieu a couvert ses yeux. Peut-être vous reviendra-t-il bientôt, fidèle aux institutions de Célubée et prêt à remplir ses fonctions. Je ne puis répondre à votre demande, même si je frémis de joie à l’estime que vous me portez.”

Mizar allait rentrer dans la maison royale, mais le Grand-Prêtre posa sa main sur son bras.

“Reste, Mizar ! Écoute ton peuple, il n’a pas fini de te parler.”

En effet, un homme sortit de la foule et marcha vers Mizar. C’était un soldat connu de tous pour sa probité et sa vaillance. En l’absence du capitaine des troupes que Zara avait emmené dans l’escorte de son fils, c’est à lui qu’Hamal avait confié l’armée.

“Tu ne peux refuser, dit-il. Si Hamal est devenu notre roi, c’est parce que nous ne nous sommes pas opposés à son avènement. Mais ce que nous avons accepté, nous pouvons aujourd’hui le refuser. Certains de tes ancêtres ont cru qu’ils pouvaient régner sur nous en faisant bon marché de notre opinion. Ils étaient suffisamment avisés dans leur gouvernement pour que nous ne nous dressions pas contre eux, quelle qu’ait été leur puissance. S’ils avaient failli à leur charge, nous les aurions défaits. Aujourd’hui, Hamal ne respecte plus les engagements qu’il a pris à notre égard. Nous retrouvons donc la liberté de choisir un nouveau roi.

“Ne crains pas pour ton autorité, Mizar. Ta légitimité viendra de nous, qui t’aurons élu. Nous te suivrons toujours et t’obéirons toujours, puisque nous t’aurons nous-mêmes désigné.

“Deviens notre roi. Ton sang est pur et tu es le plus sage d’entre nous.

— Tu raisonnes sur le pouvoir en véritable souverain, répondit Mizar en souriant.

— Non, répliqua l’homme, sinon je ne soutiendrais pas pareilles idées. Je raisonne en homme du peuple.

— Sans doute, reprit Mizar, toujours souriant, car tu ne me proposerais pas sinon de devenir roi de par la volonté du peuple. Ce peuple qui me nommerait aujourd’hui pourrait demain m’abattre. Il faut respecter les traditions pour préserver l’autorité et tu le sais bien.

— Tu es trop intelligent pour moi, repartit l’autre et je crois que tu pourrais ainsi argumenter pendant des heures.

“Ce que je dis, c’est que nous avons à choisir entre rompre des usages antiques et renoncer à ce que nous sommes. Nous préférons conserver notre âme, comme l’a dit notre Grand-Prêtre. Je te le répète, nous te suivrons jusqu’au bout de la vie, si tu nous le demandes. Notre fidélité sera inébranlable et nous respecterons dans les temps à venir les successeurs que tu te choisiras.

“Demande-nous notre parole, nous te la donnons ! Demande-nous nos bras, ils sont à toi ! Demande-nous notre sang, nous le verserons ! Mais sauve-nous en devenant notre roi.”

Mizar ne souriait plus. Il regardait gravement le soldat qui le regardait gravement, sans humilité, mais avec cette dignité que reflétait chacun des visages de l’assemblée. Celui-ci dit encore :

“Nous ne t’implorerons pas, Mizar, parce que nous n’avons pas à le faire et parce que nous savons que tu ne peux faire autrement qu’accepter.”

Il recula pour rentrer dans la foule. Tout se tut. Tous regardèrent Mizar qui ne parlait pas, mais avait posé les yeux sur eux. Il fit un pas en avant et dit d’une voix claire, mais ni tonnante, ni triomphante : “ J’accepte.”

Célubée, qui s’attendait à un discours, qui aimait beaucoup les discours, ne comprit pas immédiatement qu’il n’ajouterait rien et demeura quelques

instants interloquée. Mizar la contemplait et un mince sourire effleura à nouveau ses lèvres. Il ne disparut qu'avec les cris de joie. Alors, il leur tourna le dos et regagna la maison royale. Il était roi de Célubée.

La nouvelle en courut jusqu'à Arkkande. Lorsqu'ils l'apprirent, Zara se désespéra, Hamal ne dit mot, tandis que Selen entrait dans une violente colère. C'est lui qui ranima l'énergie défaillante de Zara et la persuada de se joindre à lui pour convaincre Hamal de prendre les armes contre l'usurpation dont il était victime. Le gouverneur d'Arkkande vint, dès qu'il sut ce qui s'était passé à Célubée, offrir ses services et ceux des soldats en poste dans le pays d'Arkkande. Lorsque Hamal eut enfin compris ce qu'impliquait la désignation de Mizar comme roi de Célubée, il réclama son capitaine des troupes.

Quand ce dernier entra, son visage était si bouleversé que Zara en fut saisie.

"As-tu appris ce qui s'est passé à Célubée ? Sais-tu que le traître Mizar y a pris le pouvoir ? demanda Selen.

— Je sais, répondit-il, que le peuple de Célubée s'est choisi un nouveau roi.

— Que veux-tu dire ? interrogea Zara. Cela signifie-t-il que tu es du parti de Mizar ?

— Tu le sais bien, dit-il en baissant les yeux.

— Allons, intervint Hamal, tu ne peux soutenir Mizar. N'es-tu pas venu ici avec nous ? Ne m'as-tu pas toujours loyalement servi ?

— Je t'ai servi parce que Mizar te servait et qu'il m'avait demandé de le faire. Aujourd'hui que Mizar t'a abandonné, qu'il est mon roi, je ne peux plus rester ton capitaine des troupes.

— Sais-tu, demanda Selen, fou de rage, ce qui t'attend, si tu persistes dans cette attitude ?

— Je le sais.

— Tu n'as pas peur de la mort ?

— Si, mais je crains davantage encore de trahir Célubée et de perdre l’estime de moi-même.”

Le gouverneur alla chercher deux soldats qui emmenèrent le capitaine. Zara fit un pas en avant au moment où il partait, comme pour faire ou dire quelque chose. Mais il lui jeta un tel regard qu’elle demeura immobile et silencieuse.

Ils passèrent ensemble le reste de la journée à établir un plan et à compter le nombre d’hommes dont ils disposaient. Plusieurs habitants d’Arkkande se présentèrent pour les assurer de leur soutien et de celui de leur famille. Au crépuscule, ils se savaient suffisamment forts pour reprendre Célubée. Arkkande s’était soulevée contre Mizar et avait fait allégeance à Hamal. Tous s’en réjouissaient sauf Zara qui, de plus en plus agitée, marchait sans cesse d’un bout à l’autre de la pièce. Ses yeux s’emplissaient de larmes à mesure que les nouvelles de la révolte d’Arkkande leur parvenaient.

Lorsque la nuit fut tombée, Selen fit servir le festin qu’il avait commandé au cours de l’après-midi. On s’installa dehors sur la plus grande place d’Arkkande, celle où avaient lieu les anciens sacrifices, celle où les prêtres dépouillaient leurs serpents, et l’on festoya. Les Arkkandiens et les Célubéens échangèrent de nombreuses plaisanteries sur les victoires qu’ils allaient remporter. On conspua le nom de Mizar et l’un des prêtres prononça même des incantations destinées à entraîner sa mort. Zara, qui s’était assise dans un recoin d’ombre et avait mangé du bout des lèvres, regardait sans les voir les participants de la fête. Elle n’écoutait rien de ce qu’elle entendait. Lorsqu’on leur avait annoncé qu’Arkkande venait de prendre parti pour Hamal, elle avait essayé d’intervenir auprès de son fils : “Ne comprends-tu pas, lui aurait-elle dit, que ce n’est pas pour toi qu’ils vont se lever, mais contre Célubée, contre notre pays. Et si nous l’emportons grâce à leur aide, nous ne pourrons plus jamais les maintenir sous notre tutelle. C’en sera fini de la souveraineté de Célubée sur Arkkande.” Mais quand elle avait vu les yeux de Selen, agrandis par l’excitation et fermés à tout ce qui n’était pas sa présente obsession et ceux d’Hamal, béatement attachés sur ceux de son ami, elle s’était tue. Elle ne s’était plus mêlée au débat. À peine si elle avait répondu aux questions qu’ils lui avaient posées.

Elle se leva et s’enfonça dans la nuit. Elle se glissa jusqu’à la maison où l’on avait enfermé le capitaine des troupes. À la demande de Selen, Hamal

avait décidé qu'on l'exécuterait le lendemain. On le livrerait aux serpents sacrés que les prêtres entretenaient dans un enclos un peu à l'écart de la ville. En le mordant et le tuant, ils s'imprégneraient de sa force et deviendraient plus dignes d'être sacrifiés au dieu noir. Il s'agissait moins d'une maison que de l'un de ces abris sommaires que se construisaient les soldats de Célubée lorsqu'ils partaient en expédition. Elle était gardée, non par un Célubéen, mais par un Arkkandien, afin d'éviter qu'il ne se laisse convaincre par l'autorité du capitaine. Zara le remarqua et s'écarta dans l'obscurité. Elle contourna la maison. Elle tâta dans les ténèbres les branchages jusqu'à ce qu'elle trouve un piquet mal enfoncé. Elle le souleva et avec lui l'entrecroisement de bois qu'il soutenait. Elle se mit à quatre pattes et, maintenant d'une main le mur natté, se faufila à l'intérieur.

Zara buta presque aussitôt contre la jambe du capitaine des troupes. Elle l'entendit étouffer une exclamation. Il se rendit cependant compte que ce qui venait de le heurter n'étant pas entré par la porte, ne pouvait être la mort qu'il attendait. Elle chuchota dans la nuit.

"C'est Zara. Ne crains rien.

— Zara ! Que fais-tu ici ?

— J'avais besoin de te parler."

Sa main se promena sur le sol, jusqu'à ce qu'elle retrouve le corps du soldat. Elle posa la main sur sa jambe.

"Que t'a-t-on fait ? demanda-t-elle.

— Rien, sinon me lier pieds et poings et m'enfermer ici sans me donner à manger ni à boire. Jusqu'ici c'est très supportable.

— Cela risque de l'être moins prochainement.

— Je le sais.

— Pourquoi avoir dit devant Selen et Hamal que ton roi était Mizar ? Tu pouvais feindre et t'enfuir ensuite.

— Tu ne me l'aurais pas pardonné. Et… j'espérais t'aider à ouvrir les yeux sur les risques que prend Hamal en ce moment. J'y ai réussi sans doute, puisque te voilà.

— Oui, je crois que tu es parvenu à tes fins. Hamal ne devrait pas résister. Je le crois aussi. Son intérêt et celui de Célubée est qu'il fuie vers

une contrée nouvelle, loin de Mizar et de Célubée.

“Cependant, Hamal ne m’écoutera pas. Il va se battre. Il est convaincu de l’emporter. Rien ne le fera changer d’avis, surtout pas moi. Aussi, quoi que je pense, je dois rester avec lui. S’il y a une chance qu’il triomphe, je pourrais peut-être ensuite le conseiller utilement pour lui éviter des erreurs. S’il doit échouer, il faut que je sois avec lui, parce que je suis sa mère et qu’il aura besoin de moi.

— Tu es une femme de valeur, Zara.

— Non. Je sais bien que non. Si je l’étais réellement, rien de tout cela ne serait arrivé. Larme aurait su maîtriser les événements et les hommes. Moi, je me suis laissé dépasser.”

Le capitaine ne répondit pas. Elle se rapprocha de lui et poursuivit plus bas encore :

“Il y a toutefois quelque chose que je veux faire avant de m’en remettre au destin. C’est pour cela que je suis venue ce soir. Je ne veux pas que tu meures. Tu m’as aidée autrefois. Tu aurais pu me perdre. Tu m’as protégée et conseillée. J’ai mal suivi tes conseils, sans doute… Qu’importe, j’ai une dette envers toi.”

Elle sortit de sa robe une lame effilée et trancha les liens.

“Tu es libre. On peut passer sans difficulté à l’arrière de la hutte. Sois prudent et silencieux et tu seras bientôt à Célubée.

— Zara, ne reste pas. Pars avec moi !

— Ce n’est pas possible, je te l’ai dit. Mais mon cœur est avec toi, avec ta fidélité, avec Célubée où tu vas rentrer et que je ne reverrai peut-être jamais. Va-t’en à présent.”

Elle souleva à nouveau la paroi. Quand il fut sorti, il l’aida à son tour. Ils se glissèrent jusqu’au chemin voisin qui contournait Arkkande et remontait vers les montagnes. Elle le laissa. Il lui prit les mains et les serra entre les siennes, sans un mot, avant de se dissiper dans la nuit.

Hamal, Selen et le gouverneur eurent tôt fait de lever leur armée. Ils se mirent en route. Zara les accompagnait. Ils escomptaient prendre Célubée par surprise, malgré la fuite du capitaine des troupes qui avait dû depuis

longtemps regagner Célubée et informer Mizar de la détermination de ses adversaires. Zara avait toutefois hasardé que Mizar pouvait avoir pris les devants. Ils ne voulurent pas l'écouter, car ils jugeaient impensable que, dans l'euphorie de sa désignation, Mizar puisse songer à se battre.

Lorsqu'une nuit l'armée de Célubée, conduite par Mizar et le capitaine des troupes, encercla leur avant-garde – ce que leur apprirent les feux et le fracas que répercutait la montagne – Hamal et Selen, surpris, réagirent différemment, ce qui contribua à leur affaiblissement. Hamal, pris de peur, s'enfuit aussitôt vers Arkkande, emmenant avec lui une partie de ses troupes pour le protéger. Il contraignit sa mère à le suivre. Elle chercha d'abord à résister. Mais quand elle s'aperçut qu'il était terrorisé et incapable de se maîtriser, elle se mit en route avec lui. Selen était soldat, courageux et furieux de ce que Mizar avait osé faire. Il resta sur place avec les soldats qu'Hamal voulut bien lui abandonner. Il n'essaya pas de retenir Hamal, comprenant vite qu'il le gênerait plus qu'il ne l'aiderait.

En arrivant devant le piton où Selen s'était campé, Mizar divisa ses troupes en deux. Il en confia une moitié au soldat qui lui avait demandé de devenir roi et la lança à la poursuite d'Hamal, avec de fort précises instructions. Avec l'autre, il donna l'assaut. Bien que Selen se battît avec une férocité et une témérité telles qu'elles stimulaient ses hommes, Mizar finit par investir l'endroit. Il se rua sur Selen qu'il perça de sa lance avant que l'autre ne puisse parer l'attaque. Il enfonça la pointe jusqu'à ce qu'elle traverse le corps du jeune homme et l'entraîne en arrière. Elle se ficha en terre, embrochant Selen entre ciel et terre, aux pieds de Mizar. Celui-ci jeta un regard froid à Selen que l'humiliation de sa mort empêchait de mourir. Il semblait n'en pas finir d'expirer, cherchant sans cesse à reprendre son souffle, à retenir le sang qui suintait de l'épieu enfoncé dans sa poitrine et balbutiant des mots incompréhensibles, dont Mizar devina qu'ils devaient être des malédictions. Lorsqu'enfin il trépassa, Mizar se détourna. Il ne rentra pas dans les combats engagés autour de lui et s'installa à l'écart, dans la nuit où l'on ne pouvait le voir, mais d'où, lui, pouvait surveiller, dans le tremblement des feux, le carnage qu'il avait ordonné.

Il n'y eut pas de quartier. À l'aube, Mizar envoya un détachement pour renforcer les troupes parties sur les traces d'Hamal et rentra avec le reste de ses hommes à Célubée, sans prendre seulement la peine d'enterrer les cadavres ennemis. Quelques hommes ramenèrent cependant avec eux ceux

des morts qui venaient de Célubée et étaient de leur parenté. À Célubée, on attendait Mizar avec impatience. On lui fit un triomphe, malgré les dépouilles sanglantes des Célubéens qui s'étaient battus aux côtés d'Hamal et sur lesquelles pas un seul Célubéen ne voulut jeter les yeux.

Le reste de l'armée revint quelques jours plus tard. Son chef, qui ramenait de nombreux prisonniers, les fit enfermer sur les bords du fleuve dans une série de cabanes inutilisées. Il remonta ensuite les rues de Célubée, suivi par la foule qui l'acclamait, le touchait et cherchait à lui prendre le grand sac qu'il tenait fermement. Mizar l'attendait devant la maison royale.

"Te voilà revenu. J'apprends par la rumeur, qui enfle dans Célubée, que tu es victorieux.

— Victorieux, Mizar. J'ai défait Hamal aux portes d'Arkkande où il cherchait refuge. J'ai écrasé ses hommes. Ceux qui n'ont pas péri dans la bataille, je les ai ramenés ici comme prisonniers, ainsi que tu l'avais souhaité.

"Quant à Hamal, il a eu le sort qu'il méritait, celui que tu avais ordonné."

Alors, il ouvrit son sac et, y plongeant le bras, en retira la tête d'Hamal qu'il brandit au-dessus de lui. Célubée délira de bonheur et acclama son roi et le soldat. Mizar se saisit de la chevelure poisseuse d'Hamal et tint la tête à bout de bras devant lui. Les yeux grands ouverts étaient demeurés, malgré la mort, terrorisés. Son regard figé, pour l'éternité, par la panique fit frissonner Mizar. Il haussa enfin les épaules, comme pour se débarrasser du poids qui y était soudain tombé et planta la tête sur l'un des pieux qui bordaient son jardin.

"Que les rois de Célubée qui auront trahi leur peuple se souviennent toujours d'Hamal", dit-il, après s'être écarté de la statue macabre qu'il avait installée devant chez lui. Le peuple l'acclama encore et Mizar maugréa doucement : "Du sang, rien que du sang, il faut du sang pour se les attacher", avant d'emmener avec lui dans la maison royale le soldat et le capitaine des troupes, qui venaient de rejoindre la foule. Ils s'entretinrent longtemps ensemble, si longtemps que la nuit était tombée lorsque les deux militaires quittèrent la maison royale.

Peu après, Mizar sortit à son tour. Il descendit vers Célubée par les rues noires et silencieuses, s'éclairant d'une torche. À la sortie de la cité, il se dirigea vers le fleuve, là où se trouvaient les cabanes des prisonniers. Elles étaient toutes gardées et les soldats le saluèrent quand il passa devant eux, se dirigeant vers la plus éloignée d'entre elles, qui se trouvait un peu à l'écart des autres. Il en congédia le gardien avant d'y pénétrer.

Dedans, Zara était allongée, les yeux grands ouverts. Elle se redressa dès qu'entra Mizar. Il s'assit à côté d'elle, fichant en terre son flambeau. Il la regarda longuement. Ses yeux sombres le dévisageaient avec étonnement. Enfin, il parla.

"On m'a dit que tu craignais de ne pas revoir Célubée.

— C'est exact.

— Te voici de retour, pourtant."

Elle le regarda fixement pour tenter de comprendre ce qu'il voulait dire. Mizar vit passer dans ses yeux tristes une lueur d'espoir. Elle reprit cependant :

"Sans Hamal, que tu as fait mettre à mort…

— À quoi t'attendais-tu donc ? demanda-t-il sèchement.

— On a dû te le dire, puisque tu sais tout", répondit-elle amèrement en baissant les yeux.

Elle fixa le sol un long moment, le temps que cessent les battements de son cœur. Elle voulait se calmer, se fortifier de l'impression fugitive qu'il était venu la chercher pour la ramener avec lui dans la maison royale et que démentait la brutalité de sa dernière phrase. Elle voulait encore un moment de répit, encore un moment d'incertitude où elle pourrait continuer à rêver sur l'avenir. Elle savait que, lorsqu'elle le regarderait, il n'y aurait plus de doute. Elle saurait ce qui allait advenir d'elle.

Elle leva enfin les yeux vers lui, vers son regard fixé sévèrement sur elle. Elle comprit qu'elle allait mourir. Elle déglutit lentement pour avoir le temps de maîtriser l'angoisse qui, tout à coup, lui écrasait le cœur. Elle ébaucha un sourire et demanda à voix basse :

"Mizar, m'as-tu vraiment aimée ?"

Mizar perdit soudain son expression froide. Elle vit ses yeux se teinter d'incompréhension d'abord, puis, très vite, s'humecter d'émotion. Il se pencha vers elle.

"Zara, ma chère Zara, bien sûr que je t'ai aimée, bien sûr…" Il n'acheva pas sa phrase. Ses yeux étaient maintenant humides. Il prit la main de Zara et la pressa tendrement contre sa joue. Il soupira.

"Il faut que je t'épargne. Je pensais pouvoir être plus ferme.

— Tu pensais t'être débarrassé de moi ?

— Oui, admit-il.

— Mais, reprit-elle, je ne veux pas. Je ne veux pas de ta pitié. Ne m'épargne pas au nom de sentiments que tu as éprouvés pour moi et que, peut-être, tu éprouves encore parfois, comme ce soir.

"Que serait ma vie ? Je ne pourrais supporter de rester enfermée ici. Et toi, tu ne pourrais me rendre la liberté, car tu craindrais toujours que je ne complote contre toi pour venger mon fils. Et ne serait-ce pas mon devoir de mère ?

"Et même me sachant prisonnière ici, tu regretterais toujours ce moment de faiblesse. Tu t'en voudrais d'avoir cédé à tes sentiments et à tes souvenirs, parce que tu saurais que je suis plus dangereuse, prisonnière que morte. J'ai régné sur Célubée avant Hamal. J'ai été appréciée et respectée, je crois. À la moindre erreur de ta part, c'est vers moi qu'on se tournerait. Tes ennemis n'auraient de cesse de me délivrer…

"Non, Mizar, je ne supporterais pas de vivre ainsi, en sachant qu'à chaque heure qui passe, tu regrettes de m'avoir laissé la vie sauve. J'aime mieux mourir.

— Mais si je te fais périr, à chaque heure qui passera, je regretterai ta mort. Et ce sera un tourment éternel, invivable.

— J'aime mieux, Mizar, que tu regrettes ma mort, plutôt que ma vie.

— Ne peux-tu me donner ta parole que jamais tu ne tenteras quoi que ce soit contre moi ?

— Tu sais bien que je ne le puis.

— Tu ne veux rien faire pour être sauvée ?

— Rien. Que je meure en sachant que tu m’as aimée et que ma mort te désespérera tout le restant de ta vie, rendant amer ce pouvoir que tu as tant désiré, me suffit.

— Pourquoi n’es-tu pas revenue avec le capitaine des troupes ?

— M’aurais-tu plus aimée pour cela ? Tu m’en aurais voulu de choisir le camp du plus fort, quand mon devoir était de demeurer avec le plus faible.

“Je n’ai pas failli, Mizar, du moins pas dans mon comportement personnel. Ma mort en sera le couronnement. Survivre serait lâche et déshonorant.”

D’une toute petite voix, elle ajouta : “J’ai grand-peur de la mort, Mizar, de la nuit qui va tomber sur moi, peut-être pour toujours, de la souffrance de mourir aussi. Si tu veux faire quelque chose pour moi, fais que je meure très vite, sans souffrir, sans comprendre que j’ai quitté la vie.”

Mizar pinça sa bouche. Il mit la main sur l’épaule de Zara en se levant et l’étreignit : “Tu ne souffriras pas”, dit-il.

Le lendemain, il faisait nuit à nouveau dans le jardin de la maison royale et Mizar contemplait le ciel tristement. Un homme se faufila dans l’obscurité vers lui.

“C’est fait, dit-il.

— Comment…

— Bien, interrompit-il, bien. Elle n’a pas dû comprendre ce qui lui arrivait.

— Parfait”, dit Mizar en se forçant à sourire et il leva les yeux vers la nuit noire, souhaitant qu’elle l’envahisse, lui aussi, et qu’elle emporte dans ses profondeurs la douleur qui le poignait et dont il savait qu’elle ne disparaîtrait définitivement qu’avec lui-même. »

Anticléridès s’arrêta soudain et tourna lui aussi les yeux vers la nuit noire suspendue au-dessus de nous.

« Pourquoi, demandai-je, ne poursuis-tu pas ton récit ?

— C’est, dit-il, que je n’en sais guère plus sur Mizar. Car s’il fit consigner dans la chronique secrète de Célubée l’histoire que je viens de vous dire, il n’y fit rien inscrire d’autre ou presque rien.

« On sait seulement que son règne dura assez longtemps, que son fils aîné lui succéda, que les objets façonnés en cuivre se multiplièrent à Célubée sous son influence. On sait aussi qu’il s’intéressa beaucoup à cette chronique et aux moyens de la transmettre car le système fondé sur la tradition orale, renforcée par quelques points de repères dessinés ou gravés, lui semblait précaire. Mais ses efforts en ce sens demeurèrent vains. Il interrogea tous les marchands venus de contrées lointaines et inconnues pour savoir s’il existait une solution à cette difficulté.

— Dis-moi, interrogea Phoil, sait-on si son pouvoir fut contesté par Célubée ?

— Jamais. Ni le sien, ni celui de son fils, ni celui de son petit-fils et de tous ceux qui leur succédèrent ensuite pendant tant d’années que leur nombre a été oublié. Arkkande finit par se soumettre et feignit d’abdiquer sa religion. Mais à chaque nouveau règne, le culte du dieu noir resurgissait et le roi de Célubée devait l’interdire et punir ses prêtres et ses sectateurs. Quant au pays du cuivre, il conserva ses liens souples avec Célubée et ne lui causa jamais le moindre souci.

— En somme, reprit Phoil, avec Mizar, ce sont les descendants les plus purs de Neter, puisque son grand-père et sa grand-mère étaient frère et sœur, qui ont repris le gouvernement de Célubée. Il ne pouvait s’agir d’une usurpation.

— Sans doute, encore que renverser un roi, même dans le but de donner son trône à un plus légitime prétendant, peut être regardé comme une usurpation.

— Mais, poursuivit Phoil, lorsque s’y ajoute la circonstance que le souverain renversé avait donné la preuve de son incompétence, tandis que son rival était connu pour ses capacités, alors, il s’agit, selon moi, d’une transmission régulière du pouvoir. »

Nagar le regarda longuement, mais ne dit mot.

OceanofPDF.com

VII

Récit d’Anticléridès

(…) J’aimais marcher à cette saison moins chaude. Il nous arrivait de sortir, Coelia et moi, et de nous promener dans les sables qui ferment la route du sud. Nous quittions la presqu’île par le chemin de la Cité et l’abandonnions dès qu’il bifurquait vers le nord. Alors, commençait très vite le royaume des sables ondoyants et caressants. Ils étaient si proches de la route et si fréquemment soulevés par les vents que Nagar devait faire désensabler la partie la plus méridionale qui ne servait qu’à elle.

Nous poursuivions cette promenade, en dépit des scorpions qui, paraît-il, prolifèrent en cet endroit. Coelia, comme moi, ne cessait de tourner ses regards vers les montagnes bleues, barrant l’horizon au sud. Elle aurait souhaité savoir si le monde, au-delà de cette muraille, basculait soudain vers de sombres abîmes ou si, au contraire, elle protégeait quelque contrée magique, où les rêves humains pouvaient prendre corps. Ce que j’en savais, je ne le lui disais pas. Je savais qu’elle le découvrirait seule et qu’alors, son esprit serait sans repos.

Un jour où nous marchions ainsi, pieds nus dans les sables, et que soufflait vers nous le vent chaud qui les ferait se lever dans la nuit en colonnes pérégrines, Coelia me rapporta une conversation qu’elle avait eue la veille avec Nagar. Tandis qu’elle peignait la chevelure de Nagar, elle lui avait fait remarquer la couleur inhabituelle du bijou avec lequel elle comptait retenir ses cheveux.

« C’est, avait répondu Nagar, qu’il vient de la dernière province du Royaume où l’on sait fabriquer cette teinte. Je l’ai acheté ce matin à un

soldat qui en revenait.

— Que faisait-il avec pareil bijou ? D’où le tenait-il ?

— À dire vrai, son sac en contenait plusieurs. Il les avait rapportés pour sa famille et non pour en faire commerce. Il les montrait à un garde du palais lorsque je suis passée. J’ai tellement insisté qu’il m’a vendu celui-là. Te dire s’il les a achetés ou volés, je ne sais.

— Mais je croyais que les dernières troupes étaient revenues de cette province.

— Elle est trop lointaine pour que le Roi la laisse sans surveillance. On a fait courir le bruit que tous les soldats étaient revenus, mais une partie de la garnison est demeurée sur place. »

Une fois le bijou fixé dans ses cheveux, Nagar se regarda pensivement. Elle ajouta, en se levant :

« Bientôt, beaucoup de ces belles choses circuleront dans la Cité. Les soldats ne pourront s’empêcher de gagner facilement de l’argent avec ce qu’on les aura laissé piller. Il est temps que je porte celui-ci… »

Lorsque Coelia se tut, je ne sus que penser. Nagar n’avait rien ajouté d’autre, me certifia-t-elle. C’était peu et pourtant j’étais sûr que Phoil saurait s’en servir. Pendant que nous revenions sur nos pas et que Coelia parlait à nouveau des montagnes, et que je lui répondais je ne sais quoi, je fus à nouveau assailli par le doute. Je ne savais plus que penser de Nagar. Je ne pouvais concevoir qu’elle fût si étourdie. Mais je repoussai une nouvelle fois mes soupçons. J’avais dû répondre machinalement à une question de Coelia, sans prêter attention à ce que je disais, car je vis ses grands yeux attachés sur moi et cherchant, sur mon visage, la confirmation de ce que j’avais dû avancer.

Quand Phoil apprit l’expédition que préparait le Roi, il me félicita fortement. Ce qu’il fit précisément, je ne le sais. Il disparut plusieurs jours sans m’inviter à le suivre. Lorsqu’il revint, il semblait fatigué, comme qui n’a pas dormi et a vécu sur ses tourments trop longtemps. À quelque temps de là, la nouvelle revint à la Cité que l’armée du Roi, envoyée dans la province septentrionale pour réprimer les troubles qui l’agitaient, avait été mise en déroute par les paysans révoltés. Le souverain aurait sans doute

préféré que le récit de cette défaite ne se répande pas. Il avait, dans ce but, donné l'ordre de rapatrier les soldats survivants vers la Cité dans un bateau fermé et de les conduire, aussitôt abordé le port, dans la citadelle. Cependant le bruit courut par toute la ville que de très nombreux soldats avaient péri dans une embuscade. Les familles des soldats en garnison dans cette seigneurie firent tant de tapage aux portes du palais et devant celles de la forteresse, exigeant de savoir ce qu'étaient devenus leurs enfants, que le Roi, contraint de reconnaître son échec, publia la liste des morts.

Lorsque fut affichée cette liste, une telle fièvre monta dans les bas quartiers de la Cité que le reste de la ville prit peur. Les commerçants qui employaient des habitants de la ville basse fermèrent leur boutique quelques jours. Le Roi suspendit les rondes dans cette partie de la Cité afin d'épargner des dangers inutiles à ses gardes. Lorsque finalement il les rétablit, c'est à des soldats de la citadelle qu'il fît appel.

Qui aurait couru le risque de s'aventurer dans les ruelles tristes aurait constaté que les maisons étaient désertées au profit de la rue. On se réunissait sur les deux rares places que comptait l'endroit ou sur les quais en assemblées volubiles et bruyantes. Dans les rues, on croisait toujours quelque jeune homme, courant d'une réunion à l'autre, et bousculant sur son passage les femmes qui discutaient au milieu du chemin avec l'idée qu'en ne se joignant pas aux réunions et en se bornant à occuper la rue, elles ne manquaient qu'à moitié à leurs obligations domestiques. Les enfants passaient d'un groupe à l'autre, porteurs de messages politiques ou familiaux qu'ils transmettaient gravement pour compenser l'excitation qui avait soudain ébranlé leurs parents.

Le seul qui osa s'enfoncer dans le quartier pauvre fut Phoil. Il y fit une entrée triomphale. On le voulut dans chaque groupe. Il dut faire un discours devant chaque assemblée, et ceux qui le suivaient, de rassemblement en rassemblement, signalaient à l'auditoire les changements que le prince apportait à ses allocutions ou le prévenaient lorsque approchait l'apogée de son exorde, de manière qu'il n'en manque rien et en apprécie toute la subtilité. Les femmes se pressaient autour de lui, l'empêchaient de poursuivre sa route aussi longtemps qu'il ne les avait pas touchées ou qu'il ne leur avait pas fait l'aumône de paroles de commisération. Qu'il fût à l'origine de la mort de tant des leurs dans les ravins de la province du Nord, ou bien ils l'ignoraient, ou bien ils s'en moquaient. Il était celui qui avait

toujours défié le Roi, celui qui – on le savait – se préparait à lui lancer un ultime défi. Il devait les aimer. Il devait les comprendre. D'ailleurs, il avait osé pénétrer dans leur ville. Il les embrassait sans prétendre qu'ils sentaient mauvais. Il leur parlait comme il devait, sans doute, parler au Roi. Il était leur recours.

J'en voulus beaucoup au prince d'avoir pris un tel risque. Non que sa vie fût en danger au milieu de cette populace, mais parce que si le Roi y avait envoyé des espions, ils ne manqueraient ni de lui raconter l'accueil qu'on faisait à Phoil ni ce qu'on chuchotait au cœur des bas quartiers sur le passage de son cousin.

Bientôt, cependant, l'agitation retomba. Chacun retourna à ses activités. On avait cru, plusieurs jours durant, que le courant nerveux qui traversait la ville allait avoir des conséquences immédiates. On avait cru préparer la rébellion, on s'était seulement démené fébrilement. Phoil ne voulut pas profiter du moment. Je sais que les jumeaux tentèrent de le pousser à agir. L'un d'eux vint même jusqu'à la presqu'île pour supplier le prince de lancer ses troupes sur le palais. Mais Phoil résista sans même s'en expliquer.

Moi, qui m'étais tenu en retrait tous ces jours et qui attendais, de minute en minute, l'annonce que le Roi avait été renversé par Phoil, je ne compris pas le comportement du prince. Peur ? Sentiment d'impréparation ? Plus tard, cependant, un jour où nous arpentions les quais à la recherche des jumeaux, il me dit en regardant passer les portefaix qui rentraient chez eux : « On ne prend pas le pouvoir avec la fraction la moins puissante de la population, si déterminée soit-elle. »

Peu après ces événements, Phoil et moi reprîmes nos sorties en ville. Je consacrai moins de temps à mon poème et à Coelia, parce que je sentais s'approcher de plus en plus vite le dénouement de nos efforts et ne voulais rien en perdre. Coelia me fit alors une scène. Elle se plaignit de mes absences et m'accusa de courir les rues de la ville à la recherche d'amusements faciles. Elle mettait tant de véhémence dans ses accusations, tant d'acharnement dans sa certitude d'être trompée, que je me fâchai à mon tour.

« Mais ne vois-tu pas, dis-je, que de grandes choses se préparent dans ton Royaume ? Je veux en être témoin. Je veux pouvoir les rapporter un jour.

— Et quelles choses ? La basse ville s’est soulevée quelques jours. Quelles grandes choses ? Ces soubresauts ? La Cité est calme et le Royaume aussi. Il n’y a plus que toi et Phoil pour aller courir les rues, en prétendant que quelque chose va advenir. Même Nagar ne se rend plus quotidiennement au palais. Elle reste ici. Crois-tu que le Roi se passerait d’elle si de grandes choses se préparaient ?

— Nagar ne va plus au palais ? demandai-je, si étonné que ma colère retomba aussitôt.

— Tu le saurais si tu ne te croyais pas obligé de quitter la presqu’île sous de fallacieux prétextes.

— Cesse, Coelia ! Cesse cette inutile querelle. »

Elle cessa, mais je ne la revis pas de plusieurs jours. Elle bouda dans sa chambre sans daigner me rejoindre dans la mienne. Une nuit, cependant, lassé de son attitude et souhaitant vivement la voir me revenir, je déposai dans sa chambre, où elle était endormie, un poème qu’elle pourrait mettre en musique. Depuis les premiers temps, où je lui avais écrit quelques chansons, elle m’en réclamait toujours de nouvelles et je ne trouvais que rarement le temps de la satisfaire.

Le lendemain, elle entra dans ma chambre et se jeta en pleurant dans mes bras. Lorsqu’elle se fut calmée, elle me raconta tout ce qu’elle avait pensé, toutes les idées qui lui avaient traversé l’esprit.

« Mais, comment, demandai-je, comment as-tu pu concevoir pareilles choses ?

— Oh ! Ce sont des pensées qui vous viennent assez naturellement. » Elle ajouta en me regardant de côté : « Et elles prennent d’autant plus de consistance que d’autres viennent confirmer les soupçons qu’on peut avoir.

— D’autres ? Qui d’autre ?

— Nagar.

— Nagar t’a dit que je sortais avec Phoil à la recherche de bonnes fortunes ?

— Nagar n’aurait jamais dit cela. Elle s’est étonnée que tu accompagnes Phoil si souvent. Et comme elle ne bougeait plus de la

presqu’île, j’en ai conclu que vous ne pouviez aller à la Cité pour traiter d’affaires publiques.

— Nagar passe donc ses journées dans la villa à présent ?

— Plus exactement, elle se rend moins souvent à la Cité. Mais, hier, elle s’y trouvait et c’est ce qu’elle m’a dit le soir qui, joint à ton poème, m’a amené à changer d’avis.

— Qu’a-t-elle dit de si important ?

— Elle prétend que les grains engrangés ne suffiront pas pour passer l’hiver. Les commis du Roi se sont livrés ces jours derniers à de très savants calculs. On a rentré moins de grains que prévu. En outre, certains ont été cueillis trop tôt et sont abîmés. Le Roi va devoir soumettre la Cité à un rationnement plus sévère. Comme tu t’en doutes, il n’espère pas obtenir davantage des campagnes. C’est donc la Cité qui devra se restreindre. »

Je regardai Coelia avec beaucoup d’attention.

« Nagar t’a raconté tout cela de cette manière ?

— Oui, bien sûr. Exactement de cette manière.

— Je trouve, dis-je, qu’elle te confie beaucoup de choses ces derniers temps.

— Oui, répondit-elle mystérieusement, beaucoup de choses, beaucoup trop. » (…)

Parfois, je réussissais à obliger Anticléridès à venir marcher avec moi. Il sortait à grand-peine, tant il mettait à cette époque-là de fébrilité à avancer son œuvre. Nous arrivions au seuil de l’hiver. Les vents soufflaient fortement aux alentours de la presqu’île, masquant de nuages de sable les lointaines montagnes. Parfois aussi, il pleuvait fortement et nous pensions que le fleuve ne tarderait plus à déborder. Je n’aimais pas ces moments, parce que l’eau chassait dans les jardins les plus proches les serpents qui vivaient dans les grandes herbes en bordure du fleuve. Alors, les terrasses de la villa devenaient dangereuses et Nagar défendait qu’on s’y promène. Seul y descendait le jardinier qui ne craignait pas les serpents parce que enfant, il avait été mordu par trois variétés de serpents différentes et que cela, dit-on, vous immunise contre tous les venins. Ceux qui ont échappé à

d’aussi mortelles blessures ont la réputation de pouvoir vivre éternellement. Mais le jardinier de Nagar en riait. Il ne craignait pas les serpents, mais aurait redouté d’être privé du droit de mourir. Il avait raison, puisqu’il est mort peu avant mon départ. Mais il avait tort de ne pas se méfier des serpents car il a été victime d’un céraste.

Après les serpents et parfois en même temps, les crocodiles remontaient du fleuve. Ils ne grimpaient pas sur les terrasses parce qu’elles étaient encore trop hautes pour eux, mais nous ne nous attardions plus sur la route lorsqu’elle longe le fleuve. Pour rien au monde, je ne serais sortie la nuit à ce moment de l’année. Même dans la journée, cette route m’inquiétait, c’est pourquoi j’entraînais toujours Anticléridès vers les sables du Sud.

Je crois qu’il se plaisait à ces promenades. Nous sortions en fin d’après-midi et la lumière tremblotant au-dessus du désert me faisait vaciller de bonheur. Une brume transparente s’accrochait aux sommets inaccessibles du Sud, les bleuissant de manière à la fois plus intense et plus impalpable. Un après-midi où nous marchions silencieusement, en regardant les montagnes étirées devant nous, je discutais de je ne sais quoi avec Anticléridès dans le seul but d’entendre sa voix. Il cessa brusquement de parler et son regard s’arrêta sur les sommets, comme s’il venait d’y distinguer quelque détail inconnu. Je lui demandai à quoi il pensait. Il répondit alors si doucement que j’entendis à peine, et en remuant si faiblement les lèvres que je doutai même qu’il eût parlé : « Le bleu est la couleur des lointains. » Je le regardai fixement. Il sembla émerger d’un rêve où ses pensées avaient suivi un cours différent de celui de ses paroles. Il ne savait manifestement plus ce qu’il m’avait dit et je me souvins de l’espèce de transe au cours de laquelle il m’avait fait des prédictions insensées. Tandis que nous revenions à la presqu’île, la certitude qu’il était poète s’imposa de nouveau à moi. Chez nous, le poète est celui qui est visité par les dieux.

Les premiers événements graves de la Cité se produisirent alors. La ville basse manqua se révolter contre le Roi à l’annonce de la mort de soldats que le Roi avait jetés aveuglément dans le piège que leur tendirent les paysans révoltés. Phoil disparut, ou presque, de la villa à cette période. Étrangement, ce départ coïncida avec un ralentissement de la fréquence des voyages de Nagar à la Cour. Une fois retombée l’agitation qui avait

bousculé la Cité et effrayé bien des princes et bien des marchands, et alors que tout paraissait si calme qu'il était inconcevable qu'on eût pu penser quelques jours plus tôt que le Royaume allait sombrer dans la folie, Phoil, en compagnie cette fois d'Anticléridès, se rendit à nouveau chaque jour à la Cité.

Nagar, qui restait souvent sur la presqu'île à présent, en semblait fort fâchée. Je ne sais ce qu'elle regrettait le plus de l'absence du prince ou de celle du poète. Elle errait comme une âme en peine à travers les couloirs de la villa, venant sans cesse me déranger sous des prétextes insignifiants. J'aurais dû me réjouir de l'absence d'Anticléridès, car sous l'œil vigilant et indiscret de Nagar, nos misérables secrets auraient bien vite été dévoilés, mais au lieu de cela, la mauvaise humeur de Nagar finit par me gagner.

« Je n'aime pas, disait-elle, les voir partir ensemble, vers je ne sais quel but. Phoil a tort d'entraîner Anticléridès dans ses obscurs desseins. Il a grand tort et je souhaiterais qu'Anticléridès fût plus raisonnable. »

Dans mon ennui du moment et dans le délaissement dans lequel je me sentais, je finis par donner à ces paroles un sens qu'elles n'avaient pas. Aujourd'hui, je ne peux y repenser sans tristesse, à la fois de n'avoir pas compris ce que disait Nagar et à la fois de ce que, pressentant l'avenir, elle n'ait rien fait pour tenter de l'empêcher. Sur l'instant, je ne compris qu'une chose, qu'Anticléridès s'occupait avec d'autres que moi, entraîné en cela par Phoil, le libertin. Et je me querellais très vivement avec lui. Il se passa plusieurs jours sans que je le visse. Je restais avec Nagar.

Elle se trouvait manifestement dans un état de grande nervosité. Elle passait par des phases d'abattement, suivies aussitôt de périodes d'exaltation. Je la croisais dans les couloirs, les yeux éteints, à demi noyés de larmes, les gestes ralentis et mesurés, comme si elle relevait d'une longue maladie. Mais si je la rencontrais l'heure suivante, je la découvrais toute fraîche, les yeux brillants, les pommettes un peu trop rouges. Ses mouvements devenaient si vifs qu'ils en paraissaient agités et son discours lui-même était trop précipité pour donner l'illusion de la raison. Il me semblait qu'elle hésitait sur une décision à prendre ou un comportement à adopter – ce qui provoquait son affliction –, puis qu'elle pensait avoir défini une ligne de conduite solide – ce qui la faisait exagérément exulter – avant de retomber dans le découragement, parce que la décision arrêtée la minute

d’avant ne lui apparaissait soudain plus aussi satisfaisante qu’elle l’avait pensé.

Un des derniers après-midi où elle se trouva sur la presqu’île, elle me fit venir sur la plus haute terrasse. C’était un très beau jour, d’une si grande douceur que j’avais remis ma robe d’été découvrant entièrement les bras. À l’heure où elle m’appela, on commençait à peine à sentir que le crépuscule tarderait moins qu’on pouvait le souhaiter. La lumière s’était soudain imprégnée de ce voile d’humidité qui lui donne une épaisseur inattendue et laisse penser qu’on peut enfin s’en saisir et la malaxer à sa convenance. On voudrait pouvoir l’attraper pour comprendre enfin la dimension cachée du monde.

Nagar se tenait debout, adossée à la maison, non loin de l’emplacement de la chambre d’Anticléridès. Elle regardait le fleuve. Elle ne m’aperçut pas tout de suite et je pus l’observer tranquillement quelques instants. Malgré la mélancolie que la rêverie donnait à son regard, je sus qu’elle avait pénétré dans un nouveau cycle d’exaltation. À la manière dont ses mains se crispaient sur la pierre, au frémissement discret, mais continu, de sa robe le long de ses jambes, aux incessants mouvements de ses lèvres qu’elle ne paraissait pas contrôler, enfin à cette rougeur caractéristique du haut de son visage, je vis qu’elle était sous l’emprise d’une fièvre qu’elle ne dominait pas et qui la faisait vibrer d’impatience. Je soupirai et cela suffit à attirer son attention sur moi. Aussitôt, elle vint à moi, ou plutôt, se précipita sur moi.

« Coelia, que faisais-tu ? J’avais tant besoin de toi.

— Besoin de moi ! Et que puis-je faire pour toi, Nagar, si ce n’est te conseiller quelque boisson calmante et du repos ?

— Rien ne me calmera à cette heure. J’ai bu le philtre de mon père, celui qui éclaire l’avenir. Avec lui, le passé s’évanouit, les souvenirs disparaissent et le présent se brise en milliers d’éclats. Alors, l’avenir peut s’installer.

« Je sais ainsi que c’est à toi que je dois parler et à personne d’autre. J’ai refusé de demander autre chose. Je ne pourrais supporter de connaître les conséquences de mes décisions d’aujourd’hui. J’ai chassé les nuages porteurs de demain. Je ne sais pas ce qu’il sera. Je ne sais pas où nous serons. J’ai seulement demandé si quelqu’un pourrait témoigner pour moi

un jour. Je sais que c’est toi. Je devine que ton cœur ne sera pas impartial. Tu me maudiras vraisemblablement. Mais je ne te demande qu’une chose : porte mon message à travers le temps, afin que mon nom ne soit ni perdu ni éclaboussé du sang que je n’aurais pas voulu verser.

« Écoute, ceci est mon incantation et tu dois la retenir pour l’éternité. »

Comme elle disait ces mots, un vol de grues passa au-dessus de nos têtes, froissant l’air crépusculaire. Le couchant était là tout à coup et, avec lui, sa magie.

Pendant que Nagar parlait, son visage et son corps se suspendirent dans l’air ainsi que le paysage alentour, comme s’ils avaient pu choisir encore entre le monde de la lumière qui s’estompait et celui des ténèbres que poussait devant nous le vent du soir.

Incantation à Coelia

« Ô Coelia ! Un jour, nous n’en finirons plus de mourir. Un jour, nous n’en pourrons plus de sentir peser les sédiments du temps sur nos corps et nos esprits.

Pour le corps, c’est dans l’ordre du monde. Et la mort nous est douce : nous ne la sentons pas venir tant que le temps ne s’en est pas fait connaître. Nous vivons notre corps et ses métamorphoses nous sont vie… Sa fatigue et son âge s’acquièrent peu à peu par la cristallisation des habitudes. Sa mort est insensible par sa quotidienneté.

Pour l’esprit, notre cher trésor, notre autre moi-même et identité, que la douleur m’est poignante, Coelia. Celui qui pense que nous sommes et s’étonne de le pouvoir penser, celui-là est condamné à mourir mille fois dans les temps à venir.

Un jour viendra, Coelia, où ton esprit ne pourra plus recueillir l’intégralité de l’univers. Un jour où l’immensité de l’espace déchirera ton intelligence. Un jour, ce que tu savais, tu ne le sauras plus. Ce qui était vrai ne le sera plus. Un jour, nous errerons de dédale en dédale.

Aujourd’hui, je peux te dire, pour les années et les siècles à venir, ce que je connais. Je puis te dire où nous allons, car le temps est comme figé, languissant autour de nous. Mais un jour se lèvera où nous serons condamnés au silence par le temps lui-même, par sa précipitation dans l’inconnu et l’imprévisible.

Un jour viendra, Coelia, où ta foi même ne te servira plus : ta foi en quoi ? Dans un monde si mouvant où plus rien ne sera certain. La vitesse rendra les objets et les êtres si flous. Elle en brouillera les contours.

Et à toi-même, seras-tu fidèle ? Chaque matin, quand tu descends au fleuve, tu vois ton image, toujours semblable. Et les jours se ressemblent tous : tu n’en finis plus de te préparer à être toi-même.

Mais un jour viendra où, descendant vers l’eau, nul ne retrouvera ce qu’il fut la veille.

Ô, Coelia ! Un jour, nous n’en finirons plus de mourir. Un jour, nous ne pourrons plus endurer les brûlures de l’âme.

Ce que tu aimais, tu ne l’aimeras plus. Ce que tu avais donné, il te faudra le reprendre. Tant passeront les êtres, que ton cœur s’asséchera. Un jour, nous mourrons de désespoir de ne plus nous refléter dans le regard d’autrui. Et ta passion deviendra froideur parmi le gel du monde.

Un jour, Coelia, un triste jour, nous mourrons de ne savoir ni aimer ni être aimés, de ne savoir plus nous faire aimer. Et des amis que nous avions, que restera-t-il hormis une poignée de glissante poussière ? De nos amants ? Une trace de plaisir épongée dans cet antre tiède où clapote inutilement la vie. De nos amours ? En sera-t-il, hélas ?

Un jour, Coelia, il nous faudra aller de saison en saison, de nuit en nuit, dans une errance hautaine. Nos rêveries philosophales sous les paysages lunaires, nos promenades mélancoliques, tressaillantes du froissement des grues nocturnes, qu’en sera-t-il ? Nuitamment, nous glisserons à travers les joncs jusqu’à l’ultime achèvement, sans autre raison que le devoir vivre et mourir.

Coelia ! Mais ne sens-tu pas que nous sommes le centre du monde et le noyau du temps ? Il n’y aura jamais d’histoire totalement différente de la nôtre. Nous résumons tout ce qui a été et tout ce qui sera. Nous sommes la mémoire du monde. Nous sommes la conscience des temps et la supplique pour les devenirs.

Ne les sens-tu pas se lever, ces vents de froid et de poussière qui tourbillonnent sur des rivages étrangers ? Ils ont entraîné les autres nations sur le chemin de la mort. Elles n’ont pas su résister à leur vertige. Elles ont ouvert leurs portes et ces souffles putréfiants s’y sont engouffrés. Ils ont brisé la roue du temps. Ils ont gonflé les voiles de l’avenir et les navires mortifères de ces vaniteuses cités courent désormais sur les mers vers un inaccessible but, emportant avec eux les germes corrupteurs.

Et j’ai cru, moi aussi, à cette illusion. J’ai cru qu’il fallait casser la chaîne du temps et cingler ardemment vers le progrès de la connaissance. J’ai fui vers le futur, j’ai rompu mon destin. J’ai refusé ce qu’on m’offrait ici. J’ai refusé de devenir le réceptacle du savoir du monde. J’ai cru que la science était ailleurs et que ce que nous avions appris était mensonger. J’ai parcouru toutes les routes connues dans l’espoir de démêler la vérité de l’erreur et de rapporter avec moi le sens de l’existence.

Et si loin du Royaume, si loin du fleuve millénaire, si loin des sables qui recouvrent les racines du monde, j’ai compris que j’étais dans les ténèbres.

“Vents mauvais, ai-je hurlé, lorsque j’ai saisi ma faute, vous m’avez séduite, mais, j’en fais le serment, jamais les portes de ma cité ne s’ouvriront davantage sur vous. Je protégerai ce qui nous reste de votre action. Je ressusciterai ce temps que vous avez arraché. Je ne permettrai pas que vous trompiez davantage des miens. Nous résisterons à la mort accrochée à vos ailes. Nous ferons du temps, de notre temps, un indestructible rempart pour défendre les confins de l’éternité qui nous était promise et que vous nous avez dérobée.”

Ne sens-tu pas ces vents, Coelia ? Et combien ils étourdissent ceux qui mettent le visage à leur fenêtre pour regarder les images brûlantes qu’ils façonnent ? Les vents de mort et ces hommes de mort qui marchent inéluctablement dans la Cité, ces hommes que j’ai laissés rentrer par ma faiblesse de femme, ne dois-je pas les retenir ? »

Elle interrompit soudain son discours. La nuit était là, profonde et inquiétante. Nagar ne bougeait plus. Je devinais qu'elle regardait au loin, dans la direction du fleuve, là où le soleil était descendu et où tout était noir désormais. Je ne savais que faire et je demeurai, moi aussi, immobile, repensant à ce qu'elle venait de dire, à son incantation. Et, dans le miracle de l'obscurité, chaque mot me revint à la mémoire, intact. Je sus que je ne l'oublierais jamais, ainsi que Nagar me l'avait demandé.

Toute la nuit, je me demandai s'il fallait en parler à Anticléridès. Je pressentais que cette incantation recelait – encore que je ne comprisse qu'à demi ce langage poétique – quelque chose qu'Anticléridès et sans doute Phoil (car je voyais bien que chaque chose que je lui disais, il la rapportait au prince) auraient désiré savoir. Mais je ne croyais pas que Nagar voulût qu'ils connaissent son incantation. Je savais d'instinct ce qu'elle souhaitait que je divulgue et ce qu'elle préférait que je taise. C'est pourquoi elle se confiait à moi plus qu'à d'autres. Ainsi n'hésitai-je pas, le surlendemain, à apprendre à Anticléridès la nouvelle que m'avait annoncée Nagar dans la soirée, à son retour de la Cité. Malgré le taraudant sentiment que je devais révéler à Anticléridès le contenu du discours de Nagar, je gardai le silence. Et aujourd'hui, je me lamente et me désespère d'avoir si mal réfléchi. Je voudrais que cette nuit fût encore là, que les mots de Nagar résonnent encore clairement en moi et que je puisse changer le cours du temps. Je voudrais que le cœur ne me fasse pas si mal de n'avoir pas compris que soudain je pouvais infléchir le destin. Bien que, certains jours, je me demande si j'aurais pu, en parlant, tout arrêter. Je ne le sais pas et c'est ce qui me désespère.

— *On ne peut refaire sa vie, tu le sais bien.*

— *Je sais que c'est là la misère de l'homme, sa douleur infinie*.

Le lendemain du jour où Nagar prononça ce qu'elle appela son incantation, elle gagna de bonne heure la Cité. Elle revint cependant le soir ainsi que le prince et Anticléridès. Mes rapports avec ce dernier demeuraient assez froids et ce n'est que le lendemain que nous nous réconciliâmes, après l'inoubliable cadeau qu'il me fit. Le soir de ce jour de

retrouvailles nous nous trouvions encore tous les quatre sur la presqu'île. Ces deux soirs précédèrent l'importante nouvelle qui ébranla la Cité et déclencha les événements qui suivirent. Ce sont sans doute les dernières nuits que nous passâmes ensemble à écouter Anticléridès raconter l'histoire de Célubée. Elles furent si parfumées que j'en sens encore l'odeur dans mes cheveux. Le temps approchait où l'hiver, si court chez nous, allait s'achever. La saison des amours et de l'espoir pointait à l'horizon du temps. Tout, dans la nature, la laissait pressentir et cependant mon cœur était si lourd que je croyais qu'elle ne reviendrait plus jamais.

Chronique de Célubée

« Ainsi que je l'ai dit, reprit Anticléridès, Mizar régna sur Célubée avec sagesse et ses enfants après lui. La race de Neter était féconde et il se trouva toujours un garçon pour succéder à son père. Mizar dut trouver quelque moyen pour assurer la transmission du pouvoir sans problème, mais nous l'ignorons. Les siècles passèrent et avec eux venaient la paix et la prospérité. Les royaumes d'Arkkande et du cuivre paraissaient soumis à la puissance de Célubée.

Célubée était devenue une cité à l'image de ce qu'avait rêvé Larme. Des terrasses montaient jusqu'à la montagne, menant de palier en palier au vieux chemin que Neter et ses descendants avaient si souvent parcouru. Des maisons de pierre, dont certaines comportaient même un étage, avaient été élevées en bordure du fleuve, au milieu de jardins foisonnants. Elles côtoyaient les maisons plus modestes des artisans construites de l'autre côté de l'allée centrale. Cette allée, qui traversait Célubée en son milieu, débouchait sur la maison royale.

Au loin, dans la plaine fertile, les hameaux s'étaient agrandis et multipliés.

Sur la place haute de Célubée, l'ancien promontoire auquel les terrasses donnaient insensiblement accès, se tenaient les réunions convoquées par les rois ou les cultes célébrés par les prêtres de Célubée. La place basse, aménagée du côté de la ville des artisans, servait aux marchés où se

rassemblaient les caravanes venues des pays conquis ou alliés de Célubée et où les paysans venaient vendre leurs récoltes.

Sur toute la terre connue, s'était répandue la nouvelle qu'existait une ville prospère et puissante où l'on travaillait le cuivre, où l'on façonnait les plus élégantes poteries et les plus originales céramiques. Les artisans de Célubée avaient inventé des formes nouvelles. Ils tressaient les fils de cuivre en colliers. Ils sculptaient dans les pierres rares de la montagne des pendentifs et des breloques qu'on achetait à l'autre bout du monde. Ils taillaient des poignards tranchants aux formes triangulaires. Leurs poteries et leurs céramiques n'étaient pas seulement lustrées comme celles qu'on rencontrait chez les autres peuples, mais gravées de motifs anciens ou peintes de couleurs nouvelles.

Là encore, manquent sans doute ces rouleaux où fut consignée l'histoire de Célubée. Je ne peux en effet imaginer qu'il ne se soit pas passé au cours de si nombreuses années quelques événements importants, ou que les rois qui gouvernèrent Célubée aient été meilleurs que leurs prédécesseurs. Par différents points de repère dans la chronique de Célubée nous savons seulement que près de cent rois se succédèrent à la tête de ce peuple, jusqu'à l'avènement de Kiffa, à partir duquel la chronologie de Célubée nous a été à nouveau transmise.

Kiffa était le fils du roi de Célubée et d'une épouse qu'il était allé quérir dans le pays d'Arkkande. À la mort de son père, Kiffa lui succéda, assisté par sa mère. Celle-ci était mal acceptée par Célubée qui, depuis le règne de Mizar, se méfiait de ses voisins d'Arkkande. Bien que tout y fût calme et que l'on ne parlât plus depuis bien longtemps du dieu noir et de ses prêtres, les Célubéens ne pouvaient croire que les Arkkandiens qui avaient montré tant de dispositions à la fois pour la cruauté et pour le mysticisme, soient subitement devenus aussi rangés et paisibles qu'eux.

Pendant cette période, rares avaient dû être les rois qui avaient épousé des femmes d'Arkkande. L'un d'entre eux, nous le savons, ramena son épouse du pays du cuivre et avec elle de nombreux artisans qui apportèrent avec eux leur technique et leur art. Mais le père de Kiffa, homme d'humeur mélancolique et peu attaché au charme des femmes, n'avait pas découvert au sein de Célubée une compagne qui lui plût assez pour qu'il se résolve à vivre auprès d'elle. Au cours d'un séjour à Arkkande où il était allé, selon une habitude ancienne, vérifier l'administration de son gouverneur, il

rencontra une très jeune fille dans la maison de son commis. Elle accompagnait son père, un riche marchand d'Arkkande, venu se plaindre des vols dont il avait été victime. Sa fille, qu'il appelait Eren, parce que dans la vieille langue d'Arkkande ce mot signifiait richesse, sortait à peine de l'enfance. Cependant tout Arkkande la connaissait parce que son père ne se déplaçait jamais sans elle – Eren étant son seul enfant et sa femme étant morte, sans qu'il s'en puisse consoler – mais aussi parce que, très belle, elle possédait les yeux les plus tristes qui se pouvaient voir.

Lorsque le père de Kiffa la vit, il en tomba aussitôt amoureux. Ce fut moins sa beauté que la mystérieuse tristesse de son regard qui l'attira. Sans hésiter ou attendre davantage, assuré qu'il se sentait d'avoir enfin trouvé la femme qu'il cherchait, il fit demander par son gouverneur au marchand de lui donner la main de sa fille, mais celui-ci refusa fermement. Il s'entêta dans son refus, même après que le gouverneur lui eut appris que le prétendant était le roi de Célubée et le souverain d'Arkkande. Le gouverneur se mit en colère. Ce que voyant, le marchand lui répliqua : "Si tu le prends ainsi, je m'en vais" et il quitta aussitôt la résidence.

Le gouverneur s'en revint désespéré vers le roi. Mais celui-ci, quoique mécontent de la manière dont se présentait l'affaire, était si amoureux que son apathie naturelle avait disparu et qu'il se sentait une énergie suffisante pour faire tomber les résistances les plus acharnées.

Cependant, aucune des tractations qu'il fit mener ne réussit. Il proposa une fortune que nul n'aurait eu la force de refuser, des dignités dans les royaumes qu'il lui semblait impossible de rejeter. Mais rien n'ébranla le marchand. Lorsque le roi décida de passer aux menaces, l'homme lui fit répondre que s'il en venait à ces extrémités, il tuerait lui-même sa fille pour qu'elle ne tombe pas entre les mains du roi. Alors, le père de Kiffa, désespérant de découvrir un moyen de convaincre le bonhomme, médita d'enlever la jeune fille. Toutefois, il dut renoncer également à ce projet, car il apparut qu'elle était enfermée et étroitement surveillée nuit et jour.

Il fit tant pour obtenir ce qu'il désirait qu'il réussit à soudoyer la vieille femme par laquelle le marchand faisait garder sa fille. Elle se présenta une nuit à la résidence du gouverneur pour y recevoir l'argent que lui promettait le roi en échange de son appui. Quand il se trouva seul avec elle et une fois d'accord sur la manière dont il pénétrerait dans la maison pour ravir Eren, il lui demanda pourquoi le marchand ne voulait pas d'un mariage que

n’importe lequel des Célubéens ou des habitants d’Arkkande aurait souhaité. Elle commença par refuser de répondre en prétextant qu’elle l’ignorait. Mais il la pressa si bien qu’elle finit par lui révéler que le brave homme, inconsolé de la mort de sa femme, avait reporté son amour sur sa fille.

“C’est, dit le roi, chose bien normale, mais pas au point de justifier son refus de la marier à son souverain.

— Ce n’est pas qu’il ne veuille pas de toi, répondit-elle, c’est qu’il ne veut pas la marier du tout.

— Comment oserait-il priver une si jolie personne des charmes de l’amour ?

— Je ne pense pas qu’il comptait l’en priver. Je crois seulement, dit-elle enfin, qu’il comptait les lui révéler lui-même.”

À ces mots, le père de Kiffa bondit de son siège. Après avoir congédié la vieille, il passa une nuit sans sommeil et attendit avec impatience que s’écoulât le temps qui menait jusqu’au soir où il enlèverait Eren. Ainsi fît-il et s’enfuit-il avec elle en direction de Célubée. Le marchand, dit-on, se pendit de douleur, mais je crains, moi, que ce ne soient les troupes du gouverneur qui l’aient ainsi traité.

Le roi, plus épris que jamais des beaux yeux tristes de son épouse, ne sut jamais si elle connaissait le sort que son père lui réservait. Elle était taciturne et ne manifestait rien, hormis cette mélancolique expression que conservaient en toutes circonstances ses yeux bruns de biche. Lorsque Kiffa naquit, le roi considéra qu’il avait rempli son devoir à l’endroit de Célubée. Il s’assura que l’enfant vivrait, serait fort et résistant et aurait les dispositions nécessaires pour régner sur Célubée et ses territoires. Alors, en dépit de son amour pour Eren, il alla se noyer dans le fleuve, une nuit, afin d’être bien sûr qu’on ne l’empêcherait pas d’accomplir son projet.

Eren accueillit sans émotion l’annonce de la mort de son mari. Son regard parut seulement plus lointain et plus humide à ceux qui la rencontrèrent à cette époque. Malgré le mépris et la défiance dans lesquels la tenaient les Célubéens, elle se montra admirable par la manière dont elle assura la transition du pouvoir, comme par celle dont elle éleva son fils.

Bien qu'elle semblât constamment indifférente à ce qui n'était pas sa douleur, elle s'intéressa de très près à l'éducation de Kiffa. Elle exerça sur lui une grande influence au point qu'il s'en remit à elle pour le choix d'une épouse et que, celle-ci étant morte en couches, il lui confia ses trois enfants.

Néanmoins, Kiffa ne s'en remit à personne pour les décisions intéressant Célubée. Il ne consulta jamais sa mère sur ces questions, se bornant imprudemment à lui abandonner ce qui lui paraissait l'accessoire.

Pendant qu'Eren veillait sur ses petits-enfants, Kiffa, après avoir fait le tour de son territoire et en avoir pris la mesure, décida que Célubée devait, pour s'enrichir davantage, s'agrandir encore. Il se souvenait des récits entendus dans son enfance et qui, très anciens, avaient été transmis, siècle après siècle, par les caravanes de marchands. Un prêtre auquel il en parla lui apprit que la chronique secrète en faisait mention depuis l'un de ses très lointains ancêtres, le roi Alcor. Les marchands racontaient qu'au nord de Célubée, une fois franchies les montagnes auxquelles s'adossait la Cité, se trouvaient des terres fertiles où un peuple s'était installé. Ce peuple mystérieux, dont tous parlaient, nul ne le connaissait. Les récits les plus précis se contentaient d'expliquer que ce nouveau pays demeurait plus impénétrable encore que les terres de Célubée.

Quand Kiffa, curieux de ce pays dont on disait les terres fécondes, demandait où il se trouvait, on lui répondait sans cesse : "Au nord, au nord, au-delà des montagnes." Il circulait tant de légendes sur ce peuple que Kiffa, du haut de la montagne qui dominait Célubée, contemplait rêveusement, jour après jour, les pentes abruptes des sommets qui, au-dessus des montagnes, arrêtaient le regard vers le nord.

Il aurait pu, sa vie durant, rêver de cette fabuleuse contrée si Célubée n'avait connu une année de disette. Il y eut une sécheresse importante, non pas inhabituelle, puisque les périodes sèches revenaient par cycle régulier à raison d'une tous les règnes ou tous les deux règnes, mais plus considérable que les précédentes. Elle prit de telles proportions et dura si longtemps que les réserves de Célubée s'épuisèrent. Kiffa décida d'aller se ravitailler dans le pays d'Arkkande, dont l'arrière-pays fertile produisait – quoique en moindre proportion que la plaine de Célubée – les céréales et les légumineuses nécessaires. Cependant, au même moment, se produisit dans cette région un très violent tremblement de terre qui creusa dans les champs des failles, d'où montèrent pendant plusieurs jours des vapeurs toxiques.

Les terres, sur le point d'être moissonnées, furent aussitôt infectées et les épis se flétrirent et s'asséchèrent. Lorsque, enfin, les gaz se dissipèrent, alors qu'on s'apprêtait à récolter ce qui pouvait encore être sauvé, un volcan voisin, dont l'activité s'était ralentie depuis des siècles, se ralluma et dégorgea sa lave sur les champs alentour. Devant pareille catastrophe, il ne fut plus question pour Kiffa de prélever sur cette province les provisions nécessaires.

Il instaura un rationnement si sévère que nombreux furent les Célubéens et les Arkkandiens qui, cette année-là, moururent de faim. Comme il avait interdit que l'on abatte trop d'animaux de manière à assurer leur reproduction, on se nourrissait de racines, de reptiles plus ou moins comestibles et d'insectes qu'on faisait grésiller sur les flammes avant de les avaler. Kiffa craignait que son peuple ne se rebelle contre sa décision d'épargner les troupeaux et il les fit conduire dans la montagne par des bergers en qui il avait confiance, afin de les soustraire à l'appétit de ses sujets et de les mener vers des lieux que, peut-être, la sécheresse n'avait pas touchés.

Mais les aliments de substitution venant à manquer alors que les récoltes suivantes que l'on pouvait présumer maigres – vu l'état du sol –, n'étaient toujours pas sorties de terre, les Célubéens se mirent à mourir en grand nombre. La famille de Kiffa n'était pas mieux lotie. À Eren, qui vint un jour le supplier d'envoyer chercher au moins une chèvre, afin de nourrir ses trois enfants, il recommanda de se résigner au sort commun. Kiffa subsistait depuis toujours avec peu de nourriture. La famine l'amaigrit davantage, sans miner réellement ses forces. Il se contraignit à avaler des herbes et des animaux dont il n'aurait jamais voulu en temps ordinaire et qui, pris en faible quantité, comme il le faisait, l'entretenaient sans lui causer de mal, alors qu'ils entraînaient chez les autres empoisonnements et maladies de ventre puantes et contagieuses.

À la fin, parce qu'il sentait que tout son peuple allait céder au désespoir et se laisser mourir, il conseilla de manger ceux qui venaient juste de trépasser à la condition qu'ils soient morts de faim et non de l'une de ces maladies qui se répandaient. Lorsque cette consigne fut connue dans Célubée, il y eut un grand mouvement d'indignation et de révolte. Malgré

leur faiblesse, les Célubéens se traînèrent devant la maison royale et y conspuèrent Kiffa.

“Kiffa, c’est ta faute si nous en sommes là. Tu es le roi et tu devais veiller aux réserves et aux récoltes. Ou bien tu es incompétent et tu ne dois pas rester roi, ou bien les dieux te sont hostiles et tu ne dois pas non plus rester roi”, cria l’un des plus vigoureux afin de le faire sortir de chez lui.

Kiffa parut enfin et, derrière lui, Eren et deux de ses enfants. Eren sembla à tous plus désespérée qu’à l’habitude, mais comme il était dans sa nature d’être triste, personne n’y prit vraiment garde.

“Vous savez bien, dit Kiffa, que j’avais engrangé des provisions importantes. Pouvais-je prévoir que la sécheresse durerait si longtemps et que la terre d’Arkkande serait ravagée comme elle l’a été ?

“J’ai demandé des renforts au pays du cuivre, mais ils ont si peu à manger d’ordinaire qu’ils n’ont rien à nous donner. Autour de nous, toutes les contrées sont victimes de la sécheresse. Voyez, les caravanes ne viennent plus. C’est le signe que tous sont touchés.

— Ce sont les dieux qui te punissent, lança le meneur, qui n’avait pas oublié son second argument.

— Et de quoi me puniraient-ils ? Dites-le, si vous le savez.”

Un silence se fit, chacun sachant au fond de lui qu’il n’y avait rien à reprocher à Kiffa. Cependant le chef des mécontents reprit :

“S’ils te traitent ainsi quand ils n’ont rien à te reprocher, que feront-ils maintenant que tu nous conseilles de manger nos morts ?

— Ah ! dit Kiffa, cette décision me pèse beaucoup. Je sais que nous violons notre plus fondamental devoir qui est le respect dû à nos morts. Mais que puis-je faire d’autre à présent ? Lorsque nous serons tous des cadavres, qui nous enterrera et qui dira pour nous les prières des morts ?

“Au reste, je sais que certains n’ont pas attendu mon autorisation pour goûter de la chair humaine. Il y a des odeurs qui montent de quelques maisons… Je ne vous oblige pas à commettre ce sacrilège. Je vous y autorise seulement, si demeure en vous l’étincelle de vie qui donne le courage de se battre contre la mort. Je vous demande aussi de ne pas consommer de chair corrompue.”

De nouveau, tomba le silence. Tous méditaient. Kiffa voyait que beaucoup ne pouvaient se résoudre à une telle ignominie, fût-ce pour survivre. Il avança alors d'un pas et reprit la parole.

"Voici que ma fille est morte ce matin, morte de faim, comme beaucoup des vôtres. Ma mère est en pleurs parce qu'elle n'a pu la sauver et que j'ai ordonné que son corps fût cuit pour être mangé par notre famille.

"Devant vous, aujourd'hui, je vais commettre ce sacrilège. Les dieux me pardonneront. Je ne le fais que pour la survie de Célubée et de sa gloire."

Alors il fit venir un plat sur lequel avaient été coupés des morceaux noircis dont il ne faisait aucun doute qu'ils étaient les restes d'un enfant. Kiffa retailla dans la chair quatre petits morceaux. Il en donna un à chacun de ses enfants, en prit un et présenta l'autre à sa mère. Eren détourna la tête et ne toucha pas aux lambeaux de sa petite-fille. Kiffa incita ses deux fils à manger et lui-même mordit dans la chair et se mit à mâcher.

Aussitôt, écœurée ou affamée la foule se dispersa, encore que Kiffa pensât, comme la suite lui donna raison, que la faim devait l'emporter sur l'écœurement. Dès que le dernier Célubéen eut disparu des jardins, Kiffa cracha le morceau qu'il avait feint de mâcher et le remit dans le plat. Il tourna la tête de peur de voir ses deux fils mordre à nouveau dans la chair qu'il leur avait lui-même donnée. Mais le plus jeune, qui ne devait guère avoir plus de quatre ans, cracha lui aussi son morceau et le tendit, intact, à son père. Kiffa répondit au sourire plein de larmes du petit garçon et, lui caressant la joue, lui murmura : "Tu seras roi un jour, Zosra." L'aîné demeura indifférent à cette scène et ne s'en retourna derrière les autres qu'après avoir achevé son repas. Dès la nuit, Kiffa rassembla les restes mutilés de sa fille et, pleurant auprès d'Eren, les enterra dans son jardin.

Néanmoins, le nombre de morts diminua et Célubée réussit ainsi à survivre jusqu'à la moisson. Kiffa et sa famille vécurent de racines plus ou moins comestibles. Kiffa en rapportait chaque jour, espérant toujours que, parmi elles, s'en serait glissée une que ne pourrait digérer son fils aîné, dont il ne supportait plus la vue. Eren protégeait l'enfant comme elle pouvait, mais elle savait que son sort était à jamais scellé et, au fond d'elle-même,

souhaitait que l’enfant mourût vite sans atteindre l’âge de connaître les humiliations et la violence.

Le jour où l’on récolta les grains nouveaux, l’un des bergers redescendit de la montagne avec quelques bêtes. Il ramenait une nouvelle extraordinaire. Ils avaient trouvé un passage vers une autre montagne, plus haute, qui dominait tout un second massif au nord. De son sommet, on voyait s’étendre au-delà du massif, une plaine vaste et longue, semblable à celle de Célubée.

Lorsqu’il l’apprit, Kiffa décida de s’en aller conquérir cette plaine que le berger lui disait resplendissante sous le soleil. Malgré les réticences de son peuple et d’Eren qui craignaient d’être abandonnés en ces temps peu sûrs, il ne changea pas d’avis. Il attendit que le compte de la récolte fût fait et que l’on eût à nouveau planté dans l’espoir d’obtenir une seconde moisson. Puis, il partagea les vivres entre la population et l’armée qu’il emmenait avec lui, ranimant le courage des Célubéens en leur faisant valoir que partaient avec lui de nombreuses bouches que Célubée n’aurait pas à nourrir.

Son départ fut triste, cependant. En dépit de l’enthousiasme du berger, personne à Célubée ne croyait vraiment à son histoire. Au contraire, les sommets escarpés, que l’on distinguait parfois au-dessus du massif connu, terrifiaient le peuple. Douces, quoique sauvages, étaient les montagnes qui séparaient Célubée d’Arkkande. Lorsqu’on en connaissait les passages, elles n’inquiétaient plus, mais au contraire, émerveillaient les voyageurs, tant leurs roches brillaient et se découpaient en formes harmonieuses. Quand Kiffa et sa troupe disparurent derrière le plateau qui protégeait Célubée au nord, le désespoir s’empara de la ville. Toute triste qu’elle fût, Eren dut s’employer, plusieurs jours durant, à rendre leur énergie aux Célubéens et à les remettre au travail.

Kiffa suivit le berger sur les chemins scabreux. Ils montèrent sur des pentes si raides qu’il se demandait comment les animaux avaient réussi à les grimper. Ils longèrent d’étroites vallées qu’ils distinguaient du haut des corniches où les guidait le berger guilleret. Ils remontèrent des torrents à sec, où l’eau suintait à peine pour étancher leur soif. Ils se glissèrent dans des défilés profonds où le ciel disparaissait et où leur cœur battait de frayeur

à l’idée qu’ils venaient de pénétrer dans un monde qui risquait de se refermer sur eux. Mais, toujours, le berger poursuivait sa course et, à le voir si joyeux et si sûr de lui, tous reprenaient espoir. Kiffa, cependant, commençait à s’inquiéter de la longueur du chemin et de l’épaisseur de cette barrière montagneuse qui défendait le pays vers lequel il courait. Il en était si affecté qu’il s’en ouvrit au capitaine des troupes. “Ces montagnes, répondit sagement celui-ci, ne protègent pas seulement la contrée où tu nous mènes, mais aussi Célubée.”

Et Kiffa marchait, rêvant de son pays, dont soudain il percevait mieux la place dans le monde, sorte d’écrin, encerclé de montagnes. Il songeait que par l’est, où le relief est moins accidenté, d’autres peuples s’étaient aventurés jusqu’à Célubée. Mais il savait qu’au-delà d’Arkkande, les montagnes devenaient infranchissables. Elles se hérissaient de sommets acérés, se déformaient dangereusement sous les coups des mouvements souterrains et parfois s’éclairaient d’explosions lumineuses qui déchiraient l’air. Quant au pays du cuivre, il ouvrait sur un désert où personne ne s’était hasardé. Les caravaniers venaient d’une région située entre Arkkande et le pays du cuivre où un fleuve, à présent asséché, avait tracé une route naturelle. Mais ils racontaient à Kiffa qu’au-delà des deux nations qui vivaient là, dans deux vallées en enfilade, s’ouvraient des failles si profondes qu’on ne pouvait les traverser. Au-delà, on apercevait des montagnes et des forêts obscures. Kiffa soupira en regardant le monde sauvage qui l’environnait. Trop de choses le dépassaient et lui restaient incompréhensibles pour qu’il ne souffre pas de son impuissance à dominer l’univers.

Enfin, ils rejoignirent le camp des bergers sur un plateau verdoyant. On tua quelques chèvres pour célébrer ces retrouvailles. Les soldats se jetèrent sur cette viande enfin comestible et se repurent avec gloutonnerie de rôtis et de lait tiède. Kiffa les regardait, accroupi devant le feu, le gobelet de corne dans lequel on lui avait versé le lait de chèvre à demi bu et la viande grillée à peine entamée devant lui. Il se sentait malheureux sans savoir pourquoi alors que son rêve était presque à portée de main, que ses hommes avaient le cœur en paix de se sentir le ventre plein, que même la nuit était claire avec la lune blafardement ronde, ruisselant autour d’eux. Il se secoua et alla marcher à l’écart. Lorsqu’il vit que tous se couchaient autour du feu, il s’assit enfin, les yeux levés vers le ciel. La lune était si envahissante qu’il

avait peine à distinguer les étoiles. Il chercha la sienne, celle à laquelle il devait son nom, mais ne la trouva pas. Il s'allongea, les yeux toujours fixés sur le ciel. Il pensa à son père et à sa mère, à leur incurable mélancolie – dont les dieux lui avaient épargné la permanence, mais non les accès, tel celui qui le tourmentait à cette minute – et s'endormit, les yeux absorbés par les ténèbres environnantes.

Le lendemain, deux bergers l'emmenèrent sur le promontoire d'où ils avaient aperçu les terres nouvelles. Il les suivit d'un bon pas, se sentant soudain indifférent à ce qu'il allait trouver. Cependant, entre deux rochers, rabattus de telle sorte qu'ils formaient une niche exiguë où l'on pouvait à peine se tenir, il découvrit enfin, à demi perdue dans la brume lumineuse du matin, par-delà une nouvelle cascade de sommets, de pics, de plateaux et de collines, une plaine évasée, si dorée et frémissante qu'elle semblait immatérielle. Il resta tout le jour dans son observatoire et surveilla les évolutions de la lumière sur la plaine du Nord. Les deux bergers s'en furent, promettant de revenir le chercher à la tombée de la nuit.

Et tout le jour, Kiffa regarda vers le nord. Lorsque la brume se dissipa, comme refluant vers le nord-est, il remarqua qu'une chaîne montagneuse et sauvage, serrée et plissée, fermait le flanc oriental de la plaine. Longtemps, une coulée de brume flotta, comme un ruban, sur une étendue étroite, étirée vers l'ouest. Quand elle se dissipa, un fleuve étincelant apparut, bordant les terres occidentales. La plaine s'élargissait progressivement vers le nord. Kiffa scruta longuement l'horizon, mais il paraissait se dérober devant lui et il ne put distinguer le fond de cette terre palpitante, aussi verte que le plateau où il avait dormi. Il se pénétra jusqu'au dernier instant des brûlures du couchant déversées sur les eaux du fleuve. Elles inondaient toutes les terres d'une couleur nostalgique qui avait à la fois le moelleux et la densité mystique de ses rêves. Il tressaillit lorsque la main d'un berger se posa sur son épaule. Avant de s'en retourner, il laissa ses yeux errer encore sur l'ombre descendue des sommets orientaux et qui progressait insensiblement en direction du fleuve. Il marcha comme dans un songe jusqu'au campement dans l'obscurité crépusculaire, remarquant seulement lorsqu'ils furent arrivés que la lune qui venait de se lever était déjà cabossée et moins lumineuse.

Le lendemain, il se mit en route avec son armée. Ils marchèrent tant de jours, dans des conditions si difficiles, franchissant des obstacles plus rudes

que ceux qu'ils avaient rencontrés entre Célubée et le plateau des bergers, souffrant de la peur et de la faim, que Kiffa perdit plusieurs soldats dans cette expédition. Lui-même, était à bout de forces, moins du fait de la fatigue et de la sous-alimentation que parce qu'il n'avait plus jamais revu sa plaine miraculeuse. Le temps passant – faute de pouvoir vérifier qu'elle s'étendait bien en avant – il finissait par se demander si elle ne reculait pas devant eux ou s'il n'en avait pas rêvé la tendre douceur. Malgré les supplications de ses hommes qui, sans cesse, lui demandaient de faire demi-tour, il avançait toujours.

Enfin, un matin, lorsqu'ils s'éveillèrent, Kiffa vit, déployée devant lui, l'immense plaine nappée de brume matinale. Il dévala les derniers contreforts qui le séparaient de son but et, le lendemain soir, il campait au pied du massif.

Kiffa ignorait ce qu'il comptait trouver en cet endroit. Le bonheur de contempler ce paysage avait écarté toute autre préoccupation. Il avait rêvé du pays plus que du peuple qui l'habitait. Cette nuit-là, pour la première fois depuis son départ, il lui revint que les histoires entendues faisaient toutes mention d'un peuple inconnu, installé dans la plaine isolée. Lorsqu'ils se remirent en marche, au matin, il s'attendait un peu à découvrir des villes comme Célubée ou Arkkande ou du moins comme la petite agglomération de maisons qui servait de capitale au pays du cuivre. Au lieu de quoi, il marcha très longtemps dans des prairies vertes et humides où paissaient des animaux inconnus, avant de rencontrer de pauvres hameaux ou des fermes reculées dont les habitants fuyaient à sa vue.

Après plusieurs jours passés à tenter d'apprivoiser la population, Kiffa céda au découragement. Ses hommes se montraient moins abattus que lui, ayant trouvé dans les cabanes désertées de quoi s'abriter et de quoi se nourrir. Kiffa ne comprenait rien à cet étrange pays dont les habitants ne vivaient pas regroupés et étaient farouches au point d'abandonner leurs biens. Ses soldats lui faisaient valoir que ces terres si fertiles en prenaient d'autant plus de valeur et deviendraient un nouveau grenier pour Célubée et ses territoires. Kiffa en était moins convaincu qu'eux, trouvant qu'ils avaient bien rapidement oublié la longueur et les difficultés du voyage.

Sa perplexité grandissait au point qu'il allait se résigner à repartir vers Célubée, quand un soir, au crépuscule, deux hommes vinrent à lui. Au contraire de tous ceux qu'il avait chassés devant lui, ceux-ci étaient dignes et manifestement pas apeurés. Ils firent quelques gestes que Kiffa interpréta comme des saluts. Il était si heureux de leur présence, alors qu'il s'apprêtait à renoncer, qu'il en oublia de se sentir supérieur à ses visiteurs et répondit à leurs salutations. Ce que voyant, le plus âgé des deux hommes se mit à parler dans une langue inconnue de Kiffa. Celui-ci connaissait bien celle que parlaient encore les Arkkandiens malgré les tentatives de Célubée pour imposer la sienne, ainsi que celle, compliquée et gutturale, du peuple du pays du cuivre. Mais aucun des mots prononcés par le nouveau venu ne ressemblait à ceux qu'avait pu apprendre Kiffa. Même les sons vibraient différemment. On y entendait moins de sifflements et davantage de sons mouillés que dans la langue de Célubée. Plus mélodique aussi, paraissait-elle, parce que moins hachée et comme portée par des mouvements ascendants et descendants, qui donnaient à chaque phrase, au-delà de son mystère, un rythme dansant. Kiffa, sans rien comprendre, écoutait, fasciné, cette espèce de musique coulant des lèvres du vieil homme. Lorsqu'il eut terminé, Kiffa lui répondit, dans les trois langues qu'il connaissait, qu'il n'avait rien compris.

Manifestement, son interlocuteur ne le comprit pas mieux, car il se tourna vers son compagnon et ils échangèrent un regard interloqué. Kiffa essaya alors, par signes, d'expliquer ce qu'il venait de dire. Mais même les signes demeurèrent incompréhensibles aux deux hommes. Du moins, ressortit-il de ce subtil échange qu'aucune des deux parties ne parvenait à s'entendre. Les deux visiteurs repartirent, non sans avoir fait de profonds saluts à Kiffa et aux soldats qui l'entouraient. Kiffa les regarda disparaître dans la nuit, se demandant s'il devait les retenir ou les laisser aller. L'idée de perdre son seul lien avec cette contrée nouvelle, fût-il indéchiffrable, le désespérait. Toutefois, il ne s'opposa pas à leur départ. Il se résignait le lendemain à regagner Célubée, lorsque les deux hommes reparurent. Ils étaient accompagnés de deux autres personnes, dont l'une, au corps desséché et au visage fripé, était une femme.

Ce fut elle qui prit la parole. Elle s'adressa à Kiffa dans la langue employée la veille par ses deux compagnons. S'apercevant que Kiffa ne comprenait rien, elle utilisa un langage nouveau, tout aussi inconnu de

Kiffa, mais qui, cependant, ressemblait davantage à ceux qu'il avait appris, tant par ses sonorités que par la manière de détacher les mots. Kiffa lui fit un sourire désabusé pour lui indiquer qu'il n'y avait pas de progrès. Alors, elle se lança dans une troisième langue. Elle se rapprochait de celle dont elle venait d'user et donc de celles de Célubée et de ses voisins. Mais Kiffa ne la connaissait pas davantage. Toutefois, au passage, il retint deux ou trois mots qu'il lui sembla comprendre et qu'il répéta aussitôt. La vieille femme les reprit et, désignant le chemin et les montagnes, lui en donna la signification. Kiffa approuva avec précipitation. Mais le vocabulaire différait trop de celui qu'il savait pour qu'ils puissent véritablement s'exprimer par le truchement de cette langue. Kiffa vit que les trois hommes paraissaient découragés.

Alors, à son tour, usant de mots pris dans plusieurs langues et dont il vérifiait, pour chacun, qu'ils étaient connus de son interlocutrice, il expliqua qu'il voulait communiquer avec elle et apprendre cette langue qu'elle parlait pour pouvoir dialoguer. Il s'attendait à un refus, mais après avoir parlementé avec les trois hommes, la vieille femme lui fit signe qu'elle acceptait. Aussi demeura-t-elle au campement que Kiffa avait installé tandis que s'en retournaient ses compagnons.

Pendant que ses soldats se reposaient dans ce pays tranquille, Kiffa passa deux lunaisons avec la vieille femme. Elle l'initia à cette langue si proche des siennes. Au bout de ce temps, ils parvenaient à se comprendre par l'intermédiaire d'une langue qui n'appartenait ni à l'un ni à l'autre, alors qu'à l'évidence, ils ignoraient tout du peuple qui la parlait ou qui l'avait parlée. Elle partit chercher les hommes qui étaient venus avec elle et Kiffa put enfin s'entretenir avec les habitants de la plaine. Il avait bien essayé de faire parler la femme, mais elle n'avait jamais voulu s'intéresser à ses questions, affirmant toujours que ce n'était pas à elle d'y répondre.

Kiffa passa plusieurs jours avec les trois hommes que ramena son interprète. Il aurait souhaité les interroger sur leur pays, mais la conversation s'engagea de manière telle que ce furent eux qui posèrent des questions et lui, venu en conquérant, qui en fut réduit à répondre à leurs interrogations. Cependant le dialogue n'avançait pas parce qu'il fallait traduire tout ce qui se disait. Au bout de quelques jours, Kiffa n'avait pas réussi à satisfaire la curiosité de ses interlocuteurs et n'avait toujours pas posé la moindre question, lorsque, petit à petit, les trois hommes se mirent –

à l’immense stupeur de Kiffa – à s’exprimer dans la langue intermédiaire à laquelle ils avaient recours, la vieille femme et lui. Bien qu’ils n’aient jusque-là accordé aucune importance à la curiosité manifestée par Kiffa, ils remarquèrent son étonnement et lui dirent, comme en passant, qu’ils apprenaient très facilement. Au reste, la vieille femme avait, entre-temps, achevé l’étude de la langue de Célubée en discutant, pendant ses moments de loisir, avec Kiffa et ses hommes.

Lorsque Kiffa vint enfin au bout de la torture que représentait pour lui l’obligation de devoir répondre inlassablement à des questions sans pouvoir en poser aucune, ses quatre visiteurs admirent qu’il souhaitait peut-être, lui aussi, obtenir des renseignements sur eux et leur pays. S’engagea alors un très long entretien que Kiffa fit par la suite inscrire dans la chronique secrète de Célubée.

Le pays où il se trouvait n’avait pas de nom, pas de villes et, pour ainsi dire, pas de société, au sens, du moins, où la concevait Célubée. Le peuple, installé ici depuis des temps lointains, s’était divisé en deux catégories, celle des paysans, qu’avait rencontrée Kiffa à son arrivée et celle des sages, à laquelle appartenaient ses quatre interlocuteurs. Les paysans cultivaient la terre pour nourrir le groupe des sages.

“Mais, s’étonna Kiffa, ils vous alimentent sans rien exiger en contrepartie ? Que leur donnez-vous en échange ?

— Notre science, répondit le plus âgé des quatre. Nous prévoyons pour eux le temps qu’il fera. Nous calculons le cours des étoiles dans le ciel. Nous choisissons leurs noms et ceux de leurs enfants afin que les dieux leur soient favorables. Nous dressons la carte de leur destin…

— Et à quoi occupez-vous vos journées ? demanda Kiffa.

— Nous nous instruisons et nous instruisons ceux qui nous succéderont afin qu’aucune parcelle de savoir ne soit perdue.”

Il fallut de nombreuses journées à Kiffa pour percer le mystère de cette étrange organisation. Il finit par comprendre que le peuplement de cette région s’était fait en deux temps. D’abord étaient arrivés les cultivateurs. On ne savait d’où ils venaient. Ils avaient dû, comme les Célubéens jadis, être poussés dans cette migration par la faim et la fuite devant un destin incertain. Ils avaient pris possession de cette terre fertile et si vaste qu’ils s’étaient éparpillés en petits groupes. Coupés du monde par les barrières

naturelles que constituaient les montagnes et le fleuve, ils n’avaient jamais été dérangés dans leurs activités rupestres et n’avaient jamais ni songé ni été contraints à s’organiser et à se regrouper.

Plus récemment étaient arrivés ceux qui s’appelaient les sages. Comment ils avaient réussi à franchir les montagnes de l’est, Kiffa ne parvint pas à le leur faire dire. Leur tradition avait cependant conservé le souvenir des épreuves qu’ils avaient alors traversées. Mais ils venaient d’en subir de si grandes qu’ils avaient trouvé en eux assez de courage et de volonté pour endurer la fatigue, la faim, le froid et la peur. Leur pays – celui qu’ils avaient quitté et qui devait se tenir à l’est, très à l’est, selon eux, de la contrée qu’ils habitaient à présent – avait été ravagé par un envahisseur. Ils avaient fui, emportant avec eux, serrés plus précieusement dans leurs bras que leurs enfants, contraints de courir derrière eux ou de s’accrocher aux pans de leurs robes, les sacs où ils avaient jeté le contenu de leur savoir.

Les sages expliquèrent à Kiffa que leurs ancêtres provenaient d’une cité où régnait un roi, dont ils avaient été les conseillers. Afin de le guider dans son gouvernement, ils avaient cherché à recueillir un savoir universel. Ils avaient dessiné des cartes de la terre où ils vivaient et des cartes du ciel pour suivre le cheminement des constellations et des comètes dans la nuit d’où procède toute chose, ainsi que le leur avaient enseigné leurs lointains prédécesseurs. Ils avaient envoyé certains d’entre eux reconnaître les pays alentour et les peuples qui les habitaient. Ils avaient appris leurs langues pour communiquer et pactiser avec eux. Et sans doute avaient-ils dû, un jour, entrer en relation avec une nation venue du pays de Kiffa ou de ses environs. Pour mieux commercer avec leurs voisins, ils avaient inventé des mesures différentes de celles que pratiquait Célubée. Ils avaient comptabilisé ce qu’ils achetaient et ce qu’ils vendaient et avaient trouvé, comme Célubée, quoique d’une manière distincte, le moyen de le noter. Ils avaient aussi, pour en assurer la transmission, inscrit sur des blocs d’argile, par une méthode simplifiée qui souleva la curiosité de Kiffa, l’histoire de leur peuple et le bilan de leurs connaissances. Ils avaient répertorié l’ensemble des plantes et des animaux présents sur leur territoire. Ils avaient découvert des remèdes aux maladies dont souffraient les leurs. Lorsque les colonnes ennemies avaient pénétré sur leur terre, ils venaient de porter au roi – afin qu’il y apposât sa marque et en donnât lecture à l’ensemble de la

société – un texte affirmant qu'ils avaient percé tous les mystères du monde accessible aux hommes.

L'un de leurs voisins, avec lequel ils avaient jusque-là vécu en bonne intelligence, avait envahi leur pays. Il avait mis à feu et à sang leur royaume, détruisant et massacrant tout ce qu'ils avaient mis tant de temps à construire. L'armée du roi, faible et peu résistante, ne put empêcher le souverain voisin de prendre possession de la cité. Celui-ci se jeta dans la maison du roi, l'égorgea, lui et sa famille. Puis, mettant le pays en coupe réglée, il convoqua tous les conseillers de l'ancien roi et exigea d'eux qu'ils lui remettent leur science et qu'ils travaillent désormais pour lui. Plusieurs ayant ouvertement refusé, il les fit aussitôt mettre à mort. Et ainsi se perdit à jamais une partie du savoir si longuement accumulé.

"Mais, interrompit Kiffa, je croyais que vous aviez noté sur vos tablettes l'intégralité de vos connaissances ?

— Hélas, répondirent-ils, ce long travail était en cours lorsque survint ce tyran. Nous avions jusque-là assuré la transmission et la conservation de notre science en la répartissant entre un grand nombre de conseillers qui, à l'aide de dessins et d'indications sommaires, pouvaient récapituler et restituer ce qu'ils avaient appris. Nous étions en train de tout transcrire sur nos tablettes quand est survenue la catastrophe."

Les autres conseillers feignirent d'accepter les exigences du nouveau roi. Comme il consentit à leur accorder le délai qu'ils réclamaient pour achever une entreprise qui devait leur permettre de mieux le servir qu'ils n'avaient servi leur précédent maître, ils occupèrent ce répit à empaqueter leurs tablettes et à se procurer secrètement quelque nourriture. Ce qu'ils virent tout au long de ces jours les confirma dans leur résolution de s'enfuir. Le tyran, ainsi qu'ils le désignaient entre eux, procéda à une série d'exécutions pour affirmer sa puissance. Il interdit la pratique de la religion du pays et imposa la sienne ainsi que ses prêtres. Il fit détruire les sculptures commandées par l'ancien roi à ses meilleurs artisans et s'employa à effacer du royaume toute trace du gouvernement antérieur, décapitant sans sourciller tous ceux – à l'exception des conseillers – qui l'avaient servi. Les ancêtres des sages comprirent que le sort qui les attendait, lorsqu'ils auraient livré la totalité de leur savoir, ne serait pas meilleur. Ils avaient d'abord envisagé, afin de ne pas embarrasser leur marche et de leur épargner les rigueurs qui ne pouvaient manquer de les attendre, de laisser

sur place leurs femmes et leur enfants. Mais ils résolurent finalement de les emmener avec eux, pensant que rien ne serait pire que le régime instauré par le nouveau souverain, pas même la mort et la souffrance, que mieux valait mourir dignement d'une mort librement consentie que sous l'humiliation et les tortures infligées par les nouveaux maîtres du pays.

Chemin faisant – parce qu'ils pressentaient que beaucoup mourraient au cours du voyage – ils enseignèrent à leurs femmes et même à ceux de leurs enfants qui n'avaient pas encore commencé les études auxquelles leur condition les destinait, ce qu'ils avaient eux-mêmes appris. Mais pendant les jours de leur épreuve, beaucoup de connaissances disparurent. Et ils étaient peu nombreux lorsque, du haut d'une montagne, ils aperçurent la plaine miraculeuse.

Le reste, Kiffa le devina plus qu'ils ne le lui apprirent. Ils avaient réussi à subjuguer les braves et paisibles cultivateurs, sans doute en usant d'une magie, pour eux très ordinaire. Sans leur faire le moindre mal et alors que les paysans étaient en nombre bien plus élevé, ils les soumirent à leur volonté et les transformèrent en pourvoyeurs bénévoles de nourriture. Malignement, mais sans oser le dire parce qu'il était au fond confondu devant la science et les certitudes de ces quatre sages, Kiffa songea qu'en réalité ils n'avaient guère fait mieux que ceux qu'ils condamnaient. Mais comme il était roi lui-même, il savait qu'il est de la nature des puissants d'exploiter la crédulité du peuple et que, celle-ci devenant toujours plus difficile à exploiter, tous les moyens sont bons.

Une fois qu'il eut compris le fonctionnement social du pays, rencontré d'autres sages (ils vivaient ensemble, à l'écart des paysans en bordure du fleuve sur une langue de terre qui s'avançait dans les eaux vers l'ouest), saisi enfin que cette organisation comportait une importante faiblesse – elle ne disposait d'aucun moyen de défense –, Kiffa s'en alla explorer le nord de la plaine. Il revint après avoir rencontré au bout de sa route de grands marais putrides dans lesquels il n'éprouvait aucune envie de s'enfoncer. Tandis qu'il avançait, en remontant vers le sud où se trouvaient les plus importantes concentrations de population, il examina attentivement les formes de la plaine, mesurant du regard l'écart entre le fleuve et les montagnes de l'est. Son esprit enregistra l'impression fugitive d'une vision familière, sans arriver à démêler clairement d'où elle lui venait.

Enfin, il s’apprêta au retour, se rendant compte que son absence avait duré plus longtemps qu’il ne l’aurait voulu. Il avait renoncé à ses espoirs de conquête. Non parce que ce pays lui paraissait invincible, bien au contraire, ou qu’il avait scrupule à briser l’indépendance de ces étranges sages, si soucieux par ailleurs de leur confort matériel, mais parce qu’il ne voyait pas comment il pourrait contrôler un pays tellement lointain. Cela le chagrinait beaucoup car il aurait aimé posséder cette belle terre et mettre pour toujours Célubée à l’abri de la famine. Il promit, avant son départ, qu’il enverrait aux sages quelques-uns des siens pour les aider à progresser dans la connaissance de Célubée et de ses territoires. Il donna le signal du départ, tristement, pensant qu’il ne reverrait jamais plus cette contrée dont il avait tant rêvé.

Le voyage du retour ressembla à celui de l’aller, encore que, s’étant munie de provisions abondantes, sa troupe souffrît moins de la faim. Ils retrouvèrent les bergers qui descendirent avec eux vers Célubée. Kiffa et ses hommes les précédaient sur le chemin. En dépit de son amertume d’avoir dû renoncer à l’objectif de son expédition et de revenir chez lui sans gloire, Kiffa se réjouissait de rentrer à Célubée et marchait souvent en tête.

Ainsi se trouva-t-il le premier à déboucher sur une arête montagneuse qui surplombait le col où se trouvait la route redescendant vers Célubée. Et de cet endroit, où il était passé quelques lunaisons plus tôt, dans l’autre sens, sans songer à se retourner pour regarder derrière lui, parce qu’il ne pouvait penser qu’il y eût quelque chose à voir, il distingua loin devant, au sud, la plaine de Célubée. C’était presque le soir et chaque forme prenait du relief. Il n’avait jamais vu son royaume d’aussi haut et ne l’avait donc jamais embrassé dans son immensité. Il s’arrêta, le souffle coupé de ce qu’il venait de voir. Les yeux écarquillés, il se força à regarder encore pour se pénétrer de la certitude qui lui avait soudain sauté aux yeux. Et ce qu’il voyait, immuable, ne parvenait pas à chasser de son esprit la conviction que la plaine de Célubée, qui s’élargissait insensiblement en s’étendant vers le sud, entre son fleuve et ses montagnes, était la réplique de la plaine du Nord qu’il avait quittée tant de jours auparavant.

Jusqu’à son entrée dans Célubée, il demeura dans un état de grande exaltation. Et même ses retrouvailles avec son peuple et sa famille, débordants de joie de voir revenir ceux qu’ils avaient crus disparus, ne suffirent pas à calmer le bouleversement de son cœur et de son esprit. Plus encore que la découverte qu’il venait de faire – l’existence d’une perfection formelle au sein de l’univers et la signification de sa vie et de ses rêves –, le troublait l’impression que cette révélation devait emporter de nombreuses conséquences.

Il ne fut pas très long, en réalité, à les déceler. Un après-midi où il se promenait sur les bords du fleuve, à quelque distance de Célubée qu’il avait quittée depuis l’aube, il s’aperçut que se formait dans le fleuve, par dépôts d’alluvions en cet endroit, une langue de terre semblable à celle où, de l’autre côté des montagnes, s’étaient installés les sages. Il découvrait dans son royaume une telle volonté de ressembler à la terre qui se tenait derrière l’espèce d’axe que constituait la chaîne montagneuse qu’il en demeura saisi. Il ne prit pas la peine de calculer, même sommairement, si la distance séparant chacune de ces presqu’îles du pied des massifs était la même. Il savait qu’elle l’était.

Il s’assit, sans crainte des crocodiles qui, pourtant, foisonnaient en cet endroit, et regarda le fleuve. Pour la première fois, il se demanda d’où jaillissaient ses eaux régénératrices et troublantes et où elles s’écoulaient. La question n’avait apparemment agité personne à Célubée, le fleuve paraissant venir de ce point invisible où la plaine s’achevait et disparaître dans l’étranglement de la montagne. Comme il envisageait songeusement le problème, sans désir réel de le résoudre, la réponse lui apparut cependant, aussi limpide que les eaux du fleuve, lorsqu’il cessait de charrier les boues qu’il venait déposer sur ses berges. Ce fleuve traversait les montagnes et coulait de l’autre côté, fertilisant la terre inverse, ainsi qu’il le faisait dans le royaume.

Kiffa en bondit de joie, car outre que cela parachevait son image intérieure de ces mondes parallèles, il pensa avoir trouvé le moyen d’accès au pays des sages.

Il n’eut de cesse, à compter de ce jour, de préparer une expédition pour aller reconnaître le cours du fleuve. Il s’y engagea avec plusieurs de ses hommes et un marchand, venu de l’un de ces pays trop éloignés de Célubée

pour qu’elle y étende son empire, qui prétendait connaître le moyen de progresser sur l’eau avec un fort chargement.

Ils ne pouvaient suivre la rive du fleuve, qui disparaissait totalement au moment où les eaux se ruaient à l’assaut de la montagne. Ne subsistaient à cet endroit que de minces corniches, étroites et friables, comme bien des enfants de Célubée en avaient fait l’expérience. Kiffa et ses hommes escaladèrent donc la montagne et s’efforcèrent de la traverser sans jamais perdre le fleuve de vue. À plusieurs reprises, le lit s’élargissant, ils redescendirent pour marcher plus commodément. En maints endroits, là où la roche apparaissait plus dure et dense, son cours se resserrait à nouveau et ses eaux devenaient tourbillonnantes et écumantes. Toutefois, en moitié moins de temps qu’il ne leur en avait fallu pour franchir les sommets au cours du précédent voyage, ils se retrouvèrent, un matin où ils longeaient la rive sablonneuse du fleuve, après un dernier coude, devant le pays des sages.

Ses hommes auraient souhaité continuer leur route pour aller rendre visite aux paysans et aux sages, qui les avaient si bien accueillis, mais Kiffa donna l’ordre de rebrousser chemin, non sans avoir jeté un coup d’œil en direction de la mince presqu’île qui devait se trouver droit devant lui, à une journée de marche.

Au retour, il conféra longuement avec le marchand qui ne cessait d’examiner les eaux, leur débit et leur courant. Celui-ci avait voyagé loin vers le nord, jusqu’à une étendue d’eau si large qu’on n’en pouvait distinguer les confins. Il raconta qu’il avait vu chez un peuple, installé en bordure de ces eaux, des embarcations plus importantes que les esquifs sur lesquels les plus aventureux des Célubéens allaient se promener ou pêcher aux périodes d’étiage. Elles pouvaient transporter, raconta le marchand, plusieurs hommes et un chargement équivalent de nourritures ou d’armes. Ces bateaux allaient si loin qu’il arrivait qu’ils disparussent au regard de ceux qui les surveillaient de la rive. Plus généralement, ils progressaient en suivant les côtes pour ne pas s’égarer et risquer de s’abîmer au milieu des eaux où bouillonnaient des dangers inconnus.

Selon le marchand, on pouvait tenter de construire des embarcations de ce genre et les lancer sur le fleuve pour que son courant les porte vers le pays des sages. Il faudrait veiller seulement, aux passages troublés, à conserver la maîtrise du vaisseau, à l’aide des rames qui serviraient au

retour pour remonter le courant. Les distances se raccourciraient au point que Célubée, du moins à l'aller, se trouverait plus proche du pays des sages que d'Arkkande. Aussi Kiffa mobilisa-t-il l'essentiel de son peuple pour construire sa flotte. Lui-même y prit part. Dès qu'une embarcation fut prête, il alla l'essayer avec deux hommes et le marchand pour que celui-ci lui apprenne à dominer les courants tourbillonnants et à éviter les récifs qui se rencontraient en de nombreux points du fleuve.

Au bout d'une année, Kiffa se sentit suffisamment préparé et équipé. Il embarqua son armée et son équipement sur ses navires et se laissa porter, sans encombres, jusqu'aux portes de son nouveau territoire. Il éprouva quelques difficultés à faire comprendre aux habitants, qui vinrent innocemment et avec enjouement au-devant de lui, qu'il était revenu avec des intentions moins amicales qu'ils ne le supposaient. Il n'eut pas cependant à livrer bataille, les deux peuples de ce pays n'ayant aucune défense à lui opposer.

Il manda les sages au campement qu'il avait établi pour leur expliquer ses intentions. Elles n'étaient pas tyranniques, non plus qu'intolérantes. Il voulait rattacher cette région à son royaume, l'administrer pour la mettre en valeur, la faire profiter des avantages dont bénéficiait Célubée et recevoir en retour aide en cas de famine et échanges d'informations sur les sciences connues des sages. Il n'exigeait d'eux que de reconnaître sa souveraineté sur ce territoire et ses habitants et promettait en échange de respecter leur tranquillité et leurs recherches.

"Que pouvons-nous faire d'autre que nous incliner ? répondit le vieillard qui dirigeait la communauté des sages. Où pourrions-nous tourner nos pas à présent ? Le fleuve, à l'ouest, borne notre route, les marais du nord sont infranchissables et nous ne voudrions pour rien au monde retourner au pays d'où nous venons.

"Cependant, roi Kiffa, voici ce que je te dis aujourd'hui, garde-le en mémoire et transmets-le scrupuleusement à tes successeurs. Nous te reconnaissons comme notre roi et nous t'obéirons aussi longtemps que tes ordres ne heurteront ni notre conscience ni nos convictions et n'entraveront pas notre liberté de penser. Mais si, un jour, tu venais à faillir à cette

promesse que tu nous as faite, nous nous délivrerions à tout jamais de ta tutelle.”

Kiffa sourit, convaincu que ceux qui n’avaient pas su s’opposer à son armée ne sauraient pas mieux résister, une fois qu’il aurait imprimé sa marque et celle de Célubée sur son nouveau royaume. Il accepta les conditions des sages, assuré qu’il était de pouvoir, avec le temps, agir comme il l’entendait.

Ainsi Célubée s’agrandit-elle à nouveau. Jamais elle ne s’enrichit autant. Les paysans du nouveau royaume acceptèrent de céder une partie de leurs récoltes en échange de produits nouveaux. Ils ne regrettèrent pas leur ancienne condition où ils donnaient presque autant de leurs moissons sans rien recevoir de palpable en échange. Quant aux sages, ils consentirent, sans la moindre mauvaise volonté, à livrer le secret de leur écriture. Ils accueillirent des prêtres de Célubée et allèrent les visiter pour comparer leur savoir respectif. Et bien que le Grand-Prêtre ne cessât de susurrer à l’oreille de Kiffa qu’ils ne dévoilaient pas la totalité de leurs connaissances, celui-ci ne les obligea jamais à en dire davantage qu’ils ne le souhaitaient.

Au temps où Kiffa construisait sa flotte pour envahir le royaume des sages, il profita de sa présence à Célubée pour s’occuper de ses fils et régler définitivement la question de sa succession. Il interrogea Eren sur les deux enfants et sur les progrès qu’ils avaient accomplis. Eren lui répondit que tous deux avaient également profité de l’éducation qu’elle leur donnait.

“Tu pourras, ajouta-t-elle, choisir l’un pour te succéder et nommer l’autre Grand-Prêtre sans redouter leur inaptitude à l’exercice de l’une ou l’autre de ces fonctions.

— Certes, poursuivit Kiffa sans émotion, mais lequel choisirais-tu comme roi ?

— Je ne suis pas qualifiée pour faire ce choix.

— Tu l’es, puisque tu es celle qui les connaît le mieux.

— Ne me demande pas, supplia-t-elle, de choisir.

— Et pourquoi ne le pourrais-tu pas ?”

Mais Eren l’implora une nouvelle fois de ne pas l’obliger à répondre.

“Je sais bien, reprit-il, pourquoi tu ne veux pas m’indiquer celui de mes fils qui est le plus digne de me succéder. Tu crains, en désignant le plus jeune, de m’indiquer par là que l’aîné est incapable de faire face aux charges qu’implique la royauté. Mais tu redoutes autant, en choisissant l’aîné afin de le protéger, de doter Célubée d’un piètre roi.

“Ton silence est plus révélateur que tu ne le penses. Il me montre mieux qu’un long discours ce que je dois faire.

— Non, dit Eren, tu ne peux faire cela. Nomme-le Grand-Prêtre. Il est ton fils, il en est digne.

— Il ne suffit pas d’être mon fils pour être digne d’exercer des fonctions dans le royaume. On ne m’accusera pas d’avoir préféré l’intérêt de ma famille à celui de Célubée.

— Qui le dirait ? Tu as déjà sacrifié ta fille à ton royaume.

— Cesse tes reproches, Eren. Pour ne pas être condamnée au dépérissement et à la disparition, Célubée doit avoir le gouvernement le meilleur qui soit. Les temps à venir seront toujours plus durs. Le roi de Célubée doit pouvoir disposer de l’appui et des conseils du Grand-Prêtre.

— La vérité, cria Eren, au désespoir de ne pas trouver d’arguments pour convaincre son fils, c’est que tu n’aimes pas ton fils aîné.

— Peut-être, mais c’est une chance. Cela rend cette décision plus facile à prendre.”

Quelques jours plus tard, on retrouva au bord du fleuve, le corps noyé et à demi dévoré par les crocodiles du fils aîné de Kiffa. Ce fut miracle qu’on le découvrît avant qu’il n’ait été entièrement englouti par les crocodiles. On le ramena à son père. Kiffa, épouvanté, moins de l’état dans lequel se trouvait le cadavre, que de ce qu’il n’ait pas disparu, donna l’ordre qu’on l’ensevelisse immédiatement. Il ne parvint cependant pas à le soustraire à la vue d’Eren qui, attirée par les allées et venues qu’elle entendait, pénétra dans la pièce où Kiffa faisait emmailloter les restes de son fils dans des linges pour les transporter. Lorsque Eren vit le cadavre, elle demeura pétrifiée et silencieuse. Interdits, les trois hommes interrompirent leur tâche, contemplant le travail de la douleur et de l’horreur sur son visage. Ils crurent qu’elle allait hurler ou du moins fondre

en larmes. Mais elle ne dit rien et ne pleura pas. Sans bouger de l'endroit où elle se tenait, elle leur fit signe de continuer. Elle surveilla leur funèbre activité, s'effaça pour les laisser passer lorsqu'ils sortirent en portant le linceul. Jamais, elle ne parla de son petit-fils à Kiffa. Ce dernier, fort ennuyé qu'elle ait assisté à la scène et découvert ce qu'il était advenu de l'enfant, n'aborda pas davantage le sujet. Il l'observa plusieurs jours durant et, voyant qu'elle ne manifestait pas plus de tristesse qu'à l'accoutumée, cessa de s'inquiéter.

Lorsqu'il s'embarqua pour le pays des sages, Kiffa avait publiquement désigné Zosra pour lui succéder après sa mort. Satisfait des décisions qu'il avait prises et rasséréné de savoir que le meilleur de ses fils deviendrait un jour roi de Célubée, il se désintéressa de la question et s'en remit totalement à Eren pour l'achèvement de l'éducation de Zosra. Il se borna à faire venir l'un des sages à Célubée pour compléter la formation de son fils. Comme il ne cessait de voyager, courant sans cesse entre Célubée, Arkkande et le pays des sages, lorsqu'il ne décidait pas de repartir vers le pays du cuivre pour y étudier de nouvelles méthodes de façonnement des objets métalliques, Kiffa était toujours surpris, à son retour, de découvrir Zosra plus grand et plus sage qu'il ne l'avait laissé.

Après l'un de ces interminables voyages, Kiffa se sentit fatigué. Il décida de demeurer quelque temps à Célubée avant de repartir, comme il en avait l'intention, vers le nord. Il passa alors de nombreuses heures en compagnie de Zosra. Il le trouva étonnamment instruit. Il ne pouvait se promener avec lui sans remarquer combien ses connaissances en toutes matières étaient étendues. Son jugement était infaillible, que ce soit sur les décisions à prendre ou sur les hommes. Kiffa, que le repos ne défatiguait pas, trouvait quelque consolation dans la présence de son fils. Quoique chaque jour plus affaibli, il persistait à sortir avec Zosra et, lorsqu'il ne le put plus, à le recevoir auprès de sa couche pour discuter avec lui. Malgré son épuisement croissant, Kiffa n'admettait pas qu'il puisse ne pas guérir. Il était à deux jours de sa fin, quand soudain lui apparut la principale faiblesse de son fils : l'amour débordant qu'il vouait à sa grand-mère. Kiffa y réfléchit longuement. Avant de s'endormir, cette nuit-là, il se promit de mettre en garde Zosra contre Eren et sa partialité. Mais au matin, il s'éveilla paralysé et muet. Quand Zosra vint le voir, il essaya désespérément de lui faire comprendre qu'il avait quelque chose à lui dire. Zosra chercha à lui

venir en aide en posant des questions, songeant que son père pourrait par des signes lui donner à entendre le sujet qui le tracassait tant. Mais Zosra ne réussit pas à le découvrir. De plus en plus agité et fiévreux à la suite des efforts inutiles qu'il faisait, Kiffa perdit conscience dans l'après-midi. Il mourut dans la nuit et fut enterré le lendemain. Tandis que sous les yeux de Célubée, Zosra pleurait comme un enfant, Eren, impassible, conservait son expression de tristesse habituelle, quoique certains prétendirent par la suite que le pli de sa bouche n'était pas aussi affligé qu'ordinairement. »

Voilà ce que nous raconta Anticléridès le premier soir.

Récit d'Anticléridès

(…) Lorsque Coelia m'eut quitté, je repensai longuement à ce qu'elle venait de m'apprendre. Ce n'était pas tant le contenu de l'information qu'elle m'avait livrée – encore qu'il fût important et ferait bondir Phoil de plaisir – mais sa transmission.

Coelia m'avait confié trois renseignements, essentiels pour le prince, qu'elle tenait de sa maîtresse. Je ne pouvais douter de leur authenticité puisque – les deux premiers du moins – s'étaient révélés exacts. Mais je ne parvenais pas à comprendre pourquoi Nagar nous les avait communiqués. Car il ne faisait plus de doute pour moi qu'elle avait voulu que nous les sachions. Il était inconcevable qu'elle ait, par inconscience ou par bêtise, abordé ces sujets avec Coelia. Elle voulait que Coelia nous les rapporte. Cela signifiait, bien sûr, et j'en étais désolé pour Coelia, qui aurait tant voulu que Nagar ne sût rien de nos rapports, que Nagar connaissait notre liaison et avait décidé de s'en servir. Mais cela signifiait autre chose et cette autre chose, je n'arrivais pas à la démêler.

J'informai Phoil dès le soir de ce que j'avais appris et décidai de le laisser en tirer les conséquences pratiques, sans lui faire part de l'état de mes réflexions.

Cependant, au cours de la nuit, pendant que je tenais Coelia endormie dans mes bras et ne trouvais pas le sommeil, j'envisageai chacune des

raisons que pouvait avoir Nagar de nous offrir ce que nous recherchions. Il y avait en effet deux groupes d'hypothèses, les favorables et les défavorables. Parmi les favorables, se trouvait celle – qui me paraissait bien peu probable – qu'elle ait résolu d'aider le prince. Elle était trop contraire à son comportement à l'endroit de Phoil – ou alors, il eût fallu lui prêter rouerie et dissimulation – pour que je la retienne. Plus plausible me paraissait le fait qu'elle cherchât, par une discrète bienveillance, à nous mettre en garde contre les périls que nous courions. Cela lui aurait davantage ressemblé. Ainsi m'avait-elle incité à raconter l'histoire de Célubée pour détourner Phoil de ses projets et lui faire comprendre les dangers du pouvoir illégitimement conquis (ce qui, malheureusement pour elle, qui ne connaissait finalement qu'imparfaitement cette histoire et en avait fait en tout cas une lecture différente de la mienne, avait plutôt produit l'effet inverse). Mais ce qui me faisait rejeter cette possibilité, c'était qu'elle aurait dû cesser de nous faire passer des informations dès qu'elle avait constaté que, loin de contenir Phoil, elles le poussaient à de nouvelles provocations contre le Roi. Je ne pouvais pas en effet la croire naïve au point de penser qu'en persistant dans sa conduite, elle empêcherait Phoil de commettre des imprudences.

Les hypothèses défavorables, hélas, me parurent plus certaines. Elles supposaient que Nagar savait tout, ou à peu près tout, des intentions du prince. Qu'elle les ait devinées, je le croyais depuis toujours, parce qu'elle connaissait trop Phoil pour ne pas prévoir ses réactions et son attitude face à la situation du moment. Mais je jugeais improbable qu'elle sût que Phoil avait résolu de mettre en œuvre ses projets et qu'elle en ait appris toutes les péripéties. S'il en allait ainsi, nous étions perdus, car elle ne pouvait les tenir que d'espions et donc du Roi lui-même.

Je ne croyais pas qu'elle sût tout cela (au reste, nous-mêmes, les fidèles de Phoil, ne connaissions toujours pas le plan qu'il prétendait avoir arrêté). J'en déduisais qu'elle nous donnait des renseignements afin de nous amener à nous découvrir, à faire de la surenchère et, finalement, afin de nous perdre. Dans quelle mesure du reste, me demandai-je au plus profond du désespoir où m'avaient conduit toutes ces réflexions, n'a-t-elle pas elle-même soufflé au Roi ces trois décisions, moins parce qu'elles s'imposaient que parce qu'elles étaient autant de pièges pour nous prendre ?

Tout le reste de la nuit, j’errai autour de ces dernières suppositions. Me confirmant tantôt dans la noirceur et la perfidie du caractère de Nagar et tantôt dans la certitude qu’attachée au prince, comme elle semblait l’être, elle ne pouvait avoir conçu une aussi horrible machination. Mais il m’apparaissait toujours que me manquait un élément pour comprendre Nagar et ce qu’elle manigançait. Quand se leva le jour, j’étais convaincu qu’elle ne nous avait pas innocemment et bienveillamment informés des décisions du Roi. Je savais qu’elle nous était hostile et que, sans doute, elle serait prête à brider ses sentiments pour se mettre en travers du chemin du prince. Mais je ne savais pas pourquoi et il me semblait que si je l’avais su, j’aurais pu davantage protéger Phoil des coups qu’elle s’apprêtait à lui porter.

Sûr de cette analyse, je me levai rapidement et courus à la chambre où Phoil avait dormi cette nuit-là afin de l’empêcher de se servir de ce que je lui avais appris la veille. Il était déjà parti. Je voulus courir à sa poursuite, mais Nagar étant également partie, il n’y avait plus de moyen de locomotion sur la presqu’île. Je jugeai inutile de me précipiter en courant sur la route de la Cité. J’arriverais au milieu du jour et Phoil aurait déjà accompli l’essentiel de ses projets. Je décidai donc d’attendre le soir pour l’avertir en espérant qu’il n’ait rien fait d’irréparable.

Cependant, le soir, lorsqu’il revint, je ne pus lui dire de se méfier de Nagar. Il rapportait une nouvelle bien plus importante que toutes celles qu’elle nous avait cédées. Celle-là, on ne pouvait la soupçonner d’être un piège, puisqu’elle circulait déjà dans toute la Cité. Phoil éclatait de joie. Il me serra contre lui. Et moi, je riais de bonheur aussi. Nous allions vaincre, je le savais. (…)

OceanofPDF.com

VIII

Le lendemain, en m’éveillant, je vis un rouleau déposé sur le sol de ma chambre. C’était un poème d’Anticléridès pour moi, ainsi que je le compris à voir la disposition des caractères. Je courus le trouver pour le remercier et m’excuser de ce qui avait provoqué notre brouille. Nous nous réconciliâmes. Il me lut son poème jusqu’à ce que je le connusse par cœur. Pour ne pas être en reste, je lui racontai, non l’incantation de Nagar, mais ce qu’elle m’avait révélé la veille au soir sur le futur rationnement. Anticléridès parut intrigué, moins par ce que je lui disais que par les confidences que me faisait ma maîtresse. J’hésitai à lui en dire davantage, mais je ne pus m’y résoudre. J’emportai son poème dans ma mémoire et occupai ma journée à le mettre en musique sur ma cithare.

Bien que je me fusse installée à un endroit de la terrasse d’où Anticléridès ne pouvait manquer de m’entendre, il ne parut pas. J’en fus quelque peu déçue, mais, à dire vrai, pas autant que je l’aurais cru, parce que la mélodie que je recherchais pour ce mélancolique poème ne me venait pas naturellement. Comme, en outre, je ne voulais pas sacrifier à l’usage de la Cité et composer une chanson strophique, j’eus plus de travail que si j’avais respecté les canons musicaux. Je voulais isoler chacun des sept premiers quatrains par une mélodie qui fût différente de la précédente. Pour les quatrains suivants, je composai des variations sur les thèmes de chacune des quatre premières strophes auxquelles ils répondaient. Toutefois, afin de souligner la transperçante nostalgie de ce poème, je décidai de rejouer toujours les mêmes notes tristes pour accompagner le dernier vers, souvent très court, de chaque strophe.

Lorsque le crépuscule se dessina dans le ciel et que repassèrent les grues fatiguées, j’avais enfin achevé mon travail. Soudain Nagar se montra. Je cessai aussitôt ma chanson et me levai.

« Reste assise, Coelia. Reste assise et dis-moi plutôt ce que tu chantes.

— Un poème d’Anticléridès, dont il m’a fait présent ce matin. Je viens d’en composer la mélodie.

— Je t’ai entendue en passant dans la galerie. Ou plutôt, j’ai entendu une musique si douloureuse et si nouvelle que je n’ai pu résister à la curiosité. Chante-le-moi, je te prie. »

Aussi chantai-je ma chanson. Et je l’ai si souvent chantée depuis qu’elle m’a fait oublier toutes celles que j’avais apprises auparavant, même celles dont j’avais trouvé moi-même la musique. Quand je la chante, les yeux me piquent et mon cœur se gonfle de chagrin à l’idée de tout ce qui n’est plus et de la tristesse infinie dont est tissé le temps qui nous est donné pour vivre. Laisse-moi chanter encore, laisse-moi me souvenir ainsi non des événements et des récits de ces jours-là, mais des émotions que j’ai alors ressenties. Parce que seule, la musique pourra exprimer un jour la totalité et les nuances des sentiments humains. Et son langage sera si incontestable qu’il donnera, à son tour, naissance à de nouvelles émotions. Laisse-moi chanter.

Chant de Coelia

Si mon bien-aimé arrive quand la nuit sera tombée,
Je lui verserai le miel et les liqueurs
Et nous regarderons monter Orion dans le ciel,
Enlacés.

S’il vient à cette heure des ténèbres
Où il fait soudain si froid et où le vent se lève,
Je m’éveillerai et prendrai son visage entre mes mains
Pour le baiser.

Si mon aimé arrive avant la fin de la nuit,
Je lui ouvrirai ma couche
Pour célébrer ensemble les chants
De l’amour.

S’il se présente au matin, quand la chaleur dissipe la brume,
Je l’emmènerai dans mon jardin encore humide.
Nous nous dirons des mots d’amour, cachés derrière
Le bosquet.

Si le bien-aimé arrive à l’heure de midi, celle où les oiseaux ont cessé de chanter,
Je lui dirai : « Vois, il fait chaud, viens dormir auprès de moi. »
J’ouvrirai le lit frais et je m’y étendrai pour devancer
Ses caresses.

S’il ne vient qu’au crépuscule violet,
Je prendrai ses mains douces et je le mènerai au-dessus du fleuve
Pour regarder le soir venir et la nuit nous envelopper
De voiles amoureux.

Un jour tout entier est passé.
Et voilà qu’il n’est pas venu. En vain j’ai guetté ses pas
Sur le chemin de poussière. Mon cœur est triste.
Il se tourne vers le soir. Il attend encore.

Peut-être arrivera-t-il quand la nuit sera tombée.

Alors, je verserai le miel et les liqueurs
Et près de lui, je regarderai monter Orion
Dans le ciel.

Ou bien viendra-t-il à l'heure des ténèbres
Quand il fait si froid que les feuilles se mettent à frissonner ?
Je me redresserai et je baiserai son visage
Dans la nuit.

S'il peut encore venir avant la fin de la nuit,
Je lui ouvrirai ma couche et je m'écarterai
Dans l'espoir qu'il veuille chanter pour moi ses psaumes
D'amour.

Mais s'il n'est pas là au matin, quand la chaleur dissipe la brume,
J'irai dans mon jardin, humide comme mes yeux.
J'écouterai chanter l'oiseau, celui qui vient vous consoler
De mourir.

Laisse mes pleurs couler, ils sécheront seuls. Quand les yeux ne servent plus à séduire celui qu'on aime, ils permettent du moins de pleurer.

Et de pleurer, Nagar en était proche ce jour-là, quand j'eus fini de chanter.

« Coelia, dit-elle, c'est la plus belle chanson que j'aie entendue de ma vie. Chaque mot me touche et chacune des notes de ta musique vibre comme un poignard. Je voudrais ne l'avoir jamais entendue, tant je sais qu'elle va à présent me poursuivre. Mais je sens qu'il me manquerait

toujours quelque chose si tu n’avais pas chanté ta chanson, Coelia, ta chanson aux accents désespérés. »

Pendant que je chantais et qu’elle écoutait, nous ne nous étions pas aperçues que le temps passait et qu’étaient venues la nuit et la fraîcheur. Rien ne pouvait nous rappeler au cours du temps, puisque ni Phoil ni Anticléridès ne sortaient de la maison pour nous rejoindre. Lorsqu’ils vinrent enfin, la nuit était déjà avancée.

Cependant Anticléridès reprit son récit.

Chronique de Célubée

« Zosra fut sans doute l’un des rois les plus sages que Célubée eût connu, car il gouverna avec prudence et intelligence. Kiffa s’en serait réjoui s’il l’avait vu.

Il y eut du mérite, car sa vie personnelle fut si dramatique qu’il lui fallut beaucoup de courage et de force d’âme pour régner, comme il fit, sur son pays et ses dépendances.

Peu après la mort de son père, alors qu’il venait d’être nommé roi, Zosra, sur les conseils d’Eren, songea à se marier. Il était difficile et aucune jeune fille de Célubée ou des terres environnantes ne l’émouvait suffisamment pour qu’il la choisisse pour épouse. Aussi malgré les remontrances d’Eren, demeura-t-il plusieurs années seul sur sa couche.

Un jour, cependant, où il surveillait les travaux de construction de la forteresse qu’on élevait à l’endroit où le fleuve plonge dans la montagne, afin de surveiller la route fluviale, il aperçut sur le chantier une jeune fille qui s’entretenait avec l’architecte auquel il avait confié le soin de dessiner les plans de la citadelle. De l’emplacement où il se trouvait, il ne pouvait distinguer son visage. Mais sa silhouette, la manière dont elle se tenait et, pour tout dire, le mouvement des voiles qui l’enveloppaient et que vent rabattait sans cesse sur son corps, le troublèrent. Lorsqu’il redescendit vers l’architecte, elle avait disparu.

L’homme venait du pays des sages et Zosra l’avait choisi pour sa science de la construction. Il prétendait savoir reconstruire le palais qu’avait dû abandonner l’un de ses ancêtres, tant d’années auparavant et qui, selon lui, était le plus bel édifice jamais élevé sur la surface de la terre. Sans cesse, il suppliait Zosra de le laisser démolir la maison royale pour lui élever une nouvelle et plus digne résidence. Mais Zosra aimait cette vieille bâtisse, consolidée à plusieurs reprises et, à plusieurs reprises, reconstruite, au même lieu et sur le même plan. De guerre lasse, il avait mis l’architecte à l’épreuve en lui commandant l’actuel chantier.

Zosra, éduqué par l’un de ces hommes du pays des sages, y avait fait différents séjours et s’était, comme son père, pris d’affection pour ce peuple peu commun. Parlant leur langue, tandis qu’eux maîtrisaient également la sienne, il était plus libre avec eux que ne l’avait été Kiffa. En outre, s’ils n’avaient jamais vraiment pardonné à Kiffa de leur avoir imposé la souveraineté de Célubée, ils témoignaient une grande indulgence à Zosra qu’ils avaient formé et dont le caractère se rapprochait tant du leur.

Lors d’un passage chez eux, le jeune homme avait lié connaissance avec celui d’entre eux qui se disait architecte et dressait sans cesse des plans sur toutes les surfaces planes qu’on voulait bien lui concéder. Il utilisait de curieux instruments et assemblait des chiffres avec une telle virtuosité et une telle passion qu’il avait séduit Zosra. Lequel avait très vite compris que le drame de ce sage était de n’avoir jamais réussi à convaincre les siens de fonder une ville véritable. Leur habitat exigu de la presqu’île le mettait, chaque fois qu’il se risquait à poser les yeux dessus, dans une telle rage, qu’il évitait de le regarder. Il s’était même, à l’aide de quelques paysans, construit une petite maison de briques crues à l’écart des autres.

Zosra l’avait invité à Célubée, pensant que le spectacle de la Cité serait un baume pour lui. Il était venu peu après. Mais, contrairement à ce qu’avait escompté Zosra, il n’avait émis que des critiques, tant sur l’agencement général que sur l’esthétique de Célubée. Il s’était logé dans une maison ancienne sur les bords du fleuve, avait parcouru Célubée et ses environs avant de se lancer à l’assaut de Zosra et lui démontrer qu’il avait un besoin urgent d’un véritable architecte.

Lorsque, ce jour-là, l'architecte l'aborda, Zosra sut, à son regard enivré, qu'il était enfin heureux. Il aurait sans doute entrepris un long discours sur l'état d'avancement des travaux et les projets nouveaux qu'il avait en tête si Zosra ne l'avait devancé.

"Qui est la jeune fille qui te parlait tout à l'heure ?

— Mais c'est ma fille, Algeiba.

— Tu as une fille ?

— Bien sûr. Elle est venue avec moi et habite auprès de moi afin de continuer à s'instruire.

— Qu'apprend-elle ?

— Je lui enseigne tout mon savoir et l'architecture. Elle est mon unique enfant. Elle doit perpétuer mes connaissances pour pouvoir les transmettre ensuite.

— Je croyais que tout votre savoir était consigné sur vos tablettes.

— L'est ce qui peut l'être. Mais il y a des choses intranscriptibles, qui ne s'enseignent que par la voix, l'œil et la main.

— J'aimerais connaître ta fille.

— Je crois qu'elle aussi aimerait te connaître.

— Comment peut-elle le désirer ? Elle ne m'a jamais vu.

— Détrompe-toi. Elle t'a vu cent fois passer sur les bords du fleuve depuis la fenêtre où elle s'éclaire pour faire ses dessins et ses calculs. Et, cent fois, elle m'a interrogé sur toi. Viens demain, à l'heure où tu l'as vue, tu la trouveras auprès de moi."

Lorsqu'il la vit, le lendemain, son cœur palpita dans sa poitrine. Elle était moins belle que bien des femmes de Célubée parce que trop maigre et mal coiffée. Son visage aurait pu être laid, tant ses traits, acérés et fins, en exagéraient la structure. Mais il y avait ses yeux, à la fois perçants et doux, brillants d'intelligence et humides de générosité. Elle avait un regard si complexe que Zosra voulut immédiatement le posséder pour en démêler les contradictions.

L'architecte consentit à peine à sortir de ses habituelles obsessions pour surveiller paternellement la rencontre. S'il ferma les yeux ou ne s'intéressa

pas aux développements qui s’ensuivirent, cela importe finalement peu. Zosra prit l’habitude de visiter le chantier chaque jour au moment du passage d’Algeiba, puis celle de la raccompagner jusque chez elle, enfin celle d’aller la voir, sans se soucier de prétextes. Plus les jours passaient, plus il en devenait amoureux. Et Algeiba l’aimait de la même manière.

Zosra décida de l’épouser. L’architecte donna son accord à la condition qu’Algeiba puisse poursuivre ses études et transmettre à l’un de ses enfants ce que lui avait appris son père. Zosra alla ensuite trouver le Grand-Prêtre pour fixer la date du mariage. Le prêtre passa la nuit auprès de lui, à surveiller les étoiles. Zosra lutta tant qu’il put contre le sommeil, anxieux qu’il était de connaître la date que les dieux arrêtaient pour ses noces. Mais il finit par s’endormir, la tête entre les genoux. Le Grand-Prêtre le réveilla à l’aube, à l’heure où la dernière étoile disparaissait.

“Tu ne peux, lui dit-il, te marier avant le retour du printemps.

— Du printemps ! Est-ce que tu plaisantes ? Le printemps vient à peine de finir. Pourquoi devrais-je attendre aussi longtemps ? As-tu jamais assigné pareille durée à des fiançailles ?

— Jamais, je te l’accorde, mais c’est ce que dit le ciel.”

Zosra, furieux, s’en fut voir Algeiba. Il lui rapporta les paroles du prêtre. Elle frémit imperceptiblement.

“Je ne puis croire, déclara Zosra, que les dieux en aient ainsi décidé. Ce vieil homme a dû se tromper. Il est temps que je lui trouve un successeur.

“Toi, Algeiba, dit-il à la très silencieuse jeune fille, toi, qui sais tant de choses, ne pourrais-tu à ton tour regarder le ciel et vérifier la décision des dieux ?

— Je ne sais rien du ciel, Zosra. Mais il faut se plier à la décision des dieux.

— Je m’y plierai si je suis sûr qu’elle est exacte. Aussi longtemps qu’un doute subsistera en moi, je ne m’y résoudrai pas.

“Je vais aller dans ton pays, consulter vos astrologues. Eux ne pourront se tromper.

— Mais, demanda Algeiba, ne vaudrait-il pas mieux se soumettre au choix des dieux, tel que le Grand-Prêtre te l’a appris, en supposant qu’il

s’est sans doute trompé ?

— Pour quelle raison ? s’étonna Zosra. Si les tiens m’affirment que je peux t’épouser tout de suite, parce que le Grand-Prêtre a effectivement commis une erreur, n’est-ce pas mieux que d’attendre inutilement ?

— Mais s’ils t’apprennent qu’il n’y a pas d’erreur, nous n’aurons alors même plus l’espoir que ton prêtre se soit mépris dans l’interprétation du ciel.”

Zosra l’examina avec curiosité, surpris de cette réaction.

“Je ne te comprends pas, Algeiba.

— Peut-être ne peux-tu pas comprendre. Je voudrais tellement qu’il y ait eu une erreur. Si tu viens me dire qu’il n’y en a pas, je vivrai dans l’angoisse.

— Parce qu’il s’agit d’un délai anormal ? Parce que tu redoutes quelque chose ?

— J’ai peur, Zosra. Je voudrais que tu n’ailles pas consulter nos astrologues.

— J’irai cependant, parce qu’on ne lutte pas contre la peur par l’incertitude. En outre, ils m’expliqueront peut-être, s’ils obtiennent la même réponse que le Grand-Prêtre, les raisons des dieux.”

Zosra s’embarqua le lendemain. Algeiba vint lui dire au revoir avant de monter au chantier. Elle s’y précipita aussitôt que le vaisseau se fut éloigné. Lorsqu’ils eurent franchi le resserrement du fleuve, Zosra se retourna. Il aperçut au loin, sur le promontoire, la silhouette blanche d’Algeiba. Il devina qu’elle regardait dans sa direction et, qu’une fois de plus, le vent l’avait enveloppée dans ses longs voiles. Il lui fit un signe de la main, doutant qu’à cette distance, elle le perçût. Mais elle le vit et, tout agitée qu’elle fût par la démarche qu’il accomplissait malgré elle, elle en tressaillit de douceur.

Sur le fleuve du retour, tandis qu’il aidait les rameurs, Zosra songeait à la manière dont il parlerait à sa fiancée. Il avait rencontré l’astrologue dès son arrivée.

“Pourquoi me demandes-tu cela ? Ton prêtre n’a pu se tromper. Chez nous, nous ne procédons pas ainsi. Nous n’interrogeons pas le ciel pour fixer la date des mariages. Ce serait bien trop dangereux. Il n’est pas bon de vouloir trop en savoir.

— Mais à quoi sers-tu dans ces conditions ?

— J’apprends le ciel, à le connaître, à l’interpréter. Je ne cherche jamais à savoir ce qu’il adviendra de moi. Et lorsqu’on m’interroge sur l’avenir, j’essaie de dissuader mon visiteur de sa curiosité.

— Mais s’il s’entête ?

— Eh bien, je réponds à ses questions.

— T’arrive-t-il de mentir ?

— Jamais. Celui qui désire connaître son destin, doit l’affronter. Et s’il souhaite que l’avenir se déchire devant ses yeux, c’est que tel était son destin et que cet événement y a sa place.”

Zosra vint à bout des résistances de l’astrologue. Celui-ci ignorait les méthodes employées par le Grand-Prêtre, mais utilisa les siennes. Il posa de nombreuses questions au jeune roi et traça sur le sol des dessins compliqués. Cependant, comme le Grand-Prêtre, il s’assit dehors quand tomba la nuit et ne quitta pas le ciel des yeux jusqu’au matin. Cette fois, Zosra ne s’endormit pas. Il surveillait attentivement tantôt le ciel, tantôt l’astrologue, espérant que l’un ou l’autre livrerait involontairement la réponse à sa question. La nuit lui parut éternelle et le ciel tourbillonnant de nuées blanchâtres, tant sa nuque lui faisait mal et tant ses yeux pleuraient de fatigue.

Au petit matin, il se tourna enfin avec impatience vers l’astrologue. Ce dernier était si fatigué qu’il chancela en tentant de se relever. Ses yeux cernés se plissaient pour ne pas se fermer. Il finit par se mettre debout et alla jusqu’à sa maison chercher un cratère d’eau fraîche, dont il but et s’aspergea avant de l’offrir à Zosra.

“Peu importe, dit celui-ci qui n’avait pas bougé, dis-moi ce que tu as vu ?

— Ton prêtre ne s’est pas trompé, répondit-il, tu ne peux te marier avant le retour du printemps.”

Zosra baissa la tête, totalement épuisé par ce dernier coup. Il se passa plusieurs minutes avant qu'il ne la relève et demande à nouveau :

"Sais-tu au moins pourquoi ?

— Non, je ne le sais pas.

— Mais tu as vu des choses. Tu as passé ta nuit à lire dans le ciel et tes lèvres murmuraient sans cesse. Je sais que tu as appris d'autres choses.

— Je t'ai appris, répondit l'astrologue. Pour répondre à ta question, il fallait que je sache tout de toi. Mais je ne peux pas répondre à ta dernière question, parce que je n'en connais pas la réponse. Peut-être aurait-il fallu que je me penche autant sur Algeiba que sur toi pour être en mesure de satisfaire ta curiosité.

— Qu'as-tu appris, qui trouble tant tes mouvements ?

— La fatigue seule suffirait à troubler mes mouvements.

— Tu ne veux pas répondre ?

— Je souhaiterais que tu ne m'y obliges pas.

— Que dois-je en conclure ?

— Rien, sinon qu'il est préférable de vivre dans l'incertitude, comme te l'a dit Algeiba.

— Comment sais-tu qu'elle me l'a dit ?

— Serais-je astrologue, si je ne le savais pas ? Écoute, Zosra. Retourne chez toi et obéis aux dieux. Si je pense, un jour, pouvoir t'aider, je te promets que je le ferai. Aujourd'hui, je crois que ton destin est celui d'un roi soumis aux dieux et à la destinée de son peuple. Tu ne peux choisir seul d'être heureux."

Lorsqu'il débarqua, Algeiba, qu'on avait dû prévenir à l'approche des bateaux, l'attendait. Il la serra contre lui sans un mot. Elle se blottit plus fort sans parler davantage. Elle avait compris. Elle ne lui fit aucun reproche, mais son humeur devint mélancolique. L'expression de ses yeux aurait ressemblé à celle d'Eren, si n'y était pas passé, par intermittence, une nuance de peur.

Zosra se résigna à obéir à la volonté des dieux et s’efforça d’adoucir ces moments d’attente. Mais quelque effort qu’il tentât, il ne parvenait plus à rendre à la jeune fille sa gaieté d’autrefois. Un soir d’été où ils se promenaient tous deux le long du fleuve, elle finit par lui parler.

“Cher Zosra, dit-elle, mon cœur est lourd d’angoisse, comme tu le vois bien. Je n’arrive pas à dominer ma tristesse.

— Et d’où te vient cette irrépressible tristesse ?

— Du pressentiment que je ne parviendrai jamais à être ni semblable aux autres ni heureuse.

“Lorsque j’étais enfant, rien ne m’arrivait jamais comme aux autres. Au pays des sages, comme tu le sais, tous les enfants, quel que soit leur sexe, ont pour devoir d’étudier une partie des connaissances accumulées. Cependant, on réserve souvent aux filles des disciplines que l’on pense être plus proches de leurs capacités physiques et de leurs goûts. Beaucoup d’entre nous apprennent des langues étrangères, l’art d’écrire, qui demandent surtout de l’application et de la patience. Certaines s’initient à la médecine en apprenant la préparation des potions, baumes, cataplasmes, onguents et crèmes. Elles savent aussi reconnaître les plantes et les cueillir à la bonne saison. Mais rarement, on pousse leur formation jusqu’aux grands principes de la curation. De même n’exige-t-on pas de nous que nous sachions toutes les subtilités du calcul et des techniques qu’il autorise.

“Malgré cela, mon père a souhaité que je devienne, comme lui, architecte, parce qu’il ne voulait pas livrer son savoir et ses secrets à qui ne serait pas de son sang. J’ai dû travailler des arts compliqués et fastidieux. Jamais mon père ne m’autorisait à jouer avec les filles de mon âge, à chanter et danser avec elles. Il ne m’accordait comme seuls divertissements que ceux qui exerçaient mon endurance et ma force physique, pour que je sois capable de travailler malgré la fatigue si la nécessité l’imposait, pour qu’enfin, je ne sois pas moquée des ouvriers que je dirigerais parce que je ne pouvais pas déplacer une pierre ou cuire des briques d’argile. Je croyais que je n’étais pas comme les autres filles.

“Aussi, lorsqu’il m’arrivait, à moi aussi, des événements normaux, j’en étais surprise. Quand mes formes d’enfant disparurent et que le sang se mit à couler de mon corps, il me fallut plusieurs lunaisons pour comprendre et

admettre que je ressemblais quand même à celles que je voyais jouer depuis ma fenêtre.

“Mais chacun de ces petits faits me paraissait une concession du destin à ma nature féminine. Je demeurais convaincue que rien de ce qui arrive aux autres femmes ne pourrait m’échoir. Je ne me concevais ni adulte ni, bien sûr, aimée de quiconque. Je savais que cela n’était pas mon lot.

— Pourtant te voilà adulte et aimée.

— C’est vrai et, cependant, je demeure convaincue que mon sort n’est pas de ressembler aux autres. Vois, tu ne peux m’épouser immédiatement, comme font presque tous tes sujets qui veulent se marier.

— C’est un simple contretemps.

— Non. Pour moi, c’est le signe que je suis différente et ne peux rien faire ni obtenir de ce qui revient aux autres.

— Mais comment expliques-tu que, par bien des côtés, tu sois précisément si semblable à eux ?

— Soit que l’on ne puisse jamais différer totalement des autres, soit que les dieux cherchent à me tromper en me rassurant de temps à autre.”

Zosra rit doucement et prenant son visage obscur entre ses mains, chuchota :

“Tu es bien compliquée, ma belle Algeiba. Ne serais-tu pas finalement plus navrée de risquer de ressembler aux autres que d’être trop différente d’eux ?

— Que veux-tu dire ?

— Que tu es très prétentieuse et que c’est la perspective de ne pouvoir échapper aux destins si semblables des hommes qui t’angoisse.

“Cesse de te tourmenter. Bientôt l’été finira. Nous entrerons dans l’automne et le temps où je t’épouserai et chasserai définitivement tes pressentiments sera vite là.”

Mais ce temps ne venait que lentement et plus les jours passaient, plus Algeiba devenait inquiète. Son père se plaignait de ce qu’elle travaillât trop lentement, commît des erreurs trop nombreuses et gâchât ainsi leur œuvre commune. Algeiba parlait peu de son angoisse. Mais lorsqu’elle le faisait,

toujours, elle répétait à Zosra : “Tu verras, je ne pourrai pas t’épouser. D’ici là, il se passera quelque chose qui m’en empêchera.” Le jeune homme, qui l’aimait toujours plus et dont l’esprit curieux était séduit par les motifs compliqués qu’empruntait la pensée d’Algeiba, cherchait inlassablement à la rasséréner.

“Il n’est pas possible, disait-elle ou réfléchissait-elle, que tout se passe normalement. Je ne puis le croire.”

Souvent, l’idée – que lui rappelait sans cesse Zosra – que c’était elle qui souhaitait échapper à la normalité la réconfortait. Elle admettait qu’elle puisse être à l’origine de sa propre anxiété. Mais cette pensée ne la calmait que quelques instants, parce que la volonté des dieux, exprimée par le ciel, ne cadrait pas avec cette interprétation de son sort. Elle y trouvait la confirmation de la justesse de ses pressentiments, malgré l’explication que lui avait aussitôt fournie Zosra, dont l’amour pour Algeiba avait encore accru les facultés de raisonnement.

“Sans doute, avait-il avancé, les dieux ont-ils voulu éprouver ta sagesse, ta raison et ton humilité. Ton désir de ne vouloir pas être réduite au sort commun doit les mécontenter.”

À l’entrée de l’hiver, Zosra essaya une nouvelle objection :

“Je me demande si ton inébranlable certitude ne vient pas de ce que tu n’arrives pas à imaginer une existence différente de celle qui a toujours été la tienne jusqu’à présent. C’est ton défaut d’imagination qui provoque tes tourments. Mais, Algeiba, ce n’est pas parce qu’une chose paraît inconcevable qu’elle ne se produira pas.”

La logique d’Algeiba, affermie par les années d’exercices intellectuels auxquels son père l’avait soumise, l’amena à considérer avec intérêt ce nouvel argument. Comme il reposait sur un défaut de son intelligence et non plus de son tempérament, elle joua beaucoup avec lui. Elle se raccrochait à lui lorsqu’à nouveau le désespoir la submergeait, l’entraînant dans des tourbillons de chagrin si douloureux qu’il lui semblait toujours qu’une nouvelle partie d’elle-même lui avait été arrachée.

“Mais que pourrait-il arriver ? demanda Zosra un jour. Que pourrait-il arriver qui empêche notre mariage ?

“Que je ne t’aime plus ? C’est exclu. Aucune femme avant toi n’avait réussi à m’émouvoir. Il me serait difficile d’en retrouver une semblable à toi.

“Que tu ne m’aimes plus ? Mais ce serait à moi de me désespérer et non à toi…

“Que pourrait-il y avoir d’autre ?

— Un événement fortuit auquel nous ne pensons pas.

— Une guerre ? Une inondation ? Une révolte ? Un tremblement de terre qui nous engloutirait tous ou nous séparerait ?

— Peut-être, ou quelque chose de plus simple, de plus ordinaire.

— Quoi ?

— Je ne sais pas. Et si je le sais, je ne veux pas le dire.”

L’hiver avança. Curieusement, alors qu’on aurait pu penser que l’approche du jour fixé pour les épousailles allait accroître l’angoisse d’Algeiba, elle parut la diminuer. Ce n’étaient pas les préparatifs de la cérémonie et de la fête prévue par Zosra qui l’occupaient au point de lui faire oublier son obsession. Au reste, elle se mêlait à peine à ces apprêts et passait de longues heures à réfléchir sur les plans que lui proposait son père. La nuit, elle se relevait parfois pour vérifier, à la clarté de la lune, un calcul trop vite abandonné. Elle s’acharnait à achever les travaux que lui avait confiés son père. En réalité, la réconfortait l’idée qu’il restait trop peu de jours pour que puisse survenir la catastrophe qu’elle pressentait.

Zosra se réjouissait de la voir plus sereine, si amoureuse qu’elle tremblait de bonheur aussitôt qu’il s’approchait d’elle. Alors qu’elle paraissait enfin en paix, lui, ne parvenait pas à maîtriser son impatience. Il se divertissait comme il le pouvait pour oublier le cours ralenti des derniers jours, s’étonnant qu’Algeiba puisse consacrer tant d’énergie aux projets de son père.

Enfin, se leva le matin de leur mariage. Algeiba s’éveilla à l’aube et sortit sur le pas de la porte, pour regarder le jour apparaître. Le ciel était dégagé. Il ferait beau. Les premiers oiseaux se mirent à chanter. Leurs voix étaient un peu hésitantes, comme s’ils avaient du mal à se convaincre de la

nécessité d’accueillir le retour du jour. L’un d’eux lança, au milieu d’un silence, deux ou trois trilles déchirants. Algeiba recula aussitôt dans la maison, à nouveau frappée par la certitude que le mariage, maintenant si proche, ne se ferait pas. Il lui fallut plusieurs minutes pour reprendre ses esprits et se contraindre à rejeter ses sombres pensées.

La cérémonie devait avoir lieu en fin d’après-midi, juste avant le crépuscule. Elle s’occupa donc à ses tâches habituelles, sans pourtant recevoir la visite de Zosra, qui n’avait plus le droit de venir la voir depuis que le soleil s’était couché, la veille, jusqu’à l’heure où le Grand-Prêtre les unirait. Au milieu de l’après-midi, elle revêtit la robe qu’avaient tissée pour elle les femmes de Célubée. Il lui restait encore du temps avant que vienne le moment de se rendre sur la plate-forme sacrée où aurait lieu le mariage. Elle avait définitivement achevé l’ensemble de l’ouvrage que lui avait remis l’architecte. Elle se demanda ce qu’elle pourrait bien faire.

En sortant, elle se sentit heureuse. Il faisait beau et l’air était doux, enveloppant. Elle avait terminé la vérification des plans de son père pour la reconstruction de la maison royale. Et les travaux de la forteresse avançaient vite à présent.

Ils avançaient si bien que l’architecte avait décidé, ce jour-là, de retirer les lourds étais de bois qui soutenaient le mur méridional de la construction. Les maçons dégagèrent les poutres des cales qui les immobilisaient. Comme la forteresse était bâtie presque sur le rebord de la plate-forme dominant le fleuve, les étais basculèrent en avant et dévalèrent les parois de la montagne. L’architecte, trop content d’en avoir fini avec la première armature de la citadelle, n’eut pas le courage de critiquer trop sévèrement la maladresse de ses ouvriers. Il se borna à leur faire valoir qu’ils seraient eux-mêmes punis de cette erreur en ayant à remonter le lendemain les étais jusqu’au chantier où ils devaient encore servir.

L’heure tournant et les lueurs du couchant apparaissant déjà à l’ouest, l’architecte fit arrêter le travail et emmena ses hommes avec lui au mariage de sa fille. Pour aller plus vite, car ils craignaient d’être en retard, ils passèrent par la montagne pour rejoindre le chemin qui descendait vers le promontoire.

Sur le promontoire, le Grand-Prêtre et Zosra discutaient, entourés du cercle des Célubéens. Lorsqu’il vit venir son architecte, Zosra s’avança vers

lui et le salua avec affection. Après avoir dit deux mots de l'état d'avancement de la citadelle, l'architecte s'aperçut que son futur gendre ne l'écoutait pas et qu'il se passait – sans qu'il devinât très bien quoi – quelque chose d'anormal.

"Qu'y a-t-il, Zosra ?

— Algeiba n'est pas avec toi ?

— Mais non, pourquoi serait-elle avec moi ?" Et disant ces mots, il se rendit compte que l'élément troublant qu'il n'avait pas réussi à analyser était l'absence de sa fille.

"Où est-elle alors ? reprit Zosra.

— Mais, je ne sais pas, encore en train de s'apprêter ou sur le chemin", répondit l'architecte avec malaise, parce qu'il ne ressemblait pas à sa fille d'être en retard.

Finalement, après avoir consulté le Grand-Prêtre, Zosra décida d'envoyer quelqu'un à la recherche d'Algeiba.

"Descends, dit-il à son messager, jusqu'à sa maison, en observant bien autour de toi, au cas où elle serait passée par un autre chemin. Et presse-toi, je t'en conjure."

Bien que l'homme envoyé par Zosra fût réputé pour sa rapidité à la course, ils savaient tous qu'en raison de l'éloignement de la maison de l'architecte, ils devraient attendre encore de longs instants avant son retour. Zosra et l'architecte se mirent à arpenter le promontoire. L'un, les yeux baissés sur le sable où il enfonçait les pieds, l'autre, les yeux levés vers le couchant où les derniers rayons du soleil glissaient peu à peu dans la nuit. Zosra craignait que le Grand-Prêtre refuse de célébrer le mariage s'il n'y avait plus de lumière. En marchant, il ne cessait de se demander où était Algeiba, ce qu'elle faisait ou ce qu'elle avait fait et son cœur se tordait d'angoisse au souvenir des inquiétudes qui l'avaient si longtemps agitée. Plus le temps passait, plus la peur, totalement incontrôlable, lui serrait les tempes, lui ébouriffait les cheveux et faisait suinter dans le creux de son dos, un liquide épais et dont l'odeur forte entretenait son anxiété. Il se sentait peu à peu et, avec toujours plus de force, envahi par la certitude que les pressentiments d'Algeiba étaient fondés. Le temps lui paraissait immobile et, inébranlables les remparts qu'il avait resserrés autour de lui.

L’angoisse et l’inaction l’oppressaient au point qu’il crut que son cerveau et son cœur allaient être broyés de douleur, lorsqu’on entendit un cri sur la montagne, au-dessus du promontoire.

Aussitôt, Zosra bondit et hurla pour demander qui était là. Une silhouette dégringola dans la pénombre. À la lumière des torches qu’on avait finalement allumées, l’architecte reconnut, au moment où il entrait dans le cercle, l’un de ses hommes. Il était comme ramassé sur lui-même, voûté, tel un homme roué de coups. Quand son visage apparut, Zosra et l’architecte virent qu’il pleurait sans essuyer les larmes qui ne cessaient de jaillir de ses yeux. Aucun des deux ne parla. Ils se raidirent mécaniquement.

“Zosra, notre roi, un malheur terrible est arrivé, murmura l’homme, qui parvenait à peine à parler, tant la douleur l’avait frappé.

— Algeiba ? demanda Zosra.

— Oui, souffla l’homme, Algeiba.”

Comme il ne disait plus rien, Zosra l’empoigna aux épaules et le secoua.

“Mais parle ! Parle donc ! Que s’est-il passé ? Où est Algeiba ?

— Elle est morte”, répondit-il.

Zosra allait à nouveau l’agripper et peut-être le battre tant il semblait hors de lui, quand l’architecte s’interposa. Il calma son ouvrier, le força à s’asseoir et lui arracha peu à peu l’histoire.

Il faisait partie du groupe qui avait enlevé les étais. Furieux de sa maladresse, il avait décidé de ne pas suivre ses compagnons à la cérémonie, mais de profiter des derniers instants de clarté pour aller récupérer les poutres. Il en avait déjà retrouvé une et l’avait rangée sur le rebord du chemin pour qu’on puisse la monter plus rapidement le lendemain, lorsqu’il avait aperçu la seconde, perpendiculaire au sentier et dont un fourré avait arrêté la course. Il s’en était approché pour la faire rouler jusqu’à la première, quand il avait découvert le corps d’Algeiba. Son torse était enfoncé et elle était couverte de sang. La poutre avait dû, en tombant, la frapper de plein fouet alors qu’elle montait au chantier.

Zosra poussa un hurlement prolongé et si effrayant qu’il semblait celui d’une bête. Un long silence tomba, tandis que le Grand-Prêtre le prenait aux

épaules et tentait de le calmer. Seul, le père d'Algeiba, dont tous les traits du visage s'étaient brutalement décomposés demeura immobile. Il fut le premier à réclamer une torche et à disparaître en compagnie de son ouvrier. Le Grand-Prêtre, malgré ses efforts, ne réussit pas à empêcher Zosra de courir derrière eux. Lorsqu'il eut invité le peuple à se disperser et à regagner Célubée, il prit à son tour, avec deux des soldats de Zosra, la direction empruntée par les trois hommes.

Ils ramenèrent le corps de la jeune fille dans la maison de son père. Sa robe blanche était brunie de sang et de terre. Mais son visage était intact et ses yeux, lorsqu'on l'avait éclairée, presque gais. On la mit très vite en terre, tant le chagrin de Zosra et de son père était déraisonnable. Eren, qui avait escorté le peuple jusqu'à la ville, à la demande du Grand-Prêtre, se chargea de toutes les mesures pratiques et décida de hâter les funérailles.

Pendant une assez longue période, Zosra demeura dans un tel état d'abattement et de révolte que personne, à l'exception de son architecte, abîmé dans la même douleur que lui, ne put lui adresser la parole. Les travaux de construction de la forteresse avaient été interrompus et les deux hommes passaient leurs journées l'un auprès de l'autre, soit dans la maison du bord du fleuve, soit en promenades.

Zosra ne se résignait pas à la mort d'Algeiba parce qu'il avait le sentiment d'avoir été dupé et qu'on avait privé abusivement la jeune fille du bonheur auquel elle aurait pu prétendre. Lorsqu'il lui arrivait de rompre le silence au cours des marches de celui qui aurait dû devenir son beau-père, il portait toujours la même accusation contre la cruauté des dieux.

"Si les dieux n'avaient pas repoussé la date de notre mariage au jour de la mort d'Algeiba, nous aurions pu vivre ensemble tous ces jours où nous avons vainement attendu que se lève l'aube de notre union. Nous aurions pu avoir un enfant. Te rends-tu compte ? J'aurais un héritier à présent. Il ne me reste plus rien d'Algeiba et il me faudra en plus, un jour, trahir la parole que je lui avais donnée en épousant une autre pour qu'elle me donne des enfants.

— Mais, répondait l'architecte, du moins le sens de ta vie n'est-il pas perdu. Tu pourras transmettre ton pouvoir à tes futurs enfants, même si Algeiba n'est pas leur mère.

“Mais, moi ? Moi, à qui laisserai-je mon savoir et mon expérience ? J’ai passé tant d’années de ma vie à former Algeiba pour faire d’elle une architecte aussi compétente et savante que moi. Tout cela est perdu à jamais.”

Ils gémissaient parallèlement sur l’amertume de leur sort, écoutant, sans la comprendre pleinement, la détresse de l’autre, ne s’accordant que sur l’ironie du destin qui avait voulu que l’on achevât la première muraille le jour prévu pour le mariage d’Algeiba.

“Pourquoi ai-je écouté le message des dieux, se lamentait Zosra. Pourquoi ne l’ai-je pas transgressé ? Pourquoi ai-je laissé Algeiba vivre dans l’angoisse ? Elle savait qu’elle ne serait jamais ma femme, même si elle ne parvenait pas à comprendre pourquoi.

— Détrompe-toi, répondait l’architecte, elle savait qu’elle allait mourir. Elle a terminé le jour de sa mort l’ensemble des travaux dont je l’avais chargée, comme si elle n’avait pas voulu laisser derrière elle des problèmes non résolus.

— Peut-être souhaitait-elle seulement passer en paix les premiers jours de son mariage ?

— Cela n’aurait pas ressemblé à Algeiba. Elle savait qu’elle devait mourir. Et ne savait-elle pas d’ailleurs qu’on devait enlever ce jour-là les étais du mur ? Pourquoi est-elle montée au chantier où elle n’avait rien à faire ?

— N’exagère pas la prescience ou le désir de mourir d’Algeiba. N’excuse pas les dieux. Ce sont eux et leur malignité qui sont responsables. Comment Algeiba aurait-elle pu prévoir la maladresse de tes ouvriers et la trajectoire des poutres pendant leur chute ?”

Jamais, ils ne montaient à la forteresse abandonnée et, errant sur les chemins aux alentours de Célubée, ressassaient toujours ces mêmes idées, dans l’espoir que leur répétition finirait par atténuer leur chagrin, comme l’aurait fait un exorcisme.

Un jour, cependant, au retour de l’une de leurs longues promenades, un homme, venu du pays des sages, attendait Zosra. Il était porteur d’un message pour lui de la part de l’astrologue.

“Notre astrologue te fait dire ceci, déclara l’homme : ‘J’ai vu dans le ciel la mort d’Algeiba. Si les dieux n’ont pas voulu que tu puisses l’épouser et la féconder, c’est qu’elle n’était pas destinée à porter le futur roi de Célubée. Tu es roi et tu dois songer à ton peuple et à tes devoirs à son égard. Surmonte ta tristesse et consacre-toi à tes tâches royales. Tu n’es pas au bout de tes épreuves. Préserve ton courage et ta volonté pour les dominer. ‘”

Ce message, fort peu consolateur et inquiétant, provoqua cependant le choc nécessaire pour sortir Zosra de sa prostration. Dès le lendemain, il reprenait ses activités antérieures avec la même énergie. Il s’absorba ainsi, plusieurs jours durant, dans les travaux qu’il avait si longtemps négligés. Un après-midi où il revenait du hameau le plus proche de Célubée, où il avait réglé un litige entre deux paysans, il rencontra l’architecte sur les bords du fleuve. Ce dernier marchait lentement, les bras croisés derrière son dos, voûté, les yeux perdus au-delà du fleuve sur des images que Zosra imaginait trop bien.

“Ne crois-tu pas, lui demanda Zosra, que tu devrais reprendre le chantier de la forteresse, plutôt que d’entretenir ainsi ton désespoir ?

— Tu as déjà oublié Algeiba, soupira tristement l’architecte.

— Non, je ne l’ai pas oubliée. Comment le pourrais-je ? Mon cœur est aussi lourd que le tien. Quand la nuit descend sur Célubée, l’envie de pleurer me prend ou celle de courir me jeter dans le fleuve, pour n’avoir pas à supporter tous ces jours à venir où je ne verrai plus Algeiba, ou l’épouvantable pensée qu’elle est seule sous la terre, trempée par la pluie les nuits d’orage, desséchée par la chaleur de l’été, abandonnée par nous sans que nous ayons pu faire autre chose que de l’abandonner. Lorsque le jour réapparaît, qu’une nouvelle nuit d’insomnie est derrière moi, je revois le visage d’Algeiba, j’entends sa voix, je sens ses bras autour de mon corps et je songe qu’elle est vivante aussi longtemps que je vis pour garder son souvenir en moi. Alors, le courage me revient, du moins celui d’agir pour chasser les obsessions morbides qui hantent mes nuits.

“Tu devrais te remettre au travail et terminer la citadelle. Après cela, tu pourrais t’attaquer à la maison royale. Algeiba en avait vérifié les plans, tu me l’as dit. Tout est donc prêt pour que tu t’y attelles et ainsi l’esprit de ta fille survivrait dans ma nouvelle maison.

— Je n’en ai pas le courage, Zosra. À quoi bon, ma vie est perdue.

— Pourquoi ? Tu auras laissé des traces tangibles de ta réflexion si tu construis ma forteresse et mon palais. N’est-ce pas mieux que de n’avoir rien créé ?

“J’ai beaucoup réfléchi à ton cas. Tu es jeune encore. Il te reste suffisamment d’années devant toi pour avoir un nouvel enfant et le former, comme tu avais formé Algeiba.

— Je ne puis faire cela.

— Pourquoi ne le pourrais-tu pas ?

— Ce serait trahir et mon épouse morte et ma fille morte.

— Mais ne pas le faire, c’est trahir ton peuple tout entier. Tu as autant que moi des responsabilités à l’égard du peuple dont tu es issu.

“Retourne dans ton pays. Va chercher une nouvelle femme. Lorsque tu sauras qu’elle est grosse, reviens ici et achève les travaux que tu avais envisagés pour Célubée.”

Après plusieurs jours et plusieurs conversations semblables à celle-là, l’architecte se décida à suivre le conseil de Zosra, moins parce qu’il en reconnaissait la force que pour tenter de sortir de son interminable accablement. Presque au même moment, Zosra demanda à Eren de lui trouver une épouse. Celle-ci, qui n’avait rien fait pour apporter quelque consolation à son petit-fils aux pires moments de sa détresse, lui fit remarquer – sans même chercher à adoucir son regard grave – qu’il était grand temps qu’il abandonne enfin son deuil. Zosra avait, depuis son enfance, pris son parti du manque de gaieté de sa grand-mère. Elle lui avait consacré tant de temps ainsi qu’à son frère et à sa sœur à l’époque où tous deux vivaient encore, qu’il s’était attaché à elle sans en exiger plus de démonstrations d’affection qu’elle n’en était capable.

Deux lunaisons plus tard, un messager venu de l’autre côté de la montagne lui apprit que l’architecte souhaitait qu’il assiste à son remariage. Aussitôt, Zosra s’embarqua. Le père d’Algeiba se jeta dans ses bras en le revoyant. Tous deux avaient les larmes aux yeux lorsqu’ils cessèrent de s’étreindre. Ils s’en furent ensemble vers la maison de la presqu’île où

demeurait la future épousée. C'était une jeune fille, à peine plus âgée qu'Algeiba. Elle avait accepté toutes les conditions que son fiancé avait mises à leur mariage et notamment celle que dès qu'un enfant leur serait né, elle lui en abandonnerait l'éducation et retournerait vivre dans sa famille. Zosra la trouva à la fois très jolie et discrètement intelligente. Il jugea bien cruelle la décision de son ami, même si, dans son for intérieur, il était décidé à ne pas s'attacher à celle que sa grand-mère était allée choisir pour lui et qui, à son retour à Célubée, serait depuis peu arrivée d'Arkkande.

Il prit part à la cérémonie avec autant de joie qu'il le put. Comme il pensait que son architecte n'y mettait pas autant de cœur qu'il aurait dû, il s'efforça de faire bonne figure à un événement que sa raison l'avait poussé à encourager et le forçait à accepter, mais que son cœur condamnait. Au milieu du repas, il sortit un moment pour calmer la tension de son corps et de son esprit. Il faisait quelques pas dans la nuit, lorsqu'une main se posa sur son épaule. Il se retourna lorsqu'il reconnut la voix de l'astrologue.

"Je sais que tu vas, toi aussi, prochainement te marier. Il te faudra y mettre plus d'âme que notre ami. Et, à te voir ce soir, je ne suis pas sûr que tu en sois capable.

— Tu t'intéresses beaucoup à moi.

— Depuis que j'ai déchiffré ton destin, je suis, lune après lune, ce que tu deviens. Tout est bien embrouillé dans ton avenir, aussi je me passionne pour cette énigme que tu me poses.

— Je croyais que tu savais tout de moi.

— Si cela avait été le cas, je t'aurais conseillé d'épouser Algeiba lorsque tu es venu me voir.

— Tu m'as pourtant fait dire que les dieux ne l'avaient pas choisie pour donner un nouveau roi à Célubée.

— C'est vrai. Mais il faut parfois braver les interdits pour transformer sa destinée. Ton destin – pour autant que je le comprenne clairement – semble être de commettre plusieurs erreurs et de subir des revers.

— Le message que tu m'as envoyé m'a beaucoup aidé. Ne peux-tu aujourd'hui me dire quelque chose ? Du moins me donner un conseil ?" demanda Zosra en levant les yeux vers le ciel, pour lui indéchiffrable, où les dieux semblaient avoir semé, au milieu des étoiles, les secrets de son avenir.

“Je peux te donner un conseil, mais peut-être ne le comprendras-tu pas ?

— Dis toujours.

— Méfie-toi des femmes âgées. Méfie-toi aussi de la lune.”

Instinctivement, Zosra la chercha dans le ciel. Elle était pleine et grosse, lumineusement lactée, si riche de promesses que Zosra demanda : “Pourquoi de la lune ?” Mais l’astrologue était parti.

Avant son départ, Zosra alla se promener avec l’architecte en direction des montagnes. Ils discutèrent des travaux de la forteresse et des projets de nouvelle maison royale. Lorsqu’ils arrivèrent à l’endroit où le niveau de la plaine commençait à s’élever en pente douce vers les montagnes, Zosra s’arrêta brusquement.

“C’est étrange, la dernière fois que je suis venu ici, il me semble qu’il y avait de l’herbe et même des bosquets. Aujourd’hui, il n’y a que des pierres et du sable.

— Je n’ai pas remarqué, répondit l’architecte. Le pied des montagnes a toujours été plus sec que le reste de la plaine.”

Comme ils allaient reprendre la route de la presqu’île, l’architecte l’entraîna vers une sorte de tertre qui, un peu plus à l’ouest, constituait un échelon intermédiaire entre la plaine et le versant de la montagne.

“J’ai souvent rêvé de bâtir une ville sur cet emplacement.

— Adossée à la montagne, comme l’est Célubée ?

— Oui… N’aimerais-tu pas avoir ta ville dans notre pays, avec son palais, ses maisons et ses rues ? Assez proche du fleuve pour qu’on puisse y avoir de l’eau et y installer un lieu d’embarquement pour Célubée ?”

Zosra ne répondit pas, se bornant à considérer le site et à dévisager son compagnon à l’excitation renaissante.

Lorsque Zosra fut revenu dans son pays, il épousa la jeune fille ramenée par Eren. Les dieux n’ayant pas fixé de délai excessif au jour du mariage, on expédia les préparatifs et Zosra eut à peine le temps de

s’apercevoir combien sa promise était délicate et fine, avec de beaux cheveux noirs et des yeux légèrement étirés qu’on aurait trouvés beaux s’ils avaient été plus expressifs, qu’il était déjà marié. Elle était venue d’Arkkande avec sa mère. Cette dernière devait repartir chez elle après la cérémonie, mais Eren semblait si heureuse de sa présence que Zosra lui proposa de rester encore un peu à Célubée.

Rapidement, sa jeune épouse lui donna un fils. Zosra, qui lui avait toujours manifesté beaucoup de gentillesse pour compenser la faible passion qu’elle lui inspirait, se montra particulièrement reconnaissant. À la même époque, le père d’Algeiba revint à Célubée. Il venait de lui naître un fils, à lui aussi. Aussitôt arrivé à Célubée, il se remit au chantier de la forteresse. Il avait laissé sa femme et son enfant chez lui, mais redescendait si souvent le fleuve pour aller les voir que Zosra comprit qu’il n’était pas si malheureux qu’il l’avait pensé de sa nouvelle situation matrimoniale.

Zosra l’accompagna un jour sous prétexte de revoir le tertre. En réalité pour observer le comportement de son ami vis-à-vis de sa famille. L’architecte était à l’évidence en adoration devant son fils et lui vouait une affection que Zosra était loin d’éprouver pour le sien. Sa jeune femme veillait sur l’enfant avec dévouement. Celui-ci aurait pu, à lui seul, justifier que, bien que l’enfant soit sevré, son père ne l’ait pas – comme il l’avait annoncé – emmené avec lui. Mais la nouvelle grossesse avancée de la jeune femme expliquait pourquoi l’architecte avait modifié ses projets. Alors que Zosra se trouvait encore chez eux, elle accoucha d’une petite fille. L’architecte la nomma Scheat, comme il avait nommé Markab son frère, du nom des étoiles qui, alignées dans le ciel que découvrait Algeiba de sa fenêtre les nuits où elle réfléchissait aux calculs imposés par son père, formaient avec deux autres étoiles une figure géométrique qui avait toujours fasciné la jeune fille.

Quand Zosra revint à Célubée, sa femme avait également mis au monde une fille. Autant l’architecte avait été heureux d’avoir une fille, autant Zosra fut désappointé. Après la naissance de son fils, Aswa, il avait souhaité un second garçon afin d’assurer plus certainement sa succession. Au contraire de son ami, Zosra n’avait pas trouvé auprès de sa femme la consolation à laquelle aspirait son cœur déchiré de tristesse depuis la mort d’Algeiba.

Elle était assez distante et sortait peu de la maison royale où elle passait ses journées auprès de sa mère et d’Eren. Elle supportait mal les caresses

que Zosra se croyait obligé de lui prodiguer par devoir royal et générosité conjugale, n'y répondait jamais et se bornait à les subir avec plus ou moins de patience. Si elle était assez jolie et avait un port de tête élégant, ses étranges yeux, indéchiffrables et impassibles, inquiétaient et repoussaient un peu Zosra, qui ne parvenait pas, pour cette raison, à la trouver pleinement désirable. En dépit de leurs réticences mutuelles, il eut d'elle cinq enfants : Aswa et quatre filles. Zosra eut beau se désespérer de ne voir naître que des filles et prendre conseil de tous ceux auxquels il prêtait quelque science en ce domaine, Aswa demeura son seul garçon. Il ne persévéra pas au-delà, car sa femme mourut en mettant au monde sa dernière fille.

Zosra n'en éprouva pas beaucoup de peine et, malgré la contrariété que lui causait le fait de n'avoir qu'un fils, il se trouva plutôt soulagé. Il confia ses enfants à Eren, comme l'avait fait son père avant lui et, parce qu'il craignait que, l'âge venant, elle n'ait plus autant de forces qu'autrefois, il demanda à sa belle-mère, qui voulait retourner à Arkkande, de rester avec eux pour lui prêter main-forte.

Entre-temps, l'architecte, ayant achevé la citadelle, avait fait venir à Célubée sa femme et ses deux enfants. Tandis que Zosra prenait possession de la forteresse et y installait ses soldats, l'architecte entamait la construction du palais qui devait remplacer la maison royale. Afin que Zosra et sa famille n'aient pas à déménager pendant les travaux, il commença par élever la façade orientale. Elle se trouvait précisément à l'emplacement où Neter avait jadis enterré Alla et devait donc longer le vieux chemin montant au promontoire. L'architecte n'avait pas l'intention de faire disparaître les jardins plantés par Larme autour de la maison royale, mais d'en transformer certains en jardins intérieurs sur lesquels ouvriraient de nombreuses chambres du palais. Dans les plans qu'il avait élaborés avec Algeiba, la maison royale actuelle ne constituerait qu'une aile provisoire qui serait ensuite détruite pour conserver son harmonie à l'édifice. Elle se prolongerait par des jardins jusqu'à l'extrême bord de la terrasse, légèrement au-dessus du fleuve, d'où l'on pourrait, en levant la tête, admirer l'étonnante forteresse, si discrètement accrochée aux flancs de la montagne qu'on la croyait suspendue dans le vide.

Pendant les nombreuses années que dura la construction de l'édifice, Zosra ne passa jamais un jour sans aller surveiller l'avancement des travaux. Malgré les plaintes continuelles d'Eren et de sa belle-mère, qui ne supportaient ni le bruit ni la poussière soulevée par le chantier, il encouragea son ami à poursuivre son entreprise. Il aimait les discussions avec l'architecte, à nouveau perdu dans le bonheur de mettre sa science en pratique et de la transmettre. Presque toujours se tenait auprès de lui son petit garçon. Ou bien il exerçait son œil. Ou bien il courait vérifier que les matériaux que son père comptait employer avaient bien la forme et la consistance désirées. Ou bien encore, assis aux pieds de son père, il dessinait sur le sol de fantomatiques plans de maisons ou de villes que l'architecte balayait de coups de pied lorsque Markab avait commis une erreur d'interprétation ou d'appréciation des directives qu'il lui avait données. Zosra s'étonnait toujours que l'enfant accepte si gentiment de se soumettre au tyrannique besoin de son père de lui enseigner son art. Mais Markab était appliqué et curieux et n'aurait jamais songé à se plaindre de ce qu'on le privât de jeux.

Tout aussi étonnante était Scheat à qui son père apprenait les mathématiques. Il n'avait pas voulu qu'elle se contente des enseignements de sa mère. Il ne lui avait pas imposé, comme à son frère, la rigueur de l'apprentissage de l'architecture. Mais il voulait qu'elle fût du moins capable de comprendre et de corriger les plans que Markab dessinerait. Elle montrait tant de dispositions que son père était décidé à la confier bientôt à celui qui, au sein de son peuple, dominait cette science.

Lorsque Zosra, en passant, venait rendre visite à la femme de son ami, il trouvait généralement la petite fille penchée sur ses exercices et sa mère se lamentant de ce qu'elle ne veuille pas consacrer autant de temps à apprendre les trois langues qu'elle-même pratiquait et aurait souhaité lui enseigner. Zosra ne pouvait s'empêcher de venir souvent dans la maison du bord du fleuve, malgré le chagrin qui le prenait toujours lorsqu'il en repartait, car Scheat ressemblait à Algeiba quand elle travaillait devant sa fenêtre. C'était toujours ce qu'il apercevait d'abord en arrivant, la tête, soit songeusement levée, soit courbée, de Scheat, si semblable dans chacune de ses attitudes à Algeiba, qu'il croyait parfois que le temps s'était renversé. Bien que ses traits ne fussent pas en tous points ceux de sa demi-sœur, Scheat lui ressemblait incontestablement, sans qu'il soit possible de

déterminer clairement ce qu'elles avaient en commun. Lorsqu'elle partit avec sa mère pour la presqu'île du pays des sages, ses yeux avaient pris l'expression d'Algeiba, et Zosra voyait que même son père en était affecté.

Quand Aswa eut une dizaine d'années, Zosra décida qu'il était temps qu'il s'en occupe. Jusque-là, il s'était reposé sur sa grand-mère, se souvenant trop bien du bonheur de son enfance auprès d'elle pour ne pas souhaiter que son fils en profite à son tour. Zosra était toujours entouré de plusieurs sages. Sachant son intérêt pour leur savoir, ils venaient le trouver pour l'entretenir de leurs travaux et, parfois, lui demander de l'aide lorsqu'ils souhaitaient organiser un voyage dans l'une des contrées voisines et approfondir tel ou tel point qu'ils jugeaient encore contestable. Zosra poursuivait ainsi, jour après jour, son instruction commencée dans ses jeunes années. Il désirait que son fils reçoive la même formation que lui et manda plusieurs sages pour lui apprendre les rudiments des sciences.

Eren et la grand-mère d'Aswa se montrèrent assez mécontentes de cet arrangement. Même Aswa mit une certaine mauvaise humeur à se plier aux exigences de son père. Mais Zosra ne céda pas et installa trois sages dans la maison royale. Il accorda toutefois à Eren et à sa belle-mère qu'Aswa passât plusieurs heures auprès d'elles chaque jour. Lui-même l'emmenait tous les jours faire une courte promenade d'inspection pour le préparer à ses fonctions royales. En réalité, Zosra se sentait mal à l'aise avec son fils et s'en voulait de ne pas l'aimer comme il l'aurait dû. Il préférait ses filles et surtout la benjamine, celle dont la naissance avait coïncidé avec la mort de sa mère, parce qu'elles étaient enjouées et affectueuses, toujours prêtes à se laisser cajoler par leur père lorsqu'il leur rendait visite, tandis qu'Aswa était maussade et le fuyait. Zosra se persuada que l'enfant lui en voulait de l'avoir abandonné à son arrière-grand-mère et à sa grand-mère et décida de réparer l'injustice que pouvait avoir ressentie son fils.

Cependant, ces promenades s'avérèrent décevantes. Aswa ne parlait pas, répondait à peine aux questions de son père et marchait sinistrement à ses côtés, comme pour bien manifester l'étendue de sa complaisance. Zosra en souffrait tant qu'il emmena un jour aussi sa benjamine. Elle réagit comme il avait secrètement espéré que le ferait Aswa, gambadant autour d'eux, s'amusant de tout, babillant sans relâche et posant tant de questions que Zosra était débordé. Malgré sa présence, l'humeur d'Aswa ne

s’améliora pas. Il parut au contraire agacé et finit par répondre sèchement à l’une des questions de sa sœur pour avoir enfin la paix. Étrangement, cette réaction à la fois surprit et plut à Zosra. Que son fils manquât de patience le décevait un peu, mais qu’il ait répondu si précisément et intelligemment à la question posée lui apportait enfin ce qu’il cherchait : la certitude que son fils était apte aux tâches qu’il devrait lui confier.

À compter de ce jour, Zosra se prit d’affection pour lui et multiplia les efforts pour dissiper le permanent ennui qui semblait affecter son fils. Il en était parfois récompensé d’une réflexion pénétrante, voire – mais c’était plus rare – d’une ébauche de sourire. Aswa restait un tel mystère que Zosra avait résolu de le percer et de s’en faire aimer. Aussi prolongea-t-il les moments qu’ils passaient ensemble chaque jour. L’enfant ne manifesta ni contrariété ni plaisir. Mais Eren et sa grand-mère vinrent se plaindre de ce qu’elles le voyaient de moins en moins. Zosra entra dans une violente colère et leur défendit de se mêler de ce qui ne les regardait pas. Sa belle-mère ne répondit pas à ces reproches, mais Eren écarquilla ses yeux tristes et répliqua :

“Je vois que tu es comme ton père et que ton respect pour qui t’a élevé ne s’étend pas au-delà des limites de ton plaisir. Il y a des erreurs qu’il ne faut pas répéter, Zosra.

— Que veux-tu dire ? Je te respecte autant que je le dois et grande est ma gratitude à ton égard. Mais je ne te permets ni de me parler sur ce ton ni de t’opposer aux décisions du souverain de Célubée.”

Eren ne jugea pas utile de répondre et fît demi-tour au bras de la belle-mère de Zosra.

Ce dernier poursuivit donc l’éducation de son fils. Il l’emmenait souvent sur le nouveau chantier dans l’espoir de l’intéresser à l’œuvre entreprise par l’architecte et espérant qu’il se prendrait d’amitié pour Markab. Mais Aswa ignorait le fils de l’architecte et balayait d’un regard ennuyé et les plans étalés devant lui et les murs qui s’élevaient vers le ciel. Quant à Markab, il surveillait Aswa du coin de l’œil, mais ne fît jamais le moindre geste vers lui, malgré la tendre gentillesse de son caractère. Zosra, qui voyait tout cela, en était malheureux. Plusieurs fois, il essaya de s’en ouvrir à l’architecte, mais celui-ci, repris par sa passion, n’était pas

suffisamment intéressé par la question pour répondre autrement que par des banalités.

Quelques années passèrent ainsi et le palais était à présent presque achevé. L'architecte, qui souhaitait entreprendre autre chose, avait réussi à convaincre Zosra de construire une ville au pays des sages sur le tertre qu'il lui avait montré au moment de son mariage. Aidé par Markab, il en avait quasiment achevé les plans. Zosra partit avec lui pour étudier sur place les projets conçus par son ami. On laissa Markab à Célubée pour surveiller les derniers travaux. Zosra aurait souhaité emmener Aswa avec lui. Mais ce dernier manifesta si peu d'intérêt pour ce voyage et un tel plaisir lorsque son père l'autorisa finalement à rester à Célubée que Zosra, à la fois heureux d'avoir réussi à l'obliger à faire preuve de reconnaissance et triste que ce soit en acceptant qu'il ne l'accompagne pas, s'en alla, l'esprit amer.

Sur place, il passa de merveilleux moments auprès de son architecte, à découvrir les lieux, à regarder la jeune Scheat courir de droite à gauche autour d'eux avant d'aller reproduire les plans de son père sur le sol et de s'extasier de son imagination et de celle de Markab. Il fit aussi de longues courses, seul dans la plaine, pour se reposer de ses inquiétudes mentales et de la tristesse héréditaire qui l'envahissait de plus en plus au fil des années. Il s'étonna de voir le pied des montagnes aussi desséché, mais ne jugea pas utile d'attirer à nouveau l'attention de l'architecte sur ce point. Enfin, il retourna voir l'astrologue et lui avoua qu'il ne savait que penser de son fils.

"Ne saurais-tu me dire, demanda-t-il, ce qu'il est au fond de lui et pourquoi il est si différent de tous les enfants ?

— Ce n'est plus vraiment un enfant à présent, fit remarquer l'astrologue. N'avais-tu pas son âge lorsque tu devins roi ?

— À peu de chose près, admit Zosra.

— Je ne peux rien te dire, soupira l'astrologue. Mais je crois que tu sauras bientôt ce que tu cherches. Bientôt aussi, viendra la fin du temps de tes épreuves…"

Comme Zosra souriait, il ajouta cependant : "Ce temps n'est pas encore fini, souviens-t'en."

Zosra repartit donc, à la fois apaisé, comme chaque fois, par son passage dans le pays des sages et troublé par tout ce qu'il allait retrouver à Célubée. Rien pourtant n'avait changé, à l'exception du palais, dont la construction était terminée et qui restait à décorer. Markab lui demanda la permission de retourner chez lui pour prendre l'avis de son père sur les sculpteurs et les peintres à engager. Zosra l'y autorisa, bien qu'il sût qu'il ressentirait de la tristesse à n'avoir plus auprès de lui ni l'architecte ni son fils.

Pour s'occuper l'esprit et ne pas céder à la dépression qu'il sentait le gagner, il se mit à marcher longuement et à reprendre l'étude approfondie de la langue des sages. Pour cela, il demanda l'aide de l'un des professeurs d'Aswa. Chaque soir, ils s'installaient tous les deux, le plus souvent dans les jardins, pour travailler. Zosra aimait le calme de la nuit et son pouvoir de concentration des choses.

Une nuit où ils travaillaient ainsi tous deux, ils virent monter la lune dans le ciel. Elle était si parfaitement ronde et sa clarté si troublante que la nuit se trouvait comme imprégnée de son parfum. Zosra la regarda s'élever, transformant peu à peu le paysage ténébreux. Son professeur attendit la fin de sa songerie. Comme elle se prolongeait, il murmura :

"Voici revenues les heures qu'ils espèrent tant."

Zosra mit un moment à comprendre ce que le sage venait de lui dire. Il se tourna vers lui et lui demanda ce qu'il entendait par là.

"La lune, répondit le sage, ne le sais-tu donc pas ?

— Que devrais-je savoir ?

— Il y a chez toi des adorateurs de la lune.

— De la lune ? interrogea Zosra, plus amusé qu'intrigué. Mais ne fait-elle pas partie des dieux que nous célébrons avec nos prêtres ?

— Oui, sans doute. Je crois cependant qu'il s'agit d'un culte différent.

— Quel culte ? demanda Zosra d'un ton sec.

— Je n'en sais rien. Je pense seulement qu'il ne peut s'agir de vos rites ordinaires.

— Qu'est-ce qui te le fait penser ?

— Écoute, Zosra, répondit le sage, ennuyé, est-ce que tu te moques de moi ? Feins-tu d'ignorer les agissements d'une partie de ta maison ? Que veux-tu de moi ?"

À ces mots, Zosra se leva et s'éloigna de quelques pas en surveillant la lune. Elle lui parut soudain dangereuse. Il se souvint de l'astrologue puis fit demi-tour et revint vers le sage, toujours assis dans l'herbe.

"Viens avec moi, chuchota-t-il, nous sommes trop près du palais, ici."

Ils s'éloignèrent vers le fleuve, jusqu'à l'extrême bord des jardins. Zosra et son compagnon s'installèrent sur les rochers qui fermaient la terrasse à cet endroit.

"Maintenant, commença Zosra, parle. Je ne sais rien de ce que tu insinues.

— Veux-tu dire que tu n'as pas autorisé ce qui se passe ici ?

— Je n'ai rien autorisé parce que je ne sais rien."

Alors, le sage parla et Zosra, de plus en plus secoué par ce qu'il apprenait, sentant la sueur ruisseler sur ses tempes et sur son dos, sut que l'astrologue avait eu raison. Le temps des épreuves n'était pas encore achevé.

Eren et la belle-mère de Zosra, et sans doute sa femme au temps où elle vivait, pratiquaient l'ancien culte interdit d'Arkkande. Elles adoraient la lune, attribut du dieu noir que les prédécesseurs de Zosra avaient fait disparaître du pays d'Arkkande bien des années plus tôt.

"Comment sais-tu que c'est de ce culte et de ce dieu qu'il s'agit ?

— Tu sais que je suis chez moi le gardien des traditions religieuses. J'ai recueilli celles de nombreux peuples et, lorsque tu m'as invité à Célubée, j'ai pu m'instruire auprès de ton Grand-Prêtre. Je l'ai aidé aussi à transcrire dans notre écriture ce que vous nommez la chronique secrète de Célubée. C'est là que j'ai appris l'histoire de ce dieu noir, du culte de la lune et des serpents et de votre ancien roi Naïra, qui tenta d'introduire cette religion à Célubée et fut assassiné. Ne sais-tu pas cette histoire ?

— Je l'ai apprise, enfant, du temps où le Grand-Prêtre m'enseignait l'histoire de Célubée. Mais il répétait toujours que les prêtres de ce dieu

avaient été exterminés.

— Il semble que non. Ce culte est resté secret pendant tous ces siècles où vous l'avez interdit. Mais il n'a jamais disparu. Je suis allé à Arkkande lorsque j'ai compris ce qui se passait dans ta maison. J'ai rencontré quelques personnes qui ont bien voulu me parler. On dit là-bas que dans l'arrière-pays d'Arkkande, là où sont les volcans, le dieu noir marche toujours les nuits de pleine lune au bord des lacs dont il a surgi. À Arkkande même, peu de gens pratiquent ce culte. Mais dans la région des volcans, presque tous les habitants sont restés fidèles à leur dieu maudit.

— Mais pourquoi Eren observerait-elle ce culte infernal ? Et comment ne l'ai-je pas su plus tôt ? Comment mon père et mon grand-père l'auraient-ils ignoré ?

— D'après ce que je sais de ton grand-père, il était si épris d'elle qu'il ne s'inquiéta guère de ce qu'elle pensait ou de ses origines. Quant à ton père, il était souvent absent. Vis-à-vis de toi, elle a cru bon d'être discrète.

"Le père d'Eren était marchand à Arkkande, mais sa mère venait du pays des volcans. Elle mourut très jeune mais obtint de son mari que sa fille soit élevée par l'une de ses servantes. C'est par elle qu'Eren fut instruite de cette religion. Comme elle est intelligente, elle a compris, en arrivant à Célubée, qu'il était préférable qu'elle cache sa dévotion au dieu noir. Elle n'a pas voulu, bien qu'elle l'eût pu puisqu'elle s'est retrouvée seule avec lui très tôt, que Kiffa apprenne le nom du dieu noir. Sans doute a-t-elle elle-même célébré ses rites, à l'écart et en silence. Elle aurait pu aussi, lorsque ton père vous a confiés à elle, vous enseigner sa religion. Il ne semble pas qu'elle l'ait voulu, du moins pas en ce qui te concerne…

"Quand tu lui as laissé le soin de te trouver une épouse, reprit-il très vite, elle est allée au pays d'Arkkande et a choisi pour toi une femme du pays des volcans qui célébrait le culte du dieu noir. Depuis, elle n'a plus été seule à accomplir les rites proscrits.

— Tu sais beaucoup de choses, sage. Tu en sais sûrement davantage encore, murmura Zosra, soudain las.

— Es-tu certain de vouloir l'apprendre ?

— Puis-je faire autrement ?" répondit Zosra.

Le sage lui jeta un coup d'œil. Sous la lune malfaisante, le visage du souverain était blême. Son compagnon remarqua ses épaules courbées et que ses mains, jointes entre ses genoux, étaient plus crispées que serrées.

"Que veux-tu savoir ?

— Tout ce que tu peux me dire et surtout pourquoi Eren a soudain renoncé à sa première discrétion.

— Cela, je crois que tu dois le savoir. Pour moi, je l'ignore. Il a dû se passer quelque chose dans la vie d'Eren ou dans la tienne qui l'a amenée à te vouloir du mal.

— Pourquoi dis-tu qu'elle me veut du mal ? N'est-elle pas ma grand-mère ?

— N'a-t-elle pas choisi pour toi une femme dont elle savait qu'elle pratiquait des rites interdits et innommables ? Ne l'a-t-elle pas encouragée à persévérer ? N'a-t-elle pas fait plus encore ? Si elle t'aimait, elle n'aurait pas tout mis en œuvre pour te déplaire, tout préparé pour te rendre malheureux et détruire les fondements de Célubée.

— Que veux-tu dire ?

— Ne peux-tu comprendre sans m'obliger à parler ? soupira le sage. Eren s'est abstenue de vous révéler, à Kiffa et à toi, l'existence et le culte du dieu noir. Mais elle n'a pas persisté dans ces dispositions vis-à-vis de tes enfants."

Comme Zosra ne disait rien, le sage poursuivit :

"Ta grand-mère et ta belle-mère, auxquelles tu l'avais confié, ont, dès son plus jeune âge, initié Aswa à leurs mystères. Il a su, avant de parler, rendre hommage au dieu noir. Elles ont fait venir un prêtre d'Arkkande qui lui a appris à utiliser les serpents. Chaque nuit de pleine lune, c'est lui qui célèbre le culte pour les deux vieilles femmes et ses sœurs. Lorsqu'il te succédera à Célubée, il introduira le culte du dieu noir. C'est pourquoi Eren t'a empêché de concevoir un autre fils. Si tu avais engendré un second garçon, tu l'aurais immédiatement confié au Grand-Prêtre pour qu'il le forme. Aswa aurait eu alors, non seulement un rival parce que tu pouvais t'aviser de lui préférer son cadet pour te succéder, mais un adversaire.

— Depuis combien de temps sais-tu tout cela ?

— Depuis que tu m’as confié l’éducation de ton fils. J’ai vite compris que mes leçons ne l’intéressaient pas, malgré la vivacité de son intelligence. Il semblait avoir toujours l’esprit ailleurs et les lendemains des nuits de pleine lune, ses yeux étaient étranges. Enfin, il ne t’aimait pas ou du moins paraissait ne pas t’aimer. J’en ai parlé avec les autres sages que tu avais appelés auprès de lui. Tous avaient fait les mêmes observations que moi. Alors, nous l’avons surveillé et suivi. Ainsi avons-nous appris ce qui se passait. Cependant nous pensions – malgré ce que nous connaissions de toi – que tu fermais les yeux sur ces pratiques.

“Nous savions tous combien tu aimais ta grand-mère et combien tu désirais qu’Aswa s’attache à toi. Nous ne pouvions supposer que tu ignorais tout. Nous respections ce que nous pensions être ta volonté. C’est pourquoi nous ne t’avons rien dit.”

Zosra ne répondit pas. À son attitude, le sage comprit qu’il était accablé. Quand Zosra leva les yeux vers le ciel où la lune était maintenant très haute, il suivit son regard. Les yeux toujours fixés sur la lune, Zosra demanda :

“Tu sembles bien connaître Aswa. Crois-tu qu’il soit trop tard pour le faire renoncer à cette abomination ? Puis-je espérer, en le séparant du reste de sa famille, le transformer complètement ?

— Je crains qu’il ne soit trop tard, Zosra. Il a été totalement perverti par ces deux femmes. Tu ne pourras plus le changer.”

Zosra soupira tristement. Il prit sa tête entre ses mains et regarda le sol. Il releva finalement la tête et dévisagea son compagnon. Les yeux de Zosra étaient si brillants dans le clair de lune que le sage comprit qu’il pleurait.

“Tu aimes beaucoup Aswa, n’est-ce pas ? demanda-t-il.

— Beaucoup ? Je ne sais pas. Je m’étais attaché à lui. Il semblait si fort et si intelligent que j’étais fier à l’idée qu’il me succéderait même si je ne comprenais guère son comportement. Je pensais qu’il me reprochait de ne m’être pas intéressé à lui du temps de son jeune âge et que c’était ce qui l’empêchait de m’aimer.

— Je crois qu’il a fini, lui aussi, par t’estimer et apprécier ta compagnie. Mais il est tellement sous la coupe des deux vieilles qu’il n’ose

ni s’abandonner à ses sentiments ni encore moins les exprimer. Ce sont elles qui ont dû le prévenir contre toi.

— Mais que leur ai-je fait ? Qu’ai-je fait à Eren ? Je l’ai toujours aimée. Pourquoi me déteste-t-elle ? Pourquoi me priver de mon fils ?

— Cherche en toi. Cherche dans ton histoire. Peut-être découvriras-tu pourquoi ? Peut-être n’y a-t-il pas de raison. Nous ne sommes pas obligés de trouver toujours des explications à nos amours et à nos haines.

“Que vas-tu faire ?” demanda-t-il après un nouveau silence.

Les yeux luisants de Zosra se posèrent sur lui.

“Que puis-je faire ? demanda-t-il. Ai-je le choix ?”

Le sage tressaillit à ces derniers mots. Il se leva.

“Me permets-tu de rentrer chez moi dès demain ? Je ne pourrais supporter de rester davantage à Célubée.

— Tu es libre”, répondit Zosra.

Le sage lui tourna le dos et s’enfonça dans la nuit laiteuse. Zosra regarda sa silhouette s’effacer. Il demeura sur son rocher toute la nuit, à écouter le fleuve couler en contrebas. Il avait si mal qu’il hésita à se laisser basculer dans les eaux. Mais il était roi, roi de Célubée et aucun malheur personnel ne devait l’affecter au point d’oublier son peuple dont le sort dépendait de lui.

Quand l’aube se leva, il jeta un dernier regard aux eaux tentatrices. Il vit que les trois sages s’embarquaient. Ils l’aperçurent et lui firent un signe. Il répondit, puis traversa ses jardins. Le palais était silencieux. Il le quitta rapidement pour aller marcher dans les rues de Célubée où le peuple s’éveillait, déclosant ses portes et ses fenêtres. Zosra les regarda prendre possession de la vie revenue. Les artisans se remettaient au travail. Les femmes descendaient à nouveau chercher de l’eau et les enfants s’élançaient à travers les ruelles. La nuit n’avait été, pour eux, qu’une parenthèse évanouie. Tout était semblable à la veille et sans doute au lendemain. Il répondit à leurs saluts. Il les aimait et eux l’aimaient. Cela seul comptait si c’était son destin.

De retour à la maison royale, il convoqua Aswa. Lorsque celui-ci entra, ses yeux étaient cernés et brillaient de cet éclat étrange signalé par le sage. Zosra se demanda ce qu'on lui faisait au cours de ces nuits de sorcellerie. Il eut un mouvement d'attendrissement pour lui, qui n'était que la victime d'une haine ou d'une vengeance que Zosra ne comprenait pas et qu'il ne voulait pas connaître.

Il passa plusieurs heures avec son fils, au point qu'Eren, inquiète, fit irruption dans la pièce. Mais Zosra la chassa si sèchement qu'elle disparut aussitôt. Quand Aswa lui eut confessé tout ce qu'il savait depuis la dernière nuit, Zosra lui demanda :

"Es-tu prêt à renoncer à ce dieu et à ces rites ?

— Je ne le puis, répondit Aswa.

— As-tu peur de ces deux femmes ? De ce dieu cruel ? De leur vengeance ?

— Je n'ai pas peur. Mon cœur est ferme et la crainte d'une vengeance ne m'empêcherait pas, si je le désirais, d'abandonner mon dieu. Je ne le puis, parce que j'aime ce dieu, que mon sort est à tout jamais lié à lui.

— Comment peux-tu aimer ce dieu mauvais, ce dieu méchant ?

— Il n'est méchant que pour ceux qui ne le connaissent pas. Pour moi, il est l'infini, le sens de ma vie.

— Mais ces pratiques atroces qu'il exige ? Tu exécutes des serpents. Tu offres du sang à ton dieu. Irais-tu un jour jusqu'à tuer des hommes pour lui ?

— S'il me le demandait, je le ferais."

Après quelques heures de cette discussion, Zosra comprit qu'il n'y avait pas d'espoir et que le sage avait raison. Il se tut quelques instants et dévisagea Aswa qui, pour la première fois, le regardait en face, presque avec confiance. Enfin, il reprit :

"Pourquoi ne m'as-tu jamais rien dit ?

— On me l'avait interdit et je crois que tu ne pouvais comprendre.

— N'as-tu jamais eu envie de m'en parler ?

— Parfois", admit Aswa.

Le père et le fils se regardèrent. Jamais, ils le savaient, ils n'avaient été aussi proches. Zosra sourit douloureusement.

"Aswa, tu sais qu'il m'est impossible de tolérer ce culte.

— Je le sais.

— Si tu ne veux pas l'abandonner, tu sais ce que cela signifie ?

— Je le sais."

Zosra grimaça. Les yeux d'Aswa avaient perdu leur étincelle trouble. Ils étaient profonds et doux. Ils plongeaient dans ceux de son père. Zosra essaya une nouvelle fois :

"Ne veux-tu pas, Aswa, tenter de renoncer à ton dieu ?

— Si je te le promettais aujourd'hui, demain, je manquerais à ma parole. Mon cœur est plein de mon dieu.

— Mon cœur à moi est plein de tristesse, Aswa.

— Le mien l'est aussi, même si tu ne peux le croire", répondit Aswa dans un murmure.

Aswa se leva et vint vers son père. Il l'étreignit.

"Je comprends, chuchota-t-il, je comprends.

— Tu aurais pu être un grand roi, murmura Zosra à son tour.

— Je ne crois pas", dit Aswa en s'écartant de son père.

Comme il allait quitter la pièce, il se retourna une dernière fois.

"Je suppose qu'il est inutile de te demander d'être clément envers Eren et ma grand-mère ?

— Inutile", répondit Zosra d'un sourire si triste qu'Aswa se précipita hors de la pièce.

Le lendemain matin, un soldat ramena le corps d'Aswa à Zosra. On l'avait trouvé, un serpent enroulé autour de son cou. L'animal l'avait mordu à la naissance de l'épaule, mais était étrangement demeuré blotti autour du cadavre. Il avait fallu le tuer pour délivrer Aswa.

Le surlendemain, Zosra prit la route du pays du cuivre. On enterra en son absence Eren, sa belle-mère et ses trois filles aînées retrouvées étranglées dans leur chambre juste avant son départ. Zosra chargea des funérailles le capitaine des troupes et lui confia Célubée pour quelques lunaisons. Il emmena sa plus jeune fille avec lui.

Lorsqu'il revint, seul, il paraissait plus accablé encore qu'au moment de son départ. Il avait marié sa benjamine à un marchand du pays du cuivre et avait erré sur les routes de la montagne avant de regagner son pays. Il était si désemparé et épuisé qu'il ne prit pas garde à l'animation du palais et se rua vers sa chambre dans l'ancienne maison royale. Il y dormit jusqu'à ce que la voix de Markab le réveille. Le jeune homme se tenait au pied de son lit.

Zosra se jeta dans ses bras et l'étreignit si longtemps que Markab dut se dégager. Il fît un petit sourire à Zosra : "Je suis revenu finir le palais", dit-il.

Pendant de nombreux jours, la compagnie de Markab fut le seul réconfort de Zosra. Avec lui, il pouvait parler. Il aimait tellement le jeune homme et depuis si longtemps, que l'idée que son fils aurait pu lui ressembler ne lui causait pas d'amertume. Markab savait qu'outre la douleur qu'éprouvait Zosra d'avoir dû faire disparaître tous les siens, celui-ci se désespérait à la pensée qu'il se retrouvait à présent, à un âge plus que mûr, sans héritier auquel confier les destinées de Célubée après sa mort. Il regardait Markab diriger les travaux d'embellissement de son immense palais, si vide. Avec tristesse, les jours où il laissait son chagrin le déborder et, ironie, ceux où il parvenait à prendre du recul sur lui-même.

Plusieurs lunaisons s'étaient écoulées depuis la nuit où Zosra avait été contraint de trancher dans sa vie, lorsque débarqua son architecte. C'était un vieil homme à présent et Zosra vit qu'il lui avait fallu prendre sur lui pour accomplir le voyage. Les deux hommes s'embrassèrent longuement.

"Zosra, lui dit son ami, mon cher Zosra, j'ai longtemps cru que les dieux m'atteignaient plus cruellement que toi. Souvent, aux premiers temps de la mort d'Algeiba, je t'ai envié et haï. Je pensais qu'on ne pouvait souffrir davantage que moi. Je sais à présent qu'aucun homme n'a été aussi frappé que toi."

L'architecte passa plusieurs jours auprès de lui, ne le quittant que pour aller arpenter les salles du palais qu'il contemplait d'un œil satisfait.

Avant de repartir, l’architecte lui dit :

“Lorsque Algeiba est morte, j’avais ton âge et je me désespérais de n’avoir plus d’enfant à qui transmettre mon savoir. C’est toi qui m’as engagé à me remarier. Cesse de te tourmenter inutilement à l’idée que tu n’as pas d’héritier. Remarie-toi. Tu peux encore engendrer d’autres enfants, les élever et les former.

“Autre chose encore, ajouta-t-il, un pied déjà dans la barque, viens voir mes travaux de l’autre côté de la montagne. Ta ville pousse. Je voudrais te la montrer avant de mourir.”

Zosra promit d’étudier les deux propositions, bien qu’il fût surtout hanté par le désir de monter une expédition contre l’arrière-pays d’Arkkande afin d’en extirper définitivement la religion maudite qui avait tant ravagé sa dynastie. Quand il s’en ouvrit à Markab, celui-ci le lui déconseilla.

“Tes ancêtres l’ont fait avant toi. Ils n’ont jamais réussi à détruire ce dieu noir. Tu n’y parviendras sans doute pas davantage. Mieux vaut renoncer à choisir vos femmes dans ce pays trouble. Rejoins plutôt mon père. Distrais-toi pour calmer ta douleur. Oublie-la au lieu de l’entretenir.”

Zosra embarqua donc. Sur la presqu’île, on l’accueillit avec un tel bonheur qu’il se sentit presque heureux. Il visita la nouvelle ville. Une seule maison était totalement achevée. C’était la sienne. L’architecte, certain que Zosra souhaiterait avoir une résidence au pays des sages, lui en avait aménagé une. Moins somptueuse que son palais de Célubée, elle se repliait sur des jardins intérieurs et d’étranges couloirs. Zosra s’y installa pour le temps qu’il comptait passer au pays des sages. L’architecte occupait déjà sa propre maison, encore qu’elle ne fût pas, selon lui, réellement terminée. Il triomphait parce que la presqu’île commençait à se vider au profit du tertre au pied de la montagne. En réalité, c’était plus à la nécessité qu’à la force de ses idées que tenait cette migration. La presqu’île était devenue trop exiguë pour la population croissante des sages. Et ce, malgré la disparition, cette année-là, d’un grand nombre des plus âgés, dont l’astrologue de Zosra. L’un de ses neveux avait repris sa fonction et lorsque Zosra vint le voir, il l’accueillit avec enthousiasme.

“Ton cas a passionné mon oncle, lui dit-il. Nous avons passé de nombreuses nuits tous les deux à l’étudier.

— Il n’a jamais rien voulu me dire.

— C’est que tout était si indéchiffrable, si compliqué.

— Et aujourd’hui, me dirais-tu quel sera mon avenir ?

— Aujourd’hui, je pourrais te le dire. Mais je ne te révélerai rien, parce que tu le connais aussi bien que moi.”

Zosra aurait pu être guéri à tout jamais de la consultation des astrologues, s’il n’avait compris le sens de ces dernières paroles.

Il repartit à Célubée avec Scheat qu’il épousa presque aussitôt, les dieux n’ayant, cette fois, fixé aucun délai à la cérémonie. Dès qu’il l’avait vue sur la presqu’île, au moment de son débarquement, Zosra avait compris la raison des doubles propos de l’architecte. Il avait manqué défaillir tant elle ressemblait à Algeiba. Et elle lui était si semblable qu’elle s’était, comme elle, éprise de Zosra.

“Tu t’étais trop hâté de vouloir devenir mon gendre”, le plaisanta un soir l’architecte. Cependant, malgré la force de sa passion et de son désir, Zosra demeurait troublé. Il se demandait parfois si Scheat n’était pas son Algeiba, sortie de la terre et revenue à lui. Scheat, qui était fine et comprenait les angoisses de son mari, se hâtait alors de lui révéler les aspects de son caractère qui la démarquaient de sa demi-sœur. Mais elle ne parvint jamais, malgré sa patience, son amour et les deux fils qu’elle donna à Zosra à le débarrasser de l’épouvantable certitude que les dieux s’étaient moqués de lui pendant la moitié de sa vie. Il ne comprenait pas quel était le but de ces impasses tortueuses, à travers lesquelles son destin l’avait promené. Il ne concevait pas quelle était l’utilité de ces morts semées derrière lui. Il persistait à vouloir trouver un sens à toute la douleur qu’il avait dû absorber pour survivre. Et ce, malgré Scheat et Markab qui, le nez dans les étoiles où se trouvaient résumés pour eux toute la beauté et le sens du monde, lui affirmaient qu’il n’y avait pas nécessairement de raison à ses souffrances. Mais Markab et Scheat étaient nés de ces déchirements et ils lui paraissaient trop imprégnés du hasard, dont ils étaient les fruits, pour qu’il pût se fier à leurs cyniques jugements. »

OceanofPDF.com

IX

Récit d’Anticléridès

(…) Phoil était si heureux que cela rendait son esprit désordonné. J’éprouvai bien des difficultés à obtenir de lui le récit détaillé de ce qu’il avait appris au cours de cet après-midi-là.

Il s’était, comme toujours, rendu au palais. Mais au lieu du calme habituel, il y avait trouvé une atmosphère d’excitation telle que ceux qui le fuyaient d’ordinaire avaient fondu sur lui pour être les premiers à l’instruire de ce qui venait de se passer. En réalité, le prince aurait pu se dispenser d’aller à la Cour, parce que, dès la fin de la journée, toute la Cité connaissait les décisions du Roi.

Celui-ci n’avait certainement pas entendu donner une telle publicité à ces mesures. Mais elles comportaient de telles conséquences que le secret n’avait pu en être conservé. Les courtisans n’étaient du reste pas les seuls à incriminer, car eux-mêmes n’en auraient rien su si un ou plusieurs des membres du conseil du Roi n’avaient parlé. Quoi qu’il en soit, la nouvelle se répandit à une étonnante vitesse dans tous les quartiers de la ville.

Le Roi se trouvait dans une situation dramatique. Après les estimations des réserves faites par ses commis, il venait de décider officieusement, ainsi que Nagar nous l’avait fait savoir, de renforcer le rationnement, jusque-là plus que tolérable, auquel il avait soumis les habitants de la Cité. Mais il ne pensait pas qu’un nouveau coup imprévu s’abattrait sur lui.

Le Roi ne possédait aucun navire, à l’exception des quelques barques qui servaient à ses agréments. Pour aller chercher les récoltes et les rapporter dans les meilleurs délais, le Roi avait fait appel aux marchands étrangers. Ces derniers avaient mis leurs vaisseaux à sa disposition. Il savait

en effet que, par le fleuve, les grains seraient plus vite acheminés et risqueraient moins que par la route d'être attaqués par les paysans mécontents.

Cependant les bases sur lesquelles les commis du Roi avaient négocié avec les marchands étaient erronées en ce sens qu'ayant surestimé la capacité des navires, les commis avaient envisagé un nombre de voyages inférieur à celui des trajets effectivement accomplis. De ce fait, le coût de la location des vaisseaux étrangers s'était révélé plus élevé que prévu. Comme en outre le Roi avait demandé aux marchands de lui faire crédit ou de le laisser payer en plusieurs fois, ceux-ci avaient aussitôt relevé leurs prix. En fin de compte, le Royaume se retrouvait avec une somme à payer deux fois plus élevée que celle initialement calculée. En raison de la réduction de la contribution en argent accordée en échange de l'augmentation de l'impôt en nature et des sommes qu'on avait dû verser pour rémunérer les soldats employés à des tâches inhabituelles et calmer leur mécontentement, les caisses du trésor se trouvaient presque vides. Leur contenu ne permettait pas, en tout cas, de faire face aux exigences des marchands. Le Roi avait donc décidé de lever un nouvel impôt. Parce qu'il était impensable qu'il l'obtienne de ses paysans (et qu'il était inconcevable que son armée accepte à nouveau d'aller se faire massacrer dans les montagnes pour escorter les percepteurs), l'essentiel de la charge reposait sur l'aristocratie – laquelle, bien sûr, la répercuterait sur ses paysans l'année suivante – et surtout sur les habitants de la Cité.

Il fallait que le Roi se sente bien démuni et que les exigences des marchands étrangers soient bien grandes et pressantes pour qu'il en vienne à faire ce qu'il avait cherché à éviter depuis le début de la crise : mécontenter la Cité.

Si les courtisans se lamentaient des sommes qu'on exigeait d'eux et qui les obligeraient à réduire provisoirement leur train de vie, ils se préoccupaient surtout de ce que révélait cette incroyable décision. Tous convenaient que c'était un aveu de faiblesse de la part du Roi. Il venait d'admettre qu'il ne contrôlait plus les campagnes et de reconnaître son incapacité à traiter à des conditions acceptables avec des étrangers ainsi que son inaptitude à mesurer les conséquences de décisions imprudemment arrêtées. La dernière d'entre elles était presque unanimement analysée comme un acte de désespoir.

D’où la précipitation de chacun à informer Phoil et à recueillir ses avis et commentaires. Soudain, même les plus acharnés adversaires du prince commençaient à douter de la raison du Roi et de ses chances de se maintenir au pouvoir. La haute taille de Phoil attira tout l’après-midi des nuées de courtisans et de commis. Il se prêta à leur jeu, affectant de les traiter tous comme de très vieux amis ou partisans. Mais personne n’obtint de lui la moindre condamnation de la politique suivie par le Roi. Au reste, comment aurait-il eu le cœur à la critiquer, quand elle le réjouissait tant ? Il dut seulement s’efforcer de celer sa jubilation et sa hâte de leur échapper pour se retrouver seul et envisager toutes les conséquences de cette nouvelle.

Lorsque, enfin, il parvint à quitter le palais, après avoir entr’aperçu Nagar qui partait par un couloir dérobé, il descendit en courant vers l’endroit où il avait abandonné son cheval. Mais à son tour, la ville se referma sur lui. Sitôt qu’on le vit et qu’on le reconnut, on l’arrêta pour lui demander confirmation du bruit qui se répandait. Il progressa difficilement jusqu’au port, entouré qu’il était d’artisans, de marchands et même de femmes et d’enfants qui voulaient le retenir, comme si sa présence pouvait chasser la catastrophique perspective qui s’offrait à eux.

Alors qu’il s’en allait, le tavernier lui barra le passage à son tour. Bien sûr, il voulait, lui aussi, confirmation des nouvelles qu’il avait déjà contribué à apprendre à tous ceux qui pouvaient encore les ignorer. Mais il voulait surtout remettre au prince un message. Les marchands souhaitaient le voir. Phoil refusa de s’y rendre immédiatement, mais promit de venir dès le lendemain.

Enfin, alors qu’il quittait le port, les jumeaux s’étaient jetés entre les jambes de son cheval. Pour le coup, il était descendu de sa monture et avait laissé éclater sa joie. Ils étaient si exaltés qu’ils cherchèrent à entraîner le prince à la taverne avec eux. Mais Phoil leur expliqua que, pour la réussite de leur plan, il ne devait absolument pas paraître satisfait des mesures royales. À eux aussi, il fixa un rendez-vous pour le lendemain.

Lorsque Phoil eut achevé son récit, il me pressa de l’accompagner le lendemain. Je ne pus que promettre. Il y mettait beaucoup d’ardeur. Mais je crois bien que, eût-il fait preuve de moins d’empressement à me voir venir, je l’aurais quand même suivi, tant j’étais moi-même excité et désireux de ne perdre aucun de ces moments qui verraient aboutir son projet.

Enfin le prince s’avisa qu’il nous fallait rejoindre Nagar et Coelia qui devaient nous attendre pour le dîner.

« Nagar sera dans une rage folle, dit-il. Je ne lui donnerai cependant pas la satisfaction de voir confirmées ses pires craintes. Je me montrerai aussi soucieux qu’elle. »

Et il se composa une mine pensive et préoccupée qu’il s’appliqua à conserver jusqu’à la pièce où était servi le dîner. Mais sitôt qu’il y fut entré, il se hâta de reprendre une figure plus ordinaire. C’est lui qui fut déçu de constater que Nagar était semblable à elle-même, ni spécialement gaie ni particulièrement tourmentée. Je la trouvai même plutôt plus sereine que les soirs précédents. (…)

Je ne compris pas ce qui se passait ce soir-là. Après l’agitation avec laquelle Nagar m’avait appris ce qu’avait décidé le Roi et la rapidité avec laquelle la nouvelle avait volé à travers la ville, je m’attendais à trouver Phoil dans le même état d’énervement que ma maîtresse et qu’il ne fût question au repas que de ce nouvel impôt.

Cependant, non seulement Nagar se montra d’un calme et d’une chaleur dont j’avais perdu l’habitude et auxquels répondaient la courtoisie et la prévenance de Phoil, mais personne n’évoqua cet impôt. Sans doute me trouvais-je dans la seule maison où l’on parlât ce soir-là de tout autre chose que de ce qui bouleversait la Cité.

Sur la presqu’île on parla de Célubée et des descendants du roi Zosra.

Chronique de Célubée

« Zosra ne vit pas grandir ses deux enfants. Lorsqu’il mourut, ils étaient très jeunes encore et il confia le gouvernement de Célubée à Scheat. Celle-ci suivit les volontés de son époux et entreprit de donner à leur fils aîné une éducation complète pour lui permettre de régner intelligemment. Parce qu’elle pensait que l’essentiel du savoir se trouvait dans son pays, dont elle

avait la nostalgie, et que son fils deviendrait un jour roi de Célubée et du pays des sages, elle l'emmena de l'autre côté des montagnes, où Markab achevait de construire la ville tout en formant son fils à son métier. Toutefois, elle laissa le cadet au Grand-Prêtre. Le destin du second se trouvait à Célubée et Scheat voulait qu'il fût ferme sur les principes de sa religion pour prévenir le renouveau des cultes proscrits qu'on ne parvenait pas à éteindre.

Scheat s'installa donc dans la maison construite pour Zosra avec son fils Alioth. De temps à autre, elle remontait le fleuve avec lui pour vérifier que tout était en ordre à Célubée et que son cadet donnait satisfaction au Grand-Prêtre.

Mais, les Célubéens n'étaient pas contents. S'ils avaient pris l'habitude que leurs différents souverains voyagent fréquemment dans les pays qu'ils avaient conquis et annexés à Célubée, ils n'appréciaient pas que leur jeune roi résidât de manière permanente dans une autre ville et dans un autre pays que le leur. Le Grand-Prêtre et le capitaine des troupes, qui gouvernaient Célubée au nom de Scheat et d'Alioth, essayèrent plusieurs fois de faire comprendre à la jeune femme qu'elle devrait s'installer au palais, quitte à y faire venir des hommes de son pays pour instruire son fils. Mais elle ne voulut rien entendre. Elle préférait l'autre plaine et la compagnie de Markab au pays de Célubée où elle se sentait étrangère en dépit des quelques années qu'elle y avait passées dans son enfance.

Mais arriva un jour à Célubée un jeune homme qui rappelait Zosra par ses traits, sa voix et son allure. Il se rendit chez le Grand-Prêtre dès son arrivée et exigea, après s'être présenté, de s'installer au palais. C'était le fils de la benjamine de Zosra, celle qu'il avait épargnée et emmenée au pays du cuivre pour l'éloigner de Célubée. Ayant appris que le roi de Célubée désertait sa ville et contrariait en cela ses sujets, il avait résolu de prendre sa place et de se faire reconnaître pour le véritable roi de Célubée. Il avait levé une troupe au pays du cuivre afin d'affermir sa revendication.

Malgré les protestations du Grand-Prêtre, le jeune homme prit possession du palais. Le capitaine des troupes était parti au pays des sages en mission auprès de Scheat. Aussi personne ne s'opposa réellement à son intrusion dans Célubée. Lorsque le capitaine revint, l'usurpateur avait non seulement pris ses aises au palais, mais avait été reconnu comme le légitime héritier par une partie de la population. Celle-ci comprenait non seulement

ceux qui étaient fâchés de l’abandon de Célubée par Alioth, mais aussi ceux qu’intéressaient et séduisaient les techniques nouvelles que le petit-fils de Zosra apportait du pays du cuivre.

Dans ce pays, riche en cuivre et en autres minerais, notamment en or, certains de ceux qui travaillaient le cuivre avaient eu l’idée de le fondre avec de l’or pour composer un nouveau métal. De nombreux artisans de Célubée avaient compris en écoutant le nouveau venu leur exposer ces méthodes inusitées à Célubée, tout le parti qu’ils pouvaient en tirer. Ils firent tacitement allégeance à l’usurpateur en échange du secret de ces procédés. Aussi s’opposèrent-ils au capitaine des troupes lorsque celui-ci manifesta son intention de l’expulser, voire de le faire disparaître. L’argument de la richesse qu’il allait apporter à Célubée réduisit le militaire au silence. Ce dernier savait qu’il ne pouvait pas, sans le consentement de la population, contraindre ses soldats – dont beaucoup avaient adopté le parti de l’étranger sous la pression de leurs familles – à s’attaquer au petit-fils de Zosra. Néanmoins, parce qu’il avait une conscience aiguë de la légitimité du pouvoir, que de surcroît il se méfiait de cet homme et des idées que sa mère avait pu lui inculquer et qu’enfin il y était vivement encouragé par le Grand-Prêtre et le jeune fils de Scheat, il fît secrètement parvenir un message à Alioth et à sa mère.

Comme il n’était pas possible que son envoyé empruntât la voie fluviale, qui était surveillée par les hommes du nouveau chef de Célubée, il dut lui faire traverser les montagnes. Beaucoup de temps s’écoula donc entre le moment de l’usurpation et celui où Scheat et Alioth l’apprirent.

Alioth était sorti de l’enfance et souffrait de ce que sa mère ne le comprît pas et l’empêchât toujours d’agir à sa guise et notamment de déterminer seul la politique à suivre à Célubée et dans ses territoires. Lorsqu’il apprit ce qui venait de se produire à Célubée et que Scheat résolut d’attendre de voir comment la situation allait évoluer, il s’opposa fermement à la position qu’elle soutenait. Il était convaincu que le temps allait jouer en faveur de l’usurpateur et qu’il fallait agir sans attendre. Ne parvenant pas à ébranler Scheat, il s’embarqua une nuit avec l’un de ses cousins pour Célubée. Il ne s’y était pas rendu depuis longtemps et ne craignait pas d’être reconnu.

Il débarqua cependant de nuit car les relations entre Célubée et le pays des sages ayant été interrompues, sa venue par le fleuve n'aurait pas manqué d'inquiéter et de soulever des soupçons. Il alla directement chez le Grand-Prêtre. Celui-ci et son frère manifestèrent une telle joie de le voir qu'Alioth y trouva – s'il lui en avait fallu une – la justification de son voyage. Ils l'hébergèrent et le firent passer pour le fils d'un ami d'Arkkande, en visite à Célubée.

En dehors d'eux et du capitaine des troupes, qu'on avait aussitôt envoyé chercher, personne à Célubée ne se douta que le fils de Zosra se trouvait dans sa capitale, bien que certains se retournassent sur son passage, parce que son allure, ses expressions et parfois le ton de sa voix évoquaient de très lointains souvenirs qu'ils ne parvenaient pas à démêler et à identifier.

Alioth passa beaucoup de temps à prendre la mesure du problème que posait l'usurpation. Il parcourut toutes les rues de Célubée, arpenta les bords du fleuve, se glissa à travers champs vers les hameaux. Il interrogea tous ceux qu'on lui présenta ou tous ceux que leur bonne mine l'incitait à questionner. Il se refusa à se contenter des analyses et des indications de son frère et de leurs deux alliés, voulant chaque fois en vérifier la pertinence. En naquit un certain malaise entre lui et les trois autres. Ils avaient été persuadés qu'en survenant à Célubée, il reprendrait vite la situation en main et chasserait l'usurpateur. Ils le voyaient baguenaudant et musant, laissant couler les jours en flâneries et discussions oiseuses, tandis que chaque nouvelle heure donnait à l'imposteur une réelle légitimité.

Cependant, pour Alioth, rien n'était aussi évident : ni ce qu'il devait faire ni ce qui se passait à Célubée. Il ne connaissait rien au pays dont il était le roi, l'ayant quitté trop jeune et n'y ayant fait, depuis, que de trop brefs séjours. Il avait tout à y apprendre et tout à y comprendre. Il était parti de chez lui exalté à l'idée des découvertes qu'il allait faire, à la pensée de ce monde inconnu qui lui était destiné. Il s'était plongé dans les eaux fascinantes de Célubée avec enthousiasme et avec la conviction qu'il allait y trouver ce qu'il attendait si impatiemment du fond de la maison de son père, de l'autre côté des montagnes.

Ce que personne ne pouvait soupçonner, c'est qu'Alioth, après tant de jours passés dans sa ville, se sentait totalement désemparé. Il avait rapidement compris que Célubée n'était pas son pays, que ce peuple ne ressemblait pas à celui parmi lequel il avait été élevé. Il n'avait pas les

mêmes aspirations que lui. Plus grave encore, il ne ressentait pas les mêmes émotions que lui. Bien qu'Alioth parlât leur langue aussi bien qu'eux, le langage des Célubéens ne lui était pas toujours accessible en raison de cette différence de sensibilité et de pensée. Les Célubéens lui demeuraient incompréhensibles et, peut-être pour cela, assez antipathiques.

À cette certitude, chaque jour plus forte, qu'il n'avait aucun droit à régner sur un peuple avec lequel il n'avait rien en commun, s'ajoutait celle que le roi illégitime serait sans doute un bien meilleur souverain que lui. Alioth, passionné par les techniques métallurgiques apportées par son neveu, concevait que les Célubéens puissent lui vouer admiration et gratitude au point de le reconnaître comme leur roi. Il était en train d'implanter à Célubée une source de prospérité dont Alioth pressentait la solidité. En outre, Alioth voyait bien que l'autre, disposant d'une autorité naturelle que lui-même n'était pas certain de posséder, menait sagement et sérieusement le royaume de Célubée. Tout semblait en ordre et plus qu'en ordre, en voie d'expansion, dans la ville de ses ancêtres.

"Quel droit ai-je, se demandait Alioth, de venir perturber cette organisation ? S'il apparaissait ne serait-ce qu'un commencement de révolte, qu'une impression d'illégitimité du pouvoir qu'il exerce ! Mais ils se sont tous, ou presque tous, jetés dans ses bras et aucun ne souhaite sa chute." Il ne découvrait dans son éventuelle revendication du pouvoir qu'une vanité personnelle, assise uniquement sur la tradition historique, à laquelle le nouveau venu pouvait prétendre aussi bien que lui, puisque le grand-père de l'un était le père de l'autre. Malgré son désir de puissance, Alioth était intelligent et sage.

Il résolut de se contenter de régner sur le pays des sages et d'abandonner Célubée à celui auquel elle s'était offerte.

Lorsqu'il fit part de ses intentions à son frère et à ses deux alliés, le Grand-Prêtre et le capitaine des troupes, ceux-ci demeurèrent muets de stupeur et de désespoir. Le premier, son frère prit la parole :

"Tu ne peux renoncer à Célubée. Tu as été couronné et la volonté de notre père Zosra était que tu règnes après lui, de même que sa volonté était d'éloigner sa fille et sa descendance qu'il jugeait contaminée par des idées dangereuses pour Célubée.

— Le nouveau roi ne paraît pas décidé à établir le culte du dieu noir. Il ne paraît pas non plus s'y adonner. Je sais qu'il t'a donné l'assurance qu'il respecterait tes fonctions et que tu deviendrais Grand-Prêtre le jour où les dieux en décideraient. Que veux-tu de plus ?

— Tu ne peux céder le royaume à un homme qui n'est pas de notre race.

— Mais il est de notre race…

— Par les femmes… Cela ne s'est jamais vu. En outre, tu es le fils de Zosra. Il n'est que son petit-fils."

Toute une nuit s'écoula ainsi en vaines discussions. Les trois Célubéens essayèrent de fléchir Alioth en lui présentant toujours de nouveaux arguments. Cependant, aucun n'ayant réussi à lui démontrer ni qu'il serait un meilleur roi que l'usurpateur, ni que la population désirait l'élimination de son nouveau souverain, Alioth interrompit ces discours inutiles.

"Je partirai après-demain, dit-il, pour ne plus revenir. Si d'ici là vous parvenez à me prouver que je suis non pas utile, mais indispensable à Célubée, je resterai. Mais à cette seule condition."

Les trois hommes restèrent abattus. Ils ne comprenaient pas Alioth, son absence d'ambition, son refus de poursuivre l'œuvre entreprise par ses aïeux. Même s'ils devaient reconnaître, comme lui, que l'imposteur n'était pas un mauvais roi, ils ne supportaient pas cet accroc à la légitimité royale et redoutaient le pire pour un avenir plus ou moins lointain. Ils se quittèrent, le cœur plein de désespoir, convaincus qu'ils étaient que rien ne pourrait désormais ébranler Alioth.

Cependant, il se trouva qu'au cours de cette nuit-là, des hommes du nouveau roi, qui s'ennuyaient à Célubée et avaient sans doute excessivement bu pour tromper leur mélancolie, s'amusèrent à tourmenter les occupants de deux maisons construites un peu à l'écart de Célubée, sur les bords du fleuve. Ils massacrèrent les habitants de la première maison et commirent d'insupportables violences dans la seconde. Les familles vinrent se plaindre le lendemain au palais. Le roi les calma en promettant de punir les coupables. Mais il ne fît rien parce qu'il ne sentait pas encore sa position suffisamment assurée dans Célubée pour se passer du soutien de ses

hommes. Lorsque le soir tomba et qu'on vit la bande de soldats traîner à son habitude dans les rues de la ville, les Célubéens manifestèrent leur mauvaise humeur et se mirent à critiquer, par petits groupes, l'indulgence du roi. La colère monta encore, quand, le lendemain, on apprit que les soldats de l'usurpateur avaient renouvelé leurs exactions. Une délégation alla trouver le roi qui promit seulement d'envisager des mesures de représailles.

Alors Alioth, qui mettait la dernière main à ses préparatifs de départ, reçut la visite de son frère, du Grand-Prêtre et du capitaine des troupes. Tous trois, très rouges et très excités, parlaient ensemble au point qu'Alioth n'entendit rien à leurs discours.

Ils racontèrent à Alioth ce qui s'était passé à Célubée les deux dernières nuits. Ils étaient eux-mêmes si scandalisés du comportement des soldats et plus encore de l'absence de réaction du roi qu'ils passèrent rapidement sur les faits eux-mêmes, s'attachant à des commentaires et à des critiques. Ils étaient si convaincus par leur propre discours que la réponse du jeune homme les décontenança.

"Pourquoi, dit-il, blâmez-vous le roi de ne les avoir pas immédiatement et lourdement sanctionnés ? Il était normal qu'il veuille avant tout vérifier la réalité des fautes qui leur étaient imputées."

À ces mots, les trois hommes éclatèrent de colère et remplacèrent leurs condamnations de l'usurpateur par des reproches à Alioth, si vifs que ce dernier s'en émut.

"Mais enfin, s'écria-t-il, comment punir des hommes si l'on ne sait pas ce qu'ils ont véritablement fait ? Comment pouvez-vous être aussi affirmatifs ?"

Le premier, le cadet d'Alioth, se rendit compte qu'ils avaient fait fausse route avec lui en ne relatant pas dans les détails les méfaits commis par les soldats et en sautant trop vite au jugement porté sur leurs actes. Lorsque Alioth apprit enfin ce qui s'était passé sur les bords du fleuve deux nuits de suite, il entra à son tour en fureur et émit de très violentes critiques contre la faiblesse de son neveu. Lorsqu'ils le virent marcher de long en large en marmonnant moitié pour eux, moitié pour lui, les trois autres comprirent qu'il ne partirait pas.

Et en effet, il ne partit pas. À la nuit tombée, il convoqua le capitaine des troupes et les plus sûrs de ses hommes. Pendant le reste de la journée, il alla trouver les familles des victimes et les rares survivants des massacres et se fit reconnaître d'eux. Il trouva dans l'enthousiasme et l'espoir que sa visite souleva en eux la confirmation de la décision qu'il avait prise le matin. Eux aussi rejoignirent dans les ténèbres la maison du Grand-Prêtre. Alioth y distribua les rôles. Dès que la lune eut disparu derrière les nuages, la petite troupe se rendit au palais. Les soldats d'Alioth maîtrisèrent la garde de l'usurpateur en service ce soir-là, tandis qu'Alioth et le capitaine des troupes se lançaient à la recherche du roi.

Ils le trouvèrent allongé sur sa couche, les yeux grands ouverts dans la nuit. Lorsqu'il avait entendu le tumulte qui s'emparait du palais, il s'était éveillé et à demi redressé. Mais trop ensommeillé encore, il achevait de se réveiller. À peine distingua-t-il Alioth à la lueur de la torche que tenait le capitaine des troupes. Comme il ne l'avait jamais vu, il ne comprit pas pourquoi ce jeune homme lui enfonçait, avec une délicate précision, un poignard entre les côtes, tandis que le capitaine des troupes éclairait la scène sans un mot ni un signe.

Le capitaine aurait souhaité se charger du meurtre, mais Alioth n'avait rien voulu entendre. "Je suis le seul, avait-il dit, à pouvoir verser le sang d'un roi, si illégitime soit-il." Dans son for intérieur, le jeune homme respectait son neveu, son œuvre et l'énergie avec laquelle il avait – jusqu'à l'affaire des soldats – régné sur Célubée. Il ne pouvait supporter l'idée que son sang pût être versé par quelqu'un qui ne fût pas de sa lignée. Mais dans le même temps, Alioth se désespérait de ne pouvoir lui dévoiler ni les raisons de sa mort ni l'identité de son meurtrier. Il se connaissait trop pour ne pas craindre, s'il lui adressait la parole, de ne plus trouver le courage de le frapper. Mais il jugeait également cruel de le laisser mourir dans l'ignorance. Lorsqu'il avait fait part quelques heures auparavant à son frère de ses tourments, celui-ci avait soupiré :

"Je me demande si tu es vraiment de la pâte des rois, Alioth. Comment notre mère t'a-t-elle élevé ? Que ne suis-je à ta place et toi à la mienne ? Tu pourrais philosopher tranquillement, t'interroger sur chacun des motifs de tes actes, te complaire dans tes scrupules, te torturer en toute sérénité, ce que je ne suis pas, moi, capable de faire."

Alioth le regarda, étonné. Il ne parvenait décidément pas à comprendre les Célubéens, fussent-ils de son sang. Il sentait, lui, qu'il était capable de régner, qu'il avait en lui suffisamment de force d'âme et de courage pour agir dans le sens que son cœur et ses réflexions lui avaient indiqué. La volonté de puissance tendait son être. Mais il n'imaginait pas qu'au moment de l'action, on préférât se priver de subtilité et de méditation.

Cependant, lorsque son cadet apprit qu'Alioth avait tué de ses mains leur neveu, il conçut pour lui une inébranlable admiration. Il avait toujours pensé qu'il devait régner sur Célubée, moins en raison de ses qualités personnelles que par respect des traditions et de la volonté de Zosra qui l'avait fait couronner. Il décelait aujourd'hui dans son frère les vertus d'un très grand roi et d'un homme au-dessus du commun.

Alioth se fit reconnaître par l'ensemble de la population. Il fit exécuter chacun des soldats qui avaient pris part aux meurtres des rives du fleuve. Il proclama qu'il ne reviendrait pas sur les novations introduites par l'usurpateur et qu'il désirait, au contraire, les encourager pour faire de Célubée la plus grande des nations d'entre les nations. Enfin, il pardonna à ceux des hommes de son neveu qui n'avaient pas participé aux violences. Le lendemain de l'assassinat de l'usurpateur, il envoya un message à Scheat pour l'informer de sa réussite.

Peu après, il reçut une réponse d'elle. Elle le priait de revenir au pays des sages puisqu'il avait réussi à reprendre le contrôle de Célubée et que sa présence n'y était plus nécessaire. Alioth montra à son frère la lettre de Scheat. Il était à l'évidence très bouleversé. Son cadet, qui commençait à se méfier de ses réactions, si peu communes, et à percevoir qu'il ne le comprendrait jamais qu'imparfaitement, ne fît aucun commentaire, se bornant à lui demander ce qu'il comptait faire.

Alioth ne répondit pas. Mais on le vit tout le jour, l'air préoccupé, marcher le long du fleuve ou dans les jardins du palais. Il se sentait déchiré entre l'envie de retourner vers ce qu'il considérait comme sa véritable patrie et la certitude que s'il abandonnait encore Célubée, le pouvoir y serait à nouveau à prendre. Il se savait capable de diriger Célubée, de la faire grandir et éclater de prospérité mais se demandait s'il en avait le désir. Il rêvait de sa maison aux couloirs profonds, de la plaine tranquille et douce,

des discussions interminables avec les sages, d'où il retirait toujours quelque enrichissement.

Il lui semblait que s'il restait à Célubée, il s'ennuierait. Il balança longtemps, épouvanté de devoir faire seul ce choix sans que ni personne ni quoi que ce soit le contraigne à opter pour l'une des deux solutions. Il rentra s'enfermer dans son palais.

Le lendemain, le frère d'Alioth, qui se promenait en bordure du fleuve, remarqua un homme qui s'embarquait. Il le regarda s'éloigner vers le nord, en direction du pays des sages et se demanda ce que signifiait ce départ. Il remonta avec inquiétude vers le palais, traversa les trop somptueux jardins d'un pas vif. Au palais, il y avait beaucoup d'agitation en dépit de l'heure matinale. On traînait des meubles, dépendait des tentures. Cela ressemblait tant à un déménagement que le jeune prêtre demanda à l'un des ouvriers où se trouvait son frère. On le dirigea vers les jardins intérieurs où Alioth, assis sur une pierre, déchiffrait une tablette d'argile.

"Que se passe-t-il ici ? demanda le cadet.

— Je m'installe, répondit calmement Alioth. J'ai pensé que mieux valait transformer la décoration pour me sentir chez moi."

Il fit un délicieux et malicieux sourire à son frère, lequel, ne trouvant rien à dire pour exprimer son soulagement et, comprenant qu'Alioth ne désirait pas particulièrement recevoir des marques d'affection, s'assit à ses côtés. Il prit ses genoux entre ses bras et regarda songeusement le palais élevé pour leur grand-père. Alioth posa son regard sur lui quelques instants et, comme rassuré, reprit sa lecture.

Peu après son installation définitive à Célubée, Alioth fut saisi d'une troublante affaire, si déconcertante et bouleversante qu'il la fit consigner dans la chronique secrète de Célubée.

Il se trouva que, contrairement à ce qu'on avait cru, deux des habitants de l'une des maisons investies la seconde nuit par les soldats de l'usurpateur, avaient réussi à survivre. On n'avait pas retrouvé leurs cadavres et on avait pensé qu'ils avaient été jetés dans le fleuve. Leur famille se rendait chaque jour sur ses bords dans l'espoir que, comme souvent, celui-ci rendrait les corps au bout de quelque temps. En réalité, ils

s’étaient tenus cachés pendant toute cette période, non par peur, mais par honte de ce qui s’était passé et par dégoût d’eux-mêmes.

Lorsqu’ils réapparurent, un soir, ils étaient dans un tel état d’abattement, marchant à peine et, surtout, ne parvenant plus à parler, que l’on fit appel au Grand-Prêtre pour les soigner. Il réussit à forcer le mari à s’alimenter mais la femme refusa d’avaler quoi que ce fût. Ce qui inquiéta le plus le Grand-Prêtre fut leur incapacité à s’exprimer. Il finit par saisir qu’ils ne voulaient pas parler. En outre, ils se fuyaient l’un l’autre, ne se regardant jamais et, aussi longtemps que la jeune femme demeura en présence de son époux, elle ne cessa de pleurer. On dut les séparer pour qu’elle consente enfin à se calmer et à se sustenter légèrement.

Le Grand-Prêtre manda Alioth, pensant que sa culture et sa finesse lui permettraient peut-être de comprendre et de dissoudre le drame qui avait ébranlé le couple. Alioth commença par leur rendre visite chaque jour, à leur parler sans jamais les interroger.

Quand, au bout de quelques visites, l’homme posa lui-même une question, Alioth pensa qu’il réussirait peut-être dans la mission que lui avait confiée le Grand-Prêtre. À partir de là, il discuta chaque jour avec le mari, sans jamais aborder cependant ni le sujet de la nuit fatale ni celui de sa femme. Avec celle-ci, Alioth eut plus de mal et il dut attendre bien plus longtemps pour entendre le son de sa voix. Lorsqu’il eut établi avec chacun d’entre eux des rapports d’amitié, il les invita dans son palais.

Ils arrivèrent séparément et parurent ennuyés de se retrouver. Alioth ne leur laissa pas le temps de choisir de repartir et les entraîna dans ses jardins. Il s’assit avec eux au milieu des massifs et leur fit servir des friandises et des boissons douces et calmantes. Alors seulement, il les interrogea sur la nuit où ils avaient été assaillis dans leur maison. Alors, enfin, ils parlèrent.

Ils étaient quatre hommes à avoir pénétré chez eux, au milieu de la nuit. C’est elle qui les avait entendus la première. Comme elle n’était pas peureuse, elle se leva pour voir d’où venait le bruit qui l’avait réveillée. Elle tomba sur eux presque aussitôt. Lorsqu’ils la virent, à la lumière de leurs flambeaux, ils se saisirent d’elle violemment. À leurs regards flottant dans la lumière tremblante, elle comprit tout de suite ce qui allait se passer. Elle hurla aussi fort qu’elle put, bien qu’il lui semblât que la peur qui noue les

ventres et les membres lui avait aussi assourdi la voix. Elle cria dans l'espoir de réveiller son mari, de le voir accourir vers elle pour bousculer les quatre intrus, comme on chasse un cauchemar trop envahissant. Elle cria jusqu'à ce que l'un des hommes lui bâillonne la bouche de sa main. Alors, elle sut que c'était fini, qu'elle n'avait plus la moindre chance de voir son époux surgir de la chambre pour la protéger. Elle se raidit tant qu'elle put, serrant ses cuisses l'une contre l'autre jusqu'à ce que la contraction de ses muscles devienne insupportable. Mais ils les lui avaient ouvertes, comme ils avaient déployé ses bras, tel un oiseau crucifié. Elle ne réussit pas à tendre suffisamment fort ou suffisamment longtemps ses tissus secrets pour leur éviter d'être forcés par le délire de ses assaillants. À tour de rôle, ils l'avaient violée sans se soucier des soubresauts nerveux qui la soulevaient lorsque, dans un nouvel élan d'horreur, elle cherchait à se débarrasser de celui qui l'écrasait, sans égard pour ses gémissements de douleur ou ses sanglots étouffés sous la paume de celui qui la maintenait.

Elle crut atteindre le fond du désespoir, humiliée et souillée par ces inconnus qui, non seulement usaient de son corps comme si elle n'avait pas été un être sensible, mais se plaisaient à lui faire mal et à inventer, à la fois pour lui arracher de nouvelles plaintes et pour prouver aux autres la richesse de leur virilité, de nouvelles manières de l'assujettir. Mais alors que le dernier la violait, elle apprit qu'il y a toujours pire que ce qu'on croit être le pire. Elle vit, derrière une tenture, les pieds de son mari. Il était là. Elle sut immédiatement qu'il avait été là depuis le début et qu'il n'avait rien dit ni rien fait pour s'interposer et la défendre. Alors, elle sanglota si fort que l'homme qui la tenait fut obligé de la lâcher de crainte qu'elle n'étouffe. Elle se mit à trembler de tout son corps. Elle dut effrayer considérablement les quatre hommes, car ils s'écartèrent d'elle. Elle avait craint qu'ils ne la tuent aussitôt leur viol achevé, mais ils s'éloignèrent, la regardant avec ce qui lui parut de la commisération. En se reculant, l'un d'eux buta dans la tenture et se heurta au corps de son mari. Il l'amena à la lumière.

Tout à coup, leurs regards redevinrent méchants. Ils le traînèrent devant sa femme et se moquèrent de lui. Il ne disait rien, effondré, n'osant même pas regarder son épouse et semblant ne pas entendre les petits cris de bête qu'elle poussait à présent. Ils cherchèrent à savoir depuis combien de temps il les observait et, comme il ne répondait toujours pas, en tirèrent les conclusions les plus grossières. Finalement, irrités par son apathie, ils le

jetèrent sur sa femme et l’obligèrent à la prendre à son tour. Parce qu’il n’y mettait aucune hâte, ils s’employèrent à l’aider, riant à nouveau de l’impossibilité physique dans laquelle il se trouvait d’exécuter ce qu’on lui demandait. Ils le forcèrent, sans aucune intimidation ni menace, à accomplir sur elle un simulacre de viol, tandis qu’elle tremblait sans s’arrêter, geignait et, lorsqu’on lui en laissait la possibilité, griffait et frappait les épaules et le dos de son mari.

Finalement, ils étaient partis comme s’ils avaient été à leur tour gagnés par l’écœurement, laissant la jeune femme frissonnante et pleurante, à demi emmêlée au corps mou et inerte de son mari. Un très long moment dut s’écouler avant qu’ils ne s’aperçoivent qu’ils étaient seuls. Elle se redressa la première, malgré les longs tressaillements de son corps. Elle s’enroula dans un morceau d’étoffe pour éponger toutes les humeurs dont son corps avait été imbibé. Une fois habillée, elle obligea son mari à se lever à son tour.

Dans la nuit, ils avaient fui en suivant le fleuve. Ils ne parvenaient plus aujourd’hui à comprendre les raisons qui les avaient jetés dans les ténèbres pour échapper à leur maison et au souvenir encore tiède et gluant de ce qui s’y était produit. C’était elle, à ce moment-là, qui avait réagi et dirigé leurs pas vers l’abri de la montagne. Ils étaient demeurés dans une anfractuosité plusieurs jours durant, dans un état de prostration tel qu’ils n’y souffrirent ni de la faim ni de la soif.

Enfin, l’homme était sorti de sa torpeur. Il était allé chercher de quoi manger et de quoi boire. Il s’était nourri et abreuvé avant de pousser les restes de son repas devant sa femme. Mais elle les dédaigna et attendit pour s’alimenter d’avoir rapporté elle-même de la nourriture. Après plusieurs jours où ils préparèrent et prirent leurs repas séparément sans s’adresser la parole, le mari parla :

“Il ne m’est plus possible de vivre à tes côtés, dit-il. Je ne parviens pas à oublier ce qui s’est passé.

— Il en est de même pour moi”, répondit-elle d’une voix lointaine.

Après ce bref échange, elle reprit la parole pour exprimer son étonnement.

“Jamais je n’aurais pensé, après les moments que j’ai vécus et à voir ton comportement actuel, que tu puisses quand même percevoir la honte dont tu t’es couvert.

— Je suis couvert de honte, sans doute, reprit-il à son tour avec quelque surprise dans la voix, mais c’est à cause de toi.

— À cause de moi ? cria-t-elle en tournant enfin ses yeux vers lui.

— Que suis-je à présent ? s’exclama-t-il avec une telle véhémence qu’il se leva comme pour mieux exprimer son indignation et son désarroi. Que suis-je ? Un homme dépossédé de la vertu de sa femme… Ton corps a été pénétré par d’autres que moi. Ils se sont vautrés sur toi. Ils t’ont souillée. Peut-être même t’ont-ils donné du plaisir ? Comment savoir si tes cris et tes frissons n’étaient pas de délice ? Comment pourrais-tu rester ma femme ? Jusqu’au pays d’Arkkande, on rira de moi, si je te garde à mes côtés. Ah ! Que dois-je faire ?

— Que dois-tu faire ? hurla-t-elle en se redressant à son tour et en marchant vers lui. C’est vrai qu’on rira de toi jusqu’au fin fond du pays d’Arkkande. On en rira même à gorge déployée. Ou bien on en pleurera de dégoût, comme moi, maintenant. Et ton nom demeurera à jamais associé à l’idée de lâcheté. Tu m’as vue, tu as assisté à toute la scène. Tu as regardé chacun des tourments qu’ils m’ont infligés. Chacun de mes cris a résonné à tes oreilles et tu as pu imaginer que je délirais de plaisir ! Tu as vu mon corps ouvert, entaillé, dégorgeant tout le mal qu’ils y avaient infiltré et tu oses croire que j’y ai trouvé des satisfactions !

“Tu n’as pas même essayé de les écarter de moi, de me défendre. Lorsqu’ils t’ont découvert, tu t’es prêté à leurs jeux infamants. Et tu viens me dire que c’est de moi que tu as honte. Est-ce que tu crois ce que tu dis ? Ou es-tu si humilié de ta propre conduite que tu cherches à en rejeter l’opprobre sur moi ? Ou bien es-tu encore plus abject que tu ne t’es révélé cette nuit-là ?

“Ce que tu dois faire, ce n’est pas me faire subir le sort des femmes adultères, comme tu sembles le désirer. C’est bien de mettre fin à tes jours. Comment peux-tu supporter de vivre encore ?

— Et toi ? Supportes-tu de vivre encore ?

— Cela ne regarde que moi. J’ai subi une offense irréparable. Ces hommes m’ont écorché le corps autant que l’esprit. Mais toi, toi que j’aimais, c’est de mon âme, de ma raison de vivre, que tu m’as dépouillée. Si je venais à mourir, ce serait parce que je ne crois plus en rien, mais non parce que je t’ai causé un préjudice. Ce n’est pas moi qui ai porté atteinte à ton honneur, mais toi. À moins d’être un lâche, aucun homme ne pourrait accepter de vivre dans ces conditions.”

Il ne répondit rien. Le lendemain, cependant, il fit une nouvelle tentative de dialogue.

“Souhaites-tu que je ferme les yeux sur ce qui s’est passé et que nous reprenions notre vie commune ?

— Je ne puis souhaiter pareille chose, pour la seule raison que je ne pourrai jamais te pardonner. La seule chose qui me conserve encore en vie est l’espoir de te voir mourir.

— Tu me détestes à ce point ?

— Plus que tu ne le penses. Je voudrais être capable de te tuer pour en finir avec le dégoût que me donne ta vue. Mais l’idée même de te toucher m’est intolérable.

— J’ai désiré, moi aussi, te tuer le lendemain, parce que je ne supportais plus ta vue, ni le souvenir de ces hommes couchés sur toi, ni je l’admets, l’idée de ne t’avoir pas porté secours. J’avais résolu de t’étrangler et de me suicider après. Je n’y suis pas parvenu.”

Il attendit, parce que cette dernière réflexion appelait une question de la part de sa femme, mais elle garda le silence. Il poursuivit donc :

“Je n’y suis pas parvenu, d’abord parce que la douleur de ne plus jamais te voir était pire que celle de me rappeler toujours d’intolérables souvenirs. Je t’aime encore, par delà l’espèce de répulsion de ton corps et l’horreur qui y demeure attachée. Lorsque je t’ai parlé enfin, c’est que je ne supportais plus de ne pas entendre ta voix et de voir ton visage douloureux, tes yeux de reproches. Je voulais te forcer à me dire que tu m’aimais encore, à me supplier de ne pas te tuer…

— Je sais que tu te réconfortes aisément, interrompit-elle. Quelle est la seconde raison qui t’a retenu ?

— La seconde raison ? demanda-t-il perdu, la seconde raison, c’est que… je craignais, t’ayant assassinée, de ne pas avoir le courage de me tuer aussi.”

Après ce dernier aveu, il se tut, définitivement vaincu par l’hostilité de sa femme et sa propre faiblesse. Il baissa les yeux. Elle le regarda, pour la première fois avec apitoiement. Elle alla vers lui et posant la main sur son bras : “Retournons à Célubée, dit-elle, il ne sert à rien de demeurer ici.”

La descente fut exténuante. Ils avaient à peine mangé depuis qu’ils avaient quitté leur maison. En outre, ils ne s’étaient pas rendu compte, lorsqu’ils gravissaient la montagne, aiguillonnés par la peur, le désespoir et la folie, qu’ils s’éloignaient considérablement de Célubée. Enfin, leur dernière conversation, et ce qu’elle impliquait pour chacun d’eux, avait achevé d’épuiser leur raison.

Quand ils eurent achevé leur récit, ils jetèrent à Alioth des regards si misérables, qu’il comprit qu’ils avaient mis en lui leurs derniers espoirs. Mais ils attendaient de lui des réactions si contradictoires qu’il resta longtemps silencieux. Il savait qu’il ne pourrait pas sauver les deux. Il lui aurait fallu une habileté et une profondeur, dont il se sentait soudain dramatiquement démuni. Il réfléchit très longuement à ce qu’il allait dire, priant en même temps les dieux de l’assister et sa mémoire de l’inspirer.

“Il n’est pas en mon pouvoir, dit-il enfin, de vous apporter l’apaisement que vous attendez de moi. Il vous appartient de vous guérir. Cependant, bien que je croie qu’aucune consolation ne pourra jamais effacer totalement votre souffrance, je pense que vous vous devez d’apprendre à vivre avec elle et de l’endurer, comme on se doit de subir les contraintes extérieures. Nul ne saura jamais ce qui vous est arrivé, à moins que vous n’éprouviez le besoin d’en parler. Personne ne pourra donc vous reprocher quoi que ce soit. Et que pourrait-on vous reprocher ? Et qui serait assez sûr de lui-même pour vous critiquer ?

“Allez, acheva-t-il, embarrassé de son discours qu’il ne savait comment achever et qu’il trouvait à la fois vain et inadapté, reprenez confiance en vous et en l’existence.”

Le silence tomba entre eux trois, comme l’obscurité qui s’était peu à peu installée dans les jardins. Le couple se leva enfin. Ils partirent

ensemble, quoique sans se toucher et sans se parler. Alioth les regarda s'en aller, saisi d'angoisse. Il avait envié de courir derrière eux, de les supplier de revenir et de l'écouter encore, de les serrer contre lui pour leur communiquer un peu de cette chaleur qui les avait abandonnés. Mais il était si certain qu'il ne trouverait rien de mieux à dire et ne ferait que répéter, sous une autre forme peut-être, les lénifiants propos qu'il leur avait tenus, qu'il resta à les regarder s'évaporer dans la brume légère du soir.

On lui dit quelques jours plus tard, que la jeune femme s'était pendue. Il frissonna d'horreur et ferma les yeux à la fois sur son inefficacité et sur la dignité de la jeune morte. Il alla voir le mari. Ce dernier était comme fou et sa famille ne réussissait pas à le calmer. Au bout de plusieurs jours, son agitation se transforma en abattement. Alioth lui rendit visite chaque jour. Il se sentait responsable de cet homme désespéré. Non seulement parce qu'il avait écouté le récit de ses malheurs et avait échoué à aider son épouse, mais aussi parce qu'il le considérait comme le symbole de la lutte qu'il menait en lui-même pour s'attacher à son peuple et se faire aimer de lui. Bientôt l'accablement silencieux se mua en tristesse larmoyante. L'homme finit par avouer un jour à Alioth, en pleurant, qu'il ne supportait pas l'idée de ne pas trouver en lui suffisamment de courage pour se suicider. Il le supplia de l'aider à mourir. Alioth réussit, après de très longs efforts, à le consoler en lui faisant valoir qu'il était peut-être plus pénible de vivre sur son chagrin que de mourir. Il émergea peu à peu des profondeurs où il avait sombré. Sa famille soutint qu'il ne fut plus jamais semblable à lui-même. Mais Alioth, qui pensait que ce serait trop demander, compte tenu du poids qu'il traînait derrière lui et qui l'empêchait et de vivre et de mourir, se satisfit de le voir reprendre une activité presque normale et notamment de se remarier. Il lui offrit une maison dans le quartier opposé à celui dans lequel il avait vécu, lui interdit d'aller se promener sur les bords du fleuve et l'accueillit toutes les fois que, la mélancolie le gagnant, il venait se réfugier dans les jardins du palais.

Bien qu'Alioth se fût résigné à vivre à Célubée, il n'abandonna pas complètement sa capitale du pays des sages. Il s'y rendait régulièrement pour de brefs séjours.

L'importance qu'il attachait à cette ville et à ce pays explique d'une part l'attention qu'il porta aux changements qui s'y opéraient et d'autre part

qu’il y envoya un exemplaire de la chronique secrète de Célubée.

Alioth décida en effet non seulement la transcription de la chronique secrète(2) dans l’écriture que les sages avaient enseignée aux Célubéens, mais aussi que cette chronique serait copiée en deux exemplaires. L’un fut remis au Grand-Prêtre de Célubée, qui en avait jusqu’ici été l’unique détenteur. L’autre fut transporté dans la ville du pays des sages et déposé dans la maison d’Alioth. L’exemplaire d’Alioth fut pour partie recopié sur des tablettes et pour partie sur les feuillets que les sages obtenaient à partir des plantes qui poussaient de ce côté-là de la montagne, en bordure du fleuve et notamment autour de la presqu’île.

Alioth ne se lassait jamais de les relire lorsqu’il se retrouvait loin de Célubée, à l’abri de sa maison. Éloigné de son peuple, il mettait un acharnement méthodique à le comprendre en étudiant son passé, espérant toujours trouver des raisons de l’aimer autant qu’il le devrait.

Alioth veilla également à enrichir cette chronique. Sans doute, son ardent désir de transcrire le texte assez sommaire laissé par ses prédécesseurs dans une écriture qui en permettrait un accès plus aisé, provoqua-t-il une certaine dénaturation du texte initial. En premier lieu, cette écriture empruntée ne correspondait pas toujours parfaitement aux idées qu’avaient voulu développer les auteurs du texte original. Les sages auxquels Alioth avait confié ce travail avaient tendance à faire triompher, en cas de doute, leur propre vision du monde sur celle qu’avaient vraisemblablement conçue les anciens prêtres de Célubée et ce, malgré les indications données constamment par le frère d’Alioth et ses assistants. Ces derniers leur conseillèrent plusieurs fois de créer de nouveaux signes pour rester fidèles au texte plutôt que d’en transformer le sens ou l’approche pour pouvoir le couler dans le stock de signes dont ils disposaient. Mais les sages étaient si assurés d’être sages, qu’ils ne toléraient pas les avis extérieurs. En second lieu, comme ils jugèrent souvent que les documents, même complétés par la mémoire orale des prêtres, restaient insuffisants ou imprécis, ils durent récrire, à leur manière, certains passages. Les sages étaient réputés pour leur grande imagination et leur difficulté pour la brider, en dépit de la rigueur dont ils se targuaient dans chacune des sciences qu’ils dominaient. Alioth le savait et les laissa faire, sans doute parce qu’il avait lui-même besoin de rêver sur un texte plus dense que celui dont il disposait à l’origine.

Alioth n’enrichit pas seulement la chronique ancienne. Il y ajouta de nombreux passages ainsi que nous le savons par les références contenues dans des chapitres ultérieurs. Malheureusement, une grande partie de ces documents a disparu. De la vie privée d’Alioth ainsi que des réalisations qu’il entreprit dans Célubée, nous ne savons rien.

En revanche, furent conservées les annotations qu’il fit ajouter ou, peut-être, ajouta lui-même, sur ses propres documents – elles ne concernaient pas Célubée mais seulement le pays des sages et n’avaient donc pas de raison de figurer dans l’exemplaire du Grand-Prêtre –, sur les mutations de la nature auxquelles il assista au cours de son règne.

Au cours des nombreux voyages qu’il fit au pays des sages, Alioth fut frappé de la régression lente, mais certaine, des terres cultivables au pied des montagnes. Le sol, à cet endroit, se desséchait d’année en année selon une progression sud-est nord-ouest. Il s’en inquiéta dès les premiers temps de son règne et écrivit notamment que si cette dessiccation persistait et s’accentuait, le tertre lui-même où s’élevait la ville, serait atteint. Quand, à la fin de sa vie, il s’aperçut que les terres les plus éloignées du fleuve et les plus proches des montagnes commençaient à s’ensabler et qu’autour du tertre, les terres paraissaient rongées par une étrange et incontrôlable lèpre, il s’interrogea sur la possibilité de maintenir la ville à cet emplacement dans les temps à venir.

Curieusement, Alioth nota la coïncidence entre les changements géologiques et climatiques de son pays et les déformations que subissait alors la terre de l’arrière-pays d’Arkkande. Cette contrée avait toujours fasciné et inquiété les Célubéens par son instabilité et sa vertigineuse beauté. Les volcans y avaient sculpté des reliefs inconnus, ouvert des failles envahies par les eaux noirâtres des lacs profonds, d’où était montée la légende du dieu noir. Célubée y avait installé un maigre avant-poste, afin d’en contrôler la population tout aussi torturée que sa terre. Cependant, entre le moment où Alcor avait conquis ce territoire et le règne de Kiffa, le sol avait paru s’apaiser. Les volcans s’étaient endormis et les secousses telluriques affaiblies et espacées. Peu de temps après le début du règne d’Alioth, la terre se souleva à nouveau, réveillant quelques cratères, noircissant davantage encore les eaux des lacs. Les séismes violents, inattendus et meurtriers revêtirent une telle ampleur que Célubée dut prendre des mesures pour calmer la population. Alioth, qui n’avait jusque-là

jamais prêté attention aux mouvements de cette partie de son royaume, s'en inquiéta et envoya les spécialistes de son pays y faire des observations. Ainsi fut-il témoin du réveil explosif du pays des volcans et en consigna-t-il les principaux moments.

Ce qui intrigua également Alioth, bien qu'il n'en tirât aucune conséquence pour l'avenir, furent les modifications que subissait la société du pays des sages.

La conquête par Célubée de ce pays avait correspondu à une augmentation de la population. C'était vrai des paysans, mais aussi des sages eux-mêmes. Alioth pensait que la gestion avisée et la puissance militaire de Célubée avaient apporté à ce pays sécurité et stabilité. Lorsqu'il écoutait les récits des vieillards, qui les tenaient eux-mêmes de leurs parents, il se rendait compte que les sages, chassés de chez eux, avaient vécu, jusqu'à l'arrivée du tolérant et curieux Kiffa, dans l'angoisse d'être un jour rejoints par leurs premiers envahisseurs. Célubée les avait délivrés de cette inquiétude. Elle les avait aussi débarrassés de la tendance à se replier sur eux qui les avait notamment conduits, pour survivre physiquement, intellectuellement et moralement, à s'organiser en une société où le savoir était également réparti entre tous. Avec la sécurité, l'augmentation de la population et sans doute aussi la systématisation de la conservation par écrit des connaissances acquises et nouvelles, l'organisation sociale s'était relâchée. Alioth nota sur l'un de ses rouleaux, lors de l'un de ses derniers voyages, que dans un grand nombre de familles, on permettait aux plus jeunes enfants de ne pas consacrer l'essentiel de leurs journées à l'étude des sciences acquises par leurs parents. Il était entendu que tous les enfants des sages recevaient une éducation qui, si minime qu'elle parût à Alioth, demeurait très supérieure à celle des petits Célubéens qui ne se destinaient pas à la prêtrise. Cependant, quelques familles avaient concentré l'essentiel des connaissances et continuaient à former leurs enfants avec la même rigueur qu'autrefois. En réalité, compte tenu de l'accroissement démographique, le nombre de ceux qui pouvaient encore prétendre au titre de sage était sensiblement le même que dans le passé.

Alioth mourut avant que chacune des évolutions, physiques et sociales, qu'il avait vues s'amorcer, soient achevées. Plusieurs de ses descendants se

succédèrent sur le trône de Célubée avant leur aboutissement. D'eux, on ne sait pas grand-chose, car l'histoire de leur règne devait figurer sur ce groupe de rouleaux ou de tablettes constitué par Alioth qui se perdit au moment où se levèrent les vents du changement.

Quelques fragments isolés nous permettent de savoir que si la plupart des rois suivirent les sages résolutions d'Alioth en s'installant à Célubée et en prenant pour femmes des Célubéennes, ils demeurèrent nostalgiquement attachés au pays des sages, où une partie de la descendance de Neter était allée chercher le reflet poétique de Célubée. Beaucoup ne purent, comme Alioth, s'empêcher d'y retourner fréquemment, d'en ramener leurs éducateurs et, parfois, sinon une épouse, une frémissante maîtresse dans le corps de laquelle ils s'enfonçaient, à la recherche des mirages éblouissants qu'avaient avant eux poursuivis Kiffa, Zosra et Alioth.

L'un de ceux-là, qui s'appelait Alkès, s'éprit au cours de l'un de ses séjours d'une jeune fille de la ville des sages. Elle se nommait Anath. À cette époque, la ville avait débordé du tertre et dégringolé vers la plaine en voie de dessèchement. Il y faisait très chaud au milieu de l'été, car des vents secs et poussiéreux, venus du sud-ouest, balayaient le pied des montagnes. Les eaux du fleuve humidifiaient à peine l'atmosphère. Malgré cela, la ville s'était agrandie. Les sages eux-mêmes – ils n'utilisaient plus que rarement ce vieux nom, qui avait fait rêver les rois de Célubée en ces temps révolus où le monde s'était offert à eux – y avaient prospéré. Mais à eux s'étaient ajoutées quelques familles de paysans qui, domestiques à l'origine dans les maisons des sages, avaient parfois renoncé à leur état pour devenir artisans ou marchands. Les quelques rares étrangers, Célubéens, Arkkandiens ou autres, venus s'installer là, avaient apporté avec eux leur sens du négoce et leurs techniques. Ils avaient rapidement fait fortune dans ce pays dépourvu de toute activité autre qu'intellectuelle ou agricole. Ils avaient fait école auprès des paysans urbanisés et de celles des familles des sages qui avaient totalement renoncé à leur vocation initiale. Rapidement, une hiérarchie entre marchands ou artisans s'était reconstituée, les anciens sages tenant les plus puissantes et prospères boutiques et les ateliers les plus industrieux et innovateurs.

Au-delà de la ville, s'étendait toujours la plaine, grignotée au sud par les sables. Les paysans avaient transplanté leurs cultures davantage vers le nord. Ils s'étaient depuis très longtemps soumis au système de culture, de récolte et d'impôt établi par Célubée et n'avaient résisté qu'à la volonté des rois de Célubée de les regrouper en villages comparables à ceux qui avaient jailli, au fil des siècles, dans la plaine célubéenne. Les modifications du sol et du climat les avaient encore éloignés de la ville et de ses habitants, puisque les labours qui commençaient jadis au bas des derniers moutonnements du relief ne s'ouvraient plus qu'à la hauteur de la presqu'île.

Sur celle-ci, peu à peu désertée par les sages, lorsque l'architecte de Zosra avait entrepris l'édification de la ville, les ruines de leurs anciennes maisons achevaient d'être moulues par les vents abrasifs. Les herbes et les plantes sauvages l'avaient envahie, tandis qu'à son extrémité, se balançaient, dans le courant du fleuve, les hiératiques papyrus. Environ à cette époque, l'un des descendants de Markab – qui avait, comme chacun de ses ancêtres, étudié l'architecture, et qu'incommodait l'excessive chaleur de la ville – entreprit de débarrasser la presqu'île de ses décombres et de s'y construire une maison. Il en dressa les plans à partir de ceux, précieusement gardés par son ancêtre, dessinés pour la demeure de Zosra au pays des sages. Toutefois, parce qu'elle ne lui semblait pas – en dépit de sa complexité et de son écheveau embrouillé de couloirs et de galeries – suffisamment mystérieuse, il bâtit la sienne sur une épure si travaillée d'arabesques qu'à sa vue, on aurait cru une œuvre d'art, aux desseins énigmatiques, plutôt qu'un ordinaire projet architectural. Lorsque sa maison fut achevée, il y transporta sa famille et ses biens, mais ne convainquit jamais ses visiteurs, éternellement perdus dans ses méandres, ni de son utilité ni de sa beauté.

Anath était apparentée à cet architecte, quoique d'une manière assez lointaine. Sa famille appartenait au petit cercle d'initiés qui demeuraient au pays des sages et continuaient inlassablement à se cultiver.

Les transformations de cette société avaient posé de graves problèmes aux différents successeurs d'Alioth. Pas plus que lui, ils n'avaient cherché à les enrayer ou à les maîtriser parce qu'aucun n'en avait véritablement perçu toutes les implications. Les descendants des sages qui, enfermés dans leur

ville, ne s’étaient pas senti de goût pour l’acharnement intellectuel de leurs ancêtres ou le courage de se livrer à une banale activité manuelle, qu’ils avaient tendance à considérer comme inférieure à leurs capacités, s’étaient rapidement ennuyés. Selon leur tempérament, ils avaient trompé cet ennui par des activités peu compatibles avec le maintien de l’ordre et de la morale sociale qu’imposaient par nécessité à leurs sujets les rois de Célubée, ou par des ambitions qui ne pouvaient qu’inquiéter leurs souverains. Ces derniers avaient résolu les problèmes qui se posaient à eux au coup par coup, sous forme de sanctions ou de prodigalités, mais sans envisager l’instauration d’une nouvelle organisation sociale.

Le grand-père d’Alkès fut le premier à y réfléchir. Qu’il ait été confronté à de plus grandes difficultés que ses prédécesseurs ou qu’il ait été tout simplement doté d’un sens de la perspective et d’une imagination que ne possédaient pas ses ancêtres, il institua une nouvelle société au pays des sages. Il est navrant que l’on ait perdu son nom, car il fit preuve d’une véritable faculté d’invention, construisant un système social qui n’avait aucun équivalent dans le monde qu’il connaissait.

Tant à Célubée qu’à Arkkande, la société avait été fondée sur une distinction des activités. Aux côtés des paysans, les artisans et les marchands, puis les soldats et les prêtres. Aucune catégorie qui n’ait une fonction précise à remplir. Aucune qui puisse prétendre à l’exercice du pouvoir qui n’appartenait qu’aux héritiers de Neter.

Afin d’apaiser les appétits des anciens sages, le grand-père d’Alkès décida de leur donner une apparence de puissance. Comme il était hors de question de leur conférer une quelconque autorité sur les artisans et les marchands ou sur les sages traditionnels, qui étaient presque tous de leurs races et souvent de leur sang, il choisit de leur permettre d’exercer une domination sur les paysans qui n’appartenaient pas à leur peuple et avaient toujours subi un semi-esclavage.

Pour cela, il divisa le pays des sages en plusieurs domaines. Il les confia aux chefs des familles travaillées par l’ambition, avec le pouvoir de gouverner en son nom les groupes d’agriculteurs qui y demeuraient. Son fils confirma cette organisation qui n’avait eu jusque-là qu’un caractère provisoire.

Cependant il fallut alors compléter l'institution mise en place pour ménager la susceptibilité de l'une des familles qui avait persisté dans l'accomplissement de sa tâche initiale. Plus que les autres, celle-ci avait, de tout temps, amassé les documents recelant les connaissances mystérieuses de ce peuple et éduqué ses enfants de manière à les rendre plus sages qu'aucun des sages qui aient jamais vécu sur cette terre. Le chef de cette maison protesta contre les avantages accordés, sans contrepartie, aux oisifs auxquels il était apparenté. Il avait le sentiment d'être plus utile et à sa ville et à Célubée que tous ses concitoyens. Pour l'apaiser, on lui confia également un domaine. Toutefois, comme on dut, pour le constituer, couper dans ceux qu'on avait déjà distribués, il reçut une langue de terre assez étroite, dévorée par les montagnes, assez loin vers le nord. Il s'en satisfit cependant avec beaucoup de sagesse, malgré son éloignement, l'âpreté de son relief et l'humeur sauvage et rebelle de sa population, parce que son climat était frais et fortifiant face à la moiteur infernale de la ville. Il désirait fonder une dynastie d'hommes et de femmes qui, possédant le savoir, détiendrait nécessairement, un jour ou l'autre, la réalité du pouvoir dans ce pays. Il la voulait assez résistante pour le conserver. Il était conscient que le climat et les mœurs de la ville ne le permettaient pas.

Anath était l'une de ses petites-filles. Elle avait été élevée, comme ses frères, ses sœurs et ses cousins, entre la province sauvage qu'administrait son grand-père, où elle devait apprendre à s'endurcir, et la ville où se trouvaient les instruments du savoir. D'humeur fantasque, elle se pliait difficilement aux exigences du tyrannique patriarche qui prétendait élever sa famille comme le faisaient ses ancêtres lorsqu'ils avaient transformé la presqu'île en bastion de la pensée et de l'intelligence. Elle était en outre d'une assez faible constitution et supportait aussi mal les heures de concentration qu'on lui imposait que les changements constants et excessifs de climat, souffrant autant de la chaleur de la ville que de la fraîcheur piquante du domaine de sa famille. Son grand-père, qui l'avait rapidement jugée totalement inadaptée à son projet – parce qu'elle n'avait rien de la femme solide qu'il aurait voulu la voir devenir et qu'elle mettait de l'acharnement à lui résister – désirait surtout en débarrasser sa maison. S'il n'avait tenu qu'à lui, il l'aurait sans doute fait disparaître. Mais le père de la jeune fille éprouvait tant d'affection pour l'élément le plus original de la

famille que le vieillard n’osa jamais aller jusqu’au bout de ses désirs, pour ne pas peiner l’aîné et le plus zélé de ses enfants.

Alkès la rencontra lors de l’un de ses séjours dans sa maison du pays des sages. Il tomba immédiatement amoureux d’elle et elle de lui. Cependant, pour tous ceux qui les voyaient ensemble, il ne faisait pas de doute qu’il était le plus épris des deux. Mais elle ressemblait si peu à sa sérieuse parentèle, qu’elle paraissait à tous légère et changeante. Elle était loin de l’être. Le fond de son caractère était plutôt d’anxiété et de détresse qu’elle avait appris à cacher à son envahissante famille. Elle avait toujours souffert du peu d’affection que lui portaient la majorité des membres de sa maison ou de l’absence d’expression de ceux dont elle pouvait supposer qu’ils l’aimaient réellement. Elle avait dissimulé ses propres sentiments derrière l’affectation de l’indifférence ou de la désinvolture.

Lorsque Alkès lui déclara son amour, elle conserva sa légèreté, quelque troublée qu’elle fût. Et si elle avoua qu’elle l’aimait tout autant, ce fut sur un ton si tranquille qu’il douta de la réalité et, en tout cas, de la profondeur de ses sentiments. Pendant tout le temps de leurs fiançailles, elle persista dans cette attitude, vraisemblablement parce qu’elle n’avait pas compris qu’Alkès n’était pas fait de la même texture que ses parents.

Tant et si bien qu’un soir où ils se promenaient tous deux dans les champs en voie de dessèchement, où la lune éveillait de funèbres reflets, il lui demanda gravement de lui jurer qu’elle l’aimait et lui resterait fidèle. Elle en fut si étonnée qu’elle s’arrêta et tourna vers lui des yeux inondés d’une clarté triste.

“Mais je t’aime, Alkès, je t’aime si fort que mon cœur bat plus vite rien qu’à penser à toi.

— Je voudrais en être convaincu. Ne peux-tu me faire le serment que je viens de te demander ?

— Est-ce que cela ajouterait quoi que ce soit, si tu n’es pas déjà assuré de la sincérité de mon amour ?

— Jure, je t’en prie.

— Je jure, dit-elle, je jure de te rester fidèle aussi longtemps que tu vivras.

— Ne jure-t-on pas, reprit-il, mécontent, d’être fidèle jusqu’au terme de sa propre vie ? Tu seras donc toujours la même. Pourquoi refuser de t’engager pour la durée de ta vie ? Désires-tu tant te remarier après ma mort ?

— Je crois, répondit-elle d’une voix oppressée qui ne lui était pas habituelle, que dans le cas présent, c’est te promettre bien davantage que ce que tu demandais.”

Il renonça à répliquer, moins parce qu’il pensait qu’elle ne céderait pas à sa demande, que parce qu’il était soudain inquiet du regard pénétrant qu’elle posait sur lui et que la lune rendait plus ténébreux. Il se sentit frissonner et, à cette minute, il regretta de s’être épris de l’une des héritières d’un savoir inconnu, que les rois de Célubée n’avaient jamais réussi à maîtriser complètement, quel qu’en fût leur désir.

Il l’épousa avant de regagner Célubée. À la fin de la cérémonie, le grand-père d’Anath vint le trouver. Ce dernier était surpris de ce que sa petite-fille ait finalement réussi à apporter quelque chose d’utile à la maison dont elle était issue. Il avait résolu de tirer tout le parti qu’il pourrait de cette alliance et de la passion que le jeune roi éprouvait pour Anath. Il lui fit comprendre qu’il serait inconcevable, après l’union conclue entre lui et sa famille, que cette dernière ne dispose pas d’un privilège ou d’une prérogative particulière.

“N’en jouissez-vous pas d’ores et déjà ? observa sèchement Alkès. Mon père vous a octroyé un domaine, alors que, consacrés à la science comme quelques autres familles de la ville, vous n’aviez aucun droit à en bénéficier. Aucun autre des sages n’a reçu pareille distinction.

— Il est vrai, répondit le vieillard, mais elle est sans rapport avec l’alliance que tu viens de faire avec ma famille. Personne ici ne comprendrait que celle-ci n’emporte aucune conséquence. Et, loin de maintenir le rang de ma maison, cela la déclasserait immanquablement aux yeux de tous.

“En outre, ajouta-t-il, aucun souverain de Célubée n’a pris d’épouse légitime dans notre pays depuis ton lointain ancêtre Zosra. Ne convient-il pas de marquer cet événement ?”

Alkès était bien obligé de l’admettre et il se vit enfermé dans le piège, sans avoir exactement compris quel était l’objet de la demande du grand-

père de sa femme.

“Je suppose, reprit Alkès, que tu as déjà longuement réfléchi à cette marque distinctive que tu sollicites.

— Bien sûr, répondit l’autre avec un demi-sourire.

— Eh bien ? interrogea Alkès avec méfiance.

— Je ne demande qu’un titre. Ma famille, tu l’as dit, est vouée à l’étude. Elle n’a jamais renoncé à la mission que s’étaient confiée les premiers sages. Elle ne s’en dessaisira jamais. Ce domaine que ton père nous a donné et qui est bien étroit nous permettra de nous consacrer à notre vocation et de n’être pas tentés de l’abandonner. Cependant, rien ne nous distingue ici ni de ceux qui essaient d’égaler notre savoir ni de ceux qui administrent un territoire pour toi. Cette double fonction que nous exerçons mérite un titre.

— Lequel ?

— Un titre venu de Célubée. Donne-moi le titre de Grand-Prêtre et accorde-moi le pouvoir de le transmettre à l’un des miens.

— Il n’y a qu’un seul Grand-Prêtre et il est à Célubée. Arkkande ne dispose pas de ce privilège et ses prêtres sont soumis à notre Grand-Prêtre. Au reste, sur qui étendrais-tu ton autorité ? Vous n’avez pas de prêtres.

— Nous n’avions pas de prêtres, parce que les sages remplissaient en plus de leurs tâches intellectuelles, des fonctions religieuses, conformément à l’antique tradition de notre pays.

“Tu sais comme moi que depuis que mon peuple s’est défait de ses usages, je célèbre nos dieux avec quelques autres vieillards qui poursuivent la même œuvre que moi. Je fais fonction de prêtre, même si nos rites diffèrent des vôtres. Il ne me manque que ce titre que je te demande aujourd’hui.”

Alkès réfléchit longuement avant de donner sa réponse. Il consentit finalement, mais à la condition que le Grand-Prêtre de Célubée vienne enseigner aux sages la religion de Célubée afin que leurs dieux et leurs rites puissent être associés ou adaptés, selon les cas, à ceux des Célubéens. Le vieil homme se soumit à cette condition, non sans avoir fait deux

observations, dont Alkès – bien qu'il les repoussât – dut reconnaître la pertinence.

"Tes prédécesseurs étaient plus tolérants, qui ne se sont jamais souciés des dieux que nous honorions. Ils ne les estimaient pas suffisamment dangereux et importuns pour qu'ils s'en préoccupent, ainsi qu'ils l'avaient fait dans leurs autres territoires.

"Et sans doute ont-ils bien fait, car notre peuple n'a jamais été troublé par la religion, comme il n'aurait pas manqué de l'être si les tiens avaient cherché à contrarier notre naturelle indifférence pour ce qui ne participe pas directement des sciences et ne peut trouver d'explication.

"J'accepte que ton Grand-Prêtre vienne nous initier à vos mystères et que vos dieux s'ajoutent aux nôtres. Je redoute seulement pour l'avenir la confusion qui risque d'en résulter pour mon peuple. Plus que mon ambition, tu devrais craindre les égarements auxquels peut conduire le désordre des âmes."

Alkès ne revint pas sur sa décision. L'ambition du vieillard et de sa famille était palpable et certaine, l'égarement religieux du vieux peuple des sages ne l'était pas. Il préféra donc limiter le pouvoir supplémentaire que lui avait extorqué le patriarche.

En outre, lorsque naquit le troisième fils que lui donna Anath, il fit dire au vieillard que c'était à cet enfant, son arrière-petit-fils, et de ce fait issu de sa maison, qu'il aurait à transmettre le titre de Grand-Prêtre. Dès que l'enfant sut marcher, Alkès l'envoya au pays des sages afin qu'il grandisse au milieu de ceux dont il aurait à diriger les âmes. Le patriarche se soumit, quoi qu'il lui en coûtât. Ainsi Alkès réussit-il à faire que les Grands-Prêtres du pays des sages soient issus de la vieille famille des Nétérides, qui régnait sur Célubée depuis les siècles des siècles.

À Célubée, qu'il gouvernait, Alkès demeurait toujours aussi épris d'Anath. Malgré la douceur et la tendresse qu'elle lui témoignait constamment, il persistait à n'être jamais certain de son amour, parce que celui-ci n'approchait pas la violence du sien. Il en aurait certainement douté encore très longtemps, si, en mettant au monde leur quatrième fils, Anath n'était morte.

Sa disparition le plongea dans un chagrin si profond que ses sujets s'en inquiétèrent. Rien ne pouvait le sortir de sa déréliction. À ses intimes, il confiait que le souvenir de sa chère Anath ne le quittait pas un instant et qu'il demeurait si intense que la pensée de l'éternité de leur séparation le désespérait. Il était convaincu que seule la profondeur des sentiments qu'il lui avait portés et continuait à lui porter expliquait qu'il ne parvînt pas à se détacher de son image et qu'il sentît auprès de lui la chaleur de sa présence.

Cependant, malgré son désir de ne pas se consoler de la perte de sa bien-aimée, le temps émoussa sa peine. Même s'il continuait à rêver d'elle chaque nuit, au point qu'il croyait, au réveil, avoir senti encore sous sa main la douce tiédeur de son corps et dans ses narines le frémissement affolant que provoquait toujours son odeur, même s'il avait parfois l'illusion, au détour d'un sentier sur la montagne, qu'il allait l'apercevoir, marchant devant lui de son pas vif ou accourant impatiemment vers lui, il se défaisait, jour après jour, du cocon de tristesse dans laquelle son deuil l'avait enfermé. Il retrouva si bien son humeur naturelle qu'il ressentit le besoin de se divertir et entreprit de séduire une jeune Célubéenne.

Il y réussit au point de l'amener une nuit dans sa couche. Il s'y trouvait, profondément endormi, tenant entre ses bras son amante, quand il fut éveillé par une caresse sur son flanc, si prolongée et traînante qu'elle paraissait plus mélancolique que passionnée. Il ouvrit les yeux et distingua, à la clarté bleuâtre de la lune, une forme féminine penchée sur son lit. S'étant habitué à la pénombre, il reconnut Anath. Elle était aussi belle que de son vivant en dépit de ses yeux pleins de larmes. Il la regarda, tout à la fois effrayé et heureux de la revoir. Elle ne lui laissa pas le temps de parler, car elle murmura :

"Je tiens ma promesse de te rester fidèle tout au long de ta vie. Tu vois que je m'étais engagée davantage que tu ne me le demandais. Je te suis fidèle. Mais toi, toi qui disais m'aimer plus que ta vie, qu'as-tu fait ?"

Elle disparut avant qu'il ne pût répondre, mais son regard était si triste qu'il lui perça le cœur. Il réveilla aussitôt sa jeune maîtresse et la renvoya chez elle. Pendant des jours entiers, il fut dévoré de remords à l'idée de n'avoir su se contenter du seul souvenir de son épouse et traîna dans les rues de Célubée son visage morose et triste. Il ne recouvra qu'au bout de plusieurs mois la gaieté qui l'avait abandonné après la visite nocturne d'Anath. Il se garda toutefois de chercher à apaiser les désirs envahissants

de sa chair. Il y réussit pendant quelques années, mais ne résista pas cependant à l'attirance qu'il éprouvait pour la femme de l'un de ses sujets. Dès qu'elle lui eut cédé et se fut étendue auprès de lui, Anath réapparut, avec son même visage bouleversé et Alkès renonça aux charmes de sa nouvelle amante. Il en alla ainsi tout au long de sa vie. Jamais il ne put jouir des plaisirs de l'amour, sans qu'Anath vienne troubler sa quiétude. Comme il savait que s'il avait persisté dans les jeux d'amour auxquels il se laissait aller de temps à autre, Anath serait sans relâche venue se poser sur le bord de son lit – reproche fantomatique, mais si troublant, qu'il ne pouvait lui résister –, il n'envisagea jamais d'établir avec l'une des femmes qu'Anath chassait systématiquement de son lit, de plus durables liens que ceux, si ténus et légers, d'une unique nuit.

Il mourut, emportant avec lui pour toujours, la fidèle image de sa sage épouse, semblant, aux dires de celui qui rédigeait alors la chronique secrète de Célubée, trouver dans la proximité de son trépas la sérénité qui le fuyait depuis la mort d'Anath. »

Anticléridès arrêta là son récit. Chacun se sépara. La nuit était douce, criblée d'étoiles pâlissantes. Je restai derrière eux. Je n'avais pas envie de dormir et savais que, même si je me couchais, le sommeil me délaisserait. Je souhaitais attendre l'aurore dans les jardins. Le jour qui allait paraître me faisait si peur que je désirais profiter de chacun des derniers instants de la paisible nuit.

Récit d'Anticléridès

(…) Je passai la nuit seul. Coelia ne m'avait pas rejoint. Bien que certain qu'elle eût été heureuse que j'aille la retrouver ou la presser de venir se coucher à mes côtés et qu'elle dût être froissée de mon manque de sollicitude, je demeurai dans ma chambre. Je voulais dormir. La nuit était déjà si avancée et Phoil si pressé de se précipiter vers la Cité et de m'entraîner dans l'espèce de tourbillon qui nous attendait et auquel il avait si longuement aspiré, que chaque minute devenait précieuse.

De très bonne heure, nous frappâmes à la porte de la taverne. Elle était encore fermée et le quai désert. Nous étions si excités que nous ne comprenions pas que la Cité ne soit pas, depuis de longues heures, en effervescence. Cependant, l'aube venait à peine de se lever et la ville avait tant bouillonné pendant l'essentiel de la nuit qu'elle se vidait à présent de sa fatigue, insouciante des premières lueurs.

Le tavernier finit par nous ouvrir. Il dormait à moitié, mais se montra satisfait de nous voir. Il nous cuisina un bref repas tout en nous faisant le récit de ce qui s'était passé en ville pendant la soirée. La nouvelle de l'augmentation des impôts avait jeté tous les citoyens dehors. On avait parlé en termes vifs et bruyants dans les rues, sur le quai et dans sa taverne des mesures adoptées par le Roi. Même les soldats, envoyés par ce dernier pour contraindre ses sujets à aller se coucher sur leurs soucis et rompre les attroupements, n'avaient pas réussi à rétablir l'ordre. Certains avaient été pris à partie par la foule et quelque peu molestés. D'autres s'étaient ouvertement rangés à ses côtés, ajoutant aux concerts de critiques leur propre fureur qui, comme on le sait, était plus ancienne encore. Le peuple s'était finalement dispersé sous l'effet de la fatigue et des admonestations de certains des marchands que Phoil devait aujourd'hui retrouver. Le chef des marchands avait lancé un appel au calme pour les heures de la nuit, assurant qu'il fallait attendre le retour du jour pour arrêter des décisions définitives. Avant de regagner sa propre maison, il avait demandé au tavernier de faire savoir à Phoil que la rencontre prévue aurait lieu chez lui.

Nous y allâmes aussitôt, traversant les rues qui s'éveillaient à peine. Lui, nous attendait déjà dans sa maison endormie et parut même trouver que nous avions tardé. Avant que ses confrères n'arrivent, il nous résuma à son tour les incidents de la nuit et insista longuement sur la profondeur du mécontentement du peuple. À l'évidence, il était, lui aussi, très mécontent. La pensée de devoir alimenter le trésor royal à cause de l'imprévoyance du Roi et de l'étroitesse de la politique suivie par celui-ci l'avait rendu furieux.

Ses confrères l'étaient tout autant que lui, ainsi que nous le vîmes lorsqu'ils nous rejoignirent. Notre hôte nous réunit dans une grande pièce que le soleil commençait à inonder au point qu'il fallut tirer les tentures devant les fenêtres de l'est. Une fois les marchands installés, ils tournèrent tous, en silence, leurs regards vers le prince. Il y eut un long moment d'embarras parce que Phoil ne disait rien. Comme aucun de ses

interlocuteurs ne manifestait l'intention de rompre le silence, il se décida enfin à parler.

« Vous m'avez demandé de venir, commença-t-il, je suis prêt à écouter ce que vous avez à m'apprendre.

— Nous n'avons rien à t'apprendre que tu ne saches déjà, répliqua la voix de basse du chef des marchands. Nous t'avons demandé de venir pour que tu nous apprennes, toi, ce que tu comptes faire.

— Ce que je compte faire ?

— Lorsque nous avons conclu un accord avec toi, dit impatiemment notre hôte en poussant devant lui ce qui semblait être le document signé par Phoil, nous avons admis que tu gardes le silence sur le plan que tu comptais mettre en œuvre pour faire aboutir tes projets. Ce soir-là, tu nous as cependant promis de nous avertir, dès que possible et en fonction des circonstances, de ce que tu ferais.

« Les circonstances sont telles que le moment est venu pour toi de nous indiquer tes intentions. »

Je remarquai la surprise du prince. Il s'était attendu que cette réunion soit l'occasion d'un échange d'analyses de la situation, mais non d'une sommation d'avoir à s'expliquer. La veille, lorsqu'il m'avait raconté sa journée et que j'avais mesuré son exaltation, je n'avais pas douté un seul instant ni qu'il fût déterminé à passer à l'action, ni qu'il n'eût un plan à cet effet. Mon très ancien scepticisme sur le degré de résolution de Phoil m'assaillit à nouveau. Je dus poser sur lui un regard aussi désapprobateur que ceux que lui lançaient les marchands car, après m'avoir envisagé ainsi qu'il le faisait fréquemment lorsqu'il cherchait de l'aide, une expression d'angoisse traversa fugitivement ses yeux. Mais bien vite, il se reprit. Il nous regarda tous l'un après l'autre, moins pour percer nos sentiments que pour nous rappeler ce qu'il était.

« J'ai effectivement l'intention de profiter de la situation actuelle et de la dernière preuve d'incompétence que vient de nous donner le Roi.

— Quand penses-tu agir ? demanda le plus jeune marchand, au front plissé, depuis son arrivée, par ce qui pouvait être autant de l'inquiétude que de la fatigue.

— Quand ? » redemanda Phoil. Je me sentis très mal à l'aise. Les marchands, que je surveillais du coin de l'œil, me semblaient agacés de l'espèce d'étonnement perpétuel que manifestait le prince et qui ne correspondait manifestement pas à l'idée qu'ils se faisaient d'un futur roi.

« Je vous prie de me pardonner, dit Phoil, mais que souhaitez-vous savoir ? Voulez-vous que je vous donne une date et une heure précises ? Ou simplement une idée du délai dont je souhaite disposer ?

— Compte tenu de l'urgence, le délai nous semble nécessairement devoir être très bref, répondit le chef des marchands. C'est bien le moment précis que nous voulons connaître.

— Je ne pourrai vous le dire que lorsque j'aurai rencontré ceux sur lesquels je compte m'appuyer. Mais, poursuivit-il avec une assurance que je sentais très affectée, ce sera sans doute demain ou après-demain.

— C'est bien tard, commenta le jeune marchand. Chaque minute qui passe permet au Roi de se préparer à faire face aux conséquences de sa décision. Nous aurions souhaité que tu puisses agir cette nuit.

— C'est impossible, répondit Phoil, parce que, pour réussir, mon action doit être minutieusement préparée et soutenue par l'ensemble du Royaume. J'ai besoin d'un peu plus que les heures qui nous séparent de la fin du jour.

— Précisément, quelle est ton action ? Ton plan est prêt, d'après ce que tu nous laisses entendre. Dis-nous comment tu comptes procéder. »

Phoil baissa la tête. Il joua un court moment avec une coupe abandonnée sur la table autour de laquelle nous étions assis. Pour eux, qui ne le connaissaient pas, cette attitude pouvait peut-être passer pour celle de l'orateur qui hésite entre plusieurs manières d'exposer sa pensée. Pour moi, il était évident qu'il se demandait ce qu'il allait dire et non comment il allait le dire.

Néanmoins, quand il parla enfin, je me sentis rassuré. Il s'exprimait avec tant de clarté et de conviction et le plan qu'il décrivait était si détaillé et précis que j'en conclus qu'il y avait déjà longuement réfléchi ou que, si tel n'était pas le cas, il était inspiré, comme doivent l'être les chefs, pour le concevoir au fur et à mesure qu'il nous l'exposait. Je remarquai que nos interlocuteurs paraissaient aussi impressionnés que moi. Lorsque Phoil acheva son discours, le chef des marchands exprima de sa belle voix la

satisfaction qu'ils éprouvaient tous. Il y mit tant de force qu'il semblait s'excuser d'avoir pu douter du prince. Il l'assura enfin qu'ils tiendraient le rôle qu'il leur demandait de jouer.

Avant que nous ne nous séparions, notre hôte nous proposa de prendre ensemble une boisson. Mais Phoil protesta que le soleil était haut à présent dans le ciel et qu'il lui restait trop de choses à faire pour que tout fût prêt au plus vite. Il me poussa dans la rue sans que j'aie eu le temps de me rendre compte que l'entretien était terminé et qu'il nous fallait affronter, sans réconfort, de nouvelles épreuves.

Quand je vis le prince, tout sautillant et excité, dévaler à grandes enjambées les rues menant au bas quartier, je m'interrogeai longuement sur son changement d'humeur. Il paraissait à présent aussi pressé d'agir et persuadé que – comme l'avait fait remarquer le benjamin des marchands – chaque minute comptait, qu'il était apparu hésitant et temporisateur au début de la rencontre. Je ne pouvais trouver qu'une seule explication à sa métamorphose. Le souffle de son propre discours l'avait convaincu en même temps qu'il nous convainquait. Il avait été emporté par sa logique et sa cohérence. Cela tendait à prouver qu'il avait tout inventé au moment même où il parlait. Tout en cherchant à suivre la cadence de son pas, je ne pus m'empêcher de me demander si cette qualité qu'il possédait et qui passe pour un don des dieux suffirait à compenser son défaut de sérieux et son incapacité à s'atteler à un problème aussi longtemps qu'on ne l'y contraignait pas et à en faire un grand roi. Il me harcela à plusieurs reprises parce que je ne marchais pas aussi vite que lui et que ma mine était plus grave que celle qu'on se compose pour aller à un enterrement, alors que c'était vers une explosion de bonheur et l'éternité que nous marchions.

Les jumeaux attendaient Phoil avec impatience, de même que tout le quartier. À peine y fûmes-nous entrés, que toute sa population nous fit escorte avec des exclamations de joie. Les plus rapides avaient dû courir jusqu'à la maison des jumeaux, car ces derniers se tenaient sur le pas de leur porte lorsque nous arrivâmes.

Ils lui reprochèrent de n'être pas venu les voir plus tôt et d'avoir préféré donner la priorité aux marchands. Preuve qu'ils avaient des espions dans la Cité ce dont nous nous doutions, ou que les gestes du prince étaient

surveillés par d’aucuns, qui avaient cru bon de les leur rapporter. Quoi qu’il en soit, cela me parut inquiétant.

Les jumeaux fermèrent leur porte aux curieux qui se pressaient dans la rue. Le prince répéta pour eux le discours qu’il venait de tenir aux marchands. Ils se montrèrent moins impressionnés que nos précédents interlocuteurs et firent une ou deux observations qui obligèrent Phoil à corriger certains détails de son plan. Cependant, comme il était dans leur nature d’être plus critiques qu’extatiques et que leurs objections ne portaient pas sur des points fondamentaux, j’en déduisis que le projet de Phoil avait leur aval. Bien que je n’eusse pas besoin d’être convaincu de sa pertinence, leur indirecte approbation m’en confirma la valeur. Les jumeaux étaient gens pratiques et intelligents qui ne se seraient jamais laissé abuser par une construction séduisante mais trop aléatoire.

À eux aussi, il donna une série de directives pour la journée. Ils convinrent de se revoir à la nuit pour arrêter les ultimes détails de leur action et vérifier que ce que Phoil avait prévu était effectivement réalisable.

De chez eux nous nous glissâmes, à ma requête, jusqu’à la taverne où on nous servit à manger. Phoil chargea le tavernier de demander aux marchands d’envoyer l’un des leurs à l’entrevue nocturne qu’il venait de décider avec les deux portefaix. Le prince ne tenait pas en place, ne parvenait pas à manger et lançait constamment des regards d’impatience sur mon écuelle dont le contenu ne s’épuisait que lentement. Je voyais bien qu’il aurait déjà voulu être au cœur de l’action. S’il avait pu précipiter le temps ou se passer de toutes les étapes qu’il s’était imposées pour l’accomplissement de sa conspiration, il se serait lancé avec délices sur les chemins qui conduisaient à son triomphe.

Cependant, il se contraignit, une fois repoussée sa propre écuelle, à rédiger un long message destiné à l’intendant de Nagar. Il lui annonçait que le complot était sur le point d’aboutir et qu’à la date à laquelle il recevrait ce rouleau, lui, Phoil, aurait débarrassé le Royaume de son pire ennemi et s’apprêterait à abroger la totalité des mesures prises à l’encontre des paysans. En conséquence, il lui demandait de faire tenir la nouvelle aux paysans rebelles afin qu’ils le reconnaissent comme roi solennellement et le lui fassent savoir de chaque seigneurie, par les voies les plus officielles. Il

me montra sa lettre avant de l'enrouler et de la sceller. Je n'osai lui faire remarquer qu'il me paraissait bien imprudent de s'engager à revenir sur les mesures décidées par le Roi et qui avaient toutes été exécutées à présent. Je ne voyais ni comment Phoil pourrait effectivement les abroger, ni comment – en supposant qu'il réussisse à en annuler les effets – il sortirait le Royaume des difficultés économiques dans lesquelles il se débattait. Je l'avais entendu, le matin, promettre aux marchands puis aux portefaix – mais comment aurait-il pu faire autrement ? – qu'aucun impôt supplémentaire ne serait levé sur la Cité. S'il ne devait ni prélever l'argent ni conserver le grain que le Roi avait obtenu de ses sujets, je ne voyais pas comment il parviendrait à passer le cap des mois à venir. Je comprenais que la modification des lois du Royaume devait logiquement l'enrichir. Mais il y faudrait plus de temps qu'il n'en fallait aujourd'hui pour mettre le pouvoir en faillite.

Phoil fit chercher par le tavernier un homme de confiance auquel il remit le message et de l'argent pour qu'il se procure un cheval et galope à bride abattue jusqu'au domaine de Nagar. L'homme prétendait connaître les routes du Royaume. Cela me surprit de la part d'un citadin de vieille souche.

Ce message constituait en fait la principale raison de Phoil pour différer le moment de renverser le Roi. Il lui était essentiel que les paysans lui fassent allégeance aussitôt ou presque aussitôt qu'il se serait emparé du pouvoir. Cela non seulement pour asseoir sa légitimité dans les campagnes – elle ne faisait aucun doute pour lui – mais surtout pour conforter son autorité sur le Royaume par la coïncidence entre son arrivée au pouvoir et la fin de la rébellion paysanne. Je voyais bien, après avoir entendu ses discours de la matinée, qu'il était, au contraire de tous ses interlocuteurs, moins préoccupé – ainsi qu'il me l'avait confié un jour – par la chute elle-même du Roi que par ses suites.

Une fois cette question réglée, je dus courir derrière lui en direction de la forteresse. Cette fois, le gardien nous ouvrit les portes dès qu'il nous reconnut et nous fit conduire, en grande hâte, à l'appartement du commandant. Ce dernier nous attendait. Il étreignit si affectueusement le prince que celui-ci comprit l'inutilité de toute explication. Il se contenta de lui dire dans un chuchotement, ce qui m'aurait fait rire si je n'avais été aussi

grisé que Phoil par tout ce qui s'était déjà produit et tout ce qui allait encore arriver :

« C'est pour demain soir.

— Bien, répondit le commandant, lui aussi un ton plus bas que d'habitude, je ferai fermer la citadelle afin que nous ne puissions répondre à un éventuel appel du Roi. Et mes patrouilles de ce soir seront réduites et bienveillantes », ajouta-t-il dans un sourire, comme s'il avait prévenu la prière qu'allait lui faire Phoil. Il le serra à nouveau contre lui et m'octroya à moi aussi cette marque d'amitié, avant de nous laisser partir.

De là, il nous fallut, bien sûr, aller au palais. Nagar en sortait lorsque nous y pénétrâmes. Malgré le regard insistant de Phoil, elle ne tourna pas les yeux vers lui. En revanche, elle me regarda pesamment. Il y avait dans ses yeux un mélange de mécontentement et de tristesse. Je ne pus en pénétrer l'exacte signification, car elle détourna soudain la tête et marcha hautainement, sous le soleil, vers son char. Phoil ne s'attarda pas à considérer sa silhouette. Mais moi, je demeurai immobile, observant chacun de ses pas, comme s'ils devaient me donner le sens de son mystérieux regard.

Phoil m'avait distancé et je me perdis dans les couloirs du palais avant de réussir à le retrouver. Il se rendit chez ses deux amis. Le premier, le gendre d'un conseiller du Roi, était absent. Phoil lui laissa un message le priant de le rejoindre à la nuit tombée à la taverne du port. D'un pas vif, il gagna l'aile du palais où demeurait son second ami. Il s'y trouvait occupé à badiner avec une très jolie jeune fille. Sitôt qu'il vit le prince, il la renvoya sans aucune prévenance. C'était là une grande preuve d'amitié car ses chances de réussite auprès de la jeune belle me semblèrent, au regard noir qu'elle lui jeta, gravement compromises.

Comme aux autres, Phoil lui raconta comment il comptait procéder. Son ami lui demanda de le garder avec lui au moment crucial afin qu'il puisse l'aider et, le cas échéant, le protéger pendant que le prince accomplirait le dernier acte de son plan. Il fut, bien sûr, convenu qu'il se joindrait aux membres de la réunion du soir. Mais lorsqu'il sut que Phoil avait laissé à son autre ami un message pour l'inviter à participer aux derniers préparatifs, il s'inquiéta.

« Tu aurais dû t’abstenir, dit-il, de laisser derrière toi un écrit, surtout dans ce palais. »

Phoil convint de la justesse de la remarque. Nous courûmes tous les trois aux appartements où nous avions imprudemment laissé une invitation écrite. Le message n’y était plus. L’un des domestiques nous apprit qu’on l’avait porté à son maître peu de temps auparavant, à la demande de l’épouse de celui-ci qui avait pensé que, venant de Phoil, cette lettre ne pouvait qu’être urgente. Nous retournâmes, soucieux, chez notre compagnon. Phoil ne cessait de se faire des reproches et de se donner des sujets d’alarme tandis que nous cherchions à les apaiser. Le meilleur calmant fut en réalité l’arrivée du domestique qui avait remis le message de Phoil à son maître et qui venait nous transmettre une réponse affirmative.

Tranquillisé, Phoil se décida alors à s’en aller. Il restait encore deux heures avant le coucher du soleil. Le prince choisit de les passer chez lui afin de mettre en ordre dans son esprit les différentes phases de son projet. Comme il me rendait ma liberté, je lui demandai d’accepter de se priver de ma présence au cours de la réunion de la nuit. Je préférais rentrer à la presqu’île afin d’achever l’épode à laquelle je travaillais pour le moment. J’avais en effet résolu d’insérer une ode à la gloire de la poésie dans l’épopée de Célubée. Elle me donnait tant de mal que je savais que si je ne la terminais pas dans la soirée ou dans la nuit, je ne trouverais jamais le courage de la reprendre. Phoil manifesta tant de mécontentement que je promis d’essayer de les rejoindre si je finissais mon poème avant l’heure fixée pour la rencontre.

En redescendant vers le port où j’avais laissé mon cheval, je songeai qu’il y avait en fait bien peu de chances que je vienne. En outre et surtout, je ne m’en sentais guère l’envie, éprouvant à ce moment-là un violent désir de tranquillité, quelque excité que je me sentisse à l’idée de la proximité de l’heure tant attendue par le prince. La séance du soir ne me disait rien. J’avais trop entendu, tout au long de la journée, l’exposé des intentions de Phoil, qu’il ne pourrait manquer de répéter une nouvelle fois pour s’assurer que chacun l’avait compris et avait retenu ce que devait être sa participation.

Je galopai vers la presqu'île, impatient de retrouver mon travail. Quand j'arrivai à la villa, la lumière avait commencé à changer, signe que le soir s'approchait inéluctablement. Ce fut Coelia qui m'ouvrit, comme le premier jour. Elle se précipita contre moi, m'embrassant et me caressant à petits coups secs et confus, comme si elle essayait d'arrêter ses manifestations de tendresse sans y parvenir réellement. Lorsqu'elle s'écarta enfin, je vis qu'elle pleurait.

« Coelia, que t'arrive-t-il ? Que s'est-il passé ? »

Elle ne voulut pas répondre, affirmant que puisque j'étais là, plus rien n'avait d'importance. Malgré mon insistance, elle persista à ne pas me révéler la cause de son chagrin, se bornant à prétendre qu'elle ne pourrait me la dire sans me fâcher. Je ris doucement et lui demandai, dans ces conditions, de me laisser aller dans ma chambre où j'avais tant à écrire. Elle parut déçue, mais s'effaça pour me laisser passer. (…)

Lorsqu'Anticléridès revint, à la fin de la journée, peu de temps avant le crépuscule, l'angoisse qui m'avait paralysée tout le jour se condensa soudainement. Je ne pus retenir mes larmes, ni maîtriser mes mains et mes lèvres qui s'emparaient de lui, se collaient fiévreusement à lui. Comment aurais-je pu lui dire sans le mettre en colère, lui qui m'avait si manifestement dédaignée la nuit dernière et négligée au point de quitter la villa avant l'aube, sans même venir me voir, que depuis la minute où il était parti j'avais eu follement peur sans comprendre pourquoi. Je sentais confusément qu'était en train de naître quelque chose que j'ignorais et qui me terrifiait obscurément.

J'avais passé la nuit à guetter la première lueur du jour, à m'imprégner des dernières odeurs et des derniers bruits qui crevaient les ténèbres, incapable de penser, insensible à tout ce qui n'était pas directement perceptible par les sens. J'avais entendu, apporté par le vent des dernières minutes de la nuit, le galop des chevaux quittant la presqu'île. Je compris que Phoil et Anticléridès venaient de s'en aller. J'en étais si sûre, que je ne bougeai pas. Soudain mon esprit se remit à fonctionner.

Il marcha d'abord au ralenti, mais suffisamment pour que je puisse analyser mon comportement de la nuit et du moment. Je saisissais tout à coup que c'était la peur, la peur diaboliquement irraisonnée qui m'avait

écartée de mon lit et du sommeil. À cette pensée, mon cœur se mit à battre plus vite et ma peau se granula sur mes bras, ma poitrine et mon dos.

Un peu plus tard, lorsque la conscience de la peur me permit – malgré le désordre physique dans lequel elle m'avait plongée – de réfléchir, je passai vainement en revue les raisons que je pouvais avoir d'être terrorisée. Je conclus à cet effroi divin qui saisit ceux pour lesquels l'avenir s'entrouvre parfois. Il avait dû s'entrouvrir pour moi à un moment de la soirée, sans que je m'en aperçoive et sans que je m'en souvienne autrement que sous la forme des pressentiments violents qui me troublaient à présent. Sans doute, les dernières décisions du Roi étaient-elles porteuses de bouleversements. Mais j'ignorais tout alors du complot ourdi par Phoil, bien que ses perpétuelles allées et venues entre la Cité et la presqu'île, ses voyages et son agitation n'aient pas manqué d'attirer ma curiosité.

Au fur et à mesure de l'avancée du jour, l'angoisse devint si accablante que je ne trouvai plus la force de quitter les jardins où j'étais assise depuis la nuit, ni pour aller manger ni pour aller me reposer dans ma chambre. Je somnolai quelques instants vers le milieu du jour, pour m'éveiller plus inquiète encore qu'auparavant. J'avais rêvé. C'était l'un de ces rêves lourds dont on ne retient que l'épouvante dont il vous a serré le cœur. En ouvrant les yeux, je sentis que ma peur venait de se cristalliser sur Anticléridès. Sans doute était-ce de lui que j'avais rêvé. Et ces images, montées du plus profond des ténèbres, recelaient peut-être l'avertissement des dieux que je cherchais depuis le matin. À cette pensée, mon cœur se gonfla de désespoir, parce que ayant oublié mon rêve, je ne saurais jamais ce que les dieux avaient tenté de me faire comprendre.

La certitude qu'il allait arriver malheur à Anticléridès me souleva enfin. Je me levai et regardai autour de moi. Il n'y avait rien de réconfortant dans la nature non plus. Pour une journée de début de printemps l'air était curieusement oppressant et le ciel bas et si gris qu'il semblait qu'une tempête s'apprêtait à se lever en un de ces lieux inconnus où se forment les tourmentes. Je regagnai la maison et arpentai sans but la galerie, jusqu'à ce que des coups ébranlent la porte. C'était Nagar. Elle était si grave que je ne pus m'empêcher de trembler de tous mes membres à sa vue. Elle ne dit pas un mot, me regarda à peine et traversa la maison avec hauteur. Je revins à la galerie. J'y demeurai assise, le temps de m'endormir à nouveau et d'être réveillée en sursaut, arrachée brutalement par le passage de Nagar de ce

paisible plateau, suspendu entre ciel et terre, où m'avait enfin transportée le sommeil. J'entendis la porte violemment rabattue, dont les couloirs répercutaient l'écho jusqu'à la galerie.

Je me remis à marcher autour du jardin intérieur et y marchai jusqu'à l'arrivée d'Anticléridès.

Quand il m'eut fait comprendre qu'il ne tenait pas à ma compagnie, je partis, tout à la fois vexée et rassurée, me baigner et changer enfin mes vêtements poussiéreux et trempés de peur. Je retournai ensuite sur les terrasses. Je me sentais mieux. Le ciel s'était suffisamment dégagé pour que l'on puisse observer le coucher du soleil. Les jardins sentaient bon. Je m'y promenais lorsque Anticléridès apparut.

« Ne travailles-tu pas ? demandai-je, à la fois ironique et pleine d'espoir.

— Je n'y parviens pas, répondit-il en venant vers moi, mon esprit est trop agité. Il faudrait que je sois en paix pour écrire des vers. Jamais la prosodie ne m'a paru si contraignante et si aride. Mon esprit voudrait s'envoler hors des cadres dans lesquels je le force à s'exprimer.

— Pourquoi ton esprit est-il agité ?

— Tu le sauras bientôt, lorsque la cause de son agitation aura pris fin. Alors, je pourrai enfin achever mon œuvre dans la sérénité et peut-être, continua-t-il de son doux sourire, explorer pourquoi mon cœur est si attaché à toi. »

Il me prit par la taille pour que nous marchions côte à côte au milieu des reflets violents du soleil couchant. Parce que nous cheminions l'un à côté de l'autre, je ne voyais pas bien son visage. À un moment cependant, je tournai la tête vers lui. Ses yeux étaient posés, anxieux et sévères, sur le fleuve rouge. Malgré la chaleur et la pression de sa main contre mon flanc, je compris qu'il était absent de ces lieux que nous traversions ensemble. Soudain, sa main tressaillit. Il poussa un grand soupir et me regarda enfin.

« Il faudrait vraiment que je travaille, me dit-il. Il est urgent que je termine cette ode cette nuit. »

Je n'osai pas demander pourquoi il y avait urgence. Je sentais encore le mouvement involontaire de sa main et le frémissement qu'il m'avait communiqué. Mon âme était à nouveau inquiète et je savais qu'elle avait

raison de l’être, parce que, pour Anticléridès aussi, l’avenir s’était subitement déchiré.

La nuit tombait. Nous étions seuls dans cette maison solitaire. Comme je voyais bien qu’il n’avait pas envie de repartir travailler, je lui demandai de me raconter encore l’histoire de Célubée.

« Célubée ? Mais j’ai terminé son histoire.

— Comment terminé ? Rien n’est terminé. Comment l’histoire d’Alkès et d’Anath peut-elle achever l’histoire de Célubée ? Il a bien dû se produire d’autres choses. Qu’est devenue Célubée ?

— Ce que tu demandes est sans doute le fond du problème. Nous ne savons plus rien ou presque plus rien de Célubée après le règne d’Alkès. Nous ne pouvons que très partiellement reconstituer les grandes lignes de son histoire jusqu’au jour de la séparation du pays des sages et de Célubée.

« La dynastie de Neter a régné sur Célubée pendant plusieurs siècles. Les Nétérides ont trouvé la vitalité nécessaire pour se perpétuer à travers le temps sans discontinuité d’une manière si surprenante qu’il faut croire que les dieux étaient avec eux et les protégeaient. La succession des rois, leurs noms et l’histoire de leur règne nous restent cependant inconnus pour beaucoup d’entre eux, parce que des rouleaux de la chronique secrète qu’on continuait à tenir, et à Célubée et dans la ville des sages, ont disparu au moment des troubles.

« Nous ne disposons pas du texte conservé à Célubée, aussi ne savons-nous pas si celui des sages lui était strictement conforme et, notamment, si on enregistrait également à Célubée les événements qui survenaient au pays des sages. Les derniers rouleaux, dont certains sont si abîmés que leur contenu est fragmentaire, font état des modifications intervenues dans le pays des sages et surtout de l’assèchement constant des campagnes autour de la ville des sages. Le climat avait coupé le pays en deux grandes zones, celle du Sud, de plus en plus aride et celle du Nord, miraculeusement épargnée. Les sages qui gouvernaient les domaines du Sud, rencontraient de plus en plus de difficultés pour tirer des revenus de leurs terres. Leurs paysans appauvris étaient affamés d’un bout à l’autre de l’année.

« Il ne semble pas qu'à Célubée on ait pris conscience de l'acuité du problème. Ou bien les relations étaient-elles déjà distendues au point que les sages aient acquis une assez large autonomie ? Toujours est-il que la seule mesure arrêtée, non par Célubée, mais par les sages eux-mêmes, fut d'établir une nouvelle cité, plus au nord, pour échapper à la chaleur et aux vents de poussière qui s'abattaient sur la ville construite par l'architecte de Zosra, s'infiltrant dans ses rues, s'attaquant à ses maisons, en raclant les façades avant de les soulever dans les airs en nouvelles colonnes de sable.

« On s'attela à sa construction, qui dut être très longue parce que l'on en trouve trace dans la chronique secrète pendant une période d'au moins deux siècles.

« Dans le même temps, il semble que les sages du Sud – dotés alors d'un autre titre, arraché au roi de Célubée ou peut-être à celui qu'il avait désigné parmi eux pour le représenter dans le pays des sages – soient devenus de plus en plus mécontents et de plus en plus jaloux de ceux auxquels le hasard avait autrefois attribué les domaines du Nord. La mauvaise humeur grandissait dans ce pays, entre les aigreurs des sages du Sud, la faim tenaillante des paysans et l'irritabilité déséquilibrante des habitants de la ville, affolés par la chaleur et les tempêtes de sable.

« Dans ce climat instable, il dut se passer quelque chose que nous ignorons. Peut-être une décision venue de Célubée et qui fut unanimement jugée arbitraire. Peut-être l'un de ces cataclysmes, qui ébranlaient depuis si longtemps Arkkande et paraissaient insidieusement remonter vers le nord des territoires contrôlés par Célubée. Peut-être seulement l'usure des choses par le temps et le sable. Quoi qu'il en soit, le pays des sages fut complètement bouleversé. Le peuple des paysans, soumis depuis toujours, se souleva brutalement contre ses maîtres et, au même moment, un ouragan de sable emporta la moitié de la ville. Sa population égarée se précipita aveuglément à travers les champs desséchés et ensablés pour échapper tout à la fois aux coups des rebelles et à la fureur des vents.

« Ce que nous possédons de la chronique secrète de Célubée s'interrompt là. Célubée s'était peu à peu éloignée du pays des sages, sans doute parce qu'il avait perdu le mystère qui l'avait si longtemps séduite. La catastrophe naturelle et politique qui brisa le pays des sages dut couper définitivement les liens qui subsistaient encore entre les deux pays. Je pense que les liaisons commerciales ayant cessé, parce que le pays des sages, en

plein désordre, n’avait rien à vendre et rien à acheter, on dut oublier, à Célubée, la route qui descendait vers cette terre, ou supposer qu’elle était à tout jamais ensevelie sous les sables.

« Beaucoup ont pensé que Célubée avait disparu à son tour. Rien cependant ne nous l’indique. Personne n’a plus jamais entendu parler de Célubée ou d’Arkkande. Interroge les marins étrangers qui font le tour du monde, ils ne connaissent pas Célubée. C’est pourquoi, on a dit qu’elle n’existait plus. Certains sont même allés jusqu’à soutenir qu’elle n’avait jamais existé et qu’elle n’était qu’une légende ou un rêve halluciné. Mais Célubée est toujours restée en dehors des grandes routes du monde. Les marins ne peuvent pas la connaître. Ce n’est donc pas un argument. Je ne crois pas non plus que Célubée ait péri. Elle a survécu si longtemps qu’elle ne peut avoir été emportée si aisément. Je crois, moi, qu’elle existe encore entre ses montagnes et son fleuve, enfermée sur elle-même, montant la garde sur le trésor le plus précieux de l’univers, celui de l’histoire du monde. Elle doit songer parfois à ce pays des sages, englouti par le temps, sans concevoir qu’il survive sans elle et qu’il l’ait oubliée au point de ne plus savoir ni son nom ni le rôle qu’elle a joué dans sa destinée.

— Le pays des sages ? Il existe donc encore ?

— Comme si tu ne le savais pas », répondit Anticléridès en se levant.

Il s’apprêtait à retourner dans sa chambre. Il faisait complètement nuit. Nous n’avions pas pensé à aller chercher une lampe et étions dans les ténèbres. Anticléridès leva les yeux au ciel.

« Regarde ! », dit-il soudain.

Dans le ciel très dégagé, le croissant de la nouvelle lune, effilé comme une mince faucille, paraissait s’être posé à la droite d’une étoile très brillante et à la paisible lumière. Je souris, bien que je susse qu’il ne pouvait voir mon sourire.

« C’est un signe », dit-il.

Oui, pensai-je, c’est un signe. Mais je voudrais tant savoir ce qu’il signifie. Je me levai à mon tour et vins vers Anticléridès pour lever avec lui les yeux vers la nuit mystérieuse et impénétrable.

« Ne me quitte pas ce soir, suppliai-je.

— Viens avec moi. Tu t'étendras sur mon lit pendant que je travaillerai. Moi non plus, je n'ai pas envie de te quitter.

« Mais avant, ajouta-t-il, donne-moi par pitié quelque chose à manger. »

Il m'accompagna à tâtons jusqu'aux cuisines. Elles étaient désertes, mais le feu rougeoyait encore, preuve qu'il avait été très récemment éteint. Je le ranimai. Anticléridès y alluma plusieurs lampes. Il en emporta deux, me laissant préparer notre repas. Dans les cuisines délaissées, j'eus le sentiment que nous avions été abandonnés par les domestiques de Nagar. Personne ne s'était inquiété de nous. On ne nous avait apporté ni lampe ni rafraîchissement comme chaque soir. Pis, les serviteurs semblaient avoir disparu. Je me souvins que de toute la journée, je n'en avais vu aucun. C'était moi qui avais ouvert la porte à Nagar et à Anticléridès. À supposer que j'aie devancé le portier dans son travail, il aurait dû, cependant, se montrer peu après. Il n'était pas apparu. Les cuisinières étaient là, sans doute, puisqu'on avait fait du feu dans les cuisines. Je demeurai perplexe, tandis que je cherchais dans les fantomatiques recoins des deux pièces de quoi nous nourrir tous les deux.

Je revins avec un grand plateau sur lequel j'avais placé, au milieu de quelques plats, deux lampes tremblotantes pour franchir les longs couloirs où personne n'avait, cette nuit, allumé de flambeaux.

Je m'étendis ensuite sur la couche d'Anticléridès. Je l'observai d'abord dans la lumière faiblissante pendant qu'il travaillait. Bientôt, je m'endormis. Je m'éveillai dans l'obscurité. Les lampes, que j'avais oublié de regarnir, s'étaient éteintes. Anticléridès, couché contre moi, dormait en m'enlaçant. Je me rendormis rassurée de le sentir près de moi.

À l'aube, quand les premières lueurs éclairèrent la chambre, je me réveillai enfin. Anticléridès était en train de s'habiller. Je me vêtis aussi et l'accompagnai jusqu'à la porte.

« Je ne rentrerai pas cette nuit, me dit-il en partant. Nous nous reverrons demain matin. » Comme je l'envisageai tristement, il ajouta en caressant ma joue : « Demain, tout ira bien. »

Récit d’Anticléridès

(…) Il ne m’était pas possible de travailler. En vain, m’y essayai-je après le dîner que me servit Coelia. Tandis qu’elle s’allongeait non loin de moi, je laissai rageusement mon ode inachevée.

C’est pourquoi j’ai repris mon récit des événements de la Cité, pour le mettre à jour et y insérer les effets produits par les dernières décisions du Roi. Je le termine à présent, et puisque la lampe ne va sans doute pas tarder à s’éteindre, je vais aller me coucher auprès de ma Coelia endormie.

En relisant mes notes, je m’aperçois que je n’ai nulle part indiqué la teneur du plan du prince. Voilà ce qui se passera demain, car je ne pense pas que la réunion, qui doit s’achever à présent, ait fondamentalement remis en cause les projets de Phoil.

Demain soir, après le crépuscule, les marchands s’emploieront à soulever la Cité et à lui faire acclamer le nom de Phoil, en attendant que se propage enfin la nouvelle de la mort du Roi. Au même moment, Phoil et sa troupe, commandée par les jumeaux, investiront le palais. Tandis que la troupe retiendra les gardes du Roi pour détourner leur attention et les réduire, Phoil et son ami se glisseront par les couloirs obscurs vers la chambre du Roi. Peut-être l’un des jumeaux les accompagnera-t-il afin de les protéger de toute surprise. Phoil poignardera le Roi à l’heure où, seul dans sa chambre, il a coutume, depuis la mort de son fils, de se retirer quelques instants avant d’aller dîner. De là, ils courront – et je pense que, conformément au plan de Phoil, la garde du Roi ayant été soit décimée, soit mise en fuite, ils seront rejoints par les hommes des jumeaux –, ils courront aux appartements des deux fils du Roi, le légitime et le bâtard, pour les assassiner à leur tour, afin d’éviter que la succession n’échappe finalement à Phoil. Je ne pense pas que ce dernier se laissera aller à tuer lui-même les enfants du Roi. Il voudra éviter que le sang royal qui aura ruisselé sur ses mains, l’oignant ainsi de l’indispensable légitimité, ne s’affaiblisse en se mélangeant à ceux d’un bâtard ou d’un idiot, fussent-ils les propres fils du Roi assassiné.

Alors, Phoil jaillira du palais ensanglanté et terrorisé. Dehors, dans la cour, l’attendra le peuple, amené par les marchands. C’est à ce moment là que se jouera la scène la plus importante. Le peuple acceptera-t-il de le

reconnaître pour son nouveau roi et de considérer son crime comme un acte de nécessité publique ? S'il surmonte l'horreur des premières minutes que ne pourront que provoquer la vue d'un prince régicide, encore couvert du sang de sa victime et la monstrueuse assurance le poussant à revendiquer un assassinat, Phoil aura conquis son titre de roi. Si, aussitôt, son ami, le commandant, vient lui apporter la soumission de toute l'armée, il gagnera son autorité. Si enfin, le surlendemain, éclate la nouvelle que les paysans ont cessé leur rébellion, il aura acquis le prestige nécessaire pour que l'origine de son pouvoir ne lui soit jamais reprochée. Il ne lui restera plus… qu'à régner. Quoi qu'il en pense, ce sera le plus difficile.

Je ne sais pas encore ce que sera ma participation à ce coup d'État. Je suppose que je ne pourrai refuser à Phoil de l'accompagner s'il me le demande. J'assisterai donc au meurtre originel et serai, comme les autres, éclaboussé du sang du sacrifié, malgré mon désir d'être, cette nuit-là, non dans les couloirs du palais, auprès de ces puissants qui se disputeront aussitôt après le pouvoir et ses dignités, mais dehors, dans la nuit, auprès du peuple.

Je voudrais le contempler dans la rue, attiré par les appels des marchands, curieux et attentif à leurs propos, prompt à s'y enflammer tout en les critiquant ; le voir s'ébranler finalement à l'assaut du palais, bruissant d'informations incertaines, démenties aussitôt qu'inventées ; l'entendre vibrer d'impatience dans la cour royale, guettant des yeux tour à tour le ciel immobile et le palais tressaillant d'inhabituelles rumeurs ; entendre la palpitation précipitée de son cœur, lorsque les bruits se rapprocheront et écouter sa respiration s'arrêter quand, son poignard à la main, Phoil bondira dans la lumière de nos torches. Au lieu de quoi, je me tiendrai à l'écart sur le portique, observateur obscur du nouveau drame qui se jouera soudain entre lui et Phoil, contraint par amitié, autant que par impuissance, au silence, quand je voudrais lui crier de profiter de l'occasion pour se libérer enfin de son asservissement.

Avant que la lampe ne s'éteigne complètement, je vais déposer sur la table ces rouleaux qui contiennent mon récit et en écarter ceux où je ne finirai pas (encore(3)) le poème de Célubée. La nuit prochaine, je laisserai Phoil à son triomphe lorsque poindra l'aurore. Je courrai ici achever mes notes et m'enfouir ensuite dans les douces toisons de Coelia. Après-demain, au matin, quand la chaleur dissipera la brume…

OceanofPDF.com

QUATRIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

I

Je passai la journée à attendre sur la presqu'île. J'y étais apparemment seule, aucun des serviteurs de Nagar n'ayant réapparu, pas même les cuisinières. Je chantai les poèmes d'Anticléridès pour m'empêcher de penser. Ils étaient tous très tristes. Je repensai au jour où j'avais reproché à Anticléridès de ne savoir écrire que des poèmes d'amour si déchirants que, dès les premiers mots, le cœur se gonflait, ou si amers qu'il devenait impossible de croire encore, après les avoir entendus, à la réalité ou au bonheur de l'amour.

« Mais, avait-il répondu, l'amour est triste. Il ne peut être autre chose que triste. »

Quand descendit le soir mélancolique, j'allai sur les terrasses pour regarder le crépuscule sur le fleuve. Mes yeux se tournaient vers l'endroit où devait se dresser la Cité et qui m'était caché par une courbe du fleuve. J'aurais pu, moi aussi, aller en ville, comme semblaient l'avoir fait tous les occupants de la villa. Mais je ne parvenais pas à quitter la solitude de la maison et la Cité m'effrayait irraisonnablement. Lorsque la nuit fut tombée, je m'aperçus que je n'avais pas pensé à emporter de lampe. J'avais trop peur de traverser les longs couloirs ténébreux pour retourner dans la maison. Aussi, restai-je dans les jardins, sous les étoiles et le croissant grossissant de la lune.

Je m'y endormis, puisque, lorsque j'ouvris les yeux, l'aube était là. Pendant la nuit, le ciel avait changé. Il s'était couvert. Le matin apparaissait dans une brume épaisse. Elle flottait assez haut au-dessus des terrasses, mais recouvrait le fleuve, comme si elle avait tendu un filet entre les tiges des ajoncs et des autres plantes ceinturant les côtés de la presqu'île. Je m'éveillai brutalement, saisie d'inquiétude devant ce jour qui ne voulait pas se lever et s'obstinait à voiler la lumière de l'aurore. Je descendis vers la plus basse terrasse pour m'approcher du fleuve et de l'édredon gris qui l'avait emprisonné. Il me semblait que j'aurais pu toucher la brume tant elle était dense.

Je me tenais là, frissonnante, quand j'entendis un clapotis si lointain et assourdi que je crus d'abord avoir rêvé. Il se répéta cependant, clapotement timide, mais trop régulier pour émaner d'un crocodile. Il ne pouvait s'agir que d'un bruit de rames, bien qu'aucune embarcation ne remontât jamais le fleuve au-delà de la Cité. Je m'approchai encore du bord et le suivis vers le nord jusqu'à l'extrême limite des jardins – lorsqu'ils se perdent dans la touffeur des plantes aquatiques.

Bientôt, surgit de la brume une forme courbée sur la perche avec laquelle elle faisait avancer et dirigeait sa barque. Ce n'est pas cette apparition en elle-même qui me fit peur. Sa silhouette et ses gestes si humains, la beauté des deux courbes qu'elle dessinait avec son embarcation – minces traits déchirant la grisaille de la brume et des eaux – ne pouvaient m'inquiéter. Ce fut sa présence à une heure et à un endroit si peu ordinaires et ce qu'elle devait signifier qui me terrifia au point de me paralyser et de me couper le souffle. Quand elle s'approcha et que je vis que c'était Nagar, mon cœur se mit à battre si vite que je crus que j'allais mourir sur place.

Nagar m'aperçut. J'avais dû, moi aussi, émerger de la brume. Elle cria mon nom. Cela me fit enfin bouger, malgré la détresse de sa voix. Je vis peu à peu qu'elle était décoiffée et que sa robe était déchirée en plusieurs endroits. Je descendis dans le fleuve pour l'aider à amener la barque sur la rive. Elle paraissait à bout de forces et tomba dans mes bras plus qu'elle ne sauta de la barque. Elle m'étreignit contre elle en répétant mon nom de plus en plus doucement. Je n'avais rien demandé parce que j'avais une telle certitude qu'un épouvantable malheur était arrivé que j'éprouvais encore l'espoir de le conjurer en l'ignorant. Je me contentais de serrer contre moi le corps de ma maîtresse pour arrêter ses tremblements et les miens.

« Ils ont été pris, souffla-t-elle finalement contre mon oreille. Anticléridès est mort et Phoil sans doute sur le point de l'être. »

Je ne compris bien sûr rien de ce qu'elle disait, si ce n'est qu'Anticléridès était mort.

« Mort, répétai-je chevrotante, mort, mais pourquoi ? Comment ? »

Nagar se dégagea de mon étreinte. Elle me regarda tandis que les larmes jaillissaient de mes yeux et que mes tremblements devenaient plus nerveux. Elle passa les mains dans mes cheveux et le long de mes joues.

« Tu ne savais rien », constata-t-elle.

Elle m’emmena avec elle à la maison me traînant et me soutenant malgré sa propre fatigue et son chagrin. Je ne comprenais rien de ce qui se passait et l’idée que je ne reverrais plus jamais Anticléridès me paraissait si absurde et cruelle qu’elle redoublait à la fois mes larmes, mes tremblements et l’engourdissement de mon cerveau.

Nagar me conduisit aux cuisines. Elle y prépara une boisson noirâtre qu’elle partagea entre nous deux. Elle me poussa ensuite à travers les couloirs jusqu’à sa chambre. Elle me força à me coucher sur son lit et s’y étendit aussi. Très vite, la drogue produisit son effet et je m’endormis. Je ne me souviens pas de ce sommeil, mais il fut certainement agité et travaillé de cauchemars terrifiants puisque lorsque je m’éveillai, j’étais couchée contre Nagar, l’enlaçant, tandis qu’elle me pressait contre elle, comme pour opposer aux horreurs de la nuit le bloc de nos corps.

Nous avions dormi tout le jour et une partie de la nuit, car, par la fenêtre, je distinguais la pâleur des dernières étoiles. Je me dénouai des bras de Nagar et sortis de la chambre. Je scrutai la nuit, ou le peu qu’il en restait. Je n’avais plus envie de pleurer. Je n’avais plus peur non plus et je savais que je ne pourrais plus jamais avoir peur de ma vie. Mais je n’avais plus non plus de désirs. J’attendais sans impatience que l’aube se lève. Elle ne pourrait plus jamais rien me promettre. Je pensais à Anticléridès et mon cœur bondissait de douleur à l’idée de son âme éteinte et de son corps inerte.

Une main se posa sur mon épaule. Nagar s’était éveillée à son tour. Je ne détournai pas la tête. Je voulais voir l’aube se lever. Si je ne m’y obligeais pas à présent, je savais que jamais plus je n’aurais le courage de la supporter, ni de supporter l’existence. Quand enfin une bande de lumière blême sépara l’obscurité du ciel de celle de la terre, je regardai Nagar. Elle guettait mon regard et paraissait indifférente au lever du jour.

« Il faut que je te parle, dit-elle.

— Parle-moi, répondis-je avec lassitude.

— Tu es sûrement portée à me rendre responsable de tout ce qui est arrivé. Mais ce n’est pas ma faute. Je voudrais, Coelia, que tu en sois persuadée.

« J’ai toujours su ce que Phoil préparait. Je connaissais ses allées et venues dans leur moindre détail. Je savais ce qu’il voulait faire et j’ai dû savoir, avant lui, comment il le ferait, parce que, à dire vrai, il n’y avait pas vraiment d’autres moyens de procéder.

« J’ai tout mis en œuvre pour leur faire comprendre que je savais. J’espérais ainsi les dissuader de poursuivre leur action. Et surtout Anticléridès, que je me devais de protéger puisqu’il était mon hôte. Je t’en prie, Coelia, crois-moi, jusqu’au dernier moment j’ai cherché à les avertir du danger qu’ils couraient.

— Tu dis que tu as tout tenté pour les détourner de leur but. Mais, n’aurais-tu pu, au contraire, les aider ? Si tu avais été avec eux, rien ne serait arrivé.

— Sais-tu seulement quel était le dessein de Phoil ?

— S’emparer du pouvoir, je suppose. Et sans doute pour cela, tuer le Roi. Mais je ne vois pas ce qui pouvait te scandaliser. N’est-ce pas toi qui conseillais au Roi de faire assassiner son fils légitime pour confier la succession du Royaume à son bâtard ? Je ne saurais croire que tu répugnes à faire couler le sang royal.

— Dieux ! Nous nous serons donc mutuellement espionnés tous les quatre pendant tant de mois… » soupira-t-elle en me regardant avec chagrin. Comme pour confirmer la tristesse de ses yeux, elle ajouta :

« Quoi que je dise, tu ne me croiras pas, si tu sais cela de moi. Qu’importe !… Non, la mort du Roi, j’aurais pu la tolérer, même si je demeure convaincue qu’elle eût été une faute, une tache sur la légitimité de Phoil. Ce sont les idées de Phoil que je ne pouvais accepter.

« Phoil n’a pas compris que nous ne devons pas mélanger notre sang avec celui d’autres pays. Nous ne devons pas corrompre notre âme à leur contact. Ce fut une erreur de laisser les marchands étrangers remonter le fleuve jusque chez nous et le Roi qui les y a autorisés aurait dû mourir de la main de son peuple qu’il était en train de trahir. »

Bien qu’elle me regardât fixement, j’avais le sentiment qu’elle ne me voyait pas, et s’adressait à elle-même, plutôt qu’à moi, comme au soir de son incantation.

« J’ai cru que le récit d’Anticléridès ouvrirait les yeux à Phoil, qu’il comprendrait pourquoi nous devions lutter pour préserver la pureté de notre pays. Mais comment aurait-il pu le comprendre, quand Anticléridès, lui-même, qui savait pourtant ce qu’il en était, a succombé aux mirages.

— Mais, l’interrompis-je, comment peux-tu être certaine qu’il était encore possible de tenir le Royaume à l’écart du monde ? Peut-être Phoil pensait-il simplement qu’on ne pouvait plus échapper au mouvement qui nous entraîne vers les autres nations et que le seul moyen de préserver l’existence du Royaume était de suivre ce mouvement ?

— Bien sûr qu’il le pensait, reprit-elle en colère, et c’est pourquoi je ne pouvais être d’accord avec lui.

« Si nous ne pouvons conserver le Royaume tel qu’il est, à quoi bon le laisser survivre ? Notre vie n’a de sens que par ce qu’est le Royaume. Qu’il s’altère et se transforme et de toute manière nous n’existerons plus. Mieux vaut périr dignement.

— Nagar, je t’en prie. Sans doute as-tu mille fois discuté de cela avec Phoil. Et, mille fois, tu t’es mise en colère parce qu’il ne te comprenait pas, tandis qu’il se fâchait contre toi parce que tu ne voulais pas écouter ses raisons. Ces mille fois sont terminées. Plus jamais tu ne te disputeras avec lui sur l’avenir du Royaume. Tu as définitivement gagné. Laisse en paix cette querelle morte. Raconte-moi ce qui s’est passé. »

Elle se tut un instant, à la fois surprise de ma réaction et horrifiée de son épouvantable pertinence.

« Tu as raison. Pardonne-moi, Coelia. »

Elle me fit alors le récit suivant.

« Ils avaient tenu une réunion secrète la veille au soir afin de décider des derniers détails. Je crois qu’Anticléridès n’y participait pas. S’y trouvaient, outre Phoil et ses deux amis, les marchands, les jumeaux et le tavernier. Pendant la nuit, le messager que Phoil avait envoyé à mon intendant fut arrêté par des soldats qui rentraient à leur garnison. Ils refusèrent de croire qu’il galopait si vite en pleine nuit dans le seul espoir

d’arriver au plus tôt auprès de ses parents malades. Ils le ramenèrent avec eux au Centre et le fouillèrent. Bien sûr, ils trouvèrent le message de Phoil. Après l’avoir lu, le chef de la garnison envoya immédiatement un courrier au Roi.

« J’étais au palais, où j’avais passé la nuit, lorsqu’il arriva. Le Roi me fit aussitôt appeler. Quand il me donna à lire le document, je restai atterrée. Je ne pouvais comprendre comment Phoil avait pu commettre la maladresse d’écrire pareille chose et de la confier à quelqu’un dont il ne fût pas sûr qu’il se sortirait de toutes les embûches. Je ne pouvais plus faire semblant d’ignorer le complot.

« Depuis plusieurs mois, les espions du Roi lui chuchotaient que quelque chose se préparait dans la Cité contre lui. Chaque fois qu’il m’en avait parlé, je lui avais démontré que ses renseignements étaient faux, dans l’espoir de gagner du temps pour faire comprendre à Phoil qu’il devait abandonner son projet.

« Vois-tu, Coelia, il a cru que je le détestais. Il a cru que je cherchais à l’humilier quand je cherchais seulement à le protéger. Je ne pouvais que l’empêcher d’accéder au pouvoir, parce que je le jugeais dangereux pour le Royaume. Mais je l’aimais trop pour ne pas tout tenter pour le sauver…

« Mais ce jour-là, comment pouvais-je le défendre ? Même si j’avais prononcé toutes les paroles, formulé tous les raisonnements que me soufflait mon amour pour lui et auxquels s’opposait vigoureusement ma certitude qu’il perdrait le Royaume si on le laissait faire, je savais qu’ils n’auraient servi de rien face à la colère du Roi. Jamais je n’aurais pu le convaincre que ce message émanait d’ennemis de Phoil qui cherchaient à le perdre. Il ne pouvait pas me croire, parce que personne n’aurait pu croire que Phoil n’avait pas sciemment rédigé le message intercepté.

“Eh bien, Nagar, demanda le Roi, que suggères-tu ?

— Je suggère, répondis-je, le pardon des offenses.

— Je lui ai déjà trop pardonné et, tu le sais bien, un Roi ne peut pardonner une rébellion. Tu le connais mieux que quiconque. Je ne peux croire que tu ne saches ce qu’il complote exactement.

— C’est pourtant le cas. Je ne sais rien.

— Mais du moins, sais-tu qui peut le savoir ?”

« Que pouvais-je faire, Coelia ? Si j'avais refusé de parler, il ne m'aurait ensuite accordé aucun crédit. Il me restait encore une faible chance d'épargner la vie de Phoil si je conservais mon influence sur le Roi et surtout si je parvenais à sortir et à faire savoir à Phoil qu'il était découvert et devait fuir au plus vite. Je proposai donc d'aller chercher l'un de ses amis dont j'étais sûre qu'il était engagé dans le complot. C'était le gendre de l'un des conseillers du Roi. Je savais que, quelle que soit son amitié pour Phoil, il se sentirait obligé de parler. Mais le Roi me défendit de sortir et manda le jeune prince. Je perdis la dernière occasion de sauver Phoil et je compris, à l'attitude du Roi, qu'il se méfiait de moi et qu'il ne ferait preuve d'aucune indulgence à l'endroit de Phoil.

« On amena l'ami de Phoil. Comme je le pensais, il ne résista guère aux questions du Roi et aux regards courroucés de son beau-père. Il raconta dans les moindres détails le plan conçu par Phoil. Tous ceux qui assistaient à cette scène demeurèrent figés, épouvantés par ce que le jeune homme racontait d'une petite voix tremblante. Seul, le Roi se permit d'exprimer ce que je pensais.

"Quel dommage, dit-il, de devoir nous priver d'un homme aussi audacieux et aussi méthodique. Il aurait été un très grand politique.

"À vrai dire, ajouta-t-il en souriant cruellement, pas vraiment. S'il l'avait réellement été, il n'aurait commis aucune faute. Allons, il ne faut pas avoir trop de regrets."

« Et, ce disant, il me regarda, sachant que si mon esprit raisonnait comme le sien, mon cœur se gonflait de détresse à la pensée de ce qui allait arriver et que je ne pouvais plus empêcher. Je détournai finalement les yeux, pour qu'il n'y voie pas l'étendue de ma faiblesse.

« Après avoir écouté le récit de l'ami de Phoil, le Roi et ses conseillers arrêtèrent leur propre plan.

« Au coucher du soleil, à l'heure où Phoil, Anticléridès et son second ami – qui avait décidé de l'escorter –, le chef des marchands et le plus jeune d'entre eux, ainsi que les jumeaux s'apprêtaient, après un dernier conciliabule, auquel s'était mêlé le tavernier, à rejoindre leurs postes, la garde du Roi encercla la taverne.

« En vain, le Roi avait-il demandé au commandant de la forteresse de lui envoyer un détachement pour s'emparer des rebelles. Celui-ci, trois fois

sollicité dans la journée, lui avait fait répondre par l'un de ses adjoints que la garnison de la Cité était consignée et le resterait aussi longtemps que ferait appel à lui pour accomplir de basses besognes un Roi qui n'avait pas hésité à faire exécuter l'un de ses meilleurs officiers parce qu'il avait eu le tort de dire la vérité.

« C'était de l'insubordination caractérisée. Bien qu'il ne fût pas certain que l'armée eût partie liée avec Phoil et qu'elle fût prête à se soulever, je me pris à penser que le complot allait peut-être réussir. Je m'aperçus alors que si je le souhaitais, parce que cela signifierait que Phoil ne mourrait pas, je ne parvenais pas à en accepter les conséquences pour le Royaume. Mais la garde du Roi était suffisamment forte et entraînée pour pouvoir se passer de l'assistance de l'armée.

« Ils furent pris sans avoir le temps ni de se rendre compte de ce qui se passait ni de s'échapper. On les emmena au palais, ainsi que le Roi en avait donné l'ordre, tandis que le reste de la garde allait, selon les cas, arrêter ou reconduire chez eux les participants du complot qui attendaient l'arrivée de leurs chefs pour passer à l'action. En quelques heures, les étincelles jetées par-delà les toits de la Cité par les hommes de Phoil étaient éteintes. Au milieu de la nuit, la ville était silencieuse, qu'elle se soit endormie ou résignée au silence engourdi qui suit les premières minutes du désespoir.

« On avait enfermé les rebelles dans l'une des cellules du palais où s'exécutent les sanctions frappant les gardes du Roi. Jusqu'à ce que le chef de la garde revienne lui dire que ses ordres avaient été exécutés, le souverain avait conservé un silence et une immobilité impénétrables. J'étais demeurée seule avec lui, puisqu'il m'avait interdit de quitter la pièce où nous nous tenions. J'avais passé les longues heures d'attente à guetter la venue du soir à la fenêtre sous laquelle j'étais assise. Lorsque arriva le crépuscule, je me sentis si oppressée que je me mis à transpirer et à blêmir au point que le Roi me demanda si je n'avais besoin de rien et ne désirais pas une boisson rafraîchissante. Mais avant que je puisse répondre, la nuit était venue, si brusquement silencieuse après la rumeur bourdonnante qui s'était élevée toute la journée jusqu'aux murs du palais que je sus qu'il n'était plus temps de faiblir.

« Je refusai la boisson et lui demandai ce qu'il comptait faire.

“Tu voudrais, répondit-il, que je fasse preuve d’indulgence à l’égard de Phoil, parce que tu es soudain comme une femme ordinaire à laquelle on va enlever son amant. As-tu oublié ce que tu me conseillais après la mort de mon fils ? Et la raison que tu me donnais toujours était qu’il fallait écarter Phoil du pouvoir.

— Je ne l’ai pas oublié. Je crois toujours qu’il aurait été imprudent de laisser à Phoil une voie d’accès à ton trône. Je crois qu’il est bon que ce complot soit arrêté. Mais je ne vois pas ce que tu retireras comme bienfait de l’exécution de Phoil. Tu as fait échouer sa conspiration. Tu lui as prouvé ta force. Tu l’as humilié. C’est le plus sûr moyen de lui enlever toute chance de réussite ultérieure. Si tu le tues, tu augmenteras seulement la haine que te portent aujourd’hui tes sujets.

— Le plus sûr moyen de désarmer un adversaire est toujours de le tuer. Tu le sais comme moi. Et je n’ai pas confiance en Phoil. Je pourrais lui pardonner cent fois, qu’il ne renoncerait pas. Il est trop ambitieux et trop sûr de son destin pour qu’une humiliation, si profonde soit-elle, le détourne du chemin qu’il s’est tracé.

“Tu parles en femme amoureuse, Nagar, et non en politique. Dis moi ce que tu ferais si Phoil ne t’était pas si cher ?”

« J’ai beaucoup hésité à répondre, moins parce qu’il est toujours difficile d’envisager les problèmes sous un angle différent de celui sous lequel ils se présentent, que parce que je savais trop bien ce que j’aurais conseillé en toute autre circonstance.

— Alors, tu as soufflé au Roi de se montrer inflexible ? interrompis-je tout à la fois incrédule après le récit qu’elle venait de me faire de ses hésitations et des tortures auxquelles le Roi l’avait soumise et certaine, la connaissant, qu’elle en avait été capable.

— Que pouvais-je faire ? C’est vrai que Phoil avait commis un crime impardonnable. Au surplus, il l’avait commis au nom de convictions que je réprouvais autant que le Roi, parce que je les jugeais dangereuses. Sa seule excuse était sa sincérité. Mais que pèse la sincérité face à la nécessité publique ?

« Bien sûr, dit-elle en me regardant avec tristesse, si je te dis qu’il m’en a coûté de cesser de défendre Phoil, que j’ai dû me raidir pour oublier que je l’aimais et qu’il m’aimait sans doute, pour assécher mes yeux que

l’inéluctabilité de sa mort emplissait de larmes, pour admettre que le châtiment était indispensable, si je te dis tout cela, tu ne me croiras pas.

« J’ai dit au Roi que la faute commise était si grande qu’elle était inexcusable. Mais je l’ai fait en pensant qu’en ne soutenant plus Phoil, je sauverais ainsi Anticléridès. Je ne pouvais plus rien pour Phoil et je n’avais aucun argument raisonnable et convaincant à avancer pour sa défense. En revanche, mon devoir était de protéger Anticléridès, parce qu’il était étranger et demeurait chez moi. J’ai plaidé pour que le Roi l’épargne, pour qu’il se montre indulgent au moins à son égard.

« J’ai parlé très longtemps, découvert et exposé mille raisons pour que sa vie fût épargnée. Mais le Roi, chaque fois que j’avançais un nouvel argument, faisait non de la tête. Ma voix est devenue plus suppliante au fur et à mesure que passaient ces minutes inébranlables. Si bien qu’à la fin, je lui ai demandé, si aucune de mes démonstrations ne le convainquait, de le sauver au moins pour l’amour de moi. Ce que je n’ai pas voulu faire pour Phoil, je te jure, Coelia, que je l’ai fait pour Anticléridès. Je me serais humiliée publiquement si cela avait été la condition de sa grâce. Mais le Roi ne voulut rien entendre.

“Je ne peux t’accorder sa vie, finit-il par dire. Non parce que je souhaite te blesser. Je comprends ta demande. Je comprends chacune de tes raisons. Cependant, parce qu’il est étranger, il doit mourir. Je ne peux admettre que Phoil et ses alliés, qui sont mes sujets, aient eu l’impudence de vouloir s’insurger contre mon autorité et ma légitimité. Comment pourrais-je alors tolérer qu’un homme, venu de lointains pays, se permette de juger de mon gouvernement et décide de s’adjoindre à un complot destiné à m’abattre ? Qui me dira s’il n’en est pas à l’origine ?

— Tu sais bien que Phoil n’avait besoin de personne pour ourdir une conspiration contre toi…

— Certes, mais pourquoi les a-t-on vus ensemble ? Jamais ou presque jamais, Phoil ne sortait sans se faire escorter de ton poète. Il est parti avec lui dans la province du Sud. Dis-moi ce qui poussait Phoil à rechercher la compagnie de cet étranger ?

— L’amitié seulement. Tu cherches à te convaincre du bien-fondé de ta décision en avançant de mauvaises raisons.

— Admettons. Il y a néanmoins une autre cause à mon refus. Le peuple acceptera difficilement l'exécution d'aristocrates et de quelques-uns des plus puissants marchands de la Cité. En revanche, la mise à mort d'un étranger va dans le sens de ses idées. Il pensera que les autres ont été les victimes des manœuvres d'un inconnu venu jeter le désordre dans la Cité. Je ne peux pas épargner ton poète, fût-il le plus grand poète du monde, parce que sa mort est le seul moyen dont je dispose pour apaiser la colère du peuple.

— Tu veux en faire la victime expiatoire, alors qu'il est le plus innocent de tous.

— Les victimes expiatoires sont toujours innocentes, sans quoi leur sacrifice n'aurait aucun prix", conclut le Roi.

« Comme je voyais qu'il était inutile d'ajouter quoi que ce soit, je lui demandai de m'autoriser à sortir, lorsque les rebelles qu'il avait envoyé chercher comparaîtraient devant lui. Il eut un moment d'hésitation pendant lequel je crus qu'il allait refuser de satisfaire cette prière. Je voyais bien qu'il était partagé entre le désir de ne pas me faire de peine et celui d'en faire aux insurgés. Il savait que je ne pourrais supporter de voir le prince et Anticléridès une dernière fois et surtout de voir leurs regards de reproches posés sur moi. Mais il se doutait que ma présence à ses côtés aurait – même s'ils jouaient, comme c'était vraisemblable, la comédie de l'indifférence – porté un dernier coup à Phoil et au poète. Finalement, il accepta que je me retire dans une pièce contiguë et que j'attende qu'il me rappelle. »

« Lorsque je revins, le Roi, à voir son visage, était dans une colère si violente que je n'osai m'approcher. Je me glissai auprès de l'un des conseillers, le beau-père de l'ami de Phoil. Lui aussi se tenait en retrait parce qu'il sentait bien que la faute commise par son gendre – que ses dénonciations n'avaient que partiellement réparée – avait rejailli sur toute sa famille et notamment sur lui. Il sentait que sa disgrâce était comme suspendue dans l'air lourd de cette nuit, mais qu'elle ne manquerait pas de retomber dès que se déchireraient les peurs et les excitations cristallisées par la nuit. Je lui demandai ce qui s'était passé en mon absence. Dans un murmure, il répondit :

“Lorsque le Roi fit venir Phoil et ses alliés, il crut qu’il pourrait enfin faire sentir au prince qui était le maître. Il leur a fait un discours pour souligner l’étendue du sacrilège qu’ils avaient commis en voulant l’abattre. Il était sûr qu’humiliés par leur défaite, aucun ne répondrait et que s’il arrivait que l’un d’eux prenne la parole, ce ne serait que pour réclamer son pardon.

“Mais Phoil, qui l’avait écouté sans baisser les yeux et sans cesser de le fixer avec dédain, a répondu hautainement qu’il ne pouvait y avoir de sacrilège à vouloir le bien de son pays et la disparition de ceux qui pouvaient lui nuire.

“‘Personne dans la Cité, a-t-il ajouté, ne verra dans notre mort le châtiment d’un crime inexpiable. Chacun y trouvera le signe supplémentaire de ta folle cruauté et de ton incapacité à conduire les affaires du Royaume. Ce n’est pas seulement notre acte de mort que tu vas signer cette nuit, mais aussi le tien et celui de ton pays et de ton peuple. Et cela, il n’y a rien au monde qui permette de l’expier, pas même la mort.”

“Le Roi était si furieux qu’il ne parvint même pas à répliquer. Comprenant soudain que s’il s’y essayait, il s’abaisserait davantage encore devant Phoil, il donna l’ordre de les emmener.

“Il est en train de dicter les mesures concernant chacun d’entre eux, car chacun sera puni selon ce qu’il est et selon la gravité de ses actes.

— Sais-tu ce qu’il a décidé ?

— Non. Je pense seulement qu’il n’osera pas aller contre la vieille coutume qui veut qu’on ne verse jamais le sang d’un prince. Il donnera sûrement l’ordre de faire étrangler Phoil et son imprudent ami.”

« Il soupira : “Grâce au ciel, mon beau-fils y échappera sans doute, du moins dans l’immédiat.

— Mais les autres ?

— Les autres ? Je pense qu’ils seront égorgés. Qu’importe leur sang, ils ne sont pas nobles.”

« Cependant le Roi en avait terminé avec son scribe. Nous nous tûmes aussitôt. Le Roi m’appela auprès de lui. Sa colère était apaisée, encore qu’il conservât au fond des yeux d’intermittentes étincelles de méchanceté.

“Il est trop tard à présent, Nagar, pour que tu obtiennes quelque indulgence de moi. Et je ne regrette pas, après avoir vu et entendu Phoil, de m’être tenu à ma première décision. Cet homme ne s’avouera jamais vaincu par une défaite, aussi mortifiante soit-elle. Je ne serai tranquille que lorsqu’il sera mort. Alors, sa famille aura cessé pour toujours de nuire à la mienne.

“J’ai consenti, quand tu me l’as demandé, à ce que tu t’éloignes pendant la confrontation. Si tu le désires, je consens aussi à ce que tu voies Phoil une dernière fois. Le souhaites-tu ?”

« Je ne sais pas ce qu’il espérait de cette rencontre, s’il croyait nous blesser éternellement l’un l’autre ou bien s’il attendait seulement que je refuse, lui prouvant ainsi ma totale allégeance. Mais après ces derniers mots et ce que l’on venait de me dire de Phoil, je savais désormais avec certitude que je l’aimais et qu’il restait un dernier espoir, non de sauver sa personne, mais de sauver ce qu’il avait entrepris. Je savais à présent que je voulais précisément le sauver et que je pouvais le faire. J’acceptai donc l’offre du Roi. Je ne sais s’il en éprouva du dépit. Il ne manifesta rien et ordonna à deux gardes de m’accompagner. »

« Je fus surprise de voir qu’ils sortaient du palais. Quand nous grimpâmes dans l’obscurité en direction de la forteresse, je compris que les prisonniers y avaient été transférés, vraisemblablement parce que le Roi ne voulait pas que le sang coulât dans sa maison.

« On me mena très vite dans les profondeurs de la citadelle, où se trouvaient les cachots. Dans l’un des couloirs humides et à demi éclairés, je me heurtai au commandant de la forteresse. Il me reconnut, malgré l’obscurité et ma piètre allure.

“Nagar, dit-il en me prenant les mains, il est perdu, tu le sais.

— Je sais, dis-je, épouvantée de ce que les larmes de cet homme allaient faire recouler les miennes. Le Roi m’a autorisée à le voir. Crois-tu que, lui, y consentira ?

— Je le pense. Il attend pour le moment que se lève le jour. C’est l’heure qu’a fixée le Roi pour son exécution. Je viens de le lui apprendre.

— Qui va s’en charger ?

— Le chef des gardes viendra avec deux de ses hommes. Je ne pouvais pas refuser que cela se passe ici, mais j'ai averti le Roi qu'aucun de mes soldats ne porterait la main sur Phoil et les autres.

— Tu es perdu, toi aussi…

— Je ne crois pas qu'il osera s'en prendre à moi, du moins dans l'immédiat. Il aura trop besoin de moi pour calmer l'armée, la Cité et le Royaume.

— Dis-moi, demandai-je encore, bien que le Roi ne m'y ait pas expressément autorisée, je voudrais voir un autre prisonnier avant Phoil. Me le permets-tu ?

— Bien sûr. Qui désires-tu voir ?

— Anticléridès, le poète. Je crois que tu le connais.

— Je le connais en effet, car il est venu plusieurs fois avec Phoil. Mais il n'est pas ici, Nagar.

— Pas ici ? Qui donc se trouve dans la forteresse ?

— Tous ceux qui ont été pris, à l'exception d'Anticléridès. Quand ils sont arrivés tout à l'heure, je me suis étonné de son absence. J'ai d'abord cru que le Roi l'avait épargné en raison de sa qualité d'étranger. Mais le chef de l'escorte des prisonniers m'a dit qu'on l'avait séparé des autres parce que sa punition ne ressemblerait pas à celle des autres et serait immédiate."

Alors, j'interrompis Nagar d'un cri : « Où était-il ? Où l'avait-il fait conduire ? Que lui ont-ils fait ?

— Je ne sais pas, Coelia. Je ne sais pas ce qu'ils lui ont fait. Mais je suis sûre qu'ils n'ont pas attendu l'aube pour le tuer. Ce n'est pas par cruauté que je te dis cela. Seulement parce qu'il serait vain et douloureux que tu conserves encore l'espoir qu'il soit vivant. Je sais que le Roi l'a fait mettre à mort. Je ne sais pas comment. »

Elle cessa de parler pour me regarder. Au bout d'un instant, elle demanda :

« Veux-tu que je continue ou que je m'arrête ?

— Continue. Parle. Aussi longtemps que tu parles, je peux croire encore qu'ils ne sont morts ni l'un ni l'autre. Mais dès que tu te tais, le silence est si intense que je sais bien que je ne les reverrai plus jamais. Parle, Nagar. Parle. Parle, jusqu'à ce que s'étourdissent mes esprits, jusqu'à ce que s'éteigne mon envie de hurler contre l'iniquité et l'absurdité. »

« On me conduisit à la cellule de Phoil.

« Je passai devant d'autres geôles qui, quoique ténébreuses, paraissaient habitées d'yeux qui suivaient les torches des gardes du Roi. On ouvrit enfin celle où se trouvaient Phoil et son ami. Les gardes s'en allèrent, après m'avoir remis un flambeau. Je m'avançai parce que je ne les voyais pas, alors qu'eux devaient me distinguer, éclairée que j'étais par la lumière crachotante de ma torche.

"Phoil ? demandai-je.

— Que fais-tu ici, Nagar ? répondit-il sans bouger du mur contre lequel, ainsi que je le voyais à présent, il était assis. Viens-tu contempler mon échec et savourer ta réussite ?

— Il n'est plus temps de nous disputer, Phoil. Tu vas mourir tout à l'heure. Je ne te demande même pas de croire que j'ai tenté de te sauver. Tout cela est inutile maintenant. Peut-être aurais-je dû t'aider au lieu d'essayer seulement de t'empêcher d'agir. Mais je continue à penser que tu avais tort de vouloir tout changer dans le Royaume.

— Que fais-tu ici, alors ?

— Je suis venue parce que tu avais raison sur un point : je crois que le Roi est devenu dangereux…

"Je suis venue aussi parce que je t'aime et que je t'aime plus encore de ce que tu as eu le courage de faire et de répondre tout à l'heure au Roi. Tu étais digne de régner.

— Sans doute que non, répliqua tristement Phoil, puisque tout a échoué. J'ai perdu ce soir les espoirs du peuple, de mes amis, de ma famille. Je mérite la mort, Nagar, mais pas pour les raisons du Roi.

— Quelles que soient les raisons qui font que tu vas mourir et que plus rien ne peut te sauver, je regrette l'incompréhension qui nous a trop souvent

séparés. Je suis venue non seulement parce que la douleur de ne pas te revoir aurait été insupportable, mais parce que, peut-être, nous pouvons encore sauver les espoirs du peuple, de tes amis, de ta famille et du Royaume. Je ne laisserai pas mourir le Royaume. Je pense que tu l'aurais conduit à la mort. Je suis certaine que le Roi va l'y mener à présent, quoique par d'autres voies que les tiennes. Pour ce que je viens t'offrir, tu as besoin de moi et j'ai besoin de toi."

« Je crois qu'il comprit tout de suite, parce que la même idée avait dû parfois lui venir à l'esprit.

« Plus tard, il me donna quelques instructions et je promis d'en tenir compte.

« Alors que j'allais m'en aller, il me demanda, en me serrant une nouvelle fois contre lui, ce que j'allais devenir. Je ne répondis pas tout de suite, parce que j'étais émue, comme doivent l'être toutes les femmes, lorsqu'elles ont la certitude de la sincérité de leur amant.

"Tu me fais donc confiance. Tu ne doutes pas de moi. Tu ne crois pas que c'est un nouveau piège.

— J'ai confiance en toi, Nagar, pour la première fois et, ajouta-t-il ironiquement, la dernière.

"Si mon échec d'aujourd'hui a abouti à cela, c'est qu'au moins il avait un sens, qu'il était nécessaire. Je ne verrai pas ces lendemains que tu m'as promis cette nuit. Mais je sais qu'ils existeront, je sais que tu m'as aimé et que je t'ai aimée. Qu'importe ma mort !

"Que vas-tu devenir ? répéta-t-il. Si tu es là ce soir, c'est que ton crédit auprès du Roi est entamé.

— Aie confiance, répondis-je. Aie confiance jusqu'au bout." Je l'embrassai et, d'un geste triste, saluai son ami, qui avait, tout le temps de ma visite, détourné la tête pour ne pas nous embarrasser et qui, me voyant partir, venait seulement de me regarder à nouveau. »

« Comme je repartais, tenant mon flambeau à demi consumé au-dessus de ma tête, une voix venant d'un cachot me chuchota de m'approcher. Elle était si pressante, que, malgré mon désir de m'éloigner rapidement pour me

retrouver seule, j’allai près de la porte de la geôle. Un homme que je ne connaissais pas s’agrippait aux barreaux. À son allure et à son langage, c’était un homme du peuple. Mais ses yeux brillants étaient ceux d’un homme intelligent, même si, à regarder de plus près, une grande part de leur éclat tenait à leur humidité.

“Je vais mourir tout à l’heure, dit-il, en même temps que tous ceux qui ont voulu aider le prince Phoil. Je ne crains pas la mort. Cependant, je ne voudrais pas mourir sans être certain que mon bien le plus précieux ne sera pas dérobé par les gardes du Roi. Je voudrais qu’on m’ensevelisse avec lui. Il n’y a personne à qui je puisse le demander. Tous mes amis sont ici ce soir. Personne ne viendra me voir avant ma mort. Est-ce que toi, tu ne pourrais pas faire cela pour moi ?

— Quel est ce bien si précieux ?

— Promets-moi d’abord que tu iras le chercher chez moi avant que les gardes ne s’y installent et que tu le donneras au prêtre qui portera mon corps dans la nécropole où se trouve mon tombeau.

— Je te le promets.

— C’est un plat. Un simple plat. Dessus, se trouve le visage de la femme que j’aime. C’est la plus belle femme du monde et je ne l’ai jamais vue…

— Je te promets”, dis-je pour l’empêcher de s’attendrir sur lui.

« Je me précipitai dans l’escalier menant à la cour de la citadelle. Le commandant m’attendait au haut des marches. La nuit était déjà moins noire. Il remarqua que je regardais le ciel.

“Il faut que tu partes vite, maintenant, dit-il. Il ne faut pas que tu redescendes vers la ville. D’abord parce que tu risques de les croiser en partant. Ensuite, parce que je me méfie des gardes que le Roi a envoyés à travers les rues de la Cité. Ils sont si excités qu’ils pourraient ne pas te reconnaître. Et nul, cette nuit, n’a le droit de sortir avant le lever du jour.

“Je vais t’emmener sur les bords du fleuve. J’ai fait préparer une barque pour toi. Est-ce que tu pourras rentrer chez toi toute seule ?”

« Par des escaliers dérobés et escarpés, nous arrivâmes sur une étroite bande de terre bordant le fleuve. Une barque attendait effectivement. Il

m’aida à y grimper, me tendit la perche et la détacha.

« Il ne dit pas un mot et ne fit pas un geste, mais demeura dans la nuit pâlissante aussi longtemps que ma barque, glissant sans bruit, demeura visible. Après la Cité sans lumière et sans bruit, le fleuve se couvrit de brumes. C’était l’endroit le plus dangereux. Je ne voyais plus, j’étais exténuée et je savais que sur la Cité, sans brouillard, le soleil allait se lever et que Phoil était en train de mourir. Si tu n’avais pas été là, je ne sais pas si j’aurais eu la force d’aborder. »

Elle se tut. Je regardai le jour qui s’était levé une nouvelle fois sur la presqu’île. J’étais comme Phoil, je savais que Nagar était sincère.

Elle aussi contemplait les jardins.

« Il faut que je retrouve Anticléridès, dis-je.

— Comment veux-tu le retrouver ?

— Il faut que je retrouve son corps, pour qu’il soit, comme les autres, déposé à la nécropole. Je vais aller à la Cité. »

Elle m’accompagna pour tenir la promesse qu’elle avait faite à l’homme au portrait. C’était le tavernier du port. La taverne était fermée, mais lorsque Nagar eut frappé à plusieurs reprises, une jeune fille vint nous ouvrir. Elle avait les yeux très rouges. Quand Nagar lui expliqua ce qu’elle voulait, la jeune fille lui montra l’endroit où se trouvait le plat peint. Nagar l’enveloppa sans le regarder dans un tissu que lui donna la fille.

Elle quitta aussitôt la taverne sans un mot pour la servante. Pendant que nous marchions vers le Temple, je reprochai à Nagar de n’avoir prononcé aucune parole de consolation. Elle tourna vers moi un regard étonné :

« Et moi, dit-elle, qui pense à me consoler ? » Elle ajouta ensuite : « Et toi, qui va te consoler ? » Je ne répondis pas et souris tristement.

Au Temple, Nagar eut un bref moment d’hésitation. Elle y venait si rarement qu’elle se sentait mal à l’aise en ce lieu où elle aurait normalement dû être la maîtresse. Toutefois, elle se dirigea d’un pas ferme vers l’endroit où se tenait, à cette heure, le Grand-Prêtre. Installé dans une petite salle,

dans les bâtiments à l’écart du Temple, il discutait, comme chaque matin, avec les jeunes prêtres qui désiraient lui poser des questions.

Lorsque nous entrâmes, il se leva et vint vers nous. Ses fonctions lui convenaient si peu et il en était tellement conscient que la vue de celle qui n’en avait pas voulu déclenchait toujours chez lui une réaction d’humilité. Il nous entraîna à l’écart dans les jardins du Temple et nous fit asseoir sur un banc.

« J’ai quelque chose à te demander, dit Nagar. L’un des hommes qui ont été exécutés hier matin a souhaité être enseveli avec cet objet. Il m’a fait promettre de veiller à ce qu’on le place dans son tombeau. Peux-tu m’y aider ?

— Tous les corps ont été transportés à la nécropole hier, répondit-il. Le Roi a accepté qu’ils ne soient pas inhumés dans une simple fosse, mais dans leurs tombeaux familiaux. Il a seulement interdit que quiconque assiste aux funérailles et que l’on vienne veiller les morts pour leurs premières nuits au tombeau.

« Cependant, si j’envoie un prêtre cette nuit, je pense qu’il pourra se faufiler jusqu’à la maison funéraire de ton protégé et placer dans le cercueil le précieux objet que tu tiens.

« Est-ce au tombeau du prince Phoil qu’il faut aller ? demanda-t-il.

— De Phoil ! s’écria Nagar. Laisse Phoil dormir en paix ! Il ne voudrait pas qu’on vienne l’ennuyer pour des sottises, qu’on vienne pleurer sur sa tombe. Surtout que ton prêtre ne s’arrête pas devant chez lui, même pour une courte prière. Non. C’est du tavernier qu’il s’agit. »

Elle lui tendit le sac qui contenait le plat. Le Grand-Prêtre le déplia. Il regarda longuement le portrait que nous n’avions pas examiné.

« C’est une très belle femme, commenta-t-il.

— La plus belle femme du monde », répondit sèchement Nagar en lui tendant le tissu pour qu’il y remette ce qui ne lui appartenait pas. Le Grand-Prêtre nous regarda sans bien comprendre. Il remballa le plat et le rendit à Nagar.

« C’est trop dangereux, dit-il. Pour Phoil, je l’aurais fait, mais pas pour un simple tavernier. » Nagar le regarda avec commisération.

« Il y a autre chose que j’ai besoin de savoir, reprit-elle au bout d’un instant. Je pense que tu peux me répondre.

« Parmi les hommes arrêtés l’autre nuit, il y en avait un qui n’était pas du Royaume. C’était un ami de Phoil, mon hôte et l’époux de Coelia », dit-elle à ma stupeur. Mais elle continua sans m’avoir regardée : « Il était poète. Il s’appelait Anticléridès. On ne l’a pas emmené avec les autres à la citadelle. Pourtant je sais qu’il est mort. Je veux savoir ce qu’il est advenu de lui. »

Le Grand-Prêtre parut ennuyé. Il regarda tour à tour Nagar, moi, les jardins et le sol, avant de demander :

« Tu n’as rencontré personne en ville ?

— Personne.

— Tu ne sais donc rien.

— Rien. Alors que toute la Cité le sait, si je t’ai bien compris.

— Est-ce qu’il faut que ce soit moi qui te le dise ? » soupira-t-il.

Comme Nagar ne répondait pas, il se décida à parler.

« Le Roi a décidé qu’il aurait un châtiment exemplaire parce qu’il était étranger. Il a fait répandre dans toute la Cité le bruit que c’était lui qui avait détourné Phoil et les autres du respect des lois du Royaume.

— Et que dit la Cité ?

— Elle ne dit rien pour le moment, parce qu’elle est trop horrifiée par ce qui s’est passé. Outre ceux qui ont été exécutés à la citadelle, le Roi a fait abattre plusieurs hommes parce qu’ils se trouvaient en armes dans les rues de la Cité à l’heure du complot. Plusieurs marchands, en plus des deux qui ont péri, ont été arrêtés et sont enfermés à la forteresse. La Cité est trop brisée pour penser et pour parler. Plus tard, peut-être, croira-t-elle la rumeur que le Roi fait courir sur ton poète.

— Que lui est-il arrivé ? »

Le Grand-Prêtre se mordit les lèvres si fortement qu’elles blanchirent. Il nous dévisagea à nouveau avec embarras.

« On nous l’a amené la nuit du complot. Le Roi m’a demandé de me rendre au Temple au milieu de la nuit, pour veiller à l’exécution de ses

ordres…

— Bien, dit Nagar, inutile que tu continues.

— Parle. Parle, criai-je. Mais parle donc ! »

Le Grand-Prêtre interrogea Nagar du regard. Elle lui fit signe de poursuivre.

« Quand je suis arrivé, il était déjà là et on l'avait déjà descendu dans les sous-sols du Temple. Il y discutait avec deux prêtres, tandis que deux gardes le maintenaient. J'ai demandé qu'on le lâche, parce que je trouvais humiliant de traiter comme un animal cet homme qui allait mourir et se comportait plus dignement que nous.

« Nous lui avons demandé s'il désirait quelque chose avant de mourir. Il a fait signe que non. Alors, j'ai donné l'ordre qu'on le jette dans le bassin. J'ai laissé les prêtres surveiller l'opération. J'ai attendu dans le souterrain qu'on vienne me dire que tout était fini pour porter la nouvelle au palais. Voilà. »

Nagar me regardait depuis le début du récit. Mais je ne réagis pas. Malgré l'horreur dont m'emplissait la révélation du Grand-Prêtre, je m'aperçus que je savais depuis le début comment avait dû mourir Anticléridès et que mon esprit s'était secrètement préparé à en recevoir la confirmation.

Nagar regagna la grande cour du Temple. Avant qu'elle ne l'atteigne, je lui dis qu'il fallait que je reste.

« Non, Coelia. Il n'est pas bon que tu demeures ici. Qu'y cherches-tu ? Et que comptes-tu trouver ? Tout ce que tu pourras apprendre sera sans doute plus horrible encore que ce que tu peux imaginer. Viens avec moi.

— Non. Je veux rester ici. Il faut que je prie. Les dieux ont commis un acte répréhensible en conseillant au Roi d'agir ainsi. Malgré cela, je veux encore croire qu'ils peuvent apaiser les tourments éternels d'Anticléridès. Pour cela, ma prière est nécessaire.

— Je ne le pense pas. Mais si cela peut t'apaiser, toi, alors fais-le. Je t'attendrai à la presqu'île ce soir. »

Lorsqu’elle fut partie, je contournai le Temple et rejoignis la cour des prêtres. Je n’eus pas à attendre longtemps à la porte de la crypte. Comme je le pensais, ce fut le vieux prêtre à la robe pourpre, auprès duquel j’avais prié le jour de la fête du Passage du Temps, qui m’ouvrit.

« Tu as tardé à venir », dit-il en me faisant entrer.

Nous nous faufilâmes dans les ténèbres jusque vers l’autel. Comme il s’y dirigeait résolument, je l’arrêtai :

« Je ne veux pas prier. Il me faudra beaucoup de temps avant de pouvoir à nouveau m’approcher des dieux.

— Je ne t’en veux pas, répondit-il. Je prierai pour toi aussi longtemps que tu en seras incapable. Mais pourrai-je effacer de ton front la trace de la cruauté des dieux ? Depuis le jour où nous avons prié ensemble ici, j’ai supplié que s’écartent de toi et de tes proches les menaces que tu devinais. Tu as été épargnée, mais les tiens ont été frappés.

— Comment sais-tu tout cela ?

— Pourquoi t’en étonner alors que tu es venue me trouver ? Qu’attends-tu de moi aujourd’hui ?

— Je suis venue chercher le corps de l’homme que j’aimais et l’enterrer dans la maison de mes parents. Mais j’ai vu le Grand-Prêtre tout à l’heure et je suppose que je n’ai rien à réclamer. »

Il hocha la tête tristement et me demanda de le suivre. À travers l’obscurité désordonnée de la crypte, il m’entraîna jusqu’en haut d’un escalier à demi masqué par les coffres qui en barraient l’accès. Une torche grésillait dans une niche au-dessus de la première marche. Il s’en saisit et me fit signe de le suivre.

C’était un escalier étroit et raide. La torche éclairait mal les marches inégales et, plusieurs fois, je dus me rattraper à la robe du prêtre et au mur rugueux. Je m’aperçus ainsi qu’au fur et à mesure que nous descendions, celui-ci devenait de plus en plus humide.

Nous n’en finissions pas de descendre et de nous enfoncer sous la terre. Ce ne fut qu’au moment où nous abordions les dernières marches, que je compris que nous devions être au niveau du fleuve et que j’allais pénétrer

dans la salle mystérieuse du Temple dont l'existence même était discutée dans la Cité.

Bientôt l'escalier s'illumina. Bientôt aussi, montèrent jusqu'à nous d'intolérables odeurs : la fétidité des eaux croupies et la puanteur entêtante, que je connaissais trop bien, des crocodiles. Nous débouchâmes sur une vaste salle, réplique exacte par ses proportions, de la crypte et du sanctuaire. La voûte, qu'on avait manifestement creusée dans le roc sur lequel était bâti le temple, était cependant plus haute et les innombrables torches accrochées aux murs ne parvenaient pas à en éclairer le sommet. En son centre, occupant l'essentiel de l'espace, se trouvait l'immense bassin aux eaux malodorantes.

« Ne t'approche pas trop du bord, me chuchota le prêtre. Les rebords sont élevés, mais parfois ces sales bêtes arrivent quand même à se hisser hors du bassin. »

Je le suivis, pendant que nous longions le bassin rectangulaire. Les dalles qui le ceinturaient étaient coupées sur l'un des plus petits côtés par une tranchée profonde qui s'enfonçait dans le mur. Je compris que la légende de cette salle n'en était pas une : elle communiquait avec le fleuve. Le flux, quoique très faible, à en juger par l'absence totale de courants et de mouvements, tant dans le bassin que dans la tranchée, évitait sans doute que les eaux ne stagnent complètement et permettait aux crocodiles d'aller et venir entre le bassin où ils étaient engraissés et le fleuve où ils retrouvaient la lumière du jour.

Lorsque nous eûmes fait le tour du bassin, le prêtre me fit signe de m'asseoir sur un banc fixé dans une sorte de renfoncement. Sur le banc, se trouvait un linge maculé de saletés et de taches incertaines, qu'on avait chiffonné et poussé sur le bord. Quand je fus assise à l'autre extrémité, le vieil homme prit le tissu et, d'un coup sec, le déplia devant moi. C'était une tunique.

« C'est tout ce que je peux te donner, Coelia. Je l'ai mise de côté l'autre nuit, lorsque j'ai dû officier à l'exécution.

« Le destin a voulu que cette nuit-là soit mon tour de veille dans le sanctuaire. Je m'y trouvais lorsqu'on est venu me chercher pour accompagner les deux gardes qui escortaient l'un des rebelles arrêtés au crépuscule. C'est moi et le jeune prêtre, venu m'avertir, qui les avons

guidés, comme je l’ai fait aujourd’hui, jusqu’ici. J’ai fait prévenir le Grand-Prêtre parce qu’il fallait son autorisation pour exécuter l’ordre du Roi. Comme il tardait à descendre, j’ai eu le loisir de discuter avec l’homme qu’on nous avait amené.

« Je l’avais remarqué auprès du prince Phoil le jour de la cérémonie du Passage du Temps. Je l’ai donc vite reconnu comme l’étranger vivant chez ta maîtresse. Il m’a dit son nom et son origine et qu’il était poète.

« J’ai vu, sur les bords de ce bassin, beaucoup d’hommes que le Roi nous avait donnés pour nourrir les animaux sacrés, parce qu’il préférait les faire disparaître discrètement ou parce qu’il souhaitait les châtier par une mort horrible. J’en ai vu qui pleuraient à l’idée qu’ils allaient mourir, d’autres qui tremblaient à la pensée de la mort que leur avait choisie le Roi. J’en ai vu aussi qui fanfaronnaient et prétendaient n’avoir ni peur ni regret, jusqu’à ce qu’on les précipite dans le bassin. Ici, je n’en ai vu aucun mourir dignement. Tous, ils m’ont supplié ou bien de ne pas les tuer, ou bien de les faire périr avant de les plonger dans l’eau.

« Lui, a attendu calmement son exécution. Il n’a posé aucune question sur ce qui allait arriver. Il savait si bien que la décision du Roi était inexorable et, implacable, l’ultime cauchemar qui le guettait sous les eaux sales, qu’il n’a pas jugé bon de protester contre sa mort. Il se disait seulement désespéré de n’avoir pas achevé l’œuvre qu’il avait commencée et de ne t’avoir pas revue, comme il te l’avait promis le matin.

« Après le passage du Grand-Prêtre, les gardes sont partis. Nous avons prié Anticléridès de se déshabiller. Il avait affirmé ne rien désirer lorsque le Grand-Prêtre lui avait demandé s’il n’avait pas quelque souhait que nous puissions satisfaire avant sa mort. Cependant, tandis qu’il enlevait sa tunique, il me chargea d’un message pour toi.

“Je ne doute pas, dit-il, que Coelia viendra te voir. Rappelle-lui, je te prie, que son destin est de transmettre l’histoire que je lui ai confiée. Qu’elle prenne mes papiers et les emporte avec elle jusqu’au lieu qu’elle reconnaîtra comme celui où doit être consignée et conservée la mémoire des temps perdus.

“Dis-lui aussi, s’il te plaît, commença-t-il… Non. Ne dis rien d’autre. Tout le reste est indicible.”

« Quand il fut nu devant nous, je lui demandai de nous pardonner ce que nous étions obligés à présent d'accomplir.

"Je n'ai pas de pardon à te donner, répondit-il, parce que tu ne fais que remplir les devoirs de ta charge, mais aussi parce que ce qu'on te contraint à faire maintenant est totalement impardonnable."

« Je n'avais rien à dire, tant cette parole était tristement vraie, aussi me bornai-je à un dernier signe, d'excuse ou d'amitié, avant d'ordonner au prêtre de le pousser dans le bassin.

« Dès qu'il eut touché l'eau, les crocodiles apparurent et l'eau se mit à s'agiter à l'endroit où il avait disparu. Sa tête surgit presque aussitôt. Toujours à cet instant, même les plus courageux hurlent et se débattent. Mais lui, demeura muet et je ne vis que ses yeux fixés sur moi. Alors je fis ce que jamais je ne fais, parce que c'est défendu par les lois du Temple. Je pris une planche abandonnée sous ce banc après des travaux et, d'un coup violent, aussi violent que le permettent mon âge et ma force, je l'assommai. Il disparut sous l'eau et ne reparut pas. Nous avons attendu que se calme le remue-ménage des crocodiles pour remonter. Le jeune prêtre m'a promis de ne pas me dénoncer. Il ne le fera pas, je crois, parce que c'était sa première exécution et qu'on est toujours faible à ce moment. »

Comme le prêtre s'arrêtait, je demandai, tout en regardant l'eau si calme qu'en dépit de l'odeur, on ne pouvait croire qu'elle abritât tant d'horreur.

« Comment étaient ses yeux ? Ses yeux qu'il a fixés sur toi ?

— Coelia, il y a à présent deux jours qu'il a posé ses yeux sur moi et je ne peux ni oublier son regard, ni me défaire du désespoir qui m'a saisi à leur vue. Je ne m'endormirai plus jamais sans voir, au milieu des ténèbres, ces deux grands yeux bouleversants. Sans doute ne me reste-t-il plus beaucoup d'années à vivre, mais je sais que je pourrais vivre trente ans encore sans qu'ils s'effacent de ma mémoire.

« Ne me force pas à t'en parler. Ne m'oblige pas à dire ce que j'ai vu. Conserve le souvenir de ses yeux d'amants. Pense au regard humide, tout à la fois interrogateur et rassuré, avec lequel il devait te dévisager. Souviens-toi de l'inoubliable lumière verte qui devait les éclairer lorsqu'il écrivait ses poèmes. Ne me demande rien de plus. Tout ce que je pouvais te dire, je te l'ai dit. »

Je ne sais pourquoi, alors que j’en avais une si grande envie, je ne pleurai pas. Je me sentais abandonnée de tout courage, si désespérée, que j’aurais pu – sans cette insupportable odeur – me laisser glisser dans les eaux tranquilles et troublantes du bassin.

Le prêtre ramassa la tunique que j’avais laissé tomber pendant qu’il parlait et me la tendit en m’aidant à me relever.

« Je sais, dit-il, ce que tu ressens. Tu crois n’avoir plus qu’un seul désir, celui de quitter la vie, parce que tu penses que plus rien ne t’y rattache.

« Mais demain, tu reverras monter le soleil dans le ciel et les feuilles frémir dans le vent. Tu chanteras l’un des poèmes de ton amant et tu comprendras que vouloir mourir serait le tuer définitivement. Et tu ne peux disparaître sans avoir accompli la mission qu’il t’a confiée. Il t’en a chargée parce qu’il savait que toi seule pourrait la remplir, mais aussi pour t’offrir un répit afin de soulager ton âme. »

Je ne répondis pas et le suivis. Quand je fus dans l’escalier obscur, je me souvins soudain que j’avais oublié de regarder une dernière fois l’eau épaisse et noire où se trouvait le tombeau éparpillé d’Anticléridès. Alors les larmes jaillirent de mes yeux, sans que je comprisse pourquoi c’était à cette minute, à cette pensée si dérisoire qu’elles choisissaient de s’écouler.

« Je ne peux continuer, gémis-je. Toutes les femmes ont le droit de revoir après sa mort celui qu’elles aiment. Toutes, elles ont droit à un dernier baiser, une dernière étreinte. Elles peuvent venir sur sa tombe, lui parler inlassablement de ces choses indestructibles qui ont cessé pourtant de l’intéresser. Et moi, je n’ai droit qu’à un morceau de tissu tout sale et d’où son odeur s’est évaporée. Je ne l’ai pas revu. Il a souffert ce qu’aucun homme ne mérite de souffrir et je n’ai rien pu pour l’aider et je ne peux rien pour l’aider à oublier cette épreuve.

« Laisse-moi retourner au bassin. Laisse-moi prier pour que son âme ne vagabonde pas entre les eaux, pour qu’elle dorme sans cauchemars et dans la certitude que son œuvre traversera les vallées et les montagnes, les mers et les océans et sera connue de chaque homme pour que chaque vers qu’on prononcera étende un baume sur chacune de ses innombrables blessures. »

Mais il me barra le passage et me traîna, de marche en marche, jusqu’à la crypte. Le pauvre y parvint aussi essoufflé que j’étais sanglotante. Il s’effondra sur un banc et de son bras si ferme, qu’en y repensant, je ne

doute pas qu'il ait trouvé la force d'assommer Anticléridès, il m'y cloua solidement.

Lorsqu'il eut repris son souffle et compris que, ma révolte s'étant transformée en désespoir, je ne me jetterais certainement pas dans les escaliers pour redescendre au bassin, il s'éloigna quelques instants. Il revint avec une coupe qu'il me força à boire. Le liquide était si épais, sale et puant qu'il me sembla que c'était de l'eau puisée au bassin. Je l'avalai cependant, espérant tout à coup qu'elle en venait bien et que j'absorbais ainsi un peu de l'âme d'Anticléridès diluée dans le fleuve.

Ce que c'était vraiment, je ne le sais toujours pas, mais au bout de quelques minutes, mes sanglots s'espacèrent, mes larmes cessèrent et je réussis à me redresser pour partir. Le vieil homme m'accompagna à la porte. Avant de l'ouvrir, il me serra contre lui.

« Va à présent. Fais ce qu'il t'a demandé. Moi, je veillerai sur son âme tremblotante, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé le repos.

« Je ne te reverrai pas. N'oublie pas ce pourquoi tu es née. Personne ne pourrait te pardonner de te laisser mourir sans avoir rempli ton devoir. Que les dieux t'accompagnent sur la route que tu vas suivre. »

Je me retrouvai dehors. Il faisait nuit déjà. Je sus que j'avais, comme la première fois, passé au cœur du Temple plus d'heures que je ne l'avais cru.

Je redescendis vers le fleuve, à travers la ville silencieuse et déserte, la tunique sale nouée autour de mon cou, comme une écharpe. Chemin faisant, je rencontrai une patrouille de soldats. Celui qui la menait m'arrêta sèchement.

« Que fais-tu dehors, alors que la nuit est tombée ?

— Je reviens du Temple », répondis-je tristement.

L'homme fit lever une torche au-dessus de mon visage. Le sien m'apparut au même moment. Celui d'un homme d'âge mûr, dont les côtés de la bouche tombaient et aux yeux si las que je ne pus croire qu'il s'irritât de ce que je transgressais le couvre-feu.

« Je te connais, dit-il enfin, avec la voix de qui cherche dans sa mémoire un nom trop longtemps inutilisé. Qui es-tu ?

— Je me nomme Coelia et Nagar est ma maîtresse.

— Nagar ! C’est avec elle que je t’ai vue. Pourquoi t’a-t-elle laissée sortir cette nuit ?

— Elle m’a laissée au Temple cet après-midi et je m’y suis attardée. »

Il m’examina à nouveau et je l’entendis murmurer mon nom, comme si soudain il éveillait quelque chose en lui.

« Je suis désolé, Coelia, reprit-il, désolé. Je l’ai dit il y a deux nuits à Nagar quand elle est venue à la forteresse voir Phoil. Elle s’inquiétait de celui que tu es venu chercher aujourd’hui au Temple, n’est-ce pas ? »

Je hochai la tête affirmativement, parce qu’il ne m’était pas possible de parler. Il ne dit rien et me regarda longuement, à la lumière du flambeau, tous ses soldats patiemment immobiles derrière lui.

« Lorsque les rébellions échouent, le peuple tout entier souffre. Mais ce sont toujours les femmes qui sont les plus touchées, parce que, pour elles, la mort est le terme infranchissable de l’espoir.

— Je ne crois pas, répondis-je d’un sourire, en pensant à ce que nous devions à présent accomplir Nagar et moi. Les femmes sont les gardiennes de l’espoir jusqu’au plus profond de la détresse.

— Ah ! soupira-t-il. Peut-être as-tu raison. Moi, je n’ai plus d’espoir. Mes amis sont morts et mon pays est moribond…

« Si je te donne un cheval, est-ce que tu sauras rentrer seule chez Nagar ? »

Comme je l’en assurais, il ordonna à l’un de ses hommes de ramener une bête des écuries de la forteresse. Nous ne dîmes plus un mot. Nous nous regardions seulement à travers la lumière fumeuse de la torche.

Lorsqu’il m’aida à monter, il me serra la main : « Je penserai à toi, gardienne de l’espoir, lorsque je douterai de tout », chuchota-t-il. Je lui souris avant de donner au cheval un coup suffisant pour qu’il se précipite à travers les ruelles en pente vers le fleuve. Une fois rejoints les bords du fleuve, je le mis au pas.

La nuit était belle. J’en connaissais les étoiles aux noms si doux que Célubée avait aimé les donner à ses enfants. Tout près de moi, coulait l’eau

brillante du fleuve, si calme à cette heure que personne n’aurait voulu croire qu’elle cachât le mystère de la mort.

J’arrêtai le cheval et me mis à pleurer, le nez levé vers le ciel. Je pourrais expliquer mes larmes par le trouble apporté par tous les bouleversements survenus en si peu de temps ou par le déchirant chagrin que j’avais de la disparition éternelle d’Anticléridès. Mais je sais que je pleurais aussi du bonheur de vivre cette nuit, si belle et impénétrable qu’on ne pouvait s’empêcher de croire encore à l’avenir et à ses surprenantes inventions.

OceanofPDF.com

II

Trois jours plus tard, Nagar partit.

Lorsque j’étais rentrée à la presqu’île dans la nuit, je l’avais trouvée au milieu de rouleaux, de bijoux, d’étoffes luxueuses et d’autres objets auxquels elle tenait tout particulièrement.

Dès qu’elle me vit, elle sortit du cercle dans lequel elle s’était enfermée et vint à moi. Je ne pleurais plus. Mais j’imagine que mon visage et mes yeux restaient soulignés des traits noirs du chagrin.

« Tu n’aurais pas dû aller là-bas, dit-elle seulement. À présent, va dormir. Demain, j’aurai besoin de toi. »

J’obéis, ne me sentant alors nulle curiosité pour les travaux qu’elle avait entrepris. Le lendemain, je la retrouvai au même endroit, au centre d’un cercle dont l’épaisseur avait doublé.

« Je m’en vais, dit-elle. Je ne peux pas tout emporter. Alors, depuis hier, je trie mes affaires. J’aimerais, parce que tu feras cela mieux que moi, que tu t’occupes de mes vêtements. Choisis ceux que je dois emporter. Plie-les et range-les dans l’un de mes coffres.

— Tu t’en vas ?

— Je ne peux pas rester, tu le sais bien.

— Tu peux rester encore quelque temps. Il n’est pas nécessaire de disparaître si tôt.

— Je sais… Mais je crains, si je diffère mon départ, d’avoir moins envie de m’en aller. En outre, si je demeure ici, il me faudra continuer comme avant. Je devrai aller au palais, faire allégeance au Roi, faire semblant de n’éprouver ni peine ni rancune. D’ici quelque temps, sans doute, il recommencera à me demander conseil. Alors, ou bien je refuserai, je me fâcherai irrémédiablement avec lui et ma position deviendra totalement intenable, ou bien – et c’est ce que je crains le plus – sans m’en

rendre compte, je répondrai à ses demandes d'avis. Et je serai perdue, Coelia, perdue. J'oublierai ma révolte, j'oublierai ma promesse, j'oublierai d'accomplir ce que j'ai juré de faire. De nouveau, je sentirai le goût du pouvoir sur ma langue, je verrai les yeux jaloux des courtisans, je rechercherai leurs hommages, symboles de ma puissance et je m'aveuglerai au point de croire que le Roi peut encore tirer le Royaume des mains de la mort, au point peut-être d'oublier ce qu'il a fait il y a deux nuits déjà. »

Je restai interdite d'un tel aveu de sa part. Il n'y avait rien à ajouter. Je savais qu'elle avait raison.

« Mais, repris-je au bout d'un moment, où t'en vas-tu ?

— Où ? Mais où pourrais-je aller, Coelia ? Je vais à Célubée.

— À Célubée ? »

Cette fois, la surprise fut si forte, que je dus m'asseoir au milieu des objets éparpillés autour d'elle. Elle me poussa d'un coup sec parce que j'étais tombée sur l'un de ses précieux rouleaux et l'écrasais de tout mon poids.

« Célubée ? demandai-je en m'écartant à genoux de son cercle magique. Célubée ? Mais Célubée n'existe pas.

— Qui a dit cela ?

— Anticléridès, un jour, m'a confié qu'on ne savait pas au juste ce qu'était devenue Célubée, si elle et le royaume dont elle était la capitale vivaient toujours.

— C'est vrai qu'on ne sait pas si Célubée existe encore. Rien ne nous permet de l'affirmer, mais rien ne nous permet de penser le contraire.

« Et si Célubée elle-même a disparu, il existe sûrement quelque autre cité qui a pris sa succession et où je trouverai à m'abriter pour quelques années. Mais je crois, moi, que Célubée est toujours debout.

— Mais, avançai-je timidement, tu ne crois donc pas que Célubée puisse n'être qu'un rêve.

— Un rêve ?

— Oui, un rêve. Non pas, peut-être, un rêve inventé par Anticléridès, puisque se transmettaient dans sa nation de vieux récits sur elle et que tu

détiens des documents relatant son histoire la plus secrète, mais un rêve forgé par l'humanité et qu'elle aurait, parce qu'il lui plaisait et qu'elle en avait besoin, cherché à conserver par tous les moyens à sa disposition. Un rêve qu'Anticléridès voulait définitivement mettre en forme, pour l'associer à jamais à sa mémoire et à son talent.

— Célubée n'est pas un rêve, Coelia. » Elle se tut quelques instants. Je supposai qu'elle rassemblait des arguments pour me démontrer à moi qui avais passionnément cru à l'existence de ce pays et de cette ville et aux vies compliquées de ses rois, que Célubée existait incontestablement. Mais elle se borna seulement à ajouter : « En tout cas, j'ai besoin de croire que ce n'est pas un rêve. »

Elle me congédia ensuite d'un geste et j'allai trier ses robes. Toutefois, après quelques minutes passées à les contempler sans penser aucunement à elles, je revins auprès de Nagar.

« Tu ne peux pas partir comme cela, vers un pays dont tu n'es même pas sûre qu'il existe. Tu ne peux pas prendre des risques pareils.

— Mais je sais qu'il existe, Coelia, répondit-elle doucement. Je sais que c'est là que je dois aller à présent, que c'est là que s'élaboreront les changements du Royaume, comme ils s'y sont élaborés autrefois. »

J'allais repartir vers la tâche qu'elle m'avait confiée, quand une autre question me vint à l'esprit.

« Comment iras-tu ?

— Hier, pendant que tu étais au Temple, je suis descendue sur le port. Je cherchais un marin qui accepte de m'emmener. J'en ai essayé plusieurs. Ils ont tous refusé.

« Enfin, j'ai remarqué à l'écart des autres, un navire un peu plus petit et qui venait d'arriver. À bord, trois marins surveillaient le déchargement de leur cargaison. À l'attention qu'ils y mettaient, j'ai pensé que le propriétaire du navire ne devait pas être très riche et tenait à chaque colis qu'on débarquait sur le quai.

« Je me suis approchée et j'ai demandé à parler au commandant du bateau. L'un des trois marins m'a fait signe de monter à bord. C'était un

homme grand et sec, qui paraissait si triste qu'il n'y avait aucune partie de son corps ou de son visage qui ne parût triste. Il parlait assez mal notre langue, mais très bien une langue étrangère que j'ai apprise autrefois quand je voyageais loin de la Cité.

« Je lui ai expliqué ce que je désirais et, comme aux autres, plus qu'aux autres même, parce que j'avais le pressentiment qu'il devait y être plus sensible, je lui ai proposé beaucoup d'argent pour prix de mon passage et du trajet. Mais, comme les autres, il refusa. Pour la même raison : parce qu'il était trop dangereux de s'embarquer pour une terre inconnue par une route inconnue.

« J'étais très déçue et je me relevais pour descendre lorsqu'il remarqua le paquet que j'avais posé par terre à côté de moi, pendant que je discutais avec lui.

"Que transportes-tu là ?" demanda-t-il de sa voix lasse.

« J'aurais pu ne pas répondre. C'était de sa part une question indiscrète. En outre son refus m'avait tellement désemparée, convaincue que j'étais que, si lui n'acceptait pas, aucun autre ne consentirait à m'embarquer pour Célubée, que j'en avais les larmes aux yeux et souhaitais rentrer rapidement à la maison. Mais sa voix et son regard étaient, ainsi que je te l'ai dit, si mélancoliques que je n'eus pas le cœur de me venger de son refus par une rebuffade.

"C'est, dis-je, l'objet le plus précieux que possédait un homme qui a été exécuté avant-hier soir. Il ne voulait pas que les soldats s'en emparent, ainsi que l'on fait souvent des biens d'un condamné. Il m'a demandé d'aller le chercher pour le soustraire à la convoitise du trésor royal.

— Et qu'en feras-tu ?

— Je ne sais pas encore. Son propriétaire souhaitait qu'on le place à ses côtés dans sa tombe. Mais celle-ci est gardée par les soldats du Roi et personne ne semble avoir le courage de forcer leur surveillance.

— Ce doit être une chose bien précieuse pour que celui qui la possédait ait désiré ne pas s'en défaire même dans la mort.

— C'est une assez belle chose, en effet. Mais il devait y tenir davantage pour les souvenirs qui y étaient attachés que pour la valeur même de l'objet.

— Puis-je te demander ce que c’est ? demanda-t-il timidement.

— Je vais faire plus. Je vais te le montrer.”

« Je défis alors l’emballage et sortis le plat de manière qu’il voie aussitôt le portrait.

“C’est, dis-je, dès que je l’eus sorti,…

— La plus belle femme du monde”, interrompit-il dans un cri,

« Je vis qu’il faisait un très violent effort pour ne pas s’emparer du plat et le presser contre lui. Je le lui tendis. Il le prit et son maigre visage triste se mit enfin à sourire.

“Quel est ton nom ?” demanda-t-il sans cesser de regarder le portrait.

« Je le lui dis.

“Eh bien, Nagar, si tu me donnes ce plat, je te conduirai où tu voudras, aussi longtemps que tu le souhaiteras.

— Je voudrais bien te le donner, mais il ne m’appartient pas et j’ai promis de le déposer dans la tombe du malheureux tavernier qui le possédait.

— Il n’était pas à lui. Il était à moi. Une nuit, je le lui ai montré. Il a voulu me l’acheter très cher et j’ai refusé. Alors, il m’a fait boire et, comme j’étais très malheureux cette nuit-là, j’ai trop bu. Je me suis endormi dans sa taverne et il me l’a volé. Je suis parti trop vite le lendemain pour m’en rendre compte. Après, nous avions appareillé. Il était trop tard.

“J’étais marin sur un navire à cette époque et jamais mon capitaine n’a voulu revenir ici, parce qu’il y avait fait de mauvaises affaires. J’ai attendu d’avoir mis suffisamment d’argent de côté pour m’acheter un bateau à mon tour et cingler vers la Cité. Je suis arrivé ce matin et j’attendais la nuit avec impatience pour aller chez le tavernier…

— Tu tenais tant à ce plat ?

— Plus sans doute que ton ami le tavernier, parce que, moi, je connaissais cette femme.

— Pourquoi alors n’avoir pas cherché à la retrouver, elle, plutôt que son portrait ?

— Beaucoup de temps a passé depuis le moment où je l'ai quittée. Si je rentrais chez moi à présent, à supposer qu'elle m'attende encore et même, peut-être, qu'elle vive encore – car je n'en ai jamais reçu aucune nouvelle – dans quel état la retrouverais-je ? Elle ne peut être aussi belle qu'elle l'était lorsqu'a été peint son portrait. La femme que j'aime est là, sur ce plat. L'autre, celle qui vit peut-être encore dans mon très lointain pays, est une inconnue pour laquelle je n'éprouve rien.

— Ton histoire me touche et je suis sûre que tu dis la vérité. Cependant, j'ai donné ma parole au pauvre tavernier que je ferais placer ce portrait auprès de lui.

— Je n'ai jamais voulu confier ce portrait à qui que ce soit, parce que j'y tenais trop. Je n'ai consenti ni à le vendre, parce que je ne pouvais m'en défaire, ni à le faire reproduire, parce que je ne pouvais supporter l'idée qu'un autre homme que moi passe ses nuits à contempler cette inoubliable beauté.

"Cependant ce tavernier est mort aujourd'hui et je ne saurais être jaloux de lui. En outre, il a, des années durant, tandis que j'en étais privé, adoré cette délicieuse image. Cela crée entre lui et moi des liens qu'il faut prendre en compte.

"Connais-tu ici un homme qui pourrait, sur un plat identique, dessiner et peindre ce visage ? Dans ce cas, prends ce portrait et confie le-lui…

"Mais comment pourra-t-il faire ? se lamenta-t-il. Il est impossible à un homme de jeter les yeux sur ce portrait sans en tomber éperdument et éternellement amoureux. Ah ! C'est sans espoir. À son tour, il voudra mon portrait. À son tour, il sera malheureux au point de se perdre.

— La personne à laquelle je confierai ton portrait ne court pas ce risque, je te le garantis.

— C'est totalement inconcevable. Je ne puis te croire. Il faudrait pour cela qu'elle soit aveugle et alors comment pourrait-elle reproduire cette image ?

— Crois-moi cependant.

— Dis-moi, je te prie, qui est cet homme, à ce point immunisé contre le mal d'amour que provoque immanquablement la vue de ce portrait.

— Ce n’est pas un homme précisément.

— Une femme ? Ah ! Mais ne sera-t-elle pas jalouse et ne brisera-t-elle pas ce plat ?

— Ai-je brisé ton plat, moi qui y ai jeté les yeux ? Aie confiance.”

« Là-dessus, nous avons convenu que dans deux jours je lui rapporterais son plat et que nous embarquerions le lendemain. Voilà Coelia, comment je vais partir pour Célubée. »

« À qui as-tu confié ce portrait ? Je n’ai jamais entendu parler dans le Royaume d’une femme capable de reproduire les visages.

— Parce que cette femme est si haut placée dans le Royaume que sa vie privée et ses talents doivent rester secrets. Ce talent de peintre, je l’ai découvert il y a peu, alors qu’elle allait sombrer dans la folie. Je l’ai poussée à peindre pour calmer la douleur inapaisable qui la torturait depuis la mort de son fils.

« Elle a accepté, sans poser la moindre question, de reproduire le portrait du marin aussitôt que je le lui ai montré.

— La Reine ?

— La Reine. Ta curiosité est-elle satisfaite ? Peux-tu à présent envisager de te charger de mes vêtements ? »

Je revins cependant bientôt avec une dernière question.

« Mais sais-tu seulement où se trouve Célubée et comment y aller ?

— Je le sais. De même que tu le sais, Coelia, quoique tu ne veuilles pas te l’avouer. »

Comme elle ne disait rien de plus, je dus me résigner à accomplir enfin ce qu’elle m’avait demandé. Cependant, trois jours plus tard, je compris ce qu’elle avait voulu dire.

Elle avait achevé ses rangements et avait fourré dans deux coffres ce qu’elle souhaitait emporter. Je traînai celui que je lui avais préparé auprès d’eux, afin qu’on les prit ensemble. Les deux marins du commandant avec lequel Nagar avait traité vinrent les chercher la veille du jour prévu pour le

départ. Nagar ne voulait pas qu'on la vît partir, aussi eut-elle recours non à ses serviteurs, mais à ces marins pour embarquer ses bagages.

Cette dernière journée, elle la passa à la Cité, s'occupant à régler différentes affaires, dont celle de sa maison. Elle craignait que son départ mécontentât le Roi et qu'il ne cherchât à en prendre possession. Elle quittait en effet à nouveau le Royaume sans autorisation alors que le Roi était sans doute, plus que jamais, soucieux de se l'attacher pour pouvoir la surveiller. Il avait fermé les yeux sur son premier départ parce que, en ce temps-là, le père de Nagar vivait encore et était trop puissant pour que, qui que ce soit, fût-ce le Roi, souhaitât se l'aliéner. Elle savait qu'il ne lui pardonnerait jamais sa fuite. Je ne sais ce qu'elle arrangea pour sa maison. Mais le fait est qu'aussi longtemps que j'y demeurai, personne ne vint la réclamer.

Quant à son embarquement, elle le régla avec discrétion et habileté. Elle rendit son portrait au marin, tandis que l'on chargeait ses coffres, et regagna rapidement la presqu'île pour que personne n'eût l'idée de supposer que les effets qu'on embarquait étaient les siens.

Elle commanda aux cuisinières un repas de fête. On mit le couvert sur la terrasse dès que la nuit fut tombée. Les servantes apportèrent les lampes à huile et les disposèrent comme les soirs où nous dînions dehors avec Phoil et Anticléridès.

Nagar parut, vêtue de la robe que je lui avais faite pour la fête du Passage du Temps et que je n'avais pas jugé bon d'empaqueter avec les autres. Quand je la vis ainsi parée, je lui demandai de m'attendre quelques instants. Le temps de revêtir, moi aussi, ma plus jolie robe et de tresser mes cheveux autour de mon visage.

Je m'installai à ses côtés et mangeai avec elle ses plats préférés. Je bus le vin doux qu'elle gardait pour les moments les plus précieux et qu'elle me versa généreusement. Quand on eut desservi et placé entre nous la coupe de friandises qu'elle aimait tant, elle me demanda de jouer pour elle de la cithare.

Tandis qu'elle grignotait, sa coupe de vin tendre à la main, posant les yeux alternativement sur le fleuve obscur et sur moi, je jouai quelques mélodies que je savais qu'elle aimait.

« Y a-t-il, demandai-je au bout d'un instant, quelque chose que tu désirerais entendre ?

— T’est-il possible, Coelia, de chanter une nouvelle fois, sans que cela te cause trop de peine, la dernière chanson qu’Anticléridès avait écrite pour toi ? Je ne voudrais pas partir sans l’avoir réentendue. »

Je chantai donc ma douloureuse chanson pour elle. Ma voix s’était à peine posée sur le dernier mot et j’allais moduler les derniers accords, lorsque Nagar se dressa brusquement. Tout en jouant, je vis, comme elle, apparaître deux lumières sourdes sur le fleuve. Elles glissèrent peu à peu dans la nuit jusqu’au niveau des terrasses, où elles s’immobilisèrent soudain.

« Les voilà », dit Nagar en prenant le manteau de nuit qu’elle avait roulé, sans que je m’en aperçoive derrière les coussins. Elle me fit signe de venir avec elle. Je descendis à sa suite, de terrasse en terrasse, vers la rive du fleuve. Là se trouvait la barque dans laquelle elle était revenue de la Cité la nuit du complot. Elle la détacha avant d’y monter.

« Accompagne-moi, dit-elle, tu ramèneras la barque quand je serai à bord. » Je montai donc avec elle et la laissai ramer souplement, à travers l’obscurité, en direction des lumières du navire. Quand elle eut amené la barque bord à bord avec le bateau, la main d’un homme se tendit et la hissa. Je fus désemparée de la voir disparaître si vite et sans adieu, sans que nous ayons rien pu nous dire. J’hésitais encore sur ce qu’il fallait que je fasse, attendre ou m’éloigner, quand une forme bondit dans la barque et me souleva jusque sur le pont du navire.

Nagar s’y tenait auprès du commandant triste dont elle m’avait parlé. Elle s’était enveloppée dans son manteau noir. Dans la lueur confuse des lampes discrètes allumées autour de nous, seul son visage pâle jaillissait de la nuit dans laquelle elle paraissait sur le point de s’enfoncer.

« Nous n’avons pas beaucoup de temps pour parler et nous dire au revoir, commença-t-elle.

« J’aurais souhaité que tu m’accompagnes, parce que je crois que tu vas beaucoup me manquer dans les moments que je dois traverser. Mais tu as, de ton côté, une mission à remplir et ce n’est pas à Célubée que tu pourrais l’accomplir. Je sais que tu vas t’en aller bientôt, dans la direction opposée à celle que je prends cette nuit.

— Nagar, interrompis-je, il me faudra sûrement du temps pour réaliser ce qu’Anticléridès attendait de moi. Mais le jour où j’aurai achevé la tâche

qu’il m’a confiée, je serai libre à nouveau de te rejoindre. Le désires-tu ?

— Chère Coelia, je vais t’attendre chaque jour à compter de cette nuit.

— Il me faut partir vers le nord, Nagar, quoi qu’il m’en coûte de m’en aller sans être rassurée sur ton sort. Je sais que la route que tu vas emprunter n’est pas sans danger, et du pays où tu te rends, nous ne savons rien…

— Pour la route, Coelia, je ne sais. Sans doute est-elle périlleuse. Mais pour le pays… Que pourrait-il m’arriver de cette ville, dont je suis venue il y a tant et tant d’années que la mémoire des hommes les a oubliées. »

Elle me sourit tristement et avec complicité pour immobiliser les pensées troublantes et turbulentes qui s’ordonnaient enfin dans ma tête.

« Dès que je le pourrai, reprit-elle, j’enverrai un messager à ta recherche pour te faire porter de mes nouvelles et te rassurer.

« À ton tour, dès que tu le pourras, embarque-toi pour Célubée et viens me retrouver. Il y aura sûrement alors dans les eaux du port où tu seras un marin prêt à courir jusqu’au bout du monde pour trouver Célubée. »

En me serrant contre elle avant que je ne redescende dans la barque, elle murmura à mon oreille : « Ne tarde pas. Je sais que j’aurai peur aussi longtemps que tu ne seras pas auprès de moi. »

Je me laissai tomber dans la barque. Le marin qui y attendait la conduisit au rivage. Il la raccrocha et, malgré mes cris d’horreur, car l’endroit pouvait être infesté de crocodiles, se jeta à l’eau et nagea jusqu’au navire.

J’attendis qu’on l’ait remonté et surtout que le navire reprenne sa route avec ses lumières sourdes. Je ne pouvais détacher mes yeux de ce que je voyais pour la première fois et ne reverrais probablement plus jamais : un navire remontant le fleuve vers le sud, au-delà de la presqu’île. Et celui-là était si énigmatique avec sa silhouette fantôme, absorbée par les ténèbres, que parfois je me demande si je n’ai pas rêvé cet instant.

Après le départ de Nagar, je fis moi aussi mes préparatifs.

Je retournai, pour la première fois depuis sa mort, dans la chambre d’Anticléridès afin d’y prendre les documents dont il m’avait demandé de me charger. Je croyais devoir fouiller toute sa chambre pour les rassembler,

tant il était habituellement désordonné. J’avais eu coutume de voir des rouleaux traînant de tous côtés, jetés à terre ou repoussés pour faire la place à ceux auxquels il travaillait. Mais tout était rangé. Ses papiers étaient soigneusement enroulés et empilés.

Ils me parurent peu nombreux, en regard du nombre d’heures qu’il avait employées à écrire son œuvre. Par acquit de conscience, je cherchai aux endroits où il pouvait en avoir oublié. Mais je ne trouvai rien de plus que ceux qui attendaient sur la table.

Ils constituèrent avec ma cithare l’essentiel de mon bagage. Lorsque j’eus trouvé un navire qui descendait vers le nord et qui consentit à me prendre comme passagère, j’y traînai le coffre que j’avais pris à Nagar pour ranger ce que j’avais à emporter.

Je partis environ dix jours après Nagar et je dus en passer près de vingt sur ce vaisseau avant qu’il n’aborde cette ville inconnue. Après l’embouchure du fleuve, dangereuse et marécageuse, où le commandant du navire louait les services d’un paysan pour le piloter, nous nous engageâmes sur la mer. C’était la première fois que je voyais autant d’eau et autant de ciel à la fois. J’en fus effrayée au point que, lorsque surgirent enfin de la brume les tours crénelées et les coupoles dorées de cette ville inattendue, je sus que c’était là que je devais m’arrêter.

Voilà bientôt sept lunes que j’y demeure et je ne supporte plus, la nuit, de voir par la fenêtre se découper un ciel où les étoiles ne portent pas le même nom que dans mon pays.

OceanofPDF.com

III

J'ai achevé cette nuit de remettre au propre le récit que Coelia m'a dicté. J'y ai inséré les pages de la chronique d'Anticléridès. Pour cela, j'ai dû, à plusieurs reprises, couper soit dans le texte d'Anticléridès, soit dans le récit de Coelia. Elle m'accuserait vraisemblablement une nouvelle fois d'altérer son histoire.

Mais voilà six jours qu'elle est partie.

La nuit où elle a achevé de me dicter ses souvenirs, elle m'a prié de veiller à transcrire aussi très soigneusement les rouleaux d'Anticléridès dont j'avais alors achevé la lecture.

*— Transcrire ? ai-je demand*é. Que *veux-tu que je transcrive ?*

— Les rouleaux où se trouve le poème d'Anticléridès sur Célubée. Je t'ai rapporté l'histoire de Célubée telle qu'il me l'a lui-même racontée. Il nous narrait le soir ce qu'il avait mis en vers dans la journée ou ce qu'il allait composer le lendemain. Il nous a toujours promis que, le jour où il aurait achevé ce poème, il nous le lirait.

Il affirmait que qui l'aurait lu *ne pourrait plus jamais oublier Célubée, sa gloire et ses mystères, parce qu'il avait découvert une prosodie et une technique nouvelles. "Mon poème, m'a-t-il dit, sera celui de la plus belle et de la plus ancienne histoire du monde. Il sera aussi le plus beau et le plus neuf dans l'histoire de la poésie."*

Ce poème, tu dois le recopier à part et l'annexer à mon récit. C'est lui qui est le plus important.

— Mais, Coelia, il n'y avait pas de poème dans les rouleaux que tu m'as donnés.

— Pas de poème ? -

— Non. Seulement ce dont nous avons parlé une nuit précédente : le récit qu'il a laissé des journées que tu m'as décrites.

— Je ne comprends pas. S'il m'a parlé de ce récit, il a toujours été entendu que c'était le poème qui comptait.

— Peut-être n'as-tu pas bien compris ce qu'il voulait.

— Je ne crois pas. Et comment expliques-tu cela : la dernière nuit que nous avons passée ensemble, il était agité parce qu'il craignait de ne pas achever l'ode qu'il comptait introduire dans son poème. Il a travaillé à cette ode l'essentiel de la nuit.

« Le matin, lorsqu'il est parti, il avait disposé sur sa table les rouleaux que j'ai emportés, ceux-là mêmes dont il m'a demandé de prendre soin. Cette dernière ode devait nécessairement y être.

— Es-tu sûre que ce matin-là il n'y avait dans la chambre que les rouleaux que tu as pris ? N'avait-il pas rangé les autres ailleurs ?

— Je les aurais trouvés s'il y en avait eu d'autres, répondit-elle pensivement.

Je la vis soudain désespérée. Elle pensait qu'elle avait totalement échoué dans la mission dont il l'avait chargée. Elle médita sombrement quelques instants, avant de s'écrier :

— Nagar ! C'est Nagar qui les a pris.

« Lorsqu'elle triait ses affaires, elle avait entassé plusieurs vingtaines de rouleaux autour d'elle. J'ai pensé que c'étaient ceux de son père, ceux qu'elle avait prêtés à Anticléridès. Mais il s'agissait sûrement de ceux d'Anticléridès. Elle a dû aller les chercher pendant que j'étais encore au Temple ou encore pendant que je dormais.

— Pourquoi les aurait-elle pris ?

— Parce qu'elle pensait que ce poème lui appartenait, qu'elle avait des droits sur lui et sur son contenu.

« Elle ne m'aurait certainement jamais laissée partir si elle s'était doutée que j'avais conservé le souvenir des récits que nous faisait Anticléridès la nuit au point de pouvoir te les dicter.

— Pourquoi ne pas penser simplement qu'Anticléridès ne voulait pas que tu emportes autre chose que ce récit ? Il n'avait pas terminé son poème. C'était une œuvre achevée et parfaite qu'il voulait laisser derrière lui. Lorsqu'il a compris qu'il ne la finirait pas, il a pu préférer la détruire. Dans les derniers jours de sa vie, l'action qu'il a menée auprès du prince Phoil a tellement compté pour lui qu'il a été jusqu'à en rédiger le récit. N'y attachait-il pas, finalement, plus de prix qu'à un poème inachevé ?

« Peut-être s'est-il résigné à ce que ce poème, dont il voulait faire l'œuvre de sa vie, soit un jour repris par un autre ? Ce qui lui importait, c'était que le souvenir de Célubée ne disparaisse pas. Pour cela, il savait pouvoir compter sur toi.

« Je crois, après t'avoir entendue et après l'avoir lu*, qu'il a découvert les troublantes relations existant entre l'histoire de Célubée, celle du Royaume et celle enfin que Phoil tentait d'écrire alors. Cela, il était le seul à pouvoir l'exprimer. C'est pourquoi il tenait tant aux rouleaux qu'il t'a laissés.*

— Y a-t-il vraiment dans les documents que je t'ai remis quelque chose qui te donne la certitude d'avoir raison ?

— Bien sûr. Cela dit, il est vraisemblable que Nagar a fait main basse sur le poème, à moins qu'il ne l'ait détruit…

— Ou qu'il ne l'ait jamais écrit, dit-elle rêveusement.

Le lendemain, elle s'absenta l'essentiel de la journée. Quand elle revint, à la fin de l'après-midi, j'avais déjà repris les notes qu'elle m'avait dictées.

— Je m'en vais, dit-elle. Je partirai demain.

— Demain ? Je pensais que, peut-être, tu resterais quelques jours, maintenant que tu as achevé ton récit.

— Quelle raison aurais-je de rester ?

— Je t'ai donné un soir une raison. Tu l'as alors repoussée. Puis-je à nouveau te la redire pour te supplier de demeurer avec moi ?

— J'ai beaucoup d'amitié pour toi. Tu m'as accueillie dans cette ville inconnue. Tu m'as écoutée pendant tant de jours et souvent tant de nuits. Tu

as écrit jusqu'à en avoir les doigts douloureux et la tête lourde de fatigue. J'ai pour toi de la reconnaissance et je sais que jamais je ne t'oublierai.

« Mais je n'ai pas le désir de toi.

— Et moi, je me meurs d'amour et de désir pour toi. Je te voudrais pour femme, Coelia. Je te voudrais du moins pour amante. Et si rien de cela ne se peut, je voudrais m'être uni une fois, une unique fois à toi. À cela, ne peux-tu consentir ?

— Scribe, cher scribe, si je consentais à cela, ce serait par charité pour toi. Et cette charité risquerait de dissoudre à jamais la grande amitié que je te porte. Que préfères-tu : quelques instants de plaisir à jamais évaporés ou la certitude de la constance des mes sentiments ?

— Qu'importe ce que je préfère, puisque de toute manière tu as déjà choisi ton amitié pour moi.

— Écoute, même si j'étais folle d'amour pour toi, je ne pourrais demeurer ici. Il est temps que je parte rejoindre Nagar.

— Tu ne sais même pas où elle est… Ce message qu'elle devait te faire parvenir, tu ne l'as jamais reçu. Sais-tu seulement si elle vit encore ?

— Je pars demain pour la Cité. J'ai trouvé un bateau qui m'y conduira. S'il y a un message de Nagar, c'est là qu'il se trouve. De là, je rejoindrai Célubée comme elle l'a fait ou du moins le lieu où elle a abordé, même si c'est de la rive de la mort qu'il s'agit.

— Mais Nagar ne peut-elle attendre encore un peu ?

— Non. Il y a huit lunaisons qu'elle s'est embarquée pour Célubée. Il m'en faudra bien une nouvelle pour réussir à la rejoindre. Il sera plus que temps alors.

« Vois-tu, moi, je ne pouvais transmettre que ce qu'Anticléridès avait dit ou écrit. Son don, je ne pouvais le transmettre. Il est mort pour toujours et, quelle que soit ma peine, je n'y puis rien changer. Nagar aura pu se passer de moi jusqu'à présent. Mais elle aura besoin de moi maintenant qu'approche le moment le plus difficile, parce qu'elle est si délicate qu'elle pourrait en mourir, qu'elle ne sait rien de ces choses et qu'enfin on ne peut affronter l'épreuve de la vie ou de la mort sans ami ni parent.

« Dans les premiers temps, elle aura besoin de mon aide, parce qu'elle n'est pas faite pour ce rôle que personne ne lui a appris. Et ensuite, je ne serai pas de trop pour lui apprendre à mon tour l'âme de la Cité, le courage et la force des rois.

« Tu vois, pour que la mort de Phoil et d'Anticléridès n'ait pas été inutile, pour que de Célubée vienne le salut du Royaume, il faut que je me mette en route dès demain.

Je n'ai plus rien dit. J'ai remis le nez dans mes tablettes et mes rouleaux, tandis qu'elle rangeait ses affaires dans son coffre.

Quand la nuit fut venue, après le dîner, j'ai pris ma lampe et mon écritoire et je suis allé travailler dehors. Je savais qu'aussi longtemps qu'elle serait dans ma maison, je ne pourrais trouver le sommeil. Je savais aussi que si je prenais le risque de m'étendre sur ma couche non loin de la sienne, je ferais certainement voler en éclats l'amitié qu'elle disait me porter…

Au matin, au premier chant des oiseaux, elle est venue me trouver. J'ai pris son coffre et l'ai descendu jusqu'au port. Avant qu'elle n'embarque, elle m'a embrassé le visage et la bouche.

— Je t'enverrai, a-t-elle dit, un message pour te donner de mes nouvelles. Et si le destin veut me rendre ma liberté, je sauterai dans le premier navire en partance pour ton pays et je prierai les dieux qu'ils m'aient conservé ton amour.

J'allais répondre à cet aveu que j'avais si longtemps attendu et la supplier à nouveau d'abandonner Nagar et son Royaume à leur incertain avenir quand elle bondit sur le pont. Le capitaine, qui n'attendait que cela pour larguer les amarres, donna aussitôt le signal du départ. Avant que j'aie pu réagir, le bateau s'était éloigné du quai et, avec lui, Coelia.

J'attendis aussi longtemps que le navire demeura en vue, dans l'espoir que, peut-être, elle changerait d'avis et demanderait qu'on la ramène. Mais je savais qu'elle n'en ferait rien. Seule la pensée qu'elle aurait pu le faire me consolait.

À présent, j'ai terminé mon travail et je regarde ces rouleaux empilés dans ma maison. Que dois-je en faire ? Elle m'a toujours dit qu'elle devait transmettre cette histoire et celle de Célubée. Elle a pensé qu'il suffirait qu'elles soient écrites pour que prenne fin sa mission.

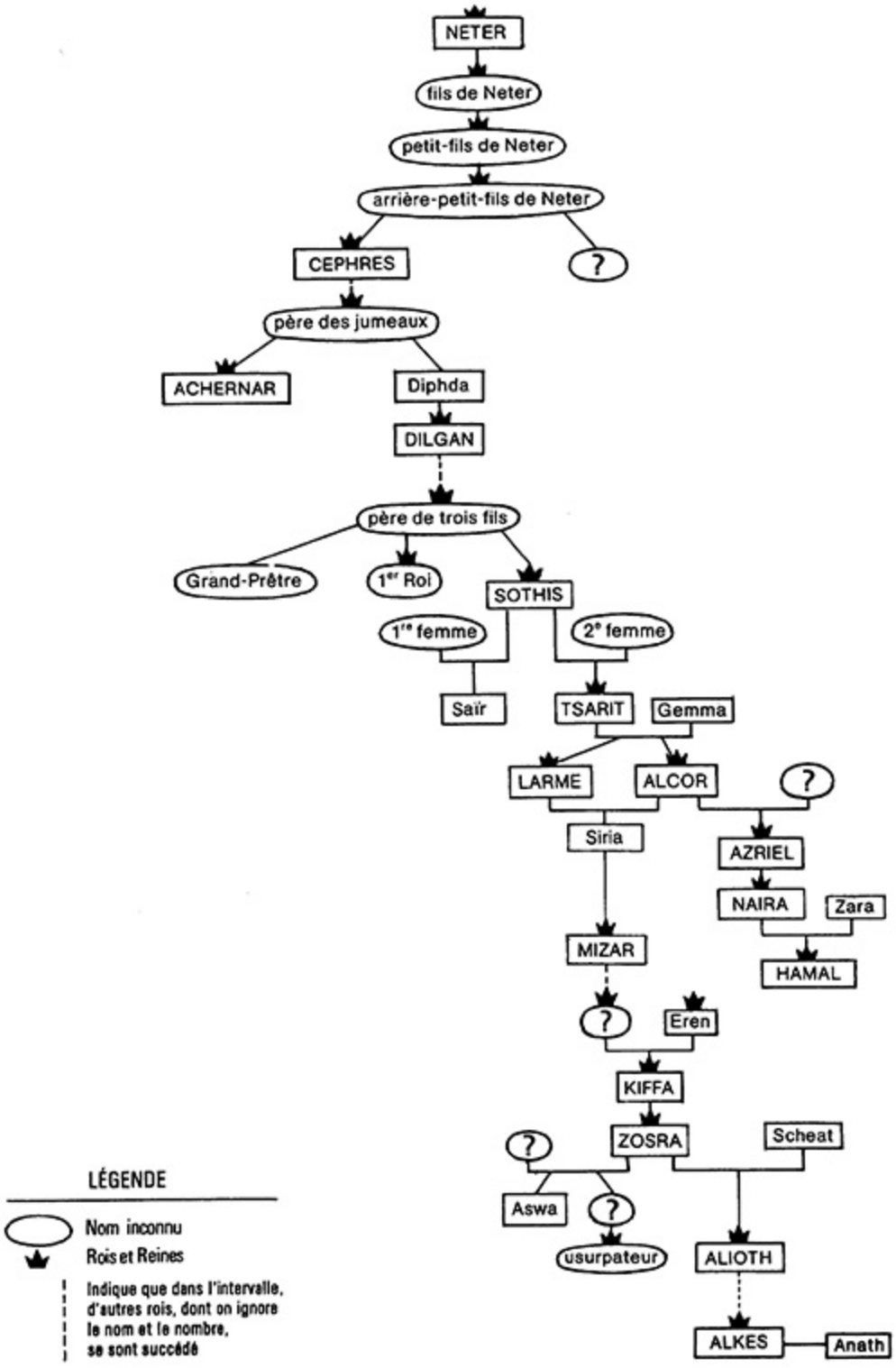
J'ai relu les documents d'Anticléridès, mais eux non plus ne portent aucune indication. Dois-je, comme eux deux, avoir confiance en l'avenir et penser que tout ce que j'ai écrit et mis en forme pour eux parviendra, par des voies que j'ignore, à la postérité ? Dois-je forcer le destin et en devenir l'instrument en veillant à la diffusion de ces documents ?

Il y a trop de choses qui m'intriguent dans cette histoire dont je ne peux pas garantir l'authenticité. Tout est trouble et faux. Pourquoi, lorsque Coelia est venue chez moi, a-t-elle présenté son récit comme l'histoire de Nagar et de ses propos ? Nagar n'y tient pas plus de place que les autres, sans doute moins même que Phoil et Anticléridès. Quel est le sens de tout cela ?

Le seul que j'y découvre est celui du trouble apporté à ma vie. Je vais attendre tous les jours le message promis par Coelia et sans doute aussi son retour. Bientôt, je descendrai chaque soir au port dans l'espoir que quelque marin puisse me dire ce qu'est devenue celle que j'aime. Pourtant, je sais déjà qu'il n'y aura ni message ni retour, et que la seule nouvelle que me donneront les marins sera celle de la disparition d'un vieux Royaume au sud de la mer. Je sais aussi qu'après Nagar et Coelia, je céderai à la fascination de Célubée et, qu'à mon tour, je chercherai un vaisseau dont les hommes ne craignent plus la mort.

OceanofPDF.com

GÉNÉALOGIE DES ROIS DE CÉLUBÉE



OceanofPDF.com

1 Voir tableau généalogique en fin de volume.
2 Note du scribe : contradiction d'Anticléridès ou défaut de mémoire de Coelia ?
3 Note du scribe : la correction est d'Anticléridès lui-même.

OceanofPDF.com